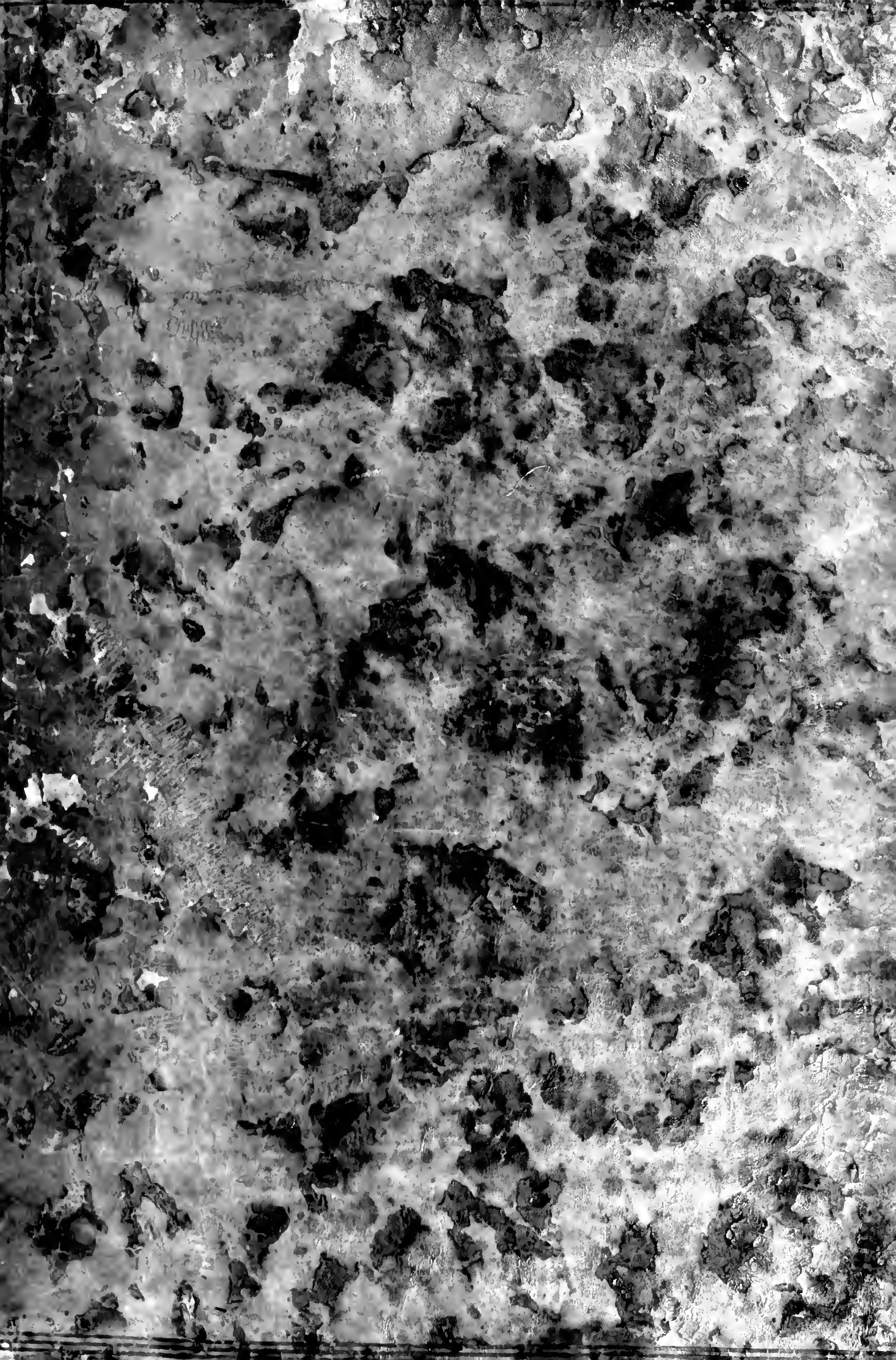
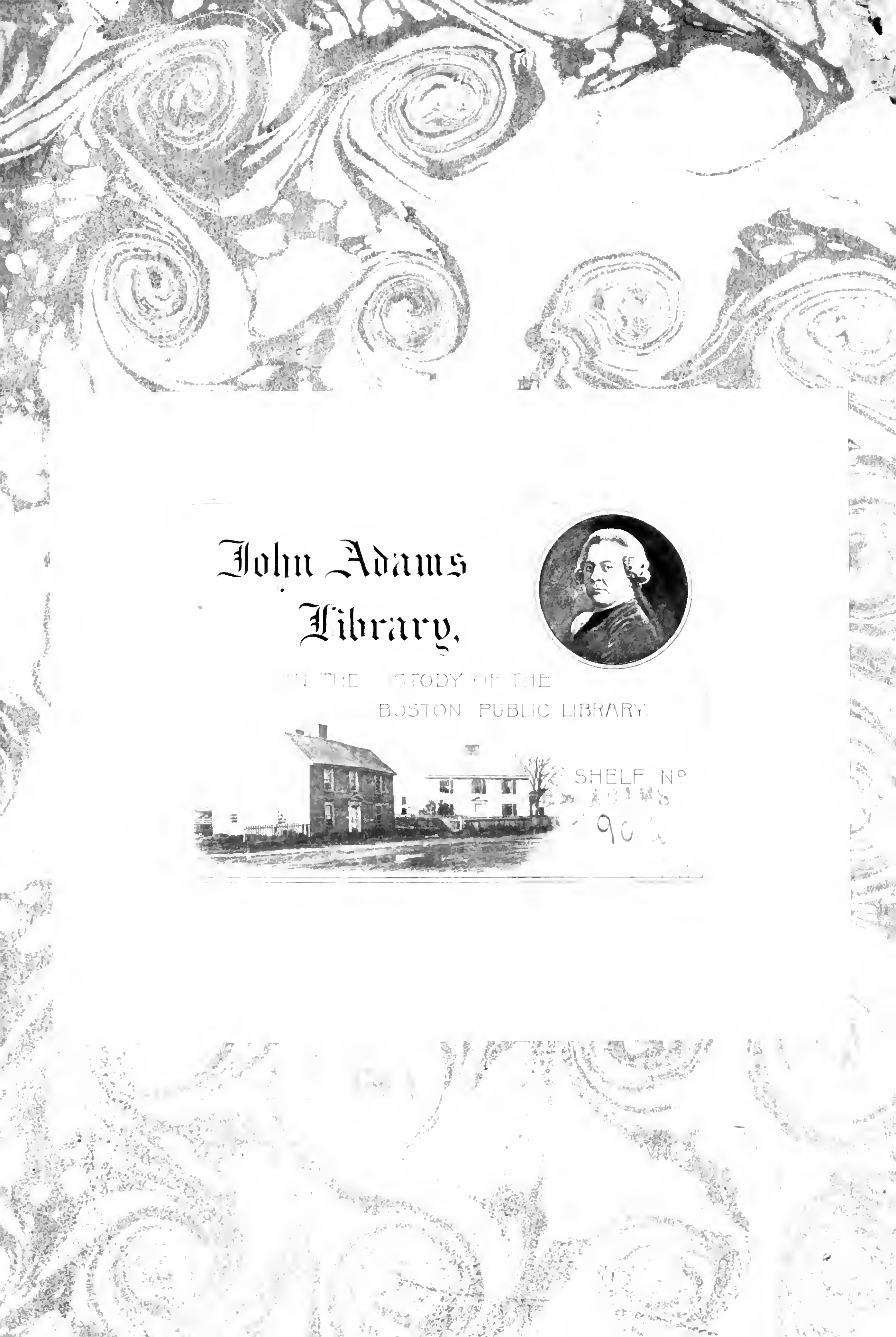



John Adams
Library,
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF Nº



DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME QUATRIEME.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE DES ANIMAUX,
DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION
DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

PLUS, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A. S. Monſeigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié Regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & beaux Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître Saint Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.



M.



ABOUJA ou MABOUYA eſt une eſpece de ſalamandre de l'Amérique : on lui donne auſſi les noms de *brochet de terre*, de *cuciţ du Pérou*, & de *ſcincque brun* de la Jamaïque : ce ſont les Sauvages qui l'ont appellé *mabouya*, nom qu'ils donnent aux animaux les plus laids, les plus hideux, & à tout ce qui leur fait horreur. Le lézard dont il eſt queſtion, a un pied de long, & un pouce de groſſeur : ſi on lui retranche la queue, il reſſemble à un crapaud ; il a les doigts des pattes plats, larges & arrondis par les bouts ; ſes griffes ſont ſemblables à l'aiguillon d'une guêpe : ſa peau de différentes couleurs ſemble enduite d'huile. Cet animal ſe plaît ou ſur les branches d'arbres, ou ſur les chevrons des caſes : ceux qui habitent dans des troncs d'arbres pourris, ou dans des lieux marécageux où le ſoleil ne donne pas, ſont noirs & affreux ; pendant la nuit, ils pouſſent un cri effroyable, qui préſage infailliblement le changement de temps. Ils s'élancent hardiment ſur ceux qui les agacent, & quoiqu'ils s'y attachent de maniere qu'il eſt difficile de les retirer, on a pourtant remarqué qu'ils n'ont jamais

mordu ; ou du moins que la blessure qu'ils peuvent faire n'est pas dangereuse. Les Sauvages vouent leurs ennemis aux griffes de cet animal.

MABOUJA. On donne aussi ce nom à une racine de l'Amérique dont les Sauvages font des massues qui leur servent d'armes. Cette racine est noire, longue, grosse, compacte, noueuse, plus dure & plus pesante que le bois de fer. L'arbre d'où l'on tire cette racine n'est pas commun : on en trouve sur le haut de la montagne de la Soufriere à la Guadeloupe. Cette racine est fort estimée quand elle a une figure de massue, qu'elle a au moins trois pieds de long, & la grosseur du poignet d'un homme. *Mabouja* signifie chez ces peuples le *Diable :* ils ont donné ce nom à cette racine, parce que quand ils en sont armés, ils croient avoir une force plus redoutable que celle du Diable même.

MABOUYA. *Voyez* MABOJA.

MACAHALEF. *Voyez* CALAF.

MACAME. Nom sous lequel on désigne à la Nouvelle-Espagne, les *cerfs* & les *chevreuils*.

MACAO ou MACAOW. Nom que les Voyageurs ont donné à un grand perroquet du Brésil, dont le plumage est un mêlange de bleu, de rouge & de vert ; il est quatre fois plus gros que les perroquets ordinaires. La couleur de la femelle est bleue & jaune : on en apporte aussi de la Jamaïque : nous nous étendrons plus sur cet animal, *au mot* PERROQUET.

MACAQUE. De toutes les guenons ou singes à longue queue, le macaque, dit M. *de Buffon*, est celui qui approche le plus des babouins ; il a, comme eux, le corps court & ramassé, la tête grosse, le museau large, le nez plat, les joues ridées, & en même temps il est plus gros & plus grand que la plupart des autres guenons ; il est aussi d'une laideur hideuse, ensorte qu'on pourroit le regarder comme une petite espece de babouin, s'il n'en différoit par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui est longue & bien touffue ; au lieu que celle des babouins est en général fort courte : cette espece est originaire de Congo ; on la trouve aussi dans plusieurs parties de l'Amérique méridionale : elle est sujette à plusieurs variétés pour la grandeur, les couleurs & la disposition du poil. L'*aigrette* ne paroît être qu'une variété du macaque, elle est plus petite d'environ un tiers, dans toutes les dimensions, au lieu de la petite crête de poil qui se trouve au sommet de la tête du

macaque, l'aigrette porte un épi droit & pointu ; elle ſemble différer encore du macaque par le poil du front qui eſt noir, au lieu que ſur le front du macaque il eſt verdâtre. Ces deux eſpeces de guenons ont toutes deux les mœurs douces, & ſont aſſez dociles ; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux muſc qu'elles répandent autour d'elles, elles ſont ſi malpropres, ſi laides, & même ſi affreuſes lorſqu'elles font la grimace, qu'on ne peut les regarder ſans horreur & ſans dégoût ; elles vont ſouvent par troupes, & ſe raſſemblent communément pour voler des fruits & des légumes : *Boſman* raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milho, autant ſous leurs bras, & autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainſi chargées ſautant continuellement ſur les pattes de derriere, & que quand on les pourſuit, elles jettent les tiges de milho qu'elles tenoient dans les mains & ſous les bras, ne gardant que celles qui ſont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vîte ſur leurs quatre pieds : elles examinent avec la derniere exactitude chaque tige de milho qu'elles arrachent, & ſi elle ne leur plaît pas, elles la rejettent à terre & en arrachent d'autres ; en ſorte que par leur bizarre délicateſſe, elles cauſent plus de dommages encore que par leurs vols.

MACARET. Nom donné à un flot impétueux qui remonte de la mer dans la Garonne, il eſt de la groſſeur d'un tonneau : il renverſeroit les plus grands bâtimens, s'ils n'avoient l'attention de l'éviter en tenant le milieu de la riviere. Le *macaret* ſuit toujours le bord, & ſon bruit l'annonce de trois lieues. Nous avons vu pluſieurs fois ce macaret dans la Garonne & dans la Seine : *voyez à l'article* MER. Le *makkrea* des Indes Orientales eſt le *macaret* d'Europe.

MACAREUX, *fratercula.* Genre d'oiſeau palmipede des pays ſeptentrionaux, & dont on voit la figure dans les planches de M. *Daubenton.*

Cet oiſeau a une phyſionomie ſinguliere occaſionnée par la forme de ſon bec qui eſt unique de ſon eſpece. Le bec eſt épais, un peu long, comprimé latéralement, d'une forme preſque triangulaire, pointu, d'un bleu terne à ſa baſe, rougeâtre vers la pointe. La mandibule ou mâchoire ſupérieure eſt élevée & crochue en forme de hache, ce qui a fait appeller cet oiſeau par Anderſon *perroquet de mer.* Sur chaque côté du bec ſont pratiquées des ſtries, ou plutôt trois rainures ou rigoles creuſes.

Le dedans de sa bouche est de couleur jaune ; les paupieres sont noires & revêtues d'une très-petite excroissance charnue de couleur livide & triangulaire. Ses yeux sont noirs & l'iris cendré. Il a uniquement trois doigts placés en avant & palmés. Les pieds, les doigts & les membranes sont orangés. Les parties supérieures de la tête & du cou sont d'un cendré foncé, tout le dos avec le croupion sont noirâtres, de même que la queue & les aîles; le mâle a les couleurs un peu plus sombres que la femelle. Ces oiseaux sont de la grosseur du guillemot, la queue est longue d'un pouce & demi à deux pouces. Ces oiseaux habitent les mers, ils se nourrissent de poissons, quoique leurs aîles soient petites, & que leurs plumes soient courtes, ils volent assez vîte vers la surface de l'eau; leur essor est aidé par l'humidité qu'elles contractent en fendant l'air. Ils volent en troupe, passent en Angleterre vers la fin de Mars, & disparoissent de ces côtes vers le mois d'Août. On prétend qu'ils multiplient prodigieusement dans les Isles désertes de l'Irlande; ils nichent à terre dans les trous des rochers, la femelle ne pond cependant qu'un ou deux œufs par chaque couvée. On voit quelquefois des combats entre les macareux & les corbeaux, qui sont assez plaisans. Dès que le corbeau approche pour enlever au macareux son petit, celui-ci plus prompt que l'éclair le saisit à la gorge avec son bec, fort & crochu, lui serre la poitrine avec ses ongles, le tient toujours ferme jusqu'à ce qu'il soit arrivé au-dessus de la mer; alors il se laisse tomber avec lui & l'étrangle dans l'eau.

MACER ou MACIR ou MACRE, est une écorce très-rare, dont les Anciens ont parlé; elle est jaunâtre, à-peu-près semblable à celle du simarouba : on l'apporte du fond de l'Orient ou de Barbarie. On ne peut guere douter qu'une écorce, dont quelques relations des Indes Orientales font mention, en lui attribuant la forme, la couleur & les vertus du simarouba, ne soit cette même écorce; d'autant plus qu'en quelques lieux des Indes, l'écorce de simarouba a le nom de *macre :* il il ne faut donc pas confondre le macer avec le macis, comme quelques-uns l'ont fait. *Voyez l'article* MUSCADE. Si l'écorce du macer est un peu plus épaisse, plus aromatique que celle du simarouba, peut-être que cette différence n'est due qu'à la culture ou au climat. *Voyez* SIMAROUBA. *Christophe d'Acosta* dit que l'arbre qui porte le macer étoit appellé par les Portugais *arbore de las camaras aut arbore sancto*, arbre pour les dyssenteries ou arbre saint; *arbore de Sancto Thoma*,

arbre de Saint-Thomas par les Chrétiens; *macruyre* par les gens du pays, & *macre* par les Médecins Brachmanes.

MACERON ou GROS PERSIL DE MACÉDOINE, *smyrnium*, est une plante bis-annuelle, qui croît aux lieux marécageux; nous l'avons trouvée sur les rochers proche de la mer entre Cujes & Cassis en Provence. Sa racine est moyennement longue, grosse, blanche, empreinte d'un sucre âcre & amer, qui a l'odeur & le goût de la myrrhe. Elle pousse des tiges hautes de trois pieds, rameuses, cannelées, un peu rougeâtres; ses feuilles sont semblables à celles de l'ache, mais plus grandes, un peu découpées, d'une odeur aromatique, & d'un goût approchant de celui du persil; toutes ses branches sont terminées par des ombelles ou parasols qui soutiennent de petites fleurs blanches, composées chacune de cinq feuilles, disposées en rose: à ces fleurs succedent des semences jointes deux à deux, grosses, arrondies, ou taillées en croissant, cannelées sur le dos, noires & d'une saveur amere.

On cultive aussi cette plante dans les jardins: elle se multiplie aisément de graine: elle fleurit au commencement du printemps, & sa semence est mûre en Juillet. Elle dure deux ans, & reste verte tout l'hiver. La premiere année elle ne produit point de tige, & elle périt la seconde année, après avoir poussé sa tige, & amené sa graine à maturité. Quelques personnes retirent de terre sa racine en automne, & la conservent dans le sable pendant l'hiver, afin de l'attendrir & de la rendre plus propre à entrer dans les salades: c'étoit autrefois un légume d'un grand usage en plusieurs lieux: on mangeoit ses jeunes pousses comme le céleri; mais ce dernier a pris le dessus & l'a chassé de nos potagers.

On se sert en Médecine principalement de la racine & de la graine de cette plante: la premiere, qui peut être substituée à la racine d'ache, convient dans les apozemes & bouillons propres à purifier le sang; mais sa semence est plus en usage: elle est propre pour la colique venteuse, pour l'asthme: elle entre dans plusieurs compositions cordiales & carminatives à la place de la graine du persil de Macédoine. La graine du maceron abonde en huile essentielle.

MACHAN, est une espece de *léopard:* voyez ce mot.

MACHE, *valerianella arvensis precox, humilis, semine compresso.* Cette plante qu'on appelle aussi *boursette* & *doucette*, *accroupie*, *salade de*

Chanoine, *clairette*, *blanchette* & *poule grasse*, croît par-tout dans les blés & dans les vignes. Sa racine est menue, fibreuse, blanche, annuelle, d'une saveur presque insipide; elle pousse une tige haute d'environ un demi-pied, foible, ronde, se courbant souvent vers la terre, cannelée, creuse, nouée & rameuse: ses feuilles sont oblongues, assez épaisses, molles, tendres, délicates, conjuguées, de couleur herbeuse, les unes crenelées & les autres entieres, mais sans queue & d'une saveur douceâtre: ses fleurs qui naissent aux sommets des branches sont petites, ramassées en bouquets, d'une couleur blanchâtre-purpurine & sans odeur; elles sont monopétales, en tube évasé divisé en cinq pieces inégales, & ont trois étamines & un pistil: il leur succede des fruits arrondis, ridés, blanchâtres, lesquels tombent après leur parfaite maturité.

On cultive aussi la mâche dans les potagers: on la seme en terre grasse au mois de Septembre pour en avoir durant l'hiver & pendant le carême: on en mange les jeunes feuilles en salade, seules ou mêlées avec les raiponces & le pissenlit: ce qui dure jusqu'au mois d'Avril, temps où elle pousse ses tiges & ses fleurs.

La mâche est rafraîchissante & détersive; ses qualités approchent de celles de la laitue; elle est propre à corriger l'âcreté des humeurs & la trop grande salure du sang. Les agneaux l'aiment beaucoup.

MACHEFER, *scoria aut recrementa ferri*. Se dit du létier qui se forme sur la forge des Ouvriers qui travaillent le *fer*: voyez ce mot.

MACHLIS, est un quadrupede fort commun dans la Scandinavie, & un peu semblable à l'alcé; il a, dit-on, les jambes sans jointures: pour se reposer il s'appuie contre un arbre, parce que quand il est à terre, il ne peut se relever. Pour le prendre, on fait une entaillade aux arbres pour le faire tomber quand il s'appuie: il va d'une si grande vîtesse, qu'on ne le peut prendre autrement: sa levre supérieure est fort grande, de sorte que pour paître, il est obligé d'aller à reculons. GESNER *de quadruped.* M. *Haller* observe que cet animal est imaginaire; ce n'est, dit-il, que l'élan sous un autre nom.

MACHOQUET. Espece de criquet qui se trouve aux Isles: cet insecte dont la superficie des aîles paroît en partie gravée ou comme gaufrée, habite dans des trous ou dans des creux d'arbres. Il entre très-rarement dans les maisons. Son cri qui se fait entendre la nuit, n'est point discordant ni désagréable comme celui de nos criquets. Le bruit

qu'il fait eſt préciſément comme un ſon métallique, répété trois fois de ſuite, & entiérement ſemblable au bruit que feroient de loin trois coups de marteau frappés ſur une enclume l'un après l'autre & avec meſure. C'eſt de-là qu'eſt venu le nom de machoquet qu'on a donné à cette eſpece de grillon, parce qu'un Forgeron s'appelle aux Iſles *machoquet.*

MACHORAN ou MACHOIRAN, eſt le nom d'un poiſſon ſingulier que l'on pêche ſur la côte du Pérou près d'Arica : il eſt long d'un pied & demi, & large de quatre pouces : il a des écailles brunes preſqu'imperceptibles : ſa peau eſt fine & ſa chair eſt blanche : ſon ventre eſt plat & ſa tête aſſez groſſe : à la racine des nageoires & proche la tête eſt une arête taillée en forme de ſcie, dont les dents ſont inclinées du côté du corps ; cette arrête eſt auſſi longue que la nageoire, & a les mêmes mouvemens. Lorſque le machoiran veut ſe défendre des autres poiſſons ou du Pêcheur, il dreſſe ſes arêtes & les enfonce, ſoit dans le corps des poiſſons qui l'attaquent, ſoit dans la main de celui qui le pêche, même dans le bois s'il le peut, & il y demeure attaché : cette piqûre eſt venimeuſe, elle fait enfler les parties bleſſées, avec une très-violente douleur : auſſi les Pêcheurs ſe tiennent-ils ſur leurs gardes quand ils pêchent ce poiſſon. Le machoiran a ſur les deux côtés de la tête des eſpeces de filandres ou barbes aſſez ſemblables à celles du barbillon ou du chat. Peut-être eſt-ce pour cela que quelques-uns l'appellent *chat marin* ou *chat de mer*, *poiſſon cornu* & *petit homme barbu.*

Ce poiſſon eſt encore fort commun aux Iſles Saint-Vincent, du Cap Vert, de France, de Bourbon & à la Côte d'Or. La bleſſure mortelle que font ſes piquans, le fait proſcrire du nombre des alimens aux Iſles ſous le Vent, où il ſe trouve en abondance. Les habitans croient que cet animal ſe nourriſſant de manzanilles ou pommes de mancelinier, ce fruit lui communique ſes funeſtes qualités. *Voyez* MANCELINIER. Mais ſur les Côtes d'Afrique on trouve ſa chair d'un bon goût & fort ſaine.

MACIR ou MACRE. *Voyez* MACER.

MACIS. *Voyez au mot* MUSCADE.

MACLE. On donne ce nom à une pierre figurée en priſme quadrangulaire, & que l'on trouve en Bretagne à trois lieues de Rennes & près de Vannes. Elle reſſemble parfaitement aux armes de Rohan, qui ſont

aussi des mâcles ; quelques-uns soupçonnent, mais sans fondement, que les pierres de mâcle sont des pyrites spatheuses d'étain. On en trouve aussi en croix de Saint-André, parce qu'elles sont formées de deux prismes qui se coupent. Elles ressemblent extérieurement, & souvent intérieurement, à ces pierres en croix que les Pélerins nous rapportent de Saint-Jacques de Compostelle en Espagne. Ces pierres sont renfermées dans une pierre schisteuse & comme talqueuse ou micacée. *Voyez* le Mémoire sur les *Mâcles*, par M. le Président *de Robien*. Voyez maintenant l'article *Pierre de Croix*.

MACOCQWER ou MACOCK, *pepo Virginianus*. On donne ce nom à un fruit de Virginie qui est fort en réputation chez les Indiens : ce fruit ressemble assez à une courge ou à un melon; son écorce est dure, polie, d'un brun plus ou moins foncé en dehors, noirâtre en dedans & & d'un goût astringent: elle contient une pulpe noire, acide & salée, dans laquelle sont enveloppées des semences rougeâtres, remplies d'une moëlle blanche, & ayant la figure d'un cœur. Les Indiens vident adroitement toute la substance de ce fruit par un petit trou qu'ils font à l'écorce, puis l'ayant rempli à demi de petits cailloux, ils le bouchent & s'en servent comme d'un instrument de musique dans les temps de rejouissance. Le macock paroît être le même fruit que celui du *calebassier* d'Amérique. *Voyez ce mot.*

MACRE ou SALIGOT. *Voyez l'article* TRIBULE.

MACREUSE, *anas nigra*. Oiseau aquatique & noir, du genre du canard ; sa chair est estimée maigre, & l'on permet d'en manger en carême : son bec est plat, large & noir ; il a de remarquable que les côtés des deux parties du bec sont disposées en petites lames, qui s'engrenent les unes les autres & donnent à l'animal la facilité de retenir les coquillages & les insectes qu'il attrape, & de plus de laisser échapper l'eau qu'il prend nécessairement à l'instant où il saisit les insectes ; l'eau s'échappe par ces ouvertures & l'insecte reste : ses pieds sont noirs, ainsi que le plumage du mâle ; la femelle est grise : on l'appelle *bisette*.

La macreuse demeure presque toujours sur la mer, où elle se plonge jusqu'au fond pour prendre dans le sable de petits coquillages dont elle se nourrit : nous avons dit qu'elle vit aussi d'insectes, même de plantes marines & de petits poissons : cet oiseau vole difficilement & ne s'éleve guere que de deux pieds au-dessus de l'eau, ses aîles étant

trop

trop petites à proportion de la pesanteur de son corps : ses pieds qui sont fort foibles lui servent plutôt à nager qu'à marcher ; ses aîles en font autant en léchant la surface de l'eau, de sorte qu'on diroit qu'il marche sur l'eau d'une vîtesse extrême.

Il y a aussi la grande macreuse ou le gros canard noir de la Baie d'Hudson.

On voit une si grande quantité de macreuses sur terre en Ecosse, qu'elles obscurcissent le soleil en volant, & elles y apportent tant de branches, que des habitans en font une assez bonne provision de bois pour l'hiver. On a ignoré long-temps l'origine des macreuses ; les Anciens croyoient qu'elles naissoient de pourriture. M. *Graindorge*, Médecin de Caen, a fait voir que cette espece de canard est produit par des œufs couvés comme les autres oiseaux.

La macreuse n'est pas la grande espece de la foulque ou poule d'eau, qui est encore différente de l'espece à laquelle l'on donne quelquefois les noms de *diable de mer* & de *puffin*. Voyez ces mots.

La chair de la macreuse passe pour être dure, coriace, d'un suc grossier & d'un goût sauvage : mais d'habiles Cuisiniers ont trouvé l'art de corriger, par le moyen de l'assaisonnement, une bonne partie de ces défauts.

MADRÉPORE, *madrepora*, est le nom qu'on donne à des productions calcaires à polypier : *voyez* POLYPES. La substance pierreuse des madrépores est en forme d'arbre rameux ou d'arbrisseau moins compacte que les coraux & sans écorce ; elle est composée de cavités séparées par des cloisons : ces cavités en especes d'étoiles sont très-distinctes, d'une forme réguliere, qui est toujours la même dans chaque espece. Cette ruche madrépore dont on distingue plusieurs especes, les pores des uns étant éloignés & saillans, dans d'autres ces pores étant fort rapprochés & rentrans, cette ruche, dis-je, dont les branches sont plus ou moins longues & plus ou moins subdivisées, n'a été formée que pour servir d'habitation à l'animal qui est une espece de méduse : cette demeure a été produite avec la liqueur glutino-calcaire, qui sort du corps de l'animal. On trouve des madrépores dans l'Océan Oriental, dans la Méditerranée & dans la Mer Baltique. Il est des endroits si féconds en madrépores, que le fond de la mer ressemble à une forêt des plus épaisses. Pour avoir ces pieces d'histoire naturelle bien entieres, il faut les faire pêcher par des Plongeurs, car la drague ne les donne

que par fragmens, excepté les fungipores qui ſont d'une figure ramaſſée, tels que ſont les *champignons* & *cerveaux marins*, les *œillets de mer*, &c. Des Auteurs comptent parmi les madrépores l'*alcyonium* mou & rameux ; c'eſt une eſpece de zoophyte en forme de main ou de doigts parſemés de petits trous ; on l'appelle *main de mer :* voyez ce mot & celui de *zoophyte*. Nous avons donné aux mots CORAIL & CORALLINE des détails curieux ſur la formation & la nature de toutes ces diverſes productions que l'on admire dans les Cabinets des Naturaliſtes. Les *madréporites* ne ſont que les foſſiles de ces mêmes corps, dont les trous paroiſſent moins en étoiles. Nous en avons trouvé de pluſieurs ſortes au pied des Alpes de la Suiſſe, & qui n'ont point encore de nom. On en rencontre de toutes les eſpeces en France & en Italie : quantité de marbres en ſont remplis.

MAGALAISE ou MANGANÈSE. Eſpece de mine de fer qui contient du zinc. *Voyez notre Minér. Tom. II.*

MAGALEP ou MAHALEP. Nom que l'on donne à l'amande du fruit d'une eſpece de ceriſier appellé *mahalep*. *Voyez ce mot à l'article* CERISIER.

MAGJON ou MAGNESE, ou MAGNESTRE. *Voyez* MANGANESE *à l'article* FER.

MAGNOC. *Voyez* MANIHOT.

MAGOT ou TARTARIN, ou MOMENET CYNOCÉPHALE. Cette eſpece de ſinge a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur : il marche ſur ſes pieds de derriere, & plus ſouvent à quatre pattes : il n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence : il a des abajoues, de groſſes calloſités proéminentes ſur les feſſes, des dents canines beaucoup plus grandes à proportion que celles de l'homme : la face relevée par le bas en forme de muſeau, ſemblable à celui du dogue : il a du duvet ſur la face, du poil brun verdâtre ſur le corps, & jaune-blanchâtre ſous le ventre. Cette eſpece de ſinge paroît généralement répandue dans les climats chauds de l'ancien Continent, en Aſie, en Afrique ; on le trouve également en Tartarie, en Arabie, en Ethiopie, au Malabar, en Barbarie, en Mauritanie & juſques dans les terres du cap de Bonne-Eſpérance.

Ce quadrumane eſt d'une figure hideuſe, d'une tempérament aſſez robuſte ; il ſe plaît à l'air dans nos climats pendant l'été, paſſe très-bien l'hiver dans un appartement. On a vu quelques-uns de ces individus

doux, dociles, susceptibles d'éducation & capables de faire plusieurs tours, de danser en cadence, gesticuler, se laisser tranquillement vêtir & coiffer, &c. d'autres, d'un naturel plus sauvage, sont brusques, désobéissans, maussades & impatiens : les femelles sont plus petites que les mâles. Tous ces animaux remplissent les poches de leurs joues des choses qu'on leur donne à manger. Impudens par tempérament ils affectent de montrer leur derriere nud & calleux ; ce n'est qu'à coups de fouet qu'on les rend modestes.

MAHALEB. *Voyez* MAGALEP.

MAHOT. C'est un arbre qui croît aux îles Antilles dans les lieux marécageux. M. *de Présontaine* dit que cet arbre est commun en Guiane ; son bois, quoique peu dur, est un de ceux qu'on emploie à faire du feu par le frottement. Se feuilles sont rondes, larges comme le cul d'une assiette, douces au toucher : ses fleurs sont semblables à celles des mauves musquées : ses feuilles & ses fleurs servent de nourriture ordinaire aux grands lézards : son écorce est fibreuse ; étant coupée en aiguillettes, elle est propre à faire d'excellentes cordes, meilleures que celles d'écorce de bouleau. On s'en sert pour lier le tabac & pour attacher les roseaux sur les toits des cabanes : les femmes Caraïbes levent ces aiguillettes larges & longues, qu'elles posent sur leur front, & elles les entortillent des deux côtés de leurs *catoli* ou hottes, pour les porter ; les hommes s'en servent au lieu d'étoupes pour calfater leurs pirogues. Les Sauvages de l'Orenoque fabriquent des hamacs & des filets de pêcheurs avec le liber du mahot. La fleur de cet arbrisseau est grosse, jaune, en cloche & découpée : il lui succede une gousse longue d'un pied, de quinze lignes de diametre, cannelée, un peu veloutée, & qui laisse échapper en s'ouvrant un coton des plus fins, très-léger, de couleur tannée, luisant, très-doux au toucher, mais aussi court que celui du fromager ; il est impossible de le filer. Le mahot-coton pourroit être transporté dans les climats froids, pour en ouater les vêtemens : il reste dans le pays, où on ne l'emploie qu'aux mêmes usages que celui du *fromager. Voyez ce mot ; voyez aussi, pour les diverses productions de ce genre, le mot* COTONNIER.

Il y a une espece de mahot sauvage appellé *materebé*, & dont on leve la peau : on en tire le jus, qu'on boit pour arrêter le flux de ventre : cet arbre est toujours chargé de fruits qui s'attachent aux cheveux & aux habits. Le *choucourou* est encore une espece de mahot sauvage,

dont on presse les feuilles pour en tirer aussi le jus, qu'on distille dans la bouche des enfans pour les guérir des tranchées. Le mahot des Antilles est encore connu sous le nom de *mangle blanc*. Voyez ce mot.

MAJA ou MAIA. Nom donné à deux especes de jolis petits oiseaux du genre du moineau, & qui se trouvent l'un en Chine & l'autre dans l'île de Cuba aux Indes Orientales. Les majas sont très-recherchés des Curieux. Les uns sont de la grosseur & ont à-peu-près le plumage de la linote de vigne. Ceux des Indes Orientales sont variés de noirâtre & d'un marron pourpré; une bande large de cette couleur traverse la poitrine. Ces oiseaux volent en troupe, & font de grands ravages dans les campagnes ensemencées de riz. Leur chair est d'un excellent goût.

MAIGRE. *Voyez* OMBRE.

MAILLÉ. *Voyez à l'article* MANIHOT.

MAIMON. Cet animal fait la nuance entre les babouins & les guenons, comme le magot la fait entre les singes & les babouins. Il a un caractere qui le fait aisément distinguer des babouins & des guenons, c'est sa queue nue, menue & tournée comme celle du cochon; il a des abajoues, des callosités sur les fesses, le museau très-large, les orbites des yeux fort saillantes en-dessus; la face, les oreilles, les mains & les pieds nuds & de couleur de chair; le poil d'un noir d'olive sur le corps, & d'un jaune roussâtre sur le ventre; il est de deux pieds & demi de hauteur, marche tantôt sur deux pieds, tantôt sur quatre. Quoique très-vif & plein de feu, il n'a rien de la pétulance impudente des babouins; il est doux, traitable, & même caressant. Il se trouve à Sumatra, & vraisemblablement dans les autres provinces de l'Inde Méridionale; aussi souffre-t-il avec peine le froid de notre climat.

MAIN DÉCOUPÉE. *Voyez* PLATANE.

MAIN DE MER ou DE LARRON, ou DE JUDAS, *manus marina.* Espece de zoophyte mou & rameux, d'un blanc jaunâtre, & que l'on met au nombre des especes de polypiers. *Voyez ce mot & celui de* ZOOPHYTE.

MAIN DE SYRENE ou D'HOMME MARIN. *Voyez à l'article* BALEINE.

MAINATE. Oiseau des Indes Orientales; il a la grosseur & le plumage d'un petit corbeau fort noir; ses jambes & son bec sont jaunes, ainsi que l'espece de huppe qu'il a derriere la tête. On donne encore le nom de *mainate* ou *mineur des Indes Orientales*, *mainatus*, à une espece

de grive de couleur violette, qui vole en troupe & siffle en imitant le chant de l'homme. On le trouve à Haynan aux Indes Orientales.

MAINS ou VRILLES. *Voyez à l'article* PLANTE.

MAIRE SIOUVO. Nom que l'on donne en Provence au *chevrefeuille.* Voyez ce mot.

MAIS. *Voyez* BLÉ DE TURQUIE.

MAITEN. Arbre du Chili : il croît à la hauteur de quinze à vingt pieds : son bois est dur & rougeâtre ; ses branches sont très-rameuses, verdâtres, garnies de feuilles tantôt alternes, tantôt opposées, dentelées & pointues par les deux bouts. La décoction de ces feuilles & des rameaux est le contre-poison du *lithi.* Voyez ce mot. Il ne s'agit que de s'en frotter pour faire disparoître l'enflure. On ne connoît pas bien les fleurs ni les fruits du maiten.

MAK. C'est le nom que l'on donne à Cayenne au *cousin.* Voyez ce mot.

MAKAKOATH ou SERPENT CERF. Nom donné à un serpent du Mexique qui a vingt pieds de long, & qui est, dit-on, de la grosseur d'un homme : il lui pousse des especes de cornes quand il commence à vieillir. *Hist. Gén. des Voyages, Tome XVIII, page 253, édit. in-12.*

MAKAQUE, *makkakos.* Espece de guenon ou de singe, du nombre de ceux qui ont la queue longue & courbée en arc ; *voyez* MACAQUE. Il y a aussi le *ver makaque.* Voyez ce mot.

MAKI, *prosimia.* Famille de singes, d'une grande beauté, lesquels ne se trouvent guere qu'à Madagascar. M. *Brisson, p. 219*, en fait un genre, dont il établit quatre especes. Leur caractere distinctif est d'avoir à la mâchoire supérieure quatre dents incisives, qui sont séparées par paires & convergentes ; & six à l'inférieure très-étroites, toutes contiguës, couchées obliquement & avançant en dehors ; plus, douze dents canines, trois de chaque côté à chaque mâchoire, lesquelles sont larges, plates & pointues ; quatre dents molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, & trois à l'inférieure : en tout trente-six dents. Les cinq doigts sont armés d'ongles plats, terminés par une pointe obtuse ; les pieds de devant font l'office des mains : la queue de ce genre d'animaux est fort longue ; & la grosseur de leur corps, qui est effilé, est la même que celle des singes ordinaires. Comme ces animaux sont fort jolis, & qu'on en voit même chez quelques Particuliers, nous allons en faire connoître les diverses especes, d'après M. *de Buffon.*

L'on a donné le nom de *maki* à plusieurs animaux d'especes différentes. Nous ne pouvons l'employer, dit M. *de Buffon*, que comme un terme générique sous lequel nous comprendrons trois animaux qui se ressemblent assez pour être du même genre, mais qui différent aussi par un nombre de caracteres suffisans pour constituer des especes évidemment différentes. Ces trois animaux ont tous une longue queue, & les pieds conformés comme les singes ; mais leur museau est alongé comme celui d'une fouine, ils ont à la mâchoire inférieure six dents incisives ; au lieu que tous les singes n'en ont que quatre. Le premier de ces animaux est le *mocock* ou *mococo*, que l'on connoît vulgairement sous le nom de *maki* à queue annelée : le second est le *mongono* ou *mongons*, appellé *maki brun*: mais ceux de cette espece ne sont pas tous bruns ; car il y en a qui ont les joues & les pieds blancs, & d'autres qui ont les joues noires & les pieds jaunes : le troisieme est le *vari*, appellé par quelques-uns *maki-pie;* mais cette domination a été mal appliquée ; car dans cette espece, outre ceux qui sont pies, c'est-à-dire blancs & noirs, il y en a de tout blancs & de tout noirs. On trouve ces animaux assez communément à Madagascar. On les rencontre aussi dans l'Afrique orientale.

Ces animaux, dit M. *de Buffon*, dans un autre endroit, semblent faire la nuance entre les singes à longue queue & les animaux fissipedes ; car ils ont quatre mains & une longue queue comme ces singes, & en même temps ils ont le museau long comme les renards ou les fouines: cependant ils tiennent plus des singes par les habitudes essentielles ; car quoiqu'ils mangent quelquefois de la chair, & qu'ils se plaisent aussi à épier les oiseaux, ils sont cependant moins carnassiers que frugivores, & ils préférent même dans l'état de domesticité les fruits, les racines & le pain à la chair cuite ou crue.

Le *mococo*, dit le même Auteur, est un joli animal d'une physionomie fine, d'une figure élégante & svelte, d'un beau poil toujours propre & lustré. Il est remarquable par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derriere, qui sont beaucoup plus longues que celles de devant, & par sa belle & grande queue, qui est toujours en mouvement, & sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux qui sont alternativement blancs & noirs, tous bien distincts & bien séparés les uns des autres, il a les mœurs douces : & quoiqu'il ressemble en beaucoup de choses au singe, il n'en a ni la malice ni le naturel. Dans son état de liberté il vit en societé, & on le trouve à Madagascar par troupes de

trente à quarante : dans celui de captivité, il n'eſt incommode que par le mouvement prodigieux qu'il ſe donne ; c'eſt pour cela qu'on le tient ordinairement à la chaîne : car quoique très-vif, très-pétulant & très-éveillé, il n'eſt ni méchant ni ſauvage, il s'apprivoiſe aſſez pour aller à la promenade & revenir au logis, ſans craindre qu'il s'enfuie : ſa démarche eſt oblique comme celle de tous les animaux qui ont quatre mains au lieu de quatre pieds ; il ſaute de meilleure grace & plus légérement qu'il ne marche ; il eſt aſſez ſilencieux, & ne fait entendre ſa voix que par un cri court & aigu, qu'il laiſſe, pour ainſi dire, échapper lorſqu'on le ſaiſit à l'improviſte ou qu'on l'irrite. Il dort aſſis, le muſeau incliné & appuyé ſur ſa poitrine ; il n'a pas le corps plus gros qu'un chat, mais il l'a plus long, & il paroît plus grand, parce qu'il eſt plus élevé ſur ſes jambes ; ſon poil, quoique très-doux au toucher, n'eſt pas couché, & ſe tient aſſez fermement droit.

Le *mongons* ou *mongous* préſente pluſieurs variétés non-ſeulement par le poil, mais auſſi par la grandeur ; en général ils ſont plus petits que le mococo, ils ont le poil plus ſoyeux & un peu friſé. J'ai eu chez moi pendant pluſieurs années, dit M. *de Buffon*, un de ces mongons qui étoit tout brun ; il avoit l'œil jaune, le nez noir & les oreilles courtes ; il s'amuſoit à manger ſa queue, & en avoit ainſi détruit les quatre ou cinq dernieres vertebres. C'étoit un animal fort ſale & aſſez incommode : on étoit obligé de le tenir à la chaîne ; & quand il pouvoit s'échapper, il entroit dans les boutiques du voiſinage, pour chercher des fruits, du ſucre, & ſur-tout des bombons, des confitures dont il ouvroit les boîtes. On avoit bien de la peine à le reprendre, & il mordoit cruellement alors ceux mêmes qu'il connoiſſoit le mieux : il avoit un petit grognement preſque continuel ; & lorſqu'il s'ennuyoit & qu'on le laiſſoit ſeul, il ſe faiſoit entendre de fort loin par un croaſſement tout ſemblable à celui de la grenouille. C'étoit un mâle, & il avoit les teſticules extrêmement gros pour ſa taille ; il cherchoit les chattes, & même ſe ſatisfaiſoit avec elles, mais ſans accouplement intime & ſans production. Frileux par nature, il craignoit le froid & l'humidité ; il ne s'éloignoit jamais du feu, & ſe tenoit debout pour ſe chauffer. On le nourriſſoit avec du pain & des fruits ; ſa langue étoit rude comme celle d'un chat ; & ſi on le laiſſoit faire, il léchoit la main juſqu'à la faire rougir, & finiſſoit ſouvent par l'entamer avec les dents : le froid de l'hiver de 1756 le fit mourir, quoiqu'il ne fût pas ſorti du coin du feu. Il étoit très-bruſque dans ſes

mouvemens, & fort pétulant par inſtans, par boutades ; cependant il dormoit ſouvent le jour, mais d'un ſommeil léger que le moindre bruit interrompoit.

Le *vari* differe du mococo par le naturel & par la conformation ; il eſt plus grand, plus fort & plus ſauvage ; il eſt même d'une méchanceté farouche dans ſon état de liberté. On le diſtingue aiſément du mococo par la longueur de ſon poil, & encore par les longs poils qui environnent ſon cou, & qui lui forment comme une eſpece de cravate. Ces animaux, au rapport des Voyageurs, ſont méchans comme des *tigres*, & quand ils ſont ou en amour ou en fureur, ils varient tant leurs accens, & font un tel bruit dans les bois, que s'il y en a deux, il ſembleroit qu'il y en a un cent. En effet, la voix du *vari* tient un peu du rugiſſement du lion, & elle eſt effrayante lorſqu'on l'entend pour la premiere fois. Cette force étonnante de voix, dans un animal qui n'eſt que de grandeur médiocre, dépend d'une ſtructure ſinguliere de la trachée artere, dont les deux branches s'élargiſſent & forment une grande concavité avant d'arriver aux branches du poumon. Ces animaux ſont tous originaires de l'Afrique orientale, & notamment de Madagaſcar, où on les trouve en grand nombre, ainſi qu'au Mozambique & aux terres voiſines de ces Iſles.

MALABATRE, *malabathrum*. *Voyez* FEUILLE INDIENNE.

MALACHITE, *malachites*. Les Naturaliſtes & les Joailliers donnent ce nom à une ſtalagmite cuivreuſe, plus verte que bleuâtre, ſolide & ſuſceptible du poli : on la trouve dans les cavités des filons de cuivre, en morceaux protubérancés, plus ou moins compactes, & particuliérement dans les mines de cuivre de la Sibérie & de la Chine : c'eſt une des eſpeces de vert de montagne, ſolide, ou une ſorte de chryſocolle verte, dont pluſieurs Auteurs ont fait mention. *Voyez l'article* VERT DE MONTAGNE *& celui de* CUIVRE.

Quelques Lithographes ont rangé la malachite, mal-à-propos, dans les jaſpes.

On en diſtingue de pluſieurs ſortes, par rapport aux couleurs ; la premiere & la plus rare eſt d'un beau vert de mauve ou de prairie ; la ſeconde a un fond vert, entremêlé de quelques veines blanches, de ſpath ou de quartz, ou de parties terreuſes noirâtres : elle reſſemble un peu à la pierre Arménienne : la troiſieme tire ſur la couleur du lapis lazuli, ce n'eſt ſouvent qu'une eſpece de bleu de montagne : la quatrieme

quatrieme enfin eſt d'un vert uniforme, approchant de celui de la turquoiſe & d'une dureté moyenne.

Les Anciens étoient dans l'uſage de tailler les morceaux de malachite qui étoient d'un certain volume, & d'en faire des vaſes à boire, des manches de couteaux, même des bijoux, des tabatieres : & comme de tout temps les Empyriques ont cru que ce qui étoit propre à la parure convenoit également au corps humain, ils n'ont pas manqué d'employer cette ſubſtance comme un remede propre à fortifier le cœur ; mais c'eſt un vert-de-gris naturel, qui par conſéquent eſt plus que ſuſpect pour l'uſage intérieur.

MALAGUETTE ou MANIGUETTE. *Voyez à l'art.* CARDAMOME.

MALARMAT, *lyra altera*, RONDELET. Poiſſon de mer aſſez connu ſur les bords Européens de la Méditerranée : on le nomme à Rome, *peſce capone :* il eſt du genre des poiſſons à nageoires épineuſes. Ce poiſſon a huit angles, il eſt long d'un pied, & a un pouce & demi d'épaiſſeur près des ouies : le reſte de ſon corps ſe termine en pointe comme la fleche d'un clocher : il eſt tout couvert d'écailles comme oſſeuſes, crêtées ou garnies d'épines dirigées en arriere : ſa tête eſt dure, caſquée, remplie d'os, & terminée par deux cornes aſſez larges, & quelquefois longues d'un demi pied ; ſa bouche qui n'eſt point garnie de dents, eſt au-deſſous : au bas de la mâchoire inférieure il a deux barbillons mous & charnus, deux aiguillons & une nageoire de chaque côté : ſon corps eſt rougeâtre quand il eſt vivant, mais cette couleur diſparoît quand il eſt mort, & devient blanchâtre : il a deux ouies de chaque côté de la tête.

MALBROUCH. Le malbrouch & le *bonnet Chinois* paroiſſent à M. *de Buffon* être des guenons de la même eſpece, & très-voiſines de celles du *macaque* & de l'*aigrette.* Le malbrouch a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, les paupieres couleur de chair, la face d'un gris cendré, les yeux grands, le muſeau large & relevé, les oreilles grandes, minces & de couleur de chair ; il porte un bandeau de poil gris, comme la mone ; mais au reſte il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaune brun ſur les parties ſupérieures du corps, & d'un gris jaunâtre ſur celles du deſſous ; il marche à quatre pieds ; il a environ un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue. Le *bonnet Chinois* n'en differe que parce qu'il a le poil du ſommet de la tête diſpoſé en forme de calotte ou de bonnet plat, & que ſa queue eſt plus longue à proportion du corps. Ces animaux ſe réuniſſent en troupes,

vont dérober les cannes à ſucre : on les voit à Bengale. *Voyez* SINGE du pays de Bengale.

MALESTROM ou MAELSTROOM, ou MAHLSTROOM ou MOSKSTEIN, eſpece d'abyme marin. C'eſt un tournant d'eau. *Voyez à la fin des mots* MER & VENT ; *voyez auſſi les articles* COURANS & GOUFFRE.

MALETTE A BERGER ou TABOURET. *V.* BOURSE A PASTEUR.

MALFAISANTE. Eſpece de *millepieds* d'Amérique. *Voyez ce mot & l'article* SCOLOPENDRE.

MALHERBE. Eſpece de thymelée qui croît en Provence & dans le Languedoc, & qui ſert en teinture : il en eſt mention ſous les noms de *Malherbe* & de *Trentanel*, dans les Réglemens de teinture de M. Colbert. *Voyez* THYMELÉE & BOIS GENTI.

MALICORIUM. *Voyez* GRENADIER.

MALLEAMOTHE. C'eſt un arbriſſeau très-utile dans le Malabar ; ſes feuilles reſſemblent à celles de l'oranger, & ſes fruits à celui du lentiſque ; ſes racines ſervent à faire des manches de couteau, & ſes feuilles à fumer la terre : frites dans de l'huile de palmier, elles ſont un bon liniment pour les puſtules de la petite vérole. Cette deſcription du malleamothe eſt inſuffiſante. C'eſt le *Pavate* de *Parkinſon*.

MALPOLON. C'eſt un ſerpent de l'eſpece de l'*Ibiboboca*. Voyez ce mot.

MALT ou GRAIN GERMÉ. *Voyez à l'article* ORGE.

MALTA. Eſpece de *requin*. Voyez ce mot.

MALTHA. *Voyez* POIX MINÉRALE.

On donne auſſi le nom de *maltha* au ſorat qui eſt une eſpece de requin dont les dents ſont fort ſemblables à celles de la lamie. *Voyez* REQUIN.

MALVACÉES, *malvæ* (*columniferæ quorumd*). On appelle ainſi les plantes de la famille des mauves : on voit dans cette famille des herbes annuelles, des arbriſſeaux & des arbres : leurs racines ſont extrêmement longues, & s'étendent pour l'ordinaire horizontalement : leurs tiges & les jeunes branches ſont arrondies dans le plus grand nombre, & anguleuſes dans les autres : leur écorce, quoique épaiſſe, eſt fort ſouple & très-liante : le bois eſt mou & léger : les feuilles ſont alternes, ſimples, palmées ou digitées, & quelques-unes ont ſur la baſe de leurs nervures des eſpeces de rigoles qui ſont comme autant de vaiſſeaux ſecrétoires, dont les bords ſont ſouvent renflés en maniere de tubercules, d'où ſort une liqueur ſirupeuſe ; le pédicule qui porte les feuilles eſt ordinaire-

ment cylindrique, renflé à fon origine, & comme articulé avec les branches: la plupart ont des fleurs hermaphrodites, & elles ne s'épanouiffent communément que depuis neuf heures du matin jufqu'à une heure du foir, & changent de couleur en fe flétriffant; les rouges deviennent violettes ou pourpres; les blanches, couleur de chair, & les jaunes blanchiffent: leur pouffiere fécondante confifte en globules jaunâtres, opaques & hériffés de pointes coniques. Ces fleurs, dit M. *Deleuze*, naiffent de l'aiffelle des feuilles: elles font complettes: leur calice eft fouvent double: la corolle eft à cinq lobes profondement divifés, adhérens entr'eux par l'onglet, & qui, lorfque la fleur fe ferme, s'enveloppent mutuellement en recouvrement de droite à gauche. Les étamines font réunies par leur bafe en un feul corps adhérent à la corolle, fous la forme d'un tuyau cylindrique ou conique, qui entoure les piftils, dont le nombre égale celui des loges du fruit. La fleur tombe tout d'une piece: ce qui, joint à ce qu'elle porte les étamines, a pu la faire regarder par quelques Auteurs comme monopétale. Le fruit eft une baie ou une capfule ligneufe ou membraneufe. Les plantes malvacées abondent en mucilage, auffi rendent-elles l'eau vifqueufe & même gélatineufe. En général elles font émollientes, rafraîchiffantes & apéritives. *Voyez* GUIMAUVE, BAOBAB, CEYBA, MAUVE, KETMIE, COTON, *&c.*

MALVOISIE. Nom qu'on donne proprement au vin de l'Ifle de Candie. *Voyez l'article* VIN *au mot* VIGNE.

MAMANT, ou MAMMOTOVAKOST, ou MAMMOTH. *Voyez* YVOIRE FOSSILE *&* UNICORNE FOSSILE.

MAMELONS D'OURSINS, *echinorum acetabula.* On donne ce nom aux parties pentagones ou héxagones qui fe détachent d'une efpece d'ourfin à mamelons, & fur chacune defquelles il fe trouve une efpece d'excroiffance appellée *mamelon*, qui fervoit pendant la vie de l'animal à emboîter la pointe fur laquelle il s'appuie pour marcher. *V.* OURSIN.

MAMITHSA DES ARABES. Plante dont parle *Rhafes* dans le chapitre VII. de fon Traité de la petite vérole, & que *Paulet* dit reffembler au pavot connu. *Hiftoire de la petite vérole, Tom. II. note fur* Rhafes, *page 63.*

MAMMEY. C'eft l'*abricot de Saint-Domingue.* Voyez ce mot.

MAMMON. C'eft le plus beau chat des Indes Orientales. *Voyez* CHAT.

MAMONET. Espece de singe à tête de cochon & sans queue, de couleur rougeâtre; il est fort gros & d'une figure très-hideuse. *Collect. Acad. Tom. IV.*

MANAGURREL. Espece de porc-épic de la Nouvelle Espagne, sa chair est exquise. *Voyez au mot* PORC-ÉPIC.

MANAQUIN ou MANAKIN, *manacus.* Genre d'oiseaux étrangers & charmans, dont le caractere est d'avoir quatre doigts, trois devant & un derriere, le doigt du milieu est réuni aux autres seulement par la premiere articulation. Le bec est court & comprimé vers la pointe. Il y a plusieurs variétés : 1°. les manakins chaperonnés de noir ont le dessus du corps noirâtre, ainsi que les aîles & la queue, & un collier blanc : d'autres sont d'un noir changeant en couleur d'acier poli, avec la gorge blanche. Plusieurs de cette couleur d'acier sont ou chaperonnés de blanc, ou couronnés d'une belle couleur d'or mêlée d'un peu de rouge vif. D'autres sont en partie d'un très-bel orangé, & en partie d'un noir d'acier, avec la tête d'un rouge vif & un collier couleur d'or; d'autres d'un bleu très-éclatant, avec le sinciput d'un bleu d'aigue marine; d'autres enfin d'un beau noir de velours, & couronnés d'une espece de huppe d'un rouge très-vif, en forme de bouclier.

Ces jolis oiseaux sont propres ou originaires du nouveau Continent; on les trouve au Brésil, au Mexique & à Cayenne; ils sont de la grosseur du *bec-figue.*

MANATI. Dans la langue Galibi ou Caraïbe, que parlent les naturels des environs de Cayenne & de toute la Guiane, on donne le nom de *manati* au *lamentin.* Voyez LAMENTIN.

MANBALA, est un des plus beaux serpens qu'il y ait au Ceylan : sa robe est de couleur châtain, & ornée d'un assemblage de chaînons ovalaires & marbrés; il a la tête d'un chien; les écailles du front & des mâchoires sont peintes d'un rouge foncé; il a la gueule armée de longues dents, les yeux grands, pétillans, la peau du ventre jaunâtre & enrichie d'une très-belle marbrure : ce serpent détruit beaucoup d'oiseaux; aussi les habitans menacent-ils du manbala tous les volatiles qui font du dégât dans leurs jardins ou dans leurs campagnes.

MANCANDRITES. Nom donné à l'une des especes de champignons de mer, ou fongites. *Voyez ces mots.*

MANCELINIER ou MANCHENILIER, *mancanilla aut arbor toxica & lactea, fructu suavi pomi-formi, quo Indiani sagittas inficiunt.* C'est

l'*hippomane foliis ovatis ferratis* de LINNEUS. Le P. *Plumier* dit qu'en Amérique l'on donne ce nom à un arbre qui eft fort beau, mais bien dangereux : on en diftingue de trois efpeces, par la forme des feuilles. Cet arbre eft de la hauteur de nos noyers, & fon tronc a jufqu'à deux pieds de diametre : fon écorce eft affez unie & grisâtre : pour peu qu'on y faffe une incifion, il en fort une fubftance laiteufe, qui eft un poifon âcre, brûlant & mortel : les Indiens trempent dedans les bouts de leurs fleches qu'ils veulent empoifonner, pour s'en fervir dans les combats.

Le bois de cet arbre eft très-beau, dur, compacte comme celui du noyer, marbré en quelques endroits de veines grisâtres & noirâtres, fufceptible du poli : on en fait de très-beaux meubles : ce bois eft très-dangereux pour les ouvriers qui le fcient, fur-tout lorfqu'il n'eft pas bien fec. Quand on veut abattre un mancelinier, on commence par allumer tout autour un grand feu de bois fec : il faut en éviter la fumée, crainte d'en être incommodé ; & quand on juge que l'humidité eft confumée, on peut y mettre la hache avec moins de danger. Ses feuilles qui font annuelles, reffemblent à celles du poirier, elles font laiteufes en dedans, & capables auffi d'empoifonner : fes fleurs font des chatons, qui ont la forme d'un épi long d'environ demi-pied, couverts de plufieurs petits fommets charnus, & d'un fort beau rouge : fes fruits naiffent à des endroits féparés de ces chatons; ce font des efpeces de pommes, qui s'annoncent fous des appas trompeurs; elles reffemblent beaucoup extérieurement, en groffeur, en figure & en couleur, à nos pommes d'api; leur odeur agréable invite à les manger : leur chair eft empreinte d'un fuc très-blanc perfide, femblable à celui de l'écorce & des feuilles; c'eft auffi un grand poifon: au milieu de cette chair, on trouve un noyau gros comme une châtaigne, dur & ligneux. On nomme ces fruits *mancenilles* ou *manzanilles*.

Le *mancelinier* croît dans la plupart des Ifles Antilles, aux bords de la mer : fi le voyageur excédé de fatigue eft affez hardi pour fe repofer à l'ombre de cet arbre, à fon réveil il a lieu de s'en repentir, car les yeux ne tardent pas à s'enflammer, & le corps devient enflé : la rofée & la pluie qui ont coulé fur les feuilles, en tombant fur la peau y font l'effet de véficatoires. La feuille fait un ulcere à la peau à l'endroit où elle la touche. Les Sauvages Caraïbes qui vont à cet arbre pour y empoifonner leurs fleches, détournent

la tête en coupant l'écorce, pour en éviter la vapeur & pour qu'il ne leur rejailliſſe pas du ſuc dans les yeux. Il tombe quelquefois des pommes du manchenilier dans les eaux : la chair des poiſſons & des animaux teſtacées & cruſtacées qui en mangent, devient un vrai poiſon : enfin cet arbre contient en toutes ſes parties un poiſon corroſif & redoutable aux Américains. Il y a peu d'habitans d'entre les Tropiques qui ne ſachent combien il eſt dangereux de coucher ſous cet arbre, ou d'en manger les fruits. On prétend que quand l'on en a mangé inopinément & en petite quantité, ce poiſon terrible porte le feu juſques dans les entrailles. Au reſte on peut ſe guérir en buvant à long traits un grand gobelet d'eau de la mer; comme cet arbre ne croît que ſur les bords de cet élément, on trouve auſſi-tôt le remede contre ſon poiſon.

Les armes & les fleches que l'on a trempées dans le ſuc du manchenilier, en conſervent très-long-temps la qualité venimeuſe. Nous en avons vu l'effet à l'arſenal de Bruxelles, où l'on lança, en préſence d'un de nos Généraux, une de ces fleches dans les feſſes d'un chien. Quoique la fleche eût été empoiſonnée plus de cent quarante ans avant l'expérience, le malheureux animal ne confirma pas moins, par une prompte mort, que le poiſon n'étoit pas encore éteint. On voit de ces ſortes d'armes des Sauvages dans tous les cabinets des Curieux, & l'on ne peut trop blâmer l'imprudence qu'ont certaines perſonnes d'en ſucer la pointe, dans l'idée qu'elles ſont trop anciennes pour pouvoir nuire. Il y a dans un des cabinets du Stathouder des Provinces-Unies une armoire remplie de divers inſtrumens, empoiſonnés ſans doute de ce même ſuc. On y voit auſſi des pointes de petites fleches, faites d'un bois de palmier, que les Indiens Ticoumas lancent avec le ſouffle par le moyen d'une ſarbacane ; ces armes ne ſecondent que trop bien leur ardeur pour la vengeance. Heureuſement que le poiſon n'agit qu'étant mêlé immédiatement avec le ſang.

MANCHE DE COUTEAU. *Voyez* COUTELIER.

MANCHE DE VELOURS. Oiſeau qui ſe trouve en Angola : il eſt de la groſſeur d'une oie; ſon bec eſt long, & ſon plumage eſt extrêmement blanc. Les Portugais le nomment *mangas de velludo*, parce qu'il a les aîles toutes picotées de noir, & qu'il les remue inceſſamment comme les pigeons. Cet oiſeau eſt une eſpece de meſſager, qui annonce au Nautonnier l'approche de la terre; auſſi les matelots aiment-

ils à le voir. Il voltige fur les flots pendant tout le jour, & retourne la nuit au rivage.

MANCHETTE DE NEPTUNE ou DENTELLE DE MER. Nom donné à une efpece de madrépore, nommée *efchare*. Ce corps marin & pierreux eft fort fragile, élégamment & auffi délicatement travaillé que de la dentelle : on diroit d'un point d'Angleterre. *Voyez à l'article* CORALLINE.

MANCHOT, *fphenifcus*. Genre d'oifeau aquatique qui fe trouve dans les mers méridionales, qui reffemble affez au penguin; mais il a quatre doigts, dont trois antérieurs & palmés, celui de derriere eft ifolé & élevé; fon bec eft droit, le bout de la mâchoire fupérieure eft crochu, celui de l'inférieure eft tronqué. Le manchot a des aîles fort courtes, & quoiqu'il les tienne toujours étendues, il ne peut s'en fervir pour voler. Les petites plumes qui couvrent le corps font noirâtres & fort roides; celles des aîles font fi courtes & fi dures qu'on les prendroit pour des écailles. Le plumage inférieur eft grisâtre. Il y a auffi le *manchot tacheté de blanc*, *fphenifcus nævius*. Son bec eft auffi chargé de fillons comme écailleux; les narines fe trouvent au milieu de la longueur de la mâchoire. Le manchot eft de la groffeur d'un canard mufqué, il habite les eaux, fe tient foulevé à leur furface : à voir cet oifeau de loin fur les bords de la mer, on le prendroit pour un enfant au milieu des eaux, & qui paroîtroit avoir un tablier blanc. Plus l'Obfervateur feroit frappé de cette idée, plus il la croiroit vraie; il feroit touché de la mort ou du danger de ce prétendu infortuné, mais le Naturalifte fe hâteroit de lui dire : Vous gémiffez pour un enfant qui fe noyoit; vous vous êtes trompé, c'eft un oifeau qui faifoit le plongeon. *Voyez maintenant l'article* PENGUIN.

MANDIBULE, *mandibulites*. Nom donné aux mâchoires des poiffons foffiles ou pétrifiés.

MANDOUSTE. C'eft une efpece de couleuvre de Madagafcar, de la groffeur de la cuiffe d'un homme : elle eft affez femblable à celles de France : elle mange les petits oifeaux dans les nids, tue tous les rats qu'elle rencontre, & en fait fa proie. *Voyez* COULEUVRE.

MANDRAGORE, *Mandragora*. Plante fans tiges, & dont on diftingue deux efpeces; favoir, la blanche ou mâle, & la noire ou femelle.

La MANDRAGORE MALE, *mandragora mas fructu rotundo*, a une racine longue, groffe, quelquefois fimple & unique, fouvent partagée

en deux, entourée de filamens courts & menus comme des poils, représentant en quelque ſorte, quand elle eſt entiere, les parties inférieures d'un homme. Quelquefois cette racine eſt partagée en trois ou quatre branches; elle eſt blanchâtre en dehors, ou cendrée & grisâtre intérieurement: ſes feuilles ſortent immédiatement du ſommet de la racine; elles ſont longues de plus d'un pied, plus larges que la main en leur milieu, pointues des deux bouts, de couleur verte brune, & d'une odeur déſagréable: il ſort d'entre ces feuilles beaucoup de pédicules, longs d'un pouce & demi ou environ, ſoutenant chacun une fleur en cloche, fendue ordinairement en cinq parties, un peu velue, blanchâtre, tirant ſur le purpurin: ſon calice eſt formé en entonnoir, feuillu, découpé, velu; il lui ſuccede une petite pomme ronde, groſſe comme une neſſle, cornue, charnue, verte d'abord, enſuite jaunâtre, d'une odeur forte & puante, & dont la pulpe contient quelques ſemences blanches, qui ont ſouvent la figure d'un petit rein.

La MANDRAGORE FEMELLE, *mandragora fœmina*, *flore ſub-cæruleo purpuraſcente*, a une racine longue d'un pied, ſouvent diviſée en deux branches, brune en dehors, blanche en dedans, & garnie de quelques fibres: ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la *mandragore mâle*, mais plus étroites & plus noires: ſes fleurs ſont de couleur purpurine, tirant ſur le bleu: ſes fruits ſont plus pâles, plus petits, & en forme de poire, de la figure de ceux du ſorbier ou du poirier, mais d'une odeur auſſi forte que celle de la *mandragore mâle;* ſes graines ſont plus petites & plus noires.

L'une & l'autre mandragores viennent naturellement dans les pays chauds, dans l'Italie, l'Eſpagne, dans les forêts à l'ombre, & ſur le bord des fleuves: on ne les trouve chez nous que dans les jardins où on les cultive.

Leurs feuilles & l'écorce des racines ſont d'uſage; elles répandent cependant une odeur puante: l'écorce de la racine deſſéchée a une ſaveur âcre, un peu gluante, amere, qui cauſe des nauſées: on nous l'apporte communément de l'Italie. On a coutume de placer la mandragore parmi les remedes ſtupéfians, ou narcotiques & aſſoupiſſans; & on conclut qu'elle a cette vertu par ſon odeur déſagréable & puante qui porte à la tête. On a des preuves qu'elle purge par haut & par bas, en donnant des convulſions; cependant on la recommande pour les mouvemens convulſifs. Il faut eſpérer que ce remede redoutable ou incertain juſqu'à

préſent,

présent, sera quelque jour mieux examiné par l'illustre M. *Storck*; & que ce savant Médecin, reconnoissant dans cette plante tant de propriétés analogues à celles du napel, de la pomme épineuse, de la ciguë & de la jusquiame, dont il a essayé l'usage interne, fera les mêmes expériences sur la mandragore.

J. Terentius & *Linceus*, Professeurs de Botanique à Rome, ont déja commencé ces expériences; ils ont avalé à jeun & en public le fruit de la mandragore avec les graines, sans éprouver le moindre symptome d'assoupissement ou de quelqu'autre mal.

En attendant la décision de M. *Storck*, nous conseillons aux femmes enceintes de ne point se servir de cette plante comme d'un spécifique pour la matrice; elle y produit souvent des symptomes spasmodiques, & souvent l'avortement. Les anciens Médecins donnoient du vin dans lequel on avoit fait infuser de la racine de mandragore, pour procurer l'engourdissement quand il falloit couper quelque membre au malade: on dit que cette plante appliquée en cataplasme, amollit & résout les tumeurs dures, squirrheuses & écrouelleuses.

Les Anciens & quelques Modernes ont avancé bien des choses singulieres de la mandragore; mais ce sont des fables ridicules qui ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Nous avons dit que la racine de mandragore représente souvent d'une maniere grossiere par ses deux branches qui se plongent dans la terre, les cuisses de l'homme: elle ne lui ressemble point du tout par sa partie supérieure. On vient aisément à bout par artifice de rendre les racines non-seulement de cette plante, mais encore de beaucoup d'autres, fort semblables au corps humain. Les Imposteurs ou les Charlatans qui persuadent facilement au vulgaire crédule, que les mandragores ne se trouvent que dans un petit canton inaccessible de la Chine, impriment sur les racines des roseaux, de la bryone, & de beaucoup d'autres plantes encore vertes, des figures d'homme ou de femme. Pour représenter les poils, ils implantent dans les endroits convenables des grains d'orge, d'avoine ou de millet; ensuite ils remettent ces racines dans des fosses qu'ils remplissent de sable fin, & les y laissent jusqu'à ce que ces graines aient poussé des racines, qu'ils divisent ensuite en filamens très-menus, & les ajustent de sorte qu'ils représentent les cheveux, la barbe & les autres poils du corps. En cet état ils les vendent comme

vraies racines de mandragore, & qui ont des propriétés merveilleuſes.

MANDRILL ou BOGGO. Cette eſpece de babouin a des abajoues, des callosités ſur les feſſes, la queue de deux ou trois pouces de longueur, & eſt d'une laideur déſagréable & dégoûtante ; indépendamment de ſon nez tout plat ou plutôt de deux naſeaux d'où découle continuellement une morve qu'il recueille avec la langue ; indépendamment encore de ſon très-gros & long muſeau, de ſon corps trappu, de ſes feſſes couleur de ſang & de ſon anus apparent & placé pour ainſi dire dans les lombes ; il a encore la face violette & ſillonnée des deux côtés de rides profondes & longitudinales, qui en augmentent beaucoup la triſteſſe & la difformité ; il a les oreilles nues auſſi bien que le dedans des mains & des pieds : le poil long d'un brun rouſſâtre ſur le corps, & gris ſur la poitrine & le ventre : il a quatre pieds & demi à-peu-près de hauteur lorſqu'il eſt debout, & marche ſur deux pieds plus ſouvent que ſur quatre.

MANEQUE. Voyez *Muſcade mâle*, à l'article MUSCADE.

MANGABEY. Voyez *Singes de Madagaſcar*, à l'article SINGE.

MANGAIBA, eſt un bel arbre du Bréſil, de la grandeur d'un de nos pruniers. Ses feuilles ſont petites & oppoſées, verdâtres & ſinuées. Ses fleurs ſont petites, blanches, diſpoſées en étoiles comme celles du jaſmin, fort odorantes. Son fruit reſſemble à un abricot pour la figure, la couleur & le goût : il contient une pulpe moëlleuſe, ſucculente, laiteuſe, d'un goût exquis, & renfermant ſix petits noyaux. Ce fruit qui naît en abondance, ne mûrit que quand il eſt tombé de l'arbre ; il humecte & rafraîchit les entrailles, il lâche le ventre. L'arbre du mangaiba multiplie tellement, qu'il remplit des forêts du pays : il eſt en fleur pendant neuf mois de l'année.

MANGANAISE ou MAGNESIE DES VERRIERS. Voyez le mot *manganaiſe*, à l'article FER.

MANGE-BOUILLON ou les SOUFFRETEUSES. *Goëdard* dit que la plante appellée le *bouillon blanc* nourrit de petits vers, de petites araignées, & un autre petit animal qui a des pincettes au front, qu'il ouvre & renferme quand il veut. Ces animaux qui naiſſent ſur la feuille du bouillon blanc ſe détruiſent ſingulierement. Le ver devient la proie de l'araignée, & l'inſecte à pincettes qui ſe nourrit de l'un & de l'autre, attend volontiers que l'araignée ſoit remplie de vers, puis il la coupe par le milieu du corps & l'avale auſſitôt.

MANGE-FROMENT, eſt la chenille ſi pernicieuſe aux blés quand ils ſont ſur pied; *voyez* PAPILLON DES BLÉS : elle en mange la ſubſtance & en ronge les épis; elle ſe ſauve en terre quand elle ſent qu'on touche à l'épi : cette fauſſe chenille ſe transforme en mouche.

MANGE-ŒUFS DE GRILLONS. *Voyez* DESTRUCTEUR DE CHENILLES.

MANGE-SERPENT. Nom que les Egyptiens donnent à l'*ibis :* voyez ce mot.

MANGEUR D'ABEILLES. *Voyez* GUÉPIER.

MANGEUR DE CHENILLES, eſt le ſerpent de Surinam dont le dos eſt cendré gris, tiqueté de roux : les chenilles raſes lui ſervent, dit-on, de pâture : le ſerpent d'Afrique ne mange que les chenilles velues.

MANGEUR DE FOURMIS ou MYRMECOPHAGE. *Voyez* FOURMILLIER.

MANGEUR D'HOMMES. *Voyez* AROMPO.

MANGEUR DE LOIRS. *Voyez* AMMODITE.

MANGEUR DE MILLET. Dans l'île de Cayenne on donne ce nom à une eſpece d'ortolan qui détruit les plantations de mil.

MANGEUR DE PIERRES. *Voyez* LITHOPHAGE.

MANGEUR DE POIRES. On donne ce nom à la larve qui mange l'eſpece de poire nommée la *ſucrée :* elle ſe métamorphoſe en une ſorte de *teigne :* voyez ce mot.

MANGEUR DE POULES. Eſpece de faucon nommé *pagani* dans l'île de Cayenne.

MANGLE ou MANGLIER, *mangue*, eſt un arbre des plus communs qui croiſſent aux lieux maritimes ſous la zône torride dans les Indes Occidentales, principalement le long des côtes de la Nouvelle Eſpagne & aux îles Antilles vers l'embouchure des rivieres, où ils ſe multiplient prodigieuſement. *Lémeri* dit qu'il y en a trois eſpeces.

La premiere eſt appellée *cereiba :* c'eſt le *mangle blanc ;* il reſſemble à un petit ſaule. Ses feuilles qui ſont oppoſées, reluiſent au ſoleil, parce qu'elles ſont poudrées à leur ſuperficie d'un ſel fort blanc, qui vient des vapeurs de la mer, deſſéchées par la chaleur du ſoleil; mais quand le temps eſt humide, ce ſel ſe fond (Ce phénomene mérite quelqu'attention de la part des Chimiſtes, en ce qu'il prouveroit que le ſel marin monte avec ſon eau dans l'athmoſphere juſqu'à une certaine hauteur). Si cette propriété étoit particuliere au *cereiba* & qu'elle fût bien réelle,

cet arbrisseau seroit suffisamment désigné ; mais toutes les plantes d'un autre genre, qui sont aussi voisines de la mer, en sont presque toujours également couvertes. Au reste, les fleurs du *cereiba blanc* sont jaunâtres & d'une odeur de miel. L'on sait aujourd'hui que le mangle blanc est le *mahot*.

La seconde espece de *mangle* se nomme *cereibuna*. C'est un petit arbrisseau dont la feuille est ronde & épaisse, d'un beau vert : sa fleur est blanche ; son fruit est gros comme une aveline, & fort amer.

La troisieme est appellée par les Indiens *guapareiba*, & par les Portugais *mangue verdadeiro*, mangue noir véritable. Cet arbre est beaucoup plus élevé & plus ample que les précédens ; il n'excede pas vingt-cinq pieds de hauteur & vingt pouces de diametre ; son écorce est grise brunâtre. Sa maniere de croître est singuliere & admirable ; car de ses rameaux flexibles, élevés & étendus, partent des paquets de filamens qui descendent jusqu'à terre, s'y couchent, y prennent racine & croissent de nouveau en arbres aussi gros que celui d'où ils sortent. Ceux-ci se multiplient de la même maniere : un seul arbre peut devenir la souche d'une forêt entiere. M. *Froget* dans la Relation de ses voyages, dit, que dans l'île de Cayenne les marais sont couverts de mangles, & que les huîtres s'attachent aux pieds & aux branches qui pendent de ces arbres. Des huîtres y déposent leur frai ; la petite postérité y adhere aussi, grossit, & dans les flux & reflux se trouve alternativement dans l'eau ou suspendue aux branches dans l'air.

Le bois de ce mangle est solide, pesant, ayant les fibres longues & serrées ; sa couleur est brune rougeâtre : les Charpentiers s'en servent pour les petits bâtimens. Ses feuilles ressemblent à celles du poirier : ses fleurs sont petites ; elles sont suivies par des gousses semblables extérieurement à des bâtons de casse, remplies d'une pulpe semblable à la moëlle des os, d'un goût amer. Quelques Indiens en mangent faute d'autre nourriture. Sa racine est fort tendre : les Pêcheurs s'en servent pour guérir les piqûres des bêtes venimeuses & des poissons. La décoction de son écorce teint en couleur de rouille. Cette espece de mangle est un *paletuvier* : voyez ce mot. Ces arbres sont si épais & leurs racines, sortant la plupart de terre, remontent, dit le même Auteur, & s'entrelacent si bien, qu'on peut en certains endroits marcher dessus pendant vingt lieues, sans poser le pied à terre. La disposition des racines du manglier empêche l'abordage à ceux qui naviguent, &

donnent une retraite sûre aux poiſſons contre les Pêcheurs.

L'on voit dans les Cabinets des parties de branches ou de racines de mangliers toutes couvertes d'huîtres.

MANGOUSTAN ou MANGOSTANS. Arbre pomifere des îles Moluques, mais qu'on a tranſporté dans l'île de Java, & dont on cultive auſſi quelques pieds à Malaca, à Siam & aux Manilles. Il a la touffe ſi belle, ſi réguliere, ſi égale, qu'on le regarde aujourd'hui à Batavia comme infiniment plus propre à orner un jardin que le marronnier d'Inde même. Le mangouſtan reſſemble beaucoup au citronnier. Ses feuilles ſont beaucoup plus longues & oppoſées; ſes fleurs ſont jaunes & aurore. Son fruit eſt de la groſſeur d'une petite orange, & renfermé dans une maniere de boîte griſe par dehors & rouge en dedans, épaiſſe d'un demi-doigt, un peu ſemblable à celle de la grenade, & aſſez amere: il porte en haut une eſpece de couronne à pluſieurs pointes mouſſes, qui répondent à autant de rayons, renfermant des noyaux entourés d'une chair très-blanche, qui a le goût agréable & rafraîchiſſant de la ceriſe & de l'orange. On remarque une choſe ſinguliere dans ce fruit, c'eſt que la chair eſt laxative & l'écorce aſtringente. On fait de celle-ci un tiſane très-bonne pour la dyſſenterie, qui eſt une maladie fort commune aux Indes. Quant au bois de *mangouſtan*, il n'eſt bon qu'à brûler. *Hiſt. de l'Acad. année 1730, page 66. Hiſt. Nat. de Siam & Tranſact. Philoſoph.*

MANGOUSTE ou MANGOUSE, ou RAT D'EGYPTE. *Voyez* ICHNEUMON.

MANGROVE. Les Anglois donnent ce nom au *pareturier* ou *paletuvier* des Africains. *Voyez l'article* PALETUVIER.

MANGUIER, *mangas aut arbor mangifera.* C'eſt un arbre grand & rameux qui croît dans les pays d'Ormus, de Malabar, de Goa, de Guzarate, de Bengale, de Pegu & de Malaca: il y en a de deux eſpeces; l'un eſt *domeſtique* & *cultivé*, l'autre eſt *ſauvage*.

Le *manguier domeſtique* eſt très-gros, toujours vert, & a juſqu'à 40 pieds de haut. Il étend ſes branches au loin à la ronde, & porte du fruit deux fois par an, depuis ſix ou ſept ans juſqu'à cent ans: on le multiplie, ſoit en le greffant, ſoit en le ſemant: il a de grandes feuilles. Son fruit, qui approche aſſez de la forme d'un cœur, peſe quelquefois deux livres: on en trouve de diverſes couleurs ſur un même arbre, verdâtres, rouges, jaunes; tous ſont d'un très-bon goût, ſavoureux &

d'une odeur agréable. Ces fruits contiennent un noyau large & applati, dans lequel est une amande d'un goût d'amande amere ; ce noyau est recouvert de la chair ou pulpe du fruit qui est jaune, & plus ou moins filamenteuse. On préfere les especes qui ont peu ou point de fibres, à cause que cette filasse est sujette à rester entre les dents, ce qui est fort incommode. Cette chair fibreuse est enveloppée d'une peau assez forte, quoique peu épaisse ; elle contient un suc amer & résineux dont l'odeur est très-pénétrante, mais agréable au goût ; ce suc est laiteux & caustique avant la maturité du fruit. Plus le noyau est petit, meilleure est la mangue. On préfere même celle qui n'a point de noyau ; mais cet accident est rare. On coupe la mangue par morceaux, & on la mange crue ou macérée dans le vin. Les Indiens en confisent beaucoup au vinaigre ; c'est ce qu'on appelle *achars de mangue*. (Le mot *achar* s'emploie pour tous les fruits qu'ils confisent ainsi : c'est pourquoi l'on dit achars de bambou, qui sont les plus estimés, achars de bilembi, achars de de papaye, achars de cornichons, de limons, de citrons, de caramboles, &c.). La mangue s'appelle en Perse *ambo*, & en Turquie *amba*. Son noyau étant rôti est employé intérieurement pour arrêter le cours de ventre & pour tuer les vers.

Le *manguier sauvage* est plus petit que le cultivé : il croît abondamment dans tout le Malabar. Ses feuilles sont plus courtes ; son fruit est gros comme celui du coignassier, de couleur verte, resplendissante, peu charnu, empreint d'un suc laiteux ; son noyau est fort gros & dur : on appelle ce fruit *mangas bravas*. Il passe pour être un grand poison ; & l'on dit que tous ceux qui en mangent, meurent sur le champ.

MANICOU ou MANITOU. Animal très-joli qui se trouve dans l'Isle de la Grenade : on le nomme *opassum* dans la Virginie ; *maritacaca* & *coriguayra* dans d'autres endroits de ce Continent. C'est le *philandre* (sorte de *marmose* & de *rat manicou*) des Naturalistes ; le *manitou* du Pere *Dutertre* : on l'appelle aussi *didelphe* ou *loir sauvage* de l'Amérique. *Voyez* DIDELPHE & MARMOSE. On donne aussi le nom de *manicou* à une espece de crabe de la Grenade, &c. *Voyez à l'article* CRABE.

MANIGUETTE ou GRAINE DE PARADIS. *Voyez* CARDAMOME.

MANIHOT ou MAGNOC, ou MANIOQUE, *ricinoïdes ex quâ paratur magnoc, aut yuca foliis cannabinis* (les Negres prononcent *magnoc*, les Portugais du Brésil disent *mandioca*). C'est un arbrisseau qui

croît en Amérique, & des racines duquel on retire une farine avec laquelle on fait une ſorte de pain appellé *caſſave*. Les peuples de l'Amérique, depuis la Floride juſqu'au Magellan, le cultivent avec ſoin & uſent de la caſſave par préférence au maïs qu'ils ont en abondance. Cet arbriſſeau s'éleve depuis trois pieds juſqu'à huit à neuf pieds de hauteur; ſa tige eſt rougeâtre extérieurement, ligneuſe, tendre, caſſante, ſemblable à celle du ſureau, partagée en pluſieurs branches tortueuſes & longues de cinq à ſix pieds. Ses feuilles ſont d'un vert brun & digitées comme celles du chanvre; ſes fleurs ſont à cinq pétales d'un jaune pâle; la graine reſſemble à celle du ricin, & n'eſt bonne qu'à ſemer. Cet arbriſſeau, ainſi que tous ceux à moëlle, prend très-facilement de bouture.

On connoît trois ſortes de magnocs à Cayenne : ſavoir, 1°. le *maillé* qui vient de chez les Indiens appellés *Maillés;* ſa racine eſt bonne à arracher au bout de huit ou neuf mois; elle a la figure d'une bette-rave, & elle en a auſſi la couleur quand on lui a enlevé la premiere peau. 2°. Le *magnoc rouge* qui a plus de goût que le précédent; il doit reſter en terre un an. 3°. Le *magnoc baccacova;* il eſt en uſage chez les ſeuls Indiens. Ces racines ſont preſque toujours attachées trois ou quatre enſemble. Dans la Guiane on plante le magnoc quand il commence à pleuvoir de temps en temps : ce plant ſe multiplie de branches coupées de ſept ou huit pouces de longueur. Les Caraïbes ou Sauvages des Iſles entendent bien cette culture.

Dans les Indes & en Amérique on mange en maniere d'épinards les feuilles du magnoc hachées & cuites dans l'huile.

La racine de cet arbriſſeau mangée crue ſeroit un poiſon mortel; mais lorſqu'elle eſt deſſéchée ou préparée, on en peut faire du pain ſi bon, que l'on dit que les Européens même le préferent par goût au pain de froment. De quelque maniere qu'on s'y prenne, l'eſſentiel eſt d'enlever à cette racine un lait qui eſt un véritable poiſon; voici la méthode ſimple des Indiens & des Sauvages. Après avoir arraché les racines du magnoc qui reſſemblent aſſez à des navets, ils les lavent & en enlevent la peau : ils gragent cette racine ſur des râpes de cuivre rouge, & mettent la râpure dans un ſac de jonc ou tiſſu d'écorce de latanier d'un tiſſu très-lâche; ils diſpoſent ſous ce ſac un vaſe très-peſant, qui faiſant l'office de poids exprime le ſuc du magnoc & le reçoit en même temps. On rejette ce ſuc qui eſt mortel pour les hommes, & même pour les

animaux, quoiqu'ils en foient fort friands. On fait fécher fur des plaques de fer à l'aide du feu la fubftance farineufe qui refte, & on acheve par-là de diffiper toutes les parties volatiles & venimeufes. Les grumeaux de magnoc defféchés & divifés par le moyen d'un hébichet (efpece de crible un peu gros) font la farine de magnoc appellée au Bréfil & au Pérou, *farina de palo* : on en fait du *couac* & de la caffave.

Les Indiens de la côte de Cayenne préferent le couac ou *couan* à la caffave ; il eft connu à la Martinique fous le nom de farine de magnoc : on en fait au moins autant d'ufage que de la caffave. Pour faire le couac on jette dans une poële large & peu profonde de la farine de magnoc, on remue fur un feu lent & modéré cette farine durant huit heures de fuite, prenant garde qu'elle ne fe pelotte en maffe, pendant que l'humidité de la farine s'évapore doucement : l'opération eft finie quand la fumée diminue, & que le couac en rougiffant fe réunit en petits grains.

La caffave fe fait en defféchant la farine de magnoc, jufqu'à ce qu'elle foit compacte : on la caffe pour la paffer dans une efpece de tamis appellé *manaret* : pendant cette opération on fait chauffer une platine qui eft ou de terre cuite ou de fer : on y étend la farine jufqu'au bord de tous les côtés ; lorfqu'elle fe couvre de petites élévations, c'eft une marque que la caffave eft cuite du côté où elle touche la platine ; on la retourne pour la cuire également de l'autre côté : on l'expofe enfuite au foleil, afin qu'elle fe conferve long-temps : on la garde dans un lieu chaud au défaut d'étuves. Ces efpeces de galettes, larges & minces à-peu-près comme du croquet, s'appellent *pain de caffave* ou *pain de Madagafcar* : les Sauvages les font plus épaiffes. Pour faire ufage du couac ou de la caffave, il ne s'agit que de les humecter avec un peu d'eau pure ou de bouillon.

Le lait exprimé de la racine du magnoc, a la blancheur & l'odeur du lait d'amande. Quoique ce foit un poifon, en le laiffant dépofer on obtient une fubftance blanche & nourriffante que l'on trouve dans le fond du vafe, & qu'on lave bien avec de l'eau. Cette fécule a l'apparence de l'amidon le plus blanc. On l'appelle *mouffache*, on l'emploie au même ufage que notre amidon : mais cette poudre brûle les cheveux à la longue : on en fait auffi des efpeces d'échaudés & des maffepains, &c. en y mêlant du fucre. Les Sauvages écrafent la mouffache fur les

deffins

deſſins qu'ils gravent ſur leurs ouvrages en bois ; de façon que les hachures paroiſſent blanches ſur un fond noir ou brun, ſelon la couleur du bois qu'ils ont mis en œuvre. Cette troiſieme préparation de la farine de magnoc porte le nom de *cipipa*. On donne le nom de *capiou* à la préparation ſuivante : on prend l'eau de magnoc toute ſimple & celle qui ſurnage le cipipa : on les fait réduire à moitié ſur le feu en les écumant à meſure ; on y ajoute alors une cuillerée de cipipa, & on fait rebouillir le tout juſqu'à ce qu'il ait acquis une certaine conſiſtance, on y met du ſel & du piment : voilà le *cabiou*. On fait auſſi du *langou* avec de la caſſave qu'on trempe un peu dans de l'eau froide, & on la jette enſuite dans de l'eau bouillante : on remue le tout, & il en réſulte une ſorte de pâte ou bouillie qui eſt la nourriture la plus ordinaire des Eſclaves Noirs : elle eſt ſaine & légere. Le *mateté* eſt du langou dans lequel l'on mêle du ſucre ou du ſirop : les Negres s'en nourriſſent quand ils ſont malades.

On prétend que le ſuc du roucou eſt un contre-poiſon pour ceux qui auroient avalé du manihot non préparé, pourvu qu'on l'avale ſur le champ ; car ce remede n'auroit aucun effet, ſi on laiſſoit paſſer plus d'une demi-heure. On a lu à l'Académie de Berlin le 17 Mai 1764 quelques expériences curieuſes que M. *Ph. Fermin*, Médecin, a faites à Surinam, ſur le ſuc exprimé de la racine de la caſſave amere ou du manioc : (car il y a la caſſave douce dont le ſuc eſt peu ou point dangereux) : ce Docteur a fait périr dans l'intervalle de vingt-quatre minutes, des chiens & des chats auxquels il a donné ce ſuc à une doſe médiocre (comme à celle d'une once & demie pour un chien d'une taille moyenne). Les ſymptomes qui précédoient une mort ſi prompte étoient des envies de vomir, des anxiétés, des mouvemens convulſifs, la ſalivation & une évacuation abondante d'urine & d'excrémens. Ayant ouvert le corps de ces animaux, M. *Fermin* trouva dans leur eſtomac la même quantité de ſuc qu'ils avoient avalée, ſans aucun veſtige d'inflammation, d'altération dans les viſceres, ni de coagulation dans le ſang ; d'où il conclut que ce poiſon n'eſt pas âcre ou corroſif, & qu'il n'agit que ſur le genre nerveux. M. *Fermin* dit avoir guéri un chat, qu'il avoit empoiſonné ainſi, en le faiſant vomir avec de l'huile chaude de navette : il ajoute qu'ayant diſtillé à un feu gradué cinquante livres de ſuc récent de manioque, la vertu du poiſon n'a paſſé que dans les trois premieres onces de l'eſprit qu'il a retiré, & dont l'odeur étoit inſupportable. Il

a eu occasion d'essayer sur un Esclave empoisonneur la force terrible de cet esprit : il en donna à ce malheureux trente-cinq gouttes qui furent à peine descendues dans son estomac, qu'il poussa des hurlemens affreux, & donna le spectacle des contorsions les plus violentes; ce qui fut suivi d'évacuations & de mouvemens convulsifs, dans lesquels il expira au bout de six minutes. Trois heures après on ouvrit le cadavre, & on ne trouva aucune partie offensée ni enflammée, mais l'estomac s'étoit rétréci de plus de la moitié.

MANIKIN. Espece de grand singe qui se trouve à la côte d'Or. Son poil est noir & de la longueur du doigt : il a la barbe blanche & si longue, qu'on lui a donné le nom de *monkeys*, qui signifie *petit moine*. Les Negres emploient sa peau à faire des *fetis*, especes de bonnets dont ils se couvrent la tête.

MANIL. Arbre assez commun en Guiane : il porte ordinairement sur ses vieilles branches une résine qui sert de brai aux habitans pour calfater leurs canots. Elle conserve assez bien le bois qu'on en frotte. Pour l'avoir il faut quelquefois abattre l'arbre qui heureusement sert à d'autres usages. On le coupe de longueur, on le refend pour en faire des douves de barriques ; le bardeau qu'on en fait dure dix ans. *Mais. Rust. de Cayenne.*

MANIMA. Serpent aquatique du Brésil : il ne sort que peu ou point de l'eau : il s'en trouve qui ont trente pieds de longueur : il est tiqueté de différentes couleurs fort opposées entr'elles. Les Sauvages disent que c'est de là qu'ils ont pris la coutume de se peindre le corps : ils ont une si grande vénération pour cet animal, que celui à qui le manima s'est fait voir, demeure persuadé qu'il vivra très-long-temps.

MANIOQUE ou MANIOC. *Voyez* MANIHOT.

MANIPOURIS ou TAPIRETTE. *Voyez* TAPIR.

MANIS. Quelques Auteurs donnent ce nom au *lézard écailleux :* voyez ce mot. Les Agriculteurs de la Bretagne appellent aussi *manis* les fumiers composés en partie de goëmon ou varec : ils estiment beaucoup le manis désigné sous le nom de *petit chêne de mer à pois* ou *à boutons*.

MANITOU. *Voyez les articles* TONNE & MANICOU.

MANNE ou MANNE SOLUTIVE, *manna*. C'est un suc mielleux concret, qui tient beaucoup de la nature du sucre ou du miel, qui se fond & se dissout facilement dans l'eau, d'un goût doux, mielleux, d'une odeur foible & fade, & de la classe des corps muqueux. On en

distingue de plusieurs sortes ; il y en a de couleur blanche ou jaunâtre, il y en a de grasse ou solide, en larmes ou en grains, ou en marrons, enfin selon la forme, le lieu où on la récolte, & les arbres d'où elle sort.

La Manne de Calabre, *manna Calabra*, est communément en larmes grassettes, d'un blanc blond, d'une odeur de drogue, jaunissant par la suite, & devenant plus glutineuse & un peu âcre. On choisit celle qui est plus légere, pure, d'un jaune clair & agréable au goût : elle purge mieux que celle qui est très-pure & en larmes.

Dans la Calabre & la Sicile, la manne découle d'elle-même ou par incision, de deux sortes de frêne : *voyez à l'article* Frêne. C'est pendant les chaleurs de l'été que cet écoulement se fait sous la forme d'une liqueur claire ; la manne sort des branches & des feuilles de cet arbre, & s'il ne pleut pas, elle se durcit par la chaleur du soleil en grains ou en grumeaux. Les habitans de la Calabre appellent la manne qui coule d'elle-même *manna di spontana*, & celle qui sort par une incision faite à l'écorce de l'arbre, *manna forzatella* : on appelle *manna di fronde* celle que l'on recueille sur les feuilles, & *manna di corpo*, celle que l'on tire du tronc de l'arbre.

M. Geoffroi, *Mat. Medic.* dit que dans la Calabre la manne coule d'elle-même par un temps serein, depuis le vingt Juin, jusqu'à la fin de Juillet, du tronc & des grosses branches des frênes : elle commence à couler vers le midi, & elle continue jusqu'au soir, sous la forme d'une liqueur très-claire : elle s'épaissit ensuite peu-à-peu, & se forme en grumeaux qui durcissent & deviennent blancs : on ne les ramasse que le lendemain matin, en les détachant avec des couteaux de bois, pouvu que le temps ait été serein pendant la nuit : car s'il survient de la pluie ou du brouillard, la manne se fond & se perd entiérement. Après que l'on a ramassé les grumeaux, on les met dans des vases de terre non vernissés ; ensuite on les étend sur du papier blanc, & on les expose au soleil, jusqu'à ce qu'ils ne s'attachent plus aux mains : c'est-là ce que l'on appelle la *manne choisie* du tronc de l'arbre, ou la *manne en sorte des boutiques*.

Sur la fin de Juillet, lorsque cette liqueur cesse de couler, les Paysans font des incisions dans l'écorce des deux sortes de frêne ; alors il découle encore une semblable liqueur depuis le midi jusqu'au soir, qui se coagule en grumeaux plus gros. Quelquefois ce suc est si abondant qu'il

coule jusqu'au pied de l'arbre, & y forme de grandes masses qui ressemblent à de la cire ou à de la résine. On les y laisse pendant un ou deux jours, afin qu'elles se durcissent; ensuite on les coupe par petits morceaux, & on les fait sécher au soleil: c'est-là ce que l'on appelle la *manne par incision*, *manna fortazella:* sa couleur n'est pas si blanche, elle devient bientôt jaunâtre, puis brunâtre: elle est toujours remplie d'impuretés.

La troisieme espece de manne, est celle que l'on recueille sur les feuilles du petit frêne, *fraxinus humilior:* c'est la *manna di fronde.* Aux mois de Juillet & d'Août vers le midi, on la voit paroître d'elle-même, comme de petites gouttes d'une liqueur très-claire sur les fibres nerveuses des grandes feuilles, & sur les veines des petites; par la chaleur ces gouttes se coagulent bientôt en petits grains blancs, de la grosseur du froment. Cette manne est difficile à ramasser; aussi la trouve-t-on rarement dans les boutiques, même en Italie: on l'appelle *manne mastichine* ou *en grains.*

Les habitans de la Calabre mettent de la différence entre la manne tirée par incision des arbres qui en ont déja donné d'eux-mêmes, & celle qui est tirée des frênes sauvages, qui n'en donnent jamais d'eux-mêmes; on prétend que cette derniere est meilleure que la premiere, de même que la manne qui coule d'elle-même du tronc, est préférable à toute autre. Quelquefois après que l'on a fait l'incision dans l'écorce de certains frênes, qui ne sont qu'une variété de notre *fraxinus excelsior*, & ne croissent qu'à la hauteur de quinze pieds, on y insere des pailles ou de petites branches, & par ce moyen le suc qui coule le long de ces corps prend en s'épaississant la forme des stalactites pendantes, que l'on enleve quand elles sont assez grandes. Telle est la manne en larmes de nos boutiques, qui est légere, blanchâtre, pure, d'un assez bon goût, mais qui purge moins que les autres: on la tient bien enfermée dans des boîtes, car le contact de l'air la ramollit ou la fait jaunir facilement.

Après la manne en larmes, on fait plus de cas dans nos boutiques de la manne *seche*, & en *sorte*, sous le nom de *manne de marême.* On place après celle-là la *manne de Cinesy*, qui est blanche, seche & en petites larmes. Vient ensuite la *manne romagne* qui est en larmes assez grosses, mêlées de marrons ou grumeaux, & de couleur jaunâtre; puis la manne de Calabre, & celle qu'on récolte dans la Pouille vers

Galliopoli près du mont Garganus, appellé aujourd'hui le *mont Saint-Ange :* quoiqu'elle ne soit pas fort seche, & que sa couleur soit un peu jaune, elle n'est pas moins estimée. Enfin la moins recherchée est celle qui vient dans le territoire de Rome, appellée la *tolfa*, près de Civita-Vecchia. Cette manne, quoique seche, est opaque & pesante.

Outre ces sortes de mannes de l'Italie, nous avons encore celle de France, nommée *manne de Briançon*, ou du *méleze*, parce qu'elle découle près de Briançon en Dauphiné, de l'arbre qui porte le nom de *méleze*.

Cette manne est blanche, en petits grains alongés & de la grosseur du poivre : elle est douce & agréable, d'un goût de sucre & un peu résineux : on en fait rarement usage à Paris, car elle purge beaucoup moins que celle d'Italie. La manne de Briançon paroît sur les feuilles du méleze en différens temps, depuis le vingt de Juin jusqu'à la fin d'Août. On n'en peut faire la récolte que dans des années chaudes & seches : car il ne paroît point de manne quand la saison est pluvieuse : on a de la peine à la séparer de la feuille du méleze, où elle est attachée fortement.

Les paysans vont le matin abattre, à coups de hache, les branches de cet arbre ; & les ayant mises par monceaux, ils les gardent à l'ombre sous les arbres. Le suc qui est encore alors trop mou s'épaissit & se durcit dans l'intervalle de vingt-quatre heures : alors on le ramasse & on l'expose au soleil pour le sécher entiérement.

On fait usage en Orient d'une autre espece de manne, qui vient d'un petit arbrisseau épineux, nommé *alhagi* ou *agul*, & qui croît abondamment en Egypte, en Arménie, en Géorgie, autour du Mont Ararat & d'Ecbatanes, & dans quelques Isles de l'Archipel, même en Perse, où les peuples appellent cette manne *trunschibin*, de même que les Arabes la nomment *thereniabin* & *trungibin*. Voyez au mot AGUL.

On trouve encore de la manne sur le pin, le sapin, le chêne, le genévrier, l'érable, l'olivier, le cedre, le saule, le figuier, & sur plusieurs autres arbres.

Les diverses especes de mannes sont désignées dans les Auteurs, sous quantité de noms assez différens. On a appellé la manne, dans les premiers temps, *miel de l'air* ou *rosée céleste*, parce qu'on croyoit qu'elle tomboit la nuit sur les feuilles de frêne, de la même maniere que Dieu

fit autrefois pleuvoir dans le Désert la manne des Israélites : on a encore appellé *manne*, des sucs concrets qui se trouvent sur les feuilles du cedre, de l'apocin de Syrie, &c. Ces sucs sont connus sous les noms d'*huile mielleuse*, ou *éléomeli*, ou *facchar-alhuzar*, ou *alhasser*, ou *siracon*, *miel cédrin*, ou du *Mont-Liban*, &c.

Toutes les especes de mannes purgatives proviennent de l'extravasion du suc nourricier des arbres sur lesquels on les trouve. Il y a des frênes qui en donnent sans discontinuer pendant trente ou quarante ans.

La manne est un purgatif très-bon & très-doux, propre à chasser les matieres visqueuses des premieres voies, elle convient aux enfans, à tous les malades, aux femmes enceintes & aux vieillards : elle est très-utile dans les maladies de la poitrine, bilieuses, inflammatoires ; dissipe la tension du bas-ventre, & évacue par les selles toutes les humeurs grossieres. Les Médecins praticiens sçavent les cas où il faut joindre à la manne le tamarin, le séné, quelque sel, &c. Mais dans tous les cas il faut toujours faire bouillir un peu la manne, & avoir soin, quand on en achete, de sentir si elle n'a pas une odeur aigre ou de levain ; ce qui annonce une vieille manne & qui est d'une qualité bien inférieure, pour ne pas dire défectueuse.

MANNE D'ALAGIE ou D'ALHAGI. *Voyez* AGUL.

MANNE ou SUCRE D'ALHUSAR, ou ALHASSER. *Voyez à l'art.* APOCIN.

MANNE DE BRIANÇON. *Voyez* MÉLEZE *& l'article* MANNE.

MANNE D'ENCENS. *Voyez au mot* OLIBAN.

MANNE DE POLOGNE. On a donné aussi ce nom à la graine d'un chiendent très-commun en France & même aux environs de Paris : c'est le *gramen dictyloides esculentum*, ou chiendent pied de poule.

MANNE DE PRUSSE. C'est la graine d'un autre chiendent qui n'est guere moins commun que le précédent, & qui a le nom de *chiendent flottant*, parce qu'il vient dans les ruisseaux. M. *Guettard* dit que les Prussiens ramassent les grains de ce chiendent, comme les Polonois le font de ceux du chiendent pied de poule, avec des tamis qu'ils passent sous leurs épis, en secouant ces épis. L'un & l'autre peuple fait avec ces grains des especes de gruaux très-délicats, & dont les soupes sont agréables à manger.

MANNE LIQUIDE. C'est la manne *thereniabin*, qui est tombée en une sorte de *deliquium*. *Voyez le mot* AGUL *& l'article* MANNE.

MANNE MASTICHINE. *Voyez au mot* CÉDRIA.

MANOBI. *Voyez* PISTACHE DE TERRE.

MANOUSE. C'eſt une ſorte de lin qui nous vient du Levant à Marſeille. *Voyez* LIN.

MANS. C'eſt la larve du hanneton.

MANSARD. Nom qu'on donne au pigeon ramier. *Voy. à l'art.* PIGEON.

MANTE ou L'ITALIENNE. *Italica, mantis dicta.* C'eſt un inſecte qui approche beaucoup du genre des ſauterelles, mais dont le corps eſt infiniment plus effilé. Ses tarſes ont chacun cinq articles; ſes antennes ſont ſimples, courtes & filiformes; ſa tête eſt petite & aplatie: aux deux côtés de la tête ſont deux gros yeux à réſeau, & en deſſus deux petits yeux liſſes; ce qui fait quatre en total: ſon corſelet eſt long, étroit, bordé & orné d'une eſpece de croix ſaillante: les étuis qui couvrent les deux tiers de l'inſecte, ſont veinés, à réſeau, croiſés l'un ſur l'autre, & couvrent des aîles tranſparentes & veinées: les pattes poſtérieures ſont fort longues & les antérieures très-larges: la couleur de la mante eſt verte, un peu brunâtre. Comme cet inſecte a des jambes fort longues, qu'il plie & poſe quelquefois les deux premieres l'une contre l'autre, en ſe tenant preſque droit ſur les autres pattes, cette attitude pieuſe qui imite alors celle où nous joignons les mains, a ſuffi pour en faire un inſecte dévot, dit M. de Réaumur, *Mém. I. Tom. pag. 19 :* on lui a fait prier Dieu; le peuple de Provence l'appelle même *prega-Diou*, *pregue-Dieu;* & croit que l'inſecte devine les choſes & indique les chemins qu'on lui demande, parce qu'il étend ſouvent ſes pattes de devant tantôt à droite, tantôt à gauche. Auſſi le regarde-t-on comme un inſecte preſque ſacré, auquel il ne faut faire aucun mal. Le paquet d'œufs que la femelle dépoſe eſt des plus ſinguliers par leur forme & par leur poſition. M. *Haller* dit qu'on a auſſi trouvé des mantes en Suiſſe.

On voit diverſes ſortes de mantes au Cabinet du Jardin du Roi, l'une appellée la *fraiſe de Saint-Domingue*, l'autre le *ſpectre*, &c. La mante s'attache, au temps de ſa métamorphoſe, aux extrémités des branches de quelques arbres; il n'en a pas fallu davantage à ceux qui les ont vu ſortir de leurs chryſalides ainſi ſituées, & qui ſont à-peu-près du même vert que la branche à laquelle elles ſont attachées, pour aſſurer que ces inſectes naiſſoient effectivement d'un arbre. *Voyez maintenant l'article* FEUILLE AMBULANTE.

MANTEAU DUCAL. Eſpece de coquillage bivalve du genre des

peignes & à oreilles inégales: ses deux valves sont également belles; elles sont rouges, bariolées par zones de blanc, de jaune & de noir: le travail en est grené, à côtes longitudinales, chargées de stries comme tuilées; les bords des oreilles sont orangés & ses contours sont chantournés: cette coquille est fort recherchée dans les Cabinets de Curiosités. Le manteau ducal blanc s'appelle la *gibeciere* ou la *bourse*.

MANTEAU ROYAL. *Voyez* CHENILLE A MANTEAU ROYAL.

MANTEQUE. *Voyez à l'article* AUTRUCHE.

MANUCODIATA. Nom que les indiens ont donné à un genre d'oiseau que nous nommons *oiseau de paradis*. Voyez ce mot.

MAPAS. Arbre laiteux de la Guyane, qui vient très-haut & très-gros sans être fort branchu: son écorce est lisse. Le suc de cet arbre, mêlé avec une égale quantité de suc de figuier sauvage, produit une substance impénétrable à l'eau, une espece de cuir non élastique, qui s'amollit pourtant au feu ou exposé à la grande ardeur du soleil: Les Negres emploient le lait qu'ils en tirent pour détruire les pians des enfans qui ont souvent bien de la peine à guérir de cette maladie; mais, comme le dit M. *de Présontaine*, il ne faut s'en servir qu'après que la mere (le signe diagnostique) des pians a disparu: on lave alors les enfans avec la feuille & la racine de mapas bouilli. Cette attention épargne aux enfans les suites funestes des pians.

Cet arbre, au défaut d'autres, peut servir à faire des planches propres à couvrir les vases ou les canots qui servent au roucou ou aux différentes boissons. C'est l'*amapa* du Pérou. *Mais. Rust. de Cayenne.*

On n'est pas encore bien instruit de la différence ou des rapports qu'il y a entre cet arbre & le *mapou* des Indes Orientales. Le bois de celui-ci est très-léger & mou; on l'appelle *bois de flot* ou de *liege*: il y a tel de ces arbres si gros que dix hommes ne pourroient l'embrasser. Le mapou est le mahot à grandes feuilles: son tronc & ses branches contiennent abondamment une moëlle blanchâtre, seche & fort légere. Le bois vidé de cette moëlle & coupé par tronçons, supplée au liege. On trouve aussi à Saint-Domingue le mapou rouge.

MAPOU. *Voyez à l'article* MAPAS.

MAPURITA. *Voyez à l'article* MOUFFETTES.

MAQUEREAU ou AURIOL ou HORREAU, *scomber*, est un poisson de mer fort connu dans les poissonneries: il est long d'environ un pied; son corps est rond, charnu, épais & sans écailles; gros comme le poignet;

poignet : il a le museau pointu, la queue l'est encore davantage, & finit par deux aîlerons ou nageoires éloignées l'une de l'autre : l'ouverture de sa bouche est assez grande ; les bords du bec sont menus & aigus ; la mâchoire de dessous entre dans celle de dessus, & se ferme comme une boîte : l'une & l'autre sont garnies de petites dents : ses yeux sont grands & dorés ; la peau de son dos dans l'eau est d'une couleur jaune de soufre ; hors de l'eau, quand il est mort, elle est de couleur verte, bleuâtre & argentine au ventre & sur les côtés ; son dos est marqué de plusieurs traits noirs en travers : proche de l'anus il a une petite nageoire, sur le dos une pareille, & plusieurs autres plus petites encore d'espace en espace : il a une autre nageoire au commencement du dos, deux autres aux ouies, & deux au dessous. *Aristote* dit que les maquereaux, ainsi que le thon, fraient au mois de Février : ils font leurs œufs au commencement de Juin ; ces œufs éclosent enfermés dans une petite membrane.

Les maquereaux de l'Océan sont plus grands que ceux de la Méditerranée : la chair de ce poisson est grasse, cependant compacte, sans arêtes, de bon suc & nourrissante. Les Islandois méprisent ce poisson au point de ne pas vouloir les pêcher. Les Anciens faisoient de la liqueur des maquereaux salés leur *garum*, saumure fort estimée & d'un grand prix.

Lémeri dit que l'on a donné le nom de maquereau à ce poisson, parce que dès l'arrivée du printems il suit les petites aloses, qui sont appellées *pucelles* ou *vierges*, & les conduit à leurs mâles. Quoi qu'il en soit, le maquereau est de l'espece des poissons qui font annuellement la grande route, & semblent, ainsi que les harengs, s'offrir à la plupart des peuples de l'Europe. M. *Anderson Hist. Nat. de l'Islande pag. 197*, dit qu'on lui a assuré que ce poisson passe l'hiver dans le Nord. Vers le printems il côtoie l'Islande, le Hittland, l'Ecosse & l'Irlande, en se jetant de-là dans l'Océan Atlantique, où une colonne, en passant devant le Portugal & l'Espagne, va se rendre dans la Méditerranée, pendant que l'autre rentre dans la Manche où elle paroît en Mai sur les côtes de France & d'Angleterre, & passe de-là en Juin devant les côtes de Hollande & de Frise. Cette colonne étant arrivée en Juillet sur la côte de Jutland, détache une division qui, faisant le tour de la pointe, se jette dans la mer Baltique, pendant que le resteen passant devant la Norwege, s'en retourne au Nord. Comme ce poisson n'est pas propre pour le commerce, & que généralement on n'y fait pas d'attention, l'Auteur dit qu'il lui a été impossible de parvenir à une certitude positive à l'égard de sa marche, & il a été

obligé de se contenter du témoignage de deux Pêcheurs expérimentés de Hilgeland (les insectes & les petits vers de mer qui se trouvent en différens temps dans les parages, sont vraisemblablement les boussoles qui les dirigent dans cette marche). On commence cependant à saler ce poisson comme le hareng : nous en avons mangé en différens endroits de l'Ecosse & qui ailleurs étoit très-bon : on choisit le plus gros pour cette opération. La pêche s'en fait la nuit ; du moins elle est plus abondante que pendant le jour.

Le maquereau des Indes a des couleurs vives, une ligne autour du ventre, & une autre qui lui prend depuis la tête jusqu'aux yeux.

Le maquereau de Surinam est, selon *Ray*, le *trachurus* du Brésil, auquel les habitans du pays donnent le nom de *guara-tereba :* la largeur de sa tête & de son corps est plus perpendiculaire que transversale : son corps est serré, excepté près de l'anus où il est très-large : il est presque carré vers la queue : les yeux sont petits, l'iris pourpre : il a huit nageoires garnies d'arêtes sans compter la queue, & dix petites nageoires sans arêtes : on le pêche à Surinam.

On donne le nom de *maquereau bâtard* à un poisson nommé par *Rondelet*, *gascanet* & *chicarou*. Voyez SIEUREL.

MARACANNA. Oiseau du Brésil plus grand que les perroquets : la couleur de son plumage est d'un gris tirant sur le bleu : son cri est semblable à celui des perroquets. Il se nourrit de fruits.

MARACOANI. Petit cancre carré & velu du Brésil : il se promene dans les endroits qui se trouvent à sec après le reflux de la mer ; dans tout autre temps il ne sort pas de son trou : sa couleur est rousse. Les habitans du pays en mangent la chair.

MARACOC ou MURUCUJA. *Voyez l'article* GRENADILLE.

MARAIL DES AMAZONES. Nom qu'on donne dans l'isle de Cayenne & dans les pays qu'arrose la riviere des Amazones, à un oiseau que M. *de Buffon* soupçonne être la femelle de l'*yacou*. Il y en a de couleur cendrée & noirâtre. Cet oiseau s'apprivoise aisément : sa chair est délicate & meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente.

MARAIS, *palus*. Nom donné à un lieu plus bas que les lieux voisins, où les eaux s'assemblent & croupissent parce qu'elles n'ont point de sortie. On appelle aussi *marais* certains lieux humides & bas où l'eau vient quand on creuse un pied ou deux dans la terre. Un tel sol est noirâtre, poreux, mou & comme détrempé par de l'eau dormante, qui s'y corrompt & putréfie en même temps la plupart des roseaux & autres plantes qui y

végétent. Les marais & les étangs different des lacs, en ce qu'ils peuvent être desséchés : le terrain d'un lac est toujours noyé ou couvert d'eau.

Les marais sont souvent en pure perte entre les mains des particuliers (sinon dans les endroits voisins de la mer, où l'on construit des marais salans entourés de digues : *voyez* SEL MARIN). On pourroit cependant en tirer bon parti, soit en les desséchant par des fossés capables de recevoir l'eau & de relever le terrain, ou par des canaux & saignées qui la fassent écouler s'il y a de la pente, ou par des moulins ou par quelqu'autre artifice semblable. Ces opérations si naturelles, si faciles, mais si négligées, feroient une source de richesses pour un grand nombre de pays où l'on a besoin de pâturages ou de tourbieres ou de terrain habitable, &c. Les Provinces-Unies des Pays-Bas & les environs de Bergues-Saint-Vinoc, peuvent bien servir de modele à cet égard. *Voyez les mots* TERRE & TOURBE, &c.

Les marais les plus considérables que l'on connoisse sont à Surinam ; ils ont plus de cent lieues d'étendue : en Asie les marais de l'Euphrate & le Palus Méotide sont très-renommés : les plus fameux marais de l'Europe sont ceux de Moscovie à la source du Tanaïs, ceux de Finlande, de Hollande & de Westphalie : l'Amérique n'est presque qu'un marais continu dans toutes ses plaines.

La *mare* est une très-grande citerne, souvent aussi profonde que large, que l'on pratique dans une cour ou dans les champs pour l'usage des bestiaux : son eau est toujours trouble & d'un goût terreux ou bourbeux, ainsi que toutes les eaux stragnantes : le sol en est argileux. Les eaux des mares & des marais recouvrent communément des buissons & des mousses, & servent de retraite à une infinité d'insectes, &c.

MARALIS. Espece de cerfs jaunes que l'on a amenés quelquefois de Petersbourg du pays des Yacoutes, à ce que dit *Gmelin*.

MARANGOUIN. *Voyez* MARINGOUIN *&* *le mot* COUSIN.

MARAQUA ou MARAKA. *Voyez* CALEBASSIER.

MARBRE, *marmor*, est une pierre dure, compacte, susceptible de poli, blanche ou de différentes couleurs, d'un grain plus ou moins fin, opaque, quelquefois demi-transparente, se divisant en morceaux irréguliers. Il y en a de différente dureté ; mais toutes les especes produisent au feu, à l'air & dans les acides les mêmes effets que la pierre à chaux. La proprieté qu'ont quelques-uns d'entrer en fusion au feu ordinaire, ne dépend que des mêlanges de matieres hétérogenes qui s'y trouvent interposées. Les marbres variant à chaque couche, on conçoit pourquoi

ils n'ont pas la même dureté, & ne prennent point un poli également brillant.

Le marbre, quel qu'il ſoit, eſt formé, pour la plus grande partie, de *coquilles marines*, de *madrépores*, d'*entroques*, de *belemites*, d'*orthoceratites*, & d'autres ſemblables productions à *polypier* ou *zoophytes* également calcaires. Dans les marbres groſſiers & à taches de différentes couleurs, on reconnoît toujours ces corps organiſés, ſur-tout dans les parties blanches; dans ceux qui ſont plus fins on ne les rencontre pas toujours, parce qu'ils ſont compoſés de parties plus atténuées. L'eſpece de tranſparence de pluſieurs ſortes de marbre appuie cette conjecture, ainſi que celle des albâtres qui ne ſont que des marbres paraſites. Plus les marbres ſont fins, plus ils ſont ſuſceptibles d'être bien travaillés, ſculptés, tournés & polis; ce qui rend en même temps leurs couleurs plus belles & plus brillantes, ainſi qu'on peut l'obſerver ſur les colonnes, les vaſes & les ſtatues qui en ſont faites.

La partie liante des grains du marbre eſt la même que le gluten de la marne. Les pierres de ce genre, quoique dures dans leurs carrieres, acquierent encore plus de cette propriété étant ſorties ſur le champ; mais par leur nature qui donne priſe aux impreſſions de l'air les marbres expoſés dans les lieux publics jauniſſent, ſe dépoliſſent, ſe crevaſſent & ſe détruiſent plus ou moins promptement, ſelon le plus ou moins de parties glutineuſes qui maſquent & cimentent les molécules calcaires qui conſtituent cette pierre.

Les couches ou les maſſes de marbre ſont quelquefois très-épaiſſes & très-conſidérables: elles obſervent dans leur carriere la même poſition des lits ou bancs que les autres pierres calcaires. Lorſqu'on eſt ſûr du degré de perfection de cette pierre, on ſuit la veine, diſons la couche de la carriere, & à l'aide de la poudre & du levier, on en diviſe les maſſes; enſuite on les ſcie, on les taille avec l'acier, & on les polit avec le ſable, la ponce, &c. on en orne les édifices deſtinés à annoncer la richeſſe & la magnificence.

Les Lithologiſtes ont décrit une infinité de diverſes eſpeces de marbres, qui ne varient entr'elles que par la dureté, l'éclat, la couleur & la grandeur des bigarrures. Les veines & les couleurs qui relevent l'éclat du marbre, ſont dues aux infiltrations des ſubſtances métalliques.

Nous ne diſtinguerons que trois eſpeces générales de marbre; ſavoir:

1°. Le MARBRE PROPREMENT DIT OU D'UNE SEULE COULEUR,

marmor unicolor. Il y en a de blanc, tels ſont ceux de Saligno, de Carrare, de Padoue, de Gênes & de Bayonne, celui du Mont-Caputo, près de Palerme & que l'on appelle *il marmo corallino bianco*, l'*imboſcate* du Mont Sinaï, ceux de Paros & d'Antiparos ou de Grece, qui ſont auſſi fins que certaines eſpeces d'albâtres, mais trop tendres pour prendre un beau poli. Ces ſortes de marbres blancs, ſont après le noir, les plus légers de tous : d'ailleurs ils ſont très-propres à la ſculpture : les plus belles ſtatues de l'antiquité & ces édifices pompeux qui ont échappé aux injures des temps & de la barbarie, ont été faites de ce marbre : auſſi l'appelle-t-on le *marbre ſtatuaire.* En 1760 on a cherché & trouvé dans le Bourbonnois les carrieres de marbre blanc & coloré, exploitées autrefois par les Romains, & qu'ils avoient employé dans la conſtruction des bains de Bourbon-Lancy. On en a pavé tout récemment la Cathédrale de Paris. On compte encore parmi les marbres d'une ſeule couleur le marbre gris de Lesbos, le marbre bleu turquin de Siti, le marbre jaune de Numidie, le marbre rouge du Mont Golzim, celui qui eſt appellé le *verdello* d'Italie, le *noir* ou *tuſebe* d'Aſſouan. Les marbres noirs de Dinant, de Namur, de Barbançon, de Laval, de Pons, ſont encore très-renommés, ainſi que ceux que l'on appelle le *porte-or*, la *griotte*, la *breche de Sauveterre.* Le *marbre breche* n'eſt autre choſe qu'un amas de petits cailloux de marbre de différentes couleurs fortement unis enſemble, de maniere que lorſqu'il ſe caſſe, il s'en forme autant de breches qui lui ont fait donner ce nom. La *breche d'Alep* eſt un mêlange de petits morceaux, ou gris, ou rougeâtres, ou bruns, ou noirâtres, mais où le jaune domine. La *breche violette* eſt un compoſé de fragmens blancs, violets & quelquefois bruns. La *breche griſe* eſt compoſée de morceaux gris, noirs, blancs, bruns. Il y a quantité d'autres variétés de marbres breches ; celles de Memphis, de Florence, de Carrare, d'Arabie, &c.

2°. Le MARBRE PANACHÉ OU MÉLANGÉ, *marmor variegatum.* On y diſtingue toutes les couleurs précédentes, mais diſtribuées par veines ou par zônes, de maniere à en former des variétés très-agréables ; telle eſt la différence qu'on remarque dans les marbres appellés le *jaune*, le *rouge* & le *vert antique*, la *brocatelle d'Eſpagne*, le *cerf-fontaine*, le *ſeracolin*, l'*Africain jaſpé*, &c.

3°. Le MARBRE FIGURÉ, *marmor opacum figuratum.* Tels ſont les

marbres de Heſſe & de Florence, ſur leſquels on remarque des apparences d'arbriſſeaux, *pietra emboſcata*, des eſquiſſes de villes, de châteaux, de montagnes, de lointains, des ruines, *pietra citadina*, &c. On place parmi cette eſpece de marbre figuré ceux dans leſquels on reconnoît encore des coralloïdes, des petites coquilles, des pierres lenticulaires; les Italiens nomment *lumachella* cette derniere ſorte de marbre : il eſt d'un gris jaunâtre. C'eſt le *marbre coquillier* des François, ou le *marbre conchyte* des Naturaliſtes. On vient d'en découvrir une carriere en Champagne. *Voyez* PIERRE LUMACHELLE.

Le *marbre oolite* ou *piſolite* reſſemble à un *poudingue :* voyez ce mot. Le *marbre ammonite* d'Altorf eſt nommé ainſi, parce qu'il eſt rempli de *cornes d'Ammon* ſpatheuſes : on en a trouvé près de Bareith.

Lorſqu'on travaille le marbre noir, il s'en exhale une odeur de bitume aſſez déſagréable. Cette couleur noire ne tient pas au feu, elle ſe dégage & laiſſe la pierre blanchâtre : les marbres rouges colorés par les métaux, y acquierent au contraire de l'intenſité.

L'induſtrie eſt parvenue à colorer auſſi des marbres blancs, ſoit à froid, ſoit à chaud; c'eſt à l'aide des teintures des végétaux, ou des diſſolutions métalliques. On en trouve le procédé dans tous les livres de Phyſique, ainſi que la maniere de faire le ſtuc, ce faux marbre dont on fait aujourd'hui tant d'uſage dans la nouvelle architecture : on en fait auſſi des tables, des conſoles, des chambranles de cheminées, &c. *Voyez* MOSAIQUE.

MARCASSIN. *Voyez* SANGLIER.

MARCASSITE, *marchaſſita.* Ce mot eſt une expreſſion vague & non déterminée dans tous les Auteurs. Selon quelques Minéralogiſtes, la marcaſſite eſt un corps minéral criſtalliſé à facettes & ſous différentes formes régulieres, opaque, d'une couleur pâle, blanchâtre intérieurement, qui tient autant aux pyrites qu'aux métaux, & qui differe eſſentiellement des pyrites en ce qu'il n'eſt pas ſuſceptible de tomber en efflореſcence à l'air, ni de ſe réduire facilement au feu : ce n'eſt qu'à force de combuſtions qu'on parvient à réduire ſon minéraliſateur qui a la propriété de rendre réfractaire la plupart des ſubſtances métalliques auxquelles il ſe trouve ſouvent uni. En ſe détruiſant dans le feu la marcaſſite exhale une fumée d'une odeur d'ail, lorſqu'elle eſt blanche, ou de ſoufre lorſqu'elle eſt jaunâtre; ſa couleur ordinaire tire ſur celle du

laiton. On peut dire en général que la marcaſſite, cette matiere brillante, relevée de toute la ſplendeur éclatante des métaux les plus riches, promet en apparence des morceaux d'or & d'argent maſſif; mais, comme nous venons de le dire, expoſée au feu, elle fruſtre l'attente du poſſeſſeur; ce n'eſt qu'une eſpece de pyrite, qui étant taillée en facettes, reçoit plus d'éclat. On en fait des bagues & d'autres ornemens. *Voyez au mot* PYRITE.

MARE. *Voyez à l'article* MARAIS.

MARECA, eſt un canard ſauvage du Bréſil dont on diſtingue deux eſpeces : les extrémités des grandes plumes ſont blanches dans l'une, & rouſſes dans l'autre. Leur chair étant rôtie ou grillée, teint les mains ou le linge d'une couleur de vermillon ſanguin. *Voyez l'article* CANARD.

MARÉCAGE, eſt un lieu plat comme bourbeux ou humide, où l'on trouve beaucoup d'*humus* formée par la deſtruction de divers végétaux & des inſectes. De pareils terrains ſont rarement aſſez fermes pour qu'on puiſſe paſſer deſſus. Dans tous les terrains où les eaux ne peuvent trouver d'écoulement, elles forment des marais & des marécages. Il y a de très-grands marécages en Angleterre, dans Lincolnshire près de la mer : on y trouve, lorſqu'on les fouille, une très-grande quantité d'arbres. On en trouve auſſi en Ecoſſe, & près de Bruges en Flandres : voyez *Tranſactions Philoſophiques, Abridg. pag. 218. vol. IV.* Voyez auſſi MARAIS.

MARÉCHAL ou RESSORT. Genre de ſcarabée dont il y a pluſieurs eſpeces. *Voyez* ESCARBOT & TAUPIN.

MARÉE. *Voyez à l'article* MER.

MARGAY. Eſpece d'animal qui ſe trouve en Guiane, au Bréſil & dans toutes les autres provinces de l'Amérique méridionale; il reſſemble beaucoup au *chat ſauvage* par la grandeur & par la figure du corps. Il eſt de couleur fauve & marqué de bandes, de raies & de taches noires, ſon poil eſt plus court que celui du chat ſauvage. Cet animal eſt nommé à Cayenne *chat tigre :* il a les mœurs & le naturel du chat ſauvage, il ſe nourrit ainſi que lui de volaille & de petit gibier qu'il ſait ſurprendre avec beaucoup d'adreſſe. Si nous faiſons, dit M. *de Buffon*, la reviſion de ces animaux cruels dont la robe eſt ſi belle & la nature ſi perfide, nous trouverons dans l'ancien Continent le *tigre*, la *panthere*, le *léopard*, l'*once*, le *ſerval;* & dans le nouveau, le *jaguar*, l'*ocelot*, le *margay*, qui tous trois ne paroiſſent être que des diminutifs des premiers, & qui n'en

ayant ni la taille ni la force, ſont auſſi timides, auſſi lâches que les autres ſont intrépides & fiers. Le margay paroît être l'eſpece voiſine de celle de l'once.

MARGUERITE, *bellis.* Plante dont on diſtingue deux ſortes, ſavoir la *grande* & la *petite.* Ces deux plantes, dit M. *Deleuze*, ſont de différent genre.

La MARGUERITE GRANDE, *leucanthemum vulgare*, que l'on nomme auſſi *grande paquerette* ou *œil de bouc*, a une racine fibreuſe & rampante; elle pouſſe des tiges hautes d'un pied, droites, anguleuſes, velues: ſes feuilles ſont crenelées & naiſſent alternativement ſur les tiges: ſes fleurs ſont ſans odeur, belles, radiées; leur diſque eſt compoſé de pluſieurs fleurons de couleur d'or, & la couronne de demi-fleurons blancs: ces fleurons ſont ſoutenus par des calices, qui ſont des eſpeces de calottes écailleuſes & noirâtres; leur forme leur a fait donner le nom d'*œil de bouc.* A ces fleurs ſuccedent des ſemences oblongues, cannelées & ſans aigrettes, ſur un placenta ras. On plante cette marguerite, qui eſt le *chryſantemum leucanthemum* de LINN. pour l'ornement des parterres pendant l'automne, & elle tient ſon rang parmi les fleurs de la grande eſpece: cette plante vivace ſe multiplie de ſemences & de racines éclatées: elle croît auſſi ſans culture le long des chemins & dans les prés: les feuilles ont une odeur d'herbe, & rougiſſent légérement le papier bleu.

La MARGUERITE PETITE ou PAQUERETTE, *bellis minor aut ſylveſtris*, croît également par-tout dans les prés: ſes racines ſont fibrées; ſes feuilles ſont en grand nombre, couchées ſur terre, un peu épaiſſes, velues, arrondies & légérement dentelées. Elle n'a point de tiges, mais elle a beaucoup de pédicules longs, qui ſortent d'entre les feuilles & ſoutiennent de petites fleurs qui different des précédentes par le calice qui eſt formé de lanieres oblongues & point imbriqué. *Miller* diſtingue huit eſpeces de paquerette.

Les feuilles, les fleurs & les racines de cette plante ſont d'uſage: elles ſont vulnéraires, déterſives & diurétiques, très-recommandables en boiſſon dans le crachement purulent, & pour réſoudre le ſang coagulé: les Allemands ſe ſervent de la petite marguerite pour lâcher le ventre des enfans. Cette belle plante fleurit au printems vers Pâques. Elle ſe multiplie aiſément de graines & de plants enracinés: elle orne très-joliment les gazons champêtres; on fait avec la variété de la petite eſpece

efpece à fleurs doubles, des bordures & des rampes d'efcaliers dans les jardins. La grande efpece de marguerite orne très-bien les grands parterres.

La marguerite jaune ou fouci des champs, fi abondante en Allemagne, eft la *fleur dorée* des Jardiniers, & le *chryfantemum fegetum vulgare*, *folio glauco* des Botaniftes. Elle eft commune dans les terres à blé : elle donne par la culture des fleurs belles, doubles & radiées, propres à teindre en jaune. Voyez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann. 1724.*

MARIBONSES. Nom que les habitans de Surinam donnent à des guêpes brunâtres & fort incommodes : elles attaquent & piquent toutes les efpeces d'animaux qui les troublent dans leur travail. Mademoifelle *Mérian* dit que ces guêpes féroces font la pefte du pays : elles font de petits nids, dont la conftruction eft admirable, foit pour loger leurs petits, foit pour fe mettre à l'abri de la pluie & du vent : elles ont à-peu-près le talent des guêpes cartonnieres.

MARICOUPY. Cette plante qui croît à la Guiane, n'a point de tiges; c'eft la meilleure de toutes pour couvrir les cafes, quand on n'a point d'*occaye* ni de *tourlouri :* voyez ce dernier mot.

MARIGNONS. *Voyez* MARINGOUINS.

MARIGOT. Dans les îles de l'Amérique, on donne ce nom aux lieux où les eaux de pluie s'affemblent & fe confervent. *Voyez* MARAIS.

MARIKINA. C'eft le finge-lion décrit par M. *de Buffon.* A Cayenne on l'appelle *acarima.* On donne encore le nom de *marikina* au maragnon, qui eft auffi l'efpece de finge, que quelques-uns nomment le *finge-lion ;* cette efpece de finge n'a ni abajoues, ni callofités fur les feffes, c'eft une efpece de *fagouin ;* il a les mêmes manieres, la même vivacité & les mêmes inclinations que les autres fagouins ; mais il paroît être d'un tempérament plus robufte ; la femelle n'eft point fujette à l'écoulement périodique. *Voyez l'article* SINGE.

MARINGOUINS. Sorte de moucherons fort incommodes, qui fe trouvent dans les îles de l'Amérique : on prétend qu'il s'en rencontre auffi en Afrique, en Afie & en Laponie ; c'eft un infecte fort approchant de celui qu'on nomme *coufin* en France : il pique fort cruellement fur-tout après le foleil couché, & avant le foleil levant. Dès qu'il trouve quelque partie du corps découverte, il ajufte fon petit bec fur un des pores de la peau, & auffi-tôt qu'il a rencontré la veine, il ferre fes aîles,

roidit ſes jarrets, ſuce le ſang, & s'en emplit au point de ne pouvoir voler enſuite que difficilement. Cette piqûre met le corps en feu. Pour s'en garantir on eſt quelquefois obligé de ſe renfermer dans des tentes faites de lin, d'écorces d'arbres, &c. Les maringouins volent par légions & s'annoncent par un bourdonnement fort importun, & qui cauſe toujours de l'inquiétude.

MARJOLAINE, *mojorana*. Plante ligneuſe, dont on diſtingue deux eſpeces principales, la *vulgaire*, & celle à *petites feuilles*.

La MARJOLAINE VULGAIRE, *majorana major*, a des racines menues & fibrées. Ses tiges ou rejetons ſont hauts de près d'un pied, ligneux, rameux, menus, un peu velus & rougeâtres, autour deſquels naiſſent des feuilles oppoſées, petites, lanugineuſes, d'une ſaveur & d'une odeur pénétrantes, mais agréables. Ses fleurs qui naiſſent aux ſommités forment des épis compoſés de quatre rangs de feuilles velues : à ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, arrondies, rouſsâtres & fort aromatiques. Cette plante vient dans les pays chauds de la France. On la cultive dans nos jardins.

La MARJOLAINE A PETITES FEUILLES, *majorana minor aut nobilis*, ne differe de la précédente que par ſes feuilles, qui ſont plus petites & plus odorantes; c'eſt l'eſpece de marjolaine, que l'on cultive par préférence dans les jardins, ſous le nom de *marjolaine gentille*.

On fait uſage des ſommités fleuries de ces plantes huileuſes & aromatiques : on en mêle dans les alimens, non-ſeulement pour les rendre plus agréables, mais encore pour corriger ce qu'ils ont de flatueux, ou pour en faciliter la digeſtion. Cette ſorte de plante eſt excellente pour les maladies des nerfs, pour l'eſtomac & pour chaſſer les vents. Selon M. *Bourgeois*, c'eſt un ſpécifique dans les maladies apoplectiques & paralytiques, l'uſage eſt en infuſion théiforme. On s'en ſert auſſi en fomentation dans le vin, pour fortifier les membres paralyſés. *Hartman* aſſure que la marjolaine rétablit l'odorat quand on l'a perdu; on la prend en ſternutatoire. Quelquefois on la mêle avec de la bétoine.

Cette plante n'eſt point ſujette à ſe pourrir, ni même à ſe faner, étant naturellement ſeche.

La MARJOLAINE D'ANGLETERRE, n'eſt qu'une eſpece de *thymbre* ou *ſarriette d'Eſpagne* à feuilles de marjolaine. *Voyez* SARIETTE *& l'article* ORIGAN.

La MARJOLAINE A COQUILLE, *majorana rotundifolia scutellata, exotica*, est de pure curiosité. La MARJOLAINE DE CRETE est le vrai *marum*. Voyez ce mot.

A l'égard de la *marjolaine sauvage*, on propose d'essayer s'il ne seroit pas possible de tirer une teinture rouge de cette plante, dont les Suédois font, dit-on, usage.

MARIPA. Nom que les Negres de Surinam & les habitans de la Guiane donnent à une espece de dattier qui croît dans ce pays. Son port est admirable par la façon dont il soutient ses feuilles. Une avenue de ce palmiste feroit un très-bel effet, dit M. de *Préfontaine*. Ses feuilles s'emploient en guise de tuiles pour la couverture des cases; elles doivent être posées en travers, à cause de la fumée: elles se renouvellent d'une année à l'autre; il n'y a aucun risque aux habitans d'avoir provision de ces feuilles, pourvu qu'on les fende & qu'on les mette à couvert: elles en sont même meilleures à être employées & durent plus long-temps. On mange beaucoup de fruits du maripa dans la saison qui les produit. Les agoutys en sont aussi fort friands. *Maison Rustique de Cayenne.*

MARITAMBOUR. Liane du pays de Cayenne. Son fruit est jaune, & gros comme un abricot. Sa feuille est large & forte: sa tige, fine & déliée comme une ficelle, a de petites vrilles qui retiennent fortement toutes ses parties, & forment un couvert très-épais. Sa fleur enchante par sa figure, par son odeur, & par la variété de ses couleurs: c'est la granadille. *Maison Rustique de Cayenne.*

MARITATACA. C'est une espece de *didelphe*. Voyez ce mot.

MARMOSE ou RAT MANICOU, *marmosa*. Petite espece d'animal du Nouveau Monde, très-voisine du *didelphe*, auquel il ressemble pour la plus grande partie de l'organisation, tant par les parties de la génération, que par la forme singuliere de la queue, & par les mœurs & les inclinations. *Voyez* DIDELPHE. La marmose est seulement plus petite, & au lieu d'une poche sous le ventre où se réfugient les petits du didelphe, ce ne sont dans la marmose que des especes de replis. La marmose se creuse, ainsi que le didelphe, un terrier sous terre pour se réfugier. Elle se nourrit, ainsi que lui, de fruits, de graines, d'oiseaux; mais ils sont tous les deux friands de poisson & d'écrevisses, qu'ils pêchent, dit-on, avec leur queue.

MARMOT. *Voyez* DENTALE, poisson.

MARMOTTE, *mus Alpinus*. C'eſt un petit animal quadrupede; moins grand qu'un lievre, mais bien plus trapu, & qui joint beaucoup de force à beaucoup de ſoupleſſe. La marmotte, dit M. *de Buffon*, a le nez, les levres & la forme de la tête comme le lievre, le poil & les ongles du blaireau, les dents du caſtor, la mouſtache du chat, les yeux du loir, les pieds de l'ours, la queue courte & les oreilles tronquées. La couleur de ſon poil ſur le dos, eſt d'un roux brun, plus ou moins foncé; ce poil eſt aſſez rude, mais celui du ventre eſt rouſsâtre, doux & touffu. Elle a la voix & le murmure d'un petit chien, lorſqu'elle joue ou quand on la careſſe; mais lorſqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un ſifflet ſi perçant & ſi aigu, qu'il bleſſe le tympan. Elle aime la propreté; elle a, comme le rat, ſur-tout en été, une odeur forte, qui la rend déſagréable. Elle eſt très-graſſe en automne, & ſeroit très-bonne à manger, ſi elle n'avoit pas toujours un peu d'odeur, qu'on ne peut maſquer que par des aſſaiſonnemens très-forts. En diſſéquant la marmotte, on a obſervé qu'au lieu d'un epiploon, qui eſt unique dans les autres animaux, elle en a trois ou quatre, les uns ſur les autres.

La marmotte priſe jeune s'apprivoiſe plus qu'aucun animal ſauvage, & preſqu'autant que nos animaux domeſtiques; elle apprend aiſément à ſaiſir un bâton, à geſticuler, à danſer, à obéir en tout à la voix de ſon maître : elle eſt, comme le chat, antipathique avec le chien; lorſqu'elle commence à être familiere dans la maiſon, & qu'elle ſe croit appuyée par ſon maître, elle attaque & mord en ſa préſence les chiens les plus redoutables. Telle eſt la marmotte que des Savoyards indigens promenent par toute l'Europe pour gagner leur vie en la montrant au peuple. Cet animal ſe plaît à ronger tout ce qu'il trouve, meubles, étoffes, il perce même le bois lorſqu'il eſt renfermé.

Comme la marmotte a les cuiſſes très-courtes, & les doigts des pieds faits à-peu-près comme ceux de l'ours, elle ſe tient ſouvent aſſiſe, & ſe dreſſe comme lui aiſément ſur les pieds de derriere; ainſi placée elle porte à ſa gueule ce qu'elle ſaiſit avec ceux de devant. Elle mange debout comme l'écureuil; elle court aſſez vîte, en montant, mais aſſez lentement en plaine; elle grimpe ſur les arbres, elle monte même entre deux parois de rochers, entre deux murailles voiſines : on prétend même que c'eſt des marmottes que le menu peuple de Savoie a appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout

ce qu'on leur donne, viande, pain, fruit, légumes, infectes; mais elles font plus avides de lait & de beurre, que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober, continue M. *de Buffon*, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on enferme le lait, & elles le boivent en grande quantité en marmottant, c'eft-à-dire en faifant, comme le chat, un murmure de contentement. Au refte, le lait eft la feule liqueur qui leur plaît; elles ne boivent que très-rarement de l'eau, & refufent le vin.

La marmotte, qui fe plaît dans la région de la neige & des glaces, & qu'on ne trouve que fur les plus hautes montagnes, eft cependant fujette, plus que tout autre animal, à s'engourdir par le froid. C'eft ordinairement à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre, qu'elle fe recele dans fa retraite, pour n'en fortir qu'au mois d'Avril. Cette retraite, qui préfente des chofes fingulieres, eft faite avec précaution, & meublée avec art: elle eft d'une grande capacité, moins large que longue, & très-profonde: au moyen de quoi elle peut contenir une ou plufieurs marmottes, fans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds & leurs ongles paroiffent faits pour fouiller la terre, & elles la creufent en effet avec une merveilleufe célérité.

Leur habitation eft une efpece de petit caveau ou de galerie, en forme d'Y grec, qu'elles fe creufent fur le penchant d'une montagne. Les deux branches ont une ouverture & aboutiffent toutes deux à un cul-de-fac, qui eft le lieu de féjour. De ces deux branches l'une eft inclinée, & c'eft dans cette partie, la plus baffe de leur domicile, qu'elles font leurs excrémens, dont l'humidité s'écoule aifément au-dehors; l'autre branche, qui eft la plus élevée, leur fert d'entrée. Il fuit de cette conftruction que leur domicile eft toujours propre & fec: de plus elles le tapiffent & garniffent d'herbes fines, de mouffe & de foin, dont elles font ample provifion pendant l'été. Voilà leurs couchettes, & elles y repofent avec molleffe. On affure même que cela fe fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramaffent, & que tour-à-tour elles fervent de voitures pour les tranfporter: l'une, dit-on, fe couche fur le dos, fe laiffe charger de foin, étend fes pattes en haut pour fervir de ridelles, & enfuite fe laiffe traîner par les autres, qui la tirent par la queue & prennent garde en même temps que la voiture ne verfe. C'eft, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop fouvent réitéré qu'elles ont prefque toutes le poil rongé fur le dos. On pourroit

cependant en donner une autre raiſon, dit M. *de Buffon*, c'eſt qu'habitant ſous la terre & s'occupant ſans ceſſe à la creuſer, cela ſeul ſuffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'elles demeurent enſemble & qu'elles travaillent en commun à leur habitation, laquelle une fois creuſée ſert à tous les deſcendans de chaque famille, à moins qu'elle ne ſoit ruinée, ſoit par un Chaſſeur, ſoit par un éboulement ſouterrain, ſoit par quelqu'autre accident. Elles y paſſent les trois quarts de leur vie, placées ou couchées à quatre pouces l'une de l'autre : elles n'en ſortent que dans les plus beaux jours, chauds & ſereins, & ne s'en éloignent guere ; l'une fait le guet, aſſiſe ſur un rocher élevé, tandis que les autres s'amuſent à jouer ſur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin ; & lorſque celle qui fait la ſentinelle apperçoit un homme, un aigle, un chien, &c. elle avertit la troupe par un coup de ſifflet ; auſſi-tôt la gent marmotte ſe retire dans ſa taniere, & la ſentinelle n'y rentre que la derniere.

Les marmottes, dit M. *de Buffon*, ne font point de proviſion pour l'hiver (nous avons dit ci-deſſus qu'elles n'en font que de mouſſe & de foin pour matelaſſer leurs clapiers) ; ils ſemblent qu'elles devinent qu'elles ſeroient inutiles ; mais lorſqu'elles ſentent les premieres approches de la ſaiſon qui les doit engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile ; & elles le font avec tant de ſoin & de ſolidité, qu'il eſt difficile d'en diſtinguer la place, & qu'il eſt plus aiſé d'ouvrir la terre par-tout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles ſont graſſes alors ; il y en a dans le pays de Glaris qui peſent juſqu'à 20 livres ; mais ſur la fin de l'hiver elles ſont maigres. Lorſqu'on découvre leurs retraites, on les trouve reſſerrées en boule, engourdies comme les loirs. Voyez *au mot* LOIR ce que nous avons dit au ſujet de l'engourdiſſement commun à quelques eſpeces d'animaux, ſur-tout à ceux dont le ventre eſt rempli de graiſſe.

On choiſit les marmottes graſſes, que l'on trouve ainſi engourdies, pour les manger ; on apprivoiſe les plus jeunes. Celles qu'on nourrit à la maiſon, en les tenant dans les lieux chauds, ne s'engourdiſſent dans aucun temps. Les Chaſſeurs ont grand ſoin de ne pas creuſer les retraites des marmottes dans un temps doux, parce qu'alors elles ſe réveillent & creuſent plus avant ; mais dans les grands froids on eſt ſûr de les ſaiſir engourdies.

Ces animaux vivent en petite ſociété ; ils ne produiſent qu'un fois l'an.

Les portées ordinaires ne ſont que de trois ou quatre petits : leur accroiſſement eſt prompt, & la durée de leur vie n'eſt que de neuf ou dix ans. Les marmottes ſont des animaux qui paroiſſent particuliérement attachés à la chaîne des Alpes, où ils ſemblent choiſir l'expoſition du Midi & du Levant de préférence à celle du Nord ou du Couchant. Cependant il s'en trouve dans les Appennins, dans les Pyrenées, dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne & dans tout le pays de Kamtſchatka. Les Kurilles s'habillent de leurs peaux, qui ſont fort chaudes & très-légeres.

Le caractere de la marmotte (animal que M. *Briſſon* met dans le genre du loir, & M. *Linneus* dans celui du rat), eſt d'avoir deux dents inciſives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue longue & couverte de poils rangés de façon qu'elle paroît ronde. M. *Briſſon* rapporte à ce caractere générique & ſpécifique le *cavia* ou la marmotte de Bahama; le *mouax* du Maryland & du Canada ; celle de Pologne, dont nous avons parlé au mot *bobaque ;* le *cuicet* ou marmotte de Strasbourg, qui eſt l'*arctomys* de la Paleſtine ; le *chomir* des Polonois & le *hamſter* des Allemands; enfin la marmotte ordinaire des Alpes, dont nous avons parlé ci-deſſus.

MARMOTTE BATARDE. Petit quadrupede connu au Cap de Bonne-Eſpérance ſous le nom de *klipdas*, c'eſt-à-dire *blaireau des rochers*, & dont M. *Voſmaër*, Directeur des Cabinets du Prince Stadhouder, vient de donner la deſcription. Cet animal n'a aucune reſſemblance avec le blaireau; il n'en a ni la taille, ni la forme, ni les qualités intrinſeques, ni l'économie ; il reſſemble mieux à une marmotte. Il a la taille d'un fort lapin, mais il eſt plus gros & plus ramaſſé. Ses oreilles ſont ovales, raſes à leurs bords, en partie couvertes d'un poil court & doux, & preſque cachées ſous les poils de la tête ; ſes yeux ſont médiocrement grands, les paupieres aſſez diſtinctes & bien diſpoſées, ainſi que les ſix poils qui compoſent chaque mouſtache. Son nez eſt noir, nud, & la levre ſupérieure comme diviſée en deux, ſans l'être effectivement. On remarque en differentes parties de la peau, des eſpeces de verrues d'où ſortent quelques poils noirs, roides & plus ou moins longs. Sa langue eſt fort épaiſſe & garnie de petits mamelons. Le palais de la bouche a huit cannelures ou ſillons profonds. De la mâchoire ſupérieure ſortent deux dents aſſez longues, très-écartées l'une de l'autre, fortes & affilées, elles ont la forme d'un triangle alongé & aplati. La mâchoire inférieure eſt

armée de quatre dents incisives. Les dents molaires sont assez grosses & placées au fond de la bouche; il y en a quatre de chaque côté, tant en haut qu'en bas. Les pieds antérieurs sont fort courts & cachés en partie sous la peau du corps. Une grande partie de ces pieds & de ceux de derriere est sans poil, & comme recouverte d'une pellicule noire. Les pattes antérieures sont divisées en quatre doigts, & les postérieures en trois. Ces doigts sont arrondis, & armés par le bout d'onglets courts & ronds.

La marmotte bâtarde n'a point de queue. L'anus paroît fort long, & le prépuce en bourrelet rond, découvre visiblement un peu le membre de la génération.

La couleur du poil qui est comme laineux & doux, ressemble à celui des lapins de garenne, un peu plus foncé sur la tête & sur le dos, & blanchâtre au devant de la poitrine & du ventre. Entre le cou & le dos paroît une bande blanchâtre qui se termine à la naissance des pieds antérieurs.

Cet animal mene un genre de vie fort triste, il vit communément sous terre, & dort souvent dans la journée. Son allure paroît lente, & s'exécute par bonds. En effet il saute comme les lapins sur les pieds de derriere dont la plante fort alongée est toute calleuse. Il pousse fréquemment des cris de courte durée, mais aigus & perçans. Il est fort vraisemblable, dit M. *Vosmaër*, que ces animaux mettent bas souvent & en grand nombre à la fois, & qu'en cela, comme à d'autres égards, ils ressemblent aux lapins. *Kolbe* dit que sa chair est bonne à manger, & qu'étuvée & épicée, c'est une nourriture aussi appétissante que saine.

MARNE, *marga*, est une terre communément blanchâtre, grisâtre, composée de craie, de glaise, & souvent d'un peu de sable fin. Selon qu'il entre plus ou moins d'une de ces terres dans une quantité donnée de marne, alors elle est ou plus légere, ou moins compacte, ou moins absorbante, ou plus vitrifiable, ou moins dissoluble aux acides, ou plus ou moins colorée & friable; mais elle est toujours plus solide que la craie. En général une bonne marne fait effervescence dans les acides, ce qui décele une partie crétacée : mais lorsqu'elle en est dépouillée, elle paroît tenace, s'endurcit au feu; étant détrempée avec de l'eau, on en peut faire des vases sur le tour; ceci décele aussi sa partie argileuse : enfin on peut séparer la partie sableuse par le lavage; mais si on laisse la glaise,

&

& qu'on la pouſſe au feu, on en obtiendra une ſorte de verre laiteux, ou une porcelaine. C'eſt dans les ouvrages de Minéralogie, de Lithogéognoſie, & dans le Dictionnaire de Chimie, qu'on trouvera ces ſortes de détails.

Quant aux différentes couleurs des marnes, elles ſont dues aux parties moins végétales que métalliques qui y ont été dépoſées dans l'état de guhr avec les autres parties conſtituantes de cette ſorte de terre.

On appelle *marne pure* celle qui ne contient que de la craie, ou une terre calcaire & de la glaiſe très-fine, à doſes à-peu-près égales; quand la craie y domine, on l'appelle *marne crétacée;* lorſque l'argile s'y trouve en plus grande quantité, on l'appelle *marne à foulon.*

La marne qui ſe décompoſe dans l'eau ou à l'air, & qui ſe fend en lames, eſt une ſorte de *marne pure;* elle eſt excellente pour fertiliſer les terrains ſableux ou arides; ſi elle contient trop peu d'argile, elle tombe en pouſſiere. Plus la marne eſt argileuſe, mieux elle convient ſur les terres épuiſées par les enſemencemens; plus la marne eſt calcaire & ſableuſe, meilleure elle eſt pour les terrains humides & tenaces, ou pour les landes écobuées des bas fonds; car dans les landes de haut terrain la marne argileuſe eſt préférable. *Voyez le mot* TERRE, *& l'article* FALUNIERES.

La marne pétrifiable eſt dans le même cas que l'argile pétrifiable: un ſable très-atténué domine dans ſa compoſition, & acquiert par la ſuite du temps, avec le gluten argileux, une extrême dureté, à la maniere de la plupart des pierres. *Voyez* CAILLOU.

Enfin la marne à foulons eſt celle qui eſt ſurchargée de terre bolaire & ſavonneuſe; elle s'étend dans l'eau au point d'y éprouver une ſorte de diſſolution: elle eſt feuilletée & ſe durcit peu-à-peu au feu; on s'en ſert pour fouler les draps au défaut de la véritable *argile à foulon.* Voyez ce mot & l'article TERRE A FOULON.

On donne encore le nom de *marne* à pluſieurs autres ſortes de terres dont on fait uſage dans les arts; mais ce ſont pour la plupart des eſpeces d'argiles blanches: on les emploie pour faire des creuſets, des moules, &c. *Voyez* ARGILE.

A l'égard de la marne fétide, on doit la regarder comme une eſpece de pierre puante calcaire qui ſe trouve dans les environs des charbonnieres. *Voyez* PIERRE PUANTE.

La marne ſe trouve communément en Normandie, en Champagne

à la profondeur de trente, quarante, & jusqu'à cent pieds, quelquefois en pleine campagne, d'autres fois au pied des collines, d'où communément il découle un petit filet d'eau. Elle forme des lits assez horizontaux ; on y trouve souvent des cailloux, mais peu de coquilles, sinon en Suisse, en Bourgogne, & en quelques autres pays. Les premiers & derniers bancs de marne sont les plus graveleux ; il semble que cette terre ne soit qu'un dépôt vaseux de la mer, lequel est, dans certains endroits, composé du tritus de coquilles & d'un limon provenant de la destruction & du récrément des animaux de la mer, &c.

Observations sur la Marne.

Nous disons que la marne est une composition préparée par les mains de la nature, pour servir l'industrie de l'homme, & qu'elle est formée d'une terre calcaire, telle qu'il en résulte des coquilles réduites en poussiere ; ces molécules terreuses ont été unies & cimentées pour ainsi dire par les parties glutineuses des animaux qui habitoient ces testacées.

L'invention de marner les terres pour les amender, est très-ancienne ; mais la nature de la marne, l'espece de terrain, sa situation & ce qu'il doit produire, sont quatre choses qui doivent faire varier dans la maniere d'employer la marne. Il ne suffit pas d'examiner cette terre en Naturaliste & en Physicien, il importe bien plus de l'envisager en Econome. *Adolphe Kulbel*, qui a écrit sur les *causes de la fertilité des terres*, prétend que l'alkali, mêlé dans une juste proportion avec la terre, est la vraie cause de sa fertilité ; & que la marne est sans contredit de toutes les terres celle qui contient le plus & qui retient le mieux les alkalis : & c'est à cette propriété qu'il faut, suivant son opinion, attribuer les grands effets de cette terre.

Bernard Palissy dit qu'on trouve la bonne marne au-dessous de la premiere terre, ou de quelques couches mêlées ; & qu'on la distingue par sa couleur jaunâtre ou bleuâtre, par sa solidité, par sa qualité grasse & par son poids.

Quantité de Laboureurs se persuadent trop aisément qu'il n'y a point de marne dans leur canton, fondés sur ce que l'on ne découvre pas cette terre à la superficie du sol : mais dans tout pays où il y a de la craie & de la pierre à chaux, il doit s'y rencontrer de la marne ; pour la trouver il ne s'agit que de fouiller à une certaine profondeur.

Nous avons eu l'honneur de représenter au Gouvernement combien

Il feroit utile d'avoir dans chaque diſtrict de ce Royaume, une grande tariere bannale pour ſonder la terre. En perçant le terrain par le moyen de cet inſtrument on ameneroit à la ſuperficie du ſol des échantillons des différentes couches de terre, & l'on ſeroit en état de faire, à coup sûr, des fouilles & des puits pour en retirer ou de la marne, ou du ſable, ou de la pierre à chaux, ou de la mine, ou du charbon de terre, &c. Par là on connoîtroit à-peu-près les productions ſouterraines de la France. La dépenſe d'une telle ſonde eſt peu conſidérable, & l'utilité en ſeroit très-grande.

Au reſte il n'eſt pas ſuffiſant de fouiller ainſi la terre : ſi l'on n'eſt pas aſſez inſtruit pour en diſtinguer les différentes eſpeces, on les confondra facilement, & l'on prendra du quartz blanc pour une marne blanche, dure, ainſi qu'il eſt arrivé il y a quelques années dans une contrée de ce Royaume, où l'on crut devoir récompenſer la ſagacité & la découverte du Citoyen qui faiſoit un ſi beau préſent à ſa Province. Il faut eſpérer que dans ce moment de paix le Miniſtere, qui a ci-devant fait de ſi grands frais pour meſurer toute la France, va s'occuper ſérieuſement d'un point auſſi important que celui de l'agriculture, & faire voyager dans les Provinces des gens éclairés, & dont les talens en ce genre ſe ſeront déja fait connoître. Ils apprendront aux Laboureurs, qu'au défaut d'une marne naturelle l'on en peut faire une artificielle avec de la craie & un peu d'argile ſableuſe, ayant ſoin de bien unir le mêlange. Ils leur montreront à en diminuer ou augmenter les proportions pour former le mêlange qu'il convient de porter ſur une terre dont la nature eſt actuellement oppoſée à celle de l'engrais ; ils leur feront voir que l'argile ne convient point à une terre tenace, que la craie n'amende pas non plus une terre calcaire, que la marne convient toujours dans un terrain pierreux, léger, ſablonneux ou graveleux, ainſi que dans un terroir trop meuble, &c.

Quand on veut engraiſſer un terrain par la marne, il faut expoſer cette terre à l'air par monceaux avant l'hiver ; le ſoleil, la neige, les pluies, les gelées l'attendriſſent : au printemps, il faut écraſer au maillet cette marne, puis la diſtribuer également & en petite quantité ſur le terrain. Il faut encore laiſſer ces ſurfaces, ainſi multipliées, quelque temps expoſées à l'air, enſuite labourer pluſieurs fois à quinze jours d'intervalle, ſur-tout quand il a plu. Un tel engrais peut ſervir pour vingt & même pour trente ans. La terre produit peu la premiere

année, elle rapporte davantage la seconde, la récolte est déja bonne à la troisieme année, & ainsi de suite. Il ne faut donc pas se rebuter d'abord, ni s'exempter pour cela de porter toutes les huit à dix années de bon fumier sur son terrain. Tout démontre que les terres blanches conservent les amendemens plus long-temps que celles qui sont colorées : les plantes s'y soutiennent très-bien, & souvent elles y grenent davantage. *Voyez* pour la maniere de marner les terres, ce qui est dit dans le *Corps complet d'Agriculture d'Angleterre* & dans celui de France : le *Dictionnaire des engrais*, inséré dans le *Journal économique* de Leipsig, *Tom. I. & III.* On trouve aussi dans le *Journal économique* de Saxe, la police du Roi de Prusse pour la maniere de marner les terres.

MAROLY. Oiseau passager assez extraordinaire, & qu'on croît être originaire d'Afrique. Il est de la grandeur d'un aigle, & a la forme d'un oiseau de proie ; il a deux especes d'oreilles d'une énorme grandeur, qui lui tombent sur la gorge ; le sommet de sa tête est élevé en pointe de diamant, & enrichi de plumes de différentes couleurs ; celles de sa tête & de ses oreilles sont d'une couleur tirant sur le noir : il se nourrit du poisson qu'il trouve mort sur le rivage de la mer, & bien souvent de serpens & de viperes. On pourroit lui donner le nom d'*aigle de mer*. Cet oiseau fait son passage aux mois de Septembre & Octobre, plutôt que dans un autre temps. Les Persans l'appellent *Pac*.

MARON ou SIMARRON. Nom donné à un Negre esclave & fuyard, qui se trouvant accablé de travaux ou de punitions, s'échappe partout où il peut, dans les bois, dans les montagnes, dans les falaises, & autres lieux peu fréquentés, où il préfere la vie la plus misérable à l'esclavage. *Voyez à l'article* NEGRE.

MAROUCHIN. C'est le pastel ou vouede de la plus mauvaise qualité.

MAROUETE. Nom donné au petit râle d'eau. *Voyez* RALE.

MAROUTE. *Voyez* CAMOMILLE.

MARQUIS D'ENCRE. Nom que quelques Modernes ont donné à un scarabée noir qu'on trouve sur les fleurs : ses fourreaux qui ne sont point velus, sont marqués de deux bandes jaune-noires sur un fond jaune ou rouge, ce qui lui a fait donner le surnom de *livrée d'encre*. Le bout du ventre de l'insecte n'est pas recouvert par les étuis.

MARRONIER. Espece de châtaignier cultivé. *Voyez à l'article* CHATAIGNIER.

Le MARRONIER A FLEURS ROUGES, *pavia*, eſt originaire de la Caroline ; il s'éleve à la hauteur de quinze pieds ; ſes fleurs ſont rouges ; ſon fruit eſt brun, & le brou n'en eſt point épineux.

Le MARONNIER D'INDE, *hippocaſtanum vulgare.* Grand & bel arbre originaire des Indes, actuellement cultivé par toute l'Europe depuis cent cinquante ans, non pas à cauſe du fruit qu'il rapporte, mais à cauſe de l'ombre délicieuſe qu'il produit, & parce qu'il ſe cultive aiſément dans tous les terrains, & monte en arbre en peu d'années. Cet arbre répand ſes rameaux fort au large ; ſa tige eſt droite & fort groſſe. Dans la jeuneſſe de l'arbre, ſon écorce eſt liſſe & cendrée ; lorſqu'il eſt dans ſa force, elle devient brune & gerſée. Ses feuilles ſont diſpoſées en main ouverte, cinq à cinq ou ſept à ſept ſur une queue longue, étroites par la baſe, dentelées en leurs bords, vertes & d'une ſaveur amere. De l'extrémité des branches naiſſent pluſieurs rameaux qui portent chacun, dès la fin d'Avril, pluſieurs fleurs blanches ou purpurines à quatre ou cinq pétales, & accompagnées de pluſieurs étamines jaunes. A ces fleurs qui forment une grappe pyramidale, ſuccedent des fruits arrondis, épineux, qui s'ouvrent en deux ou trois parties, & qui renferment ſous leur brou une ou pluſieurs châtaignes oblongues, aſſez groſſes, mais qui n'ont point la pointe qu'on obſerve dans les châtaignes ordinaires & dans les marrons. Les amandes ou châtaignes du marronier d'inde ne valent rien à manger ; elles ſont ameres, âcres, aſtringentes. M. *Bon*, Préſident de Montpellier, a cependant trouvé le moyen de rendre ces marrons utiles pour la nourriture des beſtiaux & des volailles ; il ſuffit de les préparer à la maniere des olives, pour les rendre bons à manger. Voyez les *Mémoires de l'Académie* & le *Journal économique, mois d'Octobre 1751 & mois de Septembre 1757.* Pluſieurs Maréchaux en font avaler aux chevaux pouſſifs. On a eſſayé d'en tirer parti pour la compoſition des certaines eſpeces de bougies, mais ſans un grand ſuccès ; la lumiere en étoit triſte & ſombre. On en a tiré auſſi de l'amidon, de l'huile à brûler, de la poudre ſavonneuſe. Diverſes expériences, dit M. *Deleuze*, paroiſſent prouver que ce fruit pilé pourroit s'employer utilement pour le blanchiſſage du linge, pour le roui du chanvre, & dans les Manufactures, comme un bon décraſſant : il contient un principe ſalin & ſavonneux. Les marrons d'Inde ſervent au chauffage des pauvres gens ; les enfans s'amuſent quelquefois à faire avec ce fruit des reliefs & des ſculptures,

dont le degré de perfection annonce l'adresse & le talent. Les bois du marronier brûle difficilement, mais sa cendre fait une très-bonne lessive.

Ce bois n'est pas sujet à la vermoulure; il est blanc, tendre, mollasse & filandreux; il est de meilleur service que le tilleul pour la gravure. On multiplie ce marronier en semant son marron. Il faut avoir soin de le tailler sur les côtés dans la force de son âge; il acquiert assez facilement cette forme agréable, cet air de grandeur, qui se font remarquer dans la grande allée des Tuileries à Paris. Quel beau spectacle que cet arbre chargé de ses girandoles de fleurs!

MARROQUIN. Nom qu'on donne à la peau de bouc & de chevre préparée d'une maniere particuliere. *Voyez à la fin du mot* BOUC.

MARRUBE, *marrubium*. Plante qui a une odeur forte, & dont on distingue trois especes principales; savoir, le *marrube blanc*, le *marrube noir* & le *marrube aquatique;* mais qui sont d'autant de genres differens.

1°. Le MARRUBE BLANC, *prassium album*, a la racine fibreuse; ses tiges sont nombreuses, hautes d'un pied, carrées, velues & branchues, garnies de feuilles opposées deux à deux à chaque nœud, ridées, arrondies, blanchâtres & crenelées inégalement. Ses fleurs, qui naissent en grand nombre autour de chaque nœud, sont petites, blanches & verticillées. Leur calice est cylindrique, terminé par dix dents pointues & recourbées. Il leur succede quatre semences oblongues.

Cette plante, qui est toute d'usage, vient abondamment sur le bord des grands chemins & des champs, dans des terres incultes & dans des décombres. Les feuilles sont ameres, astringentes, & ont une odeur fort pénétrante; c'est un des principaux remedes dans l'asthme humoral, dans les maladies chroniques, & pour la suppression des regles & des lochies.

2°. Le MARRUBE NOIR ou BALOTE ou MARRUBE PUANT, *prassium nigrum*, a la racine vivace, ligneuse & fibrée: il en sort plusieurs tiges, hautes d'un pied & demi, fermes, carrées, velues, branchues, rougeâtres, garnies de feuilles opposées, velues, semblables à celles de l'ortie rouge, de couleur verte brunâtre, de différentes grandeurs, & d'une odeur très-désagréable: ses fleurs sont également verticillées, de couleur rouge; leur levre supérieure est velue; leur calice est une campane à cinq angles, évasée & plissée. Il leur succede à chacune quatre semences oblongues, noirâtres & contenues dans une maniere de cornet

qui a servi de calice à la fleur. Cette plante a l'odeur de l'ortie puante, elle naît sur les décombres & le long des haies. On ne se sert guere de cette plante qu'extérieurement, à cause de son odeur fétide, & de sa saveur désagréable. On l'emploie pour déterger & résoudre les tumeurs, pour guérir toutes les gales d'une mauvaise qualité, les dartres & les boutons.

3°. Le MARRUBE AQUATIQUE, *lycopus palustris*. On en distingue deux sortes principales; l'une a les feuilles non velues (*glaber*), mais rudes & noirâtres; l'autre a les feuilles velues (*villosus*), blanches, rudes, crenelées, quelquefois laciniées. Toutes les deux sont profondément découpées. Leur tige est carrée, dure, ridée, & croît à la hauteur d'un pied & demi. Les fleurs sont petites, en gueule & verticillées, blanches, ne contenant que deux étamines, & succédées de semences menues & arrondies. Ces marrubes croissent dans les lieux aquatiques. On les estime propres pour arrêter les dyssenteries. Cette plante employée avec de la couperose, est, dit-on, propre à donner une aussi belle teinture noire que les noix de galle.

MARS. *Voyez le mot* PLANETE *& l'article* FER.

MARSEAU ou SAULE OSIER ou SAUSSELANGE. *Voyez à l'article* SAULE.

MARSOUIN. *Voyez son article au mot* BALEINE. Les Chinois donnent le nom de *chiang-chu* ou de *porc de riviere* à une espece de poisson qui ressemble assez au *marsouin*.

MARTAGON, *lilium floribus reflexis montanum*. Espece de lis à petites fleurs qui vient d'un oignon jaune : il y a cependant des martagons de différentes couleurs, blancs, orangés, pourprés, &c. Les martagons, dit M. *Deleuze*, se distinguent des autres lis par leurs fleurs penchantes & dont les pétales sont roulés en dehors. Le martagon de montagnes est à fleurs doubles, pointillées & à trois rangs; il demande la culture du lis, peu de soleil, & à être replanté sitôt que ses caïeux sont détachés : ses feuilles sont verticillées. *Voyez* LYS.

MARTE ou MARTRE, *martes abietum*. Cet animal ressemble beaucoup à la fouine, cependant il a la tête plus grosse & plus courte, les jambes plus longues, & par conséquent il court plus aisément qu'elle. Une marque distinctive des plus sensibles, c'est que la gorge de la marte est jaune, au lieu que celle de la fouine est blanche; le poil de la marte est aussi plus fin, plus fourni, & moins sujet à tomber que celui de la fouine. Quelques

personnes ont avancé que ces deux animaux étoient de la même espece, & qu'ils se mêloient dans l'accouplement : mais ce fait ne paroît pas prouvé ; car on ne trouve point de métis qui viennent de leur accouplement.

La marte originaire du Nord, est naturelle à ce climat, & s'y trouve en si grand nombre, que l'on est étonné de la quantité de fourrures de cette espece que l'on y consomme & que l'on en tire. Elle est au contraire en très-petit nombre dans les pays tempérés, & ne se trouve point dans les pays chauds ; elle est aussi rare en France, que la fouine y est commune. La marte parcourt les bois, & grimpe au-dessus des arbres : elle vit de chasse, & détruit une prodigieuse quantité d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs ; elle prend les écureuils & les mulots ; elle mange aussi du miel comme la fouine & les putois. Elle differe beaucoup de la fouine par la maniere dont elle se fait chasser : dès que celle-ci se sent poursuivie par un chien, elle s'enfuit promptement dans son grenier ou dans son trou. La marte au contraire se fait suivre long-temps par les chiens, avant de grimper sur un arbre ; elle ne se donne pas la peine de monter sur les branches, elle se tient sur la tige, & de là les regarde passer. La trace qu'elle laisse sur la neige, paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant, & qu'elle marque toujours de deux pieds à la fois.

La marte s'empare, pour mettre bas ses petits, de ces nids que les écureuils font pour eux avec tant d'art, & elle se contente d'en élargir l'ouverture. Elle met bas au printems ; sa portée n'est que de deux ou trois petits, qu'elle nourrit d'œufs d'oiseaux, & elle les mene ensuite à la chasse avec elle. Les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement. Une preuve que c'est la haine qui les anime plutôt que la crainte, dit M. *de Buffon*, c'est qu'ils les suivent assez loin, & qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces & carnassiers, tels que le loup, le chat sauvage, la belette, & jamais contre le cerf, le chevreuil & le lievre.

Les martes sont aussi communes dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de l'Europe & de l'Asie : on en apporte beaucoup de fourrures du Canada ; mais les plus magnifiques viennent du pays de Kamtschatka, où les naturels mangent la chair de cet animal qu'ils trouvent délicieuse.

Il ne faut pas confondre la marte dont nous parlons, avec la *marte zibeline*,

zibeline, qui eſt un autre animal, dont la fourrure eſt bien plus précieuſe. La zibeline eſt noire, la marte n'eſt que brune & jaune : *voyez* ZIBELINE. La partie de la peau qui eſt la plus eſtimée dans la marte, eſt celle qui eſt la plus brune, & qui s'étend tout le long du dos, juſqu'au bout de la queue.

MARTE DOMESTIQUE. C'eſt le nom que l'on donne ſouvent à la *fouine*. Voyez ce mot.

MARTE ZIBELINE. *Voyez* ZIBELINE.

MARTEAU. Nom donné à une coquille bivalve du genre des *huîtres*, & dont les replis, la longue queue & les deux parties d'enhaut, ont la figure d'un vrai marteau ou d'une petite enclume ou d'un T. L'extenſion de ſes bras un peu pliés & contournés, l'a fait appeller *crucifix* chez les Hollandois : ſa couleur brune ou noire qui tire ſur le violet eſt aſſez diſtinguée ſur ſa robe. L'intérieur de cette coquille eſt brillant & nacré. Malgré la bizarrerie des contours de ſes écailles, on eſt étonné de la juſteſſe avec laquelle elles ſe joignent ; mais elle a cela de commun avec toutes les huîtres. Sa charniere ſe trouve dans le milieu de la valve inférieure, c'eſt une large dent triangulaire applatie, chargée elle-même d'autres dents très-fines, qui s'engrenent dans les petites cavités de la valve oppoſée. Il y a encore une profonde échancrure dans les deux valves deſtinées à recevoir le ligament. Cette coquille nous vient des Indes. Nous avons vu un marteau tout blanc.

MARTEAU, *libella piſcis*. Animal de mer d'un aſpect horrible, fort redoutable aux Mariniers, & qu'on voit communément en Afrique : il porte en Amérique le nom de *pantouflier* : on l'appelle auſſi *zygêne*. C'eſt le *toibandalo* des Eſpagnols, & le *panapana* des Braſiliens.

Cet animal vorace eſt mis parmi les eſpeces de chien de mer ; ſa tête plate & difforme, s'étend des deux côtés, comme celle d'un marteau ; ſes yeux qui ſe trouvent placés aux deux extrémités, ſont ronds, grands, rouges, étincelans : en un mot leur mouvement a quelque choſe d'effrayant. Sa large gueule eſt armée de pluſieurs rangées de dents fort tranchantes : cette gueule eſt diſpoſée de maniere qu'elle n'eſt point embarraſſée par la longueur de ſon muſeau, comme l'eſt celle du requin : le corps eſt rond & ſe termine par une groſſe & forte queue. Il n'a point d'écailles, mais ſa peau eſt très-épaiſſe, marquée de taches, dure & rude comme celle du requin, mais d'un grain plus fin. Ses nageoires ſont grandes, fortes, & cartilagineuſes. Il s'élance ſur ſa proie avec une

avidité extrême ; tout convient à ſa voracité, ſur-tout la chair humaine. Malgré ſa vîteſſe, ſa force & la crainte du danger, les Negres l'attaquent volontiers, & le tuent fort adroitement, & avec d'autant plus de facilité qu'il eſt plus grand, parce qu'il ſe remue alors bien plus difficilement. On en voit de la grandeur des cétacées moyens : il n'eſt pas rare d'en prendre dans la Méditerranée : on l'appelle à Marſeille *peſce jouziou*, *poiſſon juif*, à cauſe de ſa reſſemblance avec l'ornement de tête que les Juifs de Provence portoient anciennement. La chair du marteau eſt dure, & d'un goût déſagréable.

MARTEAU ou NIVEAU D'EAU DOUCE, *libella fluviatilis*. On donne ce nom à une ſorte d'inſecte qui a quelque reſſemblance avec le poiſſon de mer, dont il eſt mention ci-deſſus. Ce petit inſecte eſt de la forme d'un T ou d'un niveau ; il a trois pieds de chaque côté, ſa queue finit en trois pointes vertes : cette queue, ainſi que ſes pieds, lui ſervent à nager.

MARTIN PÊCHEUR ou MARTINET PÊCHEUR, ou ALCYON DES MODERNES. Nom donné à un genre d'oiſeau très-beau & dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

Le *martin pêcheur* dont nous parlons ici, ſe nomme en latin *ipſida noſtras aut alcedo fluviatilis*. C'eſt un oiſeau qui peſe environ dix gros : il a à-peu-près un demi-pied de longueur, à prendre depuis le bout du bec, juſqu'au bout de la queue, & une envergure de dix à onze pouces, le bec gros, ordinairement droit, pointu, noirâtre & long de deux pouces, la bouche ſafranée en dedans : la tête eſt groſſe en proportion du corps, le cou court, le menton & le milieu du ventre blancs avec quelque mêlange de roux-cannelle, le bas du ventre & le deſſous des aîles rouſſâtres ; la poitrine d'un rouge de cuivre luiſant avec les extrémités des plumes d'un bleu verdâtre ſale. Il eſt orné d'une très-belle couleur d'un bleu clair argenté & éblouiſſant ſur tout le dos : on y remarque cependant des lignes de noir nuancé. Le ſommet de la tête eſt d'un noir verdâtre, quelquefois doré ; avec des taches bleues en travers. Le grand pennage eſt auſſi d'une couleur bleue verdâtre ; la queue eſt communément courte, & d'un bleu obſcur ; les jambes ſont menues, courtes, noirâtres par devant & rougeâtres par derriere, cachées dans les plumes juſqu'aux genouilleres, terminées par quatre doigts longs, trois antérieurs & un poſtérieur (le doigt externe eſt le plus long, ce qui conſtitue le caractere de ce genre d'oiſeaux), adhérens les uns aux autres

jusqu'à la deuxieme ou troisieme articulation assez distantes, de façon que la plante du pied s'y montre large & applatie. *Belon* dit qu'on lui donne le surnom de *pêcheur*, pour ne pas le confondre avec une espece d'hirondelle nommée aussi *martinet*, & qui fait son nid au bord de l'eau, comme le martinet pêcheur.

Lorsque cet oiseau (le mâle avec sa femelle) trouve un lieu commode sur le bord de quelque riviere, d'un canal, d'un vivier, où il y a un trou creusé de plus de deux pieds de profondeur, soit par des rats d'eau, ou par des racines d'aune, ou par l'eau même, il s'y établit & y couve; il ne quitte pas même ce lieu quand on lui déniche ses petits : il donne à son nid une figure ronde, & il en place l'entrée sur un petit angle éminent. Sa ponte est de quatre œufs, & souvent il la renouvelle trois fois par an. Comme il nourrit ses enfans de petits poissons qu'il saisit avec adresse en rasant la surface de l'eau, la Nature a donné à cet oiseau un avantage singulier; quand ils en ont digéré la chair, les arêtes, les écailles, les épines, les nageoires, demeurent entieres & en pelotte dans leur estomac, & ils les revomissent dans leur nid en une petite masse ronde, comme un oiseau de proie rend la curée des os & des plumes de l'oiseau qu'il a mangé.

Quoique cet alcyon se nourrisse de bon poisson, cependant on ne mange point sa chair : lorsque les paysans le dénichent, ils le font sécher, moins à cause de la beauté ravissante de son plumage, que parce qu'ils prétendent que cet oiseau conservé dans un garde-meuble, en éloigne les teignes & toutes sortes d'insectes nuisibles. Sa chair, disent-ils, est incorruptible, mais j'ai malheureusement des preuves du contraire; car tous ceux que j'avois fait préparer, & que j'avois distribués dans ma collection d'oiseaux, ont été attaqués par les teignes. Toutes les autres propriétés qu'on assigne à cet oiseau, ne sont pas moins fabuleuses.

Le *martin pêcheur* ne pose presque point à terre, non plus que le pivert, parce que ses jambes sont trop courtes. La femelle est un peu moins belle & moins grosse que le mâle : tous les deux s'aiment tendrement, & sont très-fideles l'un à l'autre; pendant la couvaison, le mâle ne cesse d'aller à la picorée & de l'apporter à sa femelle, ainsi qu'à ses enfans nouvellement nés.

Il y a peu d'oiseaux à qui l'on ait donné autant de noms qu'à celui-ci : on l'a nommé *alcyon*, *tartarin*, *oiseau de glace*, *oiseau de Saint-*

Martin, *pêcheur du Roi*, *drapier* ou *artre*, *monnier*, *pivert d'eau*, *pêche-verron*, *merle bleu* & *d'eau* ou *merlet-pêcheret*, *virevent* ou le *puant* des matelots. Des perſonnes font ſécher le cœur de cet oiſeau, l'enferment dans un ſachet & le pendent au cou des enfans, dans l'eſpérance de les préſerver de l'épilepſie : la graiſſe du martinet eſt rouſſe.

L'on voit dans les Cabinets des Ornithologiſtes d'autres eſpeces de martin-pêcheur qui ſe trouvent à Smyrne, à la Caroline, à Bengale, &c. celui de Madagaſcar eſt de la plus grande beauté, ainſi que celui du Mexique dont la tête eſt huppée ; ſa queue & ſes aîles ſont rayées de bleu & blanc; ſon ventre eſt de couleur aurore. Le martin-pêcheur à collier des Indes, *ipſida indica torquata*, eſt très-agréable à la vue.

MARTINET, *hirundo agreſtis Plinii ſive ruſtica.* Eſpece d'hirondelle qui a la gorge & le ventre blancs, & le dos noirâtre. *Voyez l'article* HIRONDELLE.

MARUM, *marum*, eſt le nom que l'on donne à deux genres de plantes, dont l'une eſt le vrai marum ou *marum de cortuſus*, & l'autre eſt le *marum-maſtic*.

LE VRAI MARUM ou MARJOLAINE DE CRETE, *marum Cortuſi*, eſt une plante aromatique de la famille des chamædris; c'eſt le *chamædris maritima*, *incana fructeſcens*, *foliis lanceolatis. Tournefort.* Nous l'avons rencontrée en abondance dans la Provence, notamment aux Iſles d'Hyeres, dans celle qui eſt appellée Porte-Croz, autour de Toulon, & dans les environs de Graſſe. Elle eſt de la hauteur d'un pied: ſa racine eſt fibreuſe; ſes tiges ſont ligneuſes, blanches & velues comme celles du thym. Ses feuilles ſont ſemblables à un fer de lance, approchantes de celles du ſerpolet, un peu cotonneuſes, d'une ſaveur fort âcre, & d'une odeur fort aromatique ; étant froiſſées, elles font ſouvent éternuer. Ses fleurs qui ſont entiérement ſemblables à celles de la germandrée, naiſſent des aiſſelles des feuilles; elles ſont purpurines: il leur ſuccede à chacune quatre ſemences arrondies, renfermées dans une capſule qui ſervoit de calice à la fleur.

On cultive auſſi cette plante dans nos jardins; mais on eſt obligé de l'environner d'une cage ou de petits cerceaux de fer, à cauſe de ſon odeur qui attire les chats de toutes parts. Elle les rend comme inſenſés & brûlés du feu de la lubricité : de ſorte qu'ils mordent le marum, ſe roulent deſſus, l'humectent de beaucoup de ſalive & même de leur ſemence.

Ce marum qui croît dans les pays méridionaux, ne nous parvient qu'entiérement desséché. Cette plante étant distillée avec de l'eau comme les autres plantes aromatiques, fournit beaucoup d'huile essentielle qui tient en Hollande un des premiers rangs parmi les céphaliques, les carminatifs, les anti-scorbutiques, les anti-paralytiques & les remedes utérins. La poudre ou l'infusion du marum produit, quoique plus lentement, ces mêmes effets; elle excite prodigieusement à l'amour & convient singulierement dans la maladie des nerfs: nous avons l'expérience de cette derniere propriété sur nous-mêmes.

La poudre de marum mêlée & prise par le nez avec le tabac, fortifie & purge le cerveau, & rétablit l'odorat.

Le Marum mastic, *marum mastich*, *thymbra Hispanica majoranæ folio*, est doué d'une odeur assez désagréable; il vient de lui-même dans les pays chauds: nous l'avons rencontré dans une terre seche & pierreuse à l'adossement Sud du Canigou dans les Pyrenées. Plusieurs particuliers en Espagne le cultivent volontiers dans leurs jardins. Cette espece de marum est une petite plante ligneuse comme la marjolaine, très-ramifiée & haute de deux pieds: ses racines sont ligneuses & fibrées: ses feuilles sont assez semblables à celles du serpolet, d'une saveur âcre d'une odeur de mastic; près du sommet des rameaux sont de petites têtes cotonneuses, qui les embrassent en maniere d'anneaux: il en sort de petites fleurs blanchâtres, semblables, ainsi que les graines, à celles du thym.

On attribue à cette sorte de *marum* les mêmes vertus qu'au précédent; mais on en fait plus rarement usage: on préfere même la premiere espece dans la dispensation des trochisques d'*Hédicroi*, qui entrent dans la grande thériaque.

MASAPUTÉ. *Voyez* Serval.

MASCARET ou BARRE, se dit du reflux ou de la premiere pointe du flot qui, proche de l'embouchure des rivieres, fait monter le courant & le repousse vers sa source. *Voyez à l'article* Mer.

MASLAC. *Voyez* Bangue.

MASQUAPENNE, est une racine de la Virginie qui est rouge comme du sang, & dont le suc sert aux habitans pour peindre leurs armes & leurs meubles. Nous ne savons à quelle sorte d'arbre cette racine appartient.

MASSE AU BEDEAU. *Voyez* Roquette des champs.

MASSE D'EAU. *Voyez à l'article* ROSEAU.

MASSICOT, eſt une chaux de plomb d'une couleur plus ou moins jaune, & d'uſage en peinture. *Voyez* PLOMB.

MASSUE DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE. *Voyez* MABOUJA.

MASTIC : *voyez au mot* LENTISQUE. On trouve chez les Epiciers une matiere pierreuſe que l'on appelle *colle à pierre* ou *gros maſtic :* c'eſt un compoſé de brique réduite en poudre & incorporée dans de la poix réſine & de la cire ou de la colle forte liquefiées. On joint à ce mêlange quelque couleur qui convienne à l'uſage que l'on veut en faire. Ce maſtic ſert à rejoindre les marbres caſſés ou écorchés : on l'emploie auſſi pour remplir les crevaſſes des gouttieres. Les Lapidaires s'en ſervent auſſi pour tenir les pierres quand ils les taillent.

MATAGESSE. C'eſt la *pie-grieche.* Voyez ce mot.

MATE. *Voyez* THÉ DU PARAGUAY.

MATETÉ. *Voyez à l'article* MANIHOT.

MATO. Eſpece de mangouſtan ſauvage de l'Amérique, moins beau que celui des Indes Orientales. *Voyez* MANGOUSTAN.

MATRICAIRE ou ESPARGOUTTE, *matricaria*, eſt une plante qui croît en terre graſſe dans les jardins & dans les terres fortes des champs. Sa racine eſt blanche & fibreuſe : elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds, groſſes, roides, cannelées, remplies d'une moëlle fongueuſe. Ses feuilles ſont nombreuſes, d'un vert gai, d'une odeur forte, placées ſans ordre, compoſées & très-découpées. Ses fleurs naiſſent par bouquets aux ſommités des branches, & ſont radiées comme celles de la camomille : le calice eſt hémiſphérique, formé de pluſieurs rangs d'écailles à rebord membraneux : le placenta eſt ras : il ſuccede à ces fleurs des ſemences oblongues, cannelées & ſans aigrettes.

Toute cette plante a une odeur forte, déſagréable, & tient un rang diſtingué parmi les hyſtériques : elle eſt ſur-tout recommandée pour les lochies retardées, & les regles douloureuſes : elle produit utilement tout ce que les amers & les carminatifs peuvent procurer. Son ſuc exprimé chaſſe les vers. La matricaire, ainſi que la maroute, eſt un bon préſervatif contre l'approche des abeilles & des couſins ; car ces inſectes n'en peuvent ſupporter l'odeur : ainſi les perſonnes pléthoriques, qui ſont ſujettes à la viſite de ces importuns, feront très-bien de ſe munir d'un bouquet de cette plante, lorſqu'elles ſe promeneront dans les jardins. La matricaire eſt une des quatre fleurs carminatives. L'infuſion de cette

plante paroît être très-falutaire dans les maladies des bêtes à cornes, & lorfqu'elles ont de la difpofition à être attaquées de pourriture.

MATRICE, *matrices.* On donne ce nom aux enveloppes des criftaux & d'autres pierres, & à celles des minéraux & des métaux: on le donne auffi à cette partie charnue des femelles des animaux vivipares, laquelle eft deftinée par la Nature à recevoir, à élaborer, à perfectionner, ou tout au moins à retenir & à loger la matiere féminale. *Voyez* ces détails fur la conception, & de quelle maniere l'enfant fe nourrit dans la matrice jufqu'au temps de la délivrance, à la fuite du mot HOMME.

Les *matrices métalliques* qui renferment les minieres des métaux, font ordinairement des corps pierreux ou folides, & qui paroiffent être le laboratoire fouterrain où fe combinent les métaux, tant purs que minéralifés. *Hoffman* prétend que ces matrices exiftoient avant la formation des métaux qui s'y font préparés & logés. *Stahl* doute de cette préexiftence, parce que ces matrices, felon lui, font trop compactes pour pouvoir être pénétrées par les exhalaifons ou vapeurs minérales, qui doivent les féconder en les pénétrant. Peut-être étoient-elles plus poreufes & moins dures avant que d'avoir été pénétrées par les vapeurs, & remplies des filtrations minérales. M. *Bertrand* dit que les matrices les plus ordinaires des métaux font des foffiles & des minéraux qui ont déjà des parties élémentaires des métaux: il y a, dit-il, des matrices générales, comme il y en a de particulieres.

Les générales font les fentes & les filons qui croifent les couches de roche des montagnes: *voyez les mots* FENTES *&* FILONS.

Les falbandes ou lifieres qui foutiennent les filons, doivent encore être envifagées comme autant de matrices. Là fe dépofent peu-à-peu les molécules métalliques qui circulent avec les vapeurs humides, ou qui s'élevent par les exhalaifons fouterraines. Les lifieres les plus molles, comme le fpath, dit toujours M. *Bertrand*, étant les plus pénétrables, deviennent auffi ordinairement les plus riches en métaux. Si les lifieres font dures, comme le quartz, la pierre de corne, les criftaux de montagne, alors les particules métalliques font entraînées ailleurs, ou bien elles s'attachent à la furface des corps moins pénétrables. Peut-être y a-t-il de certaines terres ou pierres qui font plus difpofées à recevoir telle ou telle efpece de métal; ce qui produiroit alors des matrices particulieres. Ces matrices font fouvent molles & peu compactes avant de recevoir les exhalaifons: elles fe durciffent concurremment avec les

particules métalliques. Ces matrices paroissent aux Minéralogistes très-utiles pour la formation & conservation des métaux, parce qu'elles les retiennent dans leur sein, & les préservent de l'action de l'air, de l'eau & de la chaleur; moyens suffisans pour décomposer, altérer & enlever la mine : enfin ces matrices servent souvent d'intermede pour la fonte & purification des métaux mêmes. Sur la formation des mines ou métaux, on peut consulter *Stalh* dans son *Specimen Becherianum ; Neumann* dans sa *Chimie pharmaceutique ; Henckel* dans plusieurs Ecrits; *Hoffmann* dans sa *Dissertation sur les matrices des métaux ; Lehmann* dans ses *Traités de Physique, d'Histoire Naturelle*, &c. *Agricola* & *Kœnig* ont encore dit quelque chose de satisfaisant sur cette matiere.

MATTE : *voyez* THÉ DU PARAGUAY. Les Métallurgistes donnent aussi le nom de *matte* à la substance métallique encore chargée de soufre, demi-minéralisée, qu'on retire des premieres fontes d'une mine qui a été traitée dans le fourneau de fusion. La matte crue est le *rohstein* des Allemands. Le travail de la mine de cuivre & de plomb en fournit des exemples : *voyez* CUIVRE *& l'article* MINES.

MATUMA. Très-grand & beau serpent d'eau douce du Brésil : mais très-vorace & très-dangereux pour les hommes & les brutes.

MAUBÊCHE, *callydris*. Oiseau du genre du bécasseau & dont on distingue quatre especes. La premiere, de la grosseur du chevalier, a le dessus du corps d'un brun-noirâtre bordé de marron, clair ; c'est la *maubêche vulgaire*. La seconde, un peu moins grosse, est en dessus d'un cendré brun, tacheté de noir & de roux, avec des bords blancs au croupion ; c'est la *maubêche tachetée*. La troisieme est grise avec des bords d'un gris blanchâtre ; c'est la *grande maubêche grise*. La quatrieme, beaucoup plus petite que la précédente, est également grise, avec de petites taches noires, excepté la partie antérieure de la tête, les joues & le dessous du corps qui sont d'un blanc de neige. Ces oiseaux vivent en troupe & habitent ou fréquentent très-souvent les rivages, sur-tout le bord des lacs & des marais.

MAURELLE : *voyez à l'article* TOURNESOL.

MAURET ou MYRTILLE : *voyez* AIRELLE.

MAUVE, *malva*. Plante dont on distingue cinq especes, savoir, la *mauve*, la *petite mauve*, la *mauve de jardin* ou la *rose d'outre-mer*, la *mauve de mer* ou *en arbre*, & la *mauve sauvage*.

Ce genre de plantes, dit M. *Deleuze*, se distingue des autres genres de l'ordre

l'ordre des malvacées en ce que la fleur a deux calices, dont l'intérieur eſt ſimple & un peu refendu en cinq pointes, & l'extérieur composé de trois petites feuilles étroites ; le fruit eſt formé de pluſieurs capſules monoſpermes, réunies en diſque autour d'un pivot.

La GRANDE MAUVE, *malva vulgaris flore majore*, eſt une plante qui vient d'elle-même le long des haies & des chemins, dans les lieux incultes & ſur les décombres. Sa racine eſt ſimple, blanche, peu fibreuſe ; plongée ſi profondément dans la terre, qu'on a peine à l'en arracher ; d'une ſaveur douce & viſqueuſe. Elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied & demi ou environ, rondes, velues, remplies de moëlle, branchues, & de la groſſeur du petit doigt. La plupart ſont couchées à terre. Ses feuilles ſont preſque rondes, un peu découpées, couvertes d'un petit duvet, crenelées à leur bord, & verdâtres. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles, formées en cloche, d'une couleur blanchâtre, mêlée de purpurin. A cette fleur ſuccede un fruit applati, orbiculaire, d'un goût fade & viſqueux: il renferme des ſemences menues, qui ont la figure d'un petit rein.

La PETITE MAUVE, *malva vulgaris*, *flore minore.* Toutes les parties de cette plante ſont plus petites que celles de la précédente : elle rampe davantage à terre ; ſes feuilles ſont moins découpées & plus rondes : elle croît communément en terre graſſe, dans les mêmes endroits que l'autre mauve. Toutes les deux ſont d'uſage en Médecine : elles contiennent un ſuc mucilagineux, d'où dépend leur principale vertu adouciſſante.

La mauve étoit autrefois d'un grand uſage parmi les alimens : elle tenoit preſque le premier rang dans les tables ; mais aujourd'hui elle eſt bannie des cuiſines, & reléguée dans les boutiques des Apothicaires. Il y a cependant encore quelques perſonnes qui, au printems, mangent au commencement de leur repas les têtes & les jeunes pouſſes de la mauve avec de l'huile & du vinaigre, comme les aſperges, afin d'avoir le ventre libre. L'une & l'autre mauve humectent, calment, lâchent les urines. La mauve eſt la premiere des *quatre plantes émollientes*, qui ſont la *mauve*, la *guimauve*, la *violette noire* & l'*acanthe.* Toutes ſont également utiles en cataplaſme & en lavement. La décoction des feuilles de mauve calme les inflammations des reins, de la veſſie, de la matrice & des conduits urinaires.

La MAUVE DE JARDIN, ou ROSE D'OUTREMER, ou PASSE-ROSE, ou ROSE TREMIERE, *malva roſea.* C'eſt l'*alcea roſea* de LINN. M. *Deleuze*

dit qu'on en fait un genre différent de celui de la mauve, parce que son calice extérieur est formé de six feuilles. On la cultive dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur. On en fait des allées & des avenues qui font un effet charmant. Sa racine est longue, blanche & mucilagineuse. Sa tige s'éleve à la hauteur d'un arbrisseau: elle est grosse, droite, ferme & velue, un peu branchue. Ses feuilles sont larges, arrondies, velues, dentelées, vertes en dessus, blanchâtres en dessous. Ses fleurs sont belles, amples, faites comme celles de la mauve commune, mais grandes comme des roses, tantôt simples, tantôt doubles, communément d'un rouge incarnat, mêlé de blanc : il y en a aussi de blanches, de jaunes, d'orangées, de couleur de lilas, de roses, de couleur paille, & qui ornent les parterres. Elles laissent après elles un fruit applati, comme une pastille.

Les fleurs de cette plante, bouillies dans le lait, font un excellent gargarisme anodin, pour les maladies des amygdales & de la gorge : le reste de la plante est vulnéraire & astringent.

La Mauve en arbre ou Mauve de mer, *malva arborea*, est une espece d'arbrisseau que M. *Linneus* désigne sous le nom de *lavatera arborea*, & qu'on cultive aussi dans les jardins. M. *Deleuze* dit qu'on le sépare aussi du genre des mauves, principalement parce que le calice extérieur est d'une seule piece à trois lobes. Sa tige est grosse, forte, affermie dans la terre par plusieurs grosses fibres. Ses feuilles sont grandes, arrondies, semblables à celles de la mauve commune, molles au toucher comme celles de la guimauve. Ses fleurs sont d'une belle couleur rouge, pareilles à celles des mauves ordinaires. Il leur succede de grands fruits applatis, comme dans les autres especes de mauves. Ses feuilles & ses fleurs sont adoucissantes & émollientes.

La Mauve sauvage ou Alcée, *alcea vulgaris*. Cette plante qui croît communément dans les champs, differe de la guimauve & de la mauve par la découpure de ses feuilles. Sa racine est blanche & ligneuse : ses tiges sont nombreuses, hautes de deux pieds & demi : ses feuilles sont découpées profondément, de couleur verte-brune, & velues sur le revers. Les fleurs naissent solitaires, semblables à celles de la mauve, de couleur de chair : il leur succede des graines noires & velues.

On n'emploie les feuilles & la racine de cette plante qu'au défaut de la mauve. Les vertus sont à-peu-près les mêmes. La mauve sauvage convient cependant mieux dans les dyssenteries épidémiques. M. *Haller*

dit qu'elle paſſe à la campagne pour un remede ophthalmique, capable de retarder l'accroiſſement de la cataracte.

Il y a auſſi la MAUVE FRISÉE, *malva foliis criſpis*. Quant à la mauve des Indes, *voyez* FAUSSE GUIMAUVE.

La MAUVE DES JUIFS eſt le *corchore*. Voyez ce mot.

MAUVE. *Voyez* MOUETTE.

MAUVIETTE. On donne ce nom à une eſpece d'alouette graſſe, & celui de *mauvis*, à une eſpece de petite grive, ou de grive de gui que tout le monde connoît à cauſe du goût délicieux de ſa chair, de ſon gazouillement, &c. *Voyez* GRIVE & ALOUETTE.

MAYENNE. *Voyez* MÉLONGENE.

MAYPOURI ou MANIPOURI. *Voyez* TAPIR.

MAZAME. M. *de Buffon* dit que dans la Langue Mexicaine, c'étoit là le nom du genre entier des *cerfs*, des *daims* & des *chevreuils*. *Hernandez*, *Recchi & Fernandez* qui nous ont tranſmis ce nom, ont diſtingué deux eſpeces de mazames toutes deux communes au Mexique & dans la nouvelle Eſpagne. Ils donnent le nom ſimple de *mazame* à l'eſpece qui eſt la plus grande & porte un bois ſemblable à celui du chevreuil d'Europe, c'eſt-à-dire un bois de ſix à ſept pouces de longueur, dont l'extrémité eſt diviſée en deux pointes, & qui n'a qu'un ſeul andouiller à la partie moyenne du merrain. La ſeconde eſpece eſt plus petite, appellée *temamaçane*, & ne porte qu'un bois ſimple & ſans andouillers, comme celui d'un daguet. La mazame paroît à M. *de Buffon* un chevreuil ſemblable au nôtre, & le ſecond n'en être qu'une variété. Ce même Hiſtorien prétend que ces deux animaux du Mexique ſont les mêmes que le *cuguacu-apara* & le *cuguacu-été* du Bréſil, & qu'à Cayenne le premier ſe nomme *cariacou* ou *biche des bois*; & le ſecond, *petit cariacou* ou *biche des paletuviers*.

MÉANDRITE, *meandrites aut corallites undulatus*. C'eſt une ſorte de polypier dur, ordinairement orbiculaire, & qui eſt marqué par des tortuoſités vermiculaires & des concavités irrégulieres. Il y en a qui reſſemblent à des éponges, d'autres à un cerveau humain. Le méandrite ſe diſtingue facilement de tout autre polypier, ſoit par ſa forme ſinguliere, ſoit parce qu'il n'eſt ni liſſe, ni étoilé, ni poreux, ni compoſé de tubulaires; il eſt profondément ſillonné de différentes manieres. Ses anfractuoſités plus ou moins multipliées ſur la ſurface & aux extrémités, & qui imitent les vagues de la mer, lui ſont propres, c'eſt-à-dire,

qu'elles font continuité de charpente. On donne particuliérement le nom de *méandrite* à celui qui eſt formé de tortuoſités, en forme de vermiſſeaux, ou d'ondes, ou de vagues : on appelle *mancandrite*, celui dont les tortuoſités ſont pointues, dont les côtés & les interſtices ſont profondément rayés & ſillonnés. Celui qui eſt avec des tortuoſités & des ſinuoſités plus petites, mais en forme de feuilles de jonc, s'appelle *jonc coralloïde ;* celui à qui les tortuoſités ou anfractuoſités tuberculeuſes donnent la figure d'un cerveau, s'appelle *cérébrite :* le polype vivant occupe la ſuperficie comme dans les madrépores : *voyez* CORAIL & MADRÉPORE. Il n'eſt cependant pas rare de trouver des méandrites liſſes & unis, leurs pores ayant été remplis par une matiere pierreuſe accidentelle, pendant leur ſéjour en terre. On trouve des méandrites pétrifiés.

MÉAR. Les Negres du Cap Vert en Afrique donnent ce nom à un poiſſon de la grandeur & à-peu-près de la figure de la morue. Il eſt un peu plus épais, mais il prend le ſel de même : on en mange beaucoup dans le pays.

MECHOACHAN, *mechoacanna.* On donne ce nom & ceux de *rhubarbe blanche* ou de *ſcammonnée d'Amérique*, à une racine blanchâtre qui ſe carie facilement, & qui a de la peine à conſerver ſa vertu pendant trois ans. Dans le commerce, cette racine eſt en morceaux ou tranches ſeches, blanchâtres, d'une ſubſtance un peu mollaſſe, un peu fibrée, d'un goût douceâtre, avec une certaine âcreté, qui ne ſe fait pas ſentir d'abord, mais qui excite quelquefois le vomiſſement. Elle eſt différente de la racine de brionne avec laquelle on l'a quelquefois confondue, en ce qu'elle eſt compacte & qu'elle n'eſt pas fongueuſe, ni amere, ni puante. On l'appelle *méchoachan*, du nom d'une Province de l'Amerique Méridionale, où les Eſpagnols l'ont d'abord trouvée : on en apporte auſſi de pluſieurs autres pays circonvoiſins, comme de Nicaragua, de Quito & du Bréſil où elle naît.

M. Geoffroi (*Mat. Med.*) dit que cette racine n'eſt connue que depuis l'année 1524, où *Nicolas Monard* la mit en uſage. *Marcgrave* a été le premier qui a reconnu que la plante du *méchoachan* eſt une eſpece de *liſeron d'Amérique*, appellé en latin, *convolvulus Americanus*, *mechoanna dictus*, chez les Indiens du Para *Jonqui*, & chez les Braſiliens, *jetucu.* Cette racine eſt ſouvent branchue : étant verte, elle eſt fort groſſe & a un pied de longueur : elle eſt brune en dehors, blanche en dedans,

laiteufe & refineufe. Elle pouffe des tiges farmenteufes & rampantes, anguleufes, laiteufes & garnies de feuilles alternes, vertes, & de la figure d'un cœur : les fleurs font d'une feule piece en forme de cloche, de couleur de chair pâle, purpurines intérieurement. Les fruits font noirâtres, triangulaires & de la groffeur d'un pois.

Les habitans du Bréfil ramaffent ces racines au printemps, les coupent en tranches ou circulaires ou oblongues, puis les enfilent pour les faire fécher. Ayant ôté l'écorce de cette racine, ils l'expriment dans une étoffe, & ils font fécher ce qui fe précipite au fond de la liqueur après quelques heures : c'eft ce qu'on appelle *lait* ou *fécule de méchoachan.*

Avant que l'on fût que la vertu purgative de cette racine fe perd par l'ébullition, on l'eftimoit fort; mais on lui a fubftitué le *jalap*, qui eft auffi une efpece de *liferon d'Amérique*, qui agit moins lentement & à plus petite dofe. *Voyez* JALAP, *à l'article* BELLE DE NUIT.

Ainfi la réputation du méchoachan a beaucoup diminué. Au refte, il n'eft point défagréable; il purge doucement & fans danger les humeurs épaiffes, vifqueufes & féreufes de la tête, de la poitrine & des articulations; il convient en fubftance dans la goutte, les écrouelles, les maladies vénériennes & dans l'hydropifie : on le prend foit en fubftance (en poudre), foit infufé dans du vin ou dans quelqu'autre liqueur convenable que l'on évite de faire bouillir. Le méchoachan qu'on récolte quelquefois en Provence, a beaucoup moins de vertu que celui d'Amérique.

Il paroît que le *méchuacanica*, dont *Hernandez* a parlé fous le nom de *tacuache*, eft différent de notre méchoachan ordinaire, en ce que cette racine brûle auffi-tôt la gorge & que le méchoachan eft prefque infipide.

MÉCHOACHAN DU CANADA. *Voyez* MORELLE A GRAPPES.

MÉCONITES. On donne ce nom à une pierre calcaire ordinairement grifâtre ou blanchâtre, qui femble formée de l'affemblage de petites pierres arrondies, groffes comme des œufs de poiffon ou des graines de pavot : on la nomme quelquefois *pierre ovaire.*

MÉCONIUM ou MŒCONIUM. On donne ce nom à deux fubftances différentes; l'une eft l'*opium d'Angleterre* que l'on fait dans ce pays, en faifant bouillir les têtes de pavot (en Turquie le *méconium* eft un extrait tiré par expreffion de toutes les parties de la plante pilées

enſemble : *voyez à l'article* PAVOT). L'autre eſt une ſubſtance excrémenteuſe, ſans mauvaiſe odeur, que rend l'enfant immédiatement après ſa naiſſance.

MÉDAILLE. *Voyez* BULBONACH.

MÉDAILLES. Les Cabinets de quantité d'Amateurs offrent aux Curieux des collections de *médailles* & de *monnoies.*

Les médailles méritent l'attention de ceux qui veulent connoître les faſtes, les époques, les événemens, en un mot approfondir ce que l'Hiſtoire, la Chronologie & la Géographie renferment de plus curieux & de plus intéreſſant. Dans les ſiecles d'ignorance où il n'étoit, pour ainſi dire, pas permis de ſavoir lire ni écrire, il n'y avoit ni Prince, ni Grand qui ne ſe piquât d'avoir des médailles. On comptoit dans les Pays-Bas près de deux cents cabinets de médailles, cent ſoixante-quinze en Allemagne, plus de trois cents quatre-vingts en Italie, & environ deux cents en France. On ſait qu'Alphonſe, Roi d'Arragon & de Naples en 1450, en forma une ſuite, qu'il faiſoit porter par-tout avec lui dans une caſſette d'ivoire. Ce Monarque avouoit que la vue de ces monumens étoit pour lui un puiſſant aiguillon qui l'excitoit à imiter les vertus de ceux dont il poſſédoit l'image. Le goût & la connoiſſance des médailles ſe ſont bien perfectionnées depuis la renaiſſance des lettres & des ſciences : cette connoiſſance s'étendra encore plus chez nos neveux, parce que dans le laps du temps, dans la ſuite des ſiecles, les faits mémorables ſe multiplieront; & il faut convenir que ſi l'Hiſtoire tire des médailles tant de lumieres & de certitude, quelquefois auſſi les médailles tirent de l'hiſtoire leur explication, en ſorte qu'elles ſe prêtent un mutuel ſecours. L'hiſtoire eſt le commentaire des médailles, comme les médailles ſont le flambeau de l'hiſtoire. L'Egypte, la Grece & Rome n'ont rien fait de conſidérable, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, dont les médailles ne nous retracent le ſouvenir. Ce ſont les médailles qui nous repréſentent ſi exactement les Divinités que les Egyptiens, les Grecs & les Romains adoroient, les fonctions myſtérieuſes de leurs Religions, les ſtatues, les autels, les temples & tous les inſtrumens dont ils ſe ſervoient dans leurs ſacrifices. On y voit les arcs de triomphe, les portiques, les théâtres, les amphithéâtres, les cirques, les coliſées, les obéliſques, les colonnes hiſtoriques, & tant d'autres édifices dont la beauté nous ſeroit inconnue, ſans la repréſentation que l'on en trouve ſur les médailles. On y découvre ce que les Anciens faiſoient pour

gagner le cœur des peuples, comme font l'établiſſement des Colonies, l'adnumération des tribus, l'abolition des impôts, les ſpectacles, les combats des animaux, les jeux ſéculaires, les ports de mer, les aqueducs, les ponts, les marchés, les congiaires & les autres libéralités des Empereurs; elles indiquent le commencement de leur regne, la naiſſance de leurs enfans, les adoptions, les créations des Céſars, les funérailles, les apothéoſes, & enfin une infinité de choſes que l'on apprend plus ſûrement que par les livres. Enfin quand il n'y auroit ſur ces monumens que les portraits des Auguſtes & des Céſars, c'eſt toujours beaucoup d'avoir, d'après nature, l'effigie de ces Maîtres du monde. Toutes les médailles en général ſont ou d'or, ou d'argent, ou de bronze, ou d'étain, ou de plomb. La ſuite des médailles d'or eſt très-belle & très-précieuſe; on peut la pouſſer juſqu'au nombre de trois mille; la ſuite en argent peut aller juſqu'à mille. Il a été un temps où l'on ſe contentoit de frapper les médailles ſur le cuivre & de les couvrir d'une feuille d'étain. Les anciennes médailles de plomb ſont reconnoiſſables, parce que le plomb antique eſt plus blanc, plus dur & moins flexible que le moderne qui eſt plus épuré. La ſuite des médailles de bronze eſt la plus complette de toutes. On diſtingue celles-ci en grand, moyen & petit bronze: on en compte au-delà de trois mille. Enfin quelques Auteurs prétendent que le nombre des médailles connues de toutes les grandeurs & en tous métaux, peut aller au-delà de trente mille. Il y a deux choſes importantes à obſerver pour ceux qui étudient les médailles, ou qui veulent s'en faire une collection. D'abord il faut ſe mettre au fait des types dont les légendes ſont l'ame & la langue: ce n'eſt que l'habitude & le travail qui peuvent donner la facilité de lire ces légendes, ſouvent fruſtes, & la plupart compoſées de lettres initiales ou d'abréviations. En premier lieu, un curieux ne ſauroit apporter trop d'attention contre la fraude & la ſupercherie dans la falſification des médailles: il y en a de toutes eſpeces: ſouvent les plus ſavans y ſont pris. Le plus sûr moyen de diſcerner les véritables médailles antiques d'avec les fauſſes, c'eſt de manier ſouvent les unes & les autres, & s'accoutumer à en faire la différence ſous les yeux de quelque connoiſſeur capable d'en faire ſentir le degré de falſification. Outre les médailles Grecques, Romaines & Latines, les médailles Impériales du haut & du bas Empire tiennent un rang dans les collections; elles ſont pour la plupart aſſez rares. Les Curieux font grand cas de celles qui ſont chargées de pluſieurs têtes,

ſoit que ces têtes ſoient affrontées, ſoit qu'elles ſoient accolées. Les plus anciennes médailles ſont du neuvieme ſiecle.

Les Romains avoient une vénération outrée & même ſuperſtitieuſe pour l'effigie de leurs Empereurs. C'étoit un crime de leze-Majeſté de frapper un eſclave qui portoit ſur lui de la *monnoie* marquée au coin de Tibere. C'étoit également un crime de leze-Majeſté d'entrer dans un endroit mal propre ou dans un lieu de débauche avec de la monnoie. Les Empereurs Romains étoient ſi jaloux du droit de battre excluſivement la monnoie d'or, que Juſtinien accorda comme une faveur ſinguliere aux Rois de France la permiſſion de frapper à leurs coins la monnoie d'or, leur promettant qu'elle ſeroit reçue par tout l'empire dans le commerce, comme celle où ſa propre image étoit empreinte. Les temps ſont changés ; aujourd'hui chaque Souverain, chaque Souveraineté a le droit de battre monnoie, d'y appoſer ſon effigie, ſes armes, ſa légende. On frappe auſſi des pieces d'or, ou d'argent, ou de cuivre, à l'occaſion des événemens : & ces pieces deviendront autant de médailles précieuſes pour nos deſcendans dans quelques ſiecles. On voit déjà les Amateurs recueillir les pieces frappées à l'occaſion de la plupart des événemens de notre Monarchie. L'habile *Warin* a fait en or & en argent la collection des Rois de France ; on diſtingue auſſi déjà la ſuite des médailles qui portent l'empreinte des faſtes & événemens de ce Royaume ſous Louis XIII, Louis XIV & Louis XV. On voit ces différentes collections dans l'un des Cabinets du Château de Chantilly ; ainſi que les médailles frappées à la gloire des grands Héros, celles des Monarques, &c. Nous y avons rangé, dans un ordre à découvert, ſous des glaces, ces monumens, ainſi que ceux des Empereurs de Rome ; la Mythologie imitée d'après les plus belles pierres gravées.

MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez au mot* RICIN.

MÉDUSE. *Voyez au mot* PALMIER MARIN.

MÉEAREL. C'eſt le nom que *Nieuhoff* donne au poiſſon *ubirre* de *Laët :* ſon corps eſt brun, marqué de taches faites en forme de loſanges : il mue comme le ſerpent : la partie antérieure du corps eſt mince, celle de derriere eſt du double plus épaiſſe : ſon muſeau eſt long & preſque toujours entr'ouvert ; ſes dents ſont très-pointues. Cette eſpece de poiſſon ſe retire entre les rochers où il s'engraiſſe ; il eſt très-bon à manger : ceux qui le tuent ſont ſaiſis de frayeur, & s'aſſoupiſſent quelquefois ; mais ce ſommeil ſe diſſipe peu de temps après. Ce phénomene, s'il exiſte,

existe, paroît encore plus singulier que l'engourdissement que causent la *torpille* & l'anguille tremblante de Cayenne.

MÉLANDRE ou MÉLANDRIN. Poisson qui se trouve dans nos mers, & se vend sous le nom de *sargo*, à cause de sa ressemblance avec ce dernier poisson. *Voyez* SARGO.

Le mélandre est noir par tout le corps, & de couleur violette autour de la tête; ses dents sont petites, aiguës & courbées vers les côtés: du bas des yeux sort une taie faite comme la paupiere des oiseaux, qui lui couvre les yeux & lui nuit fort quand il se bat avec d'autres poissons: mais il n'en veut ordinairement qu'aux Pêcheurs; quand il en voit quelqu'un sur le bord du rivage, il va aussi-tôt l'attaquer & lui mordre, s'il le peut, les jambes ou les cuisses: ce poisson est assez méchant pour se faire craindre. Sa queue differe de celle du *sargo*, en ce qu'elle n'a qu'une nageoire: sa chair est molle & d'un assez bon goût. En Languedoc, l'on appelle ce poisson *cagnot*, & *pal* à Marseille: c'est une espece de *chien de mer.*

MÉLANTERIE, *melanteria.* Nom donné à une terre noire vitriolique, tendre, qui se dissout dans l'eau, la colore, & lui donne une saveur stiptique: c'est une espece de pierre atramentaire, qui se trouve en Egypte & dans l'Asie Mineure. *Voyez ce que nous en avons dit dans notre Minéralogie. Tome I, page 555 & suiv.*

MELASSE. *Voyez l'article* SUCRE, *au mot* CANNE A SUCRE.

MELET ou SANCLÉS. Poisson de rivage ou d'étang de mer, fort connu en Languedoc: c'est une espece de *sardine.* Voyez ce mot.

MELETTE. Poisson de la Côte d'Or en Afrique, & de la Suede, dont on distingue deux especes, l'une grande & l'autre petite. La chair de la petite espece est très-grasse & agréable, soit marinée comme le thon, soit desséchée comme les harengs rouges de Hambourg. Les Hollandois en font d'assez bonnes provisions.

MÉLEZE, *larix.* Les mélezes ne different point des sapins: on pourroit même confondre ces deux genres d'arbres; mais si on veut les distinguer, il faut avoir recours aux feuilles qui, dans les mélezes, sortent en grand nombre & par houpes d'une espece de tubercule. Ces arbres portent des fleurs mâles & des fleurs femelles, mais placées dans des endroits différens du même arbre. Les fleurs mâles sont de petits chatons écailleux; les fleurs femelles paroissent sous la forme d'une petite pomme de pin, ovale, longuette & écailleuse, d'une

belle couleur pourpre violette, laquelle contient les femences fous fes écailles.

On diftingue deux principales efpeces de méleze; favoir, le *méleze* qui quitte fes feuilles l'hiver, qu'on nomme auffi *épinette rouge du Canada;* & le méleze du Levant, à gros fruit rond & obtus, ou *cedre du Liban*, dont nous avons parlé au mot *cedre* ou *pin du Liban*. Voyez ce mot.

Le méleze qui quitte fes feuilles l'hiver, eft un arbre qui devient très-grand & très-beau, lorfqu'au printemps il s'orne de la plus belle verdure. Ses feuilles font molles & non piquantes. Dans le Dauphiné, & en général dans les Alpes de France, de Savoie & des Grifons, même fur le mont Apennin, il y a de grandes forêts de mélezes. C'eft furtout dans les pays froids, fur les revers des montagnes du côté du Nord, que fe plaifent les mélezes. Ces arbres y ont jufqu'à quatre-vingts pieds de hauteur. Pline cite, *au Liv. 16. Chap, 40 de fon Hiftoire Naturelle*, un méleze de cent vingt pieds de tige, de deux pieds de diametre par-tout, fans compter le faîte garni de fes branches, qui avoient encore cent pieds de longueur fur un demi-pied de diametre. Pour élever ces arbres de graines, il faut avoir foin de les préferver de la grande ardeur du foleil.

Le bois de méleze eft très-bon. Le cœur de ce bois eft quelquefois rougeâtre, ce qui dépend de l'âge de l'arbre. Les Menuifiers préferent ce bois au pin & au fapin; cependant il fe tourmente à l'air, & ne peut guere, dit M. *Haller*, fervir de boifage, parce qu'il fue de la térébenthine pendant plufieurs années. On en fait de bonne charpente dans la conftruction des bâtimens de mer.

Dans le Briançonnois & dans le Valais, quand les mélezes font dans la vigueur de leur âge, on en tire une réfine que l'on fait couler par de petites gouttieres ou canules de bois, ajuftées à des trous de tariere que l'on fait aux troncs de ces arbres, environ à deux pieds au-deffus de la terre. Cette térébenthine de méleze ne découle pas feulement de l'écorce, mais elle eft répandue dans le corps ligneux de l'arbre, dans des efpeces de réfervoirs qui ont quelquefois jufqu'à un pouce d'épaiffeur dans les vieux mélezes : dans les jeunes, c'eft tout le bois qui eft gras & réfineux. C'eft depuis la fin de Juin jufqu'au commencement de Septembre que l'on va ramaffer la térébenthine qui fe trouve dans les baquets le foir & le matin. Un méleze bien vigoureux peut fournir

tous les ans ſept à huit livres de térébenthine pendant quarante ou cinquante ans. Cette térébenthine reſte toujours coulante & de la conſiſtance d'un ſirop bien cuit. On retire, par la diſtillation de la térébenthine du méleze, une huile eſſentielle employée au même uſage que celle que l'on retire de la térébenthine du ſapin, mais qui n'eſt cependant pas ſi eſtimée. Il reſte au fond de la cucurbite une réſine épaiſſe dont on peut faire du brai gras.

M. *Duhamel* penſe qu'on pourroit tirer des mélezes du goudron fort gras, en ſuivant les procédés que nous décrivons au mot Pin.

Dans le Briançonnois où l'on bâtit avec ce bois, les maiſons nouvellement bâties ſont blanches ; mais au bout de deux ou trois ans elles deviennent noires comme du charbon, & toutes les jointures ſont fermées par la réſine que la chaleur du ſoleil a fait ſuer & a attiré hors des pores du bois. Cette réſine qui ſe durcit à l'air, forme un vernis luiſant & poli, qui eſt fort propre. Ce vernis rend ces maiſons impénétrables à l'eau & au vent, mais auſſi très-combuſtibles ; c'eſt ce qui a obligé les Magiſtrats d'ordonner, par un Réglement de Police, qu'elles feroient bâties à une certaine diſtance les unes des autres. On n'emploie pour conſtruire les maiſons que les arbres dont on a retiré la réſine.

La térébenthine du méleze, qui eſt, je crois, dit M. *Duhamel*, celle qu'on appelle à Paris, la *térébentine de Veniſe* (ce nom eſt dû, ſelon M. *Haller*, à la térébenthine de Chio, qui ſe répandoit autrefois en Europe par le canal de Veniſe), pour être bonne, doit être tranſparente, de conſiſtance de ſirop épais, d'un goût amer & d'une odeur forte, aſſez déſagréable. On l'emploie, comme celle du ſapin, qu'on nomme *térébenthine claire*, pour les maladies des reins & de la veſſie, & pour déterger les ulceres intérieurs ; mais elle eſt plus âcre, & elle eſt irritante : elle entre dans la compoſition de beaucoup d'emplâtres, & dans celle de pluſieurs vernis.

De toutes les térébenthines que nous ne tirons point de l'étranger, la plus douce eſt celle qu'on nous apporte de l'Amérique ſeptentrionale, & qu'on nomme le *baume blanc de Canada*. Voyez ce mot.

Après elle eſt la térébenthine claire du ſapin, puis celle du méleze; & la plus âcre eſt celle que l'on retire des pins. L'écorce des jeunes mélezes ſert, ainſi que celle du chêne, à tanner les cuirs. Les fruits & les feuilles du méleze ſont aſtringens.

Les mélezes des Alpes portent vers la fin de Mai, lorfque les arbres font dans le fort de leur feve, de petits grains blancs de la groffeur des femences de coriandre ; c'eft ce qu'on appelle la *manne de Briançon.* Si on ne la ramaffe avant le foleil levant, cet aftre diffipe bientôt tous ces grains. *Voyez* MANNE DE BRIANÇON, *à l'article* MANNE.

C'eft encore fur le méleze que fe trouve le meilleur agaric : on réduit auffi cet arbre réfineux en charbon, dont on fe fert autour de Brefce & de Trente pour la réduction des mines de fer.

MÉLIANTE ou FLEUR MIELLÉE, ou PIMPRENELLE D'AFRIQUE, *melianthus Africanus*, eft une plante qui croît aux lieux humides & montagneux : elle eft rare en Europe ; elle tire fon origine d'Afrique : on la cultive dans quelques jardins, fur-tout en Angleterre. Confultez *Miller.* M. *Hermans*, ci-devant Profeffeur à Leyde, a été le premier qui en a fait mention. Le méliante croît à la hauteur de fix pieds : fa racine eft longue, groffe, ligneufe, branchue & très-rampante. Sa tige qui eft toujours verte, eft de la groffeur du pouce, cannelée, nouée, ligneufe en fa bafe, folide & rougeâtre. Ses feuilles font femblables à celles de la pimprenelle, mais cinq ou fix fois auffi grandes, rudes au toucher, d'une odeur narcotique très-forte, d'un goût herbeux, & affez vertes. Ses fleurs naiffent en fes fommités, difpofées en épi, purpurines, à quatre étamines inégales & à quatre feuilles, foutenues par un calice rempli d'une liqueur mielleufe, rouge, d'un goût vineux & fort agréable. A cette fleur fuccede un fruit en veffie, comme celui de la *nielle*, membraneux, anguleux & renfermant dans quatre loges des femences oblongues, noires, luifantes comme celles de la pivoine.

La liqueur mielleufe eft cordiale, ftomachale & nourriffante.

MÉLILOT ou MIRLIROT, *melilotus.* Plante à fleurs papilionacées, & dont M. *de Tournefort* cite quinze efpeces, indépendamment de celle dont il eft parlé dans les *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, Tome VIII, page 279 :* elle y eft nommée *melilotus, filiquâ membranaceâ comprefsâ :* elle eft venue de graines venues en Sibérie. Mais nous ne décrirons ici que notre mélilot commun à fleurs jaunes. C'eft une plante qui vient en abondance dans les prés, dans les haies, les buiffons, parmi les blés, aux bords des rivieres, même aux lieux rudes & pierreux. Sa racine eft blanche, pliante & fibrée, plongée profondément dans la terre : elle pouffe une ou plufieurs tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, cannelées, creufes, foibles & rameufes. Ses

feuilles naissent par intervalles, portées au nombre de trois sur une même queue, oblongues, peu dentelées, lisses & d'un vert foncé. Ses fleurs sont petites, légumineuses, disposées en épis longs, jaunâtres, & d'une odeur assez agréable : il leur succede des capsules noirâtres, qui renferment chacune une ou deux semences menues, arrondies & pâles.

Cette plante verte n'a presque point d'odeur ; mais quand elle est seche, elle en a une très-pénétrante, & pour peu qu'on en mette dans le corps d'un lapin clapier ou domestique, nouvellement tué & vidé, sa chair contractera le goût agréable des meilleurs lapins de garenne. Le mélilot est légérement résolutif & carminatif : on l'emploie rarement à l'intérieur, mais quelquefois à l'extérieur, à cause de sa vertu anodine & émolliente. On fait avec ses sommités fleuries des fomentations utiles pour les douleurs de la matrice, qui viennent après l'accouchement. M. *Haller* a observé que la graine de mélilot contracte une âcreté considérable avec le temps, & qu'alors elle est plutôt rongeante qu'émolliente. Il en a vu de très-mauvais effets dans les maux de gorge : les gargarismes de mélilot augmentoient la douleur, au lieu de la calmer.

On prépare dans les boutiques un emplâtre de mélilot & une eau odorante de fleurs de mélilot : elle est assez bonne pour développer & exalter par ses parties subtiles les odeurs des autres parfums. Les fleurs de mélilot sont une des quatre fleurs carminatives. Le meilleur est celui du royaume de Naples.

MÉLILOT BLEU. *Voyez* LOTIER.

MÉLILOT ÉGYPTIEN ou ALCHIMELECH. Petite plante rampante, serpentante, ayant la feuille du trefle ; les fleurs petites, oblongues, de couleur de safran & d'une odeur fort douce : à ces fleurs succedent des gousses obliques, qui contiennent de petites semences arrondies, brunâtres, d'une saveur amere & astringente.

MÉLINET, *cerinthe*. C'est un plante des Alpes & de l'ordre des bourraginées. Sa racine est blanche : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, succulentes, garnies d'un grand nombre de feuilles oblongues, un peu velues, vertes-bleuâtres, tiquetées de blanc. Il s'éleve d'entre les aisselles plusieurs petits rameaux, contournés comme ceux du grand héliotrope, garnis tout du long de fleurs longuettes & creuses, de

couleur diverſifiée de jaune, de rouge & de pourpre. A cette fleur ſuccedent deux coques diviſées en deux loges, qui renferment chacune une ſemence groſſe comme celle de l'ers.

Les abeilles recherchent la fleur de cette plante, parce qu'elles y trouvent beaucoup de cire.

MÉLISSE, *meliſſa*. Les Botaniſtes diſtinguent pluſieurs eſpeces de méliſſe; mais nous n'en citerons dans cet article que trois eſpeces d'uſage en Médecine; ſavoir la *méliſſe cultivée*, la *méliſſe ſauvage* & la *meliſſe de Moldavie*.

La MÉLISSE CULTIVÉE OU DES JARDINS, OU HERBE DE CITRON, OU CITRONNELLE, OU PONCIRADE, OU PIMENT DES MOUCHES A MIEL, *meliſſa hortenſis*, eſt une plante que l'on trouve quelquefois dans les haies aux environs de Paris & en Suiſſe, mais que l'on cultive volontiers dans les jardins. Sa racine eſt ligneuſe, longue, ronde & fibreuſe : elle pouſſe des tiges à la hauteur de deux pieds, carrées, preſque liſſes, rameuſes, dures & fragiles : ſes feuilles ſont oblongues : d'un vert brun, aſſez ſemblables à celles du baume des jardins, luiſantes, velues, dentelées en leurs bords, d'une odeur de citron-poncire fort agréable, mais d'un goût âcre. Ses fleurs naiſſent en Juin, Juillet & Août, dans les aiſſelles des feuilles; elles ſont petites, comme verticillées, blanches ou d'un rouge pâle; elles ſont du goût des abeilles. Il ſuccede à cette fleur quatre ſemences arrondies, jointes enſemble & enfermées dans le calice de la fleur.

Cette plante ſe ſeche pendant l'hiver, mais ſa racine ne périt point. Il faut avoir ſoin de ramaſſer la méliſſe, pour les boutiques, dans le printems, avant la fleur; car dès qu'elle vient à fleurir, elle ſent la punaiſe. Elle eſt cordiale, ſtomachique, & tellement propre à exciter les regles, que du tems de Simon Paulli les femmes du Nord en faiſoient continuellement uſage en infuſion théiforme pour ſe procurer leurs menſtrues; il prétend même qu'il leur ſuffiſoit ſouvent d'en mettre dans leur chauſſure. On s'en ſert dans l'apoplexie, & avec ſuccès dans la mélancolie & les fievres malignes. On tire de cette plante deſſéchée une huile eſſentielle, très-utile, dit-on, dans la peſte. Mais M. *Bourgeois* obſerve que tous les remedes échauffans ſont pernicieux dans cette maladie. Les Apothicaires ſont dans l'uſage de conſerver de l'eau diſtillée de méliſſe pour les potions cordiales & hyſtériques. Il ne faut

pas confondre cette eau de méliſſe ſimple avec l'eau de méliſſe compoſée, nommée auſſi *eau des Carmes;* cette derniere eſt ſpiritueuſe & compoſée de pluſieurs aromates.

On fait avec les jeunes pouſſes de la méliſſe pilées & incorporées dans des œufs & du ſucre, des eſpeces de gâteaux que l'on fait manger aux femmes dont les lochies ne coulent pas ſuffiſamment; & l'on fait prendre ſa décoction, mêlée avec du nitre, pour remédier aux indigeſtions ou ſuffocations qui arrivent pour avoir mangé trop de champignons.

La MÉLISSE SAUVAGE OU BATARDE, OU MÉLISSE DE MONTAGNE OU DES BOIS, nommée auſſi MÉLISSE PUANTE OU DE PUNAISE, *meliſſa humilis ſylveſtris, latifolia, maximo flore, purpuraſcente*, croît par-tout aux environs de Paris & dans les bois : elle differe de la précédente, non-ſeulement par ſes tiges qui ſont beaucoup plus baſſes, moins rameuſes; par ſes feuilles plus velues, plus longues; par ſes fleurs plus grandes, & par ſon odeur qui n'eſt point agréable; mais encore par ſes racines qui ſont très-ſemblables à celles de l'ariſtoloche menue. Cette plante eſt vulnéraire &, ſelon M. *de Tournefort*, un très-bon remede contre la ſuppreſſion d'urine.

La MÉLISSE DE MOLDAVIE, *Meliſſa Moldavica, betonicæ folio, flore cæruleo-albeſcens*, eſt une plante annuelle qui croît naturellement en Moldavie, mais que l'on cultive chez nous dans les jardins. Elle s'éleve à la hauteur de deux pieds. Ses propriétés ſont, ainſi que ſa ſaveur & ſon odeur, à-peu-près les mêmes que celles de la méliſſe ordinaire; ſes feuilles reſſemblent un peu à celles de la bétoine; ſes fleurs ſont verticillées, de couleur bleue mêlée de blanc. M. *de Tournefort* fait mention de pluſieurs autres eſpeces de moldaviques; il nomme la plus curieuſe *moldavica Americana trifolia odore gravi.* Elle eſt permanente, & on peut la multiplier de boutures. Nous l'avons vue dans pluſieurs jardins en Angleterre, où on la cultive ſous le nom de *the balm of gilead.* On fait un ratafia très-ſtomachique avec la méliſſe de Moldavie.

MÉLISSE DES MOLUQUES. *Voyez* MOLUQUE.

MELOCHIA. Eſpece de betterave d'Egypte, qui eſt un aliment commun du pays; ſes fleurs ſont jaunes. Cette plante eſt connue en France ſous le nom de *jambon*, & ſe mange préparée comme les betteraves. *Voyez* CORCHORE.

MELOCHITE. *Voyez* PIERRE-ARMÉNIENNE.

MELOCORCOPALI. C'eſt un fruit de la Province Corcopal aux Indes Occidentales ; il eſt gros comme une poire de coing, & a la figure d'un melon. L'arbre ſur lequel il croît, reſſemble beaucoup au cognaſſier. Ce fruit a un goût de ceriſe fort agréable ; il eſt un peu laxatif pour les étrangers ; mais les naturels du pays le trouvent très-nourriſſant.

MELOLONTE, *melolontha.* M. Geoffroi (*Hiſt. des Inſectes des environs de Paris*) donne ce nom à un ordre d'inſectes coléopteres, qui ont quatre articles à toutes les pattes, les antennes en ſcie poſées au devant des yeux. Ces inſectes reſſemblent à beaucoup d'égards au genre des chryſomeles : ils ont les bouts des pattes garnis de broſſes ou éponges ſur leſquelles ils poſent & s'appuient en marchant.

MELON, *melo. Tournefort* en diſtingue de ſept ſortes.

Le melon le plus ordinaire, *melo vulgaris*, eſt une plante cultivée, qui pouſſe ſur terre des tiges longues, ſarmenteuſes, rudes au toucher, ainſi que ſes feuilles, qui ſont plus petites & moins anguleuſes que celles du concombre. Des aiſſelles des feuilles naiſſent des fleurs jaunes, ſemblables à celles du concombre, un peu plus grandes que celles de la pomme d'amour, nombreuſes, dont les unes ſont ſtériles & les autres fertiles. A ces dernieres ſuccedent des fruits d'abord un peu velus, mais qui ceſſent de l'être en grandiſſant : leur figure & leur groſſeur ſont différentes, car les uns ſont gros comme la tête, d'autres petits ; les uns ſont ovales & liſſes, les autres preſque ronds, cordelés ou brodés & cannelés. Les uns & les autres ſont couverts d'une écorce aſſez dure & épaiſſe, de couleur verte & cendrée ; elle renferme une chair jaunâtre ou rougeâtre dans la maturité, humide, glutineuſe, coulante quand le fruit eſt trop mûr, d'une ſaveur agréable, douce comme du ſucre, & qui ſent quelquefois le muſc. Ce fruit eſt diviſé en pluſieurs loges, remplies d'un grand nombre de ſemences preſque ovales & applaties, médiocres, blanches, revêtues d'une écorce dure comme du parchemin, & contenant une amande douce, huileuſe & ſavoureuſe. Les loges qui entourent les ſemences, & qui ſont le cœur du melon, ſont compoſées d'une moëlle liquide, rougeâtre & de bon goût.

La chair du melon, qui eſt un fruit d'été, & l'une des productions du potager les plus délicieuſes, eſt humectante, réjouit le cœur & tempere les ardeurs du ſang, en un mot elle fournit un aliment agréable & aiſé à digérer, ſur-tout quand on le mange avec un peu de poivre & de ſel ou avec du ſucre, & qu'on boit de bon vin par-deſſus ; mais

l'excès

l'excès eſt dangereux, il produit des fievres, des vents & des coliques fâcheuſes, ſuivies quelquefois de dyſſenteries difficiles à guérir. Les vieillards, & ceux qui ſont d'un tempérament mélancolique, doivent s'en abſtenir. M. *Bourgeois* dit qu'on confit la chair du melon au ſucre & au vinaigre après en avoir enlevé l'écorce extérieure, & l'avoir piquée de cannelle & de clous de girofle ; on fait de cette maniere une compote qui eſt fort eſtimée & fort ſaine, qu'on mange avec le bouilli : elle peut ſe conſerver pluſieurs années. La ſemence du melon eſt une des quatre grandes ſemences froides majeures, & ſert également à faire des émulſions rafraîchiſſantes, utiles dans les chaleurs d'entrailles & dans les difficultés d'uriner. On tire de ſon amande une huile par expreſſion fort anodine, propre pour les âcretés de la poitrine, & pour effacer les taches de la peau.

Nous avons dit qu'il y a des melons de pluſieurs ſortes. Le premier eſt d'une forme ronde, un peu alongée ; il eſt bien cordelé : ſa chair eſt fondante, relevée & délicate ; c'eſt une eſpece de melon ſucrin. Le ſecond eſt de la même forme, mais il a les côtes marquées par des enfoncemens : ſa chair eſt plus ferme & n'eſt pas ſi délicate. Le troiſieme eſt l'eſpece la plus groſſe & la plus alongée, les côtes en ſont plus relevées, l'écorce plus épaiſſe, la chair ferme & moins exquiſe que celle des précédens. En général les meilleurs melons ſont ceux dont on tire la graine des pays chauds. Ceux qui réuſſiſſent le mieux dans les climats tempérés, ſont le *melon François :* le *maraiger* ou *maréché*, celui-ci devient très-gros ; le *melon des Carmes*, le *langeais*, le *ſucrin de Tours ;* le *melon d'Eſpagne* dont la chair eſt blanche, n'eſt d'uſage que dans les Provinces méridionales On lit dans l'Encyclopédie que ce qu'on vend ſi communément ſous le nom d'*écorce verte de citron*, eſt l'écorce préparée d'une eſpece de gros melon (c'eſt le *melon d'eau*) qui croît en Italie. Le *petit melon de Florence* ou *cantalupi* (cantaloupe), dont on diſtingue quatre ſortes, le vert, le noir, l'orangé, le blanc, tous ſont délicieux.

Culture du Melon.

En Italie & dans les climats chauds, patrie du melon, ſon fruit eſt d'un goût plus exquis ; on l'éleve en pleine terre, tandis que le melon ne ſe cultive que ſur couche dans ce pays-ci. Vers la fin de Janvier on ſeme la graine de melon ſur une couche un peu chaude, & dans une mélonniere très-expoſée au midi ; car il faut néceſſairement qu'elle ſoit

à l'abri des vents froids, ſoit par des murs hauts, ſoit par des briſe-vents faits de paille avec des perches. On doit faire tremper la graine quelques heures avant de la ſemer, & n'en mettre que trois ſous chaque cloche. La plante étant devenue un peu forte, on la tranſplante ſur une autre couche, on l'arroſe de temps en temps, ſur-tout dans les chaleurs, & on lui découvre un peu la cloche dans les beaux jours, pour lui renouveller l'air. Dès qu'on n'a plus rien à craindre du froid, on ôte la cloche; on arroſe légérement la plante juſqu'à ce qu'elle ſoit en fleur, puis on coupe les branches à un nœud au-deſſus de la fleur. Quand le melon eſt gros comme le poing, on réduit les arroſemens à un ſeul en trois jours; & lorſqu'il eſt parvenu à ſa groſſeur, on ne l'arroſe plus. On connoît que le melon eſt mûr, quand la queue veut ſe détacher du fruit, qu'il commence à jaunir du côté de la queue, & qu'il a une peſanteur conſidérable à raiſon de ſon volume. On en donne auſſi d'autres marques à-peu-près ſemblables, qu'on déſigne par ces trois mots latins, *pondus*, *odor*, *ſcabies* (le poids, l'odeur & les côtes raboteuſes). Etant cueilli on doit le mettre ſur de la paille fraîche dans un lieu ſec, & l'y laiſſer juſqu'à parfaite maturité. Le temps de le manger eſt lorſque ſon eau ne coule pas trop abondamment en le coupant, que ſa chair eſt moyennement ferme, demi-tranſparente; ſon écorce verte en dedans, ſa queue amere au goût: s'il eſt trop odoriférant, c'eſt une marque qu'il eſt paſſé: s'il rend un ſon creux, ou qu'il ſoit léger, c'eſt une marque qu'il n'eſt pas mûr, ou qu'il n'a pas d'eau. Il y a des Jardiniers qui prétendent que la graine la plus vieille eſt la meilleure, & qu'il la faut mettre tremper dix à douze heures dans du fort vinaigre, où l'on a délayé un peu de ſuie de cheminée, afin que les ſouris ou les mulots ne l'aillent point manger; ils ajoutent qu'il faut mettre ces graines dans le fumier, dont on aura garni chaque trou, deux par deux, à trois pouces de profondeur, & à ſix de diſtance les unes des autres; puis recouvrir la graine avec le fumier, & le fumier avec du terreau ſableux, obſervant de ne pas mêler enſemble les différentes couches. A l'égard des liqueurs préparées, que certains Jardiniers vendent pour macérer & arroſer la graine de melon, afin de la rendre ſucrée, &c. il faut un peu s'en méfier.

La culture du melon exige encore qu'on remue la terre qui eſt entre les trous, tous les quinze jours: il faut auſſi avoir ſoin de ſupprimer les petites tiges, & de tailler les autres avant la fleur; arroſer ſouvent le

jeune plant, avec une eau qui ne soit pas croupie. La plante étant fleurie, il ne faut retrancher d'autres feuilles que celles qui commencent à jaunir, ou celles qui tiennent aux branches supprimées par la taille, & non celles qui semblent presque couvrir le melon. Il faut aussi disposer la taille des tiges, de maniere qu'il ne reste à la plante que le moyen de donner quatre fruits: c'est là le moment de la seconde taille. La troisieme se fait sur toutes les fleurs, lorsque le fruit est aux trois quarts formé. On conserve au plus deux ou trois des fleurs à fruit, qui ont la plus belle apparence. Dans toutes les tailles on doit sarcler & remuer la terre, & prendre garde qu'il n'y ait des concombres ou potirons auprès, de crainte que la poussiere des étamines du concombre n'aille dans le pistil du melon, ce qui lui donneroit un goût de potiron.

Les couches des melonnieres doivent avoir les deux bouts exposés, l'un au Midi, & l'autre au Nord; on les fait au cordeau, on leur donne un pied & demi de haut, sur trois pieds de large par le bas, & deux pieds & demi par le haut; il faut couvrir le fumier de terreau, & distribuer les cloches en quinconce, sur trois rangs en lignes égales.

Il y a des Jardiniers qui sement maintenant les melons en pepiniere: pour cela il suffit d'avoir beaucoup de petites corbeilles d'osier fin, ou de jonc à claire voie, en forme d'un grand gobelet de trois pouces de diametre; remplir ces corbeilles de terreau bien comprimé, & mettre dans chacune deux ou trois graines de melons; ensuite en ranger une douzaine sous chaque cloche, remplir les intervalles de terreau, & garantir ces cloches des gelées, avec de grands paillassons, placés en pente du côté du Nord. De cette maniere, sur une couche de six pieds de long, & de deux pieds de large, il peut tenir quinze cloches de quatorze pouces de diametre; ce qui donnera une quantité de cent quatre-vingts corbeilles, qui seront en état de fournir à un pareil nombre de cloches sur les secondes couches. On a l'art de réchauffer les couches où le plant semble languir & se dessécher, en y mettant de nouveau fumier de cheval le plus chaud qu'on peut trouver, & le recouvrant de l'ancien fumier sec, afin d'en conserver la chaleur.

Nous avons dit que les fleurs du melon étoient, ainsi que celles du concombre, en partie stériles, & en partie fertiles. Les Jardiniers appellent *véritables fleurs*, celles qui contiennent le fruit; & ils donnent le nom de *fausses fleurs* à celles qui contiennent les poussieres dans les sommets de plusieurs étamines, adossées & élevées au milieu de la fleur.

Les Jardiniers arrachent très-communément ces prétendues fausses fleurs ; ce qui peut être à propos, quand les melons sont tous formés ; mais ils se trompent beaucoup, quand ils font d'abord main basse sur les fausses fleurs, car ce sont elles qui fécondent les fleurs à fruit. On a des exemples que des Jarediniers, à force de retrancher d'abord avec soin toutes les fausses fleurs, étoient enfin parvenus à n'avoir aucun melon.

MELON D'EAU, *anguria*, *citrullus dicta*. Espece de citrouille oblongue qui mûrit très-bien en Italie, & difficilement dans notre climat. On en distingue plusieurs sortes ; la chair en est blanche, rougeâtre, & peut-être la plus aqueuse de toutes les substances végétales. Dans les pays chauds on y boit avec plaisir son suc aqueux, il n'incommode pas & rafraîchit beaucoup ; des Confiseurs préparent le melon d'eau, & lui font prendre le goût de cédra & de bergamotte, ou tel autre qu'ils desirent. Sa graine est tantôt verte, tantôt noire, & tantôt rouge. Les Provençaux nomment cette espece de citrouille *pasteque*. Voyez au mot CITROUILLE.

MELON PÉTRIFIÉ ou MELON DU MONT-CARMEL, *melo Montis Carmel aut melopeponites*. Nom donné par plusieurs Naturalistes à des cailloux caverneux, chambrés, & dont les cavités sont remplies ou tapissées de cristallisations. Ces cailloux qu'on trouve particuliérement au Mont-Carmel, dans la Palestine, quelquefois en Egypte & en Allemagne, sont une sorte d'agate en masses arrondies, oblongues & de la forme d'un melon qui seroit uni en sa surface, & dont la croûte seroit grisâtre ou brune, susceptible de poli : on en trouve aussi une espece semblable en France, dans le Dauphiné près de Rémusat, dans un torrent qu'on nomme l'*Aigue ;* mais la base en est argileuse, grise-cendrée, & l'intérieur contient de très-beaux cristaux qu'on appelle *diamans du Dauphiné*. Ceux de Normandie ont une forme sphéroïdale & des mamelons intérieurs, revêtus de petits cristaux blancs-bleuâtres.

MELONGENE ou MAYENNE ou MERANGENE ou AUBERGINE, *melongena*. Plante dont *Tournefort* distingue douze sortes. Nous ne décrirons que les especes les plus usitées, soit en cuisine, soit en Médecine.

LA MELONGENE VULGAIRE, *melongena fructu oblongo violaceo*, a la racine fibreuse, & pousse communément une tige simple, & d'environ un pied de haut, grosse comme le doigt, ronde, rougeâtre, rameuse, couverte d'un duvet peu adhérent. Ses feuilles sont fort amples, assez

ſemblables à celles du chêne, vertes, pliſſées ſur leurs bords, & couvertes d'une poudre farineuſe. Ses fleurs ſont des roſettes à cinq pointes, blanches ou purpurines, ſoutenues par des calices hériſſés de petites épines rougeâtres, & diviſés en cinq ſegmens pointus : à ces fleurs ſuccedent des fruits oblongs, plus gros que des œufs, ſolides, liſſes, de couleur purpurine verdâtre, doux au toucher, & remplis d'une chair blanche, empreinte de ſuc, & qui contient des ſemences blanchâtres, applaties, qui ont le plus ſouvent la figure d'un petit rein.

Il y a une autre eſpece de mélongene dont le fruit naît boſſu, courbé, & ayant à-peu-près la figure d'un concombre, de couleur jaune ou cendrée, ou purpurine.

M. *Tournefort* diſtingue ce genre de plante de la morelle, par ſon fruit qui eſt ſolide, charnu & ſans cavité ; au lieu que celui de la morelle eſt mou & plein de ſuc.

Dans les pays chauds, & particuliérement dans nos Provinces méridionales de France (à Montpellier), on mange ces fruits en ſalade, ou cuits comme des concombres. Les habitans des Antilles font auſſi bouillir ce fruit après l'avoir pelé ; enſuite ils le coupent par quartiers, & le mangent avec de l'huile & du poivre. Ailleurs on le confit au vinaigre pour le manger en ſalade, de même que nos cornichons. En Egypte, dit *Belon*, on le fait cuire ſous la cendre ou dans l'eau, & on le ſert journellement ſur les tables. On en mange beaucoup auſſi aux Indes Orientales.

Quoique l'uſage de la mélongene ne paroiſſe pas pernicieux, cependant on ne ſe ſert guere dans nos climats de ſa plante en Médecine qu'extérieurement, dans les cataplaſmes anodins & réſolutifs, dans les hémorroïdes, les cancers, les brûlures & les inflammations ; & pluſieurs Médecins conſeillent à quiconque aime ſa ſanté d'en faire peu d'uſage, diſant que c'eſt un aliment non-ſeulement froid & inſipide, mais auſſi mauvais que les champignons : il excite des vents, des indigeſtions & des fievres. C'eſt peut-être ce qui a porté *Ray* & *Marcgrave* à ſoutenir, contre *Jean de Laët*, que notre mélongene eſt la même que le *belingela* des Portugais, le *bedingian* des Arabes, le *tongu* des habitans d'Angola, & le *macumba* de ceux de Congo, & ils ajoutent que comme ces fruits approchent des mandragores, quelques Modernes ont ſoupçonné que c'étoit une mandragore mâle, & que s'imaginant qu'ils

étoient mortels, ils les ont appellés *mala insana*. Mais nous avons dit ci-dessus qu'on en mange par-tout & beaucoup sans qu'il en résulte rien.

MELOPÉPONITE. *Voyez* MELON PÉTRIFIÉ.

MEMBRE MARIN ou PRIAPE DE MER, ou VERGE MARINE, en latin *mentula marina* ou *genitale marinum*, espece de zoophyte que les Naturalistes ont nommé ainsi à cause de sa ressemblance en quelque sorte avec le membre viril. *Gesner*, *Aldrovande*, *Ray*, &c. en distinguent deux especes. On prétend que ces zoophytes ne deviennent la nourriture d'aucun poisson; &, selon *Belon* & *Rondelet*, on n'en trouve sur le bord des rivages, que dans les lieux où il y a des patelles & des oursins. Ils sont d'une couleur rousse, ronds & quelquefois longs d'un pied; leur grosseur est alors celle d'un bras médiocre; leur corps est sans os. Ils s'alongent, s'enflent ou se racourcissent comme les sangsues. Leurs mouvemens sont lents; & dans leur marche serpentante ils paroissent remplis de nœuds. J'en ai trouvé d'attachés à des pierres sous le grand bastion de Brest; ils étoient tellement ramassés ou racourcis, qu'ils n'étoient pas plus gros qu'un œuf de poule : leur peau étoit dure comme de la corne ou du cuir; elle me parut semblable à un opercule cartilagineux, transparent & ridé : la pointe de mon couteau glissoit dessus plutôt que de le percer; cependant avec la patience je vins à bout de la pénétrer, mais sans pouvoir faire étendre l'animal.

Lorsque ce zoophyte se remue de son plein gré, sa peau se ramollit; elle est flasque quand il est mort. Il a deux especes de trompes d'un pied de longueur, mais qui ont à peine six doigts quand il les retire : c'est par les cavités ou trous qui sont à ces especes de trompes ou cornes, qu'il s'attache si fortement aux pierres. A la partie antérieure de sa tête, il fait sortir un nombre de suçoirs capillaires, dont il se sert pour approcher de sa bouche tout ce qu'il touche. Sa bouche paroît garnie de petits osselets qui sont autant de dents : elle est assez ample pour y faire entrer d'assez gros coquillages entiers. Ses excrémens sont mucilagineux, blancs, & deviennent aussi durs que des cordes à boyau. Des Auteurs disent que ce zoophyte a deux trous, un à chaque bout, par lesquels il tire l'eau & la fait jaillir très-haut quand on le touche. *Voyez* JET D'EAU MARIN.

Il y a de ces ſortes de zoophytes qui ont la figure d'une maſſe informe, inégale, tubéreuſe, percée de pluſieurs trous; d'autres qui ſont ramaſſés & ont la figure d'un gland. *Voyez* ZOOPHYTE.

MEMPHITE ou CAMÉE. *Voyez* ONIX.

MENDOLE, *mœna.* Eſpece de petit poiſſon de mer écailleux, marqué à chaque côté d'une tache preſque ronde, noire ou azurée ou jaune: il eſt blanc en hiver & dans le printemps; mais dans l'été il eſt quelquefois varié par tout le corps de beaucoup de couleurs différentes. Il y en a de petits ou gros comme le doigt, & d'autres comme de petits harengs. Ce poiſſon a le muſeau pointu, la tête plate, les dents menues, & deux pierres dans la tête. On prétend que quand la femelle commence à s'emplir d'œufs, le mâle change de couleur; il devient noir, & ſa chair eſt mauvaiſe & puante: la femelle au contraire eſt meilleure quand elle eſt pleine. Elle fraie en hiver.

La chair du mendole eſt fort agréable & de bon ſuc; elle eſt meilleure frite que bouillie: on la conſerve ſouvent dans de la ſaumure. Ce poiſſon ſe nomme à Rome *menola*, à Marſeille *cagarel*, en Languedoc *juſele*, & ſur les Côtes de la mer Adriatique *ſclave.*

MÉNIANTHE ou TREFLE DE MARAIS ou TREFLE D'EAU ou TREFLE DE CASTOR, *Menianthes paluſtre latifolium & tryphillum*, TOURNEF. C'eſt une plante qui croît dans les marais & autres lieux aquatiques, en terre maigre. Sa racine eſt genouillée, longue, blanche & fibrée: ſes feuilles ſont attachées au nombre de trois, ſur de larges & longues queues, un peu ſemblables à celles des feves pour la figure & la grandeur; quelquefois arrondies, d'autres fois pointues. Il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur d'un pied & demi, liſſe, menue, verte, qui porte un bouquet de fleurs en entonnoir, d'une blancheur purpurine. Leur pavillon eſt découpé en cinq lobes: elles ont cinq étamines & un piſtil, & ſont bordées dans leur contour d'une frange de poils. A ces fleurs ſuccedent des fruits ordinairement oblongs, qui renferment des ſemences ovales, rouſſes ou jaunâtres, & d'un goût amer. Cette plante hors de l'eau ne dure pas long-temps; elle fleurit en Mai & Juin; elle varie pour la grandeur, ſuivant les lieux. La décoction de cette plante eſt déſagréable, mais très-propre contre le ſcorbut de terre, la goutte & l'hydropiſie. On la recommande encore dans les pâles-couleurs, les ſuppreſſions des regles & les obſtructions invétérées. Quant aux uſages économiques, *voyez au mot* BUCK-BEAN. Le ménianthe

eſt en très-grande réputation en Allemagne, même pour la néphrétique & le crachement de ſang. C'eſt en ce pays une panacée dans preſque toutes les maladies déſeſpérées. Cette plante eſt au plus une variété du *buck-bean*. Voyez ce mot.

MENSTRUE, MENSTRUEL. Évacuation périodique de ſang, connue ſous le nom de *regles*, *ordinaires*. C'eſt le *catamenia* des Médecins Latins. Cet écoulement eſt l'effet de la pléthore, dit le Docteur *Freind*. Voyez à l'article HOMME de ce Dictionnaire.

MENTHE, *mentha*. Des Botaniſtes rangent ſous ce nom beaucoup de plantes : ſavoir, 1°. la menthe commune ou domeſtique ou herbe du cœur, dont nous avons parlé ſous le nom de *baume des jardins* : voyez ce mot ; 2°. la menthe friſée ou crêpue ; 3°. la menthe à épi & à feuille étroite ; 4°. la menthe aquatique ou le baume d'eau à feuille ronde ; 5°. la menthe ſauvage ou le menthaſtre ; 6°. les eſpeces de pouliot, le calament des marais, même l'herbe du coq, &c. Mais cette derniere eſt une plante corimbifere qui, ſelon M. *Deleuze*, eſt du genre de la tanaiſie.

Toutes les eſpeces de menthe ſont vermifuges, carminatives, hyſtériques, & arrêtent cependant les fleurs blanches & le cours des regles immodérées ; elles facilitent la digeſtion, arrêtent le vomiſſement & corrigent les vices de l'eſtomac : on préfere la menthe des jardins. Leur odeur tient du baume & du citron : elles ont une reſſemblance générale : elles abondent en huile eſſentielle.

La *menthe friſée* porte auſſi le nom de *baume friſé*, *mentha criſpa*, *verticillata* ; ſes feuilles ſont plus grandes que celles du baume des jardins, d'un vert noirâtre, plus gaudronnées & comme crêpues. Cette plante que nous cultivons dans nos jardins, eſt très-commune dans la Sibérie ; elle a particuliérement la vertu de réſoudre le lait coagulé, & de faire paſſer le lait aux femmes ſi on l'applique en cataplaſme ſur les mamelles. En Afrique on en tire par diſtillation une huile limpide peu colorée, qui priſe à la doſe de huit gouttes dans de l'eau, excite ſinguliérement l'appétit vénérien : quand on porte une goutte de cette huile eſſentielle ſur la langue, il ſemble qu'on a d'abord la bouche enflammée ; mais bientôt après l'on reſſent une fraîcheur ſinguliere, qui ſe diſtribue par tout le corps, & qui produit à-peu-près l'effet que l'on reſſent quand l'on avale un morceau de ſucre imbibé d'éther acéteux : autant cette eſſence excite à l'amour, autant elle empêche la fécondité. L'huile

eſſentielle

ėſſentielle de la menthe friſée de notre pays, ne paroît pas produire le même effet que celle de Guinée.

La *menthe à épi & à feuilles étroites*, *mentha anguſtifolia ſpicata*, s'appelle auſſi la *menthe romaine* ou de *Notre Dame*. La poſition de ſes rameaux inférieurs & celle des feuilles eſt en forme de croix, par rapport aux ſupérieures. Le ſuc de cette plante bu dans du vinaigre, arrête le hoquet; ſes feuilles trempées dans le lait l'empêchent de ſe cailler promptement dans l'eſtomac.

La *menthe aquatique* ou *baume d'eau* à feuilles rondes & rouges, *mentha rotundi-folia paluſtris ſeu aquatica major*, porte des feuilles qui reſſemblent aſſez à celles de la menthe crêpue. On les applique ſur le front dans la douleur de tête, & on s'en ſert contre les piqûres des guêpes & des mouches à miel. La menthe aquatique à larges feuilles eſt le pouliot royal, *pulegium regium.*

La *menthe ſauvage* ou le *menthaſtre* ou le *baume d'eau à feuille ridée*, *menthaſtrum aut mentha ſylveſtris rotundiore folio*, a des fleurs ſemblables à celles du baume des jardins. M. *de Tournefort* aſſure que la tiſanne de cette menthe eſt bonne pour les vapeurs : elle eſt encore excellente pour les vers. Elle entre auſſi dans les bains utérins & nervins. M. *Bourgeois* prétend que les ſommités de cette plante broyées entre les doigts & miſes dans les oreilles, diſſipent les bruiſſemens cauſés par un dépôt d'humeurs ſéreuſes & froides, de même que la ſurdité qui provient à la ſuite de ces dépôts.

On cultive dans la plupart des jardins ces différentes ſortes de menthes qui croiſſent naturellement dans les environs de Paris.

La *menthe-coq* eſt une eſpece de tanaiſie connue ſous le nom vulgaire de *coq des jardins :* voyez ce mot.

MENUISIERES. Nom que les payſans donnent aux *abeilles perce-bois :* voyez au mot ABEILLE.

MER, *mare*. C'eſt cet aſſemblage immenſe d'eau ſalée qui environne de tous côtés les Continens, & qui pénetre en pluſieurs endroits dans l'intérieur des terres, tantôt par des ouvertures aſſez larges, tantôt par des détroits, ce qui forme de petites mers méditerranées, dont les unes participent immédiatement aux mouvemens de flux & reflux, & dont les autres ſemblent n'avoir rien de commun avec la grande mer, que la continuité du fluide. L'eau de la mer eſt la plus abondamment répandue dans le monde, *voyez* ABYME : elle eſt ordinairement peu limpide ; étant

vue en maſſe elle paroît d'un bleu verdâtre fort léger; elle eſt d'une ſaveur âcre, amere, ſalée, d'une odeur marécageuſe & comme bitumineuſe, qui provoque quelquefois des nauſées.

L'eau marine eſt très-peſante; ſa peſanteur ſpécifique eſt à l'égard des eaux ſimples, ce qu'eſt 73 à 70, c'eſt-à-dire, qu'un pied cube d'eau de la mer peſe 73 livres, tandis qu'un pareil volume d'eau de riviere ne peſe que 70 livres; c'eſt à cauſe de cet excès de peſanteur dûe aux parties de ſel marin, &c. dont elle eſt chargée, qu'elle gele difficilement, & qu'elle s'évapore à l'air moins promptement que les eaux douces; c'eſt encore par la même raiſon qu'un vaiſſeau prend une hauteur d'eau moins conſidérable dans la mer que dans un fleuve. *Voyez* ſur la peſanteur différente entre les eaux de diverſes mers le *Journal des Obſervations phyſiques*, &c. du Pere *Feuillée*, *tome I. II. & III.*

Au reſte, l'eau des différentes mers eſt plus ou moins chargée de ſel; les Navigateurs atteſtent que dans la mer du Sud ſous l'équateur & dans les pays méridionaux, il y a plus de ſel en pleine mer, & que l'eau y eſt plus froide que vers les pays du Nord & vers les pôles de la terre. La mer des Côtes de Hollande contient un neuvieme de ſel; celles des côtes d'Eſpagne & de la Méditerannée en portent bien davantage. En Suede, près de Carlſcroon, l'eau de la mer ne contient qu'un trentieme de ſel; plus loin, elle eſt ſi peu chargée de ſel, qu'elle gele en grandes maſſes. Voilà pourquoi la mer du fond du Groënland ou du Spitzberg eſt preſque toute couverte de glaces; ce qui l'a fait nommer *mer glaciale :* voyez ce mot. La mer étant plus ſalée en certains endroits que dans d'autres, on en peut auſſi attribuer le phénomene à la différence de l'évaporation de ſes eaux. On ſait que dans la mer du Sud, dont les vagues ſont rapides & tumultueuſes, & ſur-tout entre les Tropiques où le ſoleil agit plus ou moins perpendiculairement, l'évaporation eſt certainement plus forte que dans nos climats; auſſi la mer y eſt-elle plus ſalée (le Pere *Feuillée* prétend avoir obſervé que l'eau de la mer eſt plus légere ſous l'équateur qu'entre les Tropiques & dans les mers qui ſont avant les Tropiques; des Savans ont objecté que cette différence de peſanteur dans l'eau de la mer pouvoit avoir pour cauſe la dilatation des eaux de la mer, & de ſon aréometre même dans des régions auſſi chaudes que celles qui ſont placées ſous l'équateur.). L'évaporation & la ſalure ſont peu conſidérables dans les

mers du Nord, parce que le ſoleil eſt peu vertical & peu actif dans ces climats glacés, & il eſt de fait qu'il y pleut bien moins communément, tandis que les pluies cauſées par l'évaporation des eaux des pays méridionaux tombent abondamment & fréquemment dans la Zone torride. On peut encore ajouter que l'abondance d'eau douce que les fleuves portent dans la mer du Nord, en temperent la ſalure dans un grand eſpace; c'eſt ainſi que la mer blanche n'eſt nullement ſalée à l'embouchure de la grande riviere d'Oby en Sibérie. Quant à la ſalure propre de la mer, elle eſt dûe à des bancs inépuiſables de ſel qui ſe trouvent, ſelon quelques-uns, dans le fond de cet élément, ou à des amas immenſes de ſel gemme qui ſont répandus ſur la terre, & que les pluies qui ſe rendent à la mer, diſſolvent continuellement. *Voyez à l'article* SEL GEMME.

La couleur foncée qu'ont les eaux de la mer en certains endroits, n'eſt qu'une ſuite de la profondeur de cette maſſe d'eau qui abſorbe les rayons de la lumiere. L'eau de la *mer rouge* ou du golfe arabique, roule ſur un ſable rougeâtre; la *mer verte* des côtes d'Afrique abonde en fucus & autres plantes marines verdâtres qui réfléchiſſent cette couleur; la *mer bleue* eſt le lac Aral. Vers le pôle du Nord la mer paroît être de couleur noire, brune ſous la Zone torride, blanchâtre dans les détroits. Lorſque le ſoleil ſe couche, la mer paroît ſouvent tout en feu en ſuperficie, parce que la lumiere de cet aſtre eſt portée horizontalement ſur tous les flots qui la renvoient & la réfléchiſſent en cent façons, ce qui produit le plus bel éclat & les plus riches couleurs. Si la mer eſt agitée, on voit alors ſur les ondes ſuccéder le blanc à la couleur cendrée, le pourpre au blanc, puis le vert faire place au plus bel azur. Le Comte *de Marſigli* a obſervé que les flots ou vagues de la Méditerranée s'élevent pendant les tempêtes à environ huit pieds au-deſſus de leur hauteur ordinaire, & l'on a éprouvé que ceux de la mer Baltique s'élevent encore plus haut.

On a inſéré dans la *Gazette de Littérature* & dans le *Journal de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle, &c.* une découverte qui mérite d'être examinée par l'importance dont elle eſt. *Pline*, & après lui divers Auteurs, tels que *Plutarque*, *Ariſtote*, ont avancé que l'huile calme les flots de la mer, & que les Plongeurs de leur temps en prenoient dans leur bouche pour la répandre : mais ce moyen de calmer les vagues de l'eau paroiſſoit abſurde & étoit mis au rang des fables de l'Antiquité :

rien ne paroît cependant plus vrai, si nous devons nous en rapporter aux témoignages les plus respectables & les plus multipliés. Les preuves de ce phénomene si étrange au premier coup d'œil, viennent d'être produites en Angleterre, selon une lettre adressée à la Société Royale par le célebre M. *Franklin*, l'un des meilleurs Observateurs & des plus sages Philosophes de ce siecle, & précédée d'une autre lettre sur le sujet dont il est question, à un ami de ce grand Physicien. Voici l'extrait de ces deux lettres. On lit dans la derniere : « Tout ce qu'on » m'a rapporté de l'expérience de M. *Franklin* me paroît un peu exa- » géré. *Pline* dit à la vérité que cette propriété de l'huile étoit connue » des Plongeurs de son temps, qui s'en servoient afin de voir plus » clair au fond de l'eau. M. *Gilfred Lawson*, qui a servi long-temps » dans les troupes de Gibraltar, m'assure que les Pêcheurs de cet » établissement sont dans l'usage de verser un peu d'huile sur la » mer, afin qu'en calmant son agitation, ils puissent voir les huîtres » qui sont au fond : cette pratique s'observe de même sur les autres » parties de la côte d'Espagne. Les Marins ont aussi observé de nos » jours que le sillage d'un vaisseau nouvellement *espalmé* agite beaucoup » moins l'eau que celui d'un vaisseau auquel on n'a pu donner le suif » depuis long-temps. M. *Pennant* rapporte une autre observation faite » par ceux qui font la pêche du veau marin en Ecosse (*British Zoolo-* » *gy, vol. IV*, art. *Scal.*) : lorsque ces animaux dévorent un poisson très- » huileux, ce qu'ils font facilement au fond de la mer, étant parfaite- » ment amphibies, on remarque que la mer à la surface est d'une » tranquillité singuliere, ce qui apprend à ces Pêcheurs que c'est en » ces endroits qu'ils doivent chercher les veaux marins. *Pline* sera » donc encore une fois justifié : si les expériences annoncées sont exactes » & authentiques, on pourra ajouter foi à un autre phénomene bien » plus surprenant & dont *Pline* a parlé : cet Auteur assure aussi qu'*on* » *calme une tempête en jettant un peu de vinaigre dans l'air* ».

Au reste plus on étudie la Nature, plus on apprend à suspendre son jugement sur ce qui est faux ou vrai, possible ou impossible. La Philosophie a détruit bien des erreurs accréditées par le long témoignage des nations & des siecles ; mais elle a aussi quelquefois rejeté trop légérement des opinions qui lui paroissoient absurdes, & dont le temps ou le hasard ont prouvé la vérité. On ne sauroit trop répéter que le doute est le commencement de toute bonne philosophie, & c'en est

trop ſouvent le terme. Mais revenons à notre ſujet. Les Pêcheurs de S. Malo, ſur le grand Banc & ſur l'Iſle de Terre-Neuve, ſont dans l'uſage de retirer des foies de morues une aſſez grande quantité d'huile. A leur retour pour l'Europe, lorſqu'ils ſont battus par de violentes tempêtes, il eſt arrivé ſouvent qu'ils ont jeté à la mer quelques tonneaux de cette huile, à laquelle ils prétendent reconnoître par expérience & depuis long-temps la propriété de calmer les flots, & de les empêcher de ſe briſer trop violemment contre les vaiſſeaux. Voici maintenant l'extrait de la lettre du Docteur *Franklin* au Docteur *Brownrigg*.

Les Modernes mépriſent quelquefois trop légérement les Anciens; & les Savans ne font pas toujours aſſez d'attention aux connoiſſances du vulgaire. En 1757 je me trouvai en mer au milieu d'une flotte de quatre-vingt-dix vaiſſeaux deſtinés contre Louisbourg, & je remarquai que le remoût au-deſſous de deux vaiſſeaux étoit uni & tranquille, pendant que ſous les autres l'eau étoit très-agitée par le vent qui ſouffloit grand frais. Ne pouvant me rendre compte à moi-même de cette différence, j'en parlai au Capitaine, & lui demandai là-deſſus ſon avis. *Les Cuiſiniers ont ſans doute*, me répondit-il, *vidé par les dalots leur eau graſſe, ce qui aura un peu graiſſé les côtés de ces bâtimens.* Sa ſolution ne me ſatisfit pas d'abord, mais en réfléchiſſant je me rappelai ce que *Pline* a dit ſur le même ſujet; ainſi je réſolus d'examiner à la premiere occaſion par des expériences les effets de l'huile ſur l'eau. En 1762 je fis encore un voyage ſur mer, & j'obſervai pour la premiere fois le calme que produiſoit l'huile ſur l'eau agitée dans une lampe de verre que j'avois ſuſpendue au plancher de la chambre du Capitaine. J'examinois ſans ceſſe ce phénomene, & je cherchois à en découvrir la raiſon. Un vieux Capitaine de Marine me dit que c'étoit un effet de la propriété de l'huile qui rend unie l'eau lorſqu'on en verſe deſſus; & il ajouta que les *Bermudiens* employoient cet expédient pour harponner le poiſſon qu'ils ne pouvoient pas voir quand la ſurface de la mer étoit agitée par le vent. Il m'apprit encore que lorſque les Pêcheurs de Lisbonne veulent rentrer dans le Tage, ſi la houle trop forte ſur la barre leur fait appréhender qu'elle ne rempliſſe leurs bateaux, ils vident dans la mer une bouteille ou deux d'huile, ce qui calme les briſans, & leur permet de paſſer en ſureté : j'ai appris auſſi que les Plongeurs de la Méditerranée travaillant ſous l'eau, la

lumiere du ſoleil qui eſt interrompue par la réfraction d'une multitude de petites vagues, n'arrive à eux que briſée & très-foible : que de temps en temps ils vomiſſent de leur bouche une petite quantité d'huile qui en montant à la ſurface la rend unie, & permet à la lumiere d'arriver plus directement à eux. J'ai fait un jour cette expérience ſur l'étang de Clapham : le vent élevoit alors de groſſes rides ſur la ſurface : j'y répandis une partie d'une petite bouteille d'huile : je vis cette huile s'étendre avec une rapidité étonnante ſur la ſurface, mais elle n'applanit pas les vagues, parce que je l'avois d'abord jettée au côté ſous le vent de l'étang où les vagues étoient plus grandes, & où le vent rejettoit l'huile ſur le bord. J'allai enſuite au côté du vent où les vagues commençoient à ſe former : une cuillerée d'huile que j'y répandis, produiſit à l'inſtant ſur l'eſpace de pluſieurs verges en carré, un calme qui s'étendit par degrés juſqu'à ce qu'il eût gagné la côte ſous le vent, & bientôt l'on vit toute cette partie de l'étang, qui étoit d'environ un demi-acre, auſſi unie qu'une glace.

Une goutte d'huile qu'on fait tomber ſur une table de marbre ou ſur une glace, toutes deux placées horizontalement, reſte au même endroit, & s'étend très-peu; mais lorſqu'on la jette ſur de l'eau, elle s'étend à l'inſtant de tous côtés à une diſtance conſidérable, & avec une célérité extraordinaire ; elle devient même aſſez mince pour y produire les couleurs priſmatiques ; & au-delà de ce premier cercle elle s'amincit inſenſiblement juſqu'à n'être plus ſenſible que par les vagues qu'elle calme, & qu'elle rend unies. Il ſemble que dès qu'elle a touché l'eau, il s'exerce entre les particules qui la compoſent, une répulſion mutuelle, & ſi forte qu'elle agit ſur les autres corps légers, nageant à la ſurface comme les pailles, les feuilles, &c. & les force à s'éloigner des environs de la goutte, en laiſſant tout-autour de ce centre un grand eſpace dégagé de tout corps étranger.

Le Chevalier *Pringle* ſe trouvant en Ecoſſe, apprit que les pêcheurs de la baleine découvrent de loin où ſont les colonnes de harangs, parce que l'eau eſt tranquille & unie dans ces endroits, peut-être à cauſe de quelque huile ou corps graiſſeux qui s'échappe, s'exhale des corps de ces poiſſons.

Un habitant de Rhode-Iſland en Amérique, m'a dit avoir obſervé que le Havre de Newport eſt toujours calme & tranquille pendant que les bâtimens de la pêche de la baleine y mouillent. Les orties de mer

(*blubbers*) qu'on entaſſe au fond de cale, & les barils qui diſtillent à travers les douves une huile qui tombe ſur l'eau qu'on pompe de temps en temps pour nétoyer le bâtiment, c'eſt ſans doute cette même huile qui s'étend ſur toute la ſurface de l'eau dans le Havre, & qui empêche qu'il ne s'y forme des vagues. M. *de Tenguagel* a mandé de Batavia (le 15 Janvier 1770) à M. le Comte de *Bentink*, que la Compagnie Hollandoiſe doit le ſalut d'un de ſes vaiſſeaux à une quantité d'huile verſée contre la haute mer, près des Iſles Paulus & Amſterdam.

Ceci étant, on viendroit ſans doute à bout d'appaiſer par-tout les vagues, ſi on pouvoit ſe placer à l'endroit où elles commencent à ſe former. Il eſt rare, & ſouvent impoſſible, de prendre cette poſition dans l'Océan ; mais il ſeroit peut-être aiſé, dans des cas particuliers, de modérer la violence des vagues lorſqu'on ſe trouve au milieu des eaux, & de prévenir des briſans lorſqu'ils ſont dangereux.

Rien n'empêche l'air & l'eau de ſe toucher : la machine pneumatique démontre qu'il n'y a point de répulſion entre ces deux élémens. Le vent qui n'eſt qu'un air en mouvement, en frappant la ſurface unie de l'eau, la frotte & y forme des rides, leſquelles ſervent à produire d'autres vagues ſi le vent continue. La plus petite vague une fois formée, ne ſe calme pas ſur le champ, & ne laiſſe pas en repos l'eau qui l'avoiſine ; ainſi une pierre qu'on laiſſe tomber dans un étang, excite d'abord autour d'elle un cercle qui en forme un ſecond ; le ſecond un troiſieme, & ainſi de ſuite dans une eſpace d'une fort grande étendue. Une petite puiſſance qui agit ſans ceſſe, produit une grande action ; le vent agiſſant continuellement ſur les petites vagues formées les premieres, elles augmentent toujours en grandeur, quoique la force du vent ne devienne pas plus grande ; elles s'élevent peu-à-peu, & elles étendent leurs baſes juſqu'à ce que chaque vague contienne une groſſe maſſe d'eau qui, étant en mouvement, agit avec une grande force. Lorſque le vent eſt ſi fort que les vagues ne ſont pas aſſez promptes pour obéir à ſon impulſion, le ſommet de ces vagues étant plus mince & plus léger, elles ſont pouſſées en avant, briſées & converties en écume blanche. Le vulgaire appelle les ſommets hériſſés & écumans *chapeaux blancs*. Mais s'il y a une répulſion mutuelle entres les particules d'huile, & qu'il n'y ait point d'attraction entre l'huile & l'eau, l'huile une fois étendue à une grande diſtance s'oppoſe à tout contact immédiat, à tout frottement. Le vent en ſoufflant ſur l'eau, au lieu d'y produire les premieres rides qui ſont les élémens des

vagues, ne fait que gliſſer deſſus. Par la même raiſon lorſque les lames ou les vagues ſont huilées en leur ſurface, le vent en paſſant deſſus les comprime, & contribue plutôt à les abaiſſer qu'à les agrandir. C'eſt ainſi qu'on explique le phénomene en queſtion.

Nous ne pouvons diſconvenir de l'authenticité de ces faits, & nous croyons bien que l'huile peut empêcher que le vent ne commence les grandes rides, ne forme de nouvelles vagues, qu'elle diminue même la force de celles qui ſe ſont élevées les premieres: mais l'huile ayant une extenſion déterminée, elle n'empêchera pas que les vagues produites au loin ne procurent un refoulement ondulatoire & aſſez relatif même, ſur les endroits où l'on aura verſé de l'huile, parce que le fluide de l'eau eſt homogene, que la puiſſance des premieres vagues formées au loin ſe communique à celles qui ſont ſous la pellicule d'huile, ces dernieres ſubiſſent une impulſion mécanique, un ſoulévement à la ſurface préparé de loin, dont l'action oſcillatoire s'eſt imprimée à toute la maſſe; & comme il y a infiniment trop de diſtance entre l'effet & la cauſe, le mouvement des vagues ne ceſſera, à l'endroit où l'huile ſe ſera étendue, qu'après un certain temps. Nous convenons encore que la ſurface du vaiſſeau qui mouille peut s'oindre d'huile, & réprimer par ce moyen une grande partie des ſecouſſes rudes des vagues que reſſentent ceux qui ſont ſur le vaiſſeau. De l'huile verſée ſur les houles fortes près d'une côte ne produira aucun effet, & l'on ſait que lorſque le vent ceſſe tout-à-coup, les vagues qu'il a excitées ne retombent pas ſubitement; elles s'appaiſent graduellement, & ſont long-temps à ſe mettre de niveau. Ainſi *le moyen de calmer les vagues avec de l'huile*, ne peut au plus avoir quelque effet qu'en pleine mer, & dans un petit eſpace, encore faut-il être à l'ancre, ou faire des bordées au-deſſus du vent, jeter l'huile un peu abondamment & en avant du ſillage. Le vaiſſeau marche mieux ſur cette traînée graſſe, il ſemble même la préférer.

On appelle la grande mer *Océan*, & on le diſtingue, par rapport aux quatre points du monde, en *Océan Septentrional* ou *Glacial*, *Océan Occidental* ou *Atlantique*, *Océan Méridional* ou *Ethiopien*, *Océan Oriental* ou *Indien*.

On ſubdiviſe encore l'Océan en pluſieurs mers, qui portent les noms des pays dont elles baignent les côtes; ainſi l'on dit la mer d'Irlande, la mer de Danemarck, la mer Baltique, &c. L'Océan Septentrional ou Hiperboréen comprend la mer d'Allemagne ou du Nord, une partie de

la

la mer d'Angleterre, celle d'Ecoſſe, la mer de Danemarck, la mer Baltique, celle de Norwege, la mer de Moſcovie, & tout ce qui environne le Continent Arctique. L'Océan Oriental comprend les mers de la Chine, des Indes, de l'Arabie & de l'Archipel. L'Océan Méridional comprend les mers de Zanguebar, des Caffres & de Congo: & l'Océan Occidental contient les mers de Guinée, du Cap vert, des Canaries: la mer Méditerranée, les mers d'Eſpagne, de France & des Iſles Britanniques. La mer du nouveau Continent ſe diviſe en mer du Sud ou Pacifique & en mer du Nord. Celle-ci comprend les mers du Canada, du Mexique, du Bréſil, du Paraguay & de la Magellanique; celle du Sud que l'on appelle auſſi *Océan pacifique*, contient la mer du nouveau Mexique ou de Californie; celle du Pérou & du Chili. Il y a des mers qui n'ont point de communication viſible avec les autres mers: telle eſt la mer Caſpienne qui ſe voit en Aſie entre la Tartarie, le Royaume de Perſe, la Géorgie & la Moſcovie: on ſoupçonne cependant qu'elle a une communication ſouterraine avec le golfe de Perſe. Ses eaux ſont plus ſalées vers le milieu que vers les côtes. On donne le nom de *golfe* aux bras de mer qui s'avancent dans la terre, comme le golfe de Veniſe, qu'on nomme mer Adriatique, le golfe de Lépante de la Morée, le golfe d'Engia, & le golfe Arabique. Les mers intérieures ou qui entrent dans les Continens, ſont la mer Vermeille en Amérique, la mer Caſpienne, le golfe Perſique, les mers de Corée & de Kamtſchatka en Aſie: les mers extérieures ſont celles qui environnent les Continens. Enfin on donne le nom de *Détroit* ou *Pas* à un canal entre deux terres par où deux mers ſe communiquent, comme le Détroit de Gibraltar, le Pas de Calais & le Fare de Meſſine. Ce qu'on appelle *Baie de mer*, eſt un lieu le long de la côte, où il y a aſſez de fond pour s'y retirer & ſe mettre à couvert de la tempête. Le milieu intérieur d'une baie a plus d'étendue que ſon embouchure, telle eſt la *Baie d'Hudſon* & la *Baie de tous les Saints* en Amérique.

C'eſt par une ſuite de la dépendance des configurations du baſſin de la mer avec le prolongement & le giſſement des montagnes, que la profondeur à la côte eſt proportionnée à la hauteur de cette même côte; & que ſi la plage eſt baſſe & le terrain plat, la profondeur eſt petite, tandis qu'un promontoire élevé s'abaiſſe ſous les flots par une pente rapide.

Nous avons dit que l'eau de la mer eſt la moins évaporable à l'air de

toutes les eaux; cependant c'eſt de la vaſte étendue de l'Océan que s'élevent dans l'atmoſphere ces vapeurs qui, étant condenſées, forment les nuages deſtinés à porter le rafraîchiſſement & la fertilité dans les pays les plus éloignés.

On ſait que la mer eſt un autre monde peuplé d'animaux dont le génie & les talens nous ſont bien inconnus. Les petits poiſſons ne viennent ſur les bords de la mer, que dans un temps calme; les gros poiſſons qui préſentent une plus grande maſſe à l'effort des eaux agitées, ſont ſouvent jettés involontairement ſur ſes parages. On croiroit, à voir la mer agitée & toute écumante, qu'elle va enſevelir les vaiſſeaux dans ſes vagues profondément entr'ouvertes, ou qu'elle va quitter ſon lit & inonder les terres; mais elle eſt ſujette à des lois qui, en la reſſerrant vers ſon milieu, la répriment auſſi du côté de la terre. Ce mouvement des eaux de la mer agitée par les vents, s'appelle *ondulation* ou *fluctuation.*

La mer préſente un autre phénomene bien digne d'admiration & de l'étude des Philoſophes; ſes eaux ont deux mouvemens périodiques par leſquels la mer s'éleve & s'abaiſſe alternativement deux fois par jour en coulant de l'Equateur vers les Pôles, & réfluant des Pôles vers l'Equateur. Tous les jours l'eau de l'Océan eſt entraînée pendant ſix heures de ſuite du Midi au Septentrion, & s'éleve tantôt plus, tantôt moins ſur les côtes: c'eſt ce qu'on appelle le *flux de la mer:* elle eſt environ quinze minutes dans la même hauteur; après quoi elle ſe retire & continue ſix heures durant à s'abaiſſer. Ce retour des eaux du Nord au Midi, & de nos côtes vers la haute mer, eſt ce qu'on appelle le *reflux.* L'eau demeure auſſi environ quinze minutes dans ſon plus grand abaiſſement, & eſt retirée à plus d'une demi-lieue de certaines côtes, après quoi le flux recommence vers les terres. Cette inaction de deux fois quinze minutes par vingt-quatre heures, fait que le flux de la mer ſuit le cours de la lune. On prétend que c'eſt notamment la gravitation de cet aſtre qui opere ce phénomene ſur la mer; auſſi eſt-il vrai que l'on a pleine lune & grande & forte marée dans le même temps, tandis que la plus baſſe & la plus lente marée eſt dans le dernier quartier de la lune. L'illuſtre *Newton* attribue cet effet à l'attraction que le ſoleil & la lune exercent ſur les eaux de l'Océan. C'eſt dans l'ouvrage de ce grand homme qu'il faut voir la démonſtration & l'explication des phénomenes innombrables que préſente ce point de phyſique. C'eſt auſſi dans l'Hiſtoire Naturelle de M. *de Buffon* (dans le volume de la *Théorie*

de la Terre) qu'il faut voir expliqué avec énergie le même phénomene du flux & reflux de la mer. On peut encore consulter les savantes Recherches de MM. *Euler*, *Maclaurin* & *Daniel Bernoulli*, sur les causes de ce beau phénomene, couronnées par l'*Académie Royale des Sciences de Paris en 1740*, ainsi que le *Nouveau Traité de Navigation*, publié par M. *Bouguer* en 1753. C'est à regret que nous ne pouvons suivre ici ces Auteurs : nous nous contenterons de dire que *Newton* a calculé que la force attractive du soleil pouvoit élever les eaux de la mer de deux pieds : que l'action de la lune pouvoit être évaluée à dix, & qu'ainsi les forces combinées de ces astres avoient assez d'activité pour les faire monter au moins de douze pieds. La plus grande hauteur des marées, n'est que deux ou trois heures après que la lune a passé au méridien : l'on a remarqué qu'en pleine mer l'eau ne s'éleve jamais que d'un ou deux pieds ; il n'est pas même sur les côtes ; car l'eau dans les flux monte sur les côtes de France, par exemple, depuis douze jusqu'à quarante-cinq pieds. En général les marées retardent tous les jours d'environ trois quarts d'heure, c'est-à-dire de la même quantité dont la lune par son mouvement propre d'Occident en Orient, arrive chaque jour plus tard au méridien ; elles sont aussi plus fortes ou plus foibles, selon que ce satellite est plus loin ou plus près de la terre. Elles augmentent à proportion que les cubes des distances diminuent ; & si la lune se trouvoit à une distance de moitié moindre, le flux qu'elle occasionneroit, seroit huit fois plus grand. Les marées sont plus grandes, plus rapides dans le même mois aux environs de la nouvelle & de la pleine lune, que dans les quadratures. Elles sont en général plus grandes en hiver qu'en été ; au temps des équinoxes, qu'aux temps des solstices : ces fortes marées précedent l'équinoxe du printemps, & succedent à celui de l'automne (*a*). Les bancs de sable, les détroits, les golfes, la pro-

---

(*a*) M. *Beaupied du Menil* rapporte dans son Mémoire *sur les Marais salans*, imprimé à la Rochelle en 1765, qu'entre les deux tours du port de cette ville il a observé qu'aux *équinoxes* du printemps & de l'automne, & au *solstice* d'été, la mer monte de douze pieds ; que dans les *syzygies*, ou nouvelles & pleines lunes de chaque mois, elle s'éleve de dix à dix pieds & demi ; enfin que dans les *quadratures* ou morte-mer en terme de Marine, elle monte seulement de sept à huit pieds, parce que les marées vont en décroissant des *syzygies* aux *quadratures*, & en croissant des *quadratures* aux *syzygies*. Notre Observateur ajoute que les plus hautes marées de chaque lunaison sont quand la lune est environ à dix-huit degrés au-delà des pleines & des nouvelles lunes;

fondeur & la largeur des mers, les vents, les courans irréguliers, en un mot, les inégalités des côtes, la position des terres, les distances de l'équateur, &c. peuvent occasionner dans les marées des retards & notamment des variations qui ne sont soumises ni à l'action du soleil ni à celle de la lune. Les lieux situés au méridien n'éprouvent point le flux qui dépend du passage de la lune au méridien, mais celui qui est occasionné par la révolution périodique de cette planete. On ne connoît point de flux régulier dans la Méditerranée, excepté au fond du golfe de Venise. Le Pont-Euxin, la mer Baltique, la mer Morte & la mer Caspienne n'en ont point, mais il est sensible dans la mer Rouge & dans le golfe Persique.

Les Marins & les habitans des côtes maritimes donnent le nom de *marée* à ces mouvemens de *flux* & *reflux* ; ils nomment *morte-eau* le temps où la marée est stationnaire, c'est-à-dire qu'elle monte le moins & s'abaisse le moins. Ils donnent le nom de *flot* au flux de la mer qui vient couvrir les plages.

Peu de personnes sont encore d'accord sur le mécanisme qui opere si constamment ces alternatives régulieres du flux & reflux, ainsi que les *rats de marée*. Ces derniers seroient-ils dûs à une sorte de tempête à laquelle le vent n'auroit aucune part ? ou ne seroit-ce pas plutôt la suite d'une tempête qui a régné ailleurs ? Seroit-ce enfin des *contre-marées*, c'est-à-dire des marées qui se rencontrent en venant chacune d'un côté, & qui forment souvent en certains endroits des courans rapides & dangereux ? Les rats de marées sont des especes de *lames houleuses* qui se font sentir avec violence aux îles & seulement près des rivages ou des côtes : c'est alors que les vaisseaux qui sont en rade sont submergés, & les malheureux qui sont à bord sont aussi abandonnés à ces vagues impétueuses.

On ne connoît guere mieux ce que l'on appelle les *courans* de la mer, ces torrens secrets qui entraînent trop fréquemment les vaisseaux, & dont les effets sont souvent funestes. L'Auteur des Réflexions sur la cause générale des vents (imprimées à Paris en 1746), paroît porté à croire que les *courans* considérables peuvent être attribuées à l'action du soleil & de la lune : il ajoute qu'on pourroit expliquer par le

---

& les plus basses, quand elle est environ à dix-huit degrés au-delà du premier & du dernier quartier.

plus ou moins de hauteur des eaux, & par la diſpoſition des côtes, les différens *courans* réglés & conſtans que les Navigateurs obſervent ; & que les oſcillations horizontales de la pleine mer dans le flux & reflux pourroient être l'effet de pluſieurs *courans* contraires. C'eſt ſur-tout aux inégalités du fond de la mer, que M. *de Buffon* attribue les *courans*, leſquels varient à l'infini dans leurs vîteſſes & dans leur direction, dans leur force, leur largeur, leur étendue : ceux qui ſont produits par les vents changent de direction avec les vents. C'eſt encore à l'action des *courans*, que M. *de Buffon* attribue la cauſe des angles correſpondans des montagnes. M. *Mead*, Anglois, vient de publier que la cauſe du phénomene dont il s'agit dépend d'un mouvement de la mer, tendant de l'équateur aux pôles, ou au moins le long des côtes. Son ſyſtême eſt fondé ſur l'opinion où il eſt, que le maleſtrom & autres gouffres de l'Océan ſeptentrional, ſont des embouchures de canaux intérieurs qui communiquent à des endroits placés ſous l'équateur : cependant par la relation que l'Evêque Pontoppidan donne du maleſtrom (dans ſon *Hiſt. Nat. de la Norwege*), il y a lieu de croire que ce gouffre ou abyme n'eſt pas un paſſage ſouterrain, & M. *Schelderup*, Conſeiller d'Etat en Norwege, prétend que le maleſtrom eſt un courant d'eau oppoſé au mouvement de la mer. Les principaux *courans*, les plus larges & les plus rapides, ſont, 1°. près de la Guinée, depuis le Cap Vert juſqu'à la baie de Fernandopo, d'Occident en Orient, faiſant faire aux vaiſſeaux cent cinquante lieues en deux jours. 2°. Auprès de Sumatra, du Midi vers le Nord. 3°. Entre l'île de Java & la Terre de Magellan. 4°. Entre le Cap de Bonne-Eſpérance & l'Iſle de Madagaſcar. 5°. Entre la Terre de Natal & le même Cap. 6°. Sur la côte du Pérou dans la mer du Sud, du Midi au Nord. 7°. Dans la mer voiſine des Maldives, pendant ſix mois d'Orient en Occident, & pendant ſix autres mois en ſens contraire. Les courans ſont ſi violens ſous l'équateur, qu'ils portent les vaiſſeaux très-promptement d'Afrique en Amérique : mais auſſi ils les empêchent abſolument de revenir par ce même chemin ; de ſorte que les vaiſſeaux, pour retourner en Europe, ſont forcés d'aller chercher le cinquantieme degré de latitude. Qui ſe laſſeroit de réfléchir ſur la cauſe de ce phénomene ? En général les eaux de la mer ſont continuellement entraînées d'Orient vers l'Occident. Le mouvement en eſt plus fort vers l'équateur que vers les pôles : tout ceci

prouve évidemment que le mouvement de la terre ſur ſon axe ſe fait d'Occident vers l'Orient.

L'obſervation & la connoiſſance des *courans* eſt un des points principaux de l'art de naviger ; mais ce qui rend leur détermination ſi difficile, c'eſt la difficulté de trouver un point fixe en pleine mer. L'Académie Royale des Sciences avoit propoſé ce ſujet pour le prix de l'année 1751, & les méthodes propoſées par les Auteurs ont encore laiſſé beaucoup à deſirer. Qu'il nous ſoit permis d'ajouter quelques obſervations importantes ſur la théorie des *courans.*

M. *Mead* paroît convaincu, qu'abſtraction faite des mouvemens que cauſent à la mer les vents & les marées, ce fluide n'eſt pas dans un état de repos, & que conſéquemment la terre n'eſt pas par-tout d'une denſité uniforme, comme le ſuppoſe le Chevalier *Newton ;* mais que les *courans* du golfe de Floride, ainſi que ceux de la côte du Bréſil & ceux qui ſur la côte du Sud tendent au Nord, ſont des courans de circulation entretenus par les denſités différentes de la terre, & par ſon mouvement diurne ou de rotation ſur ſon axe. M. *Waitz*, dans ſa Diſſertation ſur la cauſe pourquoi l'eau de la mer Atlantique paſſe toujours dans la mer Méditérranée par le Détroit de Gibraltar, prétend que deux *courans* dont la direction eſt oppoſée coulent par ce Détroit ; le *courant* ſupérieur paſſe conſtamment dans la mer Méditerranée, & l'inférieur ſort toujours de cette même mer & ſe dégorge dans l'Océan. M. *Halley* a toujours regardé comme fort vraiſemblable ces *ſous-courans* marins, ainſi que les courans qui ſe font à la ſurface. Toutes ces opinions ſont appuyées d'obſervations : nous ne rapporterons qu'une expérience faite dans la mer Baltique, qui confirme le ſentiment de ces Auteurs. Un habile Marin étant dans une des frégates du Roi, ce vaiſſeau fut tout d'un coup porté au milieu d'un courant & pouſſé par les eaux avec beaucoup de violence. Auſſi-tôt on deſcendit dans la mer une corbeille où on mit un gros boulet de canon ; la corbeille étant deſcendue à une certaine profondeur, le mouvement du vaiſſeau fut arrêté : mais quand elle fut deſcendue plus bas, le vaiſſeau fut porté contre le vent & dans une direction contraire à celle du *courant* ſupérieur, qui n'avoit qu'environ quatre ou cinq braſſes de profondeur. M. *Halley* ajoute que plus on deſcendoit la corbeille, plus on trouvoit que le courant intérieur étoit fort. Par ce principe il eſt aiſé d'expliquer comment il ſe peut

faire qu'au Détroit de Gibraltar, dont la largeur n'eſt que d'environ vingt milles, il paſſe une ſi grande quantité d'eau de la mer Atlantique dans la Méditerranée par le moyen des courans, qui y pouſſent preſque toujours les vaiſſeaux à l'Eſt.

Quoi qu'il en ſoit, les grandes marées nous procurent des avantages très-certains ; elles repouſſent l'eau des fleuves, la font remonter bien avant dans les terres, & en rendent le lit aſſez profond pour qu'un vaiſſeau puiſſe arriver aux ports des grandes villes. Les navires attendent ces crues d'eau ſi commodes, ils en profitent pour arriver ou pour ſortir de la rade, ſans toucher le fond & ſans courir le riſque de s'enſabler. Les alternatives du flux & reflux font que les côtes ſont battues ſans ceſſe par les vagues, qui en enlevent de petites parties qu'elles emportent & qu'elles dépoſent au fond : de même les vagues portent ſur les côtes différentes productions, comme des coquilles, des ſables, qui s'accumulant peu-à-peu, produiſent des éminences. Dans la principale des Iſles Orcades où les rochers ſont coupés à pic deux cents pieds au-deſſus de la mer, la marée s'éleve quelquefois juſqu'à cette hauteur lorſque le vent eſt fort ou qu'on éprouve une grande tempête. Dans ces violentes agitations la mer rejette quelquefois ſur les côtes des matieres qu'elle apporte de fort loin. La mer par ſon mouvement général d'Orient en Occident, doit porter ſur les côtes d'Amérique les productions de nos côtes, & ce ne peut être que par des mouvemens fort irréguliers, & probablement par des vents, qu'elle porte ſur nos côtes les productions des Indes & de l'Amérique. Quant à ſon ſol, rien ne reſſemble mieux à un limon huileux : les bords de la mer ſont ſi gliſſans, qu'on a de la peine à s'y ſoutenir, & ce gluten ne provient peut-être que des plantes & des animaux qui pourriſſent dans la mer. Nous donnerons, au mot SEL MARIN, l'art de retirer le ſel de la mer ou des fontaines ſalées ou marais ſalans. Il ſeroit à deſirer qu'on eût auſſi l'art de deſſaler par des voies commodes & non diſpendieuſes l'eau de la mer au point de la rendre potable. Quelle reſſource ne ſeroit-ce pas pour les vaiſſeaux qui entreprennent de longs voyages ! M. *Deſlandes* a prétendu que ſi l'on forme avec de la cire vierge des vaſes, & qu'on les rempliſſe d'eau de mer, cette eau filtrée à travers la cire, ſera deſſalée par ce moyen. Le célebre *Hales* a beaucoup travaillé ſur cette matiere, mais bien différemment : on voit ſes recherches dans un de ſes ouvrages. L'Angleterre, pour manifeſter à tout l'Univers la reconnoiſſance

d'un si grand bienfait, a érigé à ce même *Hales*, mort en 1761, âgé de 87 ans, à Westminster, un superbe mausolée parmi les tombeaux de ses Rois. Plusieurs autres personnes se sont servi dans les mêmes vues de la poudre à canon, des cendres de bois, de la craie, de la chaux d'os calcinés & de la pierre à cautere, &c. Mais de tous ces moyens le seul par lequel on puisse parvenir à la dessaler, à la dépouiller de son goût bitumineux, & la rendre potable & saine, c'est la voie de la distillation. Un célebre Médecin de la Faculté de Paris (M. *Poissonnier*) s'est occupé aussi à travailler sur cet objet par ordre du Gouvernement. Voyez la *Gazette de France*, *n°. 55*, *année 1764*.

A ce détail nous ajouterons une singularité rapportée par *Linschot*, que dans la mer rouge, près de l'Isle de Bareyn, des Plongeurs puisent de l'eau douce à la profondeur de quatre à cinq brasses; de même, dit *Gemelli*, *tom. II*, *page 453*, aux environs de l'Isle de Baharan dans le golfe Persique, on prend de l'eau douce au fond. Les hommes se plongent avec des vases bouchés & les débouchent au fond; & lorsqu'ils sont remontés, ils ont de l'eau douce. Il y a encore beaucoup d'autres endroits où il y a sous la mer des fontaines d'eau douce. Le fond de la mer laissé à sec près de Naples, lors des éruptions du Vésuve, fit voir une infinité de ces petites sources jaillissantes.

MER GLACIALE. On appelle ainsi cette partie de l'Océan Septentrional, entre le Groënland à l'Ouest & le Cap glacé à l'Est. Il y a longtemps que les Anglois & les Hollandois cherchent, peut-être vainement, un passage par cette mer pour aller à la Chine & au Japon; cependant la Nation Angloise n'a point encore abandonné ce projet: mais la quantité de montagnes de glace qu'on rencontre presqu'en tout temps dans cette mer, met au succès d'une si grande entreprise des obstacles difficiles à vaincre.

Plusieurs Anciens n'ont pas cru que la mer pût se geler; cependant la mer Baltique & la mer Blanche se gelent presque tous les ans, & & les mers plus septentrionales se gelent presque tous les hivers. On sait que le Zuyderzée se gele souvent en Hollande, mais on sait aussi que l'eau salée se gele plus difficilement que l'eau pure, parce qu'il faut pour la glacer un froid supérieur au degré de la congélation, & qui excede d'autant plus ce degré que l'eau est plus chargée de sel. La glace d'eau salée est moins dure que la glace ordinaire; elle est plus chargée de sel au centre qu'à l'extérieur: ce milieu même trop

chargé

chargé de ſel, ou ne ſe gele point, ou ne prend que peu de conſiſtance.

Les fleuves du Nord tranſportent dans les mers une prodigieuſe quantité de glaçons, qui venant à s'accumuler, forment ces maſſes énormes de glace ſi funeſtes aux Navigateurs. Un des endroits de la mer glaciale où elles ſont les plus abondantes, eſt le Détroit de Waigat qui eſt gelé en entier pendant la plus grande partie de l'année : ces glaces ſont formées des glaçons que le fleuve Oby tranſporte preſque continuellement. Elles s'attachent le long des côtes, & s'élevent à une hauteur conſidérable des deux côtés du Détroit : le milieu du Détroit eſt l'endroit qui gele le dernier, & où la glace eſt la moins élevée ; les vaiſſeaux qui vont au Spitzberg pour la pêche de la baleine, y arrivent au mois de Juillet, & en partent le 15 d'Août : croiroit-on que dans cette ſaiſon ils rencontrent quelquefois plus de quatre cents morceaux prodigieux de glaces épaiſſes de ſoixante, ſoixante-dix & quatre-vingts braſſes qui ſe ſont détachés des côtes de glace & qui voyagent dans la haute mer ? Il y a des endroits où il ſemble que la mer ſoit glacée juſqu'au fond ; ces glaces qui ſont élevées au-deſſus du niveau de la mer, ſont claires & luiſantes comme du verre. Au rapport des Voyageurs, les glaces du Nord ſont d'un beau bleu, un peu tirant ſur le vert, comme le vitriol de Chypre. Mais preſque toutes celles que nous y avons obſervées, étoient de la couleur des glaces de notre pays, les autres, en très-petit nombre, n'avoient qu'une teinte foible.

Tous les Navigateurs atteſtent qu'il y a auſſi beaucoup de glaces dans les mers du Nord, de l'Amérique, &c. *Robert Lade* nous aſſure que les montagnes de Friſland ſont entiérement couvertes de neige, & toutes les côtes de glace comme d'un boulevard qui ne permet pas d'en approcher. On trouve dans cette mer des iſles de glace douce de plus d'une demi-lieue de tour, dont la ſuperficie au deſſus de l'eau ſurpaſſe l'extrémité des mâts des plus gros navires, & qui ont ſoixante & dix ou quatre-vingts braſſes de profondeur dans la mer. Ces iſles ou montagne de glaces ſont ſi mobiles, que dans les temps orageux celles qui preſentent une grande ſurface hors de l'eau, ſuivent la courſe d'un vaiſſeau. Lorſque ces maſſes énormes de glace viennent à ſe rompre ou à ſe disjoindre des *glaces côtieres*, alors il s'excite un bruit ſi terrible qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. Si l'on trouve beaucoup de bancs de glace dans la nouvelle Zemble, il n'eſt pas rare d'en rencontrer près

de la Terre de Feu ; *Wafer* dit y avoir vu quelques-unes de ces isles de glace flottantes dont quelques-unes lui paroissoient avoir une à deux lieues de long, & la plus grosse de toutes lui parut avoir quatre ou cinq cents pieds de haut. D'autres Voyageurs assurent d'en avoir rencontré de si monstrueuses, qu'il y en a de douze à quinze cents pieds d'épaisseur; plusieurs Auteurs ont tâché d'expliquer la cause des amas de glaces dans la baie de Baffin & le détroit d'Hudson, &c. Voici ce que dit le Capitaine *Middleton*, Anglois : Le pays est fort élevé tout le long de la côte de la baie de Baffin & du détroit d'Hudson, &c. & il l'est de plus de cent brasses tout près de la côte où se trouvent quantité de golfes dont les cavités sont remplies de glaces & de neiges gelées jusqu'au fond, à cause de l'hiver presque continuel qui regne dans ces endroits. Ces masses se détachent & sont entraînées dans le détroit, où elles augmentent en masse : l'eau & l'air étant toujours extrêmement froids pendant l'été, tout ce qui tombe de l'atmosphere, joint à l'élévation des vagues de la mer, produit un accroissement continuel aux montagnes de glaces. Le vent souffle du côté du Nord-Ouest pendant presque neuf mois de l'année. A l'égard des amas de glaces qu'on voit près du Groënland, ils ont commencé par se détacher des grandes rivieres de Moscovie.

Nous avons dit ci-dessus, que depuis long-temps l'on ne cesse de chercher un passage aux Indes par les mers du Nord ; mais dans la crainte d'un trop grand froid si on s'approchoit trop du pôle, on ne s'est pas assez éloigné des terres, & on a trouvé les mers fermées par les glaces. Cependant il paroît vraisemblable qu'il y a moins de glace en pleine mer que près des côtes où les fleuves se déchargent avec leurs glaces : d'ailleurs on sait que quelques Hollandois s'étant fort approchés du pôle, y avoient trouvé une mer ouverte & tranquille, & un air tempéré ; ce qui n'est peut-être pas impossible en été, à cause de la présence continuelle du soleil au pôle boréal pendant six mois. *Voyez les articles* GLACE, GLACIER, FROID, GÉLÉE. Nous le répétons, ce n'est que vers les côtes dans les parages tranquilles, dans les golfes ou détroits des zones glaciales & dans tous les endroits où les fleuves versent une grande quantité d'eau douce & de glaçons, que la mer gele, & les glaces continues ne s'étendent pas à une vingtaine de lieues des côtes.

MER LUMINEUSE, *noctiluca marina.* C'est un phénomene des plus brillans, qui est commun dans certaines mers. La proue du navire qui vogue sur les eaux, les fait bouillonner, & semble pendant les plus

épaisses ténebres de la nuit les mettre en feu : le vaisseau vogue dans un cercle lumineux, d'où s'échappe dans le sillage un long trait de lumiere. La mer est beaucoup plus lumineuse aux environs des isles Maldives & de la côte de Malabar, que dans tout autre endroit de l'Océan : aussi M. *Godeheu* se trouvant sur ces mers, en profita-t-il pour observer la véritable cause de cet éclat lumineux, ainsi qu'il l'a détaillé dans un Mémoire imprimé dans le troisieme tome de ceux qui ont été présentés à l'Académie. La mer, dont la surface étoit foiblement agitée, lui parut couverte de petites étoiles ; chaque lame qui se brisoit répandoit une lumiere très-vive, & semblable par la couleur à celle d'une étoffe d'argent électrisée dans l'obscurité ; le sillage du vaisseau étoit d'un blanc vif & lumineux parsemé de points brillans & azurés.

Il a appris, par des observations réitérées, que la mer dans les endroits où elle étoit la plus lumineuse, étoit parsemée de petits animaux vivans, non-seulement lumineux, mais qui laissoient échapper de leur corps une liqueur huileuse qui surnageoit l'eau de la mer, & qui répandoit cette lumiere vive & azurée. Ces animaux ne sont visibles qu'à l'aide d'une forte loupe ; & la liqueur qu'ils répandent, reste sur le filtre par lequel on passe l'eau de la mer, qui demeure par-là privée de toute lumiere. Cette observation rentre dans le sentiment de MM. *Viannelli*, *Griselini* & *Nollet*, qui attribuoient cette lumiere à des insectes lumineux : elle n'est point contraire non plus au Mémoire de M. *le Roi*, imprimé dans le même volume, qui attribuoit cette lumiere à une matiere phosphorique huileuse, que l'air ou même d'autres liqueurs (telle que de l'esprit de vin versé sur une petite quantité d'eau de mer récente & contenue dans une bouteille), peuvent mettre en jeu & déflagrer. Les huiles de plusieurs poissons, telles que de la *bonite*, par exemple, paroissent avoir la propriété d'être lumineuses, sur-tout lorsqu'on les agite. *Voyez* VER LUISANT & SCOLOPENDRE MARINE.

J'ajouterai à ces exemples & citations, le brillant phénomene que j'observai le 19 Juillet 1762, étant au port de Cette en Languedoc. Il fit ce jour-là une chaleur excessive. J'avois depuis long-temps formé le projet de faire quelques observations sur la plus ou moins grande facilité de nager dans la mer ou dans l'eau douce, & de découvrir si l'eau qui touche au sol de la mer, est plus dense & plus fraîche que la superficie de cet élément. Instruit d'ailleurs que la mer Méditerranée offroit dans plusieurs de ses parages, toutes les nuits & dans presque

tous les temps, le même ſpectacle lumineux qu'on voit aux Indes, dans nos Iſles & ſur les côtes d'Afrique, j'engageai M. *Ortez*, Eſpagnol, alors mon Compagnon de voyage, à faire ces obſervations en commun. Nous fûmes au rivage ſur les dix heures du ſoir; puis étant déshabillés, on ſe mit à l'eau juſqu'au cou: on eſſaya de plonger entiérement; enſuite on ſonda avec la jambe & les bras, laquelle des deux ſurfaces étoit plus tempérée, & l'on reconnut ſenſiblement qu'autant la ſuperficie de la mer étoit froide, autant le fond en étoit chaud. Quant à la denſité & différence de peſanteur, je ne pus en faire l'expérience; d'ailleurs M. le Comte *de Marſigli* a déterminé que l'eau de la ſuperficie de cette mer, étoit d'une quatre cent ſixieme partie moins peſante que celle qui étoit à cent cinquante braſſes au-deſſous, & que l'eau de cette même mer contient de ſel en ſa ſuperficie, la trente-deuxieme partie de ſon propre poids, & dans le fond une vingt-neuvieme partie; c'eſt la proportion que montre la balance, mais l'aréometre fait voir qu'il doit y en avoir une partie de plus. L'eau de la Méditerranée peſe plus que celle de l'Océan, ſelon le Pere *Feuillée*. Notre principale obſervation ſe porta auſſi-tôt ſur un autre phénomene que voici: toutes les lames d'eau nous ſembloient étinceler à meſure que nous les briſions en nageant. Je frottai mes mains & mes cuiſſes hors de l'eau, & j'en tirai auſſi des eſpeces d'étincelles: j'agitai fortement les cheveux de M. *Ortez*, qui parurent auſſi-tôt comme autant de vergettes lumineuſes. Je fis déshabiller mon domeſtique, & lui dis de ſe frotter auſſi, avant de ſe baigner dans la mer; mais il ne put produire ſur lui le même effet qu'il remarquoit ſur moi. Je m'aviſai de le tirer par le bras: quelle fut notre ſurpriſe, notre admiration, lorſque je vis l'image de ma main mouillée entiérement tracée ſur ce bras, comme ſi c'eût été un crayon phoſphorique qui l'eût imprimée; enfin il ſe mit à l'eau, & je le fis nager pour l'examiner à mon aiſe; l'on auroit dit d'un homme de feu qui ſe débattoit dans l'eau: nous prîmes du ſable & des *fucus* dans le fond de la mer, & en frottant ces corps, ils parurent également chargés de particules phoſphoriques. Bientôt la mer nous parut plus lumineuſe encore, on auroit pu dire au premier coup d'œil que les étoiles fixes réfléchiſſoient leurs brillantes images dans cet élément. Pénétré d'une curioſité extrême d'examiner plus attentivement la cauſe & les objets ſcintillans, regrettant de n'avoir point un vaſe pour le remplir d'eau marine, je pris un autre parti. Je plongeai un mouchoir blanc dans

l'eau, & le retirai tout couvert, comme de petites étoiles ou de points brillans & azurés, qui sembloient s'écraser, s'étendre par le frottement, & former des plaques lumineuses. De retour au logis, je me fis apporter une bougie allumée, mais je ne pus distinguer sur ce mouchoir que des corpuscules dont l'extrême petitesse & l'affoiblissement phosphorique les déroba peu-à-peu à mes yeux. Le lendemain de grand matin je fus tremper dans la mer un second mouchoir, que je repliai bien soigneusement ; & quand le jour fut favorable, je pris ma loupe (un microscope m'eût été plus utile), & je crus reconnoître sur la toile du mouchoir des atomes informes, immobiles & bleuâtres : je descendis dans la cave pour éprouver s'ils ne reluiroient pas mieux qu'au jour; mais tout le beau phénomene étoit détruit. Ainsi j'attribuai l'effet d'un tel spectacle, tantôt à des feux phosphoriques & tantôt à des vers marins. Nous disons que le corps lumineux s'affoiblit & cesse de remuer dès qu'il est sorti de l'eau, de même que si l'on enferme de l'eau de la mer pendant vingt-quatre heures dans une bouteille, l'eau commence à se corrompre & ne jette plus d'étincelles.

En 1766, naviguant dans la Manche par un temps fort chaud qui menaçoit d'un grand orage & au milieu de la nuit la plus obscure, je fus frappé de voir les feux dont cette mer étinceloit de toutes parts, se répéter, se mêler & se confondre, pour ainsi dire, avec les éclairs qui sillonnoient le ciel & l'horizon, je me rappellois l'observation que j'avois faite sur la Méditerranée, lorsque le vaisseau dans lequel j'étois se trouva investi de quantité de barques. Rien ne pouvoit être plus intéressant ni plus agréable que le spectacle dont j'étois témoin. Je me trouvois sur une côte habitée par des Pêcheurs; les approches de la tempête les obligeoient à ramener leurs barques vers le port; il sembloit que toutes les barques étoient portées sur des flots, en quelque sorte enflammés & environnés de longues lames de feu que sembloit produire chaque coup de rames. Je fis tirer un seau d'eau de la mer, je pris un godet de terre, rempli aux deux tiers de ladite eau, je me transportai au pied du mât du vaisseau sur le pont, afin d'être moins baloté par les coups de mer (l'oscillation étant plus grande au bout des leviers, vers la poupe, la proue, & vers les bords du vaisseau) : je m'enveloppai tout le corps & notamment la tête de deux redingotes, pour intercepter toute communication avec la lumiere que réfléchissoient les éclairs & la mer; dans cet état l'eau de mon godet me parut un peu

ſcintillante ; j'y jetai par haſard quelques gouttes d'éther vitriolique dont je faiſois uſage, quoique ſans ſuccès, pour me préſerver du mal de mer : je fus étonné de voir quantité de corps animés des plus brillans, s'agiter & produire le même phénomene qui arrive quand on laiſſe tomber une pincée de limaille d'acier ſur le diſque d'une bougie allumée ; tout ce brillant ſpectacle ne dura qu'un inſtant. M. *Rigaud* a fait auſſi différentes recherches en 1763 & 1764 ſur la cauſe qui rend la mer lumineuſe : ce Phyſicien a détaillé dans un Mémoire lu en 1768, à l'Académie Royale des Sciences de Paris, le réſultat de ſes obſervations : & il prétend que ſur les côtes de France, depuis l'embouchure de la Garonne juſqu'à Oſtende, même que dans l'Océan, depuis le port de Breſt juſqu'aux îles Antilles & au banc de Terre-Neuve, la mer doit principalement la lumiere dont on voit briller ſes eaux, à une immenſe quantité de petits polypes, à-peu-près ſphériques, preſqu'auſſi diaphanes que l'eau, ayant environ un quart de ligne de diametre, & un ſeul bras d'environ un ſixieme de ligne de longueur, qu'ils meuvent avec beaucoup de lenteur, ainſi que leur corps. Ces polypes deviennent lumineux dès qu'on agite l'eau de la mer, ou lorſqu'un petit inſecte s'approche d'eux. En puiſant de l'eau à la ſurface de la mer lorſqu'elle eſt lumineuſe, on ſe procure aiſément une grande quantité de ces polypes. Pour bien voir ces petits animaux, dit M. *Rigaud*, il faut remplir d'eau lumineuſe un caraffon de verre blanc & mince, dont le cou ſoit étroit, enſuite placer le vaſe ſur un plan ſolide entre l'œil de l'Obſervateur & le jour d'une fenêtre, ou bien ſi c'eſt la nuit, entre l'œil & la lumiere d'une bougie ; bientôt les polypes gagneront la ſurface de l'eau & les parois du verre ; il ſera facile alors d'en prendre avec la barbe d'une plume dans le cou de la bouteille, & on les placera ſur un porte-objet au foyer d'un microſcope. C'eſt ainſi que M. *Rigaud* eſt parvenu à découvrir leur figure, à la deſſiner & à diſtinguer les mouvemens de ces individus. Pour s'aſſurer que ces polypes ſont autant de foyers lumineux qui éclairent l'eau dans laquelle ils nagent, il ſuffit de filtrer cette eau par un papier gris, elle ne rend plus de lumiere, & les polypes qui reſtent dans les pores du filtre étant écraſés avec le doigt deviendront auſſi-tôt lumineux, de même que le doigt. Si l'on met de l'eau marine & lumineuſe dans un criſtal de montre, & que l'on y verſe, étant dans un lieu obſcur, quelques gouttes de fort vinaigre ou d'un acide minéral, ſoit vitriolique ou nitreux, mais affoibli, on voit s'agiter & briller

à l'instant autant de points phosphoriques d'un éclat lumineux très-vif, qu'il y a effectivement de polypes. Mais cet éclat est le dernier qu'on en doit attendre : un moment après, ils se précipitent au fond du vase, & y meurent privés de leur lumiere. Cette expérience faite en grand doit produire un très bel effet. Deux gros d'acide nitreux ont produit le même phénomene sur l'eau d'une barrique de la mesure de deux cents quarante pintes. L'acide vitriolique présenta le même résultat, mais l'acide marin agit moins fortement & moins promptement, il fallut une livre de vinaigre pour produire le même effet que celui de deux gros d'esprit de nitre. L'huile de tartre & l'alkali volatil éteignirent bien plus difficilement la lumiere de ces insectes, que les acides minéraux. M. *Rigaud* a tenté vainement de faire reparoître ceux que les acides avoient détruits, en neutralisant les acides par les alkalis, même avant que ces insectes eussent perdu leur lumiere. L'été & l'automne sont les temps où ces polypes sont les plus nombreux, les plus agiles ; ils sont plus gros & plus lumineux encore sous la zone torride que sous la zone tempérée. *Voyez* POLIPE.

M. *Bajon*, Médecin à Cayenne, a fait aussi pendant sa traversée de France en cette colonie, quelques observations sur les corps lumineux qui brillent dans l'obscurité sur la mer : cette lumiere phosphorique qui forme des étincelles, est un des phénomenes qui l'ont le plus affecté. Leur vivacité étoit en raison du frottement plus ou moins considérable, tant à la surface de l'eau qu'entre les parties de l'eau même diversement agitées. Les mouvemens violens & brusques sont peu favorables à la formation des *étincelles ;* elles sont plus abondantes & plus vives quand le mouvement est uniforme, & plus fortes lorsque les mouvemens sont produits par des corps étrangers, qu'entre les parties de l'eau même.

Indépendamment de ces étincelles on voit dans un certain temps seulement des apparences laiteuses, d'autres fois des especes de flammes plus ou moins grandes & de formes assez irrégulieres, se former dans l'intérieur de l'eau à deux & plus de trois pieds de profondeur. On peut comparer ces especes de *flammes marines* aux éclairs qui partent d'une nuée orageuse : la couleur de leur feu est cependant plus pâle que la lumiere des étincelles dont nous avons parlé ci-dessus & qui sont produites par le frottement, tandis qu'on observe que les flammes sont en plus grand nombre, la mer étant tranquille & n'ayant qu'un simple mouvement d'ondulation : il y a plus, le frottement du navire n'en

produiſoit aucune. M. *Bajon* ſoupçonne que ces flammes pourroient bien être l'effet des frottemens qui s'exécutent dans l'intérieur de l'eau par la rencontre des courans, dont le cours eſt diamétralement oppoſé. Il n'a obſervé ces eſpeces de flammes qu'après avoir paſſé le Tropique du Cancer; & elles ne ſont devenues nombreuſes que vers le douzieme, le dixieme & le huitieme degré de latitude ſeptentrionale, qui eſt préciſément l'endroit où il a obſervé de terribles *courans*. *Voyez ce mot*. Enfin ces feux ſe multiplient de plus en plus quand on approche de la Zone Torride; mais ils diminuent quand on touche fond, qu'on approche de terre & ſur-tout des embouchures des rivieres.

Ce Phyſicien prétend qu'outre ces frottemens intérieurs, il y en a encore d'autres dépendans de l'impulſion de l'atmoſphere ſur la ſurface de l'eau, qui d'ailleurs ne peut en faire mouvoir qu'une certaine maſſe qui preſſe contre la partie inférieure.

D'après cet expoſé de M. *Bajon*, il paroît que le frottement eſt la cauſe de ces feux, & principalement des étincelles qu'on obſerve ſur la ſurface de la mer, puiſqu'elles n'ont réellement lieu qu'aux endroits où l'on reconnoît un frottement marqué, notamment toutes les fois que des vagues ſont élevées au-delà de la ſurface de l'eau, qu'elles viennent enſuite à s'ouvrir & à gliſſer ſur celles qui leur ſont inférieures. C'eſt autour du navire qui fait un ſillage rapide, qu'elles ſont le plus ſenſibles. Lorſque des colonnes entieres de poiſſons, même ceux dont la couleur eſt ſombre, font des émigrations en nageant un peu vîte, & offrent ſur la mer, au lieu de leur paſſage, une lumiere brillante; cette lumiere paroît encore dûe au frottement. M. *Bajon* ayant examiné de près ces points lumineux, leur figure lui a paru ſphéroïde; il a reconnu auſſi que la lumiere augmentoit en proportion de leur nombre, que pluſieurs paroiſſent s'élever au-deſſus la ſurface de l'eau & ſe perdre dans l'atmoſphere: il y a auſſi quelques-uns de ces points lumineux qui commencent à briller dans l'intérieur de l'eau, parcourent un certain eſpace & diſparoiſſent ſans parvenir juſqu'à la ſurface.

On ignore d'où dépendent les circonſtances qui font varier ſi ſingulierement ces feux, ces lumieres: dépendent-elles de la direction des vents & de l'état de l'atmoſphere? On a obſervé que les vents du Nord ſont très-favorables, tandis que les temps humides & les vents du Sud leur ſont contraires.

Telles ſont les généralités que M. *Bajon* rapporte ſur cette matiere lumineuſe,

lumineuſe, que quelques-uns attribuent à de petits animaux, d'autres à une matiere phoſphorique, & divers Phyſiciens, ſur-tout M. *Bajon*, à une matiere qui a une analogie directe avec l'électricité. Ces trois opinions paroîtront vraiſemblables à pluſieurs de nos Lecteurs. Au commencement de cet article (*mer lumineuſe*), nous avons expoſé l'opinion appuyée d'expériences, qui démontrent qu'il faut attribuer cette lumiere à de petits animaux. Les deux autres, quoiqu'hypothétiques, ſont au moins très-ingénieuſes. M. *Bajon*, en judicieux & curieux Obſervateur, a déjà tenté quelques recherches particulieres à cet égard, c'eſt-à-dire, ſur les étincelles & les flammes dont il a fait mention. En voici le réſultat : notre Phyſicien ayant tiré de l'eau de la mer dans un ſeau, a reconnu que de tous les corps dont il s'eſt ſervi pour y produire du frottement, ſoit avec un morceau de bois, ſoit avec une lame de couteau, ſoit avec les doigts de la main, ſoit avec le verre, les corps métalliques occaſionnent le plus d'étincelles. Les parties animales en donnent moins que le fer, mais plus que les bois ; le verre n'en produit preſqu'aucune. Dès qu'on agite l'eau, ſur-tout avec une lame de couteau, il brille à l'inſtant une grande quantité de points rouges qui paroiſſent s'élancer de la lame même du couteau, & diſparoiſſent tout de ſuite : ce phénomene diminue & diſparoît ſi on continue ces mêmes frottemens un peu de temps dans la même eau ; mais ſi on la laiſſe repoſer pendant quelque temps, & qu'on y promene de nouveau la lame d'un couteau, les étincelles reparoîtront, à la vérité moins nombreuſes & moins lumineuſes que quand l'eau eſt fraîchement tirée de la mer. La même expérience répétée pluſieurs fois, a toujours offert le même ſpectacle, donné le même réſultat : enfin ſi l'eau de la mer eſt renfermée dans une bouteille bien bouchée, enſuite agitée même avec les excitateurs ci-deſſus déſignés, il ne s'y manifeſte aucune étincelle ; l'eau vidée de la bouteille dans un ſeau & expoſée pendant quelques minutes à l'air libre, enſuite agitée comme ci-deſſus, redevient lumineuſe, étincelante.

MER MORTE ou MER DE SEL. *Voyez l'article* ASPHALTE.

MER NOIRE ou MER TERRIBLE ou MER MAJEURE. Nom donné au Pont-Euxin qui communique avec la Méditerranée. Ses tempêtes ſont plus furieuſes, plus dangereuſes que celles d'aucune autre mer, parce que ſes eaux ſont renfermées de tous côtés, & que les vagues attaquent en tout ſens les vaiſſeaux. Indépendamment des vents, il y a des courans fort ſinguliers dans le canal de la mer Noire ; il

y en a de petits qui permettent aux bateaux de monter, tandis que d'autres bateaux defcendent à la faveur du grand courant. L'eau de cette mer où l'on ne trouve aucun bon port, & dont les rades font découvertes, eft fi peu falée qu'elle fe gèle prefque entiérement en hiver. Cette mer reçoit les plus grandes rivieres de l'Europe. Son limon eft, dit-on, une fange affez noirâtre. Peut-être cette couleur n'eft-elle due qu'à l'ombre réfléchie des bois qui couvrent les côtes de cette mer.

MER PACIFIQUE ou MER DU SUD. On l'a nommée *pacifique* à caufe des grands calmes qui y regnent en certains temps & en certains parages. On y trouve le golfe appellé *mer Vermeille*.

MER ROUGE & MER VERTE. *Voyez à l'article* MER. Les Anciens l'ont auffi appellée *mer du Suph* ou *mer du Jonc*, à caufe de la grande quantité de joncs ou de mouffes de mer qui s'y trouve.

MERCURE. *Voyez au mot* PLANETE.

MERCURE ou VIF-ARGENT, *mercurius aut hydrargyrus*. C'eft une fubftance métallique, particuliere, fans ténacité ni confiftance, froide au toucher & inodore; mais habituellement fluide & coulante comme du plomb tenu en fufion. Le vif-argent fe divife au moindre effort en un grand nombre de particules fphériques. Lorfqu'il eft pur, il coule fans faire de traînée fur le papier. Sa couleur eft blanche, brillante, argentine; il eft entiérement opaque & réfléchit les objets comme une glàce. Le mercure purifié eft, après l'or & la platine, le plus pefant des métaux & des demi-métaux, il pefe quatorze fois plus que l'eau, & huit cents quarante fois plus que l'air. Un volume d'argent-vif, mis dans un vafe, peut fupporter un volume de fer plus confidérable d'un tiers, fans qu'il s'y précipite. Un pied cube de mercure pefe neuf cents foixante & dix-fept livres. *Voyez la pefanteur fpécifique des métaux*, *au mot* MÉTAUX.

Le vif-argent eft une fubftance métallique particuliere : ce n'eft point un métal, puifqu'il eft volatil, qu'il fe diffipe dans le feu, même au degré de l'eau bouillante, & qu'il manque de fixité & de ductilité. Le plus grand froid de la nature ne le rend point folide. MM. *Grifchow* & *Braun*, Académiciens de Saint-Pétersbourg, ne font parvenus en 1760, à fixer le mercure au point de le rendre flexible, malléable & de la confiftance du plomb, qu'en employant un froid artificiel de 186 degrés & deux tiers (felon la divifion de Réaumur). Le mercure

n'eſt point un demi-métal en ce qu'il n'eſt point combuſtible. Doit-il être regardé comme une ſubſtance métallique ſeule de ſon eſpece ? ou ſeroit-il un monſtre dans l'ordre des demi-métaux, comme l'eſt la platine dans l'ordre des métaux ?

Le mercure s'amalgame avec preſque tous les métaux & demi-métaux qu'il pénetre peu-à-peu & qu'il ronge : l'or & l'argent ſont les ſubſtances ſur leſquelles il produit ce phénomene par excellence, &c.

Le vif-argent ſe trouve dans ſes mines propres & particulieres, en Italie, dans le Frioul, en Hongrie, à Ydria en Carniole (celles-ci furent découvertes en 1497), à Almaden en Eſpagne, en Chine & à Chalatiri dans le Potoſi. M. l'Abbé *Sauvages* prétend qu'il y en a une mine ſous la ville de Montpellier. La mine la plus fameuſe qui ſoit dans l'Amérique méridionale eſt auprès de Guancavelica au Pérou dans l'Audience de Lima, à ſoixante lieues de Piſco : c'eſt de cette grande miniere qu'on retire le mercure propre à la purification & exploitation de l'or & de l'argent de ces contrées. Cette mine eſt creuſée profondément dans une montagne fort vaſte, & les ſeules dépenſes qu'on a faites en bois pour la ſoutenir, ſont immenſes. On trouve dans cette mine des places, des rues, & une Chapelle où l'on célebre la Meſſe les jours de Fêtes; on y eſt éclairé par un grand nombre de chandelles allumées pendant qu'on y travaille. Les particuliers y font travailler à leurs frais, & ſont obligés, ſous les plus grandes peines, de remettre au Roi d'Eſpagne tout le mercure qu'ils en tirent. On le leur paye à un certain prix fixé; & lorſqu'on en a tiré une quantité ſuffiſante, l'entrée de la mine eſt fermée, & perſonne n'en peut avoir que de celui des magaſins. On tire communément tous les ans des mines de Guancavelica, pour un million de livres de vif-argent, qu'on tranſporte par terre à Lima, puis à Arica, & de-là à Potoſi. On a obſervé que quand le mercure ſe rencontre ſous ſa forme fluide, alors il eſt diſperſé dans des *druſens* : s'il eſt intercepté dans de la pierre, de quelque nature & couleur qu'elle ſoit, alors il forme des filons inclinés, & plonge très-profondément en terre : on en a tiré à plus de neuf cents pieds de profondeur perpendiculaire de la mine d'Ydria en Europe. On deſcend dans cette mine par des bures ou puits. Il y a une infinité de galeries ſous terre, & ſi baſſes que l'on eſt obligé de ſe courber pour pouvoir y paſſer ; & il y a des endroits où il fait ſi chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on eſt dans une ſueur très-abondante :

aussi ne travaille-t-on guere dans ces souterrains que pendant l'hiver. Les mines de la Carniole produisent un revenu très-considérable à la Maison d'Autriche, puisqu'il s'en débite 4000 quintaux par an.

On donne le nom de *mercure vierge* au vif-argent fluide, coulant, sans mêlange, que l'on trouve dans des matrices terreuses ou pierreuses, mais dont on peut le séparer par le moyen d'un ruisseau d'eau courante ou par des cribles, ou des égouttoirs faits exprès, ou par le feu. Il est souvent difficile de le retirer tout fluide des entrailles de la terre, car il s'infiltre facilement & en peu de temps dans des fentes terreuses ou pierreuses, en sorte qu'on le perd souvent de vue, quand on croit être en état de l'obtenir entiérement. Quand le mercure pur est extrêmement divisé dans la masse pierreuse, on broie les masses, & on l'en retire par la simple distillation, soit *per ascensum*, soit *per descensum*. Tous les Auteurs disent que les Indiens & tous ceux qui travaillent à retirer ce minéral fluide de ses mines, ne vivent pas long-tems, & qu'ils sont bientôt paralytiques de tous leurs membres & meurent tous étiques. On en attribue la cause aux vapeurs mercurielles qui affectent le genre nerveux. On dit encore que l'on ne condamne aujourd'hui aux travaux de ces sortes de mines, *in opus metalli*, que des criminels. Les atteliers où l'on distille pendant l'été la mine de mercure d'Ydria, sont à quelque distance de la miniere : on y respire une odeur très-désagréable : les bestiaux ne veulent guere pâturer dans les herbages voisins : les Ouvriers sont relevés tous les mois, & le tour de chacun d'eux ne revient qu'une fois l'an. Ceux qui travaillent dans les souterrains à retirer le mercure vierge, sont changés au bout de quinze jours ; ils remontent pour laver la mine à l'air libre, ce qui prolonge un peu leur vie. On assure avoir vu de ces Ouvriers dont la sueur étoit presque autant de larmes de mercure vif. On nous mande d'Ydria qu'il y a dans cette mine des Travailleurs volontaires & peu maladifs ; ils sont relevés tous les deux jours. Le mercure réduit en vapeur a la propriété de détruire les insectes.

L'on appelle *mercure minéralisé* celui qui est tellement atténué, divisé & dispersé, soit dans le quartz, soit dans le schiste, &c. qu'on a quelquefois de la peine à l'y reconnoître sans le secours de la loupe, & surtout celui qui s'est combiné avec le soufre, avec lequel il forme une masse rouge, nommée *cinabre :* voyez ce mot. On donne à cette sorte de vif-argent le nom de *mine de mercure rouge*.

Le Naturaliſte qui voyage, & qui aura de forts ſoupçons qu'il doit exiſter dans tel ou tel lieu une mine de mercure, a une expérience facile pour s'en aſſurer ; il ſuffira de faire rougir une brique qu'on couvrira d'une demi-ligne d'épaiſſeur de limaille d'acier on de pierre de chaux calcinée ; on poſera la prétendue mine de mercure ſur cette limaille & on couvrira le tout d'un verre à boire renverſé. Dès que la mine aura reçu une chaleur ſuffiſante, le mercure, s'il y en a, s'élevera & s'attachera au verre en vapeurs blanchâtres qui ſe condenſeront bientôt en gouttelettes fluides, ſans avoir la propriété de mouiller. Le mercure & ſes préparations ſont encore employées très-fréquemment contre les vers, comme le ſpécifique le plus certain. M. *Bourgeois* aſſure que c'eſt un excellent remede contre le rhumatiſme, les obſtructions ſquirrheuſes du méſentere & des autres viſceres, & en général contre toutes les maladies de la peau. Il produit même ſouvent de très-bons effets dans les maladies ſcrophuleuſes, ſur-tout ſi on le joint à l'extrait de ciguë.

On fait avec le mercure des boules propres, dit-on, à purifier l'eau.

Les perſonnes peu inſtruites, & même crédules, riſquent ſouvent d'être dupées par une eſpece de filouterie chimique. Des Charlatans leur font accroire qu'ils poſſedent une liqueur avec laquelle ils convertiſſent le cuivre en argent. Pour y parvenir ils plongent une lame de cuivre dans une liqueur qui eſt une diſſolution de mercure avec excès d'acide. L'acide s'unit au cuivre & fixe le mercure ſur le cuivre que l'on retire auſſitôt, & qui alors eſt d'un brillant argentin.

C'eſt par le moyen du mercure que l'on met les glaces au tain, qu'on applique l'or ſur le cuivre, & que l'on traite certaines mines d'or & d'argent. Le vif-argent étant plus denſe en hiver qu'en été, ſert encore à faire des thermometres : on en fait auſſi le cinabre factice ou le vermillon ſi utile en peinture. Il entre dans la compoſition dont ſe fait l'eſpece de végétation métallique appellée *arbre de Diane.* On l'emploie en Medecine pour purifier la maſſe du ſang & pour guérir les perſonnes attaquées du mal vénérien. M. *Baudot*, Médecin à la Charité ſur Loire, vient de renouveller avec ſuccès l'uſage du mercure comme anti-hydrophobique. On l'emploie en frictions camphrées pour combattre les ſymptomes féroces de la rage, maladie ſpaſmodique dans tous les temps & locale dans ſon principe. Voyez l'Ouvrage intitulé : *Eſſais anti-hydrophobiques*, de l'*Imprimerie Royale*, *1770*. Quelques perſonnes font paſſer le mercure à travers d'une peau de chamois pour reconnoître s'il n'eſt

pas altéré : quoiqu'allié au plomb ou au bismuth ou à l'étain, il y passe également ; mais il fait alors une traînée quand on en verse sur un plan incliné. Nous avons dit que le mercure s'amalgame très facilement avec l'or, l'argent, l'étain, le plomb, le bismuth, difficilement avec le cuivre, & point du tout avec le fer. Il s'unit très-promptement aussi à la graisse & au mucus animal appellé *salive*, & au mucus végétal appellé *gomme arabique.* Alors il donne le mercure gommeux & peut s'étendre dans l'eau ; & combien d'autres préparations mercurielles !

On nous envoie le mercure par la voie de Hollande & de Marseille dans des sacs nommés *bouillons*, du poids de cent soixante à cent quatre-vingts livres chacun. Ces bouillons sont faits de cuirs doubles de mouton ; liés & enfermés dans des barils de bois dont les interstices sont remplis de son & de sciûres de bois ou de paille hachée menu. *Voyez notre Minéralogie pour la maniere d'exploiter & de purifier le mercure, tom. II. pag. 162, édit. de 1774, ainsi que pour la réduction du cinabre.*

MERCURIALE, *mercurialis.* Plante dont M. *de Tournefort* distingue neuf especes. M. *Deleuze* observe dans chacune deux sortes d'individus ; toutes les plantes de ce genre portent, dit-il, sur des pieds différens les fleurs mâles & les fleurs femelles. Nous décrirons ici les especes de mercuriales les plus communes, & en même temps les plus usitées.

La MERCURIALE MALE ou FOIROLLE ou VIGNOBLE ou VIGNETTE, *mercurialis mas*, est une plante qui croît par-tout le long des haies, des chemins, dans les cimetieres, dans les jardins potagers, les vignobles & autres lieux humides & ombrageux. Sa racine est tendre, fibreuse & annuelle : elle pousse des tiges hautes d'un pied, anguleuses, genouillées, lisses & rameuses : ses feuilles ressemblent assez à celles de la pariétaire, elles sont opposées, oblongues, pointues, verdâtres, dentelées en leur bord, d'une saveur nitreuse ammoniacale nauséabonde. Il sort de leurs aisselles des pédicules courts & menus, auxquels sont attachées des fleurs à simple calice de trois ou quatre feuilles & à deux pistils : à ces fleurs succedent des fruits à deux capsules en forme de testicules, rudes & velues, contenant chacune une semence arrondie.

La MERCURIALE FEMELLE ou A ÉPI, *mercurialis fœmina, aut spicata*, ne differe de la précédente que par ses fleurs qui sont ramassées en épi, & qui ne sont suivies d'aucun fruit ni semences. Ainsi on devroit changer les noms de ces deux especes de mercuriales ; car celle en épi qui porte des fleurs à plusieurs étamines (au nombre de douze ou

feize) foutenues par un calice à trois ou quatre feuilles, eft précifément la fécondante, c'eft-à-dire, la *mercuriale mâle*, & celle qui porte la graine eft la *mercuriale femelle :* on voit par-là combien étoit fauffe l'idée de quelques Anciens qui croyoient que la mercuriale qu'ils appelloient *mâle*, étoit propre à faire engendrer des garçons, & que celle qu'ils appelloient *femelle*, étoit propre à faire engendrer des filles.

Les fleurs de la mercuriale paroiffent au printems, & la plante périt ordinairement pendant l'hiver. La mercuriale eft une des cinq plantes émollientes ; elle eft même purgative : elle convient dans l'hydropifie, les pâles couleurs, les rétentions d'urine, pour pouffer les vidanges. M. *Bourgeois* dit qu'on la fait entrer dans un grand nombre de lavemens purgatifs : on fait cuire, dit-il, la mercuriale verte dans un bouillon de veau pour lâcher le ventre des perfonnes conftipées. Il a fouvent guéri avec ce remede fimple des perfonnes attaquées du miféréré, caufé par un étranglement du boyau rempli d'excrémens, & qu'on ne pouvoit faire rentrer par aucun fecours : on leur donnoit toutes les demi-heures un bon verre de ce bouillon jufqu'à ce que le paffage des excrémens fût ouvert & rétabli. La mercuriale proprement dite & celle des montagnes, féchée entre deux papiers gris en certains temps, prend une couleur bleue qui femble indiquer qu'on en pourroit tirer une teinture. L'efpece velue de Montpellier, appellée *phyllon* par les Grecs, féchée de même, prend une couleur vineufe à fes fommités.

MERCURIALE SAUVAGE ou DE MONTAGNE ou CHOU DE CHIEN, *cynocrambe vulgaris*, eft une autre efpece de mercuriale, qu'on diftingue encore en mâle & en femelle.

La MERCURIALE MALE SAUVAGE, *mercurialis canina mas*, a des tiges longues d'un pied, creufes, rampantes, nouées, fans rameaux, purpurines du côté de la terre. Ses feuilles font lanugineufes & femblables à celles de la mercuriale précédente. Il fort des aiffelles des feuilles des pédicules qui portent de petites fleurs à plufieurs étamines, foutenues par un calice à trois feuilles de couleur herbeufe. Ces fleurs ne laiffent rien après elles. *Lémeri* dit que les fruits naiffent fur des pieds qui ne fleuriffent pas ; ils font affez femblables à ceux de la précédente efpece.

La MERCURIALE FEMELLE SAUVAGE, *mercurialis canina fœmina*, differe de celle qu'on appelle mâle, par les mêmes propriétés que nous avons expofées en parlant de la mercuriale ordinaire.

La mercuriale ſauvage produit des effets preſque auſſi dangereux que ceux du *ricin*, appellé *palme de Chriſt*. Voyez ce mot.

MERDE. *Voyez* EXCRÉMENT.

MERDE DE CORMARIN ou ÉCUME DE MER. Des Auteurs ont donné ces noms à une ſubſtance poreuſe & dure qui ſe trouve ſur les rivages de certaines mers. *Dioſcorides* en a décrit cinq eſpeces, dont *Lémery* fait mention au mot ALCIONIUM : mais c'eſt un corps produit par le travail de certains inſectes ou *polypes de mer*. Voyez ce mot & celui d'ALCYONIUM.

MERDE DU DIABLE, *ſtercus diaboli*. On donne ce nom à l'*aſſa fœtida* & à la *piſſaſphalte*. Voyez ces mots.

MERE D'EAU. *Voyez* CORAL.

MERE ou MATRICE D'ÉMERAUDE. *Voyez* PRASE *& le mot* ÉMERAUDE.

MERE DE GIROFLES, *antophylli*. Voyez GIROFLE.

MERE DE PERLES. *Voyez au mot* NACRE DE PERLES, *& l'article* PINTADE.

MERE DE TURQUOISE. *Voyez* TURQUOISE.

MÉRIS ou MAITRE. *Voyez* ÉVERTZEN.

MÉRISIER. Eſpece de ceriſier ſauvage à fruit noir. *Voyez à l'article* CERISIER.

MERLAN, *merlangius*. C'eſt un poiſſon de l'Océan, long d'un pied, quelquefois davantage, & qui eu égard à ſa grandeur, eſt menu, ſurtout vers la queue, car il eſt plus gros vers la tête. Cet animal ſi connu dans nos poiſſonneries, a la tête & le corps applatis ſur les côtés, mais le devant de la tête plus plat en deſſus quand la bouche eſt fermée, le dos convexe, l'anus fort voiſin de la tête : tout le corps eſt d'une couleur blanche argentée, mais le dos eſt plus foncé ou griſâtre ; les écailles ſont petites, arrondies & blanches ; la mâchoire ſupérieure avance au-delà de l'inférieure, de ſorte que quand la bouche eſt fermée, les dents ſupérieures outre-paſſent la mâchoire inférieure. Il y a encore d'autres rangs de dents inégales, placées intérieurement à la mâchoire ſupérieure : le palais eſt tapiſſé de quelques oſſelets, les uns ronds, les autres dentelés. On trouve dans l'endroit le plus ample & le plus épais de ſa tête, proche de la cervelle, deux petits os alongés, blancs, aſſez minces : les yeux ſont grands, ſitués aux côtés de la tête, couverts d'une membrane lâche & tranſparente, dont l'iris eſt de couleur argentée

argentée & la prunelle grande, bleuâtre. La membrane des ouies est composée de chaque côté de sept arêtes : la mâchoire inférieure n'a point de barbillons, mais elle est tiquetée de neuf points au moins de chaque côté. La ligne latérale de ce poisson est noirâtre, & approche beaucoup plus du dos que du ventre : on remarque aussi une tache noirâtre à la naissance des nageoires pectorales qui sont grises : les nageoires du ventre sont blanches & situées plus en devant que celles de la poitrine. Il y a trois nageoires sur le dos, deux près de l'anus : la queue est égale & noirâtre à son extrémité. Le merlan a cinquante-quatre vertebres.

Ce poisson se prend fréquemment dans la Manche & dans toute la mer Baltique : chassé de la haute mer par nombre d'ennemis redoutables qui cherchent à le dévorer, il approche souvent en foule des côtes, où il tombe de Caribde en Scylla ; il donne tête baissée dans les filets des Pêcheurs. En lui ouvrant l'estomac on reconnoît qu'il se nourrit d'anchois, de chevrettes, & de goujons de mer & d'autres petits poissons qu'il avale tout entiers, car ses dents ne lui servent point à hacher sa proie par morceaux, mais à la retenir.

Les Auteurs de la *suite de la Matiere Médicale*, disent qu'il y a des merlans qui sont de véritables hermaphrodites, comme il s'en trouve quelquefois parmi les carpes & les brochets : car l'on voit distinctement dans leur intérieur les œufs d'un côté & la laite de l'autre.

Willughby dit qu'en quelques lieux d'Angleterre on fait sécher ce poisson après l'avoir vidé, & on le sale : étant ainsi préparé, il fournit une nourriture très-agréable & propre pour les personnes délicates. Le même Auteur dit encore que les Allemands, les Polonois & les Flamands se servent de la racine de *curcuma* ou *terra merita*, pour assaisonner ce poisson & lui donner de la saveur & une couleur jaune.

La chair du merlan est friable, molle, tendre, légere, & meilleure rôtie que bouillie : il y a peu de poissons aussi sains que celui-ci : sa chair ne contient presque point de sucs visqueux, elle ne charge point l'estomac, elle nourrit & est de bon suc : on en peut permettre l'usage à toutes sortes d'âges & de tempéramens, même aux malades & aux convalescens.

MERLE, *merula*, est un oiseau très-commun & du même genre que les étourneaux & les grives : on en distingue plusieurs sortes.

Le MERLE ORDINAIRE ou COMMUN ou MERLE NOIR, *merula nigra*,

aut vulgaris, pese environ quatre onces : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds est de neuf à dix pouces, & jusqu'au bout de la queue de dix à onze pouces; le bec est long d'un pouce, jaune, safrané, ainsi que le dedans de la bouche : la queue est longue de quatre pouces & demi, les pieds sont noirs.

Cet oiseau se nourrit indistinctement de baies & d'insectes : il ne devient d'un beau noir par tout le corps, & son bec n'est d'un beau jaune que quand il est avancé en âge; dans sa jeunesse il est brun, il a la poitrine roussâtre, & le ventre un peu grisâtre : la femelle a le plumage brunâtre un peu roux, & gris à la gorge : elle pond à chaque couvée quatre ou cinq œufs bleuâtres parsemés de taches brunes.

Les merles construisent leur nid avec beaucoup d'art; il est composé extérieurement de mousse, de rameaux déliés & de menues racines liées ensemble avec de la boue qui tient lieu de colle : le dedans est aussi luté & couvert de paille fine, de poils, de crins, de joncs & d'autres matieres mollettes propres à recevoir les œufs : c'est dans l'épine blanche & à hauteur d'homme qu'ils bâtissent leur nid, dont la forme ressemble assez à une écuelle.

Le merle aime à se baigner & à s'éplucher: il se plaît aussi à voler seul ou à la suite de sa femelle; & c'est de son amour pour la solitude que *Varron* & *Festus* ont tiré l'étymologie de son nom latin. Cet oiseau ne fait que gazouiller ou bégayer pendant l'hiver, mais dès le commencement du printemps il anime la Nature par son chant; il chante aussi beaucoup pendant l'été : son ramage est plus agréable quand on l'entend dans un bois ou dans une vallée où il y a un écho. Cet oiseau a des talens naturels; c'est un petit Orphée : les airs qu'il a une fois appris, il les retient toute sa vie : il est docile, & on peut l'instruire aussi à parler, mais il n'y a que le mâle qui soit doué de cet avantage, il siffle aussi à gorge déployée : il est plus noir l'été que l'hiver : le printemps est la saison de ses amours : il mange toutes sortes d'alimens, vers, semences & fruits.

Il y a une si grande différence entre le mâle & la femelle, qu'on prendroit volontiers la merlesse pour un oiseau d'une autre espece. Ils ont un soin extrême de leurs petits : le mâle couve de temps en temps à la place de la femelle pendant le jour, le reste du temps il s'occupe à lui aller chercher à manger, & veille autour d'elle pour l'avertir de

l'approche des oiseaux de proie. Quelques-uns prétendent que ces oiseaux font quatre couvées par an, & qu'ils mangent les deux dernieres ; cela paroît peu vraisemblable.

Le merle reste pendant l'hiver comme la plupart des grives. Cet oiseau est d'usage en aliment; sa chair est de bon suc, sur-tout pendant les vendanges, parce qu'il mange alors du raisin. M. *Bourgeois* a observé que le merle qui s'est nourri de cerises, dont il est fort friand, est beaucoup plus délicat, plus gras, & meilleur en Suisse que celui qui se nourrit de raisin : mais sa chair devient amere lorsqu'il est réduit à se nourrir de baies de genievre, de grains de lierre, &c. Les vieux sont de plus difficile digestion que les jeunes : on en fait des bouillons utiles dans le cours de ventre & la dyssenterie. Ceux qui sont sujets aux hémorrhoïdes ou qui portent quelque ulcere, doivent s'abstenir d'en manger.

Le Merle a collier, *merula torquata*, est très-commun en Savoie, ainsi que dans le territoire de Saint-Jean de Maurienne, d'Embrun & dans le Canton de Berne : il a un collier gris comme la perdrix franche & la canne-petiere mâle. Son plumage est fauve ou couleur de suie : il n'habite que les montagnes ; c'est un des bons gibiers du pays ; on en prend beaucoup au collet dans le mois de Septembre : on en trouve aussi dans l'Amérique Septentrionale, & au Cap de Bonne-Espérance.

Le Merle blanc, *merula alba*. Cet oiseau, que le vulgaire promet comme une récompense dans les défis d'une exécution impraticable ou d'une chose introuvable, n'est point un oiseau imaginaire : il est rare à la vérité, mais on en rencontre en Afrique, dans les pays de Bambuck & de Galam ; on en voit aussi en Arcadie dans la contrée de Syllêne, même en Savoie & en Auvergne : on en conserve un dans le Cabinet de Chantilly. Il n'y a nulle différence que la couleur du plumage entre le merle blanc & les autres especes de merles, & surtout le noir : la grandeur, la corpulence, le bec, les pieds, les jambes, la maniere de vivre, de chanter, de faire le nid, d'élever les petits, le goût de la chair, tout est égal entre ces oiseaux, qui n'ont quelquefois que la tête nuée de blanc.

Dans les Alpes & l'Apennin, même aux Indes Orientales, on voit des merles bigarrés ou marquetés de blanc & de noir, *merula varia*. Quelques autres montagnes plus ou moins élevées, sont aussi remplies de merles très-variés. L'Auteur du Dictionnaire des animaux dit que le

merle blanc n'habite que les montagnes, & le merle noir les plaines, les bois, &c.

Le MERLE DE ROCHER OU DE MONTAGNE, *merula ſaxatilis aut montana*, eſt cendré. Sa queue eſt jaune, avec une bande noire dans le milieu. Son menton eſt blanc; ſon ventre rougeâtre, & ſon bec noir. Cette ſorte de merle ſe nourrit de noix: il habite les bois de la Laponie; & il eſt ſi hardi, qu'il ne craint point, quand on mange, de venir enlever quelque choſe ſur les tables. C'eſt le *caſſe-noix* d'Albin, & qui paroît n'être qu'une variété du *caſſe-noiſette*. Voyez ce mot.

Le MERLE DORÉ DE MADAGASCAR, *merula aurea Madagaſcarienſis*, a le tronc du corps de couleur d'or, les aîles d'un bleu brunâtre, les pieds bleus, les ongles rougeâtres: ſon chant eſt auſſi mélodieux que le ſon de la flûte; il aime beaucoup les cériſes; il ſuſpend ſon nid aux arbres. Celui du cap de Bonne-Eſpérance a le dos vert; ſa gorge eſt noirâtre.

Le MERLE BLEU, *merula cærulea*, a le goſier, le cou & la tête d'un bleu d'azur; le deſſus de la tête noir; les aîles ſont brunes par-deſſus; le dedans des aîles, le ventre & la queue ſont de couleur dorée: on le trouve dans les iſles de l'Archipel. Sa voix eſt agréable: il vole aſſez bien; ſa chair eſt très-bonne. L'iſle de Hay-Nan à la Chine, le Bengale & les Moluques fourniſſent auſſi une eſpece de merle dont les aîles ſont d'un bleu foncé, le dos vert, avec des oreilles jaunes; le merle bleu a des diſpoſitions pour acquérir des talens aimables; ſuſceptible d'éducation il chante & parle en perfection. Celui du Sénégal a la queue fort longue. Celui de Saint-Domingue eſt tout verdâtre.

Le MERLE PIC a la tête & le deſſus du cou blanc, tiqueté de noir; les aîles, le ventre, les cuiſſes & la queue ſont noirs; les pieds bruns.

Le MERLE DU BRÉSIL OU MERLE ROUGE, *merula rubra*, eſt du rouge le plus beau & le plus éclatant qu'on puiſſe imaginer, excepté ſa tête, ſa queue & ſes aîles qui ſont noires. On le voit auſſi en Bourgogne, mais d'un beau couleur de roſe. En Italie, dans certaines campagnes, on trouve auſſi, dit *Aldrovande*, un merle de couleur de roſe, qui ſe plaît ſur le fumier. On y trouve auſſi le *merle ſolitaire*, dont tout le plumage eſt bleuâtre. Le merle des Indes n'a que la poitrine de rouge. Celui des Philippines eſt brun & chauve.

On trouve à la Louiſiane & au cap de Bonne-Eſpérance, des merles plus gros que les nôtres; & à la Chine, ainſi qu'aux Indes Orientales,

des especes de merles huppés. Les Philippines offrent le *merle chauve*, *merula calva Philippensis*.

MERLE AQUATIQUE, *merula aquatica*. Par la description que nous en donnent *Albin* & M. *Linneus*, il paroît que c'est une espece de *bergeronnette*. M. *Brisson* le place dans le genre du bécasseau.

Cet oiseau qui est un peu plus petit que le merle vulgaire, fréquente les rivieres pierreuses : on en trouve en Angleterre & en Suede, autour des chûtes d'eau. Ils se nourrissent de poissons & d'insectes : ils se plongent quelquefois sous l'eau : dans tout autre temps que celui de l'accouplement ils fuient leurs femelles. Leur plumage est épais & noirâtre, excepté à la poitrine, qui est blanche. Le bec est long & noir, ainsi que les ongles.

MERLE RAYÉ ou LORIOT RAYÉ. Cet oiseau ayant été regardé par les uns comme un merle, & par les autres comme un loriot, sa vraie place semble marquée entre les loriots & les merles, & on peut le regarder comme une espece mitoyenne. Le loriot rayé est moins gros qu'un merle & modelé sur des proportions plus légeres : il a le bec, la queue & les pieds plus courts, mais les doigts plus longs ; sa tête est brune, finement rayée de blanc ; les pennes des aîles sont brunes aussi & bordées de blanc ; tout le corps est d'un bel oranger, plus foncé sur la partie supérieure que sur l'inférieure ; le bec & les ongles sont à-peu-près de la même couleur, & les pieds sont jaunes.

MERLE ou MERLOT, AJOL, TOURD ou ROCHAU, *scarus varius*. Poisson saxatile ou de mer qu'*Artedi* met dans le rang des poissons à nageoires épineuses: il est semblable à la perche de riviere pour la figure du corps ; sa couleur est admirable ; celle du mâle est rouge-violette, & celle de la femelle est verte-noirâtre ou bleuâtre. La membrane des ouies est à six côtes ou aiguillons. Ce poisson qui se nourrit de moules, d'oursins & de petits poissons, a toutes les autres parties du corps semblables à celles des saxatiles. Sa chair est tendre, molle, nourrit peu ; mais elle est d'un bon suc & facile à digérer. On en fait la pêche à Antibes & à Marseille.

MERLU ou MERLUCHE. *Voyez à l'article* MORUE.

MERVEILLE A FLEUR JAUNE. *Voyez à la fin de l'art.* BALSAMINE.

MERVEILLE DU PÉROU. *Voyez* BELLE DE NUIT.

MÉSANGE, *parus*. Genre de petits oiseaux très-jolis, dont il y a beaucoup d'especes. Elles ont toutes les plumes si avant sur le bec &

ſi longues, que les narines en ſont couvertes & qu'elles paroiſſent huppées : leur bec eſt étroit & pointu ou en alêne : leur langue, dit M. *Deleuze*, eſt tronquée ou coupée carrément à l'extrémité, & terminée par quatre cils. Elles ont trois doigts devant & un derriere ; les jambes ſont couvertes de plumes juſqu'au talon.

La GRANDE OU GROSSE MÉSANGE, *parus major aut fringillago*, eſt un oiſeau preſque égal au pinçon ; il peſe à peine une once ; il eſt long d'un demi-pied, ſur neuf pouces d'envergure ; il a le bec court, noir & bien tranchant ; les pieds courts & bleuâtres, la tête & le menton coiffés de noir : au deſſous des yeux de chaque côté ſur les tempes eſt une raie large & blanche ; derriere la tête eſt quelquefois une autre tache blanche, terminée d'un côté par le noir de la tête, & de l'autre par le jaune du cou. Communément le cou eſt cendré ; les épaules & le milieu du dos ſont d'un vert jaunâtre, comme dans le verdier ; le croupion eſt bleuâtre ; la poitrine, le ventre & les cuiſſes jaunes, comme celles de la bergeronette, mais le bas-ventre eſt blanchâtre. Le milieu de la poitrine & du ventre eſt diviſé par une ligne large & noire, qui ſe continue depuis la gorge juſqu'à l'anus ; les grandes plumes des aîles ſont brunes, & ont les bords en partie blanchâtres & en partie bleus, comme celles d'une lavandiere, & ſouvent mêlés d'un peu de vert : la queue eſt longue d'environ deux pouces & demi, de couleur cendrée, bleuâtre à l'extérieur ; noirâtre intérieurement, & blanche aux bords. *Belon* nomme cette grande méſange *nonnette ; Catesby* l'appelle *méſange-pinçon ;* les François la nomment *méſange-charbonniere* ou *brûlée ;* on l'appelle encore *meſengle*, *larderelle*, *pinçonniere*, *cendrille*, *croque-abeille*, *méſange à miroir*, à cauſe de ſes taches ; en Berry & en Sologne on lui donne le nom de *Patron des Maréchaux*, parce que ſon chant répete *ti-ti-ti ;* en Provence on l'appelle *Serrurier*, &c. *Derham* dit que le mâle eſt plus grand, & que ſes taches ſont plus luiſantes que celles de la femelle.

Cet oiſeau ſe tient dans les bois ; il monte & deſcend, dit *Belon*, à la maniere du pic-vert, ſe tenant au tronc & aux branches des arbres. Il ne ſe voit pas ſi communément en été qu'en automne : il paroît quand la bergeronnette s'en va, & alors on en trouve en grande abondance. On prend cet oiſeau aux collets, en lui donnant pour appât ou du ſuif, ou des noix entamées, dont il eſt fort friand. Sa femelle pond ordinairement par nichée douze œufs d'un gris cendré tiqueté de rouge : elle

fait ſon nid, ainſi que toutes les eſpeces de méſanges, avec de la bourre, dans les trous des arbres. Son chant eſt fort doux, mais il ennuie par ſa monotonie : elle vit cinq ans, vole par troupe, & eſt très-courageuſe. Les méſanges voltigent de fleurs en fleurs pour y chercher de très-petits inſectes que le gluant de la fleur retient priſonniers : elles grimpent auſſi autour des arbres, comme font les pics, & s'y nourriſſent principalement d'inſectes, tant volans que rampans; tels que les chenilles : elles vivent auſſi de graines de chanvre & de certains noyaux de fruits, qu'elles ouvrent avec leur bec.

La grande eſpece de méſange eſt véritablement un oiſeau de proie, par rapport aux méſanges de la petite eſpece: lorſqu'elle voit même des oiſeaux de ſon eſpece qui ſont malades & foibles, elle les pourſuit & leur tire la cervelle à coups de becs.

M. *Friſch* dit que quand les méſanges n'ont que du chenevis dans leur cage, elles deviennent bientôt aveugles pour trop becqueter; ainſi il faut le leur broyer. *Aldrovande* prétend que pour les faire chanter plus agréablement, il faut leur donner du ſuif. Quoiqu'elles ſoient granivores, elles ſe nourriſſent ordinairement de chenilles & d'œufs ou larves des inſectes qui infeſtent les arbres. En cage elles mangent de preſque tous nos alimens; elles aiment particuliérement les noiſettes; elles goûtent toujours leur manger avec la langue, & ne l'avalent pas d'abord. On les nourrit auſſi avec des limaçons, du fromage nouvellement caillé & des fourmis; mais elles ne vivent pas long-temps en cage.

Le petit peuple mange volontiers la chair de cet oiſeau, qui n'a rien d'exquis: en Médecine on l'eſtime propre contre l'épilepſie, & pour exciter l'urine; pour cela on la fait ſécher, puis on la réduit en poudre, & on en donne deux ſcrupules dans un verre de vin blanc ou d'eau de pariétaire.

La Mésange à longue queue, *parus longicaudus*, eſt de la groſſeur du roitelet: le ſommet de ſa tête eſt blanc; elle a une tache noire aux tempes, & qui entoure la tête; les parties inférieures ſont blanches; le plumage du dos eſt d'un châtain tendre, bigarré de noir; le pennage des aîles & de la queue eſt blanc & noir; les jambes & les griffes ſont noires. Elles reſſemblent d'ailleurs à la précédente eſpece, même pour les mœurs & la maniere de vivre.

Cette méſange fréquente les jardins plutôt que les endroits monta-

gneux : elle fait un nid composé de telle maniere que l'ouvrage en entier ressemble à un œuf placé sur une de ses pointes ; il y a un petit trou à côté pour sortir & rentrer ; par ce moyen les œufs & les petits sont assurés contre l'intempérie de l'air : le dedans du nid est doublé de duvet ; le dehors est construit de mousse, de laine & de toiles d'araignées entrelacées avec beaucoup d'art. Selon *Ray*, elle est de tous les petits oiseaux celui qui pond à chaque couvée le plus grand nombre d'œufs. Elle commence à paroître dès le mois de Septembre, & on la voit pendant tout l'hiver. On voit tous les jours cette mésange laisser sa queue, qui est fourchue, & s'échapper des mains des Oiseleurs : elle quitte les bois pour venir vivre l'hiver dans les jardins, les villes & les villages ; au printemps elle se pend par les pieds aux branches des arbres, afin d'en manger les bourgeons naissans ; l'hiver elle vole d'arbre en arbre. Ces mésanges volent par troupes, & s'appellent réciproquement. La mésange de montagne differe peu de celle-ci : *voyez la description qu'en donne* Albin.

La Mésange huppée, *parus cristatus*, est la plus rare des mésanges de notre pays ; son bec est noir & a une peau en-dessus : le dessus de son corps est gris, tout le dessous & la face sont blancs, avec une nuance rougeâtre sous les aîles : les cuisses, ainsi que les aîles, sont plombées ; le sommet de la tête est noir, & les bords des plumes sont blancs : le cou est cerclé d'un collier noir qui s'étend sous la mâchoire. On la voit fréquemment en Normandie & dans la Caroline. C'est le *titmouse* des Anglois.

La Mésange bleue ou Nonnette ou Marenge, *parus cæruleus*, est grosse comme la fauvette : sa tête est noire, ornée d'azur & cerclée de blanc ; sur le cou est un autre cercle bigarré ; l'estomac est verdâtre, l'échine d'un violet obscur ; il y a un peu de jaune sous le menton. Le ramage de cette mésange est désagréable, mais elle est d'une très-grande utilité aux arbres couverts de chenilles, car elle les détruit en les mangeant à se faire crever. Elle passe tout l'été dans les bois, où elle éprouve souvent la maladie de la goutte. Cette mésange est un très-bel oiseau.

La Mésange à tête noire ou des bois, *parus atricapillus*, tient le milieu entre la grande mésange & la mésange bleue. Sa tête est noire, sa poitrine est blanche ainsi que son cou : le plumage du dos est grisâtre, cendré ; le bec, les jambes, les pieds & les ongles sont noirâtres : elle habite plus volontiers les forêts & les bois taillis que les jardins & les

vergers,

vergers. C'eſt la *colmouſe* des Anglois. On la trouve auſſi dans le Canada.

LA MÉSANGE DE MARAIS, *parus paluſtris*, a la tête noire, les tempes blanches, le dos cendré verdâtre, & les pieds plombés; ſa face eſt blanche; elle a peu de noir ſous le menton: elle ſe retire dans les genévriers. C'eſt la *nonnette cendrée.*

Indépendamment de ces ſix ſortes de méſanges, les Ornithologiſtes en citent quatorze autres qui ſont étrangeres: les plus rares ſont, la *méſange des Indes*, dont le plumage eſt compoſé de blanc, de bleu & de noir; la *méſange capuchonée*, ou *à collier* de la Caroline, *parus torquatus*, dont la face, qui eſt jaune, ſemble ſortir d'un cercle de plumes noires, comme la tête d'un Moine ſort de ſon capuchon; la *méſange de Lithuanie* ou de Pologne, *parus pendulinus*, dont le bec eſt conique & bleu; elle eſt cendrée brunâtre; elle ſuſpend à une branche ſon nid, qui eſt compoſé du coton produit par les fleurs du chardon, &c. *Voyez* PENDULINO. On la trouve auſſi à Sandomir, on l'appelle quelquefois *rémiz*. La *méſange barbue de Jutland*, *parus barbatus*, qui habite les marais ſalans: le mâle a une touffe de plumes noires qui pend par en bas, & qui par ſon arrangement reſſemble à une barbe épluchée. Ce mari eſt fort remarquable par la complaiſance, le ſoin & l'attachement qu'il a pour ſa tendre épouſe; car lorſqu'elle ſe juche, il la couvre pendant le ſommeil & toute la nuit de ſon aîle. Mais les méſanges les plus jolies & qui chantent le mieux, ſont celles de *Bahama*, & particuliérement du Cap de Bonne-Eſpérance. Quand les ſerins de Canarie ſe mettent à chanter avec celles-ci, ils forment enſemble de petits concerts très-mélodieux & très-agréables. On peut dire que ce ſont des Muſiciens très-jolis & très-aimables.

MESORO. Nom que les Italiens ont donné à un petit poiſſon de mer à nageoires épineuſes, qui ſurpaſſe rarement la grandeur du goujon: *voyez ce mot.* Le méſoro varie en couleur; il y a des lieux où il eſt rouge, d''autres où il eſt fauve: ſes écailles ſont petites, minces, & en petit nombre: ſa peau eſt ſi gluante qu'on a de la peine à le tenir dans les mains. Il a la tête groſſe, les yeux élevés, les dents preſqu'imperceptibles. Ce poiſſon aime les rivages où il y a beaucoup d'algue: il ſe nourrit auſſi de très-petits poiſſons, & même d'anchois. Sa chair eſt une fort bonne nourriture, on en mange beaucoup à Veniſe.

MESQUITE, eſt un fort bel arbre de l'Amérique, grand & gros comme un chêne, dont la feuille eſt verdâtre. Ses fruits ſont en gouſſes,

femblables à celles de nos haricots : on les appelle *huit-zafe.* On fait fécher ce fruit, & l'on s'en fert pour la compofition de l'encre, comme nous nous fervons de la noix de galle : on l'emploie auffi pour engraiffer les beftiaux, & particuliérement les chevres ; lorfqu'elles font ainfi nourries, leur chair eft très-délicate ; auffi font-elles très-eftimées & d'un grand prix dans les lieux où il y a abondance de ces arbres. Dans les temps où les Indiens manquent de blé, ils font du pain avec cette graine. *Voyez le Journ. de Trév. Nov. 1704, page 1976.*

MESSE. *Voyez* MUNGO.

MESTECH ou MESTEQUE. Efpece de cochenille. *Voyez ce mot.*

MÉTAMORPHOSE. Les Naturaliftes expriment par ce mot les changemens de figure qu'éprouvent les infectes avant d'être parfaits. Le papillon ayant d'abord été chenille, puis chryfalide, eft donc un infecte à métamorphofe. Pour l'intelligence de cet article, *voyez les mots* CHENILLES, INSECTE, PAPILLON, MOUCHE, NYMPHE.

MÉTALLIQUE. Se dit d'une fubftance de la Nature des métaux. On dit *fubftance métallique*, *mine métallique*, *éclat métallique ;* la *métalléité* ou *métallicité* défigne l'état d'un métal pur, ou toutes les propriétés qui le caractérifent, telles que la ductilité, la pefanteur, l'éclat, &c. *Voyez* MÉTAUX. La métallifation eft la réduction des métaux, opération qui s'appelle *métallurgie.*

MÉTAUX, *metalla.* Ce font de tous les corps foffiles & minéraux, les plus pefans : ils font ductiles, flexibles, malléables, c'eft-à-dire, extenfibles fous le marteau en tous fens, amalgamables, brillans, opaques, folides, durs & affez fixes au feu, c'eft-à-dire, qu'ils ne s'y volatilifent point, comme les demi-métaux.

Ces fubftances different beaucoup entr'elles par leur difficulté de fe fondre au feu, leur pefanteur fpécifique, leur couleur, leur fon, leur abondance, leur utilité & leur valeur.

On compte vulgairement fix métaux, 1°. le *plomb ;* 2°. l'*étain ;* 3°. le *fer ;* 4°. le *cuivre ;* 5°. l'*argent ;* 6°. l'*or.* Voyez chacun de ces mots.

On appelle les quatre premiers *ignobles*, à caufe de leur vil prix ; ou *imparfaits*, parce qu'on peut leur enlever leur phlogiftique par la calcination au feu ou dans les acides. On diftingue les métaux en trois fortes d'ordres différens ; favoir.

1°. Les *métaux mous & faciles à fondre ;* tels font le *plomb* & l'*étain*, qui font effectivement fi mous, qu'on peut aifément les plier & les

couper avec le couteau : ils se fondent dans le feu avant que d'y rougir, ensuite y fument ; puis en perdant leur phlogistique, se calcinent, & finissent par se changer en verre ; mais il est toujours facile de les ressusciter sous leur premiere forme.

2°. Les *métaux durs & difficiles à fondre* ; tels sont le *fer* & le *cuivre* : ils sont très-solides & sonores ; on les travaille difficilement, même avec le marteau : ils n'entrent en fusion que long-temps après avoir été exposés à l'action d'un feu violent, & long-temps après qu'ils ont paru rouges ; ensuite ils s'y détruisent assez promptement en étincelant : on peut également les revivifier.

3°. Les *métaux nobles & fixes dans le feu* ; tels sont l'*or* & l'*argent* : ils entrent en fusion au feu, en même temps qu'ils y rougissent. Ce sont de tous les métaux les plus ductiles, & ceux qui résistent le plus aux impressions de l'air, de l'eau & du feu, sans perdre leur phlogistique ou principe de métallicité ; en un mot qui paroissent indestructibles & inaltérables. L'or a ces propriétés par excellence ; il n'a pas besoin, comme les autres métaux, de perdre son phlogistique pour entrer en vitrification.

Tous les métaux, excepté ceux que les Naturalistes appellent *natifs* ou *vierges*, ont besoin d'être purifiés par le feu : ils y deviennent fluides ; mais cette cause cessant, ils reprennent leur solidité, en formant une surface convexe ; peut-être augmentent-ils tous de volume dès qu'ils cessent d'être tenus en fusion, au moins le fer en est un exemple. L'état dans lequel les métaux se rencontrent le plus ordinairement, est celui des mines, c'est-à-dire, de combinaison, soit avec le soufre, soit avec l'arsenic, & souvent avec ces deux substances à la fois. Ce qui donne aux mines en filon des formes, des couleurs & des qualités très-différentes de celles que les métaux auroient s'ils étoient purs, *voyez* MINES. Une singularité, ou plutôt un phénomene aussi agréable que digne de l'attention des Naturalistes, c'est parmi les métaux que l'on trouve natifs, les seuls qui affectent quelquefois de prendre la figure d'une plante, & de nous montrer l'arrangement d'une mousse, de branchages ou de petits rameaux capillaires, Ces métaux sont l'or, l'argent, le cuivre ; les autres métaux, quand ils sont natifs, affectent d'autres figures, communément en cristaux assez réguliers. Les Cabinets d'Histoire Naturelle présentent plusieurs de ces végétations métalliques produites par la Nature dans ses atteliers souterrains ; mais faute d'observations

suffisantes, il est difficile de décider comment ces végétations acquierent la forme qu'elles ont, même en les comparant avec celles que les Chimistes font à l'aide du feu ou des dissolvans humides : *voyez* à ce sujet des expériences citées dans le *Tome XVI des Mémoires de Suede*, 1754.

La dureté & la malléabilité des métaux sont assez différentes ; en voici l'ordre, 1°. le *fer* ; 2°. le *cuivre* ; 3°. l'*argent* ; 4°. l'*or* ; 5°. l'*étain* ; 6°. le *plomb*.

La pesanteur spécifique des métaux n'est pas plus constante que leur dureté : par exemple, un pied cubique d'étain pese 532 livres ; celui de fer 576 livres ; celui de cuivre 648 livres ; celui d'argent 744 livres ; celui de plomb 828 livres ; & enfin celui d'or 1368 livres.

On peut aussi considérer les métaux, selon leurs degrés de fixité dans le feu, qui sont dans l'ordre suivant ; 1°. l'*or* ; 2°. l'*argent* ; 3°. le *fer* ; 4°. le *cuivre* ; 5°. l'*étain* ; 6°. le *plomb*. En mettant ici le cuivre avant le fer, on a l'ordre de leur ductilité. Les anciens Chimistes ont encore divisé les métaux en solaires & en lunaires. Suivant eux les métaux solaires ou colorés sont l'or, le cuivre & le fer ; & les métaux lunaires ou blancs sont l'argent, l'étain & le plomb.

Il y a des Auteurs qui comptent huit métaux ; ils ajoutent aux six précédens le *mercure* & la *platine* : *voyez ces mots*. Mais ces deux derniers, & sur-tout le mercure, n'ont pas la ductilité & la malléabilité qui caractérisent les métaux proprement dits.

Les Alchimistes comptoient sept métaux, & croyoient que chacun d'eux étoit sous l'influence d'une des planetes : c'est ce qui les a fait appeller en style énigmatique l'*or*, soleil : l'*argent*, lune ; le *cuivre*, Vénus ; le *fer*, Mars ; l'*étain*, Jupiter ; le *plomb*, Saturne ; le *vif-argent*, Mercure. *Voyez à l'article* PLANETE.

Toutes les especes de métaux, ainsi que les demi-métaux se rencontrent ou en fragmens, plus ou moins considérables, ou en veines suivies : *voyez aux articles* MINES & MINERAUX. Les métaux se forment tous les jours, se décomposent, & ces décompositions sont suivies de reproductions nouvelles. *Voyez* FILONS & OCHRES.

Quant à la maniere de les réduire, c'est une connoissance de métallurgie, qu'on doit puiser dans les ouvrages des Minéralogistes : *voyez le Dictionnaire de Chimie* & *notre Minéralogie*.

MÉTEIL. Nom donné à du grain mêlé de froment & de seigle. *Voyez au mot* BLÉ.

MÉTEL ou METELLES. On donne ce nom au fruit de la pomme épineuſe appellée *ſtramonium*. Voyez POMME ÉPINEUSE.

MÉTÉORES, *meteora*. On donne ce nom à certaines eſpeces de phénomenes qui naiſſent & paroiſſent dans le corps de l'atmoſphere, c'eſt-à-dire, dans la maſſe d'air qui nous environne immédiatement, & où nous reſpirons; tels ſont les *nuages*, le *tonnerre*, la *pluie*, la *grêle*, la *neige*, les *brouillards*, le *ſerein*, la *roſée*, les *feux follets*, l'*éclair*, les *globes de feu*, les *vents*, les *tourbillons*, les *orages*, &c. Voyez chacun de ces mots.

Les Phyſiciens font trois diviſions des météores, en *ignés*, en *aériens*, & en *aqueux*. Les premiers ſont le *tonnerre*, le *feu Saint-Elme*, le *preſter* & autres phénomenes qui tiennent à l'électricité. Les météores *aériens* ſont les *vents;* les météores *aqueux* ſont ceux qui nous préſentent l'*eau* dans ſes divers états, tels que les *nuages*, la *grêle*, la *roſée*, la *neige*, la *pluie*, les *vapeurs* ou les *brouillards*, &c. Nous parlerons de chacun de ces phénomenes ſous leur nom particulier : nous dirons ſeulement ici que preſque tous les météores préſentent dans le mécaniſme de leur formation des difficultés conſidérables, des myſteres profonds, que toute la ſagacité des Phyſiciens n'a pu encore pénétrer. Cette réflexion n'eſt qu'une ſuite de la lecture de *Deſcartes*, de *Muſchembroeck*, de *Hamberger*, &c. ſur les météores.

MÉTIS & MULATRES, en latin *hybris* pour le mâle, & *hybrida* pour la femelle. Les métis ſont une eſpece d'hommes nés d'un Blanc (Européen) & d'une femme Maureſſe : ils ſont déſignés dans toute l'Amérique Eſpagnole, ſous le nom de *meſtizos*, c'eſt-à-dire *metis ;* & ceux qui naiſſent d'un Blanc & d'une Negreſſe ſe nomment *Mulatos*, & *Mulâtres* dans nos Colonies : on appelle au Bréſil du nom de *Mamelus*, les fils d'Européens & d'Indiennes, les mêmes qu'on nomme *Métis* au Pérou : on nomme *Jambos* ceux qui ſont nés d'un Sauvage & d'une Métive. *Voyez aux mots* NEGRE & HOMME.

Dans les animaux quadrupedes, on remarque ordinairement, lorſqu'il y a mêlange d'eſpeces, que ce qui eſt engendré a plus de reſſemblance à la mere qu'au pere, principalement en ce qui regarde la forme & l'habitude du corps. *Voyez* MULET & JUMART.

METLE, eſt un arbriſſeau naturel du Mexique, où il croît en abondance; quelques Auteurs croient ſans fondement que cette plante eſt le *maghey* des Voyageurs. Le metle eſt un arbriſſeau que l'on plante &

cultive de la même maniere que la vigne ; ses feuilles different les unes des autres, & servent à divers usages ; de celles qui ne sont que de naître, on en fait des confitures, du papier, des étoffes, des nattes, des ceintures, des dentelles, des souliers, des cordages ; du vin appellé *nulque*, de l'eau-de-vie ; ces mêmes feuilles en vieillissant sur l'arbre, deviennent armées d'épines si fortes & si aiguës, qu'on en fait des especes de scie. Les épines servent de poinçons & d'aiguilles.

MEULE. *Voyez* LUNE & MOLE.

MEULIERE. *Voyez* PIERRE MEULIERE.

MEUM D'ATHAMANTE, *meum seu meu Athamanticum, aut fœniculum Alpinum perenne, capillacco folio odore medicato.* Plante fort aromatique, ou espece de fenouil qui vient de lui-même & en abondance en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne & en Angleterre. Ses racines sont longues de neuf pouces, branchues, plongées dans la terre obliquement & profondément : elles subsistent pendant l'hiver. Ses feuilles sont semblables à celles du fenouil, mais plus petites, plus nombreuses & plus découpées. Du milieu de ses feuilles s'élevent des tiges également semblables à celles du fenouil ; mais moins grandes, cannelées, creuses & branchues, terminées par des bouquets de fleurs disposées en ombelles, auxquelles succedent des fruits à deux graines, oblongues, cannelées, odorantes, ameres & un peu âcres. Pendant l'hiver les racines restent garnies de fibres chevelues vers l'origine des tiges : ces fibres ne sont que les queues des feuilles desséchées.

On trouve chez les Droguistes la racine seche de *meum.* Elle est de la grosseur du petit doigt, grisâtre en dehors, pâle en dedans, contenant une moëlle blanchâtre, mucilagineuse, d'une odeur de panais, mais plus aromatique, d'un goût un peu désagréable : on nous l'envoyoit autrefois d'une montagne de Grece ou de Thessalie, appellée *Athamante ;* mais on nous l'apporte aujourd'hui des montagnes d'Auvergne, des Alpes & des Pyrénées, même des Vosges, du Dauphiné & de la Bourgogne. C'est le *spignel* des Anglois.

En Médecine, on recommande cette racine dans l'asthme humoral, & pour guérir le gonflement venteux de l'estomac, les coliques des intestins, la suppression des regles & des urines. Appliquée sur l'os pubis des enfans, elle arrête aussi l'écoulement de l'urine ; elle entre dans plusieurs compositions célebres de Pharmacie, sur-tout dans le mithridate & la thériaque.

On trouve, ſur les Alpes & les Pyrénées, une autre eſpece de *meum*, dont les fleurs ſont purpurines; c'eſt une ſorte de *phellandrium Alpinum*. Elle eſt très-eſtimée pour la nourriture du bétail : on lui attribue en grande partie la bonne qualité des laitages de certaines montagnes où elle abonde. Elle eſt aromatique, ſans avoir le goût & l'odeur ſinguliere du *meum*. Les Médecins ne l'emploient pas, dit M. *Haller*.

MEUNIER ou MEUGE, *cyprinus oblongus*. C'eſt un poiſſon de riviere à nageoires molles & de la famille des *muges*, ou du genre de la carpe : *voyez ces mots*. Ce poiſſon nommé *meunier*, parce qu'on le trouve autour des moulins, eſt connu auſſi ſous le nom de *vilain*, parce qu'il vit dans l'ordure : il y en a qui l'appellent *têtard* ou *têtu*, à cauſe de ſa groſſe tête. Il eſt ſemblable au mulet de mer nommé *cabot* dans le Languedoc. Ses écailles ſont luiſantes, notamment ſous le ventre. Il a une nageoire au dos, deux au bas des ouies, deux au bas du ventre, & une autre près de l'anus (celle-ci a onze rayons ſelon M. *Linneus*). Sa tête eſt groſſe & grande; ſa bouche n'a point de dents; mais ſon palais qui eſt charnu, eſt garni d'os : il a dans la tête un os entouré de pointes comme une châtaigne : il a quatre ouies de chaque côté : ſa veſſie eſt double & pleine de vent; la toile du ventre eſt noire : ſa chair eſt blanche, molle, d'un goût fade, pleine d'arêtes, & un peu meilleure ſalée que fraîche : on trouve des meuniers qui peſent quarante, cinquante & même ſoixante livres : *conſultez* RÉDI & RONDELET. Comme ce poiſſon ne va jamais ſeul, on en prend beaucoup, ſoit à la ligne, ſoit aux filets.

MEUNIER, *ſcarabeolus piſtinarius*. On donne ce nom à un petit ſcarabée qui naît dans la farine humide vers la meule des moulins; il eſt long, armé de petites cornes très-fines, & monté ſur ſix pieds : il eſt noir par-tout, excepté ſous le ventre, où il eſt d'un rouge obſcur.

On donne encore le nom de *meunier* au martin-pêcheur.

MEUTE. Se dit d'un aſſemblage de chiens courans deſtinés à chaſſer les bêtes fauves ou carnaſſieres, comme cerfs, ſangliers, loups, &c. *Voyez aux articles* CHIEN & CERF.

MEZERÉON. *Voyez* BOIS GENTIL.

MICA. Nom donné à une eſpece de pierre brillante, feuilletée ou écailleuſe, communément tranſparente, douce au toucher, réfractaire au feu ordinaire & aux acides, ſe diviſant à l'aide d'un couteau en lames paralleles ou en feuillets très-minces, flexibles, élaſtiques, luiſans,

souvent de figure indéterminée & dont la nature est peu connue; on en distingue de plusieurs sortes; savoir:

1°. Le VERRE DE MOSCOVIE ou MICA PUR, *glacies Mariæ*. Ses particules sont blanches, argentines, ou d'un jaune clair : on le trouve en grands morceaux aux environs d'Archangel, & en petits morceaux dans les montagnes du canton d'Utoë. C'est le plus flexible, le plus divisible, & le plus transparent de toutes les especes de mica; les Moscovites s'en servoient autrefois en place de verre, & lorsqu'il étoit sale, ils le dégraissoient dans une lessive de potasse, ou bien ils l'enduisoient de cendres chaudes : car si on l'eût jetté dans un feu violent, comme l'ont prétendu quelques-uns, ils se seroit divisé ou gercé, de maniere que les rayons de la lumiere n'y auroient pu passer directement. C'étoit de cette pierre que se faisoient les vîtres des fenêtres & les glaces des litieres couvertes des Dames Romaines. Les Religieuses appellent les petits morceaux de ce beau mica, *pierre à Jesus :* elles en font de petites glaces qu'elles mettent devant des images : c'est de là qu'est venu le nom de *glacies Mariæ*. Il ne faut pas confondre cette pierre avec le *miroir d'âne*, qui est un gypse transparent. *Voyez* GYPSE.

2°. Le MICA BRILLANT : les feuillets en sont communément petits, peu ou point transparens, peu flexibles, & de différentes couleurs : nous en avons de *blanc* du Brésil, il s'en trouve dans tous les pays graniteux; du *noir* du Duché de Wirtemberg; du *vert* de Sibérie; du *cendré* de Salhberg; du *jaune* de Rio Janeiro : on nomme celui qui est blanc, *argent de chat*, & celui est jaune, *or de chat;* l'un & l'autre servent à mettre sur l'écriture. On les trouve ou enclavés dans les pierres de roche, ou détachés & roulant avec le sable de certaines rivieres, telles que la Loire, le Rhin, &c. Quelquefois cette sorte de mica est disposé en écailles, en stries, ou ondulé, ou en morceaux demi-sphériques : exposé au feu, il se pelotonne; s'il est coloré, il y devient blanc, mais il y perd sa pellucidité. Un Chimiste Allemand (M. *de Justi*) vient de découvrir une nouvelle substance métallique dans le mica jaune, mais qui n'est pas malléable. En donnant au mica l'argent pour fondant, on en tira une chaux semblable à celle de l'or, ensuite un métal aigre qui sembloit tenir le milieu entre le fer & le zinc. Il le fondit avec de l'or, qui en parut plus beau, plus fin, & conservant sa malléabilité. M. *de Justi* croit que ce mica contient un des principes de l'or.

Le crayon des Peintres ou molybdene, contient beaucoup de matiere micacée

micacée ou talqueuſe. Il y a quantité de pierres qui ne contiennent autre choſe que du mica coloré, & que des perſonnes peu accoutumées à juger de la nature des pierres & des minéraux par la vue, prennent pour de la *blende*. Voyez ce mot.

MICACOULIER ou MICOCOULIER, *lotus arbor aut celtis fructu nigricante*. Arbre grand, gros & rameux, qui croît principalement aux pays chauds; ſes racines ſont comprimées ou applaties par les côtés: ſon écorce eſt unie & d'un brun blanchâtre; ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles de l'orme, vertes deſſus, blanchâtres en deſſous, rudes au toucher. Ses fleurs ſont en roſe, petites, de couleur herbacée & de nul agrément; il y en a de mâles & d'autres hermaphrodites: les premieres ont cinq étamines & le calice diviſé en ſix parties; ces dernieres ont le même nombre d'étamines & deux piſtils, auxquels ſuccedent des baies ſphériques ſemblables aux mériſes, mais dont la chair eſt blanche, d'un goût agréable: le noyau eſt gros à proportion du fruit; les oiſeaux ſont friands de ce fruit.

Toutes les parties de cet arbre ſont aſtringentes. Le micacoulier s'eſt naturaliſé dans nos climats; il ſupporte aſſez bien l'hiver dans nos terrains gras & humides, il devient auſſi grand qu'un orme, & on peut en faire des avenues: il ſe multiplie aiſément de ſemences, & comme il pouſſe beaucoup de branches, qui ſont ſouples, on en peut faire des paliſſades, des berceaux. Cet arbre eſt rarement attaqué des inſectes: ſon bois eſt noirâtre, dur, liant & plie ſans ſe rompre; cette élaſticité le rend propre pour des brancards de chaiſe: on en fait auſſi d'excellens cerceaux de cuve. On s'en ſert pour les inſtrumens à vent, & il eſt très-propre aux uſages de ſculpture, parce qu'il ne contracte jamais de gerçures. Sa racine & ſon écorce ſervent en teinture. *Pline* fait mention de *lotus* qui avoient beaucoup plus de quatre cents cinquante ans d'antiquité (*liv. 16*, *Hiſtoire Naturelle*). Les Provençaux appellent cet arbre *fabrecouiller* ou *falabriquier*. Indépendamment du micocoulier à fruit noir ou noirâtre, il y a le micocoulier du Levant & celui d'Amérique. Ils ſont très-rares en France. M. *Aſtruc* a donné un Mémoire ſur cet arbre, qui avec un peu de ſecours, fournit aiſément des fourches à trois branches.

MICHEN ou MUCKEN PULVER. Les Mineurs Allemands expriment vulgairement par ces deux mots l'*arſenic teſtacé*, ou le *cobalt arſenical écailleux*, mis en poudre, & qu'on mêle avec de l'eau pour

faire mourir les insectes. Ces parasites affamés & altérés sont fort avides de ce breuvage empoisonné : on en fait usage dans les cabinets d'étude, afin d'être délivré de la persécution des mouches. Cette substance n'est pas sans danger pour les hommes & pour les brutes : M. *Bourgeois* a vu périr un homme pour en avoir mangé dans sa soupe ; il eut tous les symptômes d'une personne qui auroit avalé de l'arsenic, quoique un peu moins violens. Il a vu aussi des chiens & des chats périr pour avoir avalé du lait qui contenoit du *michen pulver.* On devroit donc prendre plus de précautions, qu'on ne fait communément, en faisant usage de cette drogue dans les maisons, pour faire mourir les mouches. Le même Observateur a remarqué plus d'une fois, qu'une forte dissolution de savon blanc dans l'eau commune avec un peu de sucre, attire également ces insectes, & les fait périr dans quelques minutes.

MICHUACANENS. *Voyez à l'article* CHIEN.

MICO. Nom donné à une espece de singe. M. *de Buffon* le place dans la famille des plus petits singes qu'il appelle *sagouins.* Cette espece de sagouins n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & d'environ moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble ; il est très-remarquable & très-singulier par sa face, ses oreilles nues, d'un vermillon très-vif ; son museau est court, ses oreilles sont grandes ; son poil est d'un beau blanc argenté, & celui de la queue d'un brun lustré & presque noir ; il marche à quatre pieds & n'a environ que sept à huit pouces de longueur. Les femelles ne sont point sujettes à l'écoulement périodique ; on le trouve dans les terres de l'Orénoque.

MICROSCOME, *microscomus.* Animal de mer des plus singuliers, & qui a été décrit par *Rédi.* Cet animal ne paroît à la vue & au toucher, qu'un morceau de rocher très-dur, composé de détrimens de pierres, de corail & d'autres concrétions marines. Sur cette surface qui recouvre l'animal, croissent de petites plantes marines, parmi lesquelles se trouvent aussi de petits coquillages & d'autres petits animaux, tels que des scolopendres, &c.

La figure du logement qui contient l'animal est longue, & se divise en deux branches, qui ont toutes deux à leur extrémité un petit trou rond, ouvert dans une membrane qui est cachée sous l'écorce pierreuse. L'animal ouvre & ferme ces trous à son gré ; c'est par-là qu'il

pompe l'eau & qu'il la rejette : lorſqu'on le manie, il la lance fort loin, de la même maniere que les *carnumi* ou *œufs de mer*, qui ſont de faux glands de mer, qui n'ont point de coquilles, mais ſimplement une peau calleuſe. Ces faux glands marins ont deux trous comme les priapes de mer, & lancent une eau fort âcre; leur chair eſt rouge à l'intérieur & d'un goût excellent.

Toute la cavité intérieure de l'enveloppe pierreuſe qui contient le microſcome, eſt tapiſſée par des expanſions membraneuſes & molles, qui ſervent de peau à l'animal, & qui enveloppent le canal des alimens, les vaiſſeaux des fluides, le foie & le cœur. Cet animal ſingulier differe des œufs de mer & des priapes de mer, non-ſeulement par ces parties, mais encore par ſa conformation, tant intérieure qu'extérieure, & par la ſubſtance de ſa chair, qui eſt fort tendre & d'un goût ſemblable à celui des huîtres & des palourdes.

MIEL, *mel.* Voyez au mot ABEILLE ce que nous avons dit de ce ſuc ſucré & fermenteſcible que ces inſectes aîlés ramaſſent avec leur trompe dans le nectaire des plantes. *Pline* a parlé d'un miel amer, dont les Naturaliſtes modernes ont nié l'exiſtence. Mais en faiſant attention que le miel a une ſaveur relative à l'eſpece de plante ſur laquelle l'abeille le récolte, le paradoxe ſera détruit, & l'on reconnoîtra avec *Tournefort* la bonne foi du Prince des Naturaliſtes Latins, injuſtement ſuſpectée dans ce point.

MIELAT ou MIELÉE. On donne ce nom à une matiere fluide qu'on trouve ordinairement le ſoir & le matin en été, ſous la forme de gouttes, attachées aux feuilles des plantes & ſur les herbes, laquelle ſuinte des plantes mêmes. Il ne faut pas confondre le mielat avec la roſée. Le mielat eſt ainſi nommé de ſa ſaveur ſucrée & un peu mucilagineuſe : il y en a qui paroît tenir de la nature d'une gomme diſſoute, & un autre qui ſemble participer un peu de la réſine.

M. l'Abbé *Boiſſier de Sauvages* vient de donner des obſervations ſur l'origine du miel, il a obſervé deux ſortes de mielées, qui paroiſſent d'ailleurs de même nature, & dont les mouches à miel s'accommodent également; elles tirent l'une & l'autre leur ſource des végétaux, mais d'une maniere bien différente. La premiere eſt cette tranſudation ou tranſpiration ſenſible de ce ſuc doux & mielleux, qui après avoir circulé avec la ſeve dans les différentes parties de certains végétaux, s'en ſépare & va éclorre tout préparé, ſoit au fond des fleurs, ſoit à la

partie supérieure des feuilles, & qui dans quelques plantes se porte avec plus d'abondance, tantôt dans la moëlle, ainsi qu'on l'observe dans la canne à sucre & le maïs, tantôt dans la pulpe des fruits charnus, qui dans leur maturité ont plus ou moins de saveur douce, selon que ce suc mielleux est plus ou moins bridé par d'autres principes & plus ou moins développé; l'autre mielée est formée par certaines especes de pucerons qui, sans nuire aux arbres, sans causer aux feuilles des difformités, telles qu'en produit l'espece qui fait recoquiller les feuilles, & celles dont la piqûre fait croître sur les bourgeons de l'orme & du térébinthe des galles creuses, restent immobiles pendant plusieurs mois de l'année sur quelques especes d'arbres, tel que le tilleul, sucent la seve dont ils se nourrissent, & rejettent par le derriere un suc mielleux qui retombe sur les feuilles des arbres qui sont au-dessous, & que les abeilles récoltent avec un très-grand soin ; c'est dans l'estomac ou peut-être dans les dernieres voies que le suc de l'arbre, d'abord âpre & revêche sous l'écorce, prend une saveur douce, toute pareille, à en juger par le goût, à celle de la mielée végétale, tant celle qui transpire des feuilles, que celle qui naît dans le *nectarium* des fleurs.

MIGNARDISE. *Voyez* Œillet frangé.

MIGRANE. Espece de crabe de mer, dont les premieres jambes sont dentelées comme la crête d'un coq.

MIGUEL DE TUCAMAN. Serpent du Paraguay de l'espece de ceux que l'on nomme *double marcheur* ou *amphisbene*. Voyez ces mots.

MIL. *Voyez* Millet.

MILABRE. Nom donné à un petit insecte qui se trouve sur les fleurs. On ne connoît que peu ou point son histoire.

MILAN, *milvus*. Nom que l'on donne à plusieurs oiseaux de proie : on distingue entr'autres le *milan royal* & le *milan noir*.

Le Milan royal, *milvus vulgaris aut regalis*, est un fort oiseau, long de deux pieds, avec une envergure de cinq : son bec a environ deux pouces de long, la partie supérieure qui est la plus longue, est courbée comme dans les oiseaux de proie ; ses yeux sont larges, l'iris en est d'un beau jaune pâle ; ses jambes & ses pattes sont jaunes, la serre du milieu a un taillant aigu en-dedans : il a les plumes de la tête, du cou, du menton, de couleur du frêne, bigarrées de lignes noires, celles de la poitrine, du ventre & des cuisses d'un brun rougeâtre, tachetées

de noir ; le dos eſt d'un brun foncé, ainſi que les plumes qui ſont près de la queue. L'enſemble du plumage eſt ſouvent tacheté de blanc. Cet oiſeau ſe cache l'hiver ; il eſt ſujet à la goutte. Le ſacre & le duc lui font cruellement la guerre : il n'y a guere que le ſacre qui ſe puiſſe élever auſſi haut que lui ; il fond ſur lui, & le ramene à terre à force de coups de griffes ou de bec. Le milan royal, lorſqu'il vole, étend ſes aîles & ſe balance en l'air, où il demeure long-temps, pour ainſi dire, immobile, ſans que ſes aîles faſſent le moindre mouvement, & il fend l'air d'un endroit à l'autre ſans ſe remuer beaucoup. On le diſtingue des autres oiſeaux de proie par ſa queue fourchue. Ce vigoureux oiſeau eſt un terrible deſtructeur de poulets, de jeunes canards & d'oiſons ; à la ville, comme à la campagne, il entre hardiment dans les cours.

Le milan royal eſt le ſeul qui ſe trouve dans notre climat. On l'a nommé *milan royal*, parce qu'il ſervoit au plaiſir des Princes qui lui faiſoient donner la chaſſe & livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaiſir cet oiſeau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de forces, ni de légéreté, refuſer de combattre & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant pour ſe cacher dans les nues, juſqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'aîles, de ſerres & de bec, & le ramene à terre moins bleſſé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de ſon ennemi.

Cette eſpece de milan eſt commune en France, ſur-tout dans les Provinces de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui ſont voiſines des montagnes. Ce ne ſont pas des oiſeaux de paſſage, car ils font leur nid dans le pays, & l'établiſſent dans des creux de rochers : leurs œufs ſont blanchâtres, avec des taches d'un jaune ſale.

Le MILAN NOIR, *milvus niger.* Les grandes plumes des aîles ſont noires. Cet oiſeau, au défaut de viande, ſe nourrit de fruits. *Belon* marque en avoir vu en hiver manger des dattes ſur les palmiers. Au Caire il eſt aſſez hardi pour aller ſur les fenêtres des maiſons. Son vol eſt très-agile, & quoique plus petit que le précédent, il fatigue encore davantage le ſacre dans les combats qu'ils ont enſemble.

Le milan eſt regardé comme l'oiſeau de proie de la troiſieme eſpece. Sur la Côte d'Or en Afrique, ſa hardieſſe eſt ſi étrange, qu'il arrache

en plein jour, au milieu des marchés, les poiſſons & autres alimens de la main des Negres, ſur-tout de celle des femmes.

Le milan noir eſt un oiſeau de paſſage qui quitte notre climat en automne pour ſe rendre dans des pays plus chauds : on les voit paſſer le Pont-Euxin en automne en files nombreuſes, & repaſſer dans le même ordre au commencement d'Avril. Ils reſtent pendant tout l'hiver en Egypte, & ſont ſi familiers qu'ils viennent dans les villes & ſe tiennent ſur les fenêtres des maiſons : ils ont la vue & le vol ſi ſûrs, qu'ils ſaiſiſſent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.

On donne auſſi le nom de milan au *fau-perdrieu ;* mais celui-ci eſt du genre du *buzard*, Voyez FAU-PERDRIEU.

MILAN MARIN, *milvago.* C'eſt un poiſſon de mer volant, à nageoires épineuſes. Les Provençaux l'appellent *belugo*, parce que ſa tête luit la nuit comme des étincelles de feu. Il a la tête large, carrée, oſſeuſe, ſerrée entre les deux yeux, le corps rond & long d'un pied & demi ; il eſt couvert d'écailles fort dures, âpres & diſpoſées depuis la tête juſqu'à la queue en lignes paralleles : le dos eſt de couleur noirâtre, ſes aîles ne ſont autre choſe que des nageoires qu'il approche des ouies, & qui s'étendent juſqu'à ſa queue : il en a deux de chaque côté : la couleur en eſt olivâtre, mais les bords ſont ornés de taches rondes bleuâtres, tirant ſur le blanc. Par le moyen de ſes aîles à rayons, ce poiſſon s'éleve au-deſſus de l'eau comme un jet de pierre, & il peut voler ainſi par élans tant que ſes aîles ſont humides : dès qu'elles ſe ſechent, il retombe : par là il évite ſouvent de devenir la proie des dorades qui ſont ſes ennemies, & qui le pourſuivent.

Il y en a une autre eſpece qui eſt garnie au derriere de deux grandes & fortes épines qui lui ſervent de défenſe. Le palais de ce poiſſon a l'éclat d'un charbon enflammé. Des Ichtyoliſtes regardent le milan marin comme une eſpece d'*hirondelle de mer*, ou de *faucon marin.* Voyez POISSON VOLANT.

MILANDRE. Eſpece de chien de mer. *Voyez* MELANDRE.

MILLE-CANTON. Nom que l'on donne à de très-petites perches qui n'ont pas encore fait leur accroiſſement & qui ſe prennent au mois de Juillet dans le lac de Genève ; elles ſont beaucoup plus abondantes dans le lac de Neufchâtel ou d'Yverdon : dans ce temps elles ne ſont pas plus groſſes que les plus petits fers de lacets. On en prend une grande quantité dans les années où les eaux ſont baſſes. C'eſt un mets fort délicat : c'eſt ce

qu'on nomme de la *monté* à Caen, & de la *fotteville* à Rouen : on publie quelquefois des défenfes de pêcher le mille-canton, pour empêcher que les rivieres ne fe dépeuplent.

MILLE-FEUILLE ou HERBE A LA COUPURE ou AUX VOITURIERS, *mille-folium vulgare album*, eft une plante qui croît prefque par-tout le long des grands chemins, dans les lieux incultes, fecs, dans les cimetieres, dans les pâturages, &c. fa racine eft ligneufe, fibreufe, noirâtre; elle pouffe plufieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, cannelées, velues rougeâtres, moëlleufes & rameufes vers leurs fommités : fes feuilles font rangées le long d'une côte par paires : leurs parties oppofées font prefque égales, & elles repréfentent une plume d'oifeau; elles font d'ailleurs toutes labourées de petits fillons, dit M. *Haller:* elles ont une odeur affez agréable & un goût un peu âcre : fes fleurs naiffent en été aux fommets des branches, en petites ombelles : chaque fleur eft petite, radiée, blanche ou un peu purpurine, odorante, foutenue par un calice cylindrique & écailleux : elles font fuivies par des femences menues.

Cette plante eft vulnéraire, réfolutive & aftringente : on l'emploie intérieurement & extérieurement pour arrêter toutes fortes d'hémorrhagies; elle eft encore très-utile contre les hémorrhoïdes & les fleurs blanches trop abondantes; cependant les femmes & les filles fujettes au flux hémorrhoïdal ne doivent pas trop en continuer l'ufage, qui leur cauferoit une fuppreffion de regles plus fâcheufe que les hémorrhoïdes. Son fuc déterge d'une maniere furprenante les ulceres vomiques du poumon. *Stahl* en tiroit une effence ftomachique & vulnéraire, dont il faifoit un grand ufage. M. *Bourgeois* dit que cette herbe pilée & appliquée fur les piqûres & enclouûres des pieds des beftiaux & des chevaux, eft le plus excellent remede qu'on puiffe mettre en ufage. *Voyez* la Differtation de *Hoffman* fur la *mille-feuille*.

M. *de Tournefort* diftingue encore huit autres efpeces de mille-feuille. M. *Haller* rapporte que le *millefolium nobile* de *Tragus* eft plus rare, mais plus haut & plus odorant que le mille-feuille commun. On le diftingue par les divifions de fes feuilles moins nombreufes & plus éloignées.

MILLE-GRAINE. C'eft le *Piment*.

MILLE-GREUX. Sur nos côtes, on donne ce nom à différentes fortes de jonc marin qui bordent les côtes.

MILLEPEDE ou ARAIGNÉE DE MER, *millepeda*. Nom que les

Conchyliologues donnent à une espece de coquillage univalve du genre des murex. Il est ainsi nommé du nombre des pieds qu'on voit au pourtour de son aîle qui est fort étendue : le corps est tout rempli de bosses & de tubercules ; la queue est alongée & recourbée. On donne aussi le nom de *millepedes* au *millepieds*. Voyez ce mot.

MILLEPERTUIS, *hypericum vulgare*. Plante qui croît abondamment dans les champs, dans les bois & aux lieux incultes. Sa racine est dure, jaunâtre & fibreuse : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, roides, ligneuses, rondes, rougeâtres & rameuses. Ses feuilles naissent deux-à-deux à l'endroit des nœuds de la tige, opposées, sans queue, lisses, veinées, & paroissent perforées en nombre d'endroits lorsqu'on les expose au soleil & qu'on regarde à travers. Mais ces points transparens ne sont autre chose que des vésicules remplies d'un suc huileux, d'une saveur astringente & un peu amere, & qui laisse de la sécheresse sur la langue. Ses fleurs naissent en grand nombre aux sommités des branches : elles sont jaunes & disposées en rose. Il leur succede pour fruits de petites capsules à trois coins, empreintes d'un suc rouge, divisées en trois loges remplies de semences très-petites, luisantes, d'un brun noirâtre, d'une saveur amere, résineuse & d'une odeur de poix.

Les fleurs & les sommets remplis de graines, étant pilés, répandent un suc rouge comme du sang, d'une odeur assez agréable. Cette plante contient beaucoup d'huile essentielle, semblable à l'huile de térébenthine.

Le millepertuis ordinaire est d'un grand usage, & sert beaucoup dans plusieurs maladies : il tient le premier rang parmi les plantes vulnéraires ; on s'en sert pour mondifier & consolider les plaies & ulceres tant internes qu'externes, & notamment pour les contusions. Il guérit le crachement & le pissement de sang, résout le sang grumelé & excite les regles. On le recommande beaucoup pour détruire les vers, pour la passion hystérique & l'aliénation de l'esprit : aussi l'appelle-t-on *fuga dæmonum*. Cette plante est la base de la plupart des baumes par infusion & par distillation. Dans les boutiques on tient une huile de millepertuis faite par infusion ; elle est rougeâtre. A Montpellier on macere les fleurs de cette plante dans une liqueur résineuse, tirée des vésicules d'orme. Aujourd'hui des personnes tirent des fleurs une belle teinture jaune pour colorer les laines & les soies.

On donne le nom d'*ascyron* à deux autres especes de millepertuis. Le véritable

véritable *ascyrum* a la tige carrée : l'autre est un millepertuis rampant. M. *de Tournefort* compte vingt-deux especes de millepertuis, indépendamment de celle qu'il trouva en voyageant de Sinope à Trébizonde ; il l'appelle *millepertuis oriental à feuilles de l'herbe à éternuer.*

MILLEPIEDS D'AMÉRIQUE ou CENTIPEDES, *millepedes*, sont des animaux ovipares, dont le corps est fort long, à anneaux, fourni d'une très-grande quantité de pieds : il y a des personnes qui les confondent mal-à-propos avec les *cloportes*, insectes auxquels on a donné autrefois ce nom. Les millepieds dont il est question, sont de différentes couleurs, grandeurs & formes. Près de la bouche sortent deux pinces garnies d'ongles noirs, pointus & crochus, lesquelles servent à l'animal pour se saisir des autres sortes d'animaux dont il se nourrit : voilà les armes avec lesquelles l'animal pique violemment. *Seba* a vu un millepieds qui avoit deux pieds fort longs, qui sortoient de la partie postérieure de son corps; chacun de ces pieds qui étoit formé de quatre articulations, étoit aussi muni d'un croc pointu. La tête qui semble n'être qu'une longue articulation roussâtre, porte deux longues cornes ou antennes pointues, filiformes, articulées, & deux petits yeux noirs. Cet insecte se loge assez communément dans le bois des vaisseaux. Ces animaux se mettent en rond pour se reposer. En considérant leur maniere de vivre, on les prendroit pour des especes de vers de mer.

Les millepieds d'Amboine & de la mer de Hollande, dont parle *Seba*, sont une espece particuliere de ces grands vers de mer qui se fourrent dans les vieux pilotis enfoncés dans la mer : *voyez* VER DE MER & TARET.

Les millepieds terrestres d'Amérique sont comme crustacés, leur robe est dure ; ils se trouvent dans les bois & lieux incultes, & nuisent beaucoup aux Negres ; car leur piqûre est aussi dangereuse que celle du scorpion, mais par bonheur les serpens aveugles en diminuent le nombre. On les appelle *malfaisans*, parce que leur piqûre cause une vive douleur suivie quelquefois d'une enflure considérable, toujours accompagnée d'inflammation & souvent de la fievre. Leurs écailles sont convexes & emboîtées les unes sur les autres, comme celles de la queue d'une écrevisse. Les cabinets des Curieux en conservent qui sont d'une grosseur monstrueuse ; leur figure est hideuse. Le millepieds d'Amérique est plus large qu'épais, il marche avec une aisance & une agilité

étonnantes ; mais si par accident il perd une de ses pattes, sa course devient plus lente & sa marche plus gênée. Cet animal peut se tourner de toutes parts. La femelle n'a point de cornes : elle porte ses œufs, comme la salicoque, sous le ventre ; dès que les petits millepieds en sont sortis, ils quittent aussi-tôt la mere, commencent à ramper & se répandent partout à la ronde.

Ces animaux se trouvent aussi abondamment aux Indes Orientales qu'en Occident, & singuliérement au Cap de Bonne-Espérance, où ils ont jusqu'à sept pouces & plus de longueur ; leur couleur est fauve. *Voyez maintenant l'article* SCOLOPENDRE.

MILLEPIEDS A DARD. M. *de Réaumur* a donné ce nom à des insectes (vers aquatiques) qui n'ont que sept à huit lignes de longueur. Ils sont remarquables par une trompe ou dard charnu qu'ils portent en devant de leur tête, & qu'on ne trouve pas aux millepieds des autres especes : ils se soutiennent dans l'eau & y nagent au moyen des inflexions qu'ils font faire à leur corps avec vîtesse ; ils se reposent & ils rampent sur tous les corps qu'ils rencontrent. M. *Trembley* dit qu'on en trouve beaucoup sur les plantes aquatiques, & qu'ils deviennent la nourriture des polypes d'eau douce. Les millepieds à dard peuvent être regardés aussi comme de véritables polypes, puisqu'ils ont la propriété d'être multipliés en les coupant, c'est-à-dire, que toutes les portions coupées de leur corps deviennent autant de millepieds semblables au premier. *Voyez* POLYPE.

MILLEPORE ou MILLEPORITE, *millepora*, est une production à polypier : cette habitation de polypes est communément de figure d'arbre ou de buisson rameuse ou feuillée, dont la superficie ou les extrémités sont marquées de quantité de petits pores simples qui vont jusqu'au centre de la tige, en traversant tout le corps pierreux en maniere de réseau.

Les millepores different des madrépores ; ceux-ci sont toujours étoilés ; ces étoiles s'y présentent d'une maniere très-distincte, au lieu que les millepores n'ont que des trous simples non étoilés ; du moins ils ne le paroissent pas à l'œil ni à la loupe.

On connoît le beau *millepore à feuilles de chou* qui se trouve près de Curaçao ; ses feuilles sont blanches, larges, minces, étendues & piquées de petits trous ronds. Il y a aussi le millepore appellé la *fraise de veau ;* ses feuilles sont plus épaisses, moins éparpillées, plus serrées & imitent

par les plis & replis de leurs extrémités une fraise de veau bien dentelée & bien frangée.

Parmi les millepores branchus sortant de la mer, ou devenus fossiles *milleporites*, il y en a dont la superficie est couverte de petites cavités peu profondes en apparence; d'autres sont couvertes de pointes épineuses & poreuses; d'autres ont les branches comprimées en forme de cornes de daim, poreuses ou comme piquées de trous d'épingles, c'est une sorte de *frondipore;* d'autres ont les branches composées d'écailles ou de petits tubercules ou de vésicules poreuses. Les millepores à forme de buisson sont également solides & à pores simples. Tous les trous des millepores pénetrent dans l'intérieur & ont servi de logement aux polypes qui en ont été les architectes. *Voyez l'article* ESCARE, *au mot* CORALLINE.

MILLET ou MIL, *milium.* Il y a quantité d'especes de millet qui font partie de la famille des *graminées;* mais nous ne parlerons ici que de celles qu'on cultive; savoir, le *grand millet d'Afrique*, nommé aussi *sorgo* sur la côte de Guinée; le *grand millet noir;* le *millet d'outremer*, & le *petit millet* ou *millet commun.*

LE GRAND MILLET ou SORGO, *sorgum sive melica, aut milium arundinaceum, subrotundo semine nigricante*, pousse plusieurs tuyaux semblables à ceux des roseaux, à la hauteur de huit ou dix pieds, articulés, remplis d'une moëlle blanche & douceâtre que *Mathiole* vante comme un remede contre les écrouelles. Des nœuds des tuyaux sortent des feuilles assez semblables à celles du roseau, garnies de petites dents pointues qui coupent les doigts quand on les manie, en faisant descendre la main le long de la feuille. Ses fleurs naissent au sommet des tiges en maniere de bouquets; elles sont sans pétales, petites, jaunes, composées de trois étamines qui sortent du milieu d'un calice à deux feuilles: il y a communément un calice mâle stérile, porté sur un pédicule à côté d'un calice hermaphrodite fertile, qui est sessile & applati par le dos. Aux fleurs succedent des semences plus grosses que celles du millet ordinaire. Elles sont ovales, noires (l'espece qui a une semence blanche se cultive à Malte, & y est connue sous le nom de *carambasse*). Lorsque les semences ont été secouées, car elles ne tombent point d'elles-mêmes, il reste des pédicules en forme de gros filamens, dont on se sert pour faire des brosses. La racine de ce millet est composée

de groſſes fibres. Ses tiges ou tuyaux rougiſſent quand la ſemence mûrit.

Le *grand millet* ou *ſorgo* aime une terre graſſe ou forte & humide. Il a été apporté d'Afrique en Eſpagne, & de-là dans les autres pays chauds où on le cultive principalement. Le plus grand uſage que l'on faſſe de ce grain dans ce pays, eſt pour engraiſſer les poules, les pigeons & toute la volaille, dont il rend la chair exquiſe; cependant en Italie les gens de campagne le font moudre & en font du pain, mais qui eſt brunâtre âpre, de difficile digeſtion & qui fournit moins de nourriture que le froment. Il y a peu de plantes qui produiſent auſſi abondamment que le millet d'Afrique; pour un grain qu'on a ſemé, on en recueille au moins cent ſoixante. Cette eſpece de millet eſt rarement expoſée aux inſultes des oiſeaux; elle n'exige pas une culture pénible, & n'épuiſe pas trop la terre où on l'a ſemée à proportion de ſon grand produit. On cultive aujourd'hui le *ſorgo* ou *ſorgho* dans les climats chauds & même dans les tempérés; nous en avons vu des champs entiers en Suiſſe. La graine qui eſt moins nourrie eſt une ſorte d'*épeautre* ou de *froment locar*. Voyez ce mot. L'eſpece, quand elle eſt belle, eſt recherchée. Voyez les *Mem. de la Soc. econom. de Berne.*

Le *petit millet* ou *millet ordinaire*, *milium vulgare*, *ſemine luteo aut albo*, differe de l'autre par la petiteſſe de la plante & des grains qui ſont blancs ou jaunâtres, & que l'on donne tant aux oiſeaux de voliere que de baſſe-cour. Toutes ſes fleurs ſont hermaphrodites.

Les Botaniſtes ont placé pendant long-temps le *ſorgo* dans la claſſe des millets; mais actuellement, à cauſe de la diverſité des caracteres de ſa fleur, ils en font un genre à part.

Le petit ſe plaît particulierement dans une terre douce & légere, même ſablonneuſe; on doit le ſemer fort clair & le recouvrir de terre. Le jeune millet craint beaucoup les gelées, c'eſt pourquoi on ne doit le ſemer qu'en Mai; on peut même en ſemer encore vers la fin de Juin. Un mois après que le millet eſt levé, on éclaircit les pieds, & il faut laiſſer ſept à huit pouces de diſtance entre chaque pied, ſans quoi il produiroit peu, & ſa tige ſeroit courte. Le millet ſemé en Mai ſe récolte ordinairement en Septembre, & celui qui a été ſemé en Juin ſe recueille vers la fin d'Octobre. On a obſervé que les millets tardifs grenent moins que ceux qui ſont hâtifs. Ces ſortes de plantes épuiſent un peu les terres ainſi que le blé de Turquie. Lorſque les pannicules du petit millet ſont

en grains, on doit garnir le champ de quelque épouvantail, autrement les oiseaux en auroient bientôt fait la récolte.

Les femmes font la récolte du millet en coupant les pannicules ou épis près du dernier nœud. On en lie plusieurs ensemble par paquets, & on les suspend pendant quelques jours à des perches pour mieux sécher. On bat ces pannicules au fleau ; & lorsque ce grain a été serré bien sec, il se conserve très-bien, quoiqu'on ne le remue que rarement ; & le charançon ne l'attaque pas. Les tiges étant fauchées & desséchées servent à brûler ; elles font un bon engrais à la terre, & les racines qui restent enterrées fournissent assez de nourriture pendant deux ans aux vers du froment. Si l'on vouloit garantir des vers le blé ensemencé, il n'en faudroit semer que dans des terrains qui auroient produit l'année précédente du millet, sur-tout de celui d'Afrique. On prépare avec le millet mondé & nétoyé de sa coque, des mets qui ressemblent assez au riz. La bouillie qu'on en fait est exquise & très-alimenteuse ; cinq livres de sa farine avec suffisante quantité de lait, peuvent fournir un repas à vingt-cinq personnes. Voilà l'aliment ordinaire des Maures & des Negres. M. *Haller* dit qu'en Italie on fait avec le millet une décoction qu'on emploie dans la petite vérole.

Dans la Guiane le mil se récolte deux mois après qu'il a été semé : les Sauvages le rôtissent sur les charbons & le mangent. Les Galibis en font du palinot (espece de biere). On est obligé dans ce pays de faire garder les pieces de mil par de vieux Negres, car les singes en sont fort friands & s'assemblent par troupes pour l'arracher. On fait avec la farine du mil des mateté & des especes de langous qui valent bien les especes de cassaves faites avec la farine de *manihot*. (Voyez ce mot pour ce qui concerne la préparation de ces substances). On met dans les langous faits de farine de mil, de l'huile de palmier d'Aouara ; les Negres s'en nourrissent aussi.

MILLOCO. Dans le Bourdelois on donne ce nom au grand millet d'Afrique. *Voyez* MILLET.

MILLOUIN. C'est l'oiseau de Pénélope de *Jonston* ; il est fort singulier qu'on ait donné à cet oiseau le nom de la Reine d'Itaque ; & d'après quel rapport ? Il est un peu moins gros qu'un canard domestique ; il a la tête, la gorge & la plus grande partie du cou d'un beau marron : le bas de son cou & la partie antérieure de son corps sont de couleur de suie, avec des pointes de gris-blanc aux plumes de la poitrine. On le trouve sur les bords de la mer & dans les marais. Il y a encore deux

autres millouins, dont le dernier appartient au Nouveau Monde ; il eſt à-peu-près de la même corpulence que le précédent. Le premier a la tête, la gorge & une partie du cou d'un marron obſcur ; il a le deſſus du corps noirâtre, & le deſſous blanc.

Le *millouin du lac du Mexique* eſt rayé de fauve & de brun, preſque ſur toutes les parties ſupérieures du corps. *Voyez* CANNE PÉNÉLOPE *à la ſuite de l'article* CANARD.

MIMEUSE ou MIMOSE. *Voyez* SENSITIVE.

MINEL DU CANADA. *Voyez* CERISIER.

MINÉRALISATEURS & MINÉRALISATION. La minéraliſation eſt une opération par laquelle la Nature combine une ſubſtance métallique avec du ſoufre ou avec de l'arſenic, ou avec l'acide marin, ou avec l'une & l'autre de ces ſubſtances à la fois. Par cette combinaiſon, l'aſpect du métal, ainſi que ſes propriétés conſtituantes, eſt entièrement changé, déguiſé ; tous les métaux prennent alors une infinité de formes & de couleurs qui les rendent méconnoiſſables à ceux qui n'ont point les yeux accoutumés à les voir dans l'état de mine ou minerai. C'eſt ainſi que l'argent qui eſt blanc lorſqu'il eſt minéraliſé ou combiné avec le ſoufre & l'arſenic, prend la forme de criſtaux rouges quelquefois tranſparens. S'il n'y avoit que du ſoufre, la mine d'argent ſeroit griſe & tendre. La mine de plomb minéraliſée par le ſoufre affecte une forme cubique. Ce même métal combiné avec de l'arſenic a une figure criſtalline tantôt verte & tantôt blanche, &c. L'étain minéraliſé par l'arſenic eſt en criſtaux d'un gris-brun & polygones. L'antimoine combiné avec le ſoufre a une forme ſtriée. L'arſenic uni au ſoufre donne, ſuivant les proportions, l'orpiment ou le réalgar. Le ſoufre combiné avec le mercure donne le cinabre. Il ſemble que le biſmuth & l'or ſoient les ſeules ſubſtances métalliques qu'on n'a point encore rencontré abſolument *minéraliſées*. La Chimie eſt parvenue à imiter la Nature dans un grand nombre de ſes minéraliſations.

On appelle auſſi *ſubſtances minéraliſées* celles dont les interſtices ou pores ont été remplis par des infiltrations ou vapeurs minérales métalliques : ce ſont des opérations lentes & ſucceſſives. Il y a des minéraliſateurs, tels que les pyrites ſulfureuſes, qui ſe trouvent dans le bois devenu foſſile, & le brûlent ſouvent en ſe décompoſant. Les métaux minéraliſés par le ſoufre & l'arſenic ſont plus difficiles à ſe réduire que s'ils en étoient privés : les os minéraliſés ou pénétrés par une diſſolution de cuivre, forment les turquoiſes. Les ſpaths qui ſont colorés, ſont

pesans, fusibles & presque toujours minéralisés par le fer ou par le cuivre; les quartz le sont plus rarement, mais ils sont souvent recouverts de crystaux pyriteux qui, dans leur état de fluidité, n'ont pu s'y infiltrer, & se sont attachés à la superficie extérieure. *Voyez ci-dessous à l'article* MINÉRAUX.

MINÉRAUX ou MINÉRAIS, *mineralia*. Le mot *minéral* exprime & comprend ordinairement tout ce qui se tire de la terre, c'est-à-dire, tout ce qui appartient au regne minéral: cependant pour lui donner plus de précision ou un sens plus particulier, on ne comprend sous ce nom que les corps qui renferment ou des pyrites ou des sels, ou des bitumes & soufres, ou des parties métalliques, soit de demi-métaux, soit de métaux (*Voyez ces mots & le suivant*). En sorte que par *minéral* on désigne une mine dans sa matrice terreuse ou pierreuse.

Les *minéraux métalliques* contiennent plus de métal que de terre non-métallique, tandis que ceux qui contiennent plus de soufre, d'arsenic, &c. c'est-à-dire, plus de minéralisateurs que de métal, sont des pyrites, &c. dont on ne peut retirer le métal avec profit. *Voyez* PYRITES. La Saxe, l'Allemagne, la Suede, le Danemarck, l'Angleterre la Hongrie & la France fournissent des minéraux métalliques de la plus grande beauté.

MINES, *minerœ*. Ce nom se donne tantôt au lieu souterrain d'où on tire le minéral, & qui est proprement la *miniere;* & tantôt aux glebes de minérai ou de minéral d'où on tire le métal, *glebœ metallicœ :* l'on entend plus particuliérement sous le terme de *mine* les mêlanges que la Nature produit dans ses atteliers souterrains, en unissant avec les plus petites parties métalliques différentes matieres étrangeres, de façon que ces parties métalliques se trouvent destituées de toutes les propriétés & de tous les caracteres des métaux, jusqu'à ce que l'art venant à les dégager de leurs minéralisateurs & de tout ce qui n'est point de leur substance, elles prennent une forme véritablement métallique, & deviennent métaux ou demi-métaux. On donne aussi le nom de *mines*, quoiqu'improprement, aux endroits d'où l'on tire du diamant ou du cristal; on dit *mine de diamant*, *mine de cristal.* Pour avoir une idée générale du mot de mines, *voyez les articles* FENTES, FILONS, MATRICES, MÉTAUX, DEMI-MÉTAUX, MINÉRAUX, &c. où l'on verra que les mines métalliques sont quelquefois égarées, & que les minérais sont d'autres fois séparés çà & là dans les fissures des rochers. Les *mines fixes* sont les meilleures, sur-tout quand elles sont étendues en longueur & en

profondeur en façon de rameaux, en filons, en veines, qui se suivent; & pour l'ordinaire elles sont enfermées ou soutenues par un double têt de pierres.

La présence d'une mine ou d'une miniere de bonne qualité, riche, abondante, est ordinairement annoncée par plusieurs indices extérieurs; par exemple, par les sables des rivieres voisines où l'on trouve des paillettes minérales; par des traces de terre tendre & onctueuse nommée *besteg;* par le guhr qu'on rencontre dans les fentes des collines rapides; par la situation du terrain qui est montueux & aride. L'expérience a appris que les sommets des montagnes qui contiennent des filons métalliques s'étendent assez horizontalement vers le Sud-Est, & s'abaissent ensuite par degrés vers le Nord-Ouest. Le bas de ces montagnes est pour l'ordinaire coloré, terminé en pente douce, & ombragé par des arbres touffus toujours verts, quelquefois tortueux, noueux, séchés par la cime. Quelquefois le sommet de ces montagnes est couvert de plantes vivaces, dont les feuilles sont noirâtres. Quand des feux follets, des météores ignés, des vapeurs subtiles & sulfureuses, qui en exhalent, fondent très-vîte la neige qui tombe en hiver, ou qu'on apperçoit, dès la crête ou sur la croupe de la montagne, des indices de filons métalliques, qui se décelent par des veines de quartz ou de spath communément vitreux, de matieres ferrugineuses; alors on doit trouver la miniere dans le milieu de la colline. L'expérience nous apprend encore que dans les endroits où des filons courent sous terre ou à peu de profondeur, les tiges de grains qu'on a semés à la surface, jaunissent & se flétrissent souvent dès qu'elles sortent de terre. Si les eaux qui descendent des montagnes sont thermales, c'est une marque qu'en rétrogradant leurs cours on y trouvera des pyrites, &c. Tous ces indices, pris séparément, sont équivoques; mais plusieurs réunis forment une plus grande probabilité. Les montagnes qui renferment les célebres mines du Pérou, présentent presque toutes ces indications, & on les trouve rassemblées dans plusieurs des Cantons de la Suisse, de la Saxe, du Nord, &c. Les montagnes à filons, quoique de l'ordre des primitives, sont ordinairement d'une élévation médiocre, régulieres, intactes, & sans dérangement.

Plusieurs Auteurs anciens font mention dans leurs Livres de différentes mines que nous ne connoissons plus. La France où elles ne sont pas actuellement communes, en comptoit autrefois de très-riches. *Strabon*, dans sa Géographie, nous dit que les Romains tiroient abondamment

des

des métaux de France, au point qu'elle pouvoit à cet égard le disputer avec l'Espagne; *Pline* nous parle de l'or qui se trouvoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de ces anciénnes mines; ont-elles été totalement épuisées? Non, elles existent probablement encore en partie; mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé jusqu'à la trace. Il seroit digne d'un Savant de s'occuper, dans les Auteurs anciens, de la recherche de tout ce qui peut être relatif aux mines des pays que nous connoissons; il est à présumer qu'après une inspection étudiée des lieux, on viendroit peut-être à bout de faire des découvertes heureuses, & l'on trouveroit certains emplacemens de ces anciennes mines, dont plusieurs s'étant certainement reproduites, offriroient encore de nouvelles richesses.

Lorsqu'on est certain de l'existence d'une mine dans un endroit, il faut, avant que d'en impétrer la concession, considérer s'il y a un fort ruisseau & des bois voisins de ce lieu; ensuite faire l'essai de la mine, mais sur-tout il faut se garantir de l'erreur dans les opérations & le calcul; autrement on se ruineroit bientôt, ainsi que tous les intéressés: ensuite on fait des puits ou bures, pour aller chercher la matiere minérale, & l'on y établit des machines pour en épuiser les eaux & y renouveller l'air, &c. *Voyez notre Minéralogie* & l'*Art des Mines*, *traduit par M. Hellot*, &c. pour les autres formalités dans l'exploitation d'une mine. *Voyez aussi l'article* EXHALAISONS *de cet ouvrage.*

On ne peut trop encourager à l'étude des minéraux, & à trouver des moyens d'économie dans l'exploitation générale de ces substances si utiles à la société civile. Dans le Nord, les Souverains encouragent les travailleurs par des franchises & des privileges qui leur font fermer les yeux sur les dangers qui accompagnent la profession de mineur & la dureté de ce travail. En effet, le travail des mines étoit un supplice chez les Romains; il faut passer la plus grande partie de sa vie enterré tout vivant dans des souterrains où l'on est privé de la lumiere du jour, & continuellement en péril d'être noyé, ou étouffé ou écrasé.

Jusqu'ici les Minéralogistes ont considéré les mines métalliques sous trois états différens, 1°. ou comme *fusibles* par elles-mêmes; 2°. ou qui se fondent facilement à l'aide d'un intermede; 3°. ou qui entrent en fusion difficilement, même avec des fondans. M. *Geller* les distingue en *mines séparables* dans le lavoir; en *mines inséparables*, mais fusibles; & en mines *rapaces* ou presque *intraitables*.

Rarement on trouve purs les minéraux : ils ſont plus communément minéraliſés, c'eſt-à-dire maſqués & comme déguiſés par les ſubſtances avec leſquelles ils ſont combinés (quelquefois ils ſont dans l'état de chaux). L'or paroît être le ſeul des métaux qui faſſe exception à cette regle, mais il eſt ſouvent allié. L'argent eſt mêlé avec du plomb ; le cuivre eſt ſouvent mêlé avec du fer, & contient outre cela une portion d'argent. Que de moyens n'a-t-il pas fallu imaginer pour ſéparer & conſerver certains minéraux qu'on avoit intérêt de garder ! Ils exigent ſouvent des traitemens différens de ceux des métaux en raiſon des propriétés qui les différencient. Sans être partiſan des Adeptes, pourrions-nous ne pas croire que les travaux de l'Alchimie, qui ont pour objet l'*amélioration*, la *maturation*, la *tranſmutation* des métaux, que ces travaux, dis-je, ont jeté un grand jour ſur la ſcience de la métallurgie ? Il y a des métaux qui ſont plus communs en quelques climats que dans d'autres ; l'or & l'argent ſe trouvent plus abondamment près des Tropiques, & les autres métaux vers le Septentrion ; le fer eſt rare dans les climats chauds. La plupart de nos mines ſont communément plus riches à l'horizon du bas de la montagne : celles des Provinces ſeptentrionales de l'Aſie, telles qu'en Sibérie, ſe trouvent à la ſurface de la terre ; tandis que celles du Nord de l'Europe, notamment les mines de cuivre de Suede, pourroient être fouillées juſqu'à plus de quatre cents toiſes de profondeur. Les mines d'argent de Sainte-Marie, la mine de ſel de Pologne, la mine de charbon d'Ingrande en Bretagne, la mine de plomb de Poulavoine dans la même Province, la mine de mercure d'Ydria, celle de cinabre d'Almaden, la mine d'étain de Cornouailles, la mine d'orpiment de Turquie, la mine de cobalt en Saxe, la mine d'or de Chemnitz, & quantité d'autres eſpeces, ſe fouillent auſſi à des profondeurs conſidérables. Il n'y a point de mine qui n'ait des particularités & des détails qui méritent l'attention du Phyſicien, du Chimiſte & du Naturaliſte. Chaque mine a ſa forme ou ſon apparence extérieure : c'eſt l'uſage qui apprend à les diſtinguer & à les reconnoître. C'eſt en viſitant les cabinets des Naturaliſtes ou les atteliers des Mineurs de chaque eſpece des mines, qu'on peut s'en inſtruire, & notamment en deſcendant dans les galeries. Quand on réfléchit que les mines ou filons paroiſſent produites par criſtalliſation & par des vapeurs ſouterraines & chaudes qui s'attachent dans les fentes des montagnes qu'elles rempliſſent peu-à-peu, on doit convenir que ces vapeurs,

qui par rapport à leur origine peuvent être de différente nature, se mêlent entr'elles de plusieurs façons très-différentes : de ces exhalaisons différemment combinées naissent peu-à-peu toutes les especes de mines & de mêlanges métalliques qui se trouvent assez souvent dans le même endroit du même filon. Ce sont de semblables exhalaisons qui incrustent des morceaux de bois, des coquilles, des ossemens & autres matieres tout-à-fait étrangeres au regne minéral. A Orbrisseau en Boheme, on trouve du bois changé en mine de fer : en Bourgogne, on trouve des coquilles dont on retire de très-bon fer. Ces faits prouvent aussi la reproduction des mines : pour s'en convaincre, il suffit de descendre dans une mine abandonnée, & jeter les yeux sur les parois des rochers des galeries. En Allemagne, on a trouvé une incrustation de mine qui s'étoit formée en deux ans sur un morceau de bois provenu d'une échelle : elle contenoit huit marcs d'argent au quintal.

Dans une mine de plomb en Angleterre, on a trouvé une portion de l'os de la cuisse d'un Mineur qui y étoit péri, tout incrusté de minéral de plomb. Nous conservons la tête de cet os dans notre Cabinet. *Henckel* cite un Mineur tué par une mouffette, & qui quelque temps après fut tout couvert de pyrites cristallisées qui l'entouroient de toutes parts, comme s'il eût été lui-même changé en pyrite.

Il y a environ trois ans que dans l'intérieur de la montagne de l'île d'Elbe, à l'endroit où l'on exploite la belle & curieuse mine de fer, l'on trouva entre deux blocs de mine deux ustensiles nommés *pics à roc*, qui étoient tout recouverts de mine cristallisée semblables en tous points à celle de cette même mine si connue des Curieux (*a*). On sait que cette mine avoit été exploitée autrefois par les Romains. Ces outils y auront été abandonnés alors ; mais ceci prouve toujours que la nature reprend quelquefois ses opérations, qu'elle les continue journellement, & que travaillant avec les mêmes matériaux, la même lenteur, elle fait les mêmes ouvrages.

Il est maintenant aisé de concevoir que les mines s'épuisent à la longue ; une substance métallique ou se reproduit ou disparoît pour faire place à une autre, & celle-ci à son tour est remplacée par une troisieme, ainsi

---

(*a*) Cette mine qui est en blocs n'existe point par filons réguliers ; elle paroît avoir été culbutée par quelque révolution locale. On ne peut donc pas l'exploiter par des galeries. On y marche & on y travaille à ciel ouvert.

de ſuite. On peut citer pour exemple la *mine d'antimoine en plumes rouges* de Braenſdorf en Saxe ; la *mine de plomb rouge* de Sibérie ; la *mine de plomb blanche en aiguilles capillaires* du Hartz ; le *flos ferri* de Stirie ; l'*azur étoilé* de Bulach ; la *mine d'argent cornée* de Saxe ; l'*argent vierge en végétation* de Sainte-Marie en Alſace, & beaucoup d'autres dont les veines ou filons ſont taris depuis quelques années. A ces mines ont ſuccédé les *marcaſſites en crête de coq* de l'île d'Angleſey, les *pyrites cuivreuſes & criſtalliſées* où brillent les couleurs les plus vives & les plus variées de Saxe & d'Angleterre ; le *mercure coulant* & le *cinabre en criſtaux tranſparens* de Moerſchfeld dans le Palatinat, d'Ydria en Carniole : les belles *galenes* de Derbyshire ; les *mines de plomb blanche en canons* & *noire tubuleuſe* de la Baſſe-Bretagne, &c. & ces mines mêmes ne tarderont pas à diſparoître auſſi, & à être remplacées par de nouvelles eſpeces, peut-être plus rares & plus ſingulieres encore, & actuellement en réſerve dans des lieux où le Mineur n'a point encore pénétré.

L'étude des ſecrets de la nature dans les entrailles de la terre eſt ſans doute la plus hardie, mais auſſi la plus belle & la plus élevée. La matiere eſt vaſte, le travail s'y fait en grand. L'ouvrage frappe les yeux, ravit d'admiration ; mais la main de l'ouvrier eſt inviſible. Voyez maintenant les caracteres que nous avons aſſignés aux différentes eſpeces de chaque genre de mines, à leurs mots généraux ; car les métaux dans l'état de mine ont un coup d'œil tout différent de celui qu'ils ont lorſqu'ils ſont purs. *Voyez* ARGENT, ANTIMOINE, BISMUTH, COBALT, OR, ÉTAIN, FER, PLOMB, CUIVRE, ZINC, ARSENIC, MERCURE.

Quant à la maniere de réduire les minérais minéraliſés ou alliés, nous renvoyons aux *Livres de Métallurgie.* Conſultez auſſi le *Dictionnaire de Chimie* & le *deuxieme vol. de notre Minéralogie, édition de 1774.*

MINE D'ACIER. Cette eſpece de mine, dont pluſieurs Auteurs ont parlé, ne doit être regardée que comme une mine de fer qui donne de l'acier dès la premiere fuſion, parce qu'elle eſt pure & dégagée de ſubſtances étrangeres nuiſibles à la perfection du fer. Il n'y a point, à proprement parler, d'acier naturel, c'eſt-à-dire en mine dans les entrailles de la terre. Quelques-uns donnent encore plus improprement le nom de *mine d'acier* à une eſpece de galene de plomb qui a la dureté & la couleur de l'acier. La mine d'argent blanche qu'on a fait bleuir par le recuit reſſemble auſſi à la mine d'acier.

MINE DE GÉNÉVRIER. Les ouvriers de la mine de Salberg en Suede,

donnent ce nom à une espece d'asbeste en bouquets. M. *Wallerius* dit qu'elle contient un peu de plomb & d'argent.

Ce que les Ouvriers nomment *mine d'atlas* ou *satinée* est une mine de cuivre verdâtre; la *mine de pois* ou de *feves*, est communément une mine de fer globuleuse; la *mine de paysan* est la mine d'argent vierge en masse.

La mine en *marrons* ou en *rognons*, *minera nidulans*, est celle qui se trouve en tas ou par masses détachées plus ou moins grosses, répandues çà & là dans une roche, au lieu de former des filons suivis & continus. On les nomme aussi *mines égarées*, *mines accumulées* ou *mines en nids*.

Cette maniere de trouver les mines n'est point la plus avantageuse pour l'exploitation; mais elle annonce ou le voisinage des filons, ou un endroit propre à la formation des métaux. Il ne faut point confondre ces *mines en marrons* avec les mines par fragmens qui ont été arrachées des filons par des courans d'eau, arrondies par le roulemens, & transportées quelquefois fort au loin. Au reste elles peuvent souvent conduire aux filons dont elles ont été arrachées.

MINE DE PLOMB NOIRE ou PLOMBAGINE. *Voyez* MOLYBDENE.

MINEURS. *Voyez* VERS MINEURS DE FEUILLES, CHENILLE MINEUSE & ABEILLE MINEUSE.

MINIA. Sorte de serpent venimeux qui se trouve dans le pays des Negres : il est si grand & si gros qu'il avale, dit-on, des moutons, des pourceaux, & même des cerfs entiers : il se tient à l'affût dans des broussailles; & quand il découvre quelque proie, il s'élance dessus, & s'entortillant autour de son corps, il l'étouffe en la pressant. On rapporte une chose particuliere de ce serpent, c'est qu'avant que d'engloutir ce qu'il a pris, il regarde tout autour s'il n'y a point quelque fourmi qui se pourroit glisser dans son corps avec sa proie pour lui ronger les entrailles; la peur qu'il en a, vient, dit-on, de ce qu'après avoir avalé un animal de cette grosseur, il lui est impossible de se remuer, jusqu'à ce qu'il l'ait digéré. La fable est souvent à côté du merveilleux.

MINIERE, *fodina metallica*, est le lieu où l'on fouille le minérai. *Voyez au mot* MINES. Par miniere on entend aussi la terre, la pierre ou le sable dans lesquels on trouve une mine ou un métal.

MINIUM ou PLOMB ROUGE MATE. Espece de chaux de plomb qui est d'un rouge vif, cependant un peu jaunâtre. *Voyez* PLOMB.

MIRAILLET. *Voyez* RAIE LISSE *à l'article* RAIE.

MIRLIROT. *Voyez* MELILOT.

MIRMÉCOPHAGE. *Voyez* FOURMILLIER.

MIROIR D'ANE ou PIERRE SPÉCULAIRE. *Voyez son article au mot* GYSPE.

MIROIR DE VÉNUS. *Voyez* CAMPANULE.

MIRTHE ou MYRTE, *myrthus*. C'eſt un arbriſſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, entr'autres les mirthes à grandes feuilles, tels que le *mirthe Romain* & celui d'*Eſpagne*, le *mirthe à feuilles panachées*, le *mirthe à petites feuilles* ; & le *grand mirthe à fleurs doubles* ; celui-ci eſt très-agréable par le nombre de ſes fleurs qui durent très-long-temps.

Les mirthes ont toujours les feuilles poſées alternativement & dans un ordre croiſé ; leur odeur eſt agréable : elles ne tombent point du tout pendant l'hiver. Leurs feuilles ſont quelquefois petites & ovales ; quelquefois plus alongées ; d'autres fois plus arrondies & pointues, ſuivant les eſpeces : elles ſont unies & luiſantes comme celles du buis. Les fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles : elles ſont en roſe, blanches & odorantes; aux fleurs ſuccedent des baies ovales, qui contiennent pluſieurs ſemences de la figure d'un rein.

Ces arbriſſeaux font un joli effet dans les boſquets d'hiver & d'été dans nos provinces méridionales, telles que le Languedoc, la Provence, &c. où on peut les élever en pleine terre. Ici nous ne pouvons les conſerver que dans nos ſerres, ayant l'attention de les tenir à portée des portes & des fenêtres, afin qu'ils jouiſſent de l'air dans les temps doux & humides; ſans quoi ils ſe dépouillent de leurs feuilles. Ces arbuſtes ſont ſouples, dociles, & ſont propres à prendre toutes les figures ſous le ciſeau tondeur du Jardinier induſtrieux. Conſultez *Miller* dans la ſixieme Edition Angloiſe de ſon *Dictionnaire des Jardiniers*.

Les feuilles & les baies de mirthe, qu'on nomme *mirtilles*, ſont aſtringentes & recommandées pour affermir les dents qui ont été ébranlées par le ſcorbut. Les feuilles ſeules entrent dans la compoſition des ſachets d'odeur & dans les pots-pourris, &c. Les baies de mirthe ou mirtilles tenoient lieu de poivre aux Anciens avant que cet aromate de l'Inde eût été découvert. On les emploie en Allemagne pour faire une teinture ardoiſée, qui a cependant peu d'éclat. En Provence les oiſeaux mangent beaucoup de ces baies qui les engraiſſent & donnent à leur chair un goût excellent. M. *Haller* a raiſon de dire qu'il ne faut pas confondre les fruits

aſtringens & aromatiques du mirthe avec les baies douceâtres & colorantes de l'airelle qu'on appelle auſſi *mirtille*. Voyez AIRELLE.

On retire des fleurs du mirthe, en les diſtillant dans l'eau, une eau aſtringente que l'on nomme *eau d'Ange :* elle eſt fort recherchée pour ſa bonne odeur, &c. Les Dames s'en ſervent pour ſe laver ; l'expérience leur a appris qu'elle eſt ſouveraine pour nettoyer la peau, la parfumer & affermir les chairs. On lit, dans le *Dictionnaire portatif d'Hiſtoire naturelle* un fait qui, s'il exiſte, tend à démontrer la forte aſtriction du mirthe. L'Auteur le rapporte comme un trait de Morale & de Phyſique, voici ſes propres expreſſions : « Le mirthe eſt auſſi la » baſe d'une pommade appellée *pommade de la Comteſſe* connue par un » trait d'hiſtoire ſingulier. Un jeune élégant, papillon de toilette, ſe » trouvoit ſeul un jour dans l'arſenal des Graces ; ſa main curieuſe a » bientôt parcouru les parfums, les ſachets, la poudre odorante, les » eſſences, les coſmétiques. Pour donner à ſes levres plus de vermeil, » plus de ſoupleſſe & diſſiper des feux ſauvages, il étend légérement » avec ſon doigt indiſcret la pommade fatale, ſe regarde au miroir, » ſe contemple, s'admire, s'adoniſe. La Dame entre ; il veut parler ; » ſa bouche ſe rétrécit, le contour des levres ſe reſſerre, il balbutie. » La Dame étonnée le regarde, jette les yeux ſur ſa toilette, reconnoît au petit pot découvert la cauſe de l'erreur, & ſe met à rire à » gorge déployée aux dépens de l'indiſcret confus ». Avis au Lecteur, il ne faut pas toujours ſe jouer à la toilette de toutes les Dames.

Les habitans d'Illyrie, ceux de Naples & de la Calabre, préparent & perfectionnent leurs cuirs avec les feuilles du mirthe, comme font les Macédoniens avec celles du ſumach, les Egyptiens avec les ſiliques d'acacia, les Peuples de l'Aſie Mineure avec les calices des glands de chêne, les François avec l'écorce moyenne de cet arbre, les Phrygiens avec l'écorce du pin ſauvage. *Belon* a obſervé qu'on trouve ſous les feuilles du mirthe une graine d'écarlate ou gallinſecte ſemblable au kermès, qui renferme un petit animal vivant dans ſa coque. *Voyez* KERMES.

MIRTHE BATARD DES PAYS FROIDS, MIRTHE DU BRABANT, PIMENT ROYAL ou GALÉ D'EUROPE, *myrtus Brabantica aut Chamæleagus*. C'eſt un petit arbriſſeau que les Allemands appellent *gagel ;* il reſſemble à un petit ſaule. Ses tiges ſont menues & branchues, hautes de deux pieds & demi, garnies de feuilles alternes, aſſez ſemblables à celles du mirthe, mais en quelque ſorte blanchâtres, d'une odeur de

drogue ou de baume. Ses fleurs mâles sont à chatons comme celles du bouleau ; les fleurs femelles croissent sur des individus différens & sont disposées en grappes, auxquelles succedent des semences menues, d'une odeur assez forte, couvertes de petites écailles appliquées sur leur surface.

Cet arbrisseau aime les lieux incultes pleins de bruyeres, aquatiques & marécageux : il fleurit en Mai ; il croît particuliérement dans les prairies humides de St. Léger au-delà de Versailles. Il étoit plus connu autrefois : on apportoit ses branches par charretées à Paris, on s'en servoit pour garnir les cheminées & les croisées des appartemens, à cause de l'odeur des fleurs & des boutons, qui est forte & entête sans être désagréable ; les femmes les mettoient dans leurs armoires parmi le linge & les hardes, pour les parfumer & pour en chasser les teignes ; mais les essais qu'a faits M. *de Réaumur*, ont démontré que toutes ces plantes n'étoient d'aucun effet sur les teignes, & qu'il falloit avoir recours à l'huile essentielle de térébenthine. *Voyez* TEIGNE.

Quelques personnes font bouillir les fleurs de ce mirthe bâtard dans la bierre au lieu de houblon ; mais elles la rendent très-enivrante. On prétend que ses feuilles prises en infusion théiforme, font une boisson propre à fortifier l'estomac. Quelques Auteurs ont avancé, mais à tort, que les feuilles du galé sont les mêmes que celles du thé préparé en Chine.

Miller compte trois especes de *galé ;* savoir, le *galé frutex odoratus Septentrionalium*, c'est celui dont il vient d'être mention. Les deux autres especes de *galé* sont étrangeres, originaires d'Amérique & bien supérieures à celles de l'Europe ; l'une est le *gale Caroliniensis baccata, fructu racemoso, sesseli monopyreno ;* l'autre est le *gale Caroliniensis humilior, foliis latioribus & magis serratis :* les Anglois le cultivent beaucoup, soit de graine, soit de bouture. Ces deux especes de *galé* s'élevent chez eux en buisson à la hauteur de cinq pieds, & sont toujours vertes ; leurs feuilles broyées dans la main répandent une odeur suave, telle que celle de mirthe. Une de ces especes de *galé* a produit du fruit dans le jardin d'un Curieux de Londres en 1729 ; & toutes les deux donnent communément des fleurs. Les Américains préparent une cire des baies, dont ils font des bougies qui brûlent à merveille & qui exhalent une agréable odeur. *Voyez ce que nous en avons dit à l'article* ARBRE DE CIRE.

MISPIKKEL. Espece de pyrite blanche & arsenicale. *Voyez* PYRITE.

MISY,

MISY, eſt une ſubſtance vitriolique jaunâtre, brillante, d'un goût très-ſtyptique ou atramentaire: elle eſt fort ſemblable à l'enveloppe effleurie de ces morceaux de pierres vitrioliques appellées *calchitis*. Voyez ce mot.

Le miſy nous paroît produit par la décompoſition d'une pyrite ferrugineuſe, ou d'un vitriol martial décompoſé. Nous en avons rencontré dans les charbonnieres de Liege & dans les environs de Namur. *Voyez* la Note qui eſt dans notre *Minéralogie, tome I, page 551*.

MITOU ou MITOU POURANGA. *Voyez* MITU.

MITTES, *blattæ*. Ce ſont des inſectes volants du genre des ſcarabées: Les jeunes ſont blancs & deviennent noirs en vieilliſſant; ils ſe dépouillent de leur peau: il n'y a que les mâles qui ont des aîles. Le froid les fait périr.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de mittes; ſavoir: celle qui vit de chair (c'eſt une *blatte carnivore*), celle qui ſe trouve dans le pain & la farine, celle qui ronge les livres, celle qui habite ſous les plumes des oiſeaux élevés en cage, celle qui glouſſe comme les poules, celle qui fait du ravage dans les jardins, & qui s'attache ſinguliérement aux porreaux, celle qui fuit la lumiere, celle qu'on trouve dans les moulins & aux environs des fours, celle qui ſe trouve à l'entrée des latrines & des bains, celle qui répand une mauvaiſe odeur par-tout où elle paſſe. Cette derniere eſt nommée *mitte puante:* elle ſe retire dans les caves & dans les lieux frais; on ne la voit ordinairement que la nuit, & elle marche très-lentement. Il y a encore une eſpece de mitte qui ſe met entre les écailles des poiſſons que les Lapons font deſſécher. *Voyez les Actes d'Upſal.*

Mademoiſelle *Merian* dit auſſi qu'il y a de belles mittes blanches à Surinam, qui ſe métamorphoſent en de belles mouches vertes. Les *kakerlaques* ſont des eſpeces de mittes. *Voyez* KAKERLAQUE.

On voit beaucoup de mittes en Ruſſie qui ſe cachent le jour dans les fentes du bois, & qui ſortent la nuit. Elles y ſont connues ſous le nom de *Tarakan*. En général ces ſortes d'inſectes reſſemblent aſſez aux grillons des champs. On dit que les mittes ſortent de leurs œufs toutes parfaites, & qu'elles croiſſent peu-à-peu. Elles ont huit grands pieds, pareils à ceux des faucheux, ainſi qu'on le peut obſerver en mettant une de ces petites bêtes dans un microſcope. Pour la mitte qui imite le cri de la poule, qui ronge les livres & qui ſe nourrit de la colle dont on les enduit en les reliant, elle n'eſt pas plus groſſe qu'une puce: elle a ſur

le dos une crête oblongue decouleur grise ; elle porte la tête basse & approchée de la poitrine : c'est en frappant, dit-on, des aîles l'une contre l'autre qu'elle excite un bruit sans doute d'un son très-foible qui imite le glousement d'une poule.

MITU ou MUTU ou MITOU POURANGA. Espece de poule ou plutôt de coq de Brésil, qui a une crête tachetée de petits points noirs & blancs, & qu'il éleve & dresse en forme de huppe quand il lui plaît. Cet oiseau est plus grand qu'un coq d'Europe : les plumes de son corps sont noires, excepté au ventre & au croupion où elles sont brunes : il a le bec courbé, long de quinze lignes & rougeâtre. Ses œufs sont gros, blancs & très-durs ; si on les choque l'un contre l'autre, ils rendent une espece de son ; cependant on les casse. On dit que, quoique les os de cet animal soient mortels aux chiens, ils ne nuisent point aux hommes. Le mitu se perche fort haut, & vole sur les arbres comme les paons : il dresse sa queue comme le coq d'Inde : c'est un oiseau qui s'apprivoise aisément. *Voyez maintenant l'article* HOCOS.

MOCAYA ou MONCAYA. Espece de chou palmiste, dont l'amande fournit une huile qui fait en peinture le même effet que l'huile de noix ; on s'en sert aussi quelquefois en Guiane pour l'assaisonnement des mets. Cette huile se tire comme celle de la noix du *palmier aouara*. Voyez ce mot.

MOCOCK ou MOCOCO. *Voyez* MAKI.

MOCQUEUR. *Voyez à l'article* POLYGLOTTE.

MODIOLUS. Les Naturalistes ont donné ce nom à différens fossiles, tels que les *caryophylloïdes*, les *troques*, &c. *Voyez ces mots*.

MOELLE, *medulla*. Nom que l'on donne à différentes substances qui appartiennent aux trois regnes de la Nature. 1°. Le regne animal fournit la moëlle de *bouc*, de *bœuf*, de *cerf*, de *veau*, & autres animaux : *voyez chacun de ces mots & l'article* GRAISSE. 2°. Le regne végétal produit ce qu'on appelle *moëlle* ou *pulpe de casse*, la *moëlle* ou *crême de coco*, &c. 3°. Le regne minéral donne la moëlle des rochers, qui est l'*agaric minéral*. Voyez ces mots.

La moëlle animale est une substance d'une saveur douce, grasse, oléagineuse, qu'on trouve en masse dans le milieu des os longs & creusés en canal, on l'appelle *suc moëlleux* & *huile médullaire* dans la portion cellulaire des os. M. *Duverney* a démontré que la moëlle étoit susceptible de sentiment ; cela doit s'entendre des vésicules membraneuses qui

contiennent la moëlle, & qui étant parsemées de nerfs ont un sentiment très-délicat. Le même Auteur a reconnu que la moëlle des animaux ne souffroit aucun changement dans les divers aspects de la lune; que les os du lion & du cheval sont creux & remplis de moëlle, contre l'opinion populaire. Enfin que la moëlle dans les animaux vivans est toujours liquide & coulante.

Il convient de dire ici avec M. *Adanson*, que dans les végétaux, la *moëlle* proprement dite n'est que le tissu cellulaire dont il est mention aux articles *écorce* & *arbre;* c'est-à-dire, un composé d'utricules verdâtres & succulentes qui se voient sensiblement dans toutes les productions nouvelles des plantes annuelles ou des arbres; & ce n'est qu'au bout d'un ou deux ans, plus ou moins, que ces vésicules se vident, se dessechent, deviennent sphériques ou polyedres; enfin prennent la consistance & la couleur de moëlle qui est blanche dans la plupart, jaunâtre ou couleur de rouille dans quelques-uns, comme dans le marronnier, brune dans d'autres, comme dans le noyer, & rouge dans d'autres. La moëlle n'étant qu'une métamorphose du tissu cellulaire qui est répandu dans le bois & l'écorce, on en devroit voir presque partout; mais elle n'est guere sensible que lorsqu'elle se rassemble par masses, & elle ne se réunit ainsi que dans les bois les plus tendres ou dans leur aubier. Toutes les plantes commencent par en avoir dans leur jeunesse: dans celles qui en ont beaucoup, la moëlle réside principalement dans l'*ame* du corps ligneux où elle est renfermée, comme dans un tuyau d'où elle se répand dans la substance du bois & de l'écorce. Les herbes & arbrisseaux en ont en général plus que les arbres. Les plantes où on en a vu le moins, sont l'orme, le chêne, le noisetier, le poirier, le pommier; on n'en remarque aucunement dans l'ébene, le gayac, le bois de fer, les racines du tabac & de la pomme épineuse; mais le noyer, le houx, le frêne & le pin en ont un peu: il s'en trouve beaucoup dans le sureau, l'aubepine, le figuier, le sumac, l'absinthe, &c. Si épaisse que soit cette moëlle, elle disparoît peu-à-peu dans les arbres. Le canal qui la contient se rétrécit peu-à-peu & se remplit par l'épaississement des fibres séveuses, &c. Les vésicules de la moëlle sont plus grandes à son centre que vers le corps ligneux, & on remarque en général que les herbes qui ont plus de moëlle, comme le chardon, ont aussi les vésicules plus grandes que les arbres qui en ont moins: mais ce n'est pas la même chose dans les arbres; le *sureau*,

par exemple ; a beaucoup de moëlle & des véſicules très-petites. *Voyez les articles* ARBRE & ÉCORCE.

MOFETTE. *Voyez à l'article* EXHALAISONS.

MOILON ou MOELLON, *cementa*. Nom donné en France, & ſur-tout à Paris, à une pierre blanchâtre calcaire, un peu tendre, qui ſe tire en petits blocs des carrieres d'Arcueil, &c. c'eſt communément la moindre pierre qui provient d'une carriere ; le meilleur eſt celui qui eſt le plus dur & de bonne aſſiette : il faut l'équarrir & le faire paſſer au moins un hiver en tas, avant de l'employer. Le moilon eſt un des matériaux où l'ouvrage de maçonnerie va le plus vîte : il ſert ſur-tout à garnir le dedans des gros murs. Il s'emploie auſſi aux fondemens & aux murs de médiocre épaiſſeur.

MOINE, *monialis*. Nom donné à quelques poiſſons dont on fait beaucoup d'uſage dans les Indes, & qu'on prend proche Hilas. Le premier eſt d'un bleu clair ſur le dos ; il a une ligne large, qui eſt de couleur rouge ; ſon ventre eſt marqué de différentes couleurs ; les nageoires qu'il a des deux côtés du corps ne ſont pas pointues. Sa chair eſt bonne à manger, mais il faut auparavant l'ouvrir & le faire ſécher au ſoleil, ou le ſaler. Le ſecond, quoique ſemblable au précédent, eſt très-remarquable en ce qu'il a ſix aiguillons ſur le dos & deux au bas du ventre ; trois taches blanches & des nageoires ſur les ouies : ſa couleur eſt jaune. Le troiſieme ne differe du précédent que par ſa couleur jaune, noirâtre & bleue : ſa tête eſt rouge.

On donne encore le nom de *moine* au *marſouin*. Les Portugais appellent auſſi *moine des Indes* le *rhinocéros*. Les François donnent encore le nom de moine ou de capucin au *ſcarabée monocéros*. Voyez ces mots.

MOINEAU, *paſſer*. Nom donné à un genre de petits oiſeaux, fort jolis, connus de tout le monde ; ce genre d'oiſeau paroît nombreux en eſpeces, & l'eſpece très-abondante en individus ; leur caractere eſt d'avoir le bec en forme d'un cône renverſé, les bords très-coupans & finiſſant en pointe, le ſommet de la tête plus élevé que celui des autres petits oiſeaux parmi leſquels on les confond aſſez ſouvent. On a,

1°. Le MOINEAU VULGAIRE, DOMESTIQUE ou DE MAISON, autrement dit le FRANC-MOINEAU, *paſſer vulgaris aut domeſticus*. Cet oiſeau peſe un peu plus d'une once. Sa longueur, depuis la pointe du bec

jusqu'au bout de la queue, est de six pouces & demi; son bec est un peu gros, noirâtre dans le mâle, brun dans la femelle, long à peine d'un demi-pouce: il a l'iris couleur de noisette, l'entre-deux des yeux jaunâtre, les pieds presque bruns, les ongles noirs, la tête un peu cendrée ou d'un bleu sombre, le menton noir, les mâchoires tachetées de blanc, la gorge d'un blanc cendré, le ventre & la poitrine blanchâtres, les plumes qui séparent le cou & le dos sont rousses; le dos & le croupion sont de la même couleur que les grives, & mêlés en quelque sorte de vert, de brun & de cendré; le pennage des aîles est à bords roussâtres, traversé d'une ligne blanche; toutes les plumes de la queue sont d'un brun noirâtre & à bords roussâtres. Au reste, le plumage du moineau varie selon le climat & la saison. La femelle n'a point la barbe noire, ni de taches blanches sur le cou: les couleurs de son plumage sont en général moins vives que celles du mâle.

Le moineau est un oiseau fort lascif, & dont les testicules sont grands. *Aldrovande* dit en avoir vu un, qui, en moins d'une heure, cocha sa femelle vingt fois, étant prêt à continuer plusieurs autres fois ses ébats amoureux, si elle n'eût pas changé de place. *Frisch* dit que cet oiseau fait des petits trois fois l'année; quand il est jeune, il s'apprivoise fort aisément, & est fort amusant; il apprend un peu à parler; il peut apprendre aussi le chant des autres oiseaux qui sont en cage auprès de lui.

Cet oiseau est fort incommode, parce qu'il fait tort aux grains, aussi bien à la campagne que dans les greniers & les granges. Il se multiplie beaucoup, & n'épargne pas les jardins: il fait aussi un grand carnage de mouches à miel, sur-tout lorsqu'il a des petits: on dit qu'il fait encore beaucoup de degât dans les colombiers, parce qu'il tue les pigeonneaux en leur crevant le jabot avec son bec, pour manger le grain qui est dedans. Il mange de tout, mouches, papillons, guêpes, abeilles, il dévore les frelons, bourdons, fourmis, grillons, scarabées, vers; il pille les grains, fruits & légumes. Aussi, pour éloigner ces oiseaux & leur faire peur, les gens de la campagne ont-ils coutume de planter debout des hommes de paille, habillés de haillons, ou d'autres épouvantails. Dans le Brandebourg, pour détruire, ou plutôt pour diminuer la quantité de ces sortes d'ennemis aîlés qui font beaucoup de dégâts sur les fromens, leur tête est à prix: on a fait des Ordonnances qui obligent les gens de la campagne à représenter tous les ans une certaine quantité

de têtes de moineaux. C'eſt ainſi que dans le Marquiſat deBade-Dourlach chaque payſan eſt obligé d'apporter toutes les années un certain nombre de têtes de moineaux au Receveur ou Bailli du Prince. Il y a dans chaque village des Chaſſeurs de moineaux, qui font ce métier, dit M. *Bourgeois*, pour en vendre les têtes aux Payſans, pour payer leur tribut. Mais ces oiſeaux ſont ruſés, & s'apperçoivent bientôt de tous les pieges qu'on leur tend; auſſi l'on a bien de la peine à les ſurprendre, même au trébuchet. Ils volent ordinairement aſſez bas, de maniere que le Chaſſeur les tue difficilement à coups de fuſil.

Le moineau fait entendre ſon cri tout le long de l'année. Quand deux mâles en veulent à une même femelle, ils ſe la diſputent avec chaleur: on ſe livre des combats corps à corps; la femelle ſe défend alors à grands coups de bec, en ſorte qu'ils tombent ſouvent par terre tout étourdis. On peut diſtinguer leurs cris quand ils s'accouplent; quand ils avertiſſent leurs petits de ne pas ſe faire entendre, de peur de ſe découvrir, quand ils voient près d'eux quelque ennemi, comme un chat, un oiſeau de proie, un hibou; quand ils volent par troupes à la campagne; quand ils ſe diſputent mutuellement, ou qu'ils ſentent de la douleur.

Cet oiſeau n'eſt guere d'uſage en aliment que parmi le petit peuple: ſa chair eſt ordinairement maigre, ſeche, peu ragoûtante & dure. Quelques perſonnes ne veulent point manger de moineaux, parce qu'elles s'imaginent que ces oiſeaux tombent de mal caduc: d'autres en mangent après leur avoir ôté la tête. Si cette maladie des moineaux a lieu, elle peut venir de leur excès de lubricité. On trouve cependant dans les Ephémérides d'Allemagne deux exemples, que le moineau par lui-même diſpoſe à l'épilepſie. Le moineau eſt gras quand il eſt jeune, & quand il ne cherche pas encore à s'accoupler; car alors ſa cupidité laſcive ne le laiſſe pas croître. Les Auteurs de la *ſuite de la Matiere Médicale* diſent que s'il eſt arrivé quelquefois de gagner le mal caduc en mangeant de ces petits oiſeaux, c'eſt parce qu'un tel aliment étant recommandé par quelques Médecins, comme très-propre à exciter à l'amour, & comme un remede aphrodiſiaque, il peut être arrivé que des perſonnes, après en avoir mangé dans cette vue, & abuſant enſuite de leur tempérament par un uſage immodéré des femmes, ſoient tombés dans cette terrible maladie, qui eſt quelquefois la ſuite d'un penchant à l'acte de Vénus auquel on s'eſt livré ſans ménagement.

Le moineau marche en ſautillant; il fait ſon nid tantôt dans le creux d'un arbre, tantôt ſous un toît ou dans un trou de muraille, tantôt dans un vieux nid de pie, tantôt au haut d'un orme ou d'un pommier, quelquefois même dans un puits à une certaine profondeur; il s'empare auſſi quelquefois des nids d'hirondelles à cul blanc, qu'on appelle *petits martinets;* alors il ſe livre de rudes combats entr'eux : *voyez ce qui en eſt dit à l'article* HIRONDELLE A CUL-BLANC. On attache ſouvent contre les maiſons des pots de terre faits exprès, qu'on appelle pour cette raiſon des *pots à paſſe* ou à *moineaux*, afin que ces oiſeaux y faſſent leur nid. *Zinnani* dit que dans un nid fait d'herbes ſeches & de plumes, cet oiſeau pond pour chaque couvée quatre ou cinq œufs à coque très-mince, qui ſont cendrés, marquetés çà & là d'une couleur de détrempe d'encre & de laque. On a prétendu il y a long-temps que les mâles ne vivoient que deux ans; mais on a vu des moineaux, tant mâles que femelles, vivre en cage pendant huit ans. Les moineaux-francs paroiſſent aimer paſſionnément ceux de leur eſpece; car non-ſeulement ils élevent leurs petits avec beaucoup de ſoin, mais auſſi quand ils viennent à découvrir quelque amas de graines, ils invitent généreuſement & à grands cris leurs compagnons à en manger avec eux. La fiente du moineau, donnée à la doſe de deux ou trois grains dans la bouillie, lâche le ventre comme fait celle de la ſouris : ce même excrément, mêlé avec du ſaindoux, & employé en liniment ſur la tête, empêche la chûte des cheveux & les rend plus nombreux : ſi l'on en diſſout dans de l'eau chaude, & qu'on s'en lave les mains, elle les blanchit & adoucit la peau.

Le moineau a pluſieurs noms; chez le vulgaire on l'appelle *paſſe*, *moucet* ou *moinet*, *moiſſon*, *pierrot*, *guillery ;* en Provence & en Languedoc on appelle le mal caduc, *lou mau de las paſſeras*, le *mal des paſſereaux* ou *moineaux*. Le *moineau de haie* ne differe du moineau franc qu'en ce qu'il vit & qu'il niche dans les haies & ſur les arbres.

2°. Le MOINEAU D'ARBRE OU DE CAMPAGNE, *paſſer arboreus aut campeſtris*, que les Pariſiens nomment *friquet* ou *moineau de noyer*, eſt le plus petit de tous les moineaux : il a le bec court, noir & un peu gros; les pieds, les jambes, les aîles & la tête comme le moineau franc. Il habite dans les buiſſons & les arbres; il fait ſon nid dans les arbres creux des jardins & des bois ; il ne s'y multiplie pas

beaucoup, à cauſe du nombre d'ennemis qu'il y rencontre, & ſouvent dans l'hiver on le trouve mort dans le trou des arbres : ſon cri eſt différent de celui du moineau franc. Ceux qui eſſaient de faire des bâtards en fait d'oiſeaux, aſſurent qu'il s'apparie auſſi avec la ſerine des Canaries.

3°. LE MOINEAU DES BOIS, *paſſer ſylveſtris aut torquatus*. Il eſt de la groſſeur des moineaux ordinaires ; le ſommet de ſa tête eſt jaune rougeâtre. C'eſt une eſpece de *ſoulcie*.

On voit chez les Oiſeleurs des moineaux tout jaunes ou tout blancs, ou de trois couleurs; ſavoir, blanc, noir & jaune : ces variétés dans l'eſpece du moineau ſont particulieres & accidentelles. On connoît auſſi le *moineau d'Italie* ou *de Bologne*, qui eſt jaune & blanc, & ſe perche dans les ceriſiers : le *moineau d'Illyrie* qui eſt blanc en devant & rouge ſur le dos: le *moineau à collier jaune* ou *à la ſoucie*, qui eſt fort rare; il eſt plus gros & plus tendre que le moineau domeſtique; ſon cri eſt haut & éclatant: le *moineau à tête rouge*, & celui de montagne, *paſſer montanus*, qui eſt fort commun dans certains pays; ſon corps eſt fort alongé ; il ſe plaît dans des endroits montagneux, déſerts & remplis de bois; il ſert autant aux Oiſeleurs que le moineau commun pour prendre les autres. Le *moineau de Penſilvanie* a la gorge blanche, le bec noir & les pieds couleur de chair: le *moineau de jonc* ou la *canevarola*, autrement *fauvette babillarde*, qui a la tête noire, le cou cerclé de blanc, le plumage bigarré de noir & d'une eſpece de rouge; ſes pattes ſont très-fortes; il chante bien & fréquente les roſeaux; il s'éleve en l'air en voltigeant, & retombe ſoudain ſur les roſeaux ou ſur les joncs: dans la belle ſaiſon il cherche les lieux où il y a de la fraîcheur & du vent; dans l'hiver il aime les abris & les endroits où le ſoleil paroît. Nous en avons vu dans la Nort-Hollande qui avoient la grandeur du roſſignol : ils chantoient continuellement: le *moineau fou*, ſes yeux ſont grands; on le trouve en Italie près de Bologne. On voit que l'eſpece du moineau offre beaucoup de variétés, dont les unes ſont générales & les autres particulieres, même dans nos climats, que l'eſpece en eſt répandue du Nord au Midi, dans notre Continent, depuis la Suede juſqu'en Egypte, au Sénégal, &c.

Des Ornithologiſtes font mention de pluſieurs moineaux des Indes, marquetés de toutes les plus belles couleurs. Les Indiens font, avec les plumes de ces magnifiques oiſeaux, qui ſont étrangers à nos climats & peut-être auſſi à l'eſpece propre du moineau, des ouvrages de plumaſ-

ſerie charmans; on y voit éclater le vert de prairie, le violet purpurin de l'améthyſte, le bleu céleſte ou d'azur, & le noir luſtré. Parmi ces oiſeaux les uns ſont crêtés, d'autres ſans queue apparente. La voix de ces oiſeaux imite le ſifflement des vents. On diſtingue entre autres le moineau de Bengale, celui de Macao, celui de la Chine, dont le plumage eſt ſemblable à celui de la linotte; le moineau du Cap de Bonne-Eſpérance, celui du Sénegal & ceux du Canada, de Cayenne & de la Caroline. Le moineau des Indes, *paſſer indicus*, *macrouros roſtro miniaceo*, eſt une ſorte de pinçon qui a autour du bec cinq ou ſix poils qui reſſemblent à la mouſtache d'un chat. Cet oiſeau a été décrit par M. *Linneus*. *Voyez les Mémoires de l'Académie de Stockholm*. Le *moineau de Paradis* eſt le *cardinal d'Angola*.

Mérolla, après avoir obſervé la variété ſurprénante de toutes ſortes d'oiſeaux, fait une remarque ſinguliere ſur les moineaux étrangers. Ils ſont, dit-il, de la même forme que ceux d'Europe; mais dans la ſaiſon des pluies, leur plumage devient rouge & reprend enſuite ſa premiere couleur. Le même Auteur parle avec admiration d'une eſpece de petit moineau décrit par *Cavazzi*, & qui ſe trouve aux Royaumes de Congo & d'Angola: ſa couleur eſt d'un beau bleu foncé; ſon ramage commence à la pointe du jour, & fait, dit-on, entendre aſſez diſtinctement le nom de JESUS-CHRIST.

A l'égard du *moineau blanc*, *paſſer candidus*, les bords inférieurs de ſes aîles ſont noirs, il eſt plus blanc en hiver que dans le temps de la canicule, encore le plumage n'eſt-il blanc que par l'extrémité. M. *Linneus* (*Mém. de l'Académie Royale de Suede*, *ann. 1740*) croit que c'eſt une eſpece d'alouette, *alauda remigibus albis*, *primoribus extrorſum nigris*, *rectricibus nigris*, *lateralibus tribus albis; Paſſer Alpino-Laponicus*, *ſeu nivalis*, LINN. en Suédois, *Snoë-Sparf;* en Lapon, *Alaipg*. En été il habite les montagnes neigeuſes de la Laponie: on a de la peine à l'y diſtinguer, ainſi que la perdrix blanche, leur plumage étant alors de la même couleur que celle de la ſubſtance qui couvre le ſol où ils habitent. Le moineau blanc, autrement dit *moineau de neige*, n'aime point à ſe percher, dort peu, il ne fait que ſautiller & voltiger ſur le terrain raboteux: il court précifément comme les alouettes en hiver, & étant pris il crie comme un jeune choucas. Il deſcend en hiver dans le pays plat de Suede. Dans les montagnes il ſe nourrit avec la ſemence d'une plante appellée *ſcherra*, c'eſt le *betula vana aut foliis orbiculatis crenatis*, FLOR. LAPP. 342.

quelquefois avec la graine de chenevis & d'avoine. Cet oiseau est de passage; sa chair est d'un assez bon goût, & on en fait manger aux étrangers pour des ortolans. Combien d'autres sortes de moineaux étrangers! La *veuve*, &c.

MOIRE. Nom que l'on donne à une espece de coquillage univalve, du genre des *volutes*. Voyez ce mot.

MOISISSURE, *mucor*. Dans tous les corps qui se corrompent à l'air par le principe de l'humidité qui s'y trouve, on observe à leur surface une espece de duvet blanc appellé *moisissure*, laquelle est très-curieuse à voir au microscope. On diroit d'une petite prairie d'où sortent des herbes, des fleurs plus ou moins épanouies, & les autres parties naturelles aux plantes. On en peut voir la figure dans la Micrographie de *Hoock*. La moisissure vue au microscope, ne paroît souvent qu'un parterre de mousses & de champignons dont l'humidité a fait éclorre les graines. *Bradley* a observé la moisissure dans un melon, & il a trouvé que ces petites plantes végetent d'une maniere très-prompte. Leurs semences jettent leurs racines en moins de trois heures, & six heures après, la plante est dans son dernier accroissement; les semences sont mûres & prêtes à en tomber. Quand le melon eut été couvert de moisissure pendant six jours, sa qualité végétative commença à diminuer, & elle passa entiérement deux jours après: alors le melon tomba en putréfaction, & ses parties charnues ne rendirent plus qu'une eau fétide qui commença à avoir assez de mouvement en sa surface. Deux jours après il y parut des vers, qui en six jours de plus se changerent en nymphes, état dans lequel ils resterent quatre jours, & après ils en sortirent sous la forme de mouches; phénomene digne de la réflexion du Philosophe. Les *mucors* sont de la classe des *fungi* (champignons). Leur végétation se fait avec une promptitude étonnante. La Nature descend par nuances insensibles depuis le plus grand des végétaux, depuis le baobab ou pain de singe, & le ceiba, jusqu'à la plante la plus imperceptible, par des nuances infinies. La moisissure nous offre en quelque sorte une nouvelle Botanique qui ne peut être connue qu'à l'aide des meilleurs microscopes; nous l'avons dit: elle présente une espece de prairie d'où sortent des herbes & des fleurs, les unes seulement en boutons, d'autres toutes épanouies, & d'autres fanées, dont chacune a sa racine, sa tige, & toutes les autres parties naturelles aux plantes; la végétation de ces plantes se fait extrêmement vîte; chaque plante a une quantité de semences qui ne paroissent pas être trois

heures à jeter racines, & dans fix heures au plus la plante eft dans fon état de maturité, & les femences prêtes à en tomber. Quelle étonnante petiteffe! & quelle quantité prodigieufe de corpufcules parfaitement organifés, dont cent mille égalent à peine la quatrieme partie d'un grain de millet!

MOITON ou MOUTON, eft un oifeau du Bréfil, dont on diftingue plufieurs efpeces. Il eft un peu plus grand que le paon. Il eft remarquable par une belle huppe qu'il a fur la tête, & par les belles plumes blanches & noires dont il eft couvert. On mange fa chair, qui eft excellente.

MOLDAVIE. *Voyez* MÉLISSE DE MOLDAVIE.

MOLE, *phuca.* Poiffon de mer faxatile, d'une couleur rougeâtre, reffemblant à une tanche d'eau douce par devant, & à une fole par derriere, parce que cette partie eft mince, plate & environnée d'aiguillons. Au printems il eft de différentes couleurs, dans un autre temps il eft blanc. Le bout de fa tête eft noir & rougeâtre, le derriere du corps eft noir, & le refte eft de la couleur de la tanche. Les deux nageoires qui font aux ouies font rouges, & plus grandes que les autres; il n'a point de levres, fes dents font petites, fes yeux grands & dorés. Au bout de la mâchoire inférieure & vers le ventre il a quatre barbillons qui lui fervent de nageoires: il a les ouies grandes & des pierres dans la tête; il dépofe fes œufs dans l'algue; il fe nourrit non-feulement d'herbes & de mouffes, mais auffi d'autres petits poiffons. Sa chair eft auffi bonne que celle des autres poiffons faxatiles.

MOLE ou MEULE, ou MOLE-BOUST. *Voyez* LUNE DE MER.

MOLE, *mola.* Maffe charnue, dure & informe, qui s'engendre quelquefois dans la matrice des femmes au lieu d'un fœtus. La *mole* fe diftingue d'un embryon, en ce qu'elle n'a pas de placenta par où elle reçoit de la mere fa nourriture; c'eft de la matrice, où elle eft attachée immédiatement, qu'elle en reçoit. *Lamzwerde*, Médecin de Cologne, & qui a donné en 1686 un Traité fort favant fur les moles (*Hiftoria Naturalis Molarum uteri*), regarde les moles comme des conceptions manquées. M. *Levret* a traité des moles fous la dénomination de *fauffe groffeffe.* Le commerce de l'homme avec la femme eft toujours la caufe occafionnelle des *moles. Voyez l'article* HOMME *de ce Dictionnaire.* Confultez auffi les *Penfées fur l'interprétation de la Nature.*

MOLÉCULES ORGANIQUES. Indépendamment des animaux

ſenſibles à la vue, des Naturaliſtes font une claſſe à part d'une autre eſpece très-petite, ſinon d'animaux proprement dits, au moins de corps mouvans qui ſe trouvent ſur la peau des animaux, dans les liqueurs, dans tous les fluides, &c. & qu'on ne peut voir que par le moyen du microſcope ou de la loupe. Ces animaux infiniment petits, ſont également, dit M. *de Malézieu*, ou ovipares ou vivipares. Leur exiſtence dans les liqueurs fermenteſcibles, dans le levain, dans les ſucs des animaux, n'eſt point une chimere, une hypotheſe curieuſe, dans laquelle ſe joue l'eſprit de l'homme, ſous une fauſſe apparence de vérité. *Voyez ce que nous avons dit au mot* ANIMALCULE, *& la définition du mot* ANIMAL. Conſultez notamment les *Conſidérations ſur les corps organiſés*, par le ſavant M. Bonnet.

MOLENE. *Voyez* BOUILLON BLANC.

MOLIERE. Dans la plupart des pays on donne ce nom à des terres graſſes ou marécageuſes, tellement molles que les chevaux & les voitures y enfoncent.

MOLLE ou POIVRIER DU PÉROU, ou LENTISQUE DU PÉROU, *mollis arbor aut lentiſcus Peruana.* C'eſt un grand arbre fort étendu qui croît abondamment dans le Pérou & au Chili : ſes feuilles reſſemblent à celle du lentiſque, elles ſont dentelées & rendent un ſuc laiteux & gluant, qui a l'odeur & le goût du fenouil. Ses fleurs ſont nombreuſes & en roſe, attachées à des rameaux particuliers, de couleur jaune-blanchâtre : il leur ſuccede en Juillet des baies ſemblables au fruit du poivrier, diſpoſées en grappes, couvertes d'une pellicule rougeâtre, très-graſſe, contenant chacune un petit noyau oſſeux. Ces fruits ont l'odeur & le goût des baies de genievre ; on les fait bouillir dans de l'eau pour en préparer une boiſſon vineuſe, très-bonne, mais qui ſe convertit bientôt en vinaigre. On fait des inciſions à l'écorce de cet arbre, par où il découle une réſine odorante, blanche & purgative. On dit qu'elle a beaucoup de rapport avec celle que l'on appelle *élemi.*

L'écorce & les feuilles du *molle* ſont employées dans les pays pour les humeurs froides, les enflures des jambes & des cuiſſes. Ses petits rameaux ſervent à faire des curedents : on fait bouillir ſa réſine dans du lait, pour emporter les taches & les cataractes des yeux : la poudre de ſon écorce ſert à teindre en rouge & à mondifier les ulceres : la liqueur vineuſe du fruit eſt utile dans les maladies des reins. Les Péruviens reſpectent beaucoup cet arbre, ils l'appellent *mulli*, c'eſt l'*aroeira* de *Marcgrave.*

MOLLUSQUE. *Voyez au mot* MOUS.

MOLUQUE, *molucca.* Plante étrangere qui tient de la mélisse, & dont on distingue deux especes.

1°. La MOLUQUE ODORANTE, *molucca lævis.* Sa racine est ligneuse & fibrée : ses tiges sont hautes d'un pied & demi, fortes, carrées, rougeâtres, remplies de moëlle ; ses feuilles ressemblent à celles de la mélisse pour la figure & l'odeur : ses fleurs sont verticillées & de couleur blanche ; il succede à cette fleur quatre semences triangulaires, enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

2°. La MOLUQUE ÉPINEUSE, *molucca spinosa.* Ses feuilles sont plus verdâtres ; ses fleurs sont soutenues par des calices plus longs, moins larges & garnis de forts piquans : elle a une odeur désagréable.

On cultive l'une & l'autre moluque dans les jardins ; elles naissent naturellement aux îles Moluques. On ne se sert que de la premiere espece ; elle est alexipharmaque, propre à fortifier le cerveau & le cœur : elle aromatise les liqueurs d'une maniere agréable.

MOLY. Nom que les Anciens ont donné à plusieurs especes d'ail, qu'ils distinguent de l'ail ordinaire par son peu d'odeur. *Homere* a célébré cette plante comme propre à détruire les venins & les enchantemens. C'est l'*allium latifolium liliflorum* de *Tournefort :* ses fleurs sont jaunes, belles & s'épanouissent en été : *voyez* AIL. M. *Haller* dit que M. *Triller* a soutenu dans une savante these que Circé donnoit des philtres, & que l'hellebore noir étoit le remede de ces poisons. On peut consulter à ce sujet l'*Histoire de la Médecine* par M. *le Clerc*, *édit. de 1729*, *pag. 14, 33, 88.*

MOLYBDENE ou MICA NOIR DES PEINTRES ou CRAYON, &c. *molybdæna, nigrica fabrilis, aut sterile nigrum, seu plumbago scriptoria*, est une substance noirâtre, brillante comme du plomb fraîchement coupé, friable, micacée, douce au toucher & comme savonneuse : on l'appelle aussi *crayon d'Angleterre.* Quelques-uns la regardent comme une espece de *blende :* voyez ce mot. Nous croyons, avec assez de fondement, qu'elle n'est qu'une espece de stéatite tendre & talqueuse, semblable au talc coloré appellé improprement la *craie noire de Briançon.* Cette stéatite paroît être une combinaison de fer, de soufre & de zinc de la nature de celle qui constitue la blende, toutes substances qui ne contribuent pas peu à lui donner beaucoup de pesanteur. Nous en tirons la preuve de ce que si on lui fait subir un feu violent, il en exhale-

des fleurs inflammables d'un bleu foncé : comme il arrive avec les mines de zinc. M. *Pott* a prouvé que le crayon dont il eſt queſtion, contient preſque toujours du fer, parce que ſi on le mêle, dit-il, avec du ſel ammoniac, il donne des fleurs martiales, & que quand le feu l'a dégagé des parties graſſes qui l'environnent, il eſt attiré par l'aimant, &c.

La molybdene eſt ſolide & matte ; quand on la caſſe, elle paroît en petites écailles & grenue ; elle donne aux mains, au papier & au linge une couleur griſâtre perlée ou talqueuſe : elle ſe détruit difficilement dans le feu : ſon uſage eſt purement mécanique, on s'en ſert pour luſtrer de vieux uſtenſiles de fer, on en fait auſſi des crayons. Pour cela il faut d'abord réduire en poudre celle qui eſt exempte de parties ſableuſes, puis en faire une pâte avec une légere diſſolution de colle de poiſſon : on en emplit des bâtons évidés en rond ou en carré avec une rainure qu'on bouche enſuite par une petite tringle qui s'enchâſſe exactement : on l'aſſujettit avec des ficelles, & lorſque le tout eſt ſec, on taille le bout en pointe pour écrire ou deſſiner. Les Ouvriers donnent à la molybdene les noms de *potelot*, *mine de plomb noire* ou *ſavonneuſe*, *plomb de mer*, *plombagine*, *plomb de mine*, *céruſe noire*, *talc-blende*, *fauſſe galène*, *mica des Peintres*, ou *crayon de plomb*. La molybdene ſe trouve dans la Heſſe, dans la Finlande, & ſur-tout en Angleterre dans la Province de Cumberland, à peu de diſtance de Carliſle : la mine de cet endroit eſt unique dans ſon eſpece, & le Gouvernement en a pris un ſoin tout particulier ; on prétend même que l'exportation de cette molybdene fine & en nature eſt défendue ſous des peines très-rigoureuſes ; on ne peut ſortir du royaume que celle qui eſt employée en crayons. Il n'y a que la mine ſableuſe ou groſſiere qui nous parvient dans le commerce. Les mines d'étain en contiennent quelquefois, ainſi que celle de plomb ; mais c'eſt un redoutable minéraliſateur, en ce qu'il rend très-difficile la réduction de ces minérais.

MOMENET CYNOCÉPHALE. *Voyez* MAGOT.

MOMIE ou MUMIE, *mumia*, eſt un mot Arabe qui déſigne un cadavre embaumé & deſſéché. Les premieres momies humaines ont été tirées des ſépulcres des anciens Egyptiens ſous les pyramides, dont on voit encore de beaux reſtes à quelques lieues du grand Caire. On trouve quelquefois ſur les côtes de la Lybie des cadavres humains, qui y ayant été jetés par les vagues de la mer, ont été pénétrés de ſable & deſſéchés par l'extrême chaleur qui regne en ce pays-là. On en rencontre

aussi dans les déserts de Zara, où le sable est si subtil, qu'il pénetre tout, & où l'on ne trouve point d'eau pour se désaltérer. Les voyageurs qui ne suivent point les caravanes, s'y égarent facilement & y périssent quelquefois par la faim & par la soif: leurs corps s'y dessé- chent tellement par l'ardeur brûlante du soleil, qu'ils ne pesent pas le quart de ce qu'ils devroient peser : on appelle ces cadavres desséchés *momies blanches*, *momies naturelles*.

Il y a en plusieurs pays chauds, comme à Toulouse, certaines caves dans lesquelles, comme le rapporte *Lemery*, les corps morts se dessechent & se conservent avec leur poil sans aucun embaumement jusqu'à deux cents ans. J'ai examiné sur le lieu même ces mânes respectables; mais il ne m'a pas été possible de m'éclaircir au juste pourquoi, quand & comment on les avoit conservés ainsi. Au reste, ces cadavres du caveau de Toulouse sont autant de squelettes hideux, décharnés, où il ne reste que quelques cheveux & des portions d'une peau rongée en divers endroits; ce qui annonce que les cadavres ont éprouvé une atteinte de putréfaction.

Il n'en est pas de même des *momies embaumées* ou *factices*. Feu M. *Rouelle* de l'Académie des Sciences, dit que l'extrême vénération des anciens Egyptiens pour les corps morts de leurs parens, leur avoit fait chercher divers moyens de préserver leurs cadavres de la corruption: nous admirons encore aujourd'hui des momies Egyptiennes conservées depuis plus de deux mille ans, par la maniere dont les corps avoient été embaumés. Ces momies ont été pendant long-temps l'objet des recherches des Antiquaires & d'un petit nombre de Physiciens, qui ont tâché de deviner le secret des Egyptiens & de transporter cet art parmi nous. Elles n'ont été bien examinées de nos jours que par M. *Rouelle*, qui a communiqué à l'Académie plusieurs idées que la lecture d'*Hérodote* lui avoit autrefois fait naître. Cet Académicien a donné un Mémoire très-intéressant, dans lequel il examine les principes sur lesquels est fondé l'art des Egyptiens.

Il paroît, dit-il, tant par les écrits de *Clauderus*, que par ce qu'on peut deviner du procédé secret de *Debils*, que ces deux hommes employoient principalement la dessication opérée par les sels alkalis pour préparer leurs cadavres. *Hérodote* qui nous a transmis une courte description de l'art des Embaumeurs, dit qu'il y avoit trois différentes manieres d'embaumer usitées parmi les Egyptiens, & qu'on se servoit des

unes ou des autres, ſuivant la dépenſe qu'on vouloit faire. Suivant la premiere, qui étoit auſſi la plus chere, on ouvroit par les narines avec un fer la baſe du crâne, & on tiroit la cervelle par cette ouverture, partie avec le fer même, & partie par le moyen des injections. On tiroit les entrailles par une inciſion faite au côté : on les nétoyoit; on les paſſoit au vin de palmier & dans des aromates broyés : on rempliſſoit le ventre de myrrhe en poudre, & de toutes ſortes d'autres parfums, excepté l'encens : on fermoit l'ouverture, & on couvroit le corps de natrum pendant ſoixante-dix jours; car les lois ou les ſtatuts de l'art ne permettoient pas de l'y laiſſer plus long-temps. Enſuite on lavoit le corps, & après l'avoir tout enveloppé de bandes de toile de lin enduites de gomme, ils le rendoient aux parens.

Lorſqu'on ne vouloit pas faire une ſi grande dépenſe, on ne faiſoit aucune inciſion au cadavre; on ſe contentoit d'injecter par le fondement une quantité ſuffiſante d'une liqueur onctueuſe qui ſe tire du cedre; enſuite ayant bouché l'ouverture pour retenir l'injection, on mettoit le corps dans le natrum pendant ſoixante-dix jours; au dernier on tiroit du ventre la liqueur, qui entraînoit avec elle les entrailles conſumées ou diſſoutes : cela fait, on rendoit le corps aux parens.

La troiſieme maniere étoit la plus ſimple & la moins diſpendieuſe. Après les injections par le fondement, on mettoit le corps dans le natrum pendant ſoixante-dix jours, & on le rendoit ſans y faire autre choſe.

M. *Rouelle* penſe que cette deſcription de l'art des Embaumeurs eſt fautive; il prétend que l'objet principal d'un tel travail ſe réduiſoit à deux parties eſſentielles; la premiere étoit d'enlever du corps les liqueurs & les graiſſes qu'il contenoit, & qui en auroient occaſionné la deſtruction; la ſeconde étoit de défendre les corps de l'humidité extérieure & du contact de l'air. Les Embaumeurs ſaloient le corps avec l'alkali fixe & opéroient par ce moyen ſur les cadavres ce que les Tanneurs operent ſur les cuirs par le moyen de la chaux. Le corps ayant été ainſi macéré pendant les ſoixante-dix jours, on appliquoit deſſus des matieres réſineuſes & balſamiques qu'on y retenoit par des bandes dont on les enveloppoit. M. *Rouelle* croit qu'on ne mettoit des parties balſamiques dans le corps qu'après l'avoir fait macérer dans le natrum.

M. *Maillet*, Conſul au Caire, rapporte dans ſes Lettres qu'il a trouvé un grand nombre de corps couchés ſur des lits de charbons, emmaillotés

de

de quelques linges, & couverts d'une natte ſur laquelle il y avoit du ſable à l'épaiſſeur de ſept ou huit pieds; c'étoit apparemment la maniere dont les plus pauvres conſervoient les cadavres de leurs parens, car la conſervation des corps faiſoit chez les Egyptiens un point de Religion pour les pauvres comme pour les riches. M. *Rouelle* prétend encore que les toiles ou bandelettes n'étoient pas de lin, mais de coton; qu'elles étoient empreintes de matieres réſineuſes & balſamiques, & non de gomme: on en trouve qui ne ſont enduites que de matieres bitumineuſes; & ſuivant les obſervations de M. *Maillet*, il ſe trouve des momies qui n'ont rien de tout cela; mais elles ſont chargées en deſſus de figures hiérogliphiques, & en-deſſous d'une écriture très-fine, qui ſemble être des vers rimés. Tous les corps étoient enveloppés de deux rangs de bandelettes, & ſouvent entre chaque rang on y trouve encore des amulettes, auxquelles les Egyptiens attribuoient de grandes vertus; quelquefois les ongles étoient dorés. On voit bien que ces bandes, les vers, les peintures dont on les ornoit, & les boîtes ou de porphyre ou de bois précieux & d'une ſeule piece creuſée à l'outil, dans leſquelles on enfermoit les momies, & qui étoient encore plus ou moins chargées d'ornemens, devoient introduire une infinité de différences dans la ſomptuoſité des embaumemens. C'eſt dans le Mémoire de M. *Rouelle* qu'il faut s'inſtruire de toutes les autres particularités de l'art des Embaumeurs.

Il ne faut pas croire que les momies du commerce ſoient véritablement tirées des tombeaux des anciens Egyptiens; celles-là ſont trop rares; les Turcs en empêchent, autant qu'il leur eſt poſſible, le tranſport, & on ne les garde guere que par curioſité. Celles que les Droguiſtes tirent du Levant, viennent des cadavres de diverſes perſonnes que les Juifs ou les Chrétiens embaument, après les avoir vidés, avec des aromates réſineux & le bitume de Judée; ils mettent ſécher au four ces corps ainſi embaumés, juſqu'à ce qu'ils ſoient privés de toute humidité. On employoit autrefois ces momies, qui ne ſont point d'une odeur déſagréable, pour déterger, réſoudre, réſiſter à la gangrene: mais on ne s'en ſert aujourd'hui que comme d'appâts pour prendre du poiſſon.

On voit auſſi dans quelques Cabinets des momies d'animaux brutes: nous avons dit aux mots *chat* & *chien*, que les Levantins ont une grande affection pour ces ſortes de bêtes; ils étoient autrefois dans l'uſage de les embaumer. En Egypte, à deux lieues de Heniſuma, près d'un vieux

Château nommé Tumairacq, & qui n'eſt plus qu'un tas de décombres; on voit encore une douzaine de cavernes où l'on mettoit les chiens, les chats & les ibis qu'on embaumoit. Quelquefois on trouve dans les momies des idoles en terre cuite, tels que des Iſis, des Oſiris repréſentés avec différens attributs. Les Egyptiens n'y mettoient ainſi leurs Dieux que pour les préſerver des inſultes des démons, & même de la corruption.

Ceux qui voudront voir des momies humaines peuvent ſe tranſportet au Cabinet du Roi, où il y en a une qui a été trouvée en 1756 en Auvergne. Cette momie peut être regardée comme le chef-d'œuvre de toutes les momies connues. Elle étoit bien ſupérieure à celles des Egyptiens, qui ne ſont que des maſſes deſſéchées informes. On la trouva dans un tombeau dirigé d'Orient en Occident, & conſtruit de pierres: dans l'intérieur étoit un cercueil de plomb de quatre pieds ſept pouces de longueur: le couvercle étoit percé de deux ouvertures en fente, l'une au-deſſus de la bouche, l'autre au-deſſus de l'eſtomac, & rebouchées avec de l'étoupe; l'intérieur du cercueil étoit garni, comme enduit d'une ſubſtance aromatique mêlée d'argile. La momie d'environ quatre pieds n'étoit point roide, dure, ſeche: elle avoit la ſoupleſſe, la couleur d'un cadavre mort depuis quelques jours, elle en avoit la fléxibilite, prêtoit ſous la main, ainſi que les viſceres du bas-ventre; pluſieurs articulations étoient flexibles, la langue même étoit très-bien conſervée. Les viſceres n'avoient été ni enlevés ni deſſéchés, non plus que le cerveau. Ceux qui ont examiné cette momie croient que la matiere de l'embaumement étoit un mêlange de poix, de poudre aromatique, principalement d'encens, de meum, de cannelle, de valériane. Cette odeur étoit fort pénétrante; on ne pouvoit la faire diſparoître des mains qu'avec de l'eſprit-de-vin. Cette momie, en reſtant expoſée à l'air, eſt devenue noire, a perdu ſa flexibilité & s'eſt raccourcie, dit-on, d'un demi-pied. On ignore quel étoit ce perſonnage: il y a tout lieu de croire que c'étoit quelque perſonne de diſtinction. On remarque ſur les bandelettes des caracteres ſinguliers, tels qu'un grand G barré, un grand Y, & elle étoit enveloppée de deux ſuaires très-fins, & recouverte d'un gros fil tiſſu en forme de nattes.

On voit auſſi des momies au Cabinet de Meſſieurs de Sainte-Genevieve & chez les Céleſtins, à Paris: celles-ci ſont Egyptiennes.

MOMIE VÉGÉTALE. M. *Cronſtedt* donne ce nom à une eſpece de terre d'ombre friable. Il y en a à Boſerup en Scanie.

MOMOT, *momotus*. Nom donné à un oiseau seul de son genre & de la grosseur d'une pie. Ses doigts sont comme ceux du *manakin :* voyez ce mot. Son bec est conique, & dentelé comme une scie. Les deux mâchoires sont crochues par la pointe. On le nomme aussi *motmot* & *tupinambis*. Voyez GUARA.

MONARDE, *monarda*. Genre de plante de la classe des labiées. Selon M. *Deleuze*, la fleur, qui dans la plupart des especes, n'a que deux étamines, est divisée en deux levres dont la supérieure est oblongue, étroite & pliée en forme de gouttiere ou de tube, où sont renfermées les étamines.

L'espece la plus connue, *monarda floribus coccineis*, est haute de deux pieds & plus : ses feuilles sont ovales & pointues, dentelées, légérement velues, marquées de nervures fort apparentes, & portées sur des pédicules. Les fleurs qui sont d'un beau rouge de vermillon, sont ramassées au nombre de vingt à quarante en anneaux le long de la tige, & en bouquet au sommet, chaque anneau soutenu par deux feuilles de la plante & par plusieurs stipules étroites légérement colorées ; les calices ont aussi une teinte de rouge. Toute la plante a une odeur agréable qui approche de celle de la menthe ; elle est originaire de l'Amérique Septentrionale, ainsi que les autres especes.

M. *Bourgeois* dit que les Fleuristes cultivent cette plante dans leurs parterres & plate-bandes, où elle fait un très-bel ornement ; & que l'odeur de ses feuilles approche beaucoup plus de celle de l'orange, que de celle de la menthe, & qu'elle est bien plus agréable.

MONBAIN. C'est un grand prunier des Isles Antilles : cet arbre vient de bouture, & sert en Guiane à soutenir les barrieres au long desquelles on les plante. Sa fleur est en rose. Son fruit est jaune, ovale, peu charnu, & contient un noyau qui renferme quatre amandes ; il a un goût assez agréable, il agace un peu les dents, mais l'odeur en est flatteuse. On en fait une marmelade qui ressemble beaucoup à celle de l'abricot par la couleur, & qui passe pour exquise dans le pays. On la mêle avec l'eau-de-vie, & cette liqueur est délicieuse. Les Sauvages qui se sentent attaqués de goutte, font un trou en terre où ils jetent de la braise bien ardente, sur laquelle ils mettent des noyaux de ces fruits (qu'on appelle *prunes de monbain*), puis ils exposent dessus la partie malade, & endurent la fumée très-chaude le plus long-

temps qu'ils peuvent. Ce remede fudorifique les foulage beaucoup. Il découle de cet arbre une gomme jaunâtre, claire & odorante.

Il y a auffi dans les Ifles Antilles une efpece de monbain fauvage, qui a les mêmes propriétés que le précédent.

MONDE, *mundus*. Se dit de l'affemblage des corps qui compofent l'Univers, & qu'on diftingue ordinairement en quatre parties principales ; favoir, le *ciel*, l'*air*, l'*eau* & la *terre*. Toutes les planetes font-elles habitées comme l'eft la nôtre ? . . . Je n'en fais rien. Voulez-vous vous en inftruire ? Confultez la *Pluralité des Mondes*, de M. *Fontenelle*, Livre qui a eu la plus grande réputation & qu'on regarde encore aujourd'hui comme faifant honneur à fon Auteur.

MONDIQUE. *Voyez* MUNDICK.

MONE ou VIEILLARD. *Voyez* SINGE VARIÉ.

MONGON ou MONGOUS. *Voyez à l'article* MAKIS.

MONKIE. Quelques-uns donnent ce nom à un petit finge à tête de mort. *Voyez* SINGE.

MONNOIE DE BRATTENBOURG. *Voyez* ÉCU DE BRATTENBOURG.

MONNOIE DE GUINÉE. C'eft la coquille univalve, nommée *colique* ou *coris*. Voyez à l'article PORCELAINE.

MONNOIE MÉTALLIQUE. *Voyez à l'article* MÉDAILLES.

MONNOIE DE PIERRE, *nummus lapideus*. Voyez NUMISMALES.

MONOCÉROS. Nom qu'on a donné à l'animal *licorne* ou *naficorne*, & au *rhinocéros :* voyez ces mots. Dans le pays de Bambuch & de Galam, on donne auffi ce nom à une très-grande efpece d'oifeau de Paradis.

MONOCLE. *Voyez à l'article* BINOCLE *& le mot* PERROQUET D'EAU.

MONODONE, eft le poiffon Narwhal. *Voyez ce mot à la fuite de l'article* BALEINE.

MONOPHTALME, *monophtalmus*. Poiffon des Indes Orientales, ainfi nommé, parce qu'il n'a qu'un œil au milieu de la tête ; fa tête eft extraordinaire, & reffemble à la tête de quelques infectes : il a le corps mince, fa couleur eft bleue : fur le haut du dos, il porte de longues nageoires recourbées vers la tête : indépendamment de celles-là, il en a d'autres, tant fur le dos que fur le ventre : ce qu'il a encore de

ſingulier, ce ſont des nageoires ſous les ouies qui ſe replient vers la partie antérieure.

MONSTRE, *monſtrum.* Ce mot exprime communément un animal né avec une conformation contraire à l'ordre ordinaire de la nature, c'eſt-à-dire avec une ſtructure de parties, très-différente de celle qui caractériſe l'eſpece des animaux dont il ſort; car ſi l'objet ne frappoit pas avec étonnement, s'il n'y avoit qu'une différence légere & ſuperficielle, on ne donneroit pas le nom de monſtre à l'animal où ces différences de conformation ſe trouvent.

Suivant la remarque de *Leméry*, il y a bien des ſortes de monſtres par rapport à la ſtructure : les uns, ou ont trop, ou n'ont pas aſſez de certaines parties; tels ſont les monſtres à deux têtes, deux bras, deux jambes & un corps, ou à deux corps & une tête, ou à trois jambes, ou ceux qui ſont ſans bras ou ſans pieds : d'autres pechent par la conformation extraordinaire & bizarre, par la grandeur diſproportionnée, par le dérangement conſidérable d'une ou de pluſieurs de leurs parties, & par la place ſinguliere que ce dérangement leur fait ſouvent occuper (tel étoit le monſtre cyclope dont le Docteur *Eller*, Académicien de Berlin, a donné la deſcription. Qu'on ſe figure un fœtus de neuf mois, long de deux pieds quatre pouces, dont la tête eſt énorme & le viſage affreux, ayant au milieu d'un vaſte & large front un œil rougeâtre, ſans ſourcils ni paupieres, mais très-enfoncé dans un trou quarré, & ayant immédiatement au-deſſous de cet œil une excreſcence qui repréſentoit au naturel une verge pourvue d'un gland, d'un prépuce, & de ſon uretre, plus la partie couverte de cheveux, au-deſſous de la nuque; & l'on aura l'idée du monſtre le plus extraordinaire, du moins il nous apprend qu'il eſt le produit d'une conception déſorganiſée. *Voyez* EMBRYON & FŒTUS) : d'autres enfin, ou par l'union de quelques parties, qui, ſuivant l'ordre de la nature & pour l'exécution de leurs fonctions, doivent toujours être ſéparées, ou par la déſunion de quelques autres parties, qui, ſuivant le même ordre & pour les mêmes raiſons, ne doivent jamais ceſſer d'être unies. C'eſt dans les quatre Mémoires de M. *Lémery*, inſérés dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, *1738 & 1739*, qu'il faut voir les différentes manieres dont les monſtres ſont formés. M. *du Verney* a auſſi donné un Mémoire ſur la même matiere.

M. *Hâller* dit qu'il y a des monſtres dont quelque choc ou quelque

passion a changé la structure naturelle. Il y a d'autres structures originairement monstrueuses, auxquelles le hasard n'a aucune part : tel est, dit-il, le renversement de toutes les parties de gauche à droite, le sixieme doigt, & plusieurs autres exemples (M. *de Maupertuis* rapporte qu'il y a eu long-temps à Berlin, une famille à six doigts ; que M. *de Riville* en a vu une à Malthe, & il l'a décrite).

M. *Renou*, Maître Chirurgien à la Pommeray en Anjou, a donné une observation sur quelques familles *sexdigitaires*, répandues de temps immémorial dans plusieurs Paroisses du Bas-Anjou. Cette difformité se perpétue dans ces familles quoiqu'alliées avec des personnes qui en sont exemptes. Que ce soit la mere ou le pere qui soient atteints & qui propagent cet excès d'organes non-seulement inutile, mais incommode & même désagréable, leurs enfans des deux sexes en sont indifféremment affectés. Un homme ou une femme sex-digitaires ont quelquefois une partie & même tous leurs enfans exempts de cette difformité, tandis que ces derniers au contraire produisent des rejetons chez qui elle reparoît dans le plus grand degré. Ce vice de conformation est donc héréditaire. Cette variation est insérée dans le *Journal de Physique & d'Histoire Naturelle*, *mois de Novembre 1774*, *page 372*. Cette variété des mains sex-digitaires ne se trouve pas comprise dans les *Recherches sur quelques conformations monstrueuses des doigts dans l'homme*, insérées dans le volume de l'Académie des Sciences pour l'année 1771.

M. *Regnault*, déjà connu avantageusement dans l'Histoire naturelle par sa collection des plantes d'usage, coloriées fidélement d'après nature, & connue sous le nom de la *Botanique mise à la portée de tout le monde*, Paris, 1774, travaille actuellement à la collection des *Monstres* en planches coloriées, qu'il publiera incessamment. Une telle collection ne peut être que très-intéressante, & sera recherchée par les Physiciens, les Médecins, les Naturalistes, &c.

Les Naturalistes donnent aussi & indifféremment le nom de *monstres*, ou à des animaux énormes pour leur grandeur, tels que sont parmi les quadrupedes terrestres, les *éléphans*, & parmi les animaux marins, les *requins*, les *baleines*, ou à d'autres animaux farouches & cruels, tels que les *lions*, les *tigres* & les *pantheres*, ou enfin à des animaux singuliers par leur espece, qui viennent, dit-on, de l'accouplement de bêtes qui ne par sont pas du même genre. Les Voyageurs disent que l'Afrique est féconde en ces sortes de monstres ; les relations des Indes Orientales sont

remplies de defcriptions de monftres marins que la mer eft cependant avare de nous faire voir ; tels que les *hommes marins*, les *fyrenes*, &c.

Il y a auffi des monftres dans le regne végétal: les monftruofités font même plus ordinaires & plus bizarres dans les plantes que dans les animaux, parce que les différens fucs s'y dérangent & s'y confondent plus aifément. Dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *année 1707*, *page 448*, il eft parlé d'une rofe monftrueufe ; du centre des feuilles de cette rofe s'élevoit une branche de rofier, longue de deux à trois pouces, garnie de feuilles. *Voyez les mêmes Mém. 1749*, *page 44 ; & 1724 page 20*. Il eft fait mention dans les *Actes Helvétiques* d'un *chamœmelum* extraordinaire. On connoît le *lilium album polyanthos*, obfervé il y a quelques années à Breflau. Il portoit à fa fommité un faifceau de fleurs compofé de cent deux lis qui avoient tous la forme ordinaire. Il a été auffi parlé d'une tulipe monftrueufe, vue dans les jardins de quelques Amateurs ; des baies de genévrier à cornes ; d'une balfamine à trois éperons, &c. Au refte ces productions végétales fi extraordinaires, fi contraires à l'ordre naturel des chofes, font de ces écarts qui ont auffi leurs lois, & que l'on peut ramener à des principes certains, en diftinguant celles qui fe perpétuent foit par les graines, foit par la greffe, de celles qui ne font que paffageres. Les monftruofités qui fe perpétuent font telles dans l'origine, &, pour ainfi dire, dans l'organifation de la graine de la plante ; telles font les feuilles découpées ou crépues, &c. Le nom de *monftre* convient mieux dans les plantes aux irrégularités qui dépendent de la tranfplantation fréquente & d'une culture particuliere ; telles que les fleurs doubles, &c. Les monftruofités qui ne fe perpétuent pas, & qui font dûes à des caufes accidentelles & paffageres, qui, lorfque la plante eft développée, dérangent fon organifation primitive, comme font les maladies, le chaud ou le froid, la trop grande abondance ou la difette des fucs, la piqûre des infectes, les contufions & les greffes naturelles, retiennent le nom de *monftres:* telles font les loupes ou tumeurs, le rabougri, les galles, certaines panachures & autres vices femblables. Toutes les parties des plantes font fujettes à quelques-unes de ces monftruofités qui varient en fituation, en figure, en proportion & en nombre. On en trouve plufieurs exemples dans le premier volume des *familles des plantes*, *page 110 jufqu'à 115*. Il y a des arbres d'une groffeur naturellement fi démefurée, qu'on peut les regarder comme les cétacées des végétaux ; tels font le *baobab*, le *ceiba :* d'autres acquierent, mais

rarement, un volume si extraordinaire, tels que le *chêne*, l'*if*, le *saule* & plusieurs autres, qu'ils sont aussi des monstres parmi les végétaux. Enfin on soupçonne que les monstres sont plus communs dans les plantes que parmi les animaux, parce que ceux-ci ne réunissent pas tant de manieres de se multiplier. Les plantes sont rarement monstres dans toutes leurs parties, il y en a de monstres par exces seulement dans le calice & la corolle; d'autres sont monstres par défaut uniquement dans les feuilles, les étamines & le fruit. Or une monstruosité, dit M. *Adanson*, n'a jamais fait changer de nom à une espece; elle n'en a jamais ébranlé l'immutabilité. Tous les Botanistes consommés & conséquens ont toujours su ranger ces monstruosités parmi les choses accidentelles, qui, de quelque maniere qu'elles se propagent, tendent toujours à rentrer dans l'ordre & la régularité de leur espece primitive, lorsqu'on les multiplie par la voie des graines, qui de toutes celles de la multiplication est la plus naturelle & la plus constante pour déterminer les especes. Une espece est comparable à une autre; mais un monstre ne peut être en parallele qu'avec l'individu de l'espece dont il est originaire. Voyez pour la transmutation des especes, l'article *Fleurs*. On peut aussi consulter les *Observations Botaniques* de M. *Schlotterbec*, de la Société de Basle, sur les monstres des plantes, dans lesquelles il prétend démontrer que dans les regnes animal & végétal la Nature suit la même marche pour les produire.

MONT ou MONTAGNE, *mons*, est une élévation de terre fort considérable, au-dessus de tout ce qui lui est contigu, & qui commande les lieux qui l'environnent : elle est ordinairement remplie d'inégalités, de cavités, de bassins exposés plus ou moins à l'air, & de terrains entr'ouverts.

On donne aussi ce nom à une chaîne de montagnes, comme quand on dit, le *mont Atlas* en Afrique, le *Mont Caucase* qui commence au-dessus de la Colchide, & finit à la mer Caspienne ; les *Monts Pyrenées* qui séparent la France de l'Espagne, & le *Mont Apennin* qui traverse toute l'Italie : les *Monts de Norwege*, le *Mont Liban*, le *Mont Emaüs*, le *Mont Olimpe*, le *Mont Etna* & les *Monts Crapatz*, le *Mont Hæcla* sont aussi très-connus, ainsi que le *Mont de la Lune* en Éthiopie.

On distingue plusieurs sortes de montagnes : nous verrons que ces élévations de la terre n'ont pas toutes la même origine, & ne datent pas de la même époque.

1°. Les montagnes qui ſont en chaîne & neigées, peuvent être regardées comme anciennes, ou anté-diluviennes : leur élévation ſurpaſſe de beaucoup celle des autres montagnes : en effet pour l'ordinaire elles s'élevent très-bruſquement, elles ſont fort eſcarpées, & l'on n'y monte point par une pente douce : leur forme eſt celle d'une pyramide ſurmontée de pointes, de rochers aigus, leſquels ſont comme pelés ou dépouillés de terre que les eaux du Ciel en ont emporté. Ces montagnes primitives ont à leurs pieds des précipices effrayans & des vallées profondes. Les excavations ſont relatives à la quantité des eaux dont le mouvement eſt accéléré par leur chûte, ce qui cauſe quelquefois l'affaiſſement total ou l'inclinaiſon de la montagne. C'eſt ſur les ſommets de ces montagnes que l'on rencontre ces neiges & ces glaçons éternels, des fentes, des rochers environnés de nuages vagues & flottans qui ſe diſſipent en roſée, enfin de ces cimes hériſſées où la nature préſente en grand le ſpectacle du déſordre & de la décrépitude. On prétend que l'on ne trouve pas dans l'intérieur de ces montagnes, de coquilles ni d'autres corps marins organiſés ; & quelques recherches que nous ayons faites ſur le ſommet des Alpes & des Pyrenées, en y faiſant fouiller, nous n'en avons pu découvrir (excepté ſur les flancs & vers la baſe), mais beaucoup de roches ſuivies, des grottieres, des mines en filons. La pierre qui les compoſe eſt ordinairement une maſſe immenſe de pierre cornée ou quartzeuſe, & peu variée, qui s'enfonce dans les profondeurs de la terre preſque perpendiculairement à l'horizon. On n'y trouve du ſpath alkalin que dans les écartemens qui ont de l'étendue & une direction marquée. Toutes les montagnes primitives nous donnent des preuves de ces aſſertions : ces montagnes en Europe ſont les *Pyrenées*, les *Alpes*, l'*Apennin*, les montagnes du Tyrol, le *Rieſenberg* ou *Monts des Géans* en Siléſie, les *Monts Crapatz*, les montagnes de la Saxe, celles des Volges, le *Mont Bructere* au Hartz, celles de la Norwege, &c. En Aſie l'on trouve les *Monts Riphées*, le *Caucaſe*, le *Mont Taurus*, le *Mont Liban;* en Afrique les *Monts de la Lune ;* & en Amérique les *Monts Apalaches*, les *Andes* ou les *Cordillieres*, &c. Telle eſt l'eſpece de montagnes que Dieu en créant notre globe forma pour donner de l'appui & de la ſolidité à l'habitation de l'homme, indépendamment des autres propriétés dont nous parlerons ci-après.

2°. Les montagnes qui ſont iſolées ou garnies de quelques grouppes de monticules, dont la terre eſt tumultuairement & confuſément

arrangée, graveleuſe, qui d'ailleurs ſont comme arides ou pelées à leur extérieur, tronquées ou évaſées en entonnoir vers le ſommet, compoſées d'amas, de débris ou de corps calcinés, à demi vitrifiés, en un mot des laves, &c. ces montagnes, dis-je, paroiſſent avoir été formées par des terres ſoulevées & lancées dans les airs, lors de l'éruption de quelque feu ſouterrain. Les *Iſles de Santorin*, le *Monte nuovo*, l'*Etna*, le *Pic d'Adam* dans l'Iſle de Ceylan, le *Pic de Ténérif* dans les Canaries, & pluſieurs autres ont été formés ainſi. Si de telles montagnes très-élevées ſont couvertes de coquilles marines, l'on peut les regarder comme ayant fait partie du ſol de la mer. Quantité de montagnes ſemblables ont été formées de mémoire d'homme. Quand une pareille montagne touche à la terre & avance dans la mer plus que les terres contiguës, alors on l'appelle *Cap*, *Tête* ou *Promontoire ;* tel eſt le Cap de Bonne-Eſpérance, à l'extrémité méridionale de l'Afrique. Ces montagnes du ſecond rang ſont plus acceſſibles ordinairement. M. *Haller* obſerve que l'angle que fait leur baſe avec le talus, eſt plus grand ; qu'elles ont moins de ſources, & leurs plantes different de celles des Alpes : les payſans, dit-il, les ſéparent des Alpes, en Suiſſe, & en connoiſſent la différence.

3°. Les montagnes plus ou moins élevées, groupées ou non, dont la terre ou pierre & par couches plus ou moins régulieres, d'une ou de pluſieurs couleurs & matieres, doivent être regardées comme produites par des dépôts ſucceſſifs des attériſſemens lors des alluvions conſidérables. On voit tous les jours des monticules ſemblables qui ſe forment ainſi : ces ſortes de montagnes ſont arrondies par le haut, ou couvertes de terre qui forme ſouvent une ſurface aſſez plate & très-étendue. On y trouve auſſi ſoit du ſable, ſoit des amas de cailloux arrondis, ſemblables à ceux qui ont été roulés par les eaux. L'intérieur de ces montagnes eſt compoſé d'un amas de lits ou de couches aſſez horizontales, leſquelles contiennent une quantité prodigieuſe de coquilles, de corps marins, d'oſſemens de poiſſons. Tous ces phénomenes ſemblent prouver que c'eſt principalement au ſéjour de la mer ſur des parties de notre continent, qu'elle a depuis laiſſé à ſec, que la plupart de ces montagnes doivent leur origine. On y trouve auſſi des bois, des empreintes de plantes, des couches de glaiſe, de marne & de craie, différens lits de pierre qui ſe ſuccedent les uns aux autres, tels que des ardoiſes, des marbres ſouvent remplis de corps marins; des pierres à chaux qui paroiſſent

uniquement formées de débris de coquilles, de la pierre à plâtre, des couches entieres d'ocre, ou de ce qu'on appelle *la mine de fer limonneuse;* des lits de bitume, de sel gemme, d'alun. Les couches de ces montagnes récentes paroissent quelquefois s'appuyer & prendre naissance sur les côtés des montagnes primitives qu'elles entourent, & finissent par aller se perdre insensiblement dans les plaines. Cette remarque est très-importante pour les Observateurs que ce voisinage pourroit induire en erreur : elle démontre sur-tout que les couches d'ocre ne sont que le résultat des mines en filons qui se sont décomposées, & qui ont été visiblement entraînées par les eaux. A l'égard de l'irrégularité de quelques couches dans les montagnes récentes, elle est due à des révolutions locales qui leur ont fait faire des coudes, des sauts, des affaissemens. Nous faisons voir à l'article *Terre* dans ce Dictionnaire, la raison pourquoi le nombre & l'épaisseur des couches des montagnes récentes ne sont pas par-tout les mêmes. Il y a des couches d'un quart de pouce d'épaisseur, d'autres qui ont plus de dix pieds : il y a des endroits où l'on trouve jusqu'à 30 & 40 lits qui se succedent, d'autres où on n'en trouve que trois ou quatre. Dans les montagnes récentes & composées de couches, dit M. *Lehman*, la couche la plus profonde est toujours celle du charbon de terre ; elle est portée sur un gravier ou sable grossier & ferrugineux. Au-dessus du charbon de terre on rencontre les couches d'ardoise, de schiste ou de pierre feuilletée ; & enfin la partie supérieure des couches est constamment occupée par la pierre à chaux & par les fontaines salées. On sent de quelle utilité peuvent être ces observations lorsqu'il s'agira d'établir des travaux pour l'exploitation des mines ; & en faisant attention à la distinction que nous avons donnée des montagnes, on saura la nature des substances que l'on pourra espérer d'y trouver lorsqu'on y voudra fouiller. On appelle les petites montagnes ou monticules, *collines*.

En général on a observé que quand deux ou plusieurs montagnes courent parallélement, les avances angulaires qu'elles forment correspondent aux angles rentrans, & ces angles sont plus frappans & plus aigus dans les vallons profonds & resserrés. M. *Haller* dit qu'il y a beaucoup d'endroits dans les Alpes & dans les montagnes où les deux chaînes se prolongent contre l'axe de la vallée, & se joignent de maniere à ne laisser que l'espace nécessaire pour la riviere qui en décharge les eaux. Dans d'autres endroits la montagne se continue, par exemple,

au Nord, & ſe diſcontinue au Midi, pour y ouvrir une vallée. Dans d'autres, les deux chaînes ſe retirent & forment une courbe de chaque côté, dont la concavité en regarde l'axe ; il en naît des vallons preſque ronds & tout-à-fait unis.

Il eſt bon d'obſerver auſſi que les montagnes primitives qui forment de vaſtes chaînes, tiennent communément les unes aux autres, ſe ſuccedent pendant pluſieurs centaines de lieues, & embraſſent, tant par leurs troncs principaux que par leurs ramifications collatérales, la ſurface des Continens. Le Pere *Kircher* & pluſieurs autres ont obſervé que la direction de l'anneau ou chaîne principale eſt aſſez conſtante du Nord au Sud, & de l'Eſt à l'Oueſt. Les Cordillieres du Nouveau Monde, dit M. *Haller*, s'étendent du Nord au Sud ; les Pyrenées en approchent : ce ſont les Alpes qui vont de l'Eſt à l'Oueſt ; & en Afrique il doit y avoir une chaîne pareille, puiſque les grands fleuves de cette partie du Monde tendent à l'Eſt d'un côté, & à l'Oueſt de l'autre. La chaîne du Tibet paroît parallele aux Alpes ; & on a ſujet de croire, par la longueur du chemin qu'il faut faire à travers les neiges, que les montagnes du Tibet ſont très-élevées. Les montagnes qui ſont proprement les tiges principales & le point capital d'élévation & de partage, préſentent des maſſes très-conſidérables & par leur hauteur & par leur volume ou adoſſement ; elles occupent & traverſent ordinairement le centre des Continens : celles de moindre hauteur naiſſent de ces chaînes principales ; elles diminuent inſenſiblement à meſure qu'elles s'éloignent de leur tige, & diſparoiſſent enfin ou ſur les côtes de la mer ou dans les plaines. D'autres ſe ſoutiennent encore le long du rivage de la mer, & leur chaîne n'eſt interrompue que pour ne point contraindre les eaux des mers, au-deſſous du lit deſquelles la baſe de ces montagnes s'étend, & la chaîne ſe retrouve dans les Iſles qui perpétuent leur continuation juſqu'à ce que la chaîne entiere reparoiſſe. Les plus hautes montagnes & le plus grand nombre d'Iſles ſont entre ou proche les Tropiques & dans le milieu des Zones tempérées, tandis que les plus baſſes avoiſinent les Poles. M. *Buache*, de l'Académie des Sciences, vient d'établir un ſyſtême de la Géographie phyſique ſur la ſtructure ou charpente du globe terraquée, conſidéré par les grandes chaînes de montagnes qui traverſent les continens & les mers d'un Pôle à l'autre, & d'Occident en Orient. Suivant ce ſyſtême, il y a ſur la terre une ſuite non-interrompue de hautes montagnes & de terrains élevés qui la partagent en

quatre pentes, d'où s'écoulent les fleuves : ces chaînes de montagnes se rendent d'un continent à l'autre par-dessous les mers ; & les Isles que l'on y voit sont comme les sommets des montagnes. L'ouvrage de M. *Buache* est connu sous le nom de *Tables & Cartes de la Géographie physique*. Tant d'observations nous attestent que les montagnes primitives peuvent être regardées comme la base, ou, pour ainsi dire, la charpente de notre globe. Nous avons déjà dit que les montagnes primitives se distinguent encore par leur structure intérieure, par la nature des pierres qui les composent, & par les substances minérales qu'elles renferment. Les montagnes les plus élevées ne sont proprement que des pics ou cônes composés de roc vif ou de matiere ignescente ; peut-être que cette forme pyramidale n'est dûe qu'à une sorte de crystallisation ; & feu M. *Rouelle* supposoit que dans l'origine des choses, les substances qui composent notre globe nageoient dans un fluide. Les parties similaires qui composent les grandes montagnes, disoit ce Physicien, se sont rapprochées les unes des autres, & ont formé au fond des eaux une crystallisation quelquefois groupée & quelquefois isolée. Ce système sur la formation des montagnes primitives est très-captieux & même vraisemblable ; si ceci est, nous pouvons analyser une portion, un bloc de montagne primitive, le faire crystalliser, & l'on aura alors en petit une partie de la même économie ou connexion des montagnes, en un mot une portion figurative de l'ossature de la terre. Les montagnes dont les sommets sont plats, contiennent des marbres, des fossiles, des pierres à chaux. Les collines dont la masse est de grès, présentent par-tout des pointes irrégulieres qui indiquent des couches peu suivies & un amas de décombres : celles qui sont composées de substances calcaires & friables, telles que la craie &c, ont une forme plus arrondie & plus réguliere. La hauteur de la plupart des montagnes de premiere création n'est pas moins digne d'attention que leur structure & leur variété.

Selon M. *Pontoppidan*, les plus hautes montagnes de Norwege ont trois mille toises.

Selon M. *Brovallius*, les plus hauts monts de Suede en ont deux mille trois cents trente-trois (On prétend que ce calcul est fautif).

Selon les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, les plus hautes montagnes de France élevées au-dessus de la surface de la Méditerranée, sont le *puy du Dôme* qui a 810 toises ; le *mont d'Or* en a 1048 : ces deux monts sont en Auvergne, & on les regarde comme des

volcans éteints. Le *mont Cantal* en a 984 ; le *mont Ventoux*, 1036 ; le *canigou des Pyrenées* en a 1441.

Selon M. *Needham*, les plus hautes Alpes de Savoie sont *le Couvent du grand S. Bernard*, à la pointe du roc au sud-ouest de ce mont, qui a 1274 toises ; *le mont Sezenne* en a 1282 : *le mont Tourné* en a 1683. Selon M. *Facio de Duiller*, *le mont blanc* ou *la montagne maudite* a 2213 toises.

Il est certain que les principales montagnes de la Suisse sont plus hautes que celles de France, d'Espagne, d'Italie & d'Allemagne ; de plus le terrain en est plus élevé ; on prétend même que c'est la partie la plus élevée de notre globe, disons de l'ancien Continent, & la plus éloignée de la mer. Plusieurs Savans ont déterminé la hauteur des Alpes de Suisse. Nous nous contenterons d'en citer les plus fameuses, nous suivrons les déterminations de M. *Micheli* qui paroissent les plus justes. *Le mont Pilate* ou *Frakmont* dans le canton de Lucerne a 1403 toises ; *le Raukhstok* en a 1760 ; *le Nolle*, *cime du Titlisberg*, en a 2001 ; *le Ghemi* en a 2421 ; *le Grimselberg* au canton de Berne, en a 2539 ; *le Cornera* partie du *Loukmanier*, en a 2654 ; *le Fourke* en a 2669 ; *le Schrekhorm* en a 2724 ; *le Gothard* à sa plus haute pointe 2750. On compte encore plus de vingt autres montagnes dont la hauteur va au-delà de 2000 toises.

Il n'y a peut-être pas sur la terre de plus hautes montagnes que celles du Pérou, nommées *Cordillieres de los Andos*. Selon les observations des savans Académiciens de Paris, envoyés par le Roi pour mesurer la figure de la terre, les principaux sommets de ces montagnes, qui sont aussi toujours couverts de neige, ont les hauteurs suivantes au-dessus du niveau de la mer. *Quito capilate* 1707 toises, & *Corason* 2470 ; *Cota catche* 2570 ; *Ek-Atlas* 2730 ; *Noyamble-orcu* sous la ligne, 3030. Toutes les autres ont été, ou sont encore des volcans, en voici l'énumération & les hauteurs. *Pitchincha* 2430 ; *le Cargavi-raso* n'en a que 2405, mais *le Sinchonalagon* en a 2570 ; *le Songaï* en a 2680 ; *l'Illinika* en a 2717 ; *le Kotopaxi* 2950 ; *l'Antisana* 3020 ; *le Cimborosa* ou *Chimboraco* 3220 : cette derniere montagne qui fait partie de la Cordilliere des Andes au Pérou, est l'une des plus grosses montagnes du monde & vraisemblablement la plus haute. On la voit en mer du golfe de Guayaquil à plus de soixante lieues de distance : les autres montagnes très-élevées sont *le Sinaï* au Japon ; *le mont Caucase* en Asie ; *le Pic du Midi aux Pyrenées* ;

le Pic de Ténériffe dans l'une des Canaries en Afrique, qui, ſuivant M. *Bouguer*, a 2100 toiſes (ſuivant les nouvelles obſervations des Académiciens de Paris, le Pic de Ténériffe n'eſt élévé que de 1745 toiſes au-deſſus du niveau de la mer); *le Pic Saint-George* aux Açores; *le Pic d'Adam* dans l'Iſle de Colombo au Ceylan; les montagnes *de la Lune;* les monts *Athos*, *Olympe*, *Taurus* & *Emaüs; le mont Cenis* dans les Alpes, ſur la route de France en Italie, a 1460 toiſes. Le grand & le petit Atlas, & beaucoup d'autres ſur le ſommet deſquelles on éprouve, dans le cœur de l'été même, un froid plus piquant que celui de nos climats dans nos plus rudes gelées. Il ne doit pas paroître étonnant, après cela, que les vapeurs qui atteignent ces hauteurs s'y glacent, & que leur ſommet ſoit, même dans les pays les plus chauds, preſque toujours couvert de neige; tandis que les habitans qui ſont au pied, jouiſſent d'un air tempéré ou éprouvent des chaleurs extrêmes. La hauteur propre de ces montagnes jointe à leur poſition ſur les parties les plus élevées du globe, ſont la cauſe de ces phénomenes qui leur ſont particuliers. On ſait qu'en Aſie le pays ſéparé par la chaîne de montagnes de *Gate*, a deux ſaiſons très-différentes dans le même temps: par exemple, tandis que l'hiver regne ſur la côte de Malabar, la côte de Coromandel qui eſt au même degré d'élévation, & qui en quelques endroits, n'eſt éloignée que de vingt lieues du Malabar, jouit d'un agréable printems ou de la température de l'automne. Quand on voyage en été dans les Alpes, on y éprouve communément les quatre ſaiſons de l'année. Combien d'autres pays montueux où l'on paſſe tout-à-coup d'un très-beau ciel à des orages & des tempêtes effroyables! Peut-on maintenant douter que les montagnes n'influent beaucoup ſur la température des pays où elles ſe trouvent, ſoit en arrêtant certains vents, ſoit en oppoſant des barrieres aux nuages, ſoit en réfléchiſſant les rayons du ſoleil? Sur le pic de la montagne de Ténériffe qui, ſelon M. *Bouguer*, a 2100 toiſes, & ſelon les obſervations modernes, ainſi que nous l'avons rapporté ci-deſſus, 1745 toiſes de France au-deſſus du niveau de la mer, l'on éprouve, dit-on, que l'eau-de-vie n'a plus de force, & que les ſels n'ont plus de ſaveur ſur la langue; mais on prétend que les vins de Canarie y font toujours ſentir leur ſaveur: ces derniers faits mériteroient peut-être d'être conſtatés par de nouvelles expériences. Au pied de ces hautes montagnes, toujours couvertes de neiges, on trouve des fontaines qui commencent à couler en

Mai, & qui tariſſent en Septembre : quand le ſoleil eſt aſſez voiſin du tropique pour échauffer les pointes de ces montagnes, les neiges qui les couvrent ſe fondent, s'infiltrent dans leur intérieur, & ſourcillent à leur baſe. Les arbres qui croiſſent ſur ces ſortes de montagnes, ne ſont que des ſapins, des pins & autres arbres réſineux; & plus on approche de leur ſommet, plus l'herbe eſt courte.

Les montagnes ont des utilités remarquables; les unes en vomiſſant du feu ou de la fumée, annoncent qu'elles ſervent en quelque ſorte de creuſet à la Nature, comme pour purger tout l'intérieur de la terre, & l'empêcher de nous engloutir dans certains temps; telles ſont *l'Hécla* en Iſlande, *l'Ethna* ou *Gibel* en Sicile, le mont *Véſuve* dans le Royaume de Naples, *le Pitchinxa* & *le Cotopaxi* en Amérique, &c.

D'autres, dont le ſommet paroît s'ouvrir un paſſage dans les nues, attirent & abſorbent toutes les vapeurs de la mer, &c. qui flottent dans l'air. Les eſpaces qui ſéparent leurs pointes, ſont autant de baſſins deſtinés à recevoir les brouillards épaiſſis, & les nuées précipitées en pluie. Les entrailles des montagnes paroiſſent être autant de châteaux d'eau, ou de réſervoirs communs : il y a des ouvertures latérales ménagées par la Nature, de maniere à procurer aux eaux un écoulement utile à toutes les eſpeces d'animaux, & propre à fertiliſer les terres, & la nourriture néceſſaire à l'accroiſſance des végétaux. C'eſt des cimes des montagnes, dont les inégalités forment comme autant de plans inclinés, que les fleuves & les rivieres deſcendent : c'eſt ainſi que nous voyons que les Alpes donnent naiſſance au Rhin, au Danube, au Rhône, au Pô, &c. A l'égard de l'artifice merveilleux, par lequel elles nous procurent tant d'avantages, *voyez les mots* TERRE, FONTAINES, *&c.*

Les montagnes ont encore d'autres utilités qui méritent notre attention : elles ſont la retraite ordinaire d'une multitude d'animaux, dont nous faiſons uſage : on y trouve des ours, des loups cerviers, des hermines, des martres, des renards, & tant d'autres animaux dont la peau nous ſert de fourrures. Les montagnes nourriſſent auſſi des rhennes, des buffles & des chamois : elles produiſent des plantes médicinales qui ne croiſſent que peu ou point ailleurs. Celles de la Suiſſe fourniſſent des bois de charpente & de chauffage ; elles procurent aux habitans des pâturages ſalutaires, & abondans où leurs beſtiaux ſe nourriſſent tout l'été, &c. tout démontre la néceſſité de l'exiſtence des montagnes.

MONTAGNE DE FEU ou MONTAGNE BRULANTE. *Voyez à l'article* VOLCAN.

MONTAGNE DE GLACE. C'eſt un amas immenſe de glaces fort élevé & fort large, & qu'on rencontre dans les mers du Nord, de Groënland, de Spitzberg, dans la baie de Baffin, le Détroit d'Hudſon & autres mers Septentrionales. *Voyez* MER GLACIALE & GLACIERS.

MONTAGNE INACCESSIBLE ou MONT AIGUILLE. Cette montagne, l'une des merveilles du Dauphiné, n'a par ſa baſe qu'autant de circonférence qu'elle en a à ſon ſommet. Ce ſont des eaux qui ont dégradé ou excavé ſa baſe. Les maſſes de rochers de grès qu'on voit à Aderbach en Bohème, & qui reſſemblent à une rangée de colonnes ou de quilles appuyées ſur la pointe, ont été de même formées par les eaux. Il y a auſſi en Suiſſe des ſommets de montagnes rendus inacceſſibles, tant par leur ſtructure que par les glaces qui les couvrent. Il y a l'aiguille du *Dru* qui reſſemble à un obéliſque. Le *Mont Blanc* eſt le plus élevé : on le voit de Dijon & de Langres. Le Mont Blanc porte auſſi le nom de *Montagne Maudite.*

MONTAIN, *montifringilla aut fringilla montana.* C'eſt le pinçon d'Ardennes ou le pinçon de montagnes. *Voyez à l'article* PINÇON.

MONTANELLA. Nom que les Griſons donnent à la *marmotte.* Voyez ce mot.

MONTOUCHY. C'eſt le liege de la Guiane, par rapport à l'uſage qu'on en tire : on prend le cœur du bois, qu'on amollit à coups de marteau, & dont on fait des bouchons. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

MOOS. *Voyez* MOSE.

MOPSE. *Voyez* VACHE MARINE.

MORDELLE, *mordella.* Genre d'inſecte à étuis, qui ſe diſtingue par ſes antennes, dont les articles triangulaires repréſentent les dents d'une ſcie. Son corſelet eſt convexe & rétréci ſur le devant. Ces eſpeces ſe trouvent ordinairement ſur les fleurs, dans les bois, ſur les arbres. Il y en a de noires, de veloutées, de jaunes, &c. Cet inſecte eſt de l'ordre de ceux qui ont cinq articles aux tarſes des deux premieres paires de jambes, & ſeulement quatre à la derniere. Telle eſt la *mordelle* de M. *Geoffroy.* M. *Linneus* donnoit ce nom aux inſectes du genre de l'*altiſe.* Voyez ce mot.

MORDICANTES, *mordellæ.* On donne ce nom aux mouches à deux

aîles dentelées ; leur bouche eſt large : elles aiment à piquer la peau tendre des petits enfans, & elles y font des ampoules.

MORELLE, *ſolanum*. Les morelles ſont des plantes grimpantes dont les unes ont des fleurs bleues, d'autres des fleurs blanches, d'autres des feuilles panachées, d'autres des fleurs doubles. Il y en a une eſpece qui eſt nommée VIGNE DE JUDÉE ou MORELLE GRIMPANTE, *ſolanum ſcandens*, par les Jardiniers, & qui eſt très-commune : on la voit grimper le long des arbres ou arbriſſeaux. *Voyez* DOUCE AMERE.

Les morelles ont des fleurs d'une ſeule piece, decoupées en cinq parties pointues, & qui ſubſiſtent juſqu'à la maturité du fruit. Elles ſont ſoutenues par un calice auſſi d'une ſeule piece découpée en cinq pointes, & ont cinq étamines réunies autour d'un piſtil. Aux fleurs ſuccedent des baies ſucculentes, liſſes, arrondies, groſſes comme des grains de genievre & terminées par un petit bouton. Il y en a de rouges, de jaunes & de noires. Les feuilles qui ſont très-variées ſuivant les eſpeces, ſont poſées alternativement ſur les branches. Ces plantes ſont propres à garnir des terraſſes baſſes & des berceaux. On peut en mettre dans des remiſes.

La MORELLE DES JARDINIERS ou A FRUIT NOIR, *ſolanum vulgare fructu nigro*, eſt celle dont on fait le plus d'uſage en médecine ; ſa racine eſt annuelle. Ses fruits pris intérieurement ſont dangereux ; quelques perſonnes ont été attaquées de convulſions mortelles pour en avoir mangé. Mais l'uſage extérieur de toute la plante, qui a une odeur aſſoupiſſante, eſt très-favorable pour modérer l'inflammation, ramollir & relâcher les fibres ; elle eſt très-utile dans les hémorrhoïdes ; les feuilles de morelle pilées & appliquées ſur les panaris, calment, dit M. *Bourgeois*, la violence des douleurs, les font blanchir & ſuppurer dans l'eſpace de quelques jours. Son ſuc, mêlé avec de l'eſprit-de-vin, eſt très-bon pour l'éréſipelle, les dartres, les boutons & toutes les démangeaiſons de la peau. On fait infuſer cette plante dans les huiles que l'on emploie comme cataplaſmes anodins. M. *Haller* dit qu'on a fait en Angleterre quelques expériences ſur cette morelle, & qu'elle n'a pas réuſſi. On tient dans les boutiques une eau diſtillée de morelle, qui a preſque les mêmes uſages que le ſuc. *Voyez auſſi* BELLE-DAME.

En Afrique la décoction des ſarmens de la vigne de Judée, bue long-temps & en quantité, guérit la gale, la goutte, & ſur-tout les maladies vénériennes. Les Negres du Sénégal emploient de même la racine pour la chaude-piſſe.

On prétend que six livres de morelle & d'autres plantes aqueuses qui n'ont pas d'odeur, digérées & macerées dans un lieu frais, c'est-à-dire, étant analysées crues, donnent à la distillation quatre livres & demie d'eau insipide à toute épreuve, & qui cependant a la propriété de faire ébullition avec l'esprit de sel.

MORELLE FURIEUSE. *Voyez* BELLE-DAME.

MORELLE A GRAPPES, ou GRANDE MORELLE DES INDES ou VERMILLON PLANTE ou HERBE DE LA LAQUE ou MECHOACHAN DU CANADA, *solanum racemosum aut phytolacca.* Cette plante qui est nouvelle pour l'Europe, & de genre différent de celui de la morelle, nous a été apportée de la Virginie : on la cultive à cause de sa grande beauté, dans quelques jardins en France, où elle vient très-bien : mais sa racine qui est vivace, grosse & longue comme la cuisse d'un homme, quoique vigoureuse, ne résiste pas toujours à la rigueur du froid de notre climat : cette racine ressemble à celle du mechoachan ; elle pousse une tige à la hauteur de cinq à six pieds, grosse, ronde, ferme, rougeâtre & rameuse : ses feuilles sont amples, veineuses, lisses, verdâtres, quelquefois rougeâtres & semblables en figure à celles de la morelle ordinaire : ses fleurs naissent au haut de la tige, disposées en grappes rougeâtres & en rose. Elles sont à cinq pétales sans calice, & contiennent dix étamines & autant de pistils. Il leur succede des baies sphériques, molles, succulentes, rougeâtres & renfermant des semences noirâtres, disposées en rond.

Lémery dit que cette plante a été regardée par la plupart des Botanistes, comme une espece de *solanum*, mais qu'elle ne tient guere des qualités de ce genre de plante, en ce qu'elle n'est que peu ou point narcotique. A la Martinique on en mange les jeunes pousses & les feuilles apprêtées, comme nous faisons nos épinars. *Kalm* dit que les Anglois & les Suédois en mangent aussi en Europe : on a voulu l'employer dans le cancer, mais selon M. *Haller*, elle n'a pas réussi. Elle est très-âcre : on l'emploie comme très-anodine (au défaut du *solanum lethale* ou *belle-dame*) dans une composition célebre, appellée *baume tranquille*, du Pere *Tranquille*, Cordelier. On tire des baies de la morelle à grappes un suc purpurin ou violet, tirant sur le carmin ; on s'en sert pour purger, & en teinture. Quelques Médecins ont proposé de substituer ces baies aux coques du kermès dans la confection d'alkermès.

L'usage interne du *phytolacca*, qu'on nomme aussi *raisin d'Amérique*,

paroît dangereux & l'effet purgarif fort incertain, dit M. *Bourgeois*; mais il y a quelques années que le suc de ses baies, épaissi au soleil, en consistance d'extrait, étoit fort en vogue contre les cancers. On l'appliquoit sur les cancers ouverts, après l'avoir étendu sur les feuilles de la même plante. Depuis quelque tems l'extrait de ciguë, annoncé par M. *Storck*, comme un spécifique assuré contre cette maladie, a fait perdre son crédit au *phytolacca.*

Le suc des fruits de cette plante colore les excrémens de quelques petits oiseaux qui les mangent, & ces excrémens rougeâtres tombant sur la neige ont été pris par quelques-uns, pour des gouttes d'une pluie de sang. *Voyez à l'article* NEIGE.

Il ne faut pas confondre ces plantes *morelles*, avec la *maurelle*, dont on prépare le tournesol en pain. *Voyez à l'article* TOURNESOL.

MORFIL. *Voyez* YVOIRE.

MORGELINE ou MOURON DES PETITS OISEAUX, *alsine media & vulgaris.* Plante qui croît par-tout dans les lieux marécageux, le long des haies, des chemins, dans les vignes & les jardins, & parmi les légumes : ses racines sont chevelues & fibrées : elles jettent plusieurs petites tiges couchées par terre & rampantes, tendres, velues, rougeâtres, genouillées & rameuses : ses feuilles sont petites, oblongues, opposées deux à deux le long des tiges & d'un goût herbeux : ses fleurs naissent à l'extrémité des branches ; elles sont en roses blanches, rayées. A cette fleur succede un petit fruit membraneux, conique, qui s'ouvre par la pointe, & renferme des graines menues, roussâtres.

Cette plante sert à nourrir les oiseaux de chant, & sur-tout les serins : en Médecine elle a la vertu de résoudre & de rafraîchir, comme le pourpier : elle s'emploie extérieurement pour les inflammations & les douleurs des yeux. Beaucoup de personnes assurent qu'elle nourrit & rétablit ceux qu'une longue maladie a épuisés & qui sont menacés du marasme : elle arrête aussi le flux des hémorrhoïdes.

MORGOULES. Especes d'animaux de mer ou de zoophytes qui nagent sur la mer : on en rencontre quelquefois des quantités prodigieuses entre l'Europe & l'Amérique. Lorsqu'on les tire de l'eau, ils ressemblent à une substance glaireuse qui fait la même impression sur la peau que les orties. Les morgoules sont peut-être des especes de *galeres*. Voyez ce mot.

MORILLE. *Voyez à l'article* CHAMPIGNON.

MORILLON, *glaucus aut glaucium avis.* Oiseau de riviere, ou plutôt de rivage de mer, semblable au canard pour la figure & la grosseur : son bec est comme une scie par les bords ; ses jambes & ses pieds sont rougeâtres en dedans & noirs en dehors ; il a la tête de couleur tannée jusqu'au milieu du cou, où commence son collier blanchâtre : sa poitrine est cendrée, le dessous du ventre est blanc, & le dessus du dos est noir : les aîles sont bigarrées, comme celles de la pie ; le reste du corps & la queue sont noirs. On voit aussi des morillons dont tout le plumage est rayé. Cet oiseau cherche sa nourriture dans l'eau, où il vit de petits poissons, d'insectes aquatiques, de jeunes écrevisses & de limaçes (*Belon*). La plupart des Auteurs qui ont parlé du morillon, ont jeté dans leurs descriptions une grande confusion ; c'est ainsi que le morillon d'*Albin* est la tardonne de *Belon*, &c. Le canard crêté est aussi une véritable espece de morillon.

Le nom de *morillon* se donne aussi à une espece de raisin noir, qui est la meilleure pour faire du vin, & à une espece d'émeraudes brutes, qui se vendent au marc. *Voyez aux articles* ÉMERAUDE & VIGNE.

MORINE, *morina Orientalis, carlinæ folio.* Plante, que M. *de Tournefort* a apportée du Levant ; il lui a donné le nom de son ami M. *Morin*, de l'Académie des Sciences. Cette plante qui ne croît naturellement que dans les pays chauds, est cultivée au Jardin du Roi : elle est haute de deux pieds ou environ, d'un bel aspect : sa racine est charnue & grosse comme celle de la mandragore : ses feuilles, qui s'élevent de la racine, sont longues comme la main, larges de deux doigts, vertes, luisantes, liantes & épineuses : ses fleurs sont verticillées, blanches en naissant, mais rougissant par la maturité, & d'une odeur agréable du chevrefeuille, vineuse. Cette fleur a deux calices, dont l'un soutient la fleur & l'autre renferme un jeune fruit : ce dernier calice est comme emboîté dans le premier : l'embryon, en grossissant devient une semence arrondie. L'infusion de cette plante est cordiale, céphalique, résiste au venin & chasse par transpiration les mauvaises humeurs.

MORINGA. C'est un grand arbre qui croît en abondance le long de la riviere de Mangate en Malabar. Il ressemble au lentisque ; il est peu branchu, mais fort noueux ; son bois est facile à rompre, & donne une teinture bleue ; ses feuilles ont le goût de celles du navet, ses fleurs sont d'un vert-brun : son fruit est long d'un pied, gros comme une rave, orné de huit angles, d'un vert grisâtre, moëlleux, blanc en dedans,

contenant dans plusieurs cellules des semences semblables à celles de l'ers, vertes & fort tendres. On mange ce fruit étant cuit : on se sert de la racine contre la ladrerie, les poisons & toutes sortes de maladies contagieuses.

MORIO. Nom donné à un papillon diurne qui vient d'une chenille épineuse.

MORME ou MORMIROT. Poisson de mer assez ressemblant à la *dorade*. Voyez ce mot.

MORNE. Dans les Isles on donne ce nom aux élévations de terrain que les Européens nomment *collines* & *côteaux*. Voyez ce mot.

MOROCHITE, *morochtus*. Nom donné à une terre très-subtile, douce au toucher, comme la craie de Briançon, & un peu savonneuse : elle sert aux Foulons & aux Tisserands pour nétoyer les étoffes & le linge. *Voyez* PIERRE DE LAIT.

MOROMORO. C'est le prétendu mouton ou chameau du Pérou tacheté de diverses couleurs. *Voyez* GLAMA & PACO.

MORPION, *pediculus inguinalis*. C'est une espece de pou, que quelques Latins ont désigné sous le nom *pediculus ferox pubis*, ou de *pediculus scorpio* ou de *plactula* ou de *pessolata*. Cette vermine, qui naît dans la peau, est plus courte, plus large & plus arrondie que le pou ordinaire. Elle est aussi d'une couleur plus brune & d'une consistance plus dure, elle multiplie prodigieusement : elle s'attache particuliérement aux parties naturelles de l'homme & de la femme, aux aînes, aux aisselles & aux sourcils ; mais plus ordinairement aux poils du pubis des personnes sales & mal-propres ; elle y suce le sang pour sa nourriture. Ces poux sont ordinairement si petits dans les commencemens, qu'on a de la peine à les appercevoir ; ils causent des démangeaisons insupportables, des rougeurs, des cuissons, & s'attachent si fortement à la peau, qu'il est difficile de les en détacher ; quelquefois même ils s'insinuent sous l'épiderme, & y produisent des démangeaisons très-vives : mais par le secours de l'onguent de mercure, on parvient dans un moment à les détruire totalement : *voyez* POU, pour les autres especes de ce genre d'insecte.

MORRUDE. *Voyez* ROUGET.

MORS DU DIABLE ou SUCCISE. *Voyez* SCABIEUSE DES BOIS.

MORSE. Nom sous lequel on désigne en Russie la *vache marine*. Voyez ce mot.

MORT AU CHIEN. *Voyez* COLCHIQUE.

MORUE ou MORRHUE ou MOLUE, *morrhua*. Genre de poiſſon de mer à nageoires molles, & qui eſt très-connu. *Ray* diſtingue les morues en deux eſpeces ; ſavoir celles qui ont trois nageoires ſur le dos, & celles qui n'en ont que deux. Celles de la premiere eſpece ſont le *cabéliau*, la *morue verte* dite *Witling*, la *morue noire* dite *charbonnier*, la *morue jaune*, l'*aiglefin* dite *ſchelsfich*, &c. Celles de la ſeconde eſpece, ſont le *merlu* ou *merluche* & la *grande morue* proprement dite. Toutes ces morues different par la grandeur, la couleur, & par quelques taches. Nous ne citons ici que celles qui méritent le plus d'être connues, ſoit par leurs différences, ſoit par l'utilité dont elles nous ſont dans les alimens : nous parlerons de leur pêche & de leur préparation après avoir donné la deſcription de la morue vulgaire.

Cette morue, diſent les Auteurs de la ſuite de la Matiere Médicale, a trois ou quatre pieds de long, & neuf ou dix pouces de large ; le corps gros, arrondi ; le ventre fort avancé ; le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, ſale ou brune, variés de taches jaunâtres ; le ventre blanchâtre ; une large ligne blanche de chaque côté ; de petites écailles très adhérentes à la peau, de grands yeux couverts d'une membrane lâche & diaphane ; l'iris eſt blanc. Quoique ce poiſſon ait les yeux grands, il n'en voit pas plus clair, d'où vient le proverbe François, *yeux de morue*, qui ſe dit de ceux qui ne voient pas bien clair, comme il arrive ſouvent aux perſonnes qui ont de grands yeux ſortant de la tête & la prunelle large. Cette morue a un ſeul barbillon, à peine long d'un doigt, qui lui pend au coin de la mâchoire inférieure, la langue large, ronde, molle ; pluſieurs rangées de dents aux mâchoires, dont une eſt compoſée de dents beaucoup plus longues que les autres. Entre les dents fixes, il s'en trouve pluſieurs de mobiles, comme dans le brochet. Au haut du palais & au bas, près de l'orifice de l'eſtomac, ainſi qu'entre les dernieres ouies, on obſerve de petites dents preſſées ; trois nageoires au dos, dont l'antérieure eſt formée de quatorze rayons, & les deux autres de dix-neuf : les nageoires des ouies en ont dix-huit, celles de la poitrine en ont chacune ſix ; deux nageoires après l'anus, dont l'antérieure a vingt rayons, & la poſtérieure ſeize ; la queue preſque plate & nullement fourchue ; l'eſtomac grand, & ordinairement rempli de harengs ; la peau molle & épaiſſe.

La *grande morue* n'a que deux nageoires ſur le dos : c'eſt une eſpece

de cabéliau, elle eſt plus mince & plus longue que l'eſpece ordinaire. Ce poiſſon a la peau extrêmement graſſe & de bon goût : ſon foie paſſe pour un manger excellent. C'eſt le *ling* des Anglois.

M. *Fréſier* cite une eſpece de morue que l'on pêche au Chili, depuis Octobre juſqu'à la fin de Décembre. On en voit auſſi à la Chine une eſpece qui reſſemble à la morue de Terre-Neuve : elle a plus de trois pieds de long, & eſt de différentes couleurs, mais ordinairement jaunâtre, tiquetée de bleu. On en fait dans le pays une conſommation incroyable dans la ſaiſon qui lui eſt propre, & il s'en vend une quantité prodigieuſe de ſalée dans le lieu même de la pêche.

La *morue noire* ou *charbonnier*, ou *kool-fish* des Anglois, & même des Hollandois, eſt noirâtre ; c'eſt une eſpece de petit cabéliau : elle eſt ſi maigre & a ſi peu de goût, que les Iſlandois auxquels les meilleures ne manquent pas, n'en veulent point manger. La morue dite *aigreſin*, ou *aigleſin*, ou *hadoc*, eſt auſſi une eſpece de cabéliau à écailles fines, qui n'eſt ni d'auſſi bon goût ni auſſi grande que l'eſpece de morue ordinaire ; on lui a donné le nom de *ſchels-fiſch*, qui ſignifie *poiſſon à écailles.*

La *morue jaune* reſſemble beaucoup à la *morue verte*, appellée *Witling* des Anglois, excepté qu'elle eſt plus petite.

Le *merlu* ou *merluche* a environ deux pieds de longueur : il eſt d'une couleur griſâtre cendrée ; il a le dos blanc, la queue carrée, la tête avancée & plate, la mâchoire de deſſous plus grande que celle de deſſus. Ce poiſſon eſt très-goulu : il fait ſa nourriture des petits poiſſons qu'il rencontre, c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de BROCHET DE MER, *merlucius ;* il nage en grande eau, il n'a point de barbillons : ſon corps eſt en quelque ſorte tout couvert de gravier. On donne le nom de *muchebout* au *merlu moucheté.*

La *morue molle*, qui eſt le *powting-powt* des Anglois, eſt très-large : les extrémités de ſa queue & de ſes nageoires ſont molles : elle a auſſi des taches noires près des ouies : ſes écailles ſont petites & argentées : elle n'a pas plus d'un pied de longueur. Le *Capelan* eſt la plus petite morue.

Pêche de la Morue, & nourriture de ce poiſſon.

Les Anglois & les Hollandois prennent tous les jours, dans la mer Baltique, une infinité de morues qu'ils ſalent au ſoleil, & qu'ils débitent à leur profit dans toute l'Europe. La pêche de la morue, dit

Schonneveld

Schonneveld, eſt ſans contredit un des plus grands objets de commerce, ainſi qu'une des preuves les plus éclatantes de la providence qui fait abonder ce poiſſon dans les pays ſeptentrionaux, en Danemarck, en Norwege, en Suede, en Iſlande, dans les îles Orcades, dans pluſieurs endroits de Moſcovie, & dans d'autres Contrées qui ne produiſent que peu ou point de froment, à cauſe du trop grand froid & de l'inclémence de l'air. Pour peu que la pêche en ſoit favorable, non-ſeulement tous les habitans ſe nourriſſent de ces poiſſons, tant frais que ſéchés, au lieu de pain, mais ils en vendent encore une très-grande quantité à des Marchands étrangers qui les tranſportent dans l'intérieur de l'Europe.

Les morues ſont peu fréquentes dans nos mers; leur rendez-vous général eſt au grand banc devant Terre-Neuve dans la baie de Canada, au Banc vert, à l'Ile Saint Pierre & l'Ile de Sable. Cet endroit a plus de cent lieues de long; on l'appelle aujourd'hui le *grand banc des Morues.* La quantité en eſt telle dans ce lieu, que les pêcheurs qui s'y raſſemblent de toutes les nations ne ſont occupés du matin au ſoir qu'à jeter la ligne, à retirer, à éventrer la morue priſe & à en mettre les entrailles à leur hameçon, pour en attraper d'autres. Un ſeul homme en prend quelquefois juſqu'à trois & quatre cents en un jour. Quand la nourriture qui les attire en cet endroit eſt épuiſée, elles ſe diſperſent & vont faire la guerre aux merlans dont elles ſont fort avides : mais étant moins légeres à la nage que les merlans, elles en détruiſent moins qu'il n'en reſte pour notre ſervice. Quelque grand que ſoit le nombre des morues qui ſont conſommées par les hommes chaque année, ou dévorées en mer par d'autres animaux, ce qui en reſte eſt toujours plus que ſuffiſant pour nous en redonner un pareil nombre un an ou deux après. *Leuwenhoeck* a trouvé que la ſomme totale des œufs que porte une morue ordinaire, ſe monte à neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs.

M. *Anderſon* dit auſſi que la morue vulgaire ou le cabéliau, ce poiſſon ſi connu, eſt la manne des peuples du Nord; en effet c'eſt le principal & preſque le ſeul poiſſon dont ſe nourriſſent les habitans de l'Iſlande. Sa chair ſe diviſe en grandes écailles, & eſt d'un goût ſi exquis, qu'elle paſſe généralement par-tout pour un manger délicieux : il ſe nourrit de toutes ſortes de poiſſons, principalement de harengs & même de vers de mer, de gros & petits crabes de mer, comme on le voit tous les jours

dans l'estomac de ceux qu'on pêche proche Hilgeland, à l'embouchure de l'Elbe.

Les Pêcheurs de l'île de Hilgeland, pour prendre du schelfisch (espece de petite morue écailleuse, appellée *hadoche* ou *aigrefin*, ou *capelan*), mettent leurs hameçons en mer pour six heures, en se réglant sur la marée. S'il arrive que peu de temps après que l'hameçon a été jeté, un cabéliau avale un schelfisch qui s'y étoit pris auparavant, on trouve en retirant la ligne au changement de la marée, que le schelfisch est déjà digéré, & que l'hameçon qui l'avoit pris tient au cabéliau, & il sert à le tirer de l'eau : si au contraire il n'a avalé cette proie que depuis peu de temps, il s'efforce à la conserver avec tant d'acharnement, qu'il se laisse enlever en l'air avec elle; mais il l'abandonne aussi-tôt & se replonge au fond de la mer. On apperçoit encore plus facilement cette faculté digestive dans des cabéliaux qui ont avalé de gros crabes; leur estomac n'emploie guere plus de temps pour cette digestion que pour digérer un schelfisch. M. *Anderson* a appris des Pêcheurs les plus expérimentés, que l'écaille est d'abord la premiere attaquée dans l'estomac de ces poissons: elle devient bientôt aussi rouge qu'une écrevisse qu'on fait bouillir dans l'eau : elle se dissout ensuite en maniere de bouillie épaisse; & à la fin elle se digere tout-à-fait. Le P. *Feuillée* (dans le *Journal de ses Observations physiques*, *page 305*) dit que les tortues de mer sont aussi digérées très-promptement dans l'estomac du crocodile.

Je ne saurois, dit M. *Anderson*, m'empêcher de remarquer ici en passant que ce poisson insatiable a reçu de la Nature un avantage singulier, que beaucoup de gourmands souhaiteroient pouvoir partager avec lui : c'est que toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois ou quelqu'autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche; & après l'avoir vidé & bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à sa place & se remet sur le champ à manger: ce fait est avéré entr'autres par *Denis* (*Descript. de l'Amér. Sept.*).

Les Islandois, continue toujours M. *Anderson*, pêchent ce poisson à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de morue (notamment les entrailles), ou de la mâchoire fraîche & rouge d'un cabéliau récemment pris; mais il mord bien mieux sur un morceau de viande crue & toute chaude, ou sur le cœur d'un oiseau qu'on vient de tuer. Il est certain que de cette derniere maniere un Pêcheur prend plus de vingt

poiſſons, pendant qu'un autre qui ſera à côté n'en prendra qu'un avec l'amorce ordinaire : c'eſt auſſi pour cette raiſon que ces artifices, trop avantageux pour un ſeul particulier, ſont défendus par un Edit du Roi de Danemarck dans le temps ordinaire de la pêche. En effet, un peu avant ce temps-là, la quantité de ces poiſſons eſt ſi prodigieuſe dans ces endroits, que les nageoires de leurs dos ſortent de l'eau, & qu'on les voit ſouvent mordre à un ſimple hameçon de fer ſans amorce. Ce poiſſon eſt ſi glouton, qu'il ſe prend auſſi à un ſimple hareng de fer blanc.

Le véritable temps de la pêche de ce poiſſon commence le premier de Février, & dure ordinairement juſqu'au premier de Mai ; la ſaiſon devenant alors plus chaude, on ne peut plus préparer le poiſſon pour le garder. On remarque généralement que les différentes eſpeces de morue montent toujours contre le courant de l'eau. La pêche s'en fait pendant le jour ſur la haute mer, ainſi que dans les golfes profonds ; & pendant la nuit dans les endroits qui n'ont pas plus de ſix braſſes d'eau, ou dans d'autres où les flots violemment briſés contre les bancs de ſable & les rochers, l'empêchent de ſe ſauver. Le meilleur & le plus délicat eſt pris dans la haute mer, à quarante ou cinquante braſſes de profondeur, où il trouve ſa nourriture la plus convenable. Celui qu'on pêche ſur la côte ou dans les golfes peu profonds, n'eſt pas à beaucoup près ni ſi bon, ni ſi tendre.

La morue noire, dit le *charbonnier*, ſe trouve en grande quantité du côté du Cap du Nord ; & on remarque qu'il dirige ſa courſe du côté de la Norwege où il eſt connu ſous les noms de *ſcy*, *graaſcy*, *ſtiſiſck* ou *oſs*. Il s'en prend ſur-tout des quantités prodigieuſes dans le temps qu'ils ſont pourſuivis par les baleines, qui les ſerrent ſouvent de ſi près, que ne ſachant pas où ſe ſauver, ils viennent ſe jeter ſur le rivage. Ce poiſſon ſert de nourriture aux plus pauvres gens, qui gardent ſon foie avec ſoin pour en faire de l'huile : il y a même une Ordonnance, dit M. *Anderſon*, qui défend aux Négocians des villes anſéatiques de nourrir leurs domeſtiques avec ce poiſſon, pour ne pas le renchérir aux dépens des pauvres ; à peine même les Pêcheurs de Hilgeland en trouvent-ils le plus petit débit à Hambourg.

Les Anglois pêchent un très-grand nombre de merlus, qu'ils portent tout ſalés & deſſéchés par toute l'Europe. Les Hollandois en font peu de cas ; mais les habitans de Weſtphalie le recherchent beaucoup. Les Indiens font ſécher leur merlu au ſoleil ; ils l'appellent *kair*.

Préparation des diverſes eſpeces de Morues.

Les Iſlandois ſavent préparer avec le cabéliau deux ſortes de *ſtocfiſch*, qui eſt dans ce pays auſſi tendre & auſſi délicieux que dans aucun autre (*Stocfiſch* ſignifie *poiſſon à bâton* ou *poiſſon deſſéché* & *roulé* : le premier *ſtocfiſch* eſt ſorti de la Norwege, & la plus grande quantité en vient encore aujourd'hui. Voyez la *Topographie de Norwege, pag. 113 & ſuiv. ſur la maniere de pêcher, de préparer & de ſécher ce poiſſon.*) La premiere ſorte, qu'on appelle *flacfiſch* du mot *flacken*, qui ſignifie *fendre*, eſt la meilleure, la plus délicate & la plus chere : on la prépare de la façon ſuivante. Les Pêcheurs étant arrivés à terre avec leur poiſſon, le jetent ſur le rivage où les femmes ou hommes (*décolleurs*), qui les y attendent pour cet effet, lui coupent ſur le champ la tête ; & après l'avoir vidé, les *habilleurs* ou *trancheurs* le fendent du côté du ventre du haut en bas. Les décolleuſes ôtent enſuite l'arête du dos depuis la tête juſqu'à la troiſieme vertebre au-deſſous du nombril, parce que c'eſt ſous cette arête principalement que le poiſſon commence à ſe gâter. Cet ouvrage étant fait, les femmes emportent ſur leur dos les têtes coupées dont elles font leur repas. Elles brûlent les arêtes en guiſe de bois, & les foies leur ſervent à faire de l'huile. Les hommes mettent enſuite ces poiſſons fendus par petits tas, les uns au-deſſus & à côté des autres, ſans y mettre de ſel (quelquefois auſſi ils les ſalent) & les laiſſent en cet état pendant environ un mois, ſelon que le vent eſt plus ou moins ſec, pénétrant & conſtant. Ils conſtruiſent après cela des bancs carrés de cailloux de rivage, ſur leſquels ils rangent le poiſſon pour le ſécher ; enſorte que la queue de l'un ſoit à côté du ventre de l'autre, & que la peau de tous ſoit tournée en haut, pour empêcher que la pluie ne le pénetre, ce qui tacheroit le poiſſon. Lorſque le temps eſt au beau, & que le vent ſouffle beaucoup du Nord, il ne faut qu'environ trois jours pour ſécher le poiſſon à ſon point. Quand il eſt bien ſec, on en fait des tas de la hauteur d'une maiſon, & on les laiſſe expoſés aux injures du temps juſqu'à ce qu'on les débite aux Négocians Danois, qui, en recevant cette marchandiſe, l'entaſſent de même, & la laiſſent en cet état juſqu'à la Saint Jean. Alors ils la mettent dans des tonneaux énormes, qu'ils chargent ſur des vaiſſeaux & que les gens du pays amenent à Drontheim & à Bergen, qui ſont les deux entrepôts de cette marchandiſe, d'où on la tranſporte dans toute l'Europe.

La deuxieme ſorte de ſtocfiſch que les Iſlandois préparent avec le cabéliau, porte le nom de *heng-fiſch* du mot *hengen*, qui ſignifie *ſuſpendre*. On commence d'abord à la préparer de la même maniere que le flac-fiſch, ſinon qu'au lieu d'ouvrir le ventre du cabéliau on le fend du côté du dos; & après en avoir ôté l'arête, on fait une fente d'environ ſept ou huit pouces de long au haut de l'eſtomac, pour pouvoir le ſuſpendre : on le couche enſuite par terre, & pendant qu'il y macere, on éleve quatre parois de petits morceaux de rocs, entaſſés légérement les uns ſur les autres & ſans aucune liaiſon, afin que le vent puiſſe y paſſer facilement de tous côtés : on couvre le tout avec des planches & des gazons. Lorſque le poiſſon eſt ſuffiſamment macéré, on l'ôte de la terre & on l'enfile par la fente dans des perches de bois, qu'on ſuſpend les unes à côté des autres dans des cabanes conſtruites de rocailles : le poiſſon s'étant à la fin bien ſéché à l'air, on l'ôte des perches & on l'arrange de la même maniere que le flac-fiſch.

Il y a, dit M. *Anderſon*, une différence conſidérable entre le poiſſon ſéché ſur un rivage abondant en cailloux, & un poiſſon ſéché ſimplement ſur le ſable; le premier devient beaucoup plus ferme, plus blanc & plus durable, au lieu que celui, qu'au défaut de pierre, on étend ſur l'arête que l'on a ôté du dos, devient jaune & ne ſe conſerve pas ſi long-temps que l'autre. Si un poiſſon ſi gros & ſi gras, préparé ſi négligemment ſans ſel & entaſſé en plein air, ſe conſerve ſans pourriture, de façon qu'envoyé dans d'autres climats il ſe garde pendant pluſieurs années, c'eſt au froid pénétrant qui regne dans ce pays, principalement dans le temps où l'on prépare ce poiſſon, ainſi qu'à la pureté de l'air & à la ſéchereſſe étonnante des vents du Nord, qu'il faut en attribuer la cauſe. D'ailleurs dans la ſaiſon où l'on prépare ce poiſſon dans cette île, il n'y a point de groſſes mouches, & ſa ſeule odeur fait fuir tous les moucherons.

Dans les Iſles de Weſtmanoë on prépare le cabéliau à la façon de Norwege, pour en faire une eſpece de ſtocfiſch, qu'on appelle *rotſchær*. On fend le poiſſon du côté du dos auſſi-bien que du côté du ventre, enſorte que les deux moitiés ne tiennent enſemble que par l'extrémité de la queue; enſuite on le couche par terre, puis on le fait deſſécher comme nous avons dit, à l'exception que les cabanes ne ſont pas couvertes. Cette eſpece de ſtocfiſch eſt conſommée dans le pays même; on conſerve cependant pour le commerce le rotſchær le plus tendre, qui eſt

fait avec la morue appellée *dorsch*. On nomme ce rotschær *zart-fisch*, qui signifie *poisson tendre :* on le fait passer dans les pays Catholiques Romains, où il est très-recherché pendant le Carême.

Les Flibustiers Hollandois ont une autre maniere de préparer le cabéliau sur les vaisseaux; ils ne font autre chose que de lui couper la tête, & après l'avoir vidé du côté du ventre, ils le rangent dans des tonneaux avec des couches de gros sel : ils lui donnent alors le nom de *labberdam*. Les Écossois & les Irlandois l'appellent *aberdaine*, du nom du lieu où ils en ont préparé les premiers. Le labberdam sert de nourriture ordinaire aux Matelots.

Les Hittlandois préparent aussi avec le cabéliau ou grande morue le *klipp-fisch* ou poisson de rocher, ainsi nommé des cailloux ou rochers sur lesquels on l'expose pour le faire sécher. Pour cette préparation ils pratiquent sur le bord de la mer de grands coffres carrés de bois qui contiennent cinq cents poissons. Ils coupent d'abord la tête aux cabéliaux, & après les avoir vidés & leur avoir ôté la grande arête, ils les rangent par couches & les laissent macérer ainsi pendant sept ou huit jours. Ils les mettent ensuite dans des presses de bois, qu'ils chargent avec quantité de pierres pour les bien applatir. Après les y avoir laissés pendant dix jours, ils les étendent un à un au bord de la mer sur de petits lits de cailloux bien polis & arrondis par les flots, & assez éloignés de l'eau, où ils les laissent sécher au vent, au froid & au soleil; dès qu'ils sont secs ils les rangent par tas dans des magasins, ayant soin de les bien couvrir pour empêcher l'air & le vent humide d'y pénétrer & de les amollir. Ils prennent cette même précaution lorsqu'ils embarquent leur poisson dans les vaisseaux; car plus il est couvert & à l'ombre, & mieux il se conserve, ayant été une fois bien séché à son point. C'est dans le mois d'Août que se pêche la grande morue propre à faire du klipp-fisch.

Ce qu'on appelle *morue verte* ou *blanche*, & *morue seche* ou *merluche*, se fait avec le même poisson; la différence de la dénomination vient de la façon différente de le préparer. La morue verte qu'on embarque aussitôt que le poisson est *décollé* & *tranché*, & que sans l'entonner on range par couches avec du sel dans le vaisseau, n'est autre chose que le cabéliau salé, connu sous le nom de *labberdam*. La morue seche ressemble beaucoup au klipp-fisch, qui après avoir été préparé comme nous

l'avons dit, eſt entaſſé ſur des fagots dans le vaiſſeau où on le transporte.

Par tout ce qui précede, on voit que la morue verte, connue à Paris ſous le nom de *morue blanche*, ne ſe pêche par les François que ſur le banc de Terre-Neuve. A l'égard de notre morue ſeche, appellée *merluche* ou *ſtocfiſch*, ce ſont les François des côtes de Normandie, c'eſt-à-dire, les Malouins & même les Baſques, qui la pêchent dans les parages voiſins de la Terre de Labrador; & après qu'elle a paſſé par une vingtaine de mains, ils la rembarquent & viennent la vendre aux côtes de France, de Portugal & d'Eſpagne, où on la rembarque de nouveau, pour ſervir de nourriture dans les voyages d'Afrique, des Indes Orientales & d'Amérique.

On donne le nom de *rund-fiſch* au cabéliau rond, préparé dans le printemps, qui n'eſt point fendu, mais à qui l'on a ſeulement ouvert le ventre pour le vider, & que l'on a enſuite ſuſpendu par la queue avec une ficelle. Les meilleurs poiſſons de cette eſpece vont en Hollande & les autres à Brême. Ainſi les Iſlandois ont leur *flac-fiſch* & leur *heng-fiſch*, les Norwégiens leur *rund-fiſch*, les Hittlandois leur *klipp-fiſch*, les Anglois leur *kool-fiſch*, &c.

M. *Anderſon* nous apprend encore qu'il n'y a rien d'inutile dans cet excellent poiſſon. Lorſque les Norwégiens vident leur cabéliau pour en faire du ſtocfiſch, ils ont grand ſoin de garder les inteſtins & les œufs, & de les apporter avec leurs autres marchandiſes à Drontheim & à Bergen. Les Marchands Forains, & ſur-tout les Commis des comptoirs des Villes Anſéatiques, en achetent une grande quantité; & après les avoir bien arrangés dans des tonneaux, ils les envoient à Nantes, ſoit directement, ſoit par la voie de Hambourg. Les Nantois s'en ſervent avec avantage dans leur pêche des ſardines. Ils épluchent ces inteſtins par petits morceaux, qu'ils jettent pour amorce dans les endroits où ils tendent leurs filets; cet appât attire les ſardines de tous côtés, & en rend la pêche abondante & facile.

La morue fraîche ou nouvelle de Terre-Neuve, eſt un excellent manger: les mâles valent beaucoup mieux que les femelles. On choiſit ce poiſſon, blanc, tendre, nouveau & de bon goût. Quant à la morue ſeche, dite *merluche*, c'eſt un aliment qui ne convient pas à toutes ſortes d'eſtomacs, parce qu'elle a contracté une dureté oſſeuſe, & qu'elle ne

ſe cuit qu'après avoir été battue & macérée long-temps dans l'eau; en ſorte qu'elle eſt toujours un peu coriace & difficile à digérer.

MOSAIQUE. Avant que l'induſtrie humaine eût inventé l'art de peindre les pierres & les métaux, on imagina de profiter des couleurs de la nature, de les unir, d'aſſembler différentes nuances, d'en former des compartimens, des deſſins & des tableaux variés. Pour cet effet on choiſiſſoit des marbres de diverſes teintes, on les coupoit par morceaux, on les fixoit ſur du ſtuc, on aſſortiſſoit les tons de couleurs, on en faiſoit des portraits, des figures, des payſages qui le diſputoient au pinceau des Artiſtes célebres. On voit en Italie des chefs-d'œuvre de ce genre. Les ouvrages de moſaïque (*muſivum opus*) étoient de différentes proportions, ſuivant l'uſage auquel on les deſtinoit. Les grandes pieces étoient employées à paver les Temples & les Palais, & n'offroient que de grands deſſins Arabeſques. Les moyennes s'employoient pour les tableaux, & exigeoient plus de compoſition. Le travail des petites demandoit une patience & une adreſſe ſingulieres. Il falloit mettre en pieces des blocs de marbre & rapporter des millions de morceaux, pour former un tableau en miniature. Ces chefs-d'œuvre de moſaïque ſont fort chers. On aſſure que certains tableaux de Saint-Pierre de Rome ont coûté plus de cent mille livres de notre monnoie. On voit dans la galerie du Roi à Chantilly deux ſuperbes bureaux garnis de tableaux plaqués, les plus groteſques, & ornés de colonnes: on y diſtingue les pierres d'agate, de jaſpe fleuri, de ſardoine, de lapis, &c.

MOSCATELLINE ou HERBE MUSQUÉE, *moſchatellina foliis fumariæ bulboſæ aut Ranunculus nemoroſus moſchatellina dictus.* Petite plante baccifere qui croît dans les prés, aux bords des ruiſſeaux, dans les haies ombrageuſes, parmi les brouſſailles & ſous les arbres, dans un terrain léger & ſablonneux: elle eſt ſeule de ſon genre. Sa racine eſt longue, blanche, entourée d'un nombre de petites écailles, qui ont la figure de la dent d'un chien, creuſes en dedans, ſucculentes, ſans odeur, mais d'un goût douceâtre; jetant en ſa partie ſupérieure beaucoup de fibres longues, blanches, rampantes, par leſquelles elle tire ſa nourriture. Elle pouſſe de ſa racine deux ou trois longues queues, qui ſoutiennent des feuilles verdâtres, découpées comme celles de la fumeterre bulbeuſe. Il ſort d'entr'elles un pédicule, qui porte à ſa cime cinq petites fleurs herbeuſes, qui toutes ramaſſées repréſentent un cube. Ces fleurs & les feuilles ont dans les temps humides une odeur de muſc. A la fleur

ſuccede

ſuccede une baie molle, pleine de ſuc, où l'on trouve ordinairement quatre ſemences aſſez reſſemblantes à celles du lin. Ce fruit a, dit-on, l'odeur & le goût de la fraiſe dans ſa maturité.

Cette plante, qui fleurit en Avril, paſſe très-promptement. Quoique peu uſitée en Médecine, on attribue à ſa racine une vertu déterſive, vulnéraire & réſolutive; on l'emploie plus communément à l'extérieur.

MOSCOUADE. *Voyez à l'article* CANNE A SUCRE.

MOSE ou MOOS. C'eſt un quadrupede qui ſe trouve fréquemment dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres parties Septentrionales de l'Amérique : il eſt de la grandeur d'un taureau; il a la tête d'un daim, avec des cornes larges & très-grandes, qui muent tous les ans. Son cou, qui reſſemble à celui du cerf, eſt garni de crin fort court, qui deſcend un peu le long du dos. Cet animal a les jambes longues, de grands pieds faits comme ceux des vaches, & la queue un peu plus longue que celle des daims.

La chair du moſe eſt d'un aſſez bon goût, les Sauvages font ſécher ſa peau à l'air. Elle eſt auſſi épaiſſe que celle du bœuf, & n'eſt pas moins utile à bien des choſes.

Les moſes ſe trouvent en quantité dans une île près de la Terre-Ferme. Pour les prendre, les Sauvages allument pluſieurs feux, après quoi ils environnent les bois & les chaſſent vers la mer : dès que ces animaux s'y ſont jetés, ils les pourſuivent avec leurs canots & les tuent. Leur courſe eſt moins vîte que celle du cerf : on croit que le moſe eſt du genre de l'alcé; il met bas trois petits à la fois.

MOSKSTEIN. *Voyez* MALESTROM.

MOSQUILLES ou MOSQUITES, ou MOUSQUITES. Nom qu'on donne à une eſpece de couſins, qui ſont un fléau à la Chine, aux Indes Orientales, & à la Côte d'Or, ſur-tout pendant la nuit, près des bois & dans les lieux marécageux. Ces inſectes paroiſſent peu différer des *maringouins*, voyez ce mot. Leur piqûre cauſe dans la chair une enflure fort douloureuſe. Les Negres de la Côte des Eſclaves en Afrique, & ceux de Sierra-Léona, ſont auſſi très-incommodés de ces moſquites. Le remede contre cette piqûre, eſt de frotter l'endroit bleſſé avec du jus de limon ou du vinaigre; la douleur augmente pour un moment, mais elle s'appaiſe preſque auſſi-tôt. Les Gens riches qui veulent écarter ces fâcheux animaux pendant le jour, lorſqu'ils font la méridienne, ont un

Negre à côté d'eux, armé d'un grand éventail de peau, qui sert en même temps à rafraîchir l'air. Mais on a une autre ressource pour la nuit, ce sont des rideaux ou un pavillon de mousseline très-claire, même de la gaze, dont le lit est environné (c'est ce qu'on nomme un *mosquiller* ou un *moustiquaire*) : on ferme par ce moyen toute entrée aux mosquilles, sans intercepter la fraîcheur de l'air. On s'en sert aussi pour les *moustiques ;* voyez ces mots. On n'a pas encore bien décrit la différence entre les mosquites & les moustiques.

MOTELLE. Petit poisson de riviere & particuliérement de lac ; il est très-commun en Suisse & en Bourgogne. Son corps est comme tortueux. Ce poisson a la peau visqueuse, sans écailles, la tête grande, large & un peu applatie. Sa chair, quoique visqueuse & grasse, est d'un assez bon goût.

MOTEUX ou VITREC. *Voyez* CUL-BLANC.

MOTMOT. Oiseau du Brésil du genre des *faisans.* Voyez ce mot & KATRACAS.

MOUAX. *Voyez à l'article* MARMOTTE.

MOUCHE, *musca.* Ce nom a ordinairement un sens très-vague & se donne à des insectes de classes différentes. C'est dans son acception la plus générale qu'on en va parler ici. Nous indiquerons les caracteres du genre auquel les Méthodistes modernes l'ont borné. Le nom de *mouche* proprement dit, se donne à une classe d'insectes des plus communs & des plus connus ; mais cette classe contient une très-grande diversité d'especes. Selon notre plan ordinaire, nous parlerons d'abord des choses communes aux diverses especes de mouches, telles que leur structure ou leur organisation, leurs transformations, leur maniere de multiplier & de se reproduire, les lieux où elles habitent, les divisions qu'on en peut faire pour les distinguer dans ce chaos immense de différentes especes. Nous nous attacherons ensuite particuliérement à parler de celles qui peuvent flatter notre curiosité, par l'industrie qu'elles nous font voir.

Le caractere général & le plus frappant, qui fait aisément distinguer les mouches d'avec quantité d'autres insectes aîlés, c'est d'avoir des aîles transparentes, qui semblent être de gaze, ou plutôt une étoffe glacée, dessinée en ramage, & bordée d'une frange, & sur lesquelles il n'y a point de ces poussieres que les aîles des papillons laissent sur les doigts qui les ont touchés, & qui sont vraiment des especes d'écailles. Les aîles

des mouches ne sont cachées sous aucune enveloppe; c'est ce qui les caractérise encore, & les distingue des scarabées & des sauterelles : les aîles des mouches sont, à proprement parler, névropteres.

Structure ou organisation des Mouches.

Les mouches ont une tête, un corselet & un corps; c'est au corselet que les ailes sont attachées. Le corps est la partie où sont contenus les intestins, l'estomac, les parties de la génération & le plus grand nombre des trachées. La tête des mouches tient ordinairement au corselet par un cou assez court, & sur lequel la tête peut tourner comme sur un pivot. Il y a des mouches qui ont comme deux corselets séparés l'un de l'autre. Parmi ces insectes, les uns ont simplement une trompe; les autres ont une trompe & des dents ou des serres. Les yeux des mouches sont à réseau, leur structure est des plus admirables, & chaque mouche est pourvue d'une multitude d'yeux : *voyez le développement de cette organisation au mot* YEUX A RÉSEAUX, *inséré dans l'article* INSECTE.

D'après les observations qu'on y verra, il est certain qu'on ne peut point admettre le sentiment d'un Professeur de Mathématique, inséré dans les Éphémérides des Savans de Rome, qui pense que ce qu'on nomme yeux à réseaux, ne sont que l'organe de l'ouie; parce que ces parties sont renflées, tendues comme un tambour, & propres à recevoir les vibrations de l'air extérieur : il fonde son sentiment sur ce qu'on découvre sur la tête des mouches d'autres yeux dont il est aussi parlé à l'article YEUX A RÉSEAUX, *au mot* INSECTE.

Le long du corps de l'insecte sont des ouvertures que l'on nomme *stigmates*, & qui sont autant de tranchées, à l'aide desquelles se fait la respiration de l'insecte. *Voyez aussi au mot* INSECTE, *l'article* STIGMATES.

Dans la mouche, dans le moucheron, dans l'insecte le plus imperceptible, se trouve l'organisation animale, d'autant plus frappante & d'autant plus merveilleuse, que l'insecte est plus petit. On reconnoît dans la mouche le cœur, qui est pâle, de figure conique, & couché sous le diaphragme de l'abdomen : il n'a qu'un seul ventricule, & est environné d'un péricarde. L'estomac est grand & membraneux, & souvent il se rompt avec bruit comme une vessie, lorsqu'on presse le ventre avec les doigts. On observe dans la mouche commune la trompe qui est

musculeuse & assez semblable à celle de l'éléphant; elle est velue à l'extrémité & fendue comme la bouche : du milieu de cette trompe s'avancent deux petits corps cylindriques & velus. La trompe sert aux mouches pour sucer les viandes & les fruits dont elles font leur nourriture. Les mouches mâles ont une verge oblongue & noueuse.

Maniere dont les Mouches se multiplient & se transforment.

Dans ce genre d'insectes l'accouplement se fait d'une maniere singuliere ; la partie du mâle est ouverte, & c'est elle qui reçoit celle de la femelle, qui entre dans le corps du mâle pour être fécondée. Le plus grand nombre de mouches sont ovipares, mais cependant il y en a aussi quelques-unes qui sont vivipares ; telles sont ces especes de mouches assez grandes, qu'on trouve ordinairement sur le lierre. Lorsque les mouches ovipares s'accouplent, leur corps est déjà rempli d'œufs, dont la plupart ont toute leur grosseur ; leur ventre est très-gros ; mais lorsque les mouches vivipares s'accouplent, les embryons ne sont encore aucunement sensibles dans leurs corps.

Les mouches vont déposer leurs œufs dans les lieux où les vers qui en sortiront peuvent trouver leur nourriture ; & cela parce que nul insecte ne couve ses œufs, excepté les especes de cochenilles. La demeure de ces vers varie suivant les différentes especes de mouches auxquelles ils appartiennent. De ces vers les uns vivent sur les arbres & sur les plantes, & se nourrissent des pucerons qu'on y rencontre souvent par bandes très-nombreuses : tels sont les vers des *mouches aphidivores*. Voyez ce mot. Certaines mouches déposent leurs œufs dans les chairs d'animaux morts, ou dans d'autres matieres pourries ; telles sont les *mouches bleues de la viande ;* d'autres vont les déposer dans la fiente & dans les excrémens des hommes & des animaux ; telles sont quelques *mouches abeilliformes*, &c. Ces œufs varient pour la couleur & pour la forme. Des œufs bien singuliers sont ceux de *la mouche merdivore*, dont le ver vit dans la fiente ; ces œufs, qui sont blancs & oblongs, ont à un de leurs bouts deux especes d'ailerons qui s'écartent l'un de l'autre comme deux cornes. Une pareille conformation étoit nécessaire, à cause de l'endroit où cet insecte dépose ses œufs. Il les place & les pique dans les excrémens des cochons, des vaches & autres semblables : ces aîlerons empêchent que l'œuf ainsi piqué ne puisse enfoncer trop avant ; une partie de l'œuf, depuis l'origine des cornes, reste dehors, & le

petit naissant ne risque pas de périr enseveli sous la matiere qui doit faire son aliment. Voyez ci-après l'article *mouche merdivore* ou *stercoraire*. Tous les œufs des mouches ne sont pas aussi singuliers ; néanmoins en les regardant à la loupe on en voit beaucoup qui sont diversement cannelés & travaillés, tandis que d'autres sont lisses, simples & unis.

Il y a des mouches qui vont déposer leurs œufs dans les eaux sales, bourbeuses & puantes, dans les cloaques & les latrines : ils vivent aussi dans la bouillie des chiffons dont on fait le papier. Quelque dégoûtans que paroissent les vers qui en sortent, leur organisation mérite l'examen & l'attention d'un Naturaliste. Ces vers ont au-dessous du corps sept paires de mamelons courts & membraneux qui ressemblent à des jambes, & qui en font réellement l'office. Ce que ces vers présentent surtout de plus singulier, c'est qu'au lieu de stigmates ils ont à l'extrémité du corps une longue queue qui s'éleve à la surface de l'eau pour pomper l'air : cette queue a fait nommer ces insectes, par M. *de Réaumur*, *vers à queue de rat*. Le tuyau qui compose cette queue n'est pas simple, il est composé de deux fourreaux, dont l'un entre dans l'autre comme ceux des lunettes d'approche ; tous deux sont capables d'alongement, & le dernier se termine au bout par un mamelon qui donne entrée à l'air : c'est par-là que cet insecte respire, & c'est par cette raison qu'il étend sa queue jusqu'à la surface de l'eau, pour recevoir l'air par ce stigmate alongé ; aussi ces vers ne vivent-ils point dans les eaux profondes, où leur queue ne pourroit parvenir à la surface du liquide. Il faut cependant convenir que la queue qui n'a en apparence que sept ou huit lignes de longueur, peut se prolonger de quatre à cinq pouces, suivant que la surface de l'eau est plus élevée. Tel est le véhicule mécanique de l'air dans les intestins de ce ver sordide. Pour subir sa métamorphose, il sort de l'eau, se cache en terre : sa longue queue se raccourcit, sa peau se durcit, forme sa coque sur laquelle on remarque quatre petites cornes qui répondent aux quatre stigmates du corselet de la mouche future. C'est par ces organes que la nymphe respire. Au bout de huit ou dix jours, la mouche fait sauter la partie supérieure de sa coque, dont la calotte se divise en deux pieces ; elle prend son essor, s'accouple & va déposer ses œufs près des matieres liquides & sales qui doivent servir de nourriture à sa postérité. Ces mouches ont la forme de guêpes. *Voyez à l'article* MOUCHES ABEILLIFORMES.

Tous les vers qui éclosent des œufs des mouches, avant de parvenir eux-mêmes à l'état de mouche, subissent une transformation; ils passent par l'état de nymphe, & cette nymphe est renfermée par la peau même de l'insecte : *voyez au mot* INSECTE, *à l'article* NYMPHE, ce qui arrive dans ces curieuses transformations.

Les mouches vivipares ne font pas autant de petits que les mouches ovipares font d'œufs; les œufs tiennent peu de place, au lieu que les petits étant plus gros, ne peuvent guere être plus de deux ensemble dans le ventre d'une mouche : aussi ces mouches ne font que deux petits à la fois, tandis que les ovipares font des centaines d'œufs.

Division des Mouches.

L'Auteur qui a donné, il y a quelques années, l'*Histoire abrégée des insectes des environs de Paris*, Ouvrage fort exact, & auquel nous renvoyons pour être instruit plus au long des détails qui concernent les différentes especes de mouches, ainsi que les divers autres insectes dont il a parlé; cet Auteur, dis-je, distribue les mouches en cinq familles différentes.

La premiere famille contient les mouches dont les aîles ont des couleurs différentes qui les panachent & les bigarrent.

La seconde renferme des mouches qui ont un caractere singulier. Toutes ont sur le devant de la tête une pellicule ordinairement de couleur claire tirant sur le blanc ou sur le jaune, qui paroît comme renflée, & qui forme à l'insecte une espece de masque; ce qui a fait donner à ces mouches le nom de *mouches masquées*. Ces insectes ont le corselet alongé, les palettes des antennes plus longues que dans les autres especes, & quelquefois les aîles arrondies par le bout. Toutes ces particularités leur donnent un port aisé à reconnoître; les vers qui donnent naissance à ces mouches masquées viennent dans l'eau, & y font leurs métamorphoses.

La troisieme famille contient les mouches dont le corps lui-même est panaché de plusieurs couleurs. Parmi ces especes il y en a de très-jolies. C'est à cette famille que se réunissent les mouches dont les vers se nourrissent de pucerons.

La quatrieme nous présente la plus brillante espece de mouches, qui sont les *mouches dorées*. Ces especes ne sont pas si nombreuses, mais plus éclatantes par la couleur, soit dorée, soit cuivreuse qui

brille tantôt sur leur ventre, tantôt sur leur corselet, & souvent sur tous les deux.

Enfin la derniere famille comprend les mouches ordinaires, celles qui sont les plus communes, qui n'ont rien de remarquable.

Il convient d'avertir que la division qu'on vient de rapporter d'après M. *Geofroi*, n'embrasse pas tous les insectes compris dans l'étendue de la signification vague du mot *mouche*. Elle n'a pour objet, dit M. *Deleuze*, qu'un genre de la classe des *dipteres*. Voyez ce mot auquel cet Auteur a borné, après M. *Linneus*, la dénomination de *mouche*, & dont le caractere consiste en ce que les antennes sont très-courtes, en forme de palettes ovales, & la bouche sans dents avec une trompe charnue. Ce genre ainsi limité est encore le plus nombreux.

L'illustre *Réaumur* divise les *mouches* (prenant ce mot dans son sens entendu) en deux classes générales : l'une composée de mouches à deux aîles, & l'autre de mouches à quatre aîles. Ces deux classes générales en comprennent quatre autres qui leur sont subordonnées. La premiere de ces quatre classes subordonnées comprend les mouches qui ont une trompe, & qui n'ont point de dents ou de serres. La seconde est composée de mouches qui ont une bouche sans dents sensibles. La troisieme renferme les mouches qui ont une bouche munie de dents ; & la quatrieme classe comprend les mouches qui ont une trompe & des dents.

La seule partie postérieure aide encore à distinguer bien des genres de mouches les unes des autres. Les mouches qui sont armées de ces aiguillons dont on redoute les piqûres, n'ont que trop de quoi se faire connoître ; d'autres portent au derriere des especes de tarieres logées dans un étui : ce sont les femelles qui portent cette longue queue, comme plusieurs femelles *ichneumons* : voyez le mot ICHNEUMONS (MOUCHES). Ainsi il y a des mouches à aiguillon & des mouches à tariere. Il y a beaucoup d'especes de mouches à scie, qui méritent ce nom, à cause d'un instrument singulier dont elles sont pourvues, & qu'elles ne montrent guere que quand on les y force en leur pressant le corps. D'autres mouches portent au derriere de longs filets, qui par leur forme & par la structure ont quelque ressemblance avec les antennes. Parmi les mouches à quatre aîles, les *éphémeres* ont de ces filets, *voyez le mot* EPHEMERE : parmi les mouches à deux aîles, les mâles des gallinsectes ont pareillement de ces filets. *Voyez* GALLINSECTES.

C'est par ces deux classes générales de mouches, que M. *de Réaumur*

a établies ; par les classes du second ordre ; par la variété dans le port des aîles, dans le tissu de ces mêmes aîles ; par les variétés des antennes & de la trompe ; par les manieres différentes de les porter ; par la variété de leurs têtes, de leurs corps, de leurs corselets, de leurs jambes, de leurs parties postérieures : c'est enfin par les différences de grandeur & de couleur, ainsi que par l'aiguillon & par leur industrie, que cet habile Observateur a tiré du chaos & de la confusion tout ce qui concerne les mouches. On peut, par la lecture de son *Mémoire III*, *Tome IV*, connoître sur le champ à quelle classe appartiennent les mouches qu'on trouve dans la campagne, & par quel caractere leur genre est distingué des autres genres de la même classe. Tout y prouve que la classe de ces insectes est des plus nombreuses : on y admire la variété dans les formes, dans la structure, dans l'organisation, dans la métamorphose, dans la maniere de vivre & de se multiplier. On y voit que chaque espece est munie des instrumens qui lui sont nécessaires. Avec quelle sagacité n'expose-t-il pas la finesse & la proportion des parties qui composent le corps de la mouche ! Quelle précision, quel mécanisme dans le jeu, dans le mouvement...! Parmi cette multitude immense d'insectes, il y en a quelques-uns dont l'histoire nous présente des faits très-intéressans.

Mouches les plus remarquables.

MOUCHES ABEILLI-FORMES ou *en forme d'abeilles*. Ce sont des mouches à deux aîles, qui ont avec les abeilles une si grande ressemblance apparente par les couleurs, la grandeur, la figure & les proportions, qu'on les prend pour des abeilles, & qu'en conséquence on n'ose les prendre à la main, croyant avoir à redouter un aiguillon : ces mouches n'en sont cependant point pourvues. Lorsqu'on les voit sur les fleurs, dont elles sont fort avides, elles s'y comportent à-peu-près comme les abeilles ; elles ne songent point vraisemblablement à y faire une récolte de cire, mais elles ont une trompe avec laquelle elles savent en tirer le miel. Ces mouches n'ont donc que le port extérieur des abeilles.

Il y a plusieurs especes de ces mouches qui different entr'elles pour la grandeur, & par différentes nuances de couleur brune. Ces mouches proviennent de vers qu'on appelle *vers de pourceaux*, parce qu'on les trouve dans la matiere dont ces animaux se repaissent.

Il y a d'autres especes de mouches qui ont la forme de guêpes ; mais ce ne sont aussi que des mouches à deux aîles, elles n'ont point d'aiguillon,

d'aiguillon, elles viennent de l'efpece de ver nommé *ver à queue de rat.* Voyez ci-deffus, page 221.

On connoît encore d'autres mouches à deux aîles, qui ont tout-à-fait la forme des frelons; elles font de la même groffeur, & ont le même bourdonnement d'aîles, mais elles en different, parce qu'elles n'ont point d'aiguillon, & par plufieurs autres caracteres. Celles de ces mouches qui reffemblent aux abeilles bourdons, viennent des vers qui rongent les oignons des tulipes & des narciffes.

Les MOUCHES APHIDIVORES, *mufcæ aphidivoræ.* On appelle ainfi de grandes mouches communes qui dépofent leurs œufs fur des tiges ou des feuilles habitées par des pucerons. Les vers qui en fortent font avides de proie dès leur naiffance. Armés d'un dard écailleux en forme de fleurs de lis, ils fe jettent fur un puceron, le fucent, en attaquent un autre, & chaffent ainfi fans peine. Un feul en peut prendre une centaine à fon aife fans changer de place. La petite colonie pacifique dépourvue d'armes offenfives & défenfives, attend paifiblement les coups mortels du chaffeur vorace qui, à défaut d'yeux, femble fe fervir de fon dard pour tâter & faifir les pucerons. Lorfque le ver eft prêt à fubir fa métamorphofe, il dégorge de fon eftomac une liqueur vifqueufe, au moyen de laquelle il fe fixe fur la feuille ou fur la tige. Sa peau fe durcit & forme une efpece de coque, groffe par un bout, pointue par l'autre, en forte qu'elle imite la figure d'une larme, d'abord tranfparente, mais opaque quand la mouche aphidivore eft fur le point de prendre fon effor dans les airs. Le corps de cette mouche eft panaché de plufieurs couleurs affez agréables à la vue.

MOUCHE ARAIGNÉE DES CHEVAUX OU HIPPOBOSQUE, *hippobofca pedibus fex-dactylis, alis divaricatis.* Elle a été nommée ainfi par M. *de Réaumur*, parce que lorfqu'elle a les aîles arrachées, fon corps applati, fa longueur, le port de fes jambes lui donnent une forte de reffemblance avec certaines araignées qui ont le corps plat, & qui s'élevent peu fur leurs jambes. Ces mouches font à deux aîles, elles font plus petites que celles qu'on appelle *taon.* Dans l'été & l'automne, ces mouches s'attroupent, voltigent & s'attachent fur les chevaux; elles forment de grandes plaques fur le cou, les épaules, & fur d'autres endroits de ce quadrupede où la peau eft la plus fine; elles paffent même quelquefois fous la queue du cheval, & c'eft alors qu'elles l'incommodent davantage. Si on fe contente de les chaffer, après un vol très-

court elles reviennent fur le cheval qu'elles fuivent obftinément, & le fatiguent beaucoup; elles s'attachent de même fur les bêtes à cornes & fur les chiens, ce qui les a fait nommer auffi *mouches de chien* (M. *Geoffroy* dit que la mouche à chien, *hippobofca pedibus tetra-dactylis*, *alis cruciatis*, eft moins large & fa tête moins alongée; mais fon corfelet moins court). Dans le temps où ces mouches ne volent pas, elles portent leurs aîles croifées fur le corps. Ordinairement le ventre de ces mouches eft peu rempli de matieres fucculentes, ce qui fait que ceux qui les trouvent fur les chevaux ont de la peine à les écrafer.

M. *de Réaumur* n'a point obfervé fur la tête de ces mouches de petits yeux, il n'y a vu que des yeux à réfeau. Leur tête eft armée d'une trompe auffi fine qu'un cheveu, c'eft une lancette capable de s'alonger & de fe raccourcir, & affez forte, malgré fa fineffe, pour piquer la peau des chevaux & en fucer le fang: cette trompe eft renfermée dans un étui, qui lui donne encore plus de force.

Les femelles de ces mouches pondent un œuf de la groffeur d'un pois ordinaire; il eft blanc & feulement un peu noir à fon bout; il ne fort point de cet œuf un ver & enfuite une nymphe; cette mouche fort de fon œuf toute formée, comme le poulet fort du fien, avec cette différence que le poulet eft bien éloigné de la grandeur de la poule, & que les mouches araignées naiffent abfolument auffi grandes que les mouches qui leur ont donné le jour. En quelque temps que M. *de Reaumur* ait ouvert des œufs de mouches araignées, il a trouvé ces mouches fous la forme de nymphe & jamais fous celle de ver.

Les *mouches araignées des nids d'hirondelles* naiffent de la même maniere que les mouches araignées des chevaux; mais on trouve leurs œufs, qui font d'un noir luifant comme le jais, dans les nids d'hirondelles. Ces mouches des nids d'hirondelles s'attachent aux petits de ces oifeaux, & ne different des précédentes, que parce qu'elles ont des aîles plus étroites; leur corps eft plus large que celui de la mouche à chien.

MOUCHES ASILES OU PARASITES. On donne ce nom aux mouches qui fe logent fous le poîl ou la laine des troupeaux, ou fur différentes plantes: *voyez leur defcription à la fuite du mot* TAON: *voyez auffi* VER DE LA MOUCHE ASILE.

MOUCHE ARMÉE. La larve de ce genre d'infectes eft des plus curieufes. Elle vit dans l'eau. Sa peau eft dure & flexible; mais le défaut

de soupleſſe des anneaux rend ſa démarche tortue. Les crochets durs & écailleux de ſa bouche lui ſervent d'armes offenſives pour ſaiſir les inſectes dont elle fait ſa nourriture : une eſpece de ſtigmate entouré d'une frange de poils termine l'extrémité de ſon corps. L'inſecte applique cette ouverture & la frange bien étalée à la ſurface de l'eau pour reſpirer l'air, & reſte ſouvent long-temps dans cette ſituation la tête en bas. Veut-il plonger dans l'eau, il replie les barbes de la frange & en forme une eſpece de boule ſous laquelle l'ouverture du ſtigmate ſe trouve cachée, de maniere que l'eau ne peut y pénétrer. La nymphe de la mouche armée ne differe de ſa larve que par le mouvement. C'eſt la même peau qui s'étant durcie, ſert de coque à l'inſecte. Dans cet état il reſte immobile juſqu'à ce que les aîles s'étant développées, la mouche armée ſorte triomphante en faiſant ſauter les deux premiers anneaux qui ſe ſéparent comme une calotte. C'eſt ainſi qu'elle paſſe de l'humide élément dans les vaſtes régions de l'air. On lui a donné le nom de *mouche armée* à cauſe des pointes aiguës qui terminent ſon corſelet, au nombre de deux, & quelquefois de ſix. C'eſt le même inſecte connu ſous le nom de *mouche à corſelet armé.*

MOUCHE D'AUTOMNE. *Voyez* STOMOX.

MOUCHE BLEUE DE LA VIANDE. Cette eſpece de mouche commune n'eſt que trop connue par le dégât qu'elle cauſe dans les boucheries. Elle choiſit la viande pour y dépoſer ſes œufs, d'où naiſſent de petits vers blancs. C'eſt avec leur bouche armée de crochets écailleux qu'ils piochent & déchiquetent la viande pour la ſucer enſuite. Souvent pour la rendre plus tendre & plus facile à digérer, ils l'arroſent d'une liqueur viſqueuſe qu'ils dégorgent, ce qui en accélere la putréfaction.

MOUCHE BALISTE. Mouche à quatre aîles, longue de dix-ſept lignes & large de deux. Sa tête eſt brune, le dos d'un vert d'olive & le ventre d'un rouge de grenade, mais partagé dans ſa longueur d'une ligne jaune. M. l'Abbé *Préaux* qui a obſervé cette mouche près de Liſieux, dit que cet inſecte, lorſqu'on s'en ſaiſit, lance à diverſes repriſes & comme par un reſſort, ſur ſon ennemi, une quantité de petits boulets qui ſont ſes œufs, pour combattre & pour ſe défendre. *Encyclopédie.*

MOUCHE BOMBARDIERE. *Voyez* BOMBARDIER.

MOUCHE A CHIEN. Eſpece d'hippoboſque. *Voyez ci-deſſus à l'article* MOUCHE ARAIGNÉE.

MOUCHE COMMUNE. Dans l'été, la mouche incommode les hommes & les animaux; c'eſt un petit animal laſcif, importun, très-nuiſible, qui ſe nourrit aſſez volontiers de toutes ſortes de choſes. Les *mouches communes* vivent fort peu, les grandes un peu plus long-temps; elles mordent plus vivement quand on eſt menacé d'une tempête ou d'un orage, que dans tout autre temps. Ces inſectes ſe plaiſent dans les lieux humides & chauds: leur multiplication y eſt plus nombreuſe: on en voit en quantité dans la Pouille: en Egypte le nombre en eſt ſi grand, que l'air retentit quelquefois du bruit qu'elles font en volant. Autrefois l'Eſpagne en étoit ſi remplie, qu'il y avoit des hommes prépoſés (le Grand Veneur de mouches) pour leur faire la chaſſe. Elles fuient les mines à cauſe des exhalaiſons qui en ſortent. Les vapeurs ſulfureuſes, arſenicales & mercurielles les font périr. Pour garantir les fruits de l'attaque des mouches, on peut ſuſpendre aux arbres, des bouteilles remplies d'eau miellée : cette liqueur les attire, & elles ſe noient dans ces bouteilles. On les détruit auſſi en les prenant entre des plaques de bois recouvertes de miel.

MOUCHE CORNUE. *Voyez* MOUCHE TAUREAU.

MOUCHE A CORSELET ARMÉ. M. *de Réaumur* donne ce nom à la mouche aſile dont il eſt parlé à la ſuite du mot TAON: *voyez ce mot. Swammerdam* eſt le premier qui en ait parlé. *Goedard* n'avoit connu que ſa larve, qu'il a nommée *chamæleon. Aldrovande* l'avoit appellée *inteſtinum terræ*, & M. Linneus *oeſtre aquatique.* La mouche à corſelet armé eſt la même que celle déſignée ſeulement ſous le nom de *mouche armée.* Voyez ce mot ci-deſſus.

MOUCHE DÉVORANTE. Elle a reçu ce nom parce qu'elle prend plaiſir à dévorer les araignées, tandis que les autres mouches en deviennent la proie; cette petite mouche aſſez hardie pour venger toute ſa nation, provient d'un ver qui a la forme d'une chenille, & qui ſe nourrit de feuilles d'orme. Lorſqu'elle marche, elle paroît du double plus grande qu'elle n'eſt: elle reſte l'automne & le printemps en chryſalide; dès qu'elle eſt parvenue à l'état de mouche, elle commence à butiner: quand elle s'élance ſur une araignée, elle lui donne un coup dont elle eſt étourdie; l'araignée qui ſe ſent frappée tombe à terre, la mouche ne la quitte point, elle la traîne, lui rompt les pieds, court enſuite autour d'elle, l'enleve, & en fait ſa pâture.

MOUCHE ÉPHÉMERE. On lit dans la *Collection Académique*, que l'on

vit en l'année 1689, au mois d'Août, aux environs de Leipzig certaines mouches en forme de cousins. Ces mouches étoient presque longues d'un demi-pouce, & elles avoient à la queue comme deux longues appendices en forme de poils, elles étoient toutes blanches, ainsi que leurs aîles. Ces mouches, dont la multitude étoit incroyable, se répandirent dans tous les pays d'alentour jusqu'à l'Elbe. L'Observateur dit que ces mouches présagent la peste; lorsqu'il fait chaud & que les vents du Midi soufflent, elles sortent des eaux, & bientôt l'air en est rempli. Elles voltigent avec une agilité surprenante, & après qu'elles ont vécu deux ou trois jours, elles meurent & tombent dans les eaux. Ces mouches viennent d'œufs déposés dans l'eau, d'où sortent des vers qui se changent ensuite en mouches. Il y a lieu de penser que les especes de mouches dont il est parlé dans cette observation, sont des éphémeres. *Voyez le mot* ÉPHÉMERE.

La MOUCHE D'ESPAGNE n'est autre chose que la mouche cantharide, à laquelle on a donné ce nom, parce qu'on a cru que les plus grosses mouches cantharides se trouvoient en Espagne.

MOUCHE A FEU. Voyez à la suite de l'article *Mouche luisante.*

MOUCHE DU FOURMI-LION. *Voyez l'article* DEMOISELLE.

MOUCHES GALLINSECTES & PRO-GALLINSECTES. *Voyez au mot* GALLINSECTES.

MOUCHE DU FROMAGE. *Voyez à l'article* VERS DU FROMAGE.

MOUCHE DE LA GORGE DU CERF. Le cerf n'est pas seulement tourmenté par les vers des tumeurs dont on verra l'histoire plus bas à l'article *Mouche des tumeurs des bêtes à cornes ;* il l'est encore par des vers d'un autre espece qui naissent dans son gosier, & qui sont faussement accusés d'occasionner la chûte des bois du cerf.

La mouche qui donne naissance à ces vers, & qu'on nomme *mouche de la gorge du cerf*, sait qu'auprès de la racine de la langue des cerfs il y a deux bourses qui lui sont affectées pour y déposer ses œufs ; elle connoît aussi la route qu'il faut tenir pour y arriver. Elle prend droit son chemin par le nez du cerf, au haut duquel elle trouve deux voies, dont l'une conduit au sinus frontal, & l'autre aux bourses dont nous venons de parler. Elle ne se méprend point, c'est par celle-ci qu'elle descend pour aller chercher vers la racine de la langue les bourses qui en sont voisines. Elle y dépose des centaines d'œufs qui deviennent des vers, & qui croissent & vivent de la mucosité que les

chairs de ces bourſes fourniſſent continuellement. Lorſqu'ils ſont arrivés à leur groſſeur, ils ſortent du nez du cerf & tombent à terre, s'y cachent & y ſubiſſent leur métamorphoſe, qui les conduit à l'état de *mouche* qui eſt une eſpece d'*oeſtre*. Voyez ce mot.

MOUCHES ICHNEUMONES. Voyez *Ichneumones* (*mouches*).

MOUCHE DES INTESTINS DES CHEVAUX. Les chevaux ſont ſujets à être tourmentés par deux ſortes de vers, dont les uns ſont longs & menus, les autres courts & gros. Les longs leur viennent probablement par la voie des alimens; les courts doivent leur origine à une mouche qui porte le nom de *mouche des inteſtins du cheval :* c'eſt une eſpece d'oeſtre. Elle reſſemble aſſez au bourdon, mais ce n'en eſt pas un; elle n'a que deux aîles & point de trompe. Cette mouche (eſpece d'*oeſtre*, voyez ce mot) habite les forêts, mais l'inteſtin des chevaux eſt le lieu que la Nature lui a deſtiné pour le berceau de ſa famille & élever ſes petits. Elle tâche de s'inſinuer ſous la queue & parvenir à l'anus de quelque cheval : ſes mouvemens cauſent à l'animal une ſorte de démangeaiſon qui l'excite à faire ſortir le bord de ſon inteſtin, & la mouche profite auſſi-tôt de cet inſtant pour s'y introduire, elle y fait ſa ponte & s'envole. Le cheval alors devient furieux, agite ſa queue, ſe met à faire des ſauts, des gambades, donne des ruades, ſe jette par terre, & quelque temps après il devient enfin tranquille. Il y a lieu de penſer que cette mouche oeſtre eſt vivipare, & que l'inſtant où le ver ſe cramponne ſur les membranes de l'inteſtin, occaſionne aux chevaux les douleurs qu'ils reſſentent. Les crochets & les épines dont ces vers ſont armés, ſont autant d'ancres qui les mettent en état de n'être point entraînés par la ſortie des excrémens; ils leur ſervent pour s'avancer dans les inteſtins du cheval, & pour pénétrer juſques dans l'eſtomac, comme cela leur arrive aſſez ſouvent; enfin ils leur ſervent pour tenir ferme contre le mouvement périſtaltique de ces parties. Cette mouche dépoſe pluſieurs vers dans les inteſtins des chevaux, puiſque *Valiſnieri* a compté juſqu'à ſept cents œufs dans le ventre d'une de ces mouches.

C'eſt encore dans cette ſtructure qu'éclatent les ſoins & la prévoyance de la Nature : lorſque ces vers ont acquis tout leur accroiſſement, ils ſe laiſſent entraîner naturellement avec les autres matieres que le cheval rejette; ils tombent à terre & y trouvent ſur le champ une retraite où ils peuvent être en ſûreté pendant qu'ils ſubiront les métamorphoſes qui les amenent à l'état de mouches. On ne voit pas que les chevaux

ſoient notablement incommodés de ces vers dépoſés dans leurs inteſtins, à moins que la quantité n'en ſoit exceſſive, comme il arriva en l'année 1713 dans le Véronois & le Mantouan, où ils cauſerent une maladie épidémique, qui fit périr beaucoup de chevaux. Il eſt bon de ſavoir que quoique l'huile faſſe périr ordinairement les vers, en bouchant leurs ſtigmates & empêchant leur reſpiration, ceux-ci ne ſont pas dans ce cas-là : c'eſt en vain qu'on donneroit aux chevaux des lavemens d'huile pour faire périr ces vers.

MOUCHE DU KERMÈS. Voyez au mot KERMÈS.

MOUCHE DU LION DES PUCERONS. *Voyez à l'article* DEMOISELLE DU LION DES PUCERONS. *Vol. II.*

MOUCHE LUISANTE. Elle eſt nommée *mouche* improprement; c'eſt un inſecte très-commun en Italie, où il eſt nommé *lucciola ;* c'eſt véritablement un ſcarabée oblong, un peu moins gros qu'une abeille, qui a les fourreaux des aîles preſque noirs & le ventre d'un gris cendré : c'eſt cette derniere partie qui eſt lumineuſe, & elle l'eſt aſſez pour que trois de ces inſectes enfermés dans un tuyau de verre blanc faſſent diſtinguer pendant la nuit tous les objets qui ſont dans une chambre ; un ſeul éclaire ſuffiſamment pour diſcerner l'heure que marque une montre. Cet inſecte a de ſingulier que la lumiere qu'il donne n'eſt pas uniforme, & qu'il eſt lumineux comme par élancemens. Les mouvemens qu'il ſe donne paroiſſent contribuer à l'éclat de ſa lumiere ; auſſi eſt-elle plus ſenſible lorſqu'on le touche ou qu'il ſe diſpoſe à s'envoler dans les airs : ces inſectes ſont des eſpeces d'aſtres volans. M. l'Abbé *Nollet* a éprouvé que la lumiere de cet inſecte s'étendoit ſur les endroits où on l'écraſoit ; d'où l'on peut penſer que cette lumiere tient de la nature du phoſphore. Voyez l'*Hiſtoire de l'Académie*, *année 1750.*

A la Louiſiane, & dans toutes les parties de l'Amérique, il y a une eſpece de mouche luiſante qui eſt très-commune, & que l'on nomme auſſi *mouche* ou *bête à feu.* Ces mouches ſont un peu plus groſſes que nos mouches ordinaires, auxquelles elles reſſemblent aſſez ; leurs aîles ſont un peu fermes ; mais la partie poſtérieure de leur corps eſt d'un vert tranſparent, & conſerve pendant la nuit la lumiere qu'elle a reçue le jour. Ces mouches voltigeant dans les airs, dans les buiſſons, dans les lieux ſombres, ſur-tout après qu'il a beaucoup plu dans la journée, ſont ſemblables à des étoiles ſcintillantes, ainſi que les ſcarabées d'Italie dont nous venons de parler. Le P. *Labat* dit qu'à la

Guadeloupe il y a de ces *mouches à feu* de la grosseur d'un hanneton, & qui répandent tant par les yeux que par le corps une lumiere vive & d'un beau vert (Il y en a aussi en Guiane : voyez l'article *Scarabées de l'Isle de Cayenne*). Cette lumiere qui est suffisante pour éclairer à lire des caracteres très-menus, s'affoiblit de jour à autre au point que huit jours après, ces mouches ne sont plus phosphoriques : au reste, ces mouches ne sont pas les seuls insectes doués de cette propriété ; l'*acudia* ou *cucuju*, espece de scarabée, le *porte-lanterne d'Amérique*, espece de *procigale* ; la *herecherche de Madagascar*, & les *vers luisans*, possedent cette qualité brillante à des degrés plus ou moins grands. *Voyez ces différens mots & l'observation qui est à la fin du mot* MER LUMINEUSE.

MOUCHE MERDIVORE. *Voyez* MOUCHE STERCORAIRE.

MOUCHES A MIEL. *Voyez* ABEILLES.

MOUCHES A ORDURE. *Voyez* SCATOPSE.

MOUCHE PAPILIONACÉE. Voyez à l'article *Phrygane*.

MOUCHE PLANTE. Voyez *Mouche végétante*.

MOUCHE DE RIVIERE. On voit voler sur la fin de l'été beaucoup de ces sortes de mouches : leurs yeux sont gros : elles ont le dos rond & marqué de lignes vertes & noires, le ventre plat & six jambes, dont les antérieures sont les plus grandes : les aîles leur servent de voile dans les airs, & de rames pour nager à la surface des eaux.

MOUCHES DE S. MARC. Elles sont de plusieurs especes ; on en voit la description, sous le nom de *bibion* dans l'*Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*. M. *de Reaumur* a conservé à ces mouches le nom de *mouches de S. Marc* qu'elles portent en quelques provinces du Royaume, comme en Poitou & en Touraine, apparemment parce qu'elles paroissent des premieres au printemps dans les jardins & vers la fête de S. Marc. Ces mouches sont de grandeur médiocre ; & il y en a de deux especes principales : les unes sont d'un très-beau noir à aîles frangées, les autres ont le corps & le corselet rougeâtres. Il y en a d'autres aussi petites que les petites especes de tipules & que les cousins, & on ne les distingue des unes & des autres que quand on examine à la loupe & au microscope la forme de leur corps. Le bibion rouge mâle est très-différent de la femelle.

Ces mouches viennent comme les tipules de larves qui se tiennent dans les excrémens des chevaux, dans la fange, & qui s'en nourrissent. Ces larves ressemblent à des especes de vers alongés, ou plutôt à de petites

chenilles

chenilles de phalênes. Les mouches qui ſortent de ces vers, ſont à deux aîles ; elles portent ordinairement leurs aîles de maniere qu'une des deux couvre l'autre preſqu'en entier ; elles volent d'aſſez mauvaiſe grace les jambes pendantes. Dans l'accouplement le mâle eſt en partie couvert des aîles de ſa femelle, on les prendroit pour un ſeul inſecte : cet accouplement dure des heures entieres ; la femelle emporte en l'air le mâle, qui ne veut ou ne peut l'abandonner. Ces mouches ne vivent que trois ſemaines ou un mois : leurs antennes ſont longues. On voit ſouvent ces mouches ſur les fleurs & ſur les bourgeons des arbres : on les accuſe de faire tort aux boutons, & de faire périr les fleurs. Elles ont cependant une bouche ſans dents, mais elles peuvent avec leur bouche exprimer le ſuc des bourgeons, ainſi que celui des fleurs qui ne ſont pas épanouies, & peut-être y occaſionner un deſſéchement qui les fait périr.

Mouche stercoraire ou Mouche merdivore. Tous les inſectes ne repoſent pas ſur le jaſmin, ſur la tubéreuſe & ſur la roſe ; les matieres les plus ſales, les plus dégoûtantes, les plus abjectes ſervent à quelques-uns de berceau. Mais rien ne doit rebuter les recherches du vrai Naturaliſte. C'eſt à ſon ardeur pour l'obſervation que nous devons la connoiſſance d'une particularité qui ſe fait remarquer dans les œufs de cette mouche ; œufs à deux aîlerons, dont nous avons parlé pag. 220. Cette mouche merdivore, dans l'état de ver, a une façon d'aller qui mérite d'être obſervée. La petiteſſe de ſes faux pieds retarde ſa marche ; mais ce ver alonge ſes anneaux & ſon cou, & applique ſa bouche le plus loin qu'il peut au plan ſur lequel il marche, & de ce point d'appui il fait avancer le reſte de ſon corps. Lorſque le ver a paſſé par l'état de nymphe, il devient mouche : ſes yeux ſont faits en maniere de joli réſeau ; leur couleur tire ſur le pourpre ; ils ſont ſéparés l'un de l'autre par deux bandes argentées à l'endroit où ils s'approchent de plus près ; les anneaux du ventre ſont hériſſés de poils rudes : tout le corps généralement eſt velu & d'une couleur griſâtre tirant ſur le noir.

Il ne faut pas confondre cette mouche avec une autre de même eſpece : celle-ci dans ſon état de ver a une queue aſſez longue, qui ſert d'étui aux organes de la reſpiration (c'eſt le *ver à queue de rat*) : elle ſort de ſon tombeau de nymphe avec deux aîles : ſon corps eſt velu. On voit ſur ſon dos & ſur ſa queue quelques taches noires, ſemées régulierement ſur un fond jaune-rougeâtre. Cette derniere eſpece de mouche eſt de l'ordre des *mouches abeilli-formes*. Voyez ci-deſſus.

MOUCHE DU VER DU NEZ DES MOUTONS. Elle n'a point de ressemblance avec les bourdons, comme celles des tumeurs des bêtes à cornes; mais elle ressemble à ces dernieres, en ce qu'elle n'a que deux aîles, point de trompe, mais une bouche. Elle a un air paresseux; en effet elle est lente; elle cherche rarement à faire usage de ses aîles & de ses jambes; elle n'est vive ou active que lorsqu'il est question de faire sa ponte. C'est dans les cavités ou sinus qui sont au haut du nez des moutons, que ces mouches savent qu'elles doivent déposer leurs œufs pour les faire éclorre; elles s'y introduisent en entrant par le nez, & déposent leurs œufs dans ces sinus, qui sont toujours abreuvés d'une matiere mucilagineuse, dont se nourrissent les vers jusqu'à ce qu'ils aient acquis toute la grandeur à laquelle ils doivent parvenir. La mere ayant déposé ses œufs se retire. Quel instinct! quelle adresse! Lorsque ces vers qui sont très-vifs s'avisent de se tourner ou de changer de place dans les sinus frontaux, ils piquent vivement avec leurs crochets les membranes sensibles dont ces parties sont tapissées, & dans ce moment ils font sentir aux moutons des douleurs bien aiguës, qui sont la cause de ces especes d'accès de vertige ou de frénésie auxquels sont sujets ces animaux, d'ailleurs si pacifiques & si doux. C'est alors qu'on les voit bondir, s'élancer & heurter leurs têtes à diverses reprises contre des arbres, des pierres, &c. Lorsque le ver a pris sa croissance, & que le temps de la métamorphose est arrivé, il sort de la tête du mouton à la faveur de la mucosité que l'animal jette en abondance; il tombe à terre, s'y cache & y subit les métamorphoses qui le conduisent à l'état de mouche qui est une espece d'*oestre*. Voyez ce mot. On prétend en Angleterre que les brebis y périroient, ou du moins auroient la chair tellement remplie de vers d'*oestre*, que l'on ne pourroit en manger, si on ne leur frottoit le dos avec un onguent fait de goudron, de beurre & de sel.

Les MOUCHES A SCIE nous font voir des faits très-curieux. *Voyez ci-après, page 236*. Elles proviennent de fausses chenilles, qui ont beaucoup de ressemblance avec les véritables chenilles. Celles-ci se changent en papillons, au lieu que les fausses chenilles donnent naissance à des mouches.

Les *fausses chenilles*, comme presque tous les autres insectes, passent par trois états très-différens. Au sortir de l'œuf, elles sont dans leur état de fausses chenilles; après un certain temps elles font leurs coques chacune à leur maniere dans lesquelles elles se changent en nymphes;

& enfin de chacune de ces nymphes sort une mouche. On ne distingue ces fausses chenilles qui ont tant de ressemblance avec les véritables chenilles par la variété des couleurs, par la nourriture qu'elles prennent aux dépens de nos arbres les plus précieux, on ne les distingue, dis-je, que par le nombre des pattes. Parmi les especes de vraies chenilles, celles qui en ont le plus grand nombre, n'en ont jamais que seize, ni moins de huit; les fausses chenilles au contraire en ont ou moins de huit ou plus de seize, & ne se métamorphosent jamais en papillon. De plus la tête des fausses chenilles a constamment une forme orbiculaire; elles n'ont de chaque côté de la tête qu'un œil assez gros pour être distingué à la vue simple: les véritables en ont cinq ou six de chaque côté, qu'on ne peut guere voir qu'à la loupe. On peut encore reconnoître plusieurs fausses chenilles par leur attitude singuliere: il y en a qui après leur repas se tiennent roulées comme des serpens, ce que ne font point les véritables chenilles; d'autres tiennent la tête & leurs premieres jambes appliquées sur la tranche des feuilles, & élevant le reste du corps en l'air elles le contournent en cent façons différentes, comme si elles vouloient nous montrer des tours de force: c'est sur-tout sur l'osier, le saule & le rosier que l'on trouve cette espece. Elles dépouillent quelquefois de leurs feuilles les groseillers; elles ne touchent point au fruit, mais la perte des feuilles leur fait un tort égal.

Il est une autre espece de fausse chenille que tout Amateur du jardinage doit s'attacher à connoître pour ne lui point faire de quartier; car elle s'attache sur les feuilles de diverses sortes d'arbres fruitiers, en mange le parenchyme & n'en laisse que le squelette. Cette fausse chenille est fort petite: elle a l'air sale, la peau gluante, la marche lente; lorsqu'elle s'alonge pour marcher, elle ressemble à une petite limace. Ces fausses chenilles sont quelquefois en grand nombre, & se changent en de très-petites mouches à scie.

Plusieurs especes de fausses chenilles entrent en terre pour se métamorphoser; d'autres font des coques pendantes aux arbres. Il y en a une espece qui en fabrique une avec un art digne d'être admiré. Cette coque est composée de deux tissus très-différens; le premier est un réseau très-fort, quoiqu'à mailles très-larges; le tissu intérieur est très-serré, & offre à la nymphe une étoffe douce, polie & convenable à la délicatesse de son corps. Il faut observer que la chenille a ménagé à travers des mailles l'humidité de la terre, dont elle a besoin dans l'état de nymphe.

Dans un terrain trop sec ou trop humide l'insecte périt; aussi est-il très-difficile d'en élever. Il y a bien d'autres especes différentes de fausses chenilles, qu'il seroit trop long de décrire.

Les MOUCHES A SCIE, *tenthredo*, sont toutes en général petites ou de moyenne grandeur, peu farouches, se laissant approcher & même prendre facilement; elles portent leurs aîles croisées sur le corps. Au reste ces mouches different les unes des autres par la couleur; les unes ayant le corps jaune, d'autres verdâtre, d'autres noir; quelques-unes sont de la couleur des abeilles. La partie postérieure de ces especes de mouches est armée d'une scie, qui est redoutable pour nos fruits.

On voit quelquefois au printems tomber en abondance les boutons des fleurs, & on en attribue la cause à des vents froids, mais qui très-souvent n'y ont aucune part. A peine les fleurs des pêchers, poiriers, pommiers, &c. sont-elles développées, qu'on voit ces petites mouches aller se reposer dessus: on s'imagine qu'elles n'en veulent qu'au miel des fleurs & à la rosée, mais elles ne sont-là que pour percer avec leur petite scie le tendre bouton, & glisser un œuf dans le centre du fruit. Les déchirures que leur scie fait dans les fibres & dans les vaisseaux de la jeune plante, ne manquent pas d'en déranger l'économie, & le peu de seve qui y arrive ne sert qu'à la nourriture de la fausse chenille. Lorsque le temps de sa métamorphose approche, c'est aussi celui où la queue du fruit, dont la substance intérieure a été rongée, se desseche, abandonne la branche & tombe avec le fruit. A peine est-il tombé, que la larve ou fausse chenille en sort & entre en terre, où elle se fait une coque, de laquelle s'échappe une mouche à scie. C'est ainsi que plusieurs mouches à scie sont cause que tant de nos fruits tombent après qu'ils ont été noués.

Ce ne sont pas seulement les fruits qui sont exposés à servir de retraite aux œufs & aux embryons des mouches à scie: le bois de presque tous les arbustes leur sert au même usage. Parmi ceux-ci le rosier étant le plus généralement habité par ces animaux, nous choisirons la mouche à scie du rosier par préférence, pour donner une idée de leur manœuvre & de l'instrument donné aux femelles de ces mouches pour cacher leurs œufs dans le bois des arbustes vivans.

La structure de la scie dont ces mouches sont armées est des plus curieuses. Chacune de ces scies est composée, comme celle de la cigale, de deux scies ou lames dentelées, mais elles en different par beaucoup

d'autres circonſtances. Ces ſcies ſont placées à l'extrémité poſtérieure de la mouche, & logées dans une couliſſe formée par deux pieces écailleuſes ; & elles ſont armées de dents, qui ſont elles-mêmes dentelées. De plus, les ſurfaces de ces lames dentelées ſont encore armées de pointes fines & rondes, comme les dents d'un peigne. Cet inſtrument en réunit trois des nôtres ; il eſt ſcie par ſon tranchant, râpe ou lime par ſa ſurface, & poinçon par ſa pointe. Cette double ſcie a encore une propriété que nous avons remarquée dans celle de la cigale ; les deux ſcies agiſſent de concert, mais ſéparément : lorſque la mouche en pouſſe une en avant, elle retire l'autre en arriere ; ainſi il n'y a point de temps perdu. Le temps & la multiplicité des inſtrumens ſont épargnés dans les Ouvrages de la Nature ; c'eſt une leçon dont nos Artiſtes pourroient profiter.

Les *mouches à ſcie* ſe ſervent de cet inſtrument pour faire des entailles aux jeunes branches des arbres, & y pratiquer des retraites ſûres & éloignées de tout danger pour le dépôt de leurs œufs. Il n'y a preſque point de petites branches de roſier qui ne ſervent chaque année à loger un grand nombre de ces œufs. Les endroits où il y en a eu de dépoſés ſont aiſés à reconnoître. Ce ſont des places longues, noirâtres & deſſéchées d'un côté ſeulement, que l'on apperçoit à l'extrémité des jeunes branches.

Dans les beaux jours du printems & de l'été, vers les dix heures du matin, on peut aiſément obſerver ces mouches travaillant à faire des entailles dans les branches du roſier ; elles en font cinq, ſix, huit, quelquefois beaucoup plus, chacune ne devant contenir qu'un œuf. On peut voir à l'œil ſimple la mouche percer dans la branche, mais il faut s'aider d'une loupe pour avoir le plaiſir de voir le jeu alternatif des ſcies. L'ouverture de chaque entaille nouvellement faite, eſt ſemblable à celle d'une ſaignée ; mais de jour en jour on voit les entailles prendre de la convexité, en ſorte qu'à la fin la file des entailles repréſente une file des grains de chapelet. Cette élévation des plaies n'eſt point occaſionnée par le ſuc extravaſé, mais par l'accroiſſement de l'œuf. Cet accroiſſement des œufs, tout extraordinaire qu'il paroît, n'en eſt pas moins vrai ; c'eſt un fait dont on peut s'aſſurer par l'expérience. Pour cet effet il faut prendre une feuille d'un roſier, d'un ſaule ou d'un oſier, ſur laquelle il y ait une plaque d'œufs qui y aient été dépoſés ; car il y a des eſpeces de mouches à ſcie qui, quoique pourvues d'une ſcie, ne

font que dépofer ainfi leurs œufs. Si l'on prend une de ces feuilles, & qu'on la mette dans de l'eau comme on y met des fleurs, on voit les œufs croître à vue d'œil & éclorre ; au contraire fi on laiffe une feuille femblable fur une table, fans lui donner de l'eau, la feuille & les œufs fe defsécheront de compagnie. Ainfi il paroît que l'humidité qui s'exhale de la feuille par la tranfpiration, & qui s'attache à la coque de l'œuf, le pénetre & fert de nourriture à l'embryon.

D'autres efpeces de mouches à fcie emploient plus de force & d'induftrie dans la fabrique de leurs nids. Elles ouvrent tellement la plaie qu'elles font à l'arbriffeau, que les levres en font fort écartées, & les œufs reftent tout à découvert & rangés par paires, comme les grains dans la gouffe de plufieurs plantes. D'autres les placent fur les nervures des feuilles. Quelques-unes dépofent leurs œufs dans un bouton de rofe ; lorfque l'œuf eft éclos, la fauffe chenille s'y enfonce, gagne le centre de la petite branche qui porte le bouton, & pénetre le long de la moëlle en defcendant. On reconnoît qu'une de ces fauffes chenilles s'eft établie dans un bouton de rofe, lorfqu'on y voit une ouverture où font reftés plufieurs petits grains noirs qui font fes excrémens. La *Lettre Hébraïque verte*, ainfi nommée des taches de fon corfelet, eft une des plus jolies mouches à fcie.

MOUCHE-SCORPION ou PANORPE. C'eft un infecte curieux par fa forme & par fa queue menaçante. On voit cette efpece de mouche voltiger dans les prairies. Elle eft longue de fept à huit lignes ; fon corps eft d'un brun noirâtre, jaune fur les côtés ; fa tête eft noire, ornée d'antennes à filets menus, de la longueur de fon corps, compofés de petits anneaux. Elle eft fournie d'une longue trompe, dure comme de la corne, cylindrique, qui fert à l'infecte pour prendre fa nourriture. Ses aîles font longues, blanches, nerveufes & marquées de taches ou de bandes faites en réfeaux & diaphanes. La queue des mâles eft d'une ftructure finguliere ; elle eft articulée & terminée par deux crochets qui la font reffembler à la queue d'un fcorpion, ce qui a fait nommer cet infecte *mouche-fcorpion*. Ces crochets ou pinces de couleur rouffe fervent peut-être au mâle pour retenir fa femelle dans les doux inftans où ils travaillent à la propagation. Comme cette mouche fe trouve aux environs des lieux aquatiques, il y a lieu de croire que le ver dont elle vient, vit dans les eaux.

MOUCHES A TARIERE. *Voyez* CYNIPS.

MOUCHE-TAUREAU VOLANT. On donne improprement le nom de *mouches cornues*, *taurus volans*, à des especes de très-gros scarabées que l'on trouve en Amérique & aux Iles Antilles, & qui sont curieux par la singularité de leurs formes. Ces prétendues *mouches cornues* sont extraordinairement grandes; elles ont pour l'ordinaire deux pouces & demi de longueur depuis le cou jusqu'à la queue, sans compter le cou, la tête & les cornes. Leur corps est ovale, & peut avoir trois pouces & demi de circonférence. Le dos est recouvert d'aîles brunes, verdâtres ou olivâtres, qui ont de la consistance; qui sont lisses, unies, tiquetées de noir, & comme vernissées. Cette paire d'aîles, qui sert d'étuis, en recouvre d'autres qui sont plus fines, plus déliées & plissées, mais que l'insecte déploie lorsqu'il veut voler. Au-dessous de ces aîles membraneuses est encore une autre paire d'aîles blanchâtres, minces comme une vessie de carpe. Avec toutes ces aîles ces mouches n'en volent pas mieux; elles ne font que pirouetter, soit parce que le vent maîtrise ces aîles, soit parce que les mouches n'ont pas assez de force pour les faire agir.

La tête de ces mouches, disons scarabées, ne fait qu'une seule piece avec le cou. La substance qui la compose est dure comme de la corne, noire, polie & luisante comme du jayet. On observe à la tête deux cornes, l'une supérieure & l'autre inférieure. La corne de la partie supérieure est courbe, longue d'environ trois pouces, creuse, de même matiere que le reste de la tête; le dessus de la corne est rond, le dessous est un peu creusé en canal, & est tout garni en dessous d'un petit duvet roussâtre, court, épais & doux comme du velours. La corne inférieure est d'un tiers plus courte que la supérieure, & vient toucher celle-ci sur un des points de sa surface intérieure. Ce scarabée a trois jambes noires de chaque côté, longues d'environ trois pouces, divisées en trois parties, dont la derniere est subdivisée en quatre especes de doigts ou de petites griffes sur lesquelles il s'appuie; il marche assez vîte.

Quelques observations qu'ait pu faire le *P. Labat*, il n'a jamais pu découvrir à quoi servoient ces deux cornes qui ne lui paroissoient avoir d'autres usages que pour la défense de l'animal. La bouche est au-dessous de la corne inférieure; elle est garnie de petites excroissances ou pointes, qui tiennent lieu de dents. Ces scarabées naissent & se nourrissent dans la substance & le cœur des arbres qu'on nomme *bas de soie*. C'est en effet dans ce seul endroit-là qu'on les trouve, & même

ſeulement dans le cœur des arbres qui ſe pourriſſent. Lorſque le *P. Labat* vouloit avoir ces *mouches cornues*, & qu'il n'en trouvoit point dans ces arbres qui commençoient à ſe pourrir, il ne faiſoit qu'y faire donner quelques coups de hache, comme on fait à la Martinique pour avoir des vers palmiſtes ; il étoit enſuite aſſuré d'y trouver des mouches cornues pendant trois ou quatre mois, parce que ces inſectes venoient dépoſer leurs œufs dans ces endroits entr'ouverts.

M. *Le Page du Pratz* dit qu'à la Louiſiane on voit autant de ſortes de mouches, & même plus qu'en France, parce que le pays y eſt beaucoup plus chaud. Le moyen de s'en garantir, ſelon ce Voyageur, eſt de brûler dans les appartemens tant ſoit peu de ſoufre le matin & le ſoir, de deux jours en deux jours ſeulement. Ces ſortes d'inſectes ont l'odorat fin, & ne reviennent que plus de huit jours après. L'île de Cayenne abonde tellement en mouches & en inſectes de toutes eſpeces, qu'elle pourroit être nommée l'*île des inſectes*.

MOUCHES DE TEIGNES AQUATIQUES. *Voyez à l'article* TEIGNES AQUATIQUES.

MOUCHES DES TRUFFES. C'eſt une mouche à deux aîles, qui eſt munie d'une trompe charnue & qui n'a point de dents. Elle dépoſe ſes œufs dans les endroits où il y a des truffes, parce que c'eſt la nourriture appropriée aux vers qui en naiſſent. Ces vers qui ſont blancs & preſque tranſparens, rongent les truffes, ſe nourriſſent de ce mets délicat, & s'y transforment en mouches dont tout le corps eſt recouvert de poils longs, gros, roides. La couleur de leur corſelet & celle du corps eſt rougeâtre, pointillée de brun. On peut même reconnoître les endroits où les truffes ſont cachées ſous terre, en obſervant ſi l'on ne voit point voltiger au-deſſus de la ſurface de la terre de ces petits eſſaims de mouches. *Voyez l'article* VERS DES TRUFFES, & TRUFFE *à la ſuite du mot* CHAMPIGNON.

MOUCHES DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES. Elles ſont extrêmement velues comme les bourdons ; elles ſont comme eux un grand bruit en volant, mais elles n'ont que la bouche & deux aîles, au lieu que les bourdons ont quatre aîles & une trompe. C'eſt ſur les taureaux, les vaches, les bœufs, les cerfs que cette mouche hardie va dépoſer ſes œufs. Les daims, les chameaux, & même les rhennes n'en ſont point exempts. Elle ſe gliſſe ſous leur poil, & avec un inſtrument qu'elle porte au derriere, & qu'on pourroit comparer à un biſtouri, elle fait une

une ouverture dans la peau de l'animal & y introduit ſes œufs ou ſes vers, car on ignore ſi elle eſt ovipare ou vivipare. Ce biſtouri ou cette tariere eſt d'une ſtructure merveilleuſe : c'eſt un cylindre écailleux compoſé de quatre tuyaux qui s'alongent à la maniere des lunettes ; le dernier eſt terminé par trois crochets, dont la mouche ſe ſert pour percer le cuir épais de l'animal. Le plus ſouvent cette piqûre ne paroît point inquiéter ces quadrupedes ; mais ſi quelquefois la mouche, perçant trop loin, attaque quelque filet nerveux, alors la bête à cornes fait des gambades, ſe met à courir çà & là de toutes ſes forces & entre en fureur. Auſſi-tôt que l'inſecte éclos ou naiſſant commence à ſucer les liqueurs qui rempliſſent la plaie, la partie piquée s'enfle & s'éleve comme une boſſe ; les plus groſſes ont environ ſeize à dix-ſept lignes de diametre à leur baſe, & un pouce & un peu plus de hauteur. A peine ces boſſes ſont-elles ſenſibles avant le commencement de l'hiver & pendant l'hiver même, quoiqu'elles aient été faites dès l'automne précédent.

Les gens de la campagne ſavent que les vers de ces boſſes ou tumeurs viennent d'une mouche, mais ils ſe trompent ſur l'eſpece. Ils ſont perſuadés qu'ils viennent de cette mouche cruelle qu'on nomme *taon*, qui tire avec acharnement le ſang des veines des animaux ; au lieu que celle qui occaſionne les tumeurs n'a que ſon coup de biſtouri, qui n'eſt ordinairement pas douloureux, d'ailleurs nul aiguillon ni aucun inſtrument propre à pomper le ſang. C'eſt ordinairement ſur les jeunes bêtes à cornes qu'on trouve ces tumeurs, mais très-rarement ſur les vieilles. On voit quelquefois juſqu'à trente ou quarante de ces tumeurs ; c'eſt particuliérement ſur les bêtes à cornes qui vivent dans les pays de bois, qu'on remarque ces boſſes ; ce qui donne lieu de penſer que les mouches qui les occaſionnent, ſont habitantes des forêts.

Il paroît que les vers qui habitent ces tumeurs ne font point de mal à leur hôte, car l'animal ne s'en porte pas moins bien, ne maigrit point, & conſerve tout ſon appétit ; il y a même des payſans qui préferent les jeunes bêtes qui ont de ces boſſes à celles qui n'en ont pas ; l'expérience leur ayant appris qu'elles méritent cette préférence. On peut penſer que toutes ces plaies font ſur l'animal l'effet des cauteres, qui ſont plus utiles que nuiſibles en faiſant couler les humeurs extérieurement. Lorſque le ver eſt arrivé à ſa groſſeur, il ſort par l'ouverture qu'il fait à la boſſe ou tumeur, & ſe laiſſe tomber à terre. Il eſt digne de remarque, que

c'eſt toujours le matin qu'il prend ſon temps après que les fraîcheurs de la nuit ſont paſſées, & avant que la grande chaleur du jour ſoit arrivée; comme s'il prévoyoit que la fraîcheur de l'air l'engourdiroit, & que la chaleur le deſſécheroit ſi elle le trouvoit en route. Le ver ſe fourre dans quelque trou ou ſous quelque pierre, où il ſubit ſes métamorphoſes. Sa peau ſe durcit & devient une boîte ou coque très-ſolide, dans laquelle il ſe change en nymphe, & la nymphe paſſe enſuite à l'état de mouche, qui eſt une eſpece d'*oeſtre* : voyez ce mot. Comme cette coque a la dureté de la corne & l'épaiſſeur du marroquin, la Nature a préparé une iſſue à la mouche qui en doit ſortir. Il y a du côté de la tête une petite portion de la coque en maniere de calote qui n'eſt que comme rapportée, & qui ne tient dans tout ſon contour que par le moyen d'un cordon très-fragile, lequel ſe caſſe au premier coup de tête que l'oeſtre lui fait éprouver. Le cordon étant caſſé, la porte tombe, la priſon s'ouvre & l'animal eſt en liberté : il va voltiger dans les airs, & s'établit dans les lieux fréquentés par les beſtiaux.

MOUCHE VÉGÉTANTE DES CARAÏBES ou MOUCHE-PLANTE. Nom donné à la nymphe morte & deſſéchée d'une eſpece de cigale ou d'abeille nouvellement apportée de Saint-Domingue & de Cuba, & qui porte ſur ſon crâne une eſpece de champignon, *clavaria fungus ſobolifera*, long d'un pouce & davantage. Quelquefois auſſi le fungus ſort du dos de la nymphe; dans l'une & l'autre poſition les curieux regardent cet accident comme une production qui offre tout à la fois le végétal & l'animal liés enſemble; Meſſieurs *Needham* & *Fougeroux* ont déja parlé de cette ſingularité que l'on voit aujourd'hui dans la plupart des cabinets de l'Europe. Il paroît qu'on peut attribuer la cauſe de cette végétation à la nature même des graines de la plante, qui ſemblables à certains fungus ne levent jamais en pleine terre, mais ſeulement ſur la corne des chevaux morts. Le *clavaria militaris crocea* fournit en Europe le même phénomene. On peut conſulter la Lettre de M. *Muller* à M. *Buchner* ſur la *mouche végétale d'Europe*. M. *Watſon* dit, dans les *Tranſactions Philoſophiques*, que les mouches végétantes des Caraïbes ſe trouvent dans la Dominique, s'enterrent dans le mois de Mai, & commencent à ſe métamorphoſer en Juin. Le petit arbriſſeau qui en naît, dit-il, reſſemble à une branche de corail; il croît juſqu'à la hauteur de trois pouces, & porte pluſieurs petites gouſſes où naiſſent certains vers qui ſe métamorphoſent enſuite en mouches. Le fait véritable, d'après les Obſervations

de M. *Hill* & la plupart des Auteurs, eſt que des cigales qui ſont fort communes tant à la Dominique qu'à la Martinique, s'enterrent dans leur état de nymphe ſous les feuilles mortes, pour attendre leur métamorphoſe : ſi le temps n'eſt pas favorable, il périt un grand nombre de ces inſectes ; alors les ſemences de *clavaria* s'attachent aux cadavres, & ſe développent à-peu-près ou de même qu'il eſt dit ci-deſſus, comme le *fungus ex pede equino* qui vient ſur la corne des chevaux morts. Les vers qui, ſuivant M. *Watſon*, ſortent des gouſſes, ſont des vers qui rongent la tête des *clavaria :* on voit quelquefois croître ſur ces cigales une eſpece de *fucus* formé de longs filets blancs & ſoyeux qui recouvrent tout le corps de l'inſecte, & le débordent de ſept à huit lignes deſſus & deſſous le ventre. Cette obſervation tend à confirmer qu'il y a des plantes qui vivent ſur les cadavres de quelques animaux ; que celles qu'on connoît ſont preſque toutes du genre des *fungus ;* que même quelques-unes viennent ſur les animaux vivans.

On pourroit peut-être s'étonner de la conſtance avec laquelle le clavaria ſemble s'attacher par préférence aux nymphes des cigales dans l'Amérique, & de ce que dans les autres pays où ces inſectes ſe multiplient, on ne trouve point cette plante ſur elles ni ſur leurs nymphes ; mais pour peu qu'on y faſſe réflexion, on verra aiſément que rien n'eſt plus naturel. Ces plantes ſont du genre des paraſites, & on ſait que chaque paraſite affecte de s'attacher à une eſpece de plante déterminée ; il n'eſt donc pas étonnant que celle-ci s'attache par préférence à une même eſpece d'inſectes. Il eſt auſſi facile de voir que le grand nombre de ces nymphes, qui ſe trouve en Amérique, & les circonſtances du climat & de l'endroit, y rendent cette eſpece de phénomene très-commun, quoiqu'on ne l'obſerve pas dans les contrées de l'Europe où il y a le plus de cigales.

M. *le Lat* a remarqué ſur la tête d'une jeune abeille, entre les deux antennes & près de leur inſertion, dans la partie écailleuſe & antérieure de la tête, un corps, qui obſervé à la loupe & à l'œil nu, paroiſſoit compoſé de quatre petits pédicules jaunes d'une ligne de long, terminés chacun à leur ſommet par un bouton d'un jaune verdâtre ; les pédicules étoient à demi tranſparens, d'une conſiſtance molle, flexible; les boutons paroiſſent à l'œil opaques & ſolides, mais vus à la loupe, on reconnoiſſoit que c'é oit des eſpeces de houppes compoſées de petits fleurons ou d'excroiſſances véſiculaires, alongées, raſſemblées en boule. Étoient-

ce encore des champignons en massue, du genre des *clavaria*, semblables à ceux qui croissent sur les nymphes de la petite cigale Caraïbe, nommée improprement *mouche végétante?* Mais qu'il nous soit permis de répéter qu'ici cette production étoit sur un animal vivant; cette petite observation dont il n'est point parlé dans les Naturalistes, mérite toujours d'être constatée, parce qu'il n'est point de petits faits dans la nature, qui ne puissent devenir intéressans, ou par eux-mêmes ou par leur comparaison avec d'autres. Le même fait a déjà été remarqué sur une mouche à miel, il y a deux ans, par M. *Bruyset* fils, de Lyon.

MOUCHES DU VINAIGRE. *Voyez* VERS DU VINAIGRE.

MOUCHEROLLE. *Voyez* GOBEUR DE MOUCHES.

MOUCHERON, *culex*, est un insecte long & mollasse, qui est du genre des mouches: il a six jambes très-longues, courbées en dehors, dont les deux de derriere sont plus hautes que les autres. Son ventre est formé de neuf lames ou anneaux: il a la tête petite, les yeux noirs, & au-dessus deux antennes barbues; au lieu de bouche il a une trompe pointue, dure & creuse, avec laquelle il perce la peau, & suce le sang des animaux, & sur-tout celui de l'homme, dont il paroît le plus avide, & dont il se remplit jusqu'à ce que son corps devienne roide à force d'être plein & étendu. Sa poitrine est large & élevée, & d'une couleur verdâtre.

Les moucherons, disent *Goëdard* & *Wagnerus*, se retirent en grand nombre dans les citernes lorsque l'hiver approche, & déposent sur les plantes aquatiques, dit M. d'*Hursseau*, de petits œufs jaunâtres, qu'ils y collent avec une forte glu. *Voyez la* Micrographie d'*Hook*. Ces œufs étant échauffés par la chaleur du soleil dans le mois de Juin suivant, il en sort de petits vers jaunâtres ou rougeâtres, ronds, menus, composés de treize anneaux, & dont la tête est rouge: ils n'ont que deux pattes placées sous le premier anneau. Ces petits vermisseaux sanguins se nourrissent vraisemblablement de quelques petits animaux qui se trouvent sur la superficie des eaux. *Goëdard* les nomme *poux aquatiques*. Ces vermisseaux, au bout d'onze mois, se rassemblent en grand nombre & comme en peloton: ils font de grands mouvemens dans l'eau; ensuite il sort de leur corps un suc gluant qui leur sert à construire de petites coques molles & visqueuses qu'ils attachent aux plantes aquatiques, & dans lesquelles ils se renferment comme dans une sorte d'étui. Lorsqu'ils

ont acquis une certaine grosseur, & que leur corps est devenu d'un brun verdâtre, comme les feuilles des plantes qui leur ont servi de nourriture, alors la métamorphose se fait; & de cet amas il sort une quantité prodigieuse de moucherons qui se mettent aussi-tôt à voler, & se répandent de tous côtés pour sucer le sang des animaux.

Cet insecte fait un bruit assez aigu en voltigeant; ce bruit est proportionné à la force & à l'étendue des aîles : c'est ainsi que le bruit que fait le frelon est plus sensible que celui des mouches, parce que les aîles du premier ont plus de consistance; c'est par la même raison que les aîles des scarabées étant crustacées, le bruit que leur mouvement excite est encore plus fort; tandis que celles du moucheron étant plus petites, elles ne peuvent produire dans l'air que de petits sons aigus : enfin c'est encore par la même raison que le mouvement des aîles des papillons est absolument sourd, parce que les membranes qui les forment sont farineuses, & revêtues d'une espece de duvet. *Goëdard* dit que l'aiguillon des moucherons mâles a plus de force que celui des femelles.

Toutes les sortes de moucherons, soit panachés, soit ceux que l'on nomme *sauteurs*, les *faux pucerons du figuier* ou *du buis*, sont des insectes fort incommodes : ils se rassasient de notre sang jusqu'à en regorger. Ces deux dernieres especes, dont M. *de Réaumur* a fait mention, *Mémoire X*, *Tome III*, portent leurs aîles en toit fort aigu. Les nervures de leurs aîles paroissent composées de carreaux de talc, de figure irréguliere & encadrés : le milieu des deux dernieres jambes est ordinairement posé parallélement à la longueur du corps.

MOUCHET ou ÉMOUCHET. C'est le *tiercelet* & le mâle de l'*épervier*. Voyez ce mot.

MOUCIEU. *Voyez à l'article* GALERE.

MOUETTE ou MAUVE, *gavia*. Nom donné à plusieurs especes d'oiseaux aquatiques, qui sont *macropteres*, c'est-à-dire, qui ont les aîles longues; leurs pieds sont courts & palmés, selon quelques Ornithologistes. Plusieurs especes de mouettes ont à la mâchoire inférieure, comme un article ou éminence. Certaines especes ont les deux mâchoires droites; quelques-unes ont la queue égale, d'autres l'ont fourchue; les unes ont trois doigts devant, & n'en ont point derriere; d'autres en ont quatre, trois devant & un derriere.

Les marques caractéristiques des mouettes, sont d'avoir un bec

fort, long, étroit, pointu, courbé à l'extrémité: dans les petites especes, il est plus droit. Cet oiseau est du même genre du goiland. La mouette a les narines oblongues, les aîles longues & fortes; les pieds petits & palmés; les ongles ordinairement garnis d'un tubercule charnu; le corps menu, très-emplumé, & souvent de couleur blanchâtre ou cendrée. En général cette famille d'oiseaux est peu charnue, toujours volant, toujours affamée, & se nourrit de poissons plats: ils volent communément en troupe, même pour aller chercher à vivre; il y en a de la grandeur d'un oison, & d'autres de la grandeur d'un pigeon: ils ressemblent à l'hirondelle de mer, & c'est sur le bord des mers qu'on en trouve beaucoup. En Irlande, on les voit voler par milliers autour des marais, des fleuves & des prairies humides.

La mouette est fort criarde lorsqu'elle fait ses petits: elle vole çà & là, & crie contre les hommes & les animaux qui approchent de son nid; d'où est venu le proverbe *larus parturit*, quand on veut parler d'un homme qui ne fait que babiller. Son nid est contre terre dans les landes, parmi les bruyeres, proche de la mer, souvent sur les rochers dans les petites Isles: cet oiseau pond en Octobre & en Novembre. Ses œufs sont excellens, gros comme ceux de la canne: le blanc de ces œufs ne se durcit point, dit-on, dans l'eau bouillante comme celui des autres œufs: il reste toujours comme une gelée. La coque des œufs de quelques sortes de mouettes, est toute blanche; d'autres sont parsemés d'un grand nombre de taches. Les mouettes ont une inimitié déclarée contre les cannes & canards. On croît que ces oiseaux sont de passage; il n'est cependant pas difficile d'en apprivoiser quelques especes, que l'on nourrit de tripailles, de chair & de poisson.

Les mouettes les plus connues sont, le *cataracte*, espece de *goiland brun*, la *mauve* du Havre, le *gavian*, la *mouette à pieds fendus*, la *mouette blanche*, celle qui est *brune*, la petite *mouette* d'Irlande, la grande *mouette noire & blanche*, qui est la *religieuse*, enfin la grande *mouette grise*, grande & petite especes, la *mouette cendrée*. La *mouette rieuse*, *gravia ridibunda*, ainsi appellée de ce que son chant imite le rire d'une femme.

Il y a des gens qui, au rapport de *Ray*, prétendent que la mouette grise a coutume de harceler & d'effrayer les alouettes de mer, jusqu'à ce qu'elles fientent de peur: alors elle attrape leurs excrémens avant qu'ils tombent dans l'eau, & les dévore avec avidité comme un mets délicieux; mais *Albin* croit, avec beaucoup plus de vraisemblance,

que cette mouette leur enleve le poiſſon qu'elles viennent d'attraper, en les forçant de le dégorger. Il a vu quelque choſe de ſemblable dans les Indes Occidentales, où il y a un oiſeau nommé le *vaiſſeau de guerre*, qui dès qu'un autre oiſeau a ſaiſi ſa proie, le harcele juſqu'à l'obliger de la dégorger, & il ne manque pas de l'attraper enſuite dans l'air. M. *Anderſon* dit qu'il y a une grande mouette de mer qui fait adroitement tirer de l'eau un poiſſon excellent, connu en Iſlande ſous le nom de *runmagen*. Cette mouette, qui a la figure d'un corbeau, n'a pas plutôt pris ſon poiſſon, qu'elle l'apporte à terre, où elle mange le foie, & laiſſe le reſte. Les payſans ne manquent pas de profiter de ces captures, & ils inſtruiſent même leurs enfans à courir promptement ſur la mouette, auſſi-tôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever ſa proie. *Voyez* STRUND-JAGER.

Les Européens du Cap tuent pluſieurs milliers de mouettes toutes les années pour avoir leurs plumes, qui ſont fort fines, & qui valent beaucoup mieux pour les lits que celle d'oie : c'eſt auſſi l'uſage qu'on en fait au Cap, dit *Kolbe*.

L'oiſeau que les Riverains de la Loire appellent *falcorde* ou *poule d'eau*, n'eſt qu'une eſpece de mouette, marquée de taches blanches & noires: elle ſe trouve communément en automne dans ces parages, où l'on dit que ſa préſence eſt un augure de la crue prochaine de la riviere. On a remarqué que les mouettes griſes cendrées ſont les jeunes, & que les blanches ſont les vieilles. Le *jean-vengenten*, que les Hollandois apportent de l'Afrique, eſt auſſi une ſorte de mouette.

MOUFFETTE ou MOFETTE. *Voyez cet article à la ſuite du mot* EXHALAISONS.

MOUFFETTES. M. *de Buffon* déſigne ſous ce nom générique, trois ou quatre eſpeces d'animaux, qui renferment & répandent, lorſqu'ils ſont inquiétés, une odeur ſi forte & ſi mauvaiſe, qu'elle ſuffoque, comme la vapeur ſouterraine qu'on nomme *mouffette*. Ces animaux qui ſe trouvent dans toute l'étendue de l'Amérique Méridionale & tempérée, ont été déſignés indiſtinctement par les Voyageurs, ſous les noms de *puans*, *bêtes puantes*, *enfans du Diable* : M. *de Buffon* en diſtingue quatre eſpeces ſous les noms de *coaſe*, *conépate*, *chinche* & *zorille* ; les deux dernieres appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique Méridionale, & pourroient bien, dit-il, n'être que deux variétés, & non pas deux eſpeces différentes, Les deux premieres ſont du climat

tempéré de la Nouvelle Espagne, de la Louisiane, des Illinois & de la Caroline, &c. & lui paroissent être deux especes distinctes & différentes des deux autres, sur-tout le coase, qui a le caractere particulier de ne porter que quatre ongles aux pieds de devant, tandis que que tous les autres en ont cinq ; mais au reste ces animaux ont tous à-peu-près la même figure, le même instinct, la même mauvaise odeur, & ne different, pour ainsi dire, que par les couleurs & la longueur du poil ; le *coase* est d'une couleur brune assez uniforme, & n'a pas la queue touffue comme les autres ; le *conépate* a sur un fond de poil noir cinq bandes blanches, qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue ; le *chinche* est blanc sur le dos & noir sur les flancs, avec la tête toute noire, à l'exception d'une bande blanche, qui s'étend depuis le chignon jusqu'au chanfrein du nez ; sa queue est très-touffue & fournie de très-longs poils blancs, mêlés d'un peu de noir. Le *zorille* connu sur les bords de l'*Orénoque*, sous le nom de *mapurita*, paroît être d'une espece plus petite ; il a néanmoins la queue tout aussi belle & aussi fournie que le *chinche*, dont il differe par la disposition des taches de sa robe ; elle est d'un fond noir, sur lequel s'étendent longitudinalement des bandes blanches depuis la tête jusqu'au milieu du dos, & d'autres especes de bandes blanches transversalement sur les reins. La croupe & l'origine de la queue qui est noire jusqu'au milieu de sa longueur, est blanche depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, au lieu que celle du *chinche* est par-tout de la même couleur. Tous ces animaux sont à-peu-près de la même figure & de la même grandeur que le *putois d'Europe ;* ils lui ressemblent encore par les habitudes naturelles, & les résultats physiques de leur organisation sont aussi les mêmes. Le putois est de tous les animaux de ce Continent celui qui répand la plus mauvaise odeur, elle est seulement plus exaltée dans les mouffettes, dont les especes ou variétés sont nombreuses en Amérique, au lieu que le putois est le seul de la sienne dans l'ancien Continent.

MOUFLON. Espece d'animal qui se trouve en Russie, dans la Sibérie Méridionale, dans la Grece, les Isles de Sardaigne, de Corse, & qui paroît être la souche primitive de toutes nos brebis, l'animal sortant des mains de la Nature ; aussi à l'extérieur paroît-il d'abord différer beaucoup de nos brebis.

M. *de Buffon*, qui a fait des recherches sur cet objet, nous dit que le mouflon existe dans l'état de nature : il subsiste & se multiplie sans

le ſecours de l'homme; il reſſemble, plus qu'aucun autre animal ſauvage, à toutes les brebis domeſtiques: il eſt plus vif, plus fort & plus léger qu'aucun d'entr'eux: il a la tête, le front, les yeux & toute la face du belier: il lui reſſemble auſſi par la forme des cornes, & par l'habitude entiere du corps, enfin il produit avec la brebis domeſtique; ce qui ſeul ſuffiroit pour démontrer qu'il eſt de la même eſpece, & qu'il en eſt la ſouche (*a*). La ſeule diſconvenance qu'il y ait entre le mouflon & nos brebis, c'eſt qu'il eſt couvert de poil & non de laine; mais les obſervations apprennent qu'on ne doit point regarder la laine dans les brebis domeſtiques, comme un caractere eſſentiel. La laine n'eſt qu'une production occaſionnée par le climat tempéré; car ces mêmes brebis tranſportées dans les pays chauds, y perdent leur laine, s'y couvrent de poils, & tranſportées dans des pays très-froids, leur laine y devient auſſi groſſiere & auſſi rude que du poil; dès-lors il n'eſt pas étonnant que la brebis originaire, la brebis primitive & ſauvage, qui a dû ſouffrir le froid & le chaud, vivre & ſe multiplier ſans abri dans les bois, ne ſoit pas couverte d'une laine qu'elle auroit bientôt perdue dans les brouſſailles, d'une laine que l'expoſition à l'air & l'intempérie des ſaiſons auroient en peu de temps altérée & changée de nature; d'ailleurs, continue M. *de Buffon*, lorſqu'on fait accoupler le bouc avec la brebis domeſtique, le produit eſt une eſpece de *mouflon;* car c'eſt un agneau couvert de poil: ce n'eſt point un mulet infécond, c'eſt un *métis* qui remonte à l'eſpece originaire, & qui paroît indiquer que nos chevres & nos brebis domeſtiques ont quelque choſe de commun dans leur origine; & comme nous avons reconnu par expérience, que le bouc produit aiſément avec la brebis, mais que le belier ne produit pas avec la chevre, il n'eſt pas douteux que dans ces animaux, toujours conſidérés dans leur état de dégénération & de domeſticité, la chevre ne ſoit l'eſpece dominante, & la brebis l'eſpece ſubordonnée, puiſque le bouc agit avec puiſſance ſur la brebis, & que le belier eſt impuiſſant à produire avec la chevre: ainſi notre brebis domeſtique eſt une eſpece bien plus dégénérée que celle de la chevre, & il y a tout lieu de croire que ſi l'on donnoit à la chevre le mouflon au lieu du belier domeſtique,

(*a*) M. *Haller* dit que le mouflon retrouvé en abondance en Corſe ne paroît avoir du mouton que les cornes; il a, dit-il, l'agilité, le port & les morves du chamois. *Dict. d'Hiſt. Nat. de* Bomare, *commenté à Yverdon.*

elle produiroit des chevreaux qui remonteroient à l'espece de la chevre, comme les agneaux produits par le bouc & la brebis, remontent à l'espece du belier.

On voit de ces *mouflons* ou *moutons sauvages* dans les montagnes de la Sibérie méridionale; on les nomme *argali* dans ces pays; les plus gros approchent de la taille d'un *daim*, leurs cornes naissent au-dessus & tout près des yeux, droit devant les oreilles; elles se courbent d'abord en arriere, & ensuite en avant; l'extrémité est tournée un peu en haut & en dehors; depuis leur naissance jusqu'à-peu-près de la moitié, elles forment des rides. C'est dans ces cornes que réside toute la force de l'animal. Les habitans des montagnes disent que ces animaux se battent souvent les uns contre les autres, en se heurtant cornes contre cornes.

On peut juger de la force de ces quadrupedes, & par conséquent des moyens de se défendre que leur a donnés la Nature, lorsqu'on réfléchit quelle force ces animaux doivent employer, puisque dans leurs combats ils se brisent leurs cornes (Le mouflon qui se voit dans la ménagerie de Chantilly, a cassé net un des barreaux de fer de sa grille, en voulant donner un coup de tête à un homme qui l'agaçoit: ce barreau étoit carré, & large de dix-huit lignes sur toutes les faces). Les cornes sont en effet à leur origine de la grosseur du poignet, & on prétend qu'il y a de ces armes qui, mesurées dans toute leur étendue, ont plus d'une aune de longueur. Il est aisé de juger par cette comparaison combien l'espece des animaux domestiques, en passant par la main de l'homme, & en changeant de climat, a été modifiée, altérée, changée.

Tout concourt à prouver d'une maniere évidente la modification occasionnée par les climats, & combien le même animal paroît différent de ceux qui sont les souches primitives. On voit en Islande une race de brebis à plusieurs cornes, à queue courte, à laine dure & épaisse, au-dessous de laquelle, comme dans presque tous les pays du Nord, se trouve une seconde fourrure d'un laine plus fine, plus douce, plus touffue. Dans les pays chauds au contraire, on ne voit ordinairement que des brebis à queue longue & à courtes cornes, dont les unes sont couvertes de laine, les autres de poils, & d'autres encore de poils mêlés de laine. La premiere de ces brebis des pays chauds est celle que l'on appelle communément *mouton de Barbarie*, *mouton d'Arabie*, laquelle ressemble entiérement à notre brebis domestique; à l'exception de la queue, qui est si fort chargée de graisse, que souvent elle est large de

plus d'un pied & pese jusqu'à vingt livres. Dans cette race de brebis à grosse queue, il s'en trouve qui ont la queue si longue & si pesante, qu'on leur donne une petite brouette pour la soutenir en marchant. Cette même brebis dans le Levant est couverte d'une très-belle laine, & à Madagascar & aux Indes elle est couverte de poils. Dans ces moutons de Barbarie toute la graisse, qui ordinairement dans les moutons se porte aux reins, descend dans leur queue ; c'est au climat, à la nourriture & aux soins de l'homme qu'on doit rapporter cette variété ; car ces brebis sont domestiques comme les nôtres, & exigent même plus de soin & de ménagement.

Le mouflon ou mouton sauvage que l'on trouve en grand nombre dans la Sibérie méridionale, paroît plus fort, plus vigoureux que les autres qu'on trouve aussi dans la Grece, dans les îles de Chypre, de Sardaigne & de Corse. Cet animal a donc pu, dit M. *de Buffon*, peupler également le Nord & le Midi ; & sa postérité devenue domestique, après avoir long-temps subi les maux de cet état, aura dégénéré & pris, suivant les différens traitemens & les climats divers, des caracteres relatifs, de nouvelles habitudes de corps, qui s'étant ensuite perpétuées par les générations, ont formé notre brebis domestique, & toutes les autres races de brebis qu'on voit sur le Continent. *Voyez les articles* BELIER & AGNEAU.

MOULARD ou MOLÉE, est la terre cimolée des Ouvriers : celle qui est naturelle est une sorte de *smectis* ou *argile à foulons ;* mais celle qui est d'un grand usage chez les Teinturiers, les Corroyeurs & les Peaussiers, se trouve dans le fond des auges des Couteliers ou Rémouleurs : elle est produite par le frottement du fer sur le grès lorsqu'ils aiguisent leurs ustensiles sur la roue. Cette espece de moulard est aussi d'usage en Médecine : on l'estime astringent.

MOULE ou MOUCLE, *mytulus seu musculus.* Nom donné à un genre de coquillages bivalves de mer, de riviere & d'étang. On en distingue plusieurs especes de mer, qui sont très-connues des Curieux. En général les moules sont oblongues, en les considérant de la tête au bord opposé ; les deux valves sont constamment égales, leur forme est convexe, quelquefois large vers le bas, & finissant en pointe aux sommets. Il y en a de remarquables par leur belle nacre intérieure, & les perles qu'on y trouve quelquefois. On les distingue en trois sous-genres : 1°. en *moules proprement dites*, dont les valves ferment exactement, & dont un des

côtés eſt preſque droit, tandis que l'autre & l'extrémité inférieure ſont arrondis. Il y a la *moule des papous*, dont la couleur eſt violette & roſe, de forme très-bombée, boſſue par les ſommets, d'où naiſſent deux avances arrondies en portion de cercle; la *moule du Détroit de Magellan*, ſinguliere par ſa couleur aurore, nacrée d'un bel orient, ondée de taches violettes, offrant aux yeux tant en dehors qu'en dedans, quand elle eſt dépouillée de ſa pellicule, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les Indiens joignent & aſſujettiſſent enſemble les deux valves de cette coquille par une bordure d'écaille, & forment ainſi une tabatiere à goulot, laquelle reſſemble aſſez à nos *poires à poudre*. La *moule de Rio de la Plata* dont la robe eſt violette-noire jouant l'opale; la moule appellée la *gueule de ſouris*, par rapport à ſa forme pointue & à ſa couleur griſe, tachetée de violet, & dont les bords ſont de couleur de roſe; la *moule d'Alger*, qui eſt couleur d'agate, avec une nacre vineuſe; la grande *moule bleue* des parages du Languedoc; le *caïeu* des côtes de Normandie. 2°. Les *moules cylindriques*, dont les valves ſont fort longues, à-peu-près également larges des deux bouts, & qui ſe joignent très-exactement: telles ſont les *dattes de mer*, improprement appellées *pholades bivalves*, leur coque n'eſt pas fort épaiſſe. L'eſpece connue ſous le nom de *moule arboriſée*, eſt même très-mince, nacrée en dedans, un peu applatie vers l'un des bouts, ſa robe eſt partie fauve, & partie chargée d'un deſſin en réſeau très-fin & plus coloré. 3°. Les *moules triangulaires*, nommées particuliérement *pinnes marines*, dont la forme eſt applatie, à-peu-près triangulaire iſocele, & dont les valves ne ferment point exactement. M. *Adanſon* fait un genre particulier de cette derniere moule ſous le nom de *jambonneau*, voyez ce mot. A l'égard des *tellines*, c'eſt un genre qui compoſe la ſixieme famille des *coquilles bivalves*: voyez TELLINE.

Décrivons maintenant la moule de mer, vulgairement appellée *cailleu* ou *cayeu*. C'eſt un ver teſtacée, connu de tout le monde, oblong, plus ou moins gros, d'une figure informe ou approchante de celle d'un petit muſcle, d'où lui eſt peut-être venu ſon nom latin, *muſculus*. L'animal eſt tendre, blanchâtre, une peu frangé ſur ſes bords, nageant dans une eau ſalée, délicat & fort bon à manger, renfermé dans une coquille à deux battans, aſſez minces, convexes, & d'un bleu noirâtre en dehors, concaves & d'un bleu blanchâtre en dedans, ordinairement liſſes des deux côtés, quelquefois chargés de vers à tuyaux ou de glands marins.

On apperçoit à travers les valves de petites veines ou lignes bleues. La coquille est large, tranchante à sa base, arrondie & finissant en pointe au sommet, où est placé le ligament qui unit ensemble les deux pieces, d'une assez ample capacité, & de figure rhomboïde. M. *Van-Heyde*, Médecin, a fait une exacte anatomie des moules : il a observé qu'elles ont une langue, de la graisse, des intestins, un foie, des cornes comme les limaces. Il y a dans toutes ces parties un mouvement de vibration, que M. *Van-Heyde* appelle *mouvement radieux.* Ajoutons que l'hermaphrodisme de la moule est tel que ce ver testacée se multiplie indépendamment d'un autre animal de son espece, & est lui seul le pere & la mere de ce qui vient de lui. Cet animal étonnant, ainsi que toutes les moules, se ferme par la contraction de deux gros muscles fibreux, qui sont intérieurement attachés à chaque bout de coquilles, & ces coquilles sont bordées tout autour d'une membrane ou épiderme qui s'appliquent si exactement l'une contre l'autre quand elles sont mouillées, que la moindre goutte d'eau ne pourroit sortir de la moule. Les moules respirent l'eau comme les poissons : si elles sont couvertes de peu d'eau, on voit un petit mouvement circulaire au-dessus du talon de la coquille ; quelques momens après, elles rejettent l'eau d'un seul coup par l'autre bout de la coquille.

M. *de Réaumur*, dans un *Mémoire sur le mouvement progressif de diverses especes de coquillages*, nous apprend que les moules de mer, quoique communément attachées aux pierres, ou les unes aux autres par différens filamens, ne laissent pas cependant d'avoir la faculté de se mouvoir. Pour le prouver, il rapporte que dans le temps où il ne fait pas assez chaud pour tirer du sel des marais salans, les Pêcheurs jettent quelquefois dans ces marais des moules qu'ils ont prises au bord de la mer ; ils prétendent par-là rendre leur chair plus délicate, en les faisant vivre dans une eau qui devient tous les jours moins salée, parce qu'elle reçoit celle de la pluie. Les pêcheurs jettent les moules séparées les unes des autres & à diverses distances ; mais lorsqu'ils vont les pêcher ensuite, ils les trouvent assemblés en gros paquets. Pour se rapprocher ainsi, il a donc fallu que les moules se meuvent ; mais il reste à savoir quelle partie elles emploient à cet usage. Pour s'en instruire, il ne faut qu'ouvrir la coquille d'une moule par le côté opposé de sa charniere ; rien ne paroît alors plus distinctement qu'une certaine partie noire, brunâtre & longuette, placée dans le milieu de la moule. On se fera une image assez

ressemblante de la figure de cette partie, en concevant celle de la langue d'un animal. C'est cette partie qu'on peut appeller la *jambe* ou plutôt le *bras de la moule*, puisqu'elle se traîne par son moyen plutôt qu'elle ne marche. Quand la moule se prépare à changer de place, elle commence par entr'ouvrir sa coquille; ensuite on voit paroître sur ses bords le bout de la jambe, qu'elle alonge quelquefois jusqu'à un pouce de distance : il paroît que l'animal s'en sert alors pour reconnoître le terrain. Ensuite il replie l'extrémité de cette partie, qui est charnue & très-flexible, sur quelques corps pour le saisir & s'y cramponner en quelque façon ; de sorte qu'en se contractant, sa coquille est obligée d'avancer vers ce corps. Cette manœuvre n'imite pas mal celle d'un homme, qui, étant couché sur le ventre, voudroit s'approcher de quelque endroit en se servant seulement de son bras & de sa main pour saisir un point d'appui. Les moules ne profitent pas souvent de la faculté qu'elles ont de se mouvoir; car elles sont toutes ordinairement attachées les unes aux autres, ou à d'autres corps par différens fils; & ce n'est que lorsque ces fils sont rompus qu'elles ont recours à leurs bras.

On lit dans les *Mémoires de l'Académie*, que M. *Poupart* avoit déjà observé que les moules de riviere, étant couchées sur le plat de leurs coquilles, font sortir à leur volonté un bras, dont elles se servent pour creuser le sable sous elles, & par conséquent baisser doucement d'un côté; de sorte qu'elles se trouvent à la fin sur le tranchant de leur coquille. Après cela elles avancent ce même bras le plus qu'il est possible, & s'appuient ensuite sur son extrémité pour attirer leur coquille à elles, & se traîner ainsi dans une espece de rainure qu'elles tracent elles-mêmes dans le sable, & qui soutient la coquille des deux côtés.

Dans la moule de mer, c'est de la racine du bras dont nous avons parlé (lequel, dans les plus grosses moules, a environ six lignes de longueur & deux & demie de largeur), que partent un grand nombre de fils, qui étant fixés sur les corps voisins, tiennent la moule assujettie. Chacun de ces fils est gros à-peu-près comme un cheveu, & long d'un à deux pouces. Ils sont attachés par leur extrémité sur des pierres, sur des fragmens de coquille, & le plus souvent sur les coquilles des autres moules; de-là vient que l'on trouve ordinairement de gros paquets de ces coquillages. Ces fils sont autant éloignés les uns des autres, que leur longueur & leur nombre le peuvent permettre : il y en a en tout sens collés sur les différens corps qui entourent la moule. M. *de Réaumur*

assure en avoir quelquefois compté plus de cent cinquante employés à en fixer une seule : ces fils sont comme autant de petits cables, qui tirant chacun de leur côté, tiennent pour ainsi dire la moule à l'ancre. Ces fils sont ceux que les Cuisiniers ont soin d'arracher des moules de mer avant que de les faire cuire.

Mais de quelle adresse les moules se servent-elles pour s'attacher avec ces fils ? Comment peuvent-elles les coller par leur extrémité, qui est beaucoup plus grosse que le reste ? Nous avons dit que la moule fait sortir de sa coquille entr'ouverte un espece de bras qu'elle alonge par degrés, & raccourcit ensuite ; c'est par ces alongemens & raccourcissemens réitérés qu'elle peut donner à ce bras jusqu'à deux pouces de longueur, & qu'elle parvient enfin à s'attacher par des fils en différens endroits plus ou moins éloignés. On voit par-là que la même partie est destinée à des fonctions fort différentes, puisqu'elle sert à la moule tantôt de bras ou de jambes pour marcher, & tantôt de filiere pour filer. C'est dans l'Ouvrage de M. *de Réaumur* qu'il faut voir tous ces détails, entr'autres la description de la fente ou canal par où passe la liqueur qui forme les fils, & dans lequel elle se fige ensuite & prend de la consistance ; c'est ce qui a fait dire à cet ingénieux Naturaliste, que le procédé des vers à soie, des chenilles & des araignées pour filer, ressemble à celui des Tireurs d'or ; mais que le procédé des moules au contraire, ressemble à celui des Ouvriers qui jettent les métaux en moule.

On trouve dans le *Tome II. de l'Académie de la Rochelle*, un Mémoire de M. *Mercier du Paty*, Trésorier de France, sur les *bouchots à moules*, especes de parcs formés par des pieux avec des perches entrelacées, qui font une sorte de clayonnage solide, capable de résister aux efforts, & auquel les moules s'attachent par gros paquets pour y déposer leur frai, s'y engraisser, y croître & devenir plus saines & meilleures. Cet Académicien tâche de prouver par des raisons & des expériences qui méritent d'être lues, que le mouvement progressif accordé à la moule par MM. *Poupart*, *Van-Heyde*, *de Réaumur* & quelques autres Auteurs célebres, n'a aucune réalité. M. *Mercier* prétend que la moule ne file point le byssus qui l'attache aux corps voisins, puisqu'il naît & croît avec elle comme une partie qui lui est essentielle. « Les moules, dit notre Auteur, sont sédentaires : nées pour un repos » éternel, le même lieu les voit naître & mourir. Elles portent en

» naiſſant des chaînes qu'elles porteront toujours, & celles de leurs » voiſins ſerviront encore pour les rendre plus fortes & plus indiſſolu- » bles. Mais ces chaînes n'ont rien de triſte pour elles ; leur ſalut dé- » pend de leur captivité même, leur byſſus les attache conſtamment » aux pierres, aux bois, ou les unes aux autres ; elles bravent ainſi les » efforts des vents & des flots. Malheur aux moules que quelqu'acci- » dent détache ; celles qui tombent dans la boue, reſteront dans l'en- » droit de leur chûte & y trouveront leur perte ». D'après cet expoſé, il eſt conſtant que ſi le peuple moule, avec la liberté de forger & de rompre lui-même ſes liens, avoit encore celle de voyager, il fonderoit de nouvelles colonies quand il ſe trouveroit trop gêné ou dépourvu de nourriture. C'eſt au public éclairé à juger ce différend. Nous n'avons pu juſqu'ici trouver l'occaſion favorable de répéter les expériences de M. *du Paty*, qui dit encore que le drap marin qui enveloppe les coquillages, ſert à l'accroiſſement de leurs coquilles, de la même maniere que le bois ſe forme de l'endurciſſement de l'écorce, & les os de celui du périoſte.

Il ne faut qu'environ un an pour peupler un bouchot, pourvu qu'on y laiſſe un dixieme de la famille & même un peu plus, comme cinq à ſix mille, pour peu qu'un parc ait été dégarni. Cette récolte ſe fait depuis le mois de Juillet juſqu'en Octobre ; le temps du frai & le commencement des chaleurs en ſont ſeulement exceptés.

La moule de mer ſe trouve abondamment & par bancs le long de nos côtes maritimes. Ce petit ver teſtacée a des ennemis ; car outre qu'on s'en ſert beaucoup en qualité d'appât pour prendre du poiſſon, M. *de Réaumur* a obſervé qu'il y a un petit coquillage de l'eſpece de ceux qu'on nomme en latin *trochus* (ſabot, eſpece de limaçon à bouche applatie), qui en fait ſa proie. Il s'attache pour cela à la coquille d'une moule, la perce d'un trou très-rond, de la largeur d'une ligne, & y fait paſſer une eſpece de trompe longue de cinq à ſix lignes, qu'il tourne en ſpirale & avec laquelle il ſuce la moule. M. *de Réaumur*, qui a obſervé que les moules vides étoient toujours au moins percées d'un trou, eſt perſuadé que ces coquillages ne contribuent pas peu à détruire les moulieres. On rapporte qu'en quelques lieux du Bréſil, on voit des moules ſi groſſes, qu'étant ſéparées de leur coquille, elles peſent quelquefois juſqu'à huit onces chacune ; & que les coquilles de ces groſſes moules ſont d'une grande beauté. Il y a des pinnes marines qui ſont des eſpeces

de moules triangulaires, & qui les surpassent beaucoup en poids & en grandeur. *Voyez* PINNE MARINE.

Lister dit que chez quelques habitans de Lancastre en Angleterre, le principal usage des moules est pour fumer les terres voisines de la mer, d'où on les tire par charretée. M. *Linneus* dit que le territoire de la Province de Helsingie en Suede est en grande partie composé des mêmes coquillages : il ajoute que les Flamands mangent des moules, aussi bien que les Anglois (il auroit pu y joindre les François), mais que les Suédois n'en mangent point.

Les moules de mer sont les plus estimées : elles sont en effet d'un bien meilleur goût, & plus saines que celles de riviere ou d'étang. On doit choisir les moules tendres, délicates & bien nourries. Leur chair lâche le ventre, fournit peu de bonne nourriture, & ne convient qu'à ceux qui ont un bon estomac, encore faut-il en user modérément; car elles se digerent difficilement, & produisent des humeurs visqueuses : elles passent même pour exciter la fievre, & pour causer des obstructions dans le bas-ventre. Le Docteur *Mœhring*, dans le *VII Volume des Ephem. d'Allemagne*, *année 1774*, *page 115*, rapporte plusieurs observations qui prouvent que les moules sont sujettes à devenir venimeuses par des maladies qui leur arrivent & qui les rendent très-dangereuses dans l'usage. Ces maladies de la moule sont la mousse & la gale : les racines de la mousse s'introduisent dans la coquille, l'eau pénetre par ces ouvertures & la dissout peu-à-peu. La gale est une espece de tubercules qui naissent de la dissolution de la coquille. Certains petits crabes qui se logent quelquefois dans les moules, peuvent aussi contribuer à les rendre mal-saines. Quelques personnes ayant mangé de ces moules, ont été attaquées d'anxiétés, de convulsions accompagnées d'éruptions cutanées : les remedes en pareil cas sont les vomitifs & les antidotes. On prétend que les écailles des moules étant calcinées & pulvérisées, sont un excellent diurétique : je les croirois plutôt absorbantes. Les Maréchaux emploient contre les taies & les onglets qui naissent sur les yeux des chevaux, cette poudre en guise de collyre sec, qu'ils soufflent dans leurs yeux.

MOULE DE RIVIERE OU D'ÉTANG. C'est un testacée fort différent de celui de mer : on en distingue deux especes; la premiere est celle dont la charniere se trouve garnie de fort grosses dents; la seconde est celle dont la charniere paroît lisse, tant les dents en sont petites. La moule

d'eau douce eſt du même genre des tellines. M. *Merry* y a découvert le même hermaphrodiſme que dans la moule de mer ; mais il dit auſſi que la coquille de la moule de riviere s'entr'ouvre par le moyen d'un puiſſant reſſort, & ſe ferme par la contraction de deux forts muſcles. Cet animal nage dans l'eau, & paroît quelquefois voltiger ſur ſa ſurface, dit M. *Poupart :* il rampe plus communément dans la vaſe, ſur laquelle il reſte preſque toujours en repos. Les parties de la génération de cet animal, ſont deux ovaires & deux véſicules ſéminales ; chaque ovaire & chaque véſicule a ſon canal propre. C'eſt par ces quatre canaux que les œufs & la ſemence de la moule ſe rendent dans l'anus, où ces deux principes s'uniſſent enſemble en ſortant ; ce qui ſuffit pour la génération. Au reſte, il eſt à remarquer que les ovaires de la moule ne ſe vident de leurs œufs qu'au printems, & ne s'en rempliſſent qu'en automne ; de-là vient qu'on les trouve toujours vides en été, & pleins d'œufs en hiver. Dans cet animal, l'air entre par l'anus dans les poumons. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710, p. 408.* Pour la maniere de filer & de marcher de cet animal, *voyez l'année 1706, page 60 de la même Académie.*

Schelammer dit, dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature, Déc. II, année 1687*, qu'en Allemagne les moules ſont fort abondantes dans les fleuves, & reſſemblent à celles de la mer, par la groſſeur & par la figure, mais qu'elles ne ſont pas ſi bonnes à manger.

La moule d'étang eſt toujours plus grande que celle de riviere ; mais c'eſt néanmoins le même ordre d'animal. Son mouvement la porte à faire des traînées dans le ſable & dans le limon, & à s'y enfoncer de deux ou trois pieds ; au beſoin, elle fait ſortir une grande plaque ou langue, & ouvre ſes deux battans de même que la moule de riviere. On remarque que les moules d'étang ſont plus ſolitaires que celles de riviere.

Pluſieurs des moules fluviatiles donnent d'aſſez belles perles ; telles ſont les *moules* d'Ecoſſe, de Baviere, de la Valogne en Lorraine & de Saint-Savinien.

MOULES FOSSILES ou MUSCULITES, *mytulites.* Ce ſont des moules devenues foſſiles, ſouvent pétrifiées, quelquefois minéraliſées ; communément on n'a que le noyau formé dans la coquille.

MOUPHETTE ou POUSSE. *Voyez au mot* EXHALAISONS SOUTERRAINES, *& la fin du mot* PYRITES.

MOURINGOU. *Voyez à l'article* Ben.

MOURON. Nom qu'on donne en Normandie à la Salamandre. *Voyez ce mot.*

MOURON, *anagallis.* Petite plante fort connue, & dont on distingue plusieurs especes : nous ne parlerons ici que du mouron mâle, du mouron femelle & du mouron d'eau.

Le Mouron male ou a fleurs rouges, *anagallis mas phœniceo flore*, a une racine simple & fibrée, ses tiges sont tendres & couchées sur terre : ses feuilles sont petites, arrondies, opposées le long des tiges, deux à deux, quelquefois trois à trois, assez semblables à celles de la morgeline. Ses fleurs sont à rosette à cinq quartiers & rougeâtres ; il leur succede de petits fruits sphériques, membraneux, qui s'ouvrent transversalement par la maturité en deux parties, remplis de petites graines anguleuses & brunâtres.

Le Mouron femelle ou a fleurs bleues, *anagallis fœmina ceruleo flore*, ne differe du précédent, que par sa fleur bleuâtre, & qui est quelquefois blanche.

L'un & l'autre mouron croissent dans les champs, dans les jardins & les vignobles ; toute la plante a une saveur d'herbe un peu austere : elle est céphalique, vulnéraire & sudorifique ; son suc convient dans la peste, & pour le crachement purulent : sa décoction mondifie les ulceres, & est bonne, dit-on, contre la morsure des chiens enragés. Cette vertu anti-hydrophobique vient d'être reconnue par plusieurs Membres de la Société Economique de Berne. M. *Haller* observe que c'est une opinion qui a repris faveur de nos jours, même en Baviere & en Franconie. Le *mouron* n'a cependant, dit-il, aucune qualité extérieure, qui annonce une vertu aussi unique, que l'est celle de vaincre le poison du chien enragé.

MOURON D'EAU ou MOURON AQUATIQUE, *anagallis aquatica sive samolus.* Plante qui croît aux lieux aquatiques & marécageux. Sa racine est fibrée, blanche & vivace : elle pousse des tiges hautes d'un pied, grêles, rondes, dures, revêtues de petites feuilles : il part de la racine d'autres feuilles vertes, pâles & dentelées en leurs bords. Les fleurs sont blanches, formées en godet découpé en rosette ; il leur succede des capsules ovales qui renferment dans une seule loge plusieurs semences menues & roussâtres.

Cette plante fleurit en Juin, & ses graines sont mûres en Septembre ;

on peut manger ses feuilles en salade : en Médecine elle est estimée anti-scorbutique, vulnéraire & apéritive, mais elle est peu d'usage.

MOURON DES PETITS OISEAUX. *Voyez* MORGELINE.

MOUS ou MOUX ou MOLLUSQUES, *animalia mollia aut mollusca.* Nom que l'on donne à des animaux de mer, qui étant écorchés, n'offrent à la vue qu'une chair molle, quoiqu'ils contiennent en dedans une matiere qui leur tient lieu de sang : tels sont les *polypes*, la *seche*, le *calmar*, le *concombre marin*, l'*ortie de mer*, la *velette*, la *plume de mer*, la *chenille* ou la *taupe de mer*, le *raisin de mer*, les *poumons marins*, le *lievre marin*, l'*anémone de mer*, la *pomme folle de mer.* Voyez ces mots.

Des Naturalistes ne regardent les mollusques, que comme des especes de vers marins, qu'on appelle improprement *imparfaits*, se fondant sur ce qu'ils sont, dit-on, destitués de têtes, d'oreilles, de nez, d'yeux, de pieds & de poumons ; mais l'expérience est contraire ; s'ils n'ont pas toutes ces parties à la fois, ils ont au moins des équivalens. Parmi les mollusques les plus étranges, disent-ils, il y en a de nuds avec des bras, & qui vont & viennent dans l'Océan ; il y a des mollusques qui portent leur maison, ce sont les oursins ; enfin ils comprennent parmi ce genre d'animaux, la *belemnite*, le *litophyte*, le *tæthya*, la *néréide* ou l'animal du Tubipore, la *méduse*, la *mentula* ou priape de mer, l'*holoturie*, & une grande quantité d'autres animaux marins & zoophytes qu'on ne connoît pas encore bien. En effet la nature les a tellement multipliés & variés, & il y a une si grande différence entre les especes mêmes, que les meilleurs Observateurs sont souvent embarrassés à quel genre ils doivent rapporter tel & tel animal.

MOUSQUITE. *Voyez* MOSQUILLES.

MOUSSACHE. *Voyez à l'article* MANIHOT.

MOUSSE, *muscus.* Ce genre de plante est fort étendu, & même si nombreux que dans les environs de Paris M. *Vaillant* en comptoit jusqu'à cent trente-sept especes ; mais l'on n'a pas encore bien décidé ce qui est espece & variété dans la plupart des mousses. Ces plantes, dit M. *Adanson*, approchent beaucoup de la famille des pins, sur-tout par la forme & la disposition de leurs feuilles, & par les cônes des fleurs femelles de la plupart. Les mousses sont ordinairement ramassées en gazon ou en touffes, & rampent souvent en s'étendant comme un tapis sur la terre, sur les pierres ou sur le bois ; les rochers les plus durs & les plus unis sont couverts d'une espece de mousse qu'on ne peut déraciner

ſans détacher quelques parcelles du rocher. La deſtruction de ce végétal forme bientôt une couche de terre fine qui contient les embryons propres à produire une nouvelle mouſſe plus abondante, & par ſucceſſion de temps le rocher ſe couvre peu-à-peu d'une plus grande quantité de terre où des herbes peuvent croître, plus des plantes plus élevées, enſuite des broſſailles, des arbriſſeaux, & enfin des arbres. On connoît des mouſſes qui ont moins de quatre lignes de hauteur, d'autres ont juſqu'à cinq à ſix pieds. Toutes petites que ſoient ces plantes, la plupart ſont vivaces, toujours vertes, & repouſſent autant à leur extrémité ſupérieure qu'elles perdent par la pourriture à l'extrémité inférieure. Elles végetent lentement, & leur fructification ne s'accomplit guere que dans l'eſpace de quatre à ſix mois. Les mouſſes, quoique deſſéchées depuis pluſieurs années, ont la propriété de reverdir de nouveau lorſqu'on les humecte. Auſſi aiment-elles les lieux frais, humides & à l'abri du ſoleil. Leurs racines ſont menues, fibreuſes, rameuſes, mais courtes & ramaſſées. Les feuilles ſont alternes, ou oppoſées, ou verticillées, plus ou moins entieres, la plupart triangulaires un peu concaves, aſſez ſerrées, communément imbriquées & ſe touchant les unes aux autres. Les fleurs mâles ſont ſéparées des fleurs femelles, & quelquefois ſur des pieds différens : ce ne ſont que des étamines & des capſules, ou des cônes formés de feuilles rapprochées, & ſouvent ouvertes en étoiles. Les fleurs femelles ſont toujours au-deſſous des fleurs mâles, lorſqu'elles ſont ſur le même pied. La pouſſiere fécondante & les graines conſiſtent en globules ſphériques & jaunes dans les unes, & ovoïdes dans les autres. Les graines des mouſſes ont été découvertes en 1719 & 1741 par *Dillen.* M. *Linnæus* les a auſſi obſervées (*a*).

(*a*) Ces fleurs mâles & femelles ſont encore bien incertaines, dit M. *Haller*, & différens Auteurs les ont entendues bien différemment. Preſque toutes les *mouſſes* ont des capſules ou nues ou couvertes d'une gaîne conique, remplie d'une pouſſiere. Cette capſule a preſque toujours un couvercle plus ou moins plat, & quelquefois aigu comme une aiguille. Le contour de ce couvercle produit un ou pluſieurs rangs de filets élaſtiques, qui ſe redreſſent peu-à-peu, & font ſauter le couvercle. La capſule répand alors une pouſſiere, le plus ſouvent contenue dans la cavité ſimple de la capſule ; mais il y a des mouſſes dont la capſule a un ſac membraneux, concentrique à la capſule & rempli de pouſſiere ; & d'autres dont la capſule a un axe membraneux qui en partage la longueur. C'eſt-là ce que *Linneus* appelle *antheres ;* & certainement,

En général les mouſſes ſont ſans ſaveur : celles qui croiſſent dans l'eau, étant miſes au feu, rougiſſent & ſe réduiſent en cendres, ſans prendre ni communiquer aucune flamme (excepté la poudre des étamines du *lycopodium*). La plupart des mouſſes ſont purgatives, vermifuges & ſudorifiques. Aux Indes, on regarde l'eſpece du *lycopodium*, appellée *tana-pouel* dans l'*Hort. Malabar. vol. 12, T. 14*, comme un excellent aphrodiſiaque, & cette plante eſt célébrée dans toutes les fêtes où l'amour préſide. Les habitans du Nord font de bons couſſins & des ſommiers avec la grande eſpece de mouſſe, appellée *ſphagnon* par *Dillen*, *T. 32. f. 1*, 2, & ils emploient la mouſſe *fontinalis* du même Auteur dans leurs foyers pour empêcher les incendies, fondés ſur ce que cette plante ne prend ni ne communique la flamme. Toutes les mouſſes bien ſéchées ſont d'un uſage merveilleux pour conſerver ſéchement les corps ſuſceptibles d'humidité, & pour entretenir long-temps de jeunes plantes dans leur humidité ſans les expoſer à la pourriture, lorſqu'on veut les tranſporter fort loin. On ſe ſert de la mouſſe commune pour embaucher les oiſeaux morts, &c.

Maintenant nous nous contenterons de parler des mouſſes qui mé-

---

dit M. *Haller*, il y a bien de l'analogie entre les *antheres* & les capſules du *lycopodium*. Mais *Micheli* a vu dans la même pouſſiere des particules de différentes figures, dont il a pris une partie pour du ſperme mâle, & une autre pour des graines. Ce qui s'éloigne le plus de l'opinion de M. *Linneus*, ce que d'habiles gens aſſurent avoir vu cette pouſſiere végéter & rendre de petites plantes de la même eſpece ; ce qui prouveroit qu'elle appartient plutôt à la claſſe des graines.

Pour les organes femelles de M. *Linneus*, c'eſt une pouſſiere plus ou moins fine contenue dans des roſes, que des tiges ſans capſule portent preſque toujours à leur ſommité, & quelquefois ſur une tige. M. *Haller* dit être bien certain que dans l'un & l'autre cas cette prétendue pouſſiere eſt un amas de véritables feuilles ; c'eſt un bouton comme celui des arbres.

M. *du Necher*, Botaniſte de l'Electeur Palatin, vient de donner un Ouvrage ſur les *Mouſſes* ; cet écrit n'admet pas les parties de la fructification dans ces ſortes de plantes : il n'admet qu'une ſeule claſſe ou famille de mouſſes, qu'il diviſe enſuite en trois ordres, dont les caracteres ſont établis ſur la germination. Toutes les mouſſes, dit-il, ſont pérennelles, vivipares, & leur germination n'eſt pas toujours la même : dans les unes, elle eſt feuilletée, *muſci frondeſcentes* ; dans d'autres, elle eſt à plumes, *muſci plumaſcentes* ; & dans quelques unes enfin, elle eſt à ſimple bourgeon, *muſci gemmaſcentes*. Cet Ouvrage qui ſouffrira peut-être beaucoup de contradictions, mérite cependant d'être lu par les Curieux en Botanique.

ritent le plus d'être connues, soit par leur usage, soit par leur singularité.

La MOUSSE TERRESTRE ORDINAIRE, *muscus terrestris vulgatior*, est la plus commune de toutes les mousses, tout le monde la connoît : c'est une plante rampante une espece de lichen qui couvre les terres maigres, stériles, humides, & qui se trouve dans les bois, dans les forêts, & sur les pierres dans les déserts. Ses feuilles sont longues, menues comme des cheveux bien fins, molles, vertes, & quelquefois jaunâtres, attachées comme la barbe d'une plume sur une côte.

Cette sorte de mousse est astringente, propre pour arrêter les hémorrhagies, étant appliquée dessus ; c'est un secret, dit J. *Bauhin*, que les Empiriques ont appris des ours, qui étant blessés, arrêtent le sang de leurs plaies en se roulant dessus. Les Constructeurs de navires font usage de cette mousse pour calfater leurs vaisseaux. On l'emploie aussi à tenir frais les jeunes plants que l'on transporte fort loin. Le même J. *Bauhin* assure qu'on peut détruire cette plante qui infecte les jardins & les prés humides dont elle étouffe l'herbe, en répandant dessus, au mois de Mars, de la cendre qui aura servi à passer la lessive. Les arracher à la herse, sur-tout celles qui étouffent & font périr les foins, paroîtroit un procédé plus certain & moins dispendieux.

La MOUSSE RAMPANTE A MASSUE OU MOUSSE DES BOIS, appellée PIED OU PATTE DE LOUP, *lycopodium*, croît dans les forêts sablonneuses du Nord, dans les lieux les plus écartés & les plus inaccessibles, entre les pierres & les rochers maritimes, même dans certains bois aux environs de Paris & en Suisse : elle pousse une tige fort longue qui rampe sur terre au loin & au large, s'y enracinant d'espace en espace par de longues fibres. Ses branches ou fléaux qui se subdivisent considérablement, sont garnis d'un grand nombre de petites feuilles très-étroites, rudes & toujours vertes ; de ces fléaux ils s'éleve des pédicules grêles, arrondis, représentant chacun vers sa sommité une double massue molle, jaune & qui étant mûre répand ses étamines quand on la touche, c'est une poussiere semblable à de la fleur de soufre, & qui est très-facile à s'enflammer : c'est ce que l'on appelle *soufre végétal*, *sulphur vegetabile*. Elle pousse ses chatons en Juin, & c'est dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre qu'on y peut recueillir cette espece de poudre subtile, jaune qui ne se fond pas à l'eau même bouillante, mais qui étant jetée sur la flamme d'une bougie, prend feu tout d'un coup,

brûle comme une résine pulvérisée, détonne & fulmine comme la poudre à canon : on s'en sert en Moscovie & en Perse dans la composition des feux d'artifice. On l'introduit aussi dans les torches qui contiennent de l'esprit de vin, & qui étant enflammées font un si bel effet au spectacle de l'Opéra. Les doigts empreints de cette sorte de poudre, & plongés ensuite dans un vase rempli d'eau, n'en sont point mouillés. On y substitue souvent la poussiere fécondante du pin, dans les expériences physiques.

La décoction de cette plante est très-diurétique, & est un bon topique contre la goutte chaude ; mise en poudre & délayée dans du vin rouge, elle arrête la diarrhée, la dyssenterie, affermit les dents & guérit le scorbut. La substance pulvérulente dont nous venons de parler, est estimée bonne contre l'épilepsie & les coliques venteuses des enfans. Les Polonois & les Suédois s'en servent communément contre une maladie endémique des cheveux appellée *plica*, aussi l'appelloient-ils *plicaria*.

La poudre de pied de loup est usitée en Allemagne, comme l'est ici la poudre de réglisse pour durcir les bols ; mais son grand usage, dit M. *Haller*, c'est d'adoucir les écorchures de la peau des enfans, les blessures même au sein des nourrices.

La MOUSSE D'ARBRE ou USNÉE COMMUNE, *muscus arboreus*, est une espece de lichen dont les feuilles sont découpées menu comme des poils, blanchâtres, molles ; elle naît dans les crevasses & sur les écorces raboteuses de plusieurs arbres, comme sur le chêne, sur le peuplier, sur l'orme, sur le bouleau, le pommier, le poirier, le pin, le sapin, le picea, le cedre & sur le larix ou méleze. La plus estimée est celle que l'on ramasse sur le cedre : elle est fort astringente ; prise en décoction, elle arrête le vomissement, le cours de ventre & les hémorrhagies : les Parfumeurs font avec cette mousse pulvérisée, le corps de leur poudre de Chypre. La mousse qui croît sur le chêne est, selon M. *Bourgeois*, un fort bon remede pour la coqueluche épidemique des enfans : on la donne en poudre depuis vingt jusqu'à trente grains, suivant l'âge des enfans. Cette plante, *fausse parasite*, nuit singuliérement aux arbres. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* ARBRE, T. I. pag. 240.

La MOUSSE MEMBRANEUSE ou NOSTOCH DES ALLEMANDS ou MOUSSE FUGITIVE, *nostoch*, est encore une espece de lichen singulier ou de mousse membraneuse, un peu onctueuse, comme une espece de gelée flottante ou tremblante au toucher, & presque toujours entortillée,

entortillée, de couleur verte pâle, un peu tranſparente, ſans ſaveur, qui croît & s'étend beaucoup le long des chemins & dans les prés. Ce corps ne ſe fond pas entre les doigts : tenace par nature, on a quelque peine à le déchirer, comme ſi c'étoit une feuille, & néanmoins on n'y voit ni fibres ni nervures. On en trouve par-tout aux environs de Paris ſur la terre ſablonneuſe ; lorſqu'elle s'étend, elle reſſemble un peu à la mouſſe à feuille de laitue : elle ne paroît qu'entre l'équinoxe du printems & celui de l'automne.

M. *Magnol* dit que cette plante naît immédiatement après une grande pluie ſur les bords herbus des champs, principalement de ceux qui ſont oppoſés au ſoleil levant, mais qu'elle ſe ſeche bien vîte au vent; alors elle ſe pliſſe, ſe chifonne, s'affaiſſe, raſſemble à une petite croûte, & paroît avoir diſparu ou péri : voilà pourquoi on l'appelle *fugitive :* elle ſe diſſout preſqu'entiérement dans l'eau, & ſe corrompt en peu de temps. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette production, eſt ſon origine qui paroît inſtantanée, & en comparaiſon de laquelle la naiſſance des champignons eſt très-tardive. Lorſqu'on ſe promene en été dans un jardin où il n'y avoit pas le moindre veſtige de ce ſingulier végétal, s'il vient à pleuvoir, & qu'une heure après on retourne au même endroit du jardin, il y en aura une quantité prodigieuſe.

Les Alchimiſtes, à qui nous devons la connoiſſance du *noſtoch*, en racontent des choſes merveilleuſes, le décorent de noms céleſtes, & le regardent comme le principe radical de toute la nature végétale : leurs écrits ſont à ce ſujet remplis de fables & d'obſcurités. Le noſtoch eſt le *cœli-folium* de *Paracelſe*, le *flos terræ* & le *flos cœli* de pluſieurs Auteurs.

Des Botaniſtes l'appellent *uſnée plante*, *uſnea plantarum*. M. *Magnol*, Profeſſeur à Montpellier, a été le premier qui l'ait rangée parmi les plantes : M. *Tournefort* en a fait de même. Mais M. *de Réaumur* eſt celui qui a découvert ſa véritable nature : ce Naturaliſte dit que quand le *noſtoch* a été ſéché de maniere à perdre ſa couleur & même à échapper à la vue, une nouvelle pluie le reproduit de nouveau & le rend viſible. Ainſi ce petit végétal ſe transforme ſucceſſivement, toujours diſpoſé néanmoins à jouer le même rôle. M. *Geoffroy* le jeune, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann. 1708*, prétend avoir fait connoître, plus évidemment que perſonne, la végétation des principes qu'on

retire du *noſtoch* & ſes uſages. Il aſſure avoir trouvé à cette plante des racines, & on en a même donné la deſcription. Cependant M. *de Réaumur* a toujours ſoutenu qu'elle n'en avoit point. Il a remarqué dans de certains temps, ſur la ſurface de quelques-unes de ces plantes, quantité de petites graines qu'il croit être celles de cette plante, & il les a ſemées dans des vaſes particuliers; les graines ont germé, mais il n'y a jamais obſervé aucunes racines. Les jeunes feuilles forment toute la plante. Or s'il eſt vrai que le *noſtoch* n'ait point de racines, il faut néceſſairement qu'il croiſſe à-peu-près comme quantité de plantes marines qui n'ont pas non plus de racines & qui attirent par la ſurface de leur pellicule l'humidité dont elles ſe nourriſſent. Auſſi le *noſtoch* ne croît-il que lorſqu'il s'eſt rempli d'eau, alors il grandit un peu chaque fois, & M. *de Réaumur* aſſure que ſa croiſſance dure au moins une année. Peut-être que cette eſpece de végétal n'eſt pas encore bien connue. Rien cependant de plus ſimple que ce *noſtoch*, dit M. *Haller;* il y a pluſieurs lichens gélatineux qui n'en different que par de véritables ſoucoupes qu'elles produiſent; au lieu que le *noſtoch* n'a que des eſpeces de grains qui, ſans être des graines, en ont l'apparence, mais qui ne ſont que des globes pelotonnés de la plante même.

M. *Geoffroy* a écrit d'après un Médecin Suiſſe, que l'eau diſtillée du *noſtoch*, à la ſeule chaleur du ſoleil, priſe intérieurement, calme les douleurs, & qu'elle guérit les ulceres les plus rebelles, même les cancers & les fiſtules, ſi l'on en imbibe des linges ou des flanelles, & qu'on les applique ſur ces maux. Sa poudre, à la doſe de deux ou trois grains, produit les mêmes effets; les payſans en Allemagne s'en ſervent pour faire croître leurs cheveux. *Voyez les Mémoires de l'Académie, 1708.* Tout le merveilleux de cette plante conſiſte à s'imbiber de l'humidité comme l'éponge: elle exiſtoit avant la pluie; la chaleur, le vent la deſſechent, & elle eſt toujours prête à reparoître aux nouvelles pluies qui lui ſervent de nourriture.

MOUSSE AQUATIQUE. Elle eſt compoſée de filamens ſoyeux & très-fins. *Loeſel*, dans ſon Catalogue des plantes de la Pruſſe, donne ce nom au lin maritime d'*Imperatus*, qui eſt le *conferva*. Voyez ce mot.

MOUSSE D'ASTRACAN. *Voyez* BUXBAUMIA.

MOUSSE GRECQUE, *muſcari*. Plante bulbeuſe, très-baſſe, dont on diſtingue cinq ſortes: ſavoir, la *jaune hâtive*, la *tardive*, la *blanche*, la *vineuſe*, & le *lilac de terre* appellé *uva ramoſa*. La jaune tantôt hâtive

tantôt tardive, a la moitié supérieure de sa tige garnie de petites fleurs longuettes, faites en forme de grappes & de bonne odeur, les autres ne sentent rien. Voyez *Oignon musqué.*

MOUSSE MARINE ou DE ROCHER, ou BRION. *Voyez au mot* CORALLINE.

MOUSSE PÉTRIFIÉE. On ne trouve que des mousses empreintes sur les pierres fissiles, argileuses, ou schisteuses, quelquefois elles ne sont qu'incrustées.

MOUSSERON. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

MOUSSONS. Vents périodiques ou anniversaires, qui soufflent six mois du même côté, & les autres six mois du côté opposé. *Voyez à l'article* VENTS.

MOUSTAC. Ce singe à longue queue est le même que celui que les Voyageurs ont nommé le *blanc-nez*, parce que ses levres au dessous de son nez sont d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu noirâtre : il a deux troupets de poils jaunes au dessous des oreilles, & un toupet de poil hérissé au dessus de la tête ; ce qui lui donne un air très-singulier : il marche à quatre pieds, & n'a environ qu'un pied de longueur. C'est la plus jolie espece de singe à longue queue.

MOUSTILLE, est une espece de belette très-sauvage, qui ne vit qu'à la campagne, & dont la peau entre dans le commerce de la pelleterie. *Voyez* BELETTE.

MOUSTIQUE. Espece de mouche qui se trouve par nuées le long des rives de la mer dans les îles Antilles : quoiqu'elle ne soit pas plus grosse qu'une petite pointe d'épingle, elle pique encore plus vivement que ne font les maringouins, & sans s'annoncer par un bourdonnement comme ceux-ci. Elle laisse une marque purpurine sur la peau : il n'est pas possible dans ces contrées de s'arrêter sur le bord du rivage le soir ou le matin, sans être cruellement tourmenté de ces insectes. Ces moustiques se retirent la nuit derriere des roches, &c. à l'abri du vent : on en trouve aussi à la Louisiane, & l'on peut dire que cet insecte, ainsi que le maringouin, se sont tellement multipliés en Amérique, que c'est un des fléaux de nos îles. *Voyez* MARINGOUIN.

MOUTARDE, *sinapi.* Plante dont on connoît plusieurs sortes ; on en distingue deux especes principales par l'usage que l'on en fait.

LA GRANDE MOUTARDE CULTIVÉE ou le SENEVÉ ORDINAIRE, *sinapi*

sativum, rapi folio, croît fréquemment ſur le bord des foſſés, parmi les pierres & dans les terres nouvellement remuées : on la cultive auſſi dans les champs & les jardins. Sa racine eſt ligneuſe, blanche, fibreuſe & annuelle : elle pouſſe à la hauteur de quatre ou cinq pieds une tige moëlleuſe, un peu velue & rameuſe ; ſes feuilles reſſemblent aſſez à celles de la rave : ſes fleurs ſont petites, jaunes & diſpoſées en croix ; elles paroiſſent en Juin : lorſqu'elles ſont tombées, il leur ſuccede des ſiliques aſſez courtes, anguleuſes, remplies de ſemences arrondies, rouſsâtres, noirâtres, & d'un goût âcre & piquant. Cette graine eſt ſur-tout d'uſage en cuiſine & en médecine, ainſi que la ſuivante.

La MOUTARDE BLANCHE ou le SENEVÉ BLANC, *ſinapi apii folio, ſiliqua hirſuta, ſemine albo aut ruſo*, croît naturellement dans les champs parmi les blés : on la cultive auſſi. Sa racine eſt ſimple & fibreuſe : elle pouſſe une tige haute d'un pied & demi, rameuſe, velue, vide ; ſes feuilles ſont laciniées & velues. Ses fleurs qui paroiſſent en Mai & en Juin, ſont d'une odeur agréable, & ne different de celles de l'eſpece précédente, qu'en ce qu'elles ſont portées ſur des pédicules plus longs : elles ſont ſuccédées par des ſiliques velues, qui ſont terminées par une longue pointe vide, remplies de ſemences arrondies, blanchâtres ou rouſsâtres & âcres : elles ſont mûres en Juillet & Août. Ces plantes ſont de la claſſe de celles qui contiennent un alkali volatil ſpontané.

La ſemence de la premiere eſpece eſt plus mordicante : elle eſt ſtomacale, antiſcorbutique, propre pour les pâles couleurs & les affections ſoporeuſes : on l'emploie intérieurement & extérieuriement : on la prépare pour relever le goût des viandes en la mêlant avec du moût à demi épaiſſi, ou avec un peu de farine & de vinaigre ; & l'on en forme, par le moyen d'une meule, une eſpece de pâte liquide, âcre & piquante, qu'on ſert ſur les tables pour manger avec la viande rôtie ou bouillie, & qu'on emploie dans pluſieurs ſauces, notamment pour les mets tirés du cochon. La meilleure ſe fait à Dijon & à Angers : ſi l'on ne mêloit pas dans celle de Paris de la graine blanche de moutarde, elle ſeroit auſſi bonne.

La moutarde, préparée comme nous venons de le dire, convient aux vieillards : elle facilite la digeſtion, mais elle échauffe beaucoup. Elle donne auſſi une mauvaiſe odeur à la bouche, ſuivie de quelques rapports de l'eſtomac. Si on ſe contente de la flairer dans les accès des vapeurs, elle ſoulage auſſi-tôt : elle réveille auſſi les léthargiques. Sa

ſemence eſt un maſticatoire & ſternutatoire des plus efficaces dans l'apoplexie : elle eſt excellente contre le ſcorbut ; on en fait un grand uſage en Angleterre & en Hollande où le ſcorbut eſt fort fréquent & très-opiniâtre. Le ſeul inconvénient que j'ai remarqué, dit M. *Bourgeois*, d'un uſage fréquent & continué de la moutarde, c'eſt qu'elle attaque un peu les nerfs des yeux, & diſpoſe aux fluxions & rougeurs de cet organe. On fait avec la moutarde des cataplaſmes cauſtiques, mais dont on affoiblit l'effet à volonté. Ces cataplaſmes ſont employés dans la goutte ſciatique, & pour faire ſuppurer les tumeurs ſquirreuſes. On ſe ſert auſſi de la graine de moutarde dans la préparation des peaux de faux chagrin. Malgré l'âcreté de la ſemence de moutarde qui eſt émulſive, on en tire une huile par expreſſion qui poſſede toutes les qualités communes des huiles graſſes, qui eſt par conſéquent très-relâchante, très-adouciſſante lorſqu'elle eſt récente & tirée ſans feu. Ce phénomene parut fort ſurprenant à *Boerhaave*. Conſultez les *Elémens de Chimie* de ce Savant. Il eſt mention de la moutarde ſauvage ſous le nom de *thlaſpi*. Voyez ce mot.

MOUTARDIER. Eſpece de grand martinet. *Voyez à l'article* HIRONDELLE.

MOUTON, *vervex*. Agneau mâle que l'on a coupé pour le faire engraiſſer plus facilement, & pour en rendre la chair plus tendre. En liſant l'article BELIER, on verra que tout dans cet animal eſt devenu le domaine de la néceſſité & de l'induſtrie. Nous avons dit au *mot* PACO, que les quadrupedes improprement appellés *moutons du Pérou*, dont on ſe ſert dans les pays pour voiturer, ſoit du minérai aux fonderies, ſoit des fardeaux d'une ville à l'autre, ſont des animaux d'un genre different. *Voyez* PACO & GLAMA.

MOUTON MARIN, *aries piſcis*, eſt une ſorte de poiſſon qu'on appelle ainſi, parce qu'il eſt d'une couleur blanche & qu'il a des eſpeces de crêtes ou cornes recourbées comme celle du belier.

MOUTONS. Dans le Bréſil on a donné ce nom à des oiſeaux d'un goût exquis de la grandeur du paon, dont le plumage eſt noir & jaune, & qui ont une fort belle huppe ſur la tête. On les nomme auſſi *quebranta-hueſſos*. *Dom Pernetty* dit que ces oiſeaux s'abaiſſent & ſe ſoutiennent à fleur d'eau, ils en effleurent les lames & en ſuivent tous les mouvemens ſans paroître remuer les aîles, qu'ils tiennent toujours développées & étendues : quand ils ne ſe repoſent pas ſur les lames, ils voltigent

autour & très-près des navires. Ces oiſeaux n'ont pas le corps plus gros qu'un fort chapon ; mais les plumes longues & ſerrées dont ils ſont couverts, les font paroître gros comme des coqs d'Inde : ils ont le cou aſſez court & un peu courbé, la tête groſſe & le bec ſingulier ; il paroît comme diviſé en quatre ou cinq pieces : leur queue eſt courte : ils ont le dos élevé, les jambes baſſes, les pieds noirs & palmés, trois doigts ſur le devant & un quatrieme très-court ſur le derriere, les uns & les autres armés d'ongles noirs, peu longs & émouſſés. On diſtingue plusieurs variétés dans ces oiſeaux : il y en a dont le plumage eſt blanchâtre, tacheté de roux ; d'autres ont la poitrine, le deſſous des aîles, la partie inférieure du cou & toute la tête d'une grande blancheur ; mais le dos, le deſſus des aîles & la partie ſupérieure du cou ſont d'un rouge brun, moucheté par intervalles de marques d'un gris bleuâtre. Ces différences proviennent peut-être du ſexe. Les aîles de ces oiſeaux ſont ſi longues, qu'elles ont plus de ſept pieds d'envergure. Il n'eſt pas rare de rencontrer ces oiſeaux par un temps ſerein ou orageux à plus de trois cents lieues éloignés de toute terre, & l'on ignore quelles ſont les retraites, d'où ils viennent & où ils font leurs nids.

MOXA DES CHINOIS, *artemiſia Chinenſis, cujus mollugo moxa dicitur.* Voyez à l'article COTONNIER.

MOYTOU. *Voyez l'article* HOCOS.

MOZAN. Petit fruit de la groſſeur d'un pois, rouge d'abord, enſuite noir lorſqu'il eſt mûr, d'un goût plus agréable que nos groſeilles. Les habitans de la montagne du Pic de Ténériffe en expriment une eſpece de ſuc mielleux, dont ils font uſage dans le flux de ventre.

MUCKEN PULVER. *Voyez* MICHEN PULVER.

MUCOR. Nom donné à la *moiſiſſure.* Voyez ce mot.

MUE. *Voyez à l'article* OISEAU.

MUFLE, eſt le bout du nez des quadrupedes : on dit le *mufle du veau, &c.*

MUFLE DE VEAU, *antirrhinum.* Le genre de l'*antirrhinum* renferme plusieurs eſpeces, & qui ſelon M. *Deleuze*, ont pour caractere commun un calice partagé en cinq lobes plus ou moins longs, & une corolle monopétale en tube terminé par deux levres renflées qui ſe joignent ordinairement : à la baſe de la corolle eſt une protuberance, qui dans les eſpeces nommées *linaires*, s'alonge en éperon : la fleur contient deux paires inégales d'étamines & un piſtil, auquel ſuccede un fruit

capſulaire percé de quelques trous à ſa pointe dans la maturité.

L'eſpece appellée particuliérement *mufle de veau*, croît dans les champs aux lieux ſablonneux, incultes & dans les vignobles. Sa racine eſt ligneuſe & blanche ; ſes tiges ſont hautes d'un pied & demi, & moëlleuſes : ſes feuilles ſont ſemblables à celles du giroflier jaune ; ſes fleurs ſont en épis aſſez longs, de couleur de chair, repréſentant par un bout le mufle d'un veau : à cette fleur ſuccede un fruit reſſemblant à la tête d'un chien, ou plutôt à celle d'un cochon, & qui contient des ſemences menues & noires.

La racine de cette plante eſt bonne pour adoucir les fluxions qui tombent ſur les yeux. Quelques perſonnes en portent ſur elles pour ſe préſerver de la contagion. Tout le monde ſent ce que l'on doit penſer d'un ſemblable préſervatif.

MUGE, *mugil*, eſt le nom qu'on donne à certains poiſſons écailleux, qui, au rapport de *Rondelet*, ſe prennent dans la mer ; on les trouve auſſi dans les étangs formés par la mer, & ils remontent les rivieres. Ils ne different pas de figure, mais de ſubſtance & de goût. Les muges d'étang ſont plus gras, ceux de mer ſont de meilleur goût, parce qu'il y a toujours plus de bourbe dans les étangs que dans la mer. On ſale les muges, & ils ſe gardent aſſez long-temps. Le même Auteur parle de ſix eſpeces de muges de mer ; ſavoir, le *cabot* ou *mulet*, voyez ce mot ; le *ſame*, le *chaluc*, le *maxon*, le *muge noir*, & le *muge volant*. *Ray* ajoute à ces eſpeces le *curema du Bréſil*, le *parati*, le *maſela*, le *muge de la Jamaïque*.

Le muge, tant de mer que de riviere, a ordinairement la tête groſſe, le muſeau gros & court, le corps oblong, couvert d'écailles. On trouve dans ſa tête une pierre qu'on appelle *ſphondile*, parce qu'elle eſt entourée de pointes. Ce poiſſon eſt commun dans la Méditerranée ; il nage d'une vîteſſe ſi extrême que les Pêcheurs l'attrapent difficilement : ſon eſtomac étant deſſéché & mis en poudre, eſt propre pour arrêter le vomiſſement & pour fortifier l'eſtomac. On regarde la pierre qui ſe trouve dans ſa tête comme apéritive. Les œufs de ce poiſſon ſervent à faire la *boutarque* ou *boutarde* qu'on mange en Italie & en Languedoc avec de l'huile & du citron les jours maigres. Il s'en fait auſſi beaucoup à Tunis en Barbarie, & à Martegue en Provence. Voici la maniere de préparer la *boutarque* : on prend tous les œufs du *mulet*, on les met dans un plat & on les ſaupoudre de ſel. On les couvre pendant quatre ou cinq heures

afin que le sel y pénetre, après quoi on les met en presse entre deux planches. On les lave & on les fait sécher au soleil pendant quinze jours, ou on les fume.

Le *muge noir* est très-rare dans nos mers; il est couvert d'écailles: il ressemble assez au muge ordinaire: sa couleur est noire; il a aussi des traits noirs depuis les ouies jusqu'à la queue. Sa mâchoire inférieure est plus avancée que la supérieure, ce qui lui rend l'ouverture de la bouche fort grande; il est garni de sept aiguillons au dos, & d'une petite nageoire entre le dernier de ces aiguillons & la queue.

Le *muge de riviere* qu'on nomme du côté de Strasbourg *schnot-fisch*, a la chair molle & grasse: il est long d'un pied ou environ, d'un vert argenté; ses écailles sont fines & remplies de points; il pese à peine une livre.

Le *muge volant* ou *poisson volant*, qu'on nomme *faucon de mer* à Agde, ressemble en tout au *same;* sa bouche est petite, ses yeux sont grands & ronds, son dos & sa tête sont larges; il a de grandes écailles, & des aîles larges, attachées aux ouies, qui vont presque jusqu'à la queue; les nageoires du ventre très-basses; sa queue finit en deux especes de nageoires, dont l'inférieure est la plus longue; sa chair est d'assez bon goût & de bon suc.

Tous les muges sont de l'ordre des poissons à nageoires épineuses, à l'exception du muge volant qui est à nageoires molles. *Voyez* POISSON VOLANT.

Le *muge de mer*, appellé *mulet*, est la premiere espece de muge; il a la tête plus large, plus grosse & plus courte que les autres especes; il a quatre ouies de chaque côté; l'ouverture de la bouche grande, sans dents; le dos large & noirâtre; le ventre blanc; la toile du ventre blanche avec des traits noirs sur les côtés qui s'étendent depuis les ouies jusqu'à la queue. Il fraie en Décembre, dans les étangs qui communiquent aux embouchures des rivieres, & il y passe volontiers l'hiver entier: il est meilleur au printems, sur-tout près de Cette en Languedoc: près de Venise il ne vaut rien. Le mulet de mer est de bon goût, mais celui d'étang est plus gras & plus savoureux. Les mulets de l'île de Tabago sont d'un goût admirable; on les prend à l'hameçon ou dans des paniers d'osiers. Les œufs du mulet pourroient être employés, comme ceux de l'esturgeon, à faire du caviar.

MUGUET ou LIS DES VALLÉES, *lilium convallium album.* Plante

fort agréable, qui vient dans les vallées, dans les haies, dans les buiſſons, à l'ombre & parmi les arbriſſeaux aux lieux humides : ſa racine eſt menue, fibrée & rampante : elle pouſſe deux ou trois feuilles oblongues, aſſez larges, vertes, douces au toucher & luiſantes : du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'un demi-pied, grêle, anguleuſe & nue, de laquelle juſqu'au ſommet naiſſent un grand nombre de fleurs par intervalle, preſque toujours tournées d'un même côté, inclinées, flottantes, blanches, d'une ſeule piece, en cloche, d'une odeur très-ſuave : à ces fleurs, qui ſont la parure des villageoiſes au printems, ſuccedent des baies arrondies, rougeâtres, remplies de pulpe & de graines ameres preſque auſſi dures que la corne, & eſtimées fébrifuges.

Quoique ces fleurs ſoient très-ſuaves, *Ettmuller* prétend néanmoins qu'on n'en peut tirer aucune huile eſſentielle ; leur parfum eſt léger & fugitif : deſſéchées, & priſes en poudre par le nez, elles excitent un grand éternument ; auſſi ces fleurs tiennent-elles un rang diſtingué entre les céphaliques & les remedes pour les nerfs ; elles ſont utiles dans toutes les eſpeces de mouvemens convulſifs. Dans les boutiques, on prépare avec les fleurs de muguet une conſerve, & notamment une eau diſtillée, qui eſt agréable & d'un grand uſage en Médecine. Elle fait la baſe de la plupart des potions contre l'apoplexie, la paralyſie & les maladies convulſives. Cette eau eſt auſſi un très-bon cordial. En quelques endroits de l'Allemagne on mêle des fleurs de muguet, qu'on a deſſéchées pendant l'été, avec le raiſin, & on en prépare un vin dont on ſe ſert pour toutes les maladies auxquelles l'eau & l'eſprit de ces fleurs ſont propres.

Il y a d'autres eſpeces de muguet : l'une dont les fleurs ſont très-grandes ; l'autre dont la fleur eſt incarnate. On appelle auſſi *petit-muguet* le *caille-lait*, mais improprement, car le véritable petit muguet eſt le ſuivant.

MUGUET DES BOIS, ou PETIT MUGUET, ou HÉPATIQUE DES BOIS, ou GRATERON, *aſperula*, *aut rubeola montana odorata*, *aut hepatica ſtellaris ſive aparine latifolia*, *humilior montana*. Toute cette plante, qui vient aux lieux montagneux dans les bois, répand une odeur douce & agréable : elle eſt de l'ordre des plantes étoilées ou rubiacées : ſes tiges ſont grêles, carrées, noueuſes & hautes de dix pouces : ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du grateron ordinaire : elles naiſſent au nombre de ſix ou ſept autour de chaque nœud, diſpoſées

en étoiles. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des rameaux ; elles ſont d'une ſeule piece, en entonnoir à tube un peu alongé, partagées en quatre parties, blanches, & d'une douce odeur : il leur ſuccede des fruits ſecs, qui contiennent chacun deux petites ſemences collées enſemble.

Cette plante eſt fort utile dans toutes les eſpeces d'obſtructions naiſſantes : elle eſt vulnéraire & aſtringente ; on confit les fleurs pour s'en ſervir contre l'épilepſie, pour réjouir le cœur & pour les regles des femmes.

MUIRE ou MURE. Nom donné à l'eau des fontaines ſalantes. *Voyez* EAU, & *l'article* SEL COMMUN.

MULATRE. *Voyez au mot* METIS.

MULET & MULE, *mulus*. Eſpece de monſtre quadrupede, engendré par un cheval & une âneſſe, ou par un âne & une cavalle, ou par un onagre (âne ſauvage) & une jument. Les Anciens nommoient *hinnuli* les animaux engendrés d'un cheval & d'une âneſſe, parce qu'ils henniſſent comme le cheval ; & les autres, *muli*, parce qu'ils braient comme l'âne : ils appelloient auſſi les premiers, *bardi*, nom que les Muletiers donnent encore à leurs mulets.

On dit que le *mulet* n'eſt pas une eſpece certaine & conſtante qui puiſſe ſe reproduire, mais plutôt une eſpece bâtarde, une race mêlée, *partus hybridus*. Lorſqu'une âneſſe eſt couverte par un étalon, les mulets qui en proviennent reſſemblent plus au pere qu'à la mere, par les oreilles, le crin, la queue, le port & la couleur qui eſt noire ou d'un brun noir. Le mulet provenu d'un âne & d'une cavalle, reſſemble beaucoup à l'âne par la forme du corps, la longueur des oreilles & la briéveté de la criniere ; mais il reſſemble plus à la cavalle par la grandeur. Il a une queue de vache, courte & qui n'a de crin qu'à ſon extrémité : ſa couleur eſt quelquefois griſe, & il a, comme l'âne, ſur le dos une croix d'une couleur plus foncée. En général, l'allure, la forme, les inclinations & les autres qualités du mulet tiennent plus du pere que de la mere. La plupart des autres animaux domeſtiques ſe font reconnoître par le pere : c'eſt ainſi que quand on a pluſieurs ſortes de taureaux, les veaux font bientôt diſtinguer celui qui les a fait naître, par le port & la couleur. Il en eſt ainſi des chiens & des poulets d'une même couvée : la reſſemblance de la mere ne l'emporte que quand le mâle manque de vigueur & de force.

En Tartarie on trouve des mulets ſauvages qui ne reſſemblent point aux mulets domeſtiques : ils ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux. Les Tartares font beaucoup d'uſage de la chair de ces animaux : ils l'aiment autant que celle de ſanglier.

Il eſt très-rare que le mulet & la mule engendrent, quoiqu'ils ſoient fort chauds, & ardens pour l'accouplement. Le Docteur *Hebenſtreit*, Profeſſeur de Leipzig, a penſé, d'après l'anatomie qu'il a fait de mulets mâles & femelles, que la raiſon de la ſtérilité de ces animaux provenoit de ce que la ſemence du mâle ne contenoit point de molécules organiques, & de ce qu'on ne trouvoit point d'œufs dans l'ovaire de la femelle : mais on lui objecte que c'étoit peut-être un vice des individus qu'il a obſervés. *Ariſtote* dit (*Hiſt. Anim. Lib. c. 23.*) qu'il y avoit de ſon temps en Syrie, des mulets provenus du cheval avec l'âneſſe, qui tous engendroient leurs ſemblables, & par conſequent formoient une eſpece bien diſtincte, ſuivant les principes reçus. Un fait auſſi notoire & rapporté par un Philoſophe très-digne de foi, prouve que l'eſpece de mulet dont il eſt queſtion, ſont des animaux ſpécifiquement féconds en eux-mêmes & dans leur poſtérité. Voici trois autres faits qui confirment la citation du Naturaliſte cité. On vit en 1703 une mule à Palerme en en Sicile, qui à l'âge de trois ans, engendra un muleton ; elle le nourrit de ſon lait, dont elle eut une aſſez grande abondance. *Voyez le Journal de Trévoux, Octobre 1703, page 82*, ainſi que la deſcription Anatomique de cette ſorte d'animaux, faite par Blaſius & Stenon. M. *B. de B.* nous a écrit qu'il a vu en 1767, une mule dans l'écurie du Roi de Naples qui allaitoit ſon petit. M. *Dubuiſſon*, ancien Conſeiller au Parlement de Paris, demeurant actuellement à Saint-Domingue, a mandé à l'Académie des Sciences de Paris, que le 27 Novembre 1771 il a fait dreſſer un procès-verbal, lequel conſtate qu'il y a aux *Terriers rouges* de cette Iſle une mule qui a fait un muleton. L'animal qui l'a couverte eſt un âne ſervant d'étalon dans le pays, & la mule paroît âgée de neuf à dix ans ; cet âne eſt très-ardent, mais beaucoup plus auprès des mules que des cavalles.

Columelle prétend qu'il ne faut pas ſouffrir que ces animaux s'accouplent, parce qu'après l'accouplement ils deviennent vicieux, capricieux, fantaſques, malins & ſujets à ruer. Les mulets ſont quelquefois ſujets à s'épouvanter à l'aſpect des objets qui leur paroiſſent extraordinaires, & alors il y a du danger à les mener : auſſi fait-on beaucoup de cas

de ceux qui ne font point ombrageux : il y en a qui ne veulent obéir qu'à leur maître où à celui qui a coutume de les gouverner. Les mulets vivent fouvent plus de trente ans ; ils font fort fains & très-rufés, pleins de mémoire, & participent communément aux qualités des animaux de qui ils viennent, c'eft-à-dire qu'ils ont la force des chevaux & la dureté des ânes : ils femblent nés pour porter docilement & long-temps de gros fardeaux ; marchant d'un pied affuré, même au milieu des cailloux ; ils ne bronchent point. En Efpagne on ne connoît guere que les attelages de mulets, même aux carroffes. Ils fervent dans les montagnes ; ils paffent auffi hardiment qu'adroitement fur les bords des précipices : les Marchands forains & les Meuniers s'en fervent utilement pour tranfporter leurs marchandifes dans les pays de montagnes ; on leur fait même labourer la terre & battre les blés dans les champs. En Auvergne ils tiennent lieu de bœufs & de chevaux, qui y font moins communs.

L'Auvergne, le Poitou & le Mirebalais nous fourniffent beaucoup de mulets ; les meilleurs font ceux qui proviennent d'un âne & d'une jument. Il faut que l'étalon ait paffé trois ans, & qu'il n'en ait pas plus de dix : on eftime celui dont la couleur eft d'un noir fimple ou mouchetée de rouge tirant fur le vif, & le gris argenté, le gris de fouris doit être rejeté ; les jumens ne doivent pas avoir dix ans, & l'on doit auffi affortir leur poil à celui de l'étalon pour en tirer de beaux mulets noirs. Les ânes étalons deviennent fi furieux à la vue de la cavalle qu'on veut leur faire faillir, qu'il faut les tenir toujours mufelés de peur qu'ils n'eftropient les Appareilleurs. C'eft ordinairement depuis la mi-Mars jufqu'à la mi-Juin qu'on donne l'âne aux jumens, afin qu'étant à terme au bout d'onze à douze mois, & même treize, les mulets naiffent dans un temps où les herbages foient abondans, gras & bons. Les jumens couvertes par un âne ne peuvent allaiter leurs poulains que fix mois, à caufe de la douleur qu'elles reffentent aux mamelles après ce temps-là : c'eft pourquoi il faut les fevrer à cet âge, ou leur faire teter une autre jument.

Comme les mulets font plus forts que les mules, on les eftime davantage pour le travail & pour les longs voyages, mais pour la monture on préfere les mules. Un bon mulet doit avoir les jambes rondes & un peu groffes ; il faut qu'il foit court de corps, ferme, gras, & qu'il ait la croupe pendante du côté de la queue ; la mule au contraire doit

avoir les pieds petits & les jambes feches, la croupe pleine & large, le poitrail large, le cou long & voûté, & la tête feche & petite. On connoît aux dents l'âge des mulets & des mules, comme dans les chevaux. Bien des gens jugent de la hauteur qu'ils auront par celle de leurs jambes, qui à l'âge de trois mois ont pris prefque toute leur croiffance, & qui pour lors font, dit-on, la moitié de la hauteur du mulet. Les mulets ne ruent que du derriere. On ne les doit faire fervir qu'à cinq ans; d'ailleurs leur nourriture & leur gouvernement eft le même que pour les chevaux. Ils s'engraiffent par la boiffon, & aiment, ainfi que les ânes, à fe rouler pour fe délaffer. Quoique ce foit un animal auffi commun dans tous les pays chauds, qu'il eft rare dans les pays froids, cependant il foutient affez bien l'hiver, & même mieux que l'âne.

Les parties du mulet dont on a fait ufage en Médecine, font l'ongle, l'urine & la fiente. L'ongle du mulet, pris intérieurement depuis douze grains jufqu'à deux fcrupules, eft propre pour arrêter les regles trop abandantes, & toutes les efpeces de flux; on en fait auffi des fumigations. L'urine avec fon fédiment, guérit les cors des pieds, & foulage la goutte : on s'en fert en fomentation. La fiente de cet animal convient pour réprimer le flux de la dyffenterie & celui des menftrues : elle eft auffi fudorifique. Ces fortes de remedes font profcrits ou oubliés de la Médecine moderne.

MULET. On donne auffi ce nom à un oifeau de race croifée, c'eft-à-dire provenu de l'accouplement de deux efpeces différentes, mais du même genre. *Voyez à l'article* SERIN. Il y a auffi des mulets parmi les plantes : on produit ces fortes de monftres végétaux en mettant de la pouffiere fécondante d'une efpece de plante dans le piftil ou dans l'utricule d'une autre. Il fuffira pour cela qu'il y ait quelque analogie dans leurs fleurs, & l'on aura une plante différente de l'une & de l'autre. *Voyez à l'article* FLEURS.

MULET ou GUÊPE-MULET. On donne ce nom à une efpece de guêpes qui ne font pas faites pour la multiplication de l'efpece, & qui fe nomment *ouvrieres*, parce qu'elles font feules chargées du foin des travaux dans le guêpier & à la campagne. On donne auffi le nom de mulet aux abeilles & aux fourmis qui naiffent fans fexe. La piqûre de l'aiguillon de ces guêpes eft plus douloureufe, & le venin plus actif que celui des abeilles. *Voyez aux mots* ABEILLE, GUÊPE & FOURMI.

MULET DE MER. *Voyez à l'article* MUGE.

MULETTE. Les Fauconniers appellent ainsi le gésier des oiseaux de proie, où tombe la mangeaille du jabot pour se digérer. *Voyez* FAUCON.

MULLE. *Voyez à l'article* GARANCE.

MULOT, *mus agrestis major.* C'est un animal plus petit que le rat & plus gros que la souris ; il n'habite jamais les maisons, & ne se trouve que dans les champs & dans les bois. Il est remarquable par les yeux qu'il a beaux & proéminens ; il differe encore du rat & de la souris par la couleur du poil qui est blanchâtre sous le ventre, & d'un roux brun sur le dos. Il est très-généralement & très-abondamment répandu, surtout dans les terrains élevés. Les mulots varient beaucoup pour la grandeur ; ce qui donne lieu de croire qu'ils sont long-temps à croître : les grands ont quatre pouces & quelques lignes depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue.

On trouve aussi dans les terres un autre animal connu sous le nom de *mulot à courte queue*, ou de *petit rat des champs ;* mais comme il est fort différent du rat & du mulot, M. *de Buffon* lui donne un nom particulier ; il le nomme *campagnol.* Voyez ce mot. On a donné en divers endroits différens noms au mulot, tels que ceux de *souris de terre*, de *rat-sauterelle*, parce qu'il va toujours par sauts (le *rat sauteur de montagne* est peut-être le *gerbuah* des Arabes ; *voyez à l'article* GERBOISE); de *rat à la grande queue*, de *grand rat des champs*, de *rat domestique moyen.*

Le *mulot*, dit M. *de Buffon*, habite dans les bois & dans les campagnes qui en sont voisines ; il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits, ou qu'il se pratique sous des buissons ou sous des troncs d'arbres. Il y amasse une quantité prodigieuse de glands, de noisettes, de faines ; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou ; & cette provision, au lieu d'être proportionnée à ses besoins, ne l'est qu'à la capacité du lieu. Ces trous sont ordinairement de plus d'un pied sous terre, & souvent partagés en deux loges ; l'une où il habite avec ses petits, & l'autre où il fait son magasin.

Ces animaux font souvent un grand dommage aux plantations. M. *de Buffon* avoit semé quinze à seize boisseaux de glands en 1740 ; les mulots déterrerent & emporterent tous ces glands dans leurs trous. Le meilleur moyen pour éviter ce dommage est de tendre des pieges de dix en dix pas ; il ne faut pour appât qu'une noix grillée, qu'on place

ſous une pierre platte ſoutenue ſur une bûchette ; on en prend de cette maniere une quantité prodigieuſe : on détruit encore beaucoup de ces brigands en bouchant la plupart de leurs trous, & en faiſant entrer dans les autres de la fumée de ſoufre dont l'effet eſt très-actif & meurtrier. Les mulots ravagent ſouvent les champs & les prés de la Hollande, mangent l'herbe des pâturages, & au défaut d'herbes montent ſur les arbres & en rongent les feuilles & le fruit. M. *Muſchembroek* rapporte que le nombre de ces animaux étoit ſi grand en 1742, qu'un payſan en tua pour ſa part cinq à ſix mille.

Le *mulot* pullule encore plus que le rat : il produit plus d'une fois par an, & les portées ſont ſouvent de neuf ou dix ; au lieu que celles du rat ne ſont que de cinq ou ſix. C'eſt ſur-tout en automne qu'on les trouve en plus grande quantité ; il y en a beaucoup moins au printems, car ils ſe détruiſent eux-mêmes, pour peu que les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits ; ils mangent auſſi les *campagnols*, & même les grives & autres oiſeaux qu'ils trouvent pris aux lacets ; ils commencent toujours par la cervelle & finiſſent par le reſte du cadavre.

Nous avons mis, dit M. *de Buffon*, dans un même vaſe douze de ces mulots vivans ; un jour qu'on oublia d'un quart d'heure à leur donner à manger, il y en eut qui ſervirent de pâture aux autres, & enfin au au bout de quelques jours il n'en reſta qu'un ſeul, tous les autres avoient été tués & devorés en partie, & celui qui reſta le dernier avoit lui-même les pattes & la queue mutilées.

Le *mulot* eſt un animal généralement répandu dans toute l'Europe, où il a pour ennemis les loups, les renards, les martes, les oiſeaux de proie, & même les animaux de ſon eſpece.

MULTIVALVES, *polyvalvia*. Les Naturaliſtes donnent ce nom à une famille de coquillages marins qui ont pluſieurs pieces ordinairement inégales entre elles, ou adhérentes & jointes enſemble par des cartilages, ou articulées les unes avec les autres. Ces pieces excedent toujours le nombre de deux, & vont communément à trois, cinq, ſix, douze, &c. ainſi qu'on le remarque dans les *ourſins*, les *glands de mer*, les *pouſſepieds*, les *conques anatiferes* & les *pholades* : des Auteurs y ajoutent l'*oſcabrion* & les *tuyaux d'orgues* ; mais les *tuyaux d'orgues* ſont des *vermiculaires* ; il faudroit y ſubſtituer les *tuyaux de mer multivalves*,

tels que le *taret.* Voyez ces différens mots, & l'article COQUILLE & COQUILLAGE.

MULU. C'eſt le *cerf-cheval* de la Chine, qui n'eſt qu'une eſpece de cerf de la hauteur des petits chevaux : on l'appelle *chuenma* dans les provinces de Séchuen & de Jun-Nau. *Voyez à l'article* CERF. *Navarette* dit qu'il y a encore dans ces deux provinces une eſpece ſinguliere de cerf qui ne ſe trouve dans aucun autre pays ; ils ne deviennent jamais plus grands que les chiens ordinaires : les Princes & les Seigneurs du pays en nourriſſent dans leurs parcs comme une curioſité.

MUMIE. *Voyez* MOMIE.

MUNDICK ou MONDIQUE. Autrefois on ne donnoit ce nom qu'à une mine d'étain pauvre, dont les particules métalliques ſont tellement atténuées, minéraliſées & mélangées dans une terre ou pierre réfractaire, qu'elle ne mérite preſque pas la peine d'être exploitée : aujourd'hui les Mineurs Anglois déſignent par ce mot une ſubſtance dure & pierreuſe qu'on trouve dans les mines d'étain. Ce minéral renferme du cuivre & quelquefois d'autres métaux, mais toujours minéraliſés par du ſoufre. Le *mundick*, ſuivant *Becher*, eſt une pyrite blanche probablement arſenicale.

MUNGO ou MESSE, *ophiorrhiza foliis lance-lato-ovatis*, LINN. C'eſt une plante que *Kæmpfer* range entre les valérianes, dont cependant les Modernes la ſéparent. Elle eſt ſi commune en Guzarate, en Decan, qu'on s'en ſert pour le fourrage des chevaux. On prétend que ſa racine a la vertu de préſerver des ſuites fâcheuſes des morſures venimeuſes des ſerpens, des ſcorpions & des chiens enragés. Sa ſemence eſt groſſe comme un grain de poivre & noirâtre. Quelquefois, dit *Lemery*, les hommes en mangent après l'avoir fait cuire comme du riz : cette ſemence eſt fébrifuge.

MURÊNE, *muræna. Artedi* a donné ce nom à un genre de poiſſons de la famille de ceux qui ont des nageoires molles, & qui ont dix oſſelets à la membrane des ouies & des narines tubuleuſes, tels que l'anguille, le congre, le ſerpent marin & la murêne proprement dite. Nous ne parlerons ici que de cette derniere eſpece d'animal, ayant parlé des autres à leur article particulier.

La VÉRITABLE MURÊNE, *muræna pinnis pectoralibus carens*, eſt un poiſſon de haute mer, & qu'on trouve cependant quelquefois vers le

rivage : il eſt long de plus de trois pieds, ſemblable à l'anguille, mais plus large ; l'ouverture de ſa bouche eſt grande ; ſa mâchoire eſt aquiline, garnie à ſon extrémité de deux eſpeces de verrues bien fournies de dents longues, fort aiguës, courbées au dedans de la bouche. Ses yeux ſont blancs & ronds, ſes ouies ſont brunâtres, ſa peau eſt liſſe & tachetée de blanc. Il porte pour nageoire une pinnule ſur le dos comme le congre : il nage & avance dans la mer par tortuoſités, comme ſont les ſerpens ſur terre ; ce qui lui eſt commun avec tous les poiſſons fort longs.

Ce poiſſon vit de chair : il ſe tient caché pendant le froid dans les rochers ; ce qui fait qu'on n'en pêche que dans certains temps. La murêne eſt ennemie de la poulpe (eſpece de polype de mer) : celui-ci fuit le combat autant qu'il peut ; & quand il ne peut plus l'éviter, il tâche avec ſes longs bras d'envelopper la murêne. Celle-ci gliſſe & s'échappe, & la poulpe devient ſa victime ; mais la langouſte venge la poulpe en détruiſant à ſon tour la murêne. *Voyez* LANGOUSTE.

Rondelet dit que les pêcheurs craignent la morſure de la murêne ; parce qu'elle eſt venimeuſe & dangereuſe, ils ne la touchent, lorſqu'elle eſt vivante, qu'avec des pinces ; ils lui coupent la tête ; & ſes cendres, dit le même Naturaliſte, guériſſent ſa morſure & les écrouelles. Quand la murêne a mordu quelqu'un, le plus sûr eſt de couper la morſure. Les murênes ſont adroites à ſe ſauver ; lorſqu'elles ſont priſes à l'hameçon, elles coupent la ligne avec les dents. Quand elles ſe voient priſes dans les filets, elles tâchent de paſſer au travers des mailles. On ne pêche ce poiſſon que ſur les bords caillouteux des rochers : on tire pluſieurs de ces cailloux pour faire une foſſe juſqu'à l'eau, ou bien on y jette un peu de ſang, & à l'inſtant on y voit venir la murêne qui avance ſa tête entre deux rochers. Auſſi-tôt qu'on lui préſente l'hameçon amorcé de chair de crabe ou de quelqu'autre poiſſon, elle ſe jette goulument deſſus & l'entraîne dans ſon trou ; il faut alors avoir l'adreſſe de la tirer tout d'un coup ; car ſi on lui donnoit le temps de s'attacher par la queue, on lui arracheroit plutôt la mâchoire que de la prendre. Cela fait voir que ſa force eſt au bout de ſa queue, ce qui vient de ce que la grande arête de ce poiſſon eſt renverſée de haut en bas, enſorte que les arêtes, qui dans tous les autres poiſſons ſont penchées vers la queue, ſont rebrouſſées dans celui-ci ; elles remontent du côté de la tête. Quoique la murêne ſoit hors de l'eau, on ne la fait pas mourir

ſans beaucoup de peine, à moins qu'on ne lui coupe le bout de la queue, ou qu'on ne l'écraſe. Ceci prouve que la vie animale s'étend juſqu'au bout de la moëlle épiniere de la murêne.

La chair de la murêne eſt blanche, graſſe, molle, d'aſſez bon goût, & à peu-près nourriſſante comme celle de l'anguille ; les grandes ſont beaucoup meilleures que les petites. Il ſeroit à deſirer que quelque Obſervateur habitant les parages de la mer, pût reconnoître ſi la murêne n'eſt pas un animal vivipare, & de l'ordre de l'anguille.

MUREX ou ROCHER. Nom que les Conchyliologiſtes donnent à un genre de coquillage univalve en volute, qui approche beaucoup de celui des buccins, mais qui en differe à pluſieurs égards. Le murex eſt communément garni de pointes & de tubercules, avec un ſommet chargé de piquans ou de clous, quelquefois élevé, & quelquefois applati : la bouche eſt toujours oblongue, dentée ou édentée ; la levre dans quelques-uns étendue en aîle, dans d'autres garnie de doigts ou pattes, repliée & déchiquetée ; le fût ridé, quelquefois uni. Telles ſont les coquilles déſignées ſous les noms de *bois veiné*, la *muſique*, le *plein chant*, le *foudre*, le *rocher triangulaire* ou *dragon*, le *turban*, le *caſque*, l'*araignée* ou la *griffe du diable*, le *ſcorpion*, l'*oreille de cochon*, la *tourterelle*, l'*aigrette*, le *bézoard*. Dans la comparaiſon de ces coquillages, on trouve à pluſieurs d'entr'eux des caracteres ſpécifiques & eſſentiels dans la figure de leur robe. On en a des exemples dans le rocher qui n'a point de pointes & qui a des aîles, l'araignée qui a des pointes, ainſi que des doigts ou crochets remarquables ; le rocher cannelé, qui eſt ſans pointes, ni aîles, ni boutons, avec la tête plate, mais dont la bouche eſt dentelée & oblongue. *Voyez ces différens mots.*

On a donné le nom de *murex* à ce genre de coquillage, parce qu'il a la figure d'un rocher hériſſé. Le murex, dit M. *d'Argenville*, de l'Ouvrage duquel nous avons extrait une partie de ce qui précede, eſt pris chez pluſieurs Naturaliſtes pour le nom générique de pluſieurs coquillages qui fourniſſent la teinture de pourpre ; d'où il ſuit, ſuivant le même Auteur, que la pourpre & le buccin n'en ſont que des eſpeces.

M. *Adanſon* met le *murex* dans le rang des coquillages operculés, & du genre des pourpres. Comme les eſpeces qu'il a obſervées ſur les côtes du Sénégal, ont des noms particuliers, & que le travail de cet Académicien mérite d'être lu, nous y renvoyons nos Lecteurs.

Ce coquillage tenoit lieu de cochenille aux Anciens. *Virgile* dans ſon *Ænéide*, *L. IV*, dit :

. . . . . . Tyrioque ardebat murice lana,

parce que le ſuc de ce ver teſtacée ſervoit chez les Anciens à teindre leur robe de pourpre, & que ceux de Tyr y excelloient. Cette même liqueur couleur de pourpre ſervoit auſſi aux Empereurs Romains d'encre pour ſigner ou ſouſcrire leurs Edits : on l'appelloit *ſacrum encautum*, & nul autre que l'Empereur ne pouvoit uſer de cette encre ſans commettre un crime de leze-Majeſté. On prétend que le haſard ſeul fit connoître aux Tyriens l'uſage de cette magnifique teinture ; un chien ayant dévoré un ou pluſieurs de ces animaux à coquilles ſur le bord de la mer, en eut tout le tour de la gueule coloré du rouge le plus vif & le plus beau, ce qui fit naître l'envie de s'en ſervir à ceux qui l'obſerverent.

Le *murex* eſt appellé *piſſeur* en Amérique, à cauſe qu'il jette promptement ſa liqueur qui eſt la véritable pourpre : *cochlea veram purpuram fundens*. Cette liqueur, dit le Pere *Plumier*, eſt conſervée dans un grand repli qu'il a ſur le dos près du cou en façon de gibeciere ; il faut être bien adroit pour recueillir ce ſuc, car il le jette très-rapidemnnt dehors. Chacun de ces animaux en contient environ plein la moitié de la coquille d'une petite noix. Ce ſuc étant tiré de l'animal eſt d'abord blanc, enſuite d'un beau vert, puis d'un magnifique rouge purpurin. Le linge teint de ce ſuc conſerve toujours ſa couleur. Il n'eſt pas étonnant, pourſuit le P. *Plumier*, que la pourpre des Anciens fût ſi précieuſe, eu égard au grand nombre de ces petits animaux qu'il falloit pour fournir à teindre ſeulement un manteau.

On a parlé dans le *Journal deTrévoux* (*Octobre 1712*) d'un petit limaçon des Indes occidentales, qu'on trouve au Sud de Guatimala, où l'Amérique Septentrionale confine avec l'Iſthme de Darien. Ce petit animal, dit *Lémery*, paroît être le *murex* des Anciens : il eſt de la groſſeur d'une abeille. Sa coquille eſt mince & peu dure ; on le ramaſſe à meſure qu'on en trouve, & on le conſerve dans un pot plein d'eau ; mais comme il eſt rare d'en trouver beaucoup à la fois, les Indiens ſont long-temps à en ramaſſer la quantité néceſſaire pour teindre un morceau d'étoffe d'une certaine grandeur : enfin on les écraſe avec une pierre bien polie, & l'on mouille auſſi-tôt le fil de coton ou l'étoffe dans la liqueur rouge ;

il s'y fait une teinture de pourpre la plus riche qui se puisse voir. Ce qu'il y a d'avantageux, est que plus on lave l'étoffe qui en est teinte, plus sa couleur en devient belle & éclatante : elle ne s'altere point par la vieillesse : cette teinture est d'un haut prix ; les femmes Indiennes les plus riches s'en parent. *Voyez maintenant l'article* POURPRE.

MURICITE. Coquille fossile & univalve de la famille des *rochers* ou *murex*.

MURIE, *muria*, nom que l'on donne aux eaux, aux terres & aux pierres qui contiennent beaucoup de sel marin ou de sel gemme.

MURIER, *morus*, est un arbre dont on distingue deux especes principales : savoir, le mûrier blanc & le mûrier noir. Cette distinction au reste n'est fondée, ni sur la couleur de la feuille ou de l'écorce, ni même sur celle du fruit. On appelle *mûriers noirs* ceux qui produisent de gros fruits bons à manger, & qui sont toujours d'un rouge si foncé, qu'ils paroissent noirs : ceux-là se réduisent à deux ou trois variétés. Tous les autres mûriers sont rangés dans la classe des *mûriers blancs*, soit que le fruit soit gros ou petit, noir, blanc ou rouge. Entre ceux-ci il y en a qui ont les feuilles blanchâtres, d'autres d'un vert foncé ; les uns produisent de très-grandes feuilles entieres, d'autres de très-petites profondément échancrées. Le fruit de tous ces mûriers est ordinairement fade & mucilagineux.

La culture du *mûrier blanc*, arbre qui tire son origine de l'Asie, doit nous intéresser d'une maniere particuliere, parce que ses feuilles servent de nourriture au ver à soie, insecte précieux qui nous fournit les plus belles étoffes. On n'a commencé à cultiver des mûriers en France que sous le regne de Charles IX. L'expérience a appris que cet arbre n'est pas tellement particulier aux pays chauds, tels que l'Espagne, l'Italie, la Provence, le Languedoc & le Piémont, qu'il ne puisse aussi réussir fort bien dans d'autres Provinces assez froides, telles que la Touraine, le Poitou, le Maine, l'Anjou, l'Angoumois près de la Rochefoucault, & même en Allemagne, où ces arbres fournissent aux vers à soie une très-bonne nourriture.

Il y a des *mûriers* qui ne portent que des fleurs mâles, & d'autres qui portent des fleurs femelles, ou quelquefois des fleurs mâles & des fleurs femelles sur le même arbre. Les fleurs mâles sont attachées sur un filet en forme d'épi ; elles n'ont point de pétales, mais quatre étamines. Les fleurs femelles n'ont point de pétales, mais un pistil formé d'un

embryon ovale, qui devient une baie ſucculente. Les baies ou grains ſont raſſemblés ſur un poinçon commun, & forment une eſpece de tête plus ou moins alongée, qu'on nomme *mûre*.

Les feuilles des mûriers ſont poſées alternativement ſur les branches; mais il y en a de figures très-différentes ſuivant les eſpeces. Les unes ſont entieres, dentelées ſeulement ſur les bords; d'autres ſont découpées très-profondément. Parmi les mûriers ſauvages, il y en a un dont les feuilles ſont rondeletes, aſſez conformes à celles du roſier : auſſi l'appelle-t-on *mûrier à feuilles de roſe*. Le climat, le ſol, la culture, & d'autres cauſes accidentelles, produiſent beaucoup de variétés de mûriers.

Les *mûriers* viennent dans toutes ſortes de terrains; ils croiſſent plus vigoureuſement dans les terres fortes & humides; mais on prétend qu'ils donnent des feuilles qui forment une nourriture trop groſſiere, peu favorable à la ſanté des vers, & préjudiciable à la bonne qualité de la ſoie. Une bonne terre légere eſt la meilleure. On a vu de ces mûriers blancs croître dans des terrains ſablonneux, où la bruyere croiſſoit à peine; mais on dit que leurs feuilles ſont trop ſeches, & ne donnent point aſſez de nourriture aux vers à ſoie.

On peut multiplier les mûriers de rejetons enracinés ou par la ſemence, par les marcottes & par les boutures. Si l'on veut élever des mûriers noirs, on choiſit les plus groſſes & les plus belles mûres pour en tirer la graine; ſi ce ſont des mûriers blancs qu'on veut multiplier, on tire la graine des plus belles mûres qui ſe trouvent ſur les mûriers dont les feuilles ſont grandes, blanchâtres, douces, tendres, & les moins découpées qu'il eſt poſſible. La meilleure graine ſe tire ordinairement du Piémont, du Languedoc, &c. J'incline en général, dit M. *Duhamel*, à donner la préférence à la graine qu'on recueille dans les pays où il fait quelquefois aſſez froid; il m'a paru que les arbres qui en proviennent en étoient plus capables de réſiſter à nos gelées. Il arrive ſouvent dans les hivers rigoureux, dit M. *Bourgeois*, que la gelée détruit la tige des jeunes mûriers, ſur-tout le premier hiver; mais il ne faut pas s'en inquiéter; on n'a qu'à les couper à raſe terre, & ils repouſſent des tiges auſſi belles & auſſi vigoureuſes que les premieres. Les caracteres d'une bonne graine ſont d'être groſſe, peſante, blonde, de répandre beaucoup d'huile lorſqu'on l'écraſe, & de pétiller lorſqu'on la jette ſur une pelle rouge.

On feme cette graine dans une bonne terre. Dans l'automne de la feconde année, on arrache du femis tous les arbres qui ont de petites feuilles d'un vert très-foncé, qui font rudes ou profondément déchiquetées; ces efpeces d'arbres ne produiroient point de bonnes feuilles pour les vers à foie. A la troifieme année, lorfque le plant eft de la groffeur du doigt, on l'arrache pour le mettre en pépiniere. Selon M. *Bourgeois*, on doit déjà tranfplanter les mûriers au printems de la feconde année; ils réuffiffent beaucoup mieux, & ils prennent plutôt leur accroiffement. Sans cette tranfplantation, les mûriers ne poufferoient qu'une racine en pivot, & la plus grande partie des arbres périroit, quand on les arracheroit pour les mettre aux places où ils doivent toujours refter. Quelques Cultivateurs prétendent qu'il faut couper à rafe terre tous ces jeunes arbres à la troifieme année, gros ou petits, droits ou tortus, pour leur faire pouffer plus de racines. D'autres ne pratiquent cette méthode que pour ceux qui font tortus ou languiffans.

On peut élever les mûriers blancs pour les vers à foie, foit en taillis, foit en quinconce, en leur laiffant acquérir leur grandeur naturelle. Un des plus sûrs moyens d'avoir de belles feuilles de mûriers, c'eft de les greffer. Les greffes réuffiffent en fente, en écuffon, en fifflet, furtout quand on greffe les mûriers d'Efpagne fur nos mûriers à petites feuilles.

Les mûriers entés fur des fauvageons, qui font d'une bonne efpece, comme ceux qui viennent de la graine du mûrier d'Italie, appellé *mûrier rofe*, ou du *mûrier d'Efpagne*, donnent, dit M. *Bourgeois*, des feuilles beaucoup plus belles & d'une meilleure qualité pour les vers à foie, que ceux qui font entés fur le fauvageon commun ou épineux à petites feuilles. C'eft une obfervation qui a été faite par un grand nombre de Cultivateurs de mûriers, notamment par M. *Thomé* de Lyon, dont l'autorité fur la culture des mûriers, & les inftructions fur ce qui concerne la maniere d'élever les vers à foie, doivent être d'un grand poids.

Les mûriers greffés donnent, il eft vrai, plus de feuilles, & des feuilles plus nourriffantes pour les vers à foie, que les mûriers fauvageons; mais l'expérience apprend auffi que les mûriers fauvageons peuvent exifter pendant deux fiecles; au lieu que l'extenfion des feuilles produite par la greffe, occafionne dans l'arbre une diffipation de feve prématurée, qui en accélere le dépériffement. On propofe, dans un Mémoire inféré dans un *Traité fur la culture des mûriers blancs, par M. Pomier*,

Ingénieur des Ponts & Chaussées, de greffer les mûriers blancs ſur les mûriers noirs ; & il y a lieu de penſer que ces arbres alors ſubſiſteroient bien, parce qu'il eſt démontré que le mûrier blanc périt ordinairement par les racines ; au lieu que le mûrier noir n'eſt ſujet à aucune maladie.

On voit dans preſque tous les Livres d'agriculture, qu'on peut greffer les mûriers ſur l'orme : je n'oſerois aſſurer, dit M. *Duhamel*, que cette greffe n'aura jamais de ſuccès ; cependant je l'ai tentée bien des fois inutilement, & j'ai bien des raiſons de penſer qu'elle ne peut pas réuſſir. On voit auſſi dans ces mêmes Ouvrages, que le mûrier peut ſe greffer ſur le figuier & ſur le tilleul ; mais il faut en général, pour que les greffes réuſſiſſent, qu'il y ait une grande analogie entre les arbres, & ſur-tout que la ſeve ſe mette en mouvement dans ces arbres dans le même temps.

Plus on prend ſoin des mûriers, en les déchargeant des branches gourmandes, & en les labourant, plus ils donnent de belles feuilles. On fait un tort conſidérable aux mûriers, quand on les effeuille trop jeunes pour en nourrir ler vers, parce que les feuilles ſont les organes de la tranſpiration des arbres, & en partie de la nutrition, par leurs pores abſorbans qui s'abreuvent de l'humidité de l'air. *Voyez les articles* ARBRE & FEUILLE. Les mûriers ont une ſi grande abondance de ſeve, qu'ils peuvent repouſſer juſqu'à deux ou trois fois de nouvelles feuilles. Lorſque l'hiver eſt doux, les mûriers pouſſent leurs feuilles de très-bonne heure ; mais il eſt toujours dangereux de faire éclorre trop tôt les vers, en ſe fondant ſur cette eſpérance, parce que l'on ne doit compter que ſur les feuilles du commencement de Mai, les autres étant ſujettes à périr par les petites gelées.

En Toſcane, & ſur-tout aux environs de Florence, ainſi que l'a obſervé M. l'Abbé *Nollet*, les habitans, avec moitié moins de mûriers que n'en cultivent les Piémontois, ont trouvé le moyen, toute proportion gardée, d'élever & de nourrir le double de la quantité de vers à ſoie. Ils obſervent pour cela de ne faire éclore que dans deux temps différens. Les premiers vers étant éclos, ſe nourriſſent de la premiere dépouille des mûriers, & lorſqu'ils ont produit leur ſoie, on fait éclore d'autres vers, qu'on nourrit de la ſeconde récolte des mêmes arbres.

M. *Bourgeois* dit qu'on cultive aujourd'hui près de Bienne en Suiſſe pluſieurs eſpeces de mûriers blancs. Selon cet Obſervateur, parmi les

mûriers blancs ſauvageons, le MURIER ÉPINEUX eſt le moins eſtimé. Il produit des branches hériſſées d'épines & de feuilles très-petites & peu abondantes: il eſt très-difficile & diſpendieux à cueillir. Le MURIER SAUVAGEON ORDINAIRE & commun, produit des feuilles dentelées, oblongues & très-minces; mais il mérite quelque conſidération, parce qu'il réuſſit très-bien en haie comme la charmille, & dans une expoſition favorable; il eſt plus printanier que les autres eſpeces. Le MURIER SAUVAGEON qui provient de graine de *mûrier roſe* ou d'*Italie enté*, produit beaucoup de feuilles un peu arrondies, de grandeur moyenne, tirant ſur le jaune clair & d'une très-bonne qualité.

Parmi les *mûriers blancs entés*, il y a le *mûrier roſe* ou d'*Italie enté*, qui pouſſe des feuilles groſſes, épaiſſes, liſſes & fort abondantes; c'eſt l'eſpece qui eſt aujourd'hui la plus cultivée en France, en Italie & en Piémont. M. *Thomé* lui donne la préférence ſur toutes les autres eſpeces de mûriers pour élever les vers à ſoie, & l'a mis fort en vogue. Cet arbre eſt cependant délicat, il a beaucoup ſouffert en Suiſſe par les hivers rigoureux de 1766 & 1767. Le *mûrier* appellé *feuille Romaine* pouſſe de très-grandes feuilles, qui le diſtinguent de toutes les autres eſpeces; il n'eſt pas rare d'en trouver qui égalent la feuille de courge. Le *mûrier d'Eſpagne*, a beaucoup de reſſemblance avec le *mûrier roſe ſauvageon*; ſes feuilles ſont cependant plus grandes & plus pointues: il n'eſt point délicat, & il réſiſte aux plus fortes gelées & aux hivers les plus rigoureux des climats froids. Le *mûrier* appellé *petite reine*, a la feuille très-liſſe, oblongue, d'une grandeur médiocre: cette eſpece eſt très-eſtimée & très-bonne.

M. *Miller* parle de *mûriers de Virginie* dont les feuilles ſont velues: ils ſont fort rares en Europe.

On trouvera, *au mot* VER A SOIE, l'uſage & l'utilité de chacune de ces eſpeces de mûriers, & les expériences qu'on a faites nouvellement en Languedoc & en Suiſſe, ſur la propriété de ces différentes feuilles pour la nourriture & le produit des vers à ſoie.

L'utilité des *mûriers blancs* ne ſe borne pas à la nourriture des vers à ſoie; on peut les émonder tous les trois ou quatre ans, comme les ſaules & les peupliers, pour en faire des fagots, dont on fait manger la feuille aux moutons pendant l'hiver, avant de les brûler. Ces animaux ſont fort friands de cette feuille, qui les nourrit bien, & leur procure de très-belle & fine laine. On pourroit même dans tous les pays & dans la plupart

des

des campagnes, comme cela ſe pratique en Eſpagne, attendre la premiere gelée blanche, pour ſecouer les feuilles de ces arbres, qu'on ramaſſe pour les faire ſécher ſous des hangars, ayant la précaution de les remuer de temps en temps. C'eſt avec cette feuille qu'on nourrit en Eſpagne les moutons pendant le froid & les gelées. Par cette méthode on ne gâte point les mûriers qui fourniſſent des feuilles chaque année, & on prétend que cette nourriture contribue beaucoup à la beauté & à la fineſſe des laines d'Eſpagne. D'après toutes ces conſidérations, M. *Bourgeois* conclut, que même dans les pays où on ne gagneroit pas à élever des vers à ſoie, ſoit à cauſe de la nature du climat, ſoit à cauſe de la diſette & de la cherté des ouvriers & de la main-d'œuvre, ou enfin à cauſe de quelques circonſtances particulieres, on ne devroit pas négliger la culture des mûriers blancs.

Les oiſeaux ſont très-friands des fruits des mûriers blancs, & on remarque que ceux qui ſont engraiſſés avec ces fruits, ſont un excellent manger: (en effet les merles nourris & engraiſſés avec le fruit de cet arbre, ſont d'une grande délicateſſe & d'un goût exquis. M. *Bourgeois* dit les avoir trouvés préférables à ceux qui ſe nourriſſent de ceriſes & de raiſins. Cependant le fruit du mûrier blanc a un goût douceâtre & très-fade). On doit par conſéquent mettre ces eſpeces de mûriers dans les remiſes, ſi la terre eſt aſſez bonne pour que ces arbres puiſſent y ſubſiſter.

On cultive les mûriers à gros fruit noir, à cauſe de leurs fruits qui ſont bons à manger. Ces fruits mangés à jeun dans leur maturité, paſſent pour être laxatifs & adouciſſans. On fait avec ces mûres, cueillies avant leur maturité, un ſirop propre à calmer les inflammations de la gorge pris en gargariſme, & pour déterger les ulceres de la bouche. Le ſuc des mûres noires ſert à colorer pluſieurs liqueurs & quelques confitures. Quelques perſonnes s'en ſervent pour donner une couleur foncée au vin rouge, il contribue même à lui donner de la douceur. Quoique ce ſuc ſoit inutile pour la teinture, il imprime aux doigts & au linge une couleur rouge, qui s'enleve difficilement. Le verjus, l'oſeille, le citron & les mûres vertes, emportent ces taches de deſſus les mains; mais pour le linge, le plus court eſt de mouiller l'endroit taché, & de le ſécher à la vapeur du ſoufre; l'acide vitriolique qui s'échappe de cette ſubſtance en combuſtion, emporte tout de ſuite la tache.

Le bois du mûrier eſt jaune, il eſt aſſez dur & propre à faire différens

ouvrages de tour & de gravure. On peut faire rouir ce bois dans l'eau, pour en détacher l'écorce filamenteuſe qui eſt propre à faire des cordes. L'écorce des racines du mûrier noir eſt un excellent vermifuge, priſe en poudre à la doſe de trente grains, ou en infuſion à la doſe d'une drachme.

MURIER DE RENARD. *Voyez* RONCE.

MURIER A PAPIER, *morus papyrifera*, LINN. On le cultive dans le Japon. Le P. *du Halde* dit qu'on dépouille les branches de leur écorce & qu'on en fait un papier aſſez fort pour couvrir les paraſols ordinaires, ſur-tout quand il eſt huilé & coloré. Les feuilles de ce mûrier ſervent auſſi de nourriture aux vers à ſoie. M. *de la Rouviere* prétend avoir tiré une belle ſoie végétale de l'écorce des jeunes branches de mûrier, coupées dans le temps qu'elles ſont en ſeve, enſuite battues & rouies. Les femmes de la Louiſiane choiſiſſent, pour cette même production, les jets ou pouſſes qui ſortent de la ſouche des mûriers, & qui ont quatre ou cinq pieds de haut; elles en ôtent l'écorce, la font ſécher au ſoleil, puis elles la battent pour en faire tomber la partie extérieure; l'intérieure, qui eſt l'écorce fine, reſte toute entiere. Elles battent derechef cette derniere pour la rendre plus fine encore; après quoi elles la mettent blanchir à la roſée : enſuite elles la filent, en font divers ouvrages, tels que des réſeaux, des franges, ſouvent même elles la treſſent & en fabriquent un tiſſu croiſé.

MURIER. Nom donné à un oiſeau de Lorraine qu'on avoit regardé comme une eſpece de *traquet*, & qui eſt une eſpece de *gobe-mouche à collier*. Il paroît en ce pays vers la mi-Avril : il habite les forêts, notamment celles de haute-futaie : il niche dans le creux de quelque vieil arbre. Son nid eſt compoſé de brins d'herbes & de mouſſe : ſa ponte eſt de ſix œufs, dont la couleur eſt d'un vert clair : le pere & la mere nourriſſent les petits. La picorée conſiſte en inſectes volans. Les mûriers voltigent toujours d'arbre en arbre : ils ſe ſauvent à l'approche de l'homme : ils aiment la ſolitude, & ſe retirent ordinairement dans l'endroit le plus épais de la forêt : ils quittent le pays dans le mois d'Août.

MURRA. Eſpece de matiere ſemblable à la porcelaine dont on a fait des vaſes fort recherchés par les Romains. *Du Sault*, traduction de Juvénal, ſatyre VI. n°. 16. *Voyez à l'article* VASES.

MURTE. *Voyez* MIRTHE.

MURTILLE. C'eſt un arbre fort commun dans toute la partie Méridionale de l'Amérique, juſqu'au Détroit de Magellan ; il porte pour fruit une eſpece de raiſin de la groſſeur d'un pois, & ſemblable aux grains de grenade pour la forme & la couleur. Les Naturels du pays l'appellent *unni*. Ils font avec ce fruit une ſorte de vin, qui eſt une liqueur agréable & ſaine.

MUSA. *Voyez* BANANIER.

MUSARAIGNE ou MUSET, *muſaraneus*. Selon M. *de Buffon*, la muſaraigne ſemble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux, & remplir l'intervalle qui ſe trouve entre le *rat* & la *taupe*, qui ſe reſſemblant par leur petiteſſe, different beaucoup par la forme, & font en tout des eſpeces très-éloignées. La muſaraigne, plus petite encore que la *ſouris*, reſſemble à la taupe par le muſeau, ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires ; par les yeux, qui, quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe, ſont cachés de même, & ſont beaucoup plus petits que ceux de la ſouris ; par le nombre des doigts, en ayant cinq à tous les pieds ; par la queue, par les jambes, ſur-tout celles de derriere, qu'elle a plus courtes que celles de la ſouris ; par les oreilles, & enfin par les dents.

La couleur de la muſaraigne eſt d'un brun mêlé de roux ; mais il y en a auſſi de cendrées, de preſque noires, & toutes ſont plus ou moins blanchâtres ſous le ventre. Elles ſont très-communes dans toute l'Europe, mais il ne paroît pas qu'on les retrouve dans l'Amérique.

Ce très-petit quadrupede a une odeur forte qui lui eſt particuliere, & qui répugne aux chats : ils chaſſent & tuent la muſaraigne, mais ils ne la mangent pas comme la ſouris. C'eſt apparemment cette mauvaiſe odeur & cette répugnance des chats, qui a fondé le préjugé du venin de cet animal & de ſa morſure dangereuſe pour le bétail, & ſur-tout pour les chevaux. Mais l'ouverture de la gueule de cet animal eſt même trop petite, pour qu'il puiſſe les mordre. Les enflures qui arrivent aux chevaux, ne viennent vraiſemblablement que d'une cauſe interne, & ne ſont certainement pas cauſées par la morſure ou la piqûre de cet animal, comme le vulgaire le penſe.

La muſaraigne habite aſſez communément, ſur-tout en hiver, dans les fermes où elle mange du grain, des inſectes, des chairs pourries. On la trouve auſſi fréquemment dans les bois à la campagne, ſoit dans des trous d'arbres, ſoit dans des trous en terre. On dit qu'elle donne

autant de petits que la souris, mais moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu qu'elle : elle n'est pas aussi agile à beaucoup près; on la prend aisément, parce qu'elle voit & court mal.

MUSARAIGNE D'EAU. C'est un petit animal amphibie qui a été observé pour la premiere fois en 1756 par M. *Daubenton ;* il est un peu plus grand que la musaraigne, il a le museau plus gros, la queue & les jambes plus longues & plus garnies de poils ; la partie supérieure de son corps est de couleur noirâtre, mêlée d'une teinte de brun, & la partie inférieure a des teintes de fauve ; sa queue est de couleur grise & presque nue, à l'exception du côté inférieur, qui est revêtu d'un bout à l'autre de poils courts & blanchâtres ; les doigts ont aussi sur les côtés des poils qui ne se trouvent pas dans la musaraigne.

La musaraigne d'eau reste cachée pendant le jour dans les fentes de rochers, ou dans des trous sous terre le long des petits ruisseaux. Lorsqu'on veut la prendre, il faut la chercher à la source des fontaines, vers le lever ou le coucher du soleil. Elle met bas au printems, & produit ordinairement neuf petits.

MUSC. *Voyez à l'article* GAZELLE ; *voyez aussi le mot* PORTE-MUSC.

MUSCADE ou NOIX MUSCADE, *nux moschata*, *aut nux myrthica aromatica*, est le fruit aromatique d'un arbre de l'Inde Orientale, qui est grand comme un poirier. Le bois de cet arbre est moëlleux, & son écorce est cendrée. Ses feuilles ressemblent à celles du pêcher ; elles sont verdâtres en dessus, blanchâtres en dessous, sans queue : étant froissées entre les mains, elles répandent une odeur pénétrante. Sa fleur est formée en rose, jaunâtre & fort suave. Il lui succede un fruit arrondi, de la grosseur d'une petite orange, attaché à un long pédicule, & dont le noyau est couvert de trois écorces.

La premiere de ces trois écorces est charnue, molle, pleine de suc, épaisse d'environ un doigt, velue & rousse, parsemée de taches jaunes, dorées & purpurines, de même que nos abricots & nos pêches. Cette grosse écorce, qui est d'un goût acerbe, s'ouvre d'elle-même dans le temps de la maturité. Sous ce brou ou premiere écorce est une enveloppe réticulaire ou membrane à réseau, qui est en quelque sorte partagée en plusieurs lanieres, d'une substance visqueuse, huileuse, mince & comme cartilagineuse, d'une odeur très-aromatique, fort agréable, d'une saveur âcre, balsamique, assez gracieuse & de couleur rougeâtre jaunâtre : c'est ce que l'on appelle *macis* en Europe, *bisbese* ou

besbahe dans l'Arabie, & aux Moluques, *bongopala* ; & que quelques Commerçans nomment improprement avec le public *fleur de muſcade.* A travers les mailles de cette ſeconde enveloppe, on en apperçoit une troiſieme, qui eſt une coque dure, mince, ligneuſe, d'un brun rouſsâtre, caſſante, laquelle contient un noyau qui eſt la noix muſcade. Cette noix eſt ovale, de la figure d'une olive, longue de huit à dix lignes, ridée ; d'une couleur brune cendrée, dure, fragile, panachée intérieurement de nuances jaunâtres & de rouge brun ; d'une excellente odeur, d'une ſaveur âcre & ſuave, quoiqu'amere, & d'une ſubſtance très-huileuſe.

M. *Geoffroy* (*Mat. Médic.*) dit, que lorſque l'on fait une inciſion dans le tronc du muſcadier, ou que l'on en coupe les branches, il en découle un ſuc viſqueux, d'un rouge pâle comme le ſang diſſous : ce ſuc devient bientôt d'un rouge foncé, & laiſſe ſur la toile des marques que l'on a bien de la peine à effacer.

Le muſcadier vient de lui-même dans les iſles Moluques, & dans quelques autres de l'Océan Oriental ; mais on le cultive ſur-tout dans la Province de Banda, qui eſt compoſée de ſix petites iſles, qui ſont *Néra*, *Lontar*, *Pulo-way*, *Gunon-gapy*, *Pulorong* & *Roſſingyen.* Les trois premieres de ces iſles ſont extrêmement fertiles en noix muſcades.

Il y a deux ſortes de véritables noix muſcades dans les boutiques ; l'une eſt de la figure d'une olive & s'appelle *muſcade femelle ;* c'eſt celle que nous venons de décrire, & qui eſt ſi fort en uſage ; l'autre eſt appellée *mâle* par quelques-uns, les Hollandois la nomment *maneque ;* elle eſt plus alongée & un peu moins aromatique ; auſſi eſt-elle moins recherchée. Entre ces deux ſortes de noix il y en a de figures irrégulieres, qui ſont des jeux de la Nature. Il y a de plus les noix muſcades ſauvages.

Les Hollandois en diſtinguent pluſieurs eſpeces, & nomment la principale, *noix muſcade mâle des boutiques ;* elle eſt plus groſſe que la noix muſcade ordinaire ou femelle ; elle eſt oblongue, comme carrée, preſque ſans odeur, & d'un goût déſagréable ; elle eſt intérieurement panachée de veines noirâtres. Les vers la rongent aſſez facilement ; & ſi on la mêle avec les autres muſcades, on prétend qu'elle les corrompt ; c'eſt pourquoi il a été défendu de la mêler. A Banda on l'appelle *palatuhir*, c'eſt-à-dire, *noix de montagne ;* les Anciens l'appelloient *azerbe ;* mais à peine eſt-elle connue aujourd'hui en France. Quelques ſuperſtitieux

la recherchent feulement pour en préparer des philtres, dans l'idée d'en faire des chofes furprenantes. L'arbre qui donne ces fortes de noix mufcades, croît dans le Malabar & dans les ifles Moluques ; il eft plus haut que le mufcadier ordinaire, mais moins branchu & moins feuillu ; fon macis eft pâle, fans fuc & d'une odeur défagréable.

Cueillette & préparation des noix mufcades.

Lorfque ces fruits font mûrs, les habitans montent fur les arbres & ils les cueillent en tirant à eux les rameaux avec de longs crochets. Quelques-uns les ouvrent auffi-tôt avec le couteau, & ils en ôtent le brou ou premiere écorce que l'on entaffe dans les forêts, où elle pourrit avec le temps. Dès que fes écorces fe pourriffent, il croît deffus une certaine efpece de champignons, que l'on appelle *boleti mofchocatyni* : ils font noirâtres, & très-recherchés des habitans, qui les regardent comme un mets délicieux. Ils emportent à la maifon ces noix dépouillées de leur premiere écorce, & ils enlevent foigneufement le macis avec un petit couteau. Ils font fécher au foleil pendant un jour ce macis, qui eft d'un beau rouge ; mais dont la couleur devient obfcure. Enfuite ils le tranfportent dans un autre endroit moins expofé aux rayons du foleil, & l'y laiffent pendant huit jours, afin qu'il s'y amoliffe un peu. Puis ils l'arrofent de l'eau de la mer, pour l'empêcher de trop fécher, & de peur qu'il ne perde fon huile. Ils prennent garde auffi d'y mettre trop d'eau, car il fe pourriroit & les vers l'attaqueroient. Enfin ils le renferment dans de petits facs, & ils le preffent fortement : il ne faut pas confondre le macis avec le *macer*. Voyez ce dernier mot.

On expofe au foleil pendant trois jours les noix qui font encore revêtues de leur coque ligneufe ; enfuite on acheve de les bien fécher près du feu, jufqu'à ce qu'elles rendent un fon quand on les agite, & alors on les frappe avec de petits bâtons pour les débarraffer de leur coque qui faute en morceaux. On diftribue ces noix en trois tas, dont le premier contient les plus grandes & les plus belles, qui font deftinées à être apportées en Europe ; le fecond renferme celles que l'on réferve pour l'ufage des gens du pays, & le troifieme contient les plus petites, qui font irrégulieres ou non mûres ; on brûle celles-ci, & on emploie une partie des autres pour en tirer de l'huile par expreffion. Une livre en donne ordinairement trois onces ; cette huile eft de la confiftance du fuif, & a entiérement le goût de la noix mufcade : cette même noix

donne aussi par la distillation, de même que le macis, une huile essentielle, transparente, volatile & d'une odeur exquise.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les noix muscades que l'on a choisies, se corromproient bientôt, si on ne les arrosoit, ou plutôt si on ne les confisoit, pour ainsi dire, avec de l'eau de chaux faite de coquillages calcinés que l'on détrempe avec de l'eau salée à la consistance de bouillie fluide : on y plonge deux ou trois fois les noix muscades renfermées dans de petites corbeilles, jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait enduites de la liqueur. Ensuite on les met en un tas, où elles s'échauffent, & toute l'humidité surabondante s'évapore. Dès qu'elles ont sué suffisamment, elles sont bien préparées & propres pour passer la mer.

On confit aussi dans l'Isle de Banda le fruit entier du muscadier de la maniere suivante. Lorsque ces fruits sont presque mûrs, mais avant qu'ils s'ouvrent, on les fait bouillir dans l'eau, & on les perce avec une aiguille : ensuite on les fait tremper dans l'eau pendant dix jours, jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur saveur acerbe & âpre : alors on les cuit légerement dans un sirop de sucre ; si on veut qu'elles soient dures, on y jette un peu de chaux. On répete pendant huit jours cette même opération & toujours dans un nouveau sirop ; enfin on met pour la derniere fois ces fruits ainsi confits dans un sirop un peu épais, & on les garde dans un pot de terre bien fermé.

On confit encore ces noix dans de la saumure ou dans du vinaigre ; & quand on en veut manger, on les macere dans de l'eau douce, ensuite on les fait cuire dans du sirop de sucre, &c.

Usages & propriétés de la Muscade.

On sert dans les desserts les muscades entieres confites ; les Indiens en mangent quelquefois en buvant du thé ; les uns n'en prennent que la chair, d'autres en mâchent aussi le macis ; mais on a coutume de rejeter le noyau, qui est précisément la noix muscade. Bien des Voyageurs marins qui vont dans le Nord, en mâchent tous les matins. Les Hollandois ont observé que si l'on fait un usage immodéré de cette sorte de confiture, elle attaque la tête & cause des maladies soporeuses. On emploie fréquemment la noix muscade simple & non confite pour assaisonner les alimens : on s'en sert aussi en Médecine ; elle fortifie l'estomac, facilite la digestion, corrige la mauvaise haleine, appaise le vomissement, dissipe les vents & guérit les coliques ; elle arrête le flux de

ventre, excite les regles, provoque la ſemence, augmente le mouvement du ſang, réſiſte aux poiſons, & eſt fort utile dans les maladies froides des nerfs. Cependant il en faut uſer ſobrement, car elle cauſe l'aſſoupiſſement & rend lourd. On vante la fumigation de ces noix comme un remede éprouvé dans les coliques venteuſes & dans certaines douleurs de la matrice, qui viennent quelquefois après l'accouchement. Ces noix torréfiées conviennent dans la dyſſenterie.

Le macis a la même vertu que la noix muſcade ; il eſt moins aſtringent, mais l'excès n'en eſt pas moins dangereux.

L'huile de noix muſcade tirée ſoit par expreſſion, ſoit par diſtillation, eſt, ainſi que celle du macis, très-propre dans les tranchées du ventre, dans les coliques néphrétiques, & dans certaines maladies des nerfs : elle appaiſe le hoquet ; & ſi l'on en frotte légérement les tempes, elle procure le ſommeil. On peut blanchir cette huile en la macérant longtemps dans l'eſprit de vin : elle eſt la baſe de quantité de baumes compoſés, reconnus ſouverains dans l'apoplexie & les maladies convulſives. *Ray* prétend même qu'elle a la ſinguliere propriété de faire croître la gorge ou les mamelles, appliquée extérieurement.

Obſervations ſur le commerce de la Muſcade, du Girofle & de la Cannelle.

Par ce qui précede, on a vu que les muſcadiers croiſſent dans pluſieurs Iſles de l'Océan Oriental. Les Hollandois dont les plus grands obſtacles n'ont jamais laſſé la patience, s'en ſont approprié la récolte, ainſi que celle du girofle & de la cannelle qui naiſſent dans les Iſles de Ternate & de Ceylan, &c. ſoit à titre de conquête, ſoit en payant aux Inſulaires des penſions, qui ſont plus utiles à ceux-ci que l'ancien produit de leurs arbres. Toujours eſt-il vrai qu'ils ont engagé ou contraint les habitans des Iſles Moluques, &c. à abattre & arracher tous les girofliers, & ils ne les ont conſervés que dans l'Iſle d'Amboine & de Ternate, dont ils ſont comme les maîtres (On ſait effectivement que pour dédommager le Roi de Ternate de la perte du produit de ſes girofliers dans les autres Moluques, les Hollandois lui paient tous les ans environ dix-huit mille rixdales en tribut ou en préſent ; & qu'ils ſe ſont en outre obligés par un traité de prendre à ſept ſous ſix deniers la livre tout le girofle que les habitans d'Amboine apportent dans leurs magaſins). Ils ſont auſſi parvenus à détruire la cannelle par-tout ailleurs que dans l'Iſle de

de Ceylan qu'ils possedent. Il en est de même à l'égard du poivre blanc, &c. de sorte que l'Europe entiere & presque toute l'Asie passent par leurs mains pour cette espece de commerce. Il n'y a donc que les sept ou huit Compagnies Hollandoises de l'Inde Orientale qui nous apportent ces sortes d'épiceries fines. *Voyez les mots* CANNELLE & GIROFLE.

Les magasins que les Hollandois ont de ces précieux aromates, tant dans l'Inde qu'en Europe, sont immenses & d'une richesse très-considérable; ils en ont actuellement chez eux la récolte de seize années. Ils ne distribuent point aux Nations voisines leur derniere récolte, mais toujours la plus ancienne: en 1760 ils vendoient la provision de 1744. On dit communément en France & ailleurs, que quand les Hollandois ont trop de girofle, de muscade, &c. dans leurs magasins, ils les jetent à la mer. Mais ce n'est pas ainsi qu'ils s'en débarrassent, ils les brûlent. Le 10 Juin 1760, j'en ai vu à Amsterdam, près de l'Amirauté, un feu dont l'aliment étoit estimé huit millions argent de France: on devoit en brûler autant le lendemain. Les pieds des Spectateurs baignoient dans l'huile essentielle de ces substances; mais il n'étoit pas permis à personne d'en ramasser, & encore moins de prendre les épices qui étoient dans le feu. Quelques années auparavant & dans le même lieu, un pauvre particulier qui dans un semblable incendie ramassa quelques muscades qui avoient roulé du foyer, fut pris au corps, condamné tout de suite à être pendu & exécuté sur le champ. Nous nous étendrons plus sur cet objet dans le Journal de nos Voyages, que nous nous proposons de donner dans quelque temps. Nous ajouterons seulement que la jalousie des Hollandois, pour se conserver l'unique débit du girofle, n'a cependant jamais pu empêcher qu'il ne s'en fît un assez grand divertissement par quantité de leurs propres Officiers en plusieurs lieux des Indes. Une maniere qu'ils ont de tromper la Compagnie, dit M. *de Jaucourt*, est d'en vendre aux navires des autres Nations qu'ils rencontrent en mer, & de mouiller le reste, afin que le nombre des quintaux de girofle qui font leur cargaison, s'y trouve toujours; ce qui peut aller à dix par cent, sans que les Commis des magasins qui les reçoivent à Batavia, puissent s'en appercevoir.

Nous apprenons de M. *de Romé de Lisle* qui est arrivé il y a quelques années de l'Inde, que les Anglois tirent beaucoup de cannelle, de poivre & de girofle de l'Isle de Sumatra: ils en font l'entrepôt au comptoir de

Bancoul ; ce qui déplaît fort aux Hollandois. Nous avons vu auſſi un échantillon d'aſſez bonne cannelle tranſplantée à la Martinique. Enfin on a trouvé les moyens d'obtenir pluſieurs milliers de plants de girofliers & de muſcadiers & de les planter à l'Iſle de France où ils donnent déjà les plus grandes eſpérances.

MUSCARDIN. *Voyez à la ſuite du mot* LOIR.

MUSCAT. Nom donné aux raiſins blancs de Frontignan, & aux raiſins rouges de Toulon : on en fait d'excellent vin. On donne encore le nom de muſcat à la *poire rouſſeline.*

MUSCHEBOUT. Eſpece de merlu moucheté de taches noires. *Voyez à l'article* MORUE.

MUSCLE, *muſculus*, eſt la partie charnue & fibreuſe du corps de l'animal, deſtinée uniquement à être l'organe ou l'inſtrument du mouvement. La ſtructure des muſcles & la cauſe de leur gonflement, leur nombre & leur inſertion, leurs uſages ou propriétés, tous ces effets de la Nature étonnent le Phyſicien & ſont dignes de la réflexion du Philoſophe, & notamment de l'étude de l'Anatomiſte qui s'occupe aux diſſections myologiques.

MUSCULITES ou MYTULITES. *Voyez* MOULES FOSSILES.

MUSET. *Voyez* MUSARAIGNE.

MUSIMON. Quadrupede connu dans les Iſles de Corſe & de Sardaigne, ſous le nom de *muſlo* ou *muſron :* il court avec grande vîteſſe. Les Chaſſeurs font cas de ſa chair. C'eſt le *mouflon.* Voyez ce mot.

MUSIQUE. Nom donné à une eſpece de coquillage univalve, de la famille des murex, lequel ſe diſtingue par des points rougeâtres, & par la netteté de ſes cinq lignes, pareilles à celles d'un papier de muſique : c'eſt le *coupet* de M. *Adanſon.*

MUSSOLE. Coquillage bivalve que quelques-uns regardent comme étant de la famille des moules ; mais que M. *Adanſon* met dans le genre du pétoncle. On l'appelle communément *Arche de Noé.*

MUSTELE, *muſtela. Rondelet* donne ce nom à deux poiſſons. Le premier s'appelle *muſtele vulgaire ;* & le ſecond ſimplement *muſtele.*

La MUSTELE VULGAIRE, *muſtela vulgaris*, eſt un poiſſon de mer, du genre des morues, qui ſe nourrit de ſquilles & de petits poiſſons. Il a le corps brun, large, ſans écailles ; la bouche aſſez grande & les dents petites : le bout de ſa mâchoire inférieure eſt garni d'un barbillon blanc ; celle de deſſus en a deux qui ſont noirs : ſon corps finit en pointe, une

ligne droite commence aux ouies & finit à la tête : sa chair est molle & friable.

L'autre mustele est presque semblable à la précédente, les nageoires qu'elle a aux ouies, ressemblent beaucoup à des barbillons.

On donne quelquefois le nom de *mustele fluviatile* à la *lote*. Voyez ce mot.

Schoneveld fait mention d'une mustele vivipare que les Allemands nomment *aelguappe :* c'est l'*éelpout*. Voyez ce mot.

MUTHUSUSA. *Voyez à l'article* BISON.

MYLABRE, *mylabris*. Insecte coléoptere dont les antennes plus grosses vers le bout, & à articles hémisphériques un peu triangulaires, sont posées sur une trompe courte & large : quatre antennes accompagnent la bouche ou l'extrémité de la trompe de ce petit animal. Les élytres ou étuis sont presque ronds & si courts qu'ils ne couvrent que les deux tiers du corps. On trouve le *mylabre* sur les fleurs. Ses yeux sont assez saillans.

MYRABOLTS. C'est le nom que l'on donne à la myrrhe qui vient d'Arabie, mais que les Européens tirent souvent de Surate. *Voyez* MYRRHE.

MYROBOLANS, *myrobolani*, est le nom que l'on donne à des fruits desséchés qui viennent des Indes Orientales, où ils sont appellés *fruits du panel*, & dont nous distinguons cinq especes principales ; savoir, les *citrins* ou *jaunes*, les *Indiens* ou *noirs*, les *chébules*, les *bellerics* & les *emblics* ou *Chinois*. Nous savons peu de chose touchant les arbres sur lesquels on les recueille. Plusieurs Auteurs prétendent qu'ils croissent sur des arbres entiérement différens. M. *Adanson* au contraire, dans l'Ouvrage intitulé *Familles des Plantes*, *Vol. II*, *page* 442, dit positivement que des cinq myrobolans connus dans les boutiques, il n'y a que l'emblic qui fasse une espece & même une genre distinct de la famille des tithymales. Les quatre autres ne sont, ajoute-t-il, que des variétés du même fruit. Le myrobolan Indien n'est que ce même fruit encore petit & dans sa jeunesse. Le belleric est le même dans sa maturité, enfin le chébule & le citrin ne sont que des variétés plus racourcies & presque sphériques. M. *Adanson* assure que ceci a été vérifié aux Indes tout récemment par un Observateur versé dans la Botanique. On prétend que la feve de Bengale est encore une espece de myrobolan.

Les MYROBOLANS CITRINS, *myrobolani citrinæ*, ſont des fruits oblongs, arrondis, de la groſſeur du pouce, mouſſes par les extrémités, de couleur jaunâtre ou citrine, communément ornés de cinq grandes cannelures longitudinales, & d'autant de petites. L'écorce extérieure eſt glutineuſe, amere & un peu âcre : elle couvre un noyau dur, anguleux, ſillonné, jaunâtre, lequel contient une amande de couleur griſe ou fauve. Ces fruits viennent, dit-on, ſur un arbre qui eſt de la grandeur du prunier ſauvage, dont les feuilles ſont conjuguées; ſemblables à celles du cormier, & qui croît principalement vers Goa.

Les MYROBOLANS CHÉBULES, *myrobolani chebulæ*, reſſemblent aux citrins, mais ils ſont plus grands & imitent plus la forme de poire : ils ſont également relevés de cinq côtes, ridés, d'une couleur brunâtre en dehors, & d'un roux noirâtre en dedans; ils ont le même goût & la chair plus épaiſſe que les précédens; leur noyau eſt anguleux & creux, contenant une amande oblongue; on les caſſe difficilement. On dit que l'arbre où ils naiſſent a des feuilles ſimples, ſemblables à celles du pêcher ; & des fleurs rougeâtres en étoiles : il croît aux environs de Décan & de Bengale. *Proſper Alpin* a décrit une eſpece de myrobolan chébule que l'on cultive au Caire, mais qui eſt tout différent du précédent.

Les MYROBOLANS INDIENS, *myrobolani nigræ*, ſont gros & longs comme de petits glands, ridés, noirs en dehors, brillans, creuſés extérieurement d'un ſillon, comme s'ils n'étoient pas des fruits parfaits, contenant une amande avortée. Quand on les mâche, ils s'attachent aux dents & font cracher ; leur ſaveur eſt acerbe, amere & acide : on prétend que les feuilles de l'arbre qui les porte, ſont ſemblables à celles du ſaule ; il croît à Cambaye.

Les MYROBOLANS BELLERICS, *myrobolani bellericæ*, ſont arrondis, peu anguleux, gros, de la figure de la noix muſcade, un peu jaunâtres, ſe terminant en un pédicule un peu gros, comme la figure. Leur écorce eſt un peu molle, auſtere & aſtringente ; elle contient un noyau griſâtre, dans la cavité duquel ſe trouve une amande ſemblable à une aveline. L'arbre qui les porte naît à Bengale; il a des feuilles ſemblables à celles du laurier, mais plus pâles; du moins telle eſt l'aſſertion de ceux qui font, des cinq eſpeces de myrobolans, autant de fruits abſolument différens.

Les MYROBOLANS EMBLICS, *myrobolani emblicæ*, ſont preſque ronds,

relevés par six côtes, de la grosseur d'une noix de galle & d'un gris noirâtre : ils contiennent, sous une pulpe charnue, qui s'ouvre en six parties en mûrissant, un noyau léger, blanchâtre, gros comme une petite aveline, anguleux, divisé en trois cellules, & qui s'ouvre en trois parties lorsqu'il est mûr. On ne nous apporte communément que les segmens de la pulpe desséchés : ils sont noirâtres & d'un goût aigrelet & un peu austere. Ces fruits croissent, dit-on, sur un arbre dont les feuilles sont courtes & découpées fort menu, comme celles de la fougere. Les Indiens se servent des emblics pour tanner le cuir, le verdir, & pour faire de l'encre; ils en mangent aussi de confits dans de la saumure pour exciter l'appétit. Ils naissent à Bengale.

L'eau dans laquelle on a fait macérer les myrobolans, rougit le papier bleu : ils purgent sans danger, & on s'en sert dans les cas où il faut resserrer en même temps. Leur décoction est fort utile pour raffermir les dents qui branlent. Les myrobolans étoient autant autrefois en usage, seuls, que le font aujourd'hui le séné & les tamarins ensemble.

Le *hobus des Indiens Occidentaux*, est aussi une espece de myrobolan. Les habitans se servent des sommités les plus tendres de l'arbre qui les produit, ainsi que de son écorce, pour en faire une eau odorante propre à fortifier les membres fatigués; ils en mettent aussi dans leurs bains. Le fruit, qui est une espece de prune, est laxatif. Si l'on fait des incisions à la racine de l'arbre qui porte ce fruit, il en sort une eau qui est bonne à boire.

La FEVE DE BENGALE, *faba Bengalensis*, est encore un fruit étranger, que *Samuel Dale* croit être le myrobolan citrin, qui a avorté à cause de la piqûre de quelque insecte. Ce fruit a la forme d'un nombril, il est large d'un pouce, brun en dehors & noirâtre en dedans.

Dans le vingt-septieme Recueil des Lettres édifiantes, on trouve une Lettre du Pere *Cœurdoux*, accompagnée de recherches de M. *Poivre*, dans laquelle il est dit que le cadoucas, dont les Indiens se servent dans leur teinture, est un vrai myrobolan citrin, qu'ils mêlent avec du lait de buffle femelle, & qui leur sert pour noircir à l'aide d'une eau vitriolique. Ils nomment *pend joucadoucaie* le myrobolan à demi-mûr, & *cadoucaipou*, la noix de galle du myrobolan : on se sert dans l'Inde de celui-ci, avec le *chayaver*, qui est une espece de *caille-lait blanc* du Malabar, pour teindre & peindre, soit en jaune, soit en vert, soit en bleu, en faisant les mêlanges convenables de ces ingrédiens.

MYRRHE, *myrrha.* C'eſt un ſuc réſino-gommeux, connu chez les Arabes, ſous le nom de *ler-mur-mor:* on nous l'apporte de cette partie de l'Ethiopie que l'on appelloit autrefois le *pays des Troglodites.* Dans le commerce, la myrrhe eſt en morceaux, qui varient beaucoup pour la groſſeur, la conſiſtance, la couleur, l'odeur, le goût & la tranſparence. La belle myrrhe eſt en larmes ou en morceaux plus ou moins gros, de couleur jaune ou rouſſe un peu tranſparente. Lorſqu'on la briſe, on y voit des veines blanchâtres comme la baſe de l'ongle, ce qui fait dire *myrrhe onglée;* elle eſt d'un goût amer, un peu âcre & aromatique, cauſant des nauſées, d'une odeur forte. Mais ſi on la pile ou qu'on la brûle elle exhale une odeur aſſez agréable; elle doit être un peu friable & peu graſſe. Les morceaux bien tranſparens, qui ne ſont point amers dans l'intérieur, ne ſont que de la *gomme arabique;* il faut les rejeter, & retirer également ceux qui ſont brunâtres, viſqueux & d'une ſaveur déſagréable. Ces derniers ne ſont ſouvent que du *bdellium.*

On ne dit rien de certain ſur l'arbre dont la myrrhe découle; & on ne ſait point ſi c'eſt par inciſion qu'on la retire. Quelques-uns prétendent que nous n'avons pas la bonne myrrhe des Anciens, parce qu'elle n'a pas l'odeur exquiſe de celle dont tous les Auteurs font mention; on en aromatiſoit les vins les plus délicats, & on la préſenta comme un parfum très-précieux au Sauveur du monde, pendant qu'il étoit dans la crêche. Mais on peut répondre à cela, qu'il en eſt des parfums comme des goûts & des couleurs, dont on ne doit pas diſputer. Les hommes ſont également inconſtans à l'égard des odeurs : le muſc & la civette, &c. en fourniſſent des exemples ſenſibles. Les Anciens diſtinguoient deux ſortes de myrrhe; l'une liquide, qu'ils appelloient *ſtacte;* & l'autre ſolide, qu'ils nommoient *myrrhe troglodite.* Ils retiroient la myrrhe ſtacté par inciſion, & la recevoient dans des vaſes qu'ils bouchoient exactement. Souvent les gros morceaux ſont comme pleins d'un ſuc huileux, que les Modernes nomment quelquefois auſſi *ſtacté.*

La myrrhe, comme gomme-réſine, eſt en partie inflammable, en partie diſſoluble dans l'eſprit-de-vin, & en partie diſſoluble dans l'eau. Suivant *Cartheuſer*, la myrrhe contient ſept parties de ſubſtance gommeuſe. On l'eſtime priſe intérieurement, pour les obſtructions de la matrice; elle excite les regles, les purgations des femmes accouchées; elle chaſſe le placenta & le fœtus mort: mais les femmes groſſes qui en prendroient témérairement pourroient avorter. On la preſcrit utilement

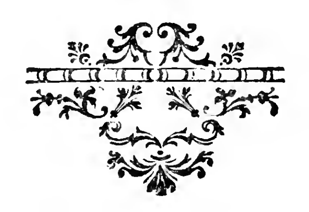
dans l'aſthme & la toux, dans la jauniſſe & les affections ſcorbutiques : elle convient auſſi à l'eſtomac : on la recommande comme un baume ſingulier pour les ulceres, tant internes qu'externes ; on la donne en ſubſtance depuis demi-gros juſqu'à un gros, ſous la forme de bols ou de pilules, quelquefois en diſſolution dans l'eſprit-de-vin ou de l'eau-de-vie. Cette teinture appliquée extérieurement, préſerve de la pourriture vermineuſe, & de la gangrene ou corruption des plaies : c'eſt encore un bon remede pour déterger & fortifier les gencives attaquées du ſcorbut : on en met une cuillerée à café dans un demi-verre d'eau de ſauge diſtillée : on ſe ſert de ce mêlange matin & ſoir en guiſe de gargariſme. Mais pour peu qu'on ſoit ſujet au piſſement de ſang ou à quelqu'autre hémorrhagie, il en faut faire peu d'uſage intérieurement. En Pharmacie on fait, avec la myrrhe, pluſieurs compoſitions & préparations qu'on trouvera décrites dans tous les Livres qui traitent de cet Art : elle entre auſſi dans la thériaque & dans la confection d'hyacinthe, &c.

MYRRHINA, MURRINA, MURRA, MORRHA, *morrhinæ vaſa.* On ſoupçonne que cette matiere qui ſe trouvoit en Caramanie & avec laquelle les anciens Romains formoient des vaſes précieux connus ſous le nom de *vaſes myrrhins*, & dont ils ſe ſervoient dans leurs repas & pour renfermer des parfums, étoit une eſpece de *pierre de gallinace.* Voyez ce mot, & ce qui eſt dit des vaſes myrrhins à la ſuite de l'article VASES.

MYRTE. *Voyez* MIRTHE.

MYRTILLE. *Voyez* AIRELLE & MIRTHE.

MYTULITE, *mytulites.* Nom donné aux moules pétrifiées ou foſſiles.





N.

NACELLE. Efpece de *lépas* à coquille chambrée, & qui reffemble parfaitement bien à une nacelle : il fe plaît dans les fables, & s'attache quelquefois aux autres coquillages : il fe trouve au Sénégal.

NACRE, eft dans certains coquillages la partie blanche, brillante, argentée ou orientée comme les perles. La plupart des coquillages n'ont une nacre qu'en leur furface intérieure ; d'autres ont befoin d'être dépouillées de leur drap marin & même de leur pellicule, pour que leur nacre foit à découvert.

NACRE DE PERLES, ou MERE DE PERLES, ou HUITRE A ÉCAILLE NACRÉE, *mater perlarum*, *feu concha margaritifera*. Ce riche coquillage eft une huître à écailles nacrées, qui varie en grandeur & qui fe pêche dans les Mers Orientales & dans l'île de Tabago. On lui a donné le nom de *mere des perles*, parce qu'on y trouve beaucoup plus de perles, & de plus belles que dans d'autres coquillages.

La *nacre de perles* (mot tiré de l'Efpagnol, qui appelle *nacar de perlas* la coquille des perles) eft un coquillage bivalve fort pefant, gris en-dehors, ridé & âpre, mais non cannelé, blanc ou de couleur argentée, uni & luifant en-dedans, d'une fubftance plus dure & plus folide que les perles mêmes qu'il produit. Il eft un peu verdâtre, de figure applatie & circulaire, ayant vers le milieu intérieur la marque des mufcles de l'animal qui en ont été arrachés. La coquille de l'huître perliere eft grande, épaiffe & peu creufe.

Les perles, *perlæ aut margaritæ*, qu'on y trouve font, de même que la coquille nacre, des fubftances pierreufes & calcaires, c'eft-à-dire calcinables & diffolubles aux acides, rondes & anguleufes, grenées, comme tranfparentes, d'une faveur terreufe, ainfi que les écailles mêmes.

Origine des Perles.

Stenon, ce favant Auditeur de Bartholin, qui fut élevé à l'Epifcopat, & qui a eu l'honneur d'être inhumé dans le tombeau des Grands Ducs de Florence ; *Stenon*, dis-je, dans fa *Differtation fur les Corps folides qui fe trouvent naturellement contenus dans d'autres corps folides*, prétend, en parlant des coquilles, que la variété de leurs couleurs, leurs piquans

&

& leurs inégalités, doivent leur origine au limbe de l'animal renfermé dans la coquille. A meſure que l'animal croît, s'étend & change de place, le limbe de l'animal s'étend auſſi, s'avance ſucceſſivement, & laiſſe ſon empreinte ſur le limbe de chaque petite coquille, ſoit que ce dernier limbe ſoit formé de la matiere qui tranſude de celui de l'animal, ou qu'il ne ſoit autre choſe que le limbe même de l'animal qui ſe détache tous les ans du reſte du corps, & qui eſt remplacé tous les ans par de nouveaux limbes qui ſe développent ſucceſſivement.

C'eſt par ces mêmes principes que *Stenon* explique la formation des perles, tant de celles qui ſont fixées à la coquille & qui ſont peu rondes, que de celles qui ſe trouvent dans l'intérieur de l'animal, & qui y ont acquis ou conſervé une rondeur parfaite ; car la ſeule différence qui ſe trouve entre les lames dont ſont compoſées les perles, & celles des petites coquilles de la nacre, c'eſt que ces dernieres ſont preſque planes, & les autres courbes ou concentriques. *Stenon* ajoute, 1°. que certaines perles inégales, qu'on appelle *baroques*, ne le ſont que parce qu'elles faiſoient partie d'un grouppe de pluſieurs petites perles renfermées ſous une enveloppe commune ; 2°. qu'un grand nombre de perles jaunes le ſont non-ſeulement à la ſurface, mais encore dans tous les points de leur ſubſtance ; vice qui doit provenir de l'altération des humeurs de l'animal : il ajoute que les perles les plus belles deviennent quelquefois jaunes, étant long-temps portées.

Ce ſentiment de *Stenon* ſur l'origine des perles, eſt conforme à celui des Modernes, qui penſent que la matiere des perles n'eſt autre choſe que celle qui forme la nacre de la coquille, & non une lepre ou excrément des huîtres, ni une concrétion graveleuſe, formée du ſuc nourricier dans les huîtres vieilles ou attaquées de maladies. Et M. *Geoffroi* le jeune n'a rangé les perles parmi les bézoards, que parce qu'il a mis dans cette claſſe toutes les pierres formées par couches, qui s'engendrent dans les animaux.

La perle n'eſt exactement produite que par l'abondance de la liqueur nacrée qui, en tranſudant de l'animal au lieu de s'applatir & de former des couches dans le fond de la coquille, a ſtillé par gouttes ou par petits pelotons qui ſe ſont conglomérés. Cette liqueur eſt repliée tantôt réguliérement, tantôt d'une maniere chiffonnée ; ce qui a formé des perles plus ou moins régulieres. En diſſolvant lentement dans un acide nitreux & très-affoibli une perle, on s'eſt convaincu de la vérité de ce

qu'on avance ici. *Voyez les articles* CORAIL, CORALLINES & COQUILLES, pour la théorie de cette petite expérience, & l'histoire de ces sortes de productions formées par de petits animaux.

Pour une perle que l'on trouve dans la partie charnue de l'huître, on en trouve mille attachées à la nacre, où elles sont comme autant de globules ou de verrues. Il arrive même quelquefois que les perles, qui sont distribuées indistinctement dans toutes les parties de l'huître, s'accroissent au point d'empêcher les coquilles de se fermer, & alors les huîtres périssent. On trouve ordinairement dans chaque nacre une ou deux perles, mieux formées que les autres. On a observé que toutes les coquilles bivalves, dont l'intérieur est nacré, produisent des perles: on en trouve dans le *marteau*, dans la *pintade grise*, dans l'*hirondelle* ou *mouchette*, &c.

L'*huître à écaille nacrée* n'est point désagréable à manger, à moins qu'elle n'habite des côtes fangeuses.

Pêche des Perles.

Presque toutes les perles viennent des pays étrangers : il y en a quatre pêcheries dans l'Orient. *Tavernier* dit que la premiere est autour de l'Isle de Barhen ou Baharen dans le golfe Persique ; la seconde sur la côte de l'Arabie heureuse, proche de la ville de Catifa : elle appartient à un Prince Arabe ; la troisieme près de l'Isle de Ceylan, dans la mer qui bat un gros Bourg appellé *Manar*, là est le lieu qui s'appelle *côte de la pêcherie ;* la quatrieme sur la côte du Japon : & il ajoute qu'on en pêche rarement dans cette derniere, parce que les Japonnois ne se soucient guere de joyaux. On compte aussi quatre pêcheries de perles en Occident, qui sont toutes situées dans le golfe du Mexique, le long de la côte de la Nouvelle Espagne. La premiere est le long de l'Isle de Cubagna, à cent soixante lieues de Saint-Domingue ; la deuxieme est à l'Isle de la Marguerite (*Isle des Perles*), à une lieue de Cubagna ; la troisieme est à Comogote, assez proche de la Terre-ferme ; la quatrieme est au Rio de la Hacha ou riviere de la *Rencheria*, le long de la même côte. On pêche encore des perles dans la Méditérranée : on en pêche aussi sur les côtes de l'Océan, en Ecosse & ailleurs. La pêche des perles près de l'Isle de Ceylan est la plus considérable, & produit un grand bénéfice à la Compagnie des Indes de Hollande. Cette Compagnie ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet aux habitans du pays,

d'avoir pour cette pêche autant de bateaux qu'ils veulent, & chaque bateau lui paye soixante écus, & même quelquefois davantage. Vers le commencement de l'année en Mars & en Avril, la Compagnie envoie d'abord dix ou douze bateaux qui se séparent en diverses rades; des plongeurs pêchent chacun quelques milliers d'huîtres à perles qu'ils apportent sur ce rivage. On ouvre chaque millier à part, & on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans ce millier se monte au-delà d'un écu, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu très-abondante. Si le prix est de moitié moins, on ne pêche point cette année-là. Si l'épreuve réussit, on publie que la pêche se fera; alors une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux arrive. Les Commissaires Hollandois viennent de Colombo pour présider à la pêche, le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait dès le matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes Hollandoises, qui mouillent l'une à droite & l'autre à gauche, pour assigner à chacun les limites de l'endroit où il peut pêcher uniquement, & aussi-tôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour; aussi-tôt que l'un remonte, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, & qui est tellement disposée, que les Matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer selon le besoin qu'on a; celui qui plonge a une pierre du poids d'environ trente livres attachée aux pieds (rarement à l'estomac), afin d'enfoncer plus vîte, & une espece de sac à sa ceinture pour y mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est descendu au fond de la mer, sans perdre de temps il court çà & là, quelquefois sur un sable, tantôt sur une vase très-visqueuse, & tantôt parmi les pointes des rochers; il ramasse promptement ce qu'il trouve d'huîtres & les met dans son sac. S'il y a plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite ou envoie un de ses camarades pour le ramasser. Le plongeur pour revenir à l'air donne le signal, en tirant fortement une petite corde différente de celle qui lui tient le corps: il y a toujours un ou deux Matelots dans le bateau qui tiennent l'autre bout de la corde pour observer le mouvement. Il est rare qu'un Plongeur accoutumé dès son enfance à plonger, puisse retenir son haleine

plus d'un quart-d'heure ; il a toujours ſoin de mettre du coton dans ſes narines & ſes oreilles, ſouvent il arme ſes doigts d'eſpeces de mitaines de cuir pour éviter d'être bleſſé aux rochers. Comme les huîtres à perles ſont quelquefois attachées aux pierres & rochers, alors ils les détachent avec un inſtrument de fer dont ils ſont munis. Les bateaux ne ſont pas ſi éloignés les uns des autres, que les Plongeurs ne ſe battent aſſez ſouvent ſous les eaux pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramaſſés. Ils prétendent qu'à ſoixante pieds de profondeur, ils y voient auſſi clair qu'à terre. Ces Pêcheurs ſont expoſés à de grands périls ; car outre les riſques de ſe précipiter ſi profondément dans la mer, de demeurer accrochés en quelque endroit, de s'eſtropier, ou même de ſe tuer en tombant ſur quelque pierre, ou de s'évanouir en manquant d'air, ils courent encore celui d'être dévorés par des requins. Voilà pour eux le danger le plus grand & le plus ordinaire. On préſume bien qu'un tel métier eſt très-fatigant ; auſſi ces habitans, quoiqu'habiles, ne peuvent guere plonger que ſept ou huit fois par jour. Le travail dure juſqu'à midi, & alors tous les bateaux regagnent le rivage ; quand on eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une eſpece de parc ou de foſſes creuſées dans le ſable les huîtres qui lui appartiennent, là il les étale à l'air, & l'on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, ce qui dure trois ou quatre jours, afin d'en retirer les perles ſans les endommager ; les perles étant tirées & bien lavées, on a cinq ou ſix petits baſſins à cribles qui s'enchâſſent les uns dans les autres, en ſorte qu'il reſte une diſtance entre ceux de deſſus & ceux de deſſous. Les trous du ſecond crible ſont plus petits que ceux du premier, & ainſi des autres. Les perles qui ne paſſent point par le premier crible, ſont du premier ordre ; celles qui reſtent dans le ſecond, ſont du deuxieme ordre ; & de même juſqu'au dernier, lequel n'étant point percé reçoit les *ſemences de perles*, ce ſont les plus petites. Ces différens ordres font la différence des perles pour la groſſeur, & leur donnent ordinairement le prix, lorſqu'elles ſont bien conformées & d'une belle nacre. Les Hollandois ſe réſervent toujours le droit d'acheter les plus groſſes, au moins ils ont la preférence ſur le prix que l'on en offre. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au Roi de Maduré ou au Prince de Marava, ſuivant la rade où ſe fait la pêche.

La pêche des perles Occidentales ſe fait depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars. On fait quelquefois une ſeconde pêche de perles

dans les Indes Orientales; celle-ci a lieu dans les mois d'Août & de Septembre. Il regne pour l'ordinaire de grandes maladies ſur ces parages au temps de la pêche : elles peuvent être cauſées par la quantité du peuple qui s'y rend & qui n'habite pas fort à l'aiſe, ou parce que pluſieurs ſe nourriſſent de la chair des huîtres qui eſt indigeſte & malfaiſante, ſoit encore à cauſe de l'infection de l'air, occaſionnée par la chair des huîtres, qui étant expoſée à l'ardeur du ſoleil, ſe corrompt en peu de jours & exhale une puanteur qui peut ſeule cauſer des maladies contagieuſes.

Il y a d'autres animaux teſtacées que l'huître, qui fourniſſent des perles, comme les *moules* du Nord & de la Lorraine; l'*hirondelle*, le *marteau*, la *pintade griſe* & les *huîtres* communes. Celles de Lorraine ſe trouvent communément dans une petite riviere des Voſges; Son Alteſſe Royale le Duc Léopold, avoit établi des gardes pour veiller à ce que perſonne n'en pêchât, s'en réſervant pour lui ſeul le produit. Feu Madame la Princeſſe Charlotte, Abbeſſe de Mons, avoit un collier fait avec ces perles; mais quoique brillantes & blanches, elles ſont la plupart *baroques*, & nullement comparables en beauté à celles des mers d'Orient & d'Occident : on ſait cependant que le Roi de Suede vient d'ennoblir M. *Linneus* pour avoir trouvé le moyen de faire groſſir les perles des moules & des huîtres du Nord, & de les rendre belles, &c. En faveur de cette découverte, les Etats du Royaume ont permis auſſi à ce ſavant Naturaliſte de ſe nommer un ſucceſſeur dans ſes différens emplois; mais le ſecret n'a point été rendu public. Ce moyen ſeroit-il de faire parquer des moules dans des étangs où l'on mettroit des ſcolopendres marines? car on a remarqué que toutes les moules taraudées par ces inſectes marins, contenoient les plus groſſes & les plus belles perles.

Parmi les perles, il y en a de différentes couleurs, de blanches, de jaunâtres, de verdâtres & de noirâtres; la couleur blanche paroît leur être la plus naturelle. Les perles de couleur plombée ne ſe trouvent qu'en Afrique, où le ſol de la mer eſt très-vaſeux. La couleur jaunâtre ou verdâtre, ſi eſtimée des Arabes, peut provenir de ce que les Pêcheurs, vendant leurs huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, quelques-unes de ces huîtres nacrées perdent dans cet intervalle leur eau, ſe gâtent, s'empuantiſſent, & produiſent des

émanations qui colorent les perles qu'elles contiennent. Nous le répétons, plus les nacres de la coquille ſont belles, plus les perles le ſont : le volume des perles répond auſſi à la grandeur de l'animal : la *pintade* gris de lin donne des perles dont la couleur eſt auſſi d'un gris de lin : celles-ci ſont fort rares, ainſi que celles de couleur de corail rouge qui ſe trouvent quelquefois attachées à la nacre intérieure & vineuſe de la *pinne marine*. Parmi les huîtres nacrées qu'on pêche, il y en a beaucoup qui ne contiennent pas de perles. Les années pluvieuſes ſont les plus favorables pour cette pêche : on a fait cette même obſervation à l'égard de nos perles d'Ecoſſe & de Lorraine.

Obſervations ſur les Perles.

La concrétion ou loupe pierreuſe qu'on appelle *perle*, eſt d'une eau argentée comme celle de la nacre; la beauté de la perle peut ſurpaſſer même celle de la nacre de la coquille, quoique formées toutes deux d'une même matiere. Cette différence vient de ce que la nacre de perles touche par ſes extrémités à la bourbe; au lieu que la matiere de la perle a été reçue entre les membranes qui la tiennent à couvert. M. *de Réaumur* a obſervé auſſi que la couleur des perles répondoit à la couleur de la coquille où elles ſe trouvoient renfermées; & que les perles, moitié couleur de nacre & moitié noirâtres, avoient été formées dans le confluent de deux vaiſſeaux qui contenoient des ſucs de différentes couleurs. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1717.*

Les Joailliers appellent *loupe* ou *coque de perles* un ſuc pierreux & nacré qui s'eſt extravaſé en forme de nœud. Quand ils en trouvent de demi-ſphériques, ils les font ſcier; & de deux de même groſſeur, collées enſemble, ils compoſent une perle. Les perles d'une figure irréguliere, c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni rondes ni en poires, ſont appellées *baroques:* telles ſont les perles d'Écoſſe. Les perles *parangones* ſont des perles d'une groſſeur extraordinaire.

Les perles les plus eſtimées en Europe ſont celles d'Orient; & entre celles-là on choiſit par préférence celles qui ſont les plus groſſes, parfaitement rondes, polies, blanches, luiſantes, qui réfléchiſſent les objets, qui ſont rayonnantes & paroiſſent tranſparentes ſans l'être : c'eſt ce qu'on appelle *perles d'une belle eau* ou *d'un bel Orient*. Leur prix eſt plus ou moins haut, ſuivant qu'elles approchent plus ou moins de ces qualités.

En Perſe & dans les Régions Orientales, elles ne ſe vendent qu'au poids de l'or; mais en Europe elles ſuivent le tarif des pierreries. L'uſage des perles pour le luxe & la parure des Dames, en a fait un très-gros objet de commerce. Colliers, braſſelets, pendans d'oreilles, coiffures ou aigrettes, ajuſtemens, toutes ces parures introduites par le caprice, adoptées par la mode, perfectionnées par l'art & le goût, ſont des bijoux de toilette faits pour ajouter aux graces de la beauté & quelquefois pour y ſuppléer. Parmi la quantité de perles que l'on préſente tous les ans au Roi d'Eſpagne, ce Prince fait mettre à part les plus belles & les deſtine à l'ornement du Service Divin. On peut juger de la quantité qu'il en conſacre à cet uſage pieux par un habit de la ſtatue de la Vierge *Notre-Dame de la Guadeloupe*. Dans cet habillement tout le blanc n'eſt autre choſe que des perles, le rouge & le vert ſont d'émeraudes & de rubis. Il n'y a dans le monde que le Souverain des Indes qui puiſſe mettre une ſi grande magnificence dans ſa dévotion. En 1579 on préſenta au Roi Philippe II une perle trouvée à Panama: elle étoit naturellement faite en poire, & de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Elle eſt priſée à 14400 ducats. *Tavernier* en a vu une entre les mains de l'Empereur de Perſe, en 1633, & que l'on avoit achetée d'un Arabe 110400 livres ſterling. *Pline* évalue la perle de *Cléopatre* à quatre-vingts mille livres ſterling. On ſait que cette Reine crut ne pouvoir mieux prouver ſon luxe & ſon opulence à *Marc-Antoine*, qu'en avalant dans un repas qu'elle lui donnoit, une des fameuſes perles qui lui ſervoient de pendans d'oreilles. L'hiſtoire nous apprend encore que *Clodius Eſopus*, fameux Comédien Romain, voulant ſurpaſſer en magnificence ſon pere, fit avaler des perles diſſoutes dans le vinaigre à tous les convives de ſon feſtin.

En Médecine on ne ſe ſert que des perles menues, qu'on appelle *ſemences de perles*. Quoique moins cheres que les groſſes, elles n'ont pas moins de vertu: leur préparation conſiſte à les réduire, ſur le porphyre, en une poudre impalpable. La nacre de perle préparée par cette même méthode, n'eſt pas moins bonne. Ces ſubſtances ſont abſorbantes, & propres à arrêter le vomiſſement & le dévoiement. On fait entrer ces différens produits de l'huître dans pluſieurs diſpenſations médicinales; mais les Médecins inſtruits & de bonne foi, conviennent que les perles & la nacre de perles ne ſont que des abſorbans terreux qui n'ont pas plus de vertu que la nacre des huîtres les plus communes, & que leur préparation ne peut être employée par préférence que pour relever la pompe & le prix des médicamens.

Les Dames employoient autrefois dans leur fard la nacre de perles; ensuite on leur a fait accroire que les préparations cosmétiques étoient de perles fines : aujourd'hui on gâte leur teint avec le blanc de bismuth. Les Tabletiers font avec la nacre de perles des cuillers, des jetons, des manches de couteaux, des navettes & beaucoup d'autres petits ouvrages fort agréables, mais qui jaunissent, ainsi que les perles, à force d'être exposés à l'air : moins d'un siecle suffit pour en altérer la beauté.

Avant que de finir cet article nous croyons devoir parler de la charlatanerie de certains Juifs, qui prétendent qu'ils ont l'estomac propre à nétoyer les perles, & à en augmenter le poids. Ce fait est d'autant plus impossible, que les perles, comme les os, l'ivoire & les dents s'amollissent dans des liqueurs acidulées & chaudes, & qu'elles perdent de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les perles se nétoyoient dans un estomac Juif, il en seroit de même dans un estomac Musulman ou Chrétien; mais dans tous ce seroit aux dépens du volume des perles. Voici un exemple bien frappant du ramollissement des perles : en jetant les fondations de S. Pierre de Rome on trouva un caveau où avoient été déposés 1118 ans auparavant les corps de deux jeunes filles de Stilicon, qui avoient été promises, l'une après l'autre, à l'Empereur Honorius; toutes les richesses qui y étoient renfermées, étoient en très-bon état, à l'exception des perles qui étoient si tendres qu'elles s'écrasoient facilement entre les doigts.

On tire parti aussi de la charniere des huîtres nacrées; c'est un gros ligament que des Hollandois, voisins des pêcheries de perles, font dessécher, ont l'art de tailler & de polir ensuite de maniere à imiter une plume : ils les vendent sous le nom de *plume de paon;* elle est d'un beau bleu verdâtre chatoyant. A l'égard des fausses perles, *voyez à l'article* ABLE.

NACRÉ. *Voyez à l'article* PRINCE *&* *le mot* ROI.

NADDE ou MELETTE ou APHIE PHALARIQUE. C'est un poisson rare, du genre des carpes & de la famille des poissons à nageoires molles : on le trouve plus communément dans les parties boréales de la Suede que par-tout ailleurs : il a un pied de longueur, quatre pouces de large; la tête obtuse; les trous des nageoires sont doubles; la bouche est sans dents; la membrane des ouies a trois rayons; la queue est fourchue; la couleur du dos est brune, blanche aux côtés, argentée au ventre, & rousse à la poitrine. Les écailles sont larges, obtuses & striées : on

on mange ce poiſſon en Weſtrobothnie. La *nadelle* eſt une petite ſardine.

NAGEUR, *natrix torquata*. Nom donné à un ſerpent aquatique, qui crie, dit-on, comme la grenouille : il ſe nourrit de grains, d'inſectes, de tout ce qu'il trouve, &, comme la vipere, il fait la chaſſe aux rats. Les François appellent ce ſerpent le *charbonnier*. Voyez ce mot.

NAGEOIRES. *Voyez à l'article* POISSON *& au mot* BALEINE.

NAGMAUL. *Voyez* SCHINDEL.

NAGOR. Nom que l'on donne à une eſpece particuliere de gazelle d'Afrique. Ses cornes ſont ſemblables à celles du *nanguer*.

NAIN. Nom donné à celui qui eſt petit au-delà de ce que naturellement il doit être. Le nain & le géant ſont les deux extrêmes de la ſtature des hommes. *Voyez* GÉANT.

Pour avoir une idée de la race des *nains*, nous donnerons un extrait de l'origine, de la vie, de la conformation de *Bebé*, de M. *Borwſlaski*, & *de* M. *Bereſchny*.

Bebé, ce fameux nain du Roi de Pologne, naquit à ſept mois dans les Voſges, de parens bien faits, bien conſtitués & ſains. Il n'avoit pas tout-à-fait huit pouces en naiſſant : il ne peſoit alors qu'une livre & un quart. Sa mere l'éleva avec beaucoup de peine ; ſa petite bouche ne pouvant s'appliquer qu'en partie ſur le mamelon, une chevre fut ſa nourrice. Un ſabot qu'on rempliſſoit de laine à moitié, lui ſervit long-temps de berceau : on l'eût pris pour un *Lilliputien :* à l'âge de deux ans il commença à marcher : on lui fit des ſouliers de dix-huit lignes de longueur. A ſix ans il étoit haut de quinze pouces. Son accroiſſement fut proportionné à ſa petiteſſe premiere juſqu'à l'âge de douze ans : à cet âge la nature fit un effort dans quelques parties ſeulement. Les côtes grandirent plus d'un côté que de l'autre. L'épine du dos s'arqua en cinq endroits, & l'apophyſe naſale s'étendit beaucoup. Ce petit individu n'a jamais donné que des marques très-imparfaites d'intelligence : il ſembloit qu'elle ne paſſoit pas les bornes de l'inſtinct, & malgré la bonne éducation qu'il a reçue, il n'a conçu aucune notion de l'Être ſuprême. Il paroiſſoit aimer la muſique, on étoit même parvenu à le faire danſer & à battre quelquefois la meſure aſſez juſte. Il avoit ſans ceſſe les yeux dreſſés ſur ſon maître qui par des ſignes dirigeoit tous ſes mouvemens, ainſi qu'on le remarque dans les animaux brutes qu'on a dreſſés. Les paſſions cependant regnerent dans ſon ame : il étoit ſuſceptible de colere, de jalouſie & d'emportement dans ſes deſirs. Il avoit tous les organes libres, & tout ce qui

tient à la phyſiologie paroiſſoit ſelon l'ordre ordinaire de la nature. A l'âge de quinze ou ſeize ans il avoit vingt-neuf pouces de hauteur ; c'étoit ſon âge brillant ; il étoit joli. A l'âge de dix-ſept à dix-huit ans les ſignes de ſa virilité ou de puberté furent très-évidens & même très-forts pour ſa petite ſtructure : il paroît même prouvé qu'une gouvernante en avoit long-temps abuſé, & l'on attribue aux excès de *Bébé* l'avancement de ſa vieilleſſe, car dès l'âge de vingt-deux ans ce petit être ceſſa d'être gai, ſes forces s'affoiblirent, ſa tête ſe pencha, il commença à tomber dans une eſpece de caducité où l'on diſtinguoit une enfance marquée : la derniere année de ſa vie (il avoit alors vingt-ſix ans, trente-trois pouces de hauteur, & trente-ſix ſelon quelques-uns) il paroiſſoit accablé par le poids des années ; il ne pouvoit ſupporter l'air extérieur que par un temps chaud, & marchoit à peine cent pas. On a diſſéqué *Bébé*, & l'on a trouvé un des os pariétaux un peu enfoncé, le lobe gauche du cervelet étoit preſſé dans un endroit & un peu relevé en d'autres, & hors de la poſition naturelle, la moëlle alongée étoit comprimée de même, ce qui doit vraiſemblablement avoir empêché la force végétative de s'étendre avec régularité, & ce qui peut auſſi avoir occaſionné le dérangement des vertebres : on a conſervé le ſquelette de *Bébé ;* on le voit actuellement dans la Bibliotheque publique de Nanci. Au premier coup d'œil ce ſquelette paroît être celui d'un enfant de trois ou quatre ans au plus ; mais à l'examen on voit que c'eſt celui d'un adulte. Voici l'interprétation de l'épitaphe que le Roi de Pologne a fait faire & poſer à la mémoire de *Bébé* (M. le Comte de *Treſſan* en eſt l'Auteur). *Ci gît* Nicolas Ferri, *Lorrain, jeu de la nature, merveilleux par la petiteſſe de ſa ſtructure, chéri du nouvel* Antonin, *vieux dans l'âge de la jeuneſſe. Cinq luſtres furent un ſiecle pour lui. Il eſt mort le 9 Juin 1764.*

Paſſons maintenant à l'hiſtoire de M. *Borwſlaski.*

M. Borwſlaski, Gentilhomme Polonois, arriva à Luneville en 1760 ; il étoit à la ſuite de Madame la Comteſſe Humiecska, Grande Porte-Glaive de la Couronne de Pologne & parente du Roi Staniſlas. Sa ſtature étoit plus ſurprenante que celle de Bebé : à l'âge de vingt-deux ans il n'avoit que vingt-huit pouces de hauteur. Sa taille étoit bien priſe, ſes membres bien proportionnés, de beaux yeux, & les traits aſſez agréables ; il avoit beaucoup de force, jouiſſoit d'une bonne ſanté, ne buvoit que de l'eau, mangeoit peu & dormoit bien. Cette miniature vivante étoit pleine de graces, danſoit avec juſteſſe, & avoit l'eſprit auſſi bien fait que le corps : il avoit la mémoire bonne, le jugement fort ſain,

un cœur ſenſible & ſans méchanceté. Il étoit fort inſtruit dans la Religion Catholique, liſoit, écrivoit & calculoit bien : il s'exprimoit facilement en Allemand & en François. Le pere & la mere de M. Borwslaski ſont de taille ordinaire, & ont eu ſix enfans : ſon aîné n'a que trente-quatre pouces, & ſa ſœur qui étoit la moins âgée, n'avoit que vingt-un pouces à l'âge de ſix ans; les trois cadets de M. Borwſlaski ont chacun cinq pieds & demi. La mere eſt toujours accouchée à terme. Ces nains en venant au monde repréſentoient une maſſe informe, preſqu'auſſi large que longue : leur tête, leurs membres, leur corps ne ſe ſont déployés que par dégrés.

Le fameux nain Lucius, dont Auguſte donna le ſpectacle au Peuple de Rome, n'avoit que dix-neuf pouces de haut, & ne peſoit que dix-ſept livres; ſa voix étoit tonnante. On en voit la figure en bronze à la Bibliotheque du Roi dans le Cabinet des médailles.

On trouve dans l'Hiſtoire d'Angleterre l'oppoſé de ces deux nains. En 1731 un Payſan du Comté de Berks amena à Londres ſon fils âgé de ſix ans, qui avoit près de cinq pieds de haut, robuſte, fort & à-peu-près de la groſſeur d'un homme fait.

Voici la deſcription d'un autre nain, mais monſtrueux, qui vit actuellement dans la ville de Lubni en Ruſſie : il s'eſt lui-même décrit en Langue Ruſſe, en voici la traduction communiquée en 1770.

Pierre Danilow Bereſenky, fils d'un Coſaque Podpornoghtchik du Régiment de Lubni. Ses pere & mere, freres & ſœurs ſont de ſtature ordinaire; mais ce nain parvenu à l'âge de trente ans, n'a que vingt-neuf pouces trois quarts de hauteur. Il n'a point de bras, ſes épaules ſe terminent en petits moignons de chair, à peine peut-on paſſer un doigt entre ſa tête & ſes épaules, tant ces deux parties ſont étroitement liées enſemble; cependant il n'eſt pas laid à voir. Il porte une grande mouſtache qui lui va preſque juſqu'aux oreilles. Il a beaucoup d'eſprit, de jugement & de mémoire. Sa poitrine eſt applatie, & les jambes courbes comme ſi on les avoit retournées; les genoux ſont ſans jointures, les os ſont continus aux deux jambes juſqu'aux talons, les gras de jambe ſont preſque totalement obliterés; chaque pied n'a que quatre orteils, y compris le pouce, tous quatre recourbés & deux ſeuls ſont mobiles. Il marche fort vîte; mais quand il tombe, faute de jointures aux genoux, il ne peut ſe relever. Il écrit fort couramment du pied gauche; le caractere de ſon écriture eſt des plus liſibles, tant en Ruſſe qu'en Latin : il deſſine très-

correctement au crayon, à la plume & à l'encre de la Chine : il chante ; joue aux cartes & aux échecs : il fume & remplit lui-même sa pipe : il tricote des bas, & se sert pour cela d'aiguilles de bois qu'il fait lui-même : il se débotte : il mange aussi à l'aide du pied gauche & fait quantité d'autres choses très-surprenantes : il n'emploie les deux orteils séparés qu'il a au pied droit, que pour aider les opérations du pied gauche. Autant il témoigne un grand desir de s'instruire, autant il apprend avec beaucoup de facilité. Il appartient à un Colonel qui est jaloux de cultiver ces heureuses dispositions, & qui lui en facilite les progrès. On apprend que l'Impératrice de Russie fait élever un semblable nain monstrueux à l'Académie des Arts. Celui-ci a maintenant seize ans (1772).

On voit actuellement (mois de Mars 1774) à la foire Saint Germain à Paris, une naine que l'on assure être âgée de vingt ans, & qui n'a que vingt-huit pouces de hauteur. Cette fille naine est assez bien proportionnée, excepté le front qui est fort grand. A sa voix & à ses manieres enfantines on ne diroit pas qu'elle est aussi âgée ; mais en examinant les traits de son visage, & d'autres qui ne paroissent pas équivoques, on y trouve écrits très-distinctement les caracteres de son âge.

NALIM. Nom qu'on donne en Russie à la *lotte*. Voyez ce mot.

NANGUER ou NANGUEUR. Nom donné à une espece de gazelle qui se trouve au Sénégal, & qui pourroit bien être le daim des Anciens.

NAPAUL ou FAISAN CORNU. Cet oiseau de Bengale est ainsi appellé, dit M. *de Buffon*, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête ; ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arriere, & d'une substance analogue à la chair calleuse : il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillé de noir qu'ont les faisans ; mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes : au-dessous de cet espace & de la base du bec inférieur prend naissance une sorte de gorgerette, formée d'une peau seche, laquelle tombe & flotte librement sur la gorge & la partie supérieure du cou : cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, & sillonnée par des rides plus ou moins profondes, ensorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant, & l'on peut croire qu'il sait la gonfler ou la resserrer à sa volonté : les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées & sans aucun poil en dehors ; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou, est garnie de petites plumes noires, ainsi que la partie du cou

qu'elle recouvre : le ſommet de la tête eſt rouge : la partie intérieure du corps, rougeâtre, la partie poſtérieure plus rembrunie ; ſur le tout, y compris la queue & les aîles, on voit des taches blanches entourées de noir, ſemées près-à-près aſſez réguliérement : ces taches ſont rondes ſur l'avant, oblongues ou en forme de larmes ſur l'arriere, & celles-ci tournées de maniere que la pointe regarde la tête : les aîles ne paſſent guere l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'eſt un oiſeau peſant.

NAPEL, *napellus aut aconitum cæruleum.* Quoique nous ayons déjà dit quelque choſe de cette plante prétendue venimeuſe au mot ACONIT, nous croyons devoir nous étendre davantage ſur l'hiſtoire de cette eſpece de végétal, depuis que nous avons lu les nouvelles expériences que M. *Antoine Storck* en a faites, ainſi que nous le dirons plus bas.

Le napel eſt une plante qui croît naturellement dans la Forêt noire en Siléſie, & ailleurs aux lieux montagneux ; on la cultive auſſi dans les jardins : elle y prend très-facilement, elle y dure fort long-temps, quoique négligée & même maltraitée. Sa racine eſt vivace, de la groſſeur d'un petit navet, noire en dehors, blanchâtre en dedans, produiſant ſouvent d'autres navets collatéraux. Elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de trois pieds, rondes, liſſes, moëlleuſes, roides, difficiles à rompre, garnies de feuilles amples, arrondies, verdâtres, nerveuſes & découpées en beaucoup de parties étroites, d'une maniere plus remarquable que dans toute autre eſpece d'aconit. Ses fleurs ſont diſpoſées en maniere d'épi aux ſommités des tiges, ayant la figure d'une tête couverte d'un heaume de couleur bleue rayée, & plus court que dans les autres eſpeces. A cette fleur ſuccede un fruit à pluſieurs graines membraneuſes diſpoſées en maniere de tête, qui renferment des ſemences menues, ridées & noires dans leur maturité.

Jean Bauhin dit qu'il ſeroit prudent de bannir de nos jardins un poiſon auſſi mortel à tout animal qui en mange, que l'eſt le napel. Tous les Auteurs de Botanique s'accordent auſſi à dire, qu'entre tous les poiſons qui ſe tirent de la famille des végétaux, le napel a toujours été regardé comme un des plus dangereux ; quelques Auteurs aſſurent que ſa racine échauffée dans la main, ſuffit pour cauſer la mort. Toujours eſt-il vrai que ſa fleur portée en bouquet, produit quelquefois des ſyncopes : nous en avons vu les effets ſur deux jeunes perſonnes. On rapporte qu'un

jeune homme, habitant du mont Pilat en Suiſſe, prit des fleurs de napel dans ſa main, & deſcendit la montagne pour aller à une danſe. Arrivé à la ſalle du bal champêtre, il ſentit ſa main s'engourdir, jeta les fleurs, danſa quelques heures de ſuite avec une jeune fille : le poiſon ſe communiqua par le ſimple attouchement, & tous deux moururent le ſoir du même jour. Un autre homme, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure après la tête toute enflée. Il paroît par ſes effets qu'elle eſt cauſtique & corroſive : car elle produit en peu de temps dans ceux qui ont le malheur d'en manger, des enflures, des inflammations, des convulſions, la gangrene & la mort. *Mathiole* raconte l'hiſtoire d'un criminel condamné à mort, à qui l'on fit manger de cette racine pour eſſayer quelques antidotes qu'on propoſoit contre ce poiſon. Cet homme y trouva d'abord un goût de poivre un peu fort, & au bout de deux heures il fut ſaiſi de vertiges & de ſi violentes commotions de cerveau, qu'il s'imaginoit avoir la tête pleine d'eau bouillante ; cet état fut ſuivi d'une enflure générale de tout le corps, le viſage devint livide, les yeux ſortoient d'une maniere affreuſe hors de la tête ; enfin des convulſions horribles terminerent bientôt la vie & l'eſpérance de ce criminel. Autrefois on empoiſonnoit les fleches avec le ſuc de cette plante, & l'on détruiſoit auſſi les animaux ſauvages & féroces, lions, tigres, loups, pantheres, &c. avec le napel adroitement mêlé à l'appât des viandes qu'ils aiment le plus. *Weſper* dit, qu'en temps de peſte, on s'eſt ſervi de cette plante pilée en guiſe de véſicatoire : ce qui démontre évidemment la qualité cauſtique & éroſive de cette plante. On ſait encore que les fleurs du napel, portées ſur la tête, ont la propriété de détruire l'eſpece vermineuſe qui ronge les chairs, & de cauſer en place une migraine très-douloureuſe.

M. *Haller* rapporte qu'on a des exemples récens en Allemagne & en Suede de l'effet dangereux & même funeſte du napel. Son poiſon, dit-il, a cependant de la peine à tuer un chien, & les animaux des Alpes ſavent s'en abſtenir. Pour l'odeur ou l'attouchement, même des mains en ſueur, le même Obſervateur dit qu'on n'a rien à en redouter. Nous avons cependant cité ce que peut produire ſa fleur portée en bouquet.

Un tel expoſé des propriétés du napel ſuffit bien pour en proſcrire l'uſage intérieur ; mais l'illuſtre *Storck*, accoutumé d'après l'expérience à douter de la violence des poiſons végétaux, a voulu s'aſſurer par lui-

même des effets de celui-ci. Pour les mieux éprouver, il mit ſur ſa langue une petite quantité de poudre des feuilles & des tiges de l'aconit napel; elle produiſit de l'ardeur, & lui cauſa une ſalivation qui durerent long-temps; il reſſentoit auſſi des douleurs momentanées, vagues & lancinantes; mais il ne s'en ſuivit aucun mal.

Cette même poudre jetée ſur un ulcere chancreux & fongueux, ne le conſuma pas.

M. *Storck* fit enſuite l'extrait de napel avec le ſuc exprimé de cette plante : il en mit un grain entre la paupiere inférieure de ſon œil droit & l'œil même, il n'en fut affecté que comme il l'auroit été par tout autre corps étranger. Il fit enſuite un mêlange de deux grains de cet extrait avec deux gros de ſucre en poudre, & pour obſerver particuliérement ce qui ſe paſſeroit dans le corps, il avala lui-même ſix grains de ce mêlange qui ne lui firent rien. Le ſecond jour il en prit huit, qui ne lui produiſirent aucune ſenſation, & il en fut de même des dix grains qu'il prit le troiſieme jour. Enhardi par le ſuccès de ces eſſais, il en prit vingt grains : aucune des fonctions animales n'en fut dérangée, mais il tranſpira un peu plus qu'à l'ordinaire. Il continua ainſi pendant ſept jours, & le huitieme il ſe repoſa; il recommença le neuvieme, & continua juſqu'au quatorzieme, ſans s'appercevoir de rien de nouveau. M. *Storck* conclut de-là, que la poudre de napel excite la tranſpiration & la ſueur, qu'on peut en donner aux malades intérieurement avec ſécurité, en l'adminiſtrant en petites doſes pour commencer; qu'elle convient dans les maladies, dont on peut chaſſer la matiere ou la cauſe par les voies de la tranſpiration & de la ſueur : telles que les fievres, les douleurs ſciatiques, même pour les glandes enflées & ſquirreuſes. Ainſi l'art de guérir peut tirer parti de cette plante mortelle.

Le Docteur *Bernhard de Bernitz* dit que la plante de napel deſſéchée ou tranſplantée des Alpes dans les jardins, perd ſa qualité vénéneuſe, & qu'elle n'eſt point un poiſon dans le Nord comme dans l'Italie. M. *Deſlandes* aſſure la même choſe dans la Bretagne; mais il eſt très-probable, ainſi que l'obſerve M. *Haller*, que ces Auteurs parlent d'une plante différente du napel : c'eſt, dit-il, une eſpece d'aconit à fleur bleue, mais du reſte très-ſemblable à l'*aconitum lycoctonum*. Il eſt ſûr du moins que le napel a tué un Chirurgien en Suede, & qu'il eſt mortel pour les chevres de Falhun. C'eſt aux Médecins qu'il

convient de prononcer si l'usage interne du napel doit être permis ou défendu.

Quant aux remedes propres contre le poison du napel, on commence par donner promptement un émétique, suivi d'une boisson abondante de lait & de beurre bouillis ensemble, l'on finit le traitement par des bols de thériaque ou par un autre antidote, & on y joint les sels volatils de vipere ou de corne de cerf, &c.

NAPHTE. *Voyez* PÉTROLE.

NARCAPHTE, *narcaphtum*. Nom donné à l'écorce odoriférante & résineuse de l'arbre qui produit l'oliban; les Juifs Orientaux s'en servent dans leurs parfums; en Europe on l'emploie quelquefois pour les maladies du poumon. On appelle aussi le narcaphte *tignamé* ou *thymiama*. Voyez OLIBAN.

NARCISSE, *narcissus latifolius*, est une plante dont la racine est bulbeuse, noirâtre en dehors, blanche en dedans, visqueuse, amere, & poussant en dessous des fibres comme les autres racines bulbeuses. Il sort de sa racine des feuilles vertes pâles, assez semblables à celles du poireau. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute d'un pied, creuse, nue, cannelée, portant en sa sommité une grande fleur à une seule feuille évasée en godet, blanche, & entourée de six feuilles pâles & purpurines, d'une odeur fort agréable. A cette fleur succede un fruit oblong, triangulaire, rempli intérieurement de semences arrondies, noires & ameres : la fleur de cette plante est un peu narcotique, & sa racine est aglutinante & vomitive.

On cultive cette plante dans les jardins à cause de la beauté & de la bonne odeur de sa fleur : elle est une des premieres dont la fleur décore nos parterres au retour du printems. Il y en a de plusieurs sortes : 1° le *narcisse de Constantinople*; 2°. le *grand narcisse d'Inde*; 3°. le *narcisse rouge*; 4°. celui qui est *jaune*; 5°. le *narcisse d'Angleterre*. Il se trouve aussi dans les bois & les prairies une espece de narcisse jaune qu'on nomme *aiau*. Voyez CAMPANE JAUNE.

On plante les narcisses dans les parterres en planches à quatre doigts de distance, à la fin de Janvier : on les multiplie de caïeux, & on les replante en Octobre. Les jonquilles & les tubéreuses ne sont que des especes de narcisse. *Voyez ces mots*. En général les narcisses ont les fleurs disposées en épi, en pannicule, ou en ombelle.

NARCISSE D'AUTOMNE. *Voyez* LYS NARCISSE.

NARCISSE DE MER ou PETITE SCILLE BLANCHE. *Voyez à la suite du mot* SCILLE.

NARCISSITE. Nom donné à une pierre qui imite la fleur du narcisse. Ce n'est peut-être qu'une empreinte.

NARD, *nardus.* On a donné ce nom à différentes plantes d'usage en Médecine, & dont nous ferons mention dans cet article.

Le NARD INDIEN ou SPICA-NARD, *nardus Indica.* C'est, selon M. *Geoffroi* (*Mat. Médic.*) une racine chevelue, ou plutôt un assemblage de fibres entortillées, attachées à la tête de la racine, qui ne sont rien autre chose que les filamens nerveux des feuilles fanées, desséchées, ramassées en un petit paquet, de la grosseur & de la longueur du doigt, de couleur brune roussâtre, d'un goût amer, âcre, d'une odeur aromatique, approchante de celle du souchet. Cette partie filamenteuse de la plante qui est en usage, n'est, dit aussi M. *Geoffroi*, ni un épi, ni une racine, mais c'est la partie inférieure des tiges, qui est d'abord garnie de plusieurs petites feuilles, qui en se fanant & en se desséchant tous les ans, se changent en des filets, n'y ayant que leurs fibres nerveuses qui subsistent.

On a donné au nard le nom d'*épi*, à cause de sa figure; la racine à laquelle il est attaché, est de la grosseur du doigt, fibreuse, brunâtre, solide & cassante. Parmi ces filamens on trouve quelquefois des feuilles encore entieres, blanchâtres & de petites tiges creuses, cannelées, &c.

Le nard Indien croît en grande quantité dans la grande Java, & les habitans en font beaucoup d'usage dans leurs cuisines, pour assaisonner les poissons & les viandes. On en apportoit autrefois de la Syrie & du Gange, dont la couleur & la longueur des fibres varioient beaucoup.

La plante de ce nard s'appelle *gramen cyperoïdes aromaticum Indicum.* BREYN. On estime le spica-nard alexitere, céphalique, stomachique; néphrétique & hystérique. *Riviere* dit qu'il convient, pris en substance dans du bouillon pour l'hémorrhagie des narines. *Bontius* dit que dans les Indes on fait infuser dans du vinaigre le nard desséché, & qu'après y avoir ajouté un peu de sucre, on fait usage de ce remede contre les obstructions du foie & de la rate : il convient encore, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, pour la morsure des bêtes venimeuses.

Le NARD CELTIQUE, *nardus Celtica; Spica Gallica aut Romana.* C'est une espece de valériane, dit M. *Haller*; sa racine est rampante,

chevelue, roussâtre, garnie de petites écailles, d'un vert jaunâtre, d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, d'une odeur forte & un peu désagréable. Les petits rameaux de cette plante basse poussent par intervalle des fibres un peu chevelues & brunes ; à leur partie supérieure ils donnent naissance à plusieurs petites têtes qui soutiennent de petites feuilles oblongues de couleur jaunâtre. Il s'éleve d'entre ces feuilles une petite tige, haute d'un pied, ayant sur chaque nœud deux petites feuilles opposées ; elle porte en sa sommité beaucoup de fleurs qui ont la figure d'une étoile d'un jaune tirant sur le rouge, & qui dans la suite deviennent de petites graines oblongues & aigrettées.

Toutes les parties de cette plante sont aromatiques, & imitent étant récemment séchées, l'odeur de la petite valériane. *Clusius* dit que le nard celtique fleurit en Août, presque sous les neiges même, sur le sommet des Alpes de Styrie. M. *Haller* dit qu'il est commun sur les Alpes de la vallée d'Aoste, & qu'il y en a aussi sur le Saint-Bernard ; les feuilles paroissent ensuite, lorsque les fleurs commencent à tomber. Les habitans le ramassent vers le commencement de Septembre, lorsque les feuilles jaunissent ; car alors son odeur est agréable, au lieu qu'il n'en a point lorsqu'elles ne font que de paroître, ou que la plante est encore verte. Ce nard qu'on trouve en bottes chez les Droguistes, a les mêmes propriétés que le précédent ; il est cependant plus diurétique & plus carminatif. On en transporte en Egypte, où, suivant M. de *Haller*, on lui attribue une vertu pour adoucir la peau.

Le Nard de montagne, *nardus montana tuberosa*. C'est une espece de valériane des Pyrénées, &c. dont la racine est oblongue, arrondie, & en forme de navet, de la grosseur du petit doigt. Sa tête qui est portée sur une petite tige rougeâtre, est garnie de fibres chevelues, brunâtres & un peu dures. Cette racine est vivace, d'un goût âcre & aromatique.

Le petit *nardus Indica* est une espece de *gramen*. Voyez ci-dessus.

Le *nard bâtard du Languedoc*, est une sorte de chiendent.

Le *faux nard*, est la racine de l'ail serpentin des Alpes. *Voyez* Ail.

Le *nard sauvage*, *nardus rustica*, est la racine du cabaret. *Voyez ce mot.*

Le *nard commun*, est l'aspic ou lavande mâle. *Voyez* Lavande.

NARHWAL ou LICORNE DE MER, *unicornu marinum*. Voyez à l'article Baleine.

NARI-NARI. Espece de raie du Brésil ; les Hollandois l'appellent *piilsert :* ce poisson est charnu, il a le corps & les nageoires triangulaires ; sa tête est grosse & ramassée, au milieu il y a une espece de fosse : au lieu de dents, il a dans la bouche des os qui sont composés de plusieurs osselets : ses yeux sont petits : le dessous du corps est rouge bleuâtre, tiqueté de blanc ; le ventre est assez blanc, & sa peau unie. Proche de sa queue, sont deux crochets longs de trois doigts, & faits comme les hameçons d'un Pêcheur : sa chair est fort délicate.

NARKA. Nom que les naturels du pays de Kamtschatka donnent au poisson rouge de leurs mers. *Voyez à la fin de l'article* POISSON.

NASICORNE. Nom donné au rhinocéros insecte, dont il est parlé à l'article *scarabée monoceros.* Voyez ce mot.

NASITOR. *Voyez* CRESSON ALÉNOIS.

NATICE, *natica.* Nom que M. *Adanson* donne d'après les Anciens à un genre de coquillage operculé assez semblable à la nérite, & qui, selon M. d'*Argenville*, est un limaçon à bouche demi-ronde, qui n'a point de gencives, ni de dents, seul caractere qui le distingue de la *nérite.* Voyez ce mot.

NATIF. Dans l'Histoire Naturelle du regne minéral c'est un synonyme de *vierge ;* il exprime un métal, ou un demi-métal qui se trouve dans le sein de la terre sous la forme qui lui est propre & sans être mêlangé. On dit de l'argent *vierge*, du cuivre & de l'or *natifs.*

NATRON, *natrum.* C'est un sel alkali terreux, appellé quelquefois *alkali terrestre Oriental.* Il est en partie fixe, & toujours mêlé avec des corps terrestres. Quelquefois il contient du sel marin, ou un sel alkali volatil, de maniere cependant que l'alkali fixe y domine. Le natron fond aisément à l'humidité de l'air ; résous en liqueur, il fait moins d'effervescence avec tous les acides que sous une forme solide, il se dissout dans quatre fois son poids d'eau chaude. Cette espece de sel minéral, qu'il ne faut pas confondre avec la véritable soude végétale en pains durs & assez blancs, que l'on fabrique en Egypte, & dont on se servoit autrefois en France pour faire du savon & du verre, se trouve aussi en Egypte, en Syrie, dans l'Asie mineure & dans les Indes Orientales. On peut même le regarder comme le *nitre des Anciens*, lequel fermentoit avec des liqueurs acides, & ils s'en servoient comme d'un sel lixiviel pour laver leurs habits, & pour mettre dans leurs bains purificatoires (Jeremie, chap. 2. vers. 22). Ils le mêloient avec du sable pour en

faire du verre (Tacit. liv. 5.). *Salomon* fait entendre cette effervescence du nitre d'Egypte avec le vinaigre, lorsqu'il dit dans les Proverbes, (chap. 25. vers. 20.) *celui qui chante des airs à un cœur affligé, fait comme si l'on mêloit du nitre avec du vinaigre.* Or, il n'y a que le natron qui possede cette propriété. Aujourd'hui nous voyons rarement ce sel dans le commerce, ainsi que la soude végétale d'Egypte, que l'on appelloit aussi *natron*, celle-ci ayant été prohibée sous le ministere du Grand Colbert. On lui substitue le sel de verre ou l'anatron factice. Le natron naturel, tel qu'il se trouve dans la terre, est ordinairement d'un blanc rougeâtre & en masses informes.

Nous avons donné dans notre Minéralogie un détail assez circonstancié de la préparation & de l'usage de ce sel en Egypte. C'est dans l'hiver que ce sel suinte naturellement de la terre : on le ramasse dans l'état de liqueur dans deux grands lacs, dont l'un est situé près de Memphis, & l'autre aux environs d'Alexandrie. Les vents qui regnent dans ces contrées ne tardent pas d'en faire évaporer la surabondance d'eau, & lorsque l'eau est assez diminuée pour que le sel commence à se cristalliser, on le retire avec des pelles faites en écumoire, puis après l'avoir égoutté, on le transporte dans de grands magasins à Terrané & à Damanchou. Les Paysans sont contraints par corvée d'en voiturer quarante-cinq mille quintaux, partie en bateau sur le Nil, & l'autre partie sur des chameaux : mais cette obligation forcée leur tient lieu de la taille qu'ils devroient pour leurs terres ensemencées.

Les Arabes emploient ce sel pour blanchir leur cuivre & le linge; les Egyptiens s'en servent au lieu de soude dans leur savon & leur verre; les Boulangers d'Alexandrie en mettent dans leur sorgo; les Tanneurs du pays en préparent leurs cuirs; les Bouchers, &c. s'en servent aussi pour attendrir ou conserver les viandes, &c. *Voyez notre Minéral. Tom. I. pag. 319 & 320.* Le sel alkali qui se trouve dans quelques eaux thermales & minérales, a beaucoup de rapport avec le natron : l'on donne aussi au sel d'Ebshom le nom de *natron d'Angleterre*. Voyez SEL D'EBSHOM.

NATURALISTE. C'est un Physicien & un Philosophe qui considere l'assemblage & l'état des choses créées dans la nature : il y en a peu qui s'occupent également de toutes les parties de cette science; l'un étudie les fossiles & les minéraux; l'autre tâche de connoître méthodiquement les individus du regne végétal; souvent il se borne à la culture des

plantes : d'autres ne trouvent d'agrément que dans les curieuſes recherches & obſervations du regne animal, ou même d'une de ſes parties : quelques-uns étendant la ſphere de leur génie, n'étudient point ce qui les environne immédiatement, leurs yeux armés du téleſcope, conſiderent & obſervent ce qui ſe paſſe dans l'immenſité des cieux ; d'autres enfin, ſe reſtreignent à l'obſervation météorologique. Ainſi le Minéralogiſte, le Botaniſte, le Zoologiſte, l'Aſtronome, &c. ſont les démonſtrateurs ou les interpretes des ouvrages & des opérations de la Nature. *Voyez les articles* CIEL & PLANETE, ANIMAL, PLANTE, MINÉRAL & HISTOIRE NATURELLE.

NATURE, *natura*. Ce mot pris en général comprend le ſyſtême du monde, la machine ou le mécaniſme de l'univers, l'aſſemblage de toutes les choſes créées. La nature eſt le monde réel, poſſible, ou l'univers créé, *natura naturata*. Les Phyſiciens étudient la nature ſuivant l'ordre & le cours naturel des choſes, ſuivant la ſuite des cauſes ſecondes, ou les lois du mouvement que Dieu a établies, & qui agiſſent dans toutes les occaſions par une néceſſité inévitable. Les Théologiens appellent l'Être qui a ordonné & préſidé à cet enchaînement des cauſes & des effets, *natura naturans*. Tout ſe tient dans l'univers ; ce n'eſt qu'un tout ſubſiſtant par l'accord & la correſpondance de toutes ſes parties : il n'y exiſte rien, juſqu'au plus petit atome, qui n'y ſoit auſſi néceſſaire que l'exiſtence de la mouche l'eſt à la ſubſiſtance de l'araignée : tout eſt ſoumis à l'ordre univerſel : la nature entiere n'eſt qu'un ſeul & vaſte ſyſtême que tous les êtres compoſent. Les animaux compoſent un ſyſtême qui ſe réunit à celui des végétaux ; celui-ci au ſyſtême des autres corps qui couvrent la ſurface de notre globe : tout prouve que tous ces ſyſtêmes ne ſont que des parties d'un ſyſtême général ou plus étendu. Ces principes ſeront établis & confirmés dans toute la ſuite de cet Ouvrage.

On fait encore un autre uſage du terme de *nature :* on dit la *nature* de l'homme, pour exprimer ſon tempérament, ſon humeur, ſes inclinations. La *belle nature* eſt la nature embellie par les Beaux Arts pour l'uſage & l'agrément. C'eſt ainſi qu'on cultive l'oreille d'ours, les œillets, &c. & que la Peinture & la Sculpture ajoutent au charme des yeux. On dit qu'un corps eſt naturel, quand l'art ne l'a pas produit.

NATURE DE BALEINE ou BLANC DE BALEINE. *Voyez à l'article* BALEINE.

NAUCORE ou MOUCHE SCORPION. En voici la deſcription par M. *de Cayeu de Valernod.*

La naucore eſt un inſecte hémiptere aquatique, qui tient de la mouche par la tête, de la punaiſe par la trompe & les étuis, de la procigale par le port de ces mêmes étuis, du cancre par les deux premieres pattes, & enfin des dytiques & des hydrophiles par les quatre dernieres. Les ruiſſeaux n'ont point d'inſecte plus agile ni qui ſaute mieux, quoiqu'à ſon déſavantage, parce que les deux dernieres pattes, deſtinées à faire reſſort, ſont trop longues relativement à la longueur du corps, & articulées trop bas, ſavoir à l'origine de cette partie du ventre qui commence à diminuer. La naucore ne laiſſe pas d'être un fort bel inſecte. La gaine de la trompe eſt noire à ſon extrémité; mais cette couleur s'éclaircit peu-à-peu en remontant vers la tête, & prend alors une couleur verte fort agréable. Cette gaine eſt d'une ſeule piece, dure comme de la corne, faite en bec d'oiſeau & creuſée intérieurement dans toute ſa longueur. La trompe eſt logée dans ce canal & en remplit toute la capacité. Elle eſt également creuſe en-dedans, très-fine, très-aiguë, & d'une roideur qu'on croiroit incompatible avec ſa délicateſſe. Les yeux ſont d'une couleur de café clair, extérieurement convexes & placés aux deux côtés de la tête dont ils occupent les deux tiers en longueur & en largeur. L'entre-deux, à commencer un peu au deſſous de la jonction de la trompe, eſt d'un blanc jaunâtre, mêlé d'une légere teinte de vert, ainſi que la moitié antérieure du corſelet, les pattes & les antennes. Celles-ci ſont très-courtes & placées au-deſſous des yeux. La moitié poſtérieure du corſelet eſt parfaitement ſemblable aux écailles d'ablette, dont on ſe ſert pour contrefaire les perles. Le deſſus des étuis eſt d'un noir ſatiné par-tout, excepté à l'angle extérieur de leur baſe, d'où ſortent deux lignes en maniere d'V conſonne, d'un blanc terne, dont la plus longue branche s'étend le long de l'écuſſon, & ſe termine à la ſuture, à l'endroit où la partie cartilagineuſe de ces mêmes étuis ſe joint à la partie membraneuſe; l'autre branche plus courte d'un tiers & moins large, s'étend entre la premiere & le bord extérieur des étuis, & finit dans leur milieu. Le ventre & le corſelet ſont bordés en-deſſous d'un rang de poils d'un gris ſale, qui touchent par leurs extrémités à d'autres poils, leſquels naiſſent d'une ſtrie qui partage le ventre longitudinalement en deux parties égales, & s'écartent des deux côtés de maniere qu'ils reſſemblent parfaitement à un V con-

ſonne renverſé. Les pattes n'ont que deux articulations aux tarſes. Celles de la premiere paire ſe replient en devant & en-deſſous, en forme de pinces ; mais les autres ne different en rien de celles des dytiques & des hydrophiles, c'eſt-à-dire qu'elles ſont faites en nageoires. Les aîles que les étuis couvrent à demi, ſont d'un gris de lin tendre dans leur partie ſupérieure, & noires dans la partie inférieure qui reſte toujours découverte.

Cette naucore, que je nommerois volontiers *androſacée*, parce que je l'ai priſe dans une touffe d'herbes, mêlée de beaucoup d'androſace, ſe trouve, comme toutes les autres naucores, communément dans les ruiſſeaux, & ſe nourrit du parenchyme des plantes qui y croiſſent, & même de la ſubſtance des inſectes qui y vivent. Le ventre renferme un canal d'un tiers de ligne de diametre à ſes deux extrémités ; mais il ſe renfle dans ſon milieu, & forme une eſpece d'eſtomac capable de contenir un grain de lentille. Les parties qui ſervent à la génération ſont contenues dans le dernier anneau du ventre, qui eſt beaucoup plus long que chacun des ſix autres qui le compoſent. Celles du mâle conſiſtent en un amas de petits vaiſſeaux blancs qui aboutiſſent tous à une verge de couleur blonde, très-fine & très-courte, rayée en-deſſus dans toute ſa longueur, & armée d'un petit crochet à ſon extrémité : elle ſort à l'extérieur par une ouverture pratiquée au *rectum* tout près de l'anus. L'ovaire de la femelle eſt ſitué à la partie latérale & externe du rectum, & communique à cette partie par une ouverture qui eſt placée tout près de l'orifice extérieur. Cet ovaire eſt un amas de petits grains blancs qui s'apperçoivent d'autant mieux à la vue ſimple, que les autres parties du ventre ſont d'une couleur verdâtre. Le tout eſt enveloppé, dans les deux ſexes, par une membrane adipeuſe qui tapiſſe l'intérieur, & qu'on pourroit appeller *péritoine*. D'après cette deſcription des parties internes de cet inſecte, il n'eſt pas difficile de s'imaginer que le ventre doit être plus aigu en-deſſous qu'en deſſus, & que par conſéquent ſes aîles ſont pliées en toit.

Les naucores piquent très-vivement, & font couler dans la bleſſure une liqueur venimeuſe qui fait enfler la partie & cauſe une douleur d'autant plus inſupportable qu'elle approche plus du chatouillement. Le meilleur remede que j'aie trouvé pour ces ſortes de piqûres, pour celles des guêpes & des abeilles, eſt la ſalive appliquée ſur le champ, & qu'on y laiſſe ſécher. La douleur ceſſe en un quart d'heure.

NAVET, *napus.* Le navet eſt la racine d'une plante qui porte le même nom, & que l'on cultive dans les champs & dans les jardins. Il y a des navets que l'on cultive pour la table, & d'autres pour la nourriture des beſtiaux; nous parlerons d'abord des premiers.

La racine du navet eſt de forme, de groſſeur & de couleur différentes, ſuivant l'eſpece; elle eſt charnue & douce, exhalant une petite odeur aſſez agréable. Sa feuille eſt un peu alongée, découpée profondément, rude & velue, d'un gros vert. Sa tige qui s'éleve de deux ou trois pieds, eſt branchue, liſſe, plus ou moins groſſe, ſuivant l'eſpece. Les fleurs naiſſent en abondance aux extrémités de ſes rameaux. Ces fleurs ſont de couleur jaune, quelquefois blanches, à quatre feuilles diſpoſées en croix. Aux fleurs ſuccedent des ſiliques qui contiennent des ſemences rondes & brunes.

Il y a pluſieurs eſpeces de navets, mais dont quelques-uns ne ſe plaiſent que dans certains terrains; tels ſont les navets de Freneuſe, de Saulieu en Bourgogne, de Saint-Jôme, du Gatinois, qui dégénerent notablement quand on veut les élever ailleurs. C'eſt de toutes les plantes celle qui s'accoutume le moins au changement de terrain natal, & qui vient le mieux dans les terres arides, ſablonneuſes & caillouteuſes où toutes les autres ne font que languir.

Les ſix eſpeces dont la culture réuſſit le mieux dans nos climats, ſont le petit navet de Berlin, qui eſt fort menu, plus rond que long, & blanc; c'eſt le plus petit & le meilleur: le navet de Vaugirard, qui eſt de médiocre groſſeur, un peu alongé, tirant ſur le gris du côté de la tête, d'un bon goût, tendre; il eſt fort commun à Paris & fort eſtimé: le navet commun, tant le rond que le long, qui eſt celui qu'on cultive le plus communément à Aubervilliers: le navet gris, ainſi nommé de ſa couleur, & dont la forme eſt alongée: le navet de Meaux, qui rend le plus de profit par ſa groſſeur & par ſa longueur, qui eſt communément de huit à dix pouces; cette eſpece, élevée aux environs de Meaux, eſt meilleure que la même élevée aux environs de Paris. Il y a auſſi le navet jaune, qui eſt excellent.

Toutes ces eſpeces ſe cultivent de la même maniere, & réuſſiſſent mieux en général dans les terres légeres que dans toutes les autres. On ſeme les navets en deux temps, au mois de Mars & au mois d'Août, & ils viennent ordinairement mieux dans cette derniere ſaiſon. Il faut que la terre ait été bien labourée, qu'elle ne ſoit ni trop ſeche

ni

ni trop trempée, & avoir attention de ſemer très-clair. Quand la graine eſt levée on éclaircit le plan, de maniere qu'il reſte environ ſix pouces de diſtance d'un pied à l'autre, & on ſarcle toutes les mauvaiſes herbes. Les navets ſont ordinairement bons au bout de deux mois, & il faut les arracher alors de crainte qu'ils ne ſe cordent, ou que les vers ou les mulots ne les attaquent. Ceux du printems ſervent pour l'été; & ceux du mois d'Août paſſent l'hiver, étant mis dans le ſable après qu'on leur a tordu la fanne, ou entaſſés en pleine terre, dans un trou qu'on couvre de chaume; il faut que ce trou ſoit pratiqué de façon que l'eau des pluies ait un écoulement, & que les pleurs de la terre ne puiſſent pas l'inonder.

On peut auſſi ſemer les navets dès le mois de Février ſur une couche chargée de huit à neuf pouces de terreau, & dont la chaleur ſoit preſque amortie : on en jouit par ce moyen dès le commencement de Mai.

Pour ſe procurer la graine de toutes ces eſpeces, on choiſit les plus belles racines, qu'on remet en terre au mois de Mars, à un pied de diſtance les unes des autres. Au mois d'Août on les arrache, & au bout de quelques jours on bat la graine. Elle ne ſe conſerve bonne que pendant deux ans.

Le navet a pour principal ennemi la *liſette*, qui dévore les jeunes feuilles & fait périr la plante, ſur-tout dans les années ſeches. On n'y connoît point de remede, ſi ce n'eſt de donner une nouvelle façon à la terre & de ſemer de nouveau, lorſqu'un plant de navets a été ainſi ravagé. M. *Bourgeois* a cependant obſervé qu'on peut éloigner & détruire cet inſecte en arroſant ces jeunes plantes, même les choux & les raves, pendant pluſieurs ſoirs de ſuite avec de l'urine de cochon mêlée avec moitié eau. Cette eſpece d'urine n'a point, ſelon notre Obſervateur, la propriété brûlante qu'ont celles des autres animaux; elle rafraîchit les plantes, les préſerve de la ſéchereſſe, & les fait croître & proſpérer très-facilement. On a auſſi remarqué qu'en ſemant après la mi-Août, le plant eſt ordinairement beaucoup moins fatigué de ces inſectes, parce qu'ils commencent alors à ſe retirer.

Le navet eſt un légume aſſez ſain, quoiqu'un peu venteux; on le met dans les ſoupes, on le mange à la ſauce blanche & à la moutarde : on le frit en pâte, & il ſe marie bien avec la plupart des viandes, ſingulierement avec le mouton & le canard. On tire par expreſſion de la

graine du navet une huile qui ſert à brûler, & qu'on mêle avec celle de la navette.

Le navet a de grandes propriétés dans la Médecine ; ſa décoction eſt d'un uſage très-familier dans les bouillons propres pour la poitrine ; mêlée avec le ſucre elle forme un ſyrop très-eſtimé pour appaiſer la toux invétérée & pour l'aſthme. La ſemence du navet eſt inciſive & apéritive.

Les navets que l'on cultive pour la nourriture du bétail, ſe réduiſent à trois eſpeces. L'une eſt le navet à grande racine, que l'on cultive pour le ſervice de la table, mais qu'on donne auſſi au bétail quand on ſe trouve en avoir une aſſez grande quantité. L'autre eſpece eſt la *turnip* des Anglois ou la *rabioule* du Limouſin, du Poitou, de la Bretagne. L'eſpece la plus eſtimée en Angleterre eſt la turnip rouge d'Ecoſſe. Enfin la troiſieme eſt la rave du Limouſin.

La rabioule ou la turnip (*turneps*) que les Anglois cultivent pour leurs beſtiaux, a la racine beaucoup plus large que longue. Cette groſſe racine, qui eſt preſque hors du terrain, jette dans l'intérieur de la terre un filet gros comme le doigt, qui ſert à lui fournir de la nourriture. Ces navets deviennent ſi gros, qu'on en voit qui ont juſqu'à neuf pouces de diametre. Ces racines ſe plaiſent dans des terres légeres & bien amandées. On les ſeme ordinairement dans le courant du mois de Juin ; on les arrache au mois d'Octobre, & on les garde pour l'hiver, où la diſette d'herbes oblige de mettre les beſtiaux au ſec.

NAVET DU DIABLE. *Voyez à l'article* BRYONE.

NAVETTE ou NAVET SAUVAGE, *napus ſylveſtris.* Cette plante ne differe du navet commun & cultivé que par ſa racine qui eſt beaucoup plus petite, d'un goût âcre & qui ſent le ſauvageon. Sa fleur eſt jaune & quelquefois blanchâtre. Ses feuilles ſont plus découpées. La navette croît naturellement entre les blés, ſur les levées & les bords des foſſés : elle fleurit en Avril & en Mai, & produit beaucoup de graine.

Toute la plante eſt beaucoup plus alexitere que la précédente, ſurtout la ſemence. Tout le monde ſait que les Oiſeliers en nourriſſent dans des cages bien des eſpeces de petits oiſeaux, comme ſerins, chardonnerets, linotes, pinçons, &c. C'eſt de cette même graine émulſive qu'on tire par expreſſion une huile appellée *rabette* ou *navette*, dont on ſe ſert pour brûler à la lampe, & que les Ouvriers en laine emploient auſſi dans leurs ouvrages. La grande conſommation que l'on fait de cette

huile, a engagé depuis quelques années divers particuliers à cultiver cette plante, sur-tout aux environs de Rouen, dans le pays de Caux, & dans la Picardie. On seme la navette depuis le commencement d'Avril jusqu'en Juillet, & en plein champ. Il lui faut des terres fortes & bien labourées, & que l'on herse après la semaille. On connoît que la semence est mûre, quand la cosse est devenue blanche. La graine appellé *grosse navette* est la graine du *colsa*. Voyez ce mot. M l'Abbé *Rosier* a fait un très-bon Traité sur *la meilleure maniere de cultiver la navette & le colsa, & d'en extraire une huile dépouillée de son mauvais goût & de son odeur désagréable.* Cet Ouvrage est précédé d'un avant-propos, dans lequel l'Auteur examine si l'huile de pavot, dite d'*œillet*, est narcotique & somnifere; en un mot si elle est aussi dangereuse que quelques-uns l'ont soupçonné; & il conclut pour la négative.

NAVETTE DE TISSERAND. On donne ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines. La navette est rare & ressemble à un petit œuf blanc, dont les deux bouts seroient alongés, pointus & creusés en gouttiere.

NAUTILE ou VAISSEAU-COQUILLE, ou VOILIER, *nautilus aut polypus testaceus.* C'est un genre de coquillage univalve, fait comme une gondole à poupe élevée. Les nautiles sont contournés en spirales de deux ou trois révolutions, toutes dans un même plan, & dont la derniere paroît seule extérieurement. On distingue deux sortes de nautiles: Nautile.

1°. Le NAUTILE ÉPAIS & CHAMBRÉ, *nautilus crassus Indicus*, est à cloisons, ombiliqué & sans oreilles, nacré en dedans, à flammes onduleuses & fauves sur la moitié de sa robe la plus voisine de la tête, avec une grande tache noire à la seconde révolution.

Quand on divise longitudinalement la coquille de ce nautile en deux, on voit dans l'intérieur le tuyau ou siphon qui communique d'une concamération à l'autre; on y compte souvent quarante cellules ou compartimens, dont la grandeur diminue à mesure qu'ils approchent du centre. C'est par ce petit tuyau ou siphon que l'animal passe un muscle ou sa queue qu'il attache à sa coquille, aussi ne la quitte-t-il jamais. Ce siphon lui-même est composé d'articulations, ensorte qu'il paroît être produit à différentes reprises comme la coquille même, dont l'animal bâtit les cloisons à mesure qu'il augmente de volume. Ces concamérations ou cloisons sont simples, unies, courbées, & non découpées ou à sutures comme dans la corne d'Ammon, qui paroît extérieurement

herborisée uniquement par cette disposition de pieces de rapport.

2°. La coquille du nautile qui est mince, s'appelle NAUTILE PAPIRACÉ, *nautilus papyraceus polyposus.* Celle-ci est à oreilles & sans oreilles, cannelée, d'un seul vide, à carene tuberculeuse, plus ou moins large, & d'un roux enfumé, le reste d'un blanc de lait, sans articulations ou concamérations, & l'animal qui y demeure ne tient point, dit-on, à sa coquille comme dans l'espece précédente.

On distingue plus exactement 1°. le nautile poli & épais; 2°. le même ombiliqué; 3°. le nautile commun, chambré & partagé en plusieurs cellules; 4°. le nautile cannelé, mais vide & sans aucune séparation en dedans; 5°. le nautile papiracé, applati & mince; 6°. le nautile à oreilles & à large carene; 7°. le même nautile à carene ondée en sillon & dentelée des deux côtés; 8°. celui dont la carene est par-tout dentelée. Enfin si toutes les cornes d'Ammon fossiles, &c. que nous trouvons dans la terre sont autant de moules intérieurs de nautiles, il doit se trouver autant d'especes de nautiles qu'il y a de cornes d'Ammon, & par conséquent le nombre des especes de nautiles encore inconnues seroit bien grand par rapport au nombre des especes connues.

On a donné le nom de *nautile* à cette coquille, parce qu'on a prétendu que c'est de l'animal qui l'habite que les hommes ont appris à naviguer. Au moins la forme de cette coquille approche de celle d'un vaisseau, & l'animal semble se conduire sur la mer comme un Pilote conduiroit un navire. Quand le nautile veut nager, il éleve deux de ses bras en haut & étend la membrane mince & légere qui se trouve entre ses deux bras comme une voile; il se sert des deux autres appendices, qu'il alonge & plonge dans la mer, & qui lui tiennent lieu d'avirons, un autre lui tient lieu de gouvernail. Il ne prend d'eau dans sa coquille que ce qu'il lui en faut pour lester ce petit navire, & pour marcher avec autant de vîtesse que de sûreté; mais à l'approche d'un ennemi ou dans les tempêtes, il replie sa voile, retire ses avirons & remplit sa coquille d'eau pour couler ou se précipiter plus aisément au fond de la mer. Il retourne sa barque sens dessus dessous lorsqu'il veut s'élever du fond de la mer, & à la faveur de certaines parties qu'il gonfle ou comprime à volonté, il peut traverser la masse des eaux; mais dès qu'il a atteint la superficie de l'eau, il tourne adroitement son petit vaisseau, dont il vide l'eau, & épanouissant ses barbes palmées, il se met à voguer en s'abandonnant au gré des vents. C'est un navigateur perpétuel, qui est

tout à la fois le Pilote & le vaiſſeau. On voit quelquefois dans les temps calmes de petites flottes de cette eſpece ſur la ſuperficie de la mer.

L'animal qui habite cette coquille eſt une eſpece de polype à huit pieds, *polypus octipes teſtaceus:* quand il ſe retire, il n'emplit pas tout-à-fait ſa coquille. Le derriere de ſon corps eſt creux & couvert de porreaux; le deſſus eſt plat, cartilagineux & ridé, tirant ſur la couleur ſombre, avec de certaines taches noires. On voit, dit M. *d'Argenville*, à la partie de devant une multitude de petits pieds, poſés l'un ſur l'autre, avec pluſieurs lambeaux couvrant la bouche des deux côtés. Ces lambeaux reſſemblent à la main d'un enfant, & ſe diviſent en vingt doigts très-petits. Ils ſervent à l'animal pour s'alonger, ſe retirer, ſaiſir ſa proie & la porter à ſa bouche. Cet animal n'ayant point de couverture à l'entrée de ſa coquille, ni de défenſe, eſt en priſe aux crabes, aux araignées & aux ſcorpions de mer. On fait peu d'uſage dans les tables de ce teſtacée, parce que ſa chair eſt fort dure ; mais l'écaille, dans l'eſpece qui eſt épaiſſe & nacrée en dedans, ſert à faire des vaſes à boire, qu'on grave en dehors : les Sauvages en font des cuillers, qu'ils nomment *papeda ;* on en tire auſſi une ſorte de burgaudine.

Les plus beaux nautiles, ceux à coquilles épaiſſes, ſe pêchent dans l'Inde, à Amboine, à Batavia, aux Moluques & au Cap de Bonne-Eſpérance. Celui qui eſt papiracé ſe trouve dans pluſieurs lieux de la Méditerranée &c; ſon écaille eſt d'un blanc de lait, quelquefois tirant ſur le jaune & enfumé par la carene.

NAUTILITE. On appelle ainſi le nautile qui eſt devenu foſſile ou pétrifié : on en connoît quatre à cinq variétés. On rencontre plus communément celui qui eſt chambré que le papiracé. Les *nautilites* ont un certain rapport avec les cornes d'Ammon ; les uns & les autres ſont compoſés de pluſieurs ſpirales tournées ſur elles-mêmes, & qui vont en diminuant juſqu'au centre, leurs volutes ſont ſéparées intérieurement en pluſieurs cellules traverſées d'un petit ſiphon articulé, qui paſſe de l'une à l'autre : mais la corne d'Ammon a plus de volutes extérieurement, &c. *Voyez* CORNE D'AMMON & NAUTILE.

NECTAR, ſe dit d'un ſuc végétal, dont l'odeur & la ſaveur ſont exquiſes; mais dont la vertu eſt nourriſſante, & même enivrante. On trouve beaucoup de ce ſuc mielleux dans les *nectaires, nectaria* (organes de la

ſécrétion du miel) de certains végétaux. *Voyez à l'article* PLANTE & *à celui de* FLEUR.

NECYDALE, *necydalis.* Petit inſecte noirâtre à étuis & à antennes filiformes, qui reſſemble aſſez à nos *cicindeles*, mais qui en differe par le nombre des articles de ſes tarſes (il y en a quatre à toutes les pattes), & par la forme de ſes étuis qui ſont beaucoup plus courts que ſon corps: les aîles débordent les élytres & recouvrent tout ſon ventre. Ses yeux ſont gros & ſaillans ; le corſelet a un rebord. Cet inſecte n'eſt pas commun aux environs de Paris : on le trouve ſur le chêne. On donne auſſi le nom de *necydale* à la *nymphe* des inſectes.

NÉFLIER, *meſpilus.* Il y a pluſieurs ſortes d'arbriſſeaux compris ſous ce nom générique ; tels ſont les *azeroliers*, les *aubepins*, le *buiſſon ardent*, les *amelanchiers*, l'*alchminier.*

Le NÉFLIER, *meſpilus vulgaris*, eſt un arbriſſeau ou un arbre de médiocre grandeur, dont le tronc eſt ordinairement tortu : ſon bois eſt doux & s'uſe par le frottement ; ſes gros troncs ſont recherchés pour les vis de preſſoir : les branches ſont difficiles à rompre ; on fait avec les plus jeunes qui ſont pliantes & élaſtiques les meilleurs manches de fouet : les feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du ceriſier, lanugineuſes & blanches en deſſous ; ſes fleurs ſont en roſe, blanches ou rouges ; le fruit eſt comme une petite pomme ſauvage, preſque rond, rougeâtre lorſqu'il eſt mûr, charnu, terminé par une eſpece de couronne comme un ombilic. Ce fruit a une ſaveur âpre ; mais en mûriſſant il acquiert une ſaveur douce, vineuſe, fort agréable, de ſorte qu'il peut ſervir à garnir les deſſerts ſur les tables : il contient quatre ou cinq oſſelets pierreux, très-durs.

Il y a une eſpece de néflier dont le fruit eſt ſans noyau ; ſon fruit eſt le plus petit de tous & de moindre qualité. Comme les nefles commencent d'abord à mollir par le cœur, il arrive ſouvent que cette partie eſt pourrie avant que le deſſus ſoit en état d'être mangé. Pour prévenir cet inconvénient, avant que les nefles molliſſent, on les ſecoue dans un van, pour meurtrir le deſſus, qui alors s'amollit auſſi promptement que le dedans. Pour que le fruit du néflier ſoit bon, il faut qu'il ait été greffé : on l'ente ſur le poirier ſauvage, ou ſur l'épine blanche.

Le néfflier épineux eſt l'arbriſſeau connu ſous le nom de *pyracantha* ou *buiſſon ardent :* nous en parlerons ci-après.

L'AZEROLIER OU POMMETTE, *azarolus*. Les feuilles de cet arbrisseau sont ressemblantes à celles de l'aubepin, mais plus grandes; ses fleurs sont en grappe, de couleur herbeuse, en rose; le fruit est rond, plus petit que la nefle, avec une couronne formée par les pointes du calice: il est d'abord vert, mais en mûrissant il devient rouge, aigrelet & fort agréable au goût; il contient trois osselets. On le cultive en Italie & en Languedoc où il se nomme *pommette*. Les azeroles blanches ne sont pas si bonnes; en Provence on en fait des confitures. Les azeroliers font un fort joli effet dans le mois de Mai, lorsqu'ils sont en fleurs. Cet arbrisseau mis dans les remises, attire le gibier par ses fruits; il n'a pas tant d'épines que l'aubépine, il croît plus vîte & devient plus grand. L'azerolier de Virginie mérite d'être cultivé à cause du brillant de ses feuilles & de l'éclat de son fruit.

L'AUBÉPINE OU ÉPINE BLANCHE, *oxiacantha*, est un arbrisseau médiocrement gros, rameux, armé d'épines fortes & piquantes, plus dures encore que le bois: ce bois est couvert d'une écorce rougeâtre ou brune cendrée, suivant l'âge; ses branches fermes & piquantes, sont très-propres à présenter toutes sortes de figures sous la taille du Jardinier. Ses fleurs qui sont très-odorantes, sont en rose, ramassées en bouquet: ses fruits sont un peu plus gros que les baies de mirthe, ronds, rouges dans leur maturité, ayant un ombilic noir, remplis d'une pulpe molle, glutineuse, douceâtre; il croît par-tout dans les haies. Cet arbrisseau est très-agréable dans le mois de Mai, sur-tout l'aubépine à fleurs doubles. Il ne paroît point vraisemblable que l'odeur de cette fleur soit capable de gâter la marée, comme quelques-uns le disent. Le fruit de cet arbrisseau reste attaché aux branches bien avant dans l'hiver, & sert de nourriture aux oiseaux, sur-tout aux grives & aux merles; les hommes en mangent dans le Nord, & on en peut tirer un esprit ardent. Son bois excelle pour la dureté & l'égalité; il va immédiatement après le buis, & l'on en fait grand cas pour les ouvrages du tour.

Le BUISSON ARDENT OU ARBRE DE MOÏSE, *pyracantha*, *aut mespilus aculeata pyrifolio*, est un arbrisseau épineux dont les feuilles ressemblent en quelque façon à celles du poirier sauvage: ses fleurs sont disposées en roses, de couleur jaune rougeâtre; ses fruits ressemblent à ceux de l'aubépine, mais ils sont d'un beau rouge écarlate: lorsqu'ils sont en grande quantité, ils font paroître l'arbrisseau comme en feu. Le buisson ardent croît naturellement dans les haies & dans les jardins en

Provence & en Italie ; ses feuilles sont toujours vertes, & ses fruits ne quittent point durant tout l'hiver : son écorce est noirâtre. La conformité du nom a fait croire que cet arbrisseau étoit le buisson où Dieu apparut à Moïse, & lui ordonna de défaire ses souliers, parce qu'il étoit en Terre-Sainte ; & que c'est à raison de cette prérogative que son fruit reste perpétuellement attaché à l'arbre. Peut-être n'est-il nommé *buisson ardent* qu'à cause de l'éclat de son fruit.

L'AMELANCHIER, *diospyros*, est un arbrisseau qui a beaucoup de rapport avec les précédens ; ses fleurs sont blanches ; ses feuilles ressemblent à celles du poirier & sont lanugineuses en dessous. Le fruit devient bleu, dit M. *Haller*, & on peut le manger. Il observe que c'est plutôt une poire par la quantité de graines, qui va jusqu'à dix.

L'*amelanchier velu*, ou *cotonaster*, est un très-joli arbuste.

Toutes les especes de néfliers dont je viens de parler, ont, ainsi que le néflier lui-même, deux stipules (ce sont deux especes de petites feuilles) aux pédicules de leurs feuilles. Le cotonaster & le pyracantha ont pour stipules deux petits filets.

Toutes ces especes de néfliers s'accommodent assez bien de toutes sortes de terrains. La graine de néflier ne leve souvent qu'à la seconde année. C'est une excellente pratique, que de répandre beaucoup de fruits d'aubépine, d'azeroliers & de buissons ardens dans les semis des bois ; car ces arbrisseaux, qui ne font aucun tort au chêne ni au châtaigner, couvrent la terre, font périr les herbes, & le grand bois y croît mieux.

Toutes les especes de néfliers sont longues à croître, leur bois est dur ; ils sont très-propres pour greffer des poiriers qui restent nains, & qui donnent du fruit plutôt que s'ils étoient greffés sur des poiriers sauvageons.

Tous les fruits de ces arbrisseaux passent pour astringens.

NÉGA. *Voyez* CERISIER.

NEGRE. Nom qu'on donne à une variété d'hommes qui sont tout noirs, & qui se trouvent dans la Zone torride, sur-tout en Afrique, entre les deux Tropiques. La femme s'appelle *Négresse*, & son enfant *Négrillon* ou *Négrite*. Nous avons donné à la suite du mot HOMME la description des différentes races noires. En général les Negres varient entr'eux par la nuance de leur teint, mais ils different encore des autres hommes par tous les traits de leur visage, des nez larges écrasés ou plats,

plats, de grosses levres; en un mot une laideur, une irrégularité dans la figure. Les femmes ont les reins écrasés & une croupe monstrueuse, ce qui fait paroître leur dos en forme de selle de cheval; cette variété d'humains paroît être plus vicieuse que celle des autres parties du Monde. On prétend que la paresse, la perfidie, la vengeance, la cruauté, l'impudence, le vol, le mensonge, l'irréligion, le libertinage, la mal-propreté & l'intempérance, semblent avoir étouffé chez eux tous les principes de la Loi naturelle & les remords de la conscience; les sentimens de compassion leur sont donc presque inconnus: seroit-ce un exemple terrible de la corruption de l'homme laissé à lui-même?

L'on peut jusqu'à certain point regarder les races des Negres comme des Nations barbares & dégénérées ou avilies. Leurs usages sont quelquefois si extravagans & si déraisonnables, que leur conduite jointe à leur couleur, a fait douter pendant long-temps, s'ils étoient véritablement des hommes issus du premier homme comme nous, tant leur férocité & leur animalité les faisoit en certaines circonstances ressembler aux bêtes les plus sauvages. On a vu de ces peuples se nourrir de leurs freres & dévorer leurs propres enfans. Presque tous les Noirs ne regardent leurs femmes, notamment celles de Loanga, que comme de viles esclaves créées uniquement pour les amuser, les servir & leur obéir: souvent elles n'osent les regarder & leur parler qu'à genoux. Seroit-il vrai qu'un état si pénible & si humiliant ne les afflige point? On trouve cependant des Negres assez attachés à leurs femmes ou très-amoureux de leurs maîtresses: celles ci ne le cedent en rien aux hommes, suivant sans réserve l'ardeur de leur tempérament. On voit aussi des Negres du Congo, qui dans le dessein de plaire, deviennent grands railleurs, pantomimes, &c. un seul Congo suffit pour mettre en bonne humeur tous les Negres d'une habitation. Mais par quelle singularité les Négresses, qui sont très-fécondes en Afrique, ne multiplient-elles pas autant dans l'Amérique? Le Gouvernement a intérêt de découvrir la cause d'une pareille stérilité, disons plutôt d'un avortement; car l'amertume de leur sort les porte à se délivrer d'un fardeau qui fait la joie des autres meres. Un peu plus d'humanité de la part des *Blancs*, préviendroit bien des maux. Je frémis d'horreur en apprenant qu'on fait des parties de plaisir dans nos Isles pour aller à la chasse des *Negres Marons* (Negres fugitifs) comme nous faisons des loups & des sangliers en Europe, & que la chasse est bonne, quand on en a tué un grand nombre: quelquefois

encore des barbares & impitoyables maîtres de ces hommes noirs poignardent inhumainement les malades mutilés ou trop vieux, dans la crainte que les frais n'absorbent le prix de la vente de ces esclaves. Comment certains habitans de l'Amérique, policés & élevés en Europe, peuvent-ils, malgré le cri de l'humanité, ne donner que peu ou point de nourriture à leurs esclaves Negres? Ces hommes infortunés sacrifient leur vie & leurs travaux aux besoins de leurs maîtres, & souvent à satisfaire leur luxe & leurs passions frivoles, sans attirer sur eux la même pitié qu'on a pour les bêtes de somme que l'on fait travailler.

Les Turcs, qui passent pour moins barbares, semblent imiter le commerce infame des Negres, en vendant des *Blancs* de l'un & l'autre sexe, achetés exprès dans la Géorgie, dans la Mingrélie, dans la Circassie & dans divers lieux voisins de la mer Noire. Ce marché qui se tient à Constantinople, s'appelle *Jassir-Barat;* c'est un endroit fermé de murailles & planté de grands arbres. Là on commence par prier pour le Sultan : les jeunes filles sont nues sous une couverture qui les enveloppe, un Crieur en publie le prix. L'acheteur visite la marchandise; si elle lui convient, il la paye & l'emmene. Qu'il nous soit permis ici de faire encore une réflexion qui est un cri de douleur & de pitié sur les égaremens & les préjugés qui subjuguent quelquefois des Nations entieres, & qui blessent leur sensibilité au point de leur laisser voir de sang froid les usages les plus barbares (nous parlons des Eunuques) : l'humanité, la raison, la Religion sont également outragées par les voies factices, qu'on fait payer si cher aux malheureux à qui on les donne. Qui ne gémit en voyant des peres cruels immoler eux-mêmes leurs fils, leur postérité, & peut-être des Citoyens qui auroient été quelque jour la gloire & l'appui de leur Patrie? *Voyez l'article* EUNUQUE *à la suite du mot* HOMME.

La couleur des Noirs ou des Negres a fait enfanter nombre de systêmes : on a beaucoup disputé sans que personne ait pu donner encore des raisons satisfaisantes sur le principe de cette couleur si contradictoire avec la nôtre, & si constante à se perpétuer dans ces races lorsqu'elles ne s'expatrient pas. On prétend avec beaucoup de vraisemblance que l'action du soleil est la cause primitive & principale de la couleur des hommes noirs. Les peuples du Nord sont les plus blancs : & insensiblement à mesure que les terres sont plus près de la ligne équinoxiale, &

qu'elles reçoivent les rayons du ſoleil plus perpendiculairement, la couleur des hommes prend une nuance de noir ; & ſi ces mêmes hommes, noircis par la puiſſante action du ſoleil, vont habiter le Nord, ils blanchiſſent peu-à-peu, du moins leur poſtérité, & perdent leur couleur brûlée. Juſqu'ici la couleur des Negres ne paroît que locale, extrinſeque, accidentelle, & leurs cheveux courts & friſés reſſemblent à une fine laine. Ne pourroit-on pas dire auſſi que la variété de la couleur des Negres dont la peau eſt toujours nue, n'eſt due qu'à la différente température de leurs brûlans climats ? car ils ont huit mois entiers de ſéchereſſe continuelle, un ciel toujours net, ſans pluie, ſans tempête, ſans orage, une chaleur extrême, un ſerein abondant. Leurs alimens & les exhalaiſons de leur ſol peuvent auſſi concourir à produire un tel phénomene phyſique. Dans un Européen ou un Blanc, la lymphe eſt blanche, excepté quand elle eſt mêlée de bile ; car elle donne à la peau un teint jaune. Mais dans un Negre, ſelon quelques-uns, où la lymphe & la bile ſont noires, le teint de cet individu doit être de la même couleur ; cependant d'habiles Anatomiſtes ſoutiennent que le ſang des Negres, leur lymphe, leur chyle & les autres humeurs, même leurs yeux, leurs dents, leurs os, l'intérieur de leurs levres, &c. n'ont pas une couleur différente des nôtres. Il eſt donc inconteſtable que la race des hommes blancs & la race des hommes noirs ne ſont pas deux eſpeces différentes, puiſque le fruit de leurs alliances conſerve la vertu reproductrice, à la couleur près.

Les Négrillons nouveaux nés, reſſemblent en tout aux Blancs, à l'exception d'un filet ou cercle brun ou noir qui borde l'extrémité des ongles, & d'une petite tache noire au bout du ſcrotum ou au bout du gland. Ces marques ſont un ſigne certain que l'enfant ſera noir ; & les peres Negres qui ſuſpectent la fidélité de leurs femmes, n'ont pas beſoin d'autres preuves pour abandonner les enfans, comme ne leur appartenant pas, dès qu'ils naiſſent ſans cette marque noire. Cette tache eſt griſe chez les Indiens, & d'un rouge pâle chez les Mulâtres. Le corps des Négrillons eſt blanc les huit premiers jours : leur peau commence par brunir, & devient enfin noire.

Quelques Anatomiſtes modernes & très-célebres, en cherchant la cauſe de cette noirceur, ont trouvé que le tiſſu de la *membrane réticulaire* de la peau des Negres étoit effectivement noir comme de l'encre, & que c'étoit cette couleur muqueuſe qui paroiſſoit au travers de

l'épiderme blanchâtre qui eſt fort déliée & tranſparente. Voyez *Mém. de l'Acad. des Sciences, part. 30, art. 13, ann. 1702.* Voyez auſſi le *Traité de la couleur de la peau humaine*, par M. LE CAT, où il dit que c'eſt dans le ſyſtême nerveux & dans ſes appartenances qu'il faut chercher la fabrique des couleurs qui teignent la peau des animaux, & en particulier de l'éthiops animal, qui donne la couleur au Negre. Ajoutons à cela que la ſubſtance médullaire de leur cerveau eſt communément bleuâtre.

Pluſieurs Auteurs rapportent quantité d'autres faits auſſi ſinguliers, où il s'agit de différens hommes nés blancs en Europe, & devenus noirs en Europe. De nos jours une pareille métamorphoſe de blanc en noir, & de noir en blanc, ſe renouvelle annuellement dans la perſonne d'une Dame de diſtinction très-reſpectable, fort aimable, d'un beau teint & d'une peau fort blanche : dès qu'elle eſt enceinte, elle commence à brunir & vers la fin de ſa groſſeſſe elle devient une véritable Négreſſe. Après ſes couches la couleur noire diſparoît peu-à-peu, ſa premiere blancheur lui revient, & ſon fruit n'a aucune teinte de noir. L'on compte auſſi des Negres nés en Guinée, & devenus également, & pour toujours, blancs en Afrique. On a reçu tout récemment de Surinam la relation d'un Negre d'Angola parfaitement blanc à la peau & aux cheveux, quoiqu'il fût né d'un pere & d'une mere des plus noirs. Ses yeux ſont toujours tremblotans, & ne diſtinguent bien les objets que dans l'obſcurité.

Tables des mélanges pour devenir blanc ou noir.

1°. Un Blanc avec une Négreſſe, ou un Negre avec une Blanche, produiſent un *mulâtre*, moitié blanc & moitié noir.

2°. Un Blanc avec une Mulâtre, ou un Negre avec une Mulâtre produiſent un *Quarteron*, trois quarts noir & un quart blanc, ou trois quarts noir & un quart blanc.

3°. Un Blanc avec une Quarteronne, ou un Negre avec une Quarteronne produiſent un *Ochavon*, ſept huitiemes blanc & un huitieme noir, ou ſept huitiemes noir & un huitieme blanc.

4°. Un Blanc avec une Ochavonne, ou un Noir avec une Ochavonne produiſent l'un tout *blanc*, l'autre tout *noir.*

Telle eſt la marche des influences & des cauſes phyſiques de la dégradation ou du retour de la couleur dans l'eſpece humaine. L'on ſent bien que les mêlanges d'un Mulâtre avec une Quarteronne ou

avec une Ochavonne ; produiront d'autres couleurs qui approcheront du blanc ou du noir, en proportion de la progreffion ci-deffus établie.

Nous avons dit, d'après plufieurs Obfervateurs, aux articles HOMME, ANE, &c. que la caufe qui maintient & perpétue l'efpece, procede de celui qui dans l'acte de la génération a montré le plus de vigueur & de force ; & c'eft ordinairement le pere. Une jeune Négreffe de Virginie, après avoir avoir accouché la premiere fois d'un enfant noir, accoucha la feconde de deux jumeaux ; l'un, qui étoit garçon, fe trouva noir ; & l'autre, qui étoit fille, fe trouva mulâtre. Le garçon confervoit en croiffant fes cheveux courts, naturellement frifés & reffemblans à de la laine : par d'autres marques encore il montroit qu'il étoit un vrai Negre, & femblable en tout au pere noir qui l'avoit fait naître. La fille au contraire étoit affez blanche, avoit des yeux bleus, des cheveux noirs, longs & non frifés naturellement : elle reffembloit beaucoup à l'Infpecteur de la plantation, *Thomas Plum*, que le mari Negre favoit habiter avec fa femme, & dont il étoit jaloux. Enfin pour la troifieme fois cette Négreffe accoucha de trois enfans dont deux étoient mulâtres, & l'autre abfolument Negre. Cet effet doit-il être attribué à une pure imagination ? Le Phyficien n'admet point une explication auffi charitable : il la rejette comme abfurde & contraire en tout point aux loix de la nature. Il faut donc admettre pour l'explication du troifieme accouchement, le concours de deux peres de race différente, & alors une fuperfétation. Voyez le favant *Difcours de M.* Alftroëmer dans le *Journal d'Hiftoire Naturelle de M. l'Abbé* Rofier.

Ainfi, l'on voit que la blancheur ou la noirceur ne font qu'une variété accidentelle dans les climats chauds, qui fe confirme ou s'efface par une fuite de générations fous des climats étrangers. De même la couleur noire naturellement inhérente dans la plupart des climats à diverfes fortes de brutes, s'oblitere ou fe change fous des zones oppofées. C'eft ainfi que le merle, le corbeau, l'ours font noirs chez nous, & gris ou blancs dans le Nord. Ces variétés deviennent héréditaires dans le mariage des mêmes efpeces & dans les mêmes climats. Nous le répétons encore, la caufe de la couleur noire fous la Zone torride eft extrinfeque. Nous devons regarder les Blancs comme la tige de tous les hommes. *Adam*, *Eve* & leurs defcendans jufqu'à l'époque du déluge

univerſel furent blancs : dans cette premiere durée du monde aucun peuple noir n'a paru ſur la face de la terre : les régions de la zone torride avoient été inconnues aux hommes juſqu'alors. On peut conſulter les Hiſtoriens ſacrés & profanes : on y verra que Noé, ſes trois fils & leurs femmes reſpectives qui furent ſauvés de l'arche, partagerent tout l'ancien continent, & l'Afrique alors y fut compriſe. Ce ne fut qu'après la confuſion des Langues à la Tour de Babel, que les enfans de Noé ſe diviſerent. Celui qui entra en Afrique, y multiplia : ſes deſcendans pénétrerent peu-à-peu juſqu'aux extrémités de cette preſqu'île. Les premiers de ces habitans Africains étoient blancs d'abord, & ils y devinrent un peu baſanés : leurs enfans offrirent aux yeux des teintes plus foncées, & preſque mulâtres : d'autres générations ſucceſſives parurent par la ſuite des temps parfaitement maures : ceux qui furent forcés de s'étendre vers les Tropiques, devinrent bientôt demi-noirs : enfin ceux qui furent ſous l'Équateur, dans la Zone Torride, recevant les impreſſions du climat & des ardeurs du ſoleil, parurent après quelques générations d'un noir parfait. Il a fallu ſans doute un tems aſſez conſidérable pour opérer inſenſiblement & degré par degré cette métamorphoſe. Ceux des Iſmaélites, des Sarraſins, des Maures, des Arabes qui envahirent l'Afrique Occidentale, y devinrent noirs auſſi après quelques générations, tandis que ceux de ces mêmes peuples qui envahirent l'Eſpagne, ne changerent pas de couleur, qui étoit blanchâtre chez les uns, baſanée ou jaune chez les autres. Qu'on obſerve philoſophiquement & avec attention deux Negres, l'un de race ancienne & l'autre de race moderne ; l'on reconnoîtra que les parties de la peau qui ne ſont que peu ou point expoſées aux rayons du ſoleil, ſont peu ou point colorées, ou au moins nuancées de blanc, ſavoir les aiſſelles, le dedans des mains, l'entre-deux des doigts, le deſſous du menton & ſur-tout des pieds, l'entre-deux des cuiſſes, le bas ventre ; tandis que la tête, le deſſus des bras, le dos, le ventre & les épaules, découvertes ſelon l'habillement du pays, car c'eſt leur peau qui leur ſert de vêtement, ſont plus noirs. Les femmes du pays qui blanchiſſent, & qui par conſéquent ont ſouvent les mains dans l'eau, les ont preſque blanches. Ceux qui ont reçu des bleſſures ou ont été brûlés, ou couverts des puſtules de la petite vérole ſur quelques parties du corps, ont ces parties brûlées ou cicatriſées, blanches ou de couleur baſanée. Celui qui ſe noie,

garde après fa mort la pâleur que la frayeur & le faififfement lui avoient caufée. Les Negres qui font fort âgés n'ont pas la teinte noire fi foncée ni fi brillante.

C'eft fur les côtes occidentales de l'Afrique, notamment de la Guinée & d'Angole, que les Negres vendent aux Européens, non-feulement les Efclaves Negres qu'ils ont pris en tems de guerre, mais encore leurs propres enfans. Souvent une mere Négreffe livre fa fille à un étranger pour une fomme de *cauris*, qui fert de monnoie en ce pays, & dont elle fe fait des bracelets ou des colliers propres à relever la noirceur de fon teint; fouvent des garçons, auffi dénaturés que la Négreffe, tâchent de furprendre & de garoter leur pere pour le vendre également au marché, foit pour quelques ferpes, foit pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Le fpectacle d'un tel marché fait frémir la nature; & fi quelques Africains, brigands & idolâtres, ont affez de cruauté pour faire un commerce d'hommes, comment des Chrétiens de l'Europe peuvent-ils regarder cette contrée comme le terme de leur voyage, & être très-empreffés à fe trouver à l'enchere de cette abominable vente? Cet ufage, dit-on, ne choque point aujourd'hui, parce que les préjugés de la naiffance & de l'éducation, & le befoin d'hommes pour cultiver nos Colonies, nous accoutument à ce négoce inconnu à nos peres. Quel affreux fyftême! Nous conviendrons cependant que les François, dont l'inclination eft naturellement compatiffante, fe refufent à de certaines perquifitions qui choque la bienféance & font fouffrir l'humanité. Lorfqu'il s'agit d'examiner un Negre efclave, ils s'affurent particuliérement de fon âge, de fon tempérament & de fon caractere. Les Portugais, les Anglois, les Hollandois & les autres Nations qui ont des établiffemens dans les Indes Occidentales, tiennent à cet égard une conduite moins timide & qui les rend moins dupes dans leur achat; ils vifitent toutes les parties du corps des Noirs, & n'oublient aucune attitude dont ils font fufceptibles; ils les remuent avec violence pour découvrir fi l'intérieur répond à ce qui paroît; ils les font courir, crier, fauter, &c. ils ne dédaignent pas de leur lécher la peau pour découvrir par le goût de la fueur s'ils n'ont point contracté certaines maladies (car les Negres ne fe plaignent jamais: la peur des forciers & des efprits qu'ils appellent *zambis* leur feroit braver la mort), & fi le poil du menton n'eft pas d'une force à indiquer un âge plus avancé que la déclaration qu'on leur en a faite. Ces efclaves ne font pas toujours enchaînés; on fe contente de

leur passer au bras une espece de menote à laquelle une piece de bois est attachée : c'est la marque de leur esclavage qui devient héréditaire dans la postérité de ces humains ; preuve nouvelle de l'inhumanité des Blancs. Nous avons un Édit donné à Versailles au mois de Mars 1724, appellé communément le *Code noir*, & qui sert de Réglement pour l'administration de la justice, police, discipline & le commerce des Esclaves Negres, &c.

NEGRE. C'est une sorte de poisson de l'Amérique, qui est tout noir, & qui a la figure d'une tanche.

Selon quelques Auteurs, il y a des poissons Negres, dont la chair est d'un très-bon goût, & fort nourrissante, sur-tout en Amérique ; & d'autres qui pesent jusqu'à cent vingt livres, & qui sont tellement venimeux, qu'ils donnent tout-à-coup la mort à ceux qui en mangent.

NEGRES-CARTES. Dans le Commerce on donne ce nom à des émeraudes brutes de la premiere couleur ; elles sont estimées. *Voyez* ÉMERAUDE.

NÉGRILLON, *Négrite* & *Négresse.* Voyez à l'article NEGRE.

NEGRO. C'est une espece de cigogne de la Guiane ; son bec est large de deux pouces, & long d'onze pouces. Les yeux & le bec sont noirs. La mâchoire supérieure est plus épaisse que l'inférieure, & un peu courbe par la pointe.

NEGUNDO. C'est un arbre des Indes Orientales & particuliérement du Malabar, qui est du genre du *vitex* selon les Modernes : on en distingue deux especes : l'une est appellée *mâle*, & l'autre *femelle.* Le mâle est grand comme un amandier : ses feuilles ressemblent à celles du sureau ; elles sont dentelées, lanugineuses & velues comme celles de la sauge. La femelle est appellée par les Portugais, *norchila ;* par les Canarins, *niergundi ;* en Malagate, *sambali ;* & en Malabar, *noche.* Cet arbre femelle croît à la même hauteur que le mâle ; mais ses feuilles sont plus larges, plus arrondies, non découpées, & semblables à celles du peuplier blanc. L'une & l'autre espece, dit *Lemery*, sont appellées, par les Arabes, par les Perses, & par les habitans de Décan, *bache ;* & par les Turcs, *ayt.* Leurs feuilles ont l'odeur & le goût de la sauge, mais un peu plus âcres & ameres. Vers le lever du soleil, il paroît sur ces feuilles une certaine liqueur blanche, qui en est sortie la nuit. Leurs fleurs ressemblent assez à celles du romarin, & leurs fruits au poivre noir. Les feuilles, les fleurs & les fruits étant écrasés, cuits dans de l'eau, & fricassés dans de l'huile,

soulagent

foulagent quantité de douleurs, fur-tout celles des jointures; ce remede eft auffi vulnéraire & cicatrifant. Les femmes du pays font une décoction de toutes ces mêmes parties de l'arbre, dont elles boivent & fe lavent le corps, dans l'idée que cette liqueur aide à la conception; tandis que les feuilles feules étant mâchées, donnent une bonne haleine & réprime, dit-on, les ardeurs de Vénus.

NEIGE, *nix*. Efpece de météore, que l'on peut regarder comme des parcelles de nuages condenfées, concretes & glacées par le froid dans la moyenne région de l'air. Elle tombe fur la terre en petits flocons blancs, fort rares, très-légers, & qui font d'autant plus menus, que le temps eft plus froid. Ainfi la neige, dont les différences d'avec la grêle font vifibles & connues de tout le monde, n'eft auffi que de l'eau qui s'eft glacée dans l'air. Lorfque les molécules aqueufes qui fe font élevées dans l'atmofphere en forme de vapeurs, retombent en bruine ou en pluie, il arrive affez fouvent que le froid eft affez confidérable pour les geler: elles fe changent alors en neige ou en grêle; en neige fi la congélation les faifit avant qu'elles fe foient réunies en groffes gouttes; en grêle fi les particules d'eau ont le temps de fe joindre avant que d'être prifes par la gelée. *Voyez* GRÊLE.

La neige tombe plus fouvent la nuit que le jour, elle eft plus fréquente dans les pays feptentrionaux que dans les tempérés. Elle eft en rayons criftallins plus ou moins épais, paralleles, durs, pointus & hériffés; le nombre des rayons n'eft pas toujours déterminé, ni leur forme; c'eft ce qu'on peut reconnoître en recevant de la neige fur une toile cirée, & en l'examinant dans un lieu frais; alors on verra des criftaux en flocons, velus, en étoile, en roue. Chaque flocon eft fouvent compofé, comme d'autant de petites branches garnies de feuilles & de fleurs légeres; c'eft un amas de petites lames glacées, confufément couchées les unes fur les autres, qui obfervent cependant un ordre affez régulier (celui de la glace) par rapport à l'arrangement de leurs parties. En effet, la tendance des molécules de l'eau à s'unir en gelant fous des angles de foixante degrés, fe fait remarquer dans la ftructure des particules de la neige. Ce font des étoiles communément à fix rayons, fimples ou branchues, ces derniers compofés d'un filet principal, & de filets latéraux attachés au premier fous un angle de foixante degrés. Il en eft de plus compofés encore, mais on y voit prefque toujours le même arrangement: cette ftructure réguliere ne peut fe bien obferver

que dans la neige qui tombe par un froid vif; tout eſt plus confus dans celle qui tombe en gros flocons par un temps moins froid. *Voyez les Elémens Phyſiques de Muſchenbroech. Tab. 24.*

Il ne tombe qu'une eſpece de neige à la fois, ſoit en différens jours, ſoit à différentes heures d'un même jour. Tout prouve au Phyſicien que la congélation a beaucoup de rapport avec la criſtalliſation.

La neige eſt très-froide au toucher, ainſi que la glace; quelques Phyſiciens & Aſtronomes attribuent cette propriété au nitre aérien, dont l'exiſtence eſt peut-être une chimere. Ces effets du prétendu nitre aérien, ſont, ſelon M. *Bourgeois*, uniquement produits par l'acide univerſel répandu dans l'atmoſphere: ſeul il contribue, dit-il, à la production de la neige, de la glace, & à leur fraîcheur, de même qu'à celle de l'atmoſphere: mêlé & combiné dans la terre avec les terres abſorbantes & les ſtériles, il forme, ſelon lui, un corps ſavonneux qui conſtitue la vraie nourriture des plantes, & qui contribue au progrès de la végétation. Car ni le nitre, ni les autres ſels n'entrent pas dans le ſuc nourricier des plantes, & ne ſont pas propres à les nourrir & à leur donner l'accroiſſement, ainſi que le célebre *Wallerius* l'a démontré dans ſes *Elémens d'Agriculture phyſique & chimique, page 134, &c.* imprimés à Yverdon, 1767. Il eſt conſtant que la neige contient beaucoup d'air, qu'elle contribue à la fertilité de bien des terres, & à l'accroiſſement d'un grand nombre de végétaux: car l'on a obſervé que les années où il tombe une grande quantité de neige ne ſont jamais ſtériles; & que les montagnes que ce météore recouvre perpétuellement, ſont chargées en leur baſe, ſur leur adoſſement & dans les prairies, de plantes les mieux nourries & les plus vertes; mais il faut pour cela que la neige ſe fonde lentement, car autrement elle pourriroit & détruiroit l'organiſation des végétaux; rien n'eſt ſur-tout plus pernicieux aux arbres & aux plantes qu'une neige qui, ſéjournant ſur la terre, ſe fond en partie pendant le jour pour ſe geler de nouveau la nuit ſuivante. La neige qui couvre pendant plus des deux tiers de l'année preſque tout le pays qu'habitent les Lapons, les oblige à ſe pratiquer des habitations ſouterraines, pour ſe préſerver du froid exceſſif qu'on y éprouve. On lit dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences quelques expériences de M. *Guettard*, qui tendent à prouver qu'il fait moins froid ſous la neige, qu'à l'air extérieur, & que plus le monceau de neige eſt épais, plus le thermometre qu'on plonge dans le bas de cette maſſe, ſe tient au-deſſus de zéro: c'eſt auſſi ce que les perdrix

ſemblent avoir appris de la nature. Ces oiſeaux ſe cachent en hiver ſous la neige, & on les y chaſſe au moyen de chiens dreſſés à cet effet. On voit que les hommes eux-mêmes, lorſqu'ils ſont pris de la nuit en voyageant, ſe forment des cabanes de neige, où ils paſſent les nuits les plus froides, ſans avoir rien à craindre de la rigueur de ce froid.

La neige ſurvenant en gros flocons après quelques jours de forte gelée, on obſerve que le froid, quoique toujours voiſin de la congélation, diminue ſenſiblement, & ſouvent le dégel ſuccede. Il tonne rarement lorſqu'il neige; nous en avons cependant pluſieurs exemples; 1°. Le premier Janvier 1715, il éclaira & tonna à Montpellier dans le temps même qu'il neigeoit. 2°. Dans le dernier ſiecle il y eut à Senlis, à Châlons & dans les Villes voiſines, un orage des plus violens au milieu de l'hiver: la foudre tomba en pluſieurs endroits & fit d'effroyables ravages, pendant une neige fort groſſe & fort épaiſſe.

La neige eſt compreſſible, plus rare, plus légere que la glace, & plus ſujette à l'évaporation: en ſe réſolvant en liqueur, elle diminue conſidérablement de volume. Comme cette eau concrete ſe fond aiſément, elle offre un moyen plus commode que la glace pour rafraîchir le vin en été: on s'en ſert ſur-tout dans les pays chauds & dans les plaines; c'eſt ce qui ſe pratique à Rome. Elle ſe conſerve auſſi-bien que la glace dans les glacieres; mais il faut pour cela la ramaſſer par pelotons, la battre & la bien preſſer, afin qu'il n'y ait point de vide. Dans les grands froids, on y jete de l'eau qui en remplit les intervalles en ſe gelant auſſi-tôt. On ramaſſe plus facilement la neige dans les prairies & ſur les gazons, que par-tout ailleurs. Les neiges qui couvrent le ſommet des hautes montagnes influent beaucoup ſur la conſtitution de l'atmoſphere qui les environne, elles le refroidiſſent: c'eſt la raiſon pour laquelle des vents qui regnent dans certains pays ſont plus froids ou moins chauds qu'ils ne devroient être par leur ſituation ſur notre globe. C'eſt à la fonte des neiges congelées ſur le ſommet des montagnes, que nous devons communément le phénomene des *fontaines intermittentes:* Voyez au mot FONTAINE. Sa fonte trop ſubite cauſe ſouvent des inondations conſidérables.

A l'égard des taches rouges diſperſées çà & là & empreintes ſur la neige, que le peuple prévenu & ſuperſtitieux regarde comme dues à des gouttes d'une pluie de ſang, qui a plus d'une fois jeté la terreur & la conſternation dans les eſprits: un Gentilhomme du haut Vivarais a

reconnu que ce phénomene étoit dû à une cause très-simple, très-naturelle. Se promenant dans le mois de Décembre 1773 dans les allées de son jardin, il y vit de la neige couverte de taches rouges, principalement pendant les jours que la terre étoit plus humide : le 7 Janvier 1774, ces taches y étoient en plus grand nombre, & toutes d'un rouge très-beau, vif, d'une forme semblable à des gouttes de sang qui y seroient tombées & congelées, en un mot pénétrant à quelques lignes au-dessous de la surface de la neige : en examinant de près ces taches, il les reconnut pour être des excrémens de petits oiseaux ; ces excrémens tenoient leur couleur de la *morelle à grappes* ou *raisin d'Amérique*, plante dont il y avoit plusieurs pieds dans son jardin, couvert de leurs fruits, & dont le suc est rouge. Plusieurs de ces fruits exprimés sur la neige par notre Observateur donnerent une couleur égale & uniforme. Voilà donc le dénouement du prodige. *Voyez* PUCE DE NEIGE.

Autant l'eau de neige est salutaire aux végétaux & aux opérations de quelques arts, autant elle est, dit-on, nuisible en boisson, sur-tout dans le Tirol, dans le Valais qui fait partie de la Suisse, où nous avons vu que ceux qui en font usage, sont en effet attaqués de goîtres & d'enflure de gorge ; peut-être que les alimens solides & la nature de l'air y contribuent autant & plus que la neige, car M. *Bourgeois* a observé que les habitans de plusieurs villages & hameaux situés sur les montagnes en Suisse, & qui n'ont souvent pendant tout l'hiver que de l'eau de neige pour toute boisson, on n'y trouve personne attaqué ni de goître, ni d'enflure de gorge. Nous remarquerons encore ici que la neige appliquée à l'extérieur est un spécifique que le peuple du Nord emploie, d'après un très-ancien usage de leur pays, pour rappeller la chaleur & la vie dans les membres gelés ; c'est communément sous forme de friction que la neige s'emploie dans ces cas. La neige est encore un moyen assuré pour conserver du gibier pendant plus de deux mois ; les Danois, &c. en font venir ainsi d'Islande & de Laponie, qui quoique mort depuis plus de quatre mois, n'en est pas moins bon à manger ; il suffit de le dégeler par degrés insensibles dans des eaux de plus en moins froides.

On appelle en Suisse LAUVINE ou LAVANCHE, *labina*, une quantité de neige qui se pelote en roulant du haut en bas des Alpes. M. *Altmann*, d'après qui nous avons donné la description des *glaciers* si

merveilleux & si terribles de la Suisse, distingue deux especes de *lauvines;* celles qu'on appelle *venteuses*, sont ordinairement accompagnées d'un grand vent qu'elles augmentent encore par leur chûte, au point qu'il brise les arbres, qu'il étouffe les hommes & les animaux, & qu'il renverse les maisons. La rapidité surprenante avec laquelle ces lauvines roulent jusqu'au bas des vallons où elles se trouvent comme insérées ou encaissées dans les enfoncemens & cavités, met les Voyageurs dans le plus grand danger; cependant comme elles ont peu d'épaisseur, on n'est pas toujours étouffé; en quoi elles sont beaucoup moins dangereuses que la seconde espece que l'on appelle *lauvines foncieres*, parce qu'elles détruisent jusqu'au fond tout ce qu'elles rencontrent. Formées par une neige beaucoup plus compacte, elles sont infiniment plus pesantes : elles roulent par conséquent avec moins de vîtesse que les premieres, mais elles emportent avec elles & les arbres & les pierres & les morceaux de roc qu'elles trouvent dans la direction de leur action. Comme leur chûte cause dans les montagnes & les vallons un tremblement accompagné d'un bruit quelquefois égal à celui du tonnerre, elles donnent ordinairement au Voyageur averti, le temps de se sauver par la fuite.

Les *lauvines* sont excitées par l'agitation de l'air, & par tout ce qui peut contribuer à faire glisser la neige, sur-tout celle qui est tombée récemment aux sommets des montagnes. Une très-petite pelote s'accroît si fort en tombant, qu'avant que d'arriver au valon, elle peut acquérir la grosseur d'une maison, quelquefois celle d'une colline, & couvrir ensuite plusieurs arpens de terre. On pense bien que les habitans des Alpes n'ont pas négligé les moyens de se garantir de ces ravages. Ils évitent de bâtir au pied d'une montagne qui s'éleve rapidement. Ils construisent leurs maisons derriere quelque petite colline, capable d'arrêter, ou de rompre la force des *lauvines*. Pour passer la montagne de Gothard, on traverse la vallée d'Urseren; & l'on voit au-dessus d'un Village, un bois qui forme un triangle, dans lequel il est défendu, sous des peines fort rigoureuses, de couper des arbres, parce qu'ils mettent ce Village à l'abri des *lauvines*. En plusieurs endroits où elles sont à craindre, on a bâti des murs triangulaires, dont l'angle aigu est tourné vers le côté le plus dangereux de la montagne. Quant aux Voyageurs, on leur recommande en Suisse, de prendre avec eux des Guides, qui connoissent les endroits les plus redoutables, de faire leur

voyage ſans bruit, & de ne pas même parler haut. Enfin, pour derniere ſureté, on tire au milieu des vallons quelques coups de piſtolets, qu'on croit capables de mettre en mouvement les pelotes qui pourroient être ſur le point de tomber. Dans les paſſages étroits on pouſſe en hiver & au printems la précaution juſqu'à boucher les ſonnettes & les grelots des chevaux & des mulets, afin que leur ſon n'excite point la chûte de quelque *lauvine*. En pluſieurs endroits, ſur-tout dans le pays des Griſons, on voit au pied des montagnes des voûtes maçonnées, & des mines pratiquées dans le roc, où l'on peut en appercevant une *lauvine* en mouvement, ſe retirer, & la laiſſer paſſer pardeſſus. On avertit les Voyageurs de ne pas regarder long-temps les *lauvines*, quand même leur direction ne paroîtroit pas dangereuſe, parce qu'elles cauſent un vent ſi violent, que les hommes & les animaux en ſont étouffés. Quelquefois les lavanches ſont réduites en pouſſiere à l'inſtant de leur chûte, & cette pouſſiere glacée ſe répand à une aſſez grande diſtance & élevation. C'eſt un ſpectacle des plus beaux & des plus terribles qu'on puiſſe voir: il faut en avoir été témoin pour s'en former une idée préciſe : *voyez* GLACIERS. M. *Mikheli* dit que toutes les montagnes de la Suiſſe, que la neige couvre toujours, ont au moins 1500 toiſes de hauteur : en effet celles dont le ſommet ne s'éleve pas autant, ne conſervent guere leur neige, & l'on prétend que la Zone vaporeuſe n'excédant pas trois mille ſix cens toiſes d'élévation, il n'eſt plus poſſible de trouver de neige au-deſſus de cette hauteur ; au reſte l'élévation de la région de l'air où il gele continuellement, n'eſt pas la même ſur toute la terre. A l'Equateur elle eſt de 2440 toiſes, & deſcend par degrés de-là vers les Poles.

On ſera peut-être bien-aiſe de ſavoir comment on voyage en Laponie, où le terrain eſt toujours couvert de neige. Dès le commencement de l'hiver on marque, avec des branches de ſapin, les chemins qui doivent conduire aux lieux fréquentés. A peine les voitures (qui ſont des traîneaux & des petits bateaux) ont foulé la premiere neige qui couvre ces chemins & ont commencé à les creuſer, que de nouvelle neige que le vent répand de tous côtés les releve, & les tient de niveau avec le reſte de la campagne, ou du lac, ou du fleuve. Les voitures qui paſſent enſuite refoulent de nouveau cette neige, que d'autre neige vient bientôt recouvrir ; & ces chemins creuſés alternativement par les voitures, & recouverts par le vent qui y met par-tout la neige de niveau, quoi-

qu'ils ne paroissent pas plus élevés que le reste du terrain, sont cependant des especes de chaussées ou des ponts formés de neige foulée : mais si on s'égare à droite ou à gauche, on tombe dans des abîmes de neige. On est donc fort attentif à ne pas sortir de ces chemins; & d'ordinaire ils sont creusés vers le milieu d'une espece de sillon, formé par tous les traîneaux qui y passent, & qui sont traînés par des *rhennes :* voyez ce mot. Mais dans le fond des forêts, dans les lieux qui ne sont pas fréquentés, il n'y a point de tels chemins ; les Finnois & les Lapons ne se retrouvent alors que par quelques marques faites aux arbres. Les rhennes eux-mêmes enfoncent quelquefois jusqu'aux cornes dans la neige ; & si dans ces lieux on étoit surpris par quelqu'un de ces orages pendant lesquels la neige tombe dans une si grande abondance, & est jettée de tous côtés par le vent avec tant de fureur, qu'on ne peut voir à deux pas de soi, il seroit impossible de reconnoître aucun chemin, & l'on périroit infailliblement, sur-tout si l'on ne s'étoit pas muni de tentes pour parer une partie de l'orage. On observa en 1729 sur les frontieres de Suede & de Norwege près du village de Villaras, qu'il y tomba une si affreuse quantité de neige, que quarante maisons en furent couvertes, & que tous ceux qui étoient dedans en furent étouffés (On trouve aussi dans le *Journal Etranger 1757*, la relation d'une famille ensevelie sous la neige pendant six semaines). S'il arrive qu'on veuille franchir une montagne fort élevée, remplie de rochers qu'une quantité prodigieuse de neige cache, & dont elle recouvre les cavités dans lesquelles on peut être abîmé, on ne croira guere possible d'y monter : il y a cependant deux manieres de le faire ; l'une en glissant sur deux planches étroites, longues de huit pieds, dont les habitans se servent pour ne pas enfoncer dans la neige (maniere qui a besoin d'un long exercice) ; l'autre en se confiant aux rhennes qui peuvent faire un pareil voyage, & dont la maniere de marcher mérite d'être connue : *voyez au mot* RHENNE. On lit dans la nouvelle Histoire de Kamtschatka, que les neiges sont très-abondantes dans la presqu'île de Lopatka ; elles ont presque la solidité de la glace : de sorte qu'elles réfléchissent les rayons du soleil, & avec tant de force qu'il est impossible d'en soutenir l'éclat. Les habitans portent ordinairement dans le printemps des couvertures percées de petits trous ou des réseaux de crins noirs, afin de briser une partie des rayons; mais malgré ces précautions, ils ont la peau basanée comme les Indiens;

la plupart ont les yeux affoiblis & malades, & un grand nombre même perdent la vue.

NEMOTELE, *nemotelus*, genre d'infecte aîlé, de la claffe des *dipteres*, dont les antennes grenues font terminées par une pointe, & placées fur la gaîne de la trompe comme dans les charançons ; fa bouche eft un bec aigu ; les articles ou grains des antennes font ronds, courts, menus & au nombre de cinq, mais terminés par une fixieme piece longue & filiforme. Les *nemoteles* ne reffemblent aux mouches que par leur port extérieur ; on en diftingue de plufieurs fortes, on les trouve fur les fleurs.

NÉNUPHAR, *nymphæa*. Plante aquatique, dont on diftingue deux efpeces ; l'une eft à fleur blanche, & préférée à l'autre, dont la fleur eft jaune.

1°. Le NÉNUPHAR BLANC, ou BLANC D'EAU, ou LYS D'ÉTANG, ou VOLET, ou PLATEAU A FLEUR BLANCHE, *nymphæa alba*. Cette plante qui eft fort en ufage en Médecine, ne fe cultive point dans les jardins ; elle croît naturellement dans les marais, dans les eaux croupiffantes, ou dans les ruiffeaux qui coulent lentement, dans les étangs & les grandes pieces d'eau, même dans les rivieres fur les bords, où elle eft affez agréable à voir. Sa racine eft vivace, longue, groffe comme le bras, garnie de plaques brunes ou noires, en forme de nœuds fur fon écorce, blanche en dedans, charnue, fongueufe, chargée de fuc vifqueux, attachée au fond de l'eau dans la terre par plufieurs fibres : elle pouffe des feuilles grandes, larges, arrondies, épaiffes, charnues, cuiraffées, nageantes à la furface de l'eau, veineufes, échancrées en fer à cheval, vertes-blanchâtres en deffus, & vertes-brunâtres en deffous, foutenues par des queues longues, groffes comme le petit doigt, rougeâtres, tendres & fongueufes. Ses fleurs qui paroiffent depuis le mois de Mai jufqu'en automne, font grandes, groffes, larges quand elles font épanouies ; elles ont plufieurs feuilles difpofées en rofe, blanches comme celles du lys, prefque inodores, contenues dans un calice, ordinairement à cinq feuilles blanchâtres, d'autres fois à quatre feuilles. A ces fleurs fuccede un fruit rond, reffemblant à une tête de pavot, partagé en plufieurs loges, qui contiennent des femences oblongues, noirâtres & luifantes. Cette plante eft toute d'ufage : elle paroît être la même que l'*aguape* du Bréfil : fes feuilles qui nagent fur l'eau

l'eau & ſes belles fleurs en forme de volant, ornent magnifiquement un canal pendant l'été ; au printems lorſque ſes feuilles paroiſſent ſur l'eau, elles indiquent qu'il eſt temps de ſortir les plantes de l'orangerie, & qu'il n'y a plus de gelées à craindre.

2°. Le NÉNUPHAR A FLEUR JAUNE, ou JAUNET D'EAU, ou PLATEAU A FLEUR JAUNE, *nymphæa lutea.* Sa feuille eſt un peu oblongue, ſa fleur eſt jaune, plus courte que le calice, qui eſt à cinq feuilles ; ſon fruit eſt de figure conique ; ſa racine eſt verte en dehors. Il croît aux mêmes lieux, & ſert quelquefois aux mêmes uſages que le précédent, notamment à Paris & en Angleterre, où le nénuphar blanc eſt plus rare.

On emploie ordinairement la racine de nénuphar dans les tiſanes rafraîchiſſantes qui conviennent dans les inflammations des reins & de la veſſie, dans les fievres ardentes, les inſomnies, enfin dans tous les cas où il eſt néceſſaire de tempérer l'impétuoſité du ſang & des eſprits vitaux. M. *Bourgeois* dit, que cette racine en tiſane tempéroit & adouciſſoit l'ardeur de l'urine dans les gonorrhées virulentes. Dans les boutiques on tient une eau diſtillée, une conſerve, un miel, un ſirop & une huile, le tout préparé de ſes fleurs. On donne communément le ſirop de nénuphar pour ralentir le deſir du coït.

NÉPENTHES. Eſpece de philtre dont Hélene ſe ſervoit, ſuivant *Homere*, & qui vraiſemblablement n'étoit que l'opium. Conſultez l'*Hiſtoire de la Médecine* par M. *le Clerc*, pag. 73.

NÉRÉIDES, ſont, ainſi que les Syrenes, de prétendus monſtres marins. *Voyez au mot* HOMME MARIN. On donne auſſi le nom de *néréide* à l'animal du *tubipore.*

M. *Pallas*, dans ſes *Mélanges zoologiques*, traite des *néréides* & les diviſe en deux genres ; ſavoir, les *néréides errantes*, & les *néréides tubicoles.* Les premieres ſont des *animaux mous* qui rampent & nagent parmi les fucus & les autres plantes marines. Elles s'attachent auſſi quelquefois aux rochers, ſe cachent dans le fond de la mer, ou dans les bois pourris qu'on y jette.

Les *néréides tubicoles* ont beaucoup de rapport avec les *vers à tuyaux* ou *vers tubicoles :* elles ſont cachées dans une eſpece de petit tube, qu'elles forment de différentes matieres. On diviſe les *néréides tubicoles* en *néréides cylindriques*, & en *néréides applaties.*

En général, les néréides ont le corps mince, ſouvent très-long,

linéaire, devenant plus petit vers la tête qui est ornée de franges. Le corps est divisé en plusieurs anneaux, & on remarque sur chaque segment ou anneau une espece de pied. Selon notre Auteur, les néréides peuvent, comme les *lombrics* ou vers de terre, s'étendre, se contracter, se glisser facilement dans les interstices ou fentes les plus étroites. Elles different de certaines *aphrodites*, en ce qu'elles sont privées d'ouies. *Voyez* APHRODITE.

NERF. Les Anatomistes donnent ce nom à des corps ronds, blancs & longs qui tirent leur origine ou du cerveau ou du cervelet : *voyez à l'article* HOMME. Dans le commerce on donne le nom de *nerf de bœuf* à la partie génitale seche de cet animal : les Selliers le réduisent en maniere de filasse longue de huit à dix pouces par le moyen de grosses cardes de fer, & l'emploient pour nerver avec de la colle forte les arçons des selles & les panneaux des chaisses & carosses.

NERIETTE ANTONINE. C'est le nom d'une plante dont les fleurs rouges produisent un bel effet en été dans les parterres des curieux. Ses semences aigretées, soyeuses, font de bonne ouate. On a essayé de les filer en Suede.

NÉRITE. Coquillage univalve, operculé, & que plusieurs Naturalistes mettent dans la famille des limaçons à bouche demi-ronde ou ceintrée. Il y a des nérites qui ont des dents blanches, d'autres qui les ont rougeâtres, telle que la *quenotte-saignante ;* d'autres nérites sont ombiliquées, telle que la *grive*. Comme le noyau des nérites n'est point du tout apparent à leur ouverture, ces coquilles ne peuvent pas avoir de bec. Les tours de spirales sont fort peu sensibles au dehors & en très-petit nombre, souvent la pointe n'en sort que peu ou point. M. *Adanson* fait un genre de la nérite, il la range à la fin des coquillages operculés, & la rapproche plus que tout autre des bivalves, comme étant le coquillage qui a le plus de rapport avec eux : mais l'animal est, dit-il, fort différent de celui des bivalves. Les nérites sont ou marines, ou fluviatiles. Celles-ci ne sont point hermaphrodites, comme les limas, les buccins & les planorbes ; les unes sont mâles & les autres femelles. Elles bouchent leurs coquilles d'une espece d'opercule empreinte de spirales. Il n'y a qu'une espece de nérite fluviatile qui soit vivipare : les petits sortent tout vivans avec leurs coquilles du corps de la mere. On distingue sur-tout l'espece appellée *porte-plumet :* voyez ce mot. Les nérites de riviere que les enfans ramassent dans le

ſable, ſont mortes & toutes bariolées de roſe ou de lignes noires. L'eſpece qui nous vient du Miſſiſſipi & connue ſous le nom d'*idole*, eſt verte-noirâtre, ventrue, ombiliquée, à ſtries inégales en forme de rides. Lorſque ces ſortes de coquilles ſont devenues foſſiles, on les nomme *néritites*. On n'en trouve point de terreſtres vivantes.

NEROLI. Nom que les Parfumeurs donnent à l'huile eſſentielle d'orange. *Voyez* ORANGER.

NERPRUN, NOIRPRUN ou BOURG-ÉPINE, *rhamnus catharticus*. Il y a pluſieurs eſpeces de nerpruns : celui qu'on nomme ſimplement *nerprun purgatif ordinaire*, *rhamnus catharticus*, qui s'éleve en arbriſſeau & quelquefois en arbre : le *petit nerprun purgatif*, ou *graine d'Avignon*, qui donne cette graine qu'on emploie dans la teinture ; & d'autres à *feuilles longuettes*, à *fleurs vertes* & *baies noires*.

Les *nerpruns* ont des fleurs petites, de couleur herbeuſe ou jaunâtre, qui naiſſent comme par paquets le long des branches, en forme de petits entonnoirs, à pavillon recoupé en quatre parties, rabattues le plus ſouvent ſur les côtés, avec autant d'étamines. Aux fleurs ſuccedent des baies qui contiennent pluſieurs ſemences applaties d'un côté & bombées de l'autre (le nerprun ordinaire a, dit M. *Haller*, les fleurs mâles ſur une plante, & le fruit ſur une autre ; le nerprun de Baviere a les étamines réunies au fruit) : les feuilles des nerpruns ſont aſſez petites, entieres, ordinairement brillantes, finement dentelées ; ſouvent elles ſont oppoſées ſur les branches, & quelquefois elles ſont alternes. Ces arbriſſeaux ſe plaiſent dans les haies, dans les bois, dans les endroits humides ; ils peuvent être placés dans les boſquets d'été, & encore mieux dans les remiſes ; car les oiſeaux ſe nourriſſent de leur fruit, quoiqu'il ſoit purgatif. On en fait faire des paliſſades & des boules dans les parterres.

On prépare avec les baies du nerprun une pâte dure, qu'on appelle communément *vert de veſſie*. Pour la faire, on écraſe ces baies quand elles ſont noires & bien mûres ; on exprime le ſuc, qui eſt viſqueux & noir ; on le met évaporer à petit feu juſqu'à conſiſtance de miel, en y ajoutant un peu d'alun de roche pour rendre la matiere plus haute en couleur & plus belle. On la met dans des veſſies que l'on ſuſpend dans un lieu chaud, & on l'y laiſſe durcir pour la garder. Cette ſubſtance donne un beau vert, dont les Peintres & les Teinturiers font uſage ſous

le nom de *vert de vessie*, ainsi appellé, parce que cette matiere verte a été durcie dans des vessies.

On prétend que préparée en divers temps elle donne différentes couleurs : avant la maturité des baies, une couleur jaune ou safranée ; lorsqu'elles sont mûres, un beau vert ; enfin encore plus tard, vers la S. Martin, une couleur d'écarlate utile pour teindre les cuirs & pour enluminer les cartes à jouer. On prépare avec les baies de nerprun un extrait purgatif ; il est peu d'usage en Médecine. Le sirop qu'on prépare avec le suc de ces baies lorsqu'elles sont mûres, est très-usité dans toutes les especes d'hydropisies ; il purge abondamment les sérosités par les selles, & dissipe l'enflure : on le donne à la dose de deux onces. Ce remede est très-doux & sans danger : c'étoit, dit M. *Bourgeois*, le grand remede du célebre *Sydenham*.

On peut greffer des cerisiers & des pruniers sur le nerprun, & avoir par ce moyen des cerises & des prunes purgatives ; mais ces especes de fruits occasionnent souvent des superpurgations & des vomissemens énormes. Les feuilles de cet arbrisseau passent pour être détersives.

Les fruits du petit nerprun, *lycium gallicum*, étant cueillis verts se nomment *graine d'Avignon*, ou *grainette*, ou *graine jaune*, & fournissent une belle teinture jaune dont on fait un grand usage pour teindre les étoffes. Les Peintres à l'huile & en miniature se servent aussi de ces baies, dont on a incorporé la teinture dans une matiere terreuse qui est ordinairement la base de l'alun, pour en faire ce qu'on appelle *stil de grain*. Les Teinturiers, & sur-tout les Corroyeurs, se servent de la grainette pour teindre en jaune, en y joignant de l'alun par parties égales. Cette espece de nerprun croît en abondance dans les lieux rudes & terreux, aux environs d'Avignon & dans le Comtat Venaissin. On en trouve aussi en Dauphiné, en Languedoc & en Provence, &c. C'est un arbrisseau épineux dont les racines sont jaunes & ligneuses, les rameaux longs de deux à trois pieds, couverts d'une écorce grisâtre.

NEVROPTERE. *Voyez à l'article* INSECTE.

NEZ COUPÉ, *staphilodendron*, est selon quelques Auteurs, le faux-pistachier, ou une espece de pistachier sauvage, dont le fruit est vésiculaire & nauséabonde : mais en considérant tous ses caracteres, on trouve qu'il n'a presque aucun rapport avec le pistachier. *Voyez ce mot & celui de* FAUX-PISTACHIER.

NGO-KIOO. *Voyez à l'article* Ane.

NHAMDUI. Espece d'araignée venimeuse du Brésil : son corps est long d'un pouce & demi, garni sur le dos d'une forme de bouclier triangulaire très-luisant, orné aux côtés de six cônes pointus, blancs avec des taches rouges : elle a huit jambes longues comme le doigt ; sa partie antérieure est de couleur jaune ou rouge brune ; une singularité remarquable, c'est que la postérieure est luisante & argentée, & qu'elle représente un visage d'homme comme s'il y avoit été peint. Cet insecte file de la toile comme les autres araignées. Dans le pays on porte cet animal en amulette ; on l'attache au cou dans le temps de l'accès de la fievre quarte.

NHANDIROBA ou NOIX DE SERPENT. *Voyez* Ahouai & Avila.

NICKEL. Il est mention dans le *Tom. XIII. des Mém. de l'Acad. Roy. de Suede, ann. 1751*, d'une nouvelle substance minérale trouvée dans la mine de cobalt de Fœrila en Helsingie, & qui ressemble beaucoup à la substance que les Mineurs appellent *kupfer-nichel :* voyez ce mot. Son tissu est grainu, elle est solide & brillante quand on la casse. Lorsqu'elle a été long-temps exposée à l'air, elle se décompose & se couvre d'un enduit vert qui se dissout dans l'eau, & dont on peut retirer par l'évaporation, &c. des cristaux verts qui se forment en prismes quadrangulaires. Ce sel fondu avec le flux noir donne un régule qui ressemble au bismuth, & qui se dissout dans l'eau forte, dans l'eau régale & dans l'esprit de sel. Ce qui est encore singulier, c'est que la mine elle-même, lorsqu'on la calcine, répand une fumée d'abord sulphureuse, ensuite d'un blanc jaunâtre, d'une odeur désagréable, comme arsenicale. Si on laisse cette mine exposée à une chaleur plus vive, il s'y forme des rameaux métalliques qui deviennent d'un vert clair & sonnant : à mesure qu'on a tenté quelques expériences, on a découvert dans cette substance, du fer & du cobalt, mais il paroît par un nouveau travail du même Auteur, inferé dans le *XVI Tom. des Savans de Suede, ann. 1754*, que le nouveau demi-métal se trouve en plus grande quantité dans le *kupfer-nichel* que dans aucune autre substance minérale, & que M. *Cronstedt* penche à croire que le *nickel* n'est autre chose qu'un alliage des substances métalliques ou sémi-métalliques déjà connues, & non un cobalt imparfait. On trouve aussi du *nickel*

dans la mine de Kuhſchacht à Freyberg en Saxe, il n'entre en fuſion qu'après avoir parfaitement rougi.

M. *Baumé* regarde le *nickel* comme un cobalt dans un état particulier & dépouillé de la ſubſtance qui fournit du bleu par la vitrification. *Voyez la* Chimie expérimentale *de M.* Baumé, *Tome II. pag.* 299, *&c.*

NICOTIANE, ou TABAC, *nicotiana.* Plante très-uſitée, dont on diſtingue trois eſpeces principales : ſavoir, le *grand tabac*, le *moyen* & le *petit.*

1°. La NICOTIANE A LARGE FEUILLE, *nicotiana major latifolia.* La racine de cette plante, qui eſt le grand & le vrai tabac mâle, eſt blanche, fibreuſe, d'un goût fort âcre. Elle pouſſe une tige à la hauteur de cinq ou ſix pieds, groſſe comme le pouce, ronde, velue, remplie de moëlle blanche : ſes feuilles ſont amples, ſans queue, alternes, velues, nerveuſes, de couleur verte pâle, un peu jaunâtres, glutineuſes au toucher, d'un goût âcre ; elles teignent la ſalive ; elles ſont attachées à la tige par de larges appendices. Le haut de la tige ſe diviſe en pluſieurs rejetons, qui ſoutiennent des fleurs faites en godets, découpées en cinq parties, de couleur purpurine : à ces fleurs ſuccedent des fruits membraneux, oblongs, partagés en deux loges, contenant beaucoup de ſemences petites, rougeâtres, & très-abondantes en huile. Toute la plante a une odeur forte, ainſi que la ſuivante. C'eſt une plante d'été chez nous ; cependant elle endure quelquefois un hiver modéré dans nos jardins : elle fleurit, comme les autres nicotianes, en Juillet & Août dans notre pays, & y eſt ordinairement annuelle ; au lieu que dans le Bréſil, où la terre eſt bonne & l'air toujours tempéré, elle fleurit continuellement, & vit dix ou douze ans. Sa graine ſe peut conſerver dix années en ſa fécondité, & ſes feuilles près de cinq avec toute leur force.

2°. La NICOTIANE A FEUILLE ÉTROITE, ou le TABAC DE VIRGINIE, ou le PETUN DES AMAZONES *nicotiana major anguſtifolia.* Elle ne differe de la précédente que par ſes feuilles, qui ſont plus étroites, plus pointues, & attachées à leur tige par des queues aſſez longues.

3°. La NICOTIANE A FEUILLE RONDE, ou PETITE NICOTIANE, ou TABAC FEMELLE ou FAUX TABAC, ou TABAC DU MEXIQUE ; *nicotiana minor fœmina.* Sa racine eſt quelquefois ſimple & groſſe comme

le petit doigt; d'autres fois elle eſt diviſée en pluſieurs fibres tendres, blanchâtres & rampantes. Elle pouſſe une tige à la hauteur d'un à deux pieds, ronde, dure, velue, groſſe comme le doigt, rameuſe, glutineuſe au toucher. Ses feuilles ſont eſpacées & alternes, oblongues, graſſes, de couleur verte-brunâtre, & attachées à des queues courtes. Ses fleurs, ſes fruits & ſes ſemences ſont ſemblables à celles des eſpeces précédentes; mais ſes fleurs ſont jaunes-verdâtres; il leur ſuccede des capſules arrondies, qui dans la maturité s'ouvrent en deux parties, remplies d'un nombre infini de menues ſemences d'un jaune tanné & d'un goût âcre.

Cette plante, ainſi que les précédentes eſpeces, nous vient originairement d'Amérique; elle eſt annuelle: par la culture elle s'eſt comme naturaliſée dans toute l'Europe; car dès qu'une fois elle a été tranſplantée dans un jardin, elle y repullule tous les ans avec abondance, & commence à paroître au mois de Mai: au reſte elle ſe renouvelle aiſément de graine. *Cluſius* dit que ce tabac femelle eſt bon à la plupart des maladies auxquelles ſert le véritable petun, mais qu'il eſt beaucoup plus foible; auſſi a-t-il peu d'odeur en comparaiſon des autres. Cette eſpece de nicotiane eſt, ſelon M. *Bourgeois*, un excellent vulnéraire: elle déterge & cicatriſe les plaies les plus opiniâtres, & même les ulceres d'un mauvais caractere: elle guérit en peu de temps les contuſions: pendant l'été on applique les feuilles vertes ſur la partie malade, & on les change matin & ſoir. On en conſerve pour l'hiver dans de l'eau-de-vie foible, dont on fait le même uſage.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroi*, diſent qu'en Eſpagne & en Portugal le tabac demeure toujours vert comme le citronnier; mais dans les pays froids il périt aux premieres gelées, & l'hiver on ne le peut conſerver que très-difficilement dans les ſerres, en pot ou en caiſſe. En Amérique il vient très-haut, ſur-tout le mâle, & ſon odeur eſt très-pénétrante: l'on emploie indifféremment les feuilles des deux premieres eſpeces pour faire le tabac en corde, à mâcher & en poudre, dont l'uſage eſt ſi commun. C'eſt en Août & en Septembre qu'on ramaſſe les feuilles des plantes dont on a coupé les ſommités des tiges pour les empêcher de fleurir. C'eſt moins par la diverſité des feuilles de nicotiane, que par la préparation qu'on leur fait ſubir (en y mêlant du ſirop de ſucre ou de l'eau de pruneau, ou de l'eau de bois de violette ou de bois de roſe) qu'on parvient à produire de la différence

dans les ſortes de tabac, connues ſous l'épithete de *ſcaferlati du Levant*, de *canaſſe;* d'*andouille de St. Vincent* ou *cigale d'Amérique*, de *rolle de Montauban*, de *briquet du Bréſil*, &c. La nature du climat, le temps de la récolte, l'eſpece de leſſive dont on arroſe les feuilles, le mêlange du tabac d'un pays avec celui d'un autre, tout contribue à lui donner une certaine couleur, ſaveur & odeur. Celui de la Havanne & de Seville, vulgairement appellé *tabac d'Eſpagne*, eſt préparé ſans aucune drogue odoriférante, on le colore avec le *Rubrica*. Le *tabac de Macouba* a naturellement l'odeur de la roſe : il eſt d'une couleur très-foncée, il tire ſon nom d'un canton ſitué dans la partie du Nord de la Martinique, où des habitans le cultivent.

Lorſqu'on veut cultiver du tabac, ce doit être dans une terre graſſe & humide, expoſée au midi, labourée & engraiſſée avec du fumier conſommé : on le ſeme en France à la fin de Mars; les Indiens & les Eſpagnols le ſement en Automne ou en Août au plutôt. On fait un petit trou en terre de la longueur du doigt, on y jete dix à douze graines de tabac, & on recouvre le trou : lorſqu'il eſt levé, on doit arroſer la plante pendant le temps ſec, & la couvrir avec des paillaſſons dans le grand froid. Comme chaque grain pouſſe une tige, on doit ſéparer les racines : lorſque les tiges ſont hautes d'environ trois pieds, on coupe le ſommet avant la floraiſon, afin qu'elles ſe fortifient, & l'on arrache celles qui ſont piquées de vers, ou qui veulent pourrir. On connoît que les feuilles ſont mûres quand elles ſe détachent facilement de la plante, qu'elles ſe caſſent, & que froiſſées elles exhalent déjà une odeur pénétrante : on doit alors cueillir les plus belles, les enfiler par la tête, en faire des paquets & les mettre ſécher dans un grenier. On laiſſe la tige en terre pour donner le temps aux autres feuilles de mûrir.

On a donné à la nicotiane bien des noms différens. Dans les Indes Occidentales, ſon pays natal, elle a toujours porté celui de *petun*, ſurtout au Bréſil & dans la Floride, & elle le garde encore aujourd'hui dans l'un & l'autre monde. Les Eſpagnols qui la connurent premiérement à Tabaco, Iſle de la mer du Mexique, lui donnerent le nom de *tabac*, du lieu où ils l'avoient trouvée, & ce nom a prévalu ſur tous les autres. On l'a appellé *nicotiane*, du nom de M. *Nicot*, Ambaſſadeur de France à la Cour de Portugal en 1560, qui en ayant eu connoiſſance par un Marchand Flamand, la préſenta au Grand-Prieur à ſon arrivée

à Lisbonne, & puis à son retour en France à la Reine Catherine de Médicis; de sorte qu'elle fut nommée *nicotiane*, *herbe du Grand-Prieur* ou *herbe de la Reine*. Le Cardinal de Sainte-Croix, Nonce en Portugal, & Nicolas Ternabon, Légat en France, l'ayant les premiers introduite en Italie, donnerent aussi leurs noms au tabac : quelques-uns l'ont appellé la *buglose* ou la *panacée antarctique*, d'autres l'*herbe sainte* ou *sacrée*, & propre à tous maux, apparemment à cause de ses vertus miraculeuses. Il y a eu des Botanistes qui, à raison de sa seule vertu narcotique, semblable à celle de la jusquiame, l'ont nommée *jusquiame du Pérou*. Thevet a disputé à Nicot la gloire d'avoir donné le tabac à la France; & c'est sans contestation que François Drack, fameux Capitaine Anglois, qui conquit la Virginie, en enrichit son pays. Les trois especes de tabac sont d'usage, mais on se sert plus communément du mâle, tant intérieurement qu'extérieurement.

La nature n'a jamais rien produit en végétaux dont l'usage se soit étendu si universellement & si rapidement. Le tabac n'étoit autrefois qu'une simple production sauvage d'un petit canton de l'Amérique; mais depuis que les Européens ont contracté la furieuse habitude d'en prendre, soit râpé en poudre, par le nez, soit en feuilles au moyen d'une pipe, ou en masticatoire, l'on en a prodigieusement étendu la culture. Les lieux les plus renommés où cette plante croît, sont Vérine, le Brésil, Bornéo, la Virginie, le Mexique, l'Italie, l'Espagne, la Hollande & l'Angleterre; car le tabac vient par-tout & se vend très-cher, quoiqu'il coûte fort peu. Il est à présent défendu d'en cultiver presque par toute la France : ailleurs on ne le cultive guere que pour avoir ses feuilles. Quel que soit l'intérêt de cette défense, il est certain que le tabac d'Amérique est préférable à celui de l'Europe, & qu'il est d'un produit considérable pour les Souverains. L'on ne nous apporte point de tabac de l'Asie, & notamment de la Chine où l'on en cultive & consomme beaucoup. Le tabac de ce pays seroit-il moins bon que celui d'Amérique?

Le tabac a eu ses Antagonistes ainsi que ses Panégyristes. Amurat IV, Empereur des Turcs, le Czar & le Roi de Perse en défendirent l'usage à leurs sujets sous peine de la vie ou d'avoir le nez coupé. Jacques Stuart, Roi d'Angleterre, & Simon Paulli ont fait un traité sur le mauvais usage du tabac. On trouve une bulle d'Urbain VIII, par laquelle il excommunie ceux qui prennent du tabac dans les Eglises. Le P. *Labat* dit que le petun fut comme une pomme de discorde, qui

alluma une guerre très-vive entre les Savans, & qu'en 1699, M. *Fagon*, premier Médecin du Roi, n'ayant pu se trouver à une these de Médecine contre le tabac, à laquelle il devoit présider, en chargea un autre Médecin, dont le nez ne fut pas d'accord avec la langue; car on remarqua que pendant tout le temps que dura l'acte, il eut la tabatiere à la main, & ne cessa pas un moment de prendre du tabac.

Nous ne nous arrêterons point sur l'usage du tabac en poudre, pris par le nez autant par plaisir ou par usage que pour la nécessité. Personne n'ignore qu'il excite l'éternuement, & procure une abondante évacuation de sérosité, *mucus narium*, sur-tout à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. L'excès ou l'abus du tabac en poudre ou en feuilles n'est pas moins dangereux qu'un usage réglé en peut être utile. Le mouvement convulsif que le tabac excite dans les nerfs, quoiqu'irrégulier, peut être bon à quelque chose, ne fît-il que nous délivrer d'une humeur superflue, alors il est un remede : mais y a-t-il apparence que pour être en santé il faille avoir toujours le remede à la main, & qu'on puisse regarder comme un régime utile d'être à tout moment en convulsions?

Toutes les especes de tabac purgent par haut & par bas avec violence. Pris intérieurement en substance il convient dans l'apoplexie & la léthargie, même contre l'épilepsie : mais on ne peut trop en redouter les effets; il faut une main habile & prudente pour diriger un tel remede, car le caractere âcre & caustique de cette plante s'est décelé plus d'une fois, même envers ceux qui le prennent en fumée pour la premiere fois; ils deviennent ivres, & s'ils ne rejetoient pas la fumée, ils tomberoient dans un triste état. Combien de malades tombés dans des assoupissemens léthargiques, n'ont recouvert le sentiment & la connoissance que pour mieux sentir d'autres convulsions accompagnées de vomissemens, de sueurs froides, d'un pouls foible & frémissant, & d'autres accidens plus funestes? S'il faut être sur ses gardes quand on emploie ce remede, même dans les affections soporeuses, que doit-on penser de ses effets, quand en bonne santé on en fait un usage continuel, souvent immodéré & toujours sans correctif? Le meilleur bien qu'il en arrive est de faire couler les catarres, la migraine, &c. comme le font moins dangereusement la poudre de bétoine, de muguet, &c. mais le plus petit mal qu'il puisse produire est, dit-on, de dessécher le cerveau, d'amaigrir, d'affoiblir la mémoire & de détruire, sinon entiérement, au moins en partie la finesse de l'odorat. Heureux, mille fois heureux

les Savans qui s'abſtiennent de l'uſage du tabac ! On lit dans un des *Journaux d'Allemagne*, *année 1730*, *page 179*, des exemples de vertiges & de cécité, même de paralyſie, occaſionnés par l'uſage immodéré du tabac. *Jean Bauhin* vante la nicotiane pour détruire comme par enchantement toute eſpece de vermine qui déſole les hommes & les animaux. En Italie on ſe ſert de ſa ſemence pour appaiſer le priapiſme : c'eſt delà qu'on a donné à la troiſieme eſpece de tabac le nom de *priapée*. Enfin nous concluons que l'uſage du tabac peut convenir en fumée pour le mal de dents, pour rendre les ſoldats & les matelots moins ſenſibles à la diſette des vivres, qui n'eſt que trop fréquente dans les armées ou vaiſſeaux, & les préſerver des attaques du ſcorbut (M. *Bourgeois* dit que le tabac d'Eſpagne appliqué ſur les gencives attaquées du ſcorbut & ſaignantes, les guérit entiérement & raffermit les dents branlantes). Mais nous répétons qu'il en faut prendre peu à la fois & rarement, afin de s'y accoutumer par degrés, & que cependant il faut tâcher de ne s'en pas faire un beſoin en tout temps. La fumée de l'eſpece de tabac que les Hollandois appellent *canaſter* (*canaſſe*, introduite par l'anus dans les inteſtins au moyen d'une machine faite exprès, & dont on peut voir la figure & la deſcription dans la Chirurgie d'*Heiſter*, eſt un grand remede dans le *miſéréré*, ſur-tout celui qui a pour cauſe une hernie avec étranglement du boyau, qui intercepte totalement le paſſage du canal inteſtinal. Cette fumée introduite dans l'anus & la trachée-artere eſt auſſi utile pour rappeller à la vie les noyés. On eſtime la cendre de tabac très-bonne pour blanchir les dents. En Europe, en Turquie, en Perſe & même en Chine on ſe ſert de la pipe pour fumer : mais les Caraïbes des Iſles Antilles ont une autre façon très-ſinguliere, & qui nuit beaucoup à la force de l'odorat & de la vue. Ils enveloppent des brins de tabac dans certaines écorces d'arbre très-unies, flexibles & minces comme du papier ; ils en forment un rouleau, l'allument, en attirent la fumée dans leur bouche, ſerrent les levres, & d'un mouvement de langue contre le palais font paſſer la fumée par les narines : dans les deux preſqu'Iſles de l'Inde & dans les Iſles de l'Océan oriental preſque tous les peuples idolâtres fument des *chirontes* ou petits rouleaux de feuilles de tabac appellés *cigales* en Amérique. Les Mahométans du Mogol & de l'Inde fument avec un gargoulis double, dont la conſtruction eſt auſſi bizarre que diſpendieuſe ; l'un ſert à recevoir la fumée à travers de l'eau, & l'autre à contenir le tabac & le charbon allumé. Cette fumée de tabac eſt

très-douce & beaucoup plus agréable. Ils y mêlent quelquefois des feuilles de bangue qu'ils nomment *ganja* & qu'ils aiment beaucoup. *Voyez* BANGUE.

Le tabac infusé dans l'urine d'homme est très-efficace, dit M. *Bourgeois*, pour détruire toute espece de vermine, soit celle des enfans, soit celle des brutes.

Les Maréchaux & les Vachers de la Suisse s'en servent fréquemment pour détruire les poux qui attaquent les jeunes poulains & les veaux. Ce remede est aussi très-bon pour détruire les fourmis & les fourmillieres. *Lisez l'article* FOURMI, où est décrite la maniere d'en faire usage contre ces insectes.

NICTALOPE. *Voyez l'article* ESCARBOT COMMUN.

NID D'OISEAU, *nidus avis*, est une plante qui croît dans les bois, communément aux pieds des sapins : sa racine est composée de grosses fibres, fragiles, pleines de suc, entremêlées de maniere qu'elles ne représentent pas mal un nid d'oiseau : elle pousse deux ou trois tiges hautes d'un pied ou environ, revêtues de feuilles creusées, luisantes & cannelées, ayant la figure d'un cœur : ses fleurs sont rangées aux sommets des tiges comme dans l'orchis, composées chacune de six feuilles pâles ; à ces fleurs succede un fruit formé en lanterne, à trois côtes arrondies, & qui renferme des semences semblables à de la sciûre de bois. On a donné aussi le nom de nid d'oiseau à une espece de carotte.

Toute cette plante a un goût amer, âpre : elle est détersive, résolutive & vulnéraire appliquée extérieurement.

NID D'OISEAU. Nom que l'on donne à un petit réduit composé de diverses matieres où l'oiseau pond, couve & éleve ses petits. *Voyez l'article* OISEAU. On donne le nom d'*aire* au nid ou à l'endroit qu'habitent les grands oiseaux de proie, tels que l'*aigle*, le *faucon*, l'*autour*, &c. *voyez ces mots.*

Il y a peu de nids dont la Médécine fasse usage, excepté celui d'*hirondelles.* Voyez ce mot & celui dont nous avons parlé sous le nom d'ALCION.

A l'égard des nids d'oiseaux pétrifiés avec les œufs de ces animaux, rien n'est plus faux que leur existence ; à moins qu'on ne regarde comme pétrifiés les nids & les œufs que l'on met dans la fontaine de Carlsbad en Bohème, & qui en peu de temps se trouvent incrustés de façon à faire croire qu'ils seroient véritablement changés en pierres.

NIDS DE DRUSEN. *Voyez à l'article* FILONS.

NIEKE CORONDE. C'eſt la fauſſe cannelle du Ceylan.

NIELLE, *nigella.* Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue douze eſpeces tant ſauvages que cultivées : nous n'en citerons que trois.

1°. La NIELLE DES CHAMPS ou LA NIELLE SAUVAGE ou BATARDE, la BARBUE ou POIVRETTE COMMUNE, *nigella ſylveſtris aut arvenſis cornuta*, eſt une plante que l'on trouve en France & en Allemagne dans les blés, ſur-tout après la moiſſon. Sa racine eſt fibreuſe, petite, blanchâtre : elle pouſſe une tige, tantôt ſimple & tantôt rameuſe, grêle, cannelée & haute d'un pied ; ſes feuilles qui reſſemblent aſſez à celles de l'aneth, ſont découpées en petits filamens alternes : ſes fleurs qui paroiſſent vers la fin de l'été, ſont comme étoilées, compoſées de cinq feuilles, bleuâtres, grandes & agréables ; il leur ſuccede des fruits membraneux, terminés par cinq cornets, qui au ſommet s'écartent les uns des autres, mais qui ſont unis enſemble depuis le milieu juſqu'en bas, partagés ainſi dans leur longueur par autant de loges qui renferment pluſieurs ſemences noires. Cette plante a la même propriété en Médecine que la ſuivante.

2°. La NIELLE ROMAINE ou NIELLE DES JARDINS ou NIELLE CULTIVÉE & DOMESTIQUE ou CUMIN NOIR ou le FAUX CUMIN, *nigella romana, flore minore ſimplici, candido.* Cette plante que l'on cultive dans les jardins où elle vient aiſément, reſſemble à la précédente ; ſes fleurs ſont d'un blanc pâle, ſes ſemences ſont noires ou jaunes & anguleuſes, d'une odeur aromatique & d'un goût piquant. Quelques-uns l'ont déjà employée dans les cuiſines aux mêmes uſages du poivre. La meilleure nous vient d'Italie.

3°. La NIELLE DE CANDIE ou DU LEVANT, *nigella Cretica*, eſt une eſpece de nielle plus petite que les précédentes, & qui ſe diſtingue encore par ſes fleurs bleuâtres, & par l'odeur de ſa graine, que l'on prendroit pour du cumin, tant elle eſt forte : elle a les mêmes propriétés des autres nielles : on la cultive dans quelques campagnes en terre graſſe : elle fleurit dès le mois de Juin.

La ſemence de nielle, qui de toutes les parties de la plante, eſt la ſeule dont nous nous ſervions en ce pays-ci, doit être bien deſſéchée avant qu'on en faſſe uſage ; car elle contient une humidité qui, ſelon *Tragus* eſt fort pernicieuſe : ſon infuſion eſt apéritive & rétablit les regles ; elle convient auſſi dans la colique venteuſe : cette même infuſion remédie

parfaitement au rhume de cerveau & à l'enchifrenement : pour cela on tire cette liqueur par le nez, ayant ſoin auparavant de s'emplir la bouche d'eau, parce que ſans cela, ce qu'on attire par le nez, paſſeroit dans la bouche & dans le goſier : on tire beaucoup d'huile eſſentielle de la nielle, qui eſt excellente pour réſiſter au mauvais air & tuer les vers. M. *Cartheuſer* dit auſſi en avoir retiré par expreſſion, & l'appelle *unguineuſe*.

NIELLE DES BLÉS, FAUSSE NIELLE ou NIELLE BATARDE, *nigellaſtrum*. Eſpece de lychnis que M. *Linnæus* appelle *agroſtemma*. Cette plante naît dans les champs, & ſe trouve par-tout dans les blés : ſa racine eſt petite, mais ſa tige eſt haute de trois pieds, velue, genouillée, creuſe & rameuſe ; ſes feuilles qui ſont oppoſées deux à deux, ſont étroites, longues, pointues, & embraſſent la tige par une large baſe, revêtue de longs poils blanchâtres : ſes fleurs qui paroiſſent depuis Mai juſqu'en Juillet, ſont purpurines, quelquefois blanchâtres, à cinq pétales, échancrées, contenues dans un calice d'une ſeule piece diviſée en cinq lanieres oblongues qui dépaſſent la fleur. A ces fleurs ſuccedent des capſules ſéminales, oblongues, à-peu-près de la figure d'un gland : dans la maturité elles s'ouvrent en cinq parties & contiennent pluſieurs ſemences noirâtres, rudes & aſſez inodores. Cette plante eſt annuelle comme la nielle commune : elle convient dans la curation des ulceres, des fiſtules, & pour arrêter les hémorrhagies. *Sennert* a paſſé dans le Dannemarck pour un magicien, pour avoir guéri, comme par miracle, de telles maladies. La façon de s'en ſervir eſt de tenir ſous la langue un petit morceau de cette racine nouvellement tirée de terre.

M. *Sarcey de Sutieres*, membre de la Société d'Agriculture de Paris, prétend que la graine de la nielle des blés produit une farine plus blanche & plus légere que celle de froment, & qu'on peut faire une poudre à poudrer ſupérieure en qualité, en un mot qu'un arpent de terre enſemencé de cette graine produiroit autant de farine que trois arpens en blé. Cette culture peut donc être avantageuſe : elle ménageroit le blé qu'on emploie à faire la poudre.

On donne auſſi le nom de nielle à une maladie qui attaque certains végétaux : *voyez ce que nous en avons dit au mot* ARBRE *& notamment à l'article* BLÉ.

NIGUAS. *Voyez* NINGAS.

NIHILUM ALBUM ou POMPHOLIX ou TUTHIE BLANCHE. *Voyez* ZINC.

NIMBO, *nimbo folio & fructu oleæ, aut arbor Indica, fraxino similis, oleæ fructu; seu azedarach floribus albis semper virens.* Arbre des Indes Orientales, nommé *bépole* en Malabar. Cet arbre est vert toute l'année, & ressemble assez au frêne; ses fleurs sont petites, blanches, composées de cinq pétales; leur odeur est semblable à celle du triolet odorant; aux fleurs succede un fruit jaunâtre de la forme d'une petite olive; ses feuilles sont vertes, ameres au goût, dentelées aux bords, & estimées. Trempées dans le suc de limon & exprimées, elles donnent une liqueur réputée un grand vulnéraire: prises intérieurement c'est un spécifique contre les vers. On tire de son fruit par expression une huile bonne pour les piqûres & contractions des nerfs.

NINGAS ou NIGUAS ou NIGUE. C'est une sorte de vermine des Indes, fort incommode pour les hommes: elle se cache dans la poussiere, & saute à la maniere des puces: elle se fourre entre cuir & chair dans les orteils de ceux qui marchent pieds nus, elle y laisse des œufs en si grande abondance, qu'on a de la peine à les détruire, à moins que ce ne soit par un cautere, ou en coupant les chairs où elle s'est nichée: cette vermine est presque la même que le *tous* du Brésil & la *chique* des Antilles. *Voyez ces mots.*

Lesser, dans sa *Théologie des Insectes*, dit que c'est par le moyen des ningas que les Anatomistes ont eu occasion de revenir d'une erreur générale. On croyoit autrefois que le sang prenoit son cours par les extrémités des arteres; mais cet insecte, dit *Lesser*, nous a appris le contraire.

Il paroîtroit, d'après les observations de M. l'Abbé *Chappe* dans son *Voyage de la Californie*, que ces insectes qui sont si incommodes à la Vera-Cruz & dans le Mexique, ne sont pas les mêmes que les chiques des Antilles, quoiqu'ils s'introduisent de même dans la peau & y multiplient. Ce qui le fait croire à M. l'Abbé *Rozier*, c'est qu'au Mexique les Indiens n'y connoissent point pour remede l'infusion du tabac, remede si simple, & que la plaie qu'y font les niguas, devient, dit-on, mortelle si on y laisse couler de l'eau. Le premier soin après avoir arraché la nigua, est de boucher avec du suif le trou qu'elle a fait en s'enfonçant dans la chair.

NINTIPOLONGA, est un magnifique serpent des Indes Orientales, dont la morsure cause un sommeil mortel. Il n'est pas rare dans l'Isle de Ceylan; sa couleur est brune tirant sur le noir, il est tiqueté ou marbré

de fleurs blanches; ses yeux qui sont grands & bleus brillent beaucoup; l'ouverture de sa gueule qui est garnie de dents courbées & aiguës, est munie dans son contour d'écailles épaisses; sa queue va en diminuant & finit en pointe. *Thes. Seb. Tab. 37.*

NIN ZIN ou NISI ou NINDSIN. *Voyez son histoire à la suite du mot* GENS-ENG.

NIRUALA. C'est un arbre de plusieurs pays des Indes, sur-tout du Malabar, dont les feuilles distillent un suc qui, reçu dans un linge qu'on applique sur les aines, provoque fort promptement l'urine.

NITRE ou SALPÊTRE, *nitrum*, est un sel à qui la cristallisation donne une figure prismatique, hexangulaire, avec une petite pointe aiguë; il est d'une saveur fraîche, salée & amere. Le nitre est en partie fixe, & en partie volatil : il fuse sur les charbons ardens : il entre en fusion au feu; mêlé avec de la poudre de charbon, il détonne.

Bien des Naturalistes regardent l'origine du nitre comme due au regne minéral. La plupart des Chimistes, & notamment *Glauber*, disent que ce sel appartient au regne végétal, & qu'il est uniquement l'ouvrage de la végétation. Quelques modernes d'entr'eux le donnent au regne animal. Le célebre *Stahl* a donné une savante théorie sur la génération de ce sel qu'il attribue à la putréfaction des corps. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, il est constant qu'on trouve du nitre tout formé dans quantité d'endroits où l'air a un libre cours; tantôt il est attaché contre des murailles dont le ciment n'est pas sec : alors il est fort impur; mais il s'y reproduit toujours tant que le mur est humide & voisin des latrines ou des habitations d'animaux quelconques: on l'en détache avec des balais, c'est ce qu'on appelle *nitre* ou *salpêtre de houssage :* tantôt, mais plus rarement, le nitre se rencontre sur certaines roches désertes dans les Indes. On en a trouvé dans une mine de charbon, près celle de Tutweiler, dont la montagne brûle toujours, & dans une espece de granite destructible de Finlande. Ainsi l'on trouve du nitre dans les pierres, près de la superficie de la terre ; dans les végétaux, sur-tout dans les borraginées; dans les plantes ameres, telles que la fumeterre, le cresson de fontaine, l'héliotropium. *Rauvolf* dit que les Mahométans tirent un nitre des feuilles & des rameaux du saule incinérés : d'autres retirent du salpêtre de la terre où les animaux vont uriner.

La

La terre nitreuse, celle qu'on dit être la seule matrice propre à produire du nitre, & qui l'a déja produit, & qui est absolument nécessaire pour en produire, doit être visqueuse & alkaline : c'est une telle terre qui coopere si merveilleusement à l'amélioration ou fécondité des végétaux. M. *Godefroi Pietsch*, qui a remporté le prix de l'Académie de Berlin en 1749, par un Mémoire sur le salpêtre, est parvenu à faire du nitre même avec du vitriol (on a dit du vinaigre), de l'urine putréfiée & de la chaux : *voyez* aussi quelques détails sur les *nitriaires* artificielles *à l'article* SALPÊTRE.

Tout le sel de pierre, autrement dit le salpêtre du commerce qui se fait à Paris, se retire des platras qui proviennent de la démolition des vieux bâtimens, sur-tout des caves, &c. On lessive en grand ces matériaux, & on fournit à la liqueur une base alkaline : puis par la voie de l'épuration, ensuite de l'évaporation graduée, on parvient à en obtenir des cristaux plus ou moins transparens, &c. *Voyez* pour ce procédé le *Dictionnaire de Chimie.*

Le nitre entre dans la composition de la poudre détonnante & de celle à canon, dans les flux employés par les Artistes pour fondre quantité de métaux : le nitre est la base de l'eau-forte, de l'eau-régale : on s'en sert aussi pour préparer des glaces, & pour saler les viandes & quelques poissons, ce qui donne à leur chair une couleur rouge. En Médecine ce sel est d'un usage très-étendu & très-fréquent. Il calme l'effervescence du sang & tempere l'ardeur de toutes les especes de fievres, même les ardeurs d'urine. On en fait des tablettes très-efficaces dans les maux de gorge inflammatoires. Le nitre est la base de la *poudre antispasmodique* ou tempérante de *Stahl.* On en fait le cristal minéral ou sel de prunelle, dont les propriétés sont les mêmes que celles du nitre.

NIVA-TOKA, est le sureau commun du Japon. Sa moëlle sert dans ce pays de meche pour les chandelles.

NIVEAU D'EAU DOUCE. *Voyez* MARTEAU INSECTE.

NIVEROLLE. C'est le *pinçon de neige*, *fringilla nivalis.* Voyez PINÇON.

NLANNETONS. Nom que l'on donne à des vers noctiluques du Royaume de Siam. Ils sont d'un vert doré extrêmement beau. *Voyez* VER LUISANT.

NOERZA. Eſpece de fouine de la grandeur de la marte ; ſon poil approche, par la couleur, de celui d'une loutre ; cet animal ſe cache dans les endroits les plus épais des bois, & il exhale une très-mauvaiſe odeur. *Agricola* dit que le noerza habite les vaſtes & ſombres forêts de la Souabe du côté de la Viſtule.

NŒUD, *Voyez à l'article* PLANTE.

NOIR. Cette couleur qui eſt oppoſée au blanc, en ce qu'elle eſt la plus obſcure de toutes, eſt connue ſous différentes épithetes & formée de diverſes matieres. Il y a les noirs d'ivoire & d'os calcinés dans un vaſe couvert. Le *noir* d'Allemagne qui eſt fait avec la lie de vin, les noyaux de pêche, l'ivoire & l'os, le tout brûlé & calciné, enſuite lavé & porphiriſé. Le *noir* de charbon. Le *noir* des Corroyeurs, c'eſt une eſpece d'encre. Le *noir* d'Eſpagne, il ſe fait de liege brûlé. Le *noir* de fumée, il eſt produit par des réſines brûlées. Le *noir* de terre, eſt une eſpece de charbon foſſile tendre & gras au toucher. Dans nos Colonies on déſigne ſous le nom de *Noirs* les Negres. *Voyez l'article* NEGRE.

NOIRPRUN. *Voyez* NERPRUN.

NOISETIER. *Voyez* COUDRIER.

NOIX. *Voyez* NOYER.

NOIX D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

NOIX D'AREQUE. *Voyez à l'article* CACHOU.

NOIX DES BARBADES. *Voyez* RICIN.

NOIX DE BEN. *Voyez* BEN.

NOIX DE BENGALE. *Voyez au mot* MYROBOLANS.

NOIX DE BICUIBA. C'eſt une eſpece de fruit des Indes qui brûle comme du linge imbibé de poix. A meſure qu'il brûle, il en ſort une huile, avec laquelle M. *Jean Verdois*, Conſul de la Nation Françoiſe, atteſte avoir guéri pluſieurs cancers & certaines eſpeces de coliques. On lit dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1710, page 16*, que M. *de la Mare*, Officier de Marine, ayant apporté de ce fruit des Indes, fit l'épreuve d'en tirer l'huile en le brûlant, chez M. *Boudin*, alors premier Médecin de feue Madame la Dauphine.

NOIX DE COCO. *Voyez* COCO.

NOIX DE COURBARI. *Voyez* COURBARIL.

NOIX DE CYPRE ou CHYPRE. *Voyez* CYPRÈS.

NOIX DE GALLE, *galla*. Espece de coque végétale que l'on trouve en maniere d'excroissance sur les chênes du Levant, laquelle est occasionnée par la piqûre d'une sorte d'insecte qui y dépose ses œufs, &c. Ces galles, qui sont astringentes, varient pour la grosseur, la couleur, le poids, la figure & leur superficie qui est unie ou raboteuse. Si l'on ouvre les noix de galles encore récentes, on trouve à leur centre une ou plusieurs larves & nymphes logées en autant de différentes cellules. Si les noix de galles sont vieilles, elles sont perforées chacune d'un trou rond que le vermisseau, métamorphosé en mouche, a fait pour se procurer une issue & s'envoler. Les noix de galles nous viennent d'Alep, de Tripoli & de Mozal. On préfere celles qui sont épineuses, noires, dures & pesantes, aux blanches, légeres, peu dures & rougeâtres qui viennent dans nos climats & qu'on appelle *cassenoles;* elles donnent à la solution de vitriol martial une couleur violette & noire. La noix de galle réduite en poudre est comme la pierre de touche pour s'assurer de la qualité martiale des eaux. On les estime fébrifuges & propres à resserrer & fortifier les parties qui sont trop relâchées; mais M. *Bourgeois* prétend qu'on n'en doit faire usage qu'extérieurement; elles arrêtent les accès sans évacuer la matiere morbifique, & produisent des maladies & des accidens beaucoup plus dangereux que la fievre: elles sont la base de l'encre; elles servent aussi aux Foulons, aux Tanneurs, aux Chapeliers, aux Teinturiers, &c. *Voyez à l'article* CHÊNE *& le mot* GALLES. *Voyez aussi* BAISONGE *à l'article* PUCERON.

NOIX DE GIROFLE ou DE MADAGASCAR. *Voyez* CANNELLE GIROFLÉE.

NOIX IGASUR ou FEVE DE SAINT IGNACE. *Voyez à la suite du mot* NOIX VOMIQUE.

NOIX D'INDE. On donne ce nom tantôt au fruit du *cacaotier*, & tantôt à celui du *cocotier*. Voyez ces mots.

NOIX MÉDICINALE ou COCOS DES MALDIVES. *Voyez* COCOS.

NOIX DU MÉDICINIER D'ESPAGNE. *Voyez* RICIN.

NOIX MÉTHEL ou DATURA. *Voyez à l'article* POMME ÉPINEUSE.

NOIX DES MOLUQUES. C'est la *noix vomique*. *Voyez ci-après.*

NOIX MUSCADE. *Voyez au mot* MUSCADE.

NOIX NARCOTIQUE, *nux insana*, est un fruit des Indes, gros

comme nos petites prunes, rond, couvert d'une écorce rude, rougeâtre, contenant un noyau membraneux, noir & marqué d'une grande tache blanche, entouré d'une pulpe noire, semblable à celle de la prune sauvage : ce noyau renferme une amande grisâtre. Ce fruit croît à un arbre grand comme un cerisier, & porte des feuilles longues & étroites comme celles du pêcher.

La noix narcotique cause un assez mauvais effet à ceux qui en mangent, car elle produit des vertiges au cerveau & un délire qui dure quelquefois deux ou trois jours, ou bien elle donne un cours de ventre : on peut l'employer extérieurement dans les onguens anodins, pour calmer les douleurs.

NOIX PACARIE. *Voyez aux articles* NOYER & PACANE.

NOIX PÉTRIFIÉES. Il y a quelques années qu'en creusant des anciens puits de salines abandonnés depuis cent cinquante ans à Lons-le-Saunier en Franche-Comté, on trouva à environ trente toises de profondeur des noix petrifiées, très-singulieres en ce qu'il n'y a que l'amande qui soit pétrifiée, tandis que l'extérieur ou la partie ligneuse & le zest même, n'ont point changé de nature. *Voyez Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1742, pag. 33 & 34.*

NOIX DE PISTACHE. *Voyez au mot* PISTACHIER.

NOIX DU RICIN INDIEN. *Voyez* RICIN.

NOIX DE SERPENT ou NOIX NHANDIROBA. *Voyez* AHOUAI & AVILA.

NOIX DE TERRE. *Voyez* TERRE-NOIX.

NOIX VOMIQUE, *nux vomica aut malus Malabarica fructu corticoso, amaricante, semine plano, compresso.* C'est une petite amande plate, de la forme d'un bouton, d'une substance dure comme de la corne, de couleur grise, un peu lanugineuse, remarquable par une espece de nombril qui est au centre. Ces amandes se trouvent au nombre de quinze dans un fruit rond, qui croît sur un arbre très-gros (son tronc ayant dix pieds de contour), lequel naît au Malabar & à la côte de Coromandel, & qui porte des fleurs d'une seule piece, en entonnoir. On soupçonne que cet arbre est le même que celui qui donne le *bois de couleuvre :* voyez ce mot. Mais ce sont, selon M. *Linneus*, deux especes du genre qu'il nomme *strychnos.*

Les noix vomiques, ainsi que tous les médicamens amers, secouent violemment les nerfs sensibles de l'estomac des animaux, & les font

périr. La noix vomique eſt un poiſon pour les quadrupedes & les oiſeaux, ainſi que pour l'homme, dont une très-petite doſe bouleverſe l'eſtomac & occaſionne des mouvemens convulſifs & de terribles angoiſſes. Diverſes expériences faites ſur des chiens, prouvent que ce poiſon produit le même phénomene dans les autres animaux, c'eſt-à-dire des mouvemens convulſifs, l'épilepſie & la mort. La diſſection des animaux, à qui on en avoit fait manger, a appris qu'il n'agit point par voie de coagulation dans le ſang ou dans le ſuc nerveux, car il n'a paru aucun engorgement ſemblable à ceux qu'occaſionnent les poiſons coagulans; tel que l'on dit qu'en produit la ciguë d'eau. Ce poiſon ne corrode point les membranes de l'eſtomac, mais il irrite les fibres nerveuſes, dont il détruit le mouvement uniforme & oſcillatoire. Dès que le ſuc ſtomacal a commencé à diſſoudre la noix vomique, les effets du poiſon commencent à ſe faire ſentir; c'eſt au bout d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure.

Tout prouve que la noix vomique eſt très-dangereuſe, quoique quelques-uns oſent aſſurer qu'elle n'eſt funeſte qu'aux bêtes & point aux hommes; ſon uſage doit donc être abſolument banni, à moins qu'on n'en faſſe uſage à l'extérieur, la poudre de ces noix étant réſolutive. On lit dans l'*Encyclopédie*, *Vol. IV*, *p. 251*, *col.* 2, qu'on peut ſauver la vie des oiſeaux qui auroient avalé de ce poiſon, en leur faiſant boire de l'eau par force, & qu'on ſauve pareillement le chien en lui faiſant avaler du vinaigre.

L'on croit, mais à tort, que la noix igaſur des Philippines, autrement dite *feve de S. Ignace*, eſt auſſi une eſpece de noix vomique. L'iſagur, ſi connu chez les Indiens ſous le nom de *mananaag* & *cathologan*, & chez les Eſpagnols ſous celui de *pétita de Biſayas*, eſt un noyau arrondi, inégal, comme noueux, très-dur, d'une ſubſtance comme de corne, ſemblable à l'hermodacte, d'une ſaveur de graine de citron, mais très-amere, d'une couleur blanche-verdâtre, qui devient brune en vieilliſſant. La plante qui donne l'igaſur, s'appelle *cantara* ou *catalongay*, elle eſt très-rampante; ſon tronc eſt ligneux, liſſe, poreux, de la groſſeur du bras; ſes feuilles reſſemblent à celles du malabathrum, ſa fleur à celle du grenadier, & il lui ſuccede un fruit gros comme un melon, couvert d'une peau fort mince & d'une autre ſubſtance dure, comme pierreuſe; l'intérieur de ce fruit eſt rempli d'une chair un peu amere,

jaune & molle dans laquelle ſont renfermés communément vingt-quatre noyaux gros, mais qui diminuent beaucoup en ſe ſéchant.

Ce ſont les Jéſuites Portugais Miſſionnaires, qui nous ont apporté depuis peu ces fruits, qui étoient inconnus juſqu'alors. Le P. *George Camelli*, l'un d'entr'eux, raconte des choſes ſurprenantes du cas que les Indiens en font. Le commun du peuple, dit-il, donne indifféremment la noix igaſur pour guérir généralement tous les maux du corps humain, ſans avoir aucun égard au temps, à la maladie, à l'âge, ou même à la doſe; & même pluſieurs la portent ſuſpendue au cou, & ils croient que par le moyen de cette amulette, ils ſont à l'abri & exempts de tout poiſon, de la peſte, de la contagion, des enchantemens magiques, des philtres, & ſpécialement du *ſopto*, ou de cette eſpece de poiſon que l'on dit qui tue en le reſpirant ſeulement, &, ce qui eſt bien plus, du démon même. Cependant notre Miſſionnaire dit qu'il ne faut pas prendre ce remede témérairement, parce qu'il produit des mouvemens convulſifs, entr'autres le ris ſardonique & le ſpaſme dans les Epagnols, au lieu qu'il n'en excite aucun dans les Indiens: en général ſes vertus ſemblent différer peu de celles de la noix vomique, mais ces amandes n'ont aucune reſſemblance entre elles; au reſte ce remede, dit M. *Haller*, n'a pas pu prendre en Europe.

NOIX VOMIQUE FOSSILE, c'eſt la *pierre lenticulaire*. Voyez ce mot.

NOKTHO. Les Siamois donnent ce nom à un oiſeau appellé *grand goſier* en Afrique par tous les Voyageurs, & en Amérique *pélican*, ou *onocrotale* par les Naturaliſtes: *voyez* PÉLICAN.

NOMBRIL, ou OMBILIC, *umbilicus*, eſt le nœud formé de la peau & de la réunion des vaiſſeaux ombilicaux, au milieu du ventre, & que l'on coupe à l'enfant auſſi-tôt qu'il eſt né. Chez les hommes le *nombril* eſt apparent & bien marqué, au lieu que dans la plupart des brutes il eſt preſque inſenſible & ſouvent entiérement obliteré; les ſinges n'ont même qu'une eſpece de calloſité ou de dureté à la place du nombril. Il eſt probable que les hommes n'auroient pas le nombril plus apparent s'il avoit été lié & coupé à fleur du ventre, après la naiſſance de l'enfant. *Voyez à l'article* HOMME. Le nombril eſt ſujet, particuliérement aux femmes, à la tumeur que les Médecins nomment *exomphale*.

NOMBRIL MARIN, *umbilicus marinus*, eſt un limaçon ombiliqué: *voyez au mot* LIMAÇON DE MER.

Les naturalistes donnent aussi le nom de *nombril marin* aux opercules des coquillages marins & operculés.

NOMBRIL DE VÉNUS, *umbilicus Veneris.* Plante autrement connue sous le nom de *cotyledon*, & dont on distingue deux especes principales que nous allons décrire.

1°. LE GRAND COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS, ou ESCUDES ou ESCUELLES COMMUNES, *cotyledon major.* Cette plante, qui croît naturellement dans les rochers & les vieux murs des édifices, aux lieux pierreux & chauds, est assez commune dans plusieurs Provinces de France; elle ne s'éleve pas si aisément dans les jardins. Sa racine est tubéreuse, charnue, blanche, fibreuse en dessous; elle pousse des feuilles rondes, épaisses, grasses, pleines de suc, creusées en bassin comme un nombril, attachées par des queues longues, verdâtres, d'un goût visqueux & insipide; d'entre lesquelles s'éleve une tige menue, haute d'environ un demi-pied, qui se divise en plusieurs rameaux revêtus de petites fleurs en cloches, de couleur blanchâtre ou tirant sur le purpurin: ces fleurs sont remplacées par des fruits à plusieurs gaînes membraneuses, qui renferment des semences fort menues. Cette plante commence à paroître vers l'automne; elle conserve ses feuilles pendant l'hiver, elle fleurit en Avril & Mai, alors ses feuilles se flétrissent.

LE COTYLEDON ou NOMBRIL DE VÉNUS A FLEUR JAUNE, *cotyledon flore luteo:* sa racine est longue, vivace & rampante; ses feuilles sont plus épaisses que les précédentes, & crenelées en leurs bords; la tige est rougeâtre, les fleurs jaunes & disposées en épi: à ces fleurs succedent cinq capsules oblongues, verdâtres, remplies de graines très-menues & rougeâtres. Cette plante vient ordinairement de Portugal; on la cultive dans les jardins curieux, où elle n'est pas difficile à conserver, mais elle périt comme la précédente espece.

Les feuilles du cotyledon ont un goût visqueux & aqueux; elles sont rafraîchissantes, & produisent, ainsi que la joubarbe, de très-bons effets dans les inflammations externes, sur les brûlures & les hémorrhoïdes.

NONNATA. *Voyez* APHIE.

NONNETTE. *Voyez au mot* MÉSANGE.

NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

NORD-CAPER, est une petite espece de baleine, qui se pêche sur les côtes de Norwege & d'Islande: c'est la baleine glaciale de *Klein.* Voyez au mot BALEINE.

NORRKA. Les Naturalistes Suédois donnent ce nom à une pierre de roche composée, comme graniteuse, où le mica abonde; nous en avons qui contiennent aussi du talc.

NOSTOCH. Espece de fucus terrestre. *Voyez à l'article* MOUSSE.

NOTOPEDE. *Voyez* TAUPIN.

NOYAUX, *nuclei aut metroliti.* Communément on donne ce nom aux empreintes intérieures & solides des coquillages: la matiere qui compose ces noyaux varie beaucoup: elle provient ordinairement des mêmes couches qui forment les lits des pierres où ces fossiles étoient enfermés; elle s'est insinuée sous la forme d'une vase liquide dans la cavité de la coquille, & s'est endurcie & moulée à mesure que l'eau s'en retiroit: il n'est pas toujours possible de bien déterminer à quelle sorte de coquille tel noyau peut se rapporter, cette empreinte ne pouvant porter le caractere que la plupart des coquilles ont extérieurement, & qui souvent en fait la différence spécifique.

On dit aussi noyaux d'amande, de pêche, de cerise, de prune, d'abricot, &c. Le *noyau*, *ossiculum*, est la partie dure des fruits qui contient un corps tendre & bon à manger, auquel on a donné le nom d'amande.

Enfin on appelle noyau la partie la plus dure qui se trouve au centre de certains cailloux.

NOYER, *nux juglans.* Le noyer est une arbre qui devient très-beau, agréable par son feuillage, & qui est d'une très-grande utilité, tant par ses fruits que par son bois.

Il y a plusieurs especes de noyers qui different soit par leurs fruits, soit par leurs feuilles. On distingue le noyer ordinaire, dit aussi *noyer royal:* le noyer à gros fruits, dit *noix de jauge;* ses noix sont extrêmement grosses, mais elles ne sont jamais bien pleines, & ont peu de saveur: il y a une espece de noyer à fruit tendre, un autre à feuilles découpées: le noyer qui donne ses fruits deux fois l'année: le noyer de la Louisiane, dont le fruit a la figure d'une noix muscade, & que l'on nomme *pacane;* & quelques autres especes du Canada, même celle d'Europe qu'on nomme en France *noyer de la S. Jean*, & que *Carlowiz* & *Valvassor* ont décrit ne fructifier qu'à la S. Jean; c'est le *nux fructu serotino* des Auteurs.

Comme les noyers se multiplient de semence, il se forme beaucoup de variétés dans ces arbres.

Les noyers portent sur les mêmes pieds des fleurs mâles & des fleurs femelles.

femelles. Les fleurs mâles forment des chatons; cette pouffiere fécondante des chatons paffe pour être bonne dans la dyffenterie. Les fleurs femelles font affemblées deux ou trois enfemble. Aux fleurs fuccedent les fruits qui font couverts d'une écorce charnue, verte, acerbe & un peu amere, que l'on nomme *brou de noix*, qui recouvre une écale ou coque ligneufe qui renferme une amande divifée en quatre lobes. Prefque tous les noyers ont les feuilles conjuguées & attachées fur une côte terminée par une feuille impaire; elles ont une bonne odeur.

Les noyers fe plaifent le long des chemins, dans les vignes, le long des terres labourées, fur les collines & dans les gorges des montagnes à l'expofition du Nord & du Levant. Leurs racines pénetrent dans du tuf, dans de la craie, lieux où aucun arbre ne jetteroit des racines, fi on en excepte la vigne. On doit avoir foin de labourer la terre au pied des noyers réunis en quinconce, fi on ne veut point les voir périr. On prétend que les cendres font le meilleur & le feul engrais qui convienne aux noyers. Il faut cependant avertir les Economes ruftiques qu'on ne doit point planter de noyers dans les vignes, ni dans les terres labourées, leur ombrage leur eft pernicieux; les graines ne mûriffent point fous leur ombre: ajoutons que les racines des noyers s'étendant à plus de fix toifes dans les terrains cultivés & fumés, elles dérobent la nourriture aux ceps de la vigne, qui languit & ne produit rien.

Les noyers ne fe multiplient ordinairement que par femences ou noix, quoique quelques perfonnes difent avoir réuffi avec fuccès à les greffer. Cet arbre commence à donner quelques fruits au bout de fept ans de femence, & il eft à fa perfection lorfqu'il eft âgé d'environ foixante ans. Si l'on fait une incifion à fon tronc, il en fort une liqueur abondante qui peut fervir de boiffon.

Les noix different par la groffeur, la figure, la dureté & le goût: il y en a une efpece dont l'amande eft amere. Les noix font très-bonnes à manger quand elles approchent de leur maturité, on les nomme alors *cerneaux*. Les noix que l'on garde pour l'hiver, acquierent un peu d'acreté ou de rancidité en féchant; mais en les mettant tremper quelques jours dans l'eau, l'amande fe gonfle, on peut la dépouiller de fa peau, & alors elle eft affez douce. On confit les noix vertes, foit avec leur brou, foit fans brou. On fait avec les noix feches & pelées une efpece de conferve brûlée affez agréable, que l'on nomme *nouga*. On emploie les noix vertes pour faire un ratafia de fanté très-ftomachique. Pour cela

on les dépouille de leur brou & on les grille au ſucre. Quelquefois on fait infuſer les noix vertes entieres dans de l'eau-de-vie & du ſucre ; c'eſt encore un ratafia très-uſité & connu ſous le nom de *brou de noix*. Les noix vertes n'ont d'autre emploi médicinal que d'être un des ingrédiens de l'eau appellée l'*eau de trois noix*. M. *Baron*, dans ſes Notes ſur *Lémery*, prétend qu'au lieu de noix il vaudroit mieux n'employer que des fleurs de noyer, & ne les diſtiller qu'une fois.

Le plus grand uſage que l'on fait des noix ſeches & pilées ſous la meule, eſt d'en retirer par expreſſion une premiere huile, que quelques perſonnes préferent au beurre & à l'huile d'olive, pour faire des fritures : cette huile en vieilliſſant acquiert de la vertu ; elle devient propre à entrer dans pluſieurs emplâtres, dans les cataplaſmes contre l'eſquinancie, dans les lavemens adouciſſans. On prend enſuite la pâte qui reſte après avoir exprimé cette huile, on la met dans de grandes chaudieres de fer ſur un feu lent ; lorſque cette pâte eſt brûlante, on la met auſſi-tôt dans des toiles & on la porte au preſſoir ; par ce moyen on en retire une ſeconde huile, qui a une odeur déſagréable, mais qui eſt bonne à brûler, pour faire du ſavon, & excellente pour les groſſes peintures, ſur-tout quand on a ſoin de la mêler avec de la litharge : cette huile a la propriété de faire ſécher plus promptement les couleurs. L'huile de noix mêlée avec de l'eſſence de térébenthine eſt propre à faire un vernis gras, qui eſt aſſez beau & qu'on peut appliquer ſur les ouvrages de menuiſerie.

La décoction des feuilles de noyer dans de l'eau ſimple, déterge les ulceres, ſur-tout en y ajoutant un peu de ſucre. Elle eſt très-efficace (ſans ſucre) pour détruire les fourmis qui gâtent les arbres & les prairies. *Voyez la maniere d'en faire uſage à l'article* FOURMI. On prétend qu'un cheval qui a été bouchonné ou épongé avec la décoction de feuilles de noyer, n'eſt point tourmenté de mouches pendant la journée, parce que cette amertume empêche les mouches de s'y attacher. On a dit que l'ombre de cet arbre étoit fatale aux animaux ; l'expérience, dit-on, fait voir que le mal de tête ſurvient à quelques perſonnes qui ſe couchent ſous les noyers pour s'y repoſer & y dormir ; ce qui n'eſt pas cauſé par l'ombre, mais par les exhalaiſons qui ſortent de ſes feuilles, & qui ſont contraires à quelques cerveaux. Si cette ombre pouvoit cauſer quelque incommodité, cela pourroit peut-être arriver à des perſonnes qui, par la ſuite d'un exercice violent ayant extrêmement chaud, ſe

mettroient sous son feuillage, & dont la transpiration se trouveroit arrêtée par la trop grande fraîcheur de la place.

On fait usage en médecine de toutes les parties du noyer. Cet arbre est très-précieux pour les Arts. Les Teinturiers en emploient les racines, l'écorce, sur-tout celle des racines, les feuilles & le brou pour faire des teintures en fauve ou de couleur de café ou de noisette très-solides; les étoffes même que l'on teint avec ces substances, n'ont pas besoin d'être alunées. La décoction du brou de noix est spécifique contre les punaises & le venin des animaux; les coquilles & les zestes de ce fruit sont sudorifiques & utiles aux personnes qui ont une constipation de ventre habituelle; les noix confites sont fort prolifiques & corrigent la mauvaise haleine; elles sont estimées pour fortifier l'estomac & arrêter les vomissemens qui viennent de la foiblesse de ce viscere. Les Menuisiers & les Tourneurs font avec le brou pourri dans l'eau une teinture qui donne aux bois blancs une belle couleur de noyer. Le bois de noyer est liant, assez plein, facile à travailler; on en fabrique les meilleurs sabots. Il est recherché par les Sculpteurs, les Ebénistes, les Armuriers, les Tourneurs, &c. & c'est un des meilleurs bois de l'Europe pour faire toutes sortes de meubles, il n'est pas sujet à la vermoulure. M. *Bourgeois* dit que c'est sur-tout de la racine de noyer que les Ebénistes & les Tabletiers se servent pour faire de beaux meubles de chambre, comme tables, commodes, tablettes, armoires. On scie ces racines en travers & en lames minces d'un quart de pouce, pour en faire des placages qui représentent le marbre & toute sorte de ramages. Ces racines sont si fort recherchées en Angleterre où les noyers sont rares, qu'on en transporte par eau depuis la Suisse.

Les noyers de la Virginie & ceux de la Louisiane, dit M. *Duhamel*, ont leur bois plus coloré que le nôtre; il est quelquefois presque noir, mais ses pores sont fort larges: ce sont de fort beaux arbres; leurs feuilles sont très-longues, & quelquefois chargées d'onze folioles. Mais le fruit des noix noires n'est bon qu'en cerneaux, parce qu'étant mûres, les cloisons intérieures sont trop dures; cependant les Naturels du pays en font une espece de pain: voici leur méthode. Ils écrasent les noix avec des maillets, & ils lavent cette pâte dans quantité d'eau: le bois surnage avec une portion d'huile, à mesure qu'ils remuent la pâte avec les mains, & il se précipite au fond une espece de farine: c'est celle dont ils font usage. Il n'y a que la *noix pacarie* ou de pacane

qui soit fort bonne, non-seulement parce que son écorce n'est pas fort dure, mais encore parce que son amande participe un peu du goût de la noisette. En Canada il y a une espece de noyer qui fournit, quoiqu'en petite quantité, une liqueur aussi épaisse & aussi sucrée qu'un sirop; mais cette liqueur est moins agréable que celle de l'érable.

Il croît sur le tronc du noyer un champignon ou une substance spongieuse, de la consistance du cuir, dont les Anciens se servoient comme de cautere : ils l'appliquoient d'un bout sur la peau & mettoient le feu à l'autre bout, & le laissoient ainsi brûler jusqu'à ce qu'il fût réduit en cendres. Les Turcs employoient de la même maniere le sarment de vigne, &c.

NUAGES ou NUÉES, *nubes.* Un amas de vapeurs humides qui sont suspendues dans l'air supérieur, ou qui sont mues par le vent, produit les nuages : ainsi les nuées sont formées par l'évaporation des eaux, tant stagnantes que coulantes, & notamment par celles de la mer. Elles ne se forment point lorsqu'il pleut ; au contraire, elles se détruisent; mais dès qu'il fait beau temps, c'est-à-dire quand la lumiere du soleil, qui doit éclairer notre atmosphere, n'est point affoiblie par l'interposition des nuages, alors l'évaporation des eaux a lieu, & ces vapeurs humides montent avec la fumée des cheminées en colonnes, en trompes, &c. jusques dans une certaine région de l'air, dont elles égalent la pesanteur, & où elles paroissent flotter & nager sous la forme de nuages d'abord légers, ensuite plus épais, enfin noirâtres : c'est alors qu'ils absorbent la lumiere, obscurcissent l'air d'autant plus, qu'ils sont plus amassés & arrêtés ensemble ; mais dans tous les temps, ils sont le jouet des vents qui agitent l'air ; ils leur font prendre différentes formes & en augmentant la grandeur, c'est-à-dire la longueur & le diametre, les dispersent de telle maniere qu'ils disparoissent entiérement. Le vent fait quelquefois avancer les nuées avec tant de rapidité, qu'elles font deux à trois lieues en une heure. C'est quand les nuages sont trop épais, ou que la colonne d'air qui les soutient est trop foulée, qu'il tonne, ou qu'il fait une violente tempête de vents, que le cours, l'amas, le choc & la séparation des nuages a lieu, & qu'ils se résolvent en gouttes plus ou moins grosses, ce qui produit les différentes *pluies.* Voyez ce mot, celui de MER, & celui des EAUX DU CIEL, à l'article EAUX.

Il y a des nuages qui paroissent rouges au lever & coucher du soleil,

& d'autres qui se trouvent plus proche de l'horizon paroissent violets & deviennent bientôt après de couleur bleue. Ces couleurs dépendent de la lumiere qui pénetre dans les globules de vapeur transparente, & qui venant à réfléchir, sort par un autre côté & se sépare en ses couleurs, dont le rouge vient d'abord frapper notre vue, ensuite la violette, puis la bleue, suivant la différente hauteur du soleil. Ces couleurs se forment à-peu-près de la même maniere que celle de l'arc-en-ciel. *Voyez ce mot.*

Tous les Voyageurs Physiciens s'apperçoivent facilement de la formation des nuages ; il suffit de contempler dans un lointain le lieu où se rendent les brouillards des rivieres, de la mer, & les vapeurs qui sortent des cheminées d'une grande Ville. Dans les pays de montagnes on voit les nuages se former, comme si les montagnes rendoient de la fumée. Ces nuages naissent, montent, se réunissent, s'étendent & occupent bientôt tout l'horizon. On a éprouvé mille fois que les nuages, même les plus épais que l'on a vu du pied des montagnes s'accrocher au sommet, & que l'on a ensuite traversés pour arriver au haut, ne sont que des brouillards semblables à ceux qui s'abaissent de temps en temps sur les plaines. On voit quelquefois des nuages qui sont suspendus les uns au-dessus des autres, & qui paroissent fort distincts & très-éloignés les uns des autres, ce qui dépend sur-tout de la différence de leur pesanteur spécifique qui les tient en équilibre avec un air plus ou moins dense. Ces différens nuages plus ou moins élevés, prennent souvent différentes routes, sans se mêler ensemble ; ils sont aussi de différentes figures, & quand ceux de même élevation se réunissent, c'est toujours par leurs bases qu'ils se confondent. Selon l'élevation ou la région qu'habitent les nuages, l'eau qui en distille est souvent congelée avant que de parvenir sur notre sol. *Voyez aux mots* GRÊLE & NEIGE. Au reste les nuages, d'où tombent la grêle, ne sont jamais plus élevés, dit *Kepler*, que d'un quart de mille, c'est-à-dire, cinq mille pieds du Rhin. *Fromond*, dans sa Météorologie, prétend qu'un nuage de pluie est rarement placé plus haut qu'à cinq cents pas ou à deux mille cinq cents pieds de la terre. Ceux qui sont blanchâtres, peu opaques, & qui réfléchissent encore la lumiere du soleil, sont élevés d'environ demi-lieue : ainsi l'usage des nuages est, 1°. de soutenir & de contenir la matiere dont la pluie est formée ; 2°. de défendre la terre contre la trop grande & trop longue ardeur du soleil qui la

pourroit deſſécher. 3°. Enfin d'être une des principales cauſes des vents libres qui ſoufflent de toutes parts, & ſont d'une très-grande utilité.

NUIT, *nox*. Nom donné à cet état de ténebres oppoſé à la clarté, à la lumiere du jour, qui ne commence qu'à la fin du crépuſcule, & qui dure tant que le ſoleil eſt ſous l'horiſon. *Voyez* JOUR. Sous l'Equateur les nuits ſont égales au jour ; ſous le Pôle la nuit dure la moitié de l'année. Le jour des équinoxes, les nuits ſont égales aux jours dans tous les climats de la terre. Dans l'hémiſphere Septentrional que nous habitons, les nuits ſont plus grandes que les jours, depuis l'équinoxe d'automne juſqu'à celui du printems ; & les nuits ſont plus courtes que les jours, depuis l'équinoxe du printems juſqu'à celui d'automne. Les plus grandes nuits de l'hémiſphere Septentrional arrivent au ſolſtice d'hiver, & les plus courtes au ſolſtice d'été ; c'eſt le contraire dans l'hémiſphere Méridional.

NUMISMALES. On donne ce nom aux pierres *frumentaires* ou *nummulaires*, & notamment aux *pierres lenticulaires*. Voyez ce mot & l'article PIERRE NUMISMALES.

NUMMULAIRE, ou MONNOYERE, ou HERBE AUX ECUS, ou HERBE A CENT MAUX, *nummularia aut centi-morbia, aut lyſimachia, humi fuſa, folio rotundiore, flore luteo*, Tournefort. C'eſt une plante qui croît très-communément à la campagne dans des lieux humides, le long des foſſés & des chemins, & proche des ruiſſeaux. Sa racine eſt traçante, menue : elle pouſſe pluſieurs tiges longues, grêles, anguleuſes, rampantes à terre, portant des feuilles oppoſées deux à deux, larges d'un doigt, arrondies & un peu crêpées, vertes, jaunâtres, d'un goût fort aſtringent. Ses fleurs ſortent pendant l'été des aiſſelles des feuilles : elles ſont grandes, jaunes, formées en roſette : il leur ſuccede de petits fruits ſphériques, qui contiennent des ſemences fort menues. Cette plante eſt du genre des *lyſymachies*. Voyez CHASSE-BOSSE.

La nummulaire s'étend plus ou moins en grandeur, ſuivant les terres où elle naît ; celle qui ſe trouve dans les jardins eſt plus grande que celle des champs. On doute que cette plante faſſe aucun mal aux moutons, comme le prétendent quelques Payſans : elle eſt aſtringente, anti-ſcorbutique, vulnéraire, excellente pour arrêter toutes ſortes de flux, & pour conſolider les plaies & les ulceres du poumon.

NUTATION. En Botanique, c'eſt la direction de la plante du côté du ſoleil : *voyez cette eſpece de mouvement à l'article* PLANTE : La *nutation* en aſtronomie ſe dit d'une eſpece de mouvement qu'on obſerve dans l'axe de la terre, en vertu duquel il s'incline tantôt plus, tantôt moins à l'écliptique. La nutation de l'axe de la terre vient de la figure de cette planete qui n'eſt pas parfaitement ſphérique, & ſur laquelle l'action du ſoleil, & notamment de la lune eſt un peu différente, ſelon les ſituations où ces deux aſtres ſont par rapport à nous, c'eſt-à-dire que la force de cette action ne paſſe pas toujours exactement par le centre de gravité de la terre, & par conſéquent elle doit produire dans ſon axe un petit mouvement de rotation. *Voyez* TERRE.

NYCTANTES. Cette nouvelle plante Indienne préſentée à la Société Royale de Londres par M. *Jonas Berguès*, Médecin Suédois & Membre de cette Société, porte ſes branches penchées, oppoſées, rondes, les inférieures ſont unies, les ſupérieures ſont velues, rameuſes, & les rejetons que la tige pouſſe ſont oppoſés. Les feuilles ſont oppoſées, en forme de cœur alongé, terminées en pointe, grandes de deux pouces, aiguës, entieres, unies de tous les côtés, nerveuſes, ayant le bord un peu ondulé & d'un beau vert. Les feuilles inférieures ſont plus petites, & celles qui ſont tout-à-fait au bas ſont en forme de cœur ovale & petites. Les fleurs ſont raſſemblées au nombre de cinq ou ſix, diſpoſées en ombelles, ou plutôt en corymbe, & elles ont un pédicule fort court. Le calice ou périanthe eſt d'une ſeule piece, tubulé, à ſix ou ſept diviſions dans ſa partie ſupérieure : ces diviſions ſont en forme d'alênes & velues, la corolle eſt monopétale, le tube cylindrique, cannelé, long d'un pouce & renflé dans le haut, le limbe eſt plane, ſéparé en huit ou neuf diviſions qui ſont ovales, oblongues & aiguës ; les étamines au nombre de deux ſont fort courtes, leur ſommet ou anthere eſt linéaire, obtus, ſillonné de part & d'autre, caché dans le tube de la corolle. Le germe eſt de forme ronde, tronqué, émouſſé, poli, & le ſtile eſt en forme de fils de la longueur des étamines, le ſtigmate eſt gros & fendu en deux.

NYMPHE & CHRYSALIDE, AURÉLIE, FÊVE & NÉCYDALE, ſont des termes dont les anciens Naturaliſtes ſe ſont ſervis indifféremment pour déſigner la forme & l'état mitoyen, par lequel les chenilles, les mouches, & le plus grand nombre des inſectes, paſſent en ſortant de l'état de chenille ou de ver, pour parvenir à celui de mouche ou de

papillon; c'eſt cet état, qu'en matiere de ver à ſoie, on exprime par le mot de *fève ;* mais aujourd'hui le ſens en eſt fixe, comme nous le verrons à la fin de cet article.

La Nature, ſi féconde & ſi variée dans ſes œuvres, n'obſerve point les mêmes lois dans la naiſſance des inſectes, que dans celle des grands animaux. Les grands animaux naiſſent, ou d'un œuf couvé dans le ventre de la mere, ſi nous nous en rapportons au ſentiment d'un grand nombre d'Anatomiſtes, ou d'un œuf couvé hors de ſon ventre; ce qui fait nommer les premiers *vivipares*, & les autres *ovipares. Voyez ces mots.* Dans l'un & l'autre cas, ils ſortent de l'œuf tout parfaits: ils n'ont plus beſoin que de croître. La nature paroît avoir fait de plus grands préparatifs pour les inſectes: elle les fait paſſer (du moins le plus grand nombre des inſectes aîlés que nous connoiſſons) par pluſieurs états, avant de les amener à leur perfection; elle les fait être ſucceſſivement trois eſpeces d'animaux, qui paroiſſent à l'extérieur n'avoir nul rapport l'un à l'autre. Prenons l'exemple du papillon. Il eſt d'abord contenu dans un œuf; mais que ſort-il de cet œuf? Ce n'eſt point un papillon; c'eſt un inſecte que l'on appelle *larve* ou *chenille*, qui rampe, qui broute l'herbe, qui a de fortes mâchoires, un prodigieux eſtomac, grand nombre de jambes, qui file & fait une coque avec beaucoup d'art. Après un certain nombre de jours marqués par la Nature, ce prétendu ver jaune devient malade, mue ou change de forme, & devient ce qu'on appelle *fève* ou *chryſalide*, & *nymphe* dans d'autres inſectes. L'animal ne prend cette forme, qu'après s'être défait de ſa peau, de ſes jambes, de l'enveloppe extérieure de ſa tête, de ſon crâne & de ſes mâchoires, de ſa filiere, de ſon prodigieux eſtomac, & d'une partie de ſes poumons. En quittant cet état de chenille, & les parties qui lui étoient propres, il reparoît couvert d'une membrane dure & ferme, qui l'enveloppe de toutes parts, ſans lui laiſſer la liberté d'aucun de ſes membres; ainſi empaqueté & emmailloté, il paſſe un temps aſſez notable, les uns plus, les autres moins, quelques-uns juſqu'à plus d'un an, ſans prendre aucun aliment, & la plupart dans une inaction totale. Pendant cette eſpece de léthargie, il ſe fait une tranſpiration inſenſible des humeurs ſuperflues, qui fait prendre de la ſolidité aux parties intérieures de la chryſalide; & enfin, de ce corps mitoyen entre un animal vivant & un animal mort, il en ſort un animal qui n'a plus rien de la forme du premier. Le premier rampoit; celui-ci vole: le premier broutoit

broutoit l'herbe, ſe traînoit lourdement ſur la terre; celui-ci plus agile, vole leſtement, n'habite plus que la région de l'air, ne vit que de miel, de roſée, & du ſuc qu'il pompe dans les glandes nectariferes des fleurs. La larve avoit des mâchoires pour hacher; le papillon n'a plus qu'une trompe pour ſucer, & ne rend pas d'excrémens ſenſibles : la larve ignoroit parfaitement les plaiſirs de l'amour, elle n'avoit aucune connoiſſance de ſon ſexe, le papillon ſemble n'avoir plus d'autres penſées, & n'être né que pour perpétuer ſon eſpece. Ce changement eſt le dernier que l'inſecte éprouve.

Les anciens Philoſophes ont raiſonné beaucoup ſur ces changemens, & ſouvent aſſez mal : les uns ont pris ces changemens pour des métamorphoſes complettes; les autres ont regardé l'état de *feve* ou *chryſalide*, comme une véritable mort; & le retour de l'animal en papillon, comme une réſurrection parfaite. Rien de plus contraire à la vérité & même à la raiſon, que ces divers ſentimens. Le ver à ſoie, dans quelque temps qu'on le prenne, ſoit chenille, ſoit feve, ſoit papillon, n'a jamais ceſſé de vivre, ni d'être le même animal; la ſeule différence qu'on peut remarquer dans ſes différens états, eſt qu'il avoit, étant chenille, des parties qui devoient être inutiles au papillon : elles ſe ſont deſſéchées & détruites, lorſque le ver a pris la forme de feve ou chryſalide. D'autres parties néceſſaires au papillon, comme les aîles, la trompe, les parties de la génération étant inutiles au ver, n'ont commencé à ſe développer que lorſque le temps d'en faire uſage s'eſt approché. Cette merveille, que la nature opere dans les inſectes, arrive auſſi en nous. Combien de parties deviennent inutiles à un enfant qui vient de naître? Le *thymus*, le *trou ovale*, le *cordon ombilical*, & bien d'autres, s'anéantiſſent après la naiſſance; d'autres, qui étoient inconnues à la premiere enfance, ſe développent avec l'âge. Cet échange de parties ſe fait en bien plus grand nombre, & dans un temps plus court dans les inſectes, ce qui le rend plus remarquable : c'eſt auſſi ce qui a donné lieu à quelques Auteurs de regarder le ver à ſoie comme un animal différent de ſon papillon, de penſer que le papillon eſt un fœtus nourri & élevé dans le corps du ver. Il eſt aiſé de démontrer le contraire. Un fœtus peut périr dans le ventre de la mere, ſans qu'il en arrive d'accident à la mere, parce que le fœtus & la mere ſont deux animaux complets, qui ont ſéparément les parties néceſſaires à la vie. Il n'en eſt pas de même du ver à ſoie & du papillon. Que l'on ouvre un ver à ſoie,

lorsqu'il est dans l'état de ver, on lui trouvera distinctement un cœur ou une longue artere qui en fait l'office, une moëlle épiniere, un cerveau, un grand nombre de muscles, & des ouvertures qui tiennent lieu de poumon. Que l'on ouvre un semblable animal étant chrysalide, étant papillon, on retrouvera toujours ces mêmes parties. Ces parties essentielles à la vie & au mouvement, sont uniques dans le ver à soie, qui paroît successivement sous trois formes différentes, quoiqu'il ne soit toujours que le même animal, puisque les parties qui constituent la vie sont toujours les mêmes.

A tout instant l'Histoire Naturelle nous présente de semblables merveilles, qui toutes réfléchissent la puissance du Créateur. La chrysalide, ainsi nommée à cause de sa couleur d'or, ou feve à cause de sa forme, sont deux termes sous lesquels est connu l'état d'un ver qui, après avoir quitté sa peau de larve, paroît enveloppé d'une membrane nouvelle ordinairement lissée & quelquefois velue, qui se desseche, devient solide & forme une espece de boîte angulaire ou arrondie, dans laquelle il est incrusté; le ver à soie & toutes les chenilles se mettent en *chrysalides*. On ne connoît point de coques angulaires qui ne donnent des papillons diurnes; & on n'en connoît peu d'arrondies qui ne produisent des *phalenes*. *Voyez ce mot & l'article* PAPILLON. On appelle *nymphe* l'état des insectes qui s'enveloppent d'une membrane transparente, très-fine, flexible & qui laisse voir la figure du futur insecte toute formée. Toutes les mouches passent par cet état, où elles ne laissent pas d'aller & venir quelquefois, & de prendre de la nourriture. Parmi les chrysalides ou feves, celles qui n'ont point de mouvement progressif, sont autant de coques soyeuses ou nues, cachées sous des feuilles ou dans des creux d'arbres, ou dans des trous en terre; parmi celles-ci quelques-unes ressemblent à de petits lingots d'or. Ce sont les véritables aurélies, sur-tout les insectes, tels que les larves des cousins, des tipules, &c. qui naissent dans l'eau.

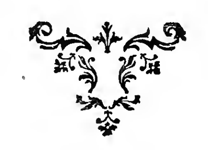
M. *de Réaumur* a cherché d'où pouvoit venir aux chrysalides cet or qui les couvre quelquefois avec profusion; & il a découvert qu'une peau brune très-fine couvre une autre peau lisse, polie, d'un blanc très-clair; la couleur de cette derniere peau mêlée à celle de la peau supérieure, nous fait voir de l'or où il n'y en a pas : c'est ainsi encore que les écailles de plusieurs poissons paroissent dorées. C'est un effet produit par la réflexion de la lumiere. Ainsi la différence entre les *feves*, les

nymphes, les *chryſalides* ou *aurélies*, conſiſte dans leur forme, dans la tranſparence du voile qui les couvre ou ſon opacité, dans leur inaction ou leur mouvement. La pellicule membraneuſe qui les couvre eſt une toile derriere laquelle l'inſecte rampant change d'habit. La toile ſe briſe. L'acteur paroît avec un appareil éclatant, & vient jouer un nouveau rôle ſur le théâtre de l'Univers. Il faut obſerver que la plupart des chryſalides, nymphes, &c. réſiſtent aux vapeurs les plus pernicieuſes; celle du ſoufre ne les détruit pas abſolument: la privation de l'air par le moyen de la machine pneumatique ſembleroit indiquer qu'elles n'ont pas beſoin de reſpirer; mais ſi on les plonge dans l'huile d'olive, elles périſſent, ſigne certain du beſoin de l'air.

Pour avoir une idée plus complette de la vie & des mœurs des inſectes, *voyez les articles* INSECTE & CHRYSALIDE.

Nymphe, ſelon M. *Pluche*, ſignifie *jeune mariée*, parce que c'eſt dans cet état que l'inſecte prend ſes plus beaux atours, & la derniere forme ſous laquelle il doit paroître pour multiplier ſon eſpece par la génération.

NYMPHES. En Anatomie, le mot *nymphes*, *nymphæ*, ſignifie deux eſpeces de crêtes ſpongieuſes, ſenſibles au toucher, d'un rouge vermeil & fermes dans les jeunes filles, une de chaque côté, qui deſcendent en groſſiſſant juſques vers le milieu de la vulve. Elles ne ſont ni de même longueur dans tous les ſujets, ni toujours de même groſſeur l'une que l'autre: elles s'alongent tellement dans quelques femmes, ſur-tout en Afrique, qu'on eſt obligé de les couper, autrement elles incommoderoient en s'aſſeyant, en marchant, & même dans l'acte vénérien. L'exciſion des nymphes a lieu en Orient ſous le nom de *circonciſion. Voyez cet article au mot* HOMME.





O.

OAILLE. *Voyez à l'article* PHOLADE.

OBIER ou AUBIER ou OPIER, *opulus.* C'est un arbrisseau qui se trouve en Europe & dans l'Amérique Septentrionale, & dont il y a plusieurs especes : l'une assez jolie, qui croît dans les haies ; & l'autre que l'on cultive dans les jardins. Les rameaux de la premiere espece sont fragiles, & remplis d'une moëlle blanche comme le sirop. Ses feuilles sont découpées en trois lobes. Ses fleurs sont blanches, odorantes, disposées en parasol ; mais de deux sortes. Celles de la circonférence sont plus grandes que les autres : elles sont découpées en rosettes à cinq quartiers inégaux, & sont stériles ; les fleurs plus petites qui sont au centre, sont en godets, découpées aussi en cinq quartiers, & contenant le même nombre d'étamines. Celles-ci sont hermaphrodites : on voit succéder à ces fleurs des baies molles, assez semblables à celles du sureau, mais plus grandes & rouges. Elles sont vomitives & purgatives ; souvent cet obier s'appelle le *sureau d'eau.* L'obier du Canada est le *pemina.*

L'arbrisseau que l'on cultive pour faire des bosquets, &c. ne differe du précédent que par ses fleurs, qui étant blanches ou quelquefois purpurines & ramassées en un globe épais, font un coup-d'œil charmant : toutes les fleurs en sont stériles. On donne à cet arbrisseau divers noms, tels que ceux de *rose-gueldre*, ou *pelote de neige* (c'est l'obier à fleurs doubles), ou *pain blanc* ou *caillebote.* Cet arbrisseau s'éleve à douze ou quinze pieds, & se multiplie facilement par marcottes ou par drageons enracinés. Il se plaît de préférence dans les lieux humides & gras : il fleurit en Mai ; ses fruits mûrissent à la fin de Septembre, mais ils ne sont bons qu'après l'hiver. Ils restent long-temps sur l'arbre après la chûte des feuilles. Les oiseaux sont fort friands des baies de l'obier ; ainsi il est propre à être planté dans les remises : on met ses fleurs dans les appartemens pour le plaisir de la vue & de l'odorat. La rose-gueldre dont les fleurs sont ramassées en rond, produit un effet des plus agréables dans les parterres.

OBIER ou AUBIER, est la couche ligneuse qui se trouve immédiatement sous l'écorce du tronc des arbres. *Voyez au mot* ARBRE.

OBLETIA. M. *le Monnier* a appellé ainsi un genre de plante, du nom de M. *Oblet* Botaniste François, qui a enrichi le *Jardin Royal des Plantes* d'une quantité de semences qu'il a rapportées de Cayenne & de l'Isle de France. On a démontré cette année (1771) dans le Jardin Royal une plante de ce genre sous la dénomination de *Verbenna Americana tubo flore longissimo*. Le Professeur en a reçu la graine, il y a trois ans, de l'Amérique Septentrionale, dans des terres de *miclos*.

L'*obletia* est une plante vivace qui se conserve ici l'hiver dans l'orangerie; elle réunit à la beauté l'avantage d'être en fleur une très-grande partie de l'année. La fleur est de couleur pourpre, & a quatre étamines : les semences sont brunes, les feuilles sont en forme de cœur & opposées; la tige qui est haute de deux ou trois pieds, est rougeâtre, quadrangulaire, très-velue : la racine est blanchâtre, fibreuse & chevelue.

OBSIDIENNE. *Voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

OCÉAN. C'est cette immense étendue de mer qui embrasse les grands continens du globe que nous habitons. L'océan ne comprend pas en général toutes les mers, comme toutes celles qui sont resserrées & enfermées dans de certains espaces de terres. *Voyez au mot* MER.

OCELOT. Animal du nouveau monde, d'un naturel féroce & carnassier, & qui ressemble assez pour la figure au *jaguar* & au *couguar*. Voyez ces mots. Le mâle, dans cette espece de quadrupede, est de tous les animaux tigrés celui dont la robe est la plus belle & la plus élégamment variée. On y voit beaucoup de fleurs & d'ornemens qui manquent à celle de la femelle, dont les couleurs sont en général moins vives. On a vu en 1764 deux de ces jeunes animaux à Paris à la foire S. Ovide : ils avoient été apportés des terres voisines de Carthagene. A trois mois ces ingrats furent déjà assez forts & assez cruels pour tuer & sucer une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice ; ils lui déchirerent la tête, & sucerent jusqu'à la derniere goutte de sang.

Ces animaux arrivés à leur grandeur naturelle, peuvent avoir deux pieds & demi de haut, sur quatre pieds de longueur : ils sont plus altérés de sang qu'avides de chair ; c'est pourquoi ils font beaucoup de meurtres pour se rassasier ou étancher leur soif ardente. Ils grimpent sur les arbres, d'où ils épient les animaux & fondent sur eux ; ils sont cependant timides ; & lorsqu'ils sont poursuivis par des chiens, ils se sauvent en grimpant promptement aux arbres les plus voisins.

Parmi ces animaux le mâle prend ſur la femelle un empire bien décidé, il n'a aucun égard pour elle ; celle-ci tremblante n'oſe point toucher à ce qu'on leur donne à manger, que le mâle, brute & ſauvage, ne ſoit tout-à-fait répu, & ait raſſaſié ſon appétit vorace : elle attend même patiemment que le mâle daigne lui jeter quelques morceaux dont il ne ſe ſoucie plus. Je ſuis humilié de connoître des hommes qui ont les mœurs de l'ocelot.....

OCHRE, *ochrus folio integro capreolos emittente.* Plante qui croît dans les champs des pays chauds, entre les blés. Sa racine eſt fibreuſe, & pouſſe des tiges qui ne reſſemblent pas mal à celles de la geſſe. Ses feuilles ſont oblongues, les unes ſimples, les autres compoſées d'autres feuilles rangées par paires, & terminées par des vrilles. De l'aiſſelle des feuilles naiſſent des fleurs légumineuſes, blanches & ſuccédées de fruits en gouſſes ou coſſes, leſquelles contiennent cinq ou ſix graines arrondies, de couleur d'ochre obſcure. Cette plante eſt eſtimée réſolutive.

OCHRES, *ochræ*, *terræ metallicæ*, ſont des terres plus ou moins mêlangées, graſſes, peſantes, qui ont de la ſaveur & une couleur dont l'intenſité s'augmente par l'action du feu ; quelquefois, mais rarement, elles y entrent en fuſion, & donnent un culot demi-métallique ou métallique : propriétés qui font regarder les ochres comme terres métalliques. Effectivement on en tire facilement le métal en y joignant une matiere inflammable qui lui rend le phlogiſtique qu'il avoit perdu.

Wallerius dit qu'il n'y a que les métaux qui peuvent être diſſous par l'eau qui donnent des ochres chacun ſelon leur eſpece, c'eſt par la même raiſon, dit-il, qu'il y a différens vitriols.

L'ochre n'eſt point un métal proprement dit, mais une décompoſition, une terre métallique, qui ſe ſépare du vitriol après qu'il a été diſſous dans l'eau, & ſe précipite : elle eſt d'une conſiſtance terreuſe, & l'origine en eſt probablement dûe à la décompoſition des pyrites ſulfureuſes, martiales, &c. d'autant plus que quantité d'ochres de Suede en ſont encore chargées. Parmi les ochres, il y en a d'une conſiſtance pulvérulente ; & d'autres qui ſont par croûtes, placées dans la terre, les unes au deſſus des autres : on les reconnoît par la couleur qu'elles tiennent des métaux dont elles ſont formées ; par leur poids qui ſurpaſſe celui des terres ordinaires, & par leur réduction. On trouve les ochres dans la plupart des ſources minérales ; ce ſont ces ſubſtances qui en

alterent la tranſparence, & qui enſuite ſe dépoſent au fond des couloirs ou des baſſins ſous la forme d'une rouille. On rencontre encore l'ochre dans les terres bolaires, dans quelques marnes. Voici les différentes ſortes d'ochres.

L'*ochre de zinc* eſt une *terre calaminaire*, qui contient du *zinc*, & communément du *fer*. Voyez *les mots* ZINC *&* PIERRE CALAMINAIRE.

L'*ochre de cuivre* eſt un cuivre diſſous & précipité dans l'intérieur de la terre. Selon le degré de couleur de cette ſubſtance, on lui donne différens noms : celle qu'on appelle *vert de montagne*, *terre verte*, *terre de vérone* ou *ochre verte*, eſt ou en pouſſiere, ou en morceaux ſolides de couleur verte, brunâtre, graſſe au toucher comme de la glaiſe, & contenant très-peu de terre métallique. La *terre* ou *cendre bleue de montagne* eſt auſſi une ochre de cuivre : elle ſe trouve en Auvergne en petits grains poreux & friables. La *terre mêlée de bleu & de vert* participe du fer & du cuivre, & a pour matrice ordinaire une terre argilleuſe, mêlée d'un guhr de craie. L'ardoiſe ou la pierre ſchiſteuſe, qui eſt devenue une mine de cuivre, telle que celle qu'on trouve en Allemagne, doit ce métal à la décompoſition d'un vitriol de cuivre.

L'*ochre de fer* eſt effectivement une terre ferrugineuſe, précipitée, qui n'eſt minéraliſée, ni par le ſoufre, ni par l'arſenic; & qui de jaune ou de brune qu'elle eſt ordinairement, devient rouge au feu, comme l'argile à brique; enfin qui peut, à l'aide d'un phlogiſtique, produire une petite quantité de fer caſſant à chaud.

L'*ochre jaune* eſt d'une conſiſtance peu ferme, friable : elle a la proprieté de tacher les mains. Il s'en trouve des minieres dans le Berry, dont les lits ou couches ont depuis cinquante, cent, juſqu'à deux cents pieds de profondeur, & de l'épaiſſeur de quatre juſqu'à huit pouces : au-deſſus eſt un lit de ſablon blanc, au-deſſous une couche de terre argileuſe, d'un jaune plus ou moins foncé ; on l'appelle dans le commerce *terre jaune*, *jaune de montagne* & *ochre jaune ;* on s'en ſert en peinture.

On trouve auſſi dans les boutiques, ſous le nom de *terre* ou *jaune de Naples*, *giallolino*, une autre ſubſtance peſante, quoique poreuſe, également utile en peinture. On eſt encore incertain ſi ſon origine eſt due aux volcans, ou ſi c'eſt un tuf ochreux, jaunâtre, formé, ſoit par précipitation, ſoit par dépôt ; ou ſi c'eſt une précipitation de l'art, au moyen de l'antimoine ; ou une terre colorée par une ſorte de coction de gaude.

L'*ochre brune* n'eſt que le jaune de montagne altéré par une couleur étrangere : elle reſſemble tantôt à *l'ochre de rue des Peintres*, laquelle n'eſt que la terre jaune calcinée ou colorée en jaune ſafrané ; & tantôt à la *terre cimolée* ou *moulard des Couteliers*. Voyez ces mots.

L'*ochre rouge naturelle* ou *rouge de montagne*, eſt d'une couleur plus ou moins foncée, & acquiert encore de l'intenſité au feu : elle eſt friable ; on l'emploie, ainſi que le *jaune de montagne*, dans la groſſe peinture à l'huile & en détrempe pour mettre les planchers en couleur. On nomme *rouge d'Inde* ou *d'Eſpagne*, l'*ochre de Murcie*, eſpece de *rubrique :* il eſt ſec, peu dur : on s'en ſervoit autrefois pour rougir les talons des ſouliers ; c'eſt le *brun rouge*, dont les Frotteurs ſe ſervent en France. On en envoie une autre eſpece d'Angleterre, qui a été plus calcinée par la nature ou par l'art ; les Ouvriers l'appellent *potée de montagne*, ou *rouge-brun* ou *biauty :* on s'en ſert aux mêmes uſages que les précédentes, & pour polir les glaces.

Lorſque ces ſortes d'ochres ſont effervеſcence avec les acides, elles décelent alors un mêlange de craie. La connoiſſance des terres avec leſquelles les ochres ſont mêlées, eſt très-importante.

La *terre d'Ombre*, *terra Ombria*, eſt très-connue par ſon uſage pour les couleurs : elle eſt moins une ſorte d'ochre brunâtre qu'une terre bitumineuſe, ſubtile, légere, abondante en glaiſe & en matiere inflammable qui exhale une odeur fétide de charbon de terre : elle devient blanche par la calcination ; on l'appelle quelquefois *brun de montagne* ou *ochre brune :* celle de Nocera en Ombrie, pays d'Italie, eſt préférée à celle de Salberg en Suede, & à celles des Cevennes en Languedoc.

La *terre de Cologne* eſt d'un brun noirâtre, graſſe au toucher, en poudre ou en maſſe, s'imbibant difficilement d'eau, répandant une odeur bitumineuſe, bien plus fétide & plus déſagréable que la *terre d'Ombre*. On la nomme *terre de Cologne*, parce qu'elle nous vient des environs de cette ville : on en trouve auſſi dans une tourbiere du Duché de Berg. En Saxe on s'en ſert en teinture ; & dans la plupart des pays elle eſt utile en peinture. Ces deux dernieres terres ſont très-bitumineuſes, & contiennent très-peu de terre métallique. On pourroit les ranger dans la claſſe des terres minérales & inflammables. Combien de végétaux qui, en ſe décompoſant, ſe trouvent minéraliſés par certaines eaux, & n'offrent plus qu'une ſubſtance friable & ſemblable

ſemblable à la terre de Cologne, ou à la terre d'Ombre : on rencontre dans quelques terrains tourbeux & marécageux des couches pénétrées d'un ſuc bitumineux, & qui reſſemblent abſolument à la terre de Cologne qui ſeroit d'un beau brun & en maſſes.

Enfin, on trouve ſouvent dans la deuxieme couche de la terre d'étang ou de prairie un tuf d'ochre diſpoſé par lits : ailleurs on rencontre des ochres qui contiennent du charbon, de l'alun, &c. *Gmélin*, dans la *Relation de ſon voyage en Sibérie*, *Vol. II*, *p. 59*, dit avoir trouvé une ochre de plomb mêlée avec de l'argent & de l'or : on doit encore regarder le crayon rouge ou *ſanguine des Peintres*, & quantité de mines limoneuſes, comme une ſorte d'ochre de fer.

Divers Minéralogiſtes regardent auſſi les guhrs des métaux comme des eſpeces d'ochres : mais on n'a que trois ſortes d'ochres qui proviennent des métaux dont on a des vitriols connus ; c'eſt-à-dire, formées de la décompoſition des métaux qui ſe vitrioliſent : ſavoir du *zinc*, du *cuivre* & du *fer*. Selon la nature de la décompoſition, de la précipitation & des mêlanges accidentels, ces terres paroiſſent ſous différentes couleurs. En général, les ochres ſont aſtringentes & deſſicatives.

OCOCOLIN. Les Mexicains donnent ce nom à une eſpece de pic & à une perdrix de montagne de leur pays.

Le *pic ococolin* eſt d'un plumage magnifique, d'un noir d'ébene, varié çà & là d'un bleu céleſte & éclatant ; le bout de ſes plumes eſt coloré du même bleu ; ſa gorge eſt d'un pourpre très-vif ; ſon ventre & ſes cuiſſes ſont d'un bleu mourant : on l'apporte du Mexique & des forêts de Tetzcocanara au Bréſil.

La *perdrix ococolin* habite les montagnes du Mexique : elle eſt de la taille de notre corbeau, & porte ſur la tête une longue & belle crête ; ſon bec eſt rougeâtre ; ſes yeux ſont brillants & défendus par des paupieres d'un rouge de ſang ; le plumage du corps eſt d'un brillant d'or mêlé de bleu & de vert : les aîles ſont peintes d'un pourpre clair, le bout des groſſes plumes eſt noirâtre, ſes pieds ſont courts, gros, & ſes doigts garnis de forts ongles. La perdrix ococolin nous paroît être une eſpece de *faiſan*. Voyez ce mot.

L'*ococolin* d'Europe eſt notre *perdrix de montagne*. Voyez ce mot.

OCOSOL ou OCOSCOL. *Voyez à l'article* STYRAX.

OCOZOALT, c'eſt une eſpece de ſerpent à ſonnettes, qui ſe trouve

au Mexique dans la Province de Tlaſcala, & dont la morſure eſt mortelle : il a autant de ſonnettes au bout de la queue qu'il a d'années ; il les fait mouvoir violemment & ſonner fort : il a deux dents courbées dans la mâchoire ſupérieure qui communiquent ſon venin : ceux qui ſont bleſſés de ce ſerpent, meurent en vingt-quatre heures avec de grandes douleurs : tout leur corps ſe fend, dit-on, en petites crevaſſes : les Sauvages mangent ſa chair, & les Médecins ſe ſervent de ſes dents & de ſa graiſſe. *Voyez l'article* SERPENT A SONNETTES *& le mot* BOICININGUA.

ODONTOPÊTRES, ou ODONTOLITES, ou OPHIODONTES. Voyez *Gloſſopétres.*

ŒDICNEMON. Nom que l'on donne quelquefois au *courlis de rocher*, & d'autres fois à l'*outarde*. Voyez ces mots.

ŒIL, *oculus*, eſt un des organes les plus admirables que les animaux aient reçu de la Nature : ſa propriété eſt de faire diſtinguer les différens objets qui ſe préſentent à la vue : l'œil dans les divers animaux varie, ou pour la figure, ou pour les propriétés méchaniques. *Voyez* ce que nous en avons dit entr'autres aux mots ARAIGNÉE, ŒIL A RÉSEAU à l'article INSECTE, & celui du CHAT : *voyez* auſſi l'article des SENS, qui eſt vers la fin du mot HOMME de ce Dictionnaire : nous y avons parlé de la vue & des appartenances anatomiques de l'œil : organe qu'on peut regarder comme le miroir de l'ame, puiſque les paſſions ſe peignent d'ordinaire dans cet organe nerveux, voiſin du cerveau & abondant en eſprits, qui ne peuvent manquer d'y exprimer les états divers qui les agitent.

ŒIL DE BŒUF ou FAUSSE CAMOMILLE, *buphtalmum vulgare*, eſt une plante qui croît dans les champs, aux bords des chemins, dans les ſentiers & dans les ravines, en Allemagne, en Italie, en Provence, &c. Sa racine eſt dure, ligneuſe & vivace : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, grêles, un peu velues : ſes feuilles ſont découpées comme par paires, dentelées aux bords & lanugineuſes : ſes fleurs ſont jaunes & radiées comme celles de la camomille, reſſemblantes à l'œil d'un bœuf : il leur ſuccede vers la fin de l'été des ſemences menues & anguleuſes. Cette plante eſt déterſive, vulnéraire & réſolutive : on la cultive dans les parterres, parce qu'elle produit beaucoup de fleurs, qui, quoique inodores, ſont aſſez agréables à la vue. *Jean Bauhin* dit que ſes fleurs ont toutes les facultés de la camomille

odorante, & qu'on peut l'employer en place des fommités d'abfinthe: Il y a quelques cantons d'Allemagne où les Payfannes en ramaffent les fleurs aux mois de Juin & de Juillet ; elles les fechent & les gardent pour le befoin ; elles en frottent même leurs lits au lieu de fafran. On eftime beaucoup dans le Nord la teinture jaune qu'on tire des fleurs de cette plante.

ŒIL DE BŒUF. On donne auffi ce nom à un oifeau d'Afrique, qui fe trouve à Sierra Leona & au Cap de Bonne-Efpérance ; on l'appelle auffi *élanceur :* ces noms lui conviennent, 1°. à caufe de fes mouchetures blanches, cerclées de noir, & qui ont l'apparence d'autant d'yeux ; 2°. à caufe de la légéreté avec laquelle il s'élance pour fuir ou pour attaquer ce qui le bleffe.

ŒIL DE BŒUF. *Voyez à l'article* VENTS.

ŒIL DE BOUC. On donne ce nom à une efpece de *pyretre*, de *marguerite*, & au *lépas :* voyez ces mots.

ŒIL DE BOURRIQUE. Les François donnent ce nom au fruit d'un phaféole fauvage qui croît à la Martinique.

ŒIL DE CHAT ou BONDUC. *Voyez* POIS DE TERRE.

ŒIL DE CHAT, *oculus cati*, eft une efpece d'agate dont la pâte eft très-fine, tranfparente, dure, d'un gris de paille, ou jaune, ou verdâtre ; des accidens heureux lui donnent des taches qui ont quelque reffemblance avec l'œil d'un chat, & les Lapidaires les taillent fort adroitement. L'œil de chat, quand il eft parfait, doit avoir un point dans le milieu, d'où partent en rayonnant ou chatoyant des traces & des cercles, rarement de couleur rofe, mais verdâtres, très-vifs, couleur de poireau, comme entre-mêlés de taches dorées, & dont l'enfemble rend affez bien le brillant de l'œil d'un chat. Cette pierre, qui eft fufceptible d'un beau poli, produit un effet affez agréable quand on l'expofe entre la lumiere & l'œil. L'œil de chat eft très-rare & très-eftimé quand il eft dans fa perfection : l'on en voit un dans le cabinet du Grand Duc de Tofcane, qui eft plus gros que le pouce.

ŒIL DE CHRIST. *Voyez à l'article* ASTER.

ŒIL DU MONDE, ou CHATOYANTE DES LAPIDAIRES, *oculus mundi aut lapis mutabilis Gemmariorum.* Cette pierre à peine demi-tranfparente eft un caillou naturel, très-rare ; peu de Naturaliftes en ont parlé. *Cnoeffel* l'a nommée *pierre caméleon ; Hill* l'a rangée dans le genre des pierres hydrophanes. Elle eft grife, rouffâtre, ou cendrée & entre-

coupée de veines jaunâtres : elle eſt aſſez dure, cependant peu peſante, un peu poreuſe, reçoit bien le poli, & réfléchit fortement les rayons de la lumiere ; de façon qu'étant expoſée au ſoleil, elle reluit & en réfléchit continuellement l'image avec un éclat qui fait plaiſir, effet que l'on appelle *chatoyant :* voyez CHATOYANTE.

L'eſpece de pierre chatoyante la plus rare ſe reconnoît par la propriété de paroître en quelque ſorte opaque à l'air, c'eſt-à-dire étant ſeche, & de s'éclaircir étant plongée dans l'eau, mais de reprendre peu-à-peu ſon premier état au ſortir de l'eau & à meſure qu'elle ſe ſeche. Ce phénomene ſeroit-il dû à des particules d'eau limpides qui s'inſinuant dans les petits pores de la pierre, en rempliſſent les eſpaces, & ſe réfléchiſſent elles-mêmes ? M. le Docteur *Maty* nous a fait voir cette expérience ſur une telle pierre qui eſt au *Muſæum* de Londres ; M. *Voſmaër*, Directeur des Cabinets du Stathouder, nous en a montré une qui a la même propriété. L'une & l'autre reſſemblent à une petite lentille, un peu laiteuſe au centre. Nous avons répété les expériences connues ſur cette pierre, & nous avons en effet obſervé avec admiration qu'en la plongeant dans de l'eau, elle y devenoit peu-à-peu tranſparente & changeoit de couleur. Il n'eſt pas néceſſaire de la mouiller entiérement, la moitié ou même une moindre partie de ſon épaiſſeur ſuffit. Quand on veut qu'elle redevienne plus promptement opaque, ou dans ſon premier état, il faut l'eſſuyer au ſortir de l'eau, & en l'examinant ainſi, on voit bientôt naître un point blanc & opaque au centre ; ce point s'augmente peu-à-peu, il s'étend & l'opacité augmente auſſi peu-à-peu, & paſſe de ſa ſurface au milieu & juſqu'au fond de l'épaiſſeur de la pierre. Plus la pierre a été deſſéchée, & moins promptement la tranſparence aura lieu ; ſi elle a été mouillée depuis peu de jours, elle change ſur le champ par l'immerſion, & augmente un peu en peſanteur. Cette augmentation de poids réel prouve évidemment qu'elle abſorbe une quantité de liqueur qui lui eſt néceſſaire pour devenir tranſparente. En général, ſon retour à l'opacité commence plutôt & s'acheve plus lentement que le paſſage à la tranſparence, ſur-tout ſi on a employé l'eau chaude & pure. Les acides n'ont point de priſe ſur cette pierre. Les liqueurs éthérées ne changent pas ſenſiblement ſa couleur & ſes effets. L'huile de tartre l'éclaircit, & ſemble détruire la mutabilité de cette pierre. On peut conſulter les *Obſervations de M.* Van Winperſe *ſur la pierre chatoyante.*

Cette chatoyante nous vient, ainſi que l'œil-de-chat, de l'Arabie & de l'Egypte : on en trouve auſſi en Chine.

ŒIL-DE-PAON. Nom donné à un beau papillon de jour provenant d'une chenille épineuſe, à fond noir, piqué d'un peu de blanc, qui ſe nourrit de feuilles d'orties. Ce papillon *œil-de-paon* eſt connu de tous les Curieux d'inſectes : mais il ne faut pas le confondre avec le *paon de nuit*, qui eſt une belle eſpece de phalene dont la chenille ſe plaît ſur l'abricotier, le pêcher, le prunier & autres arbres fruitiers. La chenille du *petit paon* ſe trouve ſur la ronce & le roſier. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES & CHENILLE ÉPINEUSE.

ŒIL-DE-SERPENT, en Italien *occhio di ſerpe*. Les Joailliers donnent quelquefois ce nom à la *crapaudine* ou *bufonite*, laquelle n'eſt que la dent molaire, de forme hémiſphérique ou oblongue, ſoit de la dorade, ſoit du grondeur. D'autres fois ils appellent ainſi les taches cerclées d'une ſorte d'agate, connue ſous le nom d'*onix*, que l'on taille de façon à repréſenter un œil. *Voyez les mots* CRAPAUDINE & ONIX.

ŒILLET, *caryophillus major hortenſis*. C'eſt une plante que l'on éleve dans les jardins, à cauſe de la beauté de ſes fleurs, de leur douce odeur, & de ſa taille légere. Sa racine eſt ſimple & fibreuſe : ſes tiges ſont nombreuſes, liſſes, cylindriques, hautes d'une coudée, genouillées, noueuſes & branchues : ſes feuilles naiſſent de chaque nœud deux à deux ; elles ſont longues, étroites, dures, épaiſſes & verdâtres. Les fleurs naiſſent aux ſommets des tiges, elles ſont à pluſieurs feuilles diſpoſées en rond, légérement dentelées, ſouvent de différentes couleurs, & d'une odeur douce de clou de girofle. Le calice eſt d'une ſeule piece en tube découpé à ſon extrémité en cinq dents, & garni à ſa baſe de deux paires d'écailles ; ce qui fait, dit M. *Deleuze*, le principal caractere de ce genre. Le piſtil des fleurs devient dans la ſuite un fruit arrondi, rempli de ſemences applaties, comme feuillées & noires.

Qualités des Œillets.

Il y a un grand nombre de ces fleurs qui forment un genre de plante. M. *de Tournefort* en diſtingue quatre-vingt-neuf eſpeces qui different par la grandeur, la couleur & le nombre des pétales. Toutes ces variétés viennent de la différente culture, & font regarder l'œillet comme la premiere des fleurs. Les noms que les Fleuriſtes donnent aux œillets,

ſont nombreux, & dépendent de la fantaiſie des Amateurs, qui les appellent, par exemple, le *Duc de Candale*, le *Grand-Céſar*, le *Grand-Cyrus*, la *Beauté triomphante :* ce dernier eſt un œillet d'un rouge de ſang ſur un blanc de lait, &c. Les œillets qu'on diſtingue communément ſont les *violets*, les *rouges*, les *incarnats*, les couleurs de *roſe*, les *piquetés* & les *œillets-tricolors*. L'œillet de la Chine eſt décrit par *Tournefort* dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *année 1701*, *Caryophillus Sinenſis*, *ſupinus*, *leucoii folio*, *flore vario aut pleno*. Les œillets les plus eſtimés aujourd'hui par les Fleuriſtes, ſont, dit M. *Bourgeois*, les œillets jaunes piquetés de cramoiſi ; mais ſur-tout les *œillets d'un jaune citron* de trois pouces de large, ſans mouchetures, & qui ne crevent point. Ces œillets n'étoient point connus dans la Suiſſe il y a vingt ans, ils y ſont venus d'Hollande ; ce ſont des œillets de graine que le hazard a produits. On a encore une nouvelle eſpece d'œillet, qu'on appelle *œillets de plumes*, parce qu'ils reſſemblent parfaitement à ces œillets artificiels qu'on fait de plumes d'oiſeaux à Veniſe : le cœur de cette fleur eſt d'un cramoiſi foncé, & les feuilles du tour ſont d'un blanc de neige : on les eſtime ſur-tout parce qu'ils fleuriſſent un mois avant les autres eſpeces ; mais ils ſont fort délicats, & périſſent ſouvent en hiver par l'humidité & la gelée. *Bradley* & *Miller* ont trouvé qu'on pouvoit aſſez commodément diviſer le genre des œillets en cinq ordres, qu'ils diſtinguent par les noms d'*œillets piquetés*, de *dames-peintes*, de *bizarres*, *d'étincelans* & de *flambés*. Les piquetés ont le fond blanc & ſont tachetés de rouge ; les dames-peintes ont les pétales blancs en deſſous & tachetés de rouge en deſſus. Les bizarres ſont rayés & diverſifiés de quatre couleurs. Les étincelans ne ſont que de deux couleurs, mais toujours par raies. Enfin les flambés ont un fond rouge, toujours rayé de noir ou de brun très-foncé : aujourd'hui nos Auteurs y ajouteroient les *œillets jaunes* & les *œillets de plume*.

Un œillet pour être parfait, doit avoir les panaches bien oppoſés à la couleur dominante, & nullement confondus avec elle. Ces panaches doivent s'étendre ſans interruption, depuis la racine des feuilles juſqu'à leur extrémité. Les gros panaches, par quart ou par moitié, ſont plus beaux que les petits. Un bel œillet doit avoir trois pouces de large, & neuf ou dix de tour : ceux qui en ont quatorze ſont trop ſujets à crever. L'œillet doit ſe terminer en formant une houpe ronde ; il ne doit pas avoir une trop grande quantité de mouchetures, ni de dentelles, qui

le brouillent & le hérissent, & les feuilles ne doivent point s'alonger en pointe.

Culture des Œillets.

On les peut élever de graines, de marcottes & d'œilletons : mais on les multiplie plus souvent par les marcottes que l'on sépare des pieds, que par la graine : car les fleurs qui viennent sur les pieds élevés de graine, deviennent sauvages, & donnent des fleurs communément plus petites, variées ; mais toujours moins odorantes & simples, quoique la la semence ait été tirée d'œillets à fleur double.

La terre qu'on donne aux œillets, doit être réglée sur l'espece dont ils sont : les *violets*, les *pourpres*, les *rouges*, les *piquetés*, demandent une terre composée d'un tiers de sable noir, qui se trouve sur le bord des eaux ; l'autre tiers, moitié de terreau de cheval & moitié de terreau de vache, bien pourris, & un tiers de terre douce & moëlleuse, le tout mêlé, passé à la claie & au crible quand on veut les emporter : les *incarnats* veulent une terre composée moitié de terreau bien pourri, moitié de sable noir ou de terre taupiniere. La marcotte des œillets dure depuis le 20 Juillet jusqu'au mois d'Août : elle se fait au milieu du nœud, près de la racine. Dans l'hiver il faut les garantir du froid, au moyen des paillassons ou de la serre ; arroser au besoin, & les éloigner des murailles, afin que l'air circule autour d'eux également. Il faut encore ménager les feuilles, soutenir les tiges avec des baguettes, & les y attacher avec des fils ; ôter les nœuds du dard & du pied, afin que le maître bouton réussisse ; faire la guerre aux poux verts, aux pucerons, aux chenilles, & particuliérement aux perce-oreilles, qui ruinent cette fleur. Les soins de la culture relevent beaucoup la beauté & les graces que les œillets ont reçu de la nature. On récolte la graine à la fin de Septembre, & on la seme à la fin de Mars. On peut consulter *Bradley* & *Miller* sur la culture des œillets.

Propriétés des Œillets.

L'odeur des œillets est subtile, pénétrante & d'une odeur de girofle très-agréable : on les recommande, sur-tout ceux dont la couleur est d'un beau rouge pourpré, dans toutes les maladies de la tête & du cœur, mais sur-tout dans les maladies malignes & pestilentielles. Quelques uns vantent le suc de cette plante entiere comme propre à résister au venin.

On prépare dans les boutiques un ſirop, *ſirupus de tunica*, une conſerve, un vinaigre, une poudre & une eau diſtillée d'œillets : l'eau excite les ſueurs; le vinaigre d'œillets rouges a une ſaveur & une odeur agréables: dans les temps de peſte, on en imbibe des linges qu'on flaire, & dont on frotte les tempes: on en prend auſſi deux cuillerées le matin. La conſerve & le ſirop d'œillet ſont eſtimés en Médecine comme de grands cordiaux: on fait auſſi un ratafia d'œillet domeſtique très-agreable avec l'eau-de-vie, le ſucre & un peu de cannelle.

ŒILLET-DE-DIEU ou PASSE-FLEUR, *lychnis.* Plante dont on diſtingue deux eſpeces principales; l'une cultivée & l'autre ſauvage.

1°. LA PASSE-FLEUR CULTIVÉE, *lychnis vulgaris.* On cultive cette plante dans les jardins: ſa racine eſt fibreuſe, & pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, droites, rameuſes & cotonnées: ſes feuilles ſont longues de trois ou quatre doigts, larges d'un doigt, pointues, lanugineuſes & molles: ſes fleurs ſont compoſées de cinq feuilles diſpoſées en œillet, garnies vers leur centre de deux ou trois pointes qui, jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne au milieu de cette fleur: ſa couleur eſt variée quelquefois d'un rouge enflammé, d'autres fois d'un rouge clair ou incarnat, ou blanche. A cette fleur paſſée ſuccede un fruit de figure conique qui s'ouvre par la pointe, & prend ſouvent la figure d'un pot: il contient deux ſemences arrondies.

2°. LA PASSE-FLEUR SAUVAGE, *lychnis ſylveſtris, alba ſimplex.* Lémery dit que ſa racine eſt longue de trois pieds, groſſe quelquefois comme le poignet, blanche, fendue & plongée profondément en terre, d'un goût âcre & amer. Les autres parties de la plante reſſemblent aſſez à celles de l'eſpece précédente: elle croît dans les champs proche des haies.

Le ſuc de ces plantes aſpiré par les narines excite l'éternument: leurs ſemences priſes au poids de deux ſcrupules dans du vin, conviennent pour la piqûre du ſcorpion. La graine de *lychnis*, ſuivant *Dioſcoride*, étoit autrefois en uſage contre les morſures venimeuſes des ſerpens; aujourd'hui on ne la voit guere recherchée que par les moineaux, & ſur-tout par les chardonnerets.

ŒILLET FRANGÉ ou la MIGNARDISE, *dioſanthos*, eſt une eſpece d'œillet ſauvage ſimple, dont les fleurs ſont petites & découpées comme la barbe d'une plume, de couleur blanche ou incarnate; & comme elle repréſente

repréſente par la fineſſe de ſes découpures les franges ou effilures du linge qu'on porte dans le deuil, on l'a nommée effilée : ſes fleurs ſont propres à réſiſter au venin.

ŒILLET-D'INDE, *tagetes.* Plante de genre & de claſſe entiérement différens de l'œillet, & dont on diſtingue deux eſpeces principales.

1°. LE GRAND ŒILLET D'INDE, *Caryophillus Indicus major.* Sa racine eſt fort fibreuſe; elle pouſſe une tige haute d'environ trois pieds, groſſe comme le pouce, nouée, rameuſe, pleine de moëlle : ſes feuilles reſſemblent à celles de la tanaiſie; leurs bords ſont tiquetés de points tranſparens qui ſont des glandes véſiculaires : ſes fleurs naiſſent ſeules aux ſommets, belles, garnies, radiées, rondes & quelquefois groſſes comme le poing : elles ſont, dit M. *Deleuze*, compoſées d'un diſque de fleurons & d'un petit nombre de demi-fleurons portés ſur un placenta ras, & ſoutenus par un calice d'une ſeule piece en godet à cinq pointes. A ces fleurs ſuccedent des ſemences rondes, couronnées de pointes inégales & noirâtres.

2°. LE PETIT ŒILLET D'INDE, *caryophyllus Indicus minor.* Sa racine eſt courte & fibrée ; elle jette des tiges hautes d'un pied, moëlleuſes : elle reſſemble pour le reſte à l'eſpece précédente.

On cultive les œillets d'Inde dans les jardins, à cauſe de la beauté de leur fleur. On diſtingue pluſieurs variétés du grand œillet d'Inde ; il y en a dont les fleurs ſont d'un jaune pâle ou de ſoufre, d'autres de couleur orangée : il y en a même à fleurs blanches : toutes ces variétés ſont ou ſimples ou doubles, & elles ont une odeur peu agréable ; elles commencent à s'épanouir vers le mois de Juillet, & durent juſqu'aux gelées. Le grand œillet d'Inde vient originairement du Méxique : nous l'avons naturaliſé dans ce Royaume. Dès le mois de Mai le petit œillet d'Inde commence à donner des fleurs jaunes veloutées, mêlées de roux & de couleur ſafranée ; ces fleurs durent pendant tout l'été, & leur odeur n'eſt pas plus agréable que celle du grand œillet d'Inde.

Les Fleuriſtes cultivent depuis peu une nouvelle eſpece d'œillet d'Inde dont l'odeur eſt agréable.

L'œillet d'Inde ſe multiplie de graine ; on la ſeme ſur une couche tempérée, & on la tranſplante quand elle a acquis un peu de force, elle ſe plaît dans preſque tous les terrains ; quand on veut la conſerver pour l'hiver, il faut l'abriter de la gelée. Les Auteurs ſont peu d'accord ſur les vertus médicinales de cette eſpece d'œillet. *Hermandez*, dans ſon

Hiſtoire des Plantes du Mexique, dit que le ſuc ou la décoction des feuilles provoque l'urine, la ſemence, les menſtrues & les ſueurs. *Dodonée*, au contraire, prétend que l'œillet d'Inde eſt un poiſon : il en cite plusieurs exemples. En attendant que cette conteſtation ſoit décidée, il vaut mieux ne point mâcher ni avaler les feuilles de cette plante, qui, employée extérieurement, eſt bonne pour déterger & pour réſoudre.

ŒILLET DE MER. Eſpece d'*aſtroïte* ou de production à polypier. Ce corps marin & organiſé eſt creuſé par des ſillons ondoyans ou feuilletés, & a en général la figure d'un œillet qui ſeroit comprimé & épanoui. *Voyez* MADRÉPORE.

ŒILLETON. *Voyez à l'art.* PLANTE. Quand on détache avec la main les œilletons de l'œillet & de l'oreille d'ours, & qu'on les replante dans les pots, cela s'appelle *œilletonner*.

ŒNANTHE ou FILIPENDULE AQUATIQUE ou PERSIL DE MARAIS, *œnanthe*, plante dont on diſtingue deux eſpeces principales qu'il faut bien ſe garder de confondre enſemble.

1°. L'ŒNANTHE A FEUILLE D'ACHE, *œnanthe apii folio*. Ses racines ſont des eſpeces de navets noirs en dehors, blancs en dedans, ſuſpendus par des fibres longues, s'étendant plus en large qu'elles ne pénetrent avant dans la terre : elles ont un goût de panais. Ses feuilles ſont d'abord larges, répandues à terre, ſemblables à celles du perſil; enſuite elles prennent la forme de celles de la queue de pourceau. Il s'éleve d'entre elles pluſieurs tiges hautes de deux pieds, rameuſes, cannelées : ſes fleurs qui paroiſſent pendant l'été, ſont diſpoſées en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles rangées en fleur de lys; de couleur blanche tirant ſur le purpurin. Elles ſont ſuccédées par des ſemences jointes deux à deux, oblongues & cannelées. M. *Deleuze* obſerve que les fleurs de la circonférence de l'ombelle ſont ſtériles : chaque graine eſt à cinq angles, couronnée d'un petit calice à cinq pointes, & du piſtil. Les ombelles particulieres ſont garnies à leur baſe d'une fraiſe de feuilles. Cette plante croît aux lieux marécageux : on la cultive auſſi dans les jardins des Curieux. Sa racine qui reſſemble un peu à celle de la filipendule, eſt apéritive, diſſipe les vents & appaiſe les douleurs des hémorrhoïdes.

2°. L'ŒNANTHE A FEUILLE DE CERFEUIL, *œnanthe chærophylli foliis aut cicutæ facie, ſucco viroſo, croceo*. Cette plante qui ne croît guere que dans les pays froids & ſeptentrionaux, le long des ruiſſeaux en Angleterre, en Irlande & en Hollande, a beaucoup de rapport & de reſſem-

blance avec la ciguë, même pour les propriétés. Ses racines ſont des navets, comme celles de l'aſphodele, blancs, attachés immédiatement à leur tête, ſans aucunes fibres, remplis du même ſuc que la plante. Il ſort de la racine pluſieurs tiges hautes d'environ trois pieds, éparſes, rondes, rameuſes, portant des feuilles aſſez ſemblables à celles du cerfeuil, vertes brunâtres, d'un goût âcre & dégoûtant, remplies d'abord d'un ſuc laiteux, mais qui jaunit enſuite & devient virulent, puant, venimeux & ulcérant. Ses fleurs ſont diſpoſées en ombelles comme celles de la ciguë, compoſées de pluſieurs feuilles rangées en roſe ou en fleur de lys : elles ſont ſuccédées par de petits fruits, compoſées de deux ſemences oblongues & cannelées.

Cette eſpece d'œnanthe, appellée dans le pays de Galles *racine à cinq doigts*, & dans la province de Cumberland, *langue morte*, eſt un poiſon corroſif, dangereux. Il cauſe dans le ventricule une ardeur très-douloureuſe; il trouble la vue & l'eſprit, reſſerre les mâchoires, excite des hoquets & des efforts inutiles de vomir, des hémorrhagies par les oreilles, une tenſion conſidérable vers la région de l'eſtomac, & il en cauteriſe la tunique nerveuſe. Les antidotes ou remedes à ce poiſon conſiſtent à boire beaucoup d'huile, de graiſſe ou de beurre fondu, de lait, & d'autres liqueurs onctueuſes qui puiſſent adoucir le ſuc rongeant de cette plante, & l'évacuer par haut & par bas. La ſaignée eſt encore utile en pareil cas. Dix-ſept priſonniers François, dans la guerre de 1744, eurent la liberté de ſe promener à Pembroke & aux environs; ayant rencontré une grande quantité de cette plante forte, qu'ils prirent pour du céleri ſauvage, la cueillirent avec les racines, la laverent & en mangerent ſur le champ, & en petite quantité, la racine avec du pain & du beurre; deux en moururent; & les autres éprouverent une partie des ſymptomes annoncés ci-deſſus. M. *Haller* dit que c'eſt de l'œnanthe dont parle *Stalpaart wan der Wiel*, & que M. *Méad* a pris pour de la ciguë aquatique de *Wepfer*. C'eſt la même plante encore qui a été funeſte à quelques ſoldats François en Corſe, & qui pourroit bien être l'*herbe ſardoa* des Anciens.

Des Naturaliſtes ont auſſi donné le nom d'*œnanthe* à pluſieurs oiſeaux, tels que le *cul blanc*, le *traquet*, &c. *Voyez ces mots.*

ŒSIPE ou SUINT. *Voyez au mot* LAINE.

ŒSTRE, *œſtrus*. Genre d'inſecte diptere, c'eſt-à-dire à deux aîles, dont les antennes ſétacées, courtes & fort petites, naiſſent d'une groſſe

bafe qui repréfente un bouton rond. Au lieu de bouche ce petit animal a trois points enfoncés qui lui fervent probablement de fuçoirs pour tirer quelque peu de nourriture liquide. Peut-être que l'œftre devenu infecte parfait, n'a plus befoin de nourriture; cette propriété lui feroit commune avec plufieurs autres infectes.

Les larves de l'œftre reffemblent à des efpeces de vers courts. On remarque à leur partie poftérieure deux grands ftigmates. Ces larves varient de figure fuivant les différens endroits où elles vivent; on les rencontre tantôt dans le fondement des chevaux, tantôt dans les cavités du nez des bœufs & des moutons, quelquefois fous la peau des bœufs. *Voyez à l'article* VERS DES TUMEURS DES BÊTES A CORNES, *& à l'article* TAON. A l'égard de l'œftre aquatique, *voyez* MOUCHE A CORSELET ARMÉ. *Voyez auffi* MOUCHES DES INTESTINS DES CHEVAUX, MOUCHE DE LA GORGE DU CERF, MOUCHE DU NEZ DES MOUTONS.

ŒUF, *ovum.* Ce nom fe donne à la fubftance que pondent les femelles des oifeaux, des poiffons, des lézards, de la plupart des ferpens & des infectes; l'on dit ordinairement œuf de poule, œuf de tortue, œuf de carpe, œuf de fourmi, œuf de ferpent, œuf de crocodile, &c. Tous les animaux ovipares produifent une fubftance femblable; mais les uns couvent leurs œufs fécondés dans le fein de la mere, & les font éclorre par la chaleur de l'incubation; tels font les oifeaux: d'autres les dépofent au fond des eaux pour être enfuite vivifiés par les mâles & perfectionnés dans ce même élément; tels font les poiffons proprement dits: d'autres enfin mettent bas leurs œufs, fécondés dans le fein de la mere, dans un lieu, où quand ils viennent à éclore par la chaleur de l'atmofphere, ils trouvent à fe nourrir: tels font la plupart des infectes qui naiffent reptiles, & finiffent par être volatiles; tels font encore les lézards, les tortues & la plupart des ferpens. On appelle ovaire, la partie de la femelle dans laquelle l'œuf fe forme. Tous les animaux ovipares peuvent pondre, ou frayer ou couver (un œuf, proprement dit, eft ce total de quoi l'animal fe forme); mais ces œufs ne produiront rien s'ils ne font fécondés par l'approche plus ou moins immédiate du mâle. C'eft ainfi que la poulette met bas communément des œufs ftériles; fouvent des poulettes en font de petits qui n'ont point de jaune, & que le vulgaire fuperftitieux ou ignorant amateur du merveilleux & par préjugé d'éducation, attribue fauffement au coq. Ces œufs fe nomment

œufs blancs ; étant couvés ils ne produisent rien. *Voyez à l'article* COQ *l'extrait d'un Mémoire de M. de la Peyronie imprimé dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1710, sous le Titre d'Observations sur les œufs de poule sans jaune, que l'on appelle vulgairement œufs de coq.*

Il y a des poules qui pondent quelquefois des œufs sans écaille ou coque; cela leur vient probablement, ou d'une maladie, ou par une grande fécondité, ou d'être trop grasses; il en est peut-être de même pour les gros œufs qui ont deux blancs & deux jaunes, *ova gemellifica.* On a cependant observé qu'ils sont ordinairement le fruit des poules jeunes, vigoureuses & lascives. Les jaunes sont toujours nus dans l'ovaire & dans les trompes, le blanc & la coque ne se forment jamais que dans la matrice; de pareils œufs jumeaux & formés sont distincts & séparés dans l'ovaire & dans le conduit des œufs; mais parvenus à l'utérus, ils commencent par jaunir & sont ensuite enveloppés par le blanc & par la même coque. En pourroit-on dire autant de ces œufs qui contiennent un autre œuf, *ovum in ovo*, ayant également sa coque? On nomme les œufs sans coque ou simplement recouverts d'une membrane, *œufs hardés* (on tenteroit inutilement de faire couver un tel œuf,) & *œuf nain*, *ovum centeninum*, le petit & dernier œuf que la poule pond de la saison. Il est aussi sans jaune. M. *Wolff* a montré aux Membres de l'Académie des Sciences de Pétersbourg un œuf simple, contenant dans un seul blanc & un seul jaune deux embrions développés par six jours d'incubation; ce phénomene mérite une place parmi les faits les plus rares.

Pour completer l'histoire de l'œuf, *voyez l'article* INSECTE, *celui de* POISSON *& celui d'*OISEAU. On verra dans ce dernier ce que contient l'œuf, & la maniere dont le petit s'y forme & en sort. Quelques Auteurs, & même le plus grand nombre des Modernes, pensent que tous les animaux & les hommes même sont produits *ab ovo.* Ce que les Anciens appelloient *testicules* chez les femmes, porte aujourd'hui le nom d'*ovaire.* On trouve les ovaires dans les filles, & divers Auteurs citent des femmes accouchées d'une quantité d'œufs plus ou moins considérable; chacun de ces œufs est ordinairement de la grosseur d'un pois, il est fécondé, organisé & animé lorsqu'il est encore dans la femme. *Voyez l'article* HOMME.

Nous invitons instamment nos Lecteurs à consulter les *Considérations sur les corps organisés* & la *Contemplation de la Nature*, ils y trouveront l'esquisse la plus sublime, la plus profonde sur la maniere dont on peut

concevoir la nutrition & l'accroiſſement des germes avant la fécondation dans l'hypotheſe de l'emboîtement. Ces Ouvrages ſavans & immortels du célebre M. *Bonnet* de Geneve, ſont aujourd'hui dans les mains de tout le monde, & exigent des plus ſavans Phyſiciens, Naturaliſtes, Philoſophes, &c. la plus grande attention & les méditations les plus profondes : je ne peux trop le dire, ces ouvrages ſont honneur au génie de M. *Bonnet :* s'ils effrayent l'imagination, ils élevent l'ame, étendent la penſée, offrent & crayonnent à l'entendement des vues vaſtes & des hautes idées de la puiſſance & de l'intelligence de l'Auteur qui a préſidé à la conſtruction des êtres organiſés : en un mot ces ouvrages ne ſont point ſuſceptibles d'extrait. Parmi les poiſſons, il y en a dont les œufs ſont venimeux, ou du moins qui purgent violemment : tels ſont ceux du brochet, du barbeau, &c. Chez les oiſeaux les œufs des premieres pontes ſont moins gros que ceux de la ſeconde & de la troiſieme.

On appelle *œufs frais*, ceux qui ſont récemment pondus, & même tous ceux qui n'ont point encore perdu cette partie qu'on nomme le *lait* & qu'on trouve d'abord en les ouvrant, quand ils ne ſont point trop cuits. Non-ſeulement c'eſt une choſe curieuſe de conſerver frais par leurs qualités des œufs qui ſont vieux par le temps ; mais il y a un avantage réel à ſe procurer toujours en bon état un aliment qui devient ſouvent équivoque quand il eſt gardé. Dans les voyages de mer, & dans les ſaiſons où les poules ne pondent que très-rarement, c'eſt une véritable reſſource qu'une proviſion d'œufs qui ſont auſſi bons que s'ils étoient nouvellement pondus. On ſait que l'œuf expoſé à l'air s'y corrompt par le laps du temps. Sous la machine pneumatique il ſe conſerve ſans ſe gâter. D'après ces principes connus, feu M. *de Réaumur* nous a offert un moyen fort ſimple, facile & très-sûr : il a conſeillé de boucher les pores de la coquille de l'œuf avec un enduit indiſſoluble à l'eau, tel que deux ou trois couches de vernis le plus commun, ou une légere couverture de graiſſe de mouton, ou d'huile, ou de cire liquéfiée. On a l'expérience qu'un œuf ainſi préparé & gardé ſix mois, fait encore le lait, & n'a pas le moindre mauvais goût. Cependant quand on veut les conſerver plus sûrement & plus long-temps, il faut choiſir des œufs qui n'aient point été fécondés, autrement le germe étouffé ſous le vernis ne manquera pas d'en corrompre une partie. Ces œufs vernis n'ont pas ſeulement l'avantage de ſe conſerver bons, pour être

mangés comme frais ; ils ont encore celui de pouvoir être couvés en toute sûreté, pourvu qu'on n'attende pas au-delà de six semaines ; en pareil cas l'on ôte le vernis qui est sur la coque de l'œuf fécondé : ceci nous offre encore un moyen d'élever des oiseaux étrangers qu'on ne peut transporter vivans qu'avec beaucoup d'embarras, & qui pour l'ordinaire ne s'accouplent point hors de leur pays. Ces différentes manieres d'interdire la transpiration & l'accès de l'air extérieur dans les œufs & dans tous les corps que l'on veut préserver de corruption ou d'altération, expliquent en même temps la cause qui auroit fait conserver pendant trois cents ans trois œufs dans un mur d'Eglise dans le Milanez, & qu'on a trouvés après ce temps très-bons. En effet, un de ces œufs ouvert à l'instant n'avoit rien perdu de sa fraîcheur, odeur & saveur. Les deux autres ouverts huit jours après, commençoient à se gâter. Les Paysans se contentent de conserver leurs œufs dans de la sciure de bois, du son, de la cendre bien pressée dans un tonneau. Ils savent aussi que tout œuf vieux offre une cavité intérieure quand il est cuit, & que ce vide est la mesure de la quantité du liquide qui a transpiré au travers de la coque ; ainsi un œuf frais doit être plein, ce qu'on reconnoît en le plaçant entre une lumiere & l'œil. Un œuf cuit pour être salutaire, ne doit être ni glaireux, ni dur, mais d'une substance molle & humide, comme le dit par ce vers, l'Ecole de Salerne :

Si sumas ovum, molle sit atque novum.

M. *Bourgeois* rapporte un fait singulier par rapport à la conservation des œufs de poule, & dont il est difficile de donner une raison physique satisfaisante : c'est que les œufs pondus pendant le courant du mois d'Août, se conservent beaucoup mieux & ne se corrompent pas comme ceux pondus dans les autres mois de l'année : cependant de tous les mois c'est celui d'Août où les substances animales & même les végétales tendent plutôt & plus facilement à la corruption. Les Paysannes de la Suisse conservent presque tous leurs œufs du mois d'Août, pour les vendre pendant l'hiver dans les foires & les marchés ; parce qu'ils sont beaucoup plus rares & plus chers. Quoique ces œufs ne soient pas aussi bons que les œufs frais, il est cependant rare qu'on en trouve de corrompus, & qu'on ne puisse employer aux usages de la cuisine.

Entre les animaux ovipares, il y en a qui, au sortir de l'œuf, se trouvent sous leur forme parfaite : ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront :

tels ſont la plupart des poiſſons & des amphibies cuiraſſés, les limaçons qui ſortent de l'œuf avec une petite maiſon ſur le dos, les araignées qui changent de peau, ainſi que les cruſtacées & les amphibies; d'autres paſſent par différens états, tels que les inſectes qui ſe métamorphoſent; la grenouille qui a d'abord une queue ſans pieds, & enſuite des pieds ſans queue. Les oiſeaux ſortent de l'œuf avec une ſorte de duvet, mais bientôt ils acquierent des plumes qui les garantiſſent du froid, de l'humidité, & leur ſervent à voler. Conſultez le *Nouvel Art de faire éclorre en toutes ſaiſons des œufs d'oiſeaux domeſtiques* à la ſuite de l'article COQ.

Les œufs different entr'eux par le volume, par la dureté de la coque & la marbrure de cette enveloppe, dont le fond de la couleur eſt ou blanc, ou d'un bleu verdâtre, les taches ſont ou noirâtres ou rouſsâtres: ils different auſſi par la forme & par le goût de leur ſubſtance intérieure. Les œufs de ſerpent ſont ronds, ceux d'autruche ſont oblongs, également gros ou pyramidaux par les extrémités: ceux de poule ont un bout plus conique que l'autre; enfin il y en a de longs & ronds comme un cylindre. Certains œufs d'inſectes ſont aigretés, ou bien ornés d'une eſpece de couronne de poils. Ceux des poiſſons ſe couvrent d'une eſpece de blanc, *albumen*, pour les garantir de l'eau lorſqu'ils ſont hors du corps de la mere.

ŒUF COQUILLE. On donne ce nom à un teſtacée du genre des porcelaines: ceux qui ſont épais ont la levre extérieure renflée & dentée, & le dedans orangé. Ceux qui ſont minces & fragiles, ſont *papyracés.*

ŒUF MARIN. Nom donné par quelques-uns à une eſpece particuliere d'ourſin, *briſſus.* Voyez à l'article OURSIN.

ŒUF DE SERPENT ou ŒUF DES DRUIDES. La ſuperſtition de ces Prêtres Gaulois les portoit à dire que les œufs de ſerpent étoient formés de la propre bave de ces animaux. *Voyez à l'article* SERPENT. *Boëce de Boot* a donné le nom d'*œuf de ſerpent*, ou d'*œufs de mer* à des *échinites* ou ourſins devenus foſſiles. *Voyez* OURSIN.

ŒUFS DE MER, *carnumi.* Voyez MICROSCOME.

ŒUFS DE PIERRE ou PIERRE OVAIRE. Nom que l'on donne à une pierre compoſée de petits grains gros comme des têtes d'épingles. *Voyez* CENCHRITES, MÉCONITES & PISOLITES, *& ſur-tout le mot* OOLITHES.

Il y a des Auteurs qui ont auſſi donné le nom d'*œufs de pierre* à un ourſin foſſile ou pétrifié. *Voyez* ÉCHINITES.

ŒUFS

ŒUFS DE VACHE & DE CHAMOIS. *Voyez* ÉGAGROPILE.

OFFE, eſt une eſpece de jonc qu'on apporte d'Alicante en Eſpagne, & qu'on emploie beaucoup dans nos provinces méridionales, ſur-tout à faire des filets pour la pêche. *Voyez à l'article* JONC.

OIE. *Voyez* OYE.

OIGNON ou OGNON, *cepa*, eſt une plante potagere, bulbifere, & généralement connue; ſon nom eſt commun à la plante & au fruit; ſa racine eſt bulbeuſe, de différentes couleurs & figures, ſuivant l'eſpece. L'oignon eſt rempli d'un ſuc ſubtil & très-âcre, qui pique les yeux & les fait pleurer; ſes feuilles ſont fiſtuleuſes: cette plante ne fleurit qu'à la ſeconde année; elle porte à ſon ſommet une tête de la groſſeur du poing, compoſée de fleurs en lis: à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, partagés en trois loges qui contiennent la graine.

Outre les treize eſpeces d'oignon que compte M. *de Tournefort*, il s'y trouve encore d'autres variétés en couleur, en groſſeur, en forme, que produit l'art de la culture. L'eſpece la plus commune dans nos jardins eſt l'oignon blanc ou rouge, *cepa vulgaris, floribus & tunicis candidis vel purpuraſcentibus*. L'oignon blanc d'Eſpagne eſt l'*oignon doux* par excellence, *cepa Africana maxima bulbâ lignariâ dulci*. L'oignon de Strasbourg eſt plus amer & ſe conſerve plus long-temps: mais aucun oignon d'Europe n'approche de la douceur, du goût agréable & du parfum léger des oignons d'Egypte.

Tout le monde fait les uſages des oignons; les blancs ſont plus doux & plus eſtimés que les rouges. Leurs vertus pour la ſanté ſont très-remarquables: ils ſont pectoraux & apéritifs, & ſouverains dans pluſieurs maladies. Dans la derniere peſte de Marſeille, on s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès pour guérir les peſtiférés: on donnoit au malade le ſuc exprimé d'un oignon dont on avoit ôté le cœur, à la place duquel on ſubſtituoit un peu de thériaque, & qu'on faiſoit cuire enſuite au four: le malade qui l'avoit mangé ſuoit abondamment & étoit guéri; on appliquoit auſſi ſur le bubon un ſemblable oignon (M. *Bourgeois* craint qu'un tel remede n'augmente la fonte, la diſſolution & la putréfaction des humeurs qu'on doit, dit-il, plutôt chercher à prévenir. C'eſt dans cette vue que les bons Praticiens modernes ſe ſervent preſque uniquement des acides minéraux & végétaux, & du quinquina dans les fievres malignes & peſtilentielles). On prétend qu'un oignon pelé, aſſaiſonné de miel & de ſel, eſt un ſouverain remede pour la morſure des chiens

enragés : son jus exprimé, dont on imbibe un peu de coton, mis dans les oreilles, en arrête les bruissemens ou tintemens. L'oignon crud ou cuit sous la cendre, & même dans les alimens, est, selon M. *Bourgeois*, un excellent remede contre l'hydropisie : il ouvre les obstructions, il rétablit la circulation de la lymphe arrêtée dans le tissu cellulaire, & procure une copieuse évacuation par les urines. Il produit presque le même effet que l'oignon de scille, qui est si utile dans cette maladie.

La CIBOULE, *cepa fissilis*, a à peu-près les mêmes qualités & propriétés que l'*échalote*, voyez ce mot : elle en differe par la grandeur, mais elle lui ressemble par la fleur : on peut substituer l'un au défaut de l'autre : ils demandent tous les deux la même culture. On coupe les feuilles de la ciboule menu & on les mêle crues dans la salade & dans les viandes salées pour leur donner du haut goût : mais ces feuilles se digerent difficilement : elles rendent l'haleine mauvaise & produisent des rapports désagréables.

Les oignons ne viennent que de graine ; ils aiment une terre bien ameublie, mais plutôt maigre que grasse, & même un peu sablonneuse : si on les plante dans une terre bien fumée & humide, ils poussent, dit M. *Bourgeois*, beaucoup en feuilles, & la racine ou la bulbe reste petite. Selon cet Observateur, pour avoir de beaux & gros oignons, il ne faut point mettre de fumier dans la couche où on les plante, mais il faut la couvrir avec de la fiente de poulailler. Lorsqu'ils sont devenus grands & qu'ils ne profitent plus, on en foule les montans avec le pied, afin qu'ils deviennent plus beaux. Voyez le *Journal Economique*, *Janv. 1758*.

Les Fleuristes donnent le nom de *caïeux* (*soboles*) à de petits oignons de fleurs qui naissent autour des gros, & qui se conservent long-temps hors de terre pour y être repiqués quand on veut ; ils se fortifient quand ils restent trois ans de suite en terre, & ils portent dans l'année qu'on les replante. Lorsque l'on tire les oignons tous les ans, les *caïeux* ne sont point assez forts ; il faut les mettre dans une planche en pépiniere, dont on leve de temps en temps des oignons qui sont en état de fleurir. Les *caïeux* dans les anemones changent de nom, ils s'appellent *pattes* : dans les renoncules ce sont des *griffes*. Les *caïeux* conservent seuls les plus belles especes de fleurs, sans dégénérer. *Voyez à l'article* FLEURS.

OIGNON MARIN ou DE SCILLE. *Voyez* SCILLE.

OIGNON MUSQUÉ, *muscari*, est une plante que l'on cultive dans

les jardins des Fleuriſtes : l'on en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui different par la couleur de leurs fleurs, ou par la largeur de leurs feuilles ; ou parce qu'elles ſont ſauvages. M. *de Tournefort* a fait une différence de ce genre de plante d'avec la jacinthe, par la fleur, qui dans le muſcari eſt un grelot, c'eſt-à-dire une cloche rétrécie par l'ouverture, au lieu que celle de la jacinthe eſt fort évaſée. La racine de l'oignon muſqué eſt une groſſe bulbe, couverte de pluſieurs tuniques, d'un goût amer garni en deſſous de quelques fibres longues & groſſes ; cette racine eſt vomitive ; elle pouſſe cinq à ſix feuilles cannelées & couchées à terre ; il ſort d'entr'elles une groſſe tige, haute d'un demi-pied, revêtue, dans le milieu de ſa longueur, de fleurs en grelots, crenelées, d'un vert bleuâtre ou purpurines d'abord, enſuite jaunâtres & aromatiques, comme muſquées : à ces fleurs ſuccedent des fruits triangulaires, qui renferment dans trois loges des ſemences groſſes comme des orobes, rondes & noires. *Voyez* MOUSSE GRECQUE.

OISEAU, *avis*, eſt un animal bipede, couvert de plumes, qui a des aîles & un bec de ſubſtance de corne &c. Sa femelle eſt ovipare : ſes plumes ſont renverſées en arriere, & couchées les unes ſur les autres dans un ordre régulier : ſon corps n'eſt ni extrêmement maſſif, ni également épais par-tout, mais bien diſpoſé pour le vol, aigu par devant groſſiſſant peu-à-peu, par-là il eſt plus propre à fendre l'air. Tous les oiſeaux viennent d'œufs : leur maniere de vivre, la variété de leurs couleurs ſuivant les ſaiſons, leur chant, leurs différentes figures & grandeurs, tout mérite l'attention du Philoſophe, & pique la curioſité de l'homme qui cherche à s'inſtruire. Nous en tracerons quelques eſquiſſes dans le tableau raccourci que nous nous propoſons d'en donner ici, d'après les Naturaliſtes qui en ont traité.

Tous ceux qui, depuis *Ariſtote* & *Pline* juſqu'à MM. *Linnæus*, *Klein* & *Briſſon*, ont écrit ſur la nature des oiſeaux, les ont diviſés en *terreſtres* & en *aquatiques*, puis en *oiſeaux domeſtiques*, en *paſſagers*, en *oiſeaux des bois*, *oiſeaux de riviere*, *oiſeaux de nuit*, & en *oiſeaux de proie*. Ils ont marqué, dans les différentes claſſes qu'ils en ont faites, ce qui les diſtingue les uns des autres, ſoit par les plumes, le bec, les ongles, ſoit par la tête, le cou, les aîles, les cuiſſes, les jambes & les pieds.

On peut réduire les oiſeaux à ſix ordres principaux.

1°. Ceux du *genre corbin*, c'eſt-à-dire, qui ont le bec courbé, fort,

& les ongles crochus ; tels ſont les oiſeaux de proie qui ſont carnivores, c'eſt-à-dire, qui vivent de rapine ou de chair, qui tiennent leur proie dans une patte, & qui la déchirent & la mangent étant appuyés ſur une jambe, comme les aigles, le faucon, les chats-huants, le duc, le milan, le lanier, le hobereau, le condor, le vautour, l'épervier, le coucou, & même les pies-griéches & les perroquets, &c. cependant ceux-ci vivent plus communément de fruit que de chair. Nous diſons que le bec des oiſeaux de proie eſt aſſez fort pour dépecer les chairs ; les ſerres ne ſont pas moins propres à déchirer & à porter la proie ; leurs cuiſſes ſont très-robuſtes, ils ont une vue perçante & ſubtile pour épier de loin. On diſtingue ces oiſeaux en *diurnes* ou *oiſeaux de jour*, & en *nocturnes* ou *oiſeaux de nuit.* On connoît les oiſeaux de rapine, ſur-tout les diurnes, par leur tête & leur cou court, par leur bec & leurs ongles crochus, par leur langue large, épaiſſe & charnue comme celle de l'homme. Les *oiſeaux de proie nocturnes*, qui ne volent que la nuit pour butiner, ont la tête groſſe & faite à-peu-près comme celle des chats ; tels ſont les hiboux cornus ou chat-huants, la fréſaie, le faucon de nuit, la chevêche, &c. Les oiſeaux de nuit ont les doigts irréguliers, car le dernier n'eſt pas, à proprement parler, un doigt de devant, il eſt placé de côté & peut ſe tourner en arriere ; ces oiſeaux l'alongent pour prendre leur proie, c'eſt ce qui fait que la plupart des oiſeaux de nuit ſemblent avoir deux doigts devant & deux derriere : ces oiſeaux ont une membrane calleuſe que les Naturaliſtes nomment *céra*, & qui fait le tour de la baſe du bec.

Preſque tous ces oiſeaux vivent ſolitaires, ne s'attroupent point, multiplient peu, & ne produiſent guere que deux petits à la fois ; ils ſont très-garnis de plumes, & vivent plus long-temps que les autres eſpeces d'oiſeaux : comme les repas de ces oiſeaux ne ſont pas toujours aſſurés, la nature leur a donné la faculté de ſouffrir long-temps la faim. Dans ce genre d'oiſeaux, les femelles ſont plus grandes que les mâles, d'un plus beau plumage, plus fortes, plus courageuſes & plus féroces, parce qu'elles ont ſeules ſoin de leurs petits, les mâles étant d'un tiers moins grands ſont appellés *Tiercelets*, *tercellini*, *quaſi tertiarii.* Ces oiſeaux ſont non-ſeulement les tyrans des airs, ils chaſſent auſſi dans les plaines. On diviſe les *oiſeaux de rapine diurnes* en grands & en petits : les grands ſont les aigles & les vautours ; leur caractere eſt ſi féroce, ſi indomptable, qu'on ne peut les dreſſer pour la fauconnerie. Les petits oiſeaux de

proie diurnes, ſont encore conſidérés comme poltrons, tels que le milan, ou comme courageux & de haut vol, tels que l'autour, l'épervier, le gerfaut & l'émerillon; ceux de bas vol, ſont le faucon, le lanier, le hobereau & le ſacre. Voyez, pour l'hiſtoire & la maniere de dreſſer ces oiſeaux à la chaſſe du vol, *au mot* FAUCON.

Le ſecond ordre comprend les *oiſeaux à bec de pic*, tels que les corbeaux, les corneilles, les pies, les pics, le geai, la huppe, le loriot, l'étourneau, les merles, &c. Quelques-uns de cette famille ont le bec un peu oblong, fort & gros; on les appelle *demi-oiſeaux de proie* ou *demi-rapaces*. Ces oiſeaux fréquentent indifféremment les pâtis, les guérets, les taillis, de même que les prairies & les rivages: ils vivent de fourmis, de moucherons, de fruits & de graines.

Le troiſieme ordre contient les *oiſeaux* qui fréquentent les bords des eaux douces, les lieux marécageux, & les rivages de la mer, qui volent autour de cet élément pour y trouver du poiſſon dont ils font leur nourriture, & qui cependant ne nagent pas; ils ont les pieds fendus (*fiſſipedes*), les jambes & les cuiſſes fort longues (*imantopedes*), un bec long & pointu (*ſcolopaces*); ils n'ont point de plumes au-deſſous des genoux, afin d'entrer plus facilement dans les eaux bourbeuſes; tels ſont les hérons, la grue, le flamand, le butor, la cigogne, le courlis, &c. Quelques-uns de cette famille ſont haut-montés ſur leurs jambes & ont le bec court, comme le vanneau, le chevalier, le pluvier, &c. Souvent ces oiſeaux ſe tiennent ſuſpendus en l'air ſur les eaux, & guettent d'en haut ſi par haſard quelque poiſſon remonte vers la ſurface des eaux; & quand ils en apperçoivent, ils ſe plongent ſur le champ avec une rapidité étonnante, & il eſt rare qu'ils manquent leur proie.

Le quatrieme ordre renferme les *oiſeaux aquatiques* par excellence, c'eſt-à-dire, qui marchent mal ſur terre & nagent bien dans l'eau; tels ſont le pélican, la palette, le cygne, les oies, les eſpeces de canards, le morillon, la macreuſe, le cormoran, &c. en un mot tous les oiſeaux dont les doigts des pieds ſont unis par une toile membraneuſe, ou même qui peuvent nager ſans être abſolument palmés, comme la foulque. Pluſieurs d'entre ces oiſeaux, qui ne ſe nourriſſent que de poiſſon, ont le bec dentelé, crochu à ſon extrémité: ils ſont la plupart *podicipedes*, c'eſt-à-dire, qu'ils marchent en ſe tenant preſque droits ſur leurs pieds comme l'homme; ils paroiſſent boiter, & ont preſque tous les jambes courtes, les cuiſſes couvertes de plumes à la jointure, les orteils de derriere

courts, le croupion moins élevé que les autres oiseaux, le bec terminé par une appendice qui pend en dessous.

On comprend dans le cinquieme ordre, les *oiseaux* qui n'ont point d'habitation fixe, & qui fréquentent rarement les rivages, les prairies, les hautes futaies; ils vont indifféremment dans les taillis, les guérets, les buissons & les haies, où ils se nourrissent d'insectes, de graines, de baies, &c. tels sont les pigeons, la tourterelle, les especes de pinçons, l'alouette, le chardonneret, le verdier, le serin, l'ortolan, la linotte, la bergeronnette, les bruants, la fauvette, le roitelet, les hirondelles, le tarin; & tous ces petits oiseaux, dont le bec est assez droit, quelquefois courbé, plus ou moins long, qui ont les jambes courtes, les aîles fort étendues, un vol fort & rapide, & une queue longue. Ceux qui ont le bec grêle, foible & pointu, vivent d'insectes; ceux qui vivent de graines, d'herbes épineuses, l'ont fort court & propre à broyer.

Le sixieme & dernier ordre renferme les *oiseaux* du genre des poules; tels que le paon, le coq d'Inde, le coq privé & celui de bruyeres, le faisan, la perdrix, la gélinote, &c. ces oiseaux ont le bec assez court, un peu recourbé, le corps gras, pesant & la chair blanche, des aîles courtes, concaves, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas voler fort haut ni long-temps; leurs pieds sont, ainsi que ceux de la premiere famille, garnis d'une peau: ils se retirent dans les lieux secs, & vivent d'herbes, quelquefois d'insectes: ils font leur nid à terre; leurs petits, qui sont couverts de duvet, suivent la mere, courant çà & là, & ramassent ce qu'ils peuvent avec leur petit bec.

On pourroit encore faire un genre d'oiseaux terrestres, qui ont le bec droit & les ongles moins crochus que les oiseaux de proie; ce sont ceux qui sont d'une énorme grandeur, & qui ont des aîles peu propres à voler, comme l'autruche, l'émeu ou le casoar & le dodo. L'autruche d'Afrique n'a que deux doigts par-devant, & point sur le derriere: l'autruche d'Amérique en a trois, point par derriere: le casoar, la canne-petiere, l'outarde, &c. fournissent la même remarque.

Quiconque voudroit adopter une méthode facile, pourroit prendre la suivante, qui est de M. *Klein*, elle consiste à ne considérer les oiseaux que par leurs pieds; alors on en feroit huit familles. La premiere comprendroit ceux qui n'ont que deux doigts aux pieds sur le devant, & point par derriere; telle est l'autruche. Dans la deuxieme, on rangeroit ceux

qui en ont trois pardevant & point par derriere ; tels ſont l'émeu, l'outarde, la pie de mer, le pluvier vert, le vanneau, l'autruche d'Amérique. Dans la troiſieme, les oiſeaux qui ont quatre doigts, dont deux ſont dirigés en avant, & les deux autres en arriere ; tels que le perroquet, le coucou, la pie, &c. Dans la quatrieme, les oiſeaux à quatre doigts, trois devant & un derriere ; tels que les oiſeaux chantans, les roſſignols, les alouettes, les colibris, même les aigles, les vautours, les faucons, les oiſeaux de nuit, les corneilles, les grues, les cicognes. Dans la cinquieme, les oiſeaux palmipedes, à quatre doigts aux pieds, trois devant & un derriere ; tels que le canard & le plongeon. Dans la ſixieme, les oiſeaux palmipedes, à quatre doigts en avant, tels que le cormoran, l'onocrotale, &c. qui ont tous les doigts unis par la membrane du pied. Dans la ſeptieme, les palmipedes à trois doigts en avant, tels que le pinguin : enfin dans la huitieme les oiſeaux dactilobes, à quatre doigts frangés de chaque côté, c'eſt-à-dire bordés par une membrane, & dont pluſieurs ont trois doigts devant & un derriere, tels que le colimbe & les foulques. En réfléchiſſant ſur cette diſtribution ſynoptique, on y trouve quelque confuſion : on voit dans la quatrieme famille l'aigle, le colibri, le coq & la grue : on pourroit, en ſe ſervant des caracteres généraux dont il eſt fait mention ci-deſſus, étendre les ſubdiviſions au nombre de vingt-ſix ordres, ainſi que l'a fait M. *Allamand* d'après M. *Briſſon ;* alors on auroit :

PREMIER ORDRE.

Le *genre du pigeon*, qui contient quarante-quatre eſpeces & un grand nombre de variétés : les *tourterelles* appartiennent à ce genre.

SECOND ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du dindon*, & comprend deux eſpeces & deux variétés.

——— Du *genre du coq & de la poule*, & comprend ſix eſpeces & quelques variétés.

——— Du *genre de la pintade.*

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la gélinote*, & comprend douze eſpeces. Le *coq de bruyeres* appartient à ce genre.

——— Du *genre de la perdrix*, & comprend vingt-une especes & quelques variétés. Le *francolin* & la *caille* appartiennent à ce genre.

——— Du *genre du faisan & du paon*, & comprend dix-huit especes & quelques variétés. Les *hoccos* appartiennent à ce genre d'oiseaux.

TROISIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre de l'épervier*, & comprend trente-neuf especes & quelques variétés. L'*autour*, le *faucon*, le *lanier*, le *gerfault*, le *sacre*, le *hobereau*, l'*émérillon*, le *busard*, le *milan*, appartiennent à ce genre.

——— Du *genre de l'aigle*, & comprend quinze especes.

——— Du *genre du vautour*, & comprend quatorze especes.

La seconde section est composée

Du *genre du hibou*, & comprend neuf especes & quelques variétés. Les *ducs* appartiennent à ce genre.

——— Du *genre du chat-huant*, & comprend onze especes. La *hulote* & la *chouette* appartiennent à ce genre.

QUATRIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections :

La premiere est composée

Du *genre du coracias*, & comprend deux especes.

——— Du *genre du corbeau*, & comprend onze especes & quelques variétés. La *corneille* & le *choucas* sont de ce genre.

——— Du *genre de la pie*, & comprend six especes & une variété.

——— Du *genre du geai*, & comprend quatre especes & une variété.

——— Du *genre du casse-noix*, & comprend une espece.

La deuxieme section du quatrieme ordre est composée

Du *genre du rollier*, & comprend dix especes.

——— Du *genre du troupiale*, & comprend trente-deux especes. Le *cassique*, le *baltimore* & le *carouge* sont de ce genre.

——— Du *genre de l'oiseau du paradis*, & comprend deux especes.

CINQUIEME

CINQUIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de la pie-grieche*, & comprend vingt-ſix eſpeces & une variété. L'*écorcheur* eſt de ce genre.

——— Du *genre de la grive*, & comprend ſoixante-ſix eſpeces & quelques variétés. Le *mauvis*, la *litorne*, la *rouſſerole*, le *merle*, le *moqueur*, le *mainate*, le *loriot*, le *jaſeur* ſont de ce genre.

——— Du *genre du cotinga*, & comprend dix eſpeces.

La deuxieme ſection du cinquieme ordre eſt compoſée

Du *genre du gobe-mouche*, & comprend trente-huit eſpeces. Le *tyran* eſt de ce genre.

SIXIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections:

La premiere eſt compoſée

Du *genre du pique-bœuf*, & comprend une eſpece.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre de l'étourneau*, & comprend quatre eſpeces & quelques variétés.

SEPTIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en deux ſections:

La premiere eſt compoſée

Du *genre de la huppe*, & comprend une eſpece.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre du promérops*, & comprend cinq eſpeces.

HUITIEME ORDRE.

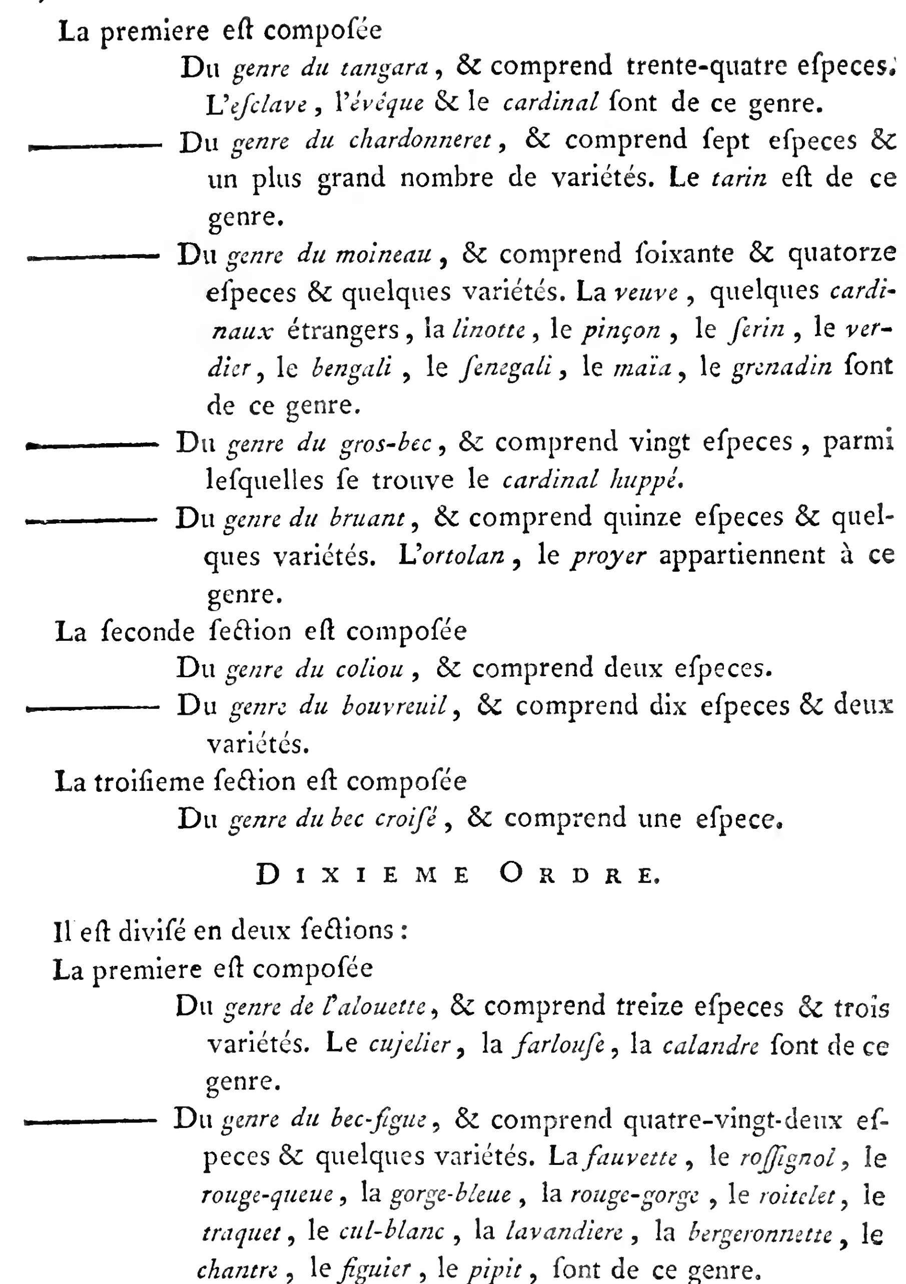
Il eſt compoſé

Du *genre du tête-chevre*, & comprend ſept eſpeces.

——— Du *genre de l'hirondelle*, & comprend dix-huit eſpeces & une variété. Le *martinet* eſt de ce genre.

NEUVIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en trois ſections :



La premiere eſt compoſée

Du *genre du tangara*, & comprend trente-quatre eſpeces. L'*eſclave*, l'*évêque* & le *cardinal* ſont de ce genre.

——— Du *genre du chardonneret*, & comprend ſept eſpeces & un plus grand nombre de variétés. Le *tarin* eſt de ce genre.

——— Du *genre du moineau*, & comprend ſoixante & quatorze eſpeces & quelques variétés. La *veuve*, quelques *cardinaux* étrangers, la *linotte*, le *pinçon*, le *ſerin*, le *verdier*, le *bengali*, le *ſenegali*, le *maïa*, le *grenadin* ſont de ce genre.

——— Du *genre du gros-bec*, & comprend vingt eſpeces, parmi leſquelles ſe trouve le *cardinal huppé*.

——— Du *genre du bruant*, & comprend quinze eſpeces & quelques variétés. L'*ortolan*, le *proyer* appartiennent à ce genre.

La ſeconde ſection eſt compoſée

Du *genre du coliou*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre du bouvreuil*, & comprend dix eſpeces & deux variétés.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du bec croiſé*, & comprend une eſpece.

Dixieme Ordre.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'alouette*, & comprend treize eſpeces & trois variétés. Le *cujelier*, la *farlouſe*, la *calandre* ſont de ce genre.

——— Du *genre du bec-figue*, & comprend quatre-vingt-deux eſpeces & quelques variétés. La *fauvette*, le *roſſignol*, le *rouge-queue*, la *gorge-bleue*, la *rouge-gorge*, le *roitelet*, le *traquet*, le *cul-blanc*, la *lavandiere*, la *bergeronnette*, le *chantre*, le *figuier*, le *pipit*, ſont de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la méſange*, & comprend dix-huit eſpeces. Le *pou* ou *ſoulci* appartient à ce genre.

Onzieme Ordre.

Il eſt composé

Du *genre du torchepot*, & comprend cinq eſpeces & deux variétés.

Douzieme Ordre.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt composée

Du *genre du grimpereau*, & comprend trente-trois eſpeces & une variété. Le *ſucrier* appartient à ce genre.

——— Du *genre du colibri*, & comprend ſeize eſpeces.

La deuxieme ſection eſt composée

Du *genre de l'oiſeau mouche*, & comprend vingt eſpeces.

Treizieme Ordre.

Il eſt diviſé en cinq ſections :

La premiere eſt composée

Du *genre du torcol*, & comprend une eſpece & une variété.

——— Du *genre du pic*, & comprend trente-deux eſpeces.

La deuxieme ſection eſt composée

Du *genre du jacamar*, & comprend deux eſpeces.

La troiſieme ſection eſt composée

Du *genre du barbu*, & comprend cinq eſpeces.

——— Du *genre du coucou*, & comprend vingt-huit eſpeces & une variété.

La quatrieme ſection eſt composée

Du *genre du couroucou*, & comprend ſept eſpeces.

——— Du *genre du bout-de-petun*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre du perroquet*, & comprend quatre-vingt-dix-ſept eſpeces & deux variétés. Les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*, les *lorys*, les *perruches* ſont de ce genre.

La cinquieme ſection eſt composée

Du *genre du toucan*, & comprend douze eſpeces.

Quatorzieme Ordre.

Il eſt diviſé en cinq ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du coq-de-roche*, & comprend une eſpece.

——— Du *genre du manakin*, & comprend treize eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du momot*, & comprend deux eſpeces.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du martin-pêcheur*, & comprend vingt-ſix eſpeces.

——— Du *genre du todier*, & comprend trois eſpeces.

La quatrieme ſection eſt compoſée

Du *genre du guépier*, & comprend treize eſpeces.

La cinquieme ſection eſt compoſée

Du *genre du calao*, & comprend ſix eſpeces.

QUINZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en trois ſections:

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'autruche*, & comprend une eſpece.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du thouyou*, & comprend une eſpece.

——— Du *genre du caſoar*, & comprend une eſpece.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du dronte*, & comprend une eſpece.

SEIZIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en trois ſections:

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'outarde*, & comprend trois eſpeces. La *canne petiere* eſt de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'échaſſe*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre de l'huîtrier*, & comprend une eſpece.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre du pluvier*, & comprend ſeize eſpeces. Le *courlis de terre* eſt de ce genre.

DIX-SEPTIEME ORDRE.

Il eſt diviſé en douze ſections:

La premiere eſt compoſée

Du *genre du vanneau*, & comprend huit eſpeces.

——— Du *genre du jacana*, & comprend cinq eſpeces. Le *chirurgien* eſt de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du coulon-chaud*, & comprend deux eſpeces.

La troiſieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la perdrix de mer*, & comprend quatre eſpeces.

La quatrieme ſection eſt compoſée

Du *genre du râle*, & comprend dix eſpeces.

La cinquieme ſection eſt compoſée

Du *genre du bécaſſeau*, & comprend vingt-une eſpeces & une variété. La *guignette*, le *combattant*, le *chevalier*, l'*alouette de mer*, la *maubêche*, le *merle*, la *grive d'eau* & le *canut* ſont de ce genre.

——— Du *genre de la barge*, & comprend huit eſpeces.

——— Du *genre de la bécaſſe*, & comprend ſix eſpeces & une variété.

La ſixieme ſection eſt compoſée

Du *genre du courlis*, & comprend quatorze eſpeces & une variété. L'*ibis* eſt de ce genre.

La ſeptieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la ſpatule*, & comprend trois eſpeces.

La huitieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la cicogne*, & comprend douze eſpeces. La *grue* appartient à ce genre, ainſi que la *demoiſelle de Numidie*.

——— Du *genre du héron*, & comprend quarante-ſept eſpeces. Le *butor*, l'*aigrette*, le *crabier*, le *bihoreau* ſont de ce genre.

——— Du *genre de l'ombrette*, & comprend une eſpece.

La neuvieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la cuilliere*, & comprend deux eſpeces & une variété.

La dixieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'oiſeau royal*, & comprend une eſpece.

La onzieme ſection eſt compoſée

Du *genre du cariama*, & comprend une eſpece.

——— Du *genre du kamichy*, & comprend une eſpece.

La douzieme ſection eſt compoſée

Du *genre de la poule-sultane*, & comprend dix especes & une variété.

DIX-HUITIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections.

La premiere est composée

Du *genre de la poule d'eau*, & comprend trois especes.

La deuxieme section est composée

Du *genre du phalarope*, & comprend quatre especes.

——— Du *genre de la foulque*, & comprend trois especes.

DIX-NEUVIEME ORDRE.

Il est composé

Du *genre du grébe*, & comprend onze especes & une variété.

VINGTIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections:

La premiere est composée

Du *genre du guillemot*, & comprend quatre especes.

La deuxieme section est composée

Du *genre du macareux*, & comprend une espece.

——— Du *genre du pingoin* ou *penguin*, & comprend trois especes.

VINGT-UNIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections:

La premiere est composée

Du *genre du manchot*, & comprend deux especes.

——— Du *genre du gorfou*, & comprend une espece.

La deuxieme section est composée

Du *genre du plongeon*, & comprend six especes.

VINGT-DEUXIEME ORDRE.

Il est composé

Du *genre de l'albatros*, & comprend une espece.

VINGT-TROISIEME ORDRE.

Il est divisé en deux sections:

La premiere eſt compoſée

Du *genre du puffin*, & comprend quatre eſpeces.

——— Du *genre du pétrel*, & comprend trois eſpeces.

——— Du *genre du ſtercoraire*, & comprend trois eſpeces.

——— Du *genre de goëland*, & comprend quinze eſpeces. Les *mouettes* ſont de ce genre.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'hirondelle de mer*, & comprend ſept eſpeces.

——— Du *genre du bec-en-ciſeaux*, & comprend une eſpece.

Vingt-quatrieme Ordre.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du harle*, & comprend huit eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'oie*, & comprend ſeize eſpeces & une variété. Le *cygne* eſt de ce genre, ainſi que l'*éderdon*.

——— Du *genre du canard*, & comprend quarante-deux eſpeces & pluſieurs variétés. La *tadorne*, le *morillon*, la *macreuſe*, la *ſarcelle* ſont de ce genre.

Vingt-cinquieme Ordre.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre de l'anhinga*, & comprend une eſpece.

——— Du *genre du pail-en-cul*, & comprend trois eſpeces.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre du fou*, & comprend ſept eſpeces. L'*oie de Soland*, l'oiſeau *frégate* ſont de ce genre.

——— Du *genre du cormoran*, & comprend deux eſpeces.

——— Du *genre du pélican*, & comprend trois eſpeces & une variété.

Vingt-sixieme Ordre.

Il eſt diviſé en deux ſections :

La premiere eſt compoſée

Du *genre du flamand*, & comprend une eſpece.

La deuxieme ſection eſt compoſée

Du *genre de l'avocette*, & comprend une espece.
——— Du *genre du coureur*, & comprend une espece.

Amours des oiseaux, leurs nids, leur accouplement, leur ponte, leur habitation, leurs émigrations, leur vol, leur durée, leur marche, leur chant, leur plumage, &c.

Le printemps paroît être la saison déterminée pour les amours des oiseaux ; c'est alors que les testicules des mâles commencent à s'enfler considérablement, & qu'ils desirent tous perpétuer leur espece. Entre les oiseaux l'on en voit qui sont plus portés à l'amour que les autres, même des mâles plus lubriques que des femelles, & des femelles plus amoureuses que les mâles. Pour ce vœu de la Nature, on voit ces animaux briller non-seulement par la beauté de leur plumage, mais encore l'amour les fait chanter presque tout le jour ; alors leur voix est plus forte. Les mâles paroissent se disputer à qui chantera le plus mélodieusement & le plus long-temps, comme on le remarque dans les rossignols, dans les fauvettes, & même dans les coqs, qui s'animent à la vue de leurs rivaux. La tourterelle a un chant plaintif, attendrissant. Chaque oiseau a son chant & son cri particulier, par lequel on le peut distinguer. Ils s'entendent les uns les autres, & se répondent constamment ; & comme dans ces animaux les mâles (sans en excepter aucun) chantent mieux que les femelles, celles-ci semblent donner la préférence à ceux qui, dans leur espece, les charment le plus, & méritent mieux de jouir de leurs faveurs. Nous exposerons dans la suite de cet article plusieurs détails sur la voix des oiseaux.

Tous les mâles qui, selon *Redi*, ont deux verges, & qui sont ou crêtés, ou éperonnés, ou barbus, ne cochent pas leurs femelles de la même maniere : les uns la tiennent contre terre, les autres tout de bout. Il semble que la plupart des oiseaux ne fassent que comprimer fortement la femelle, comme le coq, les moineaux, les pigeons, &c. dont la verge est fort courte ; d'autres à la vérité comme l'autruche, le canard, l'oie &c. ont un membre d'une grosseur considérable, & l'intromission n'est pas équivoque dans ces especes. L'accouplement étant passé, la plupart se tiennent compagnie pendant tout le reste de l'année jusqu'au retour du printemps. Voyez les *Exercitations de* Harvey *sur la génération.*

On cite plusieurs observations qui tendent à prouver que la morsure des

des oiſeaux, excités par un certain degré de colere, notamment dans la ſaiſon qu'ils ſont animés de la paſſion de l'amour, étoit venimeuſe, & même mortelle, ſans en excepter ceux des oiſeaux dont le bec paroît le moins propre à mordre, tels que les canards. Conſultez la *Nature conſidérée*, &c. *page 246, 15 Novembre 1774.*

Les femelles des oiſeaux pondent les œufs : elles les couvent conſtamment de leur propre chaleur juſqu'à ce que le petit vienne à éclorre. Cette action de couver s'appelle *incubation.*

La poule, qui eſt un tréſor pour l'homme, pond preſque tous les jours en certaines ſaiſons ; d'autres oiſeaux pondent indifféremment toute l'année, d'autres une fois l'an. La quantité des œufs eſt en quelque ſorte déterminée à chaque eſpece ; car ſi l'on en caſſe, ou qu'on leur en retire quelques-uns, ils en font bien-tôt un pareil nombre pour compléter la couvée ; c'eſt ſur-tout ce qu'on remarque dans les canards, les hirondelles & les moineaux. Qu'on ne touche point aux œufs des poules, on remarquera qu'elles ceſſeront de pondre & ſe mettront à couver auſſi-tôt qu'elles en auront quatorze ou quinze : au contraire qu'on leur ôte tous les jours leurs œufs, elles continueront de pondre juſqu'à ce qu'elles en aient produit quatre ou cinq fois autant. Ceci démontre que ſi les oiſeaux n'ont pas une connoiſſance exacte du nombre de leurs œufs, ils ne laiſſent pas de diſtinguer un grand nombre d'avec un petit. Il eſt heureux que les oiſeaux les moins nuiſibles & les meilleurs à manger de tous les animaux, ſont ceux qui ſe multiplient le plus. Au reſte, on a remarqué que ceux de ces animaux qui nourriſſent leurs petits, n'en ont ordinairement qu'un petit nombre ; ceux au contraire dont les petits mangent ſeuls dès qu'ils voient le jour, en ont juſqu'à dix-huit, & quelquefois plus. Mais quel ſoin ne prennent-ils pas de leurs œufs ! l'on ne peut qu'être enchanté du mécaniſme même de l'œuf, de la naiſſance & de l'éducation des petits. Commençons par examiner les nids.

Les oiſeaux conſtruiſent leurs nids & les façonnent avec un art admirable ; les uns les font ſous l'herbe à plate terre, les autres au haut des arbres, ou les ſuſpendent à des branches ; d'autres dans des arbriſſeaux ; d'autres dans des creux d'arbres ; d'autres dans la terre ; d'autres dans des roſeaux ; d'autres dans des fentes de rochers ; enfin, en quelqu'endroit qu'ils les logent, c'eſt toujours ſous quelque abri, ſoit ſous des herbes, ou ſous une groſſe branche, ou ſous des feuilles doublées.

On ne peut trop admirer, dit M. *Pluche*, la parfaite reſſemblance qui

ſe trouve entre les nids des oiſeaux d'une eſpece & ceux d'une autre ; chaque famille en effet les conſtruit avec la même matiere & de la même façon ; l'induſtrie, la propreté & la précaution y regnent par-tout. Suppoſons dans un ſeul endroit un amas de brins de bois ſec, des écorces, des feuilles ſéches, du foin, de la paille, de la mouſſe, de la bourre, du crin, du coton, de la laine, de la ſoie, des toiles d'araignées, des plumes & quantité d'autres menues proviſions, on verra nos habitans de l'air venir en faire emplette à cette foire. Celui-ci a beſoin d'un brin de mouſſe ; celui-là demande une plume ; il faut à cet autre un fétu, à un autre de la laine : il y a quelquefois des grandes querelles, alors chacun tire de ſon côté, & emporte au nid ce qu'il peut. Les dehors du nid ſont des matieres groſſieres pour ſervir de fondement : on y emploie les épines, les joncs, le gros foin, & la mouſſe la plus épaiſſe : ſur cette premiere aſſiſe encore informe, ils étendent, entrelacent & plient en rond des matériaux plus délicats, & diſpoſés de maniere à fermer l'entrée aux vents & aux inſectes. Comme chaque eſpece a ſon goût ou une façon pour ſe meubler, ils ne manquent point de tapiſſer le dedans de petites plumes, ou de l'étoffer avec de la laine, des duvets, tréſor & luxe de leur nid, mais néceſſaires, de peur que leurs œufs ne ſe froiſſent ou ne ſe caſſent, & pour entretenir une chaleur autour d'eux & de leurs petits.

L'étendue du nid eſt proportionnée au nombre des enfans qui doivent naître, & jamais la ponte n'en prévient la ſtructure. Les outils des oiſeaux ſont leur bec ; avec un tel inſtrument ils fabriquent des ouvrages où l'on trouve la propreté du Vannier, & l'induſtrie du Maçon : il y en a dont toutes les pieces ſont proprement attachées & liées avec un fil que l'oiſeau ſe fait avec de la bourre, du chanvre, du crin & des toiles d'araignées ; telle eſt la *méſange*. Voyez ce mot.

Les loriots, dont le mâle & la femelle ſe recherchent preſqu'à leur arrivée dans nos climats, font leurs nids ſur des arbres élevés, quoique ſouvent à une hauteur fort médiocre ; ils les façonnent avec une ſinguliere induſtrie ; ils les attachent ordinairement à la bifurcation d'une petite branche & ils les enlacent autour des deux rameaux qui forment cette bifurcation ; de longs brins de paille ou de chanvre, dont les uns allant droit d'un rameau à l'autre, forment le bord du nid par devant, & les autres pénétrant dans le tiſſu du nid ou paſſant par deſſous & revenant ſe rouler ſur le rameau oppoſé, donnent la ſolidité à l'ouvrage. Ces

longs brins de chanvre ou de paille qui prennent le nid par dessous, en sont l'enveloppe extérieure; le matelas intérieur destiné à recevoir les œufs, est un tissu de petites tiges de gramens, dont les épis sont ramenés sur la partie convexe, & paroissent si peu dans la partie concave, qu'on a pris plus d'une fois ces tiges pour des fibres de racines: enfin entre le matelas intérieur & l'enveloppe extérieure il y a une quantité considérable de mousse, de lichen & d'autres matieres semblables qui servent, pour ainsi dire, d'ouate intermédiaire & rendent le nid plus impénétrable au dehors, & tout à la fois plus mollet au dedans. Ce nid étant ainsi préparé, la femelle y dépose quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc sale est semé de quelques petites taches bien tranchées, d'un brun presque noir, & plus fréquentes sur le gros bout que par tout ailleurs: elle les couve avec assiduité l'espace d'environ trois semaines, qui est le terme de l'incubation de cet oiseau.

D'autres oiseaux, comme le merle & la huppe, enduisent l'intérieur du nid d'une petite couche de mortier, qui colle & maintient tout ce qui est dessous, & qui, à l'aide d'un peu de bourre ou de mousse qu'ils y attachent quand il est encore frais, forment par dedans une muraille ou un appartement meublé, d'une propreté parfaite. D'autres enfin, comme l'hirondelle, font un nid sans bois, sans foin, sans liens; ils gâchent la poussiere avec l'eau qu'ils ont prise en volant à la superficie de l'eau, & construisent un logement d'une structure tout-à-fait singuliere.

C'est ainsi que les oiseaux fabriquent pour leurs petits une habitation solide, & qu'ils ne la bâtissent pas indifféremment en toutes sortes d'endroits, mais toujours dans un lieu où ils puissent être tranquilles & à l'abri de leurs ennemis. Tous couvent leurs œufs nuit & jour avec tant de patience, qu'ils aiment mieux souffrir la faim que de les exposer en allant chercher leur nourriture. L'oiseau, cet animal si agile, si inquiet, si volage, oublie en ce moment son naturel, pour se fixer sur ses œufs pendant le temps nécessaire. Les oiseaux les plus timides & les plus foibles montrent du courage & de la force lorsqu'il s'agit de sauver leurs œufs, même des œufs stériles, ou des œufs qui ne viennent pas d'eux, &, ce qui est encore plus étrange, des œufs simulés. L'ardeur que les poules ont pour couver est très-grande; lorsque ce feu les anime, on les entend glousser, on les voit s'agiter, abaisser leurs aîles, hérisser leurs plumes, & chercher par-tout des œufs qu'elles puissent couver. Mais passons à l'histoire de l'œuf.

Les *œufs* des oiseaux different par la couleur de leur robe & par la grosseur ; tous ont une coque ou écorce assez dure, blanche, fragile, calcaire, & en dedans une membrane qui enveloppe tout l'œuf. Prenons pour exemple l'œuf d'une poule, où les parties sont plus sensibles : on y distingue facilement le jaune, *vitellum*, qui est au cœur ; le premier blanc, *albumen*, qui environne le jaune ; un second blanc dans lequel la masse du milieu nage, les ligamens qui soutiennent le jaune vers le centre de l'œuf, les membranes qui enveloppent l'une le jaune, l'autre le premier blanc, & une troisieme & une quatrieme qui environnent le tout ; enfin la coque qui sert de défense à tout le reste. Tout ce qui est intérieur est façonné le premier ; la coque se forme la derniere, & se durcit d'un jour à l'autre : l'usage de cette croûte est double ; 1°. elle met la mere en état de se délivrer de l'œuf sans l'écraser ; 2°. elle met le petit à couvert de tout accident, jusqu'à ce qu'il soit formé & en état de sortir. On peut dire de même que l'œuf tient lieu aux petits oiseaux de la mamelle & du lait qui nourrit les petits des autres animaux, parce que le poulet qui est dans l'œuf, se nourrit d'abord du blanc de l'œuf, & ensuite du jaune lorsqu'il est un peu fortifié, & que ses parties commencent à s'affermir. C'est sur la membrane qui environne le jaune que se trouve la *cicatricule*, *cicatricula*, ou petite tache blanche, qui est seule le véritable germe, *stamen*, où réside le poulet en petit. Il a dès-lors tous ses organes (dit M. *Pluche* d'après *Villhughbi & Malpighi*), mais applatis, repliés & enveloppés dans un point ; dès que la moindre portion de l'esprit vital qui est destiné à l'animer, a passé au travers des enveloppes jusqu'au cœur, alors le poulet vit & tout commence à se mouvoir en lui. Il y a, pour ainsi dire, une sorte de rapports généraux pour la maniere dont l'esprit vivifiant se glisse par les pores des membranes de l'oiseau encore dans son œuf, & du fœtus dans la matrice ; il en est à peu-près de même pour la maniere dont le poulet reçoit des sucs nutritifs. Tous ces petits canaux auparavant applatis, se gonflent ; tout prend nourriture, & le poulet commence à croître.

Il est presque impossible de démêler dans les liqueurs qui l'environnent la nature des progrès & des changemens qui lui arrivent de jour en jour pendant le temps de l'incubation jusqu'à ce qu'il perce son écaille. M. *Pluche* fait encore observer ici une précaution aussi sensible qu'admirable, qu'on remarque dans la situation de la *cicatricule* où le poulet se forme. Cette petite tache ronde, *chalasa*, qui est sur l'enveloppe du

jaune, ſe trouve toujours placée preſque au centre de l'œuf & vers le haut du côté de la mere, pour en recevoir la chaleur dont il a beſoin. De quelque maniere qu'on remue l'œuf, le petit n'eſt jamais renverſé : le jaune eſt ſoutenu par deux ligamens qu'on trouve toujours à l'ouverture de l'œuf, & qui s'attachent de part & d'autre à la membrane commune qui eſt collée ſur la coque. Si on tiroit une ligne d'un ligament à l'autre, elle ne paſſeroit pas juſte par le milieu du jaune, mais au-deſſus du centre, & couperoit le jaune en deux portions inégales; en ſorte que la moindre partie du jaune où le germe eſt poſé, demeure néceſſairement élevée vers le ventre de l'oiſeau qui couve l'œuf; & que l'autre partie étant plus groſſe & plus peſante, deſcend toujours vers le bas autant que les liens le permettent. Si l'œuf ſe déplace, le petit n'en ſouffre point, & il jouit, quoi qu'il arrive, de la chaleur qui met tout en action chez lui, & qui perfectionne peu-à-peu le développement de ſes parties. Ne pouvant plus gliſſer en bas, il ſe nourrit à l'aiſe, d'abord de ce blanc liquide & délicat qui eſt à portée de lui; enſuite il tire ſa vie & ſon accroiſſement du jaune, qui eſt une nourriture plus forte. Lorſque ſon bec eſt durci & qu'il a preſque rempli toute la capacité de ſa maiſon, il ſe met en devoir de rompre la coque; il fait déjà entendre diſtinctement ſa voix avant que ſa coque ſoit fêlée, ce qui prouve la pénétrabilité de l'air à travers les pores de la coque : enfin il en ſort ayant le ventre rempli de ce jaune qui lui tient lieu de nourriture encore quelque temps juſqu'à ce qu'il puiſſe s'affermir ſur ſes pattes, & aller chercher lui-même à vivre; (chez la plupart des oiſeaux ce ſont le pere & la mere qui lui en viennent apporter). On prétend avoir obſervé qu'en général les petits oiſeaux ne voient que le ſeptieme jour qu'ils ſont éclos; mais ils entendent auſſi-tôt l'*appel* ou *cri* du pere ou de la mere qui leur annoncent la nourriture. *Voyez* la maniere dont les poulets s'y prennent pour ſortir de l'œuf, à la ſuite de l'article COQ : *voyez auſſi le mot* ŒUF.

Le corbeau & les corneilles mâles, dans le temps de la couvée, apportent à manger à leurs femelles. Avec quel art les oiſeaux mâles partagent & adouciſſent la peine de leurs fidelles compagnes! l'un réitere ſes voyages ſans ſe rebuter, & met dans le bec de la femelle, la mangeaille toute préparée; un autre accompagne ces petits ſervices de ſon ramage; par-tout l'on voit l'inquiétude officieuſe du mari, & l'aſſiduité pénible de la mere.

Les pigeons, les moineaux, & plusieurs autres oiseaux, qui ne s'accouplent point indifféremment, & font comme un ménage à part de mâle à femelle, couvent tour à tour; mais parmi les autres, on ne voit pas que les mâles prennent le moindre soin de leurs petits, puisque même ils abandonnent leur femelle. On remarque que la plupart des canards, quand ils sont obligés de quitter leurs œufs pour aller chercher à manger, s'arrachent une bonne quantité de plumes pour les couvrir & les garantir du froid. Quel soin, quelle sollicitude pour pourvoir à la nourriture de leurs petits nouvellement éclos, jusqu'à ce qu'ils aient assez de force pour voler & pour aller chercher eux-mêmes leur pâture!

Non-seulement le pigeon mâle couve les œufs & travaille à la construction du nid comme la femelle, mais les petits pigeons ne pourroient pas digérer des graines dures, si le pere & la mere ne les avaloient auparavant pour les ramollir dans leur gosier; ensuite de quoi, ils les dégorgent dans le bec des pigeonneaux.

Le hibou fait son nid sur le haut de quelque montagne escarpée, dans l'endroit qui est le plus exposé aux ardeurs du soleil, afin que les cadavres qu'il y apporte, se changent par la chaleur en une espece de bouillie propre à nourrir ses petits.

Le coucou pond ses œufs dans le nid des autres oiseaux: il laisse à ceux-ci le soin de les couver & de les faire éclorre. Mais quelle étrange surprise pour la mere, qui croit trouver de l'affection dans le nouveau né! A peine celui-ci a-t-il quelques jours, qu'il dévore les petits de l'oiseau dont le nid lui a servi de berceau, & souvent, comme carnivore, il extermine & mange sa prétendue mere. *Voyez à l'article* COUCOU.

Tous les oiseaux (excepté le coucou) sont très-attachés à leurs petits: ils sentent alors ce que c'est que d'être chargé de famille; il faut trouver à vivre pour six ou dix au lieu de deux. Dans le temps que les petits grandissent, le rossignol & la fauvette suspendent leurs concerts accoutumés; le besoin les fait aller en quête dès le soleil levant: de retour, ils distribuent la nourriture aux petits avec beaucoup d'égalité. Au devoir de nourrice succede celui de sentinelle, & l'amitié change les humeurs, en corrigeant les défauts; c'est ainsi qu'une poule gourmande & insatiable n'a plus rien à elle quand elle a des petits. Cette mere, naturellement timide, ne savoit que fuir auparavant: à la tête d'une troupe de poussins, c'est une héroïne qui affronte tous les dangers pour la

défenſe de ſes petits. Cette conduite eſt égale au deſir qu'elle a de pondre & de couver.

La poule d'Inde, ſuivie de ſa petite famille, a l'art de pouſſer un cri lugubre qui oblige tous ſes enfans à ſe tapir ſous les buiſſons, & de contrefaire les morts. Ce cri annonce qu'il y a dans l'air un oiſeau de proie prêt à fondre ſur eux; l'oiſeau de proie diſparoît-il, l'alarme ceſſe, & la mere de famille pouſſe un autre cri qui retire les petits de la conſternation. A meſure que l'on étudie de plus en plus la Nature, ſon mécaniſme, ſon art, ſes reſſources, la multiplicité de ſes moyens dans l'exécution, ſes déſordres mêmes apparens, tout nous étonne, tout nous ſurprend. On peut conſulter l'article PERDRIX.

Lorſque les petits loriots ſont éclos, la mere les défend contre leurs ennemis & même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendroit d'un ſi petit oiſeau: on a vu le pere & la mere s'élancer courageuſement ſur ceux qui leur enlevoient leur couvée; &, ce qui eſt encore plus rare, on a vu la mere priſe avec le nid, continuer de couver en cage & mourir ſur ſes œufs.

Les perdrix blanches habitent les Alpes, où elles ſe nourriſſent de ſemences du bouleau nain; & afin qu'elles fuſſent plus en état de courir parmi les neiges, la nature leur a donné des pattes couvertes de plumes; ſemblablement à nos perdrix griſes, elles s'apparient le mâle avec la femelle, & s'aident mutuellement pour élever leurs petits.

Le pélican habite dans les déſerts arides; & comme il fait ſon nid dans les lieux fort éloignés de la mer, & qu'il lui faut aller chercher bien loin la proviſion de l'eau &c. qui lui eſt néceſſaire, tant pour lui que pour ſes petits, la Nature l'a pourvu d'un inſtrument propre à cet uſage: il porte ſous la gorge une eſpece de ſac aſſez ample & profond: il le remplit d'une quantité d'eau & de poiſſon, qui lui eſt ſuffiſante pour s'abreuver & ſe nourrir pendant pluſieurs jours. *Voyez à l'article* PÉLICAN.

Les oies, les canards & les plongeons, qui vivent dans l'eau, y trouvent à ſe nourrir d'inſectes aquatiques, de petits poiſſons, d'œufs de poiſſons, &c. La forme de leur bec, de leur cou, de leurs pattes & de leurs plumes, répond admirablement bien à l'inſtinct & au genre de vie qui leur ſont propres. La même remarque peut ſe faire dans toutes les autres eſpeces d'oiſeaux.

Les canards & tous les oiſeaux qui comme eux ont les doigts des pieds réunis par une membrane, qui dans nos climats ſe repoſent

pendant la nuit sur la terre, ceux qui vivent au bord des eaux, & qui ne se perchent point en Europe, passent toute la nuit sur des branches d'arbres à la Guiane : ils auroient couru trop de périls sur une terre couverte de reptiles dangereux par leur nombre & par leur force, la nécessité leur a appris à triompher de leur forme & des obstacles qu'elle a dû leur causer. Ainsi le mécanisme & la disposition des organes, ne déterminent pas seuls les actions des animaux. L'instinct, une main invisible, ou une prévoyance bienfaisante, en reglent & en dirigent les mouvemens.

Un oiseau palmé de Norwege (espece de *mouette* ou plutôt de *stercoraire* qui est le *strund-jager* de Ray) a une façon de vivre tout-à-fait particuliere. Comme il n'a pas la même facilité que les autres oiseaux aquatiques de plonger dans l'eau pour prendre des poissons, il se nourrit aux dépens des mauves, qui, se voyant poursuivies, rejettent une partie de leur proie dont il fait son repas. Comme les poissons se tiennent en automne au fond de l'eau, une espece de plongeon, qui a la facilité de s'y enfoncer encore plus avant que les mauves, fournit aussi de quoi vivre à cet oiseau.

La nourriture la plus ordinaire des petits oiseaux est le *polygone vulgaire* (renouée), plante fort commune, qui se trouve par-tout jusques dans les grands chemins, & qui après la moisson est très-abondante dans les champs. Les semences, dont elle est toute chargée, tombent à terre, & sont recueillies durant toute l'année par les oiseaux qui portent le nom de *granivore*.

Les gros *oiseaux de rapine* vivent de petits quadrupedes & de divers petits oiseaux. Ceux d'entr'eux qui sont foibles & plus lâches que les autres, se contentent des cadavres que le hasard leur fait trouver. Dans tous les animaux qui passent l'hiver sans prendre de nourriture, on observe que le mouvement péristaltique des intestins est suspendu, ce qui fait que pendant ce temps-là ils ne sont nullement pressés de la faim : telle est l'expérience qu'en a fait *Lister*. Leur sang ne se coagule point dans la palette, comme celui des autres animaux, & en est par là plus propre à entretenir la circulation.

Les *coqs de bruyere* se creusent souvent des retraites sous la neige, où ils se promenent pendant l'hiver, mais ils muent en été ; de sorte que ne pouvant plus voler au mois d'Août, ils sont contraints de courir à travers les bois pour chercher leur nourriture, qu'ils trouvent néanmoins

néanmoins ſans peine, parce que le fruit de l'*airelle*, qui eſt alors en ſa maturité, leur fournit abondamment de quoi manger. Les petits, au contraire, ne muent point au commencement de l'été, parce que n'étant pas encore en état de bien courir, ils ont beſoin de leurs aîles pour s'éloigner en cas de péril.

Les autres oiſeaux qui ſe nourriſſent d'inſectes, vont vivre chaque année ſous un climat plus tempéré, tandis que toutes les terres ſituées plus près du Nord, où ils ont paſſé l'été fort agréablement, ſont couvertes de neiges & de glaçons. Rien de plus ſingulier que la maniere dont voyagent les oiſeaux de paſſage. Le jour du départ eſt marqué pour chaque eſpece; ils s'aſſemblent par troupes: la réſolution étant priſe & annoncée à chacun d'eux, ils ſe mettent en route, & maintiennent une ſorte de diſcipline; nuls traîneurs, aucuns déſerteurs: ſans bouſſole & ſans carte, mais par l'inſtinct des beſoins, ils ſuivent invariablement la route qui conduit au lieu où ils ſe propoſent d'arriver (*a*).

Le dégré de froid ou de chaud qui regne dans l'atmoſphere, accélere ou retarde les émigrations des oiſeaux de paſſage; il y a apparemment un rapport ſecret entre la température qui convient à la conſtitution de certaines eſpeces, & celle qui eſt néceſſaire pour la production des alimens dont elles ſe nourriſſent. Les vents paroiſſent avoir auſſi une grande influence ſur les voyages des oiſeaux: l'hiſtoire de ces émigrations eſt eſſentiellement liée aux obſervations météorologiques, & les ſuppoſe. Quoi qu'il en ſoit, ces émigrations régulieres ſur notre hémiſphere, par diverſes ſortes d'oiſeaux, ſont très-avantageuſes à pluſieurs Nations différentes, qui profitent de la viſite de ces nouveaux habitans. Ces oiſeaux ſont nommés *paſſagers*, & preſque tous retournent par bandes chacun dans leurs climats à jour marqué: il en reſte cependant beaucoup, qui ne ſortent point du pays où ils ſont nés. Le Moteur de la nature a donné à ceux-ci l'inſtinct puiſſant de trouver conſtamment la nourriture annuelle dans leur pays natal. On obſervera que ceux des

---

(*a*) On prétend que la peſte peut quelquefois être apportée par les oiſeaux; voici les obſervations ſur leſquelles on ſe fonde. Dans la derniere peſte de Marſeille, les oiſeaux quitterent le pays & n'y revinrent qu'après qu'elle fut entiérement diſſipée. On ſe rappelle qu'elle fut apportée, il y a quelques années, en Italie par une corneille. Comme cet oiſeau y eſt très-rare, il fut ramaſſé avec empreſſement par pluſieurs perſonnes. De vingt-ſept qui compoſoient la compagnie, & qui toucherent l'oiſeau fatal, il en mourut ſeize.

oiſeaux qui ne font pas de tranſmigrations ont le bec fort & mangent de tout, tandis que ceux qui ne vivent que d'inſectes aîlés ont le bec foible; ceux-ci ſont donc obligés, pour vivre, de paſſer en d'autres contrées.

Les *grives*, les *étourneaux*, les *pinçons* & les *cailles*, forment autant de caravanes emplumées, qui nous quittent dans l'automne; & pour nous dédommager en quelque ſorte de leur abſence, le froid nous amene les bécaſſes, les bécaſſines, & toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques (M. *Bourgeois* obſerve ici que le paſſage & le ſéjour des différens oiſeaux varient dans chaque pays, ſuivant la nature du climat. En Suiſſe, dit-il, les grives à pieds noirs n'arrivent qu'à l'entrée de l'hiver, & elles y reſtent pour l'ordinaire juſqu'au printems: les bécaſſes & les bécaſſines font leur paſſage au printems & en automne: on n'en voit point en cette contrée pendant l'hiver, ni pendant l'été).

L'*étourneau*, dit M. *Linneus*, ne trouvant plus en Suede, ſur la fin de l'été, une auſſi grande quantité de vermiſſeaux qu'auparavant, deſcend chaque année dans la Scandinavie, l'Allemagne & le Danemarck.

Quelque répandu que ſoit le *loriot*, il y a des pays qu'il ſemble éviter; on ne le trouve ni en Suede, ni en Angleterre, ni dans les montagnes de Bugey, ni même à la hauteur de Nantua, quoiqu'il ſe montre réguliérement en Suiſſe deux fois l'année. C'eſt vers la fin du printems que les loriots arrivent dans nos climats. Dès que les petits ſont élevés, la famille ſe met en marche pour voyager; c'eſt ordinairement vers la fin d'Août ou le commencement de Septembre: ils ne ſe réuniſſent jamais en troupes nombreuſes: ils ne reſtent pas même aſſemblés en famille; car on n'en trouve guere plus de deux ou trois enſemble, quoiqu'ils volent peu légérement & en battant des aîles, comme le merle: il eſt probable qu'ils vont paſſer leur quartier d'hiver en Afrique, car on les voit paſſer à Malte dans le mois Septembre & repaſſer au printems. Arrivés dans nos climats, ils font la guerre aux inſectes, & vivent de ſcarabées, de chenilles & de vermiſſeaux; mais leur nourriture de choix, celle dont ils ſont le plus avides, ce ſont les ceriſes, les figues, les baies de ſorbier, les pois, &c. Les loriots ne ſont point faciles à élever ni à apprivoiſer; on les prend à la pipée, à l'abreuvoir, & avec divers ſortes de filets.

Quand l'automne répand dans nos climats les derniers rayons qui annoncent les approches de l'hiver, alors les inſectes commencent à

disparoître, les hirondelles planent dans l'air, volent en rasant les eaux, s'assemblent & se rejoignent pour se transporter dans des climats plus chauds où elles trouvent un asile & des vivres. *Voyez* HIRONDELLE. De même les *pinçons*, notamment les femelles, passent en grandes troupes par la Hollande aux environs de la Saint Michel, se joignent aux nôtres, & vont habiter tous les hivers les pays Méridionaux.

Les *oiseaux aquatiques* quittent les régions du Nord avant que les eaux soient glacées, & se retirent l'hiver dans celles du Midi. On voit aussi de ces oiseaux à qui les besoins font braver l'intempérie des saisons les plus opposées : c'est ainsi que tout Paris a vu en Août 1765, des légions de cicognes qui voloient sur deux couches au-dessus l'une de l'autre ; l'inférieure étoit si basse qu'on auroit pu en prendre à la main ; les unes se répandirent dans les environs de cette ville, les autres se percherent sur les toits des édifices les plus élevés de la Capitale : ces oiseaux accoutumés à vivre dans des pays aquatiques & froids (la Hollande & l'Allemagne), sembloient venir par la route d'Espagne pour gagner les endroits du Nord où ils trouvent de quoi vivre facilement & en abondance.

Autrefois lorsque ces passages extraordinaires de cigognes arrivoient, on les regardoit comme un présage de grands malheurs ; mais aujourd'hui que l'on connoît la cause de ces effets naturels, l'on n'en est point effrayé ; l'oiseau quitte les pays qu'il habite quand la nourriture nécessaire y manque, la nature le presse d'en chercher ailleurs.

Les *grues* quittent pendant l'hiver les régions Septentrionales, pour voler vers les campagnes du Midi : on les voit passer par troupes de cinquante, de soixante & de cent ; la nuit elles s'abattent sur la terre pour prendre de la nourriture, & après l'hiver elles retournent à leur premiere demeure où regne un froid plus supportable : elles s'élevent toujours en troupe & forment un vol figuré.

On voit en automne, sur les marais de Pologne, une multitude innombrable de *canards*, d'*oies* & de *cygnes*, qui par différentes rivieres, vont se rendre au Pont-Euxin, dont l'eau salée ne se gêle point, & qui reviennent au retour du printems, vers les marais Septentrionaux, pour y pondre leurs œufs, parce que dans ces régions, sur-tout dans la Laponie, ils trouvent une grande quantité de moucherons.

La *bécasse* reste dans les vallons & les bois en Angleterre & en France, pendant la saison des frimats, & en sort aux approches du printems,

après que le mâle s'est appareillé avec sa femelle ; ensuite elle remonte sur les montagnes.

Dans ces plages où l'Océan Septentrional bouillonne en de vastes tourbillons autour des isles éloignées, tristes & solitaires de Thulé, ainsi qu'aux lieux où les flots Atlantiques se brisent contre les orageuses Orcades, l'air est comme obscurci au printems par l'arrivée d'une multitude d'oiseaux aquatiques qui viennent y aborder ; la rive retentit du bruit sauvage que produit l'ensemble de leurs cris. Le canard à duvet repaire aussi dans les creux des rochers éboulés dans les eaux.

Le *canard d'Islande* passe en Suede au mois d'Avril & continue sa course jusqu'à la mer Blanche. L'oiseau nommé *bec recourbé*, se retire en Italie tous les ans chaque automne. Le *colymbe* passe tous les étés, ainsi que tous les automnes, en Allemagne. La *grive* remplit les forêts de Suede au printems, & les quitte en hiver pour passer en France & ailleurs. Le *moineau de neige* (emberiza) abandonne les Alpes pendant tout l'hiver, & passe en Allemagne & en Suede. La *mauve*, pendant l'hiver, voyage en Espagne, en Italie & en France. L'*hirondelle* poursuit les différentes especes d'insectes qui voltigent dans l'air. Le *pic*, pour se nourrir, tire avec sa langue les insectes qui se tiennent cachés dans l'écorce des arbres. Les *corbeaux* vivent de cadavres, & suivent quelquefois les armées. Qui peut raconter combien de ces nations volantes vont & viennent sans cesse ? Combien de nuages aîlés s'élevent au-dessus des nuages de l'air dans toutes les saisons ?

Les *oiseaux* évitent les ruses de leurs ennemis par le vol qui leur est particulier, & par ce moyen ils échappent même souvent aux oiseaux de proie ; car si le pigeon, par exemple, voloit de la même maniere que l'épervier, il ne pourroit presque jamais éviter ses griffes.

Les *cigognes* & les *faucons* sont des bêtes de rapine très-nécessaires pour empêcher la trop grande multiplication des autres especes. Ces oiseaux, au rapport de *Bélon*, nétoyent l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles, dont tout le pays est couvert après les inondations du Nil. Ils détruisent aussi les rats qui infestent la Palestine.

Les oiseaux (dit M. *Clayton*, *dans les Transact. Philosoph.*) qui ont le bec plat, & qui cherchent leur nourriture en tâtonnant, ou en fouillant dans la terre, ont trois paires de nerfs qui s'étendent jusques dans leur bec : c'est par ces nerfs qu'ils distinguent avec tant de sagacité & d'exactitude ce qui est propre à leur servir de nourriture, d'avec ce

qu'ils doivent rejeter ; choix qu'ils font uniquement par le goût, sans qu'ils voient les alimens : ces nerfs paroissent avec plus d'évidence dans le bec & dans la tête du canard, aussi n'y a-t-il pas d'oiseau qui fouille autant pour trouver sa nourriture. On trouve aussi deux de ces nerfs dans la partie supérieure du bec de la corneille, du grôle, & probablement les autres oiseaux à bec rond ont ce même avantage. Par-tout on voit que le Créateur a donné aux brutes une espece d'instinct qui leur fait rejeter ce qui leur est nuisible : cet instinct l'emporte souvent sur notre raison, par l'abus que les hommes en font.

La nature a aussi placé sous le gosier de ces animaux une poche qu'on nomme le *jabot*, où ils mettent leur mangeaille en réserve : la liqueur où elle nage dans ce jabot, aide à en faire la premiere digestion ; le gésier, cette poche musculeuse où il n'entre que très-peu de nourriture à la fois, fait le reste, souvent à l'aide de quelques petits graviers & de cailloux raboteux que l'oiseau avale pour mieux briser sa nourriture, & peut-être pour tenir les passages libres. Ainsi l'on voit que dans les oiseaux la digestion se fait par voie de dissolution & de trituration : par dissolution dans ceux qui ont, comme la buse, un estomac membraneux, & par trituration dans les oiseaux qui ont un gésier. M. de *Réaumur*, qui avoit étudié la Gastrologie des oiseaux, fit avaler à des dindons de petites boules de verre, pour prouver cette derniere propriété de digérer ; ce qui lui réussit assez bien. Au reste le gésier des oiseaux est très-robuste, très-compacte, & a une faculté de trituration bien étonnante. L'intérieur de cette poche est rempli de rugosités & de plis très-compactes. Voyez *l'Hist. de l'Académ. des Scienc. ann. 1752*. En un mot, il résulte des expériences de M. de *Réaumur*, dont on peut voir aussi le détail dans le *Journal des Savans* de Juin & Juillet 1763 ; il résulte, dis-je, que dans les oiseaux de proie la digestion paroit se faire uniquement par l'action d'un suc dissolvant, sans indice de trituration : cette derniere action est au contraire très-marquée & paroît le principal moyen de digestion dans les oiseaux de l'ordre des poules, des pigeons, & généralement dans les granivores.

Il n'en est pas, dit *Bélon*, des oiseaux comme des animaux terrestres, qui dans chaque espece sont ou plus grands ou plus petits, suivant les régions qu'ils habitent. Les oiseaux sauvages, suivant l'espece dont ils sont, conservent assez constamment par-tout leur grandeur, leur forme, leur couleur, leur nature ; un coq vivant en Afrique, est

semblable au coq qui vit en Asie & en Europe. Tous les oiseaux, excepté ceux qui ne sortent que la nuit, ont la tête petite à proportion de la grosseur du corps. Ils ont aussi le corps plus court, plus large, & plus épais que les animaux quadrupedes ; l'oiseau mouche est le pygmée des oiseaux connus, & l'autruche & le condor en sont les géants.

Les oiseaux ont des yeux & des paupieres, comme les autres animaux ; mais les yeux des oiseaux, comme ceux des poissons, ont moins de convexité que ceux des quadrupedes : ils couvrent leurs yeux d'une membrane qui sort du grand angle de l'œil, & qui recouvre l'œil en tout ou en partie au gré de l'oiseau, quoique les paupieres restent ouvertes. Cette membrane se trouve aussi dans plusieurs quadrupedes, elle sert à nétoyer la surface de l'œil. Les oiseaux voient tous fort clair, mais les uns plus que les autres ; les uns voient pendant le jour, & les autres pendant la nuit. Les oiseaux de proie ont les yeux ombrés. Aucun oiseau n'a de cils, ni de sourcils, du moins qui portent du poil autour des yeux, comme chez les quadrupedes : il est vrai cependant qu'il y en a, tels que les faisans, qui ont quelque chose d'approchant. L'on a toujours cru que la paupiere supérieure des oiseaux ne se baissoit point, excepté celle de l'autruche, & qu'il n'y avoit que la paupiere inférieure qui s'élevoit sur l'œil ; cela est vrai dans le coq-d'inde, le coq domestique, la poule, l'oie, le canard, le moineau & le merle ; mais le pigeon, la tourterelle, le serein & toutes les especes de hiboux, ont la paupiere supérieure mobile : elle se baisse & va trouver la paupiere inférieure. C'est le contraire quand ces oiseaux sont morts. Il convient d'exposer tous les détails connus sur cet article. En voici le sommaire : nous disons que les yeux des oiseaux sont dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupedes, qu'outre les deux paupieres supérieure & inférieure, les oiseaux en ont encore une troisieme nommée paupiere interne, *membrana nictitoria aut nictitans ;* elle se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, ses cillemens fréquents & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire très-curieuse. La paupiere supérieure est presque entiérement immobile, mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive que lorsque l'animal dort, ou lorsqu'il ne vit plus ; ces deux paupieres ont chacune un point lacrimal, & n'ont point de rebords

cartilagineux ; la cornée tranſparente eſt environnée d'un cercle oſſeux, compoſé de quinze pieces, plus ou moins, poſées les unes ſur les autres en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoiſes d'un toit ; le criſtallin eſt plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupedes & des poiſſons, & ſa plus grande courbure eſt en arriere ; enfin il ſort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire, de figure rhomboïde & compoſée de fibres paralleles, laquelle traverſe l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par ſon angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capſule du criſtallin ; c'eſt à cette membrane ſubtile, tranſparente, que MM. les Anatomiſtes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourſe ;* ſon uſage eſt, ſelon M. *Petit*, d'abſorber les rayons de lumiere qui partent des objets qui ſont à côté de la tête, & qui entrent directement dans les yeux : l'organe de la vue chez les oiſeaux, comme on le voit, eſt plus compoſé que dans les quadrupedes ; auſſi les oiſeaux l'emportent-ils par ce ſens ſur les autres animaux. Les oiſeaux ont ſur le bec deux trous qui leur ſervent pour l'odorat. Ils ont un bec ſans dents ; mais il y a quelques oiſeaux de rivieres, qui ont le bec dentelé & ſouvent crochu, d'autres voûté & tranchant, d'autres droit & rond, d'autres long & pointu, &c. *Voyez à l'article* BEC.

Les oreilles des oiſeaux n'ont point de conque à l'extérieur, & dans la plupart le conduit auditif eſt ſans aucun couvercle, mais il y en a dans les oiſeaux de proie nocturnes, & dans quelques-uns des diurnes ; voyez l'article *Ouïe.* Conſultez auſſi la *Théologie Phyſique* de *Derham.*

Non-ſeulement les oiſeaux different par le bec, mais encore par la langue : les uns l'ont courte, les autres large ; d'autres déliée & la plupart dure : il y en a qui ont la queue longue, d'autres courte, & d'autres qui n'en ont point du tout ; tous ont les plumes fendues & attachées à la peau. La racine en eſt creuſe : outre ces plumes, ils ont encore une eſpece de poil, ou une eſpece de duvet.

Les oiſeaux qui ont les pattes longues ont auſſi le cou long, autrement ils ne pourroient prendre leur aliment ſur la terre ; mais tous ceux dont le cou eſt long n'ont pas les pattes longues, tel eſt le cygne. Ceux qui n'ont point de doigt en arriere ne ſe trouvent jamais ſur les arbres. Avec quel artifice les palmipedes replient leurs orteils & leurs pieds, quand ils tirent à eux leurs jambes, ou qu'ils les étendent pour nager !

ils élargiffent & ouvrent tout le pied quand ils preffent l'eau, ou quand ils veulent aller en avant. Les jambes font pliées dans tous les oifeaux, afin qu'ils puiffent fe percher, jucher & fe repofer plus facilement. Cette duplicature leur aide encore à prendre l'effor pour voler.

En général les oifeaux vivent long-temps; cependant on a remarqué que ceux qu'on détenoit en cage, & même qu'on apprivoifoit, n'avoient pas une vie de fi longue durée, que quand ils ne font point efclaves. Les uns vivent deux ans, d'autres dix : on prétend qu'il y en a qui vivent cinquante, & même plus; tels font les oifeaux de proie, le perroquet, dont le cours de la vie ne paroît pas réglé : au refte les femelles de ce genre d'animaux vivent plus long-temps que les mâles. Ceux qui ont les ongles droits & qui fréquentent les rivieres, fe lavent en tout temps dans l'eau : ceux qui ne volent pas fort haut, comme les poules, aiment à fe vautrer dans la pouffiere. On voit qu'un oifeau eft malade quand fon plumage eft hériffé & mal en ordre; cette maladie eft fouvent indépendante de la mue qu'éprouvent tous ces animaux. La *mue* confifte dans leur changement de plumes, ce qui arrive une fois chaque année : c'eft pour eux un temps critique & qui leur eft fouvent mortel. Cette mue fe fait quand les tuyaux des plumes ceffent de prendre de la nourriture & fe deffechent; alors les fucs nourriciers qu'elles ne s'approprient plus, font portés au germe de la plume nouvelle qui croît & force l'ancienne plume au bout de laquelle il eft, de lui laiffer la place & de tomber. Jamais les oifeaux ne pondent dans cet état maladif, & il arrive quelquefois que la couleur du plumage fouffre dans la mue des changemens. Cette fingularité dépendroit-elle de l'âge, des paffions, ou de la nourriture de l'oifeau? On peut confulter un Mémoire intitulé, *Parallele de la nourriture des plumes, & de celle des dents*, par M. *Roftan.*

On connoît les oifeaux à la différence de leur vol & de leur marcher : plufieurs d'entr'eux marchent toujours pas à pas comme le paon; d'autres ne peuvent aller qu'en fautant, comme la pie, d'autres en courant, comme la perdrix; d'autres en jetant leur pas en avant; quelques-uns ne pouvant marcher fur terre, ne ceffent de voler, ou s'arrêtent bien peu.

Les oifeaux qui ont de grandes aîles, ainfi que ceux qui ont des ongles crochus, tels que les oifeaux de proie, ne marchent que difficilement. Il y en a qui preffent leurs aîles en volant, après avoir frappé l'air feulement d'un feul coup; d'autres ne peuvent voler qu'ils ne remuent

ſouvent les aîles ; d'autres s'élancent par repriſes, ou avancent par bonds; d'autres ſemblent ſe gliſſer dans l'air, ou le fendre d'une courſe égale. Ceux-ci vont toujours terre à terre; ceux-là s'elevent juſqu'aux nues; d'autres ne s'élevent de terre qu'en jetant un grand cri avant de partir; d'autres ne font aucun bruit. Les uns s'élevent tout droit de terre; d'autres ne peuvent s'élever ſans prendre leur courſe; d'autres partent du ſommet de quelques hauteurs, d'autres enfin ſavent diverſifier leur vol : ils montent en ligne oblique ou circulaire, ou paroiſſent ſe laiſſer tomber & ſe relever tout d'un coup, ſe ſuſpendre & demeurer comme immobiles, planer enſuite, s'écarter à droite, à gauche, rebrouſſer chemin, &c.

La tête de l'oiſeau & ſur-tout le bec, eſt fait pour ſe frayer un chemin commode au travers de l'air : la ſituation du poumon, la diſpoſition de la poitrine & de ſes os rangés en forme de quille, tout ſert à contre-balancer ſa tête & ſon cou; ſa queue lui tient lieu de gouvernail, tandis qu'il rame avec ſes aîles. Mais ce gouvernail ne ſert pas ſeulement à maintenir l'équilibre du vol, il ſert auſſi à hauſſer, baiſſer, tourner où l'oiſeau veut; car la queue ne ſe porte pas plutôt vers un côté, que la tête ſe porte d'un autre. Les oiſeaux qui ont la queue courte & les pattes longues étendent les pieds en arriere lorſqu'ils volent. Si la queue eſt grande, l'oiſeau approche ſes pieds de ſon corps en volant ou les laiſſe pendans: l'oiſeau qui a peu ou point de queue comme le colymbe, vole difficilement & a le corps preſque droit en l'air. Les grandes plumes de la queue ſont toujours en nombre pair.

Que l'art brille dans la conſtruction générale des aîles & dans chacune de leurs parties ! Elles ont été placées par la Nature dans le centre de gravité, l'endroit le plus propre à tenir le corps de l'animal volant dans un exact équilibre au milieu d'un fluide auſſi ſubtil que l'air. Quant à ceux qui nagent & qui volent, leurs aîles, pour cet effet, ſont attachées au corps hors du centre de gravité; & pour ceux qui ſe plongent plus ſouvent qu'ils ne volent, leurs jambes ſont plus reculées vers le derriere, & leurs aîles plus avancées vers le devant du corps.

Quelle légéreté dans ces aîles, & en même temps quelle force ! Le tuyau de chaque plume eſt creux, roide, léger & cependant très-fort; les barbes des plumes ſont rangées de chaque côté, & compoſées de filets artiſtement travaillés : elles ſont creuſées & bordées de petites plumes qui s'engrenent les unes dans les autres. Les grandes plumes des aîles

ſont recouvertes à leur origine, d'autres petites plumes en deſſus & en deſſous. C'eſt par cet arrangement mécanique, que les aîles peuvent frapper l'air qui eſt ſi fluide, & ſervir à l'oiſeau de point d'appui continuel pour s'élever à ſon gré & pour mieux aider à ſon mouvement progreſſif dans l'air.

Quel appareil d'os très-forts, mais ſur-tout légers, de jointures qui s'ouvrent, ſe ferment, ou ſe meuvent de tel côté que l'occaſion le demande, ſoit pour étendre les aîles, ſoit pour les reſſerrer vers le corps! De quel uſage ne ſont point les plumes de la queue, pour conduire l'oiſeau dans ſon vol, ou lorſqu'il veut s'abaiſſer ! La force des muſcles pectoraux eſt ſur-tout remarquable, parce qu'ils ſont plus forts & plus robuſtes à proportion dans les oiſeaux que dans l'homme & dans les autres animaux qui n'ont point été faits pour voler.

Indépendamment de tous les autres obſtacles qui s'oppoſent à l'art extravagant qu'ont cherché les hommes de voler, les muſcles des bras ne ſeroient point aſſez forts ; les jambes y ſeroient plus propres. Mais il faut reléguer cette entrepriſe avec celle de produire le mouvement perpétuel, de trouver un remede univerſel, & autres ſemblables, qui ſont plutôt voir la foibleſſe que la force de l'eſprit humain.

Quand on conſidere un oiſeau qui vole, rien de plus naturel aux yeux de l'habitude, rien de ſi étonnant aux yeux de la raiſon. Cette maſſe qui s'éleve dans l'air malgré le poids de cet air qui gravite ſur tous les corps, eſt emportée, non par une force étrangere, mais par un mouvement qui lui eſt propre, & qui s'y ſoutient long-temps avec vigueur & avec grace. Les gros & grands oiſeaux ont l'art de s'enfler, & d'avoir toujours des proviſions d'air en volant. A volonté ils rendent leur corps plus ou moins léger dans leur vol, ou plus gros lorſqu'ils nagent, ou plus peſant & moins gros lorſqu'ils plongent.

Quoique tous les oiſeaux aient des aîles, il y en a qui ne peuvent pas voler ; tels ſont l'autruche, l'émeu, le pingouin, qui n'étendent & n'agitent leurs aîles que pour accélérer leur courſe. On ne jouit point de cet aſpect varié lorſque les oiſeaux ſont détenus en cage, pas même dans une grande voliere. Leur génie eſt flétri par la captivité : les viſites fréquentes interrompent également ces petits priſonniers ; ce n'eſt qu'après un certain temps qu'on y peut voir leurs careſſes, leurs querelles & leurs ménages. La nouvelle nourriture qu'on leur donne, & qui ne conſiſte pas en vers, en chenilles, en mouches, en eſpeces de

graines particulieres, dont ils savent tous se traiter chacun suivant leur appétit dans chaque saison, ne leur fait pas moins regretter la solitude & la liberté; en un mot, ils agissent moins librement, & on reconnoît moins la diversité de leurs caracteres & de leurs travaux. Ajoutons que la domesticité ou l'esclavage produit les grandes variétés dans les individus de la même espece d'oiseau. Tout au contraire des oiseaux sauvages. C'est cet état d'esclavage qui les rend dociles à la voix; ils apprennent à chanter, à siffler un air, à prononcer quelques mots. A cet égard ils sont au-dessus des animaux quadrupedes, quoique leur cerveau ne paroisse pas plus adapté à l'imagination & à la mémoire. La langue des oiseaux mérite plus notre attention par ses variétés, la forme, la structure, les attaches & les muscles : nous en citerons des preuves ci-après.

Des Voyageurs ont dit que les oiseaux des Indes, sur-tout dans le pays de Juda, surpassent pour le plumage & pour le chant ceux d'Europe. C'est à tort; le concert que les oiseaux forment dans les bois de l'Europe est supérieur à celui qu'on entend dans les autres parties du monde, & il nous semble que pour la beauté même du plumage, nous n'avons rien à desirer dans nos oiseaux Européens; car sans parler du paon, qui est sans contredit le phœnix des oiseaux, ni de nos autres volailles domestiques, n'avons-nous pas le faisan, la perdrix rouge, les canards, l'outarde, le francolin, les especes de geais, la huppe, le loriot, l'étourneau, le pluvier doré, le vanneau, la pie, les pics, le bouvreuil, le chardonneret, le martinet pêcheur, & plusieurs autres? Quant à la différence des plumes, il est aisé de s'en convaincre en jetant les yeux sur les plumes de l'*autruche*, du *paon*, de l'*aigle*, du *cygne*, du *perroquet*, de la *chouette*, du *pingouin*, de l'*oiseau du paradis*, du *casoar*, enfin de toutes les especes d'oiseaux que nous connoissons.

Les plumes varient suivant l'âge de l'oiseau. Les jeunes loriots mâles ressemblent assez aux femelles pour le plumage lorsqu'ils sont jeunes; dans le premier temps ils sont mouchetés encore plus que les femelles, il le sont même sur la partie supérieure du corps; mais dès le mois d'Août le jaune commence déjà à paroître sous le corps : ils ont aussi un cri différent de celui des vieux; ceux-ci disent *yo*, *yo*, *yo*, qu'ils font suivre quelquefois d'une sorte de miaulement comme celui des chats.

Les plumes du côté du corps sont garnies d'un duvet mou, chaud : *voyez* DUVET. Du côté de l'air, elles sont garnies d'un double rang de

barbes plus longues d'un côté que de l'autre. Ces barbes de largeur inégale font une enfilade de petites lames minces & plates, couchées & ferrées dans un alignement aussi juste, que si on avoit taillé les extrémités avec des ciseaux. Les plumes, sur-tout celles de l'aîle, sont outre cela disposées de façon que le rang des petites barbes de l'une se glisse, joue & se découvre plus ou moins entre les grandes barbes de l'autre plume qui est au-dessus : un nouveau rang de moindres plumes sert de couverture aux tuyaux des grosses : l'air ne peut passer nulle part, & par-là, comme nous l'avons dit plus haut, l'impulsion des plumes sur ce fluide devient très-forte & très-agissante : on nomme les plumes de l'aîle le *pennage*. Mais comme cette économie si nécessaire pourroit souvent être altérée par la pluie, les oiseaux ont aussi un moyen de les en préserver, au moyen d'une bourse pleine d'un suc huileux, faite comme un mamelon, lequel compose presque tout le croupion : ce mamelon a plusieurs ouvertures ; & lorsque l'oiseau sent ses plumes desséchées, gâtées, entr'ouvertes ou prêtes à se mouiller, il presse ou tiraille ce mamelon avec son bec : il en exprime une humeur grasse qui est en réserve dans deux glandes, & faisant glisser successivement la plupart de ses plumes par son bec, il les passe à l'huile ; l'onction de cette matiere visqueuse les lustre, les raffermit aussi & remplit tous les vides ; après quoi l'eau ne fait que couler sur l'oiseau. La poule de nos basses-cours est moins fournie de cette liqueur que les oiseaux qui vivent au grand air, d'où il arrive qu'une poule mouillée est un oiseau singulier à voir : au contraire, les cygnes, les oies, les canards, les macreuses, & tous les animaux destinés à vivre sur l'eau, ont la plume enduite d'huile dès leur naissance ; d'ailleurs leur réservoir graisseux est abondant, & une de leurs plus grandes occupations est de passer leurs plumes à l'huile continuellement.

Les anciens ont appellé *pulvérateurs* les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre (ces oiseaux sont frugivores, granivores), d'élever la poussiere avec leurs aîles, & en se poudrant, pour ainsi dire, avec cette poussiere, de se délivrer de la piqûre des insectes qui les tourmentent, de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

La plupart des oiseaux cachent leur tête sous leur aîle pendant leur sommeil ; la plupart aussi ne se tiennent que sur un pied pendant qu'ils dorment, ils approchent l'autre de leur corps pour le réchauffer.

Les jambes & les pieds ſont dénués de plumes dans la plupart des oiſeaux, quelques-uns n'en ont point ſur la tête, tels ſont le coq d'Inde, l'émeu; mais il n'y a peut-être que l'autruche qui n'ait pas le corps entier couvert de plumes.

Il y a des oiſeaux qui ſont toujours attroupés pluſieurs enſemble, ſoit qu'ils volent, ſoit qu'ils reſtent en repos; tels que les pigeons: d'autres vont deux à deux, le mâle & la femelle dans la ſaiſon de leurs amours, de la ponte & de l'accroiſſement de leurs petits, qui eſt infiniment plus prompt que chez les quadrupedes.

Il y a des oiſeaux qui chantent, d'autres ne chantent pas; tels que les oiſeaux de proie, & pluſieurs femelles de divers oiſeaux. C'eſt lorſque le temps eſt ſerein qu'on entend ces animaux chanter dans les bois. La ſaiſon du printemps ramene les amours que le triſte hiver a fait fuir; c'eſt auſſi la ſaiſon des mélodieux concerts des oiſeaux: ils font alors, & ſur-tout la nuit, l'agrément des bois. L'un chante à minuit & au point du jour, l'autre à l'aurore & à midi, un autre au ſoleil couchant, &c. tels ſont le coq, l'oie, les ſarcelles, l'alouette, le vanneau, le courlis, le pluvier, la grue, le roſſignol, la perdrix & pluſieurs autres qui ſervent d'horloge aux Payſans.

On trouve dans le XIII vol. part. II. *des Tranſactions Philoſop.* des expériences & obſervations ſur le chant des oiſeaux, par M. *Daniel Barrington*, Vice-Préſident de la Société de Londres: en voici le précis. Ce Phyſicien dit, que pour ſe faire mieux entendre de ſes Lecteurs, il a été obligé de créer pour ainſi dire, des mots; à la vérité la diſette de mots pour exprimer les différens ſons ou notes des oiſeaux, a forcé *Belon* à dire de la grue, du roſſignol, de l'oiſon, qu'ils chantent. Ceci ne donne aucune idée du chant de ces bipedes. Le P. *Kircher* a rapporté dans ſa *Muſurgia* quelques traits du chant du roſſignol, du coucou & de la caille, & il les a déſignés par des notes de muſique; mais ces exemples prouvent ſeulement que le chant de certains oiſeaux renferme des notes qui correſpondent aux intervalles de notre octave. M. *Barrington* dit que le premier accent ou ſon du jeune oiſeau, tant mâle que femelle, eſt 1°. le *piaulement;* il s'en ſert pour demander ſa nourriture à ſa mere. Ce premier ſon qui eſt ſi différent dans tous les oiſeaux, qu'il fait diſtinguer leurs eſpeces ſans les voir, eſt foible, très-plaintif, & diminue à meſure que l'oiſeau prend de l'accroiſſement. A-t-il acquis ſa force, ſa grandeur, ces différens ſons changent abſolument. Le jeune roſſignol a

un piaulement rauque & désagréable. Le piaulement est formé d'un son simple, répété dans des intervalles très-courts. 2°. Le son que l'oiseau rend un mois après sa naissance, est l'*appel:* dans le plus grand nombre c'est la répétition d'une même note que l'oiseau, tant mâle que femelle, conserve toute sa vie; à moins qu'ils n'aient été enlevés de leur nid le deuxieme ou troisieme jour après leur naissance, pour entendre l'appel d'un autre oiseau au moment de la becquée. 3°. Les Oiseleurs appellent *flutoyer*, *siffler*, *gazouiller*, le chant qui se développe ensuite dans les jeunes oiseaux.

On peut comparer les efforts que les jeunes oiseaux font pour chanter à ceux d'un enfant qui tâche de bégayer; ce n'est pas le seul trait de comparaison dans la gradation des sons: on a entendu plusieurs fois des oiseaux qui n'avoient guere qu'un mois, préluder ou commencer à siffler. Il paroît que ce premier essai ne contient pas les principes du ramage dont l'oiseau doit par la suite affecter si agréablement nos oreilles: quelles peuvent être les vues de cet essai? Suivons l'oiseau dans ses différens âges. Dans le temps que ce jeune musicien bipede s'exerce ainsi à former son gosier, s'il saisit quelque passage agréable, il répete souvent & conserve ce ton. S'il prend un ton faux, peu concordant avec celui qu'il semble chercher, assez souvent il l'abandonne, semblable à nos Chanteurs qui haussent la voix lorsqu'ils se souviennent de quelques parties d'un air, qu'ils peuvent exécuter avec précision; & d'autres fois glissent légérement par dessus les tons dont ils ne se sont pas tout-à-fait rendus les maîtres, ou comme si ce passage ne leur faisoit pas plaisir, ou peut-être dans la crainte de se compromettre: l'oiseau paroît en faire autant. L'oiseau détenu en cage s'exerce ordinairement à siffler pendant plus des deux tiers de l'année: quand il est sûr, pour ainsi dire, de ses notes & en état d'exécuter toutes les parties de son chant naturel, ou d'un air qu'on lui a appris au moyen d'une serinette, il ne varie plus dans sa mélodie; il s'exerce à les chanter de suite, & en lie les différens passages sans se reposer.

M. *Barrington* dit, qu'il paroît que le chant des oiseaux n'est qu'une succession de trois notes différentes ou d'un plus grand nombre, continuées de suite dans un intervalle qui correspond à une croche de musique de quatre noires, ou bien l'espace de quatre secondes. Ceci étant, on doit en exclure l'*appel* du coucou & le gloussement de la poule, qui ne consiste qu'en deux notes. Il y a plus, on a observé que la poule

qui couve, répete ſouvent la même note à des intervalles très-courts, & finit ſur une ſixieme qu'elle fait extrêmement longue; c'eſt un *appel varié.* On doit encore diſtinguer de ce qu'on appelle *ramage* ces courts éclats de voix que les oiſeaux font entendre quand ils s'efforcent de le diſputer à d'autres par le chant, & qu'ils forment comme une eſpece de concours vocal: alors leur chant ne ſe continue pas quatre ſecondes.

Tout ce que nous venons de dire ne peut guere s'appliquer qu'aux oiſeaux qui ont reçu une éducation ſuivie. Les notes ne ſont pas plus innées dans les oiſeaux que le langage dans l'homme: elles dépendent donc du maître qui les éleve. Ajoutons qu'il faut que leurs organes ſoient tels qu'ils puiſſent imiter les ſons qu'ils doivent entendre ſouvent. Les linots mâles en état de voler, que l'on diſtingue dès leur bas âge des femelles par une blancheur qui s'étend dans toute la longueur du fanon de la plume (dans la femelle elle ne va qu'à moitié) ; ces ſortes d'oiſeaux, dis-je, offrent une grande docilité & un talent ſingulier pour l'imitation du chant: dans la plupart des autres oiſeaux qui ont un chant décidé, on ne diſtingue pas auſſi ſûrement le mâle de la femelle. Il eſt auſſi rare d'entendre les femelles d'oiſeaux chanter comme les mâles, qu'il eſt extraordinaire d'entendre les poules chanter comme les coqs. L'on préſume auſſi que les perroquets & les pies qui apprennent ſi difficilement à parler, ſont des femelles de leur eſpece. M. *Barrington* dit qt'il avoit trois eſpeces d'alouettes qui étoient ſéparées, & qui chantoient parfaitement bien: l'une étoit l'*alouette des champs*, l'autre celle *des bois*, & la troiſieme l'*alouette méſange.* Il plaça avec chacune de ces alouettes de jeunes linots qui imiterent bientôt le chant de leur maître de muſique: quand le chant de ces écoliers fut entiérement fixé, on les plaça avec d'autres jeunes linots, dont ils devinrent à leur tour les maîtres de muſique, & tous ces linots oublierent abſolument les notes & tout le mode de leur chant, pour conſerver conſtamment celui de l'alouette. Un jeune linot d'Europe fut élevé dans une cage où étoit un *vengolina* d'Afrique, qui eſt un beau chanteur: le petit Européen parvint à imiter l'Africain avec une ſi grande perfection, que quand ils chantoient enſemble, il étoit impoſſible de les diſtinguer l'un de l'autre: un chardonneret chantoit uniquement l'appel du roitelet, parce qu'il n'avoit jamais entendu d'autre accent. Tous ces faits prouvent aſſez que les oiſeaux n'ont point d'idées innées des notes qu'on ſuppoſe particulieres à chaque eſpece. Si dans l'état de vie ſauvage ils apprennent & gardent

tous conſtamment le même chant, c'eſt parce que les jeunes oiſeaux n'ont donné leur attention qu'au chant du pere, qui néglige lui-même les notes de tous les autres oiſeaux qui chantent dans les environs; ſon génie & ſes beſoins lui font chercher & trouver la nourriture qui lui convient: dans une cage ce génie ſe flétrit par la captivité, il s'attache à ſon pourvoyeur, qui le careſſe, qui le ſiffle, & il en retient des ſons, des parties d'airs ou des airs entiers; & nous le répétons, s'il n'a été mis en cage qu'un mois après ſa naiſſance, il n'oubliera point l'*appel* de ſon eſpece. On voit dans des volieres des ſerins avec des oiſeaux d'eſpeces différentes, chacun ne chante que le ramage de ſon pere. Les moineaux qui nichent dans les maiſons, n'ont jamais que le piaulement de leur eſpece, tant qu'ils reſtent ſauvages: leur chant devient mixte ou composé, ſi après leur naiſſance on les met avec un linot, un chardonneret, un roſſignol, une gorge-rouge. Il y a auſſi de jeunes oiſeaux qui, n'ayant pas entendu l'appel de leur pere, paroiſſent plus enclins, étant dans une voliere, à retenir les ſons de certains oiſeaux que d'autres: on en voit qui aiment aſſez le *roulis* du rouge-gorge.

Les oiſeaux dans l'état de vie ſauvage ne chantent ordinairement que pendant deux mois & demi de l'année, ou tant que la pâture eſt abondante, encore les ſeuls mâles de quelques eſpeces jouiſſent de ce précieux avantage (car il y a beaucoup d'oiſeaux qui ne chantent aucunement). M. *Barrington* croit que cette propriété ou avantage du chant dépend de la force des muſcles du larynx, qui eſt ſupérieure dans les mâles. Des obſervations anatomiques démontrent qu'il n'y a aucune différence ſexuelle à cet égard dans les oiſeaux qui ne chantent point. Mais pourquoi ne chantent-ils pas, notamment les gros oiſeaux? Notre Phyſicien prétend que ſi ces gros bipedes étoient doués de cette faculté, la plénitude de leur voix, jointe au volume de leur corps, tout les décéleroit à leurs ennemis; & que la Nature n'a pas permis aux oiſeaux femelles de chanter, parce que ce talent ſeroit pour eux un talent funeſte & pernicieux dans le temps de l'incubation: ainſi ce qui eſt un défaut phyſique eſt compenſé par un bien moral. On dit qu'il y a pluſieurs oiſeaux qui chantent & qui cherchent à récréer leurs femelles pendant cette pénible fonction. Notre Obſervateur paroît nier ce fait.

Voyons maintenant en quoi le chant des oiſeaux reſſemble aux intervalles de notre muſique, qui ne ſont jamais ou rarement moindres d'une demi-note. *Ligon* dit que le chant de la grive eſt composé de

quarts

quarts de notes, qui, par progreſſion, montent ſucceſſivement les uns au-deſſus des autres. Le chant d'un petit nombre d'oiſeaux offre des paſſages qui correſpondent aux intervalles de la game de notre muſique; l'appel du coucou en eſt un exemple bien frappant & bien connu; mais la plus grande partie du ramage des petits oiſeaux ne peut guere s'exprimer en caracteres de muſique, parce qu'il eſt trop rapide, & que l'on ne connoît preſque pas le point où l'oiſeau doit s'arrêter: ſa voix ordinairement perçante qui ſe fait entendre de fort loin, s'éleve à un degré beaucoup plus haut que les notes les plus aiguës de nos inſtrumens, & les intervalles des octaves ſi élevées, d'ailleurs ſi courts, ſi délicats, ſont plus difficiles à ſaiſir que ceux des bas, & plus encore que ceux des octaves qui gardent le milieu. Auſſi parmi les hommes qui ont voulu chanter comme les oiſeaux, il y en a peu qui aient pu imiter le ramage de quelques-uns, tels que le *roſſignol*, l'*alouette*, le *merle*, la *perdrix:* encore mettent-ils dans leur bouche une eſpece d'appeau. Si quelques ſerins, &c. détenus en cage ſifflent des airs connus, avec de plus longs intervalles, ce ſifflement n'eſt, comme nous l'avons dit, que la répétition de la leçon qu'on leur a donnée depuis l'inſtant qu'on les a pris dans le nid. Si on entend chanter une douzaine d'oiſeaux d'eſpeces différentes, raſſemblés dans un même lieu, l'oreille n'eſt frappée d'aucune diſſonance déſagréable: le chant des oiſeaux n'eſt cependant pas toujours à la même élévation, ou chanteroient-ils tous d'après la même game? M. *Barrington* le préſume d'après le tableau ſuivant, qui a été fait ou remarqué au moyen d'une harpe. *F naturel de l'alouette des bois; A naturel dans un coq ordinaire; C naturel dans l'oiſeau moqueur mâle; B bas dans un très-gros coq; C tombant communément en A dans le coucou; A dans les grives; D dans quelques chouettes; B bas dans d'autres; G ſur un roſſignol qui étoit détenu en cage.* Voilà ſix notes; il ne manque plus que *E* pour compléter la game: au reſte ces ſix notes ſuffiſent, en ſuppoſant que les oiſeaux chantent ſur la clef de *F* avec une tierce aiguë, ou ſur la clef de *G* dans une tierce baſſe: ceci étant, *Lucrece* a eu raiſon de dire que les oiſeaux nous ont enſeigné la muſique.

Parmi les oiſeaux chanteurs & éduqués, il y en a qui imitent non-ſeulement les mêmes notes, les mêmes tons, mais ils articulent encore des mots & même de petites phraſes qu'on leur répete ſouvent. Les Grecs & les Romains ſe ſont beaucoup occupés de cet art. On a

obſervé que quand les oiſeaux entrent dans la ſaiſon où ils chantent, leur bec change ſenſiblement & par degrés de couleur. On aſſure que le coq ne chante jamais tant qu'il a la tête bien rouge. Le pinçon & le linot, ont d'abord leur bec d'un bleu foncé, & il pâlit de nouveau quand la ſaiſon du chant eſt paſſée. Ce changement paroît être plutôt un ſymptome qu'une cauſe du chant des oiſeaux. Il n'en eſt pas de même des oiſeaux châtrés, ils ne chantent pas, l'éducation ne donne pas de nouveaux organes à l'oiſeau; mais dans l'étendue de ſa voix il eſt le maître de l'imitation. Le perroquet articule les mots plus diſtinctement qu'aucun autre oiſeau. Il eſt auſſi plus familier, & ſes manieres ſuppoſent auſſi plus de mémoire. A l'égard des différences qu'on remarque dans le chant des oiſeaux d'une même eſpece, quelques-uns les comparent aux différens dialectes de chaque province. Cette différence d'unité de voix n'eſt-elle pas due au rétréciſſement du larynx, ou à ſon alongement dans d'autres? M. *Barrington*, d'après ſes obſervations ſur le chant des oiſeaux, a fait une table qui ſert à comparer le mérite du chant de quelques oiſeaux, tels que le *roſſignol*, l'*alouette des champs*, celle des *bois*, l'*alouette-méſange*, le *linot*, le *chardonneret*, le *pinçon*, le *verdier*, la *tête-rouſſe*, la *grive*, le *merle*, la *gorge-rouge*, le *roitelet*, le *moineau de marais*, la *tête noire*, ou *roſſignol moqueur*, ou *polyglotte*. Dans cette table qui eſt en colonnes, on y trouve des degrés de perfection, comparés pour la mélodie du ton, l'élévation des notes, les notes plaintives, le période ou longueur du ramage, & pour l'exécution. On y trouve que le roſſignol a le plus grand nombre de ces degrés, excepté par l'élévation des notes, l'alouette des champs le ſurpaſſe en cela. Nous oſons nous flatter que notre Lecteur ne déſapprouvera pas la longueur de cette digreſſion ſur le chant des oiſeaux. Cet extrait offre trop de ſingularités, & il convenoit d'en faire mention.

On donne le nom de VOLIERE, *aviaria*, à l'endroit où l'on tient des oiſeaux enfermés. Les Grecs & les Latins ont auſſi tiré la dénomination de chaque eſpece d'oiſeau de la nourriture qu'il prend. C'eſt ainſi que les Grecs ont nommé *ſarcophages*, & les Latins *carnivores*, ceux qui vivent de chair. On nomme les oiſeaux de proie *rapaces*; & *demi-rapaces* ceux qui, comme les corbeaux, n'ont pas le bec crochu. On appelle *entomophages* ou *inſectivores*, les mangeurs d'inſectes; *acanthophages*, ceux qui ne vivent que de chardons; *carpophages* ou *frugivores*, les mangeurs de fruits; *graminivores*, les mangeurs de plantules; *granivores*, les mangeurs de graines; *piſcivores*, ceux qui ne vivent que de

poiſſon; *panphages*, ceux qui vivent également de toutes choſes; *ſcolopaces*, ceux qui ont le bec long & effilé; *macropteres*, ceux qui ont les aîles longues; *imantopedes*, ceux qui ont les cuiſſes & les jambes longues; *palmipedes*, ceux qui ont les doigts des pieds unis par une membrane afin de nager; *fiſſipedes*, ceux qui ont les doigts détachés; *diurnes*, ceux qui volent & butinent le jour; & *nocturnes*, ceux qui, comme la chouette, ne ſortent que la nuit. On appelle OISEAUX DE PASSAGE, *paſſeres*, ceux qui ne reſtent qu'un certain temps de l'année dans un pays, &c.

Quant à la chaſſe du vol, *voyez ce que nous en avons dit au mot* FAUCON, pour les oiſeaux de proie. Les oiſeaux de nuit ſont univerſellement haïs; & dès qu'on en a découvert quelqu'un, il ſe fait une conjuration générale contre ce malheureux oiſeau: petits & grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il ſoit rare qu'il en ſoit attaqué auſſi impunément qu'il en eſt inſulté. A quels dangers ne s'expoſent pas certains hommes dans la chaſſe aux oiſeaux, qu'on pratique parmi les rochers de la Norwege? Pour les oiſeaux de jour, de plaine, des bois, &c. ils ſe prennent ou au fuſil ou à la piſte, aux filets ou à la traînaſſe, ou aux gluaux, & par quantité de méthodes différentes, dont nous avons fait mention dans l'hiſtoire particuliere des oiſeaux. Au reſte nous parlerons ci-après des moyens de ſe procurer les oiſeaux pour être conſervés dans les Cabinets des Curieux. Nous avons parlé auſſi des diverſes qualités de leur chair, qui eſt plus ou moins délicate. Celle des oiſeaux de proie eſt maigre, & n'eſt pas bonne à manger; celle des oiſeaux de riviere eſt ordinairement fibreuſe, & plus difficile à digérer que celle des oiſeaux terreſtres.

En général, les oiſeaux qui ſe nourriſſent de grains, d'herbes & de fruits, fourniſſent un meilleur ſuc & plus facile à digérer, que ceux qui ſe nourriſſent d'inſectes, de viandes ou de poiſſon. La chair des premiers n'eſt ni trop terreſtre ni trop aqueuſe. Au reſte les ſaveurs ſont analogues aux goûts des différentes Nations: c'eſt ainſi que l'autruche eſt un régal chez les Africains, comme l'eſt le poulet parmi nous. Les oiſeaux les plus en uſage ſur les tables en Europe, ſont le courlis, la poule d'eau, le cul-blanc, la poule d'Inde, l'ortolan, la caille, le pluvier, la bécaſſe, le faiſan, la poule privée, les pigeons & les mauviettes. Les Payſans mangent volontiers le paon, la corneille, la pie, le geai, & tous les

autres petits oiſeaux. Dans tous ces animaux les os ſont ſi vides & ſi minces, qu'ils n'ajoutent preſque rien au poids des chairs.

Nous ne parlons point ici de l'utilité des diverſes plumes des oiſeaux, ni des combats de ces animaux; nous en avons fait mention à chacun de leurs articles. Il nous ſuffira de dire que c'eſt avec les plumes de l'autruche qu'on orne quelquefois la tête des Rois, des Héros, & même des Dames; celles du coq ſervent auſſi à faire des panaches; l'édredon, qui eſt une eſpece de duvet, eſt employé dans les couvre-pieds; les groſſes plumes de cygne, &c. ſervent à écrire. Les Vénitiens & les Napolitains ſavent mieux que toute autre Nation colorer les plumes du ventre du cygne, &c. pour l'uſage des fleurs artificielles. Le caractere belliqueux des oiſeaux ſe reconnoît dans le coq, dans les oiſeaux de proie, &c. Il eſt encore d'uſage en Angleterre & en quelques lieux de l'Italie, de faire battre enſemble les coqs, les cailles, &c. chacun ſelon ſon eſpece. C'eſt un ſpectacle pour tout le peuple, & ſouvent pour bien des Grands, *voyez aux mots* COQ, CAILLE, &c. Il y a beaucoup d'oiſeaux qui n'ont point de noms particuliers : tels ſont ceux dont nous ferons mention ci-après. Ils ont conſervé le nom général d'oiſeau, avec une épithete qui ſert à les déſigner.

Par cet expoſé des oiſeaux, on voit qu'il y en a peu qui ne nous ſoient utiles. Les plus redoutables mangent les charognes qui nous infecteroient; & s'ils font quelquefois main baſſe ſur nos volailles, combien d'autres oiſeaux nous délivrent de cette immenſe quantité d'inſectes, dont la multiplicité eſt un fléau. D'autres nous amuſent par leur ramage, ou nous ſervent de nourriture. En Europe on récompenſe ceux qui tuent le laemmer-geyer : *voyez au mot* CONDOR; au lieu que dans le pays de Benin, les habitans reſpectent un animal ſemblable, qu'ils appellent *oiſeau noir :* il eſt même défendu, ſous peine de mort, de lui faire le moindre mal. Il y a des Miniſtres établis pour ſervir ces oiſeaux, & pour leur porter de la nourriture dans un endroit des montagnes qui leur eſt particuliérement conſacré.

Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces d'oiſeaux, de les préparer, & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous avons donné à l'article *Hiſtoire Naturelle*, une eſquiſſe du ſpectacle enchanteur qu'offre aux regards des Curieux une belle collection

d'oiseaux : c'eſt ſans contredit, après celle des papillons, la partie la plus brillante, la plus apparente, & celle qui ſéduit le plus généralement l'homme le plus indifférent. La maniere de ſe procurer les différentes eſpeces d'oiſeaux, &c. a été expoſée avec clarté & préciſion dans un Mémoire inſtructif qu'a donné ſur cet objet M. le Docteur *Mauduit*, de Paris, dont le Cabinet en ce genre d'animaux & en inſectes, prouve le goût & les connoiſſances, &c. Voici le ſommaire de ce Mémoire circonſtancié.

On prend les oiſeaux au *piege*, au *filet*, aux *lacets*, à la *pipée*, par la *chaſſe du vol*, ou on les tue avec l'*arc* ou le *fuſil*. On ne prend que les oiſeaux de proie au piege, & cette méthode a, par rapport à l'uſage que l'on veut faire de ces animaux, de grands inconvéniens. Les pieges briſent les os, délabrent les parties engagées, & ne donnent pas toujours la mort aux animaux, on eſt obligé de les étouffer ou de leur introduire dans le cervelet une épingle proportionnée au volume de la tête de l'oiſeau ; dans cette opération on doit avoir ſoin de ménager le bec & les plumes du cou. On ne prend au *filet* & avec les *lacets*, que les petits oiſeaux, & on les a par ce moyen, en très-bon état. On fait la *pipée* par le moyen de petits bâtons enduits de glu (on les nomme *gluaux*) qui collant les plumes les unes aux autres, ôtent aux oiſeaux la faculté de voler : les oiſeaux pris par cette méthode, ne peuvent guère ſervir à entrer enſuite dans une collection. La glu eſt une ſorte de réſine exceſſivement tenace, que l'eau ne diſſout pas, & que l'eſprit-de-vin n'enleve qu'imparfaitement : *voyez l'article* GLU. Les plumes qui en ſont une fois imprégnées, le ſont pour toujours. La chaſſe avec l'*arc* ou le *fuſil*, eſt le moyen le plus facile pour abattre les oiſeaux ; il eſt certain que par cette induſtrie traîtreſſe & meurtriere, le Chaſſeur exercé peut s'en procurer davantage. M. *Mauduit* dit qu'il préfere pour les oiſeaux, ainſi que pour les quadrupedes, l'arc, quand on ſe trouve à portée d'en faire uſage : le plomb du fuſil les crible ſouvent de toutes parts.

On peut envoyer les oiſeaux entiers, ou ſeulement leur peau, en les préparant de la même maniere que les animaux à quatre pattes ; *voyez ce qui eſt dit à ce ſujet à la fin de l'article* QUADRUPEDES. La liqueur conſervatrice eſt la même, & on doit prendre les mêmes précautions en arrangeant les oiſeaux entiers dans les barriques. Si l'on a deſſein de n'envoyer que des peaux, il faut écorcher les oiſeaux, en voici la pratique.

On pose sur le dos l'oiseau qu'on veut écorcher, on le doit étendre sur une table. Asseyez-vous devant de maniere que la queue de l'oiseau soit de votre côté. Écartez avec le manche d'un scalpel à droite & à gauche, les plumes qui couvrent la poitrine, vous verrez qu'il y a dans son milieu un espace dégarni de plumes; faites sur cet endroit une incision longitudinale, commencez-la au haut du *brechet* (cartilage *xiphoïde*) & conduisez-la un peu au-dessous de son extrémité. Prenez avec les doigts de la main gauche, ou saisissez avec une pince la peau d'un des côtés de l'incision, détachez cette peau d'avec les chairs, d'abord avec la lame d'un scalpel, ensuite avec le dos du même instrument, ou avec les doigts & même la main entiere, suivant la grosseur de l'animal; soulevez la peau & la détachez des chairs le plus avant que vous pourrez, en enfonçant, & sur le côté & en haut vers le cou, & en bas vers l'anus. Faites ensuite la même opération de l'autre côté. Craignez-vous en enfonçant les doigts ou le manche du scalpel, de déchirer ou de percer la peau? Que les doigts de la main opposée répondent toujours en dehors à l'action du scalpel ou à celle des doigts au-dessous de la peau. Le tact vous avertira de son état, de la force qu'elle a pour résister, & si l'effort que vous faites n'est pas au-dessus de sa force résistante. Nous convenons qu'il faut ici & de l'adresse & de l'habitude.

La peau étant détachée des chairs aussi avant qu'elle peut l'être par cette pratique, alors saisissez le cou un peu au-dessus de son articulation avec le corps; tirez-le en dedans de la main droite, repoussez la peau de la main gauche, détachez-la du cou, & quand vous êtes parvenu à l'en séparer dans un point circulaire, coupez le cou avec de forts ciseaux, ou avec un couteau, suivant le volume de l'oiseau. Le cou étant séparé d'avec le corps, il faut opérer sur les aîles. Vous en retirez une en dedans, en la saisissant vers son moignon avec la main gauche, tandis que de la droite vous refoulez la peau en dehors, vous la détachez des chairs. Êtes-vous parvenu au pli de l'aîle, alors vous coupez les chairs, & vous séparez les os dans l'articulation. Vous remettez la peau dans son état, & vous opérez de la même maniere sur l'autre aîle. Quand toutes les deux sont dégagées & séparées d'avec le corps, vous passez aux cuisses; vous les dépouillez comme les aîles l'une après l'autre lorsqu'opérant sur chaque cuisse en particulier, vous en avez retiré une en dedans, & vous l'avez dégagée de sa peau jusqu'au bas du pilon ou

jusqu'au genou, alors vous séparez les os dans cet endroit, qui est celui où la cuisse s'articule avec la jambe. Le cou, les aîles, les cuisses, étant séparés d'avec le corps, vous en saisissez & soulevez la masse de la main gauche, tandis que de la droite vous déprimez, vous séparez la peau qui tient encore au dos. Bientôt elle n'adhere plus qu'au seul croupion. Quand il est à découvert, vous le coupez en dedans de la peau, un peu au-dessous de l'endroit où il articule avec le corps. Celui-ci n'adhere plus par aucun point à la peau, vous l'enlevez & le mettez de côté. Vous revenez au cou, vous en prenez le bout avec la main gauche; de la droite vous doublez la peau en la retournant, vous tirez le cou à vous de la main gauche, & vous refoulez la peau de la droite. Le cou sort comme le corps d'une anguille qu'on écorche, ou comme le doigt d'un gant qu'on retourne. Parvenu à la tête vous vous arrêtez quand vous êtes vers son milieu; vous détachez avec le tranchant du scalpel la langue sur les côtés sans la couper; vous séparez le cou à sa jonction avec la tête, & avec le cou vous emportez la langue, l'œsophage ou le conduit des alimens, & la trachée artere ou le canal qui sert au passage de l'air pour la respiration. Il ne reste plus qu'à agrandir le trou qui se trouve naturellement derriere la tête, & par où passe la moëlle épiniere. Ayant agrandi ce trou avec des ciseaux ou avec un foret, ou la pointe d'un couteau selon les circonstances, vous videz la cervelle, vous remettez ensuite la peau dans son état naturel, vous la remplissez de coton ou de mousse, ou d'une autre maniere analogue; vous observez de mettre peu de coton dans le pli des aîles. La peau flasque en cet endroit peut vous tromper; elle prête beaucoup, il faut remplir très-peu cette partie; au contraire, il faut avoir soin de fourrer la peau qui enveloppoit les cuisses, & de les marquer. Votre opération étant finie, vous réunissez la peau par des points de suture; vous remettez les aîles dans leur position, & vous les y assujettissez en entourant tout le corps d'un ruban ou d'une ficelle. Il reste encore les yeux qu'il faut enlever, en les arrachant avec un fer pointu & courbé, en prenant garde d'endommager les paupieres; puis prenant un côté de la paupiere avec le bout d'une pince, le soulevant d'une main, vous introduisez de l'autre main du coton pour en remplir la cavité (Ceux qui voudroient conserver dans le pays natal, l'oiseau ainsi préparé, y mettroient des yeux d'émail de grandeur & de figure naturelles, on les introduit dans l'orbite en écartant les deux côtés des paupieres). On peut encore exécuter

autrement cette opération : en voici la maniere. Quand, redoublant la peau du cou, on eſt parvenu à la tête, on continue de redoubler la peau juſqu'à ce qu'on découvre le globe des yeux. On le ſépare de la membrane qui l'attache aux paupieres, avec la lame du ſcalpel ; on remplit l'orbite ou la cavité de l'œil de coton qu'on foule bien & qu'on a roulé auparavant dans ſes doigts pour le rendre plus denſe ; retirant enſuite la tête en dehors, les yeux ſe trouvent fermés comme ils doivent l'être. On préſume bien qu'en écorchant les oiſeaux, il faut avoir ſoin de n'en pas ſalir la peau, & y porter les mêmes attentions qu'en écorchant les quadrupedes : en un mot, avoir près de ſoi du coton, & faire uſage d'un mélange de poudre de chaux & d'alun, & ſuivre en tous points pour la préparation des peaux d'oiſeaux le procédé indiqué pour celles des *quadrupedes*. Voyez ce mot.

M. *Mauduit* dit encore que quelque attention qu'on apporte à ſon opération en écorchant les oiſeaux, leurs peaux ſe trouvent ſouvent ſalies par trois accidens différens ; par la *vaſe* ſur laquelle ils couchent ; par le *ſang* qui ſort des plaies ; par la *graiſſe*, qui au bout de quelque temps s'atténue, devient fluide & s'imbibe dans les plumes. La vaſe ſe nétoie aiſément par le moyen de l'eau ſeule ; le ſang, quand il eſt une fois ſec, s'enleve difficilement, l'eau pure ne le diſſout que très-imparfaitement ; les plumes en reſtent colorées, à moins qu'on ne ſe ſerve d'eau ſaturée de nitre ; ce qui, pourſuit le même Obſervateur, eſt peut-être la ſeule ſubſtance qui ait la propriété de rendre la partie rouge du ſang deſſéchée, parfaitement miſcible à l'eau, & par conſéquent de fournir le moyen d'en nétoyer les parties qui en ſont ſalies. On enleve la graiſſe en faiſant uſage d'une eau de leſſive ; on ſait que c'eſt de l'eau chaude qui a filtré à travers des cendres de bois neuf. Ceci étant, il eſt probable qu'une petite doſe de ſel alkali fixe, diſſoute dans l'eau, auroit la même propriété que la leſſive.

Maintenant il convient d'expoſer les obſervations & les notes que les Voyageurs devroient joindre aux oiſeaux étrangers qu'ils envoient. Il importe ſur-tout de ſavoir s'ils habitent dans le pays toute l'année, ou s'ils ſont de paſſage : quand & par où ils arrivent ; de quel côté & en quelle ſaiſon ils ſe retirent ; d'où l'on croit qu'ils viennent, & où l'on penſe qu'ils vont ; s'il y a des oiſeaux qui ne paroiſſent qu'un moment & qui diſparoiſſent pour long-temps ; s'ils ſont rares ou communs ; quelle eſt leur nourriture ; comment ils ſe la procurent ; quelle

différence

différence il y a de la taille, du plumage entre le mâle & la femelle ; en quoi les couleurs des petits different des adultes ; si les oiseaux ne muent qu'une ou plusieurs fois l'année, & dans quelles saisons ; s'ils ne changent pas de couleurs plusieurs fois dans la même année, ce qui n'est pas très-rare parmi les oiseaux des climats qui sont entre les Tropiques ; s'ils pondent toute l'année, ou dans une saison seulement ; & quelle est cette saison ; combien la femelle fait de pontes ; combien d'œufs à chaque ponte ; quelle est la couleur des œufs ; de combien de temps est la durée de l'incubation ; comment & avec quelles substances la mere fait son nid, où elle le place ; si elle le construit seule, ou si le mâle l'aide dans cette opération ; s'il partage avec elle l'ennui de la couvée, & les fatigues de la nourriture des petits ; si ceux-ci vivent long-temps en société, & quand ils se séparent ; de quelle utilité sont les oiseaux, ou quel tort ils font ; comment on les chasse s'ils sont sauvages ; quels soins on en prend s'ils sont domestiques ; s'informer du nom qu'on leur donne dans les pays où on les trouve ; spécifier sur-tout la forme & la couleur des yeux, du bec & des pieds, leur couleur est très-sujette à changer ; en un mot parler de leurs cris, & les faire connoître autant qu'on le peut.

Maniere d'envoyer les œufs & les nids.

Les *œufs* & les *nids* sont des objets inséparables de l'Histoire Naturelle des oiseaux. Nous avons parlé de l'un & de l'autre dans la suite de l'article *Oiseau* : les *nids* sont ces réduits où l'oiseau pond ses œufs, couve & éleve ses petits : les nids sont plus ou moins grands, & construits quelquefois d'une maniere fort simple ; d'autres offrent de l'élégance, beaucoup de soins dans l'art de les construire ; d'autres ont une forme très-singuliere, quelquefois bizarre, & méritent d'être connus, notamment ceux que l'on appelle *pensiles*, qui sont fort longs, se balancent au gré des vents, n'étant attachés au bout d'une branche que par quelques liens fort déliés. On range les nids les uns à côté des autres ; on choisit ceux de la même élévation pour les arranger ensemble dans une même boîte, de maniere qu'ils y soient comprimés également & mollement. On a soin d'y attacher leur nom. Quant aux *œufs*, on distingue ceux qui sont frais en les exposant à la lumiere d'une bougie, alors ils offrent une sorte de transparence ; ceux qui sont opaques indiquent qu'ils ont été couvés. On doit prendre garde à la fragilité de

ces objets quand on veut les vider. Pour cela on les perce par les deux extrémités, on souffle par l'un des bouts, alors la substance liquide de l'œuf sort par le trou opposé : on l'expose ainsi à l'air pendant quelques jours ; il se desseche à l'intérieur : on écrit son nom sur la coque ; ensuite on les place dans des boîtes garnies de cases matelassées de coton, les cases sont formées plusieurs à côté l'une de l'autre & maintenues par un chassis ou par des traverses de bois en sautoir & bien assujetties. Ces sautoirs, qui doivent avoir une hauteur supérieure au diametre des œufs, servent à les pincer pour être enlevés de la boîte à volonté : la boîte peut être profonde & contenir plusieurs divisions : on doit mettre les gros œufs au fond & garnir aussi de coton le dessus des œufs, de maniere que la boîte soit pleine.

OISEAU-ABEILLE ou SUCE-FLEUR. On l'appelle aussi *bourdonneur* ou *oiseau murmure :* c'est ou le colibri ou l'oiseau mouche. *Voyez à l'article* COLIBRI.

OISEAU D'AFRIQUE ou POULE DE BARBARIE, *avis Afra. Voyez* PINTADE.

OISEAU ARCTIQUE. *Edwards* donne ce nom au *Stercoraire.* Voyez ce mot.

OISEAU DE COMBAT, ou PAON DE MER ou LE COMBATTANT, *avis pugnax.* Les Suédois, chez qui cet oiseau de rivage est commun, le nomment *bruthane.* Ce volatile est du genre du bécasseau, & de la grandeur du chevalier : son bec & les plumes de son cou sont longs. La bigarrure du plumage dans les mâles est admirable ; il est toujours si varié en couleurs, qu'on en trouve difficilement deux de pareils. Le devant de sa tête est couvert d'une infinité de petites papilles couleur de chair ; il a le bec & les pieds rouges. Cet oiseau porte son nom de sa passion belliqueuse. Les mâles aiment tant à se battre, sur-tout lorsqu'ils sont en amour, que quand deux se rencontrent, le duel s'engage & le combat ne cesse que par la mort du vaincu. Les oiseleurs qui les guettent, tendent alors leurs pieges & les attrapent avant qu'ils soient sur leurs gardes : lorsque ces oiseaux commencent à muer, des enflures blanches s'élevent autour de leurs yeux & de leur tête ; quand on veut les élever & les engraisser, on les tient séparés ou ensemble dans un lieu clos & obscur, on les nourrit avec de la mie de pain & du lait. Ils multiplient aussi en été dans les marécages de Lincoln en Angleterre.

OISEAU DU CADRAN SOLAIRE. *Voyez à l'article* PIE.

OISEAU COURONNÉ DU MEXIQUE. *Voyez* OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE.

OISEAU DE FEU. *Voyez* FOULIMENE.

OISEAU FRÉGATE. *Voyez* FRÉGATE.

OISEAU GOITREUX. *Voyez* PÉLICAN.

OISEAU DES INDES. Ctesias, Aristote, Elien, Pausanias & quelques autres ont donné ce nom par excellence au *Perroquet*.

OISEAU DE JUNON ou DE MÉDIE. *Voyez* PAON.

OISEAU DE JUPITER, est l'aigle. Quelquefois aussi on donne ce nom au chardonneret.

OISEAU DE MER. *Voyez* PAILLE-EN-CUL.

OISEAU DE MONTAGNE. *Voyez à l'article* HOCOS.

OISEAU DE MORT. Le peuple donne ce nom au *papillon tête de mort* & à la *frésaie*. Voyez ces mots.

OISEAU MOUCHE, *mellisuga*. Voyez à l'article COLIBRI.

OISEAU MURMURE. *Voyez* COLIBRI.

OISEAU DE NAZARETH. On a donné ce nom par corruption à un très-gros oiseau trouvé dans l'isle de Nazare, & qui se voit aussi dans l'Isle Maurice aujourd'hui l'Isle Françoise. Cet oiseau a du rapport avec le *dronte*, mais il en differe par plusieurs caracteres ; il est plus gros qu'un cygne, au lieu de plumes il a tout le corps couvert d'un duvet noir, & cependant il n'est pas absolument sans plumes, car il en a de noires aux aîles, & de frisées sur le croupion, qui lui tiennent lieu de queue. Il a le bec gros, recourbé un peu par dessous, les jambes hautes couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oison, & sa chair est médiocrement bonne. La femelle ne pond qu'un œuf, & cet œuf est blanc & assez gros.

OISEAU DE NEIGE. Oiseau semblable à la linote. Son nom lui vient de ce qu'il ne se voit jamais que sur la neige glacée à Spitzberg. Cet oiseau est si familier qu'il se laisse prendre à la main, ce qui peut être produit par la faim qu'il éprouve dans ce climat glacé : sa chair est d'un assez bon goût. Cet oiseau ne seroit-il pas le *moineau de neige ?* Voyez ce mot.

OISEAU DE NERTE, ou CHACHA. *Voyez à l'article* GRIVE.

OISEAU DE NUIT. *Voyez* au mot OISEAU.

OISEAU DE PARADIS ou MANUCODIATA, *avis paradisæa*, est un oiseau très-beau à voir par la singularité, la forme & la situation de ses

aîles, différentes de celles de tous les autres oiseaux; car des côtés de la poitrine sortent de très-longues & nombreuses plumes qui passent de beaucoup la longueur de la queue, & qui sont très-larges; & du croupion de quelques-uns de ces oiseaux, sortent deux longs filets noirâtres non emplumés, mais bien plus longs que les plumes mêmes. La tête & les yeux sont petits à proportion du corps, le bec est effilé comme celui de la pie. Les Naturalistes & les Voyageurs en distinguent de plusieurs especes. *Rai* dit que ce sont des oiseaux de proie de la petite espece. On a faussement cru qu'ils se nourrissent de l'air, qu'ils volent toujours sans relâche, & qu'ils sont sans pieds. Ils ne les perdent que par la vieillesse ou par la maladie. Ils ont quatre doigts à chaque pied, trois devant & un derriere, les ongles sont courbés & pointus. Ils font la chasse aux pigeons, aux verdiers & à d'autres petits oiseaux semblables, & se nourrissent comme les autres oiseaux de proie. Il est encore aussi faux qu'on n'en trouve que de morts. Ces oiseaux se perchent sur les arbres, & par rapport à leur vol prompt & rapide, semblable à celui des hirondelles, les Indiens les appellent *hirondelles de Ternate*, du lieu où il s'en trouve beaucoup. *Helbigius* dit qu'on ne rencontre ces oiseaux que dans les terres Australes Orientales.

Clusius fait deux genres de ces oiseaux de Paradis : M. *Brisson* n'en fait qu'un qui comprend la grande & la petite espece. Chaque espece a sa couleur différente. Les grands sont les plus beaux, & se trouvent ordinairement dans la principale des Isles d'Arou : ils ont des filets au croupion. Les petits, qui sont moins beaux, se rencontrent dans les Isles nommées *Papua*, ou dans la nouvelle Guinée. Ils n'ont point de filets : ils sont blancs & jaunâtres.

Ces deux sortes d'oiseaux ont un Roi distingué par sa petitesse, & par un vol plus élevé que ceux de son espece. Son plumage est éclatant : il porte à sa petite queue deux filets deux fois aussi longs que le corps de l'oiseau, & qui lui sont communs à la vérité avec ses sujets, mais il n'y a que lui qui les ait ornés d'yeux à l'extrémité. Rien ne ressemble mieux aux crins d'une queue de cheval, dont les extrémités seroient terminées par une boucle de plumes frisées & colorées. La spirale de chaque filet tournée en dedans est beaucoup plus grosse que le filet, ce qui présente un coup d'œil très-singulier.

Ces magnifiques oiseaux, si recherchés des Européens curieux, sont nommés, dit *Aldrovande*, par les habitans des Isles Moluques, *manucodiatæ*, c'est-à-dire, oiseaux de Dieu, parce qu'on prétend ignorer

leur origine. L'oifeau de Paradis de la grande efpece, eft de la grandeur de la colombe : fes aîles font rouges. *Helbigius* dit qu'ils font prefque neuf mois fans plumes, à caufe des pluies & des tempêtes, & qu'à peine les voit-on une fois pendant tout ce temps : mais au commencement du mois d'Août, lorfqu'ils ont fait leurs petits, leurs plumes reviennent ; pendant le mois de Septembre & d'Octobre, ils fuivent en troupe fidelle & bien difciplinée leur Roi, comme font en Europe les étourneaux. Amis entr'eux ils demeurent toujours immobiles fur l'arbre fur lequel ils fe font affemblés le foir, jufqu'à ce que le Roi paffe, & emmene avec lui toute la troupe docile. Toutes leurs démarches font réglées fur la fienne. Ils fe nourriffent auffi de baies rouges qui croiffent fur des arbres branchus & élevés. On conftruit fur les branches de ces arbres de petites cabanes percées de plufieurs trous, dans lefquelles un chaffeur fe cache avant l'arrivée des oifeaux, & de là on les tue, en leur lançant des petites fleches faites avec des rofeaux. Si le Roi eft percé d'une fleche, on tue affez ordinairement tous les autres qui reftent ; c'eft ainfi qu'on fe rend prefque maître de la troupe entiere. Dès qu'ils font tombés à terre, & qu'on les a ramaffés, il y en a qui leur ouvrent le ventre avec un couteau, & ayant enlevé les entrailles avec une partie de la chair, ils introduifent dans la cavité un fer rouge, enfuite les font fécher à la cheminée, & les vendent à vil prix à des Marchands, fous le nom de *burang-haru*. Les Portugais appellent l'oifeau de Paradis *oifeau du foleil*.

Les Indiens de l'île de Papoë coupent les pieds & les aîles de l'oifeau de paradis noir, les étendent, les préparent & les fechent pour en faire des éventails ou des plumets, des panaches dont ils ornent leurs cafques. Cet oifeau, quoique d'un plumage noirâtre, a auffi un éclat de pourpre, mêlé d'or très-brillant. Les plumes de la queue font les plus variées de vert, de bleu & de rouge très-luftrés.

Le mêlange des couleurs dans les oifeaux de paradis eft infini ; il n'eft guere poffible de déterminer la variété qui appartient à chaque efpece, fans entrer dans une énumération plus ennuyeufe qu'utile. Nous nous contenterons donc de dire que toutes les plus belles couleurs principales s'y trouvent réunies, non pas généralement, mais par des nuances intermédiaires, dont le mêlange & le luftre éclatant font de la plus grande beauté : il y a toujours au moins une couleur dominante ; fi c'eft la rouge, elle eft mêlangée de vert, de bleu, de noir, de jaune pâle ou citron, de jaune doré, d'or, &c. Lorfque le deffus de la tête & du cou font

jaunes, la gorge est verte, le dos châtain-rougeâtre, ainsi que les aîles. Les plumes qui servent à couvrir l'animal sont longues, pointues au bout, grises, blanches, jaunes & roussâtres : elles se réunissent & forment un faisceau de plumes, d'autant plus beau, que les plumes sont d'une grandeur différente.

On prétend que ceux qui ont le bec rouge, ainsi que les deux filets du croupion, sont les mâles : ce n'est encore qu'une conjecture.

OISEAU PEINT, *avis picta.* C'est le même oiseau que la poule de Barbarie. *Voyez* PINTADE.

OISEAU POURPRÉ. *Voyez* PORPHYRION.

OISEAU DE PLUMES DU MEXIQUE ou COURONNÉ. Les Ornithologistes ont donné ce nom à un *oiseau huppé* & couvert de plumes, qui pour la plupart égalent la beauté de celles du paon. Il est de la grandeur d'un pigeon ; son bec est courbé & roussâtre, ainsi que ses pieds. Sa queue est garnie de plusieurs longues plumes d'un vert clair & couleur de paon, semblables pour la forme à des feuilles de glayeul ; les autres qui sont couvertes, sont noires par-dessus & par-dessous, & ressemblent à celles du paon. Sa huppe ou crête qui se redresse & s'abaisse comme celle de notre huppe, est quelquefois fourchue & composée de plumes très-belles & luisantes : il a la poitrine & le bas du cou rouges, & le haut comme le paon, ainsi que le dos, le dessous des aîles & le dedans des cuisses. Les quatre premieres plumes des aîles sont rouges, longues & pointues ; le reste du pennage est pourpre ; les petites plumes des épaules sont vertes.

Cet oiseau vit dans la province de Tecolotlan vers Honduras : il aime à se promener au soleil, & ne peut être apprivoisé en cage : il se nourrit de vermisseaux & de certains fruits sauvages appellés *mazatli* : il éleve ses petits dans des trous qu'il fait aux arbres ; il a le cri du perroquet, & chante le matin, à midi & le soir : il vole en troupes. Les plumes de ces oiseaux sont plus estimées que l'or : on en fait des aigrettes, &c. On tâche de les prendre vivans, pour avoir leurs plumes sans les tuer. La chasse de cet oiseau est royale comme celle de nos cerfs ; aussi n'est-elle permise qu'aux riches du pays : quand ils ont de ces oiseaux sur leurs terres, ils les regardent comme un bien qui doit passer à leurs héritiers.

OISEAU RHINOCÉROS. Espece de calao. *Voyez ce mot.*

OISEAU DE PROIE. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU DE ROCHE, *avis charadrios sive hiaticula.* Oiseau de nuit

qui fréquente le bord des eaux, il eſt de la grandeur du pluvier, & a le bec long & effilé, d'un jaune noirâtre; le derriere de ſa tête eſt cendré, & le menton a une couleur blanche; le cou eſt cerclé de blanc & de noir; le dos & les petites plumes des aîles ont une couleur cendrée; la poitrine & le ventre ſont blancs; les pieds ont une couleur jaune-pâle, & les ongles ſont noirs. On ne trouve point de doigt derriere. On voit beaucoup de ces oiſeaux dans les montagnes de la Laponie & en Amérique.

OISEAU ROYAL. Nom que les habitans de Congo donnent au *héron* & au *butor*. A la Chine on donne le nom d'*oiſeau royal* ou d'*oiſeau du ſoleil* au *manucodiata* (oiſeau de paradis). M. *Perraut* croit au contraire, ainſi que nous, que la *grue baléarique* eſt le véritable oiſeau royal. *Voyez ces mots.*

OISEAU DE SAINT-MARTIN. *Voyez* JEAN-LE-BLANC.

OISEAU DE SAINT-PIERRE. *Voyez* PETREL.

OISEAU DE SAUGE, *ſalicaria*. Cet oiſeau qui fréquente les endroits humides entre les ſaules & les grandes ſauges, a le bec délié, droit & d'un rouge ſombre: ſes mâchoires ſont d'un blanc ſale: ſon dos & ſes aîles brunâtres: la poitrine & le ventre ſont d'un blanc pâle & jaunâtre: tous les bords extérieurs des aîles ſont d'un jaune pâle: les jambes & les pieds ſont d'un jaune rougeâtre: la queue eſt compoſée de douze plumes brunes.

L'oiſeau de ſauge eſt la fauvette des roſeaux, qui ſe nourrit de mouches & autres inſectes qu'il trouve parmi les ſaules; & pour les avoir à lui ſeul, il en chaſſe tous les petits oiſeaux.

OISEAU DE SCYTHIE. On a donné ce nom à une eſpece d'aigle dont la femelle fait, dit-on, éclorre deux petits ſans couver les œufs fécondés qu'elle a pondus: elle ſe contente de les mettre dans la peau d'un lievre ou dans celle d'un renard, & elle les porte ainſi enveloppés ſur l'enfourchure des branches d'un arbre. Quand elle ne chaſſe point, elle reſte perchée auprès du nid & fait ſentinelle: malheur à celui qui alors grimpe ſur l'arbre pour lui enlever ſes petits; car elle les défend avec une vigueur extraordinaire.

OISEAU DU SOLEIL. *Voyez l'article* OISEAU DE PARADIS.

OISEAU SORCIER ou DE MAUVAIS AUGURE. *Voyez* FRÉSAIE.

OISEAU TAILLEUR. Nom donné à un très-petit oiſeau de l'Iſle de Ceylan. Ce bipede vivant au milieu d'une troupe d'ennemis, tels que

ſinges, ſerpens, &c. a reçu de la Nature un inſtinct très-ſingulier & plein d'induſtrie pour la conſervation de ſa poſtérité. Le rameau le plus flexible ne lui paroît pas un aſyle aſſez ſûr contre ces brigands. Il prend une feuille morte, la coud à une feuille verte ; ſon bec mince & délié eſt ſon aiguille ; des fibres de duvet & de plumes lui ſervent de fil. Ceux qui viſitent le curieux *Muſæum* de Londres peuvent y obſerver pluſieurs de ces nids.

OISEAU DE TEMPÊTE, *procellaria avis*. Nom donné à un oiſeau gros à-peu-près comme un merle : ſon dos eſt noir au fond, mais le deſſus de ſes plumes eſt d'un beau bleu pourpré chatoyant : le cou eſt un peu verdâtre, ſa tête entiérement bleue : les aîles & le croupion ſont tiquetés de blanc. Les aîles ſont fort longues à proportion de ſon corps. Il habite la ſurface de la mer & ſe nourrit de poiſſon : ſes pieds n'ont point de talon, mais ſes doigts ſont palmés : il a le regard aſſuré, les jambes très-longues & ſans plumes, ſon bec pointu, un peu arqué : cet oiſeau ſe rencontre dans toutes les latitudes des mers un à un, excepté quand la tempête eſt prochaine ; alors il s'éleve de deſſus la ſurface de la mer, & en un inſtant il eſt à perte de vue, & traverſe bientôt tout l'horizon viſible pour aller chercher quelqu'abri & s'y mettre à couvert. Mais ſi cet animal rencontre en pleine mer un vaiſſeau, il ne manque jamais, pour éviter la tempête qui s'avance dans les airs, de raſer la ſurface de l'eau & de s'attacher au navire du côté oppoſé au vent ; les Nautonniers, ſur-tout ceux de la mer du Danemarck, accoutumés au phénomene de ces meſſagers, ne manquent pas de plier les voiles & de ſe préparer contre le gros temps qui menace, quoique la mer ſoit calme & qu'il ne regne point de vent. Le préſage qu'il donne de la tempête, vient apparemment de ce qu'ayant les aîles fort grandes il reſſent l'impreſſion la plus légere qui arrive dans les airs. A cette premiere ſenſation, la Nature l'invite à chercher les Iſles & les vaiſſeaux pour ſe mettre à couvert du danger. *Voyez* PETREL.

OISEAU DES TERRES-NEUVES. *Belon* donne ce nom au toucan vert du Bréſil. *Voyez* TOUCAN.

OISEAU TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

OISEAU DU TROPIQUE. *Voyez* PAILLE-EN-CUL.

OISEAU VERT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il reſſemble aſſez au perroquet ; mais il n'en a pas toutes les manieres de faire. Il vole autour des arbres où les mouches ont fait des rayons de miel ; il en eſt très-avide ,

très-avide, & en fait sa nourriture ordinaire. Quand les habitans du pays voient cet oiseau s'arrêter sur une branche, c'est pour eux un indice sûr de l'endroit où le miel est caché. Le plumage de cet oiseau est de la plus grande beauté.

Séba a donné la description d'un nombre infini d'oiseaux qui n'ont point de noms particuliers. *Voyez* l'Ouvrage de cet Auteur. La plupart se trouvent néanmoins décrits dans le corps de ce Dictionnaire, avec les noms adoptés par les nouveaux Voyageurs ou par les Naturalistes modernes.

OISEAUX DE PASSAGE. Ce sont ceux qui à certaines saisons réglées de l'année se retirent de certains pays, & dans d'autres saisons fixes y retournent en traversant de vastes contrées. *Voyez à l'article* OISEAU.

OISEAU ou OISEAU TESTACÉE. Nom que l'on donne à une coquille bivalve du genre des moules : on l'appelle aussi *aîlée* ou *hirondelle* ou la *mouchette*, parce qu'au coin de sa coquille elle porte deux especes d'aîles qui augmentent sa largeur du double de sa longueur. M. *Adanson* la met dans le genre du *jambonneau*. Voyez ces mots.

OISON, est le petit d'une *oie*. Voyez ce mot.

OLAMPI. *Voyez* RÉSINE OLAMPI.

OLEB. Faux lin qu'on apporte d'Egypte, & qui est aussi bon que celui qu'on nomme *forcette*, mais d'une qualité inférieure à celui du *squinanti*, dont on fait dans le pays un très-grand commerce. Il ne faut pas confondre ce *squinanti* avec le *squenante* ou *jonc odorant*, qui est une espece de *gramen*. Voyez SCHÉNANTE.

OLIBAN ou ENCENS, *olibanum aut thus*, est une substance résineuse, seche, dure, d'un jaune blanchâtre, à peine demi transparente, en larmes grosses comme des noisettes, arrondies & oblongues, farineuses en-dehors, brillantes en dedans, d'un goût âcre, amer, & d'une odeur pénétrante, s'enflammant facilement, exhalant une vapeur très-aromatique, & s'éteignant difficilement ; quelquefois ces larmes ou gouttes d'encens sont accouplées, & ressemblent à des testicules ou à des mamelles ; c'est de-là que sont venues les distinctions ridicules d'encens mâle & d'encens femelle. On appelle *manne d'encens* les miettes ou les petites parties qui se sont formées par le frottement des morceaux, & l'on donne le nom de *suie d'encens* à cette *manne* brûlée de

la maniere qu'on brûle l'arcançon ou la poix pour faire du noir de fumée.

L'encens a été connu dans tous les temps, de presque toutes les nations ; & son usage a été très-fréquent & très-célebre dans les sacrifices, car autrefois on les faisoit avec de l'encens. On s'en servoit, comme l'on s'en sert à présent, pour parfumer les temples d'une odeur agréable. Cette coutume a passé chez toutes les nations & dans toutes les religions pour le culte divin.

On prétend que cette résine est tirée par incision d'un petit arbre, dont les feuilles sont semblables à celles du lentisque, & qui croît abondamment dans la Terre-sainte, & dans la partie de l'Arabie appellée *Saba*. On appelle cet arbre *arbor thurifera ;* d'autres disent que l'Ethiopie, dont quelques peuples s'appellent aussi *Sabéens*, produit également cette résine odoriférante, &c. On la trouve aussi dans le pays des Maures du côté d'Arguin. Nous ne sommes pas plus certains de l'arbre qui porte l'encens ; on dit cependant que c'est un genévrier à fruit jaune ; mais les Voyageurs s'accordent presque tous à dire, que les habitans de l'Arabie & du Levant observent des cérémonies superstitieuses dans la maniere de récolter cette résine.

M. l'Abbé *Demanet*, ci-devant Curé & Aumônier pour le Roi en Afrique, dit positivement dans le second volume de l'*Afrique Françoise*, p. 149, que l'arbre ou arbrisseau qui donne l'encens, est assez semblable au lentisque, ses branches sont nombreuses, assez déliées & flexibles ; leur écorce est mince, fort adhérente & de couleur grise ; ses feuilles sont longues, étroites, tendres, charnues, toujours vertes & par paires ; mais les branches sont terminées par une seule feuille ; le pédicule qui les soutient est rouge & assez fort. Ces feuilles ont une odeur forte, aromatique, & quand on les broie dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse.

On recommande l'usage interne de l'oliban pour les maladies de la tête, de la poitrine, de la matrice, du flux de ventre, & pour le crachement de sang : on emploie l'encens extérieurement dans les fumigations de la tête, pour les catharres & les vertiges ; dissous dans l'esprit de vin, il mondifie les plaies. Selon M. *Bourgeois*, on fait un emplâtre avec l'encens pulvérisé & la térébenthine, qu'on applique avec beaucoup de succès sur les entorses & foulures de nerfs, après avoir dissipé

l'enflure & l'inflammation par le moyen des fomentations aromatiques.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'oliban l'écorce de l'arbre de l'encens, qui eſt aſtringente : on ne s'en ſert plus aujourd'hui. On la diſtribuoit dans le commerce ſous le nom de *narcaphte* ou *thymiama*, ou *parfum*, ou d'*encens des Juifs*, parce que ce peuple s'en ſervoit ſouvent dans ſes temples; quelquefois auſſi c'étoit une maſſe ſeche, un peu réſineuſe, rougeâtre, en écorce, qui avoit l'odeur pénétrante du ſtorax liquide, tiré par décoction des écorces de l'arbre appellé *roſa mallos.*

Oliban, ſelon *Lémery*, ſignifie *huile du Liban*, parce que cette réſine découle auſſi, dit-il, d'une eſpece d'arbre qui eſt au pied du Mont Liban. Tout l'encens du commerce nous vient par la voie de Marſeille : il en vient cependant auſſi des Indes, ſous le nom d'*encens de Moka ;* ce ſont les vaiſſeaux des Compagnies des Indes qui s'en chargent dans ce port de l'Arabie. Cet encens eſt inférieur au précédent ; on a donné le nom de *gros encens*, d'*encens commun* & de *galipot* à une autre réſine, qui découle des pins de différentes contrées de l'Europe. *Voyez au mot* PIN.

OLIET. C'eſt le trefle ſauvage jaune.

OLIVES. Nom que les Conchiliologiſtes donnent à un genre de coquillage marin, de la claſſe des univalves, dont M. *d'Argenville* compoſe la onzieme famille de coquilles appellées *cylindres* ou *rouleaux*, ou qu'il y joint, & que M. *Adanſon* met dans le genre des *porcelaines ;* voyez ces mots. En général, les coquilles appellées *olives* ont l'échancrure qu'on obſerve près de la culaſſe de tous les rouleaux, ce qui forme une ſpirale intérieurement; mais on diſtingue toujours le genre de l'olive de celui du rouleau. Les plus groſſes olives ſont celles de Panama ; elles ont depuis un juſqu'à trois & quatre pouces de long.

Ces coquilles ſont naturellement belles, brillantes & forment plus de variétés que d'eſpeces. On diſtingue 1°. l'*olive verte* & *marbrée ;* 2°. l'*olive de couleur d'agate* bariolée par le bas ; 3°. le *cylindre* nommé *porphyre ;* 4°. l'*olive noire* ou *moreſque ;* 5°. l'*olive jaune ;* 6°. la *ſolitaire ;* 7°. la *bariolée* & *faſciée* par le bas; 8°. l'*olive alphabet ;* 9°. la *violette* de Panama ; 10°. l'*olive blanche* marquée de lignes fauves ; 11°. celle dont le ſommet eſt couronné ; 12°. la *chagrinée*, ponctuée de noir avec des taches jaunes ; 13°. la *blanche* marbrée de taches brunes ; 14°. l'*olive* faite en zigzags bruns ſur une couleur jaune.

OLIVES PÉTRIFIÉES. Nom donné à des pointes d'ourſin foſſiles, appellées des Naturaliſtes *pierres judaïques*. Voyez ce mot.

OLIVIER, *olea*. L'olivier eſt un arbre fort utile, & la ſource de la richeſſe de quelques-unes de nos Provinces méridionales; il croît abondamment en Provence, en Languedoc, en Italie, & auſſi en Eſpagne. On peut, moyennant quelques précautions, en élever dans nos jardins, ſur-tout en eſpaliers, mais ſeulement par curioſité; ils ne nous y donnent du fruit que dans les années chaudes & ſeches.

On compte pluſieurs eſpeces d'oliviers, dont la plus grande partie ne ſont que des variétés: on les cultive toutes; les unes, parce que leurs fruits ſont propres à être confits; les autres parce qu'elles donnent l'huile la plus fine; d'autres enfin, parce qu'elles fourniſſent une plus grande quantité de fruits. L'olivier à petits fruits ronds eſt celui qui donne les olives que l'on nomme *picholines*, ou *olives à la picholini*, & que l'on ſert ſur les tables, comme étant les meilleures & les plus agréables à manger; les ſecondes en groſſeur, ſe nomment *amelodes*, on les mange auſſi, & bien des perſonnes les aiment autant en ſalade que les picholines: enfin, les plus groſſes viennent d'Eſpagne & de Vérone, & ſont bonnes à tourner, c'eſt-à-dire, à être pelées; on s'en ſert en cuiſine dans les ragoûts. Il y a beaucoup d'autres olives dont les différences ſe tirent de la figure, de la couleur, de la grandeur, du ſuc, de la variété des lieux, ou du nom de ceux qui ont inventé diverſes manieres de les préparer, mais qu'il ſeroit trop long de parcourir.

L'olivier devient plus ou moins beau, & plus ou moins gros, ſuivant la nature des ſols. Il croît aſſez volontiers dans toutes ſortes de terrains; néanmoins les terres légeres & chaudes lui conviennent mieux; dans les terres ſubſtantielles les arbres ſont plus beaux, plus gros, au lieu que dans les terres maigres le fruit eſt de meilleure qualité: les feuilles des oliviers ſont entieres, non dentelées, unies, épaiſſes, dures & oppoſées deux à deux ſur les branches; elles ne tombent point l'hiver; il y en a de fort longues & d'autres très-courtes, ſuivant l'eſpece d'olivier. Les fleurs de ces arbres ſont de petits tuyaux très-courts, diviſés par le bord en quatre parties ovales; aux fleurs ſuccedent les olives, qui ſont des fruits charnus, ovales, plus ou moins alongés, & plus ou moins gros, ſuivant les eſpeces; ils contiennent un noyau fort alongé, très-dur, qui renferme deux ſemences, mais dont il y en a toujours une qui avorte.

Les oliviers se multiplient aisément de drageons enracinés, & qui donnent du fruit au bout de huit ou dix ans, lorsqu'on a eu soin de les greffer. On greffe les especes d'oliviers qui donnent l'huile la plus fine, & ceux qui donnent la plus grande abondance de fruits, sur les especes médiocres & sur les mauvaises. Chaque espece d'olivier est désignée par des noms différens; ceux qui sont singuliérement estimés pour donner une huile fine, sont le *cormeau*, ainsi nommé en Languedoc, parce que ses fruits ressemblent à ceux du cormier; l'*ampoullau*, dont les fruits sont gros & arrondis; & le *moureau*, espece d'olivier précoce à fruit rond. Ces especes en Languedoc, & quelques autres en Provence, donnent l'huile la plus fine quand elles sont dans un terrain favorable. En général on distingue dix-neuf sortes d'oliviers : savoir, 1°. l'*olivier sauvage*, il vient naturellement sur les montagnes, son fruit est très-petit & peu nombreux; 2°. l'*olivier* à petit fruit long, c'est l'*olive picholine;* 3°. l'*olivier* à petit fruit rond ou l'*aglaudan* ou la *caïanne*, il donne l'huile la plus fine; 4°. l'*olivier* à gros fruit long & à bosses, ou la *laurine;* 5°. l'*olivier* à fruit de *corniau* ou de *cormeau;* 6°. l'*olivier ampoullau;* 7°. l'*olivier moureau;* 8°. l'*olivier d'Espagne* à très gros fruit, il est très amer; 9°. l'*olivier de Luques*, son fruit est odorant; 10°. l'*olivier sauvage d'Espagne*, la pointe de son fruit est tronquée; 11°. l'*olivier à feuilles de buis*, cette espece est fort robuste; 12°. le *grand olivier franc* ou l'*amelou*, son fruit est de la forme d'une amande; 13°. l'*olivier à fruit long*, d'un vert foncé; 14°. l'*olivier à fruit blanc;* 15°. l'*olivier royal* à gros fruit très-charnu; 16°. l'*olivier à fruit rond*, appellé le *verdale;* 17°. l'*olivier à fruit en grappes* ou le *bouteilleau;* 18°. l'*olivier à petit fruit rond*, panaché de rouge & de noir, ou le *pigau;* 19°. l'*olivier à petit fruit rond & noirâtre*, c'est le *salierne.* Les six especes d'olives qu'on connoît aujourd'hui en Provence, proviennent du plant sauvage, nommé *pétoulier*, du plant d'Aix, de celui d'Aiguieres, de Saurin, de Salon, & de celui qu'on nomme enfin d'Aglantau; elles ont pris différens noms dans plusieurs cantons de la Provence, ainsi qu'ils sont désignés ci-dessus.

On greffe les oliviers à la pousse lorsqu'ils sont en fleur : si on a tardé, & que les arbres aient du fruit, on se contentera d'enlever au-dessus de l'écusson le plus élevé un anneau d'écorce, de deux doigts de largeur : dans ce cas, les branches ne périssent point dans cette premiere année, elles nourrissent le fruit, & on ne les retranche qu'au printemps

ſuivant. On a coutume de planter les oliviers en quinconce, & par rangées fort éloignées les unes des autres; entre ces rangées on plante de la vigne, ou on y ſeme du grain. On obſerve que les oliviers, ainſi que quantité d'autres arbres fruitiers, ne donnent abondamment du fruit que tous les deux ans. Tout l'art de la taille de ces arbres conſiſte à les décharger du trop de bois: on a obſervé en général, qu'un arbre trop chargé de bois ne donne point autant de fruit, ni ſi bien conditionné.

Lorſqu'on veut confire les olives, on les cueille avant leur maturité. L'art de les confire conſiſte à leur faire perdre leur amertume, à les conſerver vertes, & à les imprégner d'une ſaumure de ſel marin aromatiſé, qui leur donne un goût agréable. On emploie pour cela différens moyens. On ſe ſervoit autrefois d'un mêlange d'une livre de chaux vive, avec ſix livres de cendres de bois neuf tamiſées. Mais depuis quelque temps, au lieu des cendres on n'emploie plus que la leſſive; on prétend que les olives en ſont plus agréables au goût & moins mal-faiſantes: ces leſſives ſervent à adoucir les olives. Quelques Provençaux retirent, au bout d'un temps, leurs olives de leur ſaumure: ils ôtent le noyau & mettent à ſa place une câpre, & ils conſervent ces olives dans d'excellente huile: ce fruit ainſi préparé excite beaucoup l'appétit en hiver. Quand les olives ſont parfaitement mûres, elles ſont molles & d'un rouge noir; on les mange alors ſans préparation, en les aſſaiſonnant ſeulement avec du poivre, du ſel & de l'huile, car elles ſont alors très-âcres.

L'huile eſt ſans contredit le revenu le plus certain qu'on puiſſe ſe promettre des oliviers; ſa bonté dépend de la nature du terrain où croiſſent ces arbres, de l'eſpece d'olive qu'on exprime, & des précautions qu'on prend pour la récolte, la détrition & l'expreſſion de ces fruits, & même de la ſéparation de la partie extractive. Les olives qui ne ſont pas mûres, laiſſent à l'huile une amertume inſupportable: ſi elles le ſont trop, l'huile prend un goût unguineux; le véritable point de maturité eſt eſſentiel. Lorſqu'on eſt dans une poſition favorable, on s'attache à cultiver les eſpeces d'oliviers qui donnent des huiles fines; autrement on cultive des eſpeces d'oliviers qui donnent beaucoup de fruit, & on en fait de l'huile pour les ſavonneries, ou pour les lampes. Vers le mois de Novembre & de Décembre, on fait la cueillette des olives; le mieux eſt de les mettre auſſi-tôt dans des cabas, & de les exprimer tout de ſuite dans le preſſoir, afin d'en retirer une huile bien fine. Ceux qui ne font de l'huile que pour les ſavonneries, les laiſſent entaſſées pendant quelque

temps dans leurs greniers : on les exprime ensuite, & de cette maniere on en retire une plus grande quantité d'huile. Ceux qui recueillent l'huile dont on fait usage dans les alimens, les laissent aussi quelquefois fermenter en tas, dans la vue de tirer une plus grande quantité d'huile, ce qui est cause que l'huile fine est toujours très-rare. On doit avoir soin de faire déposer l'huile pour l'avoir dans sa pureté; l'huile produite par la chair seule des olives, a toute la perfection qu'on peut desirer, & se conserve pendant plusieurs années, tandis que celle qu'on tire soit des amandes seules, soit du noyau, soit enfin de la totalité de l'olive broyée à l'ordinaire dans des moulins publics, est toujours plus ou moins défectueuse, perd sa limpidité au bout d'un certain temps, & devient très-sujette à se rancir; on doit avoir l'attention de tenir l'huile dans des vases bien fermés. Le marc qui reste, lorsqu'on a exprimé toute l'huile, est nommé *grignon*, & ne peut plus servir qu'à faire des mottes à brûler. On appelle, d'après les Anciens, la fece d'huile récente, *amurca;* c'est un bon remede pour les rhumatismes : on fait communément à Paris la cire à cirer les souliers avec la fece d'huile soutirée & le noir de fumée.

L'huile d'olive entre dans quantité de baumes, d'onguents, d'emplâtres, & de linimens adoucissans & relâchans; elle est émolliente, résolutive; elle adoucit les tranchées de la colique & les douleurs de la dyssenterie; c'est un des meilleurs remedes lorsqu'on a eu le malheur d'avaler des poisons corrosifs, mais elle ne prévient pas les accidens funestes de la morsure de la vipere, comme plusieurs lettres de Londres l'avoient annoncé en 1736. Consultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1737*. Elle est, dit M. *Bourgeois*, très-efficace pour guérir les piqûres des guêpes, des abeilles, & d'autres insectes. Il suffit d'appliquer aussi-tôt sur la piqûre une compresse imbibée d'huile, & l'on est guéri sans qu'il survienne aucune enflure ni inflammation.

Le baume Samaritain ou de l'Evangile, n'est composé que d'huile & de vin. L'huile *omphancine*, si célébrée des Auteurs, se tire des olives vertes : ce n'est à proprement parler, qu'un suc visqueux & brunâtre. Les Athletes, qui se préparoient à la lutte, s'oignoient le corps avec cette huile, ensuite se rouloient dans le sable; ce qui, mêlé avec les sueurs du corps dans l'exercice, formoit le *strigmenta*, qu'on faisoit racler avec ces sortes d'étrilles (*strigilis*) dont Mercurial nous a donné la figure dans son *Traité de la Gymnastique :* ces raclures, ou plutôt ces ordures, étoient

fort estimées pour plusieurs maladies, pour détruire les condylomes, les rhagades, &c. Les Marchands de *strigmenta* faisoient d'assez gros bénéfices.

En Provence, les Paysannes se servent de l'eau des olives pour calmer les affections hystériques : elles en font aussi avaler aux hommes qui sont hypocondriaques.

L'huile d'olive ne vaut rien pour la peinture, parce qu'elle ne seche jamais parfaitement bien. Le bois d'olivier est très-bien veiné : d'une odeur assez agréable ; il prend un beau poli : c'est ce qui le fait rechercher par les Ebénistes & les Tabletiers ; comme ce bois est résineux, il est excellent à brûler.

Une grande sécheresse, ou des pluies abondantes, occasionnent une perte considérable sur la récolte des olives. Ce fruit est très-sujet à la piqûre d'un ver qui lui est particulier & qui l'endommage au point qu'après la récolte le produit en huile qu'on en tire est réduit à moitié. Voyez *Ver des olives*.

Le terrible hiver de 1709, qui fit périr grand nombre d'oliviers, donna occasion de remarquer que cet arbre pousse quantité de racines, & qu'elles subsistent en terre pendant des siecles entiers. En 1709, on a tiré plus de bois de ces racines, que des tiges & des branches des arbres, & plusieurs particuliers en vendirent alors pour plus d'argent que ne valoit leur fonds. Les branches ou rameaux d'oliviers chargés de feuilles, sont depuis très-long-temps, des signes de concorde, les symboles de l'amitié & de la paix, comme celles de laurier sont présentement les marques de la gloire.

L'huile d'olive est employée avec la soude d'Alicante & la chaux vive, pour faire le meilleur savon. Le savon d'Alicante est recommandé en médecine pour l'usage intérieur ; on l'ordonne pour enlever les obstructions des visceres, même pour la gravelle, la pierre & les maladies scrophuleuses, sur-tout si on joint à son usage celui de l'eau de chaux d'huîtres calcinées. Ce savon est la base du fameux spécifique de Mademoiselle *Stephens*.

Les feuilles d'oliviers sont astringentes ; plusieurs personnes s'en servent dans les gargarismes pour l'inflammation de la gorge.

OLIVIER NAIN. *Voyez* CAMELÉE.

OLLAIRE. *Voyez* PIERRE OLLAIRE.

OMALISE, *omalisus*. Insecte coléoptere, à antennes filiformes. Son corselet

corselet est applati, à quatre angles, dont les deux postérieurs finissent en pointes aiguës. *Histoire des insectes des environs de Paris.* Cet insecte est rare en France, mais assez commun dans les pays chauds de l'Asie.

OMBELLIFERES, *umbellatæ.* Les Botanistes donnent ce nom à une famille de plantes assez rameuses, presque toutes herbacées : il y en a peu d'annuelles, mais il y en a beaucoup de biennales ou bisannuelles, les autres sont vivaces par leurs racines, lesquelles sont ou en navets ou tuberculaires. Leurs tiges sont cylindriques, remplies de beaucoup de moëlle, souvent creuses. Leurs branches sont alternes, ainsi que leurs feuilles, qui sont ou entieres, ou digitées, ou aîlées. La plupart des fleurs sont hermaphrodites, & disposées en ombelles ou parasol; elles sont à cinq étamines & à cinq pétales attachées à la couronne du germe qui pousse deux pistils & qui devient un fruit formé de deux graines nues, réunies contre un pivot commun. La naissance des ombelles, ou le centre d'où partent les pédicules des fleurs, est dans plusieurs especes environné de quelques feuilles en forme de fraise. La situation des ombelles sur les tiges fournit souvent des caracteres assez constans. La couleur des fleurs est peu changeante. Quelques-unes de ces plantes sont stomacales & très-échauffantes. La plupart des autres sont des poisons assez vifs, sur-tout celles qui croissent dans les marécages : le suc laiteux de leurs racines est caustique. On se préserve de leurs mauvais effets en buvant des acides végétaux. On range parmi les ombelliferes, les especes du *gens-eng*, du *fenouil*, du *carvi*, du *cerfeuil*, de la *ciguë*, de la *carotte*, de la *berce*, du *panais*, &c. *Voyez ces mots & celui d'*OMBELLE, *dans le Tableau alphabétique, &c. à l'article* PLANTE.

Nous avons un grand Ouvrage latin sur les *plantes ombelles* par l'illustre *Morison :* en voici le titre : *Plantarum ombelliferarum distributio nova, Oxoniæ, 1672. in-fol. avec fig.*

OMBILIC & OMBILICAL. *Voyez* NOMBRIL.

OMBRAGE & OMBRE. L'ombre se dit d'un espace privé de lumiere, ou dans lequel la lumiere est affoiblie par l'interposition de quelque corps opaque. L'ombre suit exactement toutes les situations du soleil. La théorie des ombres est fort importante dans l'Optique & dans l'Astronomie ; elle est le fondement de la Gnomonique & de la Théorie des éclipses, & de bien des connoissances géographiques, sur-tout par

rapport aux peuples ſitués ſous l'un ou l'autre des deux Tropiques. Ombrager un lieu, eſt le couvrir de feuillages. On donne le nom de *pénombre* à cette ombre foible qu'on obſerve dans les éclipſes avant l'obſcurciſſement total, & avant la lumiere totale ; ce phénomene eſt principalement ſenſible dans les éclipſes de lune. *Voyez* ÉCLIPSE.

OMBRE, *umbra marina*, eſt un poiſſon de mer à nageoires épineuſes, connu tout le long de la côte du Languedoc, ſous le nom d'*umbrino :* les François l'appellent *maigre*. Il eſt orné de certaines bandes tranſverſales jaunes obſcures, & de différentes teintes qui ſemblent faire ombre les unes ſur les autres. Ce poiſſon qui eſt de la grandeur d'une carpe a une verrue au menton, deux trous devant les yeux, & d'autres petits trous au bout du muſeau & à la mâchoire inférieure, point de dents, des nageoires noires : ſa chair eſt blanche & eſtimée dans toute l'Italie. C'eſt le *coragolus thymalus* de *Linnæus*.

L'OMBRE DE RIVIERE, *umbra fluviatilis*, eſt une eſpece de truite de couleur brunâtre ; ſes nageoires ſont molles, ſa chair eſt blanche, ſeche & de bon goût.

Les habitans de Lauſanne donnent auſſi le nom d'*ombre* ou d'*omble*, au ſaumon de leur Lac : ſa chair a le goût de la truite ſaumonée.

OMBRETTE, *ſcopus*. Nom donné à un oiſeau du Sénégal, ſeul de ſon genre. Son bec eſt épais, long, droit & écraſé par les côtés : le bout de la mâchoire ſupérieure eſt crochu. L'ombrette eſt de la groſſeur de l'aigrette : ſon plumage eſt brunâtre.

ONAGRE, *onager*. C'eſt l'âne ſauvage. *Voyez ce mot à la fin de l'article* ANE.

ONCE, *onca*. Animal quadrupede de l'ancien Continent, dont nous parlerons dans l'*article* PANTHERE.

ONDATRA. *Voyez à l'article* RAT MUSQUÉ.

ONDE. Se dit du mouvement oſcillatoire que produit alternativement l'élévation & l'abaiſſement de la ſurface de l'eau doucement agitée. Les grandes ondes de la mer ſe nomment *vagues* & *flots*. Voyez ces mots. En Conchyliologie on appelle *ondes* les lignes qui vont en ſerpentant ſur la robe d'une coquille.

ONDÉE. On donne ce nom à une pluie paſſagere, & qui dure d'autant moins, qu'elle tombe plus fortement. *Voyez l'article* PLUIE.

ONGLE MARIN ou DACTYLE, *unguis dactilus*. C'eſt un coquillage dont on ſe ſert quelquefois en Normandie pour pêcher : il eſt connu en

France, ſous les noms de *ſolen* & de *coutelier*. Voyez ce dernier mot.

ONGLE ODORANT, *unguis odoratus*. Nom donné à une eſpece d'opercule de ſubſtance cornée qui appartient à un coquillage univalve, du genre des pourpres, lequel ſe pêche dans les marais des Indes, où croît une plante d'une odeur de ſpicanard, dont il ſe nourrit; c'eſt ce qui rend, dit-on, ſon opercule ſi odorante. On va ramaſſer ce coquillage dans l'été, quand les marais ſont deſſéchés : les meilleurs ſont blancs & gros, les operculés ſentent un peu le *caſtoreum*. On prétend qu'on en fait des parfums utiles aux femmes qui ſont près d'accoucher, & aux épileptiques. M. *Adanſon* a nommé ce coquillage *kalan;* cet Auteur dit, que les bords des deux levres de cette coquille, ſe teignent d'une couleur de cuivre, dès qu'elle eſt reſtée quelque temps ſur le rivage après la mort de l'animal.

ONGLES, *ungulæ*, eſt cette partie qui ſe trouve à l'extrémité des doigts tant des mains que des pieds des animaux : on la croit formée par les mamelons de la peau ; on diroit de couches membraneuſes, longitudinalement ſoudées enſemble & qui ſont devenues cartilagineuſes, & comme oſſeuſes pour la dureté : elle paroît avoir beaucoup de rapport avec la ſubſtance qui compoſe le bec des oiſeaux, & la corne de quelques quadrupedes, particuliérement avec celles du belier, du bœuf & du bouc.

Malpighi, *Boerhaave*, *Heiſter* & M. *Winſlow*, paroiſſent avoir développé la formation & la ſtructure des ongles. Les couches de ſubſtance cornée aboutiſſent à l'extrémité de chaque doigt ; la couche externe eſt la plus longue, mais les couches intérieures diminuent par dégrés juſqu'au plan le plus interne, qui eſt le plus court de tous ; de ſorte que l'ongle augmente par dégré en épaiſſeur depuis ſon union avec l'épiderme, où il eſt le plus mince, juſqu'au bout du doigt où il eſt le plus épais. Nous invitons le Lecteur à lire les remarques particulieres de M. *du Verney* ſur les ongles de l'homme, dans le *Journal des Savans*, 23 *Mai 1689*.

Les ongles ont différentes couleurs & formes, ſelon leur uſage, & l'eſpece d'animaux à qui ils appartiennent. Chez l'homme, l'ongle qui ſert à donner plus de force à l'extrémité des doigts de la main & du pied, eſt de trois couleurs : on diſtingue ces trois parties; ſavoir, la *racine* qui eſt blanche, le *corps*, qui eſt couleur de chair, & l'*extrémité* qui n'eſt point attachée à la peau, qui croît toujours à meſure que l'on coupe

ce bout de l'ongle, qui eſt inſenſible : ſa couleur eſt ou blonde, ou terne ; nos ongles ne croiſſent que pendant la vie ; ils ont une forme convexe & tranchante ; ils recouvrent en partie le doigt où ils ſont adhérens. Dans le cheval, l'âne, le mulet, &c. l'ongle s'appelle *corne du pied;* il eſt plus épais & plus dur à meſure qu'il s'éloigne des chairs ; c'eſt un bouclier qui recouvre, en maniere de chauſſure, l'extrémité du pied de ces animaux ; c'eſt un arc-boutant qui ſert non-ſeulement à les renforcer dans ces parties, mais à les préſerver d'un frottement, ſouvent auſſi dangereux que douloureux.

Quand les ongles, ainſi que toute eſpece de poil, ont été une fois taillés, ils ſont ſuſceptibles d'un grand accroiſſement, lequel diminue alors leur force naturelle ; c'eſt pour remédier à ces inconvéniens, qu'on eſt dans l'uſage de renouveller la taille de la corne des chevaux : mais nouvel incident ; cette corne eſt trop tendre, pour que l'animal puiſſe marcher ſur un chemin caillouteux : il a donc fallu avoir recours à des ſemelles de fer, qui ne ſont pour l'animal, qu'un gage, qu'un ſtigmate de ſon eſclavage.

Les bêtes de charge à pied fourchu, ainſi que le cochon, le mouton, l'élan, &c. ont auſſi les doigts des pieds revêtus d'un ſabot de corne, qui leur ſert à battre la terre.

Les quadrupedes d'un genre différent, qui ont les pieds fendus & l'entre-deux des doigts garnis de poil, ont, à l'extrémité de ces mêmes doigts, des ongles crochus, qui reſtent conſtamment en dehors dans le chien, &c. ou qui peuvent être retirés en dedans, comme chez le chat, le tigre, &c. ces ongles ſervent aux uns à fouiller, & aux autres pour grimper, déchirer, fixer un corps, &c. à d'autres ils ſervent de ſouliers.

L'ongle dans les oiſeaux, eſt la partie appellée *griffe* ou *ſerre;* ſa forme eſt ronde, pyramidale, preſque toujours courbée ; ſon uſage eſt pour grimper & pour tenir l'animal perché : il s'en ſert pour emporter ſa proie : l'ergot, l'éperon & le bec de ces animaux ſont des eſpeces d'ongles.

Les amphibies quadrupedes ont auſſi des ongles, dont la forme varie beaucoup. Il ſuffit de citer ceux du caſtor, ceux de la tortue (l'écaille de cet animal, ainſi que les gros tuyaux de plumes des oiſeaux, ſemblent être auſſi de la nature de l'ongle) ceux du loup marin, ceux du crocodile ; enfin, la défenſe de la ſcie de mer eſt armée d'un grand nombre d'ongles pointus d'une eſpece particuliere. *Voyez à l'article* BALEINE.

Les ongles ont quelques usages, tant dans les Arts, qu'en Médecine: ceux du dante, de l'élan, du mulet sont astringens & anti-épileptiques; ceux de l'homme sont vomitifs; ceux du bœuf & de la tortue servent à faire des manches de couteaux, des tabatieres, &c.

ONGULÉ & ONGUICULÉ. *Voyez à l'article* QUADRUPEDES.

ONICE ou ONYX, *onychium.* Communément on donne ce nom à une sorte d'agate, à peine demi-transparente, formée par couches de différentes couleurs, arrangées, ou en maniere de cercles, ou par lits, les unes sur les autres. Un silex veiné de deux teintes, très-dur, & également susceptible d'un beau poli, peut aussi porter le nom d'*onyx.*

La plus belle pierre onyx vient d'Arabie (on en trouve aussi dans l'île de Ceylan, & l'Europe n'en manque pas, sur-tout en Hongrie): l'on y distingue des cercles noirs, des zônes tannées ou brunes, ou bleues, & des cercles blancs & placés distinctement: on appelle *onglet*, la partie laiteuse: la couche tannée, exposée entre la lumiere & l'œil, doit paroître rougeâtre ou enfumée. L'on a de la peine à trouver ces pierres bien parfaites, aussi sont-elles cheres quand elles ont un certain volume. Ceux qui travaillent à les scier & polir, choisissent celles dont les taches sont disposées de maniere à représenter, à l'aide de la taille, quelques parties d'animaux: c'est ainsi qu'en levant une partie de la premiere couche, on évide la seconde, qui est blanche ou bleuâtre, & l'on peut travailler sur trois cordons de différentes couleurs: par ce moyen, dis-je, l'on forme de prétendus yeux pétrifiés d'animaux, que l'on vend assez cher au peuple crédule. On en fait communément des cachets & des bagues: il étoit d'usage chez les Anciens de travailler cette pierre, de façon que le fond étoit d'une couleur, & ce qui étoit gravé, soit en creux, soit en relief, d'une autre couleur. Les Orientaux font un si grand cas de l'onyx, que dans la Chine, où on l'appelle *you*, il n'y a que l'Empereur qui ait droit de la porter: elle est nommée la *pierre des pierres* dans l'Ecriture Sainte.

La *memphite* ou *camée* est encore une sorte d'onyx, gravée, mais naturellement composée de couches, l'une noire, roussâtre ou bleuâtre, ou couleur de chair, & l'autre blanche ou grise: il arrive que l'on peut quelquefois séparer ces couches les unes des autres. Cette sorte d'onyx est très-recherchée des Graveurs en relief, sur-tout quand elle est d'un certain volume. *Voyez l'article* AGATE.

ONOCROTALE ou GRAND GOSIER. *Voyez* PÉLICAN.

ONOURÉ. Oiseau de marécage qui se trouve en Guiane; il a les plumes émaillées de gris & de blanc; son bec est court & pointu; dès que la nuit est venue, il fait entendre ces quatre notes, *ut*, *mi*, *sol*, *ut*. Les Negres en tuent beaucoup; il n'est bon qu'à la daube.

ONYCHITES, *unguis lapideus*. *Mercati* donne ce nom à des pierres qui ont une sorte de ressemblance à des ongles humains. Il y a apparence que ce sont des fossiles (peut-être des fragmens de palais de poissons), qui ont été arrondis par le mouvement des eaux & ensevelis en terre.

OOLITHE. Nom que les Naturalistes donnent à de petits corps pierreux arrondis, qui ont un certain rapport avec les *cenchrites*, les *méconites*, la *pierre ovaire*, ou avec les *stigmites*, les *hammites*, les *pisolites*, les *orobites*, les *phacites*, &c. M. *Schmidt*, Professeur honoraire en antiquité dans l'Université de Basle, qui vient de donner un Mémoire sur les *oolithes*, dit que toutes ces pierres sont d'une nature très-différente; & qu'elles ne se ressemblent qu'en ce qu'elles sont toutes des amas de globules plus ou moins ronds & de toute sorte de grandeur, de couleur & de matiere. Il dit avec raison que ces différens noms ont causé une telle confusion parmi les Naturalistes, qu'il est presque impossible de les entendre. M. *Schmidt* entreprend de fixer dans son Mémoire la véritable nature des oolithes; & il n'accorde ce nom qu'aux œufs pétrifiés des poissons, ou d'autres insectes & animaux ovipares aquatiques. Ainsi les véritables oolithes ne se trouvent, selon lui, que rarement & en petite quantité (M. *Dannone*, Résident à Basle, conserve dans son cabinet un crabe chargé d'œufs pétrifiés à l'endroit même où ces œufs sortent de l'animal). Les graines des plantes pétrifiées ne sont pas plus communes; & il conclut que tout le reste, sur-tout les amas immenses de corps ronds, qui forment quelquefois des montagnes entieres, ne sont autre chose que des jeux de la Nature presque toujours formés par une terre glaise ou martiale, disposée par couches sous une forme plus ou moins arrondie; mais l'Auteur des Annales Typographiques répond à cette assertion, que le hasard n'est point une cause; & quand il en seroit une, comment imaginer, dit-il, qu'une cause si aveugle eût pu produire des montagnes entieres de corps de même forme déterminée, telles qu'on en trouve près de Neufchâtel, dans le Piémont, sur le mont Randen & ailleurs?

Quant à notre sentiment sur les oolithes, il est certain que parmi ces concrétions globuleuses qui ressemblent plus ou moins bien à des œufs de

poiſſons, d'écréviſſes marines, &c. il y en a d'argilleuſes, de martiales, & d'autres qui ſont ſpatheuſes, ſemblables à des débris de coquilles roulées; d'autres ſont compoſées de couches comme les bézoards; enfin d'autres reſſemblent beaucoup à des boutons d'étoiles marines. Toutes ces variétés de figures & de couleurs indiquent néceſſairement une différence dans la cauſe comme dans le produit. *M. Deſmarets a lu à l'Académie des Sciences, en 1761, pluſieurs obſervations ſur ces ſortes de corps.*

L'on a donné à ces corps pierreux, des noms arbitraires ou analogues aux ſubſtances qu'ils repréſentent: *orobites*, quand ils ont la figure d'orobes; *piſolites*, quand ils imitent des pois; *méconites*, quand ils ont la figure des grains de pavot; *cenchrites*, quand ils ſont de la grandeur des grains de millet, &c. Le gluten qui tient ces corps les uns aux autres, n'eſt pas toujours le même; ce qui fait que la maſſe totale qui réſulte de leur aſſemblage a plus ou moins de dureté, de conſiſtance & de couleur.

OPALE, *opalus*. Cette pierre précieuſe, déſignée dans *Pline* ſous le nom de *pæderos*, eſt d'un bleu laiteux ou de couleur de nacre de perle, preſqu'entiérement tranſparente, ayant la propriété de réfléchir tout à la fois les couleurs de l'iris, ou de les changer ſuivant la différente expoſition au jour ſous laquelle on la regarde: on en diſtingue de pluſieurs ſortes, qui toutes font feu avec l'acier.

1°. L'OPALE DE COULEUR DE LAIT, *opalus ireos lacteus*. C'eſt celle que les Joailliers appellent *opale Orientale* ou *opale Arlequine* ou *opale à paillettes*, parce que les lames couleur de gorge de pigeon qui s'y obſervent, paroiſſent comme autant de taches de différentes couleurs détachées. *Boéce de Boot*, Auteur du Parfait Joaillier, la regarde avec raiſon comme la plus précieuſe des opales, & même comme la pierre la plus merveilleuſe que la nature produiſe en ce genre: elle eſt dure, luiſante, preſque tranſparente, reſplendiſſante, d'un beau blanc laiteux, d'où ſort en chatoyant le feu du rubis, la pourpre de l'améthyſte, le jaune de la topaze, le bleu du ſaphir, le vert de l'émeraude & toutes les autres couleurs les plus brillantes des pierreries. Cet éloge magnifique n'eſt que la traduction du paſſage de *Pline* ſur l'opale. Cette pierre, dont il eſt fait mention dans l'*Apocalypſe*, *chap*. 21, ſous le nom de la *plus noble des pierres*, étoit autrefois en ſi grande eſtime chez les Romains, que Nonius le Sénateur aima mieux être privé de ſa patrie,

que céder son opale à Antoine qui la lui demanda. Cette pierre orientale se trouve dans le Ceylan, où on l'appelle *pierre élémentaire*, *lapis elementarius*. Les Indiens l'estiment autant que le diamant. On ne la taille point en facettes, mais en cabochon.

Il y a une autre sorte d'opale orientale qui est estimée. On la nomme *opale en flammes*, parce que cette pierre chatoye comme si c'étoient des feux qui s'élançassent par lignes paralleles.

2°. L'OPALE OCCIDENTALE, *opalus occidentalis*, est ou jaunâtre ou noirâtre : la premiere, qui se trouve en Chypre & dans l'Arabie, domine par le jaune au travers duquel on voit quelques couleurs foibles ; celle qui est noirâtre, laisse sortir un éclat d'escarboucle ; l'on diroit d'un charbon noirâtre allumé par un côté. On la trouve en Egypte. Celle qui est verdâtre est peu estimée. Celle qui se trouve dans la mine d'argent de Freyberg en Saxe est assez belle. On nomme *argentine* celle qui est à fond blanc & à petits points, couleur d'argent. On trouve aussi des opales à Eybenstock en Saxe, en Bohème & en Hongrie : elles sont de peu de valeur. Les opales sont ordinairement par morceaux détachés, enveloppées dans des pierres d'autre nature, depuis la grosseur d'une tête d'épingle, jusqu'à celle d'une noix. Les opales de ce dernier volume sont très rares.

Il est bien singulier que toutes les belles couleurs de l'opale soient susceptibles de disparoître ou de changer de modifications, quand on la divise en éclats : l'expérience, qui a démontré plus d'une fois ce phénomene, fait croire que tout le jeu éclatant de l'opale est dû à la réfractions des rayons de la lumiere sur cette pierre, disposée naturellement pour produire cette réfraction : peut-être que l'*œil de chat*, l'*œil du monde*, & mieux encore le *girasol* & la *chalcédoine*, ne sont que des especes d'opales. Au reste toutes les opales sont les seules pierres que l'art n'a pu contrefaire avec autant de succès que les autres pierreries. On en a cependant apporté une factice d'Egypte qui a trompé l'œil des Joailliers du Levant, si experts dans cette connoissance.

OPASSUM, espece de philandre. *Voyez* DIDELPHE.

OPERCULES, *opercula*, sont les couvercles des coquilles univalves qui ferment leur bouche. *Voyez* l'article OPERCULES, *au mot* COQUILLAGE, *vol. II. p. 294 de ce Dictionnaire.* On appelle *operculites* les opercules devenus fossiles.

OPHIOGLOSSE,

OPHIOGLOSSE, ou HERBE SANS COUTURE ou PETITE SERPENTAIRE, ou LANGUE DE SERPENT, *ophioglossum*, eſt une plante qui croît dans les lieux humides & quelquefois dans les endroits montagneux où il y a des ſources: ſa racine s'enfonce profondément en terre; elle eſt garnie d'un nombre de fibres aſſez groſſes, & ramaſſées comme dans l'*hellebore*. Voyez ce mot. Elle pouſſe une queue haute comme la main, laquelle ſoutient une ſeule feuille, aſſez ſemblable à une petite feuille de poirée, d'un goût douceâtre & viſqueux. Du milieu de cette feuille, c'eſt-à-dire du bout de la queue, ſort un fruit qui a la figure d'une petite langue applatie, pointue, dentelée, & partagée en pluſieurs petites cellules qui renferment, au lieu de ſemence, une pouſſiere menue qu'elles laiſſent échapper lorſqu'elles viennent à s'ouvrir dans la maturité.

L'ophiogloſſe tranſplantée dans les lieux ombrageux des jardins, s'y conſerve, & repouſſe tous les ans en Avril: elle reſte en vigueur juſqu'au mois de Juin, enſuite elle ſe fane entiérement & diſparoît. Cette plante eſt vulnéraire; on en fait une infuſion au ſoleil avec de bonne huile d'olive: alors c'eſt un baume excellent, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, particuliérement dans les maux de gorge violens.

OPHIOMORPHITE. Divers Auteurs donnent ce nom à la corne d'Ammon, à cauſe de ſes ſpirales qui la font reſſembler à un ſerpent entortillé.

OPHIONOT. *Voyez* MUSIMON.

OPHITE, *ophites*, eſpece de porphyre à taches de forme carré long, blanchâtres, diſpoſées ſouvent en forme d'étoile ou en forme de croix, ſur un fond vert foncé. Cette pierre connue des anciens eſt, dit-on, le *memphites* de Pline.

OPHTALMITES, nom donné à certaines pierres qui imitent un œil.

OPIER. *Voyez* OBIER.

OPIUM ou AMPHION DES INDIENS: *voyez* à l'article PAVOT BLANC. L'opium cyrénaïque eſt l'*Aſſa fœtida*.

OPOBALSAMUM. *Voyez* BAUME DE JUDÉE.

OPOCALPASUM ou OPOCARBASUM, ſubſtance gommo-réſineuſe, qui reſſemble beaucoup à la meilleure myrrhe liquide, & que l'on mêloit du temps de Galien avec la myrrhe même: il étoit difficile, ſelon cet Ecrivain, de les diſtinguer l'une de l'autre, ſinon par les effets: c'étoit un ſuc empoiſonné, qui cauſoit l'aſſoupiſſement & l'étran-

glement subit : il dit avoir vu plusieurs personnes mourir pour avoir pris de la myrrhe, dans laquelle il y avoit de l'opocarbasum sans qu'elles le sussent : peut-être n'étoit-ce qu'un suc composé d'une dissolution d'*Euphorbe*, dans laquelle on macéroit les *larmes d'opium.* Les poisons de cette espece ont été de tout temps aussi en usage en Afrique, que l'est en Amérique celui des fleches empoisonnées par le suc du *mancelinier.* Voyez *ces mots.*

OPOPANAX : *voyez son article au mot* GRANDE BERCE.

OPOSSUM ou OPASSUM. Espece de *Philandre.* Voyez DIDELPHE.

OPUNTIA, FIGUIER D'INDE, RAQUETTE, NOPAL, ou CARDASSE, *cactus coccinellifer* : c'est une plante originaire d'Amérique & qui se fait remarquer, dans les serres du jardin du Roi, par sa forme. Dans son pays natal elle devient grande & très-belle. On dit communément que les feuilles de cette plante sortent les unes des autres ; mais on pourroit dire, avec plus de justesse, que ce sont ses branches : les feuilles sont proprement ces petits boutons qui paroissent toujours aux endroits où les épines croissent par la suite. Au reste, puisque ce que nous appellons des branches, avec *Bradley*, a toujours été regardé comme des feuilles, nous continuerons à leur donner le même nom que tout le monde.

Il y a plusieurs especes de ces plantes, qui different principalement par la grandeur de leurs feuilles, la couleur de leurs fleurs & de leurs fruits, par la couleur & la longueur de leurs épines. En général, elles ont toutes les feuilles de figure ovale ; il y en a des especes qui les ont de près d'un pied de longueur, & d'autres seulement de deux ou trois pouces : leurs feuilles sont ordinairement garnies de distance en distance de nœuds d'épines ; il y en a de si longues, que les Indiens du pays s'en servent au lieu d'épingles ; d'autres ont les épines si courtes qu'on les apperçoit à peine. Les petites épines causent des piqûres cuisantes, & quand elles sont entrées dans la peau, elles sont quelquefois plus d'un mois à sortir, si on n'a bien soin de les chercher sur le champ & de les enlever. Une particularité singuliere, c'est que le fruit paroît toujours avant les fleurs sur cette espece de plante, & lorsqu'il semble être bien mûr, la fleur s'épanouit à son extrémité ; elle est composée d'environ dix pétales & d'une grappe de petits filets au milieu. Cette fleur s'ouvre toujours à la chaleur du soleil, & se referme à l'approche de la nuit. Les étamines sont douées d'une grande sensibilité ; en effet, si l'on touche les filets des étamines, avant qu'elles aient répandu leur poussiere fécondante, qui

eſt compoſée de molécules ordinairement ſphériques, très-petites, jaunâtres & luiſantes, ils ſe couchent tous circulairement les uns ſur les autres, pendant que les anteres jettent la pouſſiere qu'elles contiennent (un mouvement ſemblable a été obſervé par M. *de Juſſieu* dans les étamines de l'*hélianthême.* Voyez ce mot.). Quand le fruit eſt mûr, il a une reſſemblance groſſiere avec nos figues : *voyez Hiſt. de la Jamaïque de Hans-Sloane.* Il eſt ordinairement d'une couleur rouge foncée, & il a cela de particulier, qu'il rend l'urine de celui qui en mange trop, rouge comme du ſang, ſans cependant qu'il en éprouve la moindre douleur. C'eſt le ſuc de ce fruit, qui donne la couleur rouge à la cochenille qui s'en nourrit ; auſſi cet inſecte nous donne-t-il en teinture une des plus belles couleurs. On dit que les Teinturiers Indiens ſe ſervent du ſuc même du fruit pour teindre en rouge.

Les fleurs des opuntia ſont jaunes pour l'ordinaire, à l'exception d'une eſpece qui a des fleurs couleur d'écarlate ; mais cette eſpece eſt plus tendre, plus difficile à conſerver, & plus ſujette à pourrir que les autres. Celle-ci eſt le *tuna mitior, flore ſanguineo cochenillifera* de Dillenius. Les unes ſe plaiſent à ramper ſur la terre, d'autres croiſſent plus droites ; mais toutes aiment les endroits pierreux & les rochers. Ces plantes demandent une chaleur proportionnée au climat d'où elles viennent : il y en a une petite eſpece à feuilles rondes, qui vient d'Italie ; on peut la laiſſer dehors tout l'hiver ; & elle porte du fruit en abondance. Les eſpeces de la Caroline & de la Virginie peuvent auſſi réſiſter en plein air à l'abri d'une muraille bien expoſée. On les multiplie toutes en plantant des feuilles ſimples à deux pouces de profondeur.

Les Indiens plantent & cultivent autour de leurs habitations ces nopals à fruits rouges, ſur leſquels ils eſperent de faire pluſieurs récoltes dans l'année. Ces prétendues feuilles, comme celles de quantité de plantes graſſes des pays chauds, peuvent reſter long-temps hors de terre, ſans ſe deſſécher, & reprendre étant fichées en terre. L'avantage qu'on en peut tirer pour la nourriture des cochenilles (inſectes précieux qui fourniſſant la plus belle couleur rouge, ſont l'objet d'un très-riche commerce) ; cet avantage, dis-je, donne lieu à quelques Américains d'y employer des terres inutiles, trop maigres, ou comme épuiſées par d'autres plantations : elles y croiſſent juſqu'à la hauteur de huit pieds, quand on a bien ſoin d'empêcher l'herbe de croître aux environs. *Voyez* COCHENILLE.

OR, *aurum.* Ce métal, le principe de l'aiſance, l'auteur du luxe, l'idole de l'avarice, mobile puiſſant des actions de l'homme ; l'or, dis-je, eſt un métal ordinairement jaune, peu dur, peu élaſtique, à peine ſonore, mais très-compacte ; il ſurpaſſe tous les autres métaux en flexibilité, en peſanteur, en ductilité, en ténacité & en valeur. L'or n'eſt altéré, ni par l'air, ni par l'eau ni par le feu des fourneaux. Il tombe au fond du vif argent qui le diſſout, ou plutôt avec lequel il s'amalgame en tout ou en partie ; tandis que tous les autres métaux, tant parfaits qu'imparfaits, y ſurnagent juſqu'à ce qu'ils aient été diſſous ou pénétrés par ce menſtrue métallique ; il n'y a que ceux qui ne s'amalgament point avec le mercure qui y ſurnagent continuellement.

Nous diſons que l'or eſt le métal le plus malléable ; c'eſt ce que l'art du Batteur d'or & celui du Tireur d'or démontrent tous les jours : le premier peut multiplier une étendue donnée d'or, cent cinquante-neuf mille quatre-vingt-douze fois, au moyen d'un fourreau de parchemin, de la baudruche & du marteau. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1713*, qu'une once de ce métal peut être tirée en un million quatre-vingt-quinze mille pieds de long, c'eſt-à-dire en une ligne de ſoixante-treize lieues de long, à deux mille cinq cents toiſes la lieue. Enfin l'idée avantageuſe que nous avons de l'or eſt fondée ſur ſon excellence réelle.

L'or varie par la dureté, la couleur & la peſanteur; ce qui provient peut-être de ſes degrés de pureté : c'eſt ainſi que l'or d'une guinée eſt à volume égal, moins peſant que le louis d'or, celui-ci moins que le ducat dont le pied cube peſe vingt-un mille deux cents vingt onces poids de Paris. L'or de Siam eſt moins caſſant que le nôtre, & le ſon des cordes de clavecin qui en ſont faites, eſt infiniment plus grave. Ce métal montre dans l'endroit de la fracture de petits angles priſmatiques; ſa couleur eſt plus ou moins foncée. L'or d'Europe eſt plus haut en couleur que celui d'Amérique. Ce dernier eſt pâle, & l'on prétend que celui de Malacaſſe (ou Malgache), eſt tout-à-fait pâle & ſe fond preſqu'auſſi promptement que du plomb. L'or s'écrouit ſous le marteau ; il entre en fuſion un peu plus facilement que le cuivre, & auſſitôt après avoir rougi : on remarque que lorſqu'il ſe fond il prend une couleur d'aigue-marine, ou de bleu céladon. Il eſt de tous les métaux celui qui s'échauffe le plus dans le feu (c'eſt en raiſon de ſa denſité) & qui s'amalgame le plus facilement avec le mercure : on diroit qu'il

y a une ſympathie entre ces deux métaux. C'eſt un axiome en Métallurgie, que l'or n'eſt jamais minéraliſé par le ſoufre ni par l'arſenic; cependant la ſeule vapeur d'un grain d'étain ſuffit pour ôter la propriété malléable à huit onces de ce métal; mais il la recouvre par la fuſion. L'or réſiſte à tous acides agiſſans ſéparément. Il y a deux grands diſſolvans de l'or; l'un eſt compoſé de l'acide marin & nitreux, c'eſt *l'eau régale* ordinaire : l'autre eſt la combinaiſon de l'alkali fixe avec le ſoufre. Ce dernier menſtrue ou diſſolvant eſt connu ſous le nom de *foie de ſoufre*. Si l'on en précipite la diſſolution faite à l'eau régale nitreuſe & ammoniacale, par un alkali fixe ou volatil, on en obtiendra une poudre aurifique, fulminante, qui deſſéchée détonnera avec ſoixante-quatre fois autant de force élaſtique qu'un pareil volume de poudre à canon. On ne peut manier cette poudre avec trop de précaution. Nous le répétons, ſes effets ſont violens & terribles. La chaleur, le frottement occaſionnent ſon inflammation & ſon exploſion. Il en coûta la vue & preſque la vie à un jeune homme de notre connoiſſance qui, après avoir verſé de l'or fulminant dans un flacon, voulut le fermer, un grain pris entre le bouchon & le goulot, s'enflamma par le frottement; l'exploſion fut ſemblable à un fort coup de fuſil. Le flacon ſe briſa en éclats, le renverſa par terre & lui creva les deux yeux.

La vitrification de l'or au foyer d'une des grandes lentilles de *Tſchirnhauſen*, quoique donnée comme certaine par M. *Humbert*, a été conteſtée, & eſt demeurée au nombre de ces faits douteux qui demandent à être vérifiés; mais MM. *Macquer*, *Briſſon*, *Lavoiſier* & *Cadet* ont fait ſur cet objet, ainſi que ſur un grand nombre d'autres ſubſtances, des expériences très-intéreſſantes avec cette grande lentille de *Tſchirnhauſen*, tirée du Cabinet de l'Académie, ainſi qu'avec la petite lentille de *Tſchirnhauſen*, que leur a confié M. le Comte *de la Tour d'Auvergne*; elle eſt, ainſi que celle de l'Académie, de trente-trois pouces de diametre, mais ſon foyer eſt un peu plus court. Ces Académiciens dont on connoît la ſagacité, l'intelligence & le coup d'œil fin de l'obſervation, après avoir expoſé au foyer de ces lentilles un grand nombre de fois de l'or très-fin & très-pur, & l'avoir mis ſucceſſivement ſur des ſupports de différente nature, tels que des creuſets d'argile réfractaire, des teſſons de poterie de grès, de porcelaine dure, crue ou cuite, de pierre de grès très-réfractaire & de charbon, & dans preſque toutes ces épreuves avoir obtenu des vitrifications de couleur brune pourprée à la ſurface

de ce métal, n'osent point encore assurer positivement que ces vitrifications soient dues à une portion de la substance même de l'or ; en variant ces expériences ils ont eu la satisfaction d'appercevoir & de bien constater plusieurs phénomenes importans dont les Physiciens qui les ont précédés n'ont point fait mention. De ce nombre sont, 1°. un cercle de couleur pourprée sur le support de l'or, qu'ils n'ont jamais manqué d'obtenir, de quelque nature qu'ait été ce support ; 2°. une fumée très-sensible sortant certainement de ce métal, de même que de l'argent, & s'élevant quelquefois jusqu'à cinq ou six pouces ; 3°. une lame d'argent a été très-bien dorée à cette seule fumée de l'or, de même qu'une lame d'or a été argentée à celle de l'argent ; 4°. ils ont observé une rotation rapide de petits globes d'or & d'argent fondus au foyer, qui leur a paru assez constamment dans le sens où elle devoit être, en supposant qu'elle eût pour cause une impulsion de rayons solaires, que ces Messieurs ont déjà soupçonnée, mais qu'ils se proposent de constater par une suite d'observations aussi multipliées & aussi exactes que l'exige l'importance de la matiere. Ces savans se proposent de suivre ces recherches avec des instrumens bien supérieurs à ceux qu'ils ont employés, & c'est avec une lentille à eau de quatre pieds de diametre, de l'exécution de laquelle M. *Bernieres* s'est chargé. Cet instrument devant surpasser de beaucoup en grandeur, en netteté, & par conséquent en force, tous ceux qui ont été faits jusqu'à présent, semble promettre une Chimie Hydro-Pyrotechnique nouvelle, & paroît destiné à faire une de ces époques qui deviennent mémorables dans l'Histoire des Sciences.

L'or se trouve dans des mines qui lui sont propres ou particulieres, comme en Asie, à Aracan, & dans le Pégu, au Japon & près de Batavia, dans la Guinée, le Sénégal & le Royaume de Galam en Afrique, & surtout à l'endroit que l'on nomme la *Côte d'Or.* (M. *de la Chapelle* a observé que l'or de Guinée ne peut se battre en feuilles, ni se tirer par la filiere), à Malacasse en Madagascar, & dans les pays de Bambouc & de Congo. En Europe, on rencontre des mines d'or en Suede, en Norwege, en Sibérie & à Chemnitz en Hongrie. La mine d'or de Siderocaps dans le Jamboli en Europe, est fort riche. Dans l'Amérique Méridionale, l'or se trouve dans le Brésil, dans le Mexique, dans le pays de Maricabo, à Sumatra, à Valvidia, à Copiapo & Andacoll, dans le Chili, dans la Province de Quito, & dans le Potosi au Pérou.

Les galions d'Espagne exportent de ces dernieres contrées en Europe

pour plus de quinze millions de ducats d'ŏr en barres ou en lingots, par la voie de Cadix. C'eſt, dit un Auteur moderne, pour le malheur de ſes habitans que cette partie de l'Amérique produit une ſi grande quantité d'or. L'inſatiabilité de l'avarice y a fait autrefois commettre, ſous un dangereux prétexte, toutes les actes de cruauté que peuvent inſpirer le fanatiſme & la cupidité. A-t-on eu tort de dire : *Quid non mortalia pectora cogis, auri ſacra fames?* Quel bien ont produit en effet ces riches mines du Pérou ? Il a peri, dit M. *de Buffon*, des millions d'hommes dans les entrailles de la terre pour les exploiter; & leur ſang & leurs travaux n'ont ſervi qu'à nous charger d'un poids incommode.

L'or vierge eſt d'une couleur jaune aurore; ſa matrice ordinaire eſt le quartz, quelquefois la pierre cornée, ſouvent le fer & l'argent, rarement le cuivre & le plomb; quelquefois dans de l'argile endurcie, tantôt il eſt en petits points ou en grains, tantôt en feuilles ou en maſſes, ou en rameaux. On reconnoît facilement, que les grains jaunes que l'on voit dans une pierre, ſont de l'or, quand avec la pointe d'un ciſeau on y trace facilement des lignes, ou quand en lui faiſant recevoir la vapeur du mercure, il blanchit; & que jeté dans le feu, il ne ſe détruit point. C'eſt par un procédé ſemblable qu'on a reconnu que la mine de Carthagene au Mexique, dont le métal reſſemble tout-à-fait à une mine de cuivre chatoyante grillée, étoit de l'or. Il n'en eſt pas de même pour l'or qui ſe trouve dans la pyrite, que M. *de Juſti* appelle *gelſt* ou *gilſt*. Cette eſpece d'or eſt pâle & ſolide dans cette ſorte de matrice minéraliſant les métaux ; lorſque l'or eſt allié à l'argent dans la mine ou à d'autres métaux, il eſt déguiſé, ou du moins ſa couleur eſt fortement alterée. Des Minéralogiſtes modernes prétendent que l'or dans l'état de pyrite, a été uni au ſoufre par l'intermede du fer qui ſert comme de lien d'union entre l'un & l'autre, & que la vitrioliſation qu'éprouve enſuite cette pyrite aurifere donne naiſſance à l'or en cheveux ou en fibres capillaires.

On trouve auſſi de l'or dans la belle eſpece de *lapis lazuli* de Perſe : *voyez ce mot*. Il y a auſſi une mine de cinabre en Hongrie qui contient de l'or, on l'appelle *mine d'or rouge*. Combien de ſables de rivieres ſont auriferes, ſur-tout à l'endroit où elles font angle ! Rien ne reſſemble mieux à des grains de mica. Nous avons pluſieurs rivieres en France qui en contiennent des quantités trop petites pour mériter attention; tels

font le Rhin ; le Rhône, dans le pays de Gex ; le Doux, en Franche-Comté ; la Cefe, dans les Cevennes ; le Gardon, près de Montpellier ; la Rigue, près de Pamiers ; l'Arriege, dans le pays de Foix ; la Garonne, près de Toulouſe ; la Salat, dont la ſource eſt dans les Pyrenées ; *voyez à ce ſujet le Mémoire de M. de Réaumur dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1718, page 108 & ſuivantes, & l'Hiſtoire de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXI, page 24*, à l'occaſion du Pactole. On abandonne ces paillettes d'or aux recherches des gens du pays, dont le travail pénible eſt rarement récompenſé par les découvertes qu'ils font. Il y a des rivieres dans la Caramanie & la Siléſie, où l'on trouve des grains d'or gros comme des pois : on en trouve auſſi dans le Tage & le Danube. Il eſt certain qu'en rétrogradant & fouillant avec attention les bords de ces rivieres, au-deſſus du lieu où elles font angle, ou mieux encore en travaillant dans les hautes montagnes où ces rivieres prennent leur ſource, l'on parviendroit à découvrir la miniere, peut-être que les Souverains feront un jour exécuter ce projet chacun dans leurs Etats. *Pline* parle de l'or dont la mine étoit dans la Gaule, nous ignorons l'emplacement de cette ancienne mine : il eſt probable qu'elle n'a pas été entiérement épuiſée, mais la fureur des guerres, la barbarie & la révolution des temps en ont effacé juſqu'à la trace : il faut eſpérer qu'on la retrouvera un jour.

On nomme *Paillotteurs* ou *Orpailleurs* ceux qui, par le moyen d'une ſébille (eſpece d'écuelle ou de vaiſſeau profond fait de bois, dont l'intérieur eſt tout ſillonné ou rempli de rainures), prennent & lavent le ſable des rivieres, pour en retirer la ſubſtance métallique précieuſe. *Lémery, Dictionnaire des Drogues, page 11*, dit qu'on voit beaucoup de Negres en Afrique, qui ne ſont employés qu'à plonger & aller chercher de l'or. On en ramaſſe auſſi de cette maniere une grande quantité dans le Pérou. M. *Fréſier* prétend qu'on y trouve ſouvent dans le fond des rivieres de l'or en maſſe, du poids de quatre livres, & quelquefois de beaucoup plus conſidérables ; c'eſt, dit-il, ce qu'on nomme *pépites.*

Lorſque l'or eſt répandu dans différentes eſpeces de terres ou de ſables, il n'a point de figure déterminée : il y en a auſſi de différentes couleurs qui ſont comme maſquées ; il eſt ordinairement ſemblable à de petites pointes d'épingles. On en trouve cependant une eſpece, qui eſt

ſous

ſous la forme de petits grenats bien rouges, & tranſparens: c'eſt ce qu'on appelle *grenats d'or;* on en trouve aux Monts Crapacks, en Hongrie. Il s'en rencontre auſſi en Amérique.

Quand on trouve l'or pur, on l'appelle *or natif* ou *or vierge :* il eſt facile à graver; c'eſt celui de la premiere eſpece. L'or qui forme des eſpeces de filons ou veines dans des pierres, ou ferrugineuſes, ou ſchiſteuſes, ou quartzeuſes, eſt celui de la ſeconde eſpece : l'or qui ſe rencontre dans les glaiſes rougeâtres, & les ſables (c'eſt le Lavaderos des Eſpagnols), & qui eſt en petites paillettes, n'a beſoin que d'une ſimple lotion pour en être ſéparé : cet or de lavage eſt celui de la troiſieme eſpece ; on l'appelle *or paléole* ou *poudre d'or.* Enfin l'or qui eſt en grains, & que des Plongeurs retirent des rivieres, eſt celui de la quatrieme eſpece : il s'appelle *or pépite*, c'eſt le moins bon, il n'eſt guere qu'à dix-huit karats.

La méthode uſitée pour l'extraction & la purification de ce métal interpoſé dans les pierres, conſiſte dans le lavage, le pilage, l'amalgame & l'ignition. S'il y a mêlange de métaux, l'on a recours, ou aux diſſolvans, ou à la fuſion : le procédé en eſt fondé ſur le même principe, que pour le traitement de la mine d'*argent.* Voyez *ce mot*, & ce qui en eſt dit dans notre *Minéralogie;* mais particuliérement dans le *Dictionnaire de Chimie.*

Ce métal, qui dans la ſociété eſt d'une très-grande utilité pour repréſenter la valeur de tout ce qui peut être néceſſaire, utile ou agréable aux hommes, ſert auſſi beaucoup, à cauſe de ſon éclat, de ſa beauté, de ſon inaltérabilité, pour quantité d'ornemens & de bijoux précieux.

L'or n'eſt donc pas ſeulement un moyen général d'échange entre les peuples, puiſqu'il devient une ſource de chefs-d'œuvre dans les mains induſtrieuſes d'une multitude d'Ouvriers. En effet, ce métal ſe plie facilement à tous les caprices du goût & de la mode. On l'emploie à maſquer tous les autres métaux. Nous avons expoſé ſa grande ductilité, elle le rend propre à cet uſage.

On trouve chez les Batteurs d'or de quatre ſortes d'or en feuilles. Le plus beau ſert aux Damaſquineurs, on l'appelle *or d'épée :* la ſeconde ſorte eſt employée par les Armuriers, on la nomme *or de piſtolet:* la troiſieme ſert pour dorer les livres, on l'appelle *or de Relieur:* la quatrieme enfin, ſert aux Peintres, & en Pharmacie, pour envelopper, orner & maſquer le mauvais goût des médicamens, on l'appelle *or*

d'Apothicaire. Ses propriétés particulieres en Médecine nous paroissent très-précaires & fort chimériques, nous dirions volontiers une pure charlatanerie. Qui ne connoît le sens figuré de cette expression proverbiale, *dorer la pilule?* On est parvenu, par l'art de la dorure, à appliquer ce métal sur une quantité de différentes matieres auxquelles il donne un extérieur de propreté & d'opulence : en le mêlant avec l'étain on en tire une très-belle couleur pourpre pour la peinture des émaux & de la porcelaine. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Les Doreurs se servent d'un mêlange d'or & d'argent, qu'ils appellent *amalgame d'or & d'argent*, parce qu'il s'étend facilement sur les ouvrages. On dore sur les métaux, ou sur les cuirs, ou sur le bois, ou sur les lambris de pierre. Ceux qui dorent sur le bois commencent par l'enduire de plusieurs couches de blanc, ensuite de jaune, enfin d'un pâte composée de bol & de molybdene, &c. c'est sur cette derniere couche, mouillée avec de l'eau gommée ou collée, qu'on applique la feuille d'or. On doit à feu M. de *Montamy* la maniere de retirer ce métal précieux employé sur le bois : elle consiste à faire subir une simple ébullition au bois doré ; le métal s'en détache avec la colle qui l'assujettissoit ; on évapore l'eau, il reste une matiere qu'on pulvérise, & qu'on jette aussi-tôt dans le feu pour brûler la portion de colle, puis l'on procede par la voie de l'amalgame avec le mercure en la maniere usitée.

Les ouvriers appellent *or trait*, un lingot d'argent doré au feu, & qui a passé par la filiere. L'*or en lame*, qui est presque le même, est un fil applati entre deux rouleaux d'acier poli ; on l'emploie, comme l'*or filé*, dans la fabrique des étoffes de soie ou de broderie, ou du galon. Une once d'or peut recouvrir & dorer très-exactement un fil d'argent long de 444 lieues ; qu'elle ductilité ! L'on peut dire que l'art du Tireur d'or & du Batteur d'or, où le commun des hommes ne trouve qu'un objet de commerce, ou des ressources pour le luxe, présente aux yeux d'un Physicien des merveilles qui n'ont point échappé aux observations de *Boyle*, du P. *Mersenne*, de *Rohault*, & notamment de M. *de Réaumur.* Voyez *Mémoires de l'Académie des Sciences, 1713, pag. 203, &c.*

Ce que l'on appelle *or en coquille*, sont les bactréoles, c'est-à-dire les rognures de feuilles d'or, qu'on broie & qu'on incorpore avec du miel ; on les met ensuite dans de petites coquilles : cet or ainsi préparé, sert aux Peintres en miniature.

Les Orfevres défignent la pureté de l'or par le mot *karat*. Un karat eft la vingt-quatrieme partie du titre de l'or : l'or pur ou fin eft nommé *or à vingt-quatre karats*, mais il n'y en a que peu ou point à ce titre. Le karat eft un fcrupule, le fcrupule eft vingt-quatre grains ou le tiers d'un gros : fi l'or eft allié ou diminue au feu d'un vingt-quatrieme, il n'en reftera plus que vingt-trois parties, & l'on dira *or à vingt-trois karats*. L'*or au titre* eft à vingt karats : il n'eft employé que pour les bijoux d'or. On détermine auffi le karat d'or par l'épreuve de la *pierre de touche* ; voyez ce mot.

Depuis quelques années le luxe qui rend les Artiftes inventifs, leur a fait imaginer des moyens pour donner à l'or différentes nuances par les alliages, ce qui produit des ornemens agréables à l'œil, mais aux dépens de la valeur intrinfeque du métal qui eft facrifié à la beauté de l'ouvrage. Il y a de l'*or vert*, qui fe fait en alliant beaucoup d'argent avec l'or : l'*or rouge* fe fait en l'alliant avec beaucoup de cuivre : l'*or jaune* eft l'or pur : l'*or bleu* fe fait par le mêlange de l'arfenic ou de la limaille d'acier, ou par le moyen du gros fil de fer doux amalgamé dans l'or fondu : l'*or blanc* des mêmes Artiftes, eft l'argent pur.

OR BLANC, OU PLATINE. *Voyez* PLATINE.

OR DE CHAT, *Voyez au mot* MICA.

ORAGE. Nom que l'on donne, tantôt à une tempête de vent fur mer, tantôt à un ouragan fur terre, l'un & l'autre accompagnés d'une groffe pluie fouvent mêlée de giboulées, de grêle, & ordinairement précédée d'un changement de vent, ou d'un calme dans l'air, ou d'une grande chaleur, ou d'un temps fort chargé. Alors on voit des éclairs, des arcs-en-ciel, & l'on entend fouvent gronder le tonnerre : les nuages font fortement agités ; ils fe rapprochent, fe condenfent, & dans l'inftant ils fe convertiffent en groffes gouttes d'eau qui tombent avec vîteffe. Il eft rare qu'un orage, accompagné d'éclairs & de tonnerres, continue quelque temps fans qu'il furvienne une groffe pluie. Lorfque ces fortes d'ondées viennent à tomber, elles emportent ordinairement avec elles beaucoup de cette matiere qui produit la foudre ; ce qui fait que l'orage ceffe beaucoup plutôt lorfqu'il pleut, que lorfqu'il fait un temps fec. Ce phénomene n'eft jamais univerfel : il fuit le courant d'un vent impétueux, qui fiffle & tourbillonne ; auffi ne fe fait-il fouvent remarquer que dans une petite étendue de quelques contrées ; mais il n'y répand pas moins l'épouvante, la défolation & l'horreur. C'eft dans

des instans semblables que des campagnes fleuries se convertissent en des déserts d'un aspect affreux.

Les orages les plus considérables & les plus effrayans qu'on ait essuyés en Europe, sont celui des environs de Londres en 1723, celui des environs de Ratisbonne le 22 Mai 1720, celui de Leicester en Angleterre le 22 Juin 1724, celui de Hambourg le premier Juillet 1717, celui de Francfort sur le Mein le 25 Juillet 1723, celui de Nimegue en Hollande le 25 Juillet 1725, celui de Crême en Italie le 30 Août 1720, celui de Boulogne en Picardie en 1722. La Suisse est sujette à être affligée & ravagée par les orages : les habitans se souviendront long temps de celui qui consterna Zurich en 1449, de celui de Rothembourg en 1597, qui fit disparoître toute la moisson ; le furieux orage de grêle qui épouvanta tant les Citoyens de Vienne en 1689, fut aussi des plus considérables. L'orage nocturne de Trieste en 1719 fut encore plus terrible : avant que ce météore commençât, on vit courir dans l'air une grande quantité de flammes semblables à des feux follets : on entendit soudain un grand fracas de tonnerre, qui, accompagné d'éclairs & de grêle, fit trembler toute la Nature dans cette contrée, où l'on trouva des maisons criblées de trous, & des arbres déracinés, cassés, brûlés par la chûte d'une grêle prodigieuse & du tonnerre.

Le 24 Juillet 1771, sur les deux heures après midi, le ciel s'étant extraordinairement obscurci à Grenoble, il tomba pendant quelques minutes une pluie très-abondante, laquelle fut suivie d'un orage de grêle qui dura un peu plus long-temps. Les moindres grains étoient du volume des plus grosses noisettes, & quelques-uns étoient gros comme des œufs de poule ; toutes les vitres exposées au midi & au couchant furent entierement fracassées, & une heure après, les rues étoient encore couvertes de grêle de la hauteur d'un pied : les blés & les chanvres des environs de cette ville furent coupés & hachés, & tous les arbres furent dépouillés de leurs fruits. Le désastre a été encore plus terrible à Plombieres en Lorraine : sur les dix heures du soir, les eaux monterent en un quart-d'heure jusqu'à dix pieds dans les maisons, & en firent écrouler dix-sept ; les bains furent comblés de décombres & de débris, plusieurs personnes périrent. Le même orage se fit sentir en même temps dans toute la Province : la Meuse, la Moselle, la Meurte, la Nied, la Seille, la Sarre & les autres rivieres qui y coulent,

ainſi que tous les ruiſſeaux qui y affluent : par-tout les eaux monterent en moins de ſix heures auſſi haut qu'en 1740. Les dégâts que cette inondation générale & ſubite cauſa, furent conſidérables : ce fut particulierement dans les Voſges qu'on en reſſentit les plus terribles effets. L'orage de pluie qu'on a éprouvé à Aix & aux environs de cette ville, le 15 Septembre 1771, a été auſſi des plus remarquables, & a cauſé beaucoup de ravage.

En 1773 le 18 Août, il tomba pendant toute la journée une pluie prodigieuſe à Moncontour en Baſſe-Bretagne ; le vent étoit Sud-Eſt, le barometre à 27 pouces 4 lignes, la chaleur médiocre, & l'air extrêmement lourd. L'après-midi, on entendit le tonnerre gronder, le thermometre varia de 13 à 16 degrés, ſur le ſoir il ſe fixa à 14 ; alors la pluie augmenta conſidérablement, & vers minuit elle devint ſi groſſe, qu'elle ſembloit tomber en maſſe. Le vent, diſons l'ouragan, ayant tourné au Nord-Eſt, il s'éleva une tempête affreuſe ; le tonnerre gronda ſans interruption, l'air étoit tout en feu, & les eaux s'accrurent exceſſivement. Qu'on ſe repréſente un volume immenſe d'eau ſe précipitant par une chûte rapide entre deux montagnes dans une gorge étroite, couverte de gros quartiers de pierre, roulant avec un fracas horrible ces lourdes maſſes, entraînant tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, haies, murs, chauſſées, ponts, ravageant & couvrant de pierres, de ſable & de limon les vergers, les prairies, &c. après un cours de plus de 800 toiſes, ce torrent raſſemblant toute ſa violence, briſant les portes de la ville, inondant les maiſons ou les ébranlant, les renverſant de fond en comble, noyant les habitans, les beſtiaux, détruiſant ou bouleverſant les moulins ; dépoſant çà & là dans les vallées les meubles, les débris & les cadavres ; arrachant les moiſſons, interrompant les communications, & l'on n'aura qu'une image imparfaite de cet épouvantable & funeſte ſpectacle. Le même orage n'a pas moins produit de ravages dans les environs, ſur-tout à Saint-Brieux, à Guingamp, &c. ſur la grande route de Breſt. La ville de Chatelaudren a preſque été entiérement ſubmergée en un moment ; la digue de l'étang de la mine, ſitué à 1200 toiſes au-deſſus de celui de la ville, ayant été renverſée, les eaux ſe précipiterent dans la ville, où elles s'éleverent à plus de dix pieds, & obligerent les habitans dont les édifices inondés réſiſtoient encore à l'effort des eaux, à monter dans leurs greniers, ſans pouvoir être

fecourus ; dans cette affreufe fituation, ils attendoient la mort qui leur étoit inévitable.

Voici la defcription de l'orage du Bas-Maine faite & obfervée par M. *Buon*, Prêtre & Précepteur du jeune Marquis de *Dreux :* l'orage du 4 Août dernier (1774) a commencé fur les quatre heures du foir. Il avoit été précédé quelques jours auparavant d'une grande chaleur avec des éclairs au Nord-Oueft ; mais ce jour-là la chaleur fut étouffante, & le thermometre de M. *de Réaumur* étoit à vingt-quatre degrés au-deffus de la congélation. Le tonnerre après avoir grondé fourdement depuis midi, éclata enfin par des explofions qui furent le prélude du fléau terrible qui a défolé ce canton, & ceux qu'il a rencontrés dans fa marche. Un nuage épais & fombre venant de la partie du Nord-Oueft, intercepta la lumiere au point qu'on auroit eu peine à pouvoir lire : il s'éleva un vent impétueux qui fuivit conftamment la même direction de l'orage. Bien-tôt après l'on entendit les fifflemens de la grêle qui déjà faifoit au loin un épouvantable fracas, & qui fans être mêlée de pluie ne difcontinua point de tomber pendant près d'une demi-heure. La premiere & la plus volumineufe pefoit depuis une livre jufqu'à deux & trois ; il y a même des Curés voifins qui ont affuré en avoir trouvé de beaucoup plus pefantes. La plus groffe, comme la plus menue, étoit de différentes configurations ; on voyoit des grains ronds & armés de pointes à-peu-près comme certaines noix de galle, d'autres carrés ou triangulaires, ou alongés & terminés en angles, & de diverfes autres figures ; & elle étoit fi dure & fi compacte que notre Obfervateur en a trouvé trois femaines après dans des endroits fombres plufieurs grains gros comme des œufs ordinaires.

Dans la largeur à-peu-près de cinq quarts de lieue où la grêle a donné, la dévaftation a été générale dans la campagne : les maifons totalement découvertes, particuliérement du côté oppofé à l'orage, les grains enterrés, les pailles en plus mauvais état que fi elles euffent été foulées par vingt mille hommes de cavalerie, les arbres hachés en leurs cimes, pelés en plufieurs endroits à leurs troncs, & dépouillés de leurs feuilles & de leurs fruits, offroient aux yeux des malheureux habitans du Bas-Maine un fpectacle tel qu'au mois de Décembre, mais mille fois plus défolant pour eux. Les hommes & les animaux domeftiques éloignés de leurs habitations ont beaucoup fouffert, & des Laboureurs qui condui-

foient leurs voitures chargées de gerbes, ne pouvant dételer leurs beftiaux, devenus furieux, les ont laiffés aller à leur gré pour fe mettre eux-mêmes à couvert. Le gibier a été prefque tout détruit, fans même en excepter les renards, qui malgré leurs rufes & leurs fourrures, n'ont pu foutenir un fi terrible choc.

Auffi-tôt après la tempête une partie de la grêle étant déjà fondue, il s'eft élevé un brouillard épais d'une odeur beaucoup plus forte & plus infecte que celle qui frappe ordinairement l'odorat dans les temps orageux.

Vers le commencement de Septembre, M. l'Abbé *Buon* a été témoin d'un autre phénomene plus étonnant encore que les précédens. La feve du mois d'Août, dont la circulation étoit alors dans toute fon activité, ne trouvant plus rien dans les arbres capable de l'épuifer, a agi fortement fur les boutons qui, fuivant l'ordre naturel, ne devoient fe développer qu'au printems fuivant, & bientôt après l'on a vu naître de nouvelles feuilles & des fleurs auxquelles ont fuccédé des fruits qui, parvenus à la groffeur des noix, font tombés aux premieres gelées.

A confidérer les phénomenes qui précedent, qui accompagnent & qui fuivent un orage, j'aurois bien des détails à propofer au lecteur: mais la caufe des orages tenant au fyftême des autres météores, tels que les *vents*, les *tourbillons*, le *tonnerre*, les *éclairs*, la *groffe pluie*, les *ouragans*, la *grêle*, les *nuées*, *&c.* (voyez *ces mots*), une obfervation importante eft que l'air eft autant agité avant un orage qu'il eft ordinairement calme après. Il y a plus, ceux qui fe trouvent fous l'orage ne fentent que peu ou point de vent.

ORANGER, *aurantium.* L'oranger eft un arbre des plus beaux, par la blancheur & l'odeur fuave de fes fleurs, par fes feuilles d'un beau vert, & dont il n'eft jamais dépouillé, par fes fruits couleur d'or, *malus aurantia*, & fur-tout par le fpectacle agréable qu'il réunit en même temps, de boutons, de fleurs épanouies, & de fruits. Quoique cet arbre ne paroiffe naturel qu'aux Provinces Méridionales de la France, il fait l'ornement de nos plus beaux jardins, parce qu'on l'éleve en caiffe, & qu'on le garantit, dans les ferres, des rigueurs de l'hiver. Louis XIV étoit fi grand admirateur de cet arbre, qu'il avoit toujours des orangers en fleurs, même pendant l'hiver, dans une galerie de fon Palais, où ils étoient placés fur des piédeftaux dans des caiffes gravées & argentées. Pour parvenir à lui procurer ce délicieux fpectacle pendant tout l'hiver,

les Jardiniers choisissoient un nombre d'arbres suffisant, cessoient de les arroser jusqu'à ce que les feuilles tombassent, & ayant mis ensuite de la terre nouvelle sur la surface de leurs caisses, ils les arrosoient souvent dans un réduit garni de vitrages, d'où ils ne sortoient que chargés de fleurs & de feuilles nouvelles.

Parmi les vingt especes d'orangers connues (*l'oranger à fruit aigre* ou *bigarade avec ou sans feuilles panachées ; l'oranger à fruit doux ; l'oranger à feuilles coquillées ; l'oranger à fleurs panachées ; l'oranger à fruit cornu ; l'oranger hermaphrodite*, dont le fruit participe de l'orange & du citron ; *l'oranger de Turquie ; l'oranger tortu ;* le *Pampelmouse ;* la *grosse orange ; l'orange étoilée ; l'orange à écorce double ; l'oranger à fleur double ; l'oranger de la Chine ; l'oranger nain* à fruit aigre ; le même à feuilles & fruit panachés, &c.) il y en a deux principales, dont le fruit est en usage parmi nous ; savoir, l'*oranger à fruit aigre*, *amer* ou *bigaradier*, & l'*oranger à fruit doux*. Il n'y a aucune différence pour le port, les feuilles & les fleurs de ces deux sortes d'orangers. La description que nous allons en donner, conviendra donc aux deux, si ce n'est pour les fruits qui ont des différences bien sensibles.

L'oranger devient d'une hauteur médiocre ; ses racines sont jaunes & s'étendent beaucoup : le bois du tronc est dur, compacte, blanc vers le cœur, odorant : ses feuilles sont toujours vertes, épaisses, lisses, portées sur des queues feuillées, & qui représentent la figure d'un cœur, remplies d'une infinité de petites cellules huileuses, transparentes, qui paroissent autant de petits trous, de même que dans le mille-pertuis. Ses fleurs sont en rose, odorantes, composées de cinq pétales blancs, disposés en rond. Dans le bigaradier le pistil se change en un fruit presque sphérique. Avant d'être mûr, il est de couleur verte, amer, âcre & piquant à la langue ; lorsqu'il est mûr, on exprime des cellules intérieures du fruit un suc acide. Les bigarades sont d'un jaune pâle : au lieu que les oranges douces sont d'une couleur vive de safran ; leur jus est doux & agréable.

Ces arbres sont originaires de la Chine, d'où les Portugais ont apporté les premieres graines. On voit encore à Lisbonne, dans le jardin du Comte de Saint-Laurent, le premier arbre d'où sont sortis tous les orangers qui font l'ornement de nos jardins d'Europe. Les orangers se sont comme naturalisés dans nos Provinces Méridionales : dans les îles d'Hyeres & en Provence, où ils forment des forêts agréables par leur

verdure

verdure qui ne change point, & par les fruits, dont ils ſont toujours chargés. Les feuilles, les fleurs, l'écorce, la moëlle & la graine des orangers ſont d'uſage. Cet arbre nous charme trop par ſa beauté, pour que nous ne diſions pas quelque choſe ſur ſa culture. M. *de la Quintinie* a donné un Traité ſur cet objet.

L'oranger doux eſt préférable, tant pour la beauté de ſes feuilles, que pour la bonté de ſon fruit. L'oranger de la Chine ne fait jamais un bel arbre; car il a toujours l'air malade, & ſon fruit mûrit rarement. L'oranger de Gênes, à feuilles de pluſieurs couleurs, mérite d'être placé dans un jardin, comme une rareté, à cauſe de la beauté de ſes feuilles. L'oranger nain eſt très-agréable par ſes petites feuilles & la quantité de fleurs dont il ſe couvre.

On peut élever des orangers par le moyen de quelques jeunes orangers qui nous viennent de Provence ou de Gênes, ou en ſemant des pepins de bigarade dans une terre préparée : on les greffe enſuite. On prétend que la petite eſpece de citron doit être préférée pour y greffer les eſpeces qu'on deſire. Une caiſſe de douze ou quinze pouces leur ſuffit juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans; alors on les tranſplante dans la derniere caiſſe qui doit avoir vingt ou vingt-quatre pouces de large. Une bonne terre pour les orangers, eſt un mêlange d'un tiers de terreau de brebis, repoſé depuis deux ans, d'un tiers de terreau de vieille couche, & d'un tiers de terre graſſe de marais. En taillant l'oranger, on cherche à lui donner une belle forme. Lorſque par maladie un oranger jaunit, on lui donne une nouvelle terre, ou bien on taille toutes les racines gâtées, & on ne les expoſe au ſoleil que pendant deux ou trois heures. S'il eſt attaqué par les gallinſectes qui le ſucent, on doit frotter l'arbre avec du vinaigre. Il faut ſur-tout défendre les orangers du froid & du vent. Le fumier à contre-temps leur eſt également pernicieux : on n'en doit jamais mettre de celui de vaches, ni de pourceaux; tous les autres doivent être bien conſommés & mis avec prudence. Quoique ces arbres aiment l'ombre, ils périſſent bientôt lorſqu'on leur donne trop d'humidité; le fumier de brebis ou de chevre, trempé dans l'eau dont on arroſe les orangers, les rend ſains & vigoureux. L'effet que produiſent les arroſemens fréquens & trop abondans ſur ces arbres, eſt de faire jaunir, & ſouvent tomber les feuilles; ils languiſſent un an ou deux ſans pouſſer aucune tige, & à la fin ils meurent entiérement. On doit ſerrer les orangers depuis le milieu d'Octobre juſqu'au retour de

la belle saison. Il y a dans le *Journal Economique pour le mois de Juillet*, *année 1757*, un *Mémoire sur la culture des orangers*, où l'on démontre qu'on doit préférer de les mettre dans de grands vases de terre, plutôt que dans des caisses, à l'exemple des Génois, parce que ces pots s'échauffent plus aisément, se refroidissent moins vîte, & conservent mieux tous les sels de la terre que les caisses.

Depuis quelque temps on se sert avec succès des feuilles d'oranger dans les convulsions, les affections vaporeuses & l'épilepsie. On en fait usage en poudre au poids d'un scrupule qu'on délaye dans une tasse de chocolat. Des personnes ne se servent que de la décoction des feuilles, & y joignent du vin & du sucre. C'est encore un spécifique contre la colique des Peintres. La décoction doit se faire dans un vase fermé. On présume que ce remede est efficace dans toutes les maladies du genre nerveux.

Les fleurs d'orange, à cause de leur odeur agréable qui est préférée à celle des roses, de l'ambre & du musc, sont fort en usage parmi nous, soit dans les parfums, soit dans les assaisonnemens. On en tire, par la distillation une eau qui est céphalique, stomachique, hystérique, & une huile essentielle, qui porte le nom de *néroly*; c'est un excellent parfum. L'eau de fleurs d'orange est aussi très-efficace contre les vers, & contre la toux qu'elle calme; & selon M. *Bourgeois*, elle facilite l'expectoration; mais elle ne convient pas à toutes les femmes, contre les vapeurs; il y en a un grand nombre auxquelles elle est fort contraire. L'*essence de Portugal* se fait avec l'écorce d'orange; il suffit d'exprimer cette écorce pour l'obtenir. On fait avec ces fleurs des conserves différentes, soit solides, soit molles, des tablettes qui sont très-agréables au goût & que l'on sert au dessert, ou que l'on mêle dans les médicamens pour corriger leur goût désagréable, & pour fortifier l'estomac. On fait aussi avec ces fleurs, un sirop & un ratafia délicieux. On confit les écorces de ce fruit. Tout le monde sait combien la pulpe d'orange douce est agréable. On prétend que si l'on mange une orange douce toute entiere avec l'écorce, avant l'accès de la fievre intermittente, & surtout de la fievre tierce, elle arrête souvent l'accès, & guérit quelquefois la fievre. Enfin, avec le suc exprimé d'oranges aigres, délayé dans l'eau & adouci avec le sucre, l'on fait une boisson que l'on appelle communément *orangeat* ou *orangeade*; c'est un bon rafraîchissant. Quand on veut que cette boisson soit bien aromatisée & plus gracieuse, on y joint

un peu d'*oleosaccharum* préparé sur le champ, en frottant un petit morceau de sucre contre l'écorce de la même orange; c'est le moyen d'unir le parfum de l'écorce à la saveur du suc. L'orange amere n'est employée parmi nos alimens qu'à titre d'assaisonnement; on arrose de son suc la plupart des volailles & gibiers rôtis, à dessein d'en faciliter la digestion; son écorce râpée est bonne pour corriger la fadeur, l'inertie des poissons gras mangés en ragoûts, comme l'anguille, &c. Cette même écorce est stomachique, fébrifuge & vermifuge; mais c'est sur-tout, dit M. *Bourgeois*, un bon remede contre les pertes des femmes, & le flux trop abondant de leurs regles : on la donne seche en poudre à la dose de trente à quarante grains, & on fait une décoction de l'écorce verte, en faisant cuire l'écorce de six oranges avec quatre livres d'eau, pendant une demi-heure : on en donne un verre trois ou quatre fois le jour.

ORANG-OUTANG. Nom que l'on donne aux Indes Orientales, à *l'homme sauvage* ou *des bois*, espece de grand *singe*, connu aussi sous le nom de *barris*. C'est le véritable genre de singe, qui se rapproche le plus de l'homme par la figure; il marche comme lui debout; on doit distinguer deux especes d'orang-outang; la grande espece, qui est le *barris* ou *drill* des Anglois ou le *pongo* de Guinée, & la petite espece qui est le *jocho*. Ce genre de singes differe de l'homme à l'extérieur par le nez, qui n'est pas proéminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base; ses oreilles proportionnellement sont trop grandes, ses yeux trop voisins les uns des autres, l'intervalle entre le nez & la bouche trop étendu; ce sont-là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps & les membres different en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue & trop serrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce; les parties de la femelle sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme : à l'intérieur cette espece differe de l'espece humaine par le nombre des côtes; l'homme n'en a que douze, l'orang-ourang en a constamment treize; il a aussi les vertebres du cou plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncés; il n'y a point d'apophyse épineuse à la vertebre du cou, les reins sont plus ronds que ceux

de l'homme, & les ureteres ont une forme différente, auſſi-bien que la veſſie & la véſicule du fiel, qui ſont plus étroites & plus longues que dans l'homme; toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, ſont ſi parfaitement ſemblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer ſans admiration, dit M. *de Buffon*, & ſans être étonné que d'une conformation ſi pareille, & d'une organiſation qui eſt abſolument la même, il n'en réſulte pas les mêmes effets; par exemple la langue & tous les organes de la voix ſont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-outang ne parle pas; le cerveau eſt abſolument de la même forme & de la même proportion, & il ne penſe pas: y a-t-il une preuve plus évidente que la matiere ſeule, quoique parfaitement organiſée, ne peut produire ni la penſée, ni la parole qui en eſt le ſigne, à moins qu'elle ne ſoit animée par un principe ſupérieur? L'orang-outang n'a point de poches au dedans des joues, point de queue, point de calloſité ſur les feſſes; il les a renflées & charnues; il a toutes les dents & même les canines ſemblables à celles de l'homme; il a la face plate, nue & baſanée; les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre auſſi nus; il a des poils ſur la tête qui deſcendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil ſur le dos & ſur les lombes, mais en petite quantité; il a cinq ou ſix pieds de hauteur & marche toujours droit ſur ſes pieds. *Voyez maintenant l'article* HOMME DES BOIS.

ORBAINE. *Voyez* ARBENNE.

ORBIS. Nom que les Voyageurs donnent au *poiſſon rond*, & quelquefois à la *lune poiſſon*. Voyez ces mots.

ORCA eſt le cétacée que les Anglois appellent *witlepoole*, & les Naturaliſtes *épaular*. Voyez à la ſuite du mot BALEINE.

ORCANETTE, *anchuſa puniceis floribus aut bugloſſum radice rubra*, eſt une eſpece de bugloſe, qui croît dans le Languedoc & dans la Provence aux lieux ſablonneux. Sa racine eſt groſſe comme le pouce, rouge en ſon écorce, blanchâtre en ſa partie ligneuſe: elle pouſſe pluſieurs tiges, hautes de huit pouces ou environ, ſe courbant vers la terre. Ses feuilles ſont ſemblables à celles de la bugloſe ſauvage, longues, garnies de poils rudes; ſes fleurs ſont en entonnoir, en pavillon découpé, de couleur violette: il ſuccede à chacune quatre ſemences griſâtres, qui reſſemblent à une tête de vipere.

On fait ſécher la racine d'orcanette au ſoleil, & on l'envoie aux

Droguiſtes qui la débitent : on choiſit celle qui eſt nouvellement ſéchée, un peu flexible, de couleur rouge foncée extérieurement, rendant une belle couleur vermeille quand on en frotte l'ongle. C'étoit le fard des Anciens. On s'en ſert en Pharmacie pour donner une teinture rouge aux médicamens qu'on veut déguiſer, à l'onguent roſat, à des pommades, à de la cire, à de l'huile, étant infuſée dedans. Des Cuiſiniers habiles s'en ſervent auſſi pour imiter la ſauce ou *beurre d'écreviſſes*. Il n'y a que ſon écorce qui colore : l'intérieur n'eſt point colorant. Cette racine eſt aſtringente ; priſe en décoction, elle arrête le cours de ventre.

On nous apporte quelquefois du Levant une eſpece d'orcanette, appellée *orcanette de Conſtantinople ;* c'eſt une racine preſque auſſi longue & groſſe que le bras, mais d'une figure particuliere ; car elle paroît, dit *Léméri*, un amas de grandes feuilles entortillées comme le tabac à l'andouille, de couleurs différentes, dont les principales ſont un rouge obſcur, & un très-beau violet ; il paroît au haut de cette racine une ſorte de moiſſiſſure blanche & bleuâtre. Dans le milieu l'on trouve une petite écorce mince, roulée, d'un beau rouge en dehors & blanche en dedans. Quoique cette racine paroiſſe artificielle, elle rend une teinture encore plus belle que la nôtre, mais moins durable.

Comme la teinture de l'orcanette ne conſiſte que dans le rouge dont ſa ſuperficie eſt couverte, *Pomet* conſeille avec raiſon de préférer celle qui eſt menue à une plus groſſe ; c'eſt auſſi celle qu'emploient les Teinturiers : on la tire de Marſeille & de Nîmes.

ORCHETTA. Nom donné ſur la côte de Gênes à une eſpece de ſquille à tête large, de la grandeur d'une langouſte. On en prend peu du côté de Marſeille, mais beaucoup ſur les côtes de Barbarie.

ORCHIS, *orchys*. Nom donné à une famille de plantes qui approche beaucoup de celles des *gingembres :* Voyez ce mot. Leurs racines ſont des eſpeces de tubercules charnus ; leurs feuilles ſont marquées de nervures longitudinales aſſez groſſieres ; leurs fleurs ſont en épi ou en pannicule, au ſommet des tiges (M. *Haller* dit qu'elles ont trois pétales extérieurs, nés du haut du germe, deux pétales intérieurs, les uns & les autres ſimples & uniformes, & un ſixieme pétale dont la figure varie à l'infini : les étamines naiſſent ſouvent d'une colonne, qui s'éleve du centre de la fleur & qu'on prend pour la trompe, quoiqu'elle n'en ait pas la ſtructure, & qu'une rainure gluante paroiſſe être le véritable chemin du ſperme mâle) : leur fruit eſt une capſule, à une loge & trois

battans : les graines sont en très-grand nombre & fort menues ; les racines sont douées d'une grande âcreté, qu'elles perdent par l'exsiccation, ou bien en les échaudant dans l'eau. On range parmi les *orchys* les especes du *satyrion*, de la *vanille*, *&c.* Voyez ces mots.

OREILLE, *auricula.* Organe de l'ouie : nous en avons parlé à l'article *Homme.* La structure de l'oreille est très-diversifiée dans les animaux. Si nous n'avons pas encore eu occasion de reconnoître cette organe dans les insectes, nous n'en dirons pas de même à l'égard des oiseaux, des quadrupedes, des gros poissons, &c. les uns l'ont large, droite & ouverte ; d'autres cachée bien avant dans le derriere de la tête. Tous les quadrupedes ont l'oreille très-saillante : cette analogie ne se retrouve pas dans les oiseaux & les poissons. Les taupes qui sont enterrées toute leur vie, n'ont point le conduit de l'oreille ouvert à l'ordinaire ; car pour empêcher la terre d'y entrer, elles l'ont fermé par la peau qui leur couvre la tête & qui se peut ouvrir ou se fermer en se dilatant ou en s'étrécissant. Plusieurs animaux ont ce trou absolument bouché, comme la tortue, le caméléon, & la plupart des poissons : il y a une espece de baleine qui ne l'a pas fermé, mais elle a cette ouverture sur les épaules ou placée derriere l'œil : c'est un conduit couvert d'un épiderme, & au fond duquel est un os en forme de coquille. L'adresse du Pêcheur consiste à enfoncer le harpon dans cet endroit foible & sensible. C'est cet os qui est improprement connu dans les Apothicaireries sous le nom de *pierre de tiburon.* Presque tous les quadrupedes ont ce trou ouvert par des oreilles mobiles & plus ou moins longues, qu'ils levent & tournent du côté d'où vient le bruit. Les lions, les tigres, les léopards ont les oreilles courtes ; l'homme, le singe, le porc-épic les ont applaties contre la tête ; le veau marin, les lézards, les serpens n'ont point du tout d'oreilles externes ; les oiseaux ont le trou auditif couvert seulement de plumes ; il s'en trouve cependant parmi ces bipedes qui l'ont découvert, comme l'outarde, le casoar, le coq-d'Inde, la pintade.

OREILLE D'ANE. *Voyez* CONSOUDE GRANDE.

OREILLE DE COCHON ou CRÊTE DE COQ. Les Curieux donnent ces noms à une coquille bivalve du genre des huîtres. Sa couleur est d'un brun violet ; ses deux valves sont ornées du côté de l'ouverture, de replis anguleux qui s'emboîtent très-exactement les uns dans les autres. *Voyez* CRÊTE DE COQ. On donne aussi le nom d'*oreille de cochon* à un murex aîlé ; *voyez* MUREX.

OREILLE D'HOMME. *Voyez* CABARET.

OREILLE DE JUDAS. *Voyez au mot* CHAMPIGNON.

OREILLE DE LIEVRE. *Voyez* PERCE-FEUILLE VIVACE, *au mot* PERCE-FEUILLE.

OREILLE DE MER ou ORMIER, *haliotis*. C'eſt un coquillage univalve, fait en baſſin ovale, contourné, dont les ſpires ſont applaties & fort larges, & la bouche extrêmement grande & évaſée. Ce coquillage ſe trouve ſur les côtes de la Bretagne, dans pluſieurs autres parages de nos mers, & très-communément dans l'Inde, &c.

Il eſt très-fortement attaché aux rochers à fleur d'eau, & l'on a beaucoup de peine à l'en détacher, ainſi que le lépas. L'ormier a une ſorte de reſſemblance avec l'oreille d'homme. M. *d'Argenville* dit que l'animal meurt dès qu'il eſt détaché du rocher : ſa chair eſt jaunâtre, & l'on en mange. Cet Auteur dit auſſi qu'il vide ſes excrémens par les trous qui ſont ſur la ſuperficie de ſa coquille. A meſure que l'animal grandit, il fait un nouveau trou à ſa coquille, & en ferme un autre : on voit de ces coquilles qui ont deux trous, d'autres en ont communément ſix, ſept ou huit. Ces trous ſont diſpoſés près de la levre gauche ou bourrelet ſur une ligne courbe, cependant parallele à la longueur de la coquille. Les trous qui ont été bouchés, paroiſſent toujours ſous la forme de mamelons. M. *Adanſon* dit en avoir compté juſqu'à cinquante. Lorſque l'oreille de mer eſt en marche, ſon pied déborde beaucoup l'étendue de la coquille, qui eſt revêtue en ſon ſommet de quelques ſpires, dont une ſeule eſt très-apparente : ſa couleur eſt aſſez variée ; il y en a d'un cendré noir, de vertes, de tachetées de vert & de brun & d'une forme longue, de rougeâtres, avec une très-belle nacre en dedans, dont la couleur paſſe alternativement du blanc au vert, du vert au violet mêlé de pourpre, en un mot, toutes les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, ſuivant les différens aſpects ſous leſquels on la regarde. La ſurface extérieure de la coquille eſt coupée par un nombre infini de ſillons creuſés légérement dans les unes, profondément dans les autres, ce qui forme des ſtries tantôt longitudinales en vive-arête, tantôt tranſverſales, onduleuſes & rabattues toutes d'un même côté en forme de feuilles roulées, & qui vont, en prenant la courbure d'un demi-cercle, ſe répandre ſur toutes les parties du bord droit de la coquille, où ils ſe perdent. Les ſpires qui paroiſſent en relief en dehors, ſont en creux en dedans. Ces coquilles ont communément trois pouces de longueur, deux pouces de largeur & environ un pouce de profondeur. La levre droite eſt courbée

en arc, mince dans les jeunes, épaiſſe dans les vieilles. La levre gauche, au contraire, eſt épaiſſe, repliée comme un large bourrelet au-dedans de la coquille, & nacrée comme elle: on trouve auſſi de ces coquilles plus alongées, d'autrefois plus courtes qu'ovales. Le nombre des ſillons, comme des trous, augmente avec l'âge; on compte quelquefois dans les grandes & vieilles oreilles de mer neuf trous ouverts, & cent cinquante-quatre ſillons; tandis que les jeunes n'ont ſouvent que trois ou quatre trous & cinquante ſillons. Il y a auſſi des oreilles de mer ſans trous, on les nomme *oreilles de Vénus*. Les vieilles d'entre toutes ces ſortes de coquilles ſont preſque toujours couvertes d'un limon gras & verdâtre, ou enveloppées d'une croûte pierreuſe qui les défigure; il n'eſt pas rare d'en voir qui ſont chargées de glands de mer: il faut les en dépouiller pour découvrir leur couleur naturelle, qui eſt un fond orange ou rouge marbré de blanc; le milieu de la partie nacrée eſt ſouvent ſurſemé d'eſpeces de loupes de perles. On emploie les plus communes de ces coquilles, à cauſe de leur nacre, à décorer les grottes & les caſcades.

M. *Adanſon* dit qu'il y a peu de coquillages dont l'animal ſoit auſſi varié pour la couleur: tous les rochers de la côte du Sénégal nourriſſent, dit il, une grande quantité de ce coquillage; les Negres en mangent beaucoup.

OREILLE DE MIDAS. Nom donné à une coquille de la *famille des* BUCCINS à *bouche entiere dépourvue de queue;* ſa bouche eſt ordinairement couleur de chair, garnie d'une ou deux dents, & de forme approchante de celle d'une oreille; étant dépouillée, toute ſa robe eſt couleur de chair pâle, faſciée de blanc: cette coquille eſt commune en différens parages d'Amérique. *Voyez* BUCCIN.

OREILLE D'OURS ou AURICULE, *auricula urſi.* C'eſt une des plantes les plus agréables, par la variété de ſes eſpeces, la beauté des coûleurs, l'odeur ſuave de ſes fleurs, & par la durée de ſes bouquets. On contemple, avec plaiſir, la richeſſe du pinceau de la Nature, ſur un théâtre garni des eſpeces de ces plantes. Ces fleurs méritent, avec raiſon, les ſoins de l'Amateur de la belle nature.

L'oreille d'ours eſt une plante dont les feuilles ſont longues de deux à trois pouces, polies, graſſes, tantôt dentelées, tantôt entieres, & d'un goût amer; le nom de cette plante lui eſt venu de la reſſemblance de ſes feuilles avec l'oreille d'un ours. Du milieu de ſes feuilles s'élevent

des tiges qui ſoutiennent en leur ſommet des fleurs en forme d'un tuyau évaſé en entonnoir à pavillon, & découpé en ſix ou ſept parties. Ces fleurs varient en couleur ſuivant les eſpeces.

Les Amateurs les diſtinguent en trois claſſes, l'*oreille d'ours pure*, la *panachée* & la *bizarre*. La pure eſt celle qui n'a qu'une couleur, comme rouge, cramoiſi, violet, pourpre, &c. Les jaunes & les blanches ſont des eſpeces dégénérées : on préfere les pures, parce qu'elles ſont grandes, plus étoffées, plus veloutées. Les panachées ont leurs partiſans, on exige que leurs panaches ſoient nets ; les panaches blanc de lait & d'un jaune doré, ſont les plus beaux. Les bizarres ont diverſes couleurs oppoſées, agaçantes, comme le blanc au noir dans le même fleuron. Le caractere de la belle oreille d'ours, eſt d'avoir la fleur ronde, l'œil grand, rond, net, n'anticipant point dans la couleur ; que les piſtils ſoient placés à fleur de l'œil, le rempliſſent & le ſurpaſſent : les Curieux exigent encore d'autres qualités qu'il ſeroit trop long d'expliquer. Les oreilles d'ours eſtimées les plus belles, ſont toutes ſimples ; celles qui ſont doubles n'ont point l'œil, qui eſt la principale beauté de cette fleur, & ne ſe ſoutiennent pas. Un point eſſentiel dans la culture des fleurs, eſt d'approprier la nature du ſol à l'eſpece de fleur : c'eſt de la Nature qu'il faut apprendre l'expoſition, & l'eſpece de terre dans laquelle elles peuvent ſe plaire.

L'oreille d'ours eſt une plante humide, montagneuſe, & qui aime l'ombre : il lui faut une terre qui réponde à ſon tempéramment, & qui conſerve toute ſa fraîcheur. La terre la plus appropriée à cette plante, eſt un mêlange de terre de taupiniere, de curures de rivieres ou de foſſés de prés, avec un peu de terreau de fumier de cheval ou de vache. Il eſt eſſentiel, lorſqu'on empotte une plante, de ménager l'écoulement des eaux ſuperflues ; c'eſt pourquoi il faut mettre au fond du pot une écaille d'huître ſur le trou. La terre des oreilles d'ours ne demande à être renouvellée que tous les trois ans ; plus ſouvent, on courroit riſque d'avoir de médiocres fleurs, tant la nature des alimens influe ſur la ſtructure organique. On peut faire cette opération au commencement de Mars, ainſi que celle de les œilletonner. On ſépare, dans la longueur de toute la racine ſur les côtés, les œilletons avec le doigt ou avec un couteau de buis ; la tige principale en porte des fleurs plus belles & mieux nourries : on éleve ces œilletons ſéparés, & ils donnent les mêmes fleurs que la tige principale. Le Fleuriſte attentif enduit la bleſſure avec la

térébenthine de Venise, qui empêche l'eau de pénétrer & de pourrir la racine. On laisse fleurir ces plantes dans un endroit où il y a très-peu ou point de soleil, parce qu'il en brûleroit les nuances. Le goût du Fleuriste se fait remarquer dans l'art de disposer les fleurs sur son théâtre, afin de les faire contraster, & d'en relever les beautés par leur opposition. C'est dans le temps de la floraison, que l'Amateur apperçoit que les panachées ou anciennes bizarres dégénerent, ce qui se reconnoît quand elles deviennent entiérement de la couleur dont elles panachoient. La beauté altérée ne reviendra plus. Les pots doivent être conservés à l'ombre, même lorsque la fleur est passée : le Fleuriste ne doit jamais épargner les plus petits soins. La meilleure maniere de les conserver, est de les mettre dans une serre (froide ou non), parce que ces plantes ne craignent pas la gelée. Il faut dépotter tout œilleton, dont les feuilles se recoquillent, afin de le garantir de la pourriture, dont c'est une marque infaillible : on y remédie en coupant le navet jusqu'au vif (Quoique les oreilles d'ours réussissent assez bien dans les pots, j'ai cependant observé, dit M. *Bourgeois*, qu'elles prosperent beaucoup mieux, & qu'elles viennent plus grosses & plus belles en pleine terre, pourvu qu'on observe de les planter dans des plate-bandes, qui soient un peu humides, & qui n'aient, s'il est possible, que le soleil levant. On doit aussi faire attention, pour avoir de belles oreilles d'ours, de ne laisser à la plante ni trop, ni trop peu d'œilletons. On en doit laisser au plus cinq à six, & jamais moins de quatre). Lorsqu'on veut avoir de belles fleurs, il faut semer, & se fier à la Nature, qui est inépuisable dans ses couleurs, sur-tout sur les oreilles d'ours, dont les especes ne se reproduisent jamais sans variétés. Il faut faire choix, pour semence, de la graine des plus belles fleurs, des plus grandes, des plus veloutées & des plus foncées en couleur, avoir soin que la graine ait toutes les qualités requises de maturité. Il faut semer en Décembre, dans des terrines, sur une terre préparée, ainsi que nous l'avons dit, & recouvrir la graine avec une terre seche tamisée, environ de l'épaisseur d'un liard : il est essentiel de ne les arroser qu'avec un arrosoir très-fin. Dès le mois d'Avril la graine commence à lever ; lorsque le plant a six feuilles, on le repique ; & au bout de deux ans l'Amateur choisit dans le nombre de celles que la Nature a pris plaisir à embellir. Il est, dans la culture de ces fleurs & des autres que l'on cultive par prédilection, mille petits soins qui font le plaisir de l'Amateur. C'est vraiment dans la culture des

fleurs & des fruits que l'on admire l'empire que l'Auteur de la Nature a accordé à l'homme sur ces individus. Avec quelles délices ne voit-il pas paroître par ses soins de nouvelles beautés inconnues jusqu'alors? Par combien de titres l'oreille d'ours mérite-t-elle d'être chérie! elle le dispute à la tulipe, par son brillant, par son étoffe veloutée : elle a de plus une odeur suave, un air fin. Sans vouloir relever ses attraits par la comparaison avec les autres fleurs cultivées par les Curieux, deux mots font son éloge : elle fleurit ordinairement deux fois par an, & son feuillage est toujours vert. Vous pouvez consulter dans ce pays un traité fort détaillé sur la *culture* de *l'oreille d'ours*. Il est imprimé à Paris, en 1745, en 2 vol. *in*-12.

L'oreille d'ours est la *sanicle des Alpes* : ses feuilles sont vulnéraires & bonnes pour les coupures.

L'*oreille d'ours de Mycone*, dont on se sert plus communément en Médecine, est une sorte de petit bouillon blanc qui croît naturellement sur les Pyrenées & en Catalogne, sur le mont Ferrat & autres lieux ombrageux. Ses racines sont aussi déliées que des cheveux; ses feuilles sont éparses & courbées sur terre, ayant à-peu-près la figure de celles de la bourrache, un peu découpées & chargées de poils. Il s'éleve d'entre ces feuilles deux ou trois petites tiges, hautes de huit pouces, rondes, solides, pleines de suc, rougeâtres & d'un goût astringent. Les fleurs sont bleues, à une seule feuille disposée en rose. A cette fleur passée succede un petit fruit ovale qui se divise en deux loges, remplies de semences menues, anguleuses. Cette plante prise en décoction est estimée propre pour la gravelle : on en fait distiller une eau dont les Espagnols se servent pour la toux; & par cette raison ils ont donné à cette plante le nom de *yerva tussera*.

OREILLE DE RAT. *Voyez* PILOSELLE.

OREILLE DE SOURIS, *myosotis incana repens*. C'est un genre de plante qui differe de la morgeline par la figure de son fruit, lequel ressemble à une corne de bœuf tronquée. Celle dont on cite ici le nom est originaire des pays chauds. M. *de Tournefort* en a cité de plusieurs especes. L'oreille de souris la plus usitée croît aux lieux montagneux, notamment sur les Alpes; sa racine est fibrée; ses tiges qui sont couchées à terre, sont velues & garnies de petites feuilles lanugineuses, faites comme des oreilles de souris : sa fleur est à plusieurs feuilles disposées en rose; il lui succede une capsule qui a la figure de la corne d'un

bœuf, & qui renferme plusieurs semences menues, arrondies: cette plante est astringente, rafraîchissante, & sa racine est estimée propre pour les fistules lacrymales.

Il y a une espece d'*oreille de souris* à feuilles & à fleurs blanches, avec laquelle on peut faire dans les jardins des tapis soyeux, argentins, de la plus grande beauté.

OREILLERE. *Voyez* PERCE-OREILLE.

OREILLETTE. *Voyez* CABARET.

ORFRAIE, BRISE-OS, OSSIFRAGE ou OSSIFRAGUE; oiseau nommé aussi *grand aigle de mer*, *aquila marina*. Cet oiseau est à-peu-près aussi grand que l'aigle; il paroît même avoir à proportion le corps plus long, mais ses aîles sont plus courtes, car l'orfraie a trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a que sept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & jusqu'à neuf pieds de vol. L'orfraie est remarquable par sa grandeur, & reconnoissable, 1°. par la couleur & la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2°. par les jambes qui sont nues à la partie inférieure, & dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3°. par une barbe de plumes qui pend sous son menton; ce qui lui a fait donner encore le nom d'*aigle barbu*. Cet oiseau se tient volontiers près des bords de la mer, & assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivieres poissonneuses; il n'enleve que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier; & comme il est très-grand & très-fort, il ravit & emporte aisément les oies & les lievres, & même les agneaux & les chevreaux. On observe dans l'orfraie une particularité singuliere: l'ouverture de la pupille qui d'ordinaire n'est recouverte que par la cornée, l'est encore dans cet oiseau par une membrane extrêmement mince, qui forme l'apparence d'une petite taie sur le milieu de l'ouverture de la pupille; la partie circulaire qui environne la pupille est transparente, au lieu que dans les autres oiseaux, elle est opaque & de couleur obscure. Il résulte de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde une tache ou un petit nuage obscur, & qu'il voit mieux de côté que de face; cependant on ne s'apperçoit pas par le résultat de ses actions, qu'il voye plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne

s'éleve pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide, qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin : ainsi il est probable qu'il n'a point la vue aussi nette ni aussi perçante que les aigles ; mais il est sûr qu'il ne l'a pas, comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche & ravit sa proie aussi bien le jour que la nuit, & principalement le matin & le soir. Les oiseaux de nuit ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux sont trop sensibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumiere pour bien voir. Leur pupille est parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou la petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La raison qui a déterminé *Aristote*, dit M. *de Buffon*, à placer l'orfraie avec les oiseaux de nuit, c'est qu'en effet il pêche & chasse la nuit comme le jour ; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumiere ; il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité ; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation singuliere de ses yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui est aussi différente de celle des yeux des oiseaux de nuit, que des oiseaux de jour. On croit que l'*orfraie* s'unit au *balbuzard ;* ce qui rend croyable cette possibilité du mêlange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'est la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiseaux ; car quoiqu'ils different beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus grosse que le balbuzard, ils se ressemblent assez par les proportions, ayant tous deux les aîles & les jambes courtes en comparaison de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé & moins rapide que les aigles : tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, & ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs & des eaux abondantes en poisson : tous deux sont assez communs en France & dans les autres pays tempérés : ces especes sont assez voisines pour pouvoir se mêler ; & des raisons d'analogie persuadent à M. *de Buffon* que le mêlange est fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies ; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant presque tout de la nature de leurs meres, ne conservent que quelques caracteres de celle de leurs peres, par lesquels caracteres ils different des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes & des orfraies à

pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mêlange des deux especes. Comme cet oiseau ne pond que deux œufs par an, que souvent il n'éleve qu'un petit, l'espece en est peu nombreuse ; mais elle paroît commune aux deux Continens. *Voyez au mot* FRESAIE.

ORGANE. Partie du corps animal qui est capable d'exécuter telle action ou telle opération. Les sens extérieurs sont des organes, au moyen desquels l'animal est affecté lorsqu'il touche, qu'il entend, qu'il voit, qu'il flaire ou qu'il goûte.

Les principaux organes des plantes sont les moyens ou les instrumens qui les font agir, & qui leur portent la nourriture nécessaire. Ainsi l'organisation est l'arrangement des parties qui constituent les corps animés, & dont le premier principe se trouve dans les semences. *Voyez les articles* ANIMAL, PLANTE & MOLÉCULES ORGANIQUES.

ORGANO. *Voyez à l'article* ROUGET.

ORGANSIN. *Voyez à l'article* VER A SOIE.

ORGE, *hordeum*. Les Botanistes font mention d'un nombre assez considérable d'especes ou de variétés d'orges ; mais nous ne parlons ici que de celles que l'on cultive communément.

L'orge, comme toutes les autres plantes dont la tige est en tuyau, a beaucoup de racines fibreuses : sa tige a deux à trois pieds de hauteur, & est garnie de cinq à six nœuds, à chacun desquels naissent des feuilles assez semblables à celles du chiendent, & verdâtres : ses épis sont composés de paquets de fleurs garnies en leur base de filets barbus, & auxquelles succedent des graines longues, pâles ou jaunâtres, farineuses, pointues & renflées en leur milieu : un même grain pousse plusieurs tuyaux ; chaque tuyau qui est penché vers la terre, porte en son épi quelquefois vingt grains sur chaque côté.

Il y a une espece d'orge qu'on peut appeller *orge d'hiver*, parce qu'elle se seme en même temps que le froment ; on la nomme en françois *orge carré*, parce que les grains, qui sont rangés sur quatre lignes paralleles, donnent une forme carrée à l'épi ; on la nomme aussi *escourgeon*. Les grains en sont fort gros. Les Brasseurs font usage de ce grain, soit seul, soit mélangé avec du froment pour faire la bierre : c'est l'*hordeum polystichum hibernum*.

On peut, avec l'escourgeon, faire des prés artificiels ; on le coupe

en vert, on le donne aux chevaux & aux âneſſes dont on tire le lait pour les maladies : on pourroit en faire une ſeconde coupe ſans perdre ſa moiſſon, qu'on récolteroit ſeulement un peu plus tard; mais pour l'ordinaire on laboure la terre, & on y ſeme des haricots ou des pois. Il eſt bon d'avertir ici avec M. *Duhamel*, que l'herbe de froment donnée en trop grande quantité aux beſtiaux, les rend malades. L'orge carré eſt excellent pour nourrir la volaille ; ce grain eſt d'un grand ſecours pour les pauvres dans les années de diſette, quoiqu'il fourniſſe une nourriture aſſez groſſiere : il a l'avantage de mûrir de bonne heure.

Il y a d'autres eſpeces d'orge qui ſont du nombre de ces grains qu'on appelle *mars*, parce qu'on ne les ſeme que dans le mois de Mars : on les appelle *orge avancé*, *hordeum polyſticum vernum :* il y a auſſi une de ces eſpeces d'orge qui eſt carrée. L'orge le plus commun, dont les épis ſont plats, eſt celui qui ſe cultive en plus grande quantité dans pluſieurs provinces ; il grene beaucoup. Il y a encore une autre eſpece que les payſans nomment *ris*, parce que les grains en ſont blancs, & qu'ils rendent peu de ſon. Les épis d'orge ſont remarquables par leur longue barbe.

Toutes les eſpeces d'orge produiſent quantité de grains quand on les ſeme dans un bon fonds bien cultivé & bien fumé : elles ſe plaiſent mieux dans les terres douces que dans les argilleuſes. Il y a des provinces où cette récolte eſt ſi importante, qu'on y cultive les orges avec preſque autant de ſoin que les fromens. En Suede l'orge fait la ſemaille ordinaire ; il en eſt de même aux Alpes, dit M. *Haller :* la récolte eſt plus riche que celle du froment, & elle eſt ſouvent au dodécuple (douze fois autant) de la ſemence. On a mandé de Berlin qu'un grain d'orge, mis au printems de l'année 1763 dans une terre de jardin bien fumée, pouſſa d'abord une touffe d'herbe compoſée de pluſieurs tiges, que le Cultivateur (M. *Kretzchmer*) ſépara du jet principal pour les tranſporter dans les environs : chacune de ces tiges ainſi tranſplantées, forma, comme la premiere, une nouvelle touffe ; elles furent marcotées de même, & les pieds qu'on en tira formerent à leur tour de nouvelles marcotes, au moyen de la tranſplantation ; de ſorte que toutes ces marcotes s'étant multipliées ſucceſſivement pendant l'eſpace de ſeize à dix-huit mois, un ſeul grain d'orge ſe trouva avoir produit au-delà de quinze mille épis. On parle d'une trouſſe d'orge que les Peres de la Doctrine Chrétienne de Paris conſervoient, & qui étoit

composée de deux cents quarante-neuf tuyaux, aux épis desquels on comptoit plus de dix-huit cents grains.

L'orge mêlé avec le froment fait de très-bon pain, mais seul il en fait un qui n'est pas si estimé ; il n'est bon que lorsqu'il est frais, ce qui dure fort peu; cependant les pauvres s'en nourrissent dans certains pays : il ne convient qu'à ceux qui s'exercent à de rudes travaux, parce qu'il est difficile à digérer. L'orge n'a pas les mêmes vertus que le froment, qui échauffe ; mais de quelque maniere qu'on prépare l'orge, il rafraîchit. On dépouille l'orge de sa peau, & on en fait ce qu'on appelle l'*orge mondé* ou *orge grué*, de même qu'on prépare l'avoine pour en faire du *gruau :* ces nourritures sont excellentes pour les personnes infirmes, & qui ont quelque maladie qui attaque la poitrine. Les tisanes d'orge mondé sont très-bonnes pour appaiser l'ardeur des fievres bilieuses.

L'orge est fort recherché pour faire de la bierre : cette liqueur, nommée autrefois *cervoise*, tient le milieu entre le vin & l'eau. Les peuples du Nord en font un grand usage ; l'orge leur est aussi néceffaire pour faire de la boisson, que le froment pour faire du pain : ils sont dans l'habitude de n'employer dans la composition de leur bierre que du *malt*, c'est-à-dire, du grain germé par une sorte de fermentation faite à l'air libre, immédiatement après avoir été macéré pendant deux jours dans une cuve : le grain commençant à germer, on le desseche, on le torréfie légérement, ensuite on l'écrase à la meule, puis on l'arrose d'eau chaude, on agite le tout, &c. on ajoute du houblon & du levain, ou de la lie de bierre, & l'on procede à une bonne fermentation. On substitue quelquefois le froment & l'avoine à l'orge pour faire le *malt*, dont le négoce est en Angleterre d'une étendue considérable ; on estime qu'il s'en consomme dans ce pays quarante milliers de boisseaux. Ce calcul est fait d'après le produit de l'impôt appellé *malt-tax*.

En quelques pays on nomme l'orge *pain de disette.* Du temps de *Pline*, les Gladiateurs Athéniens qui avoient coutume de se nourrir d'orge, étoient surnommés *Hordearii.* Le *maza* ou masse-huile des Anciens, étoit composé de farine d'orge rôti, mêlée & pétrie avec quelque liqueur, comme de l'eau, de l'huile, du lait, du vin cuit, du miel, &c. On faisoit aussi une bouillie d'orge appellée *polenta.* L'orgeat, dont on fait tant d'usage pour désaltérer agréablement, doit avoir

avoir pour bafe une décoction d'orge : l'orgeat eft la crême d'orge des Anciens. On prépare en Allemagne & en Flandres un orge réduit en des grains ronds très-blancs, de la groffeur d'un grain de millet; c'eft ce qu'on appelle *orge perlé*, parce qu'il reffemble groffiérement à des perles; on le fait avec l'orge mondé que l'on met fous une meule fufpendue; le grain étant brifé en partie, on paffe au crible ce qui a échappé à la meule. Les Allemands en font beaucoup plus d'ufage que nous : ils en mangent en bouillie, au lait, & quelquefois avec du bouillon de viande. On peut confulter la Lettre fur l'ufage d'une nouvelle découverte de pâtes, de firops & de tablettes d'orge, par M. *de Chamoufet*, à Paris, chez *Barbou.*

ORGE PETIT ou PETIT ORGE. *Voyez* CEVADILLE.

ORGUE DE MER, ou TUYAU D'ORGUE, *tubularia marina purpurea.* Efpece de vermiculaire rouge ou d'un beau pourpre (nous en avons de blanc), du genre des vermiffeaux tubulaires de mer. L'arrangement de ces tubes comme teftacées eft admirable ; chaque ver eft l'architecte de fon tuyau, & ce tuyau prefque cylindrique, dur & plus ou moins droit, eft adhérent à celui de fon voifin par le moyen d'une fubftance qui leur eft commune, & qui fert à les groupper & à joindre leurs différens étages. Ainfi l'orgue de mer, dont l'animal n'eft pas bien connu, eft compofé de tubes réunis en maffes, adhérens les uns aux autres par des lames plates, minces, circulaires, extérieures, entourant chaque tuyau & pofées irréguliérement, quelquefois ces tuyaux font collés par leurs côtés. L'orgue de mer fe pêche dans les Moluques. On prétend que les Naturels des Moluques, notamment à Amboine, ont une certaine horreur de cette efpece de tubulaire marin ; ils ne cueilleroient pas le fruit d'un arbre auquel on auroit attaché un de ces tuyaux d'orgue, ils craindroient, en touchant ce fruit, d'être attaqués d'une ébullition par tout le corps. Superftition qui a pris naiffance dans quelque efprit fimple, & qui a fait donner à ce corps le nom de *pierre magique* ou des *magiciens.* Les Habitans de Java s'en fervent comme d'un diurétique. *Voyez maintenant l'article* VERMISSEAUX DE MER.

ORICHALQUE. *Voyez à l'article* CUIVRE DE CORINTHE.

ORIGAN, *origanum.* Plante dont les Botaniftes diftinguent avec *Tournefort* quatorze efpeces : nous en citerons deux qui font en ufage,

& qui se trouvent dans notre pays ; savoir, l'origan commun & le petit origan.

1°. L'ORIGAN COMMUN OU GRAND ORIGAN, ou la MARJOLAINE D'ANGLETERRE SAUVAGE & BATARDE, *origanum vulgare spontaneum*, est une plante qui croît non-seulement dans les pays chauds, mais aussi dans les pays froids, comme en Allemagne, en Angleterre & en France : on la trouve fréquemment aux lieux secs & exposés au soleil, dans les broussailles, le long des haies, & principalement sur les collines & les montagnes; ses racines sont ligneuses, filamenteuses, traçant obliquement en terre : elles jettent plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds ou environ, dures, carrées, velues : ses feuilles naissent des nœuds des tiges, opposées (les plus grandes ressemblent à celles du calament vulgaire, & les plus petites à celles de la marjolaine), velues, odorantes, d'un goût âcre & aromatique : ses fleurs paroissent en été, elles sont comme en parasol aux sommités des tiges, dans des épis grêles & écailleux, qui forment de gros bouquets : chaque fleur est en gueule & d'un rouge blanchâtre ; il leur succede des semences très-menues & arrondies. Cet origan varie beaucoup par ses feuilles & par ses fleurs. *Tragus* observe que ces fleurs sont de trois sortes, l'une ponceau, l'autre rouge-blanchâtre, & la derniere toute blanche. L'origan commun qui se trouve en Espagne, est préférable au nôtre. En Suede les sommités d'origan sont usitées pour teindre les laines en rouge & pourpre.

2°, LE PETIT ORIGAN ou la PETITE MARJOLAINE SAUVAGE, *origanum minus.* Cette plante est assez rare, excepté dans la forêt d'Orléans, où elle est abondante : sa racine est ligneuse, roussâtre & fibreuse : sa tige est petite, ronde, haute de six à sept pouces, rameuse : elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente, même pour les vertus.

L'origan est diurétique, hystérique, stomacal & bon pour la tête : on en prend en infusion théiforme dans l'asthme & dans la toux violente : il est utile dans les indigestions, les rapports aigres & les vents, même pour augmenter le lait aux nourrices en facilitant la digestion, & faisant faire un chyle plus abondant. Son huile essentielle est excellente contre la douleur des dents causée par la carie ; on tamponne le trou de la dent avec un peu de coton trempé dans cette huile, & la douleur cesse bientôt. On emploie extérieurement cette plante dans les lave-pieds & dans les demi-bains qu'on prépare contre les vapeurs & les pâles

couleurs, contre la paralysie & les rhumatismes, notamment pour celui du cou, appellé *torticolis.* Selon M. *Bourgeois*, l'origan est aussi un excellent aromatique qu'on fait entrer dans la plupart de fomentations qu'on met en usage contre la foiblesse des nerfs, les contusions, les enflures & autres accidens qui sont la suite de quelque coup, de chûtes, d'entorses, &c.

ORIGNAC, ou ORIGNAL. Espece d'élan de l'Amérique. *Voyez* ELAN.

ORISEL. *Voyez* SEREQUE.

ORME, *ulmus*, est un grand & gros arbre de futaie, connu aussi sous les noms d'*ormeau*, *ormille*, & *arbre au pauvre homme.* On distingue plusieurs especes d'ormes qui different par les feuilles & par la nature de leur bois; mais il y en a beaucoup qui ne sont que des variétés, ainsi qu'on l'éprouve par la culture de la graine d'orme, d'où il naît des arbres dont quelques-uns ont des feuilles aussi petites que l'ongle, & d'autres plus larges que la main; les uns ont des feuilles rudes, d'autres molles. On dit vulgairement que l'orme à larges feuilles est femelle, & que celui à petites feuilles est mâle, mais c'est improprement. Voici la description de l'orme ordinaire ou *orme franc:* sa racine est grosse, dure, & trace au loin d'un côté & d'autre dans la terre: son tronc est fort rameux, assez droit, couvert d'une écorce crevassée, rude, de couleur cendrée, rougeâtre en dehors, blanchâtre & souple en dedans: son bois est robuste, dur, jaunâtre, tirant un peu sur le rouge; ses branches étalent ou s'étendent beaucoup: ses feuilles sont assez larges, ridées, veineuses, oblongues: dentelées en leurs bords, pointues, verdâtres & nerveuses: sa fleur qui naît avant les feuilles au sommet des rameaux, est un entonnoir à pavillon découpé: à cette fleur succede un fruit membraneux qui contient une semence blanche, douce au goût; les Latins appellent cette graine *samara.*

L'orme fournit une exemple merveilleux de la fécondité en fait de graines seulement. Un orme peut aisément vivre cent ans, & sans le secours de l'art, il peut rapporter pour une année de fécondité moyenne beaucoup plus de 33000 graines, ce qui donne pour les cent années de la vie de l'orme 3,300,000 graines provenues d'une seule graine. Voyez l'*Histoire de l'Académie des Sciences, année 1700.*

L'orme croît dans les champs & dans les plaines, en terre grasse & humide, proche des rivieres: il fleurit en Mars & Avril. C'est un arbre

assez long à venir; la voie la plus courte est de l'élever de rejetons qui sortent de ses racines en pépiniere. Le temps le plus favorable de le planter est au mois de Février : on peut greffer en écusson à œil dormant les especes qu'on aime davantage, sur celles dont on fait moins de cas. Comme ces arbres se prêtent & se plient à toutes les formes, ils sont très-propres pour faire des bosquets, des quinconces, des salles de verdure, des allées & de grandes avenues qu'on appelle *ormayes* ou *ormoies*, & dont l'ombrage est fort sain tant pour les hommes que pour le bétail. Nos Anciens avoient ordinairement une ormaie derriere leur maison pour servir d'abri, de vue, de promenade, & pour leur fournir le bois de chauffage & de charronnage dont ils avoient besoin. L'orme à petites feuilles convient le mieux pour les palissades. En Italie où l'on n'a que des vignes hautes, on plante des ormes pour les accoler & les soutenir : c'est ce que les Latins ont nommé *ulmus marita*, comme qui diroit *orme marié* avec la vigne. On distingue onze especes principales d'ormes : 1°. l'*orme champêtre* à feuilles panachées ou non panachées ; 2°. l'*orme de montagne ;* 3°. l'*orme teille ;* 4°. l'*orme à feuilles lisses* plus ou moins panachées. 5°. le *petit orme* à feuilles jaunâtres ; 6°. l'*orme d'Hollande* à feuilles quelquefois panachées ; 7°. l'*orme d'Angleterre* à feuilles étroites ; 8°. l'*orme de France* à graine étroite ; 9°. l'*orme à écorce blanche ;* 10°. l'*orme de Virginie ;* 11°. l'*orme de Sibérie*, c'est un orme nain.

Il y a peu d'arbres forestiers qui souffrent aussi facilement la transplantation que l'orme : on le peut transplanter avec succès, même au bout de vingt ans. On prétend que l'orme reprend de sa nature si aisément que des personnes ayant semé des copeaux d'orme dans une piece de terre labourée, il en a poussé une grande quantité de ces arbres. *Bradley* qui ne nie pas la possibilité du fait, dit dans ses observations physiques sur le jardinage, qu'il y a certainement des cas où des bourgeons, des feuilles, & même des racines fibreuses de plante, végetent & produisent des arbres. On a fait prendre racine à des feuilles d'orangers, qui ont poussé des branches, des feuilles, des fleurs & du fruit, en les enfonçant à moitié en terre : on a fait la même chose avec des feuilles de laurier thym. Revenons aux plants d'orme : on les place à quinze ou vingt pieds l'un de l'autre, dans des trous fort larges & peu profonds. Lorsque l'orme a douze ou quinze ans, on peut en couper les branchages tous les cinq ans, pour en faire des fagots ; à trente ans ils produisent le double & au-delà à proportion de leur crue, & si on

en a beaucoup, on les ébranche par coupe réglée : depuis quarante ans jusqu'à soixante ils sont dans leur force. On fait ordinairement avec le bois d'orme des moyeux, des essieux, des jantes, des fleches & autres ouvrages de charronnage ; on en fait aussi des canaux, des pompes, des moulins, les parties des vaisseaux qui sont toujours dans l'eau, &c. On préfere l'*orme tortillard*, c'est-à-dire qui est plein de nœuds, un peu tortu & le plus dur pour faire les moyeux de roue. On débite ces pieces en grume, & on peut les laisser ainsi deux ou trois ans sans craindre le ver ni la sécheresse. Les Menuisiers, les Carrossiers & les Tourneurs font aussi usage de ce bois.

L'on a observé que l'orme à feuilles très-larges, & qui ne pousse point de rejets sur le tronc, ni sur les grosses branches, a le bois tendre & presque aussi doux que le noyer : l'autre espece d'orme aussi à larges feuilles, mais qui pousse beaucoup de branches, est tout rempli de nœuds : c'est le plus recherché pour faire des moyeux de roue.

Ray dit avoir vu en Angleterre plusieurs ormes de trois pieds de diametre sur une longueur de plus de quarante pieds. Ce fameux Botaniste rapporte encore qu'un orme à feuilles lisses, de dix-sept pieds de diametre au tronc, sur cent vingt pieds de diametre à sa tête ou pomme, ayant été débité, sa tête seule produisit quarante-huit chariots de bois à brûler, & que son tronc, outre seize billots, fournit huit mille six cents soixante pieds de planches : toute sa masse fut évaluée à quatre-vingt-dix-sept tonnes. On a vu dans le même pays un orme creux à-peu-près de même taille, qui servit long-temps d'habitation à une pauvre femme qui s'y retira pour faire ses couches. On a des exemples d'autres especes d'arbres infiniment plus monstrueux. *Voyez le baobab au mot* PAIN DE SINGE.

L'écorce de l'orme & les feuilles sont remplies d'un suc mucilagineux & gluant, qui est propre à la réunion des plaies. L'on emploie la décoction de ses racines contre toutes sortes de pertes de sang : on trouve quelquefois sur les feuilles de l'orme, certaines vessies qui s'enflent jusqu'à la grosseur du poing, semblables en figure aux truffes ; elles contiennent une liqueur dans laquelle on voit nager des *pucerons verdâtres*. La liqueur s'appelle *eau d'ormeau*. Ces vessies ont été formées, dit *Lémery*, par des moucherons qui ont piqué les feuilles de l'orme au printems, & qui ont donné lieu au suc de la feuille de s'étendre ; les pucerons qui font sortir de leurs œufs des moucherons, font comme

autant de masques qui couvrent de nouveaux moucherons (ceci n'est n'est pas tout-à-fait exact, dit avec raison M. *Deleuze*. Les pucerons qu'on trouve dans les vessies d'orme, sont la vraie cause de cette dilatation des feuilles : comme une partie des pucerons acquierent des aîles, c'est peut-être ces pucerons aîlés qu'on appelle ici des *moucherons ;* mais ils ne sont pas tels en naissant : peut-être M. *Lémery* a-t-il voulu parler des petits *ichneumons* ou *cynips*, dont les larves vivent dans le corps des pucerons, mais elles ne contribuent point à la formation des vessies) : ces vessies sont nuisibles à l'arbre, mais le baume qu'elles renferment est très-bon pour les plaies nouvellement faites & pour les chûtes : on passe ce baume naturel par un linge pour en séparer les pucerons. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, an. 1724.* Les Paysans d'Italie & de Provence y font infuser les sommités de mille-pertuis : la liqueur devient rouge & se conserve plusieurs années, la plus vieille est la meilleure. On prétend que les fleurs de l'orme sont nuisibles aux abeilles, & ses graines aux pigeons ; mais ses feuilles sont une excellente nourriture en hiver pour les moutons, les chevres, & sur-tout pour les bœufs qui en sont aussi friands que d'avoine. Pour conserver ces feuilles, on coupe le menu branchage d'orme à la fin d'Août, & on le fait sécher au soleil.

ORMIER ou HALIOTITE. *Voyez* OREILLE DE MER.

ORMIN, *horminum verum*, est une plante que l'on cultive dans les jardins : elle a quelque rapport avec la sauge, & plusieurs la confondent avec l'*orvale*. Voyez ce mot.

L'ormin a une racine ligneuse & fibreuse ; ses tiges sont hautes d'environ un pied, rougeâtres, carrées, velues & rameuses ; ses feuilles sont opposées & lanugineuses, peu odorantes & d'un goût légérement amer : les sommités des branches sont garnies d'un amas de feuilles purpurines tirant sur le violet : ses fleurs qui sortent de l'aisselle des feuilles, sont en gueule, verticillées, de couleur purpurine & blanche ; il leur succede des capsules qui contiennent des semences arrondies : toute la plante est déterfive, résolutive & stomachique. On distingue aussi l'ormin sauvage, *horminum sylvestre latifolium verticillatum.* Ses propriétés sont les mêmes.

ORNE. Nom donné à une espece de frêne de l'Italie qui croît dans les forêts & sur les montagnes, & dont l'écorce est lisse & roussâtre. *Voyez les mots* FRÊNE & MANNE.

ORNITHOGALLE ou CHURLE, *ornithogalum vulgare*, eſt une plante qui croît dans les haies & dans les blés. Sa racine, qui eſt une bulbe en grappe, blanche & fibreuſe, eſt empreinte d'un ſuc viſqueux tirant ſur l'amer ; on la mange en guiſe d'oignon dans les lieux où elle ſe trouve : ſes feuilles reſſemblent un peu à celles du gramen, elles ſont creuſes & marquées d'une ligne blanche dans leur longueur. La tige eſt haute d'un demi-pied, & porte en ſon ſommet pluſieurs pédicules en maniere d'ombelle, qui ſoutiennent des fleurs diſpoſées en roſe, verdâtres en dehors, blanches en dedans : il leur ſuccede des fruits arrondis, relevés de trois coins, & diviſés intérieurement en trois loges qui renferment des ſemences noirâtres. En Médecine on ſe ſert de la racine d'ornithogale pour exciter les crachats & les urines. Il y a l'ornithogale jaune qui fleurit en Mars & Avril, quelques Curieux le nomment *étoile jaune ;* ſes fleurs ſont vertes en deſſus, & d'un beau jaune par dedans ; elles ſont diſpoſées en bouquet & ont la forme d'une étoile ; l'ornithogale vert fleurit en été. L'ornithogale à bouquet ſurnommé par les Fleuriſtes *dame d'onze heures* fait un très-bel effet dans les parterres, ſes fleurs ſont larges & blanches ; elle commence à s'épanouir à neuf ou dix heures ; elle l'eſt entiérement vers les onze heures du matin.

ORNITHOLITES. Nom que l'on donne à des parties d'oiſeaux foſſiles ou pétrifiées : tels que les *becs*, les *ongles*, les *os*, les *œufs*, les *nids*, &c. celles que nous avons toujours vues ſous ce nom ne ſont que des empreintes ou des incruſtations.

ORNITHOPODE ou PIED D'OISEAU, *ornithopodium*. Plante dont M. *de Tournefort* compte ſix eſpeces. Voici la principale, la grande, *ornithopodium majus*. C'eſt une plante qui croît dans les champs ſablonneux, tant avant qu'après la moiſſon, ſur les collines, dans les prés arides & expoſés au ſoleil, le long des chemins dans les ſables. Sa racine eſt petite, blanche, ſimple, fibreuſe, & un peu tuberculaire ; elle pouſſe pluſieurs petites tiges grêles, rameuſes, preſque couchées à terre & velues ; ſes feuilles ſont oppoſées ; ſes fleurs ſont petites, légumineuſes & jaunâtres ; il leur ſuccede des gouſſes courbées en faucilles, & réfléchies en haut, compoſées chacune de cinq, ſix ou ſept pieces attachées bout à bout, & terminées par un ongle pointu. Ces ſiliques naiſſent deux ou trois enſemble, diſpoſées comme les griffes d'un oiſeau : on trouve dans chacune de leurs pieces une ſemence arrondie comme celle du navet.

Cette plante fleurit en Juin : prise en décoction, elle est apéritive & excellente pour chasser les graviers des reins : pilée & appliquée en cataplasme, elle convient pour les hernies.

OROBANCHE, *orobanche.* Plante parasite dont on distingue deux especes principales.

1°. LA GRANDE OROBANCHE, *orobanche major caryophyllum olens* : elle croît toujours au voisinage de quelqu'autre plante, dans les champs, entre les légumes, entre le lin, le chanvre, le fenugrec, & dans les blés proche le genêt, elle se nourrit à leurs dépens. Ses racines sont bulbeuses, grosses comme le pouce, arrondies, formées en cône, écailleuses & noires en dehors, blanchâtres ou jaunâtres en dedans, tendres, empreintes d'un suc visqueux & amer : en se séchant elles deviennent dures comme de la corne : elles poussent une tige haute d'environ un pied & demi, droite, arrondie, d'un rouge jaunâtre, velue, fistuleuse & fragile : elle ne porte que des feuilles avortées & spongieuses, lesquelles se corrompent en peu de temps : ses fleurs sont velues, purpurines ou jaunâtres, odorantes; chacune d'elles est, selon M. *de Tournefort*, un tuyau évasé & taillé en masque d'une maniere grotesque : elle renferme deux paires inégales d'étamines, & un pistil : le calice est fendu en quatre lanieres oblongues : à cette fleur succede un fruit oblong qui s'ouvre en deux coques remplies de semences très-menues & blanchâtres. *C. Bauhin* dit, que quand cette fleur naît contre le genêt commun, elle est verdâtre ; mais si elle naît contre le genêt d'Espagne, elle est jaunâtre & plus grande. On mange l'orobanche comme les asperges.

2°. LA PETITE OROBANCHE, *orobanche ramosa minor.* Sa racine est tubéreuse, grosse comme une aveline & fibreuse : ses tiges sont hautes d'environ demi-pied, plus menues & plus dures que celles de l'orobanche vulgaire. Ses fleurs sont disposées en épis. Elle ressemble d'ailleurs à l'espece précédente : elle naît ordinairement entre le chanvre & les blés.

L'orobanche séchée & pulvérisée est propre pour la colique venteuse; la dose en est depuis un scrupule jusqu'à un gros ; on prétend que cette plante met le taureau en rut quand il en a mangé : c'est pourquoi on la nomme aussi *herbe de taureau.* Voyez maintenant à l'article PLANTE PARASITE.

OROBE ou ERS ou POIS DE PIGEON, *orobus*, *ſeu ervum verum*, eſt une plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces.

1°. L'OROBE VULGAIRE DES HERBORISTES, *orobus vulgaris Herbariorum*. Cette plante ſe ſeme dans les champs en pluſieurs provinces de France pour la nourriture des beſtiaux : elle croît auſſi naturellement parmi les blés en Eſpagne & en Italie. Sa racine eſt menue & blanchâtre : ſes tiges ſont hautes d'un pied, anguleuſes, très-rameuſes ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la lentille, & rangées par paires le long d'une côte ; ſes fleurs ſont légumineuſes, petites, purpurines, quelquefois blanches : elles ſont remplacées par des gouſſes longues d'un pouce, menues, pendantes, ondées, blanchâtres étant mûres, & contenant des ſemences ſemblables à de petits pois, d'un rouge brun, & d'un goût de légumes qui n'eſt ni amer ni déſagréable.

Cette plante fleurit à la fin du printems, & ſa ſemence eſt mûre en Juillet. C'eſt une nourriture très-agréable aux pigeons, & qui les fait beaucoup multiplier ; l'orobe ſe plaît en terre maigre & ſablonneuſe.

2°. La PETITE ESPECE D'OROBE, *ervum ſemine minore*. On l'appelle communément *orobe de Candie :* elle ne differe de la précédente que par ſa petiteſſe ; on la cultive entre les choux.

M. *Haller* obſerve que quoique l'orobe paroiſſe être le nom grec de l'*ervum*, les Botaniſtes diſtinguent cependant les deux genres : l'*ervum* a les ſiliques articulées & elle monte, l'orobe a les ſiliques liſſes & vient toute droite. C'eſt, dit-il, l'eſpece premiere & ſeconde de M. *Vaillant* qui appartiennent à l'*ervum ;* la troiſieme eſt un *orobus*.

3°. L'OROBE DES BOIS, *orobus ſylvaticus noſtras*. Ses fleurs ſont purpurines bleuâtres ; ſes ſemences ſont ovales, plus menues que celle de la veſce, un peu ameres : cette plante croît dans les champs & dans les forêts aux lieux incultes.

La ſemence d'orobe eſt la ſeule partie de cette plante qu'on emploie en Médecine : elle eſt réſolutive, apéritive, & augmente le lait aux nourrices. Les anciens Médecins la réduiſoient en poudre, & la donnoient incorporée avec le miel dans l'aſthme humide pour faciliter l'expectoration. On en a fait du pain dans des années de diſette ; mais il étoit de mauvais goût, & fourniſſoit peu de nourriture : aujourd'hui cette ſemence eſt une des quatre farines réſolutives qu'on emploie ſi communément en Chirurgie.

OROBIAS, OROBITES. *Voyez* au mot OOLITHES.

ORONGE. Nom que l'on donne en Guienne à la bonne & délicate espece de *champignon*, si vantée des gourmets, c'est le *laseras* de J. Bauhin. On peut dire aussi que c'est le plus beau des champignons. Il se développe dans le suc qu'on trouve dans la racine du panicaut lorsqu'il se pourrit. Il sort de terre enveloppé d'une membrane très-blanche qui, en se fendant, laisse voir la petite oronge sous la forme & la couleur d'une orange de Portugal, laquelle s'épanouit ensuite en un parasol d'un jaune doré en dessus & d'un beau blanc par dessous *Voyez* CHAMPIGNON.

ORPHIE. Poisson très-commun sur les côtes de Normandie : on l'appelle *éguillette* en Bretagne. Il est long comme une anguille, mais plus gros, plus charnu & plus carré; sa peau est d'une couleur argentée bleuâtre; sa chair est blanche, ferme, un peu seche, & a un assez bon goût. Il est également bon à toutes sauces. Les vertebres de l'orphie deviennent vertes par la cuisson, & se détachent aisément de la chair : il a sur le nez un avant-bec, qui est pour l'ordinaire d'une cinquieme partie de la longueur du reste du corps. La figure de ce bec lui a mérité le nom d'*éguillette ;* mais il ne faut pas confondre ce poisson avec celui qui est décrit sous le nom d'*aiguille*. Voyez ce mot.

Voici la maniere de faire la pêche de ce poisson, qui dure depuis le mois de Mars jusqu'en Juin, plus ou moins, suivant la situation & l'exposition des côtes que ce poisson vient ranger, comme tous ceux de son genre qui nagent en troupes & par bandes. Les Pêcheurs se mettent la nuit quatre dans leurs bateaux ; l'un est placé en avant avec un brandon de paille enflammée, dont l'éclat attire les orphies, & les trois autres ont des fouanes ou dards en forme de rateaux, avec une douille de fer où le manche est reçu ; ces instruments ont au moins vingt tiges ou branches barbelées, de six pouces de haut & fort pressées ; la tête du rateau n'a au plus que treize ou quatorze pouces de long, avec un manche de la longueur de huit, dix ou douze. Dès que les Pêcheurs voient les orphies ou éguillettes attroupées, ils lancent leurs dards, & en prennent souvent plusieurs d'un seul coup. Comme le bateau dérive doucement, la manœuvre de la pêche n'effarouche point les orphies. Les Pêcheurs qui sont les plus heureux ou les plus adroits, en peuvent prendre jusqu'à douze ou quinze cents dans une seule nuit; mais il faut qu'elle soit fort obscure, & que le temps soit calme, ainsi que pour toutes les autres pêches qui se font au feu dans l'obscurité de la nuit.

Tout le produit de cette pêche ne sert pas à la nourriture des hommes : la plus grande partie s'emploie principalement à faire des appâts pour garnir les hameçons des lignes.

On donne aussi le nom d'*orphie* à un poisson qui se trouve aux Antilles, & qui ressemble beaucoup à l'*aiguille de mer*. Voyez *ce mot*. Il se jette quelquefois en l'air & fait des sauts de trente pas de long : on prétend que si dans ce temps il rencontroit quelqu'un dans son chemin, il le perceroit de part en part ; sa chair est d'un assez bon goût, quand il n'a pas mangé du fruit de *mancelinier*, voyez *ce mot* : ce qu'on reconnoît en lui voyant les dents blanches ; si elles sont autrement, il est fort dangereux d'en manger. L'orphie du Cap de Bonne-Espérance ressemble presque entiérement à l'orphie de nos côtes.

ORPIMENT ou ORPIN MINÉRAL ou ARSENIC JAUNE, *auripigmentum aut arsenicum flavum nativum*, est une substance minérale d'un jaune verdâtre ou rougeâtre ou citrin, arsenicale, friable, cependant compacte, remplie de paillettes ou de lames comme talqueuses & dorées, lesquelles ne sont cependant la plupart que des cristallisations feuilletées d'orpiment même ; souvent l'orpiment paroît contenir des veines comme spatheuses ; ce n'est encore que de l'orpiment différemment cristalisé. Cette substance arsénicale est minéralisée par le soufre, brillante dans l'endroit de la fracture, donnant sur le feu une légere flamme d'un bleu blanchâtre, accompagnée d'une fumée fort épaisse, & d'une odeur suffoquante de soufre & d'ail.

On trouve l'orpiment natif en morceaux de différentes grosseurs, disposés par lits & attachés à la surface des fentes de mines, dans la Lusace, dans le territoire de Neuhsol, de Servie & du Piémont, particuliérement dans la Turquie d'Asie, dans la Mysie. Tout l'orpiment du commerce nous vient, par l'entremise de l'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Suede & d'Italie, & notamment du Piémont, où on l'appelle *or de Piémont*.

L'on trouve dans les boutiques une espece d'arsenic jaune factice qui se fait en quelques lieux de l'Allemagne avec une pyrite arsenicale, qui contient plus ou moins de soufre, selon que la couleur en est plus ou moins vive : on l'appelle ou *orpin pur*, ou *réalgar*. Voyez RÉALGAR.

On emploie l'orpiment à divers usages, par la fusion & par la solution, dans la peinture & dans la verrerie : mis en poudre il prend le nom d'*orpin*. On nous a assuré que si les Peintres broient l'orpin à l'eau

pendant que le tonnerre roule, la couleur de l'orpin qui eſt d'un beau jaune, devient auſſi-tôt noirâtre. Des Marchands de bois de couleur ſe ſervent de l'orpin pour jaunir les bois blancs dont on fait des peignes, &c. afin de les faire paſſer pour du buis. Cette ſophiſtication eſt dangereuſe & criminelle, en ce que des perſonnes tiennent tous les jours leur peigne à la bouche. On devroit même le défendre en peinture ſur les boiſeries : car non-ſeulement il altere les couleurs avec leſquelles on le mêle, & celles qui ſont dans ſon voiſinage, mais il en exhale ſouvent des odeurs pernicieuſes qui portent fortement à la tête, & influent certainement ſur la ſanté : mêlé avec de l'indigo, il devient vert. Les Maréchaux en font entrer auſſi dans leurs onguens eſcarrotiques. On fait avec l'orpiment & la chaux, une liqueur dépilatoire qui eſt d'uſage chez quantité de Barbiers en Allemagne. Les Orientaux s'en ſervent dans la compoſition de leur *ruſma* artificiel. *Voyez* RUSMA. Les Empyriques font avec l'orpiment, la poix blanche & la poix noire, un emplâtre qu'ils appliquent ſur la tête des enfans attaqués de la mauvaiſe teigne. Au bout de vingt-quatre heures, ils enlevent l'emplâtre qui emporte avec lui les cheveux & leurs racines ſans grande douleur : on réitere cette opération juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de cheveux, & la teigne ſe trouve entiérement guérie. L'orpiment & la chaux donnent une encre de ſympathie & une liqueur à éprouver le vin lithargiriſé. Voici ſa préparation; on prend une partie d'orpiment & deux de chaux vive qu'on fait diſſoudre enſemble dans l'eau commune, on obtient alors le *foie de ſoufre arſenical.* Si l'on en verſe dans des vins ſuſpects, le vin noircit ſur le champ. Le phlogiſtique du ſoufre s'unit au plomb. La vapeur de ce foie de ſoufre fait paroître en noir des caracteres tracés avec une diſſolution de ſel de Saturne par une ſuite des mêmes principes, & ſert alors d'encre de ſympathie. *Voyez le Dictionnaire de Chimie* & notre *Minéralogie.* On a banni l'orpiment de la Médecine comme un poiſon funeſte.

ORPIN, *anacampſeros, vulgò faba craſſa.* Cette plante également connue ſous les noms de *repriſe*, de *joubarbe des vignes*, de *graſſette* & de *feve épaiſſe*, reſſemble à la joubarbe par ſa fleur, ſon fruit & ſes feuilles, qui ſont épaiſſes & ſucculentes : on l'en diſtingue cependant, parce qu'auſſitôt qu'elle pouſſe, elle monte en tige, au lieu que les feuilles de la joubarbe ſe ramaſſent en des globules, qui reſſemblent à des yeux de bœuf (M. *Haller* dit qu'il y a des *orpins*, dont les feuilles forment

des artichauts mieux marqués que ceux de plusieurs *sedums* ; comme le *palustre*). La racine de l'orpin est formée de tubercules charnus & blancs. Ses tiges sont droites, rondes, solides, comme rameuses, hautes de deux pieds : ses fleurs sont rougeâtres.

L'orpin croît dans les lieux ombrageux & humides, sur-tout le long des haies. On fait usage de ses racines & de ses feuilles ; elles sont vulnéraires, consolidantes ; leur suc exprimé, appliqué extérieurement dans les plaies récentes, arrête le sang, déterge les ulceres, les fait cicatriser, excite la suppuration des tumeurs, & adoucit les douleurs des hémorroïdes. On appelle cette plante *telephium* du nom de Télephe Roi de Mysie, qui s'en est servi pour guérir les ulceres. L'orpin est du nombre des simples qui entrent dans la préparation de l'eau d'arquebusade.

Il y a plusieurs autres especes d'orpin, entr'autres celle qu'on appelle ORPIN ROSE, *rhodia radix*, parce que le goût & l'odeur de la rose se trouvent en sa racine, qui est grosse, tubéreuse, inégale, blanche, charnue, succulente : on en fait usage pour guérir les taches qui viennent de coups de soleil. On en vante le cataplasme pour des maux de tête & les migraines : on l'applique sur les tempes. On nous envoie la racine seche des Alpes : elle pousse plusieurs tiges hautes d'environ un pied, chargées de beaucoup de feuilles, charnues, dentelées & vertes. Les fleurs sont des bouquets en ombelles, disposées en rose, jaunâtres ou purpurines : il leur succede des fruits ramassés en maniere de tête, & remplis de semences oblongues & pâles : M. *Haller* dit que cette espece d'*orpin* porte souvent, sur des tiges séparées, des fleurs mâles & des fruits : quelquefois cependant les deux sexes se trouvent sur la même fleur : cette plante croît aux lieux ombrageux des Alpes ou du Nord.

L'orpin doit être cultivé en terre grasse & à l'ombre : il se multiplie de semence & de plant enraciné.

ORSEILLE ou ORSEIL. Dans le commerce on donne ce nom à une pâte molle, d'un rouge violet ou colombin, parsemée de taches, comme marbrée. On en distingue deux especes : l'une qui est commune, moins belle & moins bonne, vient ordinairement d'Auvergne, où elle est appellée *perelle*, & se tire d'un lichen, espece de mousse qui croît sur les rochers. *Voyez* PERELLE : on la prépare avec la chaux & l'urine; nous l'appellons à Paris *orseille d'Auvergne*, ou *orseille de terre*. La seconde espece, qui est supérieure en tout à la précédente, est appellée *orseille d'herbe*, ou *des Canaries*, ou *du Cap Vert* ; on la prépare à

Amſterdam, à Londres & même à Paris. Cette *orſeille d'herbe*, qui eſt le *lichen græcus polypoïdes tinctorius ſaxatilis*, *Cor.* 40, ou le *fucus verrucoſus tinctorius*, *J. Bauh. & Inſt. rei herbar.* croît abondamment dans les îles Canaries, ſur les rochers qui ſont les plus expoſés à la mer. Ce *lichen* ſe trouve par bouquets griſâtres, longs d'environ deux pouces, diviſés en petits brins, preſque auſſi menus que du crin, & partagés en deux ou trois cornichons, plus déliés à leur naiſſance, arrondis & roides, courbés en faucille; ces cornichons ſont garnis dans leurs longueurs d'un rang de baſſins plus blancs que le reſte, relevés en petites verrues, ſemblables aux baſſins des polypes de mer : toute la plante eſt ſolide & d'un goût ſalé. Les îles de la Gomere & de Fer produiſent la plus excellente orſeille d'herbe : elle eſt brunâtre, tachetée de blanc, bien nourrie, ainſi que le porte le Mémoire de M. Porlier, Conſul, datée de Sainte-Croix de Teneriffe, 29 Janvier 1731 : il dit que dans une année ordinaire l'on récolte cinq cents quintaux d'orſeille à Teneriffe, quatre cents aux Canaries, trois cents à Fuerta Ventura, trois cents à Lanſarotta, autant à la Gomere, & huit cents à l'île de Fer, ce qui produit deux mille ſix cents quintaux d'orſeille Africaine. Il en vient auſſi de l'île de Candie & d'Amorgos, qu'on nomme *alga tinctoria*. M. *de Tournefort*, d'après *J. Bauhin*, la met dans le genre des *fucus*.

Les orſeilles de Teneriffe, des Canaries & de Palêne, ſont affermées, pour le Roi d'Eſpagne, à des particuliers qui les font recueillir. En 1730 on donna quinze cents piaſtres pour cette ferme, ſans compter quinze à vingt réaux du quintal à ceux qui la récolterent. Les autres Iſles appartiennent à des Seigneurs qui en tirent auſſi un bon parti. Dans les années de diſette, on récolte une plus grande quantité d'orſeille que ci-deſſus, parce que c'eſt tout le gagne-pain des pauvres de ce pays; c'eſt depuis 1725 que l'orſeille eſt devenue chere : des Négocians de Londres l'acheterent juſqu'à quatre livres ſterling le quintal.

Les Iſles de Madere, de Porto-Sancto, & les Sauvages, produiſent auſſi de l'orſeille. Vers la fin de 1730, un Capitaine de vaiſſeau Anglois, venant des Iſles du Cap Vert, apporta à Sainte-Croix un ſac d'orſeille pour montre, & communiqua ſon ſecret aux Eſpagnols & aux Génois. L'année ſuivante en Juillet, ces Nations envoyerent aux mêmes Iſles un bateau, ſur lequel ils mirent huit Eſpagnols accoutumés à faire la cueillette de l'orſeille; ils aborderent aux Iſles de Saint-Antoine & de Saint-Vincent, où en peu de jours ils en recueillirent ſi prodi-

gieuſement, qu'ils en firent un chargement d'environ cinq cents quintaux; elle y étoit ſi abondante, que le Gouverneur n'exigea d'eux qu'une piaſtre par quintal. Elle ſembloit d'abord préférable à celle des Canaries, mais on a ceſſé d'y retourner, & nous n'en recevons maintenant que de celle que l'on récolte aux Canaries.

Feu M. *Hellot*, Membre de l'Académie des Sciences, homme très-connu des Savans par ſes Ouvrages utiles, dit dans ſon *Traité de la teinture des laines*, que les Ouvriers font un myſtere de la préparation de cette plante; mais on la trouve, dit-il, aſſez bien détaillée dans un Traité *d'Antoine-Pierre Micheli*, intitulé *nova plantarum genera*, imprimé en latin, *in*-4°. à Florence, en 1729, page 78. Voici l'extrait que nous en traduiſons:

Des Ouvriers de Florence appellent l'orſeille *rocella* ou *orcella* ou *raſpa*: ils ont l'art de tirer de cette plante non-ſeulement une teinture pourpre ou colombine, mais encore les nuances intermédiaires de ces couleurs, & ils s'en ſervent pour colorer la laine, la ſoie, &c. Pour cette opération, ils réduiſent la plante en une poudre fine, & la paſſent par un tamis; enſuite ils l'arroſent légérement d'urine vieille d'homme (*nam mulieris perniciosa habetur*). Ils remuent pluſieurs fois ce mêlange dans le même jour, en y jetant à chaque fois, pendant pluſieurs jours, un peu de ſoude en poudre, juſqu'à ce que la matiere fourniſſe une couleur colombine. C'eſt alors qu'on la met dans un tonneau de bois, en obſervant de garnir la ſurface, ou d'urine, ou d'une leſſive de chaux, ou de gypſe. Tel eſt l'*oricello* ou *orſeille préparée* des Florentins.

On trouve encore une autre préparation de l'orſeille dans un petit livre Italien, intitulé *dell' arte tintoria* ou *plicto*. C'eſt un petit *in*-12. A la page 210 on trouve cette préparation.

Prenez une livre d'orſeille du Levant bien nette; ayez ſoin de l'humecter avec l'urine (M. *Hellot* dit qu'il faut qu'elle ſoit demi-putréfiée), du ſalpêtre, du ſel gemme, du ſel ammoniac, de chaque deux onces. Faites un mêlange du tout après l'avoir pilé, & laiſſez-le macérer pendant douze jours, ayant ſoin de l'agiter de temps en temps, juſqu'à ce que le mêlange ſoit humecté comme il faut. Au bout de deux jours, ajoutez-y deux livres & demie de potaſſe pilée, & une livre & demie de vieille urine; laiſſez repoſer encore la matiere pendant huit jours, puis ajoutez-y une pareille quantité d'urine, & enfin deux gros d'arſenic en poudre: alors la matiere ayant bien fermenté, ſera en état de ſervir à la teinture.

Il paroît que M. *Hellot*, dans son art de la teinture, a imité en quelque façon ce procédé : il en a préparé par une méthode où il ne s'agit que de développer la couleur rouge (cachée dans l'orseille) par un volatil urineux, excité par un alkali terreux, c'est-à-dire, qu'il lui a suffi de mêler l'urine & la chaux avec la plante. Il paroît encore qu'il a réussi de même, ou à peu de chose près, sur l'orseille de terre, appellée *perelle d'Auvergne*.

On reconnoît la bonté d'une orseille préparée en mettant un peu de cette pâte liquide sur le dos de la main, & la laissant sécher; ensuite on lave cette tache avec de l'eau froide : si elle ne paroît s'être déchargée qu'un peu de sa couleur, l'on doit juger & conclure que l'orseille est en état de réussir; aussi les Teinturiers, tant en soie qu'en laine, veulent que la teinture de l'orseille se tire en deux fois.

M. *Bernard de Jussieu* nous a appris que le *lichen saxatilis tinctorius*, n'est pas la seule plante de ce genre dont on puisse préparer l'orseille ; il en a rapporté de la forêt de Fontainebleau qui ont pris la couleur pourprée avec la chaux & l'urine : c'est une expérience facile à faire sur celles qui peuvent se convertir en orseille. Il suffit d'enfermer dans un petit bocal la plante, & de l'humecter d'esprit volatil de sel ammoniac, ou de partie égale d'eau de chaux premiere, avec une pincée de sel ammoniac : au bout de quatre jours la liqueur sera rouge ; & en s'évaporant la plante se chargera de cette couleur ; sinon il n'y auroit rien à espérer. M. *Haller* dit aussi que plusieurs autres lichens gris, blancs & noirs, donnent une couleur rouge, que rien n'annonce dans la plante, & l'on s'en sert en Suede.

Nous terminerons cet article intéressant pour les Arts, en disant que l'on préfere l'*orseille des Canaries* à celle d'Auvergne ; car quoiqu'elle soit plus chere, elle rend à proportion beaucoup plus de teinture que celle de terre ; d'ailleurs sa couleur est infiniment plus belle, & ne se ternit point. C'est un beau gris de lin, tirant sur le violet d'amaranthe, couleur que l'on peut encore aviver par les acides, &c. ou fixer en bleu par le jus de citron. On en peut colorer à froid le marbre & l'albâtre blancs, y former des veines, &c.

ORTHOCÉRATITES, *orthoceratiti*, est le nom que les Naturalistes donnent à des corps pierreux cloisonnés, cylindriques ou coniques, tantôt droits, tantôt recourbés ou arqués à une de leurs extrémités, comme un pommeau de canne en bec de corbin. On distingue extérieurement

extérieurement des ſutures à articulations ou des engrenures branchues comme dans les cornes d'Ammon; & dans l'intérieur, ces tuyaux, quoique remplis, ſont ſéparés par chambres ou cloiſons comme les nautiles. Ces cloiſons qui ſont comme autant de calotes, convexes d'un côté, concaves de l'autre & empilées les unes dans les autres, ſont percées par un petit ſiphon ou canal qui communique d'une chambre à l'autre, quelquefois par le milieu, plus ſouvent par les côtés, c'eſt-à-dire, près du bord intérieur. Ces tuyaux qu'on trouve toujours foſſiles & légérement altérés & mutilés, ont depuis quatre pouces juſqu'à plus de deux pieds de longueur; ils ſont communément remplis de la même terre, où ils ſe trouvent enfouis. Quand on vient à bout de les nétoyer, on apperçoit alors les cellules & le ſiphon: pour cela on les met macérer quelque temps dans l'eau, qu'on charge peu-à-peu de vinaigre, qui détache ou diſſout la partie terreuſe ou ſableuſe. On peut auſſi reconnoître la ſtructure intérieure des orthocératites en les faiſant ſcier longitudinalement. On donne à ces orthocératites le nom de *tuyaux cloiſonnés* lorſqu'ils ſont droits, & celui de *lituites* quand ils ſont contournés ou arqués à l'une des extrémités comme la croſſe d'un Evêque. Ceux qui ſont applatis ou comprimés de maniere à repréſenter des queues de crabes, ſont appellés *queue de crabes*. Tout annonce que l'orthocératite eſt une eſpece de coquillage d'une figure conique, ſans ſpirales, chambré & foſſile, *tubulus concameratus polythalamium*. On ne trouve point l'analogue de ce foſſile dans nos mers, ni celui de la belemnite, qui paroît être du même genre. La Norwege eſt la patrie principale des *orthocératites*, dont on ne trouve guere que des noyaux ou parties pierreuſes qui s'y ſont moulées. M. le Marquis *de Caſteja*, Gouverneur de Marienbourg, nous en a fait voir de très-belles & grandes eſpeces qu'il a trouvées en quantité dans la Principauté de Lignes ſur la frontiere de France. M. le Baron *de Hupsh* en a trouvé de pluſieurs ſortes dans l'Eifel du Duché de Juliers. Il paroît qu'il y en a à chambres plus ou moins étroites, minces & nombreuſes. *Voyez* QUEUE DE CRABE.

ORTIE, *urtica*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : nous rapporterons ici celles qui ſont d'uſage en Médecine. Entre les neuf eſpeces d'ortie piquante que diſtingue M. *de Tournefort*, nous ne décrirons que la grande, la petite & la romaine.

1°. LA GRANDE ORTIE PIQUANTE, ORTIE VIVACE OU VULGAIRE, *urtica urens maxima*. Cette plante croît preſque par-tout en abondance,

particuliérement aux lieux incultes & ſablonneux, dans les haies, dans les foſſés, contre les murailles, dans les bois mêmes, & dans les jardins : elle pouſſe des tiges à la hauteur de trois pieds, carrées, cannelées, roides, couvertes d'un poil très-piquant, creuſes & rameuſes. Ses feuilles ſont oppoſées, oblongues, pointues & dentelées, également garnies de poils piquans & brûlans. Ses fleurs naiſſent aux ſommités des tiges & des rameaux & dans les aiſſelles des feuilles, diſpoſées en grappes branchues : chacune d'elles eſt à pluſieurs étamines, ſoutenues par un calice à quatre feuilles, de couleur herbeuſe. Ces fleurs ne laiſſent aucune graine après elles.

L'on diſtingue les orties, comme le chanvre, en mâle & en femelle. L'ortie mâle porte ſur des pieds qui ne fleuriſſent point des capſules pointues, formées en fer de pique, brûlantes au toucher, qui contiennent chacune une ſemence ovale, applatie & luiſante. L'ortie femelle ne porte que des fleurs, & ne produit aucun fruit : ce qui eſt une maniere de parler, uſitée ſeulement chez le vulgaire ; car les Botaniſtes appellent proprement *fleurs mâles* celles qui ne ſont point ſuivies de graines, & *fleurs femelles* celles qui en ſont ſuivies.

L'ortie fleurit en Juin, & ſa graine ſe mûrit en Août. Ses feuilles ſe flétriſſent chaque hiver, mais ſa racine ne périt point : elle repouſſe de nouvelles feuilles dès le premier printemps. Excepté la tige, toute la plante eſt d'uſage en Médecine : de ſes tiges on peut auſſi faire de la toile, comme l'on en fait de celles de chanvre. On voit dans le Cabinet de Chantilly un petit ſac fait de tiges d'orties par les Sauvages du Canada ; il paroît fait à l'aiguille, on y obſerve des deſſins colorés aſſez réguliérement. Mon frere, le Médecin, étant à la campagne il y a quelques années, ramaſſa une quantité de tiges d'orties mûres, les fit rouir & les prépara enſuite comme le chanvre ; il en a obtenu des fils de différentes qualités, & a reconnu que cette matiere pouvoit effectivement être utile au Cordier & au Tiſſerand. Il fit auſſi quelques eſſais ſur la tige des feves de marais, mais les fibres lui ont paru trop courtes & trop roides. A Angers on a fait différens eſſais ſur la filaſſe de l'ortie : on en a fabriqué de la toile qui s'eſt trouvée aſſez bonne, & qui ſe blanchiſſoit avec facilité ; on en a même fait de la toile peinte. La maturité des tiges d'ortie qu'on deſtine à la filature s'annonce par une couleur jaune ou d'un rouge pâle, & quand la graine ſe détache facilement de ſon enveloppe. M. *Linneus* dit qu'au printemps l'on fait cuire ſes jeunes pouſſes avec les légumes.

Rien n'eſt plus commun en Suede & dans le pays Meſſin en France, que de voir les gens de la campagne employer les racines de la grande ortie pour jaunir la coque des œufs. Cette eſpece d'ortie varie quelquefois par la couleur de ſes tiges, de ſes racines & de ſes feuilles : on l'appelle alors *ortie rouge*, *ortie jaune* ou *panachée*.

2°. La petite Ortie, ou Ortie grieche, *urtica urens minor*. Elle croît fréquemment le long des maiſons, parmi les décombres des bâtimens, dans les jardins potagers où elle ſe renouvelle tous les ans de graine, ne pouvant endurer la rigueur de l'hiver. Ses tiges ſont hautes d'un demi-pied ou environ, un peu crochues; ſes feuilles très-découpées. Ses fleurs tant mâles ou ſtériles que femelles ou fertiles, naiſſent toutes ſur le même pied.

3°. L'Ortie Romaine, ou Ortie Grecque, ou Ortie male, *urtica Romana*, *urens*, *pilulas ferens*. Cette plante, qui eſt auſſi annuelle, croît en toutes ſortes de pays; cependant elle eſt plus rare que les deux eſpeces précédentes. On la ſeme pour l'agrément dans les jardins : ſa tige eſt haute de quatre ou cinq pieds, ronde, foible, rameuſe & garnie de poils qui cauſent beaucoup de mal quand on les touche. Les feuilles & les fleurs ſont comme les précédentes : il ſuccede aux fleurs de celle-ci des globules ou pilules vertes, qui ſont autant de petits fruits ronds, gros comme des pois, épineux, & compoſés de pluſieurs capſules qui s'ouvrent en deux parties, & renferment chacune une ſemence ovale, ſemblable à de la graine de lin : elle fleurit en Juin, & ſa graine eſt mûre en Août.

Les Latins ont nommé cette plante *urtica*, *ab urere*, brûler, parce que l'ortie eſt couverte d'un poil très-fin, roide, pointu, qui, s'attachant à la peau de ceux qui la touchent, la pénetre, & fait ſur leurs nerfs la même impreſſion de douleur, que ſi la partie avoit été touchée par le feu. Elle y excite auſſi-tôt une chaleur vive, des puſtules & des démangeaiſons importunes ; à quoi l'on peut remédier, dit *Parkinſon*, avec le ſuc de la plante même. Ce ſecours eſt connu dans l'art ſous le nom d'*urtication*.

Hook (*Hookius*) a découvert au microſcope, que la baſe des piquans de l'ortie eſt une véſicule qui renferme une liqueur âcre, mordicante, vénéneuſe, & que la pointe eſt une ſubſtance très-dure, qui a un trou au milieu par où la liqueur coule dans la partie piquée, & y excite de la douleur. Il faut que *Langius* n'ait pu trouver un microſcope,

tel que celui de *Hook*, puifqu'il n'a pu appercevoir ces fortes de véficules, ni les cavités ou trous des orties ; mais la preuve que cet effet n'eft pas produit par les piquans feuls, c'eft que les orties un peu defféchées au foleil, ne font plus de mal.

Les feuilles des orties dont on vient de parler, ont un goût fade & gluant, & un peu ftyptique. Le fuc d'ortie dépuré, arrête le crachement de fang, l'hémorrhagie du nez, & le flux des hémorrhoïdes : il convient auffi pour la dyffenterie & pour les fleurs blanches. Dans la Médecine Vétérinaire on donne ce fuc à la dofe d'une demi-once aux animaux qui piffent le fang. Le fuc d'ortie, fur-tout celui de la petite efpece, eft, felon M. *Bourgeois*, d'un grand fecours dans les pertes immodérées des femmes : la graine de cette plante en tifane, eft très-utile dans toutes les efpeces d'hydropifie, parce qu'elle eft très-apéritive & diurétique. La graine d'ortie grieche prife en poudre, à la dofe de trente à quarante grains matin & foir, guérit très-fouvent le goître, fans nuire à l'eftomac, ni à la fanté, comme la plupart des autres qu'on met en ufage contre cette maladie. On fait que les orties hachées & mêlées avec du lait caillé font une excellente nourriture pour les dindonneaux : dans quelques Provinces de la France on donne pendant l'été les feuilles fraîches d'orties aux vaches, & pendant l'hiver les feuilles qui ont été féchées à l'ombre. On affure que la graine d'ortie bien mûre, mangée par les poules, les échauffe & les fait pondre plutôt. Des Maquignons Danois pulvérifent cette graine, en mettent une poignée avec l'avoine qu'ils donnent à leurs chevaux foir & matin ; cet aliment les rend gras & leur rend le poil liffe & luifant. Les tendrons d'ortie cuits, purifient le fang : la racine d'ortie confite eft un bon remede contre la jauniffe & pour la vieille toux. Le cataplafme d'ortie eft émollient & réfolutif, & foulage les goutteux. Plufieurs Médecins praticiens recommandent auffi, comme un bon remede contre la fciatique, la paralyfie & la léthargie, de frapper les parties affligées jufqu'à rougeur avec un paquet d'ortie, & de les laver enfuite avec du vin chaud. Ce remede a fouvent rendu le fentiment & le mouvement. Paffons à quelques autres efpeces d'orties différentes, & qui font auffi d'ufage en Médecine. Mais nous avertiffons que les autres plantes auxquelles on a donné improprement le nom d'*ortie*, font des *lamium* ; & leur caractere, dit M. *Haller*, eft infiniment éloigné des orties. Telles font :

L'Ortie Morte a fleur blanche, ou Ortie qui ne pique

POINT, ou LAMIER BLANC, *urtica iners floribus albis*, *aut lamium vulgare album*. On trouve cette plante dans les lieux incultes; ses rejetons sont nombreux & rampans. Ses tiges sont longues, carrées & moins grosses vers la terre, branchues, entre-coupées par quelques nœuds, purpurines en leur base; le duvet de leurs feuilles ne fait point de mal: ses fleurs sont verticillées, petites, blanches & formées en gueule: les sommets des étamines sont bordés de noir, & ne représentent pas mal un 8 de chiffre. A chaque fleur passée succedent quatre graines triangulaires, rougeâtres, luisantes, tombant d'elles-mêmes quand elles sont mûres.

Toute la plante a une odeur désagréable. Les Médecins modernes recommandent cette espece d'ortie pour les fleurs blanches, les maladies du poumon, les tumeurs & les duretés de la rate, & sur-tout pour arrêter les hémorrhagies de la matrice, & pour consolider les plaies: on fait usage de ces sommités fleuries en infusion théiforme ou en conserve. On applique aussi deux fois par jour la plante pilée avec du sel sur les ulceres gangreneux.

Il y a une autre espece d'*ortie morte à fleurs purpurines* ou *jaunes*, qui ne differe de la précédente que par sa couleur.

L'ORTIE MORTE PUANTE ou GALIOPSE, ou ORTIE ROUGE, *lamium purpureum*, *fœtidum*, *aut lamium folio oblongo*, *flore purpureo* (lamier rouge). Sa racine n'est pas rampante: ses tiges sont garnies d'une ou deux paires de feuilles presque nues. Ses fleurs sont purpurines, & ses graines triangulaires & brunâtres.

Toute cette plante a une odeur fétide & désagréable, & vient dans les lieux incultes: elle est vulnéraire, résolutive, adoucissante & propre à déterger les ulceres putrides. On donne aussi le nom d'*ortie pied-de-poule* à une sorte d'ortie rouge, annuelle & des jardins, & le nom d'*ortie musquée* ou *piquante* à une espece de *galeopsis*.

En général, sous le nom latin de *galeopsis* de M. *Tournefort*, autre genre, dit M. *Haller*, qui differe du *lamium*, on comprend la *grande* & la *petite orties puantes*, & l'*ortie morte à fleurs jaunes*. La grande ortie puante, *urtica iners*, *magna*, *fœtidissima*, a une racine rampante, & donne quelques tiges grêles qui sortent de ses nœuds. Ses fleurs forment des épis longs. Cette plante est fort puante, & differe peu de l'espece d'ortie puante & rouge. La petite espece d'ortie puante, *galeopsis palustris*, *angusti-folio*, *fœtida*, vient sur le bord des ruisseaux: sa racine

est inégale & bosselée, & ses fleurs purpurines sont en gueules, ayant les levres panachées : on estime ses feuilles très-spécifiques pour l'enrouement & contre les fievres tierces : elle est encore efficace, appliquée sur les plaies ; c'est elle dont il est parlé dans quelques Auteurs sous le nom de *panax coloni*, c'est-à-dire, *panacée du Laboureur :* à l'égard de l'ortie morte à fleurs jaunes, d'une seule piece & en gueule, *lamium flore luteo & folio oblongo*, cette plante est rarement d'usage ; on s'en sert quelquefois à la place de l'*ortie morte & blanche.* Il y a plusieurs autres especes de *galeopsis* & de *lamium* dont nous ne ferons pas mention ici. Au reste les *galeopsis* n'ont rien de commun avec les orties, dit M. *Deleuze*, que la dénomination que quelques Auteurs leur ont donnée dans l'enfance de la Botanique.

ORTIE ERRANTE. *Voyez à l'article* ORTIE DE MER.

ORTIE DE MER ou ORTIE MARINE, ou POISSON-FLEUR ; *urtica marina.* On donne assez improprement ce nom à certains corps marins dont on distingue deux especes ; savoir les *orties marines fixes* & les *orties marines errantes.*

Les premieres sont appellées *fixes*, de la lenteur de leur mouvement progressif : on diroit qu'elles sont immobiles ; à peine au bout d'une heure ont-elles avancé de l'espace d'un pouce : l'on en trouve beaucoup sur les côtes du Poitou & du pays d'Aunis, où on les appelle *culs de chevaux ;* on les nomme *culs d'ânes* sur les côtes de Normandie. M. *de Réaumur* dit dans un *Mémoire de l'Académie des Sciences, année 1710, page 466*, que ces noms leur conviennent beaucoup mieux que celui qui leur est commun avec une plante terrestre, puisqu'ils retracent une image de la figure que ces corps marins font paroître dans un grand nombre de circonstances. Cet Académicien dit que ces orties ne causent point de démangeaisons cuisantes à ceux qui les touchent, comme on l'a prétendu ; que ces corps marins sont de véritables animaux bien organisés, susceptibles de sentiment quand on les touche, qui attrapent des poissons & des coquillages pour s'en nourrir. Ils ouvrent la bouche plus ou moins grande suivant le volume de la proie qu'ils avalent, rejetent ensuite les os ou la coquille par la même ouverture. Lorsque la bouche est ouverte, on voit toutes les cornes de l'ortie de mer qui ressemblent en cet état à une fleur épanouie, ce qui l'a fait nommer *poisson-fleur.*

Quoique ces orties prennent successivement quantité de figures diffé-

rentes, on peut cependant dire qu'en général elles ont extérieurement la figure d'un cone tronqué ; leur base est très-fortement appliquée sur les pierres, auxquelles on les trouve toujours adhérentes : il y en a de verdâtres, de blanchâtres & de couleur de rose. Nous en avons trouvé de brunes & de bleuâtres sur les parages de l'Isle de Rhé, & sur la côte de Plugastel au-delà de Brest. M. *de Romé de l'Isle* m'a assuré en avoir vu de noires à l'Isle de Sainte-Hélene. Dans quelques orties ces couleurs paroissent par-tout sur la surface ; dans d'autres elles sont mêlées par raies ou par taches distribuées d'une maniere très-agréable : on en trouve aussi dans les fentes des rochers qui bordent la mer ; elles ressemblent à une grande chevelure & paroissent vivipares.

2°. Les Orties errantes. Celles-ci n'ont de commun que le nom avec les précédentes : on les appelle *orties détachées* ou *orties errantes*, &c. Mais M. *de Réaumur* dit que s'il vouloit joindre un nouveau nom aux anciens qu'elles ont, il les appelleroit *gelée de mer*; nom qui effectivement caractérise si bien la substance dont elles sont formées, qu'il vaut seul une petite description pour aider à les reconnoître. Leur chair, leur ensemble, a la consistance & la couleur d'une vraie gelée. Dans l'eau les *gelées marines* remuent avec assez de vîtesse, elles s'y soutiennent par un mouvement de contraction & de dilatation ; mais jetées à sec sur la greve, elles paroissent sans aucune action.

Sur les bords de la Méditerranée, les gelées de mer se nomment *capello di mare* (*chapeau de mer*). *Rondelet* dit que c'est une masse spongieuse, ronde, creuse & percée au milieu, ayant tout autour un petit cordon rouge ; par cet endroit elle ressemble à un chapeau ; l'autre partie ressemble aux pieds des poulpes : elle en a, dit-il, huit, gros & carrés dans leur commencement, & qui finissent en pointe ; on en trouve aussi qui n'en ont que quatre. Nous en avons vu beaucoup en été dans les parages de Cette en Languedoc, & aux isles d'Hyere ; leur corps est gélatineux, couleur de rose, très-brillant, un peu transparent ; on les voit souvent flotter comme au gré des eaux, & il nous a paru que si on les manie long-tems, elles se dilatent, se contractent, & causent une petite démangeaison aux mains ; il semble même que la chaleur de la main les dissout presqu'entiérement, & si l'on porte aussi-tôt les mains sur les yeux, la sensation de chaleur & notamment de démangeaison est infiniment plus vive. Il paroît que M. *Linneus* regarde la gelée de mer, comme une espece de *méduse*. Voyez ce mot.

Tous ces individus ont la propriété de faire rentrer dans leur intérieur le rhomb ou rose de pattes dont elles sont fournies. Les orties de mer sont des zoophytes, de la classe des mollusques.

ORTOLAN, *hortulanus aut ortolanus*, est un oiseau de passage, du genre du bruant, très-connu par l'excellence de sa chair : on en distingue de plusieurs especes, qui ne varient que par les couleurs. L'ortolan des roseaux a les plumes de la poitrine & du dessus de la tête, noirâtres. Le véritable ortolan des Naturalistes, *miliaris pinguescens*, est un peu plus grand que l'alouette, il en a aussi la couleur : il a une grosseur notable sur le bec : il se nourrit principalement de millet : c'est un oiseau très-gras : sa chair rôtie est tendre, délicate, succulente, & d'un goût si exquis, que les Grands le recherchent beaucoup pour leurs tables. En Suede, on les fait payer aux Etrangers un ducat la piece, quoique ce ne soit pas toujours le véritable ortolan. C'est une nourriture restaurante, fortifiante : sa graisse est émolliente, résolutive & adoucissante. Cet oiseau est si tendre, que la courte application d'une chaleur légere suffit pour le cuire parfaitement. On pourroit facilement l'enfermer dans des coques d'œufs de poule bien réunies, le cuire dans l'eau ou sous la cendre, & répéter à peu de frais une des magnificences de Trimalcion qui est un jeu de festin assez plaisant.

L'ortolan se rencontre dans les pays chauds, depuis le quinze d'Avril jusqu'à la fin d'Août ; on en voit vers Saint-Jean de Bonne-Font une si grande quantité, que les Oiseleurs y viennent de vingt lieues à la ronde pour en prendre. On en trouve encore communément sur les térébinthes à Smyrne ; son cri est *zi-zi*. Les *ortolans* du Cap de Bonne-Espérance & de la Louisiane, ont de belles couleurs aurores. Il y a aussi l'ortolan jaune ; l'ortolan tout blanc ; l'ortolan noir ; l'ortolan des roseaux : celui de la Caroline, celui de neige : l'ortolan à collier, &c.

ORVALE ou TOUTE-BONNE, ou SCLARÉE, *horminum sclarea dictum*, est une plante que l'on cultive dans les jardins & dans les vergers (il y a aussi la *toute-bonne des prés*). L'orvale est la principale espece du genre des *sclarées* de M. *de Tournefort*, & celle qu'il désigne sous le nom de *sclarea pratensis*, *flore cæruleo*. Sa racine est simple, ligneuse & fibrée, brunâtre, d'un goût qui n'est pas désagréable, & qui échauffe les palais & la gorge : elle pousse une tige à la hauteur d'environ deux pieds, de la grosseur du petit doigt, carrée, velue, noueuse, rameuse & remplie de moëlle : ses feuilles sont opposées

deux

deux à deux, & portées ſur de longues queues ; elles ſont ridées, gluantes, oblongues, larges en leur baſe, & terminées en pointe, légérement crenelées, velues, & d'une odeur déſagréable, mais citronnée, d'une ſaveur amere & aromatique : au ſommet de chaque tige, ſont deux feuilles oppoſées, petites, creuſes, ſans queue, & d'une couleur purpurine : ſes fleurs ſont diſpoſées en longs épis, comme par anneaux, d'une ſeule piece, en gueule, bleuâtres, dont la levre ſupérieure eſt alongée en forme de faucille : à chaque fleur ſuccedent quatre groſſes graines arrondies, convexes d'un côté, anguleuſes de l'autre, de couleur rouſsâtre.

Toute cette plante a une odeur forte & puante, & une ſaveur amere ; elle eſt toute d'uſage. L'orvale eſt connue, ſur-tout des Cabaretiers Allemands, dit *Ettmuller*, pour falſifier leurs vins ; car ils ont coutume de changer le vin du Rhin en un vin muſcat, par l'infuſion des fleurs d'orvale & de ſureau. *Tragus* aſſure qu'un tel vin eſt d'un grand ſecours pour les femmes qui ſont froides, ſtériles, & pour guérir les fleurs blanches : il faut cependant en faire un uſage modéré, car il porte à la tête, & y cauſe, dit *Lobel*, des peſanteurs. On prétend que la graine d'orvale introduite dans l'œil, en fait ſortir les corps étrangers.

L'orvale eſt beaucoup en uſage dans les pays du Nord pour faire de la bierre ; car quand le houblon eſt rare, ou qu'on veut rendre la bierre plus forte, on en met dans les chaudieres bouillantes, & l'on fait alors une liqueur qui enivre, même priſe en petite quantité ; ſouvent elle cauſe une gaieté qui tient de la folie. *Hoffman* met l'orvale parmi les remedes ſpaſmodiques. *Ray* rapporte que les Anglois font des gâteaux avec des feuilles d'orvale, des œufs, de la crême & un peu de farine, & que l'on frit dans la poîle : ces gâteaux ſont agréables, on les ſert au deſſert pour exciter à l'amour.

L'ORVALE DES PRÉS eſt aſſez commune par-tout, & ſe diſtingue principalement par la diſpoſition de ſes fleurs, rangées en anneaux ſur des branches dégarnies des feuilles, dit M. *Deleuze*, chaque anneau formé ſeulement de ſix fleurs, & accompagné de deux ſtipules en cœur fort petites. Les fleurs ſont bleues, leur levre ſupérieure eſt grande, en faucille & un peu gluante.

ORVET ou ORVERT, *cæcilia*, eſt le ſerpent ovipare, décrit dans beaucoup d'Auteurs ſous le nom d'*anvoye* ou d'*aveugle* ; il eſt très-connu en Allemagne & au Cap de Bonne-Eſpérance : on le trouve le plus

ſouvent dans les fentes des rochers & aux environs : on le tue ſans beaucoup de peine : on le prendroit au premier aſpect pour une anguille. Sa longueur ordinaire eſt d'un pied : il eſt de forme cylindrique : ſa peau paroît fort unie tout le long du corps : il a la levre ſupérieure très-élevée & obtuſe : ſes yeux, quoique brillans, ſont ſi petits, que quelques-uns ont avancé qu'il n'en avoit pas : il eſt partagé de taches noirâtres, blanches & purpurines ; ſes dents ſont ſi menues, qu'à peine paroiſſent-elles : ſa langue eſt fourchue, il rampe d'une grande vîteſſe : on prétend que ſa morſure eſt très-dangereuſe, mais elle ne l'eſt pas plus que celle de la couleuvre ordinaire ; ſa queue eſt obtuſe & ſi courte, qu'à peine la diſtingue-t-on ; l'ouverture de l'anus eſt placée à l'extrémité du corps. Les Auteurs citent l'anvoye de Surinam, de la Négritie, de l'Amérique, de la Guinée & du Ceylan. *Voyez* SEBA.

ORUBU. *Voyez* VAUTOUR DU BRÉSIL.

OS, *os*, eſt cette ſubſtance endurcie, qui ſert à ſoutenir toutes les autres parties du corps dans les animaux ; c'eſt un compoſé de fibres blanches très-dures, très-ſolides, très-ſeches & caſſantes, entrelacées les unes dans les autres, incapables de flexibilité, & ſervant de baſe, de ſoutien, d'appui, d'attache, de paſſage, de rempart, de borne & de défenſe à toutes les parties qui les environnent. En un mot les os ſont le ſupport de toute la machine animale.

La charpente de l'os ou l'oſſature, appellée *fulchrum*, n'a pas de ſolidité par elle-même ; elle eſt cartilagineuſe, poreuſe, on diroit d'un réſeau, dont les mailles & tous les intervalles ſont remplis d'une matiere compacte, calcaire. Néanmoins la légéreté ſe trouve dans la conſtruction des os, réunie à la force : leur ſtructure réticulaire eſt des plus admirables, elle donne paſſage à une multitude de petits vaiſſeaux qui y portent la vie & la nourriture ; un réſeau ſoutient la moëlle & l'empêche de s'affaiſſer. Par-tout on reconnoît la main habile du Créateur. Mais entrons en matiere. Si l'on prend l'os de la jambe ou du bras d'un enfant venant au monde, qu'on le dépouille bien de ſes chairs, l'on pourra alors le couper par tranches auſſi facilement que les cornichons du cerf, qui s'endurciſſent auſſi par la ſuite. Ces os, tendres comme ces cornichons, ſont flexibles ; ils ſe conſument entiérement dans le feu : ils ne ſont point d'effervescence avec les acides ; mais dès que des ſucs chargés de parties calcaires, ont commencé à ſe dépoſer dans les pores de ces os, alors ils prennent de la conſiſtance, de la ſolidité & de la dureté.

Si l'on expofe ces os à l'action du feu, la partie cartilagineufe brûle, en exhalant une forte odeur de plumes brûlées. Que refte-il ? une terre blanche, calcaire, foluble dans les acides. Si l'on fe contente d'enlever feulement par l'uftion, le gluten animal, qui mafque les furfaces de cette terre, l'acide y aura également prife, & la détruira ; on peut auffi détruire cette terre fans le fecours de la calcination, mais par une macération acidulée ; de forte que l'os qui étoit dur peut enfuite redevenir mou, être replié & chiffonné comme un linge. Par cette théorie de la nature des os des animaux, qui a un rapport affez immédiat avec les madrépores & les coquilles, & la maniere de les ramollir par le moyen d'une liqueur nitreufe, affoiblie par l'eau commune (opération qui eft due à M. *Hériffant* de l'Académie des Sciences) ; par cette théorie, dis-je, l'on peut concevoir l'offification & même le ramolliffement des os, tel qu'on l'a obfervé en la perfonne de la femme Supiot, il y a quelques années à Paris. On prétend que la fuite d'un lait répandu, dont l'acide s'étoit développé, en fut la caufe. Nous nous étendrons ci-après davantage fur cet objet, d'après les remarques de M. *Hériffant.*

Nous difons que les os font quelquefois fujets à une forte de ramolliffement général. Dans cette maladie, que les Anatomiftes nomment *carnification* ou *ofteofarcofe*, la fubftance des os eft entiérement changée, elle perd fa dureté ; fes fibres ne paroiffent plus fibres offeufes ; les os ont une confiftance de chair, & l'on diroit qu'ils font en effet devenus chair : voyez *Mémoires de l'Académie des Sciences 1722, pag. 229*, plufieurs obfervations de MM. *Petit* & *Morand*, qui conftatent la certitude de cette maladie. En confultant les ouvrages des Anciens on y trouve auffi plufieurs obfervations de ce genre. *Ifmaël Albufeda* parle (en 1570) d'un homme fans os, & *Olhuzy* ajoute qu'on le portoit fur une claie de branches de palmier ; il eft encore queftion d'un ramolliffement des os, par *Abbon*, Moine qui vivoit dans le neuvieme fiecle : d'un autre par *Houlier*, Médecin de Paris ; on a vu à Sedan, en 1672 le nommé *Pierre Siga* âgé de trente-trois ans, dont les os de tout le corps devinrent mous comme de la cire, de forte que dans trois ans de temps fon corps fe trouva réduit à la grandeur de celui d'un enfant de trois ans, & il mourut en cet état. On trouve encore des citations d'autres faits femblables dans la Bibliotheque raifonnée, &c. &c.

M. *de Haller* a donné auffi deux Mémoires fur la formation des os ;

fondés fur des expériences. On y voit avec plaifir la ftructure organique de ces corps, qui commencent par être une colle, qui deviennent cartilage, & qui finiffent par être un os.

De la glu au cartilage, dit M. *de Haller*, le paffage eft prompt & facile : il paroît qu'il ne faut qu'un degré de folidité de plus ; mais du cartilage à l'os, la marche eft plus longue & plus obfcure ; il faut former des fibres, des lames, des alvéoles, des vaiffeaux, de la moëlle, & douer le cartilage de toutes ces parties qu'il n'avoit pas. Il n'y a guere, felon cet Auteur, que les arteres capables d'effectuer dans le cartilage les changemens qui le transforment en os. La nature offeufe fe déclare par l'opacité, par les fibres longitudinales, & par la couleur jaune qui s'introduit dans le cartilage : le noyau offeux eft une nouvelle preuve de l'influence des arteres fur l offification ; ces arteres naiffent du milieu de l'os & du tronc nourricier. Si tous les cartilages ne deviennent pas offeux, il faut l'attribuer à la petiteffe de leurs vaiffeaux, toujours trop fins pour admettre les particules du fuc offeux. On a obfervé que les têtes des os deftinées à éprouver des frottemens dès l'inftant de la naiffance, font les premieres offifiées, & même les plus dures. Il fuffit d'examiner les extrémités de la mâchoire inférieure & des fauffes côtes. On peut encore confulter fur l'offification les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1730.

Nous ajoutons ici que des fractures dans les articles, des luxations ou autres caufes peuvent donner lieu à l'épanchement du fuc offeux, néceffaire pour la formation du cal, ou à la fynovie, matiere qui lubrefie les jointures des os, entretient leur foupleffe. Alors l'anchylofe fe forme des os qui devroient être mobiles, ils s'articulent, fe foudent, & ne font plus qu'une piece continue. Toutes les parties offeufes dans leurs jointures & leurs articulations y font fujettes : combien d'exemples en ce genre ne voit-on pas dans les divers morceaux d'Oftéologie confervés dans les Cabinets ! On voit quelquefois dans certains fujets, par des vices particuliers, des parties molles s'offifier, tels que le foie, le pancréas, même des vaiffeaux, des veines & des arteres.

La Nature, fi fage & fi réglée dans fa marche, eft quelquefois troublée par diverfes caufes au moment de fon développement ; de-là naiffent les différentes difformités dans la charpente offeufe. Les enfans noués ou rachitiques le deviennent ordinairement depuis l'âge de neuf mois jufqu'à deux ans. Les extrémités des os groffiffent aux articulations des bras & des jambes, leur démarche devient chancelante. Fatigués, ils fe

plaifent dans l'inaction ; du refte ils ont très-bon appétit, leurs fens font très-bien difpofés, ils font même plus gais, ont l'efprit plus vif que leurs camarades de même âge. On prétend que cette maladie ne s'eft fait connoître dans l'Europe Septentrionale que depuis deux cents ans. Son époque avec celle de la maladie vénérienne, pourroit, dit-on, faire foupçonner qu'elle en a été un des principes.

Voici des détails intéreffans fur les os & fur les coquilles, & autres corps qui y ont le plus de rapport. Dans le volume des *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences de l'an. 1758*, on trouve un Mémoire fur l'*Offification* par M. *Hériffant*, Médecin de la Faculté de Paris, &c. Cet Auteur y fait d'abord une queftion : il demande qu'eft-ce qui conftitue la dureté des os, enfuite il démontre par quantité d'expériences très-curieufes, que la transformation des membranes & des cartilages en des parties offeufes, n'eft point du tout l'effet d'une offification parfaite, telle qu'on l'a cru jufqu'au moment de fes découvertes ; mais qu'elle eft réellement l'effet d'une efpece d'incruftation animale formée par le moyen d'une matiere terreufe qui enduit de toutes parts les fibres & fibrilles du réfeau qui conftitue le *parenchyme* cartilagineux de la partie qui s'offifie.

Après cela M. *Hériffant* donne les moyens de faire reparoître fous leur premiere forme les cartilages ou les membranes qui fe font offifiés, en les dépouillant entiérement de la matiere terreufe dont chaque fibrille eft encroûtée en dedans & en dehors. Il fuit des découvertes de cet Académicien, que les os font des organes dans la compofition defquels il entre deux fubftances principales : l'une, qui fert de bafe à l'autre, eft une efpece de *parenchyme* cartilagineux qui ne s'offifie jamais ; la feconde fubftance eft purement terreufe : c'eft elle qui donne la folidité & la dureté aux parties offeufes. Le procédé dont notre Auteur s'eft fervi pour dépouiller la fubftance animale des os de fa matiere terreufe, confifte à laiffer tremper des os plus ou moins de temps dans une liqueur compofée d'une partie de bon efprit de nitre & de trois parties d'eau commune ; alors les os perdent, au profit de la liqueur, prefque la moitié de leur poids. M. *Hériffant* ayant fait évaporer cette liqueur jufqu'à pellicule, il en a retiré des criftaux jaunâtres, affez femblables à un fel neutre vitriolique à bafe terreufe. Il fit enfuite calciner dans un creufet toute cette maffe faline, laquelle devint alors très-blanche & analogue en tous points à une vraie terre abforbante : elle pefoit, à

quelques grains près, lemême poids que celui que les os d'épreuve avoient perdu après la diſſolution entiere de la matiere terreuſe.

La ſubſtance animale & cartilagineuſe, dépouillée ainſi de toute ſa terre & préſentée à la flamme d'une bougie, brûla auſſi-tôt comme un morceau de cuir ou de veſſie deſſéchée : il n'en reſta qu'un charbon noir, ſpongieux, luiſant, léger & friable.

M. *Hériſſant* a fait paſſer tous les os du corps humain par les mêmes épreuves que les précédentes, & il n'a trouvé que l'émail des dents qui ait apporté une exception à cette conformation, en ſe diſſolvant totalement dans ſa liqueur acide, ſans y laiſſer aucun veſtige de ſubſtance animale. Cette conformation de l'émail des dents eſt encore expliquée par le même Auteur dans un Mémoire de l'Académie, année 1754.

M. *Hériſſant* a prouvé depuis cette époque, que les *madrépores*, les *coraux* & les diverſes productions de *polypiers* à conſiſtance de pierre ſont, ainſi que les os, formés par incruſtation. Les os de poiſſons & les cartilages en général ne different des os des autres animaux, que parce qu'ils ne ſe trouvent incruſtés que d'une très-petite quantité de matiere terreuſe.

Dans le même volume de l'Académie, M. *Hériſſant* rapporte un autre Mémoire intitulé, *Eclairciſſemens ſur les maladies des os.* Cet Auteur démontre, par une longue ſuite d'expériences, que toutes les maladies des parties oſſeuſes (ſi l'on en excepte les luxations) commencent par un ramolliſſement plus ou moins ſenſible, qui ſe manifeſte dans une ou dans pluſieurs portions de ces organes : d'où il réſulte néceſſairement une décompoſition plus ou moins complette de l'os malade. En ſorte que ces parties ſont obligées de ſe recompoſer de nouveau pour ſe rétablir. L'Académicien établit deux ſortes de décompoſitions ; ſavoir une *inſenſible*, & l'autre *ſenſible*. La premiere conſiſte en la déperdition plus ou moins grande de la matiere terreuſe des os, que les ſucs viciés rongent & détruiſent peu-à-peu. La décompoſition ſenſible eſt toujours la derniere, & a lieu lorſque les os perdent leur forme naturelle, leur volume ou leur conſiſtance. La décompoſition des os, dit M. *Hériſſant*, conſiſte en ce que les ſucs viciés dépouillent la partie terreuſe de la ſubſtance cartilagineuſe, en ſorte que les os acquierent par-là un degré de molleſſe toujours relative à la déperdition de cette terre calcaire. La décompoſition des os a lieu dans les exoſtoſes, dans les anchyloſes, dans la carie, dans le cal des os, dans l'exfoliation, &c.

& la matiere terreuſe ſe porte alors du côté des urines; c'eſt ce que M. *Hériſſant* a démontré très-évidemment, tant dans le cas de vérole, de ſcorbut & d'humeurs froides, que dans celui où l'on eſt attaqué d'une goutte avec exoſtoſes ou des nodoſités.

M. *Ravoton*, Chirurgien Major de l'Hôpital royal & militaire de Landau, &c. a fait pluſieurs remarques ſur l'exfoliation des os, qui eſt proprement l'ouvrage de la Nature. La Nature, dit-il, emploie plus ou moins de temps dans cette opération. L'action de l'air agiſſant ſur la ſurface d'un os mis à découvert, ne peut être regardé tout au plus que comme cauſe ſeconde. Les os ne s'exfolient que parce que le périoſte qui les couvroit, & qui leur apportoit par des milliers de petits tuyaux un ſuc propre à les nourrir, n'exiſte plus; d'où il ſuit que la portion d'os qui en étoit pénétrée, doit ſe deſſécher & perdre inſenſiblement ſon principe de vie. L'air ſeconde cette exfoliation dans une plaie expoſée ſouvent à nud. Plus les hommes ſont jeunes, vigoureux & bien conſtitués, & plus l'exfoliation des os eſt prompte & active; ſi au contraire les hommes ſont vieux, foibles & languiſſans, l'exfoliation ſera longue & tardive: cette différence ne provient que de l'abondance & du degré de bonté des ſucs qui s'épanchent au temps que la circulation eſt ceſſée dans la portion d'os qui doit ſe ſéparer. M. *Ravoton* dit que l'exfoliation de ceux chez leſquels le ſang ſe trouve imprégné d'un vice vénérien, chancreux, écrouelleux ou ſcorbutique, éprouve des longueurs & des difficultés infinies; elle ſe fait le plus ſouvent par parcelles où il ſe développe un principe de carie, qu'on ne détruit que bien difficilement, & après avoir mis en uſage les moyens les plus propres à combattre le vice dominant. On ſait que les exfoliations ſuperficielles du crâne & celle des grands os de la jambe ſe font en quarante ou cinquante jours; mais ſi l'agent qui a mis les os à découvert, les a contuſionnés profondément, la portion qui ſe ſéparera ſera épaiſſe, & ſe fera attendre près de trois mois.

M. *Hériſſant*, dans un autre Mémoire lu à la Rentrée publique, année 1766, a voulu éclaircir la formation des moules, des pétoncles, des huîtres, &c. Il démontre auſſi qu'il y a une grande analogie dans la formation & la nature des os, & dans celles des coquilles. Cet Académicien ayant prouvé de reſte l'exiſtence d'une ſubſtance animale & d'une ſubſtance terreuſe dans la compoſition des coquilles, a cherché à connoître ſi l'organiſation de cette matiere animale étoit la même

dans toutes les coquilles, ou bien si elle n'offroit point quelques différences dignes de notre attention.

Pour s'en instruire d'une maniere non équivoque, il a fait passer une quantité prodigieuse de coquilles par des épreuves semblables à celles où il avoit déja fait passer tout le squelette humain, & il a découvert que cette substance n'est qu'un tissu de fibres à réseau engendrées d'une liqueur analogue à celle qui nous donne la soie. La disposition & l'arrangement de ces fibres donnent lieu à deux sortes d'organisations des coquilles, dont l'une est *simple*, & l'autre *composée* : la *simple* est celle où ces fibres forment simplement des membranes ; la *composée* est celle où non-seulement ces fibres forment des membranes, mais encore où ces membranes se trouvent hérissées d'une quantité prodigieuse de petits poils soyeux ramassés en maniere d'aigrettes.

Ensuite M. *Hérissant* fait voir que les couleurs des coquilles dépendent principalement des particules colorantes des liqueurs variées qui circulent dans la substance animale ; lesquelles particules teignent les molécules de la substance terreuse qui seules se chargent des particules colorantes.

Cet Académicien fait voir encore que les coquilles croissent par développement, & que leur dureté dépend de l'interposition de la substance terreuse qui en pénetre les fibres & les incruste à mesure qu'elles prennent leur forme.

Enfin, cet Auteur finit en disant que les pores, les madrépores, millepores, les coraux, &c. sont, 1°. des especes singulieres de grouppes formés par une quantité prodigieuse de petits tubes dont chacun est à l'individu qu'il renferme ce qu'une coquille est par rapport à l'animal qui y est renfermé, & que ces tubes sont composés, comme les coquilles, d'une substance animale & d'une substance terreuse. 2°. Que ces belles machines animales, aussi bien que les *glands de mer*, les *tuyaux vermiculaires*, les *perles fines*, les *coquilles d'œufs*, l'*os de seche*, les *crustacées*, les *belemnites*, les *piquans d'oursins fossiles*, les *glossopetres*, &c. sont autant d'incrustations qui donnent, par l'analyse chimique, les mêmes principes que les coquilles. 3°. Enfin que l'organisation de la substance animale de toutes ces productions est des plus dignes de notre attention, comme on sera à portée d'en juger par les dessins & gravures qui sont placés à la fin de ce Mémoire.

Quelle variété ne trouve-t-on pas dans les os des animaux ? Les dents qu'on

qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme des especes d'os, en fourniſſent un exemple ; il nous ſuffira de citer celles du cachalot, de l'éléphant, du narwhal, de la lamie, du lion, de la dorade, de la vache marine, du crocodile, du marſouin, & celles de l'homme, qui ſont de tous les os humains les plus durs & les plus compactes. *Voyez l'article* DENTS.

Peut-être que ſi les cornes du bœuf, du bouc, &c. euſſent été remplies par la nature des ſucs calcaires, elles auroient acquis la dureté de celles du cerf, de l'élan, du chevreuil, qui ſont des eſpeces d'os. Ne pourroit-on pas en dire autant des ongles des oiſeaux & des quadrupedes ?

Dans la tête de la ſeche, de la carpe, de l'aloſe, du merlan, dans le cœur du cerf, & dans une infinité d'autres animaux, l'on trouve une ſinguliere variété d'os : il y a quelques poiſſons, tels que l'orphie, dont les os verdiſſent par la cuiſſon : les os des cruſtacés, animaux que l'on ne peut guere s'empêcher de regarder comme couverts d'une eſpece d'os, deviennent rouges par une ſemblable cuiſſon : les os des quadrupedes & des volailles, même l'ivoire, ſe ramolliſſent & deviennent friables en les faiſant bouillir dans un vaſe fermé, qui contient une certaine quantité d'eau.

De quelle utilité ne ſont pas les os dans les beſoins de la vie ? Sans parler de ceux qui ſont, dit-on, utiles en médecine, tels que ceux du talon & du cœur du cerf, les cornes de cerf, les dents de brochet, la coquille d'huître, celle de l'œuf, l'os de la ſeche, celui du crâne humain, & quantité d'autres que l'on regarde comme aſtringens, anti-épileptiques, alexipharmaques, &c. les os ſont employés par les Tabletiers pour faire des touches d'épinettes, des ſpatules, des peignes, des jetons, & quantité d'autres ouvrages moins chers que ceux faits avec l'ivoire ; les dents du cheval de riviere ſervent à faire des dents artificielles, elles en ont la dureté. L'os de ſeche, connu ſous le nom de *biſcuits de mer*, ſert aux Oiſeliers pour amuſer les ſerins, & à quelques Fondeurs qui en mettent dans la compoſition de certains moules où ils coulent des métaux : les os de mouton calcinés donnent une poudre dont les Diamantaires ſe ſervent pour dégraiſſer leurs pierreries : enfin, l'os du bœuf qui ne ſembloit être qu'une matiere de rebut, & ſeulement propre aux Cordonniers pour polir la ſemelle de leurs ſouliers, vient d'être employé avec ſuccès comme un moyen de ſubſiſtance pour les

pauvres, & même pour les riches dans un temps de disette. C'est en employant ces os cruds ou cuits que la Société Littéraire de Clermont-Ferrand a, sinon appris, au moins rectifié l'art utile d'en faire des bouillons gras, très-bons, très-nourrissans, de la gelée, & de les réduire en tablettes pour l'utilité du Voyageur, du Soldat, du Marin, &c. Consultez son *Mémoire sur l'usage économique du Digesteur de* Papin, *année 1761.*

Les tablettes de bouillon osseux, peuvent aussi servir de coulis de viande, elles ne reviennent pas à un sou chaque : cependant une tablette est la dose d'un excellent bouillon, ou d'un potage très-sain pour une personne.

On ne doit pas inférer de cet avantage connu que les os soient farineux, & que lorsqu'ils ont été épuisés par un long séjour dans une terre humide, ils contiennent encore quelque matiere alimenteuse : il n'en est rien; & l'idée de réduire en poudre les os d'humains & de les convertir en aliment à titre de corps *farineux*, qui fut conçue en effet & exécutée pendant le siege de Paris, au temps de la Ligue, ne peut être tombée que dans une tête essentiellement ignorante & bouleversée par la faim & par le désespoir.

Dans les animaux les os composent presque tout le volume apparent; réunis ensemble, ils portent le nom de *squelette*, lequel est l'image de la conformation de l'animal auquel il a appartenu. Prenons pour exemple celui de l'homme : quel spectacle merveilleux présente à un œil philosophique cette charpente animale ! nous l'avons déjà dit, quelle légéreté & quelle force dans ces os ! quel appareil ! quelle variété admirable dans les formes, dans leurs diverses manieres de se joindre, de se mouvoir, tous appropriés d'une maniere singuliere à leurs usages : mouvement de coulisse, de charniere, de genou, de pivot; on observe des cavités, des fosses, des sinus, des rainures, des échancrures, des trous destinés à recevoir, à loger diverses pieces de la machine, à donner passage aux veines, arteres, nerfs, vaisseaux qui portent la nourriture, le mouvement & la vie à toutes les parties du corps animé.... La plupart des brutes ont, pour ainsi dire, une charpente semblable au squelette de l'homme : ceci étant, on les pourra reconnoître & comparer dans l'histoire des os du corps humain que nous allons donner.

Description du squelette de l'homme.

On sait que le squelette est l'assemblage de tous les os du corps

humain : on le divise en *tête*, en *tronc* & en *extrémités :* la tête comprend le crâne & la face.

Le *crâne* est une boîte osseuse, arrondie, un peu ovale ou sphéroïde, formée de l'assemblage de huit os, qui sont le *coronal* ou frontal, l'*occipital*, les deux *pariétaux*, les deux *temporaux*, le *sphénoïde* & l'*ethmoïde.* On regarde communément les six premiers comme les os propres du crâne, & les deux derniers, communs au crâne & à la face. Ces os sont plus durs à la surface, que dans le milieu de l'épaisseur : c'est ce qui les fait distinguer en deux tables, l'externe & l'interne, & en partie moyenne appellée *diploé*, qui est d'une substance spongieuse.

La *face* est formée de l'assemblage de plusieurs pieces qu'on renferme sous deux principales, appellées *mâchoires*, dont l'une est supérieure & l'autre inférieure. La mâchoire supérieure est immobile, & composée de treize os, savoir de deux os *maxillaires*, qui sont les plus grands, & sont proprement la mâchoire supérieure ; de deux os *propres du nez*, de deux *os de la pomette*, des deux *os unguis*, des deux *lames inférieures du nez*, des deux *os du palais* & du *vomer*, à quoi il faut ajouter seize *dents :* savoir, quatre incisives, deux canines ou œilleres & dix molaires. La mâchoire inférieure est faite d'un seul os, qui contient aussi seize dents, quatre incisives, deux canines & dix molaires. *Voyez* l'article DENTS.

Le *tronc* peut être divisé en trois parties, une commune appellée l'*épine*, & deux propres qui sont le *thorax* ou la *poitrine* & le *bassin.*

L'*épine du dos* est une colonne osseuse très-forte composée de vingt-quatre *vertebres*, distinguées en *cervicales*, en *dorsales* & en *lombaires*, & de l'*os sacrum* à l'extrémité duquel se trouve joint un autre os appellé *coccix.*

Le *thorax* ou la poitrine est formé 1°. par vingt-quatre *côtes*, douze de chaque côté, dont on appelle les sept supérieures *vraies*, & les cinq inférieures *fausses ;* 2°. par le *sternum* qui est ordinairement composé de deux pieces ; 3°. & par les vertebres dorsales.

Le *bassin* ainsi nommé de sa forme & de son usage est fait de deux grands os, dits *innominés*, ou les os des hanches, qui se joignent ensemble par devant, & sont attachés par derriere à l'*os sacrum* qui acheve de former le bassin.

Les *extrémités* du squelette sont au nombre de quatre ; deux supérieures & deux inférieures.

Chaque extrémité ſupérieure eſt diviſée en *épaule*, en *bras*, & *avant-bras* & en *main.* L'épaule eſt faite de deux pieces, une antérieure appellée *clavicule*, & une poſtérieure dite *omoplate.* Le bras n'eſt fait que d'un ſeul os nommé *humerus.* L'avant-bras en comprend deux, l'un eſt appellé l'*os du coude*, & l'autre, *rayon ;* la main eſt diſtinguée en trois parties; ſavoir, en *carpe* ou poignet qui eſt compoſé de huit os, en *métacarpe* qui eſt fait de quatre, & en *doigts* qui ſont au nombre de cinq, chacun deſquels eſt formé de trois pieces appellées *phalanges.*

Chaque extrémité inférieure eſt partagée en *cuiſſe*, en *jambe* & en *pied;* la cuiſſe n'eſt faite que d'un os, appellé *femur;* la jambe eſt compoſée de deux grands os, nommés *tibia* & *peroné*, & d'un petit appellé la *rotule.* Le pied eſt diviſé en trois parties, comme la main : ſavoir, en *tarſe*, en *métatarſe*, & en *doigts ;* le tarſe eſt fait de ſept os, ſavoir de l'*aſtragal*, du *calcaneum* ou os du talon, de l'os *naviculaire* ou ſcaphoïde, du *cuboïde* & des trois *cunéiformes.* Le métatarſe eſt fait de cinq pieces, & les doigts ou *orteils* ſont au nombre de cinq, dont le plus gros eſt fait de deux os, & chacun des autres de trois appellés *phalanges.* Il ſe trouve encore pluſieurs petits os que l'on ne conſerve pas ordinairement dans le ſquelette ; tels ſont les *oſſelets de l'oreille*, l'os *hyoïde*, & ceux qu'on nomme *ſeſamoïdes.*

On peut aiſément ſupputer le nombre de tous les os qui compoſent pour l'ordinaire le ſquelette d'un adulte humain, ſelon le dénombrement que nous venons de faire ; ſavoir, cinquante-quatre à la tête, cinquante - quatre au tronc, en prenant le *coccix* pour une piece & le *ſternum* pour deux, & cent vingt-quatre aux extrémités ; d'où réſulte le nombre de deux cents trente-deux, auxquels, ſi l'on ajoute les huit *oſſelets des oreilles*, dont il eſt parlé à l'article des *ſens*, au mot HOMME, & les trois principales pieces de l'*os hyoïde*, on trouvera que le total monte à deux cents quarante-trois os, ſans y comprendre les os *ſeſamoïdes.*

Comme le tiſſu des os eſt ſpongieux, & que leurs cavités ſont remplies de liqueurs & de moëlle, pour parvenir à former de beaux recueils d'oſtéologie, & à conſerver leurs os avec leur blancheur, on a recours à quelques procédés. On fait bouillir les os à pluſieurs repriſes dans de l'eau, & on les place enſuite à l'air pour les faire ſécher à l'expoſition du levant & du midi ; de maniere qu'ils puiſſent recevoir les différentes impreſſions de l'air, le ſoleil, la pluie, la roſée : on les met ſur une

table couverte de ſable, qui en abſorbe l'humidité. Si l'on fait macérer les os dans une eau contenant de la chaux vive, du ſel de ſoude, de l'alun, ils acquierent par ce procédé, qui a ſes déſagrémens, une plus grande blancheur. Après ces opérations, il faut enduire les os d'un vernis léger; il les garantit de l'impreſſion de l'air.

Obſervations ſur les ſquelettes des hommes & des brutes.

Il y a long-temps qu'on a remarqué de la variété dans le nombre des os du ſquelette humain. Les jeux de la Nature ſur le ſeul nombre des côtes nous en fourniſſent un exemple : s'il ſe trouve par hazard treize vertebres au dos, il s'y trouve auſſi treize côtes; mais quelquefois on en trouve onze d'un côté & douze de l'autre. On a nommé *adamites* les hommes qui ſe ſont trouvés dans ce cas-là. *Ruiſch*, *Bonius*, *Fallope*, &c. citent des ſujets qui avoient chacun vingt-ſix côtes. Ces faits ſuffiſent pour juſtifier que ce n'eſt point une choſe étrange que le manque ou l'excès du nombre des côtes, au-delà de l'ordinaire. Mais dans tous les cas notre machine n'en ſouffre aucun dommage : l'on en peut dire autant des perſonnes dont les ſutures du crâne, ſur-tout dans la lambdoïde, ſont garnies d'iles oſſeuſes qu'on nomme *clés* ou *os wormiens*, *oſſa wormiana* (ainſi appellés de leur Auteur Allemand) : ces os ſurnuméraires qui tombent ordinairement quand on démonte les pieces du crâne, ne ſe rencontrent pas dans tous les ſujets. On peut conſulter l'excellente *Oſtéogonie* ou *Anatomie des os*, par M. *Monro*, imprimée à Edimbourg, en Anglois, *in-12.* dont M. *Sue* a donné une traduction ornée de très-belles planches.

Nous avons expoſé que la tête eſt une boîte oſſeuſe compoſée d'une multitude de pieces de diverſes formes & ſtructures, leſquelles s'emboîtent avec une juſteſſe ſinguliere les unes dans les autres; elles ſont diſpoſées de maniere que tout le poids qui paroîtroit devoir écraſer la tête, tend au contraire à les lier plus étroitement. Avec quel art l'os de la pomette eſt-il retenu ! c'eſt lui qui eſt la vraie clef du crâne; c'eſt ſur lui que ſe porte tout l'effort. Tous les événemens ſont prévus par la ſage nature. Elle a diſpoſé les différentes pieces du crâne, comme celles d'un parquet d'appartement. C'eſt cette ſtructure qui fait que quand un coup eſt reçu ſur une piece, il ſe trouve anéanti dans les autres. En un mot le crâne peut réſiſter aux différens chocs modérés qui peuvent lui arriver dans tous les temps. S'il eût été d'une ſeule

piece, le moindre coup lui eût occasionné des fêlures. Nous avons dit aussi qu'on distinguoit le crâne en deux tables. C'est encore cette structure qui fait qu'une partie du crâne peut s'exfolier dans toute son épaisseur & se séparer du reste ; témoin cette femme de l'Hôtel-Dieu de Paris dont parle *Saviard* (Obs. XC) qui demandoit l'aumône dans son crâne ? objet touchant pour l'humanité, & sujet de spéculation pour un Anatomiste Physicien. C'est cette même femme dont il est question dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1700*, *page 45*. Au reste tous les os du crâne sont joints entr'eux, & quelques-uns même avec ceux de la face par sutures, & ces sutures sont d'autant plus apparentes, que les sujets sont plus jeunes. On voit au Cabinet du Roi, une suite de crânes humains, dont les variétés qu'on observe dans la figure & le volume paroissent si étranges, qu'on ne comprend pas comment le cerveau a pu se développer d'une façon qui y réponde, & qui soit si différente de celle qu'il doit naturellement avoir. Il est bon d'observer que l'homme, en comparaison des autres animaux, a la tête plus grosse, & qu'à proportion elle contient plus de cervelle. *Voyez* CERVEAU.

Enfin il est digne de remarque 1°. que l'épine du dos est le principal appui de la tête, des bras & de la poitrine. 2°. Que les vertebres sont articulées ensemble, tant médiatement qu'immédiatement par des cartilages & des ligamens qui donnent à l'épine la facilité d'obéir aux mouvemens du corps. La forme des vertebres varie admirablement suivant la nécessité de la place où elles ont été mises. La nature descend par nuances de la forme de la premiere jusqu'à la derniere. L'épine des brutes ne ressemble point à celle de l'homme, tant par la quantité des vertebres que par la différence, la difficulté ou la privation du mouvement. Dans les serpens qui, comme les couleuvres, ne sont point venimeux, les vertebres sont plus souples & en grand nombre, ce qui fait que pris par la queue, ils peuvent s'entortiller autour du bras. La vipere qui est venimeuse n'a pas cette propriété. Les apophyses spinales peuvent chez l'homme être horizontales au lieu d'être perpendiculaires, ainsi qu'on le remarque dans les personnes qui font des tours & qu'on a exercées dès leur jeunesse à différentes flexions. Les oiseaux n'ont de vertebres qu'au cou, & elles égalent en longueur le reste du corps. Mais on ne les voit point se raccourcir, & prendre une forme irréguliere, comme on le voit dans les différens bossus de l'espece humaine. *Voyez* maintenant l'article *Vertebres*. 3°. Que l'attitude droite est la plus ferme & la plus assurée,

parce que la surface du contact des points d'appui est plus large, & que le poids porte dessus plus perpendiculairement. 4°. Que les os sont plus larges, plus épais, plus élastiques à leurs extrémités qu'au milieu, afin de mieux s'articuler & de supporter un effort plus considérable sans se déplacer ou se disloquer facilement. 5°. Que les lames des os & leur gluten sont plus rapprochées les unes des autres & en plus grande quantité dans le milieu qu'aux extrémités : aussi sont-elles dans cet endroit d'un tissu plus fort & plus serré : ce sont elles qui, comme autant de petits crochets, retiennent la moëlle, & l'empêchent de s'affaisser & de tomber au moindre effort, ce qui produiroit des douleurs très-aiguës dans les os ; c'est ce mal qu'on appelle *spinamentosa* : en effet la moëlle étant tombée, ne reçoit plus de nourriture, elle se corrompt & gâte les os, qui s'exfolient. Mais heureusement ces cas sont rares. 6°. Que le coccix étant encore cartilagineux se prête lors de l'accouchement; mais lorsqu'il est uni à l'os sacrum, il fait obstacle ou rend plus difficile l'enfantement (Le coccix est aussi ce qui sert de queue à tous les animaux par son prolongement.). 7°. Que le bassin est plus grand, plus évasé chez la femme que chez l'homme, afin de donner de la place à l'accroissement du fœtus. Ses os innominés sont aussi plus élevés, ses hanches plus égales, plus larges & plus en arriere, ce qui lui donne sinon plus de souplesse, au moins plus de grace dans la marche & la danse. 8°. Que le sternum des femmes va toujours en augmentant depuis le haut jusqu'en bas; il est aussi plus large que celui des hommes. Leur poitrine est encore plus courte, plus relevée, plus large, & le ventre bien plus long que n'ont les hommes. Il manque souvent au sternum un os, ou bien l'on y observe un trou qui sert de passage aux vaisseaux des mamelles. 9°. Que la poitrine des animaux, tant quadrupedes que volatiles, differe de celle de l'homme; celle des quadrupedes est terminée par une épine qui regne tout du long, & leurs bras sont placés sur le devant de la poitrine; les oiseaux au contraire les ont sur le dos, & leurs côtes sont attachées à une large épine, unies les unes aux autres, garnies de beaucoup de chair, ainsi que leur poitrine, & de muscles très-forts. 10°. Que les quadrupedes qui se servent de leurs pattes antérieures pour porter à la bouche ont une clavicule comme l'homme. Celle des oiseaux est par proportion infiniment plus longue, ce qui leur est d'une grande utilité pour maintenir leurs aîles à égales distances, & pour les rejetter en arriere. On a observé que les

quadrupedes qui ont une clavicule, ont, comme les souris, les écureuils, les singes, &c. les jambes rentrantes. Le cheval & le bœuf n'ont point de clavicule, leurs bras (jambes antérieures) sont attachés à l'omoplate en devant de la poitrine; aussi leurs jambes sont-elles cagnes, & leurs mamelles, au lieu d'être en devant, sont placées en arriere. Les femmes ont la clavicule plus longue & plus large que chez les hommes, ce qui repousse leurs bras plus en arriere, & leur donne une plus grande agilité dans tout ce qu'elles font, & ne gêne point le volume des mamelles, sur-tout dans le temps qu'elles allaitent; leur omoplate est aussi plus platte & plus large que celle des hommes qui est voûtée & triangulaire. 11°. Que le pied, pour être bien conformé, doit être large, long & voûté, & que nous sommes d'autant plus fermes & plus forts étant debout, que le triangle que forment les extrémités des pieds avec les talons est plus grand, soit qu'on ait les pieds tournés en dehors, ou en dedans.

OSCABRION ou OSCABIORN, est un coquillage que M. *Adanson* a rangé dans la classe des univalves, à cause de l'animal qui l'habite, & qu'il a reconnu appartenir à la famille des *lépas*. M. *d'Argenville* en compose la seconde famille de ses *multivalves* : voyez *ce mot*. Cet Auteur dit aussi que c'est une espece de lépas à huit côtes séparées, qui s'attache aux rochers, ainsi que les autres; mais comme ces pieces détachées ressemblent un peu à la queue d'un petit crabe, & que les divisions de cet Ecrivain ne sont en quelque sorte fondées que sur les coquilles même privées de leurs animaux, dans ce systême l'oscabrion rentre naturellement dans la classe des coquilles multivalves.

Les *oscabrions* ont la forme d'un demi-ovoïde, & sont composés de huit écailles courbes, posées en recouvrement les unes sur les autres, de devant en arriere, relevées toutes dans le milieu d'une petite côte plus ou moins aiguë, & enclavée vers le bas dans une membrane flexible, écailleuse & chagrinée dans son contour.

L'oscabrion offre plusieurs variétés connues sous différens noms. Si leur forme est un peu applatie, on les appelle *cloporte de mer*, ou *punaise de mer*, *cimex marina* ; si la forme est arquée sinueuse, c'est la *chenille de mer*; enfin s'ils sont un peu arqués, on les appelle *nacelle* : en effet ils ressemblent beaucoup à une chaloupe, les membres & les varangues sont représentés par les écailles courbes de la coquille. Quand on détache les huit pieces de l'oscabrion pour en faire voir la structure, il reste une

membrane

membrane qui ressemble alors à la carcasse d'une chaloupe privée de son bordage. L'on nous en apporte une très-belle espece de l'Amérique: on la prend sur les côtes de la grande Anse, île de Saint-Domingue, à quatre pieds de profondeur ; ils sont d'un gris cendré en-dehors, chagrinés sur leur bords, verdâtres en-dedans. Ceux du Chili sont à écailles violet-noir nuées de jaune. Il y en a qui sont d'un bleu céleste en-dedans, & dont le dessus est à taches alternatives de gris & de noir. Ceux de la Caroline sont gris de lin, nués de vert en-dessus & blancs en-dedans. Les oscabrions des parages des Magellans sont fort larges, & leurs écailles étant nétoyées paroissent brunes, tachées dans le milieu de blanc. Ceux de nos mers sont ou gris ou bruns nués de verdâtre, quelquefois violets, en-dedans de forme étroite & alongée.

On dit que l'oscabrion s'attache sur l'algue, sur le bois & sur le dos de la baleine, & qu'il vit en parasite. Il ne faut pas le confondre avec le *pou de la baleine:* voyez *ce mot*. Les Pêcheurs de la mer d'Islande, où il se trouve des oscabrions, en mangent pour étancher leur soif: on prétend que c'est encore un bon remede pour le mal de mer, notamment l'espece de petite pierre rubine qu'on trouve dans son corps, & que les Islandois avalent volontiers pour obtenir l'accomplissement de leurs souhaits: ils nomment ce corps pierreux, *Peter's stein*, pierre de Saint Pierre, & son enveloppe *Peter's skip*, barque de Saint Pierre. *Consultez* les *Actes de Coppenh.* & les *Collections Académiques*, *tome IV. page 354.* pour la description anatomique de l'oscabrion, entr'autres celles de HANNAS THARLEVIUS, & de JACOBÆUS, où l'on apprend avec étonnement le nombre d'yeux fixes de ce testacée.

OS DE SECHE. *Voyez à l'article* SECHE.

OSEILLE ou SURELLE, *acetosa seu oxalis*. C'est une plante dont on distingue trente-une especes: nous en rapporterons de trois sortes principales qui sont en usage dans les cuisines, dans la médecine & dans les pâturages.

1°. L'OSEILLE ORDINAIRE ou OSEILLE LONGUE ou VINETTE, *acetosa longi-folia aut oxalis vulgaris pratensis*. On la trouve communément dans les prés & les forêts, on la cultive aussi dans les jardins pour l'usage de la cuisine : sa racine est fibreuse, longue, jaunâtre, amere & acerbe; elle pousse des feuilles alternes, oblongues, à oreilles du côté qu'elles tiennent à leurs queues, vertes, luisantes & remplies d'un suc acide; sa tige est cannelée & monte à la hauteur d'un pied & demi, portant en

sa sommité des fleurs sans pétales. *J. Ray* observe que dans cette espece de plante il y a des fleurs stériles & d'autres fertiles; les fleurs stériles ne portent point de fruit, & le pistil de celles qui sont fertiles se change en une graine triangulaire de couleur de châtaigne & luisante. La fructification de l'oseille est, dit M. *Deleuze*, essentiellement la même que celle de la *patience*, & elle est du même genre, mais elle porte des fleurs mâles & des fleurs femelles séparées sur différens pieds.

On emploie la graine, les feuilles & la racine de cette plante: le suc de l'oseille est d'un goût acide manifeste, qui donne la couleur de pourpre au papier bleu: aussi en fait-on quelquefois usage pour préparer le fil de lin, celui de chanvre & les toiles de fil pour la teinture rouge: on en tire un sel essentiel qui, jeté sur les charbons ardens, brûle comme la crême de tartre; mais si on le mêle avec le sel de tartre, il répand une odeur urineuse, de même que le sel ammoniac. On peut dire que cette plante potagere possede toutes les propriétés des végétaux. La vertu des graines, dit M. *Geoffroy*, *Mat. Médic.* est entiérement différente de celle des feuilles & des racines.

2°. L'OSEILLE RONDE OU FRANCHE, *acetosa rotundi-folia hortensis.* Sa racine est rampante, ainsi que ses tiges; ses feuilles sont presque rondes, garnies à leur base de deux oreillettes; leur couleur est un vert de mer: du reste elle ressemble à l'espece précédente, mais ses fleurs sont hermaphrodites: on la seme dans les jardins pour l'usage de la cuisine.

3°. La PETITE OSEILLE, ou L'OSEILLE SAUVAGE, ou OSEILLE DE MOUTON, *acetosella ovina.* Cette plante qui croît dans les champs aux lieux sablonneux, est haute de quatre pouces ou environ; ses feuilles sont petites, & ont la figure d'une lance; ses fleurs sont disposées par grappes: cette petite plante paroît toute rouge sur la terre, principalement quand ses semences sont mûres; sa racine est rampante, ligneuse, fibreuse & rouge: c'est la plus acide de toutes les oseilles: les brebis en mangent; & c'est de-là que lui est venu le nom d'*oseille de mouton.*

On fait avec les feuilles de l'une & l'autre oseille des sauces très-bonnes; car elles rendent les viandes plus agréables, & excitent l'appétit par leur goût acide: on en fait aussi des conserves & un sirop. L'oseille prise intérieurement, est rafraîchissante, tempere le mouvement du sang, réprime la bile qui bouillonne: elle l'épaissit ou l'adoucit

ſelon les circonſtances ; elle convient dans les fievres peſtilentielles & intermittentes : c'eſt un bon ſpécifique dans le ſcorbut alkalin. *Bartholin* dit dans les *Mém. de Coppenh. 1671*, *Obſ. IX*, que les Peuples du Groënland en font uſage avec le *cochléaria* dans les bouillons d'avoine ou d'orge pour la même maladie qui y eſt endémique. Il dit auſſi que l'oſeille & le *cochléaria* naiſſent abondamment dans ce pays, & qu'on doit faire uſage des deux enſemble.

La racine d'oſeille eſt peu ou point acide, mais fort huileuſe ; elle eſt apéritive. Cette racine étant ſeche, a la propriété ſinguliere de donner à l'eau bouillante une belle couleur rouge délayée : on peut profiter de cette propriété pour faire une tiſane dont la couleur imite celle d'un vin rouge, & tromper avec cette boiſſon certains buveurs malades, à qui il ſeroit dangereux d'en accorder. La graine de l'oſeille eſt eſtimée cordiale, & convient dans la dyſſenterie : les feuilles ſont réſolutives, maturatives & ſuppuratives ; en général l'uſage de cette plante potagere eſt recommandé dans toutes les maladies qui ont pour cauſe un alkali ſpontané. Les perſonnes ſujettes à l'aſthme, à la toux, aux aigreurs de l'eſtomac, & les filles attaquées des pâles couleurs, en doivent éviter l'uſage.

OSEILLE DE GUINÉE. M. *de Préſontaine* dit qu'on ſe ſert des feuilles de cette plante dans la cuiſine comme de l'oſeille de jardin, au défaut d'autre : on en fait une boiſſon agréable & des confitures. *Maiſon Ruſtique de Cayenne*. M. *Haller* dit que cette plante eſt un *geranium*.

OSERAIE. On donne ce nom à un lieu planté de jeunes *oſiers*.

OSIER, eſpece de ſaule : *voyez à l'article* SAULE.

OSINOWIECK. Nom que les habitans des environs de Kaſimof en Sibérie donnent à un champignon d'une eſpece très-ſinguliere : à peine l'a-t-on coupé, que le chapeau dont il eſt couvert devient bleu ; la chair, qui eſt blanche, prend également la couleur bleue lorſqu'elle eſt expoſée à l'air ; enſuite elle devient verte : le jus qu'on en exprime ſur un morceau de toile paſſe preſque ſubitement de nuances en nuances, juſqu'au vert de Saxe, & puis ſe change en bleu, couleur qui pâlit enſuite & qu'on n'a pu encore fixer. Ce champignon croît ſur-tout dans les bois où l'on trouve beaucoup de peupliers ; il reſſemble aſſez au *boletus viſcidus*, eſpece de mouſſeron, mais il eſt plus charnu.

Nous avons obſervé pluſieurs fois dans les bois de Chantilly que nombre de champignons de cuiſine qui paroiſſoient ſuſpects au jugement

des gourmets, devenoient auſſitôt bleuâtres à l'endroit où j'en avois enlevé une portion du chapeau.

OSMONDE. *Voyez au mot* FOUGERE.

OSSEMENS FOSSILES ou PÉTRIFIÉS. *Voyez* OSTÉOLITHES.

OSSIFRAGE, c'eſt l'*orfraie :* on la nomme auſſi *oſſifrague.*

OSSONS. Nom que les Negres de Guinée donnent aux éléphans.

OSTÉOCOLLE ou PIERRE DES ROMPUS, *lapis oſſifragus aut ſtelechites.* C'eſt communément une pierre topheuſe ou en forme de tuyaux qui reſſemble à des racines d'arbres, ou à des portions de roſeaux comme pétrifiées ; elle eſt raboteuſe, griſâtre, ou blanchâtre, ou jaunâtre, d'une ſubſtance marneuſe, où la partie calcaire & le ſable dominent tantôt plus, & tantôt moins: elle ſe forme par incruſtation dans tous les lieux arides, ſablonneux, garnis de végétaux & arroſés d'eaux qui charient avec elles les ſubſtances qui la compoſent, & qui la forment par dépôt. L'oſtéocolle ſe durcit à l'air, mais tant qu'elle eſt en terre, elle eſt tendre & fragile ; ce qui eſt cauſe qu'on a de la peine à la tirer en grands morceaux. *Voyez à l'article* STALACTITES de cet Ouvrage, & le Mémoire ſur les Stalactites par M. *Guettard*, lequel ſe trouve parmi ceux de l'*Académie Royale des Sciences, année 1754.* Voyez auſſi les Obſervations ſur l'oſtéocolle, par MM. *Gleditſch* & *Margraff*, *Mémoires de l'Académie de Berlin, année 1748, page 35-59.* *Merman* fait mention d'une oſtéocolle bleue de Maſſel, qui eſt aujourd'hui très-connue, parce qu'elle contient cinq onces & demie d'argent par quintal.

L'oſtéocolle eſt d'un grand uſage dans la Pharmacie d'Allemagne : on prétend que priſe intérieurement, elle a la propriété de réunir les os rompus; mais toute la propriété de cette ſubſtance foſſile ne conſiſte guere que dans les préjugés, qu'on accueille avec enthouſiaſme contre toute raiſon : auſſi *Cartheuſer* l'appelle-t-il *rude, craſſum & ignobile concretum.*

OSTÉOLITHES. En général on donne ce nom à des os d'animaux décharnés qu'on retire de la terre, & qui ſont plus ou moins altérés: il y en a qui peuvent recevoir le poli ; quelques-uns ſont colorés, d'autres ſont comme calcinés : on en trouve des exemples dans les turquoiſes, l'unicorne foſſile ou les os de mammoth, les gloſſopetres, les os humains, ceux d'oiſeaux & de quadrupedes. On reconnoît ſouvent à quelle eſpece d'animaux ces os ont appartenu, témoins ces parties de ſquelettes de rhenne & d'hippopotame, qui ont été ſoupçonnées tels par les Acadé-

miciens de Paris, & qui ont été trouvées à mi-côte sous une même roche dans un lit de sable gris près d'Etampes (M. *Guettard* pense que ces os ont appartenu les uns à une bête fauve & les autres au tur). Témoins encore ces os d'éléphans, de chiens ou de loups, de brebis, de chevreaux, de bœufs & de cerfs avec leurs cornes, que le Docteur *Targioni-Tozetti* a trouvés dans les collines & dans la vallée inférieure d'Arno en Toscane : on trouve quelquefois des arêtes de poissons très-bien conservées, sur-tout dans les lieux d'où l'on tire les pétrifications des matieres marines. Nous avons ramassé des côtes, des mâchoires, &c. dans les plâtrieres de Montmorenci & de Montmartre. Les environs de Dax au pied des Pyrénées offrent aussi un amas très-considérable d'os de poissons, de dents, de vertebres, & entr'autres la mâchoire d'un crocodile de l'espece appellée *gavial* dans le Gange : on a trouvé à Mary près de Meaux, un os de la tête de l'hippopotame. La Sibérie, la Pologne, l'Allemagne & l'Angleterre sont remplies d'ostéolithes. *Consultez* une Dissertation latine qui a pour titre : *Œdipus osteolithologicus, seu Dissertatio de cornibus & ossibus fossilibus Canstadiensibus* par *David Spleiss.* Consultez aussi les *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences, année 1719 & 1727.*

OSTRACITE, *ostracites.* On appelle ainsi les especes d'huîtres proprement dites & devenues fossiles, & parmi lesquelles il y en a dont on ne rencontre pas l'analogue marin : voyez *Huître.* Quantité d'ostracites sont encore effervescence avec les acides, & d'autres sont en quelque sorte assez pétrifiés & assez durcis pour faire feu avec le briquet; on en rencontre par-tout dans des lits de pierres calcaires & sableuses.

Les anciens Métallurgistes ont aussi donné le nom d'*ostracites* aux cadmies des fourneaux de fonderie. *Voyez le mot* CADMIE.

OSTRÉOPECTINITE. *Voyez* HYSTÉROLITE & TÉRÉBRATULE.

OUACAPOU. Arbre de la Guiane qui a les mêmes propriétés & usages que l'*ouapa.* Voyez ce mot.

OUAILLE. Arbre qui croît dans les plaines & sur les hauteurs de la Guiane, & qui sert à faire des canots & des bois de bâtiment; celui des montagnes est rouge & celui des plaines est blanc.

OVAIRE. En Botanique on entend par *ovaire* l'endroit où les semences des plantes sont attachées, & où elles reçoivent leur nourriture. En Anatomie, on entend par *ovaire* les deux corps blanchâtres, ovales, applatis & attachés aux deux côtés du fond de la matrice ; ils sont très-petits avant l'âge de puberté, relevés & polis dans cet âge, moins gros & ridés dans les vieilles, & remplis de cicatrices dans celles qui ont

eu plusieurs enfans : il y a des choses bien singulieres à remarquer dans les ovaires ; il y a les faux œufs qu'on appelle *hydatides*. L'ovaire est ordinairement de la grosseur d'un œuf de pigeon ; on y trouve quelquefois vingt œufs, chacun gros comme un pois. Des Anatomistes pensent que le fœtus se forme d'un de ces œufs fécondé par la liqueur seminale du mâle, ensuite détaché de l'ovaire & porté dans la matrice. Toujours est-il vrai que les femelles ne sauroient concevoir sans les ovaires, & que celles à qui on les a coupés, cessent, dit-on, d'avoir du penchant à l'amour.

OUANDERONS ou OUANDEROU. Nom donné aux singes babouins du Ceylan. Il y en a en grande abondance & de diverses especes, les uns sont grands comme nos épagneuls; ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche, qui va d'une oreille à l'autre, laquelle les feroit prendre pour des vieillards sauvages ; il y en a aussi dont la barbe & le corps est couleur d'écarlate pâle ; ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons : d'autres qui se nomment *rillours*, sont sans barbe, mais leur visage est blanc, & leurs cheveux se partagent comme ceux de l'homme. Cette espece de singe fait beaucoup de tort aux grains. On lit dans l'*Histoire générale des Voyages*, *T. VIII*, *page 346*, *Edit. in-12*, que les Chingulais estiment autant la chair de ces especes de singes que celle du chevreuil.

Le véritable ouanderon est une espece de babouin qui a des abajoues, des callosités sur les fesses, la queue de sept ou huit pouces de long, la tête environnée d'une large criniere & d'une grande barbe de poils rudes, marche plus souvent à quatre pieds qu'à deux : il y a dans cette espece des races qui varient pour la couleur du poil ; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche ; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Lorsque les ouanderons ne sont pas domptés, ils sont si méchans qu'on est obligé de les tenir dans une cage de fer, où souvent ils s'agitent avec fureur ; mais lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aisément, & ils paroissent même être plus susceptibles d'éducation que les autres babouins. Les Indiens se plaisent à les instruire, & ils prétendent que les autres singes, c'est-à-dire les guenons, respectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité & plus d'intelligence qu'elles. Les ouanderons blancs sont les plus forts de tous & les plus méchans : ils sont très-ardens pour les femmes, & assez forts pour les violer lorsqu'ils les trouvent seules, & souvent ils les outragent jusqu'à les faire mourir.

OUANGUE ou OUANGLE. *Voyez* SESAME *à l'article* JUGOLINE.

OUAPA. C'eſt l'orobe en arbre qui croît en Guiane dans les terres graſſes : il eſt tortueux & ſouvent creux ; mais il eſt utile pour divers ouvrages : on en fait des fourches & des piquets qu'on emploie au ſoutien des terres. On s'en ſert dans le pays avec le plus grand ſuccès pour le pilotis, parce qu'il ſe conſerve dans l'eau & dans la vaſe. *Maiſ. Ruſt. de Cay.*

OUARINE. L'ouarine & l'alouate ſont de la famille des ſapajous ; & ce dernier ne differe de l'ouarine que parce qu'il n'a point de barbe bien marquée, qu'il a le poil d'un rouge-brun, au lieu que l'ouarine l'a noir. L'ouarine a la face large & carrée, les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue nue à ſon extrémité, avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embraſſer : les poils de tout le corps ſont longs, luiſans & polis ; des poils plus longs ſous le menton & ſur la gorge lui forment une eſpece de barbe ronde ; le poil des mains, des pieds & d'une partie de la queue eſt brun ; il n'a point d'abajoues, point de calloſités ſur les feſſes ; ces parties ſont couvertes de poil comme le reſte du corps ; il eſt de la grandeur d'un levrier ; le poil long qu'il a ſous le cou lui forme une eſpece de barbe ronde, & il marche ordinairement à quatre pieds. Ces ſapajous ont une voix qui retentit comme un tambour, & ſe fait entendre à une très-grande diſtance. *Marcgrave* raconte que tous les jours, matin & ſoir, les ouarines s'aſſemblent dans les bois ; que l'un d'entr'eux prend une place élevée & fait ſigne de la main aux autres de s'aſſeoir autour de lui pour l'écouter ; que dès qu'il les voit placés il commence un diſcours à voix ſi haute & ſi précipitée, qu'à l'entendre de loin on croiroit qu'ils crient tous enſemble ; que cependant il n'y en a qu'un ſeul ; & que pendant tout le temps qu'il parle, tous les autres ſont dans le plus grand ſilence ; qu'enſuite, lorſqu'il ceſſe, il fait ſigne aux autres de la main de répondre, & qu'à l'inſtant tous ſe mettent à crier enſemble, juſqu'à ce que, par un autre ſigne de main, il leur ordonne le ſilence ; que dans le moment ils obéiſſent & ſe taiſent ; qu'enfin alors le premier reprend ſon diſcours ou ſa chanſon, & que ce n'eſt qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils ſe ſéparent & rompent l'aſſemblée. Ces faits, dont *Marcgrave* dit avoir été pluſieurs fois temoin, pourroient bien être exagérés & aſſaiſonnés d'un peu de merveilleux : le tout, dit M. *de Buffon*, n'eſt peut-être

fondé que ſur le bruit effroyable que font ces animaux ; ils ont dans leur gorge une eſpece de tambour oſſeux, dans la concavité duquel le ſon de leur voix groſſit, ſe multiplie & forme des hurlemens par écho ; auſſi a-t-on diſtingué ces ſapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs*.

OUAROUCHI. C'eſt l'arbre à ſuif de la Guiane. Il paroît un peu différent de celui dont nous avons parlé ſous le nom d'*arbre à ſuif* de la Chine : celui de Cayenne eſt laiteux, & paſſe pour un figuier : ſa graine, qui eſt jaune, de la figure d'une muſcade, & de la groſſeur d'une noiſette, eſt couverte d'une petite pellicule, qui renferme ſon amande : c'eſt de cette amande grattée, lavée & pilée, qu'on fait une pâte qu'on doit remuer fortement dans une chaudiere juſqu'à ce qu'elle ſe couvre d'humidité & d'une eſpece de fumée : on la met alors à la preſſe, & il en ſort le ſuif qui ſe fige : on le fait rebouillir le lendemain, on le paſſe dans un linge, enſuite on le jette dans un moule. L'on récolte la graine en Mars, temps où elle tombe ; on la laiſſe ſécher pendant deux ou trois jours avant que de la mettre en œuvre.

Le lait qu'on fait ſortir de l'arbre, en l'entaillant, eſt un remede contre les vers auxquels les enfans ſont ſujets : on fait prendre cette matiere laiteuſe avec de l'huile & du citron.

OUASSACOU. Arbre de la Guiane auquel on donne des coups de hache, pour en faire ſortir le lait, prenant garde qu'il n'en faute dans les yeux, à cauſe de ſa vertu corroſive : on prend autant d'eau que de lait, que l'on braſſe avec un peu de vaſe ; on met le tout dans une feuille, ou linge qu'on laiſſe tremper dans les foſſes à prendre du poiſſon : la ſubtilité du poiſon eſt telle, que le poiſſon, enivré de cette façon, paroît ſur le champ ſur l'eau : il faut même éventrer ce poiſſon auſſi-tôt après, car il ſe gâte en très-peu d'inſtans. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

OUATTE ou HERBE DE LA HOUETTE ou OUATIER. *Voyez* APOCIN & TON-NYHIOU.

OUAYE. Plante de la Guiane, appellée ainſi du nom de la Nation Indienne des Ouayes, où elle a été d'abord connue : elle eſt fort rare en Guiane, & ne vient que dans les endroits qui lui ſont propres & particuliers. La tige ſert de *bois de meche*, ou d'amadou aux habitans ; ſon corps, dont la couleur eſt brune, fait des cannes très-propres, partagées de nœuds ; ſes feuilles ſortent de terre ; elles ſont plates, courtes, en éventail, & formées comme celles du latanier ; elles ſont les meilleures

meilleures de toutes celles qu'on emploie dans le pays de Cayenne, pour couvrir les maiſons; elles durent très-long-temps, ſur-tout quand elles ſont employées par les Indiens : le feu n'y fait que ſon trou, & ne ſe communique pas au reſte. On en garnit auſſi les chapeaux de paille contre la pluie.

OUCLE, eſt une liane groſſe & épineuſe fort commune à la Côte de Mahury : on peut s'en ſervir pour faire des cercles de barriques. *Voyez* LIANE.

OUIE, eſt une ſenſation excitée par les ſons reçus dans l'oreille, c'eſt-à-dire une perception du ſon qui ſe fait dans l'ame par le ſecours de tout l'organe nommé *auditif*. Voyez ce que nous avons dit de l'*ouie* à l'article des ſens, inſéré à la ſuite du mot HOMME.

OVIPARE. Se dit des animaux qui ſe multiplient en faiſant des œufs, tels que les oiſeaux, la plupart des inſectes, les cruſtacées, les ſerpens, les lézards, les tortues, &c. L'on oppoſe à cette claſſe d'animaux les vivipares, c'eſt-à-dire ceux qui produiſent leurs petits tout vivans, comme l'homme, les quadrupedes. *Voyez à la ſuite de l'article* VIVIPARE, *& le mot* ŒUF.

OUISTITY. Cette eſpece de petit ſagouin eſt des plus jolis, a la forme élégante, les mœurs douces, il n'a pas plus d'un demi-pied de longueur, le corps & la tête compris; ſa queue a plus d'un demi-pied de long & eſt marquée par des anneaux alternativement noirs & blancs, ſa face eſt nue de couleur de chair aſſez foncée; il eſt coiffé fort ſinguliérement par deux toupets de longs poils blancs au devant des oreilles; en ſorte que quoiqu'elles ſoient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face, il n'a ni abajoues, ni calloſités ſur les feſſes; ſes oreilles ſont arrondies, plates, minces & nues; ſes yeux ſont d'un châtain rougeâtre, il marche à quatre pieds; ils ſe nourriſſent de fruits, légumes, inſectes, limaçons, biſcuits, même de poiſſons; on en a vu multiplier en Portugal, ce qui donne lieu de croire qu'ils pourroient auſſi multiplier dans les Provinces Méridionales de l'Europe : les petits en naiſſant ſont d'abord fort laids, n'ayant preſque point de poils ſur le corps, ils s'attachent fortement aux tettes de leur mere; quand ils ſont devenus un peu grands, ils ſe cramponnent fortement ſur ſon dos ou ſur ſes épaules, & quand elle eſt laſſe de les porter, elle s'en débarraſſe en ſe frottant contre la muraille; lorſqu'elle les a écartés, le mâle en prend ſoin ſur le champ & les laiſſe grimper ſur ſon dos pour

ſoulager la femelle. On voit un ouiſtity du Mexique dans un des Cabinets de Chantilly.

OULEMARY, eſt un des grands arbres du pays de la Guiane : ſa feuille eſt luiſante, & reſſemble à celle du citronnier. Il eſt revêtu d'une écorce brune, épaiſſe de près d'un pouce. Le dedans ſe ſépare en pluſieurs feuillets rouſsâtres, unis, minces comme les feuilles du baliſier, & ſur leſquelles on peut écrire comme ſur du papier. M. *de Préfontaine* dit qu'il ſe ſouvient que ce fut par un feuillet de cet arbre, ſur lequel un Indien avoit écrit, *Oyapock eſt pris*, qu'on apprit en 1745 à Cayenne la priſe du Fort d'Oyapock : cet Indien qui étoit alors à Oyapock trouva le moyen de faire parvenir cette lettre.

Ces feuillets ſervent aux Indiens à un autre uſage : ils roulent dedans, le plus ſerré qu'ils peuvent, une feuille de tabac, & en font ainſi ce qu'on appelle aux Iles une *cigale*, ce qui leur ſert de pipe. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

OURAGAN. Ce phénomene, qui produit quelquefois la déſolation & l'épouvante tant à la ville qu'à la campagne, eſt un tourbillon ou tournoiement d'air en tout ſens produit par des vents contraires très-violens qui s'élevent promptement, & qui ſe diſſipent bientôt après : ces ouragans ſont communs dans la mer de la Chine & du Japon, dans celles des îles de Bourbon & des Antilles, & dans pluſieurs autres endroits de la mer, ſur-tout auprès des terres avancées & des côtes élevées ; mais ils ſont encore plus fréquens ſur la terre, & les effets en ſont quelquefois prodigieux ; ſouvent on en ſent les approches par un ſifflement qui ſe fait entendre des montagnes, & ce ſifflement eſt ſuivi de pluie & de tourbillons de vent affreux. Le Pere *Fournier*, dans ſon Hydrographie, dit que les ſignes des vents & des tempêtes ſont, 1°. un nuage rouge ſur l'horiſon, au lever ou au coucher du ſoleil ; 2°. un cercle bleuâtre ou noir autour du ſoleil lorſqu'il ſe couche ; 3°. la pâleur du ſoleil couchant & celle du ſoleil levant annoncent la pluie ; 4°. la rougeur du ſoleil couchant ; 5°. les rayons qui ſortent par le milieu des nuées qui couvrent le ſoleil levant ; car ſi le ſoleil darde ſes rayons par deſſous, il n'y a que de la pluie ; 6°. les nuées qui viennent de toutes parts & s'aſſemblent autour du ſoleil ; 7°. une nuée que le ſoleil entraîne après lui en ſe couchant ; 8°. pluſieurs cercles blanchâtres & interrompus autour de la lune, quand elle paroît rougeâtre ; 9°. enfin c'eſt ſigne d'une longue & rude tempête, lorſque la mer paroît noirâtre,

& que son écume épaisse çà & là paroît s'élever sur l'eau en bulles. On peut dire aussi que les ouragans tiennent au systême des *moussons*, des *typhons* & des *gouffres ;* ceux-ci ne sont que des tournoiemens d'eau qui sont produits par des courans opposés. *Voyez* VENTS, GOUFFRE, COURANS, *& ce qui en est dit à l'article* MER.

M. *de Chanvalon*, dans son *Voyage à la Martinique*, donne la description d'un ouragan furieux qui ravagea une partie de cette île le 12 Septembre 1756. La désolation & la mort accompagnerent cet ouragan: ses traces furent comme celles du feu ; tout disparoissoit sur son passage, & ce changement fut aussi prompt qu'il étoit terrible : les maisons furent detruites tout-à-coup il n'en resta d'autres vestiges que leurs débris répandus de toutes parts. Des arbres, peut-être aussi anciens que nos établissemens dans cette Colonie, & dont la grosseur énorme avoit bravé jusqu'alors tous les efforts des élémens, furent déracinés, enlevés de terre, & renversés tout entiers ; ceux qui résisterent furent brisés comme de fragiles roseaux ; les plantations de toute espece détruites & bouleversées ; l'herbe même foulée & desséchée comme si elle eût été brûlée ; l'œil appercevoit de tous côtés des crevasses & des cavernes creusées sur le penchant des côteaux, par l'éboulement des terres qu'entraînent la chûte des arbres & les torrens de pluie. Qui ne frémiroit pas en voyant des lieux toujours ornés de verdure, dépouillés dans un instant par une main invisible ! Les horreurs de l'hiver succederent tout-à-coup aux charmes du printems ; la terre étoit comme ébranlée ou tremblante sous les pieds ; le jour étoit presque éclipsé par une obscurité qui voiloit tout le ciel, & qui présentoit par-tout l'image effrayante de la nuit. Les animaux effarés cherchoient de tous côtés quelque asile pour se préserver de l'impétuosité de l'air, qui en suffoqua un grand nombre. La terreur & la consternation régnoient par-tout : la Nature épouvantée sembloit toucher à son dernier terme ; & dans cet instant où tout gardoit un silence d'effroi, le vent seul se fit entendre avec un bruit semblable au tonnerre. La mer offrit en même temps le triste spectacle de tous les ravages d'une tempête ; le rivage & les eaux furent couverts des débris des naufrages ; les bâtimens fracassés & battus par les lames, flottoient de toutes parts, confondus avec les membres & les corps défigurés des malheureux qui en avoient été la victime. M. *de Chanvalon*, qui étoit témoin de ce désastre, dit que son habitation essuya ce même ravage,

& que les couleurs de ce tableau ne ſont ni chargées, ni noircies par la douleur.

Ces ouragans ſont des phénomenes ſi communs en Amérique, qu'ils auroient ſuffi ſeuls pour la faire déſerter, ou la rendre inhabitable depuis des ſiecles; mais ces ouragans ſi terribles dans le moment de leur action, amenent des récoltes plus abondantes, & hâtent les réproductions de la terre, ſoit que de ſi violentes agitations ne déchirent ſon ſein que pour le préparer à la fécondité, ſoit que l'ouragan charie des corpuſcules propres à la végétation des plantes; & on a remarqué que ce déſordre apparent & paſſager étoit non-ſeulement une ſuite de l'ordre conſtant qui pourvoit à la génération par la deſtruction même, mais un moyen de conſerver ce tout, qui n'entretient ſa vie & ſa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

OURDON, eſpece de plante qu'on nomme auſſi *petit ſéné*, & dont les feuilles ſe trouvent quelquefois dans les balles de ſéné qu'on envoie en Europe: ſouvent ce n'eſt que du plantain ſéché & briſé.

OURS, *urſus*, eſt un animal quadrupede & ſauvage, d'une ſtructure informe par lui-même, & qui nous le paroît encore davantage, parce qu'il eſt couvert de longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de ſon corps; ſa tête a quelque rapport à celle du loup par la forme & la poſition oblique des yeux; les pieds de devant de l'ours poſent ſur la terre juſqu'au poignet, & les pieds de derriere juſqu'au milieu de la plante; ſon garot paroît fort élevé, parce qu'il eſt couvert d'un poil long & hériſſé; ſa queue a peu de longueur, & ſes pieds de devant ſont un peu tournés en-dedans.

L'ours, dit M. *de Buffon*, a les ſens de la vue, de l'ouie & du toucher très bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement au volume de ſon corps, les oreilles courtes, la peau épaiſſe, le poil fort touffu: il a l'odorat excellent, & même plus exquis qu'aucun autre animal; car la ſurface intérieure de cet organe ſe trouve extrêmement étendue; on y compte quatre rangs de plans de lames oſſeuſes, qui, ſéparés les uns des autres par trois plans perpendiculaires, multiplient prodigieuſement les ſurfaces propres à recevoir les impreſſions des odeurs. Il a les bras & les jambes charnus comme l'homme; il a cinq orteils aux pieds de derriere; le plus gros doigt eſt en-dehors de cette eſpece de

main, au lieu que dans celle de l'homme il eſt en-dedans ; ſes doigts ſont gros, courts & ſerrés l'un contre l'autre, aux mains comme aux pieds ; les ongles ſont noirs & fort durs. Il frappe avec ſes poings, comme l'homme avec les ſiens : mais ſes reſſemblances groſſieres avec l'homme ne le rendent que plus difforme, & ne lui donnent aucune ſupériorité ſur les autres animaux.

Il n'y a aucun animal, du moins de ceux qui ſont aſſez généralement connus, ſur lequel les Auteurs d'Hiſtoire naturelle aient autant varié que ſur l'ours : leurs incertitudes, & même leurs contradictions m'ont paru venir, dit M. *de Buffon*, de ce qu'ils n'ont pas diſtingué les eſpeces, & qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre.

D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours marin, ni avec l'ours de mer, appellé communément *ours blanc*, *ours de la mer glaciale ;* ce ſont des animaux très-différens, tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles ; voyez *ours blanc* & *ours marin.* Enſuite il faut diſtinguer deux eſpeces dans les *ours terreſtres*, les *bruns* & les *noirs*, leſquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent être regardés comme des variétés d'une ſeule & même eſpece, mais doivent être conſidérés comme deux eſpeces diſtinctes & ſéparées. De plus, il y a encore des ours terreſtres qui ſont naturellement blancs, & non point par la rigueur du climat qui les faſſe blanchir dans l'hiver, comme les hermines ou les lievres.

Quoique ces ours reſſemblent aux ours de mer par la couleur, ils en different par tout le reſte, autant que les autres ours. On trouve ces eſpeces d'ours dans la grande Tartarie, en Moſcovie, en Lithuanie & dans les autres Provinces du Nord.

C'eſt dans les Alpes que ſe trouve aſſez communément l'*ours brun*, & rarement l'*ours noir*, qui ſe trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays Septentrionaux de l'Europe & de l'Amérique. Le *brun* eſt féroce & ſouvent carnaſſier ; mais, comme dit M. *Haller*, il ne l'eſt que par néceſſité, il mange avec plaiſir toute ſorte de fruits, des raiſins même & du pain. C'eſt la faim qui le contraint d'attaquer des troupeaux. On éleve les petits, & on les garde dans des foſſes, en leur donnant des eſpeces de ſoupes ſans leur laiſſer goûter de chair. L'*ours noir* n'eſt que farouche, & refuſe conſtamment de manger de la chair : celui-ci eſt ſi friand de miel & de lait, lorſqu'il en rencontre, qu'il ſe

laiſſeroit plutôt tuer, que de lâcher priſe. Suivant le témoignage de M. du *Pratz*, on en voit à la Louiſiane deſcendre en troupes des montagnes couvertes de neige; preſſés par la faim, ils ne recherchent que des fruits & des racines, nourriture que les bêtes uniquement carnaſſieres refuſent de manger.

On dit qu'il y a en Savoie, & en Canada, des *ours rougeâtres* qui ſont auſſi carnaſſiers que les loups.

Les *ours noirs* n'habitent guere que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids & tempérés, & même dans les régions du Midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains en faiſoient venir de Libye, pour ſervir à leurs ſpectacles : on trouve des ours dans tous les pays déſerts, eſcarpés, ou couverts; on n'en trouve point dans les pays bien peuplés, ſi ce n'eſt peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours, ſelon M. *de Buffon*, eſt non-ſeulement ſauvage, mais ſolitaire : il fuit par inſtinct toute ſociété; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne ſe trouve à ſon aiſe que dans les endroits qui appartiennent à la vieille nature, une caverne antique dans des rochers inacceſſibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaiſſe forêt, lui ſervent de domicile; il s'y retire ſeul, y paſſe une partie de l'hiver ſans proviſions, ſans en ſortir pendant pluſieurs ſemaines: cependant il n'eſt point engourdi, ni privé de ſentiment, comme le loir ou la marmotte. Mais, comme il eſt naturellement gras, & qu'il l'eſt exceſſivement ſur la fin de l'automne, tems auquel il ſe recele, cette abondance de graiſſe lui fait ſupporter l'abſtinence, & il ne ſort de ſa bauge ou taniere, que lorſqu'il ſe ſent affamé.

On prétend que c'eſt environ au bout de quarante jours que les mâles ſortent de leurs retraites; mais que les femelles y reſtent quatre mois, parce qu'elles font leurs petits. J'ai peine à croire, continue M. *de Buffon*, qu'elles puiſſent non-ſeulement ſubſiſter, mais encore allaiter leurs petits, ſans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un auſſi long eſpace de temps. S'il eſt vrai que les mâles, preſſés par le beſoin de prendre de la nourriture, ſortent au bout de quarante jours, il n'eſt pas naturel de penſer que les femelles ne ſoient pas encore plus preſſées du même beſoin, puiſqu'en allaitant leurs petits, elles ſe trouvent doublement épuiſées; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elles

en dévorent quelques-uns avec leurs enveloppes, & tout le reste du produit superflu de leur accouchement; ce qui ne me paroît pas vraisemblable, malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste, nous ne parlons ici que de l'espece des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet, peut-être par jalousie, les oursons nouveaux nés, lorsqu'ils les trouvent dans leurs bauges. Mais les femelles, au contraire, semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles sont, lorsqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuses que les mâles; elles combattent, & s'exposent à tout pour sauver leurs petits.

C'est vers l'automne que les ours se recherchent; la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle : on a vu l'ourse qu'on avoit séparée de son mâle & qu'on lui avoit ensuite rendu, embrasser le mâle avec une joie & une tendresse marquée. On prétend qu'elle se couche sur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embrasse étroitement, qu'elle le retient longtemps; mais il est plus certain qu'ils s'accouplent à la maniere des quadrupedes. On a vu des ours captifs s'accoupler & produire; mais on n'a point observé le temps de la gestation : comme l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, & que le temps de la gestation est ordinairement proportionné à celui de la durée de la vie, il y a lieu de croire que la gestation est de plusieurs mois. Le mâle & la femelle n'habitent point ensemble, le plaisir ne les réunit qu'un moment : ils ont chacun une retraite séparée, & même fort éloignée. Lorsqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour se gîter, ils grimpent sur les arbres, cassent des branches & ramassent du bois pour se faire une loge, qu'ils recouvrent d'herbes & de feuilles au point de la rendre impénétrable à l'eau. La femelle prépare à ses petits *oursons* un lit de mousse & d'herbe dans le fond de sa caverne : elle n'en a ordinairement qu'un, deux, trois ou quatre, qui ont besoin du secours de leur mere, & la suivent pendant un an ou deux.

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents, qu'il fait sur-tout entendre lorsqu'on l'irrite : il est très-susceptible de colere, & sa colere tient toujours de la fureur & souvent du caprice. Quoiqu'il paroisse doux pour son maître & même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier & le traiter avec circonspection; sur-tout ne le pas frapper au bout du nez, ni aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser; il semble même écouter le son des instrumens,

& ſuivre groſſiérement la meſure : mais pour lui donner cette eſpece d'éducation, il faut le prendre jeune & le contraindre pendant toute ſa vie. On voit à Berne, ville d'un Canton de la Suiſſe, la foſſe aux ours ; ce ſont deux eſpeces d'antres ouverts, dans leſquels on nourrit pluſieurs ours qui, pour être habitans d'une cité très-peuplée, n'en paroiſſent pas moins cruels (ils ont déchiré des malheureux qu'une infortune avoit expoſé à leur férocité) : ce monument eſt ſans doute conſacré aux armes de la Ville & du Canton qui ſont un ours. L'ours ſauvage ne ſe détourne pas de ſon chemin, ne fuit pas à l'aſpect de l'homme (il n'attaque pourtant qu'à l'extrémité, dit M. *Haller*, & il y a plus d'un exemple où cet animal a laiſſé paſſer même des femmes ſans les inſulter) : cependant on prétend qu'en Iſlande par un coup de ſifflet on le ſurprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête & ſe leve ſur les pieds de derriere ; on lui jette un gant pour l'amuſer, car il ne manque jamais d'en tourner & retourner chaque doigt : c'eſt-là le temps qu'il faut prendre pour le tirer.

Ces animaux qui rempliſſent en été les forêts & les campagnes du pays des Kamtſchatka, ſont peu farouches & n'attaquent jamais un homme, à moins qu'ils ne le trouvent endormi, encore en tuent-ils rarement. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les ours de cette contrée ne font jamais de mal aux femmes ; lorſqu'elles vont pendant l'été cueillir des fruits ſauvages, ces animaux les ſuivent & ne leur font d'autre mal que de leur dérober quelques-uns des fruits qu'elles ont ramaſſés. Quelle peut être la raiſon phyſique de cette ſorte de prédilection que certains animaux paroiſſent avoir pour les femmes ?.... Les habitans ont pluſieurs manieres de tuer ou de prendre ces ours, mais le moyen le plus extraordinaire eſt celui que nous allons décrire. Un homme prend dans ſa main gauche un couteau, & à ſa main droite un ſtilet aiguiſé par les deux bouts, & une corde dont il enveloppe ſon bras ; il s'avance ainſi vers un ours, lequel ſe dreſſe comme d'ordinaire ſur ſes pattes de derriere & attaque le Chaſſeur la gueule ouverte. Celui-ci avec autant d'adreſſe que de courage, enfonce ſa main dans la gorge de l'ours & y place le ſtilet verticalement, de maniere que non-ſeulement cet animal ne peut plus refermer ſa gueule, mais qu'il eſt forcé, par les douleurs cruelles qu'il reſſent, de ſuivre le Chaſſeur ſans réſiſtance par-tout où l'on veut le mener : on tue l'animal ; c'eſt un jour de fête, on le mange avec ſes voiſins & ſes amis. Il y a une maniere bien moins dangereuſe

dangereuſe de prendre ces animaux, ainſi qu'il ſe pratique en Suede, en Norwege, en Pologne, &c. c'eſt de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie ſur le miel qu'ils aiment beaucoup, & qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louiſiane & en Canada où les ours noirs ſont très-communs (l'on en voit un dans la ménagerie de Chantilly), ils ſe nichent dans des troncs d'arbres pourris à la hauteur quelquefois de trente ou quarante pieds, car ils grimpent très-bien : on met le feu à l'arbre, & quand la mere deſcend on la tue avant qu'elle ſoit à terre. Les petits deſcendent enſuite, on les prend en leur paſſant une corde au cou, & on les emmene pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourſon eſt délicate & bonne : celle de l'ours eſt mangeable & même fort eſtimée en Chine; mais comme elle eſt mêlée d'une graiſſe huileuſe, il n'y a guere que les pieds dont la ſubſtance eſt plus ferme, qu'on puiſſe regarder comme une viande délicate. En Allemagne ils ſont encore réſervés pour la table des Princes, où l'on ſert des pattes d'ours ſalées & enfumées. Les Kamtſchadales mangent la chair & la graiſſe de cet animal ; & quand ils ont tué un ours, ils ſont obligés de régaler leurs voiſins.

La chaſſe de toutes les eſpeces d'ours eſt aſſez dangereuſe, dit M. *Bourgeois*, car ſi on ne fait que bleſſer cet animal ſans l'arrêter, il ſe met en furie & court ſur le Chaſſeur qu'il aſſomme avec ſes pattes antérieures & déchire avec ſes griffes; il l'embraſſe auſſi avec ces mêmes pattes & cherche à l'étouffer : le Chaſſeur ne peut échapper au danger qu'en montant ſur un arbre, pourvu qu'il ſoit armé d'un bon coutelas ; il n'a qu'à couper les pattes de l'ours lorſqu'il grimpe après lui ſur l'arbre où il s'eſt réfugié, ce qui le fait tomber tout de ſuite à terre, & alors il a le temps de charger ſon fuſil pour le tuer. Cette chaſſe eſt très-utile lorſqu'on la fait avec quelque ſuccès. La peau eſt de toutes les fourrures groſſieres celle qui a le plus de prix ; la quantité d'huile qu'on retire de l'ours eſt conſidérable. A la Louiſiane on voit dans l'automne des ours qui ſe ſont tellement engraiſſés, qu'ils n'ont pas la force de marcher, ou du moins qu'il ne peuvent courir auſſi vîte qu'un homme. Les ours noirs de ce pays s'engraiſſent ainſi en mangeant des patates, du mahis & les fruits des plaqueminiers ſur leſquels ils grimpent, ils ſe mettent à califourchon ſur une branche, ſe tiennent d'une patte & de l'autre cueillent les fruits. La graiſſe dont les ours ſont chargés les rend très-légers à la nage ; on leur trouve en automne juſqu'à dix doigts

d'épaiſſeur de graiſſe aux côtes & aux cuiſſes ; le deſſous de leurs pieds eſt gros & enflé : lorſqu'on le coupe, il en ſort un ſuc blanc & laiteux. Cette partie paroît composée de petites glandes qui ſont comme des mamelons, & c'eſt ce qui fait que pendant l'hiver dans leurs retraites, ils ſucent continuellement leurs pattes. On prépare la graiſſe d'ours, on la purifie ; on en retire une huile claire qui ſurnage, qui, dit-on, eſt auſſi bonne que la meilleure huile d'olive & ſert aux mêmes uſages. Au deſſous de cette huile on trouve un ſain-doux auſſi blanc, mais un peu plus mou que le ſain doux de porc, & qui ſert aux beſoins de la cuiſine. Les Sauvages trafiquent beaucoup avec les François de l'huile d'ours ; on dit qu'elle ne ſe fige guere que par un grand froid, que quand cela arrive elle eſt toute en grumeaux, & d'un blancheur à éblouir. En France les Epiciers-Droguiſtes ne tiennent point d'huile d'ours ; mais ils font venir de Savoie, de Suiſſe ou de Canada, de la graiſſe ou axonge qui eſt rarement purifiée : on ſe ſert de cette graiſſe comme de topique pour les hernies, les rhumatiſmes, &c. & beaucoup de gens aſſurent en avoir reſſenti de bons effets. On dit que la graiſſe d'ours eſt encore très-utile pour faire croître & épaiſſir les cheveux des enfans & des convaleſcens qui les ont perdu dans quelque maladie.

OURS A FOURMIS. *Voyez* FOURMILLIER.

OURS BLANC ou OURS DE LA MER GLACIALE, *urſus albus maris glacialis.* Nom donné à un animal très-cruel, très-vorace, qui attaque les animaux, même les hommes, & ſe jette ſur les cadavres. Il ne faut pas confondre l'ours blanc de mer avec l'ours blanc terreſtre ; ce ſont des animaux très-différens par pluſieurs caracteres. L'ours blanc de mer eſt ſeul de ſon genre, & ne ſe trouve que le long de la mer ſeptentrionale.

Voici la copie d'une lettre adreſſée à feu S. A. S. Monſeigneur le Duc de Bourbon, & que nous avons trouvée dans le dépôt des Cabinets de Chantilly ; elle concerne les *ours blancs* & les *loups de Labrador*, pays de la Nouvelle France.

« M. *de Brouague*, Commandant à Labrador, revenant de Québec » dans un canot d'écorce, lui cinquieme, a trouvé à la mer, à une lieue » & demie au large de la côte, & à 15 lieues de ſon poſte, ſitué à la » côte de Labrador, pays des Eſquimaux, un ours blanc qu'il apperçut » nageant à la mer ; il lui tira un coup de fuſil, & l'ayant manqué, l'ours » plongea & vint au canot. L'ayant apperçu dans l'eau il le fit éviter,

» & l'ours s'étant remis à nager il s'en éloigna toujours jusqu'à ce que » son fusil fût chargé ; il lui tira un second coup & le blessa au cou, & » la balle sortit par la mâchoire.

» L'ours replongea & revint une seconde fois entre deux eaux au » canot. Il l'apperçut une seconde fois, fit la même manoeuvre que la » premiere, & l'ours s'étant remis à nager, il lui tira un troisieme coup, » ayant chargé son fusil à deux balles, & le tua roide.

» M. *de Brouague* fit approcher son canot de cet animal, qui alors » flottoit sur l'eau ; il lui fit attacher une corde à la patte, & remorqua » à terre avec son canot.

» En arrivant à la côte, il y trouva des Sauvages qui étoient venus au » coup de fusil qu'ils avoient entendu ; ils se mirent tous à tirer à terre » cet animal, qui pesoit aux environs de deux mille, & ils étoient, tant » hommes que femmes, plus de quarante à le mettre à sec. Les Sauva- » ges mangent ces animaux, & il fut bientôt partagé entr'eux.

» M. *de Brouague* en réserva seulement pour lui la peau & un des » paturons qu'il fit écorcher ; les Sauvages mangerent la chair ; & la » peau de dessous & de dessus le paturon avoit trois pieds de large. Il » a apporté cette peau du paturon en France, laquelle après s'être » retirée, a encore vingt-un pouces de large (Cette piece qui s'est un peu rétrécie se voit actuellement dans l'un des Cabinets de Chantilly).

» C'est le deuxieme ours blanc qu'il a tué à la mer ; il en a tué trois » autres à terre, dont il y en avoit un qui étoit plus gros & qui pesoit » environ trois milliers.

» Il y a de ces animaux qui sont aussi gros que trois moyens bœufs ; » ils ont les jambes plus courtes que celles du bœuf & considérablement » plus grosses, avec cinq griffes à chaque pied. Ils ont environ sept à » huit pieds de long, la queue de trois à quatre pouces de long, le » cou court & prodigieusement gros, la tête aussi très-grosse & faite » comme celle d'un mouton, à l'exception que dessous le menton il s'y » trouve quantité de poil long de plus d'un pied, ce qui lui forme une » barbe comme à une chevre, mais bien plus fournie.

» La peau de cet animal est couverte d'un poil blanc & luisant, qui » est gros & assez court. Il a à chaque patte cinq griffes noires, au lieu » que les ours noirs ont des doigts comme ceux d'un homme, qui sont

» très-délicats à manger. Le poil de deſſous les pattes de l'ours blanc » eſt long & en grande quantité.

» On ne fait nul uſage de ſa peau, & les Sauvages ſe ſervent ſeulement de la peau des jeunes pour faire des mitaines, & mettent le » poil en dedans.

» La chair de cet animal eſt fort vermeille & tendre comme celle de » l'ours noir, mais elle n'eſt pas ſi bonne à manger.

» La graiſſe ne s'en fige point, non plus que celle de l'ours noir, » mais elle eſt bien plus pénétrante. Les Sauvages la boivent comme un » grand régal.

» Cet animal va par préférence à la mer; il y vit de loups marins, » de poiſſons & de coquillages; & quand la mer eſt glacée & qu'il ne » trouve plus à y manger, il va à terre où il vit de la chaſſe que les » loups y font au caribou: en ſorte que quand un ours blanc arrive dans » un endroit où un loup marin a tué un caribou, le loup s'en va ſur le » champ de peur d'être mangé, & abandonne ſa proie; il manque par- » là ſouvent de nourriture, & devient fort maigre juſqu'à ce qu'il puiſſe » retourner à la mer.

» Il y a à la côte de Labrador de très-gros loups & de différentes » couleurs, y en ayant de noirs, de gris ſale, d'argentés, de blancs & » de roux. On en trouve des bandes de cinquante qui marchent enſemble.

» L'ours blanc marche au plus trois enſemble, ſa femelle & deux » petits. Il ne cabane point l'hiver comme l'ours noir; il va à terre plus » vîte qu'un homme, & à la mer nage fort vîte, & de maniere que » c'eſt tout ce que quatre hommes dans un canot peuvent faire que de » s'en éloigner.

» Il ſe trouve à préſent à cette côte très-peu d'ours blancs, ils ſe » retirent du côté de la baie d'Hudſon; la quantité de navires qui vont » à la pêche & les habitations de quelques François à la côte les en ont » éloignés.

» Il y a auſſi très-peu d'ours noirs.

» Il ſe trouve auſſi de ces ours blancs au nord du lac ſupérieur, & » il en a été tué dans la riviere de Nepigon. Ceux de ce pays-là ſont plus » ſouvent dans le lac & dans les rivieres qu'à terre.

» Il y a beaucoup de ces ours blancs dans la Napolie & à la Nova » Zembla, qui veut dire en Ruſſe *nouvelle terre*; ils ſont auſſi gros & » auſſi féroces que dans le nord de l'Amérique ».

Il paroît que l'ours blanc eſt une eſpece différente de l'ours marin, dont le poil eſt coloré ou nué de différentes teintes, & dont nous parlerons *à l'article* OURS MARIN. Sa deſcription eſt très curieuſe.

L'ours blanc n'eſt point amphibie comme les phoques, & ne peut point reſter ſous l'eau auſſi long-temps qu'il le voudroit, ainſi que l'ont avancé quelques Auteurs. Le contraire eſt évident, dit M. *de Buffon*, & réſulte de la maniere dont on les chaſſe; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni pourſuivre de ſuite un eſpace de plus d'une lieue. On les ſuit avec une chaloupe, & on les force de laſſitude. S'ils pouvoient ſe paſſer de reſpirer, ils ſe plongeroient pour ſe repoſer au fond de l'eau; mais s'ils plongent, ce n'eſt que pour quelques inſtans; & dans la crainte de ſe noyer, ils ſe laiſſent tuer à fleur d'eau.

La proie la plus ordinaire des ours blancs ſont les phoques, qui ne ſont pas aſſez forts pour leur réſiſter; mais les morſes auxquels ils enlevent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenſes & les mettent enſuite à mort. Il en eſt de même des baleines; elles les aſſomment par leur maſſe, & les chaſſent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils raviſſent & dévorent ſouvent les petits baleineaux ou baleinons.

OURS MARIN. C'eſt une eſpece d'animal demi-amphibie, vivipare, de l'ordre des *phoques*, aſſez ſemblable à l'ours pour la figure de ſa tête, l'inſtinct, la maniere dont il exécute les mouvemens de la partie antérieure de ſon corps, & la férocité de ſon naturel. L'hiſtoire de ces animaux préſente des particularités aſſez ſingulieres.

M. *Steller*, de l'Académie de Petersbourg, qui s'eſt trouvé dans le cas de pouvoir obſerver les ours marins, dit que ces animaux changent de climats comme les *oies*, les *cygnes* & les *hirondelles* parmi les oiſeaux; les *truites* parmi les poiſſons; les *lievres* & les *rats* parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher de la nourriture quand ils commencent à en manquer. Les oiſeaux cherchent des lieux ſolitaires, & les poiſſons des mers tranquilles pour y dépoſer plus ſûrement leurs œufs, pour y peupler ſans être inquiétés & pour réparer leurs forces. La Nature a donné le même inſtinct aux ours marins; ils cherchent les mers méridionales & les Iſles déſertes qui ſont en grand nombre entre l'Amérique & l'Aſie, depuis le cinquantieme dégré de latitude juſqu'au cinquante-ſixieme; ils s'arrêtent dans les parties du Continent qui paroiſſent les plus tranquilles; c'eſt-là qu'ils ſe livrent à leurs amours & multiplient ſans trouble; les femelles y mettent bas leur

portée, nourrissent leurs petits & s'en retournent avec eux, au bout de trois mois, dans leurs premieres demeures. Comme on voit de ces demi-amphibies dans l'hémisphere boréal, il y a lieu de croire que cette même espece d'animaux se trouve tant dans l'hémisphere boréal que dans l'hémisphere austral sous le même degré de latitude. Les meres mettent leurs petits au jour vivans; ils sont en naissant d'un noir très-brillant, mais au bout de quatre ou cinq jours les poils des pieds de devant changent un peu de couleur; le ventre, qui se termine en cône, & les côtés, se bigarent.

Les mâles, dès en naissant, sont plus grands & plus forts que les femelles, leur peau devient de jour en jour plus noire; au lieu que celle des femelles est constamment cendrée, avec quelques taches rousses sous les pieds. Lorsque les femelles ont mis bas, elles coupent avec les dents le cordon ombilical; & à force de le lécher, elles arrêtent le sang & dessechent le cordon. Leurs petits naissent les yeux ouverts, ils les ont fort grands & saillans, & la bouche armée de trente-deux dents; mais les dents canines qui sont les plus grandes, les plus fortes, & dont ils font le plus d'usage dans leurs combats, ne paroissent que le quatrieme jour: elles sont tournées vers le gosier.

Les femelles ont pour leurs petits une tendresse extrême; elles ne les quittent pas & sont toujours rassemblées avec eux sur le bord du rivage où elles passent une partie du temps à dormir. La jeunesse folâtre entr'elle comme de jeunes chiens, ils imitent leurs peres & s'exercent déjà aux combats. Si l'un d'eux renverse l'autre à terre, le pere survient en murmurant, les sépare, caresse le vainqueur, le leche tendrement & légérement; car sa langue est très-rude: il l'oblige quelquefois à se coucher sur la terre, & s'il résiste, il paroît l'en aimer davantage: le pere semble s'applaudir & se féliciter d'avoir un successeur digne de lui; mais il témoigne moins d'empressement pour les lâches: ces poltrons sont toujours à la suite de la mere, tandis que les courageux accompagnent leur pere par-tout.

Les ours marins, quoique rassemblés par milliers, sont toujours divisés par familles; une famille est souvent composée de cent vingt; chaque mâle a son sérail formé de quinze & jusqu'à cinquante femelles: il les possede seul; jaloux par nature, il les garde avec beaucoup de soin & d'inquiétude: si quelque rival en approche & ose les lui disputer, il entre en fureur, & le combat le plus sanglant commence entre ces deux

amans. Les ſultanes tranquilles alors ſpectatrices ſe déterminent à ſuivre le vainqueur, le lechent amoureuſement, & pouſſent en commun des cris de victoire.

Ces animaux ſont d'une intrépidité étonnante : lorſqu'ils ont une fois pris un poſte, rien que la mort ne peut le leur faire quitter ; ils ne permettent point aux autres de venir s'établir trop près d'eux. Lorſqu'il s'éleve des ſujets de guerre entr'eux, on les voit quelquefois ſe battre une heure entiere, ſe tendre des pieges, ſe coucher de laſſitude, l'un auprès de l'autre, haletans, ſans force & ſans mouvement ; puis ſe relevant tout-à-coup l'un & l'autre, s'exciter & recommencer avec chaleur un nouveau combat. Chaque athlete ne quitte point la place qu'il a priſe : ils tournent la tête de côté, & ſe frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de ſon adverſaire. Tant qu'ils ſont d'égales forces, ils ne peuvent frapper que des pieds ; mais bientôt le plus fort ſaiſit ſon adverſaire avec les dents & le terraſſe ; les autres ours, ſpectateurs du combat, accourent alors au ſecours du plus foible, & terminent la querelle.

On les voit toujours, dit M. *Steller*, prêts à ſecourir le foible & l'opprimé. Si deux ours en attaquent un ſeul, les autres, comme indignés de l'inégalité du combat, viennent à ſon ſecours : ceux qui ſont encore dans la mer, levent la tête pour contempler ce ſpectacle ſanglant ; alors il ſe fait des partis : la colere les enflamme, ils s'animent, ſortent de l'eau, & viennent tout furieux ſe jeter dans la mêlée & augmenter le carnage.

Les *ours marins*, comme nous l'avons dit, ne quittent point leurs poſtes. Quelquefois les Voyageurs obligés de pourſuivre leur chemin écartent ces animaux, en les attaquant à coups de pierres, ſur leſquelles ils ſe jettent, & qu'ils ſaiſiſſent avec cette fureur qu'on remarque quelquefois dans les chiens ; leur rage en augmente, & ils rempliſſent l'air d'hurlemens affreux. Lorſqu'on veut les attaquer, on s'attache d'abord à leur crever les yeux, & à leur caſſer les dents à coups de pierres : mais quoiqu'aveugle & couvert de bleſſures, un ours marin ne quitte jamais ſa place, parce que s'il s'en éloigne d'un pas, les autres ſe jettent ſur lui, & l'obligent à coups de dents de la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces. Si quelques-uns d'entr'eux accourent à lui pour l'empêcher de fuir, d'autres les ſoupçonnent de vouloir fuir

eux-mêmes, & se jettent sur eux ; ce qui donne lieu à différens combats particuliers, & forme un spectacle curieux, mais horrible.

On voit ces ours marins rester un mois entier dans la même place, sans la quitter un seul moment. On a tué de ces animaux dans ces circonstances, on les a ouverts, & on n'a trouvé dans l'estomac & les intestins que de l'écume sans excrémens. On a remarqué que le panicule adipeux diminuoit tous les jours, ainsi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit si flasque, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un sac ; ce qui fait croire que pendant ce temps d'inaction & de repos ces demi-amphibies ne se nourrissent que de leur propre graisse, qui est repompée par les vaisseaux absorbans.

L'accouplement de ces animaux se fait, dit-on, sur le bord des eaux, ils n'ont que la tête dehors. Pour cette fonction la femelle se couche sur le dos, & reçoit son mâle entre ses bras, elle le serre vigoureusement ; le mâle appuie mollement l'extrémité de ses levres sur celle de sa femelle, comme s'il vouloit la baiser. Cette opération se fait ordinairement vers la fin du jour. Une heure avant de s'accoupler, le mâle & la femelle nagent tranquillement à côté l'un de l'autre & reviennent sur la greve ; ensuite le mâle appuyé sur ses pieds de devant se livre ardemment à son instinct ; ses pieds sont entiérement cachés dans le sable, dans lequel son poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception de la tête ; ils sont si fort occupés de leurs amours qu'on est souvent long-temps à les examiner avant qu'ils s'en apperçoivent. Si on s'avisoit de les troubler & de les distraire, le mâle quitteroit sa femelle, se jetteroit sur la personne & la dévoreroit, si elle ne pouvoit se sauver par la fuite, ou tuer l'animal.

Quand les ours marins sortent de l'eau, ils secouent tout le corps, se frottent la poitrine & arrangent ce qu'ils peuvent de leurs poils avec leurs pieds de derriere, lesquels sont palmés. Lorsqu'ils sont couchés à quelque abri au soleil, ils élevent les pieds de derriere en haut, & les remuent sans cesse, comme les chiens remuent la queue. Ils se couchent tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, tantôt tout le corps plié en cercle. Quelque profond que soit leur sommeil, avec quelque précaution qu'un homme puisse marcher, ils s'en apperçoivent & s'éveillent. Le sentent-ils, l'entendent-ils ? c'est ce qu'on n'a pas encore découvert.

On

On dit que ces animaux nagent avec tant de facilité, qu'ils peuvent faire plus de deux milles d'Allemagne par heure. Quand ils nagent sur le ventre, on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derriere paroissent souvent hors de l'eau. Ces animaux peuvent demeurer très-long-temps dans l'eau, parce qu'ils ont le trou ovale un peu ouvert.

Les Kamtschadales attaquent & blessent les ours marins avec une espece de javelot troué, dont le fer abandonnant le bois, reste dans le corps de l'animal; & comme il entre de biais, il n'en peut sortir: le fer est arrêté à une corde très-forte, dont les Pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal blessé fuit avec la vîtesse d'une fleche, entraîne avec lui la barque, jusqu'à ce que fatigué par sa course & épuisé par la perte de son sang, il s'arrête. Dans ce moment les Pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances; & s'il fait quelques mouvemens pour renverser la barque, on lui coupe les pieds de devant avec une hache. Ils s'attachent particuliérement aux femelles qui viennent de mettre bas au printems, & entre les mâles aux plus jeunes. On voit une grande quantité de ces ours marins dans l'isle de *Béring*. La chair & la graisse des mâles est fort dégoûtante, celle des femelles est délicate.

OURS DE MER. Nom donné à un crustacée, sans piquans, que l'on pêche en Walachie, en Bulgarie & en Servie : c'est le même qu'on appelle à Naples & à Messine, *messacara*.

OURSE. Nom de deux constellations voisines du pôle Septentrional, l'une portant le nom de *grande ourse*, l'autre celui de *petite ourse*; cette derniere est celle où se trouve l'étoile polaire, ainsi nommée parce qu'elle n'est qu'à deux degrés du pôle. Suivant *Ptolomée*, la grande ourse est composée de 35 étoiles.

OURSIN DE MER, BOUTON ou CHATAIGNE DE MER, ou HÉRISSON DE MER, *echinus marinus*. C'est un genre de coquille multivalve, de forme voûtée, plus ou moins convexe, ronde, ovale, à pans irréguliers, quelquefois applatie & toute unie, d'autres fois mamelonnée & élevée. L'oursin est composé d'une quantité prodigieuse de pieces de rapport à sutures & fragiles, & couvertes de pointes fort nombreuses, assez semblables en cela, & pour la forme, aux enveloppes des châtaignes. Ces pointes tombent souvent après la mort de l'animal, & laissent alors

à découvert les apophyses & les petits trous sans nombre dont la coquille est couverte ; l'appareil avec lequel est formé cet animal est merveilleux.

Ce ver testacée ou coquillage est fort connu sur le bord des mers, & particuliérement sur les côtes de la Méditerranée : il y en a de noirs, de verts, des rouges, de purpurins ou violets ; mais ces couleurs s'alterent après la mort de l'animal : les uns habitent les bords des mers ; d'autres vivent en haute mer. Leurs piquans sont plus ou moins gros, & plus ou moins longs, les uns sont obtus, d'autres très-pointus & plus ou moins durs ; aussi voit-on des oursins qui ne sont revêtus que de petites pointes semblables au poil des animaux, tandis que d'autres ont des pointes fort grandes en forme de baguettes. Ces piquans sont ou ronds, ou triangulaires, en un mot de différentes configurations, selon l'espece d'oursin ; mais tous sont assez durs & se cassent net : ils servent de pieds à l'animal ; car quand il veut s'en aller d'un lieu à un autre, il s'appuie sur ces pointes, mobiles dans leurs charnieres, & tourne non sur lui-même, mais assez horizontalement : son mouvement progressif est si prompt, qu'il est souvent difficile de l'attraper. M. *de Réaumur* est le premier qui nous a donné une idée exacte du squelette de l'animal, & qui a développé la mécanique singuliere de son mouvement progressif. *Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1712.*

Ce qui sert de tête aux oursins est placé au centre inférieur, c'est la partie concave, qui est toujours contre terre : mais la partie par où ils fientent est en-dessus, quelquefois aussi en-dessous près de la bouche même. Cet animal a cinq dents aiguës & visibles, creuses en dedans, semblables à des osselets, qui toutes ensemble ont la figure d'une lanterne (aussi l'appelle-t-on la *lanterne d'Aristote*), & entre lesquelles est un petit morceau de chair qui lui sert de langue, à laquelle est attaché le gosier, ensuite le ventre, divisé en cinq parties, de sorte que l'on diroit que l'oursin a plusieurs ventres séparés les uns des autres & pleins d'excrémens ; mais ils dépendent d'un seul ventricule, & tous se terminent à un boyau culier. Ainsi les oursins n'ont que deux ouvertures proprement dites, dont l'une est la bouche, & l'autre l'anus.

Les oursins n'ont point de chair vers le ventre comme au reste du corps : leurs œufs sont attachés aux cinq pans ou parois ou lobes

intérieurs de la coquille en grand nombre ; les ourſins ſont tous bons à manger ; leur couleur eſt rouge étant cuits ; ils ont le goût des écreviſſes, ſur-tout ceux de la Méditerranée.

On prétend avoir obſervé que ces animaux préſagent la tempête, & qu'ils coulent à fond pendant l'orage, en s'attachant aux plantes du fond de la mer, ou à d'autres corps, avec des filets gonflés par le bout, d'une ſubſtance aſſez ſemblable aux cornes des limaçons : on a compté plus de treize cents de ces filets, ce ſont autant de cordages dont l'animal ſe ſert, ſoit pour tâter le terrain, ſoit pour ſe tenir à l'ancre dans le fort de la tempête. Ces filets ſortent par les petits trous dont nous avons parlé : il peut marcher la bouche en haut, en bas & dans une infinité d'autres poſitions. Dans la ſéance publique que l'Académie de Rouen tint le 3 Août 1774, M. *Duſay*, de Dieppe, lut un Mémoire ſur les ourſins. Cet Obſervateur décrit cet animal avec un appareil plus nombreux. Il réſulte qu'un ourſin de quatre pouces & demi de diametre, ſur trois pouces de hauteur, eſt formé de neuf cents cinquante pieces, parſemées de quatre mille cinq cents mamelons, dont chacun ſert de genou à une épine mobile, & qu'il eſt perforé de trois mille huit cents quarante petits trous, par leſquels paſſent autant de cornes flexibles qui aident aux ſenſations de l'animal ; il eſt à préſumer que les petits ourſins de la même eſpece ont leur coquille, compoſée d'autant de pieces, d'autant de mamelons, d'autant d'épines, d'autant de trous & d'autant de cornes ou filets flexibles ; mais les ourſins d'eſpeces différentes ne paroiſſent pas être munis d'un appareil de pieces auſſi nombreux : au reſte on ne peut qu'admirer la ſymétrie des pointes & des mamelons de l'ourſin. M. d'*Argenville* dit avoir compté ſur la ſuperficie d'un ourſin de la Mer Rouge, cinq diviſions à deux rangs de mamelons, & de grandes pointes au nombre de ſoixante-dix, ſans compter cinq autres rangs de petites, & toutes les bandes qui ſéparent les rangs des mamelons, leſquelles ſont percées d'une infinité de petits trous par où ſortent ſes cornes ou *tentacula*.

Dès que l'ourſin eſt à flot, il contracte ſes filets entre les baſes ou mamelons de ſes pointes. On apperçoit auſſi l'ourſin ſur la greve par un beau temps, & comme il eſt ſouvent couvert de dix à douze pieds d'eau, on ſe ſert pour le prendre d'un long roſeau entr'ouvert dans un des bouts par un petit morceau de bois pour en écarter les parties : on l'enfonce dans l'eau, on le darde ſur l'ourſin, & à la place du morceau de

bois qui ſe dégage aiſément de lui-même, l'ourſin s'y loge; alors on le retire de l'eau: quelquefois, quand le flux & le reflux eſt grand, on le ſuit ſur la greve très-avant dans la mer; alors on peut le prendre à la main. On vend dans les rues de Marſeille les ourſins, comme l'on vend à Paris les huîtres. Pour les ouvrir on a une main gantée à cauſe des pointes, & des ciſeaux à l'autre; on les cerne tout autour, puis avec de petits morceaux de pain taillés en carrés longs, comme quand l'on veut manger un œuf à la coque, on ratiſſe la ſubſtance interne, rougeâtre, pleine d'œufs, avec ce pain, & on le mange ainſi aſſaiſonné. On en eſt dégoûté dans les premiers jours; car rien ne reſſemble mieux à du pus, que cet amas d'œufs, qui procure ſouvent un petit cours de ventre; mais on s'accoutume bientôt à ce mets, qui étant cuit a le goût des écreviſſes. On nomme l'intérieur de l'ourſin, *echinus ovarius*, & l'extérieur *echinus digitatus*.

Les ourſins de la Mer Rouge ſont plus épais que ceux de la Méditerranée; ceux-ci ſont d'un meilleur goût que ceux de l'Océan & de la Manche.

M. *Klein* a donné au public deux diſtributions ſynoptiques de ces coquilles; l'une tirée de l'anus, l'autre de la bouche: on peut y joindre celle tirée de la figure extérieure de la coquille.

Voici les eſpeces principales des ourſins, & les endroits où on les trouve.

1°. Les ourſins de forme hémiſphérique ou ſphéroïdale, nommés *turbans* (*cidares*). Le ſommet eſt élevé, à bouche arrondie & ſituée au milieu de la baſe, qui eſt un peu convexe, à grands & petits colures, chargés d'apophyſes nombreuſes en *forme de grains de millet:* ſes pointes ſont fines comme des aiguilles, bien rondes ou ſtriées; tel eſt le *turban miliaire.* Il y en a de différentes couleurs, rougeâtres, verdâtres, violets, d'un gris cendré; quelquefois l'extrémité des pointes eſt blanche; ils ſe trouvent dans nos mers : les *turbans à panneaux* ont les colures marbrés ou nués de couleur roſe, de verdâtre & de brun; ceux à bouche décagone ſont un peu anguleux; tantôt ce ſont les grands colures qui ſont élevés, tantôt ce ſont les petits; tel eſt le *turban turc.* Ceux dont les apophyſes ſont un peu grandes, s'appellent *turbans à grains de petite vérole.* Celui que l'on nomme l'*artichaut* ou le *chardon*, a de grands piquans applatis en forme de ſpatule ou de pignons de pommes de pin, ſe recouvrant mutuellement, & ne laiſſant voir que les extrémités en

petits pentagones : la baſe de ces ourſins eſt auſſi hériſſée de petites pointes. *L'ourſin digité* eſt hériſſé de gros piquans en forme de pieux de paliſſade ou de doigts, cendrés, rayés vers le bout & par zones de fauve clair, longs, arrondis, finiſſant en tiers-point. On voit à la baſe d'autres pointes plus petites en forme de ſpatule. On en voit dont les piquans ſont en lames d'épée, triangulaires & verdâtres. Le *turban à mamelon* a les apophyſes ſéparées les unes des autres par des bandes onduleuſes dont les bords ſont ordinairement en filigrane ; ainſi qu'on le voit bien dans le *turban maure* dont les piquans ſont pyramidaux, ſtriés dans leur longueur & forés dans le bout ; ces derniers ourſins ne ſe trouvent guere que dans les parages des Indes.

2°. Les ourſins de forme ovoïde, échancrée d'un côté, à baſe un peu applatie & à partie ſupérieure un peu ſillonnée, nommés *pas de poulain*, *barillets*, *cœurs marins* (*ſpatagi*). Il ſont ornés en deſſus d'une eſpece d'étoile en maniere de fleur à cinq pétales rabatus, quatre deſquels ſont bordés d'une double ou quadruple rangée de petits trous, ſemés dans le reſte d'apohyſes inégales & peu ſaillantes. La bouche eſt près de la circonférence.

3°. Les ourſins de forme ovoïde ſans échancrure, & fort convexe depuis la bouche juſqu'à la pointe tronquée : on les nomme *œufs marins* (*briſſi*). On y diſtingue quatre larges ſillons partant d'une cavité garnie de quatre trous, ornés chacun de quatre rangées de petits trous, & entourés d'un autre ſillon très-léger. Les apophyſes ſont comme autant de petites ſemences de perles, & les pointes ſont capillaires. La couleur de ces ourſins eſt ordinairement d'un gris ou blanc ſale. Le contour de quelques-uns ſemble repréſenter cinq baſtions avec leurs flancs & leurs courtines qui correſpondent à une étoile à cinq rayons qui ſe voit ſur le dos. Ces ourſins ſont communs dans les mers des Indes.

4°. Les ourſins à pans irréguliers, de forme large & peu bombée, & ornés dans leur partie convexe d'une eſpece de fleur à cinq pétales, nommés *pavois* ou *boucliers* (*ſcuta*) : leur baſe eſt concave, la robe eſt ſemée de petits cercles creux dans leſquels ſont les apophyſes. Les cinq dents molaires ſont doubles : ces ourſins ſont plus communs aux parages de l'Amérique, qu'ailleurs.

5°. Les ourſins de forme applatie, ornés dans leurs deux faces de cinq feuilles, quelquefois percés de pluſieurs trous oblongs ; on les nomme *gâteaux* ou *beignets* (*placentæ*) ; l'eſpece nommée le *pain d'épice*

eſt percée de part en part de pluſieurs larges fentes ; la bouche eſt au centre, & l'anus près de la troiſieme partie de l'axe ; ſes pointes ſont capillaires, de couleur griſe : ces coquilles ſe trouvent dans les deux Indes.

6°. Les ourſins appellés *rotules* (*rotulæ*) ont la même forme que les précédens, mais plus de la moitié de la circonférence eſt rayonnée ou dentée en forme de roue, tandis que l'autre moitié eſt entiere & arrondie. L'eſpece appellée *ourſin ſolaire* a douze rayons, dans la moitié de ſa circonférence.

Lorſqu'on veut conſerver des ourſins pour les Cabinets des Curieux, il faut auſſi-tôt qu'ils ſont ſortis de la mer, les faire tremper dans l'eau douce pendant quelques heures, enſuite les laiſſer ſécher ſans les vider, afin d'en conſerver les mâchoires, & de ne rien défigurer. Sa ſubſtance intérieure n'eſt qu'une gélatine dont la plus grande partie s'évapore, & l'autre ſe deſſeche : il importe d'en hâter la deſſication, avant que la putréfaction attaque les membranes qui ſoutiennent les pointes dont l'animal eſt hériſſé, ce qui cauſe leur chûte. Pour éviter cet accident, M. *Mauduit* conſeille de faire promptement ſécher ces animaux au grand ſoleil ou dans un four, dont la chaleur ſoit très-douce, il faut enſuite les tenir dans des lieux bien ſecs.

OURSINS DE MER FOSSILES, *echinites*, ſont les mêmes coquilles multivalves que les précédentes, devenues foſſiles par la réceſſion des mers qui couvroient autrefois les lieux où l'on en trouve préſentement. Il y a de ces foſſiles qui ſont mutilés ou changés de nature ; l'on en trouve qui ſont d'une nature ſpatheuſe, d'autres ſont changés en ſilex, & ont conſervé leur forme & leurs caracteres primitifs. On diſtingue encore ſur ces coquilles, les ſutures, les petites éminences, les milliers de petits trous, les eſpeces de gravures autour des mamelons, dont il eſt parlé dans l'*article des* OURSINS VIVANS. On peut conſulter l'Ouvrage latin ſur les ourſins de M. *Klein*, & qui eſt traduit en françois par M. *Desbois*, & imprimé à *Paris en 1754*, *in-8°*.

On peut auſſi rapporter aux ourſins foſſiles, les parties qui en ſont ſéparées, & que l'on trouve également dans la terre, telles que leurs dents, leurs oſſelets, leurs pointes & leurs mamelons.

Les pierres ou pointes judaïques, ſont auſſi des dards foſſiles d'ourſins. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

Les pointes d'ourſins foſſiles & ordinaires, ſont des baguettes pier-

reuſes, communément ſpatheuſes, cylindriques, liſſes ou ſtriées, & de de différentes grandeurs. *Voyez* OURSIN DE MER.

On donne le nom d'*écuſſon d'ourſin pétrifié*, à ces pieces carrées, ou de figure irréguliere, dont l'aſſemblage d'un certain nombre compoſe l'ourſin lui-même; on en peut ſouvent compter juſqu'à ſix cents. Les écuſſons orbiculaires ſont les mamelons de l'ourſin mamillaire. *Voyez* MAMELONS.

On trouve beaucoup d'ourſins ou de parties qui en dépendent, devenues foſſiles ou pétrifiées, dans pluſieurs provinces en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas Autrichiens, en Suiſſe, & en quantité d'autres contrées.

OURSINE, eſt le nom que l'on donne à un phalene (papillon nocturne) qui provient d'une chenille toute velue, laquelle ſe trouve ſur la laitue.

OUTARDE, OTARDE ou BITARDE, *otis, ſeu tarda avis.* Genre d'oiſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. *L'outarde vulgaire* ou la *biſtarde* eſt un oiſeau de la grandeur du coq d'Inde; elle a la tête & le cou de couleur cendrée, le ventre eſt blanc & le dos bigarré par de lignes tranſverſales, rouſſes & noires; ſon bec eſt conique & un peu ſemblable à celui d'une poule: elle n'a point de doigts de derriere, ce qui eſt fort notable, car par cette marque & par ſa grandeur elle eſt ſuffiſamment diſtinguée de tous les autres oiſeaux avec leſquels on a voulu la confondre. Elle n'a que trois doigts poſés antérieurement, dont les ongles ſont larges, courts, peu crochus, peu pointus, de figure ovale & convexe, tant en deſſus qu'en deſſous. Le duvet de l'outarde eſt un peu roſe ou rougeâtre.

En hiver les outardes vivent en troupe dans les plaines, ces ſociétés ſe déſuniſſent en Avril, c'eſt la ſaiſon de leurs amours. Lorſqu'elles ſont à terre, en bande, il y en a toujours quelques-unes un peu éloignées de la troupe qui font ſentinelle, ayant toujours la tête levée pour avertir par un cri les autres quand quelqu'un paroît, & comme elles ont beaucoup de peine à s'élever, à cauſe de leurs aîles courtes, elles s'y prennent de bonne heure. Lorſque l'outarde eſt chaſſée, elle court fort vîte, en battant des aîles, & va quelquefois pluſieurs milles de ſuite ſans s'arrêter; mais comme elle ne prend ſon vol que difficilement & lorſqu'elle eſt aidée, ou ſi l'on veut, portée par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne ſe perche ni ne peut ſe percher ſur les arbres, ſoit à cauſe de ſa

pesanteur, soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche & s'y soutenir, les levriers, les chiens courans la peuvent forcer, & même l'attrapent souvent lorsqu'elle est peu élevée de terre : on la chasse aussi avec l'oiseau de proie, & on lui tend des filets. On prétend que dans ce genre d'oiseaux d'Europe les individus sont ceux qui ont le plus de rapport avec l'autruche, que les femelles ont au-dessus de l'ovaire des testicules comme les mâles, & que le mâle dans le temps de l'amour, fait aussi la roue avec sa queue. On la prend encore à l'hameçon, en y attachant un morceau de pomme ou de viande.

On prétend que les outardes sont carnassieres & qu'elles se nourrissent de grenouilles, de souris, de mulots, de petits oiseaux & de différens insectes ; toujours est-il vrai que pendant l'hiver elles mangent des feuilles de navets, des choux, des plantules & des graines. On a trouvé souvent dans leurs estomacs, de petits cailloux qu'elles avalent, comme l'autruche, pour faciliter le broiement des grains qu'elles mangent.

Quand ces oiseaux s'accouplent, ils vont ordinairement à l'écart (chaque couple) pour jouir solitairement de leurs plaisirs. Quelquefois des rivaux se disputent une femelle, ils se battent à toute outrance, & on trouve de temps en temps de ces victimes de l'amour sur le champ de bataille. Le mâle exprime ses desirs à sa femelle, en faisant la roue ou l'éventail avec sa queue, comme le coq d'Inde; pendant qu'il se pavane ainsi, la peau de dessous son cou s'enfle, se colore, de même que lorsqu'il entre en fureur. Ils font leurs nids dans les terres en friche, & se contentent le plus souvent de creuser la terre. La femelle y dépose deux œufs, qui sont blancs, avec quelques taches rousses aux gros bouts, du reste ils sont aussi blancs que des œufs de cygne.

La ponte se fait sur la fin de Mai ou de Juin. La couvaison est à-peu-près de cinq semaines, comme celle des dindes. Les petits courent, comme les poulets, aussi-tôt qu'ils sont éclos. Le cri des outardes est à-peu-près semblable à celui du corbeau. La chair de cet oiseau a le goût de celle du dindon.

On voit beaucoup d'outardes aux environs de Châlons en Champagne : il y en a aussi en Poitou. On trouve quelquefois de ces oiseaux engourdis au milieu des neiges, & on les prend aisément. On en éleve dans les basses-cours.

La vraie outarde est fort rare dans bien des pays. La graisse de cet oiseau est anodine & résolutive. Les Sauvages se font des robes des plumes

d'outarde ;

d'outarde : on trouve la description anatomique de l'outarde dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences.*

PETITE OUTARDE OU CANNE-PETIERE, *otis minor*, *anas campestris*, *vulgò dicta*. Cette petite espece d'outarde a, dit M. *de Buffon*, tous les attributs extérieurs de la grande, & même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il semble que la petite soit éclose d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu moins de force de développement; le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc & par quelques autres variétés dans les couleurs; la femelle pond au mois de Juin, trois, quatre, & jusqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luisant; les petits ne commencent à voler que vers le milieu d'Août, & quand ils entendent du bruit ils se tapissent contre terre, & se laisseroient plutôt écraser que de remuer de la place; leur cri d'amour est *brout* ou *prout*, ils le répetent sur-tout la nuit, & on l'entend de fort loin. La petite outarde est moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite; elle paroît particuliérement habiter le climat de la France & est commune dans le Maine, dans la Normandie. La petite outarde est naturellement rusée & soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, & que l'on dit des personnes qui montrent ce caractere, *qu'ils sont de la canne-petiere.* Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-rapide, & fort près de terre; puis lorsque sont qu'ils posés, ils courent si vite, qu'à peine un homme les pourroit atteindre. La chair de la petite outarde est noire & d'un goût exquis.

On trouve en Afrique une espece de petite outarde : *voyez* HOUBARA; & en Arabie une grande outarde huppée: *voyez* LOHONG. On trouve aussi en Afrique une petite outarde huppée connue sous le nom de *rhaad*. Voyez ce mot.

OUTIN. *Voyez* HAUTIN.

OUTREMER EN PIERRE. *Voyez* LAPIS LAZULI.

OXICEDRE ou PETIT CEDRE. *Voyez au mot* CEDRE.

OXIPETRE, est tantôt une terre farineuse, & tantôt une pierre cristalline, blanche, jaunâtre, d'un goût aigrelet, laquelle se trouve dans le territoire de Rome: on nous a assuré qu'on s'en sert dans le pays en boisson, pour modérer la chaleur de la fievre. Les oxipetres que nous avons reçues de cette contrée, étoient alumineuses ou vitrioliques. *Voyez* ALUN & VITRIOL.

OYE ou OIE, *anser*, est un oiseau très-vorace, aquatique, & dont on distingue beaucoup d'especes, dont le caractere est d'avoir trois doigts antérieurs & palmés, & celui de derriere sans membranes; le bec est convexe en dessus, plane en dessous, d'une largeur & grosseur égales dans toute la longueur, onguiculé par le bout qui est obtus, les côtés du bec sont denticulés comme une lime. Nous donnerons ici l'histoire de l'*oie domestique*, & nous ne rapporterons que les singularités des autres especes qui sont sauvages.

L'OIE DOMESTIQUE OU PRIVÉE, *anser vulgaris*. C'est un oiseau de basse-cour connu de tout le monde; il est plus petit que le cygne, mais plus grand & plus gros que le canard: il pese jusqu'à dix livres étant engraissé: sa longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds, est de trois pieds; l'envergure a plus de quatre pieds & demi: le bec est long de deux pouces & demi; la queue longue de six pouces & demi, & composée de dix-huit grandes plumes; les aîles ont chacune vingt-sept grandes plumes. L'oie a le cou plus court que le cygne, & plus long que le canard: la couleur de son plumage varie comme dans tous les autres oiseaux domestiques; tantôt elle est brune & bigarée; tantôt elle est cendrée ou blanche, mêlée de brun. Le mâle est ordinairement blanc. Le bec & les pieds sont jaunes dans les jeunes oies, qu'on nomme *oisillons* & *oisons*, ou *cyons* quand elles sont un peu plus grandes: ceux des vieilles sont rouges. On nomme le mâle *oyard* ou *jars*.

Quand l'oie se met en colere, elle siffle comme le serpent: elle vit fort long-temps. *Willughby* cite une oie qui avoit quatre-vingts ans (il suffit de lire vingt ans), & qu'on fut obligé de tuer, à cause de sa méchanceté & des mauvais traitemens qu'elle faisoit aux oisons.

L'oie est un oiseau amphibie qui vit, comme le canard, sur la terre & dans l'eau. L'on en voit le long de la Loire s'assembler en certains temps de l'année, & faire leur passage en d'autres pays, d'où elles reviennent ensuite chacune dans leurs maisons. Cet oiseau se nourrit principalement d'herbes & de grains: il est pesant, s'exerce peu à voler & marche lentement: cependant on mene quelquefois une troupe d'oies à plus de quinze lieues, comme l'on conduit des dindons. *Belon* dit que l'oie privée tire son origine de l'oie sauvage, & qu'il y en a une espece grande, de belle couleur & féconde; & l'autre qui tire sur l'oie sauvage, est plus petite & de moindre revenu. Les bons Economes qui savent tirer avantage des oies, préferent celles qui sont blanches & de

grande race à celles dont le plumage change de couleur. Mais quoique ces oiseaux s'élevent par-tout, l'on n'en peut tirer bon parti que quand l'on est proche d'une riviere, d'un ruisseau, ou d'un étang, ou d'un très-grand vivier toujours plein d'eau pour les faire barboter. Deux mâles suffisent pour six ou sept femelles: celles-ci font jusqu'à trois pontes par an, & dix à douze œufs à chaque ponte. *Jean Liébault* nous apprend dans sa *Maison Rustique*, que si l'on ne retire pas les œufs des oies à mesure qu'elles pondent, elles les couvent dès que leur ponte est complette; mais que quand on les leur ôte, elles ne cessent point de pondre quelquefois jusqu'à deux cents œufs, & même jusqu'à en périr. Leur ponte commence en Mars & finit en Juin: elles n'oublient point l'endroit où on les a menées pondre pour la premiere fois: elles couvent trente jours, & la couvée est de quinze à trente œufs. Dans le Hainault, l'Artois, & dans quelques autres provinces de France on en tire un grand profit; aussi voit-on, apres la moisson, de nombreux troupeaux d'oies pâturer dans les champs avec les dindons: en automne on les engraisse dans l'espace de quinze jours ou trois semaines, en leur crevant les yeux. Les Juifs excellent dans la maniere d'engraisser ces oiseaux. On en fait vers la S. Martin un débit considérable. Autrefois l'on en débitoit à Paris dans la seule *rue aux oies*, d'où l'on a fait par corruption la *rue aux ours*: les Rôtisseurs qui les vendoient se nommoient *Oyers*.

Les jeunes oies sont attaquées aux mois de Juin & de Juillet d'un plus grand nombre de maladies, & de maladies beaucoup plus dangereuses que dans les autres saisons de l'année; c'est à cette époque qu'elles périssent en quantité. La négligence avec laquelle on éleve ordinairement ces sortes d'oiseaux, doit être regardée comme la cause principale de ces pertes. On lit dans la *Nature considérée sous différens aspects* des moyens pour prévenir la mortalité des oisons, tirés de la Gazette d'Agriculture. Dans ces deux mois de l'année (Juin & Juillet), il faudroit donner à ces jeunes oiseaux plus de soins que dans tout autre temps; parce qu'alors la nature les pourvoit d'aîles & leur fait pousser leurs plus grosses plumes, ce qui doit les affoiblir beaucoup: d'ailleurs la nourriture maigre & souvent seche qu'ils trouvent dans les prairies pendant les grandes chaleurs, n'est pas suffisante pour les nourrir & ajouter à leurs forces; il faudroit donc leur donner une bonne pâture avant qu'ils se répandent dans les prairies & à leur retour: l'expérience a

démontré le ſuccès de cette pratique pendant que ces oiſeaux prennent leurs plumes. D'autres eſpeces de maladies font une cruelle guerre à ces jeunes oiſeaux, en voici les divers ſymptômes : ſi dans les mois de Juin & de Juillet il vient à pleuvoir beaucoup, l'herbe qui pouſſera trop rapidement, acquiert une qualité qui donne le dévoiement aux oies qui la picorent; ces pluies abondantes rafraîchiſſent & même refroidiſſent par trop ces oiſeaux. Peut-être auſſi le mal peut-il provenir d'une eau rougeâtre, remplie d'inſectes du genre des *monocles* & des *binocles*, qu'on leur laiſſe boire en cette ſaiſon : *voyez l'article* BINOCLE. D'habiles Economes ont employé divers moyens ſuivis de bons effets, & dont voici la méthode. Il faut faire boire aux oiſons attaqués de la dyſſenterie une infuſion légere de baies & de petites branches vertes de ſapin pilées & broyées enſemble dans de l'eau bien propre : le lierre mêlé avec un peu d'orge égrugée eſt auſſi un bon remede en pareil cas; l'uſage de ce breuvage eſt pour le matin avant d'envoyer ces oiſeaux aux champs, & le ſoir lorſqu'ils ſont de retour. La paille hachée très-menue & le ſon forment dans l'eſtomac des oiſons une bouillie viſqueuſe, qui tempere l'âcreté de l'eau ſale, des inſectes & de l'herbe tendre & froide qu'ils ont avalés. Cette nourriture, en fortifiant l'eſtomac, adoucit auſſi les inteſtins & arrête la dyſſenterie. Le chardon pilé & mêlé avec le marc des braſſeries & un peu d'orge égrugée, eſt encore un remede plus ſûr que les précédens, ſur-tout ſi on ſaupoudre cette nourriture trois ou quatre fois par ſemaine d'un peu de cendre de tabac : alors c'eſt encore un excellent ſpécifique contre les autres maladies des oiſons, que les inſectes, & ſur-tout les ſang-ſues qu'ils avalent leur occaſionnent. Un autre fléau pour les oiſons, ce ſont les petits inſectes, poux, moucherons, couſins, &c. qui ſe mêlent dans les oreilles & les naſeaux de ces bipedes, qui les tourmentent, les fatiguent, les épuiſent de force, & les font périr par l'excès de la douleur. Les oiſons qui en ſont attaqués marchent les aîles pendantes, ſecouent la tête, ou alongent le cou, & ne mangent que peu ou point. Pour faire déloger ces hôtes importuns & cruels, il faut préſenter aux oiſons, au retour des champs, de l'orge au fond d'un vaſe rempli d'une eau bien claire; ces oiſeaux avides de l'orge, voulant la manger, ſont obligés néceſſairement de mettre la tête & le cou dans l'eau, les inſectes fuient ou ſe retirent au haut du cou, c'eſt-à-dire près du corps; les parties affectées, malades, ſe nétoient & bientôt ces bipedes recouvrent la ſanté : en répétant pendant quelques

jours cette opération, les insectes n'y tiennent pas & abandonnent leur proie pour toujours. Une friction d'huile de sapin battue dans de l'eau ou d'onguent mercuriel peu chargé de vif-argent, écarte & détruit aussi ces ennemis opiniâtres.

C'est à tort qu'on a taxé l'oie d'être stupide, elle est vigilante; son sommeil est léger, elle se réveille au moindre bruit; elle est même aussi propre que quelques chiens à garder la nuit une maison de campagne; car dès qu'elle entend quelque chose, elle ne cesse de jeter des cris. On en cite un exemple fameux dans l'Histoire Romaine, où elle étoit au rang des oiseaux sacrés, pour avoir averti les soldats de l'approche des Gaulois, près de s'emparer du Capitole. Il est certain, dit *Lémery*, que cet oiseau est disciplinable; cet Auteur en a vu un tourner une roue de cheminée pour faire rôtir de la viande.

Personne n'ignore combien cet oiseau entre dans nos usages domestiques: ses petites plumes servent à faire des lits, des coussins & des oreillers, qui nous facilitent un sommeil agréable; & les grandes plumes de ses aîles nous fournissent des plumes à écrire, dont l'usage est connu de tout le monde. On peut plumer les oies deux fois l'année, au printems & en automne. Il ne paroit pas que les Anciens eussent coutume de se coucher sur la plume d'oie: *Belon* dit qu'ils ne connoissoient pas même les lits de plumes, puisqu'ils ne sont pas encore aujourd'hui en usage chez les Orientaux: leurs lits sont composés de bourre de chameau, de laine, de coton & de sommités de roseaux.

On prétend que la fiente de l'oie gâte un peu les prés & brûle l'herbe; ces oiseaux sont capables de faire beaucoup de dégâts dans les jardins & dans les blés, si l'on n'y prend garde: la jusquiame, la ciguë & l'amande amere sont des poisons pour ces animaux; mais en revanche l'oie aime beaucoup l'orge qui l'engraisse. Il y a peu de volaille plus sujette à produire des monstres que l'oie: les Paysans prétendent connoître, par la grosseur & par la figure des œufs, ceux qui doivent en faire naître, & ils les rejettent comme peu propres à être couvés, ou plutôt comme ne devant pas produire des êtres d'une longue & bonne durée.

La chair de l'oie est un assez bon manger, mais elle est peu salutaire, étant grossiere & difficile à digérer: il faut être robuste, faire de l'exercice pour qu'elle nourrisse bien & qu'elle produise un aliment solide & durable; ceux qui sont sédentaires, & particulierement les gens de

cabinet, doivent s'en abſtenir. On choiſit cet oiſeau d'un âge moyen, car étant trop jeune, ſa chair eſt viſqueuſe & moins ſaine ; quand au contraire il eſt trop vieux, ſa chair eſt ſeche, dure & indigeſte. On mange l'oie rôtie ou en ragoût : l'on fait en quelques pays des pâtés de cuiſſes d'oies qui ſont fort eſtimés ; en Gaſcogne on les marine, en les ſalant à ſec, les faiſant cuire à demi dans de la graiſſe d'oie : c'eſt ainſi qu'on les mange dans les potages aux choux verts, que les Béarnois appellent *garbure*. Les œufs de cet oiſeau ſe mangent chez le petit peuple, mais ils ne ſont pas à beaucoup près auſſi agréables que ceux de poule. Le ſang de l'oie eſt alexipharmaque : ſa graiſſe qui eſt très-fine, très-douce, eſt émolliente, réſolutive, nervale & laxative ; elle empêche les grains de la petite vérole de creuſer profondément : cette ſubſtance, ainſi que le foie du même oiſeau, paſſoit chez les Romains pour quelque choſe d'exquis ; tout le monde connoît encore les foies gras de l'oie qui nous viennent de Metz. Sa fiente eſt hyſtérique, diurétique, fébrifuge, ſudorifique, & très-propre contre la jauniſſe : on prétend que la premiere peau des pieds de l'oie eſt propre pour arrêter toutes ſortes de flux, &c. L'*oie huppée* n'eſt qu'une variété de l'oie domeſtique.

L'Oie de neige, *anſer niveus*, eſt blanche par tout le corps ; les les cinq premieres groſſes plumes ſont noires : elle ne paroît chez nous qu'en hiver, où elle vole en troupes.

L'Oie sauvage, *anſer ferus aut ſylveſtris*. Cet oiſeau fréquente les terres labourées où il pâture ; il eſt plus petit que l'oie domeſtique, s'apprivoiſe difficilement ; il arrive chez nous en hiver après les *grues* ; voyez ce mot. Il vole par bandes le jour & la nuit avec beaucoup d'ordre en forme d'angle rectiligne, comme font les grues & les canards ſauvages. Celui qui eſt en tête fend l'air, dont il ſoutient le choc, les deux colonnes ſuivent ; lorſqu'il eſt fatigué, il retourne à la queue, & eſt remplacé par celui qui le ſuit. La troupe s'abat ſur terre ; comme ils ne s'élevent de terre que difficilement, un d'entre eux fait ſentinelle, eſt aux aguets, avertit ſes camarades du moindre danger. Leur cri eſt perçant & ſe fait entendre de fort loin ; auſſi a-t-on remarqué que dans l'oie ſauvage, la trachée-artere eſt réfléchie comme dans la grue en façon de trompe. Son envergure eſt très étendue, ſon cou eſt fort long ; ſon bec, ſes jambes & ſes pattes ſont d'un jaune ſafrané ; ſa mâchoire ſupérieure eſt toute garnie de pluſieurs rangs

de petites dents, & celle de dessous d'un seul rang de chaque côté, la langue en a aussi un de chaque côté sur la membrane extérieure; quelquefois le palais est aussi denté.

Cette oie se plaît dans les grandes plaines remplies de blé vert qui lui sert de pâture. Elle fait ses petits dans les Isles & dans les lieux maritimes où il y a des marécages. Sa chair est infiniment plus légere, plus savoureuse & plus délicate que celle de l'oie domestique.

On voit aux environs de Ferrare en Italie & dans la Flandre, quelques oies sauvages qui varient par le plumage. Il y a aussi l'oie sauvage du Nord: c'est l'*oie moqueuse* d'Edwards, la même aux aîles bleues de la baie d'Hudson.

L'Oie de mer, *merganser*. Cet oiseau qui est le grand plongeon de plusieurs Naturalistes, a une envergure moins considérable que les autres oies en proportion de sa taille. Il a le corps long, le dos large & plat; son plumage supérieur est d'un cendré brunâtre, l'inférieur est de couleur isabelle, les grandes aîles ont les pointes blanches: le bec est plus long que le doigt index, d'une couleur brune-jaunâtre; la mâchoire supérieure est crochue par le bout: toutes deux sont armées de dents, & ressemblent à une petite scie de chaque côté: les jambes & les pattes sont rouges. C'est une espece de *harle*. Voyez ce mot.

L'Oie Nonnette. Cet oiseau n'est pas fort commun parmi nous: on le nomme ainsi, à cause de sa contenance commune avec celle de l'oie, & parce que son plumage ressemble à l'habillement d'une Religieuse vêtue de blanc & de noir. Il n'est pas si grand que l'oie vulgaire; mais il est plus grand que le canard. Sa queue est courte & noire: il est haut monté sur jambes; ses pieds sont plats, larges & fort noirs, de même que ses jambes, son bec & ses yeux; son bec est court, mais large & comme denté. *Belon* dit que l'oie nonnette a la finesse du renard pour faire échapper ses petits quand quelqu'un veut s'en saisir. Elle fait semblant de vouloir se laisser prendre, & leur donne le temps de s'échapper. Quelquefois elle fait comme si elle avoit les aîles & les cuisses cassées; & quand elle voit ses petits hors de danger, elle s'envole & s'échappe à son tour des mains des Chasseurs. Elle prend les mouches qui volent sur l'eau; ce qui l'a fait appeller *anas aut anser muscaris*. Plusieurs Méthodistes regardent l'oie nonnette comme une variété de la *bernache*, *bernicla*.

L'Oie de Soland, Oie d'Écosse, Oie de Bassan, *anser Bassanus*,

Elle a la peau ſur les côtés de la tête, au-delà des yeux, dégarnie de plumes : elle n'a point de narines; mais il y a une rigole à leur place qui s'étend des deux côtés tout le long du bec : les bords des deux mâchoires ſont toujours gluans; les quatre doigts ſont liés enſemble par la membrane qui va juſqu'à la naiſſance des ongles; ſes pattes ſont noires. Cette ſorte d'oiſeau, qui eſt une véritable eſpece de *fou*, voyez ce mot, ne multiplie que dans l'Iſle de Baſs en Ecoſſe, où il en vient annuellement un nombre prodigieux; chaque femelle ne pond qu'un œuf. Elle fait ſon nid dans les rochers élevés de l'Iſle ſituée dans la mer d'Ecoſſe : elle aime ſes petits très-tendrement; malheur aux enfans du pays qui iroient les dénicher, ils s'expoſeroient à perdre la vie. Comme on tire rarement ſur ces oiſeaux, & que perſonne ne les effraie, ils nourriſſent avec confiance leurs petits tout près des habitations. Leur nourriture eſt de poiſſon. Les Ecoſſois diſent que la chair de cet oiſeau eſt exquiſe : ils ſe ſervent de ſa graiſſe pour la compoſition de quelques remedes. Le Seigneur de l'Iſle en tire annuellement de grands revenus, car on les vend cher : ils ne viennent que dans le printems, & s'en vont dans l'automne. Ces oiſeaux ſont d'excellens pêcheurs; ils vont à la pêche pour eux & pour leurs petits; moyennant quoi les Inſulaires ſont fournis dans tout l'été de poiſſon frais, car ils partagent ſouvent le ſervice de la table de ces oiſeaux.

L'Oie de Moscovie, *anſer Moſcoviticus*, eſt plus grande que les oies ordinaires; la mâchoire ſupérieure eſt chargée d'une ſorte de tubercule ou de boſſe large, ronde & de couleur orangée; & le deſſous du bec a une grande bourſe. Le bec, les jambes & les pieds ſont d'une belle couleur d'orange; le plumage eſt d'une couleur ſombre. C'eſt le *cygnoïdes Orientalis* de Linneus.

Les Naturaliſtes font mention de pluſieurs autres ſortes d'oies : il y a celle de Brenta, *Brenta anas torquata Bellonii;* c'eſt le *cravant :* celle de Canada, *anas Canadenſis*, l'une & l'autre ne ſont que des variétés de l'oie ordinaire : celle d'Eſpagne ou de Guinée, *anſer Hiſpanicus aut Guineenſis*, qui eſt très-grande & qui ſemble être une eſpece de cygne abâtardie par l'accouplement du cygne & de l'oie; ſa chair eſt excellente. L'oie de marais eſt la même que l'oie ſauvage; l'oie d'Iſlande eſt le canard de montagne de Spitzberg. M. *Anderſon* dit que les oies d'Iſlande ſont connues ſous le nom de *margées ;* & qu'elles y viennent en ſi grande quantité, que leurs troupes ſont par milliers. Ces oiſeaux

ſont

ſont, dit-il, ſi fatigués en arrivant, vraiſemblablement par la grande route qu'ils viennent de faire en traverſant la mer, qu'on en peut tuer des milliers à coups de bâton. L'oie de Magellan eſt, ſelon *Ray*, le penguin des Anglois. *Voyez* PENGUIN.

Au cap de Bonne-Eſpérance on trouve trois ſortes d'oies; ſavoir l'*oie ſauvage*, celle de *montagne* & l'*oie aquatique :* elles different beaucoup ſoit pour la couleur, ſoit pour la groſſeur; celle de montagne eſt plus groſſe que nos oies d'Europe. Ses plumes ſont d'un beau vert éclatant : on donne à ces oies ſauvages le nom de *jabotieres*, à cauſe de la groſſeur extrême du jabot qu'elles ont. On dit que les ſoldats & le commun du peuple en font des poches pour mettre du tabac, qui peuvent en contenir environ deux livres. Ces oies ne feroient-elles pas des eſpeces de *pélicans ?* L'*oie à duvet* du Danemarck eſt le *canard à duvet* d'Iſlande.

Les *oies ſauvages* de la Gambra ont des éperons auſſi longs, dit-on, que ceux de nos coqs. Les lacs de la Chine ſont auſſi remplis d'oies.

L'*oie Magellanique* de *Cluſius* eſt une eſpece de *manchot*. Voyez ce mot.

Nous le répétons, les marques caractériſtiques de ces oiſeaux ſont d'être grands de corps, d'avoir le cou long, les aîles amples, ainſi que la queue qui eſt ronde; un anneau blanc proche du croupion; le dos élevé & rond, & non auſſi plat que dans le genre des canards; le bec fort, épais à la baſe, comme denté, pointu vers le bout & plus crochu que celui des canards.





P.

PAC. C'eſt le nom que les Perſans donnent à une eſpece d'*aigle de mer*, nommée en Afrique *maroly*. Voyez ce mot.

PACA. Petit quadrupede ſemblable à un pourceau de deux mois. Il y en a une grande quantité dans l'Amérique Méridionale, & il ne ſe trouve point dans notre continent : quelques-uns ſont d'un blanc de neige ; leur chair eſt entrelardée & tendre, ainſi que leur peau, mais difficile à cuire : elle a le goût de celle du lievre : c'eſt un mets exquis pour les habitans du pays ; les blancs ſe trouvent rarement ailleurs qu'aux rivages de la riviere de Saint-François. Le paca a depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue environ un pied de long ; ſa tête eſt groſſe, ſa mâchoire inférieure courte : cet animal a une grande barbe de lievre, des oreilles pointues & très-courtes, ainſi que la queue ; les jambes de devant plus courtes que celles de derriere : il a cinq doigts à chaque pied ; le corps couvert de poils courts, rudes au toucher ; il eſt tacheté régulierement de blanc, gris & noir : auſſi ſa peau donne-t-elle une aſſez belle fourrure. Les Guianois l'appellent *ourena* & *pack*. Ces petits animaux ont le grognement & l'allure du cochon : comme lui ils fouillent la terre avec leur muſeau pour chercher leur nourriture. Ils ſont organiſés de maniere à plonger & reſter pluſieurs heures ſous l'eau. Ils ſont difficiles à chaſſer pendant l'hiver. Les grandes eaux leur ſont favorables. Les femelles portent au commencement des pluies ou de l'hiver. La chaſſe de ces animaux eſt alors très-pénible. Il faut des chiens dreſſés pour les prendre. Ils ſe creuſent des terriers comme les lapins, mais peu profondément ; de ſorte que ſouvent les Chaſſeurs en marchant enfoncent dans l'endroit où ils ſont cachés, & les font partir. Il y a trois iſſues en triangle dans la retraite qu'ils ſe font. Ils la recouvrent de feuilles ſeches, qui font croire au Chaſſeur que c'eſt un ancien trou abandonné. Quand on veut les prendre en vie, on bouche deux iſſues & on fouille la troiſieme ; mais il faut être ſur ſes gardes, car ils ſe défendent vigoureuſement & ſe vengent en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. M. *Briſſon* place le *paca* dans le genre du lapin ; mais M. *Klein* le range parmi les cavia, petits animaux, dit-il, que les Portugais nomment *ratos do matto*, qui habitent les bois, qui

ont le poil & le cri du cochon, & qui se retirent dans des trous ou dans des creux d'arbres.

PACAGE ou PASCAGE. C'est un pâturage humide dont on ne fauche point l'herbe, & qui sert pour la nourriture des bestiaux. Quand le pâturage est sec on le nomme *pâtis*. Les mots de *pacages*, *pâturages*, *pâtures*, *pâtis* ou *pasquis*, *herbages* & *communes*, sont presque synonymes.

PACAL. Arbre de l'Amérique méridionale, qui croît aux bords d'une riviere distante de vingt-cinq lieues de Lima : la description de cet arbre est insuffisante. On dit que les Indiens en retirent par l'ustion une cendre qu'ils mêlent avec du savon, pour guérir toutes sortes de vieilles cicatrices, des dartres & de feux volages.

PACANE ou PACANIER. Espece de noyer de la Louisiane. *Voyez au mot* NOYER.

PACAY. C'est le *pois sucré* de la Guiane. *Voyez ce mot.*

PACHÉE. *Voyez au mot* ÉMERAUDE.

PACO ou PACOS. L'histoire de ce quadrupede & du *lama*, que nous réunissons dans ce même article, d'après ce qu'en a dit M. *de Buffon*, fournit un exemple que dans toutes les langues on donne quelquefois au même animal deux ou un plus grand nombre de noms différens, dont l'un se rapporte à son état de liberté, un autre à celui de domesticité, &c. Le *sanglier* & le *cochon* ne sont qu'un animal, & ces deux noms ne sont pas relatifs à la différence de la nature, mais à celle de la condition de cette espece, dont une partie est sous l'empire de l'homme, & l'autre indépendante. Il en est de même des *pacos* & des *lamas* qui étoient les seuls animaux domestiques des anciens Américains; ces noms sont ceux de leur état de domesticité ; le lama sauvage s'appelle *huanacus* ou *guanaco*, & le paco sauvage *vicunna* ou *vigogne*. Les Anglois ont désigné le lama par la dénomination de *peruicheattle*, c'est-à-dire *bétail du Pérou*. Quelques-uns l'appellent aussi *cornera de tierra*, mouton de terre. C'est le *guanapo* de *Gentil*, le *wianaque* de *Wood*, le *pelon ichiatl oquitli* d'*Hernandez*, le *chameau du Pérou* de M. *Brisson*, le *glama*, de plusieurs Auteurs, & la *brebis du Pérou* de *Marcgrave*.

Le lama & le paco sont deux animaux à laine qui appartiennent uniquement au nouveau Continent, & ne se trouvent pas dans l'ancien ; ils affectent même de certaines terres, hors desquelles on ne les trouve plus : en effet ils paroissent attachés à la chaîne des montagnes

qui s'étend depuis la Nouvelle Espagne jusqu'aux terres Magellaniques; Ainsi ils habitent les régions les plus élevées du globe terrestre, & semblent avoir besoin pour vivre de respirer un air plus vif & plus léger que celui de nos plus hautes montagnes de France.

Il est assez singulier, dit M. *de Buffon*, que quoique le lama & le paco soient domestiques au Pérou, au Mexique, au Chily, comme les chevaux le sont en Europe, ou les chameaux en Arabie, nous les connoissions à peine, & que depuis plus de deux siecles que les Espagnols regnent dans ces vastes contrées, aucun de leurs Auteurs ne nous ait donné l'histoire détaillée & la description exacte de ces animaux dont on se sert tous les jours, & qui étoient les seuls animaux domestiques des Indiens du Pérou, avant l'arrivée des Espagnols : ils prétendent à la vérité qu'on ne peut les transporter en Europe, ni même les descendre de leurs hauteurs sans les perdre, ou du moins sans risquer de les voir périr après très-peu de temps : on ignore comment ils sont conformés intérieurement, combien de temps ils portent leurs petits, quelle est leur véritable forme & figure ; l'on ignore si ces deux especes sont absolument séparées l'une de l'autre, si elles ne peuvent se mêler par l'accouplement, s'il n'y a point entr'elles de races intermédiaires, & beaucoup d'autres faits qui seroient nécessaires pour rendre cette histoire complette.

Quoique les Espagnols prétendent que ces animaux périssent lorsqu'on les éloigne de leur pays natal, il n'en est pas moins vrai qu'immédiatement après la conquête du Pérou, & même encore long-temps après, l'on a transporté quelques lamas en Europe. L'animal dont *Gesner* parle, sous le nom d'*allocamelus*, & dont il donne la figure, est un lama qui fut amené vivant du Pérou en Hollande en 1558, c'est le même quadrupede dont *Mathiole* fait mention sous le nom d'*elæphocamelus*.

Gregoire de *Bolivar* qui a rassemblé beaucoup de faits sur l'utilité & les services qu'on tire des *lamas* & sur leur naturel, dit que le Pérou est le pays natal, la vraie patrie de ces animaux : on les conduit à la vérité dans d'autres Provinces, comme à la Nouvelle Espagne, mais c'est plutôt pour la curiosité que pour l'utilité ; au lieu que dans toute l'étendue du Pérou, depuis Potosi jusqu'à Caracas, ces animaux sont en très-grand nombre : ils sont aussi de la plus grande nécessité : ils sont seuls toute la richesse des Indiens, & contribuent beaucoup à celle

des Espagnols ; leur chair, sur-tout celle des jeunes, est bonne à manger ; leur poil est une laine fine d'un excellent usage, & pendant toute leur vie ils servent constamment à transporter toutes les denrées du pays : leur charge ordinaire est de cent cinquante livres, & les plus forts en portent jusqu'à deux cents cinquante ; ils font des voyages assez longs dans des pays impraticables pour toutes les autres bêtes de charge ; ils marchent assez lentement, & ne font que quatre ou cinq lieues par jour ; leur démarche est grave & ferme, leur pas assuré ; ils descendent des ravines précipitées, & surmontent des rochers escarpés, où les hommes même ne peuvent les accompagner ; ordinairement ils marchent quatre ou cinq jours de suite, après quoi ils veulent du repos & prennent d'eux-mêmes un séjour de vingt-quatre ou trente-heures avant de se remettre en marche. On les occupe beaucoup au transport des riches matieres que l'on tire des mines du Potosi. *Bolivar* dit que de son temps on employoit à ce travail trois cents mille de ces animaux. Leur voyage le plus ordinaire, dit *Fresier*, est depuis Cozer jusqu'à Potosi, d'où l'on compte environ deux cents lieues : on les conduit comme les chameaux par caravanes, ou par milliers ; & ils portent toutes sortes de marchandises.

Leur accroissement est assez prompt, & leur vie n'est pas bien longue ; ils peuvent produire dès l'âge de trois ans, ils sont en pleine vigueur depuis cet âge jusqu'à dix & onze ans ; ils commencent à dépérir à douze ; en sorte qu'à quinze ils sont entiérement usés : leur naturel, dit M. *de Buffon*, paroît être modélé sur celui des Américains, ils sont doux & flegmatiques, & font tout avec poids & mesure : lorsqu'ils voyagent & qu'ils veulent s'arrêter pour quelques instans, ils plient les genoux avec la plus grande précaution, & baissent le corps en proportion, afin d'empêcher leur charge de tomber ou de se déranger ; mais dès qu'ils entendent le coup de sifflet du Conducteur, ils se relevent avec les mêmes précautions & se remettent en marche : ils broutent chemin faisant, & par-tout où ils trouvent de l'herbe verte, mais jamais ils ne mangent la nuit, quand même ils auroient jeûné pendant le jour, ils emploient ce temps à ruminer : ils dorment appuyés sur la poitrine les pieds repliés sous le ventre, & ruminent aussi dans cette situation. Si on les excede de travail & qu'ils succombent une fois sous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever, on les frapperoit donc inutilement ; la derniere ressource qu'on

emploie quelquefois pour les aiguillonner, eſt de leur ſerrer les teſticules, mais cette correction barbare eſt ſouvent inutile ; communément ils s'obſtinent à demeurer au lieu même où ils ſont tombés, & l'on a vu nombre de fois que ſi l'on continue de les maltraiter, ils ſe déſeſperent & ſe tuent en battant la terre à droite & à gauche avec leur tête. Ils ne ſavent pas ſe défendre des pieds ni des dents, & n'ont pour ainſi dire d'autres armes que l'indignation ; ils vomiſſent ou crachent à quelques pas de diſtance, à la face des hommes qui les inquiétent, qui les inſultent, qui les outragent : & l'on prétend que cette ſalive qu'ils lancent dans la colere par la fente de leur levre ſupérieure, eſt âcre & mordicante, au point de faire lever des ampoules ſur la peau.

Le lama (les Eſpagnols prononcent *l'hama*) eſt un animal ſans cornes, biſulce, ruminant & porte-laine ; il eſt haut d'environ quatre pieds, ſa longueur eſt de cinq ou ſix pieds ; le cou ſeul a près de trois pieds de long ; ſa tête qu'il tient levée eſt bien faite, cependant petite en proportion du corps, & tenant un peu de celle du cheval & de celle du mouton, dit *Fréſier ;* ſes yeux ſont grands, le muſeau alongé, les levres épaiſſes, la ſupérieure fendue, & l'inférieure un peu pendante ; il manque de dents inciſives & canines à la mâchoire ſupérieure ; ſes oreilles ſont longues de quatre pouces, il les porte en avant, les dreſſe & les remue avec facilité, ſa queue qui a huit pouces de longueur, eſt droite, menue & un peu relevée ; ſes pieds ſont fourchus comme ceux du bœuf, mais ils ſont ſurmontés d'un éperon en arriere, qui aide à l'animal à ſe retenir & s'accrocher dans les pas difficiles ; il eſt couvert d'une laine courte ſur le dos, la croupe & la queue, mais fort longue ſur les flancs & ſous le ventre : du reſte les lamas varient par les couleurs ; il y en a de blancs, de noirs & de mêlés : leur fiente reſſemble à celle des chevres.

La nature qui dans toutes ſes opérations, agit ordinairement par les moyens les plus faciles, paroît s'en écarter dans le phyſique de ces animaux ; le mâle a le membre génital menu & recourbé, en ſorte qu'il piſſe en arriere : c'eſt un animal très-laſcif, & qui cependant a beaucoup de peine à s'accoupler. La femelle a l'orifice de la vulve fort étroit ; elle ſe proſterne pour attendre le mâle, & l'invite à l'acte de la génération par ſes ſoupirs ; mais il ſe paſſe toujours pluſieurs heures & quelquefois un jour entier avant qu'ils puiſſent jouir l'un de l'autre, & tout

ce temps ſe paſſe à gémir, à gronder, & ſur-tout à ſe conſpuer; & comme ces longs préludes les fatiguent plus que l'acte même, on leur prête une main ſecourable, officieuſe, pour abréger, c'eſt-à-dire, pour les aider à s'arranger, à s'appareiller: ils ne produiſent ordinairement qu'un petit, & rarement deux. La mere n'a auſſi que deux mamell s, & le petit la ſuit au moment qu'il eſt né. Nous avons dit que la chair des jeunes eſt très-bonne à manger, celle des vieux eſt ſeche & trop dure; en général celle des lamas domeſtiques eſt bien meilleure que celle des ſauvages, & leur laine eſt auſſi beaucoup plus douce & mieux fournie: leur peau eſt aſſez ferme; les Indiens du Pérou en faiſoient leurs chauſſures, & les Eſpagnols l'emploient pour faire des harnois de cheval. Ces animaux ſi utiles & même ſi néceſſaires dans le pays qu'ils habitent, ne coûtent ni entretien ni nourriture, la conformation de leurs pieds & l'épaiſſeur de leur fourrure, diſpenſent de les ferrer & de les bâter. Le Conducteur prend ſeulement ſoin d'arranger leur laine de façon qu'elle ne porte pas ſur l'épine du dos. L'herbe verte qu'ils broutent eux-mêmes leur ſuffit, & ils n'en prennent qu'en petite quantité; ils ſont encore plus ſobres ſur la boiſſon: & l'on aſſure qu'au beſoin ils s'abreuvent de leur ſalive, qui dans cet animal eſt plus abondante que dans aucun autre.

Le lama dans l'état de nature, & que l'on appelle *huanacus*, eſt plus fort, plus vif & plus léger que l'eſpece domeſtique; le lama ſauvage court comme un cerf & grimpe comme le chamois ſur les rochers les plus eſcarpés, ſa laine eſt moins longue, moins fournie & toute de couleur fauve: ces eſpeces ſauvages, quoiqu'en pleine liberté, ſavent ſe raſſembler en troupes, & ſont quelquefois deux ou trois cents enſemble: lorſqu'ils apperçoivent quelqu'un, ils regardent avec une ſorte d'attention, ſans marquer d'abord ni crainte, ni plaiſir; bientôt l'étonnement ſuccede, enſuite ils ſoufflent des narines & henniſſent à-peu-près comme les chevaux, & enfin ils prennent la fuite tous enſemble vers le ſommet des montagnes; ils cherchent de préférence le côté du Nord, & la région froide; ils grimpent & ſéjournent ſouvent au-deſſus de la ligne de neige: nous l'avons déjà dit, ces animaux biſulces voyageant dans les glaces & couverts de frimats, ils ſe portent mieux que dans la région tempérée; autant ils ſont nombreux & vigoureux dans les *ſierras*, qui ſont les parties élevées des Cordillieres, autant ils ſont rares, rabougris, au moins chétifs dans les *lanos* ou parties qui ſont au-deſſous.

On chaſſe les *huanacus* ou *lamas ſauvages*, pour en avoir la toiſon; les chiens ont beaucoup de peine à les ſuivre; & ſi on donne aux *huanacus* le temps de gagner leurs rochers, le Chaſſeur & les chiens ſont contraints de les abandonner. Ils paroiſſent redouter la peſanteur de l'air autant que la chaleur; on ne les trouve jamais dans les terres baſſes, & comme la chaîne des Cordillieres qui eſt élevée de plus de trois mille toiſes au-deſſus du niveau de la mer au Pérou, ſe ſoutient à-peu-près à cette même élévation au Chili, & juſqu'aux terres Magellaniques, on y trouve des *huananus* ou lamas ſauvages en grand nombre; au lieu que du côté de la Nouvelle Eſpagne où cette chaîne de montagnes ſe rabaiſſe conſidérablement, on n'en trouve plus, & l'on n'y voit que les lamas domeſtiques que l'on y conduit.

M. *de Buffon* dit que les *pacos* ou *vigognes* ſont aux lamas une eſpece ſuccurſale, à-peu-près comme l'âne l'eſt au cheval; ils ſont plus petits & moins propres au ſervice, mais plus utiles par leur dépouille; la longue & fine laine dont ils ſont couverts eſt une marchandiſe de luxe auſſi chere, auſſi recherchée & auſſi précieuſe que la ſoie. Les pacos qu'on appelle auſſi, dit *Fréſier*, *alpagnes* ou *alpaques*, & qui ſont les vigognes domeſtiques, ſont ſouvent tout noirs & quelquefois d'un brun mêlé de fauve. La toiſon des vigognes ou pacos ſauvages eſt de couleur de roſe ſeche, un peu clair, & cette couleur naturelle eſt ſi fixe, qu'elle ne s'altere pas ſenſiblement ſous la main de l'Ouvrier. On fait de très-bons mouchoirs de cou, de très-beaux gants & bas fort doux, très-chauds, & autres ouvrages de bonneterie avec cette laine de vigogne; l'on en fait d'excellentes couvertures & des tapis d'un très-grand prix; en un mot le caſtor du Canada, la brebis de Calmouquie, la chevre de Syrie ne fourniſſent pas un plus beau poil, & la laine de vigogne forme ſeule une branche dans le commerce des Indes Eſpagnoles. On diſtingue même dans le commerce trois ſortes de laines de vigogne, la *fine*, la *carneline* ou *bâtarde*, & le *pelotage;* toutes trois néanmoins ſont employées, on en mêle auſſi avec du poil de lapin & de lievre pour faire des chapeaux; on en fait auſſi des cordes. La vigogne (c'eſt le *vicunas* des Eſpagnols) a beaucoup de choſes communes avec le lama; mêmes mœurs, même naturel, même tempérament, originaires de la même contrée, habitant le même canton : cependant comme la laine de la vigogne eſt beaucoup plus longue & plus touffue que celle du lama, l'animal vigogne paroît craindre encore moins le froid; il habite & paſſe

passe dans les endroits les plus élevés des montagnes ; il se tient plus volontiers dans la neige & sur les glaces, & les contrées les plus froides paroissent plutôt le récréer que l'incommoder : on le trouve en grande quantité dans les terres Magellaniques.

Les vigognes ressemblent aussi par la figure aux lamas, mais elles sont plus petites, leurs jambes sont plus courtes & leur muffle plus ramassé ; leur toison est d'une teinte bien différente. Les vigognes n'ont point de cornes ; elles vont en troupes & courent très-légérement : timides ou craintives, dès qu'elles apperçoivent quelqu'un, elle s'enfuient, & si elles ont des petits, elles les chassent devant elles. Les anciens Rois du Pérou, qui connoissoient bien les avantages réels que produisoient ces animaux, en avoient rigoureusement défendu la chasse, parce qu'ils ne multiplient pas beaucoup, & aujourd'hui il y en a infiniment moins que dans le temps de l'arrivée des Espagnols. Comme la chair des vigognes sauvages ou pacos sauvages n'est pas si bonne que celle des *huanacus* ou lamas sauvages, on ne recherche les vigognes que pour leur toison & pour les bézoards qu'elles produisent. La maniere dont on prend ces animaux, prouve leur extrême timidité, ou si l'on veut, leur imbécillité : quantité d'hommes s'assemblent pour battre les bois, on les fait fuir & ils s'engagent dans des passages étroits où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquelles on laisse pendre des morceaux de linge ou de drap ; ces animaux arrivant à ce passage, sont tellement intimidés par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent, qu'ils n'osent passer au-delà, & qu'ils s'attroupent, demeurent en foule & deviennent la proie du Chasseur qui les tuent en grand nombre, ou qui peut les prendre vivantes avec un lacet de cuir ; mais si dans la troupe, dit *Fréſier*, se trouvent quelques *huanacus* (lamas sauvages), comme ceux-ci sont plus hauts de corps & moins timides que les vigognes, ils sautent par dessus les cordes ; & dès qu'ils en ont donné l'exemple, les vigognes sautent de même & échappent aux Chasseurs.

On se sert de vigognes domestiques ou pacos, comme des lamas, pour porter des fardeaux ; mais les pacos étant plus petits, plus foibles, ils portent beaucoup moins ; ils sont encore plus capricieux, plus obstinés ; lorsqu'une fois ils se couchent avec leur charge, ils se laisseroient plutôt hacher que de se relever. Les Indiens n'ont jamais fait usage du

lait de ces animaux, parce qu'ils n'en ont que la quantité néceſſaire à la nourriture de leurs petits.

Le grand profit que les Eſpagnols avoient retiré des vigognes, les avoit engagés à tâcher de naturaliſer ces animaux en Europe : ils en ont tranſporté plus d'une fois, ainſi que des lamas, par ordre du Roi, en Eſpagne pour les y faire peupler ; mais le climat ſe trouva ſi peu convenable, qu'ils y périrent tous. Cependant, dit M. *de Buffon*, je ſuis perſuadé que ces quadrupedes, plus précieux encore que les lamas, pourroient réuſſir dans nos montagnes, & ſur-tout dans les Pyrénées. Ceux qui les ont tranſportés en Eſpagne n'ont pas fait attention qu'au Pérou même les vigognes abandonnées à la Nature, ne ſubſiſtent que dans la région froide, c'eſt-à-dire dans la partie la plus élevée des montagnes, où elles paiſſent en troupes ; qu'on ne les trouve jamais dans les terres baſſes, & qu'elles meurent dans les pays chauds : qu'au contraire elles ſont aujourd'hui très-nombreuſes dans les terres voiſines du détroit de Magellan, où le froid eſt beaucoup plus grand que dans notre Europe méridionale, & que par conſéquent il falloit, pour les conſerver, les débarquer non pas en Eſpagne, mais en Ecoſſe, ou même en Norwege, & plus ſûrement encore aux pieds des Pyrénées & des Alpes, où elles euſſent pu grimper & atteindre promptement la région qui leur convient, celle qui approche le plus de celle des Cordillieres. Je n'inſiſte ſur cela, dit M. *de Buffon*, que parce que je m'imagine que ces animaux ſeroient une excellente acquiſition pour l'Europe, & produiroient plus de biens réels que tout le métal du Nouveau-Monde, qui n'a ſervi qu'à nous charger d'un poids inutile, puiſqu'on avoit auparavant pour un gros d'or ou d'argent, ce qui nous coûte une once de ces mêmes métaux.

Les animaux qui ſe nourriſſent d'herbes & qui habitent les hautes montagnes de l'Aſie & même de l'Afrique, donnent les bézoards que l'on appelle *orientaux*, dont les vertus ſont, dit-on, les plus exaltées ; ceux des montagnes de l'Europe, où la qualité des plantes & des herbes eſt plus tempérée, ne produiſent, dit M. *de Buffon*, que des pelotes ſans vertus qu'on nomme *égagropiles* (cependant ils donnent quelquefois des bézoards) : & dans l'Amérique méridionale, tous les animaux qui fréquentent les montagnes ſous la zone torride, donnent d'autres bézoards que l'on appelle *occidentaux*, qui ſont encore plus ſolides &

peut-être aussi qualifiés que les orientaux : néanmoins ils ne sont pas autant estimés en médecine, ni aussi recherchés des Commerçans. La vigogne sur-tout en fournit en grand nombre, le huanacus en donne aussi, & l'on en tire, dit *Acosta*, *Hist. Nat. des Indes Occid. page 207*, des cerfs & des chevreuils dans les montagnes de la Nouvelle Espagne. Les lamas & les pacos ne donnent de beaux bézoards qu'autant qu'ils sont huanacus & vigognes, c'est-à-dire dans leur état de liberté, en un mot sauvages ; ceux qu'ils produisent dans l'esclavage, dans leur condition de servitude, sont petits, noirs, & ont peu de vertu : les plus estimés sont ceux dont la couleur est d'un vert obscur, & ils viennent ordinairement des vigognes, sur-tout de celles qui habitent les parties les plus élevées de la montagne, & qui paissent habituellement dans les neiges. De ces vigognes montagnardes, les femelles comme les mâles produisent des bézoards, & ces bézoards du Pérou tiennent le premier rang après les bézoards orientaux, & sont plus estimés que les bézoards de la Nouvelle-Espagne qui viennent des cerfs, & sont les moins efficaces de tous. Vers le mois de Novembre, on trouve aussi dans le premier ou second ventricule de quelques vigognes, l'espece de bézoard de poil appellé *égagropile*. Voyez maintenant les mots BEZOARD & EGAGROPILE.

PACOCEROCA, *alpinia*, plante d'un genre particulier, selon quelques Botanistes. Cette plante croît à la Martinique & au Brésil, elle a le port & le feuillage de la canne d'Inde. Sa tige principale est haute de six à sept pieds, droite, spongieuse, verte, & ne donne point de fleurs ; mais de sa racine, & même à côté d'elle, s'élevent deux ou trois autres tiges moins hautes, d'environ un pied & demi, grosses comme le petit doigt, & chargées de fleurs rouges, auxquelles succedent des fruits gros comme une prune, oblongs, triangulaires, remplis d'une pulpe filamenteuse, succulente, d'un jaune safrané, d'une odeur vineuse & agréable au goût, renfermant beaucoup de semences triangulaires, jaunâtres & ramassées en un petit peloton, contenant chacune une petite amande blanche : le suc du fruit donne une teinture d'un très-beau rouge, ineffaçable à la lessive. Si l'on y mêle un peu de suc de citron, le mélange teindra alors en un beau violet. La racine de cette même plante est noueuse & rend une belle couleur jaune, étant bouillie dans de l'eau : *Lémery* dit que toute la plante étant écrasée avant que son

fruit ſoit mûr, rend une odeur de gingembre, & que les Indiens l'emploient dans leurs bains.

PACQUIRES, eſpeces d'animaux ſemblables aux porcs, leſquels ſe trouvent dans l'île de Tabago : ils ont le lard ferme, peu de poil, & le nombril ſur le dos; les Sauvages en mangent beaucoup.

PADUS ou BOIS DE SAINTE-LUCIE : *voyez* à l'article CERISIER.

PAGALOS, oiſeau étranger aſſez ſemblable à une poule pour le port & la hauteur. Son plumage eſt de différentes couleurs fort vives; ſa queue a environ deux pieds de longueur : on en a vu dans la Ménagerie de Chantilly.

PAGANELLO. A Veniſe on donne ce nom à une eſpece de goujon de mer, qui eſt mis dans le rang des poiſſons à nageoires épineuſes. *Voyez* BOUILLEROT, *au mot* GOUJON.

PAGAYE, arbre de Cayenne, mal bâti, creux, mais fort droit. Il y eſt fort commun; il dure long-temps; il eſt bon à faire des fourches : on en fait principalement des canots, qu'on appelle de ſon nom. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

PAGE DE LA REINE. En Hollande on donne ce nom à un beau papillon de Surinam, qui provient d'une chenille toute couverte de pointes, au bout deſquelles pend une toile noire. (Voyez *l'Hiſtoire des Inſectes de Surinam*, *Pl. 48*).

PAGEL, *rubellio erythrinus.* Poiſſon de mer à nageoires épineuſes, mis par *Artedi* dans le rang des *ſpares.* En hiver, ce poiſſon ne quitte point la haute mer; mais en été, il vient proche des rivages où on le pêche : la couleur de ſon dos eſt rouſſe en hiver, bleuâtre en été; celle de ſon ventre eſt blanche : il a beaucoup de reſſemblance extérieure avec le pagre : cependant il en differe par ſon muſeau plus pointu, plus étroit; il a le corps moins large, les yeux grands, la bouche petite, ainſi que les dents qui ſont rondes & pointues : ſa chair eſt blanche, nourriſſante, laxative & de bonne digeſtion. Il a des pierres dans la tête; on pêche plus de femelles que de mâles.

PAGGERE. Les Portugais appellent ainſi un animal teſtacée du Cap de Bonne-Eſpérance. *Kolbe* dit qu'il a une eſpece de corne ou piquant ſi venimeux, que ſi la main en eſt bleſſée, on y ſent auſſi-tôt des douleurs très-vives : l'inflammation s'y joint, & même on perd la main, ſi l'on n'eſt ſecouru promptement.

PAGRE, *phagrus*, poiſſon de mer à nageoires épineuſes qu'*Artedi* met, ainſi que le pagel, au rang des ſpares. *Voyez ce mot.* Ce poiſſon ſe trouve ſouvent dans le Nil : *Rondelet* dit qu'il reſſemble, par les nageoires, à la petite dorade; mais il en differe par les aiguillons, par la queue, & par la couleur qui eſt rouſſe en tout temps; il a le muſeau épais & figuré en nez aquilin : ce poiſſon a une grande veſſie pleine d'air. On lui trouve des pierres dans la tête : il vit de bourbe, d'algue, de feches & de petits poiſſons. *Rondelet*, Hiſt. Nat. des Poiſſ. *Part. I. Liv. V. Chap. XV.*

PAGUL ou PAGURUS, eſt une des eſpeces de cancres de la Méditerranée : il y en a qui peſent juſqu'à dix livres. *Voyez* CANCRE.

PAILLE, ſe dit du tuyau ou de la tige du blé, de l'avoine, &c. lorſque le grain en eſt dehors. *Voyez* à la ſuite du mot FOURRAGE. Les pailles d'un diamant ſont autant de défauts. *Voyez* DIAMANT.

PAILLE DE LA MECQUE : *voyez* SCHENANTE.

PAILLE-EN-CUL ou FÉTU-EN-CUL ou OISEAU DES TROPIQUES ou OISEAU DE MER, *lepturus*, c'eſt le *phaëton æthereus* de *Linneus*. On a donné ce nom à un genre d'oiſeau qui habite la Zône Torride, c'eſt-à-dire, l'eſpace qui eſt entre les deux Tropiques. Le Pere Labat, dans ſes *Voyages aux Iſles de l'Amérique*, *Tome VIII*, *pag. 303*, dit que ces oiſeaux ſont à-peu-près de la groſſeur d'un pigeon : ils ont la tête petite & bien faite; le bec d'environ trois pouces de longueur, aſſez gros, fort, pointu, un peu courbé, dentelé & tout rouge, ainſi que les pieds qui ſont palmés : en effet les quatre doigts tiennent enſemble par une membrane commune. Leurs aîles ſont très-grandes & longues, à proportion de la grandeur du corps; le plumage eſt aſſez blanc. Il y en a auſſi de tachetés de noir & de fauves. La queue eſt compoſée de douze à quinze plumes de cinq ou ſix pouces de longueur, du milieu deſquelles ſortent deux plumes longues d'environ quinze à ſeize pouces, leſquelles ſemblent accollées, & n'en faire qu'une : c'eſt ce qui a donné occaſion aux Matelots d'appeller cet oiſeau, *paille-en-cul.* Il a un cri perçant; il vole très-bien & fort haut; il s'éloigne de terre autant que l'oiſeau nommé *frégate* : mais ſi le trajet eſt trop long, il ſe repoſe ſur l'eau, comme les canards. Il vit de poiſſons; il pond, couve & éleve ſes petits dans les Iſles déſertes. Le Pere du Tertre, *Hiſt. Natur. des Antilles*, *Tome II*, *pag. 276*, croit que c'eſt un oiſeau de paradis; cependant il ne lui reſſemble guere : cet Auteur ajoute qu'on ne le voit preſque jamais à terre pour couver & nourrir

ses petits : les Sauvages font grand cas des deux longues plumes de la queue ; ils les mettent dans leurs cheveux, & les passent aussi dans l'entre-deux des narines en guise de moustaches.

PAIN, *panis*. Nom donné à une pâte cuite qui se fait avec la farine de blé & de plusieurs autres grains, ou fruits & racines, tels que de *seigle*, d'*orge*, de *millet*, de *riz*, d'*épeautre*, d'*avoine*, de *sarasin*, de *manihot*, de *gland*, de *marron*, d'*arum*, d'*asphodele*, &c. Voyez ces mots.

La maniere de bien faire le pain de froment, consiste, 1°. en la quantité & qualité du levain que l'on met dans la farine ; 2°. dans le degré de chaleur de l'eau que l'on verse sur la farine & le levain ; 3°. dans l'exactitude du pétrissage ; 4°. dans le degré de fermentation & de gonflement qu'on doit donner à propos à la pâte ; 5°. enfin, au degré de chaleur qu'on emploie pour faire cuire le pain dans le four.

M. *Bartholin*, Médecin Danois, dit qu'en certains pays de la Norwege, on fait une sorte de pain qui se garde jusqu'à quarante ans ; & c'est, dit-il, une commodité : car quand un homme de ce pays-là a une fois gagné de quoi faire du pain, il en cuit pour toute sa vie, sans craindre la famine. Ce pain, de si longue durée, est une sorte de *biscuit* fait de farine d'orge & d'avoine pétries ensemble, & que l'on fait cuire entre deux cailloux creux ; ce pain est presque insipide au goût : plus il est vieux, & plus il est savoureux ; de sorte qu'en ce pays-là l'on est aussi friand de pain dur, qu'ailleurs on l'est de pain tendre. Aussi a-t-on soin d'en garder très-long-temps pour les festins, & il n'est pas rare qu'au repas qui se fait à la naissance d'un enfant, on mange du pain qui a été cuit à la naissance du grand-pere.

PAIN A COUCOU, est la plante appellée *alléluia* : voyez ce mot.

PAIN BLANC. *Voyez* OBIER.

PAIN DE CASSAVE ou DE MADAGASCAR. *Voyez* MANIHOT.

PAIN D'ÉPICE. Pain fait de miel & de farine de seigle. C'est à Reims qu'on a l'art de le faire plus nourrissant & d'un goût plus agréable que par-tout ailleurs, il s'y en fait un très-grand débit. Ce pain peut servir de cataplasme maturatif dans la formation des abcès qui viennent dans la bouche. Ce qu'on voit dans les droguiers sous le nom de *pain d'épice*, paroît être une préparation du fruit du COURBARIL. *Voyez ce mot.*

PAIN FOSSILE, *artolithus aut panis dæmonum*. Quelques Auteurs

ont donné ce nom à des concrétions pierreuses à qui la nature a donné accidentelement la forme d'un pain : ce sont là des vrais jeux de la nature propres à amuser ceux qui ne cherchent que le singulier : ils en trouveront dans le voisinage de la ville de Rothweil, dans les montagnes des environs de Bologne en Italie ; on en rencontre aussi dans les grottes des montagnes du Hartz.

PAIN D'OISEAU ou VERMICULAIRE BRULANTE : *voyez* à l'article JOUBARBE.

PAIN DE POURCEAU COMMUN, *cyclamen orbiculato folio, internè purpurascente.* C'est une plante qui croît dans les bois parmi les buissons, & sous les arbres ; on la cultive aussi dans nos jardins : sa racine est orbiculaire, grosse, large, charnue, fibreuse, noirâtre en dehors, & blanchâtre en dedans ; d'une saveur âcre, piquante, désagréable & sans odeur : elle pousse de larges feuilles arrondies, d'un vert brunâtre, piquetées de blanc en dessus & de pourpre en dessous ; il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs qui soutiennent de petites fleurs purpurines, & d'une odeur agréable : ces fleurs sont à cinq étamines, & partagées en cinq lobes qui se rabattent vers le pédicule ; elles sont succédées par des fruits sphériques & membraneux, renfermant des semences anguleuses & brunâtres,

Cette graine, semée dans la terre, ne germe pas ; mais, contre l'ordinaire de toutes les graines, elle se change en un tubercule ou en une racine qui pousse des feuilles dans la suite : ses fleurs paroissent au commencement de l'automne : ses feuilles durent tout l'hiver ; mais elles périssent vers le mois de Mai : sa racine étant séchée, n'est plus âcre ; c'est cependant un violent purgatif : souvent elle excite des inflammations à la gorge, à l'estomac, aux intestins : on s'en sert extérieurement pour résoudre les tumeurs dures & squirreuses ; appliquée en cataplasme sur l'estomac, elle produit des nausées & le vomissement.

M. *Bourgeois* dit avoir connu un Chirurgien, qui faisoit usage de la racine de cette plante, pour faire sortir l'arriere-faix, lorsque le cordon se trouvoit rompu par l'imprudence d'une sage-femme ignorante ; il en donnoit demi-gros en poudre dans un demi-verre de vin : ce remede causoit deux ou trois vomissemens, qui étoient bientôt suivis de l'expulsion de l'arriere-faix ; mais ce remede, dit M. *Bourgeois*, me paroît dangereux, & très-propre à produire une funeste hémorrhagie de

matrice. Il n'en faut faire ufage que dans des cas défefpérés, & après avoir tenté inutilement tout autre moyen plus doux & moins dangereux.

PAIN-DE-SINGE. Les François donnent ce nom au fruit d'un arbre monftrueux, qu'ils nomment *calebaffier*, & qui croît au Sénégal, où cet arbre eft appellé par les gens du pays, *goui ;* & fon fruit, *boui.* Le véritable nom de cet arbre eft *baobab.* M. *Adanfon* a donné, dans les Mémoires de l'Académie, une exacte defcription de cet arbre, dont nous allons tracer l'idée d'après l'Extrait de l'Hiftoire de l'Académie.

On dit communément, obferve l'Hiftorien de l'Académie, que la Nature a des bornes & des limites, dont elle ne s'écarte pas dans fes productions : mais ne fe preffe-t-on pas trop quelquefois de pofer ces bornes & d'affigner ces limites ? On regarderoit comme une chofe dénuée de vraifemblance la defcription d'un arbre qui forme feul un bois confidérable, dont le tronc a communément deux fois autant de diametre qu'il a de hauteur, & qui met peut-être un grand nombre de fiecles à parvenir à cette énorme groffeur ; c'eft cependant la peinture fidelle de l'arbre dont nous parlons.

Le baobab ne peut croître que dans les pays très-chauds : il fe plaît dans un terrain fablonneux & humide, fur-tout fi ce terrain eft exempt de pierres qui puiffent bleffer fes racines ; car la moindre écorchure qu'elles reçoivent eft bientôt fuivie d'une carie, qui fe communique au tronc de l'arbre, & le fait infailliblement périr.

Le tronc de ce fingulier arbre n'eft pas fort haut, M. *Adanfon* n'en a guere vu qui excédaffent foixante à foixante & dix pieds de hauteur mais il en a vu plufieurs qui avoient foixante & quinze, ou foixante & dix-huit pieds de tour, c'eft-à-dire vingt-cinq à vingt-fept pieds de diametre. Les premieres branches s'étendent prefque horizontalement ; & comme elles font groffes, & qu'elles ont environ foixante pieds de longueur, leur propre poids en fait plier l'extrémité jufqu'à terre ; en forte que la tête de l'arbre, d'ailleurs affez réguliérement arrondie, cache abfolument fon tronc, & paroît une maffe hémifphérique de verdure, d'environ cent vingt ou cent trente, & même cent foixante pieds de diametre. Mais d'autres Voyageurs en ont vu de plus gros dans le même pays du Sénégal ; *Ray* dit qu'entre le Niger & la Gambie on en a mefuré de fi monftrueux, que dix-fept hommes avoient bien de la peine à les embraffer, en joignant les uns aux autres leurs bras étendus,

ce

ce qui donneroit à ces arbres environ quatre-vingt-cinq pieds de circonférence, ou environ vingt-neuf pieds de diametre. *Jule Scaliger* dit qu'on en a vu qui avoient jusqu'à trente-sept pieds ; ainsi le baobab est dans le regne végétal ce qu'est la baleine dans le regne animal.

L'écorce de cet arbre est grisâtre, épaisse, fort souple & très-liante : celle des jeunes branches est parsemée de poils fort rares. Le bois de l'arbre est tendre, léger & assez blanc. Les feuilles sont longues d'environ cinq pouces, sur deux pouces de large, attachées, trois, cinq ou sept, sur un pédicule commun, à peu-près comme celles du marronier, auxquelles elles ressemblent beaucoup : elles ne naissent que sur les jeunes branches.

M. *Adanson* a vu de ces arbres, quoique de médiocre grosseur, dont il estimoit que la racine, qui s'étend pour l'ordinaire horizontalement, pouvoit avoir cent cinquante ou cent soixante pieds de longueur. Les fleurs sont proportionnées à la grosseur de l'arbre : elles ont, lorsqu'elles sont épanouies, quatre pouces de longueur sur six de diametre. Ces fleurs sont du genre des malvacées : on pourroit les appeller des *belles de jour*, parce qu'elles ne s'ouvrent que le matin, & se ferment à l'approche de la nuit : elles sont composées de cinq pétales, égaux entr'eux, courbés en dehors en demi-cercle, blancs, épais, parsemés de quelques poils. Cette fleur est garnie de sept cents étamines, qui se rabattent sur le pistil comme une houppe, & chacun de ces filets porte, à son extrémité, un sommet en forme de rein : en s'ouvrant, il laisse échapper la poussiere fécondante, qui est reçue par les stigmates du pistil. Aux fleurs succedent des fruits oblongs, pointus à leurs deux extrémités, ayant quinze à dix-huit pouces de long sur cinq à six de large, recouverts d'une espece de duvet verdâtre, sur lequel on trouve une écorce ligneuse, dure, presque noire, marquée de douze à quatorze sillons qui la partagent comme en côtes, suivant sa longueur ; ce fruit tient à l'arbre par un pédicule d'environ deux pieds de long.

Ce fruit renferme une espece de pulpe ou substance blanchâtre, spongieuse, remplie d'une eau aigrelette & sucrée. Cette pulpe ne paroît faire qu'une seule masse, quand le fruit est frais ; mais en se desséchant, il se retire & se sépare en un nombre de corps à plusieurs facettes, qui renferment chacun une semence luisante, de la figure à-peu-près de la feve de haricot, de cinq lignes de largeur. *Prosper Alpin* dit que la pulpe qui les enveloppe, se réduit aisément en une poudre fine qu'on

apporte ici du Levant, & que l'on connoît depuis long-temps ſous le nom très-impropre de *terre ſigillée de Lemnos ;* parce qu'effectivement les Mandingues la portent aux Arabes, qui la diſtribuent enſuite en Egypte, & dans toute la partie orientale de la Méditerranée, où elle eſt d'un uſage familier, priſe à la doſe d'un gros, ſoit en ſubſtance, ſoit en diſſolution dans une liqueur appropriée, pour les crachemens de ſang, le flux de ſang hépatique, les fievres peſtilentielles & putrides, où *l'alkali* domine, dans la lienterie, la dyſſenterie, & pour procurer les regles : elle a les mêmes uſages au Sénégal. Cet Auteur prétend qu'il ſavoit que cette poudre étoit végétale ; mais on ne ſe feroit certainement pas aviſé de chercher au Sénégal l'origine d'une drogue que l'on tiroit de l'Archipel. Nous ajouterons cependant, quoi qu'en diſe *Proſper Alpin*, que la terre ſigillée de Lemnos eſt une véritable terre argileuſe bolaire, & non une ſubſtance immédiatement végétale. Il peut bien exiſter des paſtilles de pulpe de baobab ; mais tous les Naturaliſtes qui ont voyagé, & les Négocians inſtruits ſavent très-bien quelle eſt la nature de la terre de Lemnos, & d'où elle vient. *Voyez l'article* BOLS.

Outre la carie qui attaque, comme nous l'avons dit, le tronc de cet arbre lorſque ſes racines ſont entamées, il eſt encore ſujet à une autre maladie, plus rare à la vérité, mais qui ne lui eſt pas moins mortelle ; c'eſt une eſpece de moiſiſſure qui ſe répand dans tout le corps ligneux, & qui, ſans changer la texture de ſes fibres, l'amollit au point de n'avoir pas plus de conſiſtance que la moëlle ordinaire des arbres ; alors il devient incapable de réſiſter aux coups de vents, & ce tronc monſtrueux eſt caſſé par le moindre orage.

La véritable patrie du baóbab eſt l'Afrique ; ſi l'on en voit actuellement en Aſie ou en Amérique, ils doivent probablement leur origine à des graines tranſportées ; car les Negres eſclaves, qu'on fait paſſer tous les ans d'Afrique dans nos Colonies, ne manquent guere d'emporter avec eux un petit ſachet de graines, qu'ils préſument devoir leur être utiles ; & dans le nombre, eſt toujours celle de baobab.

On ne verra de long-temps en Aſie & en Amérique de ces baobabs auſſi gros qu'en Afrique ; car quoique ces arbres ſoient d'un bois fort tendre, ils ſont fort long-temps à parvenir à cette énorme groſſeur. M. *Adanſon* a raſſemblé ſoigneuſement tous les faits, dont il a cru pouvoir tirer des connoiſſances ſur cet article. Il a vu deux de ces arbres, dans une des îles de la Magdelaine, ſur l'écorce deſquels étoient

gravés des noms Européens, & des dates, dont les unes étoient postérieures à 1600, d'autres remontoient à 1555, & avoient été probablement l'ouvrage de ceux qui accompagnoient Thevet dans son voyage aux terres australes; car il dit lui-même avoir vu des baobabs dans cet endroit : d'autres enfin paroissent antérieures à 1500; mais celles-ci pourroient être équivoques. Les caracteres de ces noms avoient environ six pouces de haut, & les noms occupoient deux pieds en longueur, c'est-à-dire moins de la huitieme partie de la circonférence de l'arbre. En supposant même que ces caracteres eussent été gravés dans la premiere enfance de l'arbre, il en résulteroit que, si en deux cents ans il a pu croître de six pieds en diametre, il faudroit plus de huit siecles pour qu'il pût arriver à vingt-cinq pieds de diametre, en supposant qu'il crût toujours également; mais il s'en faut bien que cette supposition puisse être regardée comme vraie, car M. *Adanson* a observé que les accroissemens de cet arbre, très-rapides dans les premieres années qui suivent sa naissance, diminuent ensuite assez considérablement; & quoique la proportion dans laquelle se fait cette diminution, ne soit pas bien connue, il croit cependant devoir soupçonner que les derniers accroissemens du baobab se font avec une extrême lenteur; & que ceux de ces arbres qui sont parvenus à la grosseur dont nous avons parlé, peuvent être sortis de terre dans des temps peu éloignés du Déluge universel. En un mot, il paroît par nombre d'observations, dit notre Auteur, qu'un baobab qui a vingt-cinq pieds de diametre, a déjà vécu trois mille sept cents cinquante ans, & qu'il doit vivre & grossir infiniment au-delà. Celui dont le tronc aura trente pieds de diametre, soixante & treize pieds & demi de hauteur, aura cinq mille cent cinquante années : qu'on juge à présent de l'âge de celui qui avoit trente-sept pieds de diametre. Mais ce qui est bien à remarquer, c'est que ceux qu'on éleve ici dans des serres tenues soigneusement à la température de leur climat, n'y prennent tout au plus que la cinquieme partie de l'accroissement qu'ils reçoivent au Sénégal, dans un temps semblable; observation qui prouveroit bien, s'il étoit possible d'en douter, que la chaleur artificielle ne peut, que très-imparfaitement, tenir lieu aux plantes étrangeres de la température de leur climat naturel.

Le baobab, comme toutes les autres plantes de la famille des malvacées, a une vertu émolliente, capable d'entretenir dans les corps une transpiration abondante, & de s'opposer à la trop grande ardeur du sang.

Les Negres font sécher ses feuilles à l'ombre, & ils en font une poudre qu'ils nomment *alo ;* ils la mêlent avec leurs alimens, non pour leur donner du goût, car cette poudre n'en a presque aucun, mais pour en obtenir l'effet dont nous venons de parler. M. *Adanson* lui-même en a éprouvé la vertu : la tisanne faite avec ses feuilles réduites en poudre, l'a préservé, lui & un seul des Officiers François qui voulut s'astreindre à ce régime, des ardeurs d'urines & des fievres ardentes, qui attaquent ordinairement les Etrangers au Sénégal, pendant le mois de Septembre, & qui régnerent encore plus furieusement en 1751, qu'elles ne l'avoient fait depuis plusieurs années.

Le fruit récent de cet arbre n'est pas moins utile que ses feuilles : on en mange la chair, qui est aigrelette & assez agréable ; on fait, en mêlant le jus de cette chair avec de l'eau & un peu de sucre, une boisson très-propre dans toutes les affections chaudes, dans les fievres putrides & pestilentielles ; enfin, lorsque ce fruit est gâté, les Negres en font un excellent savon en le brûlant, & mêlant ses cendres avec de l'huile de palmier qui commence à rancir.

Les Negres font encore un usage bien singulier de cet arbre prodigieux : ils agrandissent les cavités de ceux qui sont cariés, & en font des especes de chambres, où ils pendent les cadavres auxquels ils ne veulent pas accorder les honneurs de la sépulture : ces cadavres s'y dessechent parfaitement, & y deviennent de véritables momies, sans aucune autre préparation. Le plus grand nombre de ces cadavres, ainsi desséchés, sont ceux des Guiriots, appellés *Guéouls*, qui peuvent être comparés aux anciens Jongleurs, si fameux chez nos Aïeux : ce sont des Poëtes-Musiciens, en assez grand nombre à la Cour des Rois des Negres, qui les divertissent & qui les flattent avec excès dans leurs poésies (ils entreprennent aussi la conduite des fêtes, des bals & des danses du pays). Cette supériorité de talens les fait regarder des autres Negres comme des Sorciers.

Cette description du baobab fait présumer que cet arbre est vraisemblablement le plus gros des végétaux connus de l'univers. On cite cependant, dans les Ouvrages de différens Naturalistes dignes de foi & dans quelques Voyageurs célebres, d'autres exemples d'arbres très-connus, & dont la grosseur étoit si prodigieuse, qu'on doit les regarder comme des monstres dans les Végétaux. Nous en avons fait mention aux articles POIRIER, SAULE, YEUSE, CEIBA, PLATANE, TILLEUL,

Orme, Chêne, Chataigner, &c. *Ray* cite encore le rapport des Voyageurs qui ont vu au Bréfil un arbre de cent vingt pieds de tour, c'eft-à-dire quarante-deux pieds de diametre ou environ, & qu'on conferve religieufement à caufe de fon ancienneté : c'eft peut-être un *baobab.* Il eft dit dans l'*Hort. Malabar.* que le figuier appellé *atti-meer-alou* par les Malabares, a communément cinquante pieds de circonférence, ce qui fait environ dix-fept pieds de diametre, & qu'il y en a un dans la Province de Cochin, près du Temple de Beika, qui vit depuis deux mille ans. Mais *Pline* en cite de beaucoup plus gros : il dit, *Liv. 12, Chap. 5, de fon Hiftoire Naturelle*, que la conquête d'Alexandre en fit connoître qui avoient pour l'ordinaire foixante pieds de diametre. Il eft encore mention d'autres arbres plus merveilleux dans les dernieres Hiftoires de la Chine : le premier de ces arbres fe trouve dans la province du Suchu, près de la Ville de Kien : il s'appelle *fiennich*, c'eft-à-dire, *arbre de mille ans.* Il eft fi vafte, qu'une feule de fes branches peut mettre à couvert deux cents moutons. Un autre arbre de la Province de Chékiang a près de quatre cents pieds de circonférence, & environ cent trente pieds de diametre. M. *Adanfon* dit que fi la groffeur, fi difproportionnée de ces arbres de la Chine à celle des arbres actuellement exiftans en Europe, n'eft pas digne de croyance, le baobab d'Afrique, qui a trente-fept pieds de diametre, fuffiroit feul pour en conftater la poffibilité.

Le châtaigner coloffal qui exifte encore en Angleterre, qu'on croit âgé de plus de neuf cents ans, & dont M. *Collinfon* a envoyé la defcription en 1767 à *M. Duhamel*, mérite bien d'être rangé parmi ces individus gigantefques. Suivant l'échelle jointe à la defcription, le tronc de ce châtaigner a cinquante pieds de circonférence à cinq pieds au-deffus de terre, c'eft-à-dire, plus de feize pieds & demi de diametre, mefure d'Angleterre.

PAISSE SOLITAIRE ou PASSE, *paffer folitarius*, eft un oifeau affez commun en France, c'eft une efpece de moineau : il tient beaucoup du roffignol par fa contenance ; il eft de la groffeur d'un *mauvis :* on pourroit le prendre pour une efpece de grive ; fon plumage eft d'un roux fauve grivelé de gris ; il remue fa queue après avoir volé ou marché en avant ; fon bec eft rond & pointu, d'un gris noirâtre, & plus fort que celui d'un merle. Il a les jambes & les pieds comme ceux d'une grive & de la même couleur ; il fe nourrit d'infectes, & fe plaît dans les vallées ; il fe retire dans certains temps de l'année fous les toits des

maisons couvertes de tuiles concaves ou imbricées ; il fait son nid dans les lieux pleins de rochers & de buissons. On éleve quelquefois cet oiseau en cage ; son chant doux & agréable le rend esclave de nos amusemens, il chante la nuit comme le jour ; la vue de la lumiere lui donne encore plus de gaieté : cet oiseau est sujet aux mêmes maladies que le serin commun, sur-tout à l'épilepsie.

PALAIS DE LIEVRE. *Voyez* LAITRON.

PALE ou PALETTE ou BEC A SPATULE, *platea seu leucorodius.* M. *Perrault*, qui dans les *Mém. de l'Académie des Sciences*, *Tom. III*, *Part. III*, a donné la description anatomique de quatre *palettes*, dit qu'il ne sait pas pourquoi l'on a mis cet oiseau au nombre des hérons ; car d'avoir un panache au derriere de la tête & vivre de poissons comme le héron, sont des choses qui lui sont communes avec beaucoup d'oiseaux : cet oiseau est, dit-il, d'ailleurs très-différent. Les noms qu'on lui a donnés à cause de la figure de son bec, semblent avoir plus de fondement ; son bec vers le bout est large, arrondi & applati en dessus & en dessous comme une pelle, & la partie voisine de la tête est étroite & faite comme le manche d'une palette. Ce bec est droit dans sa longueur, & ressemble en total à la spatule dont les Apothicaires se servent.

L'oiseau *bec à spatule* ne doit pas être non plus confondu avec le pélican. M. *Perrault* dit que ceux qu'il a disséqués étoient blancs par tout le corps, & d'un blanc sale vers l'extrémité des plumes, ayant des plumes courtes au cou, fort longues & fort étroites au derriere de la tête, où elles faisoient comme un panache renversé en arriere ; les jambes étoient garnies de plumes jusqu'à moitié, le reste étoit couvert d'écailles, les ongles longs & pointus, le bout du bec supérieur avoit une petite pointe recourbée en dessous ; ce bec qui est d'une figure particuliere & extraordinaire, quoique d'une substance ferme, nuancée de gris, de brun, de noir & de rouge, ne sauroit serrer que foiblement, parce qu'il est long de six pouces, mince, uni & flexible. Sur la partie du bec la plus large, il y a quatorze grandes cannelures.

M. *Brisson* fait un genre particulier de la palette, & l'on en distingue plusieurs especes.

Albin dit que ces oiseaux font leur nid dans un petit bois près de Leyde en Hollande sur le sommet des arbres les plus hauts, & qu'ils y engendrent annuellement en grand nombre. Lorsque les petits sont presque en état de s'envoler, ceux qui tiennent le bois à ferme les

defcendent dans leur nid avec des crochets attachés à de longues perches. Les œufs en font auffi gros que ceux d'une grande poule, ils font blancs & mouchetés de rouge. La palette a trente-quatre pouces de longueur depuis la pointe du bec jufqu'à l'extrémité des griffes, & vingt-quatre pouces de cette pointe jufqu'au bout de la queue : elle n'a ni plume, ni duvet au-delà des yeux ; l'angle de la mâchoire inférieure eft chauve ; & felon *Albin*, les doigts de devant font attachés enfemble par une membrane ; il ajoute encore que les bouts de quelques grandes plumes font noirâtres.

Belon prétend que cet oifeau fe voit auffi fur les confins de la Bretagne & du Poitou : on le rencontre affez communément dans la Guiane, près des bords de la mer ; dans la mue fes plumes changent de couleur, elles changent auffi de nuance à mefure que l'animal vieillit. *Willughby* cite la *palette du Mexique*, *tlauhquechul*, qui eft d'une couleur rouge ou d'un blanc rougeâtre ; fon bec a une couleur cendrée ; la tête, le cou & une partie de la poitrine font dégarnis de plumes & blancs ; il y a un large trait noir entre la tête & le cou. La *palette de Cayenne* eft d'un beau couleur de rofe, mais cette couleur n'eft pas toujours la même dans la durée de l'oifeau ; fon bec eft jaunâtre. Quand on approche de cet oifeau, il fait réfonner fon bec avec le même bruit que fi l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre.

PALÉTUVIER ou PARÉTUVIER. Quelques-uns prétendent que ce n'eft pas le même arbre que le *figuier admirable* de l'Amérique. Peut-être ces arbres ne font-ils avec l'*enfade*, le *chivef*, le *mangrove*, le *manglier*, &c. que des variétés du même arbre, & qui ont dégénéré par tranfplantation, ou par la nature du fol & du climat ; peut-être auffi ces différences ne proviennent-elles que de la confufion que certains Voyageurs peu inftruits ont jeté dans leurs defcriptions.

M. *de Préfontaine* dit dans la *Maif. Ruft. à l'ufage de Cayenne*, qu'il y a trois fortes de palétuviers, le *blanc*, le *rouge* & le *violet*. Le bois n'en eft bon qu'à brûler. Les Indiens fe fervent de l'écorce du violet pour teindre en cette couleur & en noir : elle feroit propre auffi à tanner les cuirs, de même que le chêne & l'orme. Il part des branches des parétuviers un grand nombre de filamens, qui, de même que dans la cufcute, defcendent verticalement à terre, & y prennent racine, ce qui produit en peu d'années une forêt épaiffe. Les Caraïbes s'en fervent pour lier. Quand on veut conferver les feines, les lignes & les autres

instrumens de pêche, on les fait bouillir avec l'écorce de cet arbre, à laquelle on joint un morceau de gomme d'acajou; la teinture violette qu'ils acquierent, les rend plus durables.

Suivant M. *de Préfontaine*, le palétuvier blanc de Cayenne differe beaucoup par ses parties essentielles du *mangle véritable;* voyez ce mot. M. *Fermin* dit que la deuxieme écorce du palétuvier ressemble beaucoup au *quinquina;* voyez ce mot.

PALIPOU ou PAREPOU, *palma dactylifera, fructu minori turbinato,* Barr. est un palmier de Cayenne, dont le *régime* ressemble à celui du *palmier aouara.* Voyez ce mot.

Le fruit est petit; on le présente au dessert cuit simplement avec de l'eau & du sel. Son goût est si peu attrayant, qu'on a de la peine à s'y accoutumer; mais on s'y fait, & on le mange ensuite avec d'autant plus de plaisir, qu'il excite à boire & provoque l'appétit.

PALIURE, ou Épine de Christ, ou Porte chapeau, ou l'Argalou des Provençaux, *paliurus.* Espece d'arbrisseau qui croît naturellement dans les haies, aux lieux humides & incultes des pays méridionaux de la France & de l'Italie : il est quelquefois de la hauteur d'un arbre. Sa racine est dure, ligneuse; ses longues tiges sont d'un bois très-ferme, courbées & garnies à chaque insertion de deux épines, dont l'une est droite & l'autre crochue. Les épines qui se rencontrent proche des feuilles, sont plus petites & moins nuisibles que celles des autres endroits, qu'on ne manie pas impunément tant elles sont aiguës & roides. Ses feuilles sont petites, arrondies d'un vert brillant ou rougeâtre : ses fleurs qui paroissent en Juin, sont jaunes, petites, ramassées aux sommets des branches, disposées en rose; elles se changent ensuite en un fruit fait en chapeau dégancé, contenant un noyau divisé en trois loges qui renferment ordinairement chacune une semence de la couleur & du poli de la graine de lin.

Les fleurs du paliure paroissent à la fin du printems, ou au commencement de l'été, son fruit mûrit en automne, & tient à l'arbrisseau tout l'hiver. Quelques-uns nomment le paliure *épine de Christ*, en Anglois *the Christ thorn*, parce qu'ils croient que la couronne d'épine que les Juifs mirent sur la tête de Jesus-Christ, étoit faite de cet arbrisseau. Aujourd'hui l'on en fait des haies vives, très-commodes pour empêcher les incursions des animaux. Il supporte aussi assez bien l'hiver : cet arbuste n'est pas encore bien commun en France. La racine, les tiges &

les

les feuilles de cet arbrisseau, prises en décoction, arrêtent le flux de ventre ; son fruit est très-diurétique, & facilite l'expectoration dans l'asthme humide. M. *Gustaldi* le regarde comme un excellent remede contre la pierre. Ses graines ont été employées avec succès dans l'hydropisie, comme donnant le ton aux fibres trop relâchées.

On sait que l'espece de paliure qui est le *ceanothus* de M. *Linneus*, passe pour le spécifique, non-seulement des gonorrhées qu'elle arrête en deux ou trois jours sans aucune suite fâcheuse, mais même des maladies vénériennes les plus invétérées qu'elle guérit, à ce qu'on prétend, en moins de quinze jours dans la Virginie & le Canada où croît cette plante. Pour préparer ce remede, on fait bouillir un gros de la racine dans une livre & demie d'eau jusqu'à réduction d'une livre, qu'on prend en deux fois tous les jours : il faut se servir d'un grand vase pour cette décoction, parce que cette plante jette pendant l'ébullition une grande quantité d'écume qu'il ne faut pas perdre : peut-être que les racines du paliure de notre pays auroient les mêmes propriétés.

PALME DE CHRIST ou KARAPAT, *palma Christi*. Sous-arbrisseau commun aux îles du Vent, dont le tronc & les branches sont creuses comme un roseau, & dont les feuilles ressemblent à celles du plane ; mais elles sont plus grandes & plus noires. Les Jardiniers ont comme naturalisé par la culture cette plante dans nos jardins pour servir d'ornement dans les plates-bandes : on prétend qu'elle chasse les taupes. Les Negres tirent de sa graine, qu'on appelle *faux café*, une huile fort commode dans nos habitations d'Amérique, sur-tout pour éclairer, & pour faire mourir la vermine ou pour s'en préserver. Les Caraïbes en levent la peau par aiguillettes, en font un frontal contre le mal de tête, chauffent la feuille, en frottent la partie douloureuse, & en reçoivent du soulagement. On ramasse le fruit en Novembre : il s'ouvre de lui-même au soleil & lance au loin ses graines. Quand on en a tiré l'huile avec précaution, on s'en sert pour purger. Huit grosses graines de karapat, pilées & brassées dans un verre d'eau chaude, passées ensuite par une étamine, font un remede dont les Negres se servent contre la fievre.

On donne aussi le nom de *palma Christi* à la racine d'une espece d'orchis ou satyrion, qui est disposé en main ouverte. Il paroît que le *ricin ordinaire* & le *palma Christi*, autrement *karapat*, different peu l'un de l'autre. *Voyez à l'article* RICIN. Le *palma Christi* est fort commun

aussi à la côte de Coromandel. M. *de Romé de l'Isle* est porté à croire que le nom de *karapat* donné à cet arbrisseau, vient de la ressemblance de sa graine avec l'insecte appellé *tique*, que l'on nomme *karapat* aux Indes. Cette conjecture est d'autant mieux fondée, que le nom latin *ricinus* convient également à cet insecte & au ricin, qui est une espece de *palma Christi*.

PALME MARINE ou PANACHE DE MER, *litophyton reticulatum purpurascens*. C'est une espece de lithophite à réseau, étendu en éventail. Le *lacis* ou les *mailles* de cette production à polypier ressemblent à un rets à prendre des poissons & des oiseaux: il y en a de différentes couleurs, mais plus communément d'un rouge violet; les plus beaux & les plus curieux se trouvent en Amérique & aux Indes Orientales. On dit que les Dames Indiennes s'en servent comme d'éventail dans les grandes chaleurs. *Voyez l'article* LITHOPHYTE, *à la suite du mot* CORALLINE, *vol. II*, *page 322 de cet Ouvrage*.

PALMIER, *palma*. C'est un arbre ou un arbrisseau, également vivace, & ayant depuis deux jusqu'à cent pieds de tige, & dont les feuilles sont ramassées en faisceau au sommet des tiges; les racines forment une masse de fibres communément simples. Les jeunes pousses de la plupart de ces plantes forment, à leur sortie de la terre, comme une bulbe conique, totalement couverte d'écailles imbricées, qui ne sont autre chose que des appendices de feuilles imparfaites. La tige est ordinairement simple, non rameuse, cylindrique, remplie d'un suc vineux & entiérement composée de fibres longitudinales très-grossieres, sans écorce apparente; la partie supérieure de la tige, qui porte le nom de *chou*, est ordinairement bonne à manger; les feuilles sont alternes, divisées en éventail ou en parasol, ou aîlées, & portées sur un pédicule ou branche feuillée, dont l'origine embrasse souvent la plus grande partie de la tige, mais sans faire gaîne: elles sont toutes d'abord recouvertes d'une poussiere brune & grossiere comme celles des fougeres. Les fleurs sont communément ou toutes mâles ou toutes femelles sur le même pied; quelques-unes sortent d'une gaîne qu'on appelle *spathe*, les autres sont accompagnées d'écailles; mais elles sont toutes disposées en pannicule. Les fleurs, soit mâles, soit femelles, ont chacune un calice à six feuilles. La poussiere fécondante est composée de grains ovoïdes, jaunâtres & transparens; le fruit qui vient par *régime*, est arrondi ou ovale, charnu & recouvert d'une peau coriace, souvent

comme écailleuſe, contenant des oſſelets. La famille des palmiers ne laiſſe pas d'être nombreuſe, & toutes les eſpeces peuvent être élevées de graines. Enfin, quand on examine le palmier en Naturaliſte, l'on apperçoit qu'il mérite à tous égards l'attention du Phyſicien. On peut même dire avec M. *Guettard*, que la claſſe des palmiferes eſt une de celles qui ont le plus fourni aux Indiens, aux Aſiatiques, aux Américains pour leurs habillemens, pour les cordages, les voiles des navires & autres uſtenſiles.

PALMIER DE L'AMÉRIQUE ou A PAPIER. C'eſt le même que l'*arbre de la Nouvelle Eſpagne*. Voyez ce mot.

PALMIER AOUARA. Eſpece de chou palmiſte qui naît à Cayenne; il croît auſſi au Sénégal, au Bréſil & aux Indes Orientales: il eſt fort haut & épineux le long de ſa tige. Son fruit vient par bouquets dans une eſpece de gouſſe qui ſe fend lors de ſa maturité. Ces fruits ſont gros comme des œufs de poule, charnus & de couleur jaune dorée, &c. Les Indiens en mangent: ſa chair renferme un noyau gros comme des noix de noyer, ayant trois trous, dont deux ſont plus petits. L'écorce de ce noyau a deux lignes d'épaiſſeur, & eſt aſſez dure pour être travaillée au tour: l'amande eſt blanche & d'une très-grande dureté; étant mâchée, elle a d'abord un goût agréable, qui devient bientôt âcre, ſemblable à celui d'un fromage rance. Les habitans de la Guiane s'en ſervent pour engraiſſer leurs beſtiaux; mais une autre utilité bien plus grande, c'eſt qu'on tire de cette amande, par décoction ou par expreſſion, une huile épaiſſe comme du beurre, de couleur jaune dorée & d'un goût aſſez doux.

Dès qu'on a récolté la noix d'aouara, qu'on ramaſſe au pied de l'arbre, on la met par tas qu'on couvre de feuilles & qu'on charge de bois, pour la garantir du grand air & du ſoleil: elle eſt pourrie au bout de quinze jours: on la pile alors dans un canot (eſpece d'auge qui ne ſert qu'à cet uſage), afin de ſéparer toute la chair d'avec le noyau. On acheve avec la main ce que le pilon n'a pu faire. On jette cette chair dans une chaudiere placée ſur le feu; & quand elle fume fortement, on la met ſous une preſſe: l'huile qui en ſort eſt reçue dans un vaſe, & miſe tout de ſuite dans des pots. Quand toute la récolte eſt finie, on fait rebouillir cette huile pour la purger de ſes parties aqueuſes; alors elle eſt de garde: on s'en ſert pour éclairer dans les maiſons; elle brûle en entier ſans la moindre perte. Les Negres de l'Amérique & de l'Afrique

en mangent comme du beurre: ils en assaisonnent leurs mets. Les Blancs s'en servent aussi pour le même usage, quand ils n'en ont point d'autre. Cette graisse s'appelle *huile de Sénégal* ou *de Quioquio*, ou *de Pumicin* ou *de palme des Isles*. Etant extérieurement appliquée, elle est propre pour adoucir la goutte & les rhumatismes, pour les douleurs de coliques & celles d'oreilles, & pour fortifier les nerfs. Cette huile de palme est différente de celle du Commerce, qui communément est falsifiée.

L'amande du fruit aouara est adoucissante & astringente. Le noyau qu'on a séparé du fruit, se conserve pendant une année, au bout de laquelle on le casse pour en tirer l'amande. Il ne faut prendre de ces amandes que trois ou quatre poignées, qu'on jette dans une chaudiere moyenne mise sur un feu modéré, pour pouvoir les brasser à son aise. L'huile surnage peu-à-peu: on l'enleve à mesure avec une cuiller: on a grand soin de la passer avant que de la mettre dans un vase, parce qu'elle se fige presqu'aussi-tôt. Si on la veut employer en friture, on la fait bouillir auparavant avec un peu de cassave; ce qui acheve de lui ôter un goût aromatique qui lui est naturel. Huit cuillerées de cette huile dans quatre d'eau de pourpier, purgent fortement, mais sans tranchées, le Negre le plus robuste. *Maison Rustique de Cayenne.*

PALMIER A COCO. En parlant des cocos de mer des Maldives à deux lobes, nommés ainsi parce qu'on les trouvoit flottans sur le rivage de ces isles, où ils étoient portés par les courans, nous avons omis de dire que la découverte du palmier qui les produit dans l'isle des *Trois Freres* (aujourd'hui l'*isle Sechelles*), située presque sous l'Equateur dans l'Océan Indien, en a été faite par M. *Marion*, Capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes. *Voyez à l'article* COCO.

PALMIER DATTIER. Nous avons parlé de cet arbre célebre à l'article DATTES.

PALMIER DU JAPON ou D'AMBOINE ÉPINEUX. C'est le *palmier à sagou*. Voyez SAGOU.

PALMIER DES INDES, *palmites*. Son tronc est fort gros; ses feuilles sont très-longues; son fruit est un peu plus gros qu'un pois, rond, fort dur, couvert d'une petite écorce grise, facile à séparer, sous laquelle il est lisse, compacte & marbré: on en fait des chapelets.

PALMIER ÉVENTAIL. *Voyez* LATANIER.

PALMIER HUILEUX ou OLÉAGINEUX, *palma foliorum pediculis spinosis, fructu pruni-formi, lacteo, oleoso*. Il ressemble beaucoup au

palmier aouara. Il est fort commun sur la côte de Guinée & dans les isles du Cap Vert, où il s'éleve beaucoup. Cet arbre a merveilleusement réussi à la Jamaïque & aux Barbades. Les Negres tirent de son tronc une liqueur enivrante, une espece d'huile ou du beurre de la pulpe de son fruit, & emploient l'écorce du tronc à en faire des nattes pour se coucher dessus.

PALMIER MARIN. C'est un animal marin que M. *Guettard* a vu à Paris dans le cabinet de feue Madame de Bois-Jourdain. Par le dessin exact qu'il en a fait tirer, ainsi que par l'examen qu'il en a fait, il prétend avoir découvert quelle étoit la véritable origine de divers corps fossiles, qui avoit été inconnue jusqu'à présent. Ces fossiles sont les *encrinites*, les *pierres étoilées* ou *astéries*, les *trochites* & les *entroques*, dont il est parlé d'une maniere fort obscure dans les Auteurs. Il est bon de prendre une idée de ces différens fossiles que l'on voit aujourd'hui dans quantité de cabinets d'Histoire Naturelle.

Les pierres étoilées ou *astéries* sont des corps plats à cinq rayons, sur le plat desquels on apperçoit deux lignes courbes comme burinées, se réunissant aux extrémités, & qui, par leur concours au centre, forment une espece d'étoile. Plusieurs de ces astéries, mises les unes sur les autres, forment une colonne pentagone, à laquelle on donne le nom d'*astérie* ou *colonne en étoile.*

Les *trochites* different des astéries en ce qu'elles n'ont point de pointes & qu'elles sont circulaires : on observe sur leur plat des rayons partant du centre & allant à la circonférence. Les colonnes, composées de celle-ci, son cylindriques & se nomment *entroques.*

Les trochites, ainsi que les colonnes qui en sont composées, sont percées dans leur milieu d'un petit trou qui forme un canal dans l'axe de la colonne : on observe de petites dentelures à la circonférence de toutes ces pierres.

Les *encrinites* sont des amas de petits corps de différentes figures, qui forment par leur réunion des lames longues & sillonnées en travers, dont l'assemblage a quelque ressemblance avec la fleur d'un lis : c'est le *lilium lapideum.* Quelquefois l'encrinite se trouve soutenue par une de ces colonnes formées d'astéries ou de trochites dont nous venons de parler, & alors on la nomme *encrinite à queue.* On va voir par la description du palmier marin, le rapport qu'il a avec ces fossiles que l'on trouve abondamment en Suisse, en Allemagne & en France.

Qu'on imagine une colonne pyramidale, composée de pierres étoilées à cinq pans, mises les unes sur les autres, on aura une idée assez juste de ce qui compose le corps de cet animal. Cette colonne a, d'espace en espace, des renflemens, d'où partent cinq pattes, composées de plus ou moins de vertebres, suivant leur longueur, & qui finissent par un crochet pointu. M. *Guettard* compare l'ensemble de cet animal à la plante qu'on nomme *prêle* ou *queue de cheval*, qui offre des verticilles semblables, & rangées de même par étages décroissans. La colonne qui, dans la planche gravée, est de six pouces de longueur, est surmontée par une espece d'étoile composée de cinq pattes, mais qui se subdivisent communément trois fois en deux branches. Ces pattes sont garnies de doigts crochus, & de mamelons qui peuvent concourir avec ces doigts à retenir la proie de l'animal, & peut-être à la sucer.

Il est aisé de voir que les encrinites & les pierres étoilées ont été produites par les débris de la charpente osseuse de cet animal, qui ont formé les cavités où se sont depuis moulés ces fossiles. On sera moins surpris du nombre que l'on trouve de ces pétrifications, lorsqu'on saura qu'un seul palmier marin contient près de vingt-six mille vertebres, nombre d'articulations prodigieux, & qui doit donner à cet animal une grande souplesse, favorable pour exécuter les mouvemens nécessaires pour s'emparer de sa proie. M. *Guettard* apprit, lors de la lecture de son Mémoire, que M. *Ellis*, de la Société de Londres, avoit reçu un animal du même genre, quoique différent à beaucoup d'égards, qui avoit été pêché dans les mers de Groënland à une très-grande profondeur; il le rangeoit au nombre des étoiles de mer, connues sous le nom de *tête de Méduse*. *Voyez ce qu'il en est dit à la suite du mot* ZOOPHYTE. Que de conjectures différentes n'avoit-on pas données sur l'origine de ces corps fossiles! conjectures qui sont devenues plus vraisemblables, lorsqu'on a consulté l'observation, & que l'inspection seule de l'animal même a changées en certitude.

L'Auteur de l'Histoire de l'Académie observe très-bien, dans l'Extrait qu'il a donné du Mémoire curieux de M. *Guettard*, pour l'année 1755, & dont nous avons tiré cet article, il observe dis-je, que c'est le sort ordinaire de toutes les questions physiques: on dispute, tant qu'on ne fait qu'imaginer; l'observation seule peut lever les doutes & conduire à la vérité.

PALMIER DE MONTAGNE, *yecolt*, est un fruit de l'Amérique,

long. & couvert de plusieurs écailles brunâtres, un peu semblables à la pomme de pin, de différentes figures & grandeurs, renfermant une chair qu'on mange avec plaisir. Les Américains l'appellent *guichelle popotli :* l'arbre qui le produit pousse d'une seule racine deux ou trois troncs, qui portent des feuilles longues, étroites & épaisses comme celles de l'iris, mais beaucoup plus grandes. Ses fleurs sont en rose, disposées par grappes. On fait avec les feuilles de ce palmier un fil très-délié, très-fort, & propre à fabriquer de la toile.

PALMIER NAIN ÉPINEUX, *palma minor.* Il est commun en Espagne & en Portugal; il n'a pas plus de quatre pieds de hauteur; mais ses racines s'étendent fort loin, & se multiplient si facilement, qu'un grand pays qui n'est pas cultivé en est couvert au bout de vingt ans. Ses feuilles servent à faire des balais de jonc. Il y a aussi le palmier nain sans épines, à feuilles en éventail & à racines multipliantes.

PALMIER ROYAL. *Voyez à l'article* PALMISTE.

PALMIER A SAGOU. *Voyez* SAGOU.

PALMIER SANG-DRAGON. *Voyez à l'article* SANG-DE-DRAGON.

PALMIER VINIFERE de Thevet, *palma vinifera Theveti.* Ce palmier est célebre par sa verdure perpétuelle & est précieux aux Ethiopiens qui percent son tronc à deux pieds de terre, & en tirent une liqueur qui a, dit-on, le goût du vin d'Anjou.

PALMIPEDE, *palmipes.* Se dit de tout oiseau qui a le pied plat, & dont les pieds sont joints par une membrane comme dans les oies; ce qui facilite les oiseaux aquatiques à nager.

PALMISTE, *palma altissima non spinosa, fructu pruniformi, minore, racemoso sparso.* SLOANE. Dans quelques contrées de l'Amérique on donne ce nom à une sorte de palmier, dont la principale se nomme PALMISTE-FRANC, *palma dactilifera latifolia.* Sa tige n'a qu'un pouce de bois en rond, mais brun, pesant, compacte & si dur, que la hache y a prise difficilement : le dedans est molasse, spongieux : cette tige est droite, & haute assez souvent de plus de trente pieds. Il n'a qu'une racine de médiocre grosseur qui s'enfonce en terre, & qui ne seroit pas capable de le soutenir, si elle n'étoit pas aidée & comme nourrie par une infinité d'autres petites racines rondes, flexibles, entrelacées de maniere à faire une grosse motte ou bourrelet au pied de l'arbre à raz de terre; du sommet de la tige, sortent des branches fort longues, qui sont garnies de deux rangs de feuilles vertes, longues &

étroites : au bout du tronc il se forme une espece d'étui, d'où sort un épi de petites fleurs, au-dessous desquelles naissent des fruits de la grosseur d'une petite balle de paume, & dont on retire, ainsi que de son amande, une huile bonne pour éclairer. Quand le palmiste est abattu, on coupe sa tête à deux pieds ou deux pieds & demi au-dessous de l'endroit où les branches feuillées prennent naissance; & après qu'on a ôté l'extérieur, on trouve le chou; ce sont des parties comme feuillées, arrangées en éventail non déplié, blanches, tendres, délicates, & d'un goût approchant de celui des culs d'artichauts : on les appelle en cet état, *choux palmistes*. On les lave & on les mange en salade, ou bien on les fait bouillir dans l'eau avec du sel; puis on les met, tout égouttés, dans une sauce blanche : on les met aussi dans la soupe. Enfin, de quelque maniere qu'on les mange, ils sont très-bons; c'est une nourriture légere & de facile digestion; mais comme pour l'avoir il faut sacrifier l'arbre entier, on en mange moins souvent qu'on ne feroit sans cela.

Le tronc des palmiers est excellent pour faire des tuyaux & des gouttieres, il sert aussi aux usages du tour & de la menuiserie. Entre plusieurs especes de palmistes, on en distingue une si épineuse, que les Sauvages sont obligés, avant de s'en servir, de brûler les épines, en faisant du feu autour de l'arbre: le chou de cette espece est un peu jaune, d'un goût de noisette & incomparablement meilleur que celui du palmiste franc, dont les feuilles servent aux Sauvages à couvrir leurs cases.

Ray cite, d'après *Ligon* & quelques autres Voyageurs, un palmier appellé *palmiste royal* aux Antilles de l'Amérique, dont le tronc, qui a à peine demi-pied de diametre, a jusqu'à trois cents pieds de longueur. Un tel arbre, s'il existe, est sans contredit un prodige; mais M. *Adanson* dit que ces Voyageurs veulent sans doute parler du *rotan*, qui, en serpentant, entrelace tous les arbres d'une forêt; car les plus grands palmistes que cet Auteur a vus dans l'Isle de Gorée en Afrique, ne passent guere cent pieds, quoiqu'ils aient plus de deux pieds de diametre, ils n'ont ordinairement que soixante à quatre-vingts pieds de tige.

Les Malabares & autres peuples de l'Inde Orientale, se servent aussi des feuilles d'une espece de palmiste différent de celui d'Amérique, assez semblable à celui qui se voit au jardin du Roi. Le *palmiste de l'Inde* est infiniment

infiniment plus fort & plus élevé; ses feuilles sont à l'extrémité de la branche, & disposées en éventail. C'est sur ces feuilles ou *olles*, plus consistantes que celles du cocotier, que les Indiens écrivent; ils en prennent une entre le doigt index & le pouce de la main gauche : il y a une petite échancrure à l'ongle de ce pouce, qui sert de point d'appui à un stilet de fer qu'ils tiennent de la droite, & avec lequel ils gravent avec une vîtesse surprenante ce qu'ils veulent écrire dans la longueur de cette feuille, qui a assez d'épaisseur pour que les traits ne paroissent point du côté opposé: aussi quand l'un est rempli, se sert-on de l'autre. Le fruit de ce palmier est de la grosseur d'une poire de coing, quand il est vert & un peu avancé; son écorce, qui a près d'un pouce d'épaisseur, renferme une pulpe moëlleuse d'assez bon goût, qui fond en un instant dans la bouche, & y laisse une grande fraîcheur: l'écorce alors n'est bonne à rien; mais quand il est mûr, c'est tout le contraire : on ne suce que l'écorce, & l'on jette le dedans qui s'est changé en un noyau très-dur. Le tronc de ce palmier sert aux mêmes usages que celui du cocotier. L'on peut dire aussi que le vin du palmiste est encore plus estimé pour sa douceur, que celui du cocotier. Il peut se conserver potable jusqu'au troisieme jour; plus il est récent, frais, & plus il est agréable; après ce temps, il devient aigre. Il se tire au moyen d'une incision faite à l'arbre.

Presque tous ces arbres, lorsqu'ils sont abattus, attirent de fort loin une multitude de gros scarabées noirs, qui s'introduisent sous l'écorce, dans la partie la moins dure, y déposent leurs œufs & produisent des larves ou vers gros comme le pouce, dont les Créoles & les habitans des Antilles se régalent, après les avoir fait rôtir enfilés à des brochettes de bois. *Voyez* VER PALMISTE & *l'article* CAUMOUN.

PALMISTE. Nom donné à des oiseaux du genre du merle, qui nichent dans les arbres palmistes; il y en a de différentes couleurs.

PALO DE CALENTURAS, est le nom que les Espagnols du Pérou donnent à l'arbre du *quinquina*. Voyez ce mot.

PALO DE LUZ. *Voyez* BOIS DE LUMIERE.

PALOMARIA. *Voyez à l'article* BAUME VERT.

PALOMBE. *Voyez* PIGEON RAMIER.

PALOURDE ou PELOURDE. Coquillage bivalve, assez commun sur les côtes du Poitou, d'Aunis, de Saintonge & de Provence, & de la famille des cames à bases ovales régulieres. *Voyez à l'article* CAME.

La couleur de sa coquille est d'un blanc sale, tirant sur le jaunâtre; en quelques endroits elle est large d'un pouce, & longue d'un pouce & demi. M. *d'Argenville* dit que c'est une came à réseaux fins & serrés, rayonnée du centre à la circonférence, traversée de cercles, avec de grandes taches blanches, plus foncées que la couleur principale. Les valves sont ordinairement dentelées & cannelées. Cet animal fait sortir comme la boucarde, du côté le plus alongé de sa coquille, un corps membraneux & lisse, qui se divise en sortant en deux tuyaux faits en croissant, minces & blancs, avec une ouverture garnie de petits poils blancs, qui en se repliant sur eux-mêmes, servent à sceller la bouche de l'animal, & à retenir l'eau dont il est rempli: ces deux tuyaux se communiquent intérieurement, de maniere que l'eau de la mer, qui s'insinue, soit par le canal supérieur, soit par le canal inférieur, se vide tout d'un coup, quand l'animal veut se remplir de nouvelle eau. Au moyen de cette opération réitérée, l'animal peut jeter de l'eau à près de quinze pieds de distance. Tout son mouvement consiste à porter en ligne droite une jambe triangulaire, de couleur blanche, dans l'endroit où la coquille est située, & à l'opposite des deux tuyaux, sans la replier sur elle-même. Comme cette coquille est ordinairement dans un fond vaseux, elle ne tend qu'à s'ensevelir & à se cacher dans la vase; elle tâte d'abord le terrain à gauche & à droite, & à force de mouvement elle s'y enfonce, en repliant sa jambe sous la valve qui touche à la terre. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710.* On en mange beaucoup à Marseille & à Toulon.

PALTAS ou AGUACATE. *Voyez* AVOCAT.

PAMBE, *pambus.* Poisson plat qui a quelquefois douze à quinze pouces de long, sur huit à dix de large: sa couleur est d'un vert changeant; il est garni d'aiguillons tournés vers la tête, au dessous desquels il y a une longue pointe, tant sur le dos qu'au ventre, à laquelle sont attachées ses nageoires, qui s'étendent jusqu'à la queue. Le pambe est fort estimé, & l'on en fait beaucoup d'usage dans toutes les Indes Orientales, surtout dans l'Isle d'Amboine & à la côte de Coromandel. Pour le conserver long-temps, il suffit de le dessécher au soleil, & quand on veut le manger, on le laisse quelque temps tremper dans l'eau pour l'attendrir. On a encore une autre méthode de le dessécher, c'est de le couper par tranches & de le mettre ainsi dans une espece de saumure faite avec le tamarin: c'est du poisson confit de cette maniere que les Portugais appellent

pescepara. Les vaisseaux exposés à des voyages de long cours, en font de grandes provisions.

PAMPELMOUSE. C'est le nom que les Siamois donnent à une espece d'orange de la grosseur d'une tête humaine, dont la chair est excellente & d'un goût de fraise; entre cette chair pulpeuse & la peau est une substance épaisse comme le doigt, blanchâtre & fort amere: le jus de ce fruit est très-rafraîchissant. La pampelmouse n'est pas rare aux Isles de France & de Bourbon, & dans plusieurs autres de l'Océan Oriental. Elle est encore assez commune à Surinam, où elle a plus de douze pouces de diametre; sa chair est un peu aigrelette, avec un véritable goût de raisin. Ce fruit se trouve aussi à Cayenne, où il a été apporté du Brésil; il ne ressemble pas mal à une très-grosse poire; on nous a fait manger de ce fruit à différentes tables de Londres.

PAMPRE. Nom que les Anciens ont donné à un *sarment de vigne*, communément orné de ses feuilles & de son fruit; *pampinus aut capreolus vitis.*

PANACÉE. *Voyez* GRANDE BERCE.

PANACHE. Nom d'un petit coléoptere. Cet insecte vient d'un ver qui se loge dans le bois & les troncs d'arbres, tels que le saule où il fait des trous ronds & profonds, se métamorphose en insecte aîlé, prend son essor & vole sur les fleurs. On le distingue par ses antennes pectinées d'un côté, d'où lui vient le nom de *panache.*

PANACHE ou PANESSE. *Voyez* PAON.

PANACHE DE MER. Espece de lithophite. *Voyez* PALME MARINE.

PANACOCO, est un très-grand arbre qui passe à Cayenne pour l'ébene noire. Son aubier, dit M. *de Préfontaine*, est aussi compacte que son cœur, ou son bois proprement dit; il sert à faire des pilons si durs qu'ils émoussent le fer: chaque graine de cet arbre est comme un pois parfaitement rouge, avec une petite tache noire. Les Négresses en font des colliers, des chapelets, &c. Il y a un petit panacoco qui est une liane, dont on se sert en tisane; ses fleurs sont jaunes; le fruit est petit, rouge, marqueté de noir.

PANAIS ou PASTENADE, *pastinaca*, est une plante dont on distingue plusieurs especes.

1°. LE PANAIS ORDINAIRE DES JARDINS, ou PASTENADE, ou le GRAND CHERVI CULTIVÉ, *pastinaca sativa latifolia.* Cette plante,

fort en usage dans la cuisine, est cultivée dans les jardins potagers, & dans les terres grasses. Il paroît, dit M. *Deleuze*, qu'elle n'est qu'une variété de la suivante. Sa racine est longue, quelquefois grosse comme le poignet, charnue, jaunâtre, ayant au milieu une corde ou nerf qui parcourt sa longueur : elle est d'une assez bonne odeur & d'un goût agréable ; elle pousse une tige à la hauteur de trois ou quatre pieds, grosse, droite, ferme, cannelée, vide & rameuse ; ses feuilles sont amples, composées d'autres feuilles semblables à celles du térébinthe, oblongues, dentelées, velues, d'un vert brunâtre, rangées par paires, d'un goût assez agréable & aromatique. Les sommités sont terminées par des parasols qui soutiennent de petites fleurs jaunes, disposées en rose, auxquelles succedent des semences jointes deux à deux, grandes, ovales, minces & bordées d'un feuillet. Cette plante fleurit en Juillet & Août, la seconde année après qu'elle a été semée. Les racines de panais sont plus nourrissantes que les carottes. *Boerhaave* en employoit la graine pour les coliques néphrétiques & les abcès de la vessie.

Les Anglois prétendent que les panais trop vieux causent le délire & la folie, ce qui fait qu'ils les appellent *panais foux*.

2°. Le Panais sauvage ou le petit Panais, *pastinaca sylvestris*. Cette plante differe de la précédente, non-seulement en ce que ses feuilles sont plus petites, mais aussi en ce que sa racine est plus menue, plus dure, blanche & moins bonne à manger : elle croît aux lieux incultes, dans les prés secs, sur les collines & ailleurs parmi les plantes sauvages : quoique ce panais soit moins recherché pour la cuisine, on peut le substituer au précédent dans l'usage médicinal : sa fleur paroît en été : on prétend que par la culture & une semaille réitérée de sa graine, on lui fait produire le panais cultivé, de même qu'avec la carotte sauvage on fait naître la carotte cultivée.

3°. Le Panais sauvage étranger, *panax costinum*. Sa tige s'éleve beaucoup plus que les précédentes : ses racines sont vivaces, d'une odeur forte, & ses feuilles recomposées ; il en sort dans le pays une gomme-résine jaunâtre, semblable à l'*opoponax ;* voyez ce mot. Ses racines s'emploient pour purger : c'est un faux *costus*.

La racine de la premiere espece de panais est la plus tendre, d'une odeur & d'un goût beaucoup plus agréables, & plus facile à digérer qu'aucune autre espece : elle est diurétique, hystérique & fébrifuge ;

la marmelade de panais, légérement ſucrée, excite l'appétit & eſt très-propre pour les convaleſcens.

Jean Bauhin avertit avec raiſon de prendre garde de confondre les racines de panais avec celles de la ciguë, qui ont beaucoup de reſſemblance, tant par le goût douceâtre que par la figure : la mépriſe a, dit-on, occaſionné des accidens funeſtes.

PANAPANA. Nom que les Marins du Bréſil donnent à une eſpece de chien de mer connu ſous le nom de *marteau*. Voyez ce mot.

PANAVA ou PANOMA. *Voyez* BOIS DES MOLUQUES.

PANGOLIN ou PANGGOELING. Nom que les Indiens de l'Aſie méridionale donnent à une eſpece d'animal que les François habitués aux Indes Orientales appellent improprement *lézard écailleux;* car cet animal dont il y a deux eſpeces, l'une que les Indiens nomment dans leur Langue *pangolin*, & l'autre *phatagin*, eſt un quadrupède vivipare, au lieu que les lézards ſont des *reptiles ovipares*. Ce ſont, dit M. *de Buffon*, deux eſpeces extraordinaires, peu nombreuſes, aſſez inutiles & dont la forme bizarre ne paroît exiſter que pour faire la nuance de la figure des quadrupedes à celle des reptiles ; on les trouve auſſi en Afrique.

Le pangolin & le phatagin ont, il eſt vrai, au premier coup d'œil, quelque reſſemblance avec le lézard ; mais ils ont d'autres caracteres très-diſtinctifs. Le *pangolin* eſt de la longueur de trois pieds, ſa queue eſt à-peu-près de la même longueur : le *phatagin* eſt plus petit. Ils ne vivent que de fourmis : ils ont la langue très-longue, la gueule étroite & ſans dents apparentes ; le corps très-alongé ; ils ont cinq ongles à chaque pied. Tous les lézards ſont recouverts en entier, & juſques ſous le ventre, d'une peau liſſe & bigarrée de taches qui repréſentent des écailles ; mais le pangolin & le phatagin ſont recouverts de véritables écailles, excepté ſous la gorge, ſous la poitrine & ſous le ventre. Le phatagin, comme tous les autres quadrupedes, a du poil ſur toutes ces parties inférieures du corps ; le pangolin n'a qu'une peau liſſe & ſans poil dans ces endroits-là. Les écailles qui revêtent & couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux, ne ſont pas collées en entier ſur la peau ; elles y ſont ſeulement fortement adhérentes par leur partie inférieure : elles ſont mobiles comme les piquans du porc-épic : & elles ſe relevent ou ſe rabaiſſent à la volonté de l'animal ; elles ſe hériſſent lorſqu'il eſt irrité ; elles ſe hériſſent encore plus lorſqu'il ſe met en boule comme le hériſſon. Ces écailles ſont ſi groſſes, ſi

dures & si piquantes qu'elles rebutent tous les animaux de proie ; c'est une cuirasse offensive, dit M. *de Buffon*, qui blesse autant qu'elle résiste ; les animaux les plus cruels & les plus affamés, tels que le tigre, la panthere, ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés ; ils les foulent, ils les roulent ; mais en même temps ils se font des blessures larges & douloureuses dès qu'ils veulent les saisir ; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraser, ni les étouffer en les surchargeant de leur poids. Ce sont de tous les animaux, sans en excepter même le *porc-épic*, ceux dont l'armure est la plus forte & la plus offensive ; ensorte qu'en contractant leur corps & présentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Lorsque le pangolin & le phatagin se resserrent, ils ne prennent pas, comme le hérisson, une figure globuleuse & uniforme ; leur corps en se contractant se met en peloton ; mais leur grosse & longue queue reste au dehors, & sert de cercle ou de lien au corps. Cette partie extérieure par laquelle il paroît que ces animaux pourroient être saisis, se défend d'elle-même ; elle est garnie dessus & dessous d'écailles aussi dures & aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu, & les côtés de la queue sont revêtus d'écailles tranchantes qui ôtent toute prise à leurs ennemis les plus voraces. Mais l'espece humaine triomphe par force & par adresse de toutes les especes d'animaux. Les Negres mangent la chair du pangolin & du phatagin qu'ils trouvent délicate & saine, & ils se servent de leurs écailles à plusieurs petits usages.

Le pangolin & le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure ; ils sont doux, innocens, & ne font aucun mal ; ils ne se nourrissent que d'insectes ; ils courent lentement ; & à l'approche du danger se retirent, quand ils peuvent, dans des trous de rochers, ou dans les terriers qu'ils se creusent & où ils font leurs petits : on voit deux pangolins dans le cabinet de Chantilly. On nomme aussi cet animal *diable de Java*, ou de *Tavoyen*, ou de *Tayven*.

PANICAUT, & PANICAUT DE MER. *Voyez* CHARDON ROLAND.

PANIS ou PANIZ, *panicum*, est une plante que *Dioscoride* compte parmi les especes de blé, & *Galien* parmi les légumes : selon *Lémery*, le panis ressemble en tout au millet, excepté que ses fleurs & ses graines naissent dans des épis fort serrés ; au lieu que celles du millet naissent en bottes & en bouquets. Les graines du panis sont en grand nombre, plus petites & plus rondes que celles du millet, luisantes, enveloppées

de follicules blanches, jaunâtres ou purpurines. Le calice des panis, dit M. *Adanſon*, a deux balles & renferme deux fleurs, dont l'une eſt hermaphrodite & l'autre eſt mâle ou avorte (ſelon d'autres Auteurs, le calice ne renferme qu'une fleur & eſt formé de trois balles, dont une plus petite que les autres); & il eſt accompagné d'une enveloppe compoſée d'une à dix écailles en forme de ſoies, ou d'une ſeule piece découpée en dix à trente piquans. Toutes les eſpeces de panis ont trois étamines, deux ſtyles & deux ſtygmates en pinceau. La gaîne de leurs feuilles eſt applatie par les côtés avec ou ſans couronne de poils.

On ſeme le panis dans les champs en Allemagne, en France, en Italie: il demande une terre légere, ſablonneuſe, humide. On faiſoit autrefois beaucoup plus d'uſage du panis dans la boulangerie qu'aujourd'hui: on voit cependant encore dans la Hongrie, dans la Boheme, & en quelques autres lieux de l'Allemagne, des perſonnes qui font avec la ſemence mondée de ſon écorce, des bouillies & des crêmes qui ne ſont pas déſagréables; on la fait cuire dans du lait comme du riz; elle eſt aſtringente, elle nourrit peu, & ſe digere difficilement. Les oiſeaux ſont aſſez friands de cette graine.

PANORPE, *panorpa*, *aut muſca ſcorpiura*. Nom que divers Naturaliſtes donnent à la *mouche ſcorpion*, appellée ainſi de ſa partie antérieure, faite comme celle du ſcorpion: c'eſt la fauſſe guêpe de *Swammerdam*, qui infeſte les raiſins; elle fréquente auſſi les prairies. *Voyez* MOUCHE-SCORPION.

PANTAGA, eſt l'arbre du ſantal rouge. *Voyez au mot* SANTAL.

PANTHERE, ONCE & LÉOPARD. Nous allons réunir ſous cet article, d'après l'illuſtre M. *de Buffon*, ces trois eſpeces d'animaux, qui non-ſeulement ont été pris les uns pour les autres par les Naturaliſtes, mais qui même ont été confondus avec les eſpeces du même genre qui ſe ſont trouvées en Amérique. Ces animaux ſont propres à l'ancien Continent, & ſur-tout aux climats chauds; ils ne ſe ſont jamais répandus dans les pays du Nord, ni même dans les régions tempérées.

La premiere eſpece de ce genre, eſt la grande panthere, que nous appellerons ſimplement *panthere*, *panthera*.

Le corps de cet animal, lorſqu'il a pris ſon accroiſſement entier, a cinq ou ſix pieds de longueur, en le meſurant depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, laquelle eſt longue de deux pieds. Sa peau eſt pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé ſur le dos &

ſur les côtés du corps, & d'une couleur blanchâtre ſous le ventre : elle eſt marquée de taches noires en grands anneaux, ou en forme de roſe ; ces anneaux ſont biens ſéparés les uns des autres ſur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, & la plupart ont une ou pluſieurs taches au centre, de la même couleur que le tour de l'anneau ; ces mêmes anneaux, dont les uns ſont ovales, & les autres circulaires, ont ſouvent plus de trois pouces de diametre : il n'y a que des taches pleines ſur la tête, ſur la poitrine, ſur le ventre & ſur les jambes.

La ſeconde eſpece eſt l'*once*. Cet animal eſt beaucoup plus petit que la panthere, n'ayant le corps que d'environ trois pieds & demi de longueur : il a le poil plus grand que la panthere, la queue de trois pieds de longueur, & quelquefois davantage. Le fond du poil de l'once eſt d'un gris blanchâtre ſur le dos & ſur les côtés du corps, & d'un gris encore plus blanc ſous le ventre ; les taches ſont à-peu-près de la même forme, & de la même grandeur que celle de la panthere.

La troiſieme eſpece eſt le *léopard*. C'eſt un animal du Sénégal, de la Guinée & des autres pays Méridionaux du vieux Continent. Il eſt un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthere, n'ayant guere plus de quatre pieds de longueur : la queue a deux pieds ou deux pieds & demi : le fond du poil ſur le dos & ſur les côtés du corps eſt d'une couleur fauve, plus ou moins foncée : le deſſous du ventre eſt blanchâtre : les taches ſont en anneaux ou en roſes ; mais ces anneaux ſont beaucoup plus petits que ceux de la panthere ou de l'once, & la plupart ſont compoſés de quatre ou cinq petites taches pleines ; il y a auſſi de ces taches pleines, diſpoſées irréguliérement.

Ces trois animaux ſont, comme l'on voit, très-différens les uns des autres. Les Fourreurs appellent les peaux de la premiere eſpece, *peaux de panthere ;* ils appellent ceux de la ſeconde eſpece, *peaux de tigre d'Afrique ;* enfin, ils appellent improprement *peaux de tigre*, celles de l'animal que nous appellons *léopard.*

La panthere que nous avons vu vivante, continue M. *de Buffon*, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens bruſques, & le cri ſemblable à celui d'un dogue en colere. Elle a la langue rude & très-rouge, les dents fortes & pointues, les ongles aigus, tranchans & durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, ſemée de taches noires arrondies en anneaux. La panthere eſt de la taille & de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

La

La panthere, cet animal qui habite les climats brûlans de l'Asie & de l'Afrique, & qui repaire dans les forêts les plus épaisses, paroît être d'un naturel fier, sauvage & peu flexible; l'industrie humaine la dompte plutôt qu'elle ne l'apprivoise : jamais elle ne perd en entier son caractere féroce, sanguinaire; cependant on s'en sert pour la chasse, mais il faut beaucoup de soin pour la dresser, & encore plus de précautions pour la conduire & l'exercer. On la mene sur une charrette, enfermée dans une cage de fer, dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paroît; elle s'élance avec impétuosité vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse & l'étrangle : mais si elle manque son coup, elle devient furieuse, & se jette quelquefois sur son maître, qui d'ordinaire prévient ce danger, en portant avec lui des morceaux de viande, ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chevreaux, & lui en jette un pour opposer à sa rage & calmer sa fureur.

L'once, au contraire, s'apprivoise aisément, on la dresse à la chasse; elle est assez douce pour se laisser manier & carresser à la main. Il y en a de si petites, qu'un cavalier peut les porter en croupe. Aussi-tôt que le Chasseur apperçoit une gazelle, il fait descendre l'once, qui est si légere, qu'en trois bonds elle saute au cou de la gazelle, quoiqu'elle coure fort vîte : si la gazelle lui échappe, elle demeure sur la place, honteuse & confuse.

L'espece de l'once paroît être plus nombreuse & plus répandue que celle de la panthere : on la trouve très-communément en Barbarie, en Arabie, & dans toutes les parties Méridionales de l'Asie; elle s'est même étendue jusqu'à la Chine, où on l'appelle *Hinen-pao*.

Ce qui fait qu'on se sert de l'once pour la chasse, dans les climats chauds de l'Asie, c'est que les chiens y sont très-rares; il n'y a, pour ainsi dire, que ceux qu'on y transporte, & encore perdent-ils, en peu de temps, leur voix & leur instinct. En Europe, nos chiens n'ont pour ennemi que le loup; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de pantheres, de léopards & d'onces, qui sont tous plus forts & plus cruels que le loup, il ne seroit pas possible de conserver des chiens. Au reste, l'once n'a point l'odorat aussi fin que le chien, elle ne sent pas les bêtes à la piste; il ne lui seroit pas possible non plus de les atteindre dans une course suivie, elle ne chasse qu'à vue. Souvent elle grimpe sur les arbres, pour attendre les animaux au passage, & se laisser tomber dessus :

cette maniere d'attraper la proie eſt commune à la panthere, au léopard, à l'once & au carcajou.

Le léopard a les mêmes mœurs & le même naturel que la panthere, & je ne vois nulle part, dit M. *de Buffon*, qu'on l'ait apprivoiſé comme l'once, ni que les Negres de Guinée & du Sénégal, où il eſt très-commun, s'en ſoient jamais ſervis pour la chaſſe. L'eſpece du léopard paroît être ſujette à plus de variétés que celle de la panthere & de l'once ; cependant dans toutes les peaux de léopard, les taches ſont chacune à-peu-près de la même grandeur, & c'eſt plutôt par la force de la teinte qu'elles different, étant moins fortement exprimées dans quelques-unes de ces peaux, & beaucoup plus fortement dans d'autres.

La panthere, l'once & le léopard, ſe plaiſent en général dans les forêts touffues, & fréquentent ſouvent les bords des fleuves & rodent autour des habitations iſolées, où ils cherchent à ſurprendre les animaux domeſtiques, & les bêtes ſauvages qui viennent avec ſécurité chercher les eaux. Ils ſe jettent rarement ſur les hommes, quand même ils ſeroient provoqués, il faut cependant en excepter les grands accès de colere : la ſeule vue d'un homme met ordinairement le léopard en fuite. Ils grimpent avec beaucoup d'adreſſe & d'agilité ſur les arbres, où ils ſuivent les chats ſauvages, & les autres animaux qui ne peuvent leur échapper ; nous avons dit qu'il leur arrive quelquefois de reſter ſur les arbres & de guèter au paſſage les animaux, ils ſe laiſſent tomber deſſus, les déchirent cruellement avec leurs griffes, leurs dents, & les dévorent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie, & qu'ils ſoient ordinairement fort maigres, les Voyageurs prétendent que leur chair n'eſt pas mauvaiſe à manger ; les Indiens & les Negres la trouvent bonne, mais il eſt vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, & qu'ils s'en régalent comme ſi c'étoit un mets délicieux. A l'égard de leurs peaux, elles ſont toutes précieuſes, & font de très-belles fourrures. La plus belle & la plus chere eſt celle du léopard : une ſeule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorſque le fauve en eſt vif & brillant, & que les taches en ſont bien noires & bien terminées.

Dapper (*Deſcription du pays des Negres*, *page 257*) dit que quand on a pris quelque léopard dans un des villages où le Roi du pays des Negres ne demeure pas, on eſt obligé de le porter au lieu de ſa réſidence. Ils regardent le léopard comme le roi des forêts ; ce qui a produit une plaiſante coutume. Les habitans du village royal vont au devant des

porteurs du léopard pour se battre avec eux, croyant qu'il leur seroit honteux qu'un autre Roi que le leur entrât dans la place sans avoir résisté auparavant : on en vient d'abord aux mains ; enfin le combat cesse à l'arrivée d'un Député du Roi Negre, qui introduit les athletes dans le village ; on les mene en triomphe sur le marché, où tout le peuple est assemblé : là on écorche le léopard ; on lui arrache les dents : c'est le lot du Roi Negre ; puis on fait cuire sa chair, on la distribue au peuple, qui passe tout ce jour-là comme si c'étoit une fête solemnelle. Le Roi ne mange point de cette chair ; parce que, dit-il, *nul animal ne mange son semblable* : il ne veut pas même s'asseoir sur sa peau, ni marcher dessus. Pour éviter ce malheur il la fait vendre aussi-tôt. Quant aux dents, il en fait présent à ses femmes, qui les pendent à leurs habits ou en font des colliers mêlés de corail.

PANTOUFLIER. *Voyez* MARTEAU.

PAON, *pavo*. C'est un oiseau connu de tout le monde (c'est le *thuchim* des Hébreux) & distingué de tous les autres bipedes ou oiseaux par la longueur de sa queue & par les yeux brillans dont elle est ornée. Le paon est du genre des poules & grand comme un dinde médiocre : le mâle a la tête, le cou & le commencement de la poitrine d'une couleur bleue foncée ; la tête petite à proportion du corps, ornée de deux taches grandes, oblongues, dont l'une passe par-dessus les yeux ; l'autre plus courte, mais plus épaisse, est située au-dessous des yeux, puis suivie d'une troisieme marque noire : il porte au sommet de la tête une huppe qui n'est point entiere comme dans quelques autres oiseaux ; mais composée en quelque sorte de vingt-quatre tiges nues, foibles, verdâtres, qui portent en leurs sommités des especes de fleurs de lis bleuâtres. Le paon a le bec grisâtre, très-ouvert, courbé comme dans tous les oiseaux qui vivent de grain, avec des narines fort larges : l'iris des yeux est jaunâtre : le cou est un peu long & fort menu à proportion du corps ; le dos est d'un blanc tiqueté de fauve & de taches noires transversales ; les aîles sont pliées, noires en-dessus du côté du dos, & rousses en-dessous du côté du ventre, ainsi qu'en dedans : la queue disposée de façon qu'elle est comme divisée en deux ; car lorsqu'elle s'étend en forme de roue, il y a des plumes plus petites, brunâtres, qui semblent composer la queue entiere : elles ne sont pas roides comme les plus longues, mais étendues comme dans la plupart des oiseaux ; de sorte qu'il faut nécessairement que les plus longues s'inserent

dans un muscle, au moyen duquel elles puissent se redresser & s'étendre. *Belon* dit que ces dernieres naissent du croupion, & que les premieres sont faites pour les soutenir. Le croupion est d'un vert foncé, & l'oiseau le dresse avec sa longue queue : les plumes du croupion sont courtes & comme tuilées ; elles dérobent la vue d'une partie des longues plumes de la queue, qui étant étendues sont toutes de couleur de châtaigne, ornées de lignes dorées très-élégantes, qui vont de bas en haut, & terminées par d'autres plumes fourchues, d'un vert très-foncé, qui ressemblent à des queues d'hirondelles. Les ronds, ou, comme le dit *Pline*, les *yeux des plumes* ont l'éclat de la chrysolite, & des couleurs d'or & de saphir. Ce mêmes yeux sont composés de quatre cercles, dont le premier est d'or, le second châtain, le troisieme vert, & celui du milieu est bleu ou de saphir, à-peu-près de la figure & de la grandeur d'une féverole. Ces couleurs ont la beauté majestueuse de l'arc-en-ciel & les reflets pétillans des pierreries. Les cuisses, les jambes & les pieds sont d'un cendré parsemé de taches noires, & armés d'éperons ou d'ergots très-forts, à la maniere des coqs : le ventre près de l'estomac est d'un bleu verdâtre, noirâtre ou du moins brunâtre vers l'anus. C'est ainsi que la Nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence : elle les a mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, & en a fait un tableau unique où elles tirent de leurs mêlanges avec des nuances plus sombres & de leurs oppositions entr'elles un nouveau lustre & des effets de lumiere si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

La femelle qui s'appelle *paonesse* ou *panache*, n'a pas les couleurs du plumage si brillantes que le mâle : elle est d'un gris cendré, tirant sur le brunâtre ; le sommet de la tête & la huppe sont de même couleur, tachetés cependant de points verdâtres ; l'iris des yeux est tout-à-fait plombé ; le menton tout blanc ; les plumes du cou ondées, vertes, blanches aux extrémités près de la poitrine. Sa queue n'a pas le beau pennage du mâle.

La Nature a pourvu le paon de très-grandes aîles, afin qu'il puisse s'élever en l'air & aller se percher sur les toits, dans les arbres & sur les lieux élevés où il se plaît, mais il dégrade les tuiles & autres especes de couvertures des bâtimens ; les paons causent aussi beaucoup de dégâts aux jardins. Comme l'oie, il sert de garde aux maisons où il est ; c'est

une ſentinelle vigilante qui crie ordinairement quand elle voit quelqu'un, mais ſon cri eſt triſte & déſagréable.

Le paon ſe nourrit des mêmes alimens que les poules, il aime ſurtout l'orge: il a la lubricité du coq; il peut ſatisfaire à ſix femelles; ſon ardeur le porte à attaquer même celle qui couve, & à caſſer ſes œufs, à moins qu'il n'en trouve d'autres qu'il puiſſe cocher à diſcrétion: auſſi ſa femelle cache-t-elle ſon nid, autant qu'elle le peut, dans un lieu retiré. Elle pond douze œufs à chaque couvée, mais la premiere couvée n'eſt que de ſix; ces œufs ont la coque dure, griſâtre & joliment tachetée: les petits ſont difficiles à élever, on les nomme *paonneaux*. Dès l'âge de trois ans ils ſont en état de ſe reproduire; il s'accouplent au printemps. On obſerve que, juſqu'à ce qu'ils ſoient un peu forts, ils portent mal leurs aîles, les ont traînantes, & ne ſavent pas encore s'en ſervir. Dans ces commencemens, dit M. *de Buffon*, la mere les prend tous les ſoirs ſur ſon dos & les porte l'un après l'autre ſur la branche où ils doivent paſſer la nuit; le lendemain matin elle ſaute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la ſuivre, & à faire uſage de leurs aîles. Lorſque les petits ont quarante jours d'âge, l'aigrette commence à leur pouſſer, & alors ils ſont malades comme les dindonneaux lorſqu'ils pouſſent le *rouge:* ce n'eſt que de ce moment que le coq paon les reconnoît pour les ſiens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les pourſuit comme étrangers.

L'on prétend que ces oiſeaux ſont étrangers d'origine, & qu'ils ont été apportés des Indes en Europe, où ils ſe ſont bien naturaliſés; ils ſont à préſent communs par-tout: ils tiennent le premier rang parmi les oiſeaux domeſtiques, comme l'aigle entre les oiſeaux de proie; mais ils étoient autrefois ſi rares, qu'on n'en voyoit que dans les Cours des Princes à cauſe de leur beauté raviſſante: on les appelloit *oiſeaux de Médie* ou *de Perſe*.

Le paon eſt le ſeul des oiſeaux, à l'exception du coq d'Inde, de l'outarde, qui ait la faculté d'étendre ſa queue en rond, comme s'il ſe plaiſoit à en faire voir les yeux rayonnans (On connoit auſſi une eſpece de pigeon qui porte ſa queue étendue en rond, & qu'on appelle *pigeon-paon*). M. *Pluche* obſerve que le paon eſt à la vue ce qu'eſt le roſſignol à l'oreille: cet oiſeau, dit-il, l'emporte ſur le coq, les canards, le martin-pêcheur, le chardonneret, les perroquets, le faiſan, &c. Au milieu de tous ces oiſeaux dont la parure eſt magnifique, on diſtingue le paon,

les yeux se réunissent sur lui. M. *de Buffon* dit dans son *Histoire Naturelle des Oiseaux*, que si l'empire appartenoit à la beauté & non à la force, le paon seroit sans contredit le roi des oiseaux: il n'en est point sur qui la Nature ait versé ses trésors avec plus de profusion; la figure noble, l'air de sa tête ornée d'une aigrette mobile & légere, la légéreté ou l'élégance de sa taille, sa démarche grave & majestueuse, les couleurs de son corps, les yeux & les nuances de sa queue, l'or & l'azur dont il brille de toute part, couleurs qui changent à différens aspects; cette roue qu'il promene avec pompe, sa contenance pleine de dignité & de fierté, l'attention même avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une compagnie que la curiosité lui amene; tout en est singulier & ravissant: mais fier de tant d'appas lorsqu'il voit les yeux toujours fixés sur lui, il marche en face du soleil, se mire dans sa queue, alors il semble enfler d'orgueil. C'est aussi sous cet aspect éclatant que, dans la saison du printemps, il se présente aux yeux de sa femelle pour la séduire..... Cet oiseau est tout seul un spectacle éblouissant, & sa beauté a été cause qu'il a été consacré à la Déesse *Junon*.

Voici ce que dit M. *de Buffon* concernant les amours du paon. Si la femelle vient tout-à-coup à paroître devant le paon; si les feux de l'amour se joignant aux secretes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur & de nouveaux desirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent & prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête & annonce l'émotion intérieure. Les longues plumes de sa queue déploient en se relevant leurs richesses éblouissantes, sa tête & son cou se renversant noblement en arriere, se dessinent avec grace sur ce fond radieux, où (dans un beau jour de printemps) la lumiere du soleil se joue en mille manieres, se perd & se reproduit sans cesse, & semble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des germes de reflets ondoyans & fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets & d'autres nuances toujours diverses & toujours admirables. Le paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée sans en être moins chérie; & la vivacité que l'amour mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles graces à ses mouvemens qui sont naturellement nobles, fiers & majestueux, & qui dans ces momens sont accompagnés

d'un murmure énergique & sourd qui exprime le desir. Mais ses plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, & tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramene sur la scene pour y jouir de l'hommage dû à sa beauté. Nous avons dit ci-dessus qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention & des louanges; au contraire, si on paroît le regarder froidement & sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors & les cache à qui ne sait point admirer.

On voit plus communément dans les pays septentrionaux des *paons blancs* que des paons colorés, & quoiqu'ils aient la même configuration & les mêmes caracteres que notre paon vulgaire, nous ne savons pas trop par quelle raison il y a des personnes qui les trouvent plus merveilleux que les nôtres ; au reste les Russes & les Danois en disent autant des nôtres : c'est ainsi que l'on apprécie davantage ce qui naît chez l'étranger ; cependant le paon coloré doit être le plus admirable. *Antoine Mizauld* rapporte, que si l'on veut produire une race de paons blancs, il n'y a qu'à tenir les femelles qui pondent & couvent, enfermées dans des lieux tendus en blanc de toutes parts ; il prétend que leurs yeux étant continuellement frappés de cette couleur blanche, les petits en reçoivent l'impression. Notre Auteur avoue qu'il ne sait pas encore si ce secret a jamais été éprouvé ; & nous n'y avons aucune foi. Le paon blanc a sur les longues plumes de sa queue les mêmes yeux ou ronds, & également conformés, à la couleur près. Ces paons ne sont que des variétés du paon ordinaire. M. *Brisson* fait mention du *paon panaché*, *pavo varius*, (c'est le produit du mélange du paon ordinaire & du paon blanc), & de l'espece d'oiseau appellé *hocco*, voyez ce mot ; & du *paon du Thibet*, *pavo Tibetanus*, c'est le *chin-tchien-khi* des Chinois ; son plumage est par ondes blanches, bleues, violettes & dorées ; *voyez* CHIN-QUIS.

Aldrovande a représenté & décrit le *paon du Japon* mâle & femelle : cet oiseau est aussi d'une rare beauté ; sa queue a cependant moins de plumes que celle des paons de France, la couleur en est plus brune ; les yeux de la queue sont beaucoup plus grands ; les plumes du dos

ſont vertes & bleu es ; celles de la poitrine ſont d'un jaune doré, mêlé de vert & de bleu ; le commencement des aîles eſt bleu & vert.

Le *paon de la Chine* eſt d'un brun châtain, le mâle a deux ergots dans la longueur de chaque jambe.

Aux environs de Barroche, ville du Royaume de Cambaye, il y a, dit *Tavernier*, quantité de paons diſperſés dans les champs par troupes; ils ſont très-ſauvages, & s'enfuient au travers des brouſſailles dès qu'ils apperçoivent le Chaſſeur. Ils ſe perchent la nuit ſur les arbres; on en approche avec une eſpece de banniere où des paons ſont repréſentés de chaque côté, on met des chandelles allumées au haut du bâton; la lumiere ſurprenant le paon, fait qu'il alonge le cou juſques ſur le bâton, où il ſe prend dans une corde à nœuds coulans que tire celui qui tient la banniere. Il ſe trouve auſſi des paons ſauvages à la côte de Coromandel. Le paon d'Afrique ou de Guinée, *avis Afra*, *aut pavo Africanus*, eſt la *Demoiſelle du Numidie.* Voyez ce mot.

Sur les confins d'Angola, on trouve un bois environné de murs, où l'on éleve des paons, dont les plumes ſervent à faire les paraſols & les enſeignes du Roi. Celui de ſes ſujets qui voleroit de ces plumes ſeroit puni par l'eſclavage.

Les Auteurs de la *ſuite de la Mat. Médic.* diſent que le paon eſt aujourd'hui un oiſeau de peu d'uſage en aliment : ſa chair dure, ſeche & difficile à digérer, le fait rejeter de toutes les bonnes tables ; mais en Médecine, cette chair eſt eſtimée contre le vertige ; les bouillons qu'on en fait ſont diurétiques : la fiente de cet animal paſſe pour être ſpécifique contre l'epilepſie : la doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros : on eſtime l'uſage de ſes œufs propre à remédier à la goutte vague.

PAON. On donne auſſi ce nom à un grand & beau papillon, ſur les aîles duquel ſont peints des yeux chatoyans ſemblables à ceux de la queue du paon. *Voyez* au mot CHENILLES A TUBERCULES. Voyez auſſi *œil de paon* & *chenille épineuſe.*

PAON MARIN, *pavo marinus*, eſt un poiſſon à nageoires épineuſes, mis dans le rang des *labres :* il eſt orné des plus belles couleurs, vert, bleu, noir & rouge. *Voyez* TOURD.

PAON DE MER, petit inſecte obſervé dans les Mers de Ceylan, par M. *Godeheu ;* le corps de ce petit inſecte eſt d'une forme alongée, il porte ſur la tête deux cornes terminées par quelques nervures très-

déliées. Lorsqu'on observe cet insecte au microscope, on voit sa queue ornée d'un panache singulier, elle se termine en deux branches, de chacune desquelles sortent quatre véritables plumes couleur de rose, qui contrastent avec la couleur verdâtre de son corps. *Consultez le III. tom. des Mém. présentés à l'Académie Royale des Sciences.*

PAON DE MER, dit *l'oiseau de combat.* Voyez ce mot.

PAON DES ROSES, oiseau connu à Cayenne sous ce nom : il n'a de rapport avec le paon que par la maniere de soutenir sa queue : d'ailleurs il a le caractere & la forme du râle : il fréquente les prairies & suit le cours des ruisseaux : sa queue est longue & bien fournie. *Consultez* le *Journal d'Histoire Naturelle*, par M. l'Abbé *Rozier. Mars*, 1772.

PAPAICOT, arbre des Isles de l'Amérique, qui ne pousse aucune branche, & dont les feuilles qui ressemblent à celles du figuier, regnent le long du tronc, & font au sommet une espece de couronne : il porte sous ses feuilles des fruits orangés, de la grosseur d'une poire de coing, dont la chair est semblable à celle du melon, mais doucereuse & fade. On dit que dans l'isle de la Guadeloupe, ils deviennent aussi gros que nos plus beaux melons. Le papaicot n'est peut-être qu'une sorte de *papayer.* Voyez *ce mot.*

PAPAROI. Nom donné à une espece de grenadier à fleurs doubles. *Voyez* les mots GRENADIER & BALAUSTIER.

PAPAS. *Voyez* BATATTE.

PAPAYER ou PAPAU, *papaya aut pinoguacu*, arbre de l'Amérique & des Indes orientales, dont on distingue deux especes, l'une mâle & l'autre femelle : la premiere, dit *Feuillée*, ne porte que des fleurs sans fruits, & la seconde ne fructifie point sans être fécondée par la premiere, ainsi qu'on l'a remarqué dans les papayers qui ont fleuri dans les serres chaudes du Jardin du Roi, & qui étant tous de l'espece femelle n'ont point fructifié faute des mâles. *Pison* assure cependant que chaque individu porte des fleurs & des fruits, sans avoir besoin l'un de l'autre. La différence qu'on y remarque est que l'espece appellée mâle a les feuilles moins grandes que la femelle, & qu'elle est commune dans les forêts. L'espece femelle y est plus rare & se cultive dans les jardins ; plus de la moitié inférieure de la tige dans l'une & l'autre espece est sans feuilles (le reste en est garni tout autour), sans branches & couverte d'une écorce cendrée. Peut-être que ces différences ou distinctions de sexe dans les papayers ne proviennent

que de leur fécondité, considérés les uns comme sauvages, les autres comme cultivés.

Le PAPAYER MALE, *pinoguacu mas*, croît à la hauteur de vingt pieds, & est de la grosseur de la cuisse; son bois est creux & spongieux en dedans, si tendre qu'on peut le couper entiérement en travers d'un seul coup de sabre; il s'éleve en peu de temps: ses feuilles sont à-peu-près grandes comme celles du figuier, découpées en six ou sept parties, attachées à des queues longues, grosses, rondes, creuses, rougeâtres & recourbées: ses fleurs sont longues, disposées en étoiles jaunâtres, inodores: elles sont, dit-on, stériles.

Le PAPAYER FEMELLE, *pinoguacu fœmina*, que l'on cultive dans les jardins au Brésil, aux isles Antilles & aux Indes orientales, est un peu plus élevé; ses feuilles sont bien plus grandes & attachées à des queues vertes. Lorsque cet arbre est voisin d'un papayer mâle, il porte toute l'année des fleurs & des fruits: ses fleurs sont grandes comme celles du glayeul, composées de cinq feuilles jaunes & d'une odeur de muguet: son fruit que l'on nomme *papaie* & qui est suspendu au haut de la tige, près de l'endroit où les tiges & les feuilles prennent naissance, a la figure & la grosseur d'un melon médiocre, verdâtre d'abord, & ensuite jaune, mais il contient un suc laiteux, d'un goût fade, moins exquis que la chair du melon, on s'en sert pour effacer les taches de la peau produites par la chaleur du soleil: le milieu de la chair est d'un beau jaune, garni d'un grand nombre de semences, grosses comme des grains de coriandre, ovales, cannelées, rougeâtres en dessus, blanchâtres en dedans, d'un goût aigrelet. Chacune de ces semences mises en terre produit, dans l'espace d'une ou deux années, un arbre papayer portant fruit; mais sa durée n'est que de quatre ou cinq ans, après quoi sa sommité se pourrit & fait pourrir le reste de l'arbre. *Lémery* dit que, quoique ce fruit soit très-bon étant mangé crud, il est encore meilleur quand il a été cuit avec de la viande, ou confit en marmelade avec du sucre & de l'écorce d'orange: c'est un bon stomachique; ses semences sont estimées propres pour le scorbut, diurétiques & hystériques.

On lit dans la *Maison Rustique de Cayenne*, que les semences du papayer commun, dont les Créoles mangent le fruit, ont un goût de poivre; & qu'un scrupule de ces semences en poudre, pris intérieurement pendant quelques jours, fait mourir les vers.

Le fruit du papayer ſauvage ne ſe mange point. Cet arbre eſt plus gros que le papayer ordinaire, & il ne rapporte des feuilles qu'au haut de la tige. Il n'eſt pas rare de rencontrer vers le pied de ces arbres, de petits ſerpens cachés, que les Portugais appellent *cobre de Capello*. Voyez *ce mot*.

PAPE, *fringila tricolor. Catesbi* donne ce nom à un bel oiſeau de la Caroline, qui eſt de trois couleurs & gros comme un ſerin ; on le trouve auſſi à la Louiſiane, *chloris Ludoviciana*, *vulgò papa dicta :* on le rencontre encore en Canada. Il a la tête & le deſſus du cou d'un bleu d'outre-mer; la gorge, la poitrine & le ventre ſont d'un rouge brillant, le dos eſt vert ; le bas du dos, de même que la queue, ſont d'un rouge foncé; le dos, en approchant des aîles, eſt d'un jaune verdâtre ; les plumes de l'aîle qui ſont près du dos, ſont de couleur rouge ; les aîles ſont violettes, les cuiſſes rouges, & les pieds griſâtres.

PAPECHIEN, c'eſt le *vanneau*. Voyez *ce mot*.

PAPEGAI ou PAPEGAUT, eſt le gros perroquet que les Portugais appellent *papagayos ;* ſelon *Oviedo*, on trouve cet oiſeau dans l'Iſle de Cuba à la nouvelle Eſpagne : on le rencontre auſſi à la Jamaïque. *Voyez* à l'article PERROQUET.

PAPIRACÉE. Les Naturaliſtes donnent ce nom à une eſpece de nautile blanc, qui ſe trouve dans la Méditerranée, & même à pluſieurs autres ſortes de coquilles, dont la robe eſt mince comme du papier, au lieu que les autres coquilles de la même famille & eſpeces ſont épaiſſes & peſantes.

PAPIER DU NIL, *papyrus Nilotica*, eſt, ſelon *Lémery*, une plante qui reſſemble au ſouchet. Ses tiges croiſſent à la hauteur de neuf à dix pieds : elles ſont groſſes, de couleur pâle ou cendrée. Ses feuilles ſont longues comme le roſeau. Ses fleurs ſont à pluſieurs étamines, diſpoſées en bouquet aux ſommités des branches, comme au ſouchet ; ſes racines ſont grandes, groſſes, ligneuſes, nouées, d'une odeur & d'un goût foibles. Cette plante croît en Egypte le long du Nil & en Sicile ; les Anciens en ſéparoient l'écorce, & la poliſſoient pour leur ſervir de papier à écrire. Le même Auteur ajoute que ſes feuilles étoient autrefois employées par les Chirurgiens, pour faire ſuppurer & pour déterger les ulceres.

Nous avons ſur le Papier du Nil une diſſertation très-ſavante, par feu M. le Comte *de Caylus* (en 1758), dans laquelle cet Académicien, auſſi éclairé que bon Citoyen, prouve que le *papyrus* ou papier

d'Egypte, dont il eſt ſi ſouvent fait mention dans les ouvrages modernes, & qui a ſervi à nous tranſmettre les Auteurs anciens, eſt une matiere encore aſſez neuve pour être examinée de nouveau. A l'aide des idées que les Auteurs anciens lui ont données, & des ſecours qu'il a tirés d'un des plus grands Botaniſtes de l'Europe (M. *de Juſſieu*), M. *de Caylus* a diſcuté ce que *Guilardin* & *Pline* avoient dit ſur le *papyrus*. L'on voit que cette plante naît dans les marais de la baſſe Egypte, ou même au milieu des eaux dormantes que le Nil laiſſe après ſon inondation. Sa racine eſt tortueuſe, rampante, & de la groſſeur du poignet; la tige eſt triangulaire, & ne s'éleve pas à plus de ſept à neuf coudées: elle eſt remplie d'une ſubſtance fongueuſe; elle va toujours en diminuant, & ſe termine en pointe. Cette eſpece d'arbre porte une chevelure, un panache en paraſol, & un épi qui forme un thyrſe. Ses feuilles qui ſortent immédiatement de la racine, reſſemblent à celles du *ſparganium* ou *ruban d'eau*. Les habitans du pays mangent la partie inférieure & ſucculente de la tige, mais on a ceſſé de faire du papier avec le *papyrus*.

Ainſi le *papyrus* ou *berd des Egyptiens*, eſt une plante aquatique, qu'il ne faut pas confondre avec le figuier d'Adam, appellé *muſa ;* c'eſt le *cyperus Niloticus*, *vel Syriacus maximus*, *papyraceus*, lequel paroît être le même que le *ſanga-ſanga* qui croît à Madagaſcar, dans la riviere que les Malgaches appellent *Tartas*, & qui eſt voiſine de Foulepointe : on y emploie l'écorce du *papyrus* pour faire des nattes, des cordes pour les filets, & des cordages pour les bateaux de pêche, ils en font auſſi des voiles. On ſoupçonne auſſi que le *papero* de Sicile eſt une eſpece de *papyrus*. Les habitans du Nil employoient les racines du *papyrus* pour brûler & pour faire différens vaſes à leurs uſages. On entrelaçoit la tige en forme de tiſſu pour conſtruire des barques que l'on goudronnoit; & de l'écorce intérieure ou *liber*, on faiſoit des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures de lit & pour les maiſons, des cordes, des eſpeces de chapeaux & du papier à écrire. Ce papier étoit anciennement appellé *ſacré* ou *hiératique ;* il ne ſervoit que pour les livres de la Religion Egyptienne. Porté à Rome & différemment préparé, lavé, battu & liſſé, ce papier prit le nom d'*Auguſte*, de *Livie*, même celui du Papetier *Fannius* qui excella dans l'art de *fanner* le papier, c'eſt-à-dire le coller.

Le papier ſe préparoit en Egypte avec les fortes tiges du *papyrus :* à

l'aide d'une aiguille on en séparoit les membranes circulaires; on les divisoit en vingt lames fort minces: on les étendoit sur une table, & on les arrosoit avec de l'eau; on les faisoit dessécher ainsi au soleil; puis on les croisoit en différens sens, & on les metroit à la presse. On faisoit aussi du papier avec les feuilles. On appelloit *papier lénéctique* l'espece de gros papier emporétique, qu'on faisoit avec les parties qui touchoient le plus près l'écorce du *papyrus;* car le beau papier étoit fait avec la matiere qui est au-dessous de l'écorce & de la lame qui la touche immédiatement. Il étoit très-léger, comme calandré, & d'une assez mauvaise odeur; mais il se perfectionna sous l'Empereur Claude.

Après avoir détaché & enlevé l'écorce de la tige de cette plante, on employoit encore la partie intérieure moëlleuse & spongieuse, pour en faire les mêches des flambeaux qu'on portoit dans les funérailles, & qu'on tenoit allumés tant que le cadavre restoit exposé. *Antipater* dit que ces mêches de *papyrus* étoient enduites de cire; au reste, elles ressembloient assez à cette mêche de jonc que nous avons vu il y a quelques années à Paris, & qu'on présentoit aux passans, en la décorant du titre de *mêche perpétuelle*. Tel est l'Extrait du Mémoire de M. *de Caylus*. Mais il y a trop à perdre de ne pas lire cette Dissertation en entier: elle est pleine des recherches les plus instructives.

L'usage du papier d'Egypte paroît avoir succédé à celui de plusieurs autres substances, dont se sont servis les anciens pour se communiquer leurs idées lorsqu'ils étoient éloignés les uns des autres, pour fixer la mémoire des faits & immortaliser les hommes; car on écrivoit sur la pierre, sur des peaux d'habillement, sur des tablettes de cire, sur des coquilles, sur des métaux, sur l'écorce intérieure des arbres (*corticea charta*, ce que font encore quelques habitans de l'Amérique), sur des boyaux, sur l'ivoire, sur l'écaille de tortue, sur les feuilles de palmier, sur l'amiante préparée, sur la toile de lin & de coton, & ensuite sur du parchemin, &c. On lit dans les *Mém. de l'Académie des Sciences*, *ann. 1751*, qu'avant l'invention de notre papier, on en faisoit en Orient avec les chiffons de toile de coton; & avant celui-ci, les Egyptiens préparoient la deuxieme écorce d'une espece de chiendent, connu aussi sous le nom de *papyrus*, dont ils tiroient du papier, & dont le nôtre a retenu le nom. Quelques-uns disent que l'époque du papier de chiffon est de 1470, mais M. *Haller* observe que cette époque est plus ancienne. *Coster*, dit-il, imprimoit en 1440 sur du papier de chiffons, & on a des titres même beaucoup plus anciens.

Les Japonois font leur papier avec l'écorce de *canſchy* ou *kaadſy*, arbre très-gros qui reſſemble au mûrier, & qui croît dans leur pays. Voici comment ils s'y prennent. On coupe l'arbre à ras de terre ; il continue à pouſſer de petits rejetons : quand ils ſont de la groſſeur du doigt on les coupe, on les fait cuire dans un chauderon juſqu'à ce que l'écorce s'en ſépare, on ſeche cette écorce & on la remet cuire encore deux fois, en remuant continuellement, afin qu'il ſe forme une eſpece de bouillie ; on la diviſe & on l'écraſe encore plus dans des mortiers de bois ; on met cette bouillie dans des boîtes carrées, ſur leſquelles on met de groſſes pierres pour en exprimer l'eau : on porte la matiere ſur des formes de cuivre, & on procede de la même maniere que font les Papetiers.

On trouve, de temps immémorial, du papier chez les Chinois, & de très-beau : ils y employoient le chanvre, le coton, les écorces d'arbres, dont la principale eſt celle du bambou. Le P. *Parennin* en a envoyé de plus de quarante ſortes, toutes curieuſes par quelques circonſtances particulieres. Leur papier eſt doux & uni, d'une grande beauté, fort, & les feuilles ſont d'une grandeur à laquelle toute l'induſtrie de nos ouvriers n'a encore pu atteindre. Souvent on l'appelle *papier de ſoie*, quoiqu'on y emploie rarement les chiffons de ſoie. On ſait que les chiffons ſont débarraſſés par les leſſives de la partie ſpongieuſe, nommée *parenchyme ;* mais on n'auroit pas cru que la filaſſe ſimplement battue, pût produire une pâte dont on a formé un papier aſſez fin, & qui paroît ſe perfectionner. Il eſt plus que probable que les filaſſes d'aloès, d'ananas, de palmier, d'ortie, & d'une infinité d'autres plantes ou arbres, même la chevenote du chanvre, feroient ſuſceptibles de la même préparation. Nous ne ſommes point auſſi riches en plantes & en arbres, dont on puiſſe détacher les fibres ligneuſes, que les Indiens de l'un & de l'autre hémiſphere. Nous avons cependant l'aloès ſur certaines côtes. En Eſpagne, on a une eſpece de ſparte ou de genêt qu'on fait rouir pour en tirer la filaſſe, & dont on fabrique ces cordages que les Romains appellent *ſparton ;* on en pourroit donc tirer du papier. On voit pluſieurs titres anciens écrits ſur du papier de jonc, aux archives de la Cathédrale de Vicque en Eſpagne. Nous avons dans notre cabinet pluſieurs écorces intérieures du bouleau de Canada, liſſes, fines, taillées en papier à lettres, & auſſi ſouples. On écrit deſſus ce papier comme ſur du parchemin. M. *Guettard* a fait du papier avec nos orties & nos guimauves des

bords de la mer; & il ne désespere pas qu'on n'en puisse faire avec quelques-unes de nos plantes & de nos arbres mêmes, sans les réduire en filasse. Le raisonnement qui avoit conduit cet Académicien à fabriquer du papier immédiatement avec la filasse, lui a fait essayer d'en faire avec du coton, à l'exemple des Chinois, & il a réussi. Il vouloit s'assurer si ce duvet étranger donneroit une bonne pâte, pour travailler avec plus de sureté sur le duvet de nos chardons, & sur celui de l'apocin de Syrie, qui quoique étranger, vient bien chez nous. Enfin M. *Guettard*, dont le zele & la sagacité sont très-connus, a voulu nous faire voir les avantages que nous pourrions tirer à cet égard d'une infinité de substances que nous rejetons comme inutiles : on en trouve le détail dans son Mémoire, & dans le Journal Economique, au mois de Juillet & d'Août 1751, ou dans un Ouvrage de sa composition qui a pour titre ; *Mémoires sur différentes parties des Arts & des Sciences, vol. 1. p. 227.* MM. *de Réaumur*, *Gleditsch*, *Schæffer* & *Séba* ont donné aussi de bonnes observations sur le papier de notre pays. M. *Haller* observe que M. *Schæffer* a employé un grand nombre de plantes pour en faire du papier, en y ajoutant une certaine portion de chiffons, & il y en a eu qui ont très-bien réussi. On a fait en Angleterre du papier avec des navets, des panais, des feuilles de choux, &c. *Consultez* HOUGHTON *Collections, n°. 360, T. II, p. 418, &c.*

A l'égard du papier Européen, qui est notre papier ordinaire, on le fait avec de vieux drapeaux ou chiffons de linge de chanvre ou de lin, blanchis, hachés & brisés au moulin en parties très-menues, humectées avec de l'eau, & tellement délayées, qu'elles ne paroissent que comme une eau remplie de petits flocons visqueux & collans. On leve cette liqueur par parties, prenant toujours la superficie avec un châssis garni de fils de laiton très-serrés, & qui est de la grandeur de la feuille qu'on veut faire. On met ensuite égoutter ces feuilles ; on les passe à la colle, pour que le papier destiné & à l'écriture & à l'impression ne boive point, & enfin on le met en presse. Le papier gris ou brouillard n'a point été collé : il est fait de chiffons plus grossiers, moins lavés, &c. il boit les liqueurs, sert même à les filtrer. Le papier bleu a reçu la teinture du tournesol. Le papier marbré de diverses couleurs se fait en appliquant une feuille de papier sur différentes couleurs, détrempées en huile & mêlées avec de l'eau, qui en empêche la liaison ; & selon la disposition ou l'arrangement qu'on donne ensuite à ces couleurs, on forme, dit *Lémery*, des ondes & des panachures.

Presque tout le papier d'Hollande a la finesse, le corps, la blancheur, le lissé & le poli ou le luisant au-dessus du nôtre; ce qui dépend de la pureté de l'eau, du choix des chiffons & de plusieurs autres circonstances. On a encore l'art d'amincir le papier par la presse & à coups de marteau. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

Quelques personnes ont reconnu que quatre feuilles de papier fin, coupées par morceaux & bouillies dans une pinte de lait de vache jusqu'à ce que le papier soit réduit en bouillie, on en obtenoit une boisson qu'on passe par un linge & édulcore avec le sucre, & qui est spécifique pour la dyssenterie. C'est de la colle du papier que dépend la principale vertu de ce remede.

PAPIER FEUILLE D'ARBRE. Nom donné à la feuille de L'ARBRE DE LA NOUVELLE ESPAGNE, & mieux encore à celle d'un PALMISTE. *Voyez ces mots.*

PAPIER FOSSILE. *Voyez à l'article* CUIR FOSSILE.

PAPIER NATUREL. On a découvert depuis peu en Italie, aux environs de la ville de Cortone en Toscane, une nouvelle espece de papier fossile. On pense qu'il est formé d'un mêlange de plantes écrasées & pourries, & qui dans leur état de corruption forment une pâte capable de flotter sur l'eau, & dont les parties, malgré leur dissolution, restent unies entr'elles au moyen d'une substance visqueuse. M. *Strange* prétend avoir reconnu plusieurs plantes propres à se convertir en un papier fossile, entr'autres le *conferva* qui est abondant dans plusieurs marais ou lieux marécageux de la Toscane. *Voyez* CONFERVA.

Au reste, ce papier naturel de couleur brune, n'est point une découverte particuliere à l'Italie : on en a trouvé en plusieurs endroits de la France, de l'Allemagne & en différens autres pays. M. *Linneus*, qui en a trouvé dans la Province de Dalekent en Suede, prétend que ce papier est formé du *byssus* qu'il appelle *flos aquæ*, & qui se blanchit aux rayons du soleil. M. *Matani*, Professeur de Médecine à Pise, pense que toutes les plantes filamenteuses & membraneuses, lorsqu'elles sont dépouillées de leur substance visqueuse & entiérement dissoutes dans l'eau, peuvent se transformer en toute espece de papier.

Les plantes les plus propres à produire le *papier naturel*, sont les mauves, les algues marines, le chiendent, les orties, les joncs, le panais,

panais, les carottes, le lupin, le genêt, le glayeul, le foin, le lin, la paille, les plantes marécageuſes, les différens biſſus & conferva, tant de marais que de riviere, les fleurs des arbres, &c. Plus le tiſſu de ces plantes eſt lâche & délicat, plutôt elles ſont détrempées & diſſoutes. C'eſt ainſi qu'il s'éleve du fond des marais une matiere viſqueuſe formée de corps diſſous de pluſieurs petits animaux, & notamment de végétaux qui ayant croupi & s'étant corrompus dans la bourbe, ſont devenus très-propres à fournir le papier foſſile dont il eſt mention. Voyez la *lettera ſopra l'origine della carta naturale di Cortona.*

PAPILLON, *papilio*, petit inſecte qui a ſix pieds, quatre aîles, des yeux & des antennes. L'hiſtoire des papillons eſt néceſſairement liée avec celle des chenilles, puiſque tous les papillons ont été originairement des chenilles, qui ont ſubi les métamorphoſes qui les ont amenés à l'état de chryſalide, & enfin à celui de papillon ; ainſi on trouvera réunis ſous ces trois mots de *chenille*, de *chryſalide* & de *papillon*, l'hiſtoire complette des papillons dont la vie eſt la plus remplie de phénomenes ſinguliers.

Il convient de parler d'abord du premier eſſor de cet inſecte : ſpectacle trop peu connu du grand nombre des hommes, mais que le Naturaliſte ne ſe laſſe pas d'admirer. Quelle matiere ſublime de réflexion pour l'obſervateur qui étudie l'organiſation des êtres de la nature ! La chenille nous apprend de quelle maniere elle ſe prépare au ſommeil léthargique qui doit ſervir de paſſage à ſa métamorphoſe. Le terme de ſa vie rampante eſt-il accompli, elle change de forme pour devenir habitant de l'air. La chryſalide eſt tout-à-la-fois le tombeau de la chenille & le berceau du papillon. C'eſt dans ces coques ſoyeuſes, ou ſous un voile de gaze, que s'opere tous les jours ce grand miracle de la Nature : tâchons d'expliquer ceci.

Le nouveau papillon, averti par l'inſtinct, qu'il a acquis aſſez de force pour rompre ſes fers, fait un puiſſant effort qui lui ouvre une ſeconde fois les portes de la vie, ou plutôt de la lumiere, qu'il va voir avec de nouveaux yeux. Tous ſes organes deviennent plus ſenſibles & plus parfaits ; ſes aîles, qui d'abord ne paroiſſent pas ou qui ſont ſi petites, qu'on les prendroit volontiers pour celles d'un papillon manqué, ſont encore couvertes de l'humidité du berceau, &c. mais auſſi-tôt qu'elles ſont à l'air & libres, les liqueurs qui circulent dans leurs canaux, s'élançant avec rapidité, les forcent à s'étendre & à ſe développer. Pour

accélérer & donner plus de force à ce développement, le papillon nouvellement éclos & impatient de voler, les agite de temps en temps, & les fait frémir avec une douce vîtesse : en même-temps tous ceux qui ont une trompe (car tous n'en ont pas) qui étoit étendue & alongée sous le fourreau de la chrysalide, la retirent & la roulent en spirale pour la loger dans le réduit qui lui est préparé. Si quelque cause, soit intérieure, soit extérieure, s'oppose à l'extension des aîles dans le temps qu'elles sont encore aussi flexibles que des membranes, la sécheresse qui les surprend dans cet état arrête la suite du développement, les aîles restent contrefaites, incapables de lui servir, & le pauvre animal se voit condamné à périr, faute de pouvoir aller chercher sa nourriture.

C'est ainsi que tous les papillons sortent de leur état de nymphe ou de chrysalide, tant ceux qui viennent de chenilles qui font des coques, que ceux qui viennent de celles qui se lient & qui se suspendent. Ces dernieres en sortant se trouvent d'abord à leur aise & en plein air. Mais comment les papillons foibles, sans armes, qui sont renfermés dans des coques d'un tissu si serré, que nous ne pourrions pas les déchirer avec nos doigts, telle, par exemple, que la coque du ver à soie, comment, dis-je, ces papillons auxquels nous ne connoissons aucun instrument capable de faire cette opération, s'y prendront-ils pour percer ces murs impénétrables qui servoient à les garantir de l'insulte pendant leur engourdissement? On peut parvenir à voir cette industrie en enlevant avec des ciseaux, une partie d'une coque : l'ouverture étant faite, collez ensuite la coque contre un verre; observez l'insecte, vous verrez les organes se développer sensiblement : suivez-le des yeux, il fait effort pour sortir de sa prison ; remarquez cette liqueur qu'il dégorge de sa bouche (on connoîtra par la suite que c'est le seul usage pour lequel elle lui a été donnée), c'est une liqueur mousseuse qui humecte, amollit le bout de la coque; alors à coups de tête donnés à plusieurs reprises contre cet endroit affoibli par la liqueur, il vient à bout de le crever, la barriere s'ouvre, le papillon sort en se glissant, le voilà entiérement formé. Dans toutes ces coques, on trouve toujours deux dépouilles, celle de la chenille & celle de la chrysalide.

D'autres papillons, qui ont encore des coques plus épaisses, se sont ménagé une ouverture, lorsqu'étant chenilles, ils ont filé leur coque. Telle est la chenille à tubercules, qui donne le papillon-paon. *Voyez* CHENILLE A TUBERCULES.

Lorſque les aîles des papillons ont acquis aſſez de fermeté, les uns prennent leur vol dans le moment; d'autres ſe contentent de marcher & d'aller ſe placer à quelque diſtance; mais tous ſe purgent abondamment, les uns avant de s'éloigner de leurs coques, d'autres après. Cette évacuation eſt le ſuperflu du corps graiſſeux, & de toute la matiere que la Nature a employée pour leur faire changer d'état. Ces reſtes ſont liquides & aſſez ordinairement rougeâtres; ceux de ces papillons qui firent autrefois ſi grande peur à la ville d'Aix en Provence, ſont comme du ſang; *voyez l'expoſé de cet événement au mot* CHENILLE ÉPINEUSE. *Voyez auſſi* PLUIE DE SANG.

Nous avons dit que le papillon, au ſortir de ſa coque, eſt entiérement formé: agréablement ſurpris de ſe voir rendu au jour, tandis qu'il s'occupe de ſon bonheur, qu'il ſe plaît à reconnoître les lieux qu'il a habités dans ſon enfance, il agite ſes aîles avec un doux frémiſſement, il doit maintenant, & tout le reſte de ſa vie, ſoutenir l'éclat de la lumiere & la vivacité de l'air: bientôt il prend l'eſſor, & d'un vol ſinueux parcourt les prairies émaillées de fleurs, plonge ſa trompe dans leur calice nectarifere. La douce liqueur dont il s'enivre, ſemble lui donner plus de gaieté, plus de feu, plus d'action, plus d'agilité. Heureux dans ſes amours, il ne ſe repoſe que pour jouir. Ses aîles légeres le tranſportent de plaiſirs en plaiſirs; dès qu'il en a cueilli la fleur, il s'élance & va goûter ailleurs les douceurs apparentes de l'inconſtance & de la nouveauté. Au reſte, nous verrons ci-après que l'animal agit en eſclave de la nature.

Deſcription des organes du papillon.

On ne remarque plus dans l'intérieur du papillon, ce nombre de trachées que l'on voit le long des côtés de la chenille. De ces dix-huit ſtigmates, il n'en reſte que deux qui ſont ſur le corſelet; mais l'on trouve dans la partie ſupérieure du ventre une veſſie pleine d'air, d'une grandeur aſſez conſidérable. Cette veſſie a un cou qui aboutit à la bouche ou à la trompe de ceux qui en ont une. C'eſt par ce canal, auſſi bien que par celui des deux ſtigmates, que l'air entre & ſort; au lieu que dans l'état de chenille, les organes de la reſpiration étoient diſtribués des deux côtés de ſon corps. Ce changement, juſques dans les organes de la reſpiration, fait juger de la prodigieuſe révolution qui ſe fait dans l'intérieur de l'animal pendant qu'il nous paroît ſi tranquille ſous la forme

de chryſalide: c'eſt à la poitrine que ſont attachés les muſcles qui font mouvoir les aîles.

Lorſqu'on ouvre le papillon, on découvre l'eſtomac, le cœur & la moëlle épiniere, qui ſont autant de canaux, dont une partie réſide dans le ventre, & l'autre, en paſſant par la poitrine, va ſe terminer dans la tête. Le cœur du papillon eſt le même qu'étoit celui de la chenille, c'eſt-à-dire, en quelque ſorte un aſſemblage de cœurs qui regne dans toute la longueur du corps. Mais on peut remarquer que la circulation s'y fait dans un ſens contraire à celui où elle ſe faiſoit dans la chenille. Cependant cette circulation n'eſt pas toujours conſtante; je l'ai vu ſouvent changer, dit un Obſervateur; cela venoit-il à l'occaſion des douleurs que je lui faiſois ſentir? Mais quelle qu'en ſoit la cauſe, on voit toujours avec grand étonnement que cet inſecte ait une ſi grande facilité de changer la circulation de ſon ſang. La moëlle épiniere eſt la même que celle qui étoit dans la chenille; elle remonte du bas ventre vers la tête: mais ce qu'elle fait voir de particulier, c'eſt qu'elle eſt dans un mouvement continuel & vermiculaire, mouvement qu'elle n'avoit point dans la chenille. On peut obſerver ce phénomene en faiſant tomber le poil de deſſus la peau du ventre de la femelle du papillon provenant de la chenille à oreille. La peau en eſt ſi tranſparente, qu'en la frottant d'un peu d'huile, on voit très-diſtinctement à travers de ſon épaiſſeur, tout le jeu de cette moëlle épiniere, qui eſt fort vif.

Les organes des ſexes dont on ne trouve aucune trace dans la chenille, ſe trouvent tout formés dans le papillon naiſſant, & ſitués comme la Nature a coutume de les placer dans les autres inſectes. Les femelles ſe font reconnoître aiſément à la groſſeur de leur ventre, qui eſt ſi prodigieuſement rempli dans certaines eſpeces, qu'il en paroît prêt à crever; il arrive même quelquefois aux femelles de papillon de la chenille à oreille & de la chenille commune, de commencer à dépoſer leurs œufs avant qu'ils aient été fécondés, tant elles ſont preſſées du beſoin de pondre. Il y a des eſpeces de papillons femelles qui pondent juſqu'à quatre, cinq, ſix & ſept cents œufs de ſuite.

Beauté des Papillons.

Ces inſectes ſemblent ſe diſputer à l'envi la vivacité, la ſurprenante variété des couleurs, l'élégance de la forme, en tout ils font le charme

des yeux; la légéreté, l'air animé, la courſe vagabonde & volage, tout nous plaît en eux. Une collection de papillons nous préſente le plus beau & le plus brillant ſpectacle, tel qu'on le voit au Cabinet du Roi, & dans ceux de la plupart des Curieux; le ſeul aſpect en eſt raviſſant. Les papillons de la Chine, des Indes, ſur-tout ceux de l'Amérique & de la riviere des Amazones, ſe font remarquer par leur grandeur, & par la richeſſe & le vif éclat de leurs couleurs les plus variées, ils s'offrent à l'œil ſurpris avec toutes les graces des nuances & du compartiment; c'eſt un ſpectacle à voir, & non point à être décrit. A la Chine on envoie les papillons les plus beaux & les plus extraordinaires à la Cour de l'Empereur; ils ſervent à l'ornement du Palais. Il n'eſt pas aiſé d'attraper cet inſecte volage: pour le prendre au vol, on ſe ſert d'un filet, d'un petit réſeau de ſoie ou de gaze de huit pouces de large, monté ſur un fil d'archal emmanché d'un bâton léger. On les fait mourir en leur comprimant légérement du bout des doigts le corſelet, enſuite on les perce d'une épingle, & on les laiſſe mourir & deſſécher fixés ſur un carton. *Voyez à la fin de l'article* INSECTE, *la maniere de ſe procurer ces animaux, de les conſerver & de les envoyer des pays plus ou moins éloignés.* On dit qu'il y a des Chinoiſes aſſez curieuſes pour étudier la vie de ces ſortes d'inſectes: elles prennent des chenilles parvenues au point de faire leurs coques; elles les enferment pluſieurs enſemble dans une boîte remplie de petits bâtons; & quand elles les entendent battre des aîles, elles les lâchent dans un appartement vîtré & rempli de fleurs: c'eſt un moyen sûr & facile d'avoir de ces beaux inſectes. Un Auteur moderne obſerve que nous avons auſſi en France des Dames diſtinguées par leurs connoiſſances & leur goût pour l'Hiſtoire Naturelle; puiſſe, dit-il, leur exemple & notre hommage reſpectueux bannir l'eſprit de mode & de frivolité! il faut en convenir, les douceurs que procure l'étude de la Nature ſont préférables au petit mérite d'avoir l'inconſtance & la légéreté du papillon.

On prétend qu'on ſe procure rarement de plus beaux papillons & d'autres ſortes d'inſectes que ceux qu'on obtient en nourriſſant de vraies ou fauſſes chenilles pour en avoir les chryſalides, les nymphes, &c. ou lorſqu'on fait ramaſſer des nymphes, des chryſalides, ſoit à la ſuite du Laboureur, ſoit dans les terres des foſſés qu'on remue ou qu'on releve, ſoit en défrichant ou arrachant des plants, ſoit en viſitant les aiſſelles des branches d'arbres & les murs des jardins, où elles ſont enveloppées ou nues, ſuivant leur eſpece: mais cette éducation exige

beaucoup de ſoins ; car pour peu que les inſectes dans cet état de coques, &c. ſoient bleſſés, ils ne ſubiſſent point leur derniere métamorphoſe. La nature ne ſouffre point de contraintes ou rarement : elle ſemble indiquer à l'individu les reſſources de ſon ſalut, les moyens de ſon exiſtence. On obſerve que les chryſalides des papillons de jour ſont la plupart triangulaires & nues. Au reſte, ceux qui veulent voir développer ces animaux, doivent tenir les chryſalides, les nymphes, &c. dans des boîtes ſpacieuſes, couvertes de canevas ou de gaze claire, ou dans un lieu clos ; on poſe ſur de la terre celles qui ont été trouvées dans la terre, & on les couvre de mouſſe que l'on entretient dans un état de fraîcheur en l'humectant de temps en temps. On peut prendre facilement l'inſecte quand on s'apperçoit qu'il eſt ſorti de ſa dépouille, qu'il s'eſt alongé, que ſes aîles ſont bien affermies, en un mot qu'il eſt bien conformé, & on le ſaiſit pour le faire mourir & le conſerver, ſuivant la maniere indiquée à l'article *Inſecte*. Les chryſalides & nymphes que l'on trouve dans nos climats en automne, ne donnent guere leurs papillons qu'au printems ſuivant : pour tranſporter ces chryſalides, on peut les mettre dans des boîtes & entre des lits de coton, de maniere qu'elles ne puiſſent pas balotter & qu'elles ne ſoient pas trop ſerrées, de peur de les bleſſer : il faut obſerver que ſi la durée du voyage excédoit le terme de leur métamorphoſe, l'animal périroit au milieu de ſa priſon.

Lorſqu'on conſidere le papillon, quatre de ſes parties paroiſſent mériter entr'autres une attention particuliere, ſavoir, les aîles, les antennes, la trompe & les yeux.

Les aîles, qui ſont toujours au nombre de quatre, lui conſtituent un genre particulier parmi les inſectes aîlés, en ce qu'elles ne ſont point couvertes d'étuis, mais ſeulement d'une eſpece de pouſſiere farineuſe, opaque, qui s'attache facilement aux doigts imprudens ou indiſcrets qui les touchent ; cette prétendue pouſſiere conſidérée au microſcope, eſt un aſſemblage très-régulier & organiſé de petites écailles colorées, taillées ſur différens modeles, couchées & implantées ſur un tiſſu de gaze ſolide, tranſparente & à rainures, quoiqu'extrêmement fine & légere. C'eſt la dureté & le poli de ces petites écailles qui les rend ſi brillantes. Le deſſus & le deſſous des aîles en ſont également couverts. Avec de grandes aîles légeres, la plupart des papillons volent de mauvaiſe grace, ils vont toujours par zigzags, de haut en bas, de bas en haut, de droite à gauche, effet qui dépend de ce que leurs aîles ne

frappent l'air que l'une après l'autre, & peut-être avec des forces alternativement inégales. Ce vol leur eſt très-avantageux, parce qu'il leur fait éviter les oiſeaux qui les pourſuivent; car comme le vol des oiſeaux eſt en ligne droite, celui du papillon eſt continuellement hors de cette ligne. Ainſi, tout eſt conſéquent dans la nature.

Telle eſt la ſtructure la plus ordinaire des aîles des papillons : mais il y en a d'autres eſpeces que l'on a ſurnommées *papillons à aîles d'oiſeaux*, parce qu'effectivement leurs aîles paroiſſent diſpoſées comme celles des oiſeaux ; ces aîles ſont cependant recouvertes d'écailles, taillées de maniere à en impoſer & à paroître comme des plumes. On voit voltiger quelquefois ſur le bord des ruiſſeaux de ces petits papillons : qui ſont blancs & des plus jolis : ils nous ont paru provenir d'une eſpece de chenille qui ſe nourrit de framboiſes où elle établit ſon domicile. Une autre eſpece porte des aîles vitrées, ainſi nommées, parce que n'étant pas entiérement couvertes d'écailles, les parties qui en ſont dégarnies ſemblent autant de vitres ; enfin la troiſieme eſpece, ſont les aîles d'un petit papillon provenant d'une teigne, qui vit dans l'épaiſſeur des feuilles d'orme & depommier ; ces aîles préſentent au microſcope tout ce qu'on peut imaginer de plus riche en or, en argent, en azur & en nacre. On peut voir les figures différentes que pluſieurs Auteurs, & en particulier, *Bonanni*, *Swammerdam* & M. *de Réaumur* ont données des écailles, des aîles & du corps des papillons.

Les papillons portent, comme la plupart des autres inſectes, des antennes ſur la tête : on peut voir *au mot* ANTENNE *& à l'article* INSECTE, de quel uſage on croit que ces parties ſont aux inſectes. Comme les antennes ſont très-apparentes dans les inſectes, on s'en eſt ſervi pour diviſer les papillons en claſſes & en genres ſuivant leurs différentes formes.

La premiere diviſion & la plus ſimple eſt celle qui diſtingue les papillons en papillons de jour, & en papillons de nuit ou phalenes : ces derniers ſont en bien plus grand nombre que les autres. *Swammerdam* en a obſervé cent quatre-vingt-treize ſortes : ſavoir treize des plus grands, vingt-huit d'une moyenne grandeur, quatre-vingt-ſix plus petites, ſoixante-ſix de la plus petite eſpece. Il en a décrit cent quatorze eſpeces avec leurs nymphes dorées. *Aldrovande* en a fait mention de cent dix-huit ſortes ; *Mouffet* en repréſente quatre-vingt-ſix & *Hoffnagel* cinquante. Ces papillons ne volent que la

nuit : *Goëdard* n'a fait mention que de foixante-dix-fept fortes de papillons de jour.

Ces deux genres de papillons fe diftinguent par les *antennes.* Voyez ce mot. Ceux qui compofent la claffe des diurnes, ont des antennes de trois différentes formes. Il y a 1°. celles que l'on appelle *antennes à maffe* ou *à bouton*, *antennæ clavatæ*, parce qu'elles fe terminent par un bouton, qui a le plus fouvent la figure d'une olive, & quelquefois d'une olive tronquée. Le plus grand nombre des papillons que l'on voit pendant le jour fe repofer fur les fleurs, portent des antennes de ce genre.

2°. Les *antennes en forme de maffue.* Les papillons de cet ordre fe foutiennent en volant au-deffus des fleurs fans qu'on les voie jamais s'appuyer deffus; mais ils font un bourdonnement continuel avec leurs aîles.

3°. Celles qui font tournées en forme de *cornes de belier ;* elles reffemblent un peu aux *antennes en maffue ;* mais indépendamment de leur figure elles n'ont pas à l'extrémité le bouquet de poil de ces dernieres. Les papillons de cet ordre font communs dans les prairies.

La claffe des phalenes ou papillons nocturnes fe diftingue auffi par des antennes de trois formes différentes. La premiere eft celle à qui on a donné le nom d'*antennes prifmatiques* à caufe de leur forme; la feconde comprend les *antennes à filets coniques* ou *grenées*, parce qu'ils font formés d'une fuite de grains difpofés comme ceux d'un chapelet. La troifieme eft celle des *antennes à barbes de plumes* ou *en plumes*, à caufe de leur reffemblance avec une plume d'oifeau. Dans les différens genres de papillons qui portent de ces antennes, elles fervent à diftinguer les fexes; celles des mâles font plus belles & mieux formées que celles des femelles : parmi ces papillons il y en a de tout unis, de velus & de colorés; ils volent rarement de jour; plufieurs d'entr'eux ont des heures déterminées pour voler; leur corps eft plus gros que celui des papillons de jour. On les trouve dans des lieux obfcurs, appliqués contre les murs, ou dans les creux des vieux arbres.

On peut diftinguer encore les papillons en ceux qui font pourvus de trompes & en ceux qui n'en ont pas. Tous les papillons diurnes en font pourvus; mais parmi les phalenes plufieurs paroiffent en manquer, d'autres en manquent tout-à-fait. Le véritable inftant de diftinguer

la ſtructure de la trompe des papillons qui en ſont pourvus, c'eſt lorſque le papillon ne fait que quitter ſa chryſalide : ſa trompe eſt encore étendue ſur l'eſtomac ; elle ſe dégage, elle ſe roule en ſpirale ; mais dans le premier inſtant les deux parties ne ſe dégagent pas toujours enſemble, & l'on apperçoit deux lames creuſées en gouttiere, qui forment par leur réunion la trompe du papillon, c'eſt l'organe qui ſeul fait les fonctions de la bouche & du nez. Lorſque le papillon veut pomper le ſuc des fleurs, dont la conſiſtance eſt quelquefois trop viſqueuſe pour pouvoir être attirée, ſa bouche dégorge dans le fond de la fleur une liqueur qui rend l'extrait de la plante plus fluide : on peut voir cette manœuvre en préſentant un morceau de ſucre à un papillon diurne qui vient de paroître au jour. Quant aux yeux des papillons, ils ſont d'une ſtructure admirable. *Voyez au mot* INSECTE *l'article* YEUX A RÉSEAU.

On ſe fait ordinairement une idée agréable de la vie & des mœurs d'un papillon : on ſe le repréſente comme un animal toujours en joie, dont l'amour & la bonne chere font l'occupation, volant de fleurs en fleurs, de femelles en femelles ; mais il s'en faut bien que tout le peuple papillon jouiſſe d'un bonheur ſi complet. Si on conſidere les papillons de nuit, on voit que c'eſt à leur dernier changement que ſe terminent les deſſeins qu'avoit la Nature en les faiſant naître. La propagation de l'eſpece eſt le ſeul ſigne de vie qu'ils donnent ; c'eſt pour les amener là, qu'elle les a fait paſſer par tant de métamorphoſes, de travaux & de dangers. Pluſieurs eſpeces n'ont point de trompe, ni aucun organe propre à prendre de la nourriture : auſſi n'eſt-ce point pour ceux-ci que les fleurs ont des ſucs. Pluſieurs ne font aucun uſage de leurs aîles pour voler, tels que le papillon mâle du ver à ſoie. Quoi qu'il en ſoit, on peut croire que ces aîles lui ſervent à animer ſes eſprits & à exciter le cours de ſes liqueurs ; car elles ſont dans une agitation prodigieuſe dans le temps de l'accouplement. Lorſque les mâles ont conſommé toutes leurs forces à s'acquitter de leur emploi, & les femelles à pondre & à mettre leurs œufs à couvert, tout eſt fini. Un épuiſement total dans les uns & dans les autres termine une vie qui ne leur avoit été donnée que pour aſſurer l'exiſtence de leur poſtérité. C'eſt ainſi que Vénus corrompt & épuiſe les forces. Une ſingularité remarquable, c'eſt que ces mâles qui ont obſervé un jeûne complet depuis le moment qu'ils ont commencé à faire leurs coques juſqu'à

celui dont nous parlons, se trouvent encore avoir assez de vigueur pour se montrer les plus amoureux & les plus pétulans des animaux de leur espece.

Nous avons déjà dit que c'est parmi les papillons nocturnes que l'on trouve les grandes especes, comme le *papillon à tête de mort*, les *papillons-paons*, ceux *du tithymale*, &c. Ceux-ci restent ordinairement durant tout le jour appliqués contre des troncs d'arbres ou contre des murs ; mais la nuit les réveille & les rappelle à l'usage de la vie. Comme les papillons nocturnes ou *phalenes* fuient la lumiere du jour, on voit avec étonnement que ce sont précisément ceux qui se rendent auprès d'une lumiere qu'on porte dans un jardin. Voici la conjecture bien voisine du vrai que l'on en donne. Il peut se faire que les femelles de ces papillons jettent une lumiere qui est imperceptible pour nos yeux, mais très-perceptible pour le papillon qui a, dit-on, plus de trente-quatre mille yeux. Cette conjecture est appuyée sur un fait qui lui donne beaucoup de vraisemblance ; c'est que tous ces papillons qui viennent la nuit tourner autour de la lumiere, & s'y brûler, sont toujours des mâles. Ceci prouve aussi que l'amour fascine les yeux, même aux papillons.

PAPILLON DES BLÉS. C'est sous ce nom qu'est connu dans l'Angoumois, parce c'est sous cette forme qu'il se manifeste le plus sensiblement, un très-petit insecte, qui jusqu'à présent n'avoit été connu que des Naturalistes, mais qui vient de s'attirer l'attention du Gouvernement, par les ravages qu'il fait dans cette Province. Il faut bien distinguer ces *papillons de la chenille des grains*, des *papillons des fausses teignes :* ces derniers sont très-communs dans toutes les Provinces de France ; ils ont à l'extérieur, beaucoup de ressemblance avec ceux de la chenille du grain ; mais ils en différent beaucoup par la maniere de vivre ; & ceux-ci font un tort bien moins dangereux que les papillons de la chenille des grains. Comme on distingue mieux les choses par la comparaison, nous donnerons l'histoire du papillon de la fausse teigne, à la suite de celle-ci.

Quant aux papillons de la chenille des grains, depuis environ trente ans on s'étoit apperçu dans l'Angoumois, qu'en certaines saisons il sortoit des papillons des tas de blés : ces insectes n'exciterent d'abord que la surprise ; M. *de Réaumur* en donna une histoire curieuse. Depuis quelques années, cet insecte s'y est multiplié au point de consommer,

en peu de mois, les récoltes les plus abondantes : il commence à dévorer les grains dans les épis flottans au milieu des champs ; il continue ses ravages dans les granges, & acheve de tout dévaster dans les greniers. Le Cultivateur, qui se voit frustré de ses plus douces espérances, est découragé. L'Académie des Sciences envoya, par ordre du Gouvernement, des Académiciens pour observer sur les lieux cet insecte, pour opposer à ses ravages les remedes les plus prompts & les plus efficaces, & pour faire les expériences nécessaires, afin d'en détruire l'espece, s'il étoit possible. C'est dans ces vues, que M. *Duhamel* & M. *Tillet* se rendirent dans l'Angoumois, en 1760 : ils y retournerent en 1761, ils trouverent plus de deux cents Paroisses désolées par cet insecte. Plusieurs Curés & quelques Gentilshommes qui s'étoient appliqués à la destruction de ces insectes, leur firent part de leurs conjectures sur leur origine, & sur les moyens d'en arrêter la multiplication. C'est du concours de toutes ces expériences, & des observations de nos Académiciens, dans leurs deux voyages dans cette Province, que résulte un Ouvrage *in-12*, livre intéressant pour le Naturaliste, utile au Citoyen & nécessaire au Cultivateur.

Nous pensons ne pouvoir rien faire de mieux, que de nous aider de l'extrait qu'ont donné de cet livre, les Auteurs du Journal des Savans.

Le papillon auquel on attribuoit en Angoumois tout le mal fait aux grains, quoiqu'il soit destitué d'organes capables de leur nuire, est de la classe des phalenes : il a des antennes à filets grenés : il porte ses aîles inclinées en forme de toît ; elles sont longues par rapport à leur largeur, de couleur de café au lait, brillantes au soleil, bordées d'une frange de poils, sur-tout du côté intérieur : il a deux barbes qui partent de dessus la tête, passent entre les antennes, se prolongent jusqu'au dessus des yeux, où elles rencontrent un toupet de poils relevés en arriere. A la premiere vue, ce papillon paroît être assez semblable à celui des fausses teignes.

Ce papillon ne semble occupé que du soin de se multiplier, il s'accouple la nuit ou dans l'obscurité ; l'accouplement dure plusieurs heures : le mâle & la femelle se réunissent quelquefois après s'être séparés. A peine les œufs sont-ils fécondés, que la femelle s'en délivre : elle jette çà & là des paquets de quatre, cinq, trente œufs, ensorte que chaque femelle produit depuis soixante jusqu'à quatre-vingt-dix œufs. Les

œufs ſont imbibés d'une humidité viſqueuſe, qui les rend adhérens aux différens corps ſur leſquels ils ont été dépoſés : ils ſont de taille à paſſer par un trou fait dans une feuille de papier avec la pointe de la plus fine aiguille ; au microſcope ils paroiſſent ſtriés dans leur longueur, & comme chagrinés.

Quatre, ſix ou huit jours après que l'œuf a été pondu, ſelon la température de la ſaiſon, il en ſort une chenille groſſe comme un cheveu, de la longueur d'un quart ou d'un cinquieme de ligne ; auſſi-tôt elle travaille à s'introduire dans l'intérieur du grain, pour ſe nourrir de ſa ſubſtance farineuſe. Elle ſe gliſſe d'abord dans la rainure qui ſépare les deux lobes : elle y file quelques fils de ſoie, puis elle déchire le ſon avec ſes dents, qu'elle range de côté & d'autre, de façon que lorſqu'elle a pénétré dans l'intérieur du grain, le ſon retombe & ferme aſſez exactement l'ouverture.

Il en périt pluſieurs avant qu'elles ſoient parvenues à s'introduire dans la ſubſtance farineuſe, ſoit que la fatigue, l'épuiſement ou la faim les faſſent mourir, ou que, comme l'a ſoupçonné M. *de Réaumur*, elles s'entre-détruiſent elles-mêmes dans des combats cruels qu'elles ſe livrent, pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un grain dans lequel elles veulent s'introduire.

Une chenille ſe contente d'un ſeul grain de blé, elle n'en ſort point pour en attaquer un autre ; mais on n'en trouve jamais deux dans le même grain, une ſeule ſuffit pour en conſommer toute la ſubſtance farineuſe : elle ne laiſſe abſolument que la pellicule du ſon. Lorſqu'elle a pris tout ſon accroiſſement, elle ſe diſpoſe à filer ſa coque ; la chenille peut avoir alors deux lignes & demie de longueur, ſa groſſeur peut égaler la moitié du grain de blé qu'elle a conſommé ; ſon corps eſt ras, entiérement blanc : elle a deux eſpeces de cornes ſur la tête, qui ſe dirigent vers la partie poſtérieure ; elle en a deux autres plus longues dans la même direction, placées vers l'anus ; elle a ſeize jambes.

Comme ſi elle prévoyoit que ſous la forme de papillon, il ne lui reſtera aucun organe avec lequel elle puiſſe entamer la pellicule du ſon qui la renferme, elle prend la précaution de tailler avec ſes dents, vis-à-vis l'endroit où doit être la tête de la chryſalide, une trappe aſſez large pour donner iſſue au papillon, & qui reſte fermée juſqu'à ce que cet inſecte ait quitté ſa dépouille de chryſalide. Cette ſage meſure étant priſe, elle file une coque qui remplit exactement un des lobes du grain ;

l'autre eſt occupé par les excrémens. Le papillon étant dégagé de ſa robe de chryſalide, perce la coque à coups de tête, leve la trappe faite à l'écorce du ſon, & ſort de cette eſpece de tombeau, pour travailler à la propagation de l'eſpece.

Tel eſt le cercle de la vie & des développemens de cet inſecte : les différentes températures des ſaiſons en alongent ou raccourciſſent la durée. Il paroît que dans le temps le plus favorable, une génération s'accomplit en vingt-huit ou vingt-neuf jours, ainſi il s'en fait pluſieurs dans une année. Sur la fin de Mai & au commencement de Juin, on trouve des œufs & de petites chenilles ſur les épis de la campagne; en Juillet il en naît des papillons qui dépoſent ſur les mêmes épis une nouvelle poſtérité; celle-ci peut en donner encore un autre dans la grange ou dans le grenier, vers la fin d'Août; ſi les premiers froids ſont retardés, on en voit une nouvelle en Septembre; & enfin, une derniere en Novembre, ſi ce mois eſt encore chaud. Ce ſeroit cinq générations en un an : le concours de toutes ces circonſtances eſt très-rare; mais il n'eſt pas néceſſaire que cet inſecte multiplie juſqu'à ce point, pour faire de grands ravages. Juſqu'aux premiers froids, on voit continuellement ſortir des papillons des tas de grains, & chaque papillon vit encore un mois; mais il y a certain temps où on voit éclorre, preſque à la fois, une quantité prodigieuſe de papillons qui couvrent le tas, & ſemblent lui communiquer une ſorte de frémiſſement. Ce ſont ces eſſaims que nos Auteurs appellent *une volée.* Cette volée eſt toujours précédée d'une chaleur conſidérable qui s'excite dans le tas, & fait monter le thermometre à vingt-cinq, trente, & quelquefois cinquante degrés, tandis que la température extérieure n'eſt qu'à treize ou quatorze degrés: une telle chaleur favoriſe conſidérablement les progrès des chenilles qui ſe trouvent dans les grains voiſins; quand il ne doit pas y avoir de volée, la chaleur du tas n'excede pas ſenſiblement celle de l'air extérieur.

Il y a ordinairement trois volées bien ſenſibles; celle du printemps vers la mi-Mai, ou le commencement de Juin, celle d'Août, & une autre dans quelques-uns des mois ſuivans. La volée du printemps a une inclination décidée à ſortir des greniers; tous les ſoirs au coucher du ſoleil, on voit des eſſaims de papillons ſe répandre dans la campagne. Les volées des autres mois paſſent le jour en repos, s'agitent la nuit, voltigent ſur les tas, ſans qu'on voie aucun de ces inſectes ſe montrer

au dehors. Qui a appris aux papillons du printemps qu'ils trouveront au milieu des champs un aliment plus tendre & plus propre à leur postérité que celui dont ils ont vécu, & à ceux de l'été que la famille qu'ils vont mettre au jour mourroit de faim par-tout ailleurs que dans l'endroit où ils sont nés ?

Nos Académiciens ont eu l'attention de chercher au printemps, la lanterne à la main, ces papillons vagabonds ; ils les ont trouvés en grand nombre accouplés sur les épis encore verts, & y déposant leurs œufs. Ils ont eu la précaution de les montrer aux habitans de la province pour lesquels, alors seulement, l'origine des chenilles que l'on trouve en Juin dans les épis cessa d'être une énigme.

Cette découverte a encore expliqué une autre observation qui auroit pu embarrasser, c'est que les récoltes sont ordinairement d'autant plus endommagées, qu'elles sont plus près d'un hameau & d'un lieu habité. Ces papillons peuvent même se transporter assez loin.

Moyen de faire périr ces insectes & de conserver les blés.

Un certain degré de chaleur suffit pour faire périr les insectes, chenilles, chrysalides, papillons. Un autre degré de chaleur peut endommager le germe des grains, & les empêcher de lever. Il a fallu trouver un degré fixe, qui pût faire jouir de l'avantage du premier, sans entraîner l'inconvénient du second. Les étuves, telles que celles décrites dans le *Traité de la Conservation des Grains*, produiroient tous ces avantages ; mais la construction en est dispendieuse, ainsi on a eu recours à l'usage des fours, en remédiant aux inconvéniens qui s'y rencontrent.

Les expériences ont appris les faits suivans : une chaleur de soixante degrés suffit pour dessécher en onze heures les chenilles, les papillons, les chrysalides, & les chauffe tous au point de les rendre friables ; cette même chaleur n'ôte point au blé la faculté de germer ; & une chaleur de trente-trois degrés continuée pendant deux jours, suffit pour faire périr tous ces insectes. Comme la chaleur ordinaire des fours, deux heures après qu'on en a retiré le pain, est environ de cent degrés, on ne doit mettre dans le four le grain de blé que l'on veut étuver pour le conserver, que cinq ou six heures après que le pain a été retiré du four ; le grain y éprouve alors un degré de chaleur capable de faire périr les insectes en moins de quarante-huit heures, mais qui ne sauroit

altérer le germe. Lorſqu'on veut ſe procurer une ſemence bien pure & bien nette, on trempe pendant deux minutes les paniers dans leſquels on a mis du blé, dans une forte leſſive de cendres, à laquelle on a ajouté de la chaux vive; cette leſſive acheve de faire périr les inſectes qui peuvent avoir réſiſté à la chaleur; & de plus, elle ſauve encore les les moiſſons de la carie qu'on nomme *pourri* en Angoumois. Lorſqu'on veut garder les blés étuvés, un excellent moyen d'empêcher que d'autres papillons n'y viennent de nouveau dépoſer leurs œufs, c'eſt de couvrir le tas de blé de chaux en poudre d'un pouce d'épaiſſeur; il ſuffit même de le couvrir de cendres, ou de l'envelopper dans des ſacs de toile, ou de le mettre dans des tonneaux. Quand il ne s'agit que d'étuver le grain pour en faire du pain ou un objet de commerce, il y a fort peu de précautions à prendre du côté du degré de chaleur. Deux heures après que le pain a été retiré du four, on peut y introduire une grande maſſe de grains & l'y laiſſer deux ou trois jours, en le remuant de temps en temps. Une des précautions importantes, eſt de battre le blé le plutôt qu'il eſt poſſible; le fléau, le van, le crible détruiſent ou emportent toujours un grand nombre de chenilles.

Il ſeroit aiſé par ces moyens ſimples & peu diſpendieux de parvenir à la deſtruction totale de cet inſecte dans l'Angoumois, ou du moins d'en approcher beaucoup, il ne s'agiroit que de les appliquer pendant un an ou deux à toutes les récoltes de la province. Il y a ſur cela d'excellentes vues, qu'il faut voir dans l'Ouvrage même de MM. *Duhamel* & *Tillet*.

Papillon de la fauſſe teigne du blé.

Les papillons de la fauſſe teigne qui paroiſſent dans le courant du mois de Juin, ſont du genre des phalenes; ils ont quatre aîles plus larges du côté de la queue que du côté de la tête; la couleur des aîles ſupérieures eſt gris blanc, la ſuperficie en eſt aſſez brillante, & elle paroît au ſoleil comme argentée. On apperçoit ſur les aîles avec la loupe des taches de figure irréguliere & un peu plus brunes que le fond; ces papillons portent leurs aîles en forme de toît, & les bords intérieurs ſont frangés; leur tête eſt garnie de deux antennes aſſez longues, formées de grains articulés: entre ces antennes & les yeux il y a un toupet de poils.

Ces papillons viennent d'une fauſſe teigne, qui eſt une petite chenille dont le corps eſt ras & blanchâtre; elle eſt pourvue de ſeize

jambes : elle ne ſe loge point dans les grains, mais elle a l'adreſſe d'en lier pluſieurs enſemble avec de la ſoie qu'elle file, & dont elle ſe forme un tuyau comme celui des teignes ordinaires ; ce tuyau eſt ordinairement recouvert du ſon & de la farine que cet inſecte a broyés. C'eſt dans ce tuyau que la fauſſe teigne ſe loge au milieu du tas de grains qu'elle a choiſi pour ſa proviſion ; mais elle a la liberté de ſortir de ſon fourreau pour manger les uns après les autres, les grains qui l'entourent : cette manœuvre la diſtingue de la vraie teigne : ſouvent même elle en attaque pluſieurs à la fois & toujours ſans ordre, car elle ronge tantôt de l'un, tantôt de l'autre, ſans qu'aucun ſoit entiérement mangé.

Quand il ſe trouve une grande quantité de ces fauſſes teignes dans un grenier, on voit tous les grains de la ſuperficie du tas, liés les uns aux autres par des fils de ſoie ; ce qui forme une croûte qui eſt quelquefois de trois pouces d'épaiſſeur. Cette teigne ſe transforme en chryſalide dans un grain qu'elle a creuſé, ou dans le tuyau qu'elle s'eſt formé ; & vers le mois de Juin on l'en voit ſortir en papillon. Lorſqu'on remue un tas de grain où il y a beaucoup de fauſſes teignes, elles montent aux murailles ; mais elles ne tardent pas à rentrer dans le tas, qui ſe trouve dès le lendemain couvert d'une nouvelle nappe ſoyeuſe.

PAPILLON DU CHOU. *Voyez* CHENILLE DU CHOU.

PAPILLON DE JOUR & PAPILLON DE NUIT. *Voyez leur différence à l'article* PAPILLON.

PAPILLON DE FAUSSE TEIGNE. *Voyez à la ſuite du mot* PAPILLON DES BLÉS, *& à la ſuite de l'article* TEIGNE.

PAPILLON PAON. *Voyez* CHENILLES A TUBERCULES.

PAPILLON FEUILLE MORTE, ou PAPILLON PAQUET DE FEUILLES SECHES. Ce papillon de nuit a été très-bien nommé à cauſe de ſa forme & de ſa couleur ; il n'y a perſonne qui ne prît ce papillon, lorſqu'il eſt en repos ſur un arbre, pour un paquet de feuilles ſeches. Tout concourt à faire prendre cette idée à qui le voit pour la premiere fois : ſes aîles ſupérieures qui couvrent tout le corps ont des nervures, qui par leur eſpece de relief & leur diſpoſition imitent celles des feuilles ; leur contour eſt dentelé comme eſt celui de pluſieurs feuilles ; les aîles inférieures qui débordent les ſupérieures, ſont comme d'autres feuilles qui ſeroient mêlées confuſément : une eſpece de bec qu'il porte au devant de la tête, formé par deux tiges barbues & appliquées l'une contre l'autre, ſemble être la queue d'une de ces feuilles.

Ce papillon provient d'une chenille commune dans nos vergers, & qui habite communément les pêchers, les poiriers, les pommiers, les amandiers; quoiqu'elle ne ſoit pas rare, elle eſt difficile à trouver, parce que ſa figure en impoſe, ainſi que celle de ſon papillon. Cette chenille eſt de la claſſe des demi-velues, ſa couleur eſt d'un gris brun, le deſſous de ſon ventre eſt d'un jaune feuille morte; elle porte ſur ſon pénultieme anneau une corne aſſez courte & de ſubſtance charnue, & deux autres à peu-près ſemblables aux deux côtés de la tête; ſa tête eſt bleuâtre. Cette chenille a quatre pouces de longueur quand elle a acquis toute ſa grandeur; elle ne mange que la nuit, & ſe tient pendant tout le jour appliquée contre le tronc ou les groſſes branches de l'arbre, mais ſi ramaſſée, qu'on ne lui voit ni tête ni queue; on la prendroit pour une de ces tubéroſités ou boſſes qui s'élevent ſouvent ſur l'écorce des arbres, ſa couleur griſe donne d'autant plus lieu d'en impoſer.

Elle ſe conſtruit contre les branches ou contre le mur une coque griſâtre, d'un tiſſu peu ſerré, elle en tapiſſe l'intérieur avec les poils de ſa robe. Auſſi-tôt qu'elle s'y eſt renfermée, elle dégorge une bouillie blanche, qui ſe ſeche promptement, ſe réduit en poudre, & rend ſa coque opaque. La chenille inſtruite que ſon papillon habillé en phalene, n'auroit pas la force de percer ſa coque, pour ſortir de ce logement, elle lui ménage une petite ouverture.

PAPILLON DE LA CHENILLE DU SAULE. Voyez ſon hiſtoire à l'article *Chenille du ſaule, à double queue, vol. II. page 105.* Voici une anecdote ſur cette chenille & le papillon qui en provient, elle nous a été adreſſée par Madame B* de F*, l'une de nos diſciples, qui joint aux graces & à l'eſprit le goût naturel de l'obſervation. « J'avois une chenille » qui ſe trouve ſur le ſaule, elle avoit été priſe à Luxeuil en Franche- » Comté; elle ſe mit en chryſalide le 3 Septembre 1770. Je la portai » à Paris, l'ai menée aux Pyrénées, comptant qu'au mois d'Août elle » deviendroit papillon, apparemment que les neiges l'ont empêchée de » ſuivre l'ordre de la Nature : je l'ai menée ſur les frontieres d'Eſpagne » en Octobre, je poſai la boîte qui la contenoit ſur le manteau d'une » cheminée où j'avois bon feu, même en Août, elle a toujours gardé » l'*incognito;* enfin le 21 Janvier 1772, j'ai trouvé un aſſez vilain pa- » pillon gris avec des filets noirs & jaunes, dont le deſſin imitoit le point » d'Hongrie; calcul fait, ladite chenille a été cinq cents ſix jours en » chryſalide, elle naquit chenille ſur les rives du *Breuchier*, & devint

» papillon fur celles de la *Charente*. Sont-ce les voyages qui ont retardé » fa métamorphofe? » Je le crois; d'ailleurs la chaleur abrege, de même que le froid prolonge l'état de la chryfalide.

PAPILLON DES TEIGNES : *voyez à la fuite du mot* TEIGNES.

PAPILLON A TÊTE DE MORT. Ce papillon, l'un des plus finguliers & qui porte des caracteres uniques, vient de l'efpece la plus grande de nos chenilles. Lorfque cette chenille a acquis toute fa grandeur naturelle, elle a quatre pouces & demi de longueur: fa couleur eft un jaune clair, pointillé de noir fur certains anneaux; on obferve fur fon dos comme des efpeces de chevrons. Cette chenille a cela de fingulier qu'elle porte une corne à l'extrémité poftérieure, contournée en fens contraire de celle des autres: cette corne eft rougeâtre & toute chargée de petits grains graveleux, qui imitent affez bien une rocaille: on trouve cette chenille principalement fur le jafmin, quoiqu'elle s'accommode auffi des feuilles de feves de marais & de celles de choux; c'eft dans le mois d'Août qu'il faut la chercher. Vers ce temps elle fe creufe un trou dans la terre; c'eft là qu'elle fe change en chryfalide de laquelle, au mois de Septembre, fort le papillon à tête de mort, qui a porté plus d'une fois l'allarme & l'effroi dans l'efprit du peuple imbécille, & des gens foibles & ignorants. Ce papillon eft très-grand, il a trois pouces de longueur de la tête à la queue; c'eft un phalene du genre des *fphinx éperviers*. Ses aîles étendues ont jufqu'à cinq pouces de vol; la couleur de fes aîles eft obfcure, d'un brun noir mêlé avec des taches de jaune feuille-morte; ce jaune divifé par quelques traits noirs, forme fur fon corfelet une figure qui n'imite pas mal une *tête de mort*, ce qui lui en a fait donner le nom. A cette image funebre, peinte fur fon corps, fe joint encore une fingularité unique dans ce papillon, le feul dans lequel on l'ait obfervée; il fait entendre un bruit fort aigu, qui approche un peu de celui d'une fouris, mais qui a quelque chofe de plus plaintif & de plus lugubre. En falloit-il davantage pour jetter l'effroi dans l'efprit du peuple qui a donné à ce papillon le nom d'*oifeau de mort*? Auffi l'allarme fe répandit-elle, il y a quelques années, dans certains cantons de la Baffe-Bretagne, parce que ces papillons y furent plus communs que d'ordinaire, pofitivement dans un temps où il y avoit beaucoup de maladies. On leur attribuoit tout le mal, on ne les voyoit qu'avec frayeur, on les regardoit comme les finiftres avant-coureurs des malheurs; & même encore préfentement le peuple s'allarme, dit-on, à leur

préfence : tant les préjugés populaires font difficiles à déraciner. Le cri fingulier que fait entendre ce papillon, fur-tout lorfqu'il eft troublé dans fa marche ou renfermé, & qu'il redouble fans ceffe lorfqu'on le tient entre les doigts ; ce cri, dis-je, fujet de tant de frayeurs, eft occafionné par le bruit que fait la trompe de ce papillon, qui eft courte & écailleufe, en frottant contre deux lames mobiles & très dures entre lefquelles elle eft logée. L'épreuve en eft facile ; que l'on écarte avec la pointe d'une épingle une des deux lames d'auprès de la trompe, l'animal ne rend que la moitié du fon ordinaire ; qu'on les écarte toutes deux, il eft muet. C'eft en Septembre & Octobre que l'on voit ces papillons en diverfes provinces du Royaume : on le trouve auffi fous divers climats, en Angleterre, en Egypte.

Nous avons déjà eu occafion de dire que chaque plante a fon infecte, & peut-être n'y a-t-il point d'arbres, d'arbuftes, d'arbriffeaux & de plantes qui n'aient auffi leur chenille & fon papillon : c'eft pourquoi nous renvoyons, pour les papillons qui fortent des chenilles, *au mot même* CHENILLE, où nous avons décrit les principales. On trouvera à leur article, fuivant l'ordre alphabétique, l'Hiftoire d'une quantité d'autres chenilles & de papillons célebres, fous les noms particuliers qu'ils portent. Nous terminerons cet article en difant que fi les papillons des Indes font plus grands & plus beaux que les nôtres, ils font en plus petit nombre que ne le font chez nous ces fortes d'infectes.

PAPILIONACÉES (Plantes) *Voyez* ce que c'eft à la fuite de l'article LÉGUMES.

PAPION ou BABOUIN, *papio*, efpece de finge propre à l'ancien continent ; il fe trouve particulierement aux Ifles Philippines & au Cap de Bonne-Efpérance. On en diftingue deux ou trois efpeces pour la grandeur de la taille. Le papion a la queue très-courte ; il marche plus fouvent à quatre qu'à deux pieds : fes griffes font des armes redoutables : les chiens n'ont guere de prife fur lui que quand il s'eft enivré de raifin, mets dont il eft très-friand. Sa femelle eft ftérile dans les climats tempérés ; dans fon climat natal, elle ne fait même qu'un petit qu'elle porte entre fes bras & comme pendu à fa mamelle. Ces animaux qui font forts & robuftes tiendroient tête à plufieurs hommes. Ils font de grands dégats dans les vignes, les jardins & les vergers. Pour exercer leur brigandage, ils fe réuniffent en troupes ; une partie entre dans l'enclos pour piller ; le refte forme une chaîne de communication

depuis le lieu du pillage, jusqu'à l'endroit du rendez-vous. On cueille, on arrache, on jette de main en main; on reçoit avec une adresse singuliere: en un instant, un jardin est dévasté, ravagé, & quelques uns de ces individus placés en sentinelle, avertissent au moindre danger, & la troupe s'enfuit en gambadant. Le naturel des papions & babouins est méchant & féroce; mais les traits principaux de leur caractere, sont l'impudence & la lubricité. L'aspect des femmes excite l'effronterie des mâles; de même, l'aspect des hommes excite la lasciveté des femelles. Sur cet article ils sont incorrigibles. *Voyez* ce qui en est dit à la suite de l'article SINGE.

PAPYRACÉE. Épithete qu'on emploie en Histoire Naturelle, pour désigner une coquille extrêmement mince.

PAQUERETTE ou PASQUETTE. *Voyez* MARGUERITE PETITE.

PAPYRUS. *Voyez* PAPIER DU NIL.

PARANACARE, espece de crâbe du Brésil, qui, selon *Marcgrave*, n'est pas bon à manger. Il est long de trois doigts: il a deux bras garnis de pinces, quatre jambes longues de trois doigts, & quatre autres qui sont très-courtes; une queue striée & longue d'un doigt & demi; deux yeux longs & élevés, & deux filets. Sa coquille est brunâtre, ainsi que les poils qui la recouvrent; toutes les parties inférieures sont bleuâtres, de même que les yeux & les filets ou antennules: on le trouve sur le rivage, proche du fleuve Paraiba. *Ruisch, exsang. p. 27.*

PARASILENE. C'est un météore dans lequel on apperçoit quelquefois l'image apparente de la lune: cet effet est occasionné par les mêmes causes que les *parhélies* du soleil. *Voyez* PARHÉLIE.

PAREIRA BRAVA ou BUTUA. C'est le nom d'une racine qui nous est apportée du Brésil par les Portugais: on ne connoît pas encore bien la plante dont on la retire: cependant on soupçonne que c'est la même que le *caapéba*. Voyez ce mot. Cette racine est ligneuse, dure, tortueuse, brune en dehors, d'un jaune grisâtre intérieurement; étant coupée transversalement, on y voit plusieurs cercles concentriques, traversés de plusieurs rayons qui aboutissent au centre: elle n'a point d'odeur, & est un peu amere; elle est de la grosseur du doigt, & quelquefois du bras d'un homme. Les Portugais & les habitans du Brésil la regardent comme une panacée souveraine. Ils sont dans l'usage de la tremper dans l'eau, & de l'user sur une pierre à aiguiser; ils la délaient ensuite dans quelque liqueur appropriée, & la font prendre

à leurs malades : nous l'employons aussi rapée. L'expérience a appris que son usage est spécifique dans la colique néphrétique & la suppression d'urine : la douleur est dissipée presque en un instant par un écoulement abondant d'urines. Cette racine produit son effet en divisant les matieres muqueuses qui engorgent les couloirs des reins. Elle a été employée avec succès dans un asthme humoral qui suffoquoit le malade : son usage a été suivi d'expectoration. Cette racine est fort utile dans la gonorrhée, & pour arrêter les hémorrhagies. On la donne en poudre à la dose de vingt à trente grains, trois à quatre fois le jour, dans la tisane de fleurs de mauve ; & en décoction, à la dose de deux à trois gros. A Cayenne on l'emploie en tisane au défaut du sassafras. *Pareira brava* est un nom Portugais, qui signifie *vigne sauvage* ou *bâtarde*. *Butua* est un nom Indien, qui signifie un bâton (M. *Lochner* qui a écrit sur le *pareira brava*, le distingue du *butua*). Les Brésilois donnent aussi le nom de *membrocq* à cette racine. M. *Amelot*, Conseiller d'Etat, est le premier qui ait apporté le *pareira brava* en France, au retour de son Ambassade de Portugal, en 1688.

PARELLE : *voyez* PATIENCE.

PAREPOU : *voyez* PALIPOU.

PARESSEUX ou AI ou HAY. Quadrupede de l'Amérique & du Ceylan, dont on distingue deux especes; le grand & le petit. M. *Linneus* les met dans l'ordre des *antrhopomorphes*, ou animaux à figure humaine. Il nomme *bradype* celui d'Amérique. Cet animal habite les endroits les plus chauds de cette partie du monde. Il a trois doigts aux pieds de devant, & il est sans queue. C'est l'*ignavus gracilis aut agilis* de *Seba*. La grande espece a cependant une sorte de queue longue d'un demi-doigt, & ronde. L'animal est de la grandeur d'un renard de moyenne taille, & a des yeux noirs & fort sombres ou endormis. Le même Auteur nomme le second *tardigradus Ceylanicus*. Ce grand *Aï* est l'*ignavus major hirsutus*, *pilis longis & griseis* des Auteurs.

M. *Klein* fait aussi une différence de l'*Aï* du Ceylan, d'avec celui de l'Amérique. Celui du Ceylan n'a que deux doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere, tous armés d'ongles forts & crochus. Ses oreilles, qui sont placées & appliquées contre la tête, sont cachées sous les poils. Il n'a point de queue : tout son corps est couvert de poils épais, roux ou de couleur incarnat par dessus le dos, & d'un cendré clair par-dessous le ventre. Il a le museau un peu plus alongé

que le pareſſeux de l'Amérique. On dit que les femelles de ces animaux ont deux mamelles entre les pieds de devant.

M. *Briſſon* met le *pareſſeux* dans l'ordre ſecond de la claſſe des quadrupedes velus, qui n'ont que des dents molaires. Ces dents ne ſont point à lobes, comme celles des autres quadrupedes : elles ſont cylindriques, & terminées par un bout arrondi.

Le petit que la femelle de l'*Aï* met bas, naît ſans poils ; il reſſemble au petit chien par l'ouverture de la gueule, & par tout le corps à l'eſpece de ſinge cynocéphale. Il n'a point de queue ; ſes oreilles ſont courtes & rondes, collées contre la tête, comme ſont celles des ſinges : ce qui fait que M. *Klein* le nomme *ſimia perſonata*. *Séba* fait mention d'un *pareſſeux de l'Amérique*, dont les poils ſont très-épais, crépus & ſemblables à de la laine. Ces animaux, dit-on, rient & pleurent en même temps : *riſum fletu miſcent*. Leur voix eſt claire comme le cri d'un jeune chat, mais qui prononce gravement *i*, *i*, *i*, *i*, *i*, ſur le ton des *la*, *ſol*, *fa*, *mi*, *re :* ce cri a fait dire plaiſamment à *Cluſius* que l'*Aï* étoit l'inventeur de la Muſique.

On trouve dans les *Obſervations d'Hiſtoire Naturelle* de M. *Gautier*, *Tome I. Part. 2. pag.* 240 *& ſuiv.* une deſcription de l'extérieur & de l'intérieur de cet animal. *Voyez* auſſi *Séba* pour les deſcriptions & les figures qu'il donne des différentes eſpeces d'*Aï*.

Autant, dit M. *de Buffon*, la Nature nous a paru vive, agiſſante, exaltée dans les ſinges, autant elle eſt lente, contrainte & reſſerrée dans ces *pareſſeux ;* & c'eſt moins pareſſe que miſere, c'eſt défaut, c'eſt dénuement, c'eſt vice dans la conformation ; point de dents inciſives, ni canines, les yeux obſcurs & couverts, la mâchoire auſſi lourde qu'épaiſſe, le poil plat & ſemblable à de l'herbe ſéchée, les cuiſſes mal emboîtées & preſque hors des hanches, les jambes trop courtes, mal tournées & encore plus mal terminées ; point d'aſſiette de pied, point de pouces, point de doigts ſéparément mobiles ; mais deux ou trois ongles exceſſivement longs, carinés, pointus, recourbés en deſſous, qui ne peuvent ſe mouvoir qu'enſemble, & nuiſent plus à marcher qu'ils ne ſervent à grimper ; la lenteur, la ſtupidité, l'abandon de ſon être, & même la douleur habituelle, réſultant de cette conformation bizarre & négligée ; point d'armes pour attaquer ou ſe défendre, nul moyen de ſécurité, pas même en grattant la terre ; nulle reſſource de ſalut dans la fuite ; confinés, je ne dis pas au pays, mais

à la motte de terre, à l'arbre fous lequel ils font nés; prifonniers au milieu de l'efpace; ne pouvant parcourir qu'une toife en une heure, grimpant avec peine, fe traînant avec douleur, une voix plaintive & par accens entrecoupés qu'ils n'ofent élever que la nuit; tout annonce leur mifere, tout nous rappelle ces monftres par défaut, ces ébauches imparfaites, mille fois projetées, exécutées par la Nature, qui ayant à peine la faculté d'exifter, n'ont dû fubfifter qu'un temps, & ont été depuis effacés de la lifte des êtres; & en effet fi les terres qu'habitent les *pareffeux* n'étoient pas des déferts, fi les hommes & les animaux puiffans s'y fuffent anciennement multipliés, ces efpeces ne feroient pas parvenues jufqu'à nous, elles euffent été détruites par les autres, comme elles le feront un jour.

Faute de dents, dit notre illuftre & fublime Écrivain, ces pauvres animaux ne peuvent ni faifir une proie, ni fe nourrir de chair, ni même brouter l'herbe; réduits à vivre de feuilles & de fruits fauvages, ils confument du temps à fe traîner au pied d'un arbre, il leur en faut encore beaucoup pour grimper jufqu'aux branches, & pendant ce lent & trifte exercice qui dure quelquefois plufieurs jours ils font obligés de fupporter la faim & peut-être de fouffrir le preffant befoin; arrivés fur l'arbre ils n'en defcendent plus, ils s'accrochent aux branches, ils les dépouillent par parties, mangent fucceffivement les feuilles de chaque rameau, paffent ainfi plufieurs femaines fans pouvoir délayer par aucune boiffon cette nourriture aride; & lorfqu'ils ont ruiné leur fond, & que l'arbre eft entiérement nud, ils y reftent encore retenus par l'impoffiblité d'en defcendre; enfin quand le befoin fe fait de nouveau fentir, qu'il preffe & qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant defcendre ils fe laiffent tomber, & tombent très-lourdement comme un bloc, une maffe fans reffort, car leurs jambes rondes & pareffeufes n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre ils font expofés à la merci & même livrés à tous leurs ennemis: comme leur chair n'eft pas abfolument mauvaife, les hommes & les animaux de proie les cherchent & les tuent: il paroît qu'ils multiplient peu, ou du moins que s'ils produifent fréquemment, ce n'eft qu'en petit nombre; car ils n'ont que deux mamelles. Tout concourt donc à les détruire, & il eft bien difficile que l'efpece fe maintienne: il eft vrai que quoiqu'ils foient lents, gauches & prefqu'inhabiles au

mouvement, ils ſont durs, forts de corps & vivaces ; qu'ils peuvent ſupporter long-temps la privation de toute nourriture ; que couverts d'un poil épais & ſec, & ne pouvant faire d'exercice, ils diſſipent peu & engraiſſent par le repos, quelque maigres que ſoient leurs alimens ; ces animaux ayant quatre eſtomacs, comme les quadrupedes ruminans, peuvent compenſer ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent. Une ſingularité remarquable, c'eſt que leurs inteſtins, au lieu d'être longs comme ils le ſont dans les animaux ruminans, ſont au contraire très-petits & plus courts que ceux des animaux carnivores ; une autre ſingularité c'eſt qu'au lieu de deux ouvertures au dehors, l'une pour l'urine, l'autre pour les excrémens, au lieu d'un orifice extérieur & diſtinct pour les parties de la génération, ces animaux n'en ont qu'un ſeul, au fond duquel eſt un égout commun, un cloaque comme dans les oiſeaux.

Au reſte, dit M. *de Buffon*, avec cet eſprit philoſophique qui regne toujours dans ſes ouvrages, ſi la miſere qui réſulte du défaut de ſentiment n'eſt pas la plus grande de toutes, celle de ces animaux, quoique très-apparente, pourroit ne pas être réelle ; car ils paroiſſent très-mal ou très-peu ſentir : leur air morne, leur regard peſant, leur réſiſtance indolente aux coups qu'ils reçoivent ſans s'émouvoir, annoncent leur inſenſibilité ; & ce qui la démontre, c'eſt qu'en les ſoumettant au ſcalpel, en leur arrachant le cœur & les viſceres, ils ne meurent pas à l'inſtant. *Piſon* qui a fait cette dure expérience, dit que le cœur ſéparé du corps battoit encore vivement pendant une demi-heure, & que l'animal remuoit toujours les jambes comme s'il n'eût été qu'aſſoupi ; par ces rapports ce quadrupede ſe rapproche non-ſeulement de la *tortue*, dont il a déjà la lenteur, mais encore des autres reptiles & de tous ceux qui n'ont pas un centre de ſentiment unique & bien diſtinct : or, tous ces êtres ſont miſérables, ſans être malheureux ; & dans ſes productions les plus négligées, la Nature paroît toujours plus en mere qu'en marâtre.

M. *Voſmaër*, Naturaliſte Hollandois, vient de donner la deſcription du *pareſſeux penta-dactyle* (à cinq doigts) *du Bengale*, & qui a vécu dans la chambre du Stadhouder. Sa longueur, depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'anus, eſt de treize pouces. Il a la tête preſque ronde, n'ayant que le muſeau qui ſoit un peu pointu. Les oreilles ſont fort minces, ovales & droites, mais preſqu'entiérement cachées ſous un poil laineux ; elles ſont velues auſſi en dedans. Les yeux gros, orbiculaires

& placés ſur le devant du front, immédiatement au-deſſus du nez, & tout proches l'un de l'autre, de couleur brun-obſcur. Quand on éveille l'animal pendant le jour, la prunelle eſt d'abord fort petite, mais elle groſſit par degrés à un point conſidérable : lorſque cet animal, qui paroît être du ſexe mâle, s'éveille le ſoir, & qu'on ſe préſente à lui avec une chandelle allumée, on voit également cette prunelle s'étendre & occuper à-peu-près tout le rond de l'œil. Le nez eſt petit, applati en devant & ouvert ſur les côtés. La mâchoire inférieure a au-devant quatre dents inciſives, étroites & plates, ſuivies des deux côtés d'une plus grande, & enfin de deux groſſes dents canines : après la dent canine, ſont de chaque côté deux autres dents rondes & pointues ; ce qui fait en tout douze dents. M. *Voſmaër* dit qu'il y a de chaque côté deux ou trois dents mâchelieres : la mâchoire ſupérieure n'a au-devant dans le milieu, que deux petites dents écartées ; un peu plus loin, deux petites dents canines, une de chaque côté ; enſuite deux dents plus petites encore, ce qui fait huit dents, ſans compter les mâchelieres qui ſont au nombre de deux ou trois. La langue eſt aſſez épaiſſe & longue, arrondie en devant & rude. Le poil long, fin, laineux, mais rude au toucher : ſa couleur eſt griſâtre ou cendré-jaunâtre-clair, un peu plus roux ſur les flancs & aux jambes ; autour des yeux, des oreilles, la couleur eſt auſſi un peu plus foncée, & depuis la tête tout le long du dos regne une raie brune. Cet animal a une petite apparence de queue d'environ deux ou trois lignes de longueur. Les doigts des pieds antérieurs ſont au nombre de cinq ; le pouce eſt plus long & plus gros que les autres doigts, dont celui du milieu eſt le plus long, & celui du devant le plus court ; les ongles ſont comme ceux de l'homme ; les doigts des pieds poſtérieurs ſont conformés de même, à l'exception que celui de l'index (premier doigt) eſt fort long & ſe termine en pointe aiguë. Tous les doigts, continue M. *Voſmaër*, paroiſſent avoir trois articulations ; ils ſont ſeulement un peu velus en-deſſus & garnis d'une forte pellicule brune en-deſſous : la longueur des pieds antérieurs eſt de ſix pouces, celle des pieds poſtérieurs eſt de huit pouces.

A cette deſcription du *pareſſeux penta-dactyle du Bengale*, M. *Voſmaër* joint l'hiſtoire naturelle de cet animal, & ajoute quelques réflexions ſur ce qu'a écrit M. *de Buffon*, concernant le pareſſeux. M. *de Buffon*, dit-il, *Hiſtoire Naturelle Tom. XIII. page 34*, n'aſſigne pour patrie au pareſſeux que le nouveau monde ; c'eſt une créature ſi ſurprenante,

par ſon incroyable lenteur, qu'il s'eſt attiré l'attention de tous ceux qui l'ont vu; ſa conformation, ſa voix plaintive, ſon aſſoupiſſement continuel, tout en lui excite tour à tour des ſentimens naturels d'horreur & de compaſſion...... mais cet état, ſelon M. *Voſmaër*, n'eſt pas auſſi miſérable que ſon premier aſpect l'annonce; ſouvent nos premieres idées, dit-il, nous font illuſion dans l'examen extérieur des êtres créés dont nous ignorons les rapports à la Nature entiere ou à eux-mêmes. Notre Naturaliſte Hollandois prétend avoir été détrompé à cet égard par des recherches plus exactes, & que ces nouvelles obſervations le conduiſant à des idées plus générales, plus ſublimes, l'ont convaincu que chaque être relativement à ſoi-même ou au tout pris enſemble, *étoit très-bien.* Il enviſage, ſous une tout autre fin, l'affreuſe miſere que M. *de Buffon* attribue à cette créature. Le tableau le plus magnifique ſeroit plat & déſagréable, ſans les ombres, les dégradations & les autres ſecours de l'Art. Il en eſt de même de la Nature, dit M. *Voſmaër;* ſon grand Architecte, qui a diſpoſé toutes choſes avec une ſageſſe impénétrable, n'a point jugé que toutes ſes créatures brillaſſent d'une égale beauté de forme & de coloris, ni qu'elles fuſſent douées de la même intelligence, de la même force, du même naturel doux ou féroce, d'une même lenteur, ou d'une même agilité : que l'on compare le ſuperbe paon avec le difforme dodo, le ſinge & le cheval, le mouton & le tigre, le pareſſeux & l'écureuil; que l'on parcoure tous les genres d'animaux en général, & qu'on deſcende de la contemplation de ces créatures terribles, telles que le crocodile, la baleine & l'éléphant, à celle de la puce aquatique, du puceron & des autres petits animaux microſcopiques; qu'on liſe enfin le grand livre de la Nature, dans les œuvres de la création; qu'on obſerve le naturel, les propriétés & l'économie des créatures; que de tableaux admirables ne vont pas s'offrir à nos yeux! on y verra que la chétive taupe, qui habite dans des ténebres éternelles, y mene une vie heureuſe; & qu'un animal comme le pareſſeux, deſtiné, pour ainſi dire, à ne vivre que la nuit, confiné à l'arbre ſous lequel il eſt né, dormant ſur ſes branches, &, ſuivant M. *de Buffon*, ne ſe nourriſſant auſſi que de feuilles & de fruits ſauvages; qu'un tel animal, dis-je, eſt formé & diſpoſé d'une façon analogue à ſa maniere de vivre.

J'avoue, continue M. *Voſmaër*, qu'à l'égard du tableau de la Nature entiere, le pareſſeux paroît en être une ombre, une tache obſcure, &

comme destiné à rehausser l'éclat des autres objets; mais considéré en lui-même, & par rapport à sa nature, de quoi lui serviroit une plus grande agilité? Pendant la nuit, lorsqu'il se traîne sur les branches des arbres, elle ne pourroit que l'exposer à mille accidens; malgré sa lenteur il a une force incroyable dans ses pattes (si on lui laisse saisir une canne, il la serre peu à peu tellement, qu'il la fait fendre); cette force lui est nécessaire, ainsi que la difforme structure de ses pieds postérieurs, pour se tenir la nuit & en dormant attaché aux branches & pour grimper d'un arbre sur l'autre. M. *Vosmaër* prétend que ces animaux ne sont pas obligés de se laisser tomber comme un bloc lorsqu'ils sont sur un arbre & qu'il veulent être à terre, & il dit encore que quant à leur anéantissement total, on ne le doit pas craindre: ils se sont conservés depuis tant de siecles; d'ailleurs la vigilante Nature paroît y avoir suffisamment pourvu de toutes parts. Cet Observateur remarque, avec M. *Daubenton*, que cet animal a les mâchoires garnies de dents canines, (M. *de Buffon* dit qu'ils n'en ont pas), le nombre des dents canines & mâchelieres est dans l'*aï* ou paresseux le même que dans l'*unau*: voyez ce mot. M. *Vosmaër* avoue que le paresseux se trouve dans le Nouveau Monde, mais il soutient qu'il s'en trouve aussi une espece dans l'Ancien Monde, & qui a sa demeure en Asie; c'est le *paresseux penta-dactyle du Bengale* que nous avons décrit ci-dessus. *Valentin* avoit déjà dit que le paresseux se trouve aux Indes Orientales, & *Séba* en avoit reçu deux qui lui avoient été envoyés du Ceylan.

M. *Vosmaër* dit que le paresseux de Bengale paroît former une espece intermédiaire (eu égard uniquement à la figure extérieure), entre les paresseux vulgaires & connus des Indes Occidentales, & ces animaux singuliers, que *Séba* nomme *paresseux fluets de Ceylan*, & auxquels M. *de Buffon* donne le nom de *loris*. Voyez ce mot.

Le paresseux de Bengale que M. *Vosmaër* nourrissoit dans sa chambre, avoit une odeur désagréable; il dormoit tout le jour, c'étoit en été, il ne s'éveilloit qu'à huit heures & demie: il dormoit constamment assis sur son derriere, la tête penchée en avant entre les pattes antérieures, repliées contre le ventre: dans cette attitude, il se tenoit toujours en dormant très-fermement attaché au treillis de fer de sa cage par les deux pattes de derriere, & souvent encore par une des pattes antérieures: cette étrange propriété suppose que l'animal dort ordinairement sur les arbres, & se tient attaché aux branches qui l'environnent: son

mouvement, étant éveillé, étoit extrêmement lent, se traînant de barre en barre qu'il saisissoit avec ses pattes antérieures : s'il rampoit à terre sur le foin, il se mouvoit & traînoit avec la même lenteur : si on le chassoit avec un bâton, il n'alloit pas plus promptement, il ne lâchoit pas prise, il mordoit le bâton, c'étoit-là toute sa défense : dès qu'il s'éveilloit il mangeoit, & ensuite il rendoit ses excrémens : son urine avoit une odeur forte, désagréable ; il étoit friand de riz, de fruits, de pain, de biscuit sec; il flairoit l'eau sans la boire ; il aimoit beaucoup les œufs & portoit sa nourriture à sa bouche à la maniere des écureuils & des souris. M. *Vosmaër* lui présenta un moineau, ensuite un hanneton, un pinçon qu'il avala fort goulement & en entier : quoique lent dans sa démarche, cet animal étoit adroit à saisir une proie vivante, & elle ne pouvoit plus échapper de sa griffe : son cri continuel étoit *aï*, *aï*, *aï*, traînant fort long-temps chaque *aï* d'un ton plaintif, langoureux & tremblant.

PARESSEUX. Nom que *Goëdaert* donne aussi à un ver qui se trouve dans les lieux d'aisance, & se nourrit de l'excrément de l'homme : sa marche est très-lente. Il se métamorphose en une petite mouche, qui ne se nourrit aussi que de nos excrémens.

PARESSEUSE. Le même Auteur appelle ainsi une fausse chenille que l'on trouve souvent sur les feuilles du rosier, où elle se nourrit pendant la nuit : elle marche très-lentement, & quand on la presse, sa défense ne consiste qu'à faire de son corps un petit monceau. Cette larve se fait une maisonnette transparente & tissue comme un filet, pour y attendre sa métamorphose, qui se fait ou pendant l'automne, ou pendant le printemps. Alors elle en sort dans l'état de mouche.

PARETURIER ou PARETUVIER. *Voyez* PALETUVIER.

PARFUM. Nom donné à l'odeur aromatique, plus ou moins subtile & suave, qui exhale d'une substance quelconque. Les parfums solides ou secs & les plus estimés, sont ceux de l'Arabie ; qui sont, l'encens, la myrrhe, le benjoin, le storax, le labdanum, le baume blanc, le styrax liquide, le *thymiama* ou narcaphte, la graine d'ambrette, le *costus* odorant ; ensuite les parfums de l'Inde, qui sont pour l'ordinaire, des pots-pourris, composés d'écorce de citron, de bois d'aloès, de girofle, de santal citrin, de macis, de muscade, de cannelle, d'ambre, de musc & de civette. Nos parfums d'Europe ne sont peut-être pas moins agréables ; on les compose avec les fleurs de lavande, de jasmin, de thym,

de romarin, de roses, de tubéreuses, un citron piqué de clous de girofle, des bois de rhode & de cedre, & de l'iris de Florence : on aromatise ce mêlange d'un peu d'huile essentielle de bergamotte. Les parfums liquides sont en général les esprits & essences des plantes très-odorantes. Souvent les fleurs qui ornent les parterres de nos jardins communiquent à l'atmosphere une vapeur aussi douce, aussi délicieuse, que les odeurs qu'un vent chaud fait exhaler des plaines aromatiques de l'Arabie.

Telle est communément la base de nos *pots-pourris* & de nos *cassolettes*. On sait que ce nom a été donné à une composition odoriférante, formée de l'amas de tout ce qui rend une odeur agréable; observant toutefois qu'il y ait une certaine analogie entre les odeurs, car il peut arriver, ou qu'elles soient rendues plus suaves, ou qu'elles se corrompent par le mêlange : on renferme ces aromates tantôt dans de petites boîtes d'or ou d'argent portatives & bien fermées, mais qu'on ouvre à volonté; tantôt dans des vases de faïence ou de porcelaine, garnis de baguettes en maniere de pied de réchaud, & dont le couvercle est percé de part en part, afin que les odeurs passent & se répandent dans l'appartement où les *cassolettes* sont déposées. *Voyez l'article* ODORAT *dans le chapitre des* SENS, *inséré à la suite du mot* HOMME.

L'usage des *cassolettes* est fort ancien. Les Indiens ont de tout temps brûlé des parfums dans des especes de réchauds, pour recevoir plus magnifiquement leurs convives : l'encensoir fumant est dans la main du Prêtre une cassolette. L'*acerra* des Anciens étoit un vase ou coffret destiné aux parfums. Ces instrumens de sacrifices se voient très-souvent dans les anciens monumens, & quelques-uns sont ornés de figures symboliques. A quel degré les Romains n'ont-ils pas poussé leur luxe dans les odeurs, soit pour l'usage des sacrifices, soit pour donner une marque de leur respect envers les hommes constitués en dignité? on s'en servoit encore aux spectacles, dans les bains; les roses y étoient prodiguées, & la profusion des parfums devint si excessive dans la célébration des funérailles, que l'usage en fut défendu par les lois des douze tables. Par quel contraste les Dames Romaines ont-elles aujourd'hui de l'aversion pour les odeurs? & pourquoi les Poëtes ne chantent-ils que la douceur de l'haleine de leur maîtresse, sans chanter aussi le musc & l'ambre dont elles sont parfumées par l'action de ces corps odoriférans? *Voyez* AROMATES.

Les Sculpteurs ſont auſſi dans l'uſage d'imiter les caſſolettes en faiſant des eſpeces de vaſes iſolés de peu de hauteur, du ſommet & ſouvent des côtés deſquels s'exhalent des flammes ou des parfums affectés : ces vaſes ſervent ſouvent d'amortiſſement à l'extrémité ſupérieure d'une maiſon de plaiſance, ou bien ils couronnent les retables d'autels; on les emploie auſſi dans la décoration des catafalques, des arcs de triomphes, feux d'artifice, &c.

PARHÉLIES ou FAUX SOLEIL. C'eſt un météore dont l'aſpect a quelque choſe de fort étonnant : on apperçoit un ou pluſieurs faux ſoleils ſous la forme d'une clarté brillante, qui paroiſſent à côté du ſoleil, & qui ſont formés par la réflexion des rayons du ſoleil. Ces parhélies ne paroiſſent jamais qu'au lever & au coucher du ſoleil, parce qu'alors les rayons de cet aſtre ont à traverſer une plus grande quantité de vapeurs, & que ces apparences ſont l'effet de la lumiere réfléchie par les vapeurs.

Ces apparences s'offrent quelquefois avec un très-grand appareil, quelquefois elles ſont plus ſimples; mais toujours effrayantes pour le peuple : quelquefois on n'en voit qu'une partie, parce que la totalité dépend d'un grand nombre de circonſtances qui ne ſe rencontrent pas toujours à la fois. L'agitation de l'air cauſée par le vent, des nuages qui paſſent au deſſous interceptent le ſpectacle ou en rompent le cours; leurs figures ne ſont pas auſſi parfaitement rondes que celles du ſoleil; on leur remarque ſouvent des angles; elles ne brillent pas non plus tant que le ſoleil, quoique leur lumiere ne laiſſe pas d'être quelquefois auſſi grande que celle de cet aſtre. Lorſqu'il en paroît pluſieurs à la fois, quelques-unes ont moins d'éclat & ſont plus pâles que les autres. Les cercles des parhélies different tant en nombre qu'en grandeur, ils ont cependant tous le même diametre, lequel eſt égal au diametre apparent du ſoleil; il ſe trouve des cercles qui ont le ſoleil dans leur centre; ces cercles ſont colorés, & leur diametre eſt de 45 degrés, & même de 90 : plus les couleurs de ces cercles ſont vives, plus la lumiere du véritable ſoleil paroît foible. On voit ordinairement les parhélies en hiver lorſqu'il fait froid ou qu'il gele un peu, tant qu'il regne en même temps un petit vent du nord. Lorſque les parhélies diſparoiſſent, il commence à pleuvoir ou à neiger, & on voit alors tomber une eſpece de neige oblongue, faite en maniere d'aiguilles.

PARIÉTAIRE, *parietaria*. Cette plante connue également ſous les

noms de *paritoire*, *vitriole*, *cassepierre*, ou *perce-muraille*, croît abondamment dans les vieux murs, quelquefois le long des haies ou des masures : sa racine est fibreuse & rougeâtre, elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds ; ces tiges sont rondes, rougeâtres, fragiles & rameuses : les feuilles de cette plante sont oblongues, velues, pointues, & s'attachent facilement aux habits ; ces feuilles en se séchant deviennent presque transparentes : ses fleurs sont petites, elles sortent par tas des aisselles des feuilles le long de la tige ; elles sont composées ordinairement chacune de quatre étamines, dont les sommets sont d'un blanc purpurin ; elles sont aussi si élastiques, que dès qu'on y touche avec un stilet, elles se développent subitement & secouent fortement leur poussiere roussâtre : à ces fleurs fertiles & différentes pour la figure des fleurs stériles, il succede des semences oblongues & luisantes, renfermées dans des capsules rudes au toucher.

Les feuilles de cette plante sont d'un grand usage en médecine ; elles sont apéritives, émollientes & rafraîchissantes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. On vante cette plante pour les maux de reins, & on rapporte des exemples où elle a suspendu pendant des années entieres les douleurs de la pierre. Plusieurs Médecins assurent avoir guéri des hydropisies rebelles avec la décoction de ce diurétique. Les Paysans se servent de la plante pour nétoyer les verres.

PARŒTONIUM. Des Naturalistes modernes croient que le sel dont les Anciens ont parlé sous ce nom est un sel marin tiré par l'évaporation des eaux de la mer. Le *parætonium* a une saveur muriatique & la lucidité de l'alun. Quelques Auteurs prétendent cependant que le *parætonium* des Anciens étoit tiré des murailles.

PAS. *Voyez* DETROIT.

PASAN. C'est l'*antilope bezoartica* de M. *Pallas*. Voyez à l'article GAZELLE.

PAS D'ANE. *Voyez* TUSSILAGE.

PAS DE POULAIN, *passus equinus*. Quelques Naturalistes donnent ce nom à deux coquillages multivaves du genre des oursins de mer : l'un est connu sous le nom de *spatagus*, & l'autre sous celui de *bryssus* ou *œuf marin*. Le premier, dit M. *d'Argenville*, ressemble à un petit tonneau garni de spatules ; l'ouverture de son dos a la figure d'un cœur, au lieu que le bryssus qui n'a point cette ouverture, est toujours de figure ovale avec des sillons crenelés & ponctués au sommet. On

prétend qu'ils n'ont point de dents ni l'un ni l'autre, ils ont une mâchoire pour prendre l'eau & le fable, & en dedans un feul inteftin rempli d'eau qui leur tient lieu de chair & d'œufs. Le compartiment de l'*ourfin bryffus* en étoile percée à jour, & tous fes points faillans font agréables à la vue ; fa couleur eft grife ou blanche, avec une ouverture dans le haut & une autre vers le milieu dans la partie de deffous ; c'eft par ces trous que l'animal refpire & vide fes excrémens : la partie inférieure, qui eft le ventre, eft toute chagrinée. Les autres ourfins font ouverts dans le milieu. L'*ourfin fpatagus* reffemble communément au *bryffus* pour la couleur & les ouvertures, mais fon compartiment eft différent, il eft échancré, femé d'apophyfes très-fines & garnies de fpatules, &, comme nous l'avons dit ci-deffus, l'ouverture de fon dos repréfente la figure d'un cœur. On en voit quelquefois, mais rarement, d'une couleur violette. *Voyez l'article* OURSIN DE MER.

PASSE ou PASSERILLES, *paffullæ*. On donne ce nom à des raifins mufcats féchés au foleil : on en fait un grand commerce à Frontignan : à Damas, à Smyrne & en Candie. *Voyez* RAISIN.

PASSE-BUSE. C'eft la *fauvette de haie*. Voyez FAUVETTE.

PASSEFLEUR. On donne ce nom à la COQUELOURDE DES JARDINS & à l'ŒILLET DE DIEU. *Voyez ces mots.*

PASSE-MUSC, petit animal dont il eft mention dans les *Tranfactions Philofophiques*, *n. 137 :* fes tefticules, quoique long-temps gardés, & même defféchés jufqu'à devenir noirs, exhalent une odeur de mufc, qu'on préfere au mufc des boutiques.

PASSE-PIERRE ou PERCE-PIERRE, BACILE, CRISTE ou CRÊTE-MARINE, ou FENOUIL MARIN, ou HERBE DE ST. PIERRE, en latin *crithmum*. Plante maritime ou efpece de pourpier de mer, dont on diftingue deux efpeces, favoir, la grande & la petite. C'eft prefque la feule différence qu'on y remarque : nous ne parlerons que de la petite *paffe-pierre*. C'eft une plante qui pouffe des tiges longues d'environ un pied, rampantes pour l'ordinaire à terre : fes feuilles font découpées, étroites, fermes, charnues, fubdivifées trois à trois d'un vert brun, & d'un goût falé : fes fleurs font jaunes, mais dans la grande efpece elles font blanches, toutes deux en ombelles, & difpofées en rofe. Sa graine reffemble à celle du fenouil, elle eft feulement plus grande. Le goût en eft agréable, piquant & aromatique. Cette plante, qui croît naturellement dans les lieux maritimes & pierreux, meurt tous les ans au

commencement

commencement de l'hiver, & renaît vers la fin de Juin ou le commencement de Juillet ; on la nomme *perce-pierre*, parce qu'elle sort d'entre les fentes des pierres : on l'éleve cependant dans les jardins, le long des murailles. La cueillette de la *passe-pierre* est permise à tout le monde ; néanmoins il n'y a guere que les femmes, les filles & les enfants des riverains qui en font la récolte : ceux-ci la portent par sacs & paniers dans les villes voisines, où ils la vendent pour être salée & servir aux salades d'hiver. Il faut la saler avec un vinaigre foible & un peu de sel. Lorsqu'elle a resté environ un mois dans cette premiere saumure, on la transvase, soit dans des barils ou des pots de terre, où l'on met de nouveau vinaigre plus fort. On prétend que le vinaigre blanc de la Rochelle est celui qui y convient le mieux. L'on ajoute au sel du gros poivre, quelquefois aussi des clous de girofle, quelques feuilles de laurier, & même un peu d'écorce de citron. On a observé que la *crête-marine* qui croît sur les bancs de terre que la mer couvre journellement, est la plus tendre & la meilleure ; celle qui vient au bord des marais & que l'eau de la mer mouille plus rarement, est seche & dure. Il n'en croît pas sur les sables purs : il y a des endroits où l'on ne confit que les feuilles de la passe-pierre, & on les mêle avec les cornichons dont il est parlé à l'article *concombre*. Voyez ce mot. Les feuilles de la passe-pierre sont estimées apéritives, lithontriptiques & propres à réveiller l'appétit.

PASSE-RAGE ou CHASSE-RAGE VULGAIRE, *lepidium vulgare*, est une plante qui croît abondamment aux lieux ombrageux, dans les pierrailles, les masures & près des jardins où on la cultive. On la trouve aussi sur les Alpes. Sa racine est grosse comme le doigt, blanchâtre, rampante sous terre & d'une saveur fort âcre : elle pousse plusieurs tiges, hautes de trois pieds, rondes, moëlleuses & rameuses, couvertes d'une poussiere d'un vert de mer, qui s'emporte aisément : ses feuilles sont alternes, & ressemblent à celles du citronnier ; elles sont dentelées en leurs bords : on trouve ses fleurs au sommet des tiges & des rameaux, elles sont petites, en croix, & blanches : elles sont suivies par de petits fruits, formés en fer de lance, qui se divisent en deux loges, remplies de menues semences, oblongues & rousses.

Toute la plante est d'une saveur âcre, aromatique, qui approche de celle du poivre & de la moutarde : c'est un bon antiscorbutique : si on mange ses feuilles à jeun elles excitent l'appétit. *Simon Pauli* dit qu'en Danemarck les Cuisiniers mêlent avec le vinaigre le suc que l'on a

exprimé de la passe-rage, pour en faire des sauces aux viandes rôties.

PASSE-RAGE SAUVAGE. *Voyez* CRESSON SAUVAGE *ou* DES PRÉS.

PASSEREAU, *passer*. C'est le nom donné aux différentes especes de moineaux. *Voyez ce mot & celui de* ROITELET.

PASSE-ROSE. *Voyez* MAUVE DES JARDINS *ou* ROSE TREMIERE *à l'article* MAUVE. Quelques-uns donnent aussi le nom de *passe-rose* à la passe-fleur, dite *œillet de Dieu*. Voyez ce mot.

PASSE-VELOURS. *Voyez* AMARANTHE.

PASTÉ. C'est le coq des jardins. *Voyez ce mot.*

PASTEL, GUESDE, *glastum seu isatis sativa, vel latifolia*. Plante que l'on cultive dans nos Provinces méridionales, en Provence & en Languedoc, pour l'usage de la teinture : on s'en sert pour teindre en bleu. On la cultive aussi en Normandie, & on dit qu'elle réussit en Allemagne ; mais le pastel de Languedoc est le plus estimé.

Cette plante pousse des tiges hautes de trois pieds, grosses comme le doigt ; elles se divisent par le haut en quantité de rameaux chargés de beaucoup de feuilles, rangées sans ordre. Ses feuilles sont lisses & d'un vert bleuâtre. Ses rameaux sont chargés de fleurs formées de quatre pétales jaunes, disposées en croix ; le pistil devient une capsule applatie sur les bords : chaque capsule contient deux semences oblongues. La racine de cette plante est grosse, ligneuse & pénetre profondément en terre.

Le pastel demande à être semé dans une bonne terre, légere, noire, douce & fertile. Après avoir donné à la terre les façons nécessaires, on seme la graine en Avril : lorsque la plante commence à grandir, on arrache les mauvaises herbes, sans quoi les feuilles de pastel ne deviendroient point belles. On fait ordinairement deux récoltes de feuilles de pastel dans la même année ; quand la saison a été favorable, on en fait jusqu'à quatre : la premiere se fait vers la fin d'Août, & la derniere vers la fin d'Octobre ; mais il faut avoir attention de faire cette derniere récolte avant les premieres gelées, autrement les feuilles qu'on recueilleroit ne vaudroient rien. Lorsque la plante est venue à sa maturité, on coupe toutes les feuilles, on les met en tas pour qu'elles se flétrissent, ayant soin de les tenir à l'abri du soleil & de la pluie ; ensuite on les broie sous la meule d'un moulin jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte, puis on fait des piles de cette pâte au dehors du moulin : on presse bien

la pâte avec les pieds & les mains ; on la bat & on l'unit, de peur qu'elle ne s'évente : quinze jours après l'on ouvre les petits morceaux, on les broie de nouveau avec les mains ; & l'on mêle avec le dedans la croûte qui s'étoit formée dessus, puis on fait de cette pâte de petites pelotes. Cette opération s'appelle *mettre en coque*, c'est-à-dire qu'on les met dans de petits moules de figure ovale ; on les fait sécher de nouveau ; ces coques deviennent fort dures, & c'est en cet état qu'on les vend aux Marchands sous les noms de *pastel*, *cocagne*, *florée* & *vouëde*. Quand on veut en faire ce que les Teinturiers appellent la *cuve*, il faut les mettre long-temps tremper dans de l'eau.

Le pastel ainsi préparé fournit une excellente teinture bleue, très-solide, & dont on peut varier les nuances. Les anciens Bretons s'en servoient pour se colorer le corps. On emploie à présent beaucoup plus d'indigo que de pastel pour la teinture bleue, parce que la premiere de ces drogues fournit beaucoup plus de couleur, & qu'elle est plus facile à traiter que la seconde.

On a grand soin de recueillir de bonne graine de pastel, pour resemer l'année d'après. Outre les premiers froids, les mauvaises herbes, la sécheresse qui causent beaucoup de dommage aux champs de pastel, il arrive quelquefois que les sauterelles dévorent tout un champ dans une soirée ; quand ce cas arrive, il faut promptement couper toutes les feuilles, pour que les pieds en repoussent de nouvelles.

On ne doit point mettre de pastel dans le même champ l'année d'après, mais on pourra y mettre du blé, l'année suivante du millet, & la troisieme année du pastel, dans la supposition que la terre ait été bien fumée. On donne particuliérement le nom de *vouëde* au pastel petit & sauvage de Normandie. *Voyez* VOUEDE. M. *Marcgraff* vient de faire mention d'un ver qu'on trouve dans le *vouëde* lorsque cette plante est pilée, & qu'elle tombe en putréfaction. Ce ver, dans son premier état, a environ deux lignes de long ; il se nourrit de la matiere de la plante, & en prend la couleur qui est bleue : dans l'état de nymphe il devient brun, & il se métamorphose en une mouche dont le corps est fort long.

PASTEL D'ÉCARLATE. *Voyez au mot* KERMÈS.

PASTEL ou FLORÉE D'INDE. *Voyez ci-dessus* PASTEL-GUESDE.

PASTENADE. *Voyez* PANAIS.

PASTENAQUE ou TARERONDE, *pastinax aut pastinaca marina*,

poiſſon de mer dont on diſtingue trois eſpeces qui ſont de la claſſe des poiſſons à nageoires cartilagineuſes : ce ſont des eſpeces de raies.

La premiere a une queue qui reſſemble, par ſa couleur & ſa rondeur, à la racine nommée *paſtenade*. Ses nageoires ſont étendues comme les aîles de la tourterelle. Ce poiſſon plat & cartilagineux a la peau liſſe : il n'a qu'un aiguillon long, pointu, dentelé comme une ſcie de côté & d'autre, & placé à la queue, qui eſt longue & flexible & va toujours en diminuant. Cet aiguillon eſt venimeux, même après la mort de l'animal. Ce poiſſon a le bec pointu, les yeux au-deſſus de la bouche ; & au-deſſous, des trous, au lieu de narines, & d'autres trous devant les ouies : ſa bouche, quoique petite & ſans dents, ne laiſſe pas que d'être large en dedans. Ses mâchoires ſont dures & rudes : il nage à plat : il n'a qu'une petite nageoire à la queue ; il vit dans les lieux fangeux & peu éloignés des rivages, & ſe nourrit de poiſſons.

La paſtenaque a pour ennemi le chien de mer. Les Pêcheurs du Languedoc mangent la chair qui eſt autour de la queue de ce poiſſon, quoique d'une ſaveur peu agréable ; mais ils ont ſoin auparavant d'en ôter l'aiguillon. On prétend que cet aiguillon, réduit en cendre, appliqué ſur la plaie avec du vinaigre, eſt un remede à ſon venin même.

La ſeconde eſpece de paſtenaque eſt celle que l'on nomme à Naples *altavela* (*altavelle*). Elle a la tête & toutes les autres parties plus petites que la précédente. Sa couleur eſt la même : ſa queue n'eſt pas ſi longue que la moitié de ſon corps : elle eſt auſſi armée d'un aiguillon & quelquefois de deux, garnis de dents crochues : ſa chair n'eſt pas déſagréable.

La troiſieme eſpece que l'on nomme auſſi *aigle poiſſon*, *aquila marina piſcis*, & qui porte en Languedoc le nom de *glorieuſe*, eſt en tout ſemblable à la premiere eſpece par ſa maniere de vivre, par ſon aiguillon qui eſt venimeux, &c. Elle a cependant la tête plus grande, le bec moins pointu, rond, court, ſemblable à la tête d'un crapaud. Ses yeux ſont grands, ronds & élevés : ſes nageoires ſont ſemblables aux aîles d'une chauve-ſouris. Ce poiſſon pique de ſon aiguillon les poiſſons qui nagent autour de lui : ſa chair eſt molle, humide & de mauvais goût : on le pêche dans la Méditerranée ; il eſt très-commun à Naples. C'eſt le *roſpo* des Génois.

Redi a obſervé que la chair de ce poiſſon *paſtenaque* devient lumineuſe lorſqu'elle commence à ſe corrompre, ainſi que les graiſſes, les

chairs, les os huileux de l'hirondelle de mer, du dauphin, de la vipere marine, du brochet de mer. Il n'a jamais pu obſerver le même phenomene ſur la chair des viperes & des ſerpens terreſtres.

PASTEQUE. *Voyez* CITROUILLE & *le mot* MELON D'EAU.

PASTILLES D'ALLEMAGNE ou DU LEVANT, eſt le nom que l'on donne aux terres bolaires ou terres ſigillées. *Voyez au mot* BOL.

PATACH eſt une eſpece d'algue d'une figure ſinguliere, laquelle croît abondamment aux environs des Châteaux des Dardanelles & ſur les bords de la Mer Noire. Ses cendres entrent dans la compoſition du ſavon.

PATAGONS. Nom donné à des peuples d'une très-grande taille, qui habitent des Iſles vers le Pôle Antarctique. Ce ſont les géants de l'eſpece humaine : au contraire les Lapons qui habitent l'extrémité ſeptentrionale de l'Europe, ſont des pygmées par la petiteſſe de leur ſtructure. Ainſi les Patagons & les Lapons paroiſſent les termes extrêmes de la race des hommes.

PATAGU ou PATAGAU. C'eſt une eſpece de *came* qui differe beaucoup de la *palourde :* voyez ce mot. Elle eſt moins grande, moins ronde, plus liſſe, chargée de taches jaunes, blanches & noires. Les bords de ſa coquille ſont tapiſſés de deux membranes épaiſſes qui l'environnent. L'animal qui habite cette coquille n'a qu'une trompe qui eſt de différentes couleurs & d'environ quatre pouces de longueur. Cet organe prend toute ſorte de mouvemens, & fournit à tous ſes beſoins, ſans qu'elle puiſſe avancer ni reculer, mais ſeulement s'enfoncer dans la vaſe comme la palourde. Quoique cette trompe ne paroiſſe former qu'un tuyau, elle eſt cependant partagée en deux par une eſpece de cloiſon, & chaque tuyau a ſon trou particulier qui ſe voit à l'extrémité de la trompe. Le ſupérieur qui rejette l'eau à trois pieds de diſtance, eſt plus étroit que l'inférieur par où elle entre, & l'orifice des deux tuyaux eſt garni de deux petits poils blancs. Ainſi cette trompe ſert à l'animal d'ancre contre le mouvement tumultueux des flots, de bras pour prendre ſa nourriture, de bouche & d'eſtomac pour l'avaler & la digérer.

PATAOUA. Palmier très-commun dans la grande Terre, plus fort que le *maripa*, mais ſoutenant moins ſes feuilles. Le fruit en eſt plus petit & plus rond. On tire de ce fruit une huile qui n'a aucun mauvais

goût, & qui eſt bonne pour être mangée en ſalade : on la tire comme celle de l'*aouara*. Voyez au mot PALMIER AOUARA.

Les Negres marons ſubſiſtent en partie avec l'amande de ce palmier, qui eſt aſſez agréable lorſqu'on l'a fait paſſer au feu.

PATAS eſt le nom que les Negres du Royaume de Galam dans le pays de Bambouc, donnent à une eſpece de ſinges, d'un roux ſi ardent, qu'ils ſemblent être peints par l'art, en cette couleur : ils ſont gros & peu ingambes ou peſants ; mais leur génie eſt malin, hardi, moqueur & querelleur. Le *P. Labat* dit qu'à l'approche d'un vaiſſeau ſur la côte, ils deſcendent du haut d'un arbre, tous à la file les uns des autres ; & que quand ils en ont examiné les hommes, ils ſe mettent à les huer, ou à leur faire des grimaces, accompagnées de gambades, de geſtes & des poſtures très-plaiſantes : non contents de cette inſulte, il leur jettent au viſage des morceaux de bois ſec, ou des pierres qu'ils vont ramaſſer à terre, ou enfin leurs ordures, qu'ils font exprès dans leurs pattes : ils ne refuſent pas même de ſe battre en duel, c'eſt-à-dire, contre autant de perſonnes qu'ils ſont de ſinges. Il n'y a guere que les coups de fuſils qui leur faſſent ſentir que la partie n'eſt pas égale. C'eſt ainſi qu'on les punit de leur témérité.

PATATTE ou PAPAS : *voyez* BATTATE.

PATELLE, *voyez* LÉPAS. On donne le nom de *patellites* ou de *lepadites* aux lépas foſſiles.

PATIENCE, *lapathum*. On donne ce nom à pluſieurs eſpeces de plantes, dont nous rapporterons les plus uſitées.

Les fleurs des plantes de ce genre ont, dit M. *Deleuze*, ſix étamines & trois piſtils ; un calice à trois feuilles & une corolle à trois pétales, qui s'agrandit & ſert d'enveloppe à la graine qui eſt une ſemence liſſe, pointue & à trois coins.

1°. La PATIENCE des jardins ou PARELLE, *patientia aut lapathum hortenſe, folio oblongo*. Cette plante que l'on cultive dans les jardins, a une racine droite, longue, fibreuſe, jaune en dedans : elle pouſſe une tige noueuſe, haute de quatre pieds & demi ; ſes feuilles ſont oblongues ; ſes fleurs ſont placées le long des rameaux & par anneaux. Sa graine eſt triangulaire ; elle eſt aſtringente & apéritive.

2°. La PATIENCE AQUATIQUE ou PARELLE DES MARAIS, *hydro-lapathum*. Elle vient communément dans les lieux aquatiques, dans

les marais & les fossés humides. Sa racine est très-fibreuse, noire en dehors, d'un jaune de buis en dedans, fort astringente & amere. Ses fleurs & ses graines ressemblent à celles de la patience sauvage ordinaire. Ses feuilles sont semblables à celles de la rhubarbe des Moines; elles sont légérement crépues à leur bord.

Cette sorte de patience est, selon *Muntingius*, la véritable *plante britannique* des Anciens : son suc est spécialement utile pour les ulceres qui rongent la bouche & les amygdales. Sa racine, de même que celle des autres patiences, amollit, lâche le ventre & purifie le sang. L'usage de cette racine est en tisane ; on en fait des cures de printems pour les maladies d'obstructions, celles de la peau, comme dartres, gale: elle convient dans la goutte & dans les maladies chroniques rebelles, même pour le scorbut ; elle arrête toutes les especes de flux ; enfin elle est très-utile pour les maux de gorge & le relâchement de la luette. M. *Bourgeois* a cependant observé qu'elle détruit & relâche les fibres de l'estomac, lorsqu'on en fait un long usage, & qu'il seroit utile d'y joindre quelque stomachique, comme la racine d'aunée qui est d'ailleurs très-bonne dans tous les cas où la racine de patience convient, & qui est un très-bon stomachique.

3°. La grande PATIENCE DES JARDINS, ou RHUBARBE DES MOINES, ou RHAPONTIC DES MONTAGNES, *rhabarbarum Monachorum.* On la cultive dans les jardins ; mais elle croît aussi dans les montagnes, notamment en Auvergne. Sa racine est garnie de plusieurs fibres : elle a intérieurement la couleur & presque les mêmes principes que la rhubarbe bâtarde, dont elle a aussi les vertus, principalement pour les diarrhées. Sa tige est rougeâtre, cannelée, fort rameuse & haute. Ses feuilles, qui sont portées sur de longues queues rougeâtres, sont longues de plus d'un pied, pointues, fermes, peu dures, mais roides, & d'un vert foncé : ses bords sont quelquefois repliés en dessus. Ses graines sont anguleuses, & ressemblent à celles de l'oseille. Cette plante est de l'espece du *rheum* ou rhubarbe, & a neuf étamines.

4°. La PATIENCE ROUGE ou SANG DE DRACON, *laphatum sanguineum, aut folio acuto rubente.* On la cultive dans les jardins pour servir d'herbe potagere ; c'est la *bette sauvage* de Galien. On la distingue facilement de toutes les especes de patience, par son suc rouge, & par les nervures qui s'étendent & s'entrelacent dans les feuilles, & qui sont de couleur de sang, de même que les queues des feuilles;

ce ſuc teint les mains & le chamois, d'abord de couleur purpurine, qui dégénere bientôt en une couleur bleue. Quelques-uns mangent ſes feuilles dans le potage : elles ſont laxatives & rafraîchiſſantes. Sa graine, qu'on appelle improprement *graine de ſang de dragon*, eſt aſtringente & anodine. Horace a celébré cette plante dans ſes *louanges de la vie ruſtique.*

5°. La PATIENCE SAUVAGE, *lapathum acutum.* On en diſtingue de trois ſortes ; ſavoir, 1°. celles dont les feuilles ſont arrondies. Sa racine eſt plongée profondément en terre ; ſes feuilles ſont larges d'une palme, & deux fois plus longues, ſinuées, comme crenelées, garnies de nervures, & d'un vert pâle. Ses tiges ſont hautes de deux pieds & moëlleuſes. Ses fleurs ſont en épis, verticillées, & leurs graines ſont brunâtres & triangulaires : on trouve cette patience dans les environs de Paris, près de Montmorency. 2°. Celle qui eſt friſée, ne differe de la précédente que par ſes feuilles qui ſont crépues, plus petites, mais plus alongées : ſes fleurs ſont auſſi plus nombreuſes. 3°. La patience ſauvage ordinaire. Ses feuilles ſont plus courtes que celles de la précédente ; ſes tiges ſont quelquefois tortueuſes ; les anneaux des fleurs plus écartés, plus petits ; ſes graines moins groſſes. On la cultive dans les jardins, & on la ſubſtitue ſouvent à la patience ſauvage friſée : on s'en ſert dans toutes les maladies qui viennent d'obſtruction. M. *Hellot* recommande l'emploi des racines de la patience ſauvage pour teindre en jaune.

6°. La PATIENCE VIOLON, *lapathum ſinuatum.* Sa racine eſt épaiſſe ; ſes feuilles ſont nombreuſes, longues de deux pouces, & moitié moins larges, échancrées vers le milieu, & obtuſes aux deux bouts ; de ſorte qu'elles ont la figure d'une table de violon. Les Provençaux cultivent cette patience parmi leurs plantes potageres, & en mangent pendant l'hiver. M. *Haller* dit que les feuilles de cette plante deviennent très-dures en été.

L'oſeille, le bon henri, les épinards, plante dont nous avons parlé en leur lieu, ſont regardés auſſi, par la plupart des Botaniſtes, comme des eſpeces de patiences.

PATTE-DE-LION, *leontopodium*, eſt une plante qui croît ſur le ſommet des Alpes, & dont les feuilles ſont oblonges & cotonneuſes ; ſes tiges ſont ſimples, hautes de quatre pouces ; ſes fleurs ſont en roſe. Il ſort de leur centre quatre à ſix têtes noirâtres & écailleuſes, qui

renferment

renferment chacune plusieurs fleurons soutenus par des graines menues & aigretées : cette plante est dessicative & astringente.

PATTE ÉTENDUE. *Voyez à l'article* CHENILLE A BROSSES.

PATTE-D'OIE, *pes anserinus*, est une espece d'arroche sauvage à larges feuilles, *chenopodium stramonii folio.* Elle croît le long des vieilles murailles, sur les chemins & aux lieux incultes. Sa racine est ligneuse & fibreuse ; elle pousse une tige haute d'un pied & demi ; elle est assez grosse, rameuse ; ses feuilles sont sinueuses, vertes-brunâtres, luisantes & d'une odeur forte : elles ont une ressemblance grossiere avec la patte de l'oie. Ses fleurs naissent en grappes ou épis ; elles sont suivies par de menues graines arrondies, & contenues dans une capsule comme étoilée, qui a servi de calice à la fleur. On prétend que cette plante seroit un poison, si on la prenoit intérieurement, & qu'elle fait mourir les cochons qui en mangent.

PATURAGE. *Voyez* PACAGE & PRAIRIE.

PATURE DE CHAMEAU, ou JONC ODORANT. *Voyez* SCHŒNANTE.

PAU, espece de léopard de Tartarie. Sa peau est blanchâtre, tachetée de rouge & de noir. Il a la tête & les yeux semblables à ceux du tigre, mais il est moins gros que cet animal & son cri est différent.

PAVAME, est un assez bel arbre de l'Amérique. On l'appelle bois de cannelle, à cause de sa bonne odeur. On prétend que c'est le même que le *sassafras :* voyez *ce mot.*

PAVANE, *pavana*, est le bois du *pignon d'Inde :* voyez *ce mot à la fin de l'article* RICIN.

PAVATE, est un arbrisseau des Indes, haut de neuf pieds ou environ, peu rameux, grisâtre, portant quelques feuilles semblables aux petites feuilles de l'oranger. Ses feuilles sont sans queue, & d'une belle couleur verte ; sa fleur est fort petite, blanche, de l'odeur du chevrefeuille : elle est, selon M. *Linneus*, monopétale, en entonnoir, dont le pavillon est découpé en quatre quartiers, & contient quatre étamines & un pistil. Le germe placé sous la fleur, devient une baie monosperme : sa semence est grosse comme celle du lentisque, & noirâtre : sa racine est blanche & un peu amere. *Lémery* dit que cet arbrisseau croît le long des rivieres appellées *Mangate* & *Cranganor.* Les Indiens se servent du bois & de la racine du *pavate*, principalement pour guérir les érysipeles. On en mêle la poudre dans une décoction de riz, on la laisse aigrir, puis on en

fomente l'éryſipele. On en boit auſſi pour guérir les fievres ardentes, le flux de ventre & les inflammations du foie.

PAVÉ, *lithoſtratum aut pavimentum*, eſt le nom vulgaire que l'on donne à la pierre ſur laquelle on marche dans les rues. Le pavé varie pour la forme & la nature: à Paris c'eſt un grès que l'on taille en cubes; à Lyon, ce ſont des cailloux roulés que l'on ramaſſe dans le Rhône, &c. Enfin l'on pave les villes & les grands chemins ſelon l'eſpece de pierre dure du pays. C'eſt ainſi que dans une partie de la France l'on ne ſe ſert que de *granite*. A Shluyſen en Zélande, le pavé eſt une eſpece de faux baſalte, &c. à l'égard du *pavé des Géants*, voyez BASALTE.

PAVERACCIA. L'Auteur du Dictionnaire des Animaux dit que ce nom ſe donne aujourd'hui à Rimini, à Ravenne & à Ancône, à la premiere eſpece de *came*, coquillage bivalve que M. *Adanſon* nomme *cloniſſe*, d'après *Belon* & *Rondelet*, & qui eſt le *piveronne* des Vénitiens, l'*arſelle* des Génois, l'*armilla* des Eſpagnols, & le *boukch* des Sénégalois: *voyez* CLONISSE.

PAVIE. Eſpece de *pêche*. Voyez ce mot.

PAVILLON D'ORANGE. Coquille univalve du genre des *buccins à bouche échancrée dépourvue de queue*, ſuivant M. *de l'Iſle*, & du genre des *cornets*, ſuivant d'autres Naturaliſtes. Ce teſtacée rare eſt rayé par zones alternatives de blanc & d'orangé; ſa tête eſt aſſez élevée, ſa clavicule eſt blanche & finit en bouton.

PAVOIS ou BOUCLIER. *Voyez à l'article* OURSIN.

PAVONITE. M. *Guettard* donne ce nom à des polypiers foſſiles, dont le caractere générique eſt d'être compoſé, depuis l'attache juſqu'à l'autre extrémité, de couches de plus en plus grandes, comme ondées ou ſans ondulations.

PAVOT, *papaver*. Genre de plante à fleur en roſe, & dont M. *de Tournefort* compte quarante-quatre eſpeces: nous en décrirons ſeulement cinq, le *blanc*, le *rouge*, le *noir*, le *jaune*, enſuite l'*épineux*.

PAVOT BLANC, *papaver hortenſe*, *ſemine albo*, *ſativum*, eſt la plante qui donne l'*opium*. Sa racine eſt de la groſſeur du petit doigt, empreinte comme le reſte de la plante, d'un ſuc laiteux & amer. Elle pouſſe une tige haute de trois à quatre pieds, rameuſe, garnie de feuilles oblongues, larges, dentelées, crêpées, d'un vert de mer très-tendre. Ses fleurs qui naiſſent en Juin aux ſommités, ſont en roſe, compoſées le plus ſouvent de quatre pétales blancs, placés en rond: elles tombent promptement.

Le calice eſt compoſé de deux feuilles; il en ſort une petite tête entourée d'abord d'un grand nombre d'étamines, laquelle ſe change enſuite en une coque ovoïde, qui n'a qu'une ſeule loge, couronnée d'un chapiteau étoilé; elle eſt verdâtre d'abord, puis elle blanchit à meſure qu'elle mûrit; elle eſt de la groſſeur d'une orange & garnie intérieurement de pluſieurs lames minces, longitudinales, qui tiennent tout autour à ſes parois. A ces lames eſt attaché un grand nombre de très-petites graines arrondies, blanches, d'un goût doux, huileux & farineux.

Cette graine eſt adouciſſance, pectorale, & peu ou point ſomnifere. On tire par l'expreſſion de cette ſemence une huile qui eſt propre à décraſſer, à polir & à adoucir la peau. Toute la plante eſt pleine d'un lait amer, dont l'odeur eſt fort déſagréable & mal-ſaine.

M. *de Tournefort*, qui a voyagé dans le Levant, dit que dans pluſieurs provinces d'Aſie, on ſeme les champs de pavots blancs, comme nous ſemons le froment. Auſſi-tôt que les têtes paroiſſent, on y fait une légere inciſion & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuſe, qu'on laiſſe figer & que l'on recueille enſuite. Ce Naturaliſte rapporte auſſi que la plus grande quantité de l'*opium* ſe tire par la contuſion & l'expreſſion de ces mêmes têtes. *Belon* & *Kempfer* qui diſtinguent trois ſortes d'*opium* tirées ſeulement par l'inciſion, diſent que dans la Perſe on fait des plaies en ſautoir à la ſuperficie des têtes qui ſont près d'être mûres. Le couteau qui ſert à cette opération a cinq pointes, & d'un ſeul coup il fait cinq ouvertures longues, paralleles. Le lendemain on recueille avec des ſpatules le ſuc qui découle de ces petites plaies, & & on le renferme dans un petit vaſe attaché à la ceinture; enſuite on fait la même opération de l'autre côté des têtes. La larme qui découle la premiere s'appelle *gobaar*, c'eſt la plus chere, elle paſſe pour la plus convenable à calmer le cerveau. Sa couleur eſt d'abord d'un jaune pâle, enſuite rouſſâtre. Après que l'on a ainſi recueilli l'*opium*, on lui donne une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel. On remue long-temps ce mêlange dans une aſſiette de bois plate avec une forte ſpatule juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance de la poix; on manie enſuite cet *opium*, & l'on en fait de petites boules cylindriques que l'on met en vente dans le pays. Lorſque les Marchands n'en veulent que de petits morceaux, on le coupe avec des ciſeaux. Les Perſes appellent cet opium *thériaak malideh*, ou *afiuum*, c'eſt-à-dire, *thériaque opiée;* par-là ils la diſtinguent de la thériaque d'Andromaque, qu'ils appellent *theriaak*

faruuck. Ces peuples regardent l'*opium* comme un remede qui procure la tranquillité, la joie & la férénité; éloge dont honoroit autrefois l'antidote d'Andromaque.

Cette maniere de préparer l'*opium* eſt le travail perpétuel des revendeurs mercénaires qui ſont dans les carrefours. Mais ce n'eſt pas là la ſeule maniere de préparer le ſuc de pavot : ſouvent on le charge d'une ſi grande quantité de miel pour tempérer ſon amertume, qu'on l'empêche de ſe ſécher, & c'eſt ce que l'on appelle ſpécialement *bœhrs*. L'opération la plus remarquable ſur l'*opium*, eſt celle qui ſe fait en mêlant exactement avec ce ſuc, de la muſcade, du cardamome, du ſafran, de la cannelle & du macis, réduits en poudre fine : c'eſt ce que l'on appelle *polonia* ou *philonium* de Perſe. Outre ces préparations, dont on ne fait uſage qu'en pilules, les Perſes font une liqueur d'*opium* fort célebre ſous le nom de *coconar*, & dont ils boivent en abondance par intervalles; mais nous ne voyons guere ces ſortes d'*opium*.

L'*opium* ou *meconium* des boutiques, eſt une ſubſtance réſino-gommeuſe, compacte, dure, d'un roux noirâtre, d'une odeur narcotique déſagréable, d'un goût amer, âcre, formée en gâteaux arrondis, applatis, gros comme le poing, & enveloppés dans des feuilles de pavots. On nous envoie ce ſuc concret de la Natolie, de l'Egypte & des Indes. Les Médecins ont toujours fort célébré l'*opium de Thebes*, que l'on recueilloit en Egypte près de Thebes ; mais au reſte, de quelque endroit que vienne l'*opium*, pourvu qu'il ſoit de bonne qualité, l'origine en eſt aſſez indifférente. Il eſt formé en partie par le ſuc qui découle naturellement de l'inciſion faite aux têtes des pavots blancs, & en partie de celui que l'on tire par expreſſion ou par décoction, tant des têtes que des feuilles de pavots : on n'en trouve aucune autre eſpece chez les Turcs & à Conſtantinople, excepté celui qui découle à l'aide d'une ſimple inciſion. Les peuples en font une grande conſommation, parce qu'il leur cauſe une agréable ivreſſe. L'*opium* tiré par la ſeule expreſſion du pavot blanc, s'épaiſſit en un extrait réſineux qu'on appelle auſſi *gomme extractive*. On en fait des préparations avec différentes drogues que l'on y mêle pour fortifier & récréer les eſprits ; c'eſt pourquoi on en trouve différentes deſcriptions. La principale & la plus célebre, eſt celle dont on eſt redevable à *Has-jem-Beji* (ce nom, ſelon M. *Haller*, paroît être celui de la dignité d'un premier Médecin), puiſque l'on dit qu'elle excite une joie ſurprenante dans l'eſprit de celui

qui en avale, & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaisirs enchantés. Seroit-ce dans cette espérance que quelques personnes mangent à leur dessert les têtes de pavot les plus tendres & confites dans du vinaigre? *Sylvius Deleboë*, Médecin, disoit qu'il ne voudroit pas exercer son art si on lui ôtoit l'*opium;* on l'appelloit *Doctor opiatus*, le Docteur de l'*opium*. *Sydenham* n'y avoit pas moins de confiance.

Tout le monde ne donne pas tant d'éloges à l'*opium*. Combien de personnes ont éprouvé, en avalant quelques grains de ce suc concret, qu'il appesantit la tête, excite un sommeil lourd & forcé, affoiblit la vue & l'organe de l'ouie, & cause une longue léthargie qui se termine par la mort! Le passage en est si peu sensible, que l'on paroît toujours dormir très-tranquillement. C'est donc un somnifere dangereux, dont on ne doit se servir qu'avec prudence. Cependant lorsqu'un Médecin éclairé connoît bien la nature & les effets que produit l'*opium* dans les maladies, pourquoi ne s'en serviroit-il pas dans des cas particuliers, où ce suc peut faire le triomphe de son art? Il est par exemple difficile, dit M. *Haller*, de guérir les dyssenteries sans *opium*. Mais examinons plus particuliérement l'effet de cette substance employée tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

L'*opium* appliqué extérieurement amollit, résout & procure la suppuration. Appliqué très-long-temps sur la peau, il en fait tomber les poils: lorsqu'on en met sur le périnée, il réveille les sens & excite quelquefois à l'amour; d'autres fois il éteint cette passion en engourdissant le sentiment dans l'organe de la génération. Quand on le met en trop grande dose sur les sutures de la tête pour appaiser les douleurs, il relâche les nerfs, il cause la stupeur & la paralysie, & quelquefois la mort.

L'*opium* produit des effets admirables, sur-tout aux personnes qui sont habituées à en faire usage. Un grain pris intérieurement en substance selon l'âge & la force, agit bientôt: il excite dans les entrailles une certaine sensation agréable; dissipe, ainsi que le vin, l'inquiétude & la tristesse, calme les maladies, soulage le corps accablé de lassitude, il donne de la vigueur à l'esprit des gens en santé. Aussi les Turcs en prennent-ils hardiment une grande dose (un gros) pour se préparer au combat; ils prétendent qu'il leur donne du courage, de la confiance, de l'audace; enfin il leur inspire le mépris des dangers.

L'*opium* a plus d'effet dans les temps chauds & humides & dans les

corps mollaſſes, comme dans les femmes & les enfans; il excite les ſueurs, augmente le lait des nourrices, cauſe le gonflement des mamelles, le priapiſme, les ſonges amoureux accompagnés de pollution, il endort nos déplaiſirs dans une douce ivreſſe. C'eſt ainſi qu'agit le plus communément ce ſuc narcotique, étant pris à doſe convenable & dans des circonſtances néceſſaires; car ſi l'on en prend trop, ſur-tout après de grandes hémorrhagies, il rend d'abord de bonne humeur, enſuite il fait bégayer, donne le hoquet & excite graduellement l'anxiété, le vomiſſement, les ſyncopes, l'aliénation de l'eſprit, les vertiges, le ris ſardonique, la ſtupidité, la rougeur au viſage, le gonflement des levres, la difficulté de reſpirer, la fureur, les ſueurs froides, la défaillance, enfin un profond ſommeil, & ſouvent la mort. Ceux que ces accidens ne font pas périr, ſont délivrés le plus ſouvent par un abondant flux de ventre, ou par des ſueurs copieuſes qui ont l'odeur de l'*opium*, qui ſont accompagnées d'une grande démangeaiſon de la peau. La moindre choſe qui arrive à ceux qui font un uſage trop continué & en doſes trop fortes de l'*opium*, c'eſt la fainéantiſe, l'engourdiſſement du corps, une ſorte d'ivreſſe habituelle, des dégoûts, différentes affections de nerfs, & une vieilleſſe prématurée.

Au reſte les tempéramens varient ſuivant les climats. C'eſt ainſi que les Turcs éprouvent tous les fâcheux ſymptômes dont nous venons de parler, lorſqu'après un long uſage de l'*opium* pris en forte doſe, ils s'en abſtiennent tout d'un coup. On croit que l'*opium* agit beaucoup ſur le ſang, parce que l'on a obſervé que le ſang des Turcs & des Indiens qui ſont tués dans les combats après en avoir pris, eſt auſſi fluide un ou deux jours après leur mort, que s'ils ne venoient que de mourir. Les remedes qu'on fait à ceux qui ont trop pris d'*opium* & qui ont encore des forces, conſiſtent dans la ſaignée & les émétiques, enſuite il faut donner des ſucs acides, afin de réprimer la trop grande fluidité du ſang: on injecte des lavemens âcres, & l'on ſouffle dans les narines de forts ſternutatoires, afin de procurer une forte ſecouſſe ſur toutes les membranes nerveuſes. Les ſels volatils, les véſicatoires ſont encore très-utiles.

On trouve dans les pharmacopées différentes préparations d'*opium*, dans leſquelles il eſt ou purifié ou aſſocié avec pluſieurs autres médicamens qu'on a cru propres à corriger ſes mauvaiſes qualités. Mais M. *Tralles*, Docteur de Breſlau, qui a examiné la façon dont ce ſuc

agit dans les mêlanges, & le mécanifme par lequel il produit les effets qu'on lui remarque dans le corps humain, eft porté à conclure que la caufe des effets de l'*opium* ne confifte que dans le principe volatil qui y eft contenu. C'eft ainfi qu'il attribue fon effet immédiat fur les nerfs, à la raréfaction qu'il caufe dans le fang : & lorfque le cas exige de l'*opium*, il faut le prendre pur & fans correctif. On affure qu'il produit des effets merveilleux après les grandes veilles, dans les vomiffemens énormes ou les déjections confidérables, & dans les douleurs vives & longues. Quand les propriétés de l'*opium* ne feroient que paffageres & palliatives, elles feroient toujours un grand bien au malade : c'eft au Médecin favant & prudent à diftinguer les cas où il convient d'administrer le médicament. D'après cet expofé, l'on doit fentir le danger qu'il y a auffi d'avaler des infufions ou décoctions de têtes de pavot blanc en trop grande dofe, même de celui qu'on cultive dans nos climats, quoiqu'il n'ait pas une vertu auffi fomnifere que celui des pays plus chauds : le nôtre n'eft en effet ni auffi narcotique, ni auffi amer : & M. *Bourgeois* eftime qu'il a fix fois moins de force. Mais ce qu'il y a de fingulier, c'eft que la graine de cette efpece de pavot, qui feule eft l'origine entiere de toute la plante, n'eft pas fomnifere, fur-tout dans ce pays : à la vérité, il y a des nourrices qui en mêlent quelquefois dans la bouillie de leurs enfans pour les endormir, mais elles ne leur procurent par ce moyen qu'une fubftance huileufe, nourriffante, qui en calmant leurs douleurs, les laiffe dans leur état naturel de l'enfance, c'eft-à-dire dans le befoin de dormir. On faifoit autrefois du pain de la graine de pavot blanc & noir. *Mathiole* écrit que ceux qui habitent dans la vallée du Trentin, dans la Styrie & la haute Autriche, fe nourriffent de gâteaux faits avec les graines de pavots blanc & noir, & avec de la farine. Il dit encore que nonobftant qu'ils ufent de l'huile que l'on exprime de ces graines, cependant ils n'en dorment pas plus long-temps. C'eft un ufage très commun en Pologne, que de manger à toute heure de ces mêmes graines. Les Romains avoient le même goût pour ce mets, comme il le paroît par les vers de *Virgile*. Les oliviers étant morts par le froid de 1709, on s'eft fervi ici d'huile tirée de deux fortes de pavots au lieu d'huile d'olives, fans qu'il en foit réfulté rien de funefte : de plus, *Tournefort* a remarqué qu'à Genes les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de pavot couvertes de fucre, & qu'elles n'en étoient pas moins

éveillées pour cela. En Perſe, dit *Chardin*, les Boulangers en ſement la graine ſur le pain, parce qu'ils croient qu'elle provoque au ſommeil qu'on prétend être ſalutaire en ce pays après le repas. L'huile de pavot eſt connue dans le Commerce ſous le nom impropre d'*huile d'œillet;* on s'en ſert pour décraſſer, polir & adoucir la peau : les Peintres en conſomment une grande quantité. Cette huile eſt aſſez douce lorſqu'elle eſt récente, pour qu'on puiſſe la faire paſſer pour de l'huile d'olives commune. Pour éviter les tromperies qu'on pourroit faire à ce ſujet, le Miniſtere avoit ci-devant ordonné que les Commis des barrieres de Paris verſeroient une pinte d'eſſence de térébenthine dans chaque tonneau d'huile d'œillet, ou plutôt de pavot, qui entre dans cette ville. On fait beaucoup de cette huile à Strasbourg & en Flandres, dont on uſe dans les alimens : les pains qui reſtent après l'expreſſion de cette huile, ſervent à nourrir les roſſignols qu'on éleve en cage. Enfin, M. l'Abbé *Roſier* a démontré dans ſon *Traité ſur la culture de la navette*, &c. que l'huile de pavot pure n'étoit ni ſomnifere, ni dangereuſe; l'entrée & la vente en ſont permiſes aujourd'hui.

Pavot cornu, Glaucium a fleur jaune, *papaver cornutum, luteum.* Cette plante dont on diſtinge pluſieurs eſpeces, croît aux lieux maritimes & ſablonneux ; on en trouve au bois de Boulogne près de Paris, devant le château de Madrid. Cette plante eſt plus commune en Angleterre & en Suiſſe qu'en France. Sa racine eſt groſſe comme le doigt, longue, noirâtre, empreinte, comme toute la plante, d'un ſuc jaune, de mauvaiſe odeur & d'un goût amer; elle pouſſe des feuilles longues, larges, charnues, velues, découpées profondément, dentelées à leurs bords, comme crêpées, de couleur vert de mer; ces feuilles ſe couchent ſur terre pendant l'hiver, & réſiſtent au froid: ſa tige ne s'éleve que la ſeconde année; elle eſt forte, dure, noueuſe & rameuſe, pouſſant de ſes nœuds des feuilles plus petites que celles d'en-bas & moins découpées; ſes fleurs ſont grandes comme celles du pavot cultivé, compoſées chacune de quatre feuilles, diſpoſées en roſes & de couleur jaune, contenant pluſieurs étamines & ſoutenues par un calice à deux feuilles. A ces fleurs ſuccedent des eſpeces de ſiliques longues de deux pouces, grêles, rudes au toucher & courbées, contenant des ſemences noires, à doubles rangs, & rondes comme celles du pavot blanc. Si on ſeme cette graine dans les jardins en automne, elle vient au printems & fleurit en Juin & Juillet; ſes gouſſes mûriſſent

en

en Août. Toute la plante est empreinte d'un suc jaune, & teint en jaune ; elle est en même temps de mauvaise odeur, d'un goût amer.

En Portugal on fait boire à ceux qui sont sujets à la pierre un verre de vin blanc, dans lequel on a fait infuser des feuilles de cette plante. *Garidel* rapporte qu'en Provence les Paysans se servent de ses feuilles pilées pour déterger les ulceres qui succedent aux contusions & aux écorchures des bêtes de charge, notamment les enflures & engorgemens des jambes de chevaux, qui proviennent de foulures, quelque grosses & dures qu'elles soient ; le suc de cette plante les guérit infailliblement, pourvu que le mal ne soit pas trop invétéré. Cet Auteur dit qu'il a connu des personnes qui se sont bien trouvées d'en avoir appliqué de la même maniere sur des jambes ulcérées. Nous croyons qu'il est très-sage de ne point user intérieurement de cette plante, qui a paru fatale plus d'une fois en Angleterre. *Consultez Transactions Philosophiques n°.* 242.

Les deux autres especes de pavots cornus ont, l'un la fleur rouge & l'autre violette.

PAVOT NOIR CULTIVÉ ou DES JARDINS, *papaver hortense semine nigro.* Cette espece differe du pavot blanc en ce que sa fleur est rouge, tantôt simple, tantôt double & de différentes couleurs ; en ce que sa tête ou coque est plus arrondie, & en ce que ses semences sont noirâtres : cette plante étant verte, est ainsi que sa fleur, empreinte d'un suc huileux, d'une odeur fétide : sa fleur orne beaucoup les jardins & les parterres, par ses agréables variétés : on la cultive aussi pour l'usage de la Médecine. Les sentimens sont assez partagés sur les propriétés de cette espece de pavot noir, cependant bien des Pharmaciens l'emploient avec le même succès que le blanc : c'est précisément de sa graine que l'on tire plus communément l'*huile d'œillet*, dont nous avons parlé ; on s'en sert pour les lampes, pour les fritures, en un mot c'est l'huile d'olive du petit peuple dans les Provinces.

PAVOT ROUGE DES CHAMPS, ou PAVOT SAUVAGE, ou COQUELICOT, *papaver rhœas aut erraticum majus.* Sa racine, qui est moins grosse que celle des autres especes de pavots, est fibreuse & amere au goût : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied & demi ; ses tiges sont rondes, fermes, hérissées de poils & rameuses, ses feuilles sont découpées çà & là, comme celles de la chicorée, velues, & d'un vert brun ; ses fleurs sont composées de quatre feuilles larges, minces, d'un rouge couleur de feu très-éclatant ; elles sont si peu adhérentes qu'elles

tombent au moindre souffle : elles sont suivies de petites coques grosses comme des noisettes, oblongues, ressemblant assez à celles du pavot des jardins ; renfermant dans plusieurs cellules de petites semences noirâtres.

Cette espece de pavot croît par-tout dans les champs, le long des chemins ; principalement parmi les lins, dont la belle fleur bleue fait un contraste très-agréable avec la fleur du coquelicot. On seme tous les pavots en automne ou au printems, afin qu'ils fleurissent durant tout l'été ; quand une fois il y en a eu de semé dans un jardin, on n'en manque plus, sur-tout du pavot noir, car il se seme de lui-même.

Dans le coquelicot, la fleur est la principale partie qu'on emploie en médecine, elle est adoucissante & facilite l'expectoration dans le rhume & dans la toux seche : on l'emploie en infusion théiforme, en sirop, en conserve, en tisanne pour la pleurésie. M. *Chomel* (dans son *Traité des plantes usuelles* assure que c'est un sudorifique plus efficace que le sang de bouquetin même : la tête de ce pavot est légérement somnifere. M. Geoffroy, *Matiere Méd. Traduction Françoise :* & l'*Histoire de l'Académie des Sciences pour 1768*, rapportent les dangereux effets de sa semence mangée par les moutons.

Pavot épineux ou Argémone, *papaver spinosum*, *aut argemone Mexicana*. Plante dout la fleur est composée de cinq grands pétales arrondis, soutenus par un calice de trois feuilles concaves : le pistil qui est accompagné d'un grand nombre d'étamines, devient une capsule ovale, épineuse, & qui n'a qu'une loge relevée par cinq angles qui s'ouvrent par leur sommet. Chaque angle est garni d'un placenta étroit, auquel sont attachées des semences rondes & noires. La racine de l'argémone est fibreuse, & pousse une tige haute de six à huit pouces, rameuse, garnie de petites épines & remplie de moëlle blanche : ses feuilles sont déchiquetées comme celles du pavot cornu, armées en leurs bords de pointes jaunâtres fort aiguës. Cette plante qui est le *chardon bénit des Américains*, est anodine, & pectorale. On distingue aussi une espece d'argémone à fleur blanche : l'une & l'autre sont cultivées dans les jardins.

PAUXI. *Voyez* Pierre de Cayenne.

PAYCO. Plante du Pérou fort âcre au goût, & assez semblable au plantain : on s'en sert dans l'Inde Occidentale pour chasser les vents & pour guérir la néphrétique.

PEAU. Nom donné à l'enveloppe qui couvre ſuperficiellement la chair des animaux & la pulpe des fruits. Dans les animaux, & notamment chez l'homme, la peau, *pellis*, eſt le premier des tégumens : elle eſt compoſée de quatre parties, 1°. du *cuir* ou *derme :* cette partie intérieure de la peau eſt un tiſſu de nerfs & de tendons, mêlés avec les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques. 2°. Le *corps papillaire*, placé par deſſus le cuir; c'eſt un compoſé d'éminences ou mamelons de différentes figures formées par l'extrémité des nerfs. Pour peu que l'on ſue, on connoîtra l'uſage de ces mamelons. 3°. Le *corps réticulaire* ou *muqueux* de *Malpighi ;* ce réſeau cutané paroît n'être que le deſſus de l'épiderme. 4°. L'*épiderme*, c'eſt la ſurpeau qui ſe reproduit continuellement; c'eſt une membrane d'une grande fineſſe ; on la nomme auſſi *cuticule.* L'enſemble de la peau eſt un tiſſu très-fort plus ou moins épais, & étendu par toute l'habitude du corps : elle eſt compoſée de fibres nerveuſes, tendineuſes, membraneuſes, d'arteres, de veines, tant ſanguines que lymphatiques, le tout entrelacé enſemble en tout ſens, & de maniere qu'elle prête de toute façon, & qu'elle peut s'étendre conſidérablement, même d'une maniere molle & élaſtique, comme on l'obſerve dans l'hydropiſie, les groſſeſſes, & qu'enſuite elle peut reprendre ſa premiere extenſion. La vue ſimple découvre ſur la peau un tiſſu cellulaire, garni dans certains endroits d'une ouatte graiſſeuſe qui fait l'embonpoint, & dont la juſte proportion contribue à la beauté de la peau & du ſujet même. L'Obſervateur armé du ſcalpel trouve ce tiſſu compoſé de lames très-fines, appliquées les unes contre les autres, & attachées par intervalles, de maniere qu'elles repréſentent un gâteau feuilleté. C'eſt dans les intervalles ou cellules de ce gâteau, que les extrémités artérielles dépoſent (dit M. *le Cat* dans ſon *Traité de la couleur de la peau humaine*) une huile qui, en ſe figeant, fait la *graiſſe ;* voyez ce mot. C'eſt auſſi dans ces mêmes cellules que les Bouchers font entrer l'air qu'ils ſont dans l'uſage de ſouffler ſous la peau des bœufs, des moutons, &c. qu'ils préparent pour les cuiſines.

La peau eſt ſujette à recevoir les altérations cauſées par le tempérament & par le climat ; l'on voit des perſonnes chez qui la peau eſt ſi fine, qu'on peut diſtinguer à travers le ſang veineux & le ſang artériel, ou ce qui revient au même, les veines & les arteres qui forment des traces bleues & rouges. Moins l'homme eſt expoſé aux impreſſions de l'air ou à l'aſpect d'un ſoleil brûlant, & plus ſa peau

eſt blanche : il ſuffit de voir la blancheur d'un Anglois, le roux d'un Chinois, le brun d'un Egyptien & le noir d'un Maure, pour juger combien la température du climat produit de différences dans la couleur de la peau. *Voyez aux articles* HOMME & NEGRE.

La peau eſt plus épaiſſe dans des endroits que dans d'autres : elle eſt très-épaiſſe au dos & à la plante des pieds ; elle l'eſt moins à la paume des mains, & très-mince au bas du ventre, extrêmement fine au bord des levres & aux parties de la génération. La peau qui a été preſſée, foulée, endurcie par un exercice fréquent & violent, eſt pleine de durillons, c'eſt-à-dire de calloſités ſaillantes. Les *durillons* viennent en pluſieurs endroits du corps, ſur-tout ſous la plante des pieds, à la paume & aux doigts de la main ; ce qui les diſtingue des *cors* qui naiſſent ſur les doigts des pieds & entre les orteils. Cependant ces deux ſortes d'excroiſſances ſont de même nature, ont une même cauſe, & requierent les mêmes remedes : toutes deux ne ſont autre choſe que l'épaiſſiſſement de divers feuillets de l'épiderme, & du tiſſu de la peau, étroitement unis les uns aux autres, mais dont les petits vaiſſeaux cutanés ont été détruits. Peu à peu ces calloſités ſaillantes s'endurciſſent comme de la corne ; alors elles gênent beaucoup, parce qu'elles meurtriſſent les chairs voiſines par leur compreſſion répétée. Le remede eſt de ramollir ces tubercules & de les couper. La peau ou l'épiderme de la peau, qui eſt autour de la racine des ongles, ſe détachant en petits lambeaux, notamment chez les adultes, forme ce qu'on appelle communément des *envies*.

La peau eſt percée de deux manieres différentes : les premieres ouvertures naturelles & qui ſont ſenſibles, ſont celles du nez, de la bouche, des oreilles, des yeux, de l'anus, &c. cependant il ſemble qu'il n'y a point de vrais trous, puiſque nous obſervons que la peau ne perd point ſa continuité, c'eſt-à-dire qu'étant parvenue à ces endroits, elle ſe confond avec la membrane ſenſible de ces cavités, en devenant, à meſure qu'elle en approche, d'une extrême fineſſe.

Les autres ouvertures, quoiqu'inſenſibles, ſont de pluſieurs eſpeces ; les unes donnent paſſage aux tuyaux excréteurs des glandes, qui répandent ſur la ſurface de la peau l'humeur ſébacée, auſſi bien que la liqueur lymphatique qui établit la ſueur ou la tranſpiration ſenſible : les autres, qui ſont plus imperceptibles & plus nombreuſes que les précédentes, ſont celles qui laiſſent échapper à travers de la

ſurpeau une vapeur appellée *inſenſible tranſpiration* ; voyez à l'article *Economie animale*, au mot HOMME : d'autres enfin permettent aux poils de ſortir. On peut encore mettre au rang des pores de la peau les orifices des conduits laiteux des mamelles, dont le volume varie ſuivant l'âge & le ſexe.

Les uſages de la peau ſont, 1°. de former une enveloppe commune à tout le corps, & de mettre à l'abri des injures extérieures, autant qu'il eſt poſſible, les parties qui ſont deſſous : 2°. d'établir l'organe du toucher à la faveur de l'expanſion des filets nerveux ou de leurs mamelons ; car, comme l'on ſait, ce ſont ces houpes nerveuſes qui nous font diſtinguer ſi facilement le froid d'avec le chaud, le dur, le mou, le poli, l'inégal, l'humide & la fluctuation, &c.

L'art du Tanneur & du Corroyeur, qui eſt celui de préparer les peaux des animaux, ſur-tout des quadrupedes, eſt un des plus importans dans la ſociété : c'eſt par l'induſtrie d'un tel art qu'on imite la peau du caſtor avec celle de la chevre & du bouc, elles ſont corroyées à l'huile : on paſſe au lait & à la chaux la peau du veau & du mouton pour la rendre blanche, & on peut enſuite la chamarrer : on s'en ſert pour faire des doublures. Le marroquin dont on fait des meubles, des pantoufles, &c. n'eſt que de la peau de chevre : il y en a de toutes couleurs. Les cuirs nerveux de Sédan, celui de Colomiers & de Bourgogne, celui de Paris, ſervent à faire des ſemelles de ſouliers. Le cuir de vache ne ſe prépare qu'au tan, & ne ſert que pour les eſcarpins. Les rognures de peau de bœuf ſervent à faire de la colle forte. La peau de chien ſert pour les empeignes des gros ſouliers, ainſi que celle de chevre corroyée à l'huile de poiſſon. On prépare auſſi des peaux de veau pour les empeignes ; on les paſſe au tan & on les trempe dans de la biere aigrie, où on a macéré de la vieille ferraille, puis on les nourrit avec le dégras (huile de poiſſon). On corroie beaucoup de peaux au ſuif, de même qu'on en tanne avec le ſumach. Le faux chagrin des Gainiers ſe fait avec la peau de mouton, de la même maniere que le vrai chagrin ſe fait avec la peau de la croupe d'un âne. *Voyez ce mot.* La peau du veau mort-né ſert à faire le *vélin*, dont on ſe ſert pour peindre en miniature. M. *Sue*, célebre Chirurgien de Paris, a donné au cabinet du Roi une paire de pantoufles faites avec de la peau humaine tannée ou préparée comme celle des quadrupedes. On voit encore dans ce même cabinet un

ceinturon fait aussi avec de la peau d'humain. On distingue sur ce ceinturon la marque du mamelon, & sur un autre morceau en forme de courroie la peau des deux derniers doigts de la main droite avec leurs ongles. La préparation de cette peau consiste à la mettre pendant quelques jours dans une lessive chargée d'alun, de vitriol romain & de sel commun ; on la retire & on la fait sécher à l'ombre, puis on la passe en mégie.

Dans quelques animaux la peau est fort singuliere : il y en a, telle que celle de l'anguille, qui est unie, glissante & qui sert de fil ou de ficelle ; d'autres, comme celle du requin, sont couvertes d'especes de pointes qui servent à limer le bois & le fer ; d'autres, comme celles des poissons & des serpens, sont couvertes d'écailles artistement rangées, & ces peaux tombent fréquemment chez les serpens; d'autres, comme celles des oiseaux, sont extrêmement poreuses : il y en a de très-dures, comme celle du rhinocéros, du cheval de riviere, &c. enfin il semble que la peau est pour les insectes de la même utilité que les écailles sont pour les poissons, les coquilles pour les animaux qui les habitent, les plumes pour les oiseaux, & le poil pour les quadrupedes. Quant à la maniere de préparer les peaux des animaux pour l'usage des Naturalistes, voyez les articles *Quadrupede*, *Oiseau*, *Poisson*, *Insecte*, *&c.*

PÉCARI. Espece de sanglier ou de cochon naturel à l'Amérique, où il est connu aussi sous le nom de *tajacu*. Voyez ce mot.

PÊCHÉ ou PÊCHER, *persica*. Petit arbre originaire de Perse, & qui s'est naturalisé dans nos climats. La pêche est un des plus excellens fruits de l'Europe ; en effet, ce fruit savoureux flatte sensuellement les organes de la vue & du goût; mais c'est aussi dans notre climat celui de tous qui coûte le plus de soin, & qui par conséquent demande le plus d'intelligence pour être utilement cultivé. Tout le monde connoît les belles pêches que fournissent les terrains de Bagnolet & de Montreuil aux environs de Paris. Nous ferons usage du nouveau *Traité de la Culture du Pêcher*, pour donne une idée de la maniere dont il faut gouverner cet arbre si intéressant.

Les fleurs du pêcher sont en roses; il leur succede le fruit charnu qu'on nomme *pêche*, dont il y a beaucoup d'especes : elles different par la forme, par la couleur, par le goût & par le plus ou le moins de temps qu'elles sont à mûrir. Elles renferment un noyau gravé de profonds

ſillons : ce noyau contient une amande compoſée de deux lobes, ordinairement amere. Les feuilles de pêcher ſe terminent en pointes : elles ſont dentelées ſur les bords & placées alternativement ſur les branches.

Parmi le nombre prodigieux de pêches, ou plutôt de variétés qu'on en compte, il n'y en a guere qu'une quinzaine qui méritent les ſoins du cultivateur : on peut cependant ſe procurer une ſuite non interrompue de bonnes pêches, depuis la fin de Juillet juſqu'à la mi-Octobre.

Les quinze ſortes de pêches qui ſe ſuccedent ſans interruption, & qui ſont ſans contredit les meilleures & les plus belles, ſont la *petite* & *groſſe mignonne*, la *magdelaine rouge*, la *galante*, le *teton de Vénus*, la *pêche d'Italie*, la *violette hâtive*, le *bourdon*, la *chevreuſe*, la *pourprée*, la *Perſique*, l'*admirable*, la *belle-garde*, la *royale*, la *navette* & le *pavie de Pompone*. Cette derniere eſt eſtimée pour ſa groſſeur monſtrueuſe, pour ſon beau coloris, & parce qu'elle vient quand toutes les pêches finiſſent ; de plus, elle a l'avantage de pouvoir être mangée toute l'année, confite au vinaigre comme les cornichons, & elle ſurpaſſe en bonne qualité tout ce qu'on a coutume de confire de cette maniere.

Il y a encore un petit pêcher nain qu'on éleve à Orléans, qui fait l'amuſement de quelques Curieux ; mais qui n'eſt bon que pour le plaiſir des yeux : on l'appelle *parchemin d'Orléans*. On le cultive dans des vaſes de fayance, & on ſert le fruit & l'arbre dans le vaſe ſur la table : il rapporte quelquefois juſqu'à vingt & vingt-cinq pêches, mais elles ſont inſipides au goût. Les pavies, dans ce pays-ci, ſont bien éloignées d'être auſſi bons qu'en Italie & en Provence.

Le pêcher ſe greffe ſur toutes ſortes de ſujets, ſur le noyau de la pêche même, ſur l'amandier & ſur le prunier : il s'en greffe peu de la premiere ſorte, d'autant qu'elle eſt trop ſujette à la gomme. On greffe ſur amandier dans les terres légeres, parce que la racine de ces derniers pivote ; mais on préfere dans les terres fortes les pêchers greffés ſur le prunier, parce que la racine de ce dernier rampe davantage. Cette derniere eſpece de greffe eſt auſſi beaucoup plus durable. En général tous les terrains qui ſont propres à la vigne conviennent au pêcher.

Il eſt décidé par l'expérience que toutes nos pêches tendres ne peuvent guere réuſſir qu'en eſpalier, & même aux ſeules expoſitions du Midi & du Levant. Lorſqu'on ſe trouve dans le cas de renouveller un eſpalier, il faut, autant qu'il eſt poſſible, changer les eſpeces, c'eſt-à-dire, remettre

des fruits à noyau où il y avoit des fruits à pepin; & des fruits à pepin où il y avoit des fruits à noyau : les arbres profitent bien mieux. Les fruits mûrissent d'autant mieux que les murs sont mieux recrépis, parce que la chaleur occasionnée par la réflexion des rayons, devient alors plus grande.

Un pêcher bien taillé & bien conduit dure très-long-temps en bon état; on en voit qui ont quarante ans, & qui s'entretiennent encore très-bien.

L'ébourgeonnement dans la culture du pêcher est, après la taille, l'opération la plus importante, & néanmoins la plus négligée. L'utilité de l'ébourgeonnement consiste en ce qu'il facilite toutes les autres opérations, & qu'il procure au fruit la sureté, la beauté & la bonté. L'ébourgeonnement se fait au mois de Mai; cette opération consiste à ôter les bourgeons d'où doivent pousser certaines branches, ou à retrancher les branches inutiles dont le pêcher fourmille. Par ce moyen la seve reflue dans les branches à fruit, & il en résulte tous les avantages dont nous avons parlé.

Les feuilles des pêchers sont sujettes à une maladie que l'on nomme *cloque*; c'est, dit-on, l'effet d'un mauvais vent qui fait crisper les feuilles : elles s'épaississent, deviennent jaunes, rouges, galeuses. On doit les retrancher, parce qu'elles enlevent trop de seve à l'arbre.

Les fourmis & les pucerons causent quelquefois le même désordre aux feuilles & aux branches. Les fourmis sur-tout causent un tort très-considérable aux pêchers, notamment à ceux en espaliers, ils se logent & nichent dans les feuilles des bouts des branches qu'ils entortillent, d'où on les voit bientôt sortir par milliers, & se répandre sur ces arbres dont ils font périr le fruit, & même souvent l'arbre entier. Dès qu'on s'en apperçoit, il faut aussi-tôt enlever ces feuilles entortillées, & les brûler : il faut en outre attacher à l'arbre plusieurs bouteilles remplies à moitié d'eau miellée, pour attirer & faire périr les fourmis répandues sur les branches de l'espalier.

Autant il est nécessaire de tenir les fruits à couvert sous leurs feuilles avant leur maturité, puisque les feuilles elles-mêmes absorbent l'humidité de l'air, & portent ainsi de la nourriture à l'arbre; autant il est nécessaire de les découvrir lorsqu'ils sont en maturité, pour perfectionner leur goût, & leur donner cette belle couleur qui fait leur plus grand ornement; mais il est bien essentiel de ne le faire que petit à petit, sans quoi les fruits se dessécheroient & périroient.

On

On ſait combien il eſt important de garantir les fleurs du pêcher des gelées du printemps ; mais comme on a obſervé que ces gelées ne tomboient que perpendiculairement, ainſi que les pluies froides, on en garantit facilement les pêchers, en ſcellant au haut des murs, des bâtons qui ſoutiennent des planches en ſaillie, qui tenant ainſi les arbres à l'abri de ces inconvéniens, les mettent en ſûreté. On ſent de quelle importance eſt le labour aux pieds de ces arbres pour les faire profiter.

La plupart des pêches ont la peau velue ; mais pluſieurs eſpeces, qu'on nomme *pêches violettes*, l'ont très-liſſe. Il y a des pêches velues qui quittent le noyau, & d'autres dont le noyau eſt adhérent à la pêche ; celles-ci ſe nomment *pavies*. Il y auſſi des pêches violettes ou liſſes qui quittent le noyau, & d'autres qu'on nomme *brugnons*, dont la chair eſt adhérente au noyau.

Il ne faut pas être étonné, dit M. *Duhamel*, ſi M. *Linneus* ne fait qu'un ſeul genre du pêcher & de l'amandier ; car nous en avons une eſpece qui a les feuilles toutes ſemblables à celles de l'amandier : ſes fleurs ſont d'un rouge très-pâle, & auſſi grandes que celles de l'amandier : le noyau du fruit n'eſt preſque point ſillonné, mais uni & percé de pluſieurs trous ; enfin les amandes en ſont douces, au contraire de celles des autres pêchers, qui ſont ameres. Les fruits de cet arbre ſont quelquefois ſecs, peu charnus, & d'autres fois ils deviennent gros & ſucculens, d'un goût amer & déſagréable, mais bons à faire des compotes ; en un mot, ces fruits qu'on nomme *pêches amandes*, ſont un compoſé des qualités des fruits de ces deux genres. Il y a toute apparence que ce genre vient originairement d'une amande fécondée par un pêcher, d'autant plus que M. *Duhamel* en a cultivé un qui provenoit d'un noyau levé de lui-même dans un petit jardin où il n'y avoit que des pêchers & des amandiers. C'eſt-là ſans doute l'origine de la grande variété des fruits.

L'eſpece de pêcher à fleurs doubles fait un très-bel effet à la fin d'Avril. Il orne très-bien les boſquets du printemps. Le pêcher nain d'Afrique, à fleurs incarnates & doubles, eſt un arbuſte charmant par la quantité des fleurs doubles dont il chargé. Comme cet arbre ne porte point de fruit, on doute encore s'il eſt du genre des pêchers ou de celui des pruniers. Cependant M. *Bernard de Juſſieu* ſoupçonne que cet arbre eſt un véritable prunier, parce qu'il a obſervé que dans le

développement de ſes boutons, les feuilles ſont pliées l'une dans l'autre, comme celles des pruniers; au lieu qu'aux pêchers & aux amandiers, elles ſont placées à côté l'une de l'autre.

Il y a une autre eſpece de pêche que l'on nomme *ſanguinole*, qui eſt curieuſe par la couleur de ſa chair, laquelle eſt rouge comme la racine de betterave.

Les fleurs & les feuilles de pêcher ont une certaine amertume aromatique, qui n'eſt pas déſagréable; elles ſont purgatives. M. *Bourgeois* a obſervé que les feuilles de pêcher ne ſont purgatives que lorſqu'on les cueille au commencement du printemps, avant qu'elles ſoient ouvertes; mais alors elles ont une vertu purgative très-marquée. Il a auſſi reconnu qu'elles ſont plus purgatives que les fleurs, & qu'on devroit faire uſage de ces bourgeons préférablement aux fleurs, ſur-tout pour les adultes, & ſe ſervir de fleurs pour les enfans.

Il eſt conſtant que la pêche eſt une nourriture aſſez innocente, ſavoureuſe, délicate, rafraîchiſſante & ſaine, lorſqu'elle eſt mangée mûre & en petite quantité; on en fait des compotes. Mais la pêche veut être mangée crue, elle perd de ſa qualité en paſſant ſur le feu; auſſi n'en conſerve-t-on guere dans les offices, qu'à l'eau-de-vie; d'ailleurs ces fruits ſe corrompent aiſément.

Les noyaux de pêche, dit M. *Bourgeois*, nous fourniſſent auſſi d'excellens remedes dans la Médecine : on en fait une eau de noyaux de pêches, diſtillée avec l'eau commune, qui eſt ſtomachique, carminative, hyſtérique & très-agréable. Une douzaine d'amandes de pêches, mangées à jeun, guériſſent les vertiges qui proviennent de foibleſſe d'eſtomac & d'indigeſtion. On fait auſſi avec ces noyaux, en y joignant les amandes douces, le ſucre, la cannelle & les jaunes d'œufs, des bouillons qui ſont très-bons pour rétablir les malades convaleſcens, & fortifier & nourrir les femmes en couche & les vieillards. Enfin ils entrent dans la compoſition d'un grand nombre de ſucreries, & ſont la baſe d'un excellent ratafia connu ſous le nom de *perricot* ou de *noyau*. On tire de l'huile des noyaux de pêche; elle eſt amere.

Quant aux pêches de Perſe, que les Voyageurs diſent être un poiſon, il ne faut regarder cette aſſertion que comme relative & non abſolue : elles ne font point de mal aux Naturels du pays, qui en mangent en petite quantité; mais elles occaſionnent la conſtipation aux Européens, à cauſe de leur qualité acerbe.

PÊCHE-MARTIN. A la Louisiane, on donne ce nom à une espece d'oiseau de Paradis : son plumage a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : il vole toujours contre le vent.

PÊCHETEAU. *Voyez* BAUDROIE.

PÊCHEUR. *Voyez* MARTIN-PÊCHEUR.

PÊCHEUR. Dans les Antilles, on donne ce nom à un puissant oiseau de proie qui ressemble à l'aigle, il est un peu plus petit. Il n'en veut ni aux oiseaux qui peuplent l'air, ni aux animaux qui sont sur la terre ; il est seulement l'ennemi des poissons, qu'il épie de dessus une branche, ou de dessus la pointe d'un roc : lorsqu'il les voit à fleur d'eau, il fond promptement dessus, les enleve avec ses griffes, & les va manger paisiblement sur le lieu d'où il s'est élancé. Il est étonnant que cet oiseau de proie, qui laisse en paix tous les autres oiseaux, soit obligé de changer de quartier, par la guerre que ceux-ci lui font ; détesté par ces persécuteurs qui le poursuivent, il ne trouve de tranquillité que sur les rochers solitaires. Les enfans des Sauvages prennent plaisir à élever cet oiseau, quand il a été pris petit, & ils s'en servent pour la pêche ; il est fort exact à revenir à son maître quand il n'a rien trouvé ; mais quand il a fait capture, il s'enfuit souvent avec sa proie dans des lieux inaccessibles. Pour prévenir cette fuite, on le tient attaché, au moyen d'une ficelle.

PÊCHEUR DU SÉNÉGAL. *Voyez* KURBATOS.

PECTINITES. Ce sont des coquilles du genre des peignes, devenues fossiles. On donne le nom de *pectonculites* aux peignes à oreilles inégales que l'on trouve aussi en terre. Les *pectinites* sont communs dans les Pays-Bas Autrichiens. *Voyez* PEIGNE.

PECTONCULITES. *Voyez* PECTINITES.

PÉDICULAIRE, *pedicularis*. Le genre de la *pédiculaire* a pour caractere, dit M. *Deleuze*, un calice d'une seule piece fendue en cinq pointes inégales : la corolle en muffle a deux levres, dont la supérieure est arquée, creuse, ordinairement comprimée par les côtés, & terminée en pointe ; elle renferme deux parties inégales d'étamines & un pistil. Le fruit est une capsule ovale & pointue. Ce genre a plusieurs belles especes, la plupart naturelles aux pays froids, & habitantes des hautes montagnes : celle qu'on va décrire est la plus commune.

PÉDICULAIRE DES PRÉS, *pedicularis*, *pratensis purpurea*, est

une plante qui croît dans les prés, dans les marais & autres lieux humides : sa racine est grosse comme le petit doigt, ridée, blanche, divisée en plusieurs grosses fibres, d'un goût un peu amer ; elle pousse des feuilles semblables à celles de la filipendule, mais plus petites & crêpées : ses tiges s'élevent à la hauteur de six pouces, elles sont anguleuses, creuses, foibles ; les unes rampantes à terre, les autres droites, portant des fleurs en tuyaux, terminées comme par un mufle à deux mâchoires, elles sont de couleur purpurine ou blanche ; leur calice n'a que deux segmens bordés de dentelures : à ces fleurs succedent des fruits applatis qui se divisent en deux loges, & renferment des semences plates, noirâtres, & bordées d'une aîle membraneuse. Cette plante est vulnéraire & astringente ; elle est très-propre pour arrêter toute espece de flux : on la dit bonne aussi pour les fistules. En topique elle guérit les ulceres sanieux.

PEGAFROL. *Voyez à l'article* COLIBRI.

PEGOUSE, *solea oculata*, espece de sole qui se pêche à Marseille : ses écailles sont tellement adhérentes, qu'il faut tremper le poisson dans l'eau très-chaude pour les ôter. Ce poisson a sur le corps de grandes taches faites en forme d'yeux. RONDELET, *Hist. Naturelle des Poissons, part. I. livre XI. chapitre XI.*

PEIGNE, *pecten*, est un genre de coquillage bivalve, dont la forme est très-connue, parce qu'une des especes de ce genre sert d'ornement aux Pélerins de Saint Jacques ou de Saint Michel ; on l'appelle *sourdon* en Poitou, & presque par-tout la *pélerine*. Quelques Naturalistes appellent *peigne* ceux de ces coquillages qui sont grands, & *pétoncle* les petits. Cependant M. *Adanson* donne, d'après *Belon*, *Rondelet* & *Lister*, le nom de *pétoncle* à un coquillage fort différent du *peigne*, tant par l'animal que par la charniere & la forme renflée de sa coquille : *voyez l'Histoire des Coquilles du Sénégal.*

Le peigne, dit M. *de Réaumur* (*Mém. de l'Académie 1711, page 137 & suivantes*) est fort commun & fort recherché : on le mange cuit & crud. Sa coquille est composée de deux pieces. Le ligament à ressort, qui les assemble & qui sert à les ouvrir, est au milieu du sommet. Depuis ce sommet sa coquille va en s'élargissant insensiblement, & prend une figure arrondie : précisément au sommet, elle est comme coupée en ligne droite ; chaque piece de la coquille forme un ou deux appendices qui sont appellés les *oreilles de la coquille*. La coquille ferme

exactement de tous côtés: elle est rayée en forme d'un peigne; elle est plate d'un côté, élevée de l'autre, garnie de deux oreilles égales comme le bénitier, la coquille de Saint Michel, & le *peigne orangé* de la Mer Caspienne; ou à oreilles inégales, à valves supérieures & inférieures, convexes, & sont nommés *pétoncles:* telle est la *coraline* & la *gibeciere*. Il y en a qui paroissent n'avoir qu'une oreille, tels que les *peignes épineux* ou *tuiles;* d'autres ne paroissent point avoir d'oreilles. La charniere de ceux-ci est applatie: l'on y voit un petit ligament & plusieurs petites dents rangées de part & d'autre en forme d'arc, dans les deux valves qui elles-mêmes sont arrondies & bombées.

Il y a une très-grande variété dans la couleur & la figure des peignes. Les uns sont entiérement blancs: d'autres sont rouges ou violets; & d'autres ont toutes ces couleurs distribuées avec symétrie; telle est la coquille appellée le *Manteau Ducal:* il y en a de cannelées simplement, telle est la *coquille de Saint Jacques:* souvent les intervalles qui séparent ces cannelures, ressemblent, en quelque façon, aux dents d'un peigne, chargées de pointes, ou plutôt de tuiles ou écailles, comme celles qu'on appelle *ratissoire* ou la *râpe:* d'autres sont plates, unies en dehors & cannelées intérieurement, comme la *sole* ou l'*éventail:* enfin le caractere spécifique fait voir une grande échelle dans le caractere générique. Nous avons dit que parmi ces coquilles, il y en a qui n'ont qu'une valve de plate; l'autre est convexe en dehors & concave en dedans, tel est le *bénitier;* d'autres sont convexes des deux côtés; d'autres ont les deux valves presque plates.

Ces coquillages s'attachent aux pierres; leurs fils n'ont aucun usage connu: ils sont plus gros & plus courts que ceux des moules; souvent après une tempête, on trouve de ces coquillages, dans des endroits où il n'y en avoit pas auparavant, comme on le remarque sur les côtes d'Aunis. M. *d'Argenville* dit que quand ce coquillage est à sec, & qu'il veut regagner la mer, il ouvre ses deux valves de plus d'un pouce de large; ensuite il les ferme avec tant de vîtesse qu'il communique aisément à sa valve inférieure un mouvement de contraction ou de balancier, par lequel elle acquiert assez d'élasticité pour s'élever & perdre terre de cinq à six pouces. Tel est son mouvement progressif sur terre pour regagner la mer & avancer du côté où l'animal veut: mais celui qu'il a dans l'eau est bien différent, car il commence par engagner la surface sur laquelle il se soutient à demi-plongé; il ouvre alors un peu ses

deux valves, auxquelles il communique un battement ſi prompt & ſi accéléré, qu'il acquiert un ſecond mouvement; on le voit du moins, en réuniſſant ce double jeu, tourner d'abord ſur lui-même de droite à gauche avec une célérité étonnante, & voler enſuite au niveau des flots. *Rondelet* dit que par ce moyen, l'animal agite l'eau avec une ſi grande violence, qu'elle eſt capable de l'emporter & de le faire courir ſur la ſurface des mers.

On trouve dans la Manche, ſur les côtes de la Bretagne, quantité de *pétoncles* ſtriés ou tuilés, dont la marbrure ou les couleurs ſont admirables & très-variées, vert & bleu, brun & blanc, jaune & rouge, aurore pur, &c. Les mers du Nord en offrent de papyracés, nués de zones, de diverſes teintes; les peignes les plus rares nous viennent des deux Indes; telle eſt la *ſole Chinoiſe*, &c.

PEIGNE DE VÉNUS ou AIGUILLE DE BERGER, *ſcandix ſemine roſtrato vulgaris*, eſt une plante qui croît abondamment & preſque partout parmi les blés, dans les champs & les vignobles. Sa racine eſt unique, blanche, groſſe comme le petit doigt, fibreuſe, annuelle, & d'un goût doux mêlé d'acerbe: elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un pied, menues, rameuſes, velues, vertes en haut, rougeâtres en bas. Ses feuilles ſont découpées à-peu-près comme celles de la coriandre, d'un goût douceâtre & un peu âcre. Aux ſommités ſont des ombelles qui ſoutiennent de petites fleurs à cinq feuilles, & diſpoſées en fleur de lis: à ces fleurs ſuccedent un fruit compoſé de deux graines longues, ſemblables à des aiguilles, convexes & ſillonnées.

Cette plante contient beaucoup de ſel eſſentiel: elle eſt eſtimée apéritive, vulnéraire, réſolutive & propre pour les maladies de la veſſie. Quelque perſonnes mangent cette plante tendre & crue en ſalade, ou cuite avec du beurre & de l'huile.

PEINTADE, oiſeau. *Voyez* PINTADE.

PEKAN. Eſpece d'animal qui ſe trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, & dont la pelleterie eſt d'uſage dans le commerce. Ce quadrupede reſſemble tellement à la marte par la forme du corps & par le naturel, qu'on peut la regarder comme de la même eſpece; ſon poil eſt ſeulement plus luſtré, plus brun & plus ſoyeux, qualités occaſionnées par le climat & qui ſe trouvent toujours d'une maniere bien ſenſible dans les eſpeces d'animaux qui ſont communs au climat du Nord & au nôtre. Le pekan fait la guerre au porc-épic.

PELA, eſt un ſerpent de l'Amérique qui, ſelon *Séba*, pourroit être nommé le *pouilleux*. Sa couleur eſt fauve; il a les écailles du ventre jaunes, la tête petite & les yeux étincelans. Ces ſortes de ſerpens ſont couverts de poux, ſemblables à de petits eſcarbots munis ſur le deſſus du corps de petits boucliers; ils ſe cramponent avec leurs pieds nombreux entre les écailles de ces animaux, pénetrent la peau qu'ils ſucent pour ſe nourrir, & déſolent ainſi ces ſerpens.

PELA. *Voyez au mot* ARBRE DE CIRE.

PÉLAMIDE. En Languedoc on donne ce nom au *glaucus* ou *liche*, eſpece de *chien de mer*. Voyez ces mots.

PÉLERINE, eſt le nom qu'on donne aux coquilles de Saint Jacques, que l'on appelle *ſourdon* en Poitou. *Voyez* PEIGNE.

PÉLICAN ou ONOCROTALE ou GRAND GOSIER, ou OISEAU GOITREUX ou LIVANE, *onocrotalus aut pelicanus*. C'eſt un genre d'oiſeau dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, & dont le caractere eſt d'avoir quatre doigts à chaque pied, & qui tiennent enſemble par des membranes; le bec eſt droit, applati horizontalement, & formant un petit crochet à la pointe; au goſier pend une bourſe ſuſceptible de s'enfler. Le PÉLICAN VULGAIRE, *onocrotalus*, eſt beaucoup plus gros qu'un fort cygne; ſon bec qui reſſemble à une coignée, en ce qu'il eſt plat, & qu'il conſerve preſque une même largeur dans toute ſon étendue, a neuf à dix pouces de longueur; il eſt courbé au bout, très-gros vers la tête, où il a neuf pouces de circonférence; les côtés de ce bec ſont tranchans, le deſſous eſt creuſé de quatre canelures dont les bords font cinq côtes, ſavoir, les deux qui font les côtés du bec, une au milieu, & les deux autres entre celles des côtés & celles du milieu: la côte du milieu eſt tranchante, ainſi que les deux côtés du bec; celles d'entre deux ſont mouſſes & doubles, faiſant une rainure; les côtes du bec inférieur ſont doubles auſſi, & ont une rainure dans laquelle entrent les côtés tranchans du bec ſupérieur: la couleur du bec ſupérieur eſt d'un rouge de chair; le bec inférieur eſt compoſé à l'ordinaire de deux parties jointes par le bout, laiſſant entr'elles une ouverture d'environ trois lignes qui répondent à la poche; elles ſont flexibles comme de la baleine. Toute la face de cet oiſeau eſt d'un bleu obſcur, & cette couleur s'étend juſqu'à un pouce au-delà de l'œil: ſous la mâchoire inférieure il a une poche ou un ſac qui pend ſur la gorge; il a le derriere de la tête & le cou entiérement blancs, le plumage des aîles preſque bleuâtre, la queue

eſt noire, courte & carrée par le bout; tout le reſte du plumage eſt blanchâtre nué de roſe : les jambes ſont noires & fort longues; les pieds ont quatre doigts qui ſont palmés comme dans le cormoran, l'ergot du derriere eſt très-long; en général, c'eſt un oiſeau très-grand, très-fort, & qui vit long-temps.

Entre tous les oiſeaux dont les anciens ont parlé, il n'y en a point qui aient de ſi grandes aîles, ni qui volent ſi haut que le pélican; l'envergure eſt ſouvent d'onze pieds; l'on en a vu de tellement élevés dans les airs, qu'ils ne paroiſſoient pas plus gros que des hirondelles. On lit dans une lettre de *Culmanus* à *Geſner*, qu'un *onocrotale* privé dans le Palais de l'Empereur *Maximilien*, a vécu quatre-vingts ans, & qu'il accompagnoit l'Empereur, même à l'armée, il le ſuivoit au vol. L'on a des preuves que cet oiſeau peut ſoutenir par ſon vol bien au-delà de ſa propre peſanteur. *Sanctius*, dans *Aldrovande*, cite un onocrotale qui laiſſa tomber un enfant Ethiopien qu'il avoit enlevé bien haut en l'air. De plus, le pélican qui fait ſon nid ſur terre quelquefois à quarante lieues éloigné de la mer, eſt néanmoins obligé d'aller y pêcher, & de faire magaſin de poiſſons qu'il apporte dans la poche de ſon bec. On le trouve auſſi ſur le bord des grands fleuves & des lacs.

Le pélican eſt un oiſeau étranger; on en voit en grand nombre en Afrique & en Amérique, il s'en trouve auſſi à la côte de Coromandel & dans pluſieurs autres parties des Indes Orientales. *Pierre Martyr* dit que la maniere dont il prend le poiſſon, eſt toute particuliere; ces oiſeaux ne l'attrapent point par la vîteſſe avec laquelle ils le pourſuivent, comme font les oiſeaux plongeurs, &c. mais volant fort haut, dès qu'ils apperçoivent du poiſſon proche des bords de la mer & des rivieres, ils fondent tout-à-coup dans l'eau qu'ils agitent par la peſanteur de leur corps & le mouvement de leurs aîles, d'une telle maniere, que le poiſſon étourdi ſe laiſſe prendre; & alors il faut ſuppoſer, dit M. *Perrault*, que le poiſſon étant ſerré par le bec ſupérieur, fait lui-même élargir les deux branches du bec inférieur auquel la poche eſt attachée, dans le cas où le poiſſon eſt plus grand que n'eſt ordinairement l'ouverture des deux branches. Le même Académicien dit auſſi que cette dilatation qui paroît ne pouvoir ſe faire que difficilement par des muſcles, a beſoin de quelque autre moyen qui la rende auſſi ample qu'il eſt néceſſaire pour recevoir les grands poiſſons que le pélican avale.

L'onocrotale garde toujours quelque temps sa nourriture dans sa poche avant que de la recevoir dans son ventricule ; cela est commun à la plupart des oiseaux qui ont un jabot, dans lequel ils réservent la nourriture dont ils prennent une grande quantité quand l'occasion s'en présente, pour l'avaler à loisir ou pour la porter à leurs petits : c'est ce que le pélican a de particulier & ce qui le distingue des autres oiseaux de proie, qui ne portent la nourriture à leurs petits que dans leur bec & dans leur serres.

Le Pere *Labat* dit que le pélican ou *grand gosier* d'*Amérique* ressemble aussi à nos oies d'Europe. Il a, dit-il, la tête applatie des deux côtés & fort grosse, en un mot telle qu'il convient pour porter un bec de deux à trois pouces de large, sur un pied & demi ou environ de longueur ; mais ses yeux sont très-petits par rapport à sa tête. Il dit aussi que le bec tant supérieur qu'inférieur, est garni de petites dents en forme de scie, fort menues & tranchantes, ainsi qu'on l'observe dans le pélican à bec dentelé du Mexique ; ce que M. *Perrault* n'a point reconnu dans le deux pélicans d'Afrique morts à la ménagerie de Versailles, & dont il a fait la dissection (Voyez *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux*, *par M.* Perrault, *Tome III. partie* 3.). Les pieds, les membranes, les doigts & le bec du pélican du mexique sont comme de couleur safranée. Le sac tombe sur l'estomac de l'oiseau, il est encore attaché, ainsi que le long du cou, par de petits ligamens, afin qu'il n'aille point de côté & d'autre : ce sac est composé d'une membrane épaisse & grasse, assez charnue & souple comme un cuir ; il est couvert d'un petit poil très-court, fin & doux comme du satin ; sa couleur est un beau gris de perle, avec des pointes, des lignes & des ondes de différentes teintes qui font un bel effet. Lorsque ce sac est vide, il ne paroît pas beaucoup ; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante, il est surprenant de voir la quantité & la grandeur des poissons qu'il y fait entrer ; car la premiere chose qu'il fait en pêchant, est de remplir son sac, après quoi il avale à loisir ce qu'il juge à propos, & il retourne remplir ce sac lorsqu'il est vide & que la faim le presse. Il nourrit ses petits, en dégorgeant dans leur bec une partie de son butin déjà échauffé dans son havresac. Le pélican est un oiseau triste & mélancolique ; il est aussi lent & paresseux à se remuer, que l'oiseau appellé *flamand* est vif & alerte. *Labat* dit avoir trouvé une femelle qui couvoit cinq œufs

à plate terre, & qu'elle ne se donnoit pas la peine de se lever pour le laisser passer.

La chair du pélican est dure, sent l'huile & le poisson pourri. Qui croiroit, dit le Pere *Labat*, que ces grosses bêtes, avec leurs larges pattes d'oies, s'avisassent d'aller prendre leur repos, perchées sur des branches d'arbres ? Elles passent tout le jour, hors le temps de leur pêche, ensevelies, selon toutes les apparences, dans le sommeil, ayant la tête appuyée sur leur long & large bec, qui porte ou à terre ou sur un autre corps ; elles ne changent de situation, que quand la la faim les presse. Il dit aussi que la vie de ces oiseaux est partagée en trois temps ; 1°. à chercher leur nourriture ; 2°. à dormir ; 3°. à faire à tous momens des tas d'ordures larges comme la main. Le Pere *Raymond* rapporte, dans son *Dictionnaire Caraïbe*, qu'il a vu un pélican si privé & si bien instruit par les Sauvages, qu'après qu'il avoit été peint de roucou le matin pour le reconnoître, il s'en alloit à la pêche, d'où il revenoit le soir, ayant sa besace bien garnie de poisson qu'il partageoit malgré lui, avec ses maîtres, parce qu'on lui passoit un anneau au cou pour l'empêcher de l'avaler. Les Américains tuent beaucoup de ces oiseaux, non pas pour les manger, mais pour avoir leur *blague* ou poche. La plupart des Fumeurs se servent de ce sac pour mettre leur tabac haché ; on s'en sert encore pour mettre de l'argent : on étend les blagues dès qu'on les a tirées du cou de l'oiseau, & on les saupoudre de sel battu avec de la cendre ou avec de l'alun, afin d'emporter l'excès de la substance grossiere qui s'y trouve ; après quoi on les frotte entre les mains avec un peu d'huile, pour les rendre souples & très-maniables : quelquefois on les fait passer à l'huile, comme les peaux de moutons ; alors elles en sont bien plus belles & plus douces ; elles deviennent de l'épaisseur d'un bon parchemin, mais extrêmement souples & douces. Les femmes Espagnoles les brodent d'or & de soie, d'une maniere très-fine & très-délicate. Il y a de ces ouvrages qui sont d'une grande beauté.

Le pélican dont le plumage est brun, se trouve en Amérique ; il est un peu plus gros que l'oie domestique ; son bec est d'un vert-cendré.

Le *pélican des Philippines* est plus gros que le pélican brun ; son plumage est cendré & tacheté de blanc : semblablement au grand pélican, le sommet du cou est garni de plumes très-flexibles, qui lui forment une espece de huppe.

Dans le Royaume de Loango en Afrique, on voit un oiseau plus gros qu'un cygne, & d'une forme assez semblable à celle du héron; il a les jambes & le cou fort longs; le plumage noir & blanc. Il a toujours sur la région de l'estomac une place sans plumes; & l'on suppose qu'il les arrache avec son bec, pour nourrir ses petits de son propre sang dans les momens où il ne trouve rien pour leur donner à manger: c'est un véritable pélican. Les Negres de Congo & d'Angola se servent de la peau des pélicans pour se couvrir la poitrine.

Kolbe, dans sa *Description du Cap de Bonne-Espérance*, *Tome III*, *chapitre 19*, *page 198*, dit qu'on voit dans ce pays une sorte de pélican, qu'on nomme *mange-serpent*, dans les Colonies. Il se nourrit ordinairement de vers, de grenouilles, de moules, de crapauds, de serpents & d'autres bêtes venimeuses: ce même oiseau est fort commun dans la Baie d'Hudson & dans les parties Septentrionales de la Russie. Celui qu'on a fait voir à Paris en 1750, & qui venoit d'Afrique, étoit deux fois plus fort qu'un gros cygne: la poche de son bec étoit d'une si grande largeur que l'homme qui montroit cet oiseau, y mettoit fort aisément la tête.

Albin donne la description d'un pélican d'Allemagne appellé en latin, *anas clypeata*. Ses mâchoires sont dentées; son bec est plus large à l'extrémité qu'au commencement; il est plus petit qu'aucune des especes de pélicans. *Voyez l'article* CANARD. On dit que le cri du pélican imite assez le braire d'un âne. Les Siamois donnent au pélican le nom de *noktho*: ils font avec sa nasse des cordes pour les instrumens. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1663*, *en Décembre*, un Mémoire de M. *Méri* sur le pélican, où il rapporte, qu'en faisant la dissection de cet animal, il s'apperçut qu'il en sortoit une grande quantité d'air par les vésicules de la peau, par la trachée artere, & par les poches du ventre. Cet air sert, dit-il, à enfler la peau de l'oiseau au défaut des muscles. C'est dans ce Mémoire qu'il faut lire l'effet de l'inspiration dans ce genre d'animaux, qui peut beaucoup augmenter leur volume & non leur pesanteur: c'est ce qui les rend si légers ou plutôt si propres à demeurer fort élevés dans les airs. *Voyez aussi le mot* NOKTHO, *dans le troisieme volume du Dictionnaire des Animaux*.

PELLETERIE. Se dit de toutes sortes de peaux de quadrupedes garnies de leur poil, destinées à faire des fourrures, dont les peuples font usage dans la saison de l'hiver. Les habitans du Nord qui éprouvent

des hivers plus longs & plus rigoureux, regardent les fourrures comme un objet de luxe & d'utilité : le prix considérable qu'y mettent chez eux certains Seigneurs, est toujours relatif à la beauté réelle de la fourrure, & à la difficulté de se la procurer : or cette beauté consiste dans la longueur du poil de l'animal, sa douceur, son épaisseur & sa couleur. Ces différentes qualités se trouvent généralement réunies dans les poils du dos ; ceux du ventre sont par conséquent peu ou moins recherchés.

Les fourrures les plus estimées sont, la pointe de queue de martre zibeline, nommée *soble ;* la sur-queue ou cette petite portion de fourrure qui est antérieure relativement au bout de la queue, &c. *voyez à l'article* ZIBELINE : le dos des martres, sur-tout de celles qui sont noires : *voyez à l'article* MARTRE ; le renard noir, le renard blanc ; l'hermine ; le loup blanc & le loup gris ; le *barancki* ou agneau mort-né, venant d'Astracan, noir, gris, argenté ou blanc, *voyez à l'article* AGNEAU ; le *poplieski* ou petit-gris très-foncé ; le *piesacki* ou gorge de chien de Sibérie ; le *rosomack* & le lievre de Moscovie nommé *slami-mokeski ;* la peau d'ours, qui est la moins estimée dans le Nord. Comme les martres sont les fourrures les plus communes parmi celles du premier rang, les Juifs qui font le commerce de la pelleterie, s'attachent singulierement à les déguiser ; 1°. ils les mouillent avec une légere eau seconde, qui attaque le poil de la martre & l'amincit pour les rendre plus douces & plus fines ; 2°. ils les suspendent dans une cheminée, pour que la fumée donne à l'extrémité de ces poils cette couleur noirâtre dont font tant de cas les peuples du Nord ; 3°. ils les plongent enfin dans une teinture : on doit donc sentir les fourrures précieuses pour reconnoître si elles n'ont point été fumées, & en ouvrir le poil, pour observer s'il est noir par-tout ; ce qui indiqueroit la teinture. D'autres quadrupedes nous fournissent aussi des fourrures, tels que le *tigre*, l'*once*, la *panthere*, la *fouine*, le *putois*, le *chat-genette*, le *lapin*, le *riche*, &c. *Voyez ces mots.*

Les peaux de plusieurs animaux plus ou moins amphibies, sont encore au nombre des fourrures, le *castor*, la *loutre*, le *phocas*, &c. *Voyez ces mots.*

Enfin certains oiseaux offrent aussi leurs peaux emplumées qui entrent dans la liste des fourrures ; le *coq*, le *toucan*, le *cygne*, le *grebe*, l'*eider-don*, &c. *Voyez ces mots.*

En général les fourrures des pays chauds ne sont pas estimées ; il n'y

a que celles des pays froids : lorſque les froids ſont exceſſifs, les peuples Septentrionaux portent volontiers leurs fourrures en dehors ; celles de loup & de renard ſont les plus chaudes, & les dernieres les plus légeres.

Quant à la conſervation des fourrures, le meilleur moyen eſt de les bien battre à l'entrée du printems & dans le milieu de l'été ; quelques perſonnes ſont dans l'uſage de les enfermer exactement dans un linge, ou un étui, & d'y ſemer des morceaux de cuir neuf ; d'autres y mettent du poivre : il faut ſur-tout prendre garde aux *mittes* & aux *dermeſtes* qui les rongeroient.

PELORE. Plante aſſez ſemblable à la linaire. M. *Zyoberg* découvrit pour la premiere fois cette plante en 1742 dans une Iſle de la mer du Nord, environ à ſept milles d'Upſal, ſur un terrain graveleux, tout couvert de linaires. M. *Ludolf* en a découvert depuis aux environs de Berlin, & M. *Linneus* dans pluſieurs endroits de la Suede. Nous diſons que la pelore reſſemble à la linaire commune avant l'épanouiſſement de ſes fleurs, même port, couleur & odeur, même feuille, calice, fruit & graine ; il n'y a uniquement que la corolle qui en differe ; elle eſt en tube fort long, terminé par un pavillon à cinq crenelures & entouré au bas de cinq éperons. M. *Linneus* croit que la pelore vient de la linaire par une génération métive. *Voyez l'article* FLEUR, *au mot* PLANTE.

M. *Daniel Rondberg* a publié une Diſſertation Botanique ſur la plante *pelore :* ſa racine eſt fibreuſe, blanche, vivace : ſa tige eſt ſimple, droite, haute d'un pied, jettant rarement une ou deux branches, ronde, de la groſſeur d'une plume de pigeon, verte & annuelle : ſes feuilles ſont nombreuſes, éparſes, pointues, applaties, unies, vertes, de la grandeur des feuilles de ſapin, longues d'un pouce, droites & naiſſantes de tous côtés ; preſque ſans queue : des embryons de rameaux à pluſieurs petites feuilles ſortent des aiſſelles des feuilles ſupérieures : l'épi ou bouquet eſt de neuf ou douze fleurs, tout au plus de ſeize : le calice ou périanthe eſt diviſé en cinq parties juqu'à la baſe : il eſt court, régulier, uni, vert & durable : la corolle eſt en forme d'entonnoir, longue, cylindrique, rétrécie vers le bas, un peu ventrue au milieu, droite, jaune, plus pâle vers la baſe, garnie au dedans de poils fauves : le bord eſt ouvert, découpé en cinq parties, obtus régulier, plus jaune que le tube & plus court : de la circonférence du tube naiſſent à angle aigu cinq nectaires égaux, en forme d'alêne, ſans pédicule, creux, jaunes, & preſque

aussi longs que le tube ; cette fleur est à cinq étamines vertes, dont les sommets ou antheres sont jaunes & ovales & attachés par le côté ; dans le pistil le germe est vert & posé sur la base de la fructification. Le style est long comme les étamines, filiforme, verdâtre : le stigmate est un peu gros : le péricarpe est en forme de capsule à deux loges, qui s'ouvre par deux endroits : les semences sont angulaires & en grand nombre.

PELOTE DE MER, *pila marina.* Nom donné à une balle arrondie ou oblongue que l'on trouve sur les rivages de la mer, parmi les algues : cette pelote est communément de la grosseur d'une orange, de couleur fauve, & composée de fibres entrelacées & comme agglutinées ensemble : elles proviennent de la destruction de plusieurs plantes marines, dont l'intérieur est tout rempli de fibres isolées, seches & faciles à désunir. Nous avons ramassé beaucoup de ces pelotes de mer dans les anses de la Méditerranée, principalement près de Marseille. Comme ces pelotes ne ressemblent pas mal aux égagropiles des animaux ou bézoards de poil, on les a aussi appellés *égagropiles de mer* ou *bézoards marins.* Voyez EGAGROPILES & BÉZOARD.

PELOTE DE NEIGE. *Voyez* OBIER.

PELOUSE ou TAPIS DE GAZON. *Voyez* GAZON.

PELURE D'OIGNON, est une espece de petite huître très-légere, & dont la nacre est fort belle. Cette coquille est mince & transparente, un peu raboteuse. La valve inférieure est blanche sur les bords ; le reste est ou jaunâtre, ou rouge-violet, ou vert-d'eau. La valve supérieure est ordinairement blanche & remarquable par un trou ovale qui est proche de la charniere. Sa charniere est formée d'une petite patte ovale située au-dessus du trou de la valve supérieure, & correspondant à une cavité de même forme de la valve inférieure. On trouve communément cette huître à Cette en Languedoc.

PEMINA, est l'obier de Canada. *Voyez* OBIER.

PENATES. *Voyez l'article* LARES.

PENDULINO. Nom donné à un très-petit oiseau, dont le volume n'excede pas celui du roitelet sans crête, du moineau troglodite, ou de la mésange appellée *petit charbonnier.* Ce petit bipede ressemble assez bien aux mésanges par son port & la forme de son bec : ce bec est court, pointu, un peu épais à sa base, d'une couleur plombée. La partie postérieure de la tête, la nuque, le cou, la gorge, la partie supérieure du

dos jusqu'à la naissance des aîles, sont couverts de plumes cendrées; mais un peu plus blanches auprès de la gorge. De chaque côté, depuis la fente du bec jusqu'à l'occiput, en passant par les yeux, s'étend une tache très-noire; l'espace contenu entre ces deux taches, au-dessus de la base du bec jusqu'au sommet de la tête, est roux dans le mâle, & ce sommet est cendré. Le dos est roux, ainsi que les aisselles & les plumes qui couvrent les aîles; ces plumes sont légérement nuées de verdâtre vers leur extrémité : les plumes des aîles ou ramieres, *remiges*, sont d'un noir plus ou moins foncé, & couvertes d'autres plumes plus petites & rousâtres. La poitrine, le ventre, les cuisses & la partie supérieure du croupion ont une couleur moyenne sur le cendré & le roux. Les jambes, les pieds, les ongles ont une couleur plombée.

La femelle differe peu du mâle. La couleur de ses aîles, de son dos, est un roux un peu clair, & elle n'a autour de son bec aucune plume qui porte la même couleur; mais toute sa tête est cendrée, à l'exception des deux taches noires dont il est fait mention ci-dessus. Tout le dessous de son corps est cendré. M. *Sonnerat* ayant disséqué le gésier de cet oiseau, n'y trouva que quelques insectes broyés.

M. *Sonnerat* pense que le *pendulino* n'est pas du nombre de ces oiseaux qui changent de climat aux approches de l'hiver. Il ne paroît pas craindre le froid, puisqu'il habite de préférence les pays du Nord, tels que la Pologne, la Wolhinie & la Lithuanie qui est entourée de forêts glacées; dans l'été, tout le monde voit les nids qu'il construit dans nos contrées. Le *pendulino* niche deux fois dans l'année; savoir, au printems & en été. L'industrie qu'il montre dans la construction de son nid est tout-à-fait singuliere. En effet, pour ménager à ses petits un domicile aussi sûr, aussi commode qu'il est possible, il ne fait point ce nid ouvert en forme de coupe, comme le commun des oiseaux, mais fermé par en haut, presque terminé en pointe & ayant la figure d'un sac fermé ou d'une besace; & il le suspend à l'extrémité d'une branche de quelque arbre qui donne sur l'eau; en l'entortillant avec des brins d'herbes menues, à la maniere des nids pensiles. Il laisse à côté, pour y entrer, une porte ronde qui se prolonge en un tuyau court. La matiere dont le *pendulino* forme ce nid, est un duvet mollet & blanc qu'il arrange avec son bec, & auquel il donne la forme d'un drap serré & épais : il a soin de le munir ou fortifier en dehors par quelques fibrilles, & de garnir le dedans d'une quantité de duvet non ouvré, afin que ses

petits y reposent mollement. La femelle pond dans ce nid quatre ou cinq œufs dont la coque est blanche, & quand les petits son éclos, elle les nourrit avec des insectes de marais.

Les plantes & les arbres qui croissent au bord des marais, fournissent abondamment à ces oiseaux la matiere cotonneuse pour la construction de leurs nids. Les saules, les peupliers fleurissent dès le commencement du printems, & produisent bientôt des tiges à fruit qui mûrissent peu de temps après; savoir, aux mois d'Avril & de Mai, & répandent avec leurs graines, une quantité étonnante d'une matiere cotonneuse qui voltige dans les airs à une très-grande distance. *Voyez* SAULE & PEUPLIER. Quelques semaines après (un ou deux mois) on voit pousser vigoureusement & fleurir dans ces lieux la masse-d'eau, plante très-commune dans les marais, & dont les feuilles servent à faire des nattes en Italie. Les Habitans des pays marécageux se servent encore de l'espece de bourre, de duvet qui enveloppe l'épi de cette plante, pour en remplir des matelas & des oreiliers. *Voyez* MASSE-D'EAU *à l'article* ROSEAU. Le *pendulino* emploie l'une & l'autre de ces matieres pour la construction de son nid; mais plus ordinairement celles que fournissent les saules & les peupliers. La couleur & la nature des nids suffisent pour reconnoître la matiere dont ils sont composés : la matiere de ceux faits avec le duvet des saules & des peupliers, est plus blanche que celle que produit la masse-d'eau.

Quoique le nid de la mésange à longue queue, *parus caudatus*, *sive monticola*, ait quelquefois une sorte de ressemblance avec celui du *pendulino*, qu'il soit également fermé par en haut & comme voûté, laissant pareillement par le côté une ouverture ronde pour y entrer, il en differe en ce qu'il n'est point suspendu comme celui du *pendulino ;* la mésange le place seulement dans la bifurcation des branches de quelqu'arbre; elle lui donne une forme arrondie ou ovale, sans en prolonger l'ouverture en un tuyau proéminent en dehors; elle le compose en outre de matieres différentes, dans lesquelles il entre à la vérité beaucoup de duvet, soit du saule, soit du peuplier; & elle ne lui donne pas une consistance aussi serrée; elle l'enveloppe extérieurement de brins d'herbes, de petites feuilles, de lichen & de mousse seche, sans qu'on y distingue le duvet.

M. *Sonnerat* vient de donner, dans le journal de M. *l'Abbé Rozier*, la description d'une mésange du Cap de Bonne-Espérance : elle est plus petite

petite que notre mésange d'Europe : elle a toute la tête, le cou, le dos, la partie inférieure du corps & les petites plumes des aîles d'un gris cendré clair; les grandes plumes des aîles sont noires, bordées en dehors par une raie longitudinale blanche ; la queue est noire en dessus & blanche en dessous; le bec, l'iris & les pieds sont noirs. Cette mésange que quelques Naturalistes regardoient improprement comme une espece de *pendulino*, place son nid dans les buissons les plus épais, & le fait avec une espece de coton qui n'est point connu dans le pays. Il ressemble assez à une bouteille, le cou en est étroit ; sur le côté en dehors, il y a une profondeur qui sert de logement au mâle, pendant que la femelle couve les œufs. Lorsque la femelle est sortie du nid, le mâle, en suivant sa compagne, frappe avec force de ses aîles sur les côtés du nid ; & les bords, en se touchant, se lient ensemble, & ferment entiérement l'entrée : c'est ainsi que par une industrie singuliere, tous les êtres cherchent à mettre leurs petits à l'abri de la voracité des insectes & des autres animaux qui peuvent leur nuire.

Le *pendulino* paroît être le *rémiz* des Polonois. Le nom *pendulino*, qui approche du latin, exprime assez bien l'instinct de cet oiseau pour suspendre son nid à un arbre.

Le P. *Bonnani*, dans son *Musæum Kirkerianum*, a parlé de cet oiseau. *Cajetan Monti* a consigné dans les *Mémoires de l'Académie de Bologne*, que le *pendulino* se trouve aussi dans le territoire de Bologne, & qu'il surpasse de beaucoup les autres oiseaux par l'industrie qu'il fait paroître dans la maniere de construire & de suspendre son nid ; qu'il est rare de trouver cet oiseau, parce qu'il se cache aisément entre les roseaux & les saules des marais. Le peuple Bolonnois, dit ce même Observateur, le regarde comme un oiseau sacré, & n'ose le toucher, dans la crainte d'attirer sur lui, par sa mort, des dangers ou des malheurs. Il s'imagine encore que ce nid singulier, suspendu sur la porte de la maison, la préserve de la foudre. L'oiseau *pendulino* paroît plus multiplier dans les environs marécageux de la Toscane, que dans ceux du Bolonnois.

PENGUIN ou PINGOUIN, animal bipede, nommé ainsi *propter pinguedinem.* C'est un oiseau d'un genre particulier, & qui se trouve sur plusieurs côtes d'Afrique, & notamment dans la baie de Saldagne; il s'en trouve aussi dans les isles de Falkland, à la hauteur du Détroit de Magellan. Il est de la grosseur d'une poule d'Inde ; il a les plumes

du dos noires, celles de dessous le ventre sont blanchâtres; il a le cou ovale, gros & ceint comme d'un collier de plumes blanches; sa peau est rude & aussi épaisse que celle du pourceau. Il a pour aîles deux aîlerons, comme de cuir, qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras. Ces especes d'aîles sont courtes & couvertes en haut de petites plumes souvent applaties, blanches & entremêlées de noires. Ces aîlerons lui servent à nager & non à voler. Toutes les autres plumes sont plus longues, barbues, presque molles comme de la soie. Les *penguins* ont la queue très-forte; ils sautent la plupart du temps dans l'eau, & ne viennent à terre que pour creuser sur le rivage des terriers ou trous assez profonds, où ils nichent trois ou quatre ensemble, & dans lesquels ils pondent, & font éclorre leurs petits. Leurs œufs sont bariolés de taches noires; leur bec est étroit, comme denté, crochu par le bout & plus grand que celui du corbeau; ils ont la queue courte, pointue; les pieds noirs & plats & de la forme de ceux des oies, quoiqu'un peu moins larges: chaque pied a uniquement trois doigts antérieurs & palmés. Ces oiseaux ne sont point farouches. Ils marchent la tête élevée & droite, laissent pendre leurs aîlerons le long de leurs côtés, comme si c'étoit des bras: ils tiennent aussi leur corps droit presque verticalement, & non en situation à-peu-près horizontale, comme font les autres oiseaux; ensorte qu'à les voir de loin, on les prendroit pour des pygmées ou de petits hommes. On prétend qu'ils ne vivent que de poissons; cependant leur chair n'en a pas l'odeur, & est d'un assez bon goût: leur peau est si dure, qu'à peine, d'un coup de sabre peut-on leur trancher la tête. L'Auteur de l'*Histoire des Voyages*, *Tome VIII. in-4°. page 76*, dit que le *penguin* tient de l'homme, de l'oiseau & du poisson, étant droit sur ses pieds, ayant des aîlerons sans plumes, qui lui pendent & lui servent à nager, & étant garni de manches barrées & rayées de blanc, mais ne volant point. On distingue trois especes de *penguins*; 1°. le *grand penguin* qui pese quinze ou seize livres & qui se trouve dans les Mers Septentrionales, tel est celui qui est décrit ci-dessus; 2°. le *penguin vulgaire*, & qui se trouve quelquefois sur les côtes de nos Mers, il niche dans les trous des rochers escarpés; ses œufs sont blanchâtres & tachetés de noir; le bout de son bec est peu ou point crochu, ainsi que celui du petit *penguin*; ces deux dernieres especes sont de la grosseur du canard domestique, sur-tout le petit *penguin*. *Voyez* MANCHOT & GORFOU.

PENINSULE, *peninſula :* voyez PRESQU'ISLE.

PENNACHE DE MER, eſt, ſelon *Rondelet*, un *zoophite marin*, ſemblable aux pennaches qu'on portoit autrefois aux chapeaux; cependant nos pêcheurs, dit-il, à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec le bout de la partie naturelle de l'homme, découverte de ſon *prépuce*, lui ont donné le nom de cette partie ; l'autre bout reſſemble à un panache; les franges en ſont phoſphoriques pendant la nuit. C'eſt une eſpece de *mentula marina* ou de *penna marina*, dont *Geſner* a parlé d'après *Ariſtote.* M. *Voſmaër*, Directeur des cabinets du Prince d'Orange & Stathouder, &c. à la Haye, a fait auſſi mention d'une nouvelle eſpece de *penna marina* ou *penne marine*, ou *plume de mer :* on en trouve l'obſervation dans les *Mémoires des Savans étrangers*, *préſentés à l'Académie des Sciences en 1759.*

PENNAGE : ſe dit de toutes les plumes qui couvrent le corps de l'oiſeau de proie ; & même des autres oiſeaux. On dit : cet oiſeau a le *pennage* blond, roux, noir, cendré, &c. *Voyez à l'article* OISEAU.

PENNATULE. On donne ce nom à l'empreinte de la *plume marine* qui eſt quelquefois devenue foſſile : *voyez* PLUME MARINE.

PENO-ABSOU : *voyez* PINÉ-ABSOU.

PENSÉE ou HERBE DE LA TRINITÉ, *viola tricolor aut herba trinitatis*, eſpece de violette inodore, que l'on cultive dans les jardins pour la beauté de ſa fleur, dont chaque feuille eſt de trois couleurs, pourpre ou bleu, jaune & blanc. Sa racine eſt fibreuſe : elle pouſſe de petites tiges rampantes, rameuſes, portant des feuilles, les unes arrondies, les autres oblongues & dentelées autour. Ses fleurs ſont comme veloutées, & paroiſſent au printems : il leur ſuccede une coque qui contient des ſemences menues. Cette plante eſt déterſive, vulnéraire & ſudorifique. *Voyez* VIOLIER.

On ſeme ſur couche les graines de penſée : on les tranſplante dans les plates-bandes le long des terraſſes, & on en forme les maſſifs & les corbeilles des grands parterres. Cette plante croît naturellement & en abondance aux environs de Rouen.

PENTACRINITES. Quelques Lithographes donnent ce nom à l'*encrinite*, dont il eſt parlé au mot PALMIER MARIN. M. *Bertrand* ſoupçonne que ce pourroit être une coralline véſiculeuſe, contractée avec ſon polype.

PENTISULCE. *Voyez au mot* QUADRUPEDE.

PEPIN. Se dit de la graine des arbres fruitiers, comme le poirier, le pommier, le coignaſſier, le cormier, l'oranger, &c. *Voyez l'article* Graine.

PÉPINIERE. Semis & plants d'arbres qu'on tient fort ſerrés ſur une même ligne ou ſur pluſieurs, diſtant de trois pieds au plus les uns des autres, pour être greffés, levés & enſuite placés à demeure dans un autre terrain.

Une pépiniere eſt la reſſource du verger, du jardin coupé & du potager : c'eſt dans un tel terrain qu'on ſeme les noyaux, les pepins, les noix, les amandes, & généralement toutes les graines qui doivent ſervir à la multiplication des diverſes eſpeces d'arbres fruitiers & des diverſes ſortes d'arbres qui ſont propres à peupler les forêts, à planter les poſſeſſions rurales, & à embellir les parcs, les jardins & les approches des châteaux & maiſons de plaiſance : c'eſt là enfin qu'on éleve une multitude de jeunes ſujets deſtinés à remplacer tout ce qu'il faut arracher. De ces jeunes plantes les unes ſont des arbriſſeaux venus de pepins ou de noyaux, & qui, malgré l'excellence du fruit dont ils proviennent, ne laiſſent pas d'être ſauvages & d'avoir beſoin du ſecours de la greffe. D'autres ſont des boutures, c'eſt-à-dire, des rejetons qu'on a détachés dans les bois ſur des ſauvageons, qui ſont des plantes dont les fruits ſont d'une ſaveur auſtere ; d'autres enfin ſont des ſauvageons greffés. On peut les tenir enterrés dans des paniers, & par ce moyen on a un arbre tout formé pour être mis à la place de celui qui vient à manquer.

Il faut que la terre d'une pépiniere ne ſoit ni trop graſſe ni trop maigre. Au reſte il n'y a pas de danger que ce ſol ſoit d'une qualité un peu inférieure à celui où on tranſplantera le jeune ſujet. Plus le jeune plant eſt ſerré dans la pépiniere, plus il pouſſe droit (Il faut cependant obſerver une certaine diſtance, afin de pouvoir arracher le plant ſans couper, ni meurtrir ſes racines, ni celles des arbres voiſins deſtinés à n'être pas arrachés en même temps). Après la contrainte de cette premiere éducation, on le voit mieux proſpérer au ſortir de la pépiniere lorſqu'il eſt tranſplanté dans un ſol convenable. Ce que nous diſons ici pour les pépinieres particulieres doit auſſi s'appliquer aux pépinieres publiques, dont l'établiſſement eſt des plus ſages & des plus utiles.

PEPITES D'OR. *Voyez au mot* Or.

PERCE-BOIS, *ligni-perda.* Indépendamment des *abeilles perce-bois*, dont nous avons fait mention *au mot* ABEILLE page 43 du premier vol. de cet Ouvrage, il y a une autre ſorte d'inſecte qui porte auſſi, mais moins à juſte titre, ce nom. Ce petit *perce-bois*, que *Pline* a rangé dans le genre des *teignes*, ſe fait un fourreau de ſoie, qu'il recouvre enſuite par dehors de petits brins de bois pour lui donner plus de conſiſtance. On ne peut trop admirer cet étui qui eſt fait de brins de bois, hachés menu avec les dents & aſſemblés les uns avec les autres comme les poutres des maiſons de Moſcovie; c'eſt la chenille perce-bois qui le conſtruit. Elle loge toujours dedans, & le porte par-tout ſur ſon dos comme une pyramide. Ces chenilles ſe changent en papillons, dont les mâles ſeuls ont des aîles; la plupart d'entre elles ont la peau jaunâtre, tiquetée de brun.

Il y a auſſi des teignes aquatiques qui portent le même nom de *perce-bois* ou *ligni-perdes*, mais celles-ci ſe changent en mouches à quatre aîles, qui ont l'air de papillons. *Voyez* TEIGNES LIGNI-PERDES. On n'auroit dû ne donner le nom de *perce-bois* qu'à l'inſecte appellé *vrillette*, qui taraude réellement le bois. *Voyez* VRILLETTE.

PERCE-BOSSE. *Voyez* CHASSE-BOSSE.

PERCE-FEUILLE, *perfoliata.* On diſtingue ſous ce nom deux eſpeces principales de plantes d'uſage en Médecine.

1°. LA PERCE-FEUILLE ANNUELLE ou la VRAIE PERCE-FEUILLE, *perfoliata vulgaris, aut buplevrum perfoliatum, rotundifolium annuum.* Cette plante qui croît dans les champs parmi les blés & les vignes, a une racine groſſe comme le doigt, ſimple, ligneuſe, blanche, ayant le goût de la raiponce; elle pouſſe une ſeule tige, haute d'un pied ou environ, grêle, ferme, ronde, cannelée, creuſe, nouée, rameuſe, d'une odeur un peu aromatique. Ses feuilles ſont alternes, ſimples, ovales, nerveuſes, de couleur de vert de mer, & d'un goût âcre. Ses fleurs qui paroiſſent en Juin & Juillet, ſont jaunes, en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles diſpoſées en roſe (M. *Deleuze* obſerve que les ombelles partielles ſont garnies d'une fraiſe, *involucrum*, de trois à cinq feuilles grandes & larges): il leur ſuccede des ſemences jointes deux à deux, oblongues, cannelées & noirâtres. Cette plante eſt nommée *perce-feuille*, à cauſe de ſes feuilles qui ſont comme percées & enfilées par la tige & par les branches: elle eſt annuelle & ſe multiplie de graine; au lieu que la ſuivante eſt vivace & ne périt point.

Cette perce-feuille eſt eſtimée vulnéraire, aſtringente. Priſe en forme de thé ou en poudre, elle eſt bonne pour ceux qui par quelque chûte ou contuſion violente pourroient s'être rompu quelque vaiſſeau dans le corps: elle convient auſſi dans les hernies.

2°. La Perce-feuille vivace ou l'Oreille de lievre, *auricula leporis*, *aut buplevrum vulgatiſſimum folio ſubrotundo*. Elle croît abondamment aux lieux montagneux, le long des haies & parmi les brouiſſailles. Sa racine eſt petite, ridée, verdâtre, fibrée & d'un goût âcre: ſa tige a quelquefois deux pieds de hauteur, tantôt rougeâtre & tantôt verdâtre, ſes feuilles ſont étroites & nerveuſes, ayant à-peu-près la figure d'une oreille de lievre étendu; elles ne tombent point pendant l'hiver: ſes fleurs, qui paroiſſent en été, ſont jaunâtres, ſemblables à celles du fenouil; elles ſont remplacées par des ſemences oblongues, aſſez ſemblables à celles du perſil, cannelées & griſes, & d'un goût âcre: elles mûriſſent en automne.

Cette plante ſe plaît dans un terroir gras. Ses feuilles ſont déterſives, deſſicatives & vulnéraires: ſa ſemence eſt échauffante & apéritive, étant mâchée elle excite à cracher.

PERCE-MOUSSE, *muſcus capillaceus major*, *pediculo & capitulo craſſioribus* (*adiantum aureum*). Cette plante croît dans les bois, contre les vieilles murailles crevaſſées & humides, entre la mouſſe des vieux arbres. Elle eſt de la longueur du doigt; elle porte beaucoup de feuilles d'un beau jaune, mouſſeuſes, & déliées comme des cheveux vers le bas, unies vers le haut: ſes tiges portent à leurs ſommets de petites têtes longuettes, pleines d'une fine pouſſiere qui tombe dans la ſuite, lorſque ces têtes penchent & s'ouvrent à la maniere de pluſieurs eſpeces de mouſſes. Les Botaniſtes regardent cette pouſſiere comme la graine. Ses racines ſont filamenteuſes. Cette plante eſt un puiſſant ſudorifique; on en fait uſage en forme de thé dans les pleuréſies, & pour faciliter l'expectoration, comme des capillaires dont elle eſt une eſpece: *voyez ce mot*. Elle eſt beaucoup plus en uſage en Allemagne qu'en France.

PERCE-MURAILLE. *Voyez* Pariétaire.

PERCE-NEIGE, *narciſſo-leucoium*. Cette plante que l'on appelle auſſi *violette de Février*, *violier bulbeux*, *campane blanche*, *baguenaudier d'hiver*, croît naturellement dans des prés humides, dans les forêts ombragées, ſur certaines montagnes & dans les haies. Sa racine eſt bulbeuſe, compoſée de pluſieurs tuniques blanches, excepté l'extérieure qui eſt

brune, garnie en dessous de fibres blanchâtres, d'un goût visqueux, peu âcre: elle pousse trois, quatre ou cinq feuilles semblables à celles du poireau; ces feuilles sont fortes, lisses, luisantes & verdâtres: du milieu de ces mêmes feuilles s'éleve une tige à la hauteur de plus d'un demi-pied; elle est anguleuse, cannelée, creuse, revêtue avec ses feuilles jusqu'à la moitié d'une espece de fourreau blanc: elle ne porte ordinairement qu'une seule fleur à sa sommité, quelquefois deux, rarement trois: cette fleur a six ou huit feuilles, selon la bonté du terroir; elle est en cloche penchée, blanchâtre, avec une tache verdâtre & d'une odeur peu agréable: à cette fleur succede un fruit membraneux, relevé de trois coins, & divisé intérieurement en trois loges remplies de semences arrondies, dures & d'un blanc jaunâtre. Sa racine est un émétique doux.

Cette plante fleurit en Février, disparoît au mois de Mai, mais sa racine subsiste en terre comme celle du narcisse. C'est par ses bulbes qu'on la multiplie; car on la transplante volontiers dans les jardins pour l'y cultiver à cause de sa fleur qui est des plus hâtives, elle orne nos parterres dans la saison la plus triste: c'est l'avant-coureur du printemps.

PERCE-OREILLE ou FORBICIN ou OREILLERE, *forficula seu auricularia*. Espece d'insecte différent de l'espece appellée *forbicine*; voyez ce mot; il est hémiptere, longuet, fort agile & court vîte. Il a deux petites cornes à la tête, ses antennes sont longues & filiformes: l'extrémité de son ventre est armée de deux pinces; son corps est applati, lisse & brunâtre ou noirâtre. Cet insecte pullule beaucoup; il habite souvent sur les feuilles des choux, dans les creux d'arbres, dans les tiges des plantes, comme celles des panais sauvages, de l'angélique & des plantes férulacées, dans les trous des murailles, dans le fumier & dans la terre. Il y en a deux ou trois sortes qui different en grosseur, en longueur & en couleur; les plus gros sont jaunâtres, les médiocres & en même temps les plus communs sont de couleur de châtaigne, & les plus petits sont noirs & blancs. Les larves de ces insectes se métamorphosent en nymphes, & ensuite paroissent avec des aîles à étuis.

On a nommé *perce-oreille* cet insecte, parce qu'il recherche avidement les oreilles, où il se glisse avec vîtesse. Il mord & il pince les endroits où il s'attache, ce qui cause en cet endroit une douleur que la crainte & le préjugé, suite d'erreurs populaires, augmentent beaucoup,

& l'on croit quelquefois que le cerveau même en est attaqué. Je me souviens que dans mon enfance l'un de mes freres me fit entrer un de ces insectes dans l'oreille & que j'en fus comme fou pendant quatre jours, ce qui se termina par un léger mal de tête. Pour me venger je jouai le même tour à ce frere qui en fut beaucoup plus affecté que moi; car il y avoit des momens où il couroit se plonger la tête dans un seau d'eau; dans d'autres momens il saignoit du nez, & il croyoit voir un arc-en-ciel. Ce frere avoit, ainsi que moi, beaucoup de peur d'en mourir, & nous n'étions pas un instant sans gratter dans notre oreille avec un instrument, qui probablement y produisit tout ou la plus grande partie du mal; car il faut en convenir, les pinces du perce-oreille ne sont aucunement redoutables, à peine font-elles une impression sensible aux doigts qui en sont saisis.

Voici un autre récit à-peu-près semblable au précédent, & qu'on lit dans le *II. Tome des Ephémer. d'Allemagne*, *ann. 1672*, *Obs. 266*. Une femme qui demeuroit à cinq milles de Nuremberg, portant un fagot d'herbes, & se sentant fatiguée, après avoir mis sous sa tête le linge qui enveloppoit sa charge, sans s'appercevoir qu'il étoit rempli d'insectes, s'étoit endormie. Des *perce-oreilles* entrerent dans son oreille droite: un Chirurgien lui tira sur le champ un de ces insectes, mais les autres y resterent, malgré tout l'art des Médecins qu'elle courut, dit-on, consulter. Ces insectes multipliés à l'infini, & dont le nombre augmentoit chaque jour, s'étant logés entre le crâne & le cerveau, rendirent a vie insupportable à cette pauvre femme, qui ressentoit des douleurs jusqu'à l'extrémité des pieds & des mains, dès que ces insectes changeoient de place. Elle ne pouvoit faire aucun mouvement de la tête, sans qu'il se fît à l'intérieur un certain bruit ou craquement, qui étoit même entendu distinctement par ceux qui se trouvoient alors autour d'elle. Au bout de vingt ans cette femme, âlors agée de soixante-huit ans, fut trouver le célebre Physicien *Volckamer* de Nuremberg. Il fit tout ce qu'il put pour lui procurer quelque soulagement: il lui fit injecter dans l'oreille le baume de soufre fait avec la térébenthine, qui ne put faire sortir qu'un seul de ces insectes, encore étoit-il mort: il y a lieu de croire qu'avec le temps ils avoient obstrué le conduit auditif. La malade usoit fréquemment & avec confiance, d'une fumigation faite avec la gomme ammoniaque, parce qu'elle s'appercevoit que chaque fois les *perce-oreilles* accouroient à l'orifice de l'oreille, & paroissoient prêts

à

à ſortir; mais voyant enfin que rien ne pouvoit la délivrer, elle prit le parti de ſupporter cette incommodité juſqu'à la mort. Un pareil exemple, indépendamment de bien d'autres rapportés par les Phyſiciens, par les Médecins & par les Naturaliſtes, doit faire connoître combien il eſt imprudent de dormir ſur l'herbe & ſous les arbres dans les beaux jours, temps où toute la nature fourmille d'inſectes toujours dangereux, quand ils s'introduiſent dans les oreilles, ou qu'ils attaquent quelques autres parties délicates de notre corps. Il ne faut cependant pas croire que l'inſecte puiſſe pénétrer dans l'intérieur du crâne, attendu qu'il n'y a point d'ouverture qui y communique.

Le *perce-oreille* cauſe auſſi un grand dommage aux fleurs, ſur-tout aux œillets, dont il détruit entiérement la fleur, en coupant les feuilles au fond du calice. Pour détruire ces inſectes, les Jardiniers fleuriſtes fichent des baguettes aux pieds des fleurs. Au haut de ces baguettes, on met des ongles de pied de mouton : les *perce-oreilles* qui aiment à ſe nicher dans les trous, ne manquent pas de s'y retirer dans les temps humides & pendant la nuit ; de ſorte que le matin, en les viſitant, on les y trouve encore, & on les noie dans l'eau, ou on les écraſe : les poules les avalent avec plaiſir. On peut encore détruire ces inſectes, en mettant de petites planches ou des tuiles dans les allées des plate-bandes plantées de fleurs : ils s'y cachent pendant le jour, & il eſt facile de les écraſer en levant ces tuiles.

PERCE-PIERRE, *percepier Anglorum :* voyez PASSE-PIERRE. On donne auſſi le nom de *percepier* au petit pied de lion de montagne, *alchimilla montana minima.*

PERCE-PIERRE ou SINGE DE MER, *alauda non criſtata.* C'eſt un poiſſon de la Manche & de la Méditerranée, qui ſe cache entre les pierres, & qui eſt de la claſſe de ceux qui ont les nageoires épineuſes. Il a la tête faite comme celle d'un ſinge, petite & ronde. Ce poiſſon a le corps petit, ainſi que la bouche & les yeux; les dents de la mâchoire ſupérieure ſe trouvent entre celles de la mâchoire inférieure quand la bouche eſt fermée. Il a les nageoires petites, deux près des ouies, deux au-deſſous, une autre qui commence près de la tête & va juſqu'à la queue; & une autre ſous le ventre, qui commence à l'anus, & va pareillement finir proche de la queue; ſa peau eſt mouchetée, liſſe & gliſſante. Il mord les Pêcheurs : ſa chair eſt molle, & n'eſt pas d'un goût fort exquis.

PERCERAT ou PESCE-RAT. Nom donné au poiſſon nommé *aigle de mer*, qui eſt une eſpece de paſtenaque. *V. le dern. art. du mot* PASTENAQUE.

PERCHE, *perca*. Poiſſon de riviere & de mer. Les poiſſons de ce genre ont, dit M. *Deleuze*, ſept côtes à la membrane des ouies, & ſur le dos deux nageoires ou diſtinctes ou continues, mais dont l'antérieure ſeule eſt à rayons épineux.

1°. La PERCHE DE MER, *perca marina*. C'eſt un poiſſon ſaxatile, couvert d'écailles de couleur rouſſe. Il eſt long d'un pied; il a la bouche petite, des dents pointues, pluſieurs traits au dos qui deſcendent juſqu'au ventre; les uns ſont noirs, les autres ſont rouges. Cette perche, par ſes ouies, par ſes nageoires & par ſa queue, eſt ſemblable aux autres poiſſons ſaxatiles, mais elle a le ventre plus large; l'anus eſt placé au milieu du corps; il y a enſuite une longue nageoire; ſon ventre eſt de couleur blanche, nuancée de rouge; la chair en eſt tendre, & beaucoup meilleure que celle de la perche de riviere. *Rondelet* dit qu'il l'eſtime mieux farinée & frite ou grillée, que bouillie.

On dit que la perche de mer n'entre jamais dans les rivieres, & que celle de riviere n'entre point dans la mer.

2°. La PERCHE DE RIVIERE, *perca fluviatilis*. Celle-ci, dit *Rondelet*, n'a que le nom de celle de mer: elle en differe par la figure & par la ſubſtance de ſa chair; celle de mer eſt molle, tendre, de facile digeſtion, & de bon ſuc. Ces bonnes qualités, dit-il, ne ſe trouvent point dans celle de riviere, dont la chair eſt dure, gluante & difficile à digérer; cependant M. *Andry*, Médecin, & tout le monde la trouve excellente à manger, & *Auſone* l'appelle *les délices de la table*. Cette perche a des traits qui deſcendent du dos vers le ventre: ces traits ſont ou rouges ou rougeâtres, ainſi que ſes nageoires & ſa queue. La perche du lac de Lauſanne & de pluſieurs autres endroits, a le fond de la couleur cendré, les taches latérales brunes, de même que le dos: les nageoires du ventre & celles de l'anus ſont ſafranées, les autres griſes; la premiere de celles du dos a quatorze épines, & la poſtérieure ſeize rayons non épineux; ſon dos eſt un peu aigu ou boſſu; ſon ventre eſt large & plat; la tête eſt applatie ſur les côtés; l'ouverture de la bouche eſt fort ample, garnie de pluſieurs petites pointes ou dents attachées aux os maxillaires, & trois rangées d'autres petites dents rudes au palais, &c. elle a les narines grandes, plus proche des yeux que du bec; l'iris d'un jaune foncé; les couvercles des ouies ſont compoſés de part & d'autre

de quatre larmes osseuses & de sept épines ; la ligne latérale du corps est courbée près du dos.

On met ce poisson dans les petits lacs, les viviers & les réservoirs avec les *tanches*, les *brochets* & les *carpes*. Il n'y a point de poisson de riviere plus plat : ses écailles sont petites, blanches au ventre, jaunes aux côtés, grisâtres ailleurs ; elle a deux nageoires au dos, dont la premiere est la plus grande ; elle en a deux autres au ventre, & une près de l'anus, laquelle est garnie d'un aiguillon : sa bouche est petite & sans dents. On distingue ce poisson, qui a peu d'arêtes, en grande & petite espece. La perche ordinaire a environ huit à dix pouces de longueur ; mais on en prend en grande quantité dans le lac de Neufchatel qui pesent jusqu'à quatre livres, & qui ont un pied & demi de longueur. La pêche s'en fait pendant le courant des mois de Mai & de Juin : c'est un bon poisson d'eau douce : ses écailles se sechent plus vîte que celles des autres poissons de riviere. Il y a beaucoup de perches dont les lignes transversales, qui sont au nombre de six, ont une couleur noirâtre : ce poisson est vorace, & très-avide de vers de terre : on le prend aisément à l'hameçon. *Swammerdam* dit que dans la perche, l'ovaire tient lieu de la matrice & de ses cornes ; & que si l'on examine l'usage & la structure des laitances de ce poisson, on jugera qu'elles ressemblent exactement à des vésicules, au défaut de testicules & de prostates.

La perche nage avec beaucoup de facilité & de vîtesse : elle est armée de certaines arêtes pointues & perçantes, dont la piqûre est dangereuse & difficile à guérir. C'est avec ces pointes qu'elle se défend contre les poissons plus grands & plus forts qu'elle : dès qu'elle voit venir le brochet, elle se hérisse, & de cette maniere elle l'empêche d'approcher : cela n'empêche pas que le brochet n'avale les petites perches, dont les nageoires sont encore trop molles pour pouvoir lui nuire, & les Pêcheurs savent que c'est une des meilleures amorces pour le prendre. La perche se nourrit de poissons, d'écrevisses ; elle mange aussi les petits de son espece. Elle jette ses œufs en Mars & en Avril : ces œufs sont liés & enfilés comme ceux de la grenouille ; aussi quelquefois les Pêcheurs les ramassent facilement parmi les roseaux pour les jeter dans les étangs & les viviers ; car ce frai devient quelquefois la proie d'une autre perche ou d'un brochet, ou de quelqu'autre poisson. On fait rôtir sur le gril les œufs de la perche femelle ; ce qui fait encore un assez bon manger.

On emploie en Médecine les os qui se trouvent dans la tête de ce poisson, vers l'origine de l'épine du dos : on les appelle dans les boutiques PIERRES DE PERCHES, *lapides percarum.* On réduit sur le porphyre ces pierres en poudre subtile, & on les donne au poids d'un à deux scrupules, pour dissoudre la pierre des reins. Mais nous n'avons guere de foi à ce remede : quelques anciens Médecins le recommandent dans la pleurésie, en place des *mâchoires de brochet.* Toutes ces préparations ne conviendroient-elles pas mieux dans les dentifrices pour blanchir les dents, ou comme absorbans ?

Ruisch donne la notice de plusieurs especes de *perches des Indes*, où l'on voit que celle d'Amboine differe peu de la nôtre : sa queue est fourchue & marquée de deux taches noires. La *perche* de Ternate & celle de Rode - Baars n'ont de commun avec notre *perche*, que la couleur de leurs écailles & le goût de la chair.

PERDRIX, *perdix.* C'est un genre d'oiseau que des Naturalistes méthodistes ont rangé dans l'ordre des gelinotes. On distingue plusieurs especes de perdrix, qui toutes sont bonnes à manger : elles ne se perchent point ordinairement sur les arbres ; elles font du bruit en volant, leur vol est bas, dure peu, & a peu d'étendue : elles ont quatre doigts, dont trois devant & un derriere ; leur queue est courte.

1°. LA PERDRIX GRISE ou PERDRIX GOUACHE, *perdix cinerea.* C'est la perdrix ordinaire, on la nomme aussi *perdrix cendrée ;* elle habite les champs & les prés. Selon *Willughby* & *Albin*, le mâle pese quatorze onces ou environ. Cet oiseau a depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles quatorze pouces de longueur, & près de vingt pouces d'envergure ; son bec est brun d'abord, ensuite blanchâtre ; ses yeux ont l'iris jaunâtre ; la poitrine est marquée d'une tache rousse en forme de fer à cheval, ce que n'a point la femelle : on voit certaines excroissances rouges au dessous des yeux : le menton & les côtés de la tête sont safranés d'abord, puis d'un bleu cendré, tacheté de lignes noires transversales, ensuite grises jaunâtres : le dessus du corps est varié de roux, de cendré & de noirâtre : le pennage contient vingt-trois grandes plumes à chaque aîle, brunâtre, puis d'un blanc jaunâtre : la queue est longue de trois pouces & demi, & composée de douze plumes jaunâtres & à pointes cendrées : les jambes sont nues au-dessous des jointures, & n'ont aucun vestige d'éperon, excepté le mâle qui a un ergot obtus à la partie postérieure du pied : les pieds sont verdâtres, & blanchâtres dans un

âge avancé ; les doigts sont liés ensemble à l'enfourchement par une espece de membrane, comme dans les coqs de bruyere.

Cet animal encore jeune, a une chair si savoureuse & si saine, qu'on la préfere, sur-tout en été & en automne, à celle de tous les autres oiseaux. Il se nourrit de fourmis & de leurs œufs, de limaces, de grains de blé, de baies, de chatons de coudrier & de bouleau, & même de feuilles vertes. La perdrix produit beaucoup de petits, car elle pond à chaque couvée seize à dix-huit œufs : son nid est une petite fosse presque à fleur de terre, où se trouvent quelques brins de paille ou d'herbe seche mis au hazard ; les vieilles perdrix y portent plus d'attention. Ces œufs ont la coque assez ferme, & d'un gris jaunâtre : le temps de l'incubation est de vingt-deux jours ; pendant ce temps le mâle reste aux environs du nid, & accompagne sa femelle lorsqu'elle releve pour chercher à vivre. Comme la femelle est seule chargée du soin de couver, elle éprouve pendant ce temps une mue considérable ; car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : on prétend encore qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Les Italiens, chez qui cette espece de perdrix est plus rare que la perdrix rouge, l'appellent *starna perdice*, perdrix étrangere : elle ne soutient pas long-temps le vol, à cause de la pesanteur de son corps & de la petitesse de ses aîles ; elle court mieux qu'elle ne vole : cependant la petite perdrix grise nommée *roquette*, très-commune en Normandie, a le vol plus léger, moins bas, & se laisse difficilement approcher des Chasseurs. En hiver, les vieilles & les jeunes perdrix se réunissent en société, elles se trouvent toujours ensemble ; c'est ce qu'on appelle *couvée* ou *volée* ou *compagnie de perdrix* : mais au commencement du printemps lorsque le mâle cherche à s'accoupler avec la femelle, l'amour qui avoit formé la volée, la divise pour en unir les membres plus étroitement ; c'est alors qu'ils volent deux à deux ; celles mêmes dont par quelque accident les pontes n'ont point réussi, se rejoignent ensemble & aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment sur la fin de l'été des compagnies souvent plus nombreuses que les premieres, & qui subsistent jusqu'à la pariade de l'année suivante.

Les perdrix, généralement parlant, sont d'un tempérament fort chaud, aussi sentent-elles les influences du premier printemps ; c'est la saison de leurs amours. Leurs chants amoureux charment le silence de la campagne pendant le crépuscule du matin & du soir. Ce couple

emplumé ne ſe quitte plus, il ſe joue dans les prairies; les mâles, dont les teſticules reſtent cachés l'hiver, ou peu apparens dans cette ſaiſon, ſe montrent au printemps & en été avec un appareil de ces organes, qui eſt d'une groſſeur très-conſidérable, eu égard à la proportion du corps : tout chez eux annonce à leurs femelles le deſir & le beſoin de multiplier. Les mâles les plus empreſſés ſe battent quelquefois vigoureuſement pour une femelle, qui en paroît bientôt plus docile. On faiſoit autrefois des combats de perdrix, & ces combats étoient fort vifs : quelquefois auſſi les femelles ſe diſputent entr'elles le choix du nouvel arrangement, & ſe battent à outrance. Faire la guerre & l'amour, dit M. *de Buffon*, ne ſont preſque qu'une même choſe pour la plupart des animaux, & ſur-tout pour ceux en qui l'amour eſt un beſoin auſſi preſſant qu'il l'eſt pour la perdrix : auſſi les femelles de cette eſpece pondent-elles ſans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Ces oiſeaux ont l'odorat fin, & aiment à faire la poudrette : ils ſe trouvent preſque par toute l'Europe; on les prend avec le chien couchant & le fuſil, rarement elles échappent au plomb meurtrier. On pourroit les apprivoiſer & les faire habiter pêle-mêle avec la volaille de baſſe-cour : *voyez ce qui en eſt dit à l'article* Faisan. Les perdrix recherchent la compagnie de preſque tous les quadrupedes, comme chevaux, bœufs, cerfs, chevreuils, &c. & cette ſociété leur eſt ſouvent fatale. Les gens de la campagne, dans les pays où il eſt défendu de chaſſer, ſavent s'en dédommager au moyen d'une perdrix femelle nommée *chanterelle*, qui par ſon chant, & enfermée dans une cage, attire les mâles des environs le ſoir à la brune, ſur-tout dans le temps que ces oiſeaux s'apparient : c'eſt ainſi qu'on vient aiſément à bout de les ſurprendre en plein champ : cette chaſſe ſe fait au filet, elle eſt même amuſante pour les Dames. La vie de ces oiſeaux eſt de ſeize ans; les femelles vivent juſqu'à vingt ans & plus. Les perdrix ont beaucoup de fumet, & les chiens, pour peu qu'ils aient de nez, les ſentent de loin.

Nous avons dit que le mâle n'a point pris de part au ſoin de couver les œufs, il ſe tient ordinairement à portée du nid, attentif à ſa femelle, & toujours prêt à l'accompagner lorſqu'elle ſe leve pour aller chercher de la nourriture, & ſon attachement eſt ſi fidele & ſi pur, qu'il préfere ces devoirs pénibles à des plaiſirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais

qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangere. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable & que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, & à peine sont-ils éclos, souvent encore couverts des débris de leur coquille, qu'ils courent à la suite de la mere & du pere, qui les appellent sans cesse, les promenent, leur montrent les insectes, les graines, en un mot, la nourriture qui leur convient, & leur apprennent à la chercher, soit dans les prés, soit dans les bois, &c. à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. A leurs cris les poussins se rassemblent; il n'est pas rare de trouver le pere & la mere accroupis l'un auprès de l'autre, & couvrant de leurs aîles leurs enfans qui se réchauffent, se reposent, & dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs. Dans ce cas le pere & la mere se déterminent difficilement à partir, & un Chasseur qui aime la conservation de son gibier, se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante. L'histoire des oiseaux fournit des exemples de tendresse & d'un instinct admirables : chez les perdrix ces qualités éclatent autant dans les allarmes que dans les soins d'une paisible éducation; en effet, lorsque quelqu'un, ou si un chien s'emporte & s'approche trop près de leur nid; en un mot, que le péril vienne à menacer la famille, c'est toujours le mâle qui part le premier en poussant des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance; il ne manque guere de se poser à trente ou quarante pas, & on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des aîles, tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides : mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence & des moyens combinés pour sauver leur couvée; on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment & en traînant de l'aîle, ou courir en boitant comme pour attirer & engager adroitement l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, & fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager l'avide Chasseur à le suivre. C'est ainsi qu'il l'écarte de plus en plus de la couvée; d'un autre côté, la femelle qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus rapidement au vol, plus loin & dans une autre direction; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur le champ en courant le long des sillons, & s'approche de ses petits qui, tout foibles qu'ils sont alors, & quoiqu'incapables de voler, sont déjà si rusés, qu'il est

comme impoſſible de les trouver ; ils ſe ſont blottis chacun de ſon côté dans les herbes & dans les feuilles : là ils ne font pas le moindre bruit, ni le plus petit mouvement, ils ſe laiſſeroient plutôt écraſer ſous les pieds du Chaſſeur que de remuer de place. La mere raſſemble promptement ſes petits, & avant que le chien, qui s'eſt emporté après le mâle, ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin : la ruſe ceſſe quand tout eſt tranquille, & le mâle revient auſſi-tôt au cri de ſa femelle.

C'eſt une remarque aſſez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération eſt la meſure des ſoins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout eſt conſéquent dans la Nature, & la perdrix en eſt un exemple ; car il y a peu d'oiſeaux auſſi laſcifs, comme il en eſt peu qui ſoignent leurs petits avec une vigilance plus aſſidue & plus courageuſe. Cet amour de la couvée dégénere quelquefois en fureur contre les couvées étrangeres, que la mere pourſuit ſouvent & maltraite à grands coups de becs. On nomme *perdreaux* les petits dès qu'ils commencent à voler. On a obſervé qu'il naît ordinairement dans l'eſpece des perdrix, un tiers de coqs ou mâles plus que de femelles.

On préfere communément les perdreaux rouges aux gris, mais ſans fondement ; car les bons connoiſſeurs trouvent plus de fumet dans les gris, ſur-tout quand on les laiſſe faiſander pendant quelques jours à l'air. La vieille perdrix eſt excellente en ragoût ou en pâté. Cet oiſeau fournit un bouillon d'un bon ſuc, très-reſtaurant & très-utile aux convaleſcens d'un tempérament pituiteux & mélancolique. Le perdreau rôti & aſſaiſonné d'un ſuc d'orange aigre ou de citron, eſt très-bon dans les diarrhées qui viennent de la dépravation du ſuc ſtomacal & du relâchement des inteſtins : on ſe ſert encore en Médecine du ſang & du fiel des perdrix pour les plaies & les ulceres des yeux, & pour les cataractes : on y inſtille ces liqueurs toutes chaudes & ſortant de l'animal qu'on vient de tuer. Les plumes de cet oiſeau brûlées, ſemblablement à celles de toutes les autres eſpeces, ſont utiles contre l'épilepſie & les ſuffocations hyſtériques.

2°. La PERDRIX ROUGE ou PERDRIX FRANCHE, ou PERDRIX GAILLE, *perdix rufa*. C'eſt un oiſeau fort connu dans nos provinces méridionales & ailleurs ; il s'apprivoiſe plus aiſément que la perdrix griſe ordinaire. Il eſt auſſi d'un cinquieme plus grand ; il a l'iris, le bec,

les

les jambes rouges, les ſerres ſont brunes; cette perdrix a de petits ergots; la plante du pied eſt d'un jaune ſale; la tête, le cou, la poitrine, le croupion & le dehors des cuiſſes ſont de couleur de frêne; le bas du cou & du dos eſt teint d'un brun jaunâtre; le deſſous des oreilles & le menton juſqu'au milieu de la gorge ſont blancs, il ſe trouve cependant dans le coin de la même mâchoire une tache noire, cet eſpace blanc eſt entouré d'un bord noir; les plumes des côtés ſont joliment colorées de noir, de jaune pâle, de rouge brun & de cendré. Ces perdrix ont l'inſtinct moins ſocial que les griſes; chaque famille ne vit point toujours réunie en une ſeule bande ou volée.

Le chant des perdrix rouges eſt différent de celui des autres, elles paroiſſent ſe plaire davantage dans les lieux montagneux remplis de pierrailles, de buiſſons & de bruyeres: elles ne partent pas toutes enſemble, mais les unes après les autres, & quoiqu'elles ſoient dans le même canton, elles ſont toujours ſéparées. Lorſque la femelle couve, le mâle la quitte & la laiſſe ſeule chargée du ſoin de ſes petits. Quand un oiſeau ou un Chaſſeur ou un chien les pourſuivent, elles ſe retirent dans les trous de lapins, ou ſe perchent ſur les arbres, ſelon l'ennemi qu'elles ont à éviter. Quand les femelles ont des petits nouvellement éclos, & qu'elles voient que le Chaſſeur s'approche d'elles avec les chiens, elles s'enfuient en faiſant de petits vols comme ſi elles étoient eſtropiées ou avoient une aîle rompue; c'eſt ce que les Chaſſeurs appellent *traîner*. Cette ruſe, de la part des perdrix rouges, a le même but que celle des perdrix griſes, dont nous avons parlé ci-deſſus. On en a vu, après s'être enfui en traîneuſes, revenir à plein vol vers leur nid, & avoir la hardieſſe de ſe défendre contre les chiens qui mangeoient leurs petits; tant eſt grand l'amour des femelles des animaux pour leurs enfans. On trouve quelquefois de ces eſpeces de perdrix blanchâtres, mais le bec & les pieds reſtent toujours rouges. Les perdreaux rouges ſont difficiles à élever; il faut des ſoins, leur donner à manger des fourmis ou leurs nymphes, & renouveller ſouvent leur eau: à ſix ſemaines, ſi on ne leur donne la liberté des champs, ils ſont attaqués d'une maladie contagieuſe, accompagnée d'enflure, & d'une ſoif dangereuſe à ſatisfaire.

3°. La PERDRIX BLANCHE, ou LAGOPEDE, ou POULE DE NEIGE, *lagopus avis*. C'eſt l'oiſeau que nous avons décrit au mot ARBENNE: les Suédois l'appellent *ſnoeripa*, les Lapons *cherupa*, & les Griſons *rabolane*,

On en voit beaucoup dans les forêts de Northland & de la Laponie ; c'est une espece de gélinote, & M. *Brisson* l'a décrite sous le nom de *gélinote blanche.*

Nous avons dit, au mot *arbenne*, que le caractere distinctif du lagopede ou de la perdrix blanche, & qui est un attribut unique parmi ces oiseaux, c'est d'avoir, comme le lievre, le dessous des pieds velus. Les lagopedes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut ; car ce sont des oiseaux pesans ; lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être pas apperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme : souvent pour les prendre, il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derriere à coups de perche : on dit même qu'ils n'oseroient jamais franchir une rangée de pierres alignées grossiérement, comme pour faire la premiere assise d'une muraille, & qu'ils iront constamment le long de cette humble barriere, jusqu'aux pieges que les Chasseurs leur ont préparés. Ils vivent des chatons, des feuilles & des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyere, de myrtille & d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes : c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légere amertume qu'on reproche à leur chair, qui d'ailleurs a le goût de celle du lievre.

Les perdrix de l'Islande, dont *Anderson* donne la description dans son *Hist. Nat. du Groënland*, sont des especes de perdrix blanches, semblables à celles des Alpes & de la Laponie. Il dit qu'elles amassent dans leurs nids leur nourriture pour l'hiver, en la rangeant par petits tas : elles ont cette précaution, parce qu'elles passent l'hiver dans le pays qui est alors terrible par le froid & la stérilité, & par la chûte continuelle des neiges. On prétend que les perdrix grises & rouges ne se mêlent point ensemble : quelquefois les mâles semblent se donner l'échange de leurs femelles, les suivre constamment & témoigner de l'amour ; mais on ne les a point vu s'appareiller. Cet amour étranger n'a d'effet que la jalousie ; il trouble seulement le ménage, & ces soins assidus ne produisent qu'une importunité sans fruit.

4°. La PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE, *perdix novæ*

Angliæ. Elle eſt plus petite que notre perdrix ordinaire ; ſon bec eſt noir, & le plumage aſſez ſemblable à celui de la bartavelle, excepté le dos qui eſt bigarré de noir ; ſa queue eſt courte, les jambes & les pattes ſont d'un brun clair. On trouve cet oiſeau à la nouvelle Angleterre & à la Jamaïque. *Klein* croit que c'eſt la même que la perdrix du Bréſil, *perdix Braſiliana jambu dicta Piſoni;* c'eſt l'*ococolin :* ſes œufs ſont d'un très-beau bleu. La groſſe perdrix du Bréſil, *gallina ſylveſtris macucagua Braſilienſibus dicta*, eſt la perdrix de la Guiane ; elle eſt, dit-on, plus groſſe qu'une poule ; ſes œufs ſont bleuâtres, & plus gros que ceux d'une poule. On croit que c'eſt l'*oiſeau trompette* de quelques Voyageurs.

5°. La PERDRIX DE GRECE, *perdix Græca.* C'eſt la *bartavelle*, elle a le bec & les pieds rouges ; on en trouve beaucoup dans les îles Cyclades & de Candie, & dans les hautes montagnes, ſur-tout dans les Alpes : elle fait beaucoup de bruit en criant & en pondant. On dit que dans les temps qu'elle eſt en amour, elle articule en chantant par pluſieurs fois *chacabis.* Elle pond & couve dans les plaines contre une groſſe pierre ; ſes œufs ſont tiquetés de rouge & de la groſſeur des œufs de jeunes poules. La vraie *bartavelle* eſt beaucoup plus groſſe que la perdrix rouge, l'iris, le bec & le deſſus des doigts ſont rouges. *Duloire*, page 19, dit d'après *Busbequius*, en parlant de cette perdrix, que les perdrix de Scio ſont plus privées que les poules de France, & ne ſont pas en moindre nombre dans les maiſons. Mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'un Pâtre public donnant de grand matin un coup de ſifflet, auſſi-tôt ces oiſeaux accourent & ſe rangent autour de lui pour le ſuivre aux champs, d'où elles reviennent le ſoir au même ſignal.

6°. La PERDRIX DE DAMAS OU DE SYRIE, *perdix Damaſcena.* C'eſt la *gelinote des Pyrenées* de M. *Briſſon*, *bonaſa Pyrenaïca.* Elle eſt plus petite que la perdrix griſe : ſur le cou & ſur le dos elle a le plumage de la bécaſſe ; le pennage des aîles eſt mêlangé de blanc, de brun & de fauve ; elle a un cercle au bas du cou comme le merle à collier : ce cercle eſt fauve, jaune & rouge, le reſte du plumage eſt comme dans nos perdrix ordinaires : elle a les jambes couvertes de plumes comme les perdrix blanches : elle a un caractere ſi ſauvage, qu'on ne peut l'apprivoiſer : ſa chair eſt plus délicate que celle de nos perdrix.

7°. La PERDRIX DE MONTAGNE, *perdix montana*, reſſemble aſſez à notre perdrix griſe avec qui elle ſe mêle lorſqu'elle deſcend dans les

plaines. La perdrix rouſſe des Antilles, eſt le *pigeon violet de la Martinique.* Les perdrix de la Guadeloupe ſont des eſpeces de *tourterelles :* voyez ce mot. Celles de la Baie d'Hudſon ſont des coqs de bruyeres; celles de la Virginie, de la Côte d'Or, de la Gambra, ſont toutes différentes des nôtres; leur chair eſt d'un goût exquis: elles ſont peu farouches; leur plumage eſt fort varié: elles ont beaucoup plus de vîteſſe dans leur courſe, & en courant elles retrouſſent la queue comme font les poules: les perdrix ſont auſſi fort communes à Congo, à la Chine, à Madagaſcar & à la Louiſiane: leur chair a peu de fumet.

PERDRIX, eſt le nom que les Amateurs donnent à une eſpece de coquille univalve du genre des *conques ſphériques* ou *tonnes*, & M. *Adanſon* met ce coquillage parmi les coquilles operculées du genre des pourpres à canal court, échancré & ſimple : il donne le nom de *teſan* à l'eſpece qu'il a obſervée ſur les côtes du Sénégal.

PERDRIX DE MER. *Voyez* SOLE. On donne auſſi le nom de PERDRIX DE MER, *glareola*, à un genre d'oiſeau qui fréquente les bords des mers, des fleuves & des étangs, & dont on diſtingue quatre eſpeces: ces oiſeaux ont trois doigts antérieurs & un poſtérieur. La partie ſupérieure du bec eſt convexe, & comprimée latéralement vers la pointe. La perdrix de mer eſt de la groſſeur du merle; l'eſpece à collier pond ſept œufs oblongs: celle du Sénégal eſt toute jaune.

PERDRIX DES PRAIRIES. *Voyez* FRANCOLIN.

PERDRIX DU SÉNÉGAL. *Voyez* BIS-ERGOT.

PERDRIX DES TERRES NEUVES. *Voyez* PINTADE.

PERE DE FAMILLE. Nom que l'on donne, d'après *Swammerdam*, à un papillon nocturne, à cauſe de l'aſſiduité qu'il marque à ſa femelle, & du ſoin qu'il a de la venir retrouver pour féconder ſes œufs. C'eſt le papillon de la *chenille à broſſe du prunier.* Voyez *le ſecond volume de cet Ouvrage, p. 88.* On ne découvre les aîles de ſa femelle qu'à la loupe; en revanche ſes ſix jambes ſont très-viſibles, au lieu que dans le mâle elles ſont tellement cachées ſous les aîles, que l'on ne peut appercevoir que les deux de devant entre les antennes & les aîles ſupérieures. La femelle eſt extrêmement féconde, tout ſon ventre eſt plein d'œufs que l'on diſtingue très-bien à travers la peau qui eſt très-mince, & qui s'inſinue dans toutes les ſéparations des œufs, de ſorte que le ventre de cet inſecte reſſemble en quelque ſorte à une petite grappe de raiſin. Cette femelle colle ſes œufs à la ſurface de la coque où elle eſt née,

ſans jamais la quitter; ces œufs ſont ronds, perlés & cerclés de pourpre, très-durs & ne s'affaiſſent point en ſe deſſéchant, comme ceux des abeilles & des autres inſectes: ce papillon provient d'une chenille d'une rare beauté. *Voyez l'article cité ci-deſſus.*

PERE NOIR, *paſſer niger.* On donne ce nom à un moineau franc, qui ſe trouve à la Jamaïque, au Mexique, à la Martinique, dont le bec & le plumage ſont d'un beau noir, & qui a la gorge rouge; on en voit aux Indes une eſpece dont le plumage tire ſur la couleur d'acier poli; ſes yeux ſont noirs & entourés de blanc.

PERELLE ou ORSEILLE D'AUVERGNE, ou ORSEILLE DE TERRE, *perella.* C'eſt une ſubſtance fongueuſe, terreuſe & ſeche, en petites écailles griſâtres, qu'on nous apporte de Saint-Flour en Auvergne: on la retire de deſſus les rochers, où elle a été formée en lichen verreux, ſemblable à un amas de poudre que les vents y auroient porté. Le ſol qui produit cette ſorte de lichen, eſt une eſpece de granite, & ſouvent une pierre de volcan: avec de l'urine & de la chaux, on parvient à développer les couleurs rouges qu'elle contient. *Voyez* ORSEILLE. On prétend qu'elle entre auſſi dans la compoſition du tourneſol en pâte.

PÉRÉNOPTERE. Cet oiſeau paroît faire le dernier degré de nuance entre les vautours & les aigles, tenant infiniment plus aux vautours qu'aux aigles; il a la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'eſt-à-dire couvert, comme la tête, d'un ſimple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-deſſous du cou en forme de fraiſe; l'iris des yeux eſt d'un jaune rougeâtre, le bec & la peau nue qui en recouvre la baſe ſont noirs, l'extrémité crochue du bec eſt blanchâtre, le bas des jambes & les pieds ſont nus & de couleur plombée; ſes ongles ſont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles; cet oiſeau eſt ſur-tout fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte ſur la poitrine au-deſſous de ſa fraiſe; & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liſerée d'une ligne étroite & blanche: cet oiſeau eſt en général d'une vilaine figure & mal proportionné; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines, & des deux autres trous qui ſe trouvent dans ſon bec par leſquels s'écoule la ſalive: il a tous les vices de l'aigle, ſans avoir aucune de ſes qualités, ſe laiſſant chaſſer & battre par les corbeaux, étant pareſſeux à la chaſſe, peſant au vol, toujours criant, lamentant; toujours affamé & cherchant les cadavres. Cette eſpece d'oiſeau eſt plus

rare que celle des vautours : on la trouve, mais en petit nombre, dans les Pyrénées, les Alpes & les montagnes de la Grece.

PERIDOT. Les Joailliers François donnent ce nom à une pierre précieuse d'un vert un peu jaunâtre : il y a le peridot oriental très-net & foncé en couleur ; le peridot occidental n'a pas tant d'éclat ni une couleur aussi pure. *Voyez l'article* ÉMERAUDE.

PÉRIGORD ou PIERRE DE PÉRIGUEUX. *Voyez à la suite du mot* FER.

PÉRINE VIERGE. *Voyez au mot* PIN.

PERLE, *perla.* Insectes à antennes longues & filiformes, & de la classe de ceux qui ont quatre aîles nues. On distingue quatre barbillons à sa bouche & trois petits yeux lisses sur la tête. La perle vient d'une larve aquatique, longue & à six pieds, & ressemble beaucoup à la frigane. (*phrygane*). Cependant la perle en differe, sa queue étant terminée par deux longues appendices fort menues ; de plus ses aîles croisées sont couchées le long de son corps.

On reconnoîtra sans peine la larve de la perle, lorsqu'on saura qu'elle habite dans l'eau, & qu'elle est renfermée, comme la teigne aquatique, dans une espece de tuyau, dont l'intérieur est de soie filée par le petit animal, & dont l'extérieur est recouvert, tantôt de sable, tantôt de morceaux de coquilles, tantôt de parties de plantes que l'animal a fortement attachées avec des fils à son fourreau. Il y a de ces fourreaux ou tuyaux qui sont très-jolis, suivant les différentes especes de ces insectes ; car on en voit qui étant métamorphosés, sont bruns à raies jaunes, d'autres n'ont que les pattes jaunes, ou les aîles pâles, &c. On trouve fréquemment dans les eaux dormantes de ces vers aquatiques qui s'habillent avec la lentille d'eau, taillée, coupée en carrés réguliers & ajustés bout à bout. Lorsque le ver ou larve, qui est hexapode, veut se changer en nymphe, il bouche l'ouverture de son fourreau avec des fils d'un tissu lâche par lequel l'eau pénetre, mais qui défend l'entrée aux insectes voraces ; sa chrysalide est légérement gazée ; c'est une nymphe, à travers de laquelle on découvre aisément alors la nouvelle forme de l'insecte. La perle, sur le point de changer d'élément, vient à fleur d'eau, quitte son fourreau, s'éleve dans l'air, va jouir des douceurs de la campagne, voltige sur les fleurs & les arbres, mais bientôt elle s'accouple & est rappellée sur le bord de l'eau pour y déposer ses œufs, d'où l'on voit naître sa postérité.

PERLES. *Voyez à l'article* NACRE DE PERLES.

PEROOLE, eſt le *bluet* ou *aubifoin :* voyez BLUET.

PEROUASCA, nom donné à un petit quadrupede très-joli, qui ſe trouve en Ruſſie, en Pologne & ſur-tout en Volhinie ; il eſt nommé par les Ruſſes *perewiazka*, & par les Polonois, *prezewiaska*, noms qu'on peut rendre par la dénomination de *belette à ceinture.* Cet animal eſt plus petit que le putois ; il eſt couvert d'un poil blanchâtre, rayé tranſverſalement de pluſieurs lignes d'un jaune roux, qui ſemblent lui faire autant de ceintures. Le *perouaſca* demeure dans le bois & ſe creuſe un terrier. Sa peau eſt recherchée & fait une très-jolie fourrure.

PERRIERE. *Voyez à l'article* CARRIERE.

PERROQUET, *pſittacus*, eſt un genre d'oiſeaux Indiens, mis par *Linneus* dans l'ordre des oiſeaux de proie, quoiqu'ils ſoient moins carnivores que frugivores. Le caractere générique du perroquet, eſt d'avoir quatre doigts aux pieds, dont deux ſont dirigés en avant & deux en arriere, garnis d'ongles crochus; le bec court & épais; la mâchoire ſupérieure eſt crochue & pointue; la partie inférieure de leur bec eſt ronde, tranchante & beaucoup plus courte que la ſupérieure, qui eſt terminée en bec de plume à écrire; &, ce qui eſt remarquable & unique chez ces oiſeaux, c'eſt qu'ils ont le deſſus du bec un peu mobile, du-moins cette mâchoire s'articule par ſynchondroſe avec le crâne : leur mâchoire inférieure ſe meut comme dans les autres oiſeaux; elle eſt fort large, & ſon articulation eſt telle qu'elle peut s'avancer en avant & reculer en arriere. Une autre ſingularité du *perroquet* regarde ſes paupieres, dont la ſupérieure eſt mobile comme chez le chat-huant; elle s'abaiſſe en même temps que la paupiere inférieure s'éleve, mais beaucoup moins que la paupiere inférieure ne s'abaiſſe. Dans le *perroquet* mort, les deux paupieres ſe trouvent jointes enſemble ſur la cornée ; elles ont fait chacune la moitié du chemin pour s'y rencontrer. Dans tous les autres oiſeaux, c'eſt la paupiere inférieure qui s'éleve dans le moment qu'ils meurent, & elle va joindre la paupiere ſupérieure qui ne s'abaiſſe en aucune maniere.

Les *perroquets* ont les pieds & les doigts charnus, la tête groſſe, le bec & le crâne durs, les narines rondes. En général les perroquets ſont dociles & s'attachent plus ou moins aux hommes & aux femmes: il eſt rare qu'ils ne préferent l'un à l'autre : ceci proviendroit-il de la

modification des paſſions ou des organes diverſement agités par la diverſité de leur ſexe, lorſqu'on leur parle ou qu'on les regarde? J'ai vu & entendu à Paris un *perroquet* cendré jurer toujours & hériſſer ſes plumes à l'aſpect de ſon maître, mais changeant de ton à l'arrivée d'une Dame, rire, chanter les principaux airs de la *Serva Padrona* (Servante Maîtreſſe) quelquefois il accompagnoit de ſon chant ſa maîtreſſe qui jouoit du clavecin ou de la harpe, & exécutoit comme un perſonnage de théâtre, avec elle, différens airs avec l'inflexion de la voix, d'une maniere & d'une préciſion vraiment ſurprenantes. M. *Voſmaër* dit en avoir vu un à Rotterdam qui avoit les mêmes talens. Combien d'autres *perroquets* ne pourroit-on pas citer en exemple? Il faut en convenir, la vie privée, les leçons, l'éducation, l'induſtrie humaine ont adouci les mœurs de ce bipede, & ont développé en lui l'organe de la voix & en ont perfectionné la ſoupleſſe. A la vérité ces oiſeaux ont la langue large & faite comme une graine de calebaſſe, ce qui joint à la diſpoſition du larinx & de la glotte, leur donne beaucoup de facilité pour articuler des mots, parler diſtinctement, chanter des chanſons, ſifler des airs, contrefaire des animaux, ſur-tout le chien & le chat, imiter le bruit d'un tambour, &c. Tous tiennent leur mangeaille avec un pied élevé en l'air qu'ils portent à leur bec, comme font les oiſeaux de proie ou du genre corbin: en cette attitude, on obſerve que la maſſe du corps gravite vers le centre de la patte qui les porte. L'adreſſe & la force qu'ont ces oiſeaux dans leur bec, ſemble indiquer que cet inſtrument eſt approprié à caſſer les écorces ou coques dures de certains fruits qu'ils mangent volontiers, à briſer & déchirer des corps qui offrent plus de réſiſtance que la pulpe des fruits tendres. Ce bec leur ſert encore de troiſieme pied pour marcher, pour monter aux arbres, ſe pendre aux branches, & à ſe défendre contre divers animaux carnaſſiers qui grimpent de nuit ſur les arbres dans les contrées naturelles aux *perroquets*. Cet oiſeau a-t-il émouſſé ſon bec, il ſe retire à l'écart, ceſſe de babiller, & en ſilence il ſemble aiguiſer ſon bec en frottant & ratiſſant la mâchoire inférieure contre la ſupérieure, ce qui fait un bruit déſagréable. Ajoutez aux avantages que la nature leur a donnés, des pattes, dont les doigts, pour ſe mieux percher, ſont partagés autrement que dans la plupart des autres oiſeaux qui en mettent toujours trois devant & un derriere. Le *perroquet* eſt

un oiseau d'une longue vie, quoique sujet au mal caduc ; il a la propriété de ruminer. Presque tous les *perroquets* sont ornés de belles & riches couleurs, & aiment à être caressés.

Les Anciens ne connoissoient qu'une espece de *perroquet*, dont le plumage étoit entiérement vert, & qui avoit un collier d'un rouge de vermillon ; mais depuis la découverte de l'Amérique, on a trouvé dans ce nouveau Continent une grande quantité d'especes. On peut faire trois divisions principales des *perroquets :* savoir, en *grands*, en *moyens*, en *petits* ou *perriques.* Dans cette division l'on trouve les *arras* ou les *macaos*, les *kakatous*, les *lorys*, les *perroquets* proprement dits ou *parrots*, les *perruches.*

Entre les premiers, sont les *perroquets* de la grandeur d'un grand corbeau & plus : tels sont les *macaos* ou les *arras.* Ils ont la queue très-longue ; leur tête est grande, large & platte, en dessus. Les *kakatous* vulgairement appellés *catacouas*, ont la queue courte.

Dans le GRAND MACAO les yeux ont l'iris de couleur blanche, & il y a communément autour un grand espace blanc dégarni des plumes. La mâchoire supérieure qui a près de trois pouces de longueur, est de couleur de chair ; celle de dessous est d'un brun sombre ; les jambes & les pieds sont de la même couleur que le bec ; le plumage de la tête entiere, du cou, de la poitrine, du ventre, des cuisses, du dessous de la queue, de même que le milieu du dessus des aîles, est d'un rouge charmant ; le dessous de l'aîle est embelli d'un jaune éclatant. Au dessous du rouge des aîles, on voit un rang de plumes vertes, & le bout des grandes plumes est d'un outremer luisant. Il en est de même du dessus de la queue & du croupion ; la queue qui s'étend bien au-delà des aîles, a dix pouces de longueur : ce *perroquet* se trouve dans les deux Indes. Sa femelle est d'un bleu d'azur en dessus, & en dessous d'un jaune charmant ; sa queue a un pied & demi de longueur, l'animal a en tout trente pouces de long ; ses pattes sont ornées de grandes serres, noires & recourbées : c'est le *perroquet* que l'on nomme *macao bleu & jaune*, *psittacus maximus cyano-croceus*, & qu'on nomme au Brésil *ararauna :* on le vend communément dix guinées à Londres.

Le PERROQUET ARRAS, *ara*, est le plus gros & le plus grand de tous les *perroquets*, soit des Isles, soit de Terre-ferme ; on en distingue deux especes ou deux variétés : savoir, l'*ara bleu* & l'*ara couleur de*

feu ; plus communément le plumage de la tête, du cou, du dos & du ventre, eſt de couleur de feu : les aîles ſont mêlées de bleu, de rouge & de jaune. Sa queue qui eſt ordinairement toute rouge, a quinze ou vingt pouces de longueur. Son œil eſt aſſuré, ſon bec gros : il marche gravement, il vit très-long-temps ; il apprend très-bien à parler dans ſa jeuneſſe : ſon naturel eſt aſſez docile. Il eſt familier & aime à être carreſſé : il s'attache à ſon maître, & en eſt même jaloux : on nous l'apporte de la Guadeloupe. L'*ara du Bréſil* eſt le grand *perroquet* du Macao.

Le *perroquet papegay* eſt remarquable par la variété de ſes couleurs : il eſt rare. Le mâle eſt plus gros que la femelle, il a du jaune & du rouge au-deſſus du bec : il eſt moins méchant que les précédens, & apprend mieux à parler : on a plus de peine à inſtruire les rouges. On voit de ces gros perroquets en quantité dans le Bréſil, dans la Jamaïque, dans la Guiane ; ils fréquentent tous les endroits où croiſſent le piment appellé poivre de la Jamaïque, le riz, &c. dont ils font un grand dégât. Ils font leurs nids dans des lieux de difficile accès : ils ne pondent que deux œufs. Les Sauvages du Bréſil qui ſavent tirer fort adroitement de l'arc, ſe ſervent de fleches très-longues, au bout deſquelles ils mettent un bourrelet de coton, afin qu'en tirant aux papegays ils les abattent ſans les bleſſer.

Les perroquets de moyenne grandeur ſont à-peu-près de la taille de nos pigeons domeſtiques : ils ont la queue courte ; tels ſont les *parrots* & les *poppiniays* des Anglois.

Le PERROQUET BLANC CRÊTÉ, *pſittacus albus criſtatus*, eſt de très-belle figure ; ſes pieds, ſes jambes & ſes cuiſſes ſont jaunâtres ; ſes ongles ſont petits, noirs & à peine crochus : il porte ſa queue retrouſſée comme un coq : tout le champ de ſon plumage eſt blanc, le bec eſt d'un cendré noirâtre, le cercle des yeux jaune, le ſommet de la tête garni de plumes grandes, blanches & pointues, qui pendent en arriere en formant l'arc. Les Naturels des Moluques les appellent *cachi*, c'eſt-à-dire *précieux*. Ce perroquet eſt une eſpece de *kakatoës* ou *kakatou*. Il y a encore le *kakatou à huppe jaune* d'Amboine ; le *kakatou à huppe rouge ;* le *kakatou à aîles & queue rouges ;* le *petit kakatou* des Philippines.

Le PERROQUET VERT, *pſittacus viridis Amazonicus*, a les plumes des aîles rougeâtres par la partie ſupérieure, ainſi que celles de la

queue ; son bec supérieur est rougeâtre, & l'inférieur est blanc ; l'iris d'un jaune rouge, le sommet de la tête jaune ; tout le reste du plumage est d'un vert nuancé de bleu ; sa queue est très-courte ; ses jambes & ses pieds sont cendrés. On en trouve beaucoup le long de la riviere des Amazones : cette espece de perroquet qu'on voit communément à Londres, est très-criarde. Les Indiens en font de belles ceintures ou des bandelettes de plumes, dont ils ceignent leurs têtes aux jours de réjouissance. On distingue plusieurs sortes de *perroquets Amazones*.

Parmi les perroquets verts il y en a quelques-uns qui ont sur la tête une nuance bleue, & sous le ventre une tache jaune ; mais le bas du croupion est d'un rouge écarlate. On trouve en Ethiopie un PETIT PERROQUET VERT, *psittacus pusillus viridis Æthiopicus*, qui n'est pas plus gros qu'un pinçon, ainsi il appartient aux perroquets de la troisieme division : le champ de son plumage est d'un beau vert ; les plumes de sa queue sont d'abord jaunes, ensuite rouges, puis noires & vertes au bout : sa gorge est rouge, son bec gros & dur, les ongles sont blancs. *Ray* dit avoir remarqué que quand les femelles sont vieilles, les mâles sont obligés de leur présenter une nourriture avalée & broyée, comme font les pigeons à leurs petits.

LE PERROQUET DIVERSIFIÉ, *psittacus varius*, a le plumage agréablement mêlangé, sur-tout aux aîles & à la queue ; son bec est souvent de différentes teintes : il a le haut de la tête de couleur d'or ; le reste du corps mêlé de vert, de couleur d'améthyste, de noir, d'un vermillon obscur & safrané : ses jambes sont courtes, d'une couleur plombée, & ses ongles noirs. D'autres ont le front blanchâtre, ainsi que le bec : le derriere de la tête, du cou & des aîles est brunâtre ; le gosier couleur de cinabre ; la poitrine & les cuisses verdâtres, l'entre-deux des cuisses couleur de terre d'ombre ; les grandes pennes des aîles sont d'un bleu mêlé de blanc, l'extrêmité du ventre jaunâtre ; la queue d'un rouge mêlé tantôt de jaune & tantôt de bleu : en un mot, on y distingue sept couleurs, parmi lesquelles cependant la verte est la dominante. Cet oiseau est nommé dans le Dictionnaire de Trévoux, *perroquet gris diversifié*.

LE PERROQUET CENDRÉ, *psittacus cinereus, seu subcœruleus*, est de la grandeur d'un pigeon de voliere : son bec est noir : la teinte de son corps est d'un cendré obscur ou ardoisé : il a la queue très-courte & d'un beau rouge de cinabre. Cette espece de perroquet, qui est fort

commune à Paris, vient de Mina, ville de Saint-George aux Indes : on les trouve auſſi dans les royaumes de Congo & d'Angola, dans la Guinée, même aux iſles : ce ſont de grands parleurs : ils ſifflent très-bien différens airs : élevés de jeuneſſe, ils s'apprivoiſent facilement, ils ont beaucoup de mémoire, prononcent à merveille ce qu'on leur apprend, & leur attachement eſt extrême à l'égard de ceux qu'ils ont pris en amitié. J'en ai un, qui peut avoir vingt ans, qui ne peut ſouffrir d'être en cage; il mange de tout à ma table, rit avec la ſociété, & s'eſt rendu propres les paſſions humaines, la gourmandiſe, la jalouſie, la colere, la liberté, le bavardage, &c.

Le PERROQUET D'UN GRIS BLANC, *pſittacus ſubalbus*, égale en grandeur le plus petit de la grande eſpece des perroquets : ſa queue eſt courte : ſon corps eſt d'un blanc ſi ſale, qu'il en paroît cendré : ſon bec eſt noir : il a le derriere du dos, le croupion, toute la queue & les plumes des aîles d'un beau rouge.

Le PERROQUET ÉCARLATE, *pſittacus coccineus aut purpureus Orientalis*, ſe trouve aux Indes Orientales ; il eſt bien moins gros qu'un pigeon : il a le corps tout rouge ; les plumes qui couvrent les aîles, vertes ; les côtés jaunes ; le deſſous de la queue fauve au milieu, & le deſſus d'un roux vert : au-deſſus des genoux, il a un cercle de plumes vertes : il a le bec & l'iris jaunes : ſes jambes ſont noires & très-courtes. On voit beaucoup de ces perroquets à Londres. C'eſt le *lory de Ceram*, l'une des iſles Moluques. *Voyez* LORY.

Le BEAU PERROQUET DE CLUSIUS, *pſittacus elegans Cluſii*, eſt de la grandeur du pigeon : ſa poitrine, ſon cou & ſon ventre ſont de diverſes couleurs, & les bords ſont d'un beau bleu. Dès que cet oiſeau entre en colere, ſes plumes ſe redreſſent & forment une eſpece de huppe ; (ce phénomene qui paroît dépendre de la contraction des muſcles de la peau, eſt aſſez commun à toutes les eſpeces de perroquets) : il a le dos vert, les plumes des aîles bleues & la queue verte. C'eſt le *perroquet varié des Indes*.

Le PERROQUET A COLLIER DES INDES ORIENTALES, *pſittacus torquatus Orientalis*, eſt beaucoup plus grand que le perroquet vert : le ſommet de ſa tête eſt d'un vert bleuâtre ; ſa mâchoire ſupérieure eſt orangée, celle de deſſous eſt noire ; il a l'iris jaunâtre : il porte ſous le cou une bande noire, & deſſus une couleur de pourpre, qui toutes les deux s'étendent longitudinalement : le plumage de ſa poitrine eſt

d'un rose pâle ; celui du dos, des aîles, du ventre, de la queue & des cuisses est d'un vert jaunâtre : sa queue a environ vingt pouces de longueur, & se termine en pointe : c'est une espece de *lory*.

Le PERROQUET A TÊTE JAUNE, *psittacus icterocephalos*. Sa poitrine est jaune aussi, son dos est vert mêlé de jaune, le dessus de la tête & la gorge sont bleus, la base des aîles est rouge, son bec & ses ongles sont noirs, les pattes sont jaunâtres : c'est le perroquet de la Jamaïque.

LE PETIT PERROQUET D'ANGOLA, *Angolensis psittacus minor*, est de la grandeur d'une tourterelle ; son bec est fauve ; le plumage de la tête, du dos, de la poitrine, ainsi que les plumes scapulaires des aîles, sont d'une belle couleur d'or, ombrée d'un rouge brillant, le reste des aîles est vert & bleu ; sa queue est longue, fourchue & d'un vert jaunâtre ; les jambes & les pieds sont d'un rouge bleuâtre.

LE PETIT PERROQUET DE BENGALE, *Bengalensis psittacus minor*, est de la grandeur d'un pigeon ordinaire : sa mâchoire supérieure est roussâtre, & l'inférieure noirâtre ; le derriere de sa tête est d'un rouge pâle, nuancé de pourpre ; sa gorge est noire, & son cou est entouré d'un petit cercle de la même couleur ; le plumage de la poitrine, du ventre & des cuisses est d'un vert pâle & jaunâtre ; les plumes du dos & celles des aîles sont d'un beau vert d'herbe ; la queue n'est composée que de quatre plumes, dont les deux du milieu sont les plus longues, le dessus en est vert, & le dessous est d'un jaune pâle.

LE PERROQUET DU BRÉSIL, *Brasiliensis psittacus*, est le *laurey* des Anglois : il est plus grand que le précédent ; il a le bec d'un fauve pâle, l'iris jaune & la paupiere noire ; il porte sur le sommet de la tête une huppe d'un beau bleu, le reste de la tête est écarlate, & au dessous on voit un beau cercle jaune ; la poitrine & le dessus du dos sont d'un rouge vif ; le dessous des aîles est jaunâtre, les plus longues plumes des aîles sont d'un beau bleu d'azur : le dessus du cou, du ventre & des cuisses est blanc, entremêlé de couleur de rose, se terminant près de la queue en un mêlange d'écarlate ; la queue est d'un pourpre nuancé de brun. Les nuances aurores du dos qui se confondent imperceptiblement dans le bleu céladon, rendent cet oiseau peut-être le plus beau des perroquets. *Albin* dit en avoir vu vendre à Londres vingt guinées. *Voyez* LORY.

Le PERROQUET DES BARBADES, *psittacus Barbadensis*, est de la

grandeur de celui de Bengale ; son bec est de couleur de corne ; il a l'iris safranée ; le plumage du devant de la tête est d'un fauve pâle, & entouré d'un beau jaune qui s'étend jusques sous la gorge ; les plumes scapulaires du dessus des aîles sont d'abord d'un beau bleu & ensuite rouges ; la queue est composée de douze plumes d'un beau vert ; les jambes sont emplumées jusqu'aux pieds, d'une couleur cendrée. Ce perroquet est très-doux, très-beau, & articule distinctement les mots qu'on lui a appris.

Le PERROQUET COULEUR DE FRÊNE, *psittacus Guineensis cinereus* ; est, selon l'Ornithologiste *Albin*, de la grandeur d'un pigeon ; son bec est noir, ses narines sont fort voisines l'une de l'autre ; tout son corps est d'une couleur uniforme, excepté vers la queue, où la teinte est plus foible ; la queue est d'une couleur rouge & vermeille & très-courte ; les plumes de la tête & du cou sont très-courtes & grisâtres, ainsi que celles du ventre.

On distingue encore plusieurs autres *perroquets*, qui appartiennent à la classe des *perroquets* de moyenne grandeur ; mais nous en avons parlé à chacun de leurs noms. On distingue entr'autres celui du Para, près de la riviere des Amazones, il est d'un très-beau jaune.

LE PERROQUET MASCARIN, *psittacus mascarinus* est d'une couleur obscure.

Les *perroquets* de la troisieme division ne sont pas plus grands que des merles & des alouettes ; ils ont la queue très-longue. Les François nomment *perruches* les mâles, & *perruches* les femelles de tous ces petits *perroquets*, *psittaca*.

LE PERROQUET A COLLIER DES ANCIENS, *psitttacus torquatus macrouros Antiquorum*, est la premiere espece de perroquet qui ait été apportée des Indes en Europe : sa queue est longue : il a l'iris jaune, le plumage vert & foncé sur le dos : son collier est d'un beau vermillon ; son bec est incarnat & assez gros : son ventre est nuancé d'un vert si tendre, qu'il en paroît jaunâtre, les dernieres plumes des aîles, ont, vers la partie d'en haut, une tache rouge remarquable : la queue est d'un jaune verdâtre, les pieds & les jambes sont cendrés : au-dessus du bec, il y a une ligne noire qui va de part & d'autre jusqu'au collier. C'est une *perruche*.

LE PETIT PERROQUET TOUT VERT, *psittacus minor macrouros totus viridis*, se voit très-communément dans les maisons en France ; il n'est pas plus gros qu'un étourneau : il a le bec couleur de chair, ainsi que

les pieds & les jambes, ce qui ne se voit pas dans les autres *perroquets:* l'iris est de couleur du safran: tout le corps est d'un beau vert de pré, le ventre est un peu plus clair: sa queue est étroite, longue de huit pouces ou environ & finit en pointe. Bien des personnes lui accommodent le bec, au moins deux fois l'an, ainsi qu'au papegay. Il parle un peu, mais son cri ne plaît pas à tout le monde. On le nourrit de chenevis, de fruits de biscuit, de sucre & de pain trempé dans de l'eau & du vin, &c. on l'apporte de Saint-Domingue; on l'appelle aussi *perruche de la Guadeloupe:* il en vient aussi d'Egypte, qui sont moins beaux. Ce petit *perroquet* fait son nid dans les écueils.

Le petit Perroquet vert des Indes Orientales, *psittacus viridis minor Indus Orientalis*, est un peu plus grand que l'alouette ordinaire; son bec est de couleur fauve; le plumage du devant de la tête & de la gorge, est d'un rouge d'écarlate; celui de derriere la tête, du dos, de la poitrine & des aîles, est d'un beau vert, ainsi que les plumes du croupion, qui sont un peu nuancées de bleu: la queue est courte; les trois plumes avancées en dehors, à droite & à gauche, sont d'un beau rouge, bordées de noir, & leurs pointes sont vertes: les jambes & les pieds sont grisâtres. Ce *perroquet* est fort doux, & vit volontiers en cage avec sa femelle.

Le Perroquet rouge et vert, *psittacus Japonicus*, *Aldrov.* est de la grandeur du petit *perroquet* tout vert: son bec est court, rouge, & médiocrement courbé: il a le champ de son plumage composé de quatre couleurs; celles qui paroissent le plus sont le rouge & le vert: le dos, le dessus de la tête, & les grandes plumes des aîles sont d'un vert très-éclatant; les plumes scapulaires sont bleues; deux des grandes plumes de dehors sont vertes, & les autres sont d'un bleu très-couvert: l'iris est rouge, devant & derriere les yeux il a des taches bleues; le dessus du menton est couleur de rouille safranée: la poitrine & le ventre de ce perroquet sont d'un beau rouge, & ornés de petites lignes tirées en long: la queue est plus longue que tout le corps, elle est verdâtre en dessus & rouge en dessous: les jambes & les pieds sont très-noirs.

Le Perroquet rouge et crêté *psittacus ruber & viridis cristatus*, a l'iris rouge & la prunelle noire; les aîles, la queue & la crête de couleur rouge, le reste de son plumage est vert. Sa crête ressemble à celle du perroquet blanc & crêté: cette crête est composée de six plumes, trois grandes & trois petites.

LE PETIT PERROQUET DE BONTIUS, *psittacus minor Bontii*, n'eſt pas plus grand qu'une alouette : il a le bec & le goſier griſâtres, l'iris argentée: ſes aîles ſont vertes, mais mêlées de quelques plumes rouges: il porte ſur la tête de belles plumes qui s'élevent en forme de crête : le bas du ventre, la crête, le cou & le deſſus de la queue qui eſt très-longue, ſont de couleur incarnat; ſes plumes finiſſent par un beau mêlange de vert & de blanc. C'eſt la *perruche rouge & hupée* de Java.

La *petite perruche aux aîles d'or*, *pſittacula alis deauratis*, ſe trouve aux Indes Orientales.

Les Ecrivains font mention de plus de cent eſpeces de perroquets, dont nous parlons en partie dans le cours de cet Ouvrage, à chacun des noms qu'ils portent (M. *Briſſon* ſeul comprend quatre-vingt-quinze ſortes dans ce genre d'oiſeau, entre leſquels il s'en trouve peut-être quelques-uns qui ne different que par le ſexe. Conſultez l'*ornithologie* de cet Auteur). Ceux dont nous n'avons point décrit particulierement l'hiſtoire, peuvent être rapportés aux eſpeces que nous avons citées. On ſait aujourd'hui que chaque Iſle Orientale, & chaque contrée de la terre ferme, excepté l'Europe, produit ces perroquets, que l'on diſtingue par le plumage. *Labat* dit que tous les petits perroquets de la Guadeloupe, ſont de la groſſeur d'un merle, entiérement verts, à la réſerve de quelques petites plumes rouges qu'ils ont ſur la tête; leur bec eſt blanc: ils ſont doux, careſſans, & ils apprennent facilement à parler, cependant ils ſont moins ſuſceptibles d'éducation. Ceux du Bréſil ſont totalement verts; leurs plumes ſemblent couvertes d'un petit duvet blanc & très-fin, qui les fait paroître d'un vert argenté. Ces perroquets ſont d'ailleurs fort vifs, très-privés; ils ſemblent aimer à s'entretenir avec les hommes: il eſt rare qu'ils gardent le ſilence; car quand ils entendent parler, ſoit de jour ou de nuit, ils ſe mettent de la converſation, & crient toujours plus fort que qui que ſe ſoit. Les perroquets noirs ſont communs dans l'Iſle Maurice: ils reſſemblent, au bec près, à des corbeaux. Les *perroquets tapirés* ſont ceux qui doivent à l'art une belle partie de la couleur de leur plumage. Les Indiens de la Guianne ſont habiles dans cet art: pour cela ils arrachent des plumes des perroquets dans les endroits où ils ſavent qu'en la place des vertes, ils peuvent en faire venir de rouges ou de jaunes, & ils frottent les chairs qu'ils ont miſes à découvert avec du ſang de grenouille.

Les perroquets volent en troupe & cherchent les grains & les fruits

à

à mesure qu'ils mûrissent. Rien d'aussi singulier que de les voir & de les entendre quand ils sont sur les arbres : les Chasseurs ont peine à les attraper, car ils ne restent pas long-temps en place; dès qu'ils ont becqueté un fruit, ils volent à un autre. Quand le Chasseur en a tué un d'un coup de fusil, ils regardent ce camarade tomber, & se mettent à crier tous ensemble de toute leur force. Il y a différentes façons de prendre ces oiseaux : ceux qu'on veut garder en vie pour leur apprendre à parler sont tirés fort jeunes de leurs nids au mois d'Août. Au Bresil on abat les vieux de dessus les arbres avec des fleches dont la pointe est bien enveloppée de coton pour qu'elle ne les blesse pas. Les Caraïbes portent de nuit des charbons autour des arbres sur lesquels se tiennent les perroquets, & jettent sur ces charbons une gomme résine avec du piment vert, dont la fumée étourdit ces oiseaux, & les fait tomber à terre devant eux. Les Indiens qui habitent les bords de la riviere de Berbice, les prennent avec des lacets attachés à des bâtons qu'ils jettent à la tête des oiseaux. Leur chair est assez grasse & de bon goût, sur-tout dans la saison des graines de bois d'Inde. La saveur de la chair de ces oiseaux tient toujours de l'espece de nourriture qu'ils prennent : quand ils mangent de la graine d'acajou, ils sentent l'ail; s'ils se nourrissent de piment, leur chair a un goût de girofle & de cannelle fort agréable. Quand ils se nourrissent de prunes de Mombin, de cachimans & de goyaves, ils deviennent comme autant de pelotons de graisse : la graine de coton les enivre & leur cause les mêmes symptômes que l'excès du vin fait voir dans l'homme; on les prend alors très-facilement. Dans tous les pays, ces oiseaux gâtent tellement les grains, qu'on est obligé de faire garder les moissons par des enfans. Les perroquets se plaisent aussi beucoup sur le muscadier : ils mangent de la graine de carthame, sans en être incommodés, quoique ce soit un purgatif pour l'homme.

Ce que *Pistorius* dit dans sa *Description de la Colonie de Surinam*, *page 68 Amst. 1763 in*-4°. est remarquable & semble prouver que les perroquets, quoiqu'ils multiplient à Surinam, y sont autant d'oiseaux de passage. « Au mois d'Août & de Septembre des années 1750 & 1751, » temps auquel on fait la récolte du café, l'on vit à Surinam, une » prodigieuse quantité de perroquets de toutes especes, qui fondoient » en troupes sur le fruit du cafeyer, dont ils détachoient & mangeoient » la capsule rouge, en rejetant à terre les fêves. L'an 1760 vers le même » temps, on vit de nouveau d'aussi nombreux essaims de perroquets,

» qui s'étendirent tout le long de la Côte , & y firent un dégât » affreux, sans qu'on ait pu découvrir d'où venoient ces oiseaux en si » grand nombre ».

Les perroquets ont beaucoup d'adresse à construire leur nid ; ils ramassent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres, dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches des arbres les plus élevés ; de sorte qu'y étant suspendus ils sont agréablement balancés par l'animal : ce jeu est une des voluptés de cet oiseau, même lorsqu'il est détenu en cage. La forme de ce nid est celle d'un ballon, & il est de la longueur d'un pied : ils n'y laissent qu'un seul trou pour leur servir de passage : peut-être que ces oiseaux, dans les mains de la nature, choisissent ces branches foibles pour se garantir des serpens, à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Souvent aussi ils choisissent des trous dans les arbres pour faire leurs nids ; & pour peu qu'un trou de branche rompue soit commencé, ils l'ont bien-tôt agrandi avec leur bec : puis ils s'arrachent quelques plumes qu'ils mettent au fond. Le mâle & la femelle couvent tour à tour les deux œufs que la femelle pond : ces œufs sont blancs, à-peu-près de la grosseur de ceux d'un pigeon, quelquefois tiquetés comme ceux de la perdrix.

Les perroquets font rarement des petits dans nos climats : on n'en cite même que trois exemples ; 1°. chez la veuve de M. Auger, Gouverneur de S. Domingue, en 1707 ; 2°. chez un Chanoine d'Angers en 1740 ; mais on ne put les élever, vraisemblablement faute de nourriture convenable à cette espece de jeunes oiseaux : 3°. un chez M. *Mesnard*, Contrôleur-Général des Fermes du Roi, à Villeneuve-lès-Avignon : ce Propriétaire mit ensemble, en 1773, deux perroquets, l'un mâle, l'autre femelle, & il en provint deux œufs qui furent couvés, mais sans succès : M. *Mesnard* ne se rebuta point ; au printems suivant, il a réuni ces deux mêmes oiseaux, & deux œufs ont encore été le fruit de leur union. L'un n'a pas réussi par le défaut de germe ; l'autre après vingt-cinq jours d'incubation, a donné le 11 Juin un petit perroquet vivant qui promettoit beaucoup.

M. Anderson (*Histoire Naturelle de Groenland, page 55.*) dit qu'il y a un oiseau dans cette contrée que les Marins nomment *perroquet* à cause de la forme de son bec ; voyez *Perroquet de mer.* Le perroquet d'Allemagne est le *geai.* Voyez ce mot.

PERROQUET D'EAU ou MONOCULE, ou MONOCLE, *monoculus.* Insecte aquatique nommé *perroquet* à cause de son bec réfléchi en dessous : on en distingue plusieurs especes. Nous avons parlé au mot BINOCLE, de ces vers insectes, qui donnent une couleur apparente de sang à l'eau, ce qui fait croire quelquefois au peuple que l'eau est changée en sang.

M. *Linneus* a fait mention d'une espece de monocule, qui se trouve aussi dans les rivieres & dans les marais, & qui a une coquille bivalve un peu plus grosse qu'une semence de chou, oblongue, égale de chaque côté, bossue par devant, un peu émoussée : elle ne s'ouvre que dans l'eau ; car quand elle en est sortie, elle ressemble à une semence de plante : cette espece de perroquet d'eau nage avec vîtesse, comme les autres especes ; sa coquille est cendrée : quand elle s'ouvre, l'insecte fait sortir par une de ses extrémités beaucoup de petits filets égaux en longueur, & blancs : en remuant ces filets, il est porté sur l'eau, & il ne s'arrête point que sa coquille n'ait trouvé quelque chose de solide.

PERROQUET DE MER, *labrus psittaco rostratus.* En Amérique on donne ce nom à certains poissons qui ressemblent assez à nos carpes, leur dénomination est prise dans la configuration de leurs véritables dents, qui imitent assez bien par leur forme celle du bec d'un perroquet. La peau & les écailles de ce poisson sont d'un vert foncé sur le dos, mais qui s'éclaircit à mesure qu'il approche du ventre. *Labat* dit qu'il a deux empanures sur le dos & quatre à ses côtés, qui aussi bien que sa queue sont colorés de bleu, de jaune & de rouge, d'une beauté inimitable : cette belle peau couvre une chair excellente ; elle est blanche, grasse, ferme, d'un bon suc, & facile à digérer. Il se trouve aussi de ces poissons à l'Isle de France. *Voyez à la fin du mot* VIEILLE.

Le poisson perroquet de l'Isle de Tabago est aussi couvert d'écailles d'un beau vert jaune brillant : il a la tête faite effectivement comme un perroquet : sa chair est d'un goût admirable ; sa taille égale celle d'un maquereau.

PERROQUET DE MER. *Voyez* MACAREUX.

PERROQUET PLONGEUR. Oiseau qui ne ressemble en rien au perroquet, excepté par la forme de son bec qui a trois pouces de long : ses pieds sont palmés & rouges, ses jambes sont courtes ; son plumage est noir sur le dos & blanc au ventre. Cet oiseau plonge souvent & long-temps : sa chair est délicate.

PERRUCHE. Nom qu'on donne à la plus petite espece du genre des perroquets à longue queue ; c'est un genre d'oiseau extrêmement diversifié. On le nomme aussi *perroquet moineau ;* en général, leur cri est perçant & fort incommode. *Voyez à l'article* PERROQUET.

PERSICAIRE, *persicaria*. Plante dont M. *de Tournefort* distingue dix-neuf especes : nous parlerons ici des deux qui sont d'usage en Médecine.

1°. La PERSICAIRE DOUCE, TACHÉE & ORDINAIRE, *persicaria mitis & maculosa*. Cette plante n'est point âcre au goût comme la suivante, mais elle a une saveur un peu acide ; elle croît par-tout aux lieux aquatiques : sa racine est grêle, oblique, fibrée, ligneuse & seche : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied, rondes, creuses, rougeâtres, rameuses & nouées ; chaque nœud accompagné d'une gaîne membraneuse blanchâtre, bordée de cils, portant des feuilles semblables à celles du pêcher ou du saule, marquées quelquefois au milieu d'une tache plombée : ses fleurs sortent dans l'été en épi des aisselles des feuilles d'en haut, attachées à de longs pédicules ; chacune de ces fleurs est monopétale, de couleur ordinairement purpurine & luisante, quelquefois blanchâtre, divisée profondément en cinq segmens ovales, & contenant cinq, six ou sept étamines & deux pistils : à ces fleurs succedent des semences ovales, applaties, pointues & noirâtres. M. *de Tournefort* a remarqué que cette plante étant mâchée & goûtée laisse de l'astriction, & qu'elle rougit un peu le papier bleu : elle est estimée vulnéraire & astringente : la décoction en est bonne pour le cours de ventre, pour la dyssenterie, sur-tout lorsqu'on soupçonne quelque ulcere dans les intestins, & pour les maladies de la peau ; ainsi l'on en fait boire utilement la tisane à ceux qui ont la gale ou d'autres éruptions cutanées. On lit dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann. 1703, pag. 304*, que le même M. *de Tournefort* assure que cette espece de persicaire est un des plus grands vulnéraires qu'il connoisse, & que sa décoction dans du vin arrête la gangrene d'une maniere surprenante ; ce que ne fait pas la persicaire âcre. Le même Auteur a donné dans les Mémoires cités la description de la *persicaire du Levant*, qu'il nomme *persicaria Orientalis, nicotianæ folio, calice florum purpureo ;* c'est la plus grande & la plus belle espece de persicaire.

2°. La PERSICAIRE ACRE ou BRULANTE, ou PIMENT D'EAU, ou POIVRE D'EAU, ou CURAGE, *persicaria urens, seu hydropiper*. Elle

differe de la précédente en ce que ses tiges sont plus hautes & moins rameuses, en ce que ses feuilles sont plus étroites, mais un peu plus longues, plus vertes, sans taches, d'un goût poivré ou brûlant : ses semences sont triangulaires & luisantes : on les mêle quelquefois dans la *maniguette :* voyez ce mot.

Toute la plante a un goût âcre & mordicant : elle est annuelle & croît dans tous les lieux aquatiques, principalement dans ceux où l'eau a croupi durant l'hiver : on regarde cette sorte de persicaire comme déterfive, vulnéraire & utile dans les lavemens contre le tenesme & la dyssenterie (il faudroit y mêler des adoucissans) : c'est en outre, disent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, un bon fondant & un apéritif qui convient dans les obstructions : il y a des Paysans qui en portent dans leurs souliers pour la jaunisse & l'hydropisie. Ce remede populaire est un pur effet de la crédulité, ou de la charlatanerie médicale. Son eau distillée est un assez bon spécifique pour les glaires de la vessie, & pour tuer les vers. Dans certains pays on s'en sert pour la vérole & la lepre. Les feuilles de cette plante écrasées & appliquées, soulagent dans la douleur de la goutte ; c'est une plante d'un grand usage dans la Chirurgie, pour les tumeurs œdémateuses des jambes, des cuisses, &c. appliquée sur les vieux ulceres, elle en mange les chairs baveuses & en nétoie la pourriture. Quand on bassine les plaies des chevaux avec le suc ou la décoction du curage, jamais les mouches n'en approchent, même dans les grandes chaleurs.

PERSIL DE BOUC. *Voyez* BOUCAGE.

PERSIL DES FOUS. *Voyez à l'article* CIGUË.

PERSIL DE JARDIN ou PERSIL VULGAIRE, *petroselinum vulgare*, est une plante que l'on cultive dans les jardins potagers : sa racine est simple, grosse comme le doigt, fibreuse, blanchâtre & plongée profondément en terre ; elle est bonne à manger : elle pousse des tiges à la hauteur de trois pieds & davantage, grosses comme le pouce, rondes, cannelées, nouées, vides & rameuses : ses feuilles sont subdivisées, découpées, vertes, attachées à de longues queues ; ses fleurs naissent aux sommets des branches en ombelles, composées chacune de cinq feuilles, disposées en roses ; à ces fleurs succedent des semences jointes deux à deux, cannelées, grises, arrondies & d'un goût âcre.

Cette plante soutient assez aisément le froid & le chaud, pourvu

qu'on la ſeme dans un terroir gras, un peu humide, voilà pourquoi elle vient ſi bien auprès des fontaines; elle pouſſe ſa tige à la ſeconde année, elle fleurit en été; ſes ſemences mûriſſent dès le mois d'Août: on diſtingue encore d'autres eſpeces ou variétés de perſil commun, qu'on cultive auſſi dans les jardins, ſavoir le *perſil friſé*, dont les feuilles crêpées ſont très-belles : on dit qu'il croît naturellement en Sardaigne; & le *gros perſil*, *apium hortenſe latifolium*, dont les racines ſont vivaces, bonnes à manger comme celles du céleri, on l'appelle *perſil d'Angleterre.*

L'uſage du perſil eſt d'une très-grande antiquité : il eſt vanté comme une des meilleures plantes potageres; il eſt très-apéritif; il leve les obſtructions & provoque les menſtrues : ſon uſage eſt très-familier en cuiſine & en Pharmacie : ſa racine ſe met dans le potage, & eſt au nombre des cinq grandes racines apéritives; ſes feuilles, par leur ſaveur aromatique & agréable, relevent pluſieurs ſortes de nos alimens, & rendent les bouillons diurétiques : ſa décoction eſt un bon ſudorifique; ſa ſemence eſt bonne pour la néphrétique, & pour faire mourir les poux : elle eſt une des quatre ſemences chaudes mineures, qui ſont celles d'*ache*, de *perſil*, d'*ammi* & de *daucus.*

Le perſil ne convient pas à tous les tempéramens : on dit qu'il eſt très-contraire à ceux qui tombent du haut mal, parce qu'il rend les accès plus fréquens; *Voyez* les *Ephémér. d'Allem. Décurie 3, ann. III.* Le perſil eſt pour pluſieurs oiſeaux un poiſon, dont le lait paroît être l'antidote. L'on a auſſi obſervé que par ſon huile aromatique & exaltée il enflamme le ſang des hommes, & cauſe des maux de tête, ſur-tout aux bilieux. Mais l'on ignore par quelle vertu le perſil fait caſſer un verre à boire qui auroit été frotté ou rincé du ſuc de cette plante.

Quelques Economes modernes conſeillent de faire des prairies artificielles avec le perſil de jardin pour en nourrir des moutons en vert : ils aſſurent, d'après l'expérience, qu'ils aiment beaucoup cette plante, qu'elle les engraiſſe, les fait proſpérer, les préſerve des eſpeces de vers qui attaquent & rongent leur foie quand ils ont mangé l'eſpece de renoncule appellée *douve*, & qui les font périr pendant l'hiver, ſur-tout dans les années humides & pluvieuſes.

PERSIL DE MACÉDOINE, ACHE ou PERSIL DES ROCHERS, *petroſelinum Macedonicum.* C'eſt une plante qui croît naturellement en Macédoine, où elle vient entre les pierres & les rochers. Sa racine

eſt comme la précédente : elle pouſſe une tige haute d'un pied & demi, aſſez groſſe, velue & rameuſe. Cette plante reſſemble aſſez d'ailleurs à notre perſil ; ſes feuilles ſont cependant plus amples, un peu plus découpées, & d'une ſaveur moins âcre. Sa ſemence eſt beaucoup plus menue & plus oblongue, plus pointue & plus aromatique ; d'un goût âcre & chaud, qui approche de celui du cumin.

Ce perſil eſt le vrai *pétroſelinon* des Anciens, & differe abſolument du perſil de nos potagers. *Galien* dit que tout le monde fait cas du perſil de Macédoine, & l'achete bien plus cher, comme étant le plus exquis ; cependant le lieu où il croît naturellement eſt eſcarpé, & a trop peu d'étendue pour en donner la quantité qui ſe diſtribue dans le commerce. Ainſi ce qui arrive, à l'égard du miel Attique & du vin de Falerne, eſt arrivé pareillement à l'égard du perſil de Macédoine, c'eſt-à-dire, qu'on en vend beaucoup qui croît ailleurs qu'en Macédoine. On cultive avec ſuccès cette ſorte de perſil dans les jardins : il aime un terrain ſablonneux ; il ne craint que le trop grand froid. On ne ſe ſert guere que de ſa ſemence, dont la vertu eſt réputée très-alexipharmaque : on l'emploie dans la thériaque ; on s'en ſert auſſi comme d'un hyſtérique & d'un bon carminatif.

Il eſt mention du gros perſil de Macédoine ſous le nom de *maceron*. Voyez ce mot.

PERSIL DE MARAIS ou ENCENS D'EAU, *thyſſelinum paluſtre*. Cette plante differe peu du perſil de montagne, excepté qu'elle rend du lait, & qu'elle croît aux lieux marécageux & près de tous les endroits aquatiques : elle fleurit en Juin & Juillet. On ne ſe ſert que de ſa racine qui eſt inciſive, pénétrante & apéritive, & on la mâche pour provoquer les crachats & ſoulager le mal de dents.

PERSIL DE MONTAGNE, *oreoſelinum*. On en diſtingue deux ſortes principales :

1°. Le GRAND PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *oreoſelinum majus*. Cette plante que l'on trouve aux lieux montagneux parmi les pâturages, aux environs de Fontainebleau & dans pluſieurs autres lieux élevés & ſablonneux, a des racines attachées pluſieurs enſemble à une tête chevelue, comme dans le *meum*. Elles ſont longues, groſſes comme le petit doigt, traçantes, noires en dehors, blanches en dedans, empreintes d'un ſuc mucilagineux, d'un goût réſineux, mais aromatique & agréable, approchant de celui du panais (M. *Haller* dit que cette

racine paroît avoir des vertus, mais elle n'a pas été adoptée en Médecine). Ses tiges ſont férulacées, hautes de quatre à cinq pieds, cannelées & diviſées en aîles. Ses feuilles ſortent, les unes de ſa racine, les autres de ſes tiges : elles ſont grandes, amples, ſemblables à celles du perſil de Macédoine, mais plus fermes, bleuâtres & d'un goût plus doux que la racine. Ses fleurs naiſſent ſur de grands paraſols, aux ſommets des tiges & des branches : elles ſont petites, blanches, compoſées chacune de cinq feuilles, diſpoſées en roſe. A ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, larges, ovales, applaties, rayées ſur le dos, bordées d'une membrane & de couleur rougeâtre.

2°. Le PETIT PERSIL SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *oreoſelinum minus*. Cette plante aime les lieux montagneux & ſablonneux : on la trouve communément ſur le Mont-Valérien, près de Paris. Sa racine eſt très-groſſe, molle, chevelue, blanche & vivace, d'un goût âcre & déſagréable, empreinte d'un ſuc laiteux & viſqueux. Sa tige eſt haute de deux pieds, cannelée, nouée, rougeâtre & rameuſe. Ses feuilles ſont couchées à terre, ſemblables à celles du perſil des jardins, mais plus noirâtres & plus fermes ; ſes fleurs, qui paroiſſent en Juillet & en Août, ſont grandes, en forme de paraſol : elles laiſſent après elles des ſemences arrondies, très-âcres.

La ſemence de ce perſil de montagne eſt excellente pour provoquer les regles qui coulent difficilement : elle eſt diurétique. La racine de cette plante eſt ſalivaire & propre pour la gravelle.

PERSONNÉES, *perſonatæ*. Les Botaniſtes donnent avec *Tournefort* ce nom à une famille de plantes, dans leſquelles les diviſions inégales & irrégulieres de leur corolle repréſentent pour l'ordinaire le muffle ou la tête d'un animal, en un mot un maſque. Cette famille réunit beaucoup de grands arbres qui ont les mêmes caracteres. Quelques-unes des plantes qui y ſont ſubordonnées, ſont paraſites ; leurs racines ſont fichées dans d'autres plantes, telle eſt l'*orobanche*. Les tiges & les branches ſont communément cylindriques ; les feuilles ſont oppoſées deux à deux en croix dans le plus grand nombre, ou même verticillées depuis trois juſqu'à ſix. Il y en a qui n'ont d'oppoſées que celles d'en-bas, pendant que les ſupérieures ſont alternes. Le feuillage eſt diſpoſé en croix dans les plantes qui ont les feuilles oppoſées, & circulairement dans celles qui les ont alternes. Les molécules de la pouſſiere

fécondante

fécondante font ſphériques. Le fruit eſt ordinairement capſulaire. Ces plantes ont à-peu-près les mêmes vertus que les *labiées*. Voyez ce mot. On range parmi les perſonnées l'*orobanche*, la *graſſette*, la *véronique*, l'*eufraiſe*, la *pédiculaire*, la *gratiole*, la *linaire*, la *ſcrophulaire*, la *nicotiane* & les autres plantes qui ont leurs fleurs en maſque. *Voyez ces mots.*

PERTURBATEUR DES POULES. C'eſt le nom, dit *Albin*, que les Anglois donnent au mâle de l'aigle à queue blanche, qui eſt une eſpece d'*épervier*. Voyez les mots AIGLE & ÉPERVIER.

PERVENCHE, *pervinca*. Plante dont on diſtingue deux eſpeces principales :

1°. La PETITE PERVENCHE, *pervinca vulgaris anguſtifolia*, nommée auſſi *pervenche à feuille étroite*, le *petit pucelage*, la *violette des ſorciers.* Cette plante eſt vivace, toujours verte, & ſe multiplie aiſément d'elle-même, tant par ſes racines que par ſes ſemences, qui s'enracinent çà & là dans la terre : on la trouve par-tout dans les haies, parmi les brouſſailles, dans les bois, dans les foſſés & autres lieux couverts, humides & ombrageux. Sa racine eſt fibreuſe : elle pouſſe pluſieurs tiges menues, longues, rondes, vertes, noueuſes, qui ſerpentent ſur la terre & s'attachent à ce qu'elles trouvent. Ses feuilles ſont oblongues, vertes, liſſes, de la conſiſtance & de la couleur de celles du lierre, de la figure de celles du laurier, mais infiniment plus petites, rangées deux à deux, l'une vis-à-vis de l'autre, d'un goût ſtiptique & amer. Sa fleur, qui paroît au commencement du printemps, eſt un tuyau évaſé, échancré (dont le pavillon, dit M. *Deleuze*, eſt un limbe preſque plat, diviſé en cinq lobes), bleuâtre, quelquefois blanche & rarement rouge, ſans odeur, tantôt ſimple & tantôt double. Chaque fleur naît ſeule au bout d'un long pédicule. Après cette fleur, qui ſubſiſte pendant long-temps, naît un fruit à deux ſiliques, dans leſquelles ſe trouvent des ſemences oblongues & un peu ſillonnées.

M. *de Tournefort* dit qu'il n'a jamais vu en ce pays le fruit de cette plante, ni même en Provence, ni en Languedoc, où la petite pervenche eſt très-commune : il dit encore que de tous les anciens Auteurs de Botanique, *Céſalpin* eſt le ſeul qui ait eu la ſatisfaction d'obſerver le fruit de la pervenche ; & il ajoute que, pour en avoir du fruit, il la faut planter dans un pot où il y ait peu de terre ; car alors la ſeve, qui ne ſauroit ſe diſſiper dans les racines, eſt obligée de paſſer dans les

tiges, & fait gonfler le pistil qui devient le fruit : c'est ainsi, disent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, que l'on a beaucoup de fruits des figuiers, & de la plupart des plantes dont les racines tracent considérablement dans les pays froids.

La PETITE PERVENCHE est d'un grand usage dans la Médecine : elle paroît astringente ; elle entre aussi dans les vulnéraires de Suisse appellés *faltrancks*. Voyez *ce mot*.

2°. La GRANDE PERVENCHE ou le GRAND PUCELAGE, *pervinca latifolia*. Elle differe de la précédente, en ce qu'elle est beaucoup plus grande en toutes ses parties : on la cultive dans les jardins, où elle fait une agréable verdure, étant mise en espalier ; mais comme elle est plus tendre que la précédente, elle périt quelquefois par le froid, quand l'hiver est trop rude. Dans les pays chauds, elle fleurit presque toute l'année. Elle croît naturellement aux lieux incultes, mais un peu gras, dans les haies & le long des chemins. Ainsi que la précédente, elle ne fructifie point, à moins qu'on ne la tienne assujettie, & qu'on n'en coupe souvent les sarmens : elle a les mêmes vertus que la petite pervenche ; elle est vulnéraire, astringente, fébrifuge, propre à modérer le flux immodéré des menstrues & des hémorrhoïdes. Le lait coupé avec la pervenche, est fort bon pour les phthisiques & les dysfenteriques : elle arrête le saignement du nez, en mettant dans les narines un tampon de ses feuilles pilées ; ce même remede fait, dit-on, revenir le lait aux Nourrices. M. *Bourgeois* assure que la décoction des deux especes de pervenche est excellente en gargarisme avec le miel rosat dans les esquinancies inflammatoires. Elles sont encore très-salutaires pour rétablir le ton & le ressort des poitrines foibles, & dissiper la toux seche habituelle, pourvu qu'on en fasse un long usage en tisane avec la réglise. Enfin, *J. Bauhin* dit, d'après *Fragus*, que si l'on met une suffisante quantité de pervenche dans un tonneau de vin trouble, on le rétablira en quinze jours, sur-tout si on l'a soutiré auparavant.

Les Amateurs distinguent encore la *pervenche à fleur double*, d'une seule couleur ou jaspée ; la *pervenche à feuilles panachées* de blanc, & la grande *pervenche de Madagascar ;* petit arbrisseau précieux & charmant, qui est pendant plus de six mois en fleur, mais qui est très-délicat ; il faut le traiter comme les myrtes.

PESCHETEAU, ou PÊCHEUR-MARIN : *voyez* GALANGA.

PESSE. *Voyez* au mot SAPIN.

PESSE-D'EAU. *Voyez à l'article* PRÊLE.

PETASITE, ou HERBE AUX TEIGNEUX, ou A LA TEIGNE, ou GRAND PAS-D'ANE, *petafites.* Plante dont on diftingue deux efpeces principales.

1°. LE GRAND PETASITE, *petafites major vulgaris.* Elle croît affez fouvent fur les bords des lieux humides. Sa racine eft très-vivace, groffe, longue, noire en dehors, blanche en dedans, un peu amere au goût, & d'une odeur fuave, traçante dans la terre : elle pouffe au printems plufieurs tiges à la hauteur d'un demi-pied, groffes, creufes, lanugineufes, garnies de quelques petites feuilles étroites, pointues, & portant à leurs fommités, avant que les autres feuilles paroiffent, des fleurs difpofées en bouquets à fleurons purpurins, & femblables, dit M. *de Tournefort*, à de petits godets découpés en quatre ou cinq parties. Ces fleurs fe flétriffent en peu de temps, & tombent avec leur tige ; elles font fuivies par des femences, garnies chacune d'une aigrette ; après que la tige eft tombée, il s'éleve des feuilles fort grandes, arrondies, un peu dentelées en leurs bords, vertes-brunes en deffous, attachées par le milieu à une groffe queue longue de plus d'un pied : ces feuilles ont la figure d'un chapeau renverfé, ou d'un grand champignon porté fur fa queue. Il y a des endroits où ces feuilles croiffent à la hauteur d'un homme ; enforte que paffant au travers, il femble qu'on fe promene entre des arbres : elles durent jufqu'à l'hiver, après lequel il en repouffe de nouvelles. Cette plante eft le *tuffilago fcapo imbricato thyrfifero, flofculis omnibus hermaphroditis*, de *Linneus.*

2°. LE PETIT PETASITE, *petafites minor.* Cette efpece de petafite eft à fleur blanche, plus petite que la précédente : elle fleurit également au printems, & avant l'apparition des feuilles : on la trouve plus rarement que le *grand petafite :* elle naît fur les montagnes humides & ombragées.

La principale différence entre ces deux plantes confifte en ce que le grand petafite a tous fes fleurons hermaphrodites, & que le petit petafite a les fiens femelles mêlés avec les hermaphrodites.

On fe fert en Médecine de leurs racines, & rarement de leurs feuilles : elles font hyftériques, apéritives, vulnéraires & antivermineufes. Les Allemands appellent cette racine *antipeftilentielle*, à caufe de fes vertus :

on l'emploie extérieurement pour résoudre les bubons, & pour mondifier les ulceres, même pour la teigne & les ulceres malins.

PETEUSE. *Voyez* Bouvier.

PETIT CEDRE. *Voyez au mot* Cedre.

PETIT CYPRÈS. *Voyez* Aurone.

PETIT-GRIS, animal qui ressemble beaucoup à l'écureuil : on le trouve dans les parties Septentrionales de l'un & de l'autre Continent ; sa peau est très-estimée & d'un grand usage pour les fourrures ; mais on doit le regarder comme une espece distincte & différente de celle de l'écureuil.

Le *petit-gris* est plus grand que l'écureuil : il n'a point le poil roux, mais d'un gris plus ou moins foncé ; ses oreilles sont dénuées de ces longs poils, qui surmontent l'extrémité de celles des écureuils ; il a la queue étendue en panache. Ces animaux different des écureuils, comme on le voit, non-seulement par la grandeur & par la couleur, mais aussi par les habitudes naturelles. On en trouve en grand nombre dans les forêts du Nord & de Sibérie ; ils se réunissent en troupes, voyagent de compagnie, & changent quelquefois de contrée. Il arrive qu'on n'en rencontre quelquefois pas un seul dans un pays où l'année précédente on en trouvoit des milliers.

Lorsqu'ils veulent passer dans un autre canton, & qu'il se rencontre à leur passage quelque lac ou riviere, chaque voyageur prend, dit-on, une écorce de pin ou de bouleau qu'il amene sur le rivage ; il se met dans ce petit canot, & s'abandonne ainsi au gré du vent ; la flotte est nombreuse & vogue doucement au milieu des eaux, à moins qu'il ne s'éleve quelque petite tempête qui submerge les vaisseaux, les Pilotes, en un mot la flotte entiere. Ces naufrages, qui sont souvent de trois ou quatre mille voiles, enrichissent quelques Lapons qui trouvent ces débris sur le rivage, & s'emparent des peaux de ces animaux, s'il n'y a point long-temps qu'ils soient sur le sable. Il y a quantité de ces flottes qui passent avec succès, arrivent à bon port & font une navigation heureuse lorsque le vent a toujours soufflé assez doucement.

Comme ces animaux donnent une fourrure douce, fine & estimée, les Lapons leur font une guerre cruelle qui en détruit beaucoup. Vers la S. Michel ils vont à cette chasse avec des chiens qui ont l'odorat & l'œil si exquis, qu'ils ne laissent passer aucun arbre sur lequel il y en ait,

quelque élevé qu'il ſoit, ſans avertir leur maître par leur aboiement. La chaſſe eſt quelquefois ſi heureuſe, ſi abondante, que les Lapons en donnent quarante peaux pour un écu.

L'écureuil gris ou noirâtre de Virginie paroît être la même eſpece que le *petit-gris* de Laponie dont nous venons de parler ; il ſe tient ordinairement ſur les arbres, & particuliérement ſur les pins ; il ſe nourrit de fruits & de graines dont il fait proviſion pour l'hiver : il les dépoſe dans le creux d'un arbre où il ſe retire lui-même pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon, & où il fait auſſi ſes petits ; on emploie également ſa peau en fourrure ſous le nom de *petit-gris*. Les Hollandois & les Anglois en tirent une grande quantité par la voie d'Archangel, de Hambourg & de Lubeck. Le petit-gris deſtiné pour la Turquie ſe vend en Moſcovie par milliers de peaux aſſorties. Les habitans de Conſtantinople en conſomment une prodigieuſe quantité pour leurs veſtes dont ils en font onze d'un millier de peaux entieres ; ſavoir cinq de l'échine qui eſt la plus belle & la plus chere, & ſix du ventre qui eſt le moins eſtimé. Les Pelletiers Anglois & François en fourrent des bas, des manchons, des aumuſſes, jupons, couvre-pieds, manteaux-de-lits, robes-de-chambres, veſtes, juſte-au-corps, &c.

PETIT-HOUX, ou HOUX-FRÊLON. *Voyez au mot* HOUX.

PETIT ORGE. *Voyez* CEVADILLE.

PETOLA. Eſpece de *ſerpent double marcheur*. Voyez ce mot. *Seba* donne auſſi ce nom à une eſpece de ſerpent que M. *Linneus* appelle *couleuvre*. On trouve le *petola* en Afrique & en Amérique.

PETONCLE, *pectunculus*. C'eſt une coquille bivalve. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* PEIGNE.

PETREL, *procellaria*. Genre d'oiſeau aquatique dont on diſtingue trois eſpeces. Les trois doigts antérieurs ſont palmés, celui du derriere eſt ſans membranes, le bec arrondi, édenté. La mâchoire ſupérieure eſt crochue par le bout, l'inférieure eſt comme tronquée. Le *petrel* eſt une eſpece d'*oiſeau de tempête*, & peut-être le *pinçon de mer* du P. *Feuillée*, le *ſtorm fink* de *Willughby*, & le *procellaria* des Actes de Stockolm. Cet oiſeau, dit *Albin*, a le bec noir, de la longueur d'un pouce : ſes narines ſont placées dans une enflure au milieu de la mâchoire ſupérieure, qui eſt en bec de corbin. Il a une envergure de douze pouces : la longueur du corps eſt de ſix pouces ; le deſſus de la tête & le dos ſont d'un brun noirâtre. Il a ſur le croupion une

grande tache blanche; le ventre & les aîles sont d'une couleur claire; les aîles plus longues que la queue de plus d'un pouce; les plumes de la queue n'ont guere qu'un pouce & demi de long, les jambes en ont autant: les pieds sont bruns & palmés. On dit que quand ces oiseaux approchent d'un navire en mer, c'est un augure de tempête. Ils se rangent derriere le gouvernail du vaisseau, & s'y tiennent à l'abri jusqu'à ce que le gros temps soit passé : quelquefois ils volent, d'autres fois ils courent sur les flots d'une vîtesse extrême. On les rencontre sur les plages septentrionales: ils nichent dans les rochers. Les autres oiseaux de ce genre sont le *petrel cendré* & le *petrel tacheté*, appellé vulgairement *damier*. Le premier est de la grosseur d'une alouette, le deuxieme est du volume d'un canard, & le damier est de la grosseur du pigeon romain : on trouve le damier au Cap de Bonne-Espérance. On leur a donné le nom de *petrel* par allusion à SAINT PIERRE qui marchoit sur les eaux. *Voyez* OISEAU DE TEMPÊTE. Les Anglois regardent ces oiseaux comme les messagers des orages.

PÉTRIFICATIONS, *petrificata*. Les Naturalistes donnent ce nom à des restes de végétaux & d'animaux convertis en pierres, & que l'on trouve dans les couches du globe de la terre. Quand ces corps n'ont point subi de changement, qu'ils n'ont point été altérés, dénaturés ni minéralisés, alors on les nomme simplement *fossiles*. Voyez ce mot. Cependant pour que l'on puisse donner le nom de *pétrifications* à un corps, & en déterminer la classe & le genre, ou même l'espece, il faut que le tissu, la forme primitive & une sorte d'organisation y soient encore reconnoissables. Ainsi l'on ne doit pas mettre au rang des pétrifications proprement dites les noyaux pierreux, moulés dans la cavité de quelque coquille ou d'un autre corps organisé. *Voyez* NOYAUX.

Les *pétrifications* sont donc des fossiles étrangers à la terre (*heteromorpha*). Celles du regne végétal sont presque toutes ou graveleuses ou silicées, & on les rencontre dans le ravins, les fouilles, les lieux escarpés, &c. Celles qui font feu avec le briquet se trouvent principalement dans des fentes sablonneuses : celles qui font effervescence dans les acides proviennent communément du regne animal, & se rencontrent dans les couches horizontales de terre calcaire, quelquefois dans des lits d'argile ou de gravier; alors la nature de la pétrification est différente. Quant aux fossiles qui se découvrent dans les pierres à plâtre,

rarement ils ſont altérés, ſoit pour la figure, ſoit pour la compoſition; au reſte ces derniers foſſiles ſont rares.

Par ce préliminaire on voit que les corps organiſés, devenus foſſiles, acquierent ſouvent un degré de ſolidité qu'ils n'avoient pas avant d'être enſevelis dans la terre; il n'eſt pas rare d'en trouver dont la dureté égale celle des pierres ou matrices dont ils ſont partie; mais ſi les maſſes de pierre qui les enveloppent viennent à ſe détruire, les fragmens des foſſiles ſe retrouvent dans leurs débris, & ſont toujours très-reconnoiſſables. Cependant il ſe trouve des corps organiſés qui ſe détruiſent entiérement. On ſait, & perſonne n'en doute, qu'il y a une matiere, plus ou moins agitée, propre à pénétrer les corps; ce qui ébranle leurs parties, les ſépare les unes des autres, les entraîne avec elle & les répand çà & là dans le fluide qui les environne: auſſi les voyons-nous preſque tous, tant ſolides que liquides, ſe diſſiper inſenſiblement, diminuer de volume, & enfin par le laps du temps, s'évanouir & diſparoître à nos yeux. *Voyez* EAUX TERREUSES. Ne nous éloignons pas de notre ſujet.

Toute pétrification ſtrictement dite n'eſt plus que le ſquelette du corps qui a eu vie, ou qui a végété: c'eſt ainſi que le *bois pétrifié* n'eſt pas totalement le bois même; une partie des principes qui entrent dans ſa compoſition, venant à ſe détruire par des cauſes locales, aura été remplacée par des ſubſtances ſableuſes ou terreuſes, détrempées, très-ténues que des eaux qui les baignoient y auront dépoſées en s'évaporant; ces parties terreuſes, alors moulées dans le ſquelette, feront plus ou moins endurcies, & paroîtront avoir la figure, la ſtructure, la grandeur, en un mot les mêmes caracteres génériques, les mêmes attributs ſpécifiques & les mêmes différences individuelles: les rapports paroîtront exactement les mêmes. Nous diſons plus, il paroît que dans le bois converti en pierre il n'exiſte plus de ſubſtance ligneuſe. On ſait que les bois ordinaires ſont des corps qui ont beaucoup plus de volume en pores qu'en parties ſolides. Lorſque le bois eſt enterré dans certains lieux, il s'introduit dans ſes différens pores des ſucs lapidifiques extrêmement diviſés, quelquefois colorés, & qui en rempliſſent les capacités; enſuite ces ſucs ſe condenſent & s'y moulent, après quoi le ſolide du bois ſe décompoſe & ſe réduit en parties poudreuſes qui ſont expulſées hors de la maſſe par les filtrations de l'eau; par ce moyen il laiſſe vides, en forme de pores, les places qu'il occupoit. Cette opération de la nature ne

produit aucune différence apparente ni ſur le volume, ni ſur la forme ; mais elle y cauſe un changement de ſubſtance, & le tiſſu ligneux ſe trouve retourné ; c'eſt-à-dire, que ce qui étoit pore dans le *bois naturel*, devient ſolide dans le *bois pétrifié*. Dans cette opération on voit que la Nature s'eſt imitée & copiée elle-même. De cette maniere, dit M. *Muſard*, le bois pétrifié a bien moins d'étendue en pores qu'en parties ſolides, auſſi eſt-il un corps beaucoup plus denſe & plus peſant que le premier. Telle eſt l'origine des pétrifications : ce ſont des corps organiſés, qui du fond des mers ou de la ſurface de la terre ont été dénaturés & enſevelis par divers accidens, à différentes profondeurs de la terre. Pour ne point laiſſer d'équivoque ſur notre définition, *voyez l'article* FOSSILES.

Parmi les *pétrifications des végétaux*, appellées *dendrolites*, on trouve des parties d'arbriſſeaux, des tiges, des racines, des portions de tronc, quelques fruits, &c. encore ne faut-il pas confondre les *empreintes* des mouſſes, des fougeres, des feuilles, ni les *incruſtations* avec les pétrifications. *Voyez ces mots & l'article* NOIX PÉTRIFIÉES.

Parmi les *pétrifications d'animaux*, on trouve des coquilles, des cruſtacées, des productions à polypier, quelques vermiſſeaux, des parties oſſeuſes de poiſſons & d'amphibies, rarement d'oiſeaux & de quadrupedes, ainſi que des portions oſſeuſes du corps humain. *Voyez les mots* OSTÉOLITES, TURQUOISE, ENCRINITES, CRAPAUDINES, & tous les autres qui y ont rapport, & dont il eſt mention dans le corps de ce Dictionnaire. A l'égard des ſerpens pétrifiés, ce ſont des *cornes d'Ammon*. Il y a auſſi les corps figurés & accidentels, ce ſont des *jeux de la nature*. Voyez ces mots.

Dans le Traité particulier de notre *Minéralogie*, imprimée à Paris en 1761, & réimprimée en 1774, nous avons donné à la fin du ſecond volume, par forme d'appendix, une claſſe de ces foſſiles, avec une diviſion très-ſuccinte & une interprétation abrégée des noms que les différens Auteurs leur ont donnés ; mais nous nous ſommes réſervé de donner un Ouvrage complet ſur ces corps. Les recherches ſans nombre qu'il faut faire à cet égard demandent encore quelques années ; nous ajouterons ſeulement ici ce que M. *Bertrand* dit de la pétrification (*Dictionnaire des Foſſiles, tome II, page 115*) : pour qu'un corps ſe pétrifie, il faut, dit cet Auteur, qu'il ſoit, 1°. de nature à ſe conſerver ſous terre : 2°. qu'il ſoit à couvert de l'air & de l'eau courante ; 3°. qu'il ſoit garanti d'exhalaiſons corroſives ; 4°. qu'il ſoit dans un lieu où ſe

rencontrent

rencontrent des vapeurs ou des liquides chargés, ſoit de parties métalliques, ſoit de molécules pierreuſes, comme diſſoutes, & qui, ſans détruire le corps, le pénétrent, l'impregnent & s'uniſſent à lui, à meſure que les parties du corps ſe diſſipent par l'évaporation.

C'eſt une queſtion très-importante parmi les Naturaliſtes, que de ſavoir combien la Nature emploie de temps pour pétrifier des corps d'une grandeur un peu conſidérable. Feu l'Empereur, Duc de Lorraine, qui, connoiſſeur éclairé, ne regardoit pas ſa magnifique collection d'Hiſtoire Naturelle, comme un cabinet de parade, mais comme un ſanctuaire où la Nature devoit ſe faire connoître par ſes différentes productions, a ſouhaité qu'on découvrît quelque moyen pour fixer l'âge des pétrifications. M. le Chevalier *de Baillu*, digne Directeur du Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de Sa Majeſté Impériale, & quelques autres Naturaliſtes eurent, il y a pluſieurs années, l'idée d'une recherche qui pouvoit répandre quelques lumieres ſur la queſtion propoſée par l'Empereur. Sa Majeſté Impériale, inſtruite par les obſervations unanimes des Hiſtoriens & des Géographes modernes, que certains piliers qui ſe voient actuellement dans le Danube en Servie près de Belgrade, ſont des reſtes du pont que l'Empereur Trajan fit autrefois conſtruire ſur ce fleuve, préſuma que ces piliers s'étant conſervés tant de ſiecles devoient être pétrifiés, & qu'ils fourniroient des éclairciſſemens ſur le temps que la Nature emploie pour changer le bois en pierre. L'empereur trouvant, dis-je, ſon eſpérance fondée, donna ordre auſſi-tôt à ſon Ambaſſadeur à la Cour de Conſtantinople de demander la permiſſion de faire retirer du Danube un des piliers du pont de Trajan, ce qui fut accordé; on en retira un avec beaucoup de peine, & il s'eſt trouvé que la pétrification ne s'y eſt avancée que de trois quarts de pouce dans quinze cents ans: mais il y a certaines eaux dans leſquelles cette tranſmutation ſe fait beaucoup plus promptement. Au reſte la pétrification paroît ſe former moins lentement dans les terrains poreux & un peu humides, que dans l'eau même.

Lorſqu'on fit la fouille des fondemens de la ville de Quebec en Canada, on trouva, dans les derniers lits que l'on creuſa, un Sauvage pétrifié. Quoique l'on n'ait eu aucune anecdote du temps où cet homme fut enſeveli ſous ces ruines, toujours eſt-il vrai que ſon carquois & ſes fleches étoient encore bien conſervés. C'eſt ainſi qu'en fouillant une mine de plomb dans la province de Derby en Angleterre, en 1744, on

trouva un ſquelette humain parmi des bois de cerf : qui ſait depuis quel nombre de ſiecles cet événement eſt arrivé ? En 1695 on déterra près de Tonna en Thuringe un ſquelette entier d'éléphant, avec quatre dents molaires & deux défenſes, chacune de huit pieds de longueur ; quelque temps avant cette époque, l'on avoit trouvé dans les mines de ce pays le ſquelette pétrifié d'un crocodile. Voici une autre anecdote également curieuſe, & arrivée au commencement de ce ſiecle : *Jean Munte*, Curé de Slægarp en Scanie, & pluſieurs de ſes paroiſſiens qui vouloient tirer de la tourbe d'un terrain marécageux deſſéché, trouverent à quelques pieds de profondeur dans la terre, un chariot entier avec les ſquelettes des chevaux & du charretier. On préſume qu'il y a eu autrefois un lac en cet endroit, & que le charretier voulant y paſſer ſur la glace, y a probablement péri. Enfin on a trouvé du bois en partie foſſile & en partie charbonneux, enſeveli à une grande profondeur, dans les glaiſes dont on fait la tuile à l'Abbaye de Fontenay : on a découvert depuis peu du bois foſſile à ſoixante-quinze pieds de profondeur, dans un puits creuſé entre Iſſi & Vanvres près Paris : ce bois étoit dans du ſable, entre un lit de glaiſe & de pyrites, & l'eau ſe trouvoit quatre pieds plus bas que les pyrites.

On trouve beaucoup de morceaux de bois pétrifié, dans différens pays de la France & de la Savoie. Dans le pays de Cobourg en Saxe, & dans les montagnes de la Miſnie, on a tiré de terre des arbres d'une groſſeur conſidérable, qui étoient entierement changés en une très-belle agate, ainſi que leurs branches, leurs racines : l'on a reconnu, en les ſciant, les cercles annuels de leur croiſſance : on en a tiré des morceaux ſur leſquels on voit diſtinctement qu'ils ont été rongés par les vers ; d'autres portent des marques viſibles de la cognée. J'en ai où l'on voit quelques gros clous ; enfin l'on en a trouvé des morceaux qui étoient pétrifiés par un bout, & dont l'autre bout étoit encore dans l'état de bois propre à brûler. Il paroît donc que le bois pétrifié eſt beaucoup moins rare dans la nature, qu'on ne le penſe communément, & qu'en bien des endroits il ne manque pour le découvrir, que l'œil d'un Naturaliſte curieux : ajoutons que le bois pétrifié peut offrir les différentes teintes de diverſes agates. Nous en avons un échantillon qui a abſolument la teinte de la ſardoine : il faiſoit partie d'un pieu qui avoit ſervi à un édifice près de la mer, à la Martinique.

PÉTROLE, *petroleum*, en Italien *petroglio*. C'eſt un bitume liquide,

inflammable, d'une odeur forte, d'une ſaveur pénétrante, & exhalant dans le feu une vapeur fétide; il ſurnage toutes les liqueurs. Cette huile minérale découle le long de certains rochers, à travers des terres & des pierres dans la Sicile, dans l'Italie, en France, en Allemagne, &c. Quand cette ſubſtance bitumineuſe eſt ſans couleur, on l'appelle *naphte clair*, ou *pétrole blanc;* tel eſt celui du Duché de Modene du côté du mont Apennin, près du mont Gibius, & notamment celui de Perſe, dans la Péninſule, appellée par KEMPFER *mediæ-okeſra.* Cette huile minérale ſe trouve toujours à la ſurface des eaux, ainſi que tous les pétroles. Le naphte, dit-on, ne peut être contrefait, & il ne ſouffre aucun mélange; il n'y a guere que l'æther qu'on puiſſe lui comparer. Le napthe a quelquefois une teinte verdâtre ou iſabelle. Il s'allume à une petite diſtance du feu, & brûle ſans laiſſer de réſidu: il s'empare auſſi, & attire à la ſurface l'or qui eſt en diſſolution dans l'eau régale. Lorſque le *pétrole* eſt rouge-brun, on l'appelle *huile de Gabian*, du nom d'un village près de Béziers en Languedoc où il ſe trouve, découlant des fentes de certains rochers bitumineux. S'il eſt noir ou d'un brun fauve, on l'appelle *huile minérale d'Ecoſſe*, parce qu'on le ramaſſe dans la fontaine de Sainte-Catherine d'Ecoſſe, à deux milles d'Edimbourg.

L'*huile minérale des Barbades*, qui ſe trouve dans l'Amérique, à Colao & à Surinam, eſt encore un pétrole jaunâtre, ainſi que celui de Ratwik en Dalécarlie.

Engelb. Kempfer (*Amænit. exot. faſcic.* 2. &c.) dit que les Turcs appellent *kara-naphti*, le pétrole noir. Il eſt fluide quand on le tire du puits; mais il s'épaiſſit en conſiſtance de poix, quand il eſt expoſé à l'air. Les Ruſſes appellent *kamina maſla*, le même pétrole qu'ils recueillent dans les montagnes d'Ural en Sibérie. Ils s'en ſervent, dit *Strahlemberg*, pour noircir les cuirs. On remarque que plus le pétrole découle d'un lieu élevé, & plus il eſt léger & blanc; tandis que celui qui ſe tire au pied d'une montagne eſt brun, roux ou noir; enfin, ſi l'on fouille plus bas, on rencontre ſouvent du *jayet*, ou de l'*aſphalte*, ou de la *piſſaſphalte*, ou du *charbon de terre*, & quelquefois du *ſuccin*, & même du *ſoufre.* Toutes ces matieres étant liquides, ſe trouvent plus communément dans des eſpeces de puits, & ſemblent tirer leur origine d'une même ſubſtance, mais qui eſt ſujette à des modifications; ce qui peut produire la différence des bitumes que nous venons de citer. *Voyez leurs articles.* M. *Riviere* prétend que le pétrole de Gabian eſt ſemblable au

produit que l'on retire vers le milieu de la diſtillation du ſuccin. Il conclut même que le pétrole eſt une eſpece de ſuccin qui a reſté liquide pour n'avoir pas rencontré dans ſon courant quelque ſuc propre à le coaguler & à le durcir, ou qui eſt devenu liquide au moyen de la diſſolution qu'en ont fait les ſels âcres que l'eau minérale a détachés de ſa ſurface. Le Phyſicien *Marius* a fait ſur cette huile minérale pluſieurs expériences dont voici l'extrait : 1°. une chandelle faite avec parties égales de pétrole & de réſine, brûle entiérement dans l'eau : 2°. La vapeur qui s'éleve du pétrole mis dans un vaſe ſur le feu, forme un petit atmoſphere d'un phlogiſtique volatil qui s'enflamme au moyen d'une bougie allumée à trois pieds de diſtance : 3°. l'eau n'éteint point cette huile enflammée, mais elle la fait élever avec bruit : le bois, les meches brûlent dans cette huile mêlée avec de l'eau : 4°. la gelée n'altere ni n'épaiſſit le pétrole : 5°. il nage ſur l'huile d'olive, comme étant plus léger de dix-huit grains par once ; il l'eſt de trente plus que l'eau-de-vie, & de quatre-vingt-quatre plus que l'eau commune : 6°. le pétrole s'enfonce plus promptement dans l'eau que les huiles végétales, mais il y remonte plus vîte : 7°. une ſeule goutte de pétrole verſée ſur une eau dormante s'étend de plus d'une toiſe en tout ſens, & en cet état elle donne les plus vives couleurs de l'iris ; mais ſi elle s'étend davantage, elle blanchit, & diſparoît enfin. Cette extenſion eſt des plus ſurprenantes : on ſait qu'un papier enduit de pétrole ne devient tranſparent que pour quelques momens, il ceſſe de l'être dès qu'il a été ſéché à l'air ; pour ces expériences, il faut prendre le pétrole clair & léger.

Quelques Auteurs donnent le nom d'*huile foſſile éthérée* ou de *gas*, au *pétrole*. On en a encore découvert depuis quelques années dans la chaîne d'Alais en Languedoc, & dans un ruiſſeau à cinq lieues de Bergerac, mais en petite quantité. La fontaine de Béziers en donne par année environ trois à quatre quintaux ; elle en donnoit autrefois plus de trente-ſix. Ce bitume liquide ſert à éclairer en Perſe & en pluſieurs autres lieux ; mais notamment à Backu, ville ſituée ſur la mer Caſpienne, à trois mille d'Aſtracan, où il n'y a point de bois. On y fait un commerce ſi conſidérable de *pétrole*, qui s'y puiſe dans plus de vingt puits (dans un eſpace qui a environ un demi-quart de lieue de tour), que le Souverain en retire de droit régalien, plus de cent mille livres argent de France. Les Marchands de cette contrée envoient dans les pays étrangers le *naphte pur*, & gardent pour la conſommation de leur pays le

pétrole, que l'on brûle dans les églifes & les maifons, dans des lampes garnies de meches groffes comme le pouce. On s'en fert auffi au lieu de bois : pour cet effet on jette deux ou trois poignées de terre dans l'âtre de la cheminée, on verfe enfuite l'huile minérale par deffus, puis on l'allume avec un bouchon de paille, & fur le champ il en réfulte une flamme affez vive ; plus on agite & retourne la terre imbibée, & mieux elle brûle : il en fort une vapeur d'une odeur très-difgracieufe, & la fumée noircit entiérement les habitations ; cependant les alimens n'en contractent abfolument aucun mauvais goût. Les Gaures ou Perfans qui adorent le feu, & qui fuivent la religion de Zoroaftre, viennent à Backu pour rendre leur culte à Dieu, qu'ils adorent fous l'emblême du feu ; & la flamme du pétrole allumée eft pour eux le *feu perpétuel.*

On prétend que le *pétrole* du commerce, fur-tout celui qui nous vient par la voie de Hollande, eft compofé de réfine de fapin, d'effence de térébenthine, avec un peu d'huile de cade, & de celle de gabian & de tarc. D'autres contrefont ou alterent le *pétrole* ou *huile de gabian*, avec de l'effence de térébenthine, du goudron & de la poix noire. Mais un tel pétrole fe reconnoît bientôt par la propriété qu'il a de colorer entiérement l'efprit de vin, & de s'y diffoudre en bonne quantité ; ce qui, dit-on, n'arrive pas au pétrole naturel, à moins qu'on ne fe ferve d'un intermede. On affure cependant qu'il fe mêle parfaitement avec les efprits acides, les huiles effentielles de thym, de lavande & de térébenthine.

On fe fert de cette huile minérale pour guérir les membres gelés : on l'eftime vermifuge & fpécifique, étant appliquée fur les parties affoiblies, engourdies & paralytiques, & même pour la gale ; les Maréchaux s'en fervent pour les enclouûres, ulceres & farcin des chevaux : on s'en fert dans certains feux d'artifice, & ceux qui font commerce de cette huile doivent ufer de grandes précautions contre le feu. On dit que le *pétrole* étoit la bafe inflammable du feu grégeois. *Confultez le fecond volume de notre Minéralogie.*

PETRO-SILEX. Efpece de pierre ou *caillou de roche* que l'on regarde comme la matrice du *jafpe*, & quelquefois du *porphyre*. Voyez ces mots. Nous avons une fuite fort étendue de *petro-filex*, dont les nuances nous font reconnoître l'une des efpeces de caillou filex, les jafpes, la matrice du porphyre & de plufieurs autres pierres à bafe marneufe, qui abonde en argile fableufe. Le petro-filex eft compofé

de parties plus grossieres que les silex mêmes, & les pierres siliceuses, comme agates, cornalines, &c. Il est moins dur & moins propre à polir : il ne paroît demi-transparent que dans les parties minces. Il y en a de différentes couleurs ; verdâtre, blanchâtre, bleu, jaune, &c. Son tissu tient de celui du grès & de celui du silex.

PETUN. *Voyez* NICOTIANE.

PETUN-SÉ, PE-TUN-TSE. C'est le nom que l'on donne à l'une des deux pierres qui entrent dans la composition de la porcelaine de la Chine. Les échantillons que nous en avons vus sont durs, opaques, d'un gris verdâtre, & nous ont toujours paru être une espece de spath fluor & vitrescent. On sait que cette sorte de spath est plus dur & plus pesant que les spaths proprement dits, lesquels sont calcaires & ne se vitrifient point : celui-ci, au contraire, ne fait point d'effervescence avec les acides ; & quoiqu'il ne soit pas assez dur pour faire feu avec le briquet, cependant il entre en fusion au feu, propriété qui lui est propre, & qui oblige les Naturalistes d'en faire un genre particulier : ce pétun-sé se casse en morceaux d'une forme assez rhomboïdale, brillans intérieurement ; si on se contente de le calciner légérement, il acquerra, ainsi que la pierre de Bologne, la propriété phosphorique. Celui de la Chine donne quelquefois, à l'aide du briquet, des étincelles fort foibles : on le trouve dans les rochers du pays. *Voyez* PIERRE DE BOLOGNE : *voyez aussi l'article* VASES.

Dans la premiere édition de ce Dictionnaire, nous avons dit : « plus » nous considérons les caracteres du petun-sé de la Chine, & plus » nous sommes tentés de croire qu'il se trouve une pierre en Europe, » & sur-tout en France, qui partage avec lui les prérogatives dont » nous venons de faire mention : la seule différence que nous y trou- » vons, c'est que notre petun-sé de France fait plus de feu, frappé » avec l'acier ; & pour trancher le mot, ce petun-sé est le *feld spath* » des Auteurs, c'est-à-dire un *quartz* vitreux ou lamelleux. On en » trouve en quantité dans les roches de granite en Allemagne, & » particuliérement au Hertrey, près d'Alençon, lieu où il se trouve » aussi une espece de kaolin, qui en Chine est la seconde matiere de » leur porcelaine. On trouve aussi dans les Vosges une pierre verdâtre » qui participe beaucoup des propriétés du petun-sé de la Chine. » *Voyez* KAOLIN ».

Depuis cette édition, nous avons appris qu'indépendamment de

l'espece de kaolin à terre calcaire, dont nous avons parlé d'après les échantillons que nous conservons dans notre cabinet, & que nous avions rencontré sur le terrain, ou reçu du P. d'*Incarville*, Missionnaire à la Chine, il existoit aussi un kaolin, dont toute la partie terreuse ne faisoit aucunement effervescence avec les acides, & nous avouons que nous en devons la description à M. *Guettard.* Voyez son Mémoire sur la découverte des terres à porcelaine, lu à l'Académie des Sciences, ann. 1765. Lorsque nous écrivions l'article kaolin de la seconde édition de cet Ouvrage, nous ne pouvions encore, ni ne devions rien ajouter, soit à nos connoissances acquises, soit à celles qu'on avoit rendues publiques; l'illustre Académicien que nous venons de citer en réclamant l'honneur de la découverte faite en France d'un kaolin semblable à celui de la Chine, n'a eu probablement en ses mains que des kaolins dont la terre paroît semblable aux argiles blanches; car il paroît douter que nous ayons rencontré, ou vu, ou analysé des koalins à terre calcaire. Nous osons cependant assurer à tout le monde chimique, que nos yeux sont accoutumés à l'expérience, & notre plume à la vérité.... Au reste, nous aimons mieux croire que M. *Guettard* n'ayant vu qu'une même espece de terre à kaolin (celle qui effectivement est la plus abondante), il n'a pas pu en admettre d'autre.... Que n'avons-nous pu deviner les intentions ou les motifs de ce savant Naturaliste! *Voyez* le Supplément de son Mémoire cité ci-dessus; *voyez* aussi les Observations faites à ce sujet, & sur le petun-sé par M. *Torchet* de Saint-Victor, Ingénieur des mines de France. *Journal de Médecine*, *Février & Juin 1766.* Le Lecteur trouvera réunies de suite toutes les discussions faites à ce sujet dans le premier Volume des *Mémoires sur différentes parties des Sciences & Arts*, par M. *Guettard.*

PETZCOALT, est un serpent du Mexique, long de quatre pieds & demi, gros à proportion : il a le dessus du corps jaune, mêlé d'un peu de rouge, couvert de grandes écailles taillées en losange, unies, & glissantes au toucher : les écailles transversales du ventre sont mêlangées de roux & de jaune; sa tête est garnie d'amples & fortes écailles relevées en bosse : ses yeux sont beaux & très-grands. Cette espece de serpent repaire dans des creux d'arbres, d'où il épie sa proie, & fond rapidement dessus quand elle se présente. Il n'est pas rare, dit *Séba*, de voir deux ou trois de ces serpens être aux aguets & viser au même butin.

PEUCEDANE. *Voyez* QUEUE DE POURCEAU.

PEUPLADE. Terme dont on ſe ſert pour parler du frai, de l'alvin, & de tous les petits poiſſons que l'on met dans un étang pour l'empoiſſonner. On appelle auſſi *peuplade*, une colonie d'étrangers qui viennent chercher des habitations dans une contrée. *Peuple* ſe dit encore des jetons ou talles qui viennent aux pieds des arbres & des plantes bulbeuſes.

PEUPLIER, *populus*. Le peuplier eſt un grand arbre, dont il y a trois eſpeces principales ; ſavoir, le *peuplier blanc*, le *peuplier noir*, & le *peuplier tremble*, déſigné ordinairement ſous le ſeul nom de *tremble*.

Il y a des peupliers qui ne portent que des fleurs mâles ; ceux qui portent des fleurs femelles donnent du fruit.

Chaque fleur mâle eſt à huit étamines attachées à une eſpece de corolle en entonnoir fort évaſé, taillé obliquement, & ſoutenue par une écaille frangée.

Les fleurs femelles ſont diſpoſées en chatons écailleux, différens de ceux des fleurs mâles, en ce qu'au lieu des étamines, on y trouve, le long du filet, des piſtils auxquels ſuccedent des capſules à deux loges, dans leſquelles on voit des ſemences aigrettées.

Les feuilles de la plupart des peupliers ſont rondes ou rhomboïdales, & attachées à de longs pédicules : elles ſont poſées alternativement ſur les branches.

Le *peuplier blanc à grandes feuilles*, ou *griſaille de Hollande*, ou *franc-picard à grandes feuilles*, & le *peuplier blanc à petites feuilles*, ont les feuilles velues & extrêmement blanches par deſſous, d'un vert brun par deſſus. Ces eſpeces de peupliers croiſſent avec une extrême vivacité dans les lieux aquatiques : ils viennent cependant bien dans les terrains aſſez ſecs. Nous en avons planté entre de gros ormes, dit M. *Duhamel*, pour remplir des places vides, & ils y ont bien réuſſi, ce qui n'eſt pas un médiocre avantage.

On donne auſſi le nom d'*ypreau* ou de *blanc de Hollande*, à un orme à larges feuilles.

Le premier nous eſt venu de la ville d'Ypres. Les Pariſiens donnent le nom d'*aubel* ou d'*orme blanc*, au peuplier blanc.

Les *peupliers noirs* ne peuvent faire de grands arbres que dans les terrains humides : ils ſe plaiſent ſingulièrement ſur les berges des foſſés remplis

remplis d'eau : leurs feuilles ſont rhomboïdales, pointues, dentelées & liſſes. Il y a une eſpece de peuplier noir, qui n'eſt qu'une variété de l'eſpece précédente, dont les feuilles ſont dentelées plus profondément & ondées ſur les bords : on cultive cette eſpece dans les vignes pour l'employer en place d'oſier : c'eſt pour cette raiſon, & aſſez mal-à-propos, qu'on l'appelle *oſier blanc.* On l'étête fort bas, & on coupe tous les ans ſes rejets. Il y a une autre eſpece de peuplier noir, dont les feuilles reſſemblent aſſez à celles du précédent, & qui vient de Lombardie : cette variété donne des arbres qui forment de belles pyramides ; & ces arbres réuſſiſſent parfaitement dans les lieux marécageux.

Il y a encore une autre eſpece de peuplier noir, que l'on nomme auſſi *tacamahaca :* ſes boutons répandent un baume très-odorant ; ce qui lui a fait auſſi donner le nom de *baumier.* Cette eſpece d'arbre aime l'humidité ; mais il demande auſſi une expoſition chaude, & il craint les trop grands hivers : cependant, placé dans un jardin bas, M. *Duhamel* lui a vu paſſer l'hiver de 1754, qui a fait périr beaucoup d'autres arbres. On le multiplie par marcottes & par boutures.

Les *peupliers noirs* ont leurs boutons, qui ſont les œilletons ou germes des feuilles, chargés d'un baume dont l'odeur eſt aſſez agréable (on les nomme *yeux de peuple*, *oculi aut gemmæ populi nigræ*) : c'eſt pourquoi on fait entrer ces boutons dans quelques baumes compoſés & dans l'onguent *populeum ;* mais il n'y en a point qui en répandent autant, & d'une auſſi agréable odeur, que celui de l'eſpece à feuilles ovales, ſurnommé *baumier.* Cette eſpece de peuplier, par rapport au baume qu'il répand, eſt aſſurément préférable à tous les autres pour l'uſage de la Médecine. On tire de ces boutons de peuplier noir une teinture avec de l'eſprit de vin, qui eſt propre à arrêter les anciens cours de ventre : on en fait auſſi uſage pour les ulceres internes. La doſe ordinaire eſt un demi-gros, ſoir & matin, dans une cuillerée de bouillon chaud. Les feuilles de peuplier noir ſont eſtimées propres à calmer les douleurs de la goutte & des hémorrhoïdes, étant pilées & appliquées ſur la partie malade. On peut tirer des boutons à fleur des peupliers une eſpece de cire ; en voici le procédé. Il faut cueillir ces boutons à l'inſtant de leur maturité, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ſont bien viſqueux ; on les écraſe dans un mortier & on les fait tremper dans de l'eau bouillante, on verſe le tout dans un ſac de groſſe toile,

on l'exprime au moyen d'une presse, & l'on obtient une cire molle d'un jaune grisâtre, très-combustible, & qui donne une odeur agréable.

On a tenté avec succès de faire du papier avec le duvet que fournissent les aigrettes des semences du peuplier. M. *Bruyset* fils, de Lion, a obtenu de cette substance, sans aucun mêlange de chiffons, un papier extrêmement fin, soyeux, également susceptible de recevoir la colle & d'être soumis à l'impre ssin du marteau. Avant lui M. le Docteur *J. C. Schæffer* avoit fait à Ratisbonne la même expérience avec autant de succès, mais avec quelques différences que la diversité des procédés devoit occasionner dans les résultats. Les essais multipliés de ce dernier Observateur sur diverses substances végétales tendent à prouver qu'il en est peu dont on ne pût obtenir du papier : la pomme de pin, les bois du mûrier, de la vigne & du saule, la pomme de terre & jusqu'aux tourbes d'Hanovre & de Baviere, se sont converties en papier sous ses industrieuses mains. *Voyez l'article* PAPIER.

Les *peupliers trembles* (car il y en a deux especes qui different par la grandeur de leurs feuilles), ont les feuilles presque rondes, non dentelées, mais ondées ou godronnées par les bords : elles sont soutenues par des queues très-menues & très-souples, ce qui fait qu'elles tremblent continuellement, pour peu que le vent les agite : ces arbres se plaisent dans les lieux humides ; celui à petites feuilles se trouve néanmoins dans des terrains assez secs, & il y croît à une moyenne grandeur.

L'espece de peuplier de la Virginie & de la Caroline se fait aisément reconnoître à ses jeunes branches relevées de côtes ou arêtes saillantes, & à ses feuilles très-grandes, larges & épaisses. Cet arbre pousse avec une vigueur extraordinaire dans les terrains bas & humides ; il se multiplie aisément de boutures.

On fait avec le bois de peuplier blanc des pieces de charpente pour les bâtimens de peu de conséquence ; les Sculpteurs l'emploient en place de tilleul : & comme il est léger, on en fait des sabots, des talons de souliers, & des planches pour des fonds d'armoires, &c. qui sont assez bonnes, quand elles sont à couvert de la pluie. Le bois du peuplier blanc n'est pas d'un usage si familier que celui du peuplier noir. Cependant les Ebénistes s'en servent pour les bâtis propres à recevoir les bois de placage. On dit que le bois du peuplier noir, lorsque l'arbre

eſt vieux, devient propre à faire divers ouvrages de marqueterie, à cauſe des veines dont il eſt ondé. Les feuilles du peuplier noir & blanc ſont, dit M. *Bourgeois*, très-bonnes pour nourrir les moutons pendant l'hiver. On émonde les branches de ces arbres tous les trois ans, & on en fait des fagots qui ſervent à brûler après que les moutons en ont mangé les feuilles.

Quelques Auteurs prétendent que l'écorce du peuplier blanc a la propriété de faire venir abondamment de bons champignons, ſi on la répand par parcelles dans des terres qui auront été bien fumées auparavant.

Le *peuplier de Lombardie*, dont nous avons parlé plus haut eſt connu auſſi ſous le nom de *peuplier d'Italie*. M. *Pelé de S. Maurice*, de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, a donné des Obſervations ſur cet arbre fort commun en Italie, où il fait un très-bel effet. Cette eſpece d'arbre eſt, ſuivant ce qu'il nous en apprend, ſupérieure à tous les autres peupliers, par le produit qu'on en peut tirer : c'eſt pourquoi nous expoſerons, d'après lui, la maniere de le cultiver.

Le peuplier d'Italie ou de Lombardie croît en très-peu de temps, ſe multiplie très-facilement, ne demande ni beaucoup de ſoins, ni beaucoup de dépenſe, & après quinze ans de plantation, donne à ſon maître un produit conſidérable. A peine les arbres ordinaires commencent-ils à paroître, que ceux-ci n'exiſtent plus : ce ſont des prodiges qu'il faut voir pour ſe le perſuader. On en voit qui au bout de douze ans, ſont de la groſſeur d'un muid, c'eſt-à-dire, qui ont vingt-ſept à vingt-huit pouces de diametre, groſſeur à laquelle les autres peupliers ne parviennent que dans l'eſpace de trente ans. Cet arbre eſt plus beau, plus droit, plus facile à employer que celui de France. Son bois eſt dur, propre à faire des charpentes de toutes eſpeces : on prétend même qu'on peut en faire des mats de vaiſſeaux. Quelle reſſource pour nous qu'un arbre ſi précieux ! Et quel eſt le Citoyen qui ne s'empreſſera de le cultiver ! On aſſure que trente arpens de ce bois à couper, valent en Italie quatre-vingts ou cent mille livres. En faut-il davantage pour prouver la ſupériorité de cet arbre ſur tous les autres : on peut voir le prompt accroiſſement de ces arbres & leur beauté, en ſuivant les bords du canal de Montargis.

Le peuplier d'Italie ſe fait encore diſtinguer des autres peupliers, parce que ces branches ſortent droit de ſon tronc où elles ſont plus approchées, & lui donnent la forme de pyramide, au lieu que dans le peuplier

noir, nommé improprement *osier blanc*, auquel il ressemble le plus, les branches sont pendantes. Les feuilles de celui-ci sont d'un vert terne, au lieu que celles du peuplier d'Italie, sont d'un beau vert foncé : ce dernier devient toujours un arbre bien droit, tandis que l'autre est souvent tortueux. Quoiqu'il croisse beaucoup plus vîte, son bois est cependant plus dur, & les Menuisiers lui trouvent une qualité bien supérieure au premier.

Le peuplier d'Italie se multiplie avec la derniere facilité, par le moyen des boutures. Avec une branche qui a dix à douze pouces de longueur & un pouce de circonférence, on a un arbre qui en trois ans porte jusqu'à dix-huit pieds de hauteur, & qui dans cet intervalle, produit assez de jets pour former une pépiniere.

Lorsqu'on veut en établir une pépiniere, on doit choisir un terrain gras & frais, mais qui ne soit point amendé, parce que les jeunes arbres gagnent toujours à être transplantés d'une terre moins bonne dans une meilleure, & que d'ailleurs on auroit à craindre les chancres & les gros vers blancs qui naissent dans le fumier, & qui ravagent les pépinieres. C'est à la fin de Février qu'on doit élaguer les peupliers pour en tirer des boutures : on ne doit prendre que du bois d'un an, celui de deux ans est moins bon que le premier. On en coupe l'extrémité en flûte, & lorsqu'on observe de laisser un bourlet d'écorce au pied de la bouture, elle en reprend plus facilement, parce que c'est de ces bourlets que partent les racines. On trace son terrain, on y fait des trous d'un pied de profondeur : on y enfonce la bouture à une profondeur de douze pouces, en observant de ne laisser au dehors qu'un œil ou deux. On donne de temps à autre des labours à la pépiniere. On ne doit pas retrancher les jets de la premiere année, parce qu'ils donnent de la nourriture au jeune plant. A la troisieme année on décharge l'arbre de quelques brins qui croissent vers le bas de la tige, & on le nétoye ainsi chaque année en montant. Lorsqu'on retire les arbres de la pépiniere, on peut les planter dans toutes sortes de terrains, à moins qu'ils ne soient trop secs ou trop pierreux. Les prés, les vallons, les bords des ruisseaux, les terres fraîches & grasses paroissent leur convenir davantage, ils y deviennent de la plus grande beauté. Une observation très-importante & générale lorsqu'on plante les arbres, c'est de ne les enfoncer tout au plus que d'un pouce de plus qu'ils l'étoient dans la pépiniere : on les voit souvent périr par la manie des gens de campagne,

qui mettent jufqu'à un pied & demi de terre fur leur racines, au lieu qu'il ne doit y en avoir qu'un demi-pied.

Après quinze ou vingt ans de plantation le propriétaire peut fe faire un grand produit de ces arbres, car en les débitant en voliches, on peut retirer au moins quarante-quatre livres de chacun. Ainfi il réfulte de tout ce que nous venons de dire, que le peuplier confidéré par rapport à fon agrément, fon progrès & fon utilité, eft pour celui qui le poffede une fource abondante de biens. Le produit de ces arbres eft fouvent doublé avant que d'autres efpeces d'arbres aient pu être coupés une feule fois.

Les pépinieres où l'on peut trouver des boutures de peuplier d'Italie, font à Montargis, à Nemours, à Moret, à Gron près Sens, & à Mombar, M. le Marquis de *Chambray* cultive avec fuccès les peupliers d'Italie à fa terre de Chambray, proche de Tilliers en Normandie; il fe fait un plaifir d'en donner des boutures aux perfonnes qui defirent fe procurer cet arbre.

PHACITE, *phacites*, eft le nom que l'on donne quelquefois à une efpece de *pierre ovaire*, & plus communément à la pierre nommulaire, & dont les grains font de la grandeur des lentilles. *Voyez les mots* OOLITES & PIERRE LENTICULAIRE. On trouve des *phacites* dans les environs de Bayonne, fur le bord de la mer où ils font en maffes confidérables. On en rencontre qui ont depuis une ligne jufqu'à un pouce & plus de diametre, détachées ou folitaires, ou groupées en maffes, en d'autres endroits de la France, en Italie, &c.

PHAGOLINO. *Voyez* ACARNE.

PHAISAN. *Voyez* FAISAN.

PHALANGE, *phalangia*. C'eft le nom qu'*Aëtius* donne à fix différentes efpeces d'araignées. Il appelle la premiere *pagion*, qui fignifie *pepin de raifin*, parce qu'elle en a la figure : elle eft noire & ronde, elle a la bouche au milieu du ventre & de petits crochets autour. La feconde eft appellée *loup*, parce qu'elle chaffe aux mouches & s'en nourrit : elle a le corps large & agile. On remarque qu'elle a certaines incifions vers le cou, & la bouche relevée en trois endroits. La troifieme eft appellée *fourmilliere*, parce qu'elle a beaucoup de reffemblance avec une grande fourmi : elle eft de couleur de fuie, & a le corps marqueté de petites étoiles, fur-tout vers le dos. La quatrieme eft nommée *cronocolaple* : elle a fon aiguillon auprès du cou, elle eft

verdâtre & longuette, elle ne cherche qu'à piquer vers la tête quand elle attaque quelque animal. La cinquieme est appellée *sclérocéphale*, parce qu'elle a la tête dure comme une pierre : elle est rayée de même que ces petits phalenes qui volent autour de la lumiere. La sixieme enfin, qu'on appelle *vermiculaire*, est longuette & un peu tachée vers la tête. *Voyez l'article* TARENTULE.

Lonvilliers de Poincy (*Hist. des Antilles, ch. 14, art. 3.*) dit qu'il y a dans les Antilles une sorte de grosse araignée que quelques-uns, à cause de sa figure monstrueuse, mettent au rang des phalanges. Leurs pattes étant étendues forment un cercle qui a plus d'espace que le tour de la main. Nous avons dans notre cabinet une de ces phalanges : son corps est composé de deux parties, l'une est plate, l'autre ronde & pointue, comme un œuf de pigeon ; sa bouche, qui est presque toute cachée sous un poil fauve, est armée de part & d'autre de crochets fort pointus, qui sont d'une matiere solide, d'un noir très-poli & très-luisant. Les Curieux font enchâsser ces crochets dans de l'or, pour s'en servir comme de cure-dents, qui sont très-estimés, parce qu'ils préservent, dit-on, les dents de douleur & de corruption. Ces crochets servent aussi aux Indiens pour déboucher leurs pipes. Notre phalange-araignée étrangere a un trou sur le dos qui est comme son nombril. Quand ces phalanges sont jeunes, leur espece de poil est d'un gris blanchâtre, mais il noircit à mesure qu'elles vieillissent. Leur corps est supporté par dix pieds, velu presque tout autour & garni en-dessous de petites pointes écailleuses, dont elles se servent pour s'accrocher par-tout où elles grimpent ; le bout des pieds est aussi muni d'une corne noire, fourchue & dure : tous ces pieds tiennent à la partie plate du corps, & ont quatre jointures chacun : ces pieds vont en grandissant du premier au dernier. On a bien de la peine à distinguer les yeux de ces animaux, tant ils sont petits : ces phalanges qui vivent de mouches sont peut-être les mêmes que l'araignée *anause* de la Guinée, & le *democulo* de l'isle de Ceylan, dont il est fait mention dans l'*Histoire des Voyages*, *Tom. IV & Tom. VIII.* La tarentule est encore une espece de *phalange*. Voyez l'article ARAIGNÉES ÉTRANGERES.

Dans les mêmes Isles, ont donne aussi le nom de *phalanges* à ces prétendues grosses mouches cornues (ce sont des *scarabées*), dont nous avons parlé à la suite de l'*article* MOUCHE.

PHALANGE, *phalangium*, eſt une plante dont on diſtingue trois eſpeces. La premiere pouſſe une tige non rameuſe, haute d'un pied, ronde, ferme, ſoutenant en ſa ſommité des fleurs compoſées chacune de ſix feuilles, diſpoſées en étoile, de couleur blanche : à cette fleur ſuccede un fruit arrondi, diviſé en trois loges, qui renferment des ſemences anguleuſes & noires : ſes racines ſont fibrées. La ſeconde eſpece eſt rameuſe ; la troiſieme, que l'on regarde comme un faux aſphodele des Alpes, pouſſe des feuilles étroites, vertes, dures, ſemblables à celles de l'iris, d'un goût un peu amer : il s'éleve d'entre elles une tige haute d'un pied & demi, grêle & revêtue de quelques feuilles, portant en ſa ſommité un épi de petites fleurs à ſix feuilles, étoilées, pâles ou de couleur herbeuſe. Quand ces fleurs ſont paſſées, il leur ſuccede des fruits comme aux eſpeces précédentes.

Toutes les eſpeces de phalanges, dit *Lémery*, croiſſent pour l'ordinaire aux lieux aquatiques & montagneux, proche des ravines d'eau: on les eſtime propres contre les morſures des ſerpens, contre les piqûres des ſcorpions, des phalanges, & pour chaſſer les vents, étant priſes en décoction dans du vin.

PHALANGER. Eſpece de petit animal ainſi nommé de ce qu'il a les phalanges ſinguliérement conformées, & que de quatre doigts qui correſpondent aux cinq ongles dont ſes pieds de derriere ſont armés, le premier eſt comme ſoudé avec ſon voiſin, enſorte que ce double doigt fait la fourche, & ne ſe ſépare qu'à la derniere phalange pour arriver aux deux ongles. Ces animaux ſont de la taille d'un petit lapin, & ſont ſur-tout remarquables par l'exceſſive longueur de leur queue, par l'alongement de leur muſeau & par la forme de leurs dents qui ſuffiroient pour les faire diſtinguer du *ſarigue*, de la *marmoſe*, des *rats* & de toutes les autres eſpeces d'animaux auxquels on voudroit rapporter le *phalanger*.

PHALANGISTE. Nom donné à un ſcarabée très-curieux ; ſon corſelet eſt armé de deux longues pointes latérales qui débordent la tête.

PHALAROPE, *phalaropus*. Nom donné à un genre d'oiſeau étranger & aquatique, dont le caractere eſt d'avoir des pieds ſemblables à ceux de la foulque ; quatre doigts devant & un derriere, tous à membranes ſéparées ; le bec droit, menu, & la mâchoire ſupérieure plus ou moins courbe vers le bout. On en diſtingue pluſieurs eſpeces : il y a le phalarope qui ſe trouve en Angleterre ſur les bords de la mer ; c'eſt

le *tringa gris de fer au pied de poule d'eau d'*Edwards. Son plumage eſt bleuâtre ſur le dos, les aîles ſont noires vers le milieu des grandes plumes. Cet oiſeau eſt un peu moins gros que le râle aquatique : les membranes du pied intérieur ſont diviſées en deux lobes ; celles du doigt du milieu en trois lobes, & celles du doigt extérieur en quatre lobes ; tous ces lobes n'ont pas plus d'une ligne d'intervalle de l'un à l'autre, & ils ſont tous denticulés : le bec eſt noir.

Le *phalarope cendré* ſe trouve dans la Baie d'Hudſon, ainſi que celui qui eſt rouſsâtre.

Le *phalarope brun* ſe rencontre dans l'Amérique Septentrionale ; il eſt un peu plus gros que les précédens.

PHALENE. Les Naturaliſtes donnent ce nom à toutes les eſpeces de papillon qui ne volent que ſur le ſoir & pendant la nuit à la clarté d'une lumiere ; ce qui fait qu'on les appelle auſſi *papillons nocturnes.* C'eſt la claſſe de papillons la plus nombreuſe. Les Curieux connoiſſent le *ſouci*, le *ſilene*, la *petite tortue*, l'*écaille marte*, le *ptérophore*, le *grand paon de nuit*, le *ſphinx du troêne*, la *lichenée rouge*, la *feuille morte*, le *volant doré*, le *lambda*, le *zig-zag*, &c. *Voyez ce que nous avons dit des phalenes au mot* PAPILLON, pour ce qui les diſtingue des *papillons diurnes*, ou *papillons de jour*, dont les plus connus en France, ſont les *nacrés*, le *gamma* ou *robert le diable*, le *deuil*, le *demi-deuil*, le *gazé*, l'*aurore*, le *ſatyre*, *les argus*, &c.

PHARMACITE ou AMPELITE. Eſpece de terre noire bitumineuſe. *Voyez au mot* CRAYON NOIR.

PHASE. *Voyez à l'article* PLANETE.

PHASÉOLE. *Voyez* HARICOT ORDINAIRE.

PHATAGIN. Eſpece d'animal des Indes Orientales, connu auſſi ſous le nom impropre de *lézard écailleux*. Le phatagin reſſemble aſſez au pangolin. *Voyez ſon hiſtoire au mot* PANGOLIN.

PHIALITE. Nom donné à des concrétions pierreuſes, ſouvent ſableuſes & qui imitent des flacons, des poires à poudre, des bocaux. *Voyez* JEUX DE LA NATURE & LITHOGLYPHITES.

PHILANDRE. *Voyez* DIDELPHE.

PHOQUE, *phocas.* Cet animal nous paroît être le même que le veau marin, ou le tigre marin : il n'eſt qu'une variété du *loup marin.* Voyez ce mot.

Le phoque eſt une eſpece d'amphibie vivipare, dont le caractere, dit

dit M. *Briſſon*, *pag.* 229, eſt d'avoir ſix dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & quatre à l'inférieure; à chaque pied cinq doigts onguiculés joints enſemble par des membranes; les pieds poſtérieurs tournés en arriere : cet animal habite plus la mer que la terre. Il a quatre dents canines ſemblables à celles des chiens, ſavoir, une de chaque côté à chaque mâchoire; le nombre de ſes dents molaires n'eſt pas conſtant.

Le phoque a, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, environ quatre pieds de long; la mâchoire ſupérieure plus longue que l'inférieure : l'ouverture de ſa gueule eſt moyenne : ſes dents ſe ſerrent les unes contre les autres, elles ſont pointues, dures, & blanches; ſon muſeau eſt oblong & garni de mouſtaches très-roides & courbées en arriere; ſes yeux ſont grands & enfoncés profondément dans leur orbite : on ne lui reconnoît point d'oreilles extérieurement, mais à leur place il y a des trous par leſquels il entend; ſa tête eſt petite, & reſſemble à celle d'un chien à qui on a coupé les oreilles près de la tête : il a les narines du veau terreſtre; ſon cou eſt alongé, & il peut le raccourcir à ſa volonté; ſa poitrine eſt large; le reſte de ſon corps, juſqu'aux pieds de derriere, qui ſont à l'extrémité de l'animal, va en diminuant; ſes jambes ſont tout-à-fait ſous la peau : il n'y a que les pieds qui paroiſſent; ceux de devant ont quatre pouces de long, & ceux de derriere neuf pouces : ils ſont entiérement garnis du même poil que le corps, & gros comme le poignet d'un homme, ſur-tout dans la partie d'en bas; tous leurs doigts ſont joints enſemble par de fortes membranes & armés de cinq ongles, forts, noirs & très-piquants; ſa queue a deux pouces & demi de long, & eſt plate horizontalement : ſa peau eſt dure; tout ſon corps eſt couvert de poils courts, roides, d'un gris brillant & marqué d'un nombre de taches noirâtres, tant en deſſus qu'en deſſous : le ventre eſt d'un blanc ſale. Tel eſt le phoque, qui eſt dans notre collection d'animaux.

Pluſieurs Auteurs ont ſoupçonné qu'il y avoit auſſi des phoques noirs; nous pouvons affirmer qu'il en exiſte, d'après celui que M. *Gigot d'Orcy* nous a confié pour en faire l'examen : ce phoque n'a que vingt-ſix pouces de longueur, à prendre du bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, qui eſt un peu arrondie, & qui n'a pas plus de huit lignes. Le poil de ſon dos, de deſſus le cou & de la tête, eſt d'un noir de jayet, mais celui qui couvre la poitrine eſt moins foncé, ainſi que celui de la

gorge. Le poil du ventre jusqu'à l'anus est de couleur fauve. Les appendices qui rendent ses pieds palmés, imitent beaucoup plus les nageoires, que dans le phocas précédent. La peau du menton est non-seulement dégarnie de poil, mais un peu amincie par le frottement qu'a éprouvé cette partie quand l'animal marchoit sur les bords des greves, &c. On sait que les pieds antérieurs du phoque étant placés vers le plus grand diametre de sa poitrine, qui est elle-même située au milieu de toute la longueur de l'animal, & son cou étant d'ailleurs long & aussi gros que sa tête, il en résulte une masse qui n'a pour appui que la mâchoire inférieure. Une remarque importante, dont il convient de faire mention, c'est qu'aucuns *phocas* ou *veaux marins*, n'ont, dit-on, d'oreilles saillantes: celui-ci en a qui ont chacune un pouce de longueur; nous n'avons remarqué que peu ou point d'ongles dans les palmes antérieures, peut-être auroient-elles été plus sensibles si l'animal eût été plus grand; peut-être aussi est-ce une espece différente, & non une seule variété du phocas.

Le phocas, dit M. *de Buffon*, est d'autant plus étrange, qu'il paroît fictif, & qu'il est le modele sur lequel l'imagination des Poëtes enfanta les *tritons*, les *sirenes*, & ces Dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupede, à queue de poisson. Le phocas regne en effet dans cet Empire muet, par sa voix, par sa figure, par son intelligence, par des facultés, en un mot, qui lui sont communes avec les habitans de la terre, si supérieures à celles des poissons, qu'il semble être non-seulement d'un autre ordre, mais d'un monde différent. Aussi cet *amphibie*, quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domestiques, ne laisse pas d'être susceptible d'une sorte d'éducation; on le nourrit en le tenant souvent dans l'eau; on lui apprend à saluer de la tête & de la voix; il s'accoutume à celle de son maître; il vient lorsqu'il s'entend appeller; & donne plusieurs autres signes d'intelligence & de docilité.

Le phocas, continue M. *de Buffon*, a le cerveau & le cervelet proportionnellement plus grands que l'homme, les sens aussi bons qu'aucun des quadrupedes, par conséquent le sentiment aussi vif, & l'intelligence aussi prompte: l'un & l'autre se remarquent par sa douceur, par ses habitudes communes, par ses qualités sociales, par son instinct très-vif pour sa femelle & très-attentif pour ses petits, par sa voix plus expressive & plus modulée que celle des autres animaux: il a aussi de la force & des armes; son corps est ferme & grand, ses dents

tranchantes, ses ongles aigus. D'ailleurs il a des avantages particuliers & uniques sur tous ceux qu'on voudroit lui comparer : il ne craint ni le froid, ni le chaud; il vit indifféremment d'herbes, de poisson & de chair; il habite également l'eau, la terre & la glace; il est, avec le *lamentin* & la *vache marine* ou *morse*, le seul des quadrupedes qui mérite véritablement le nom d'*amphibie*, le seul qui ait le trou ovale du cœur toujours ouvert, le seul par conséquent qui puisse se passer de respirer, & auquel l'élément de l'eau soit aussi convenable, aussi propre que celui de l'air. La *loutre* & le *castor* ne sont pas de vraies amphibies, puisque leur élément est l'air, & que n'ayant pas cette ouverture dans la cloison du cœur (sur-tout la loutre), ils ne peuvent rester long-temps sous l'eau, & qu'ils sont obligés d'en sortir ou d'élever leur tête au-dessus pour respirer.

Gesner dit que le phocas fréquente plus le rivage que la haute mer; nous en avons cependant vu prendre un dans la mer à la distance de vingt-sept lieues du rivage. Ses jambes de derriere, quoiqu'ayant les doigts des pieds onguiculés, lui servent plus commodément à nager qu'à marcher. Lorsque le phocas est dans l'eau, & qu'il y a excité les mouvemens d'impulsion avec ses jambes postérieures faites en rames, on remarque qu'il réunit longitudinalement ces membres, de maniere à ne leur donner que la figure d'une queue de poisson fourchue, mais perpendiculaire : cet animal est si gros & a les jambes si courtes, que lorsqu'il est couché, la rondeur du ventre les empêche presque de toucher à terre; cependant il ne laisse pas que de s'en servir & de se traîner plus vîte qu'on ne croiroit.

Anderson prétend que dans le détroit de Davis ces animaux parviennent à la longueur de dix pieds ou environ; ils ont, dit-il, entre la chair & la peau quatre doigts d'épaisseur d'une graisse qui donne de fort bonne huile. Ce même Naturaliste du Groënland, qui nomme improprement, ainsi que les habitans du Cap de Bonne-Espérance, le phocas *chien de mer*, dit encore que sa peau est fort recherchée, & que l'on équippe tous les ans quelques petits bâtimens pour leur faire la chasse. Ces especes de Chasseurs marins portent le nom de *robben-schlagers*, qui signifie *batteurs de chiens de mer*, parce qu'ils les surprennent sur la glace quand ils dorment : ils les tuent à coups de bâtons en les frappant sur le nez, où ces animaux sont uniquement fort sensibles; d'autres fois ils les percent à coups de lance. Les phocas qui se trouvent aussi

dans les mers & les lacs de Kamtſchatka ſont fort vivaces : ils couvrent quelquefois entiérement les bancs de ſable ; ils ſe jettent tous à l'eau quand un bateau approche. Ces animaux ſont d'une reſſource infinie pour les habitans Sauvages du détroit de Davis ; la chair étant fumée, leur ſert de nourriture, le ſang de médecine, la peau d'habillement. Les Kamtſchadales font encore de cette peau, non-ſeulement des ſemelles de ſouliers, mais encore des bateaux qui contiennent juſqu'à trente hommes, & qui ſont plus légers & plus vîtes que ceux de bois ; les tendons & les inteſtins ſervent de vitrage, de voile, de fil à coudre & de ficelle à lier ; les os, de toutes ſortes d'uſtenſiles de ménage & de chaſſe. M. *Heidenreich*, Voyageur royal pour la découverte des mines de Sibérie & de la Tartarie, dit qu'on trouve dans le lac de Beickal qui eſt d'eau douce, des phocas, qui dans le temps des gelées ſavent adroitement pratiquer çà & là des ouvertures dans la glace pour en ſortir & pour y rentrer ſelon leurs beſoins, ne trouvant pas toujours des vivres ſous l'eau. Les habitans voiſins de ce lac les tirent avec des harpons à trois crochets, & ils ne ſe ſervent dans leur lampes que de l'huile tirée de cette graiſſe ; ils en font auſſi de la chandelle. Il ne nous doit plus paroître incroyable que cet animal marin puiſſe vivre auſſi dans l'eau douce, tout Paris en a été témoin depuis quelques années, ayant eu occaſion d'en voir un que l'on montroit aux foires, & que l'on conſervoit dans des cuves.

Denys, dans ſa *Deſcription des côtes de l'Amérique Septentrionale, tome I. page 64*, dit que les jeunes phocas ſont plus gras que les vieux, & que l'huile des premiers eſt auſſi bonne à manger & à brûler que l'huile d'olive, n'ayant aucune mauvaiſe odeur. Ce même Auteur (*tome XI, C. 17*) fait mention d'une petite eſpece de ce même amphibie, dont la chair fait les délices des Sauvages, de même que l'huile avec laquelle ils s'oignent auſſi les cheveux : cependant la chair de cette eſpece d'animal eſt molle & graſſe, & elle ſe fond entre les mains quand on l'y tient long-temps, tant elle eſt huileuſe.

Le phocas ou veau marin ſe nomme en Languedoc, *vedel de mar*, en Italie, *vechio marino*. *Rondelet* aſſure que cet animal vient faire ſes petits à terre, mais qu'il ne peut pas vivre long-temps ſans retourner à la mer : il dit auſſi que ſes épaules ſont jointes par quatre muſcles. Ces animaux s'accouplent comme les cétacées ; le mâle a le membre génital long & comme oſſeux, & les femelles ont une fente comme les raies : elles font

un ou deux petits, & les allaitent avec leurs deux mamelles; au bout de douze jours les meres menent les petits à la mer, pour les accoutumer peu à peu à nager. Le veau marin vient souvent dormir à terre; il ronfle si haut, qu'il fait alors un bruit pareil à celui du veau terrestre quand il beugle; sa langue est comme fendue ou fourchue par le bout.

La voix du phocas peut se comparer à l'aboiement d'un chien enroué; dans son premier âge son cri imite assez le miaulement d'un chat: les petits qu'on enleve à leurs meres miaulent continuellement, & se laissent quelquefois plutôt mourir d'inanition que de prendre la nourriture qu'on leur offre; ils ne reçoivent que l'aliment que leur donne la mere. Les vieux phocas aboient contre ceux qui les frappent, & font tous leurs efforts pour mordre & se venger. En général, ces animaux sont peu craintifs, ils sont même naturellement courageux; on a remarqué que le bruit du tonnerre & le feu de éclairs, loin de les épouvanter, semblent les récréer: ils sortent de l'eau dans la tempête, dit M. *de Buffon*, ils quittent même alors leurs glaçons pour éviter le choc des vagues, & ils vont à terre s'amuser de l'orage, & recevoir la pluie qui les réjouit beaucoup: ces différentes scenes de la Nature sont pour eux des spectacles très-agréables. Ils ont naturellement une mauvaise odeur, & que l'on sent de fort loin lorsqu'ils sont en grand nombre; il arrive souvent que quand on les poursuit, ils lâchent leurs excrémens qui sont jaunes & d'une odeur insupportable; ils aiment à dormir au soleil, sur des glaçons, sur des rochers: on peut les approcher sans les éveiller, & c'est une des manieres ordinaires de les prendre.

Dans la mer de Feroë, le phocas dit *P. J. Debes*, a sa retraite dans les cavernes des rochers; on peut avec de petites barques entrer dans ces antres étroits, pour le surprendre & le tuer ainsi que ses petits: les vieux esquivent le coup de massue, & échappent souvent aux Pêcheurs; mais pour peu qu'on les frappe sur la tête, ils tombent, répandent des larmes, & voulant se défendre avec la gueule, ils présentent la gorge au couteau. On en égorge quelquefois de cette maniere jusqu'à cinquante dans un jour. *Debes* ajoute que pour donner la chasse à ces animaux, il faut être armé de perches, de gros bâtons & de torches allumées; les jeunes ne sont pas difficiles à tuer. M. *Knutberg* a trouvé un autre moyen pour détruire les phocas, c'est de braquer dans les trous des rochers, où ces animaux se rassemblent en grand nombre, une espece de lance qui est poussée dans le corps de l'animal par un ressort que

le moindre mouvement fait détendre. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Suede*, *1757*, un détail de la pêche des veaux marins dans l'Ostro-Bothnie. Les Finlandois n'ayant rien à faire pendant l'hiver, s'assemblent en troupe & vont à la chasse de ces animaux pendant Février, Mars & Avril: ils se servent de fusils & de filets. Cette caravane qui ne boit que de l'eau de mer que l'on adoucit quelquefois avec du petit lait, voyage avec beaucoup de précaution & de danger au milieu des glaces, sur lesquelles on est souvent obligé de traîner les bateaux; on y rampe aussi sur le ventre, & l'on frappe du pied, comme ces animaux, pour les attirer. Le plus court expédient est de les guetter aux ouvertures qu'ils ont pratiquées dans les glaces pour sortir à volonté de l'eau, ou pour respirer l'air frais; c'est là qu'on peut leur couper le nez. Quand on tient un petit, on le fiche tout vivant sur un fer à trois pointes, qu'on enfonce dans l'eau par les ouvertures; la mere accourt aussi-tôt, & voulant le débarrasser, elle se blesse & périt. Dans les mers du Kamtschatka les femelles des phocas ne portent qu'un petit, qu'elles mettent bas sur la glace; elles l'allaitent. Quand la marée descend, ces animaux restent couchés sur les rochers, & pour se jouer, ils se poussent les uns les autres dans la mer: mais ces petits jeux dégénerent bientôt en querelles sanglantes, ils se font des morsures cruelles: comme ils marchent difficilement, on prétend que pour rendre leur chemin plus facile, ils vomissent, dégorgent de l'eau sur le sable.

PHOCENE. Animal cétacée des Anciens, les Modernes l'ont nommé *marsouin*. Voyez ce mot.

PHŒNICOPTERE ou FLAMAND ou FLAMBANT. *Voyez* BECHARU.

PHOLADE. C'est un coquillage multivalve, que l'on appelle *pitaut* en Normandie, *dail* en Poitou & dans l'Aunis, & *piddochs* en Angleterre. Les Anciens ont nommé ce coquillage *pholas*; il meurt dans le premier trou qu'il habite après sa naissance, sans en être jamais sorti pendant sa vie; aussi le caractere générique des dails se tire-t-il de leur habitude à se cacher dans les pierres, & à y creuser eux-mêmes leurs sépulcres. L'on en trouve quelquefois vingt dans un même bloc de pierre; & *Rondelet* dit qu'ils ne sont pas rares sur le rivage d'Ancône (Les dails de *Rondelet* ne sont peut-être que les dattes de la Méditerranée. *Voyez* DATTES DE MER).

On en diſtingue deux eſpeces fort communes ſur les côtes d'Aunis & d'Angleterre. La coquille du dail eſt compoſée, dit M. d'*Argenville*, de trois pieces, dont deux ſont ſemblables, égales, blanches, & fort grandes par rapport à la troiſieme; celle-ci eſt compoſée auprès du ſommet des deux autres, & elle remplit un petit eſpace, qui reſteroit vide entr'elles. On en diſtingue encore quelquefois deux autres petites & fort minces, qui ſont attachées par des ligamens au dos de la coquille, & qui ſouvent tombent dès que le dail eſt mort, ce qui arrive quand il ceſſe d'être baigné par l'eau de la mer: cette coquille a encore une ſorte d'opercule cartilagineux.

Ce coquillage, qui eſt long de quatre pouces, habite ordinairement dans une pierre griſâtre, médiocrement dure & qu'on appelle *banche;* ſon trou eſt une fois plus profond que ſa coquille n'eſt longue: la figure de ces trous approche d'un cône tronqué, excepté qu'ils ſont terminés par une ſurface concave & arrondie: leur direction eſt à-peu-près oblique à l'horizon: les petits trous qui ſont à l'extérieur dénotent où ſont les dails.

M. de Réaumur (*Mémoires de l'Académie des Sciences, 1712, p. 129 & ſuivantes*) dit qu'il n'y a guere de mouvement progreſſif, plus lent que celui du dail: muré comme il eſt dans ſon trou, il n'avance qu'en s'approchant du centre de la terre: le progrès de ce mouvement eſt proportionné à celui de l'accroiſſement de l'animal; à meſure qu'il augmente en étendue, il creuſe ſon trou, & deſcend plus bas: ſon outil, dit cet Auteur, eſt la partie charnue, ſituée près du bout inférieur de la coquille, elle eſt faite en loſange, & aſſez groſſe par rapport au reſte du corps. On a vu des dails, tirés de leurs loges ſouterraines & poſés ſur la glaiſe aſſez molle, la creuſer aſſez profondément en peu d'heures, en recourbant & en ouvrant ſucceſſivement cette partie charnue, & l'on a reconnu auſſi que l'animal y employoit d'autant plus de temps que la ſubſtance de la matiere qu'on lui offroit rendoit ſon ouvrage plus difficile & ſon travail plus pénible.

Les dails, ſelon M. d'*Argenville* ne ſont jamais, quoique tirés de la pierre, fermés par leurs extrémités; la ſuperficie extérieure des deux grandes valves eſt toujours la même: elle reſſemble à une lime, ſur-tout vers la tête (Ne ſeroit-ce pas-là les armes dont les dails ſe ſerviroient pour percer ou tarauder les pierres plus ou moins dures & agrandir ces eſpeces de ſépulcres, à meſure qu'ils groſſiſſent)? Comme

on ne trouve point de jeunes dails dans la banche, mais seulement dans la glaise, il est à présumer que les trous des gros dails ont été pratiqués d'abord dans de la glaise molle & qui s'est ensuite endurcie, d'autant que l'animal y doit passer sa vie, puisqu'il lui est impossible de sortir de cette loge, sur-tout celle qui est dure, l'orifice étant beaucoup trop étroit pour permettre la sortie de la coquille : du milieu des écailles des dails, sort un long tuyau épais, & partagé en deux cloisons inégales ; dont un trou sert à l'animal pour vider ses excrémens, l'autre à respirer & à prendre de la nourriture. Quand la pholade a pris trop d'eau, elle la rejette avec violence. M. *de Réaumur* n'a pu trouver que trois pieces aux pholades de nos Côtes ; mais M. *de la Faille* prétend que tous les dails ont nécessairement six pieces. Voyez *le Mémoire de ce Savant, imprimé dans le Recueil des différentes pieces présentées à l'Académie de la Rochelle.* Ce mémoire est rempli d'observations qui semblent vider le différend entre MM. de *Réaumur* & d'*Argenville.* Nous avons vu des pholades composées de six pieces fort inégales entr'elles & plus ou moins fines, dont les deux plus grandes, qui sont latérales, répondent aux battans des bivalves, & sur-tout de certaines tellines ; les autres, qui sont beaucoup plus petites, se trouvent fixées par des ligamens, partie sur le sommet & sur le repli extérieur de chaque battant, partie le long des battans mêmes, soit en dessus, soit en dessous ; il faut observer que ces dernieres pieces sont si fragiles & si minces, qu'il est rare de les trouver jointes aux deux principales, qui d'ailleurs ne ferment jamais exactement. Voilà les pholades à six pieces ou *sextivalves :* on les trouve sur les parages de presque toutes les mers. Les deux grandes valves sont sinueuses & évasées, bombées vers l'une des extrémités, à larges replis sur les sommets, à bords dentelés ; la robe est un réseau granuleux, dans un tiers de sa longueur & près la tête : il y en a qui ne sont reticulées que dans la partie antérieure, le reste de la robe est strié. Il y a certaines especes de pholades qui ne se logent que dans les bois qui se trouvent dans la mer, leur forme est presque conique, leur robe est presque réticulée ; elles ne sont ordinairement composées que de cinq pieces, ou *quintivalves.* Ces pholades ne sont pas si communes.

Les dails-moules, *dactyli Plinii* (ce sont probablement les *dattes de mer*), ont la propriété de luire dans les ténebres, & la lumiere qu'ils répandent est d'autant plus brillante, que le coquillage renferme plus

plus de liqueur : cette lumiere, dit Pline, *Histoire Naturelle*, *Lib. IX*, *Chap. LXI*, paroît jusques dans la bouche de ceux qui mangent des dails pendant la nuit ; elle paroît sur leurs mains, sur leurs habits & sur la terre, dès que la liqueur de ce coquillage se répand, n'y en eût-il qu'une goutte ; ce qui prouve que cette liqueur a la même propriété que le corps de l'animal. Ces faits ont été vérifiés, il y a quelques années, sur les vraies pholades des côtes du Poitou, & se sont trouvés vrais dans tous les détails. On ne connoît sur cette côte aucun autre coquillage, ni même aucun poisson, ni aucune sorte de chair d'animaux qui aient cette propriété avant d'être pourris. Les dails, au contraire, ne paroissent jamais plus phosphoriques que lorsqu'ils sont plus frais, & même ils ne jettent plus aucune lumiere lorsqu'ils sont corrompus à un certain point. L'animal, dépouillé de la coquille, est lumineux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; car si on le coupe, il sort de la lumiere du dedans comme du dehors : ces coquillages en se desséchant, cessent d'être lumineux. Si on les humecte, il reparoît une nouvelle lumiere, mais foible ; de même celle que jette la liqueur qui sort de ce coquillage s'éteint peu-à-peu à mesure que cette liqueur s'évapore. Cependant on peut la faire reparoître par le moyen de l'eau : par exemple, lorsqu'on a vu cette lumiere s'éteindre sur un corps étranger qui avoit été mouillé de la liqueur du coquillage, on fait reparoître la même lumiere en trempant ce corps dans l'eau. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *année 1723*.

PHOLADITE, est la coquille précédente devenue fossile. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert ces sortes de coquillages fossiles.

PHOLIDOTE. Espece de *lézard écailleux*. Voyez ce mot.

PHOSPHORE ou PORTE-LUMIERE. Nom que l'on donne aux corps qui paroissent lumineux dans l'obscurité. Il y a des phosphores naturels & d'artificiels : les premiers sont les *vers lumineux des huîtres*, les *dails*, le *bois-pourri*, le *poisson puant*, les *yeux du chat*, le *ver-luisant*, le *porte-lanterne* d'Amérique, la *mer lumineuse*, les *éclairs dans les nuages orageux*, les *prétendues étoiles qui filent ou qui tombent ;* souvent la chair, le sang, les cheveux, les écailles, les cornes, la farine, & une infinité d'autres matieres provenues des plantes & des animaux, mais particuliérement les urines, sont propres à devenir noctiluques. C'est ainsi qu'au moyen de l'art, on produit aussi des phosphores ; il suffit de chauffer ou de frotter vivement les diamans, les cailloux, les quartz, les bois durs

& résineux, le sucre, de calciner la *pierre de Bologne*, de verser de l'esprit de nitre sur de la craie, de cuire de l'alun avec du miel, d'évaporer l'urine, &c. Les phosphores produits par ces dernieres opérations, s'appellent *pyrophores*, & sont d'autant plus singuliers, qu'on peut en allumer de l'amadou, brûler du papier, écrire des lettres de feu; cette écriture lumineuse peut être utile pour établir une correspondance secrete & mystérieuse pendant la nuit: en effet on peut s'en servir sur mer pour s'expliquer tacitement d'un vaisseau à l'autre durant l'obscurité, ou pour faire connoître de la même maniere les besoins d'une Place assiégée, à ceux avec lesquels on seroit convenu de la signification de certains caracteres. M. *Dufay* dit (Mémoires de l'Académie, 1730) que la pierre à plâtre, les marbres, & toutes les pierres calcaires, même les bois calcinés, produisent aussi de la lumiere dans l'obscurité : mais entre les pierres phosphoriques, la pierre de Bologne & quelques spaths fluors tiennent le premier rang. L'on trouve encore près de Stockholm & de Plombieres une espece de terre qui, frottée dans un endroit obscur, donne de la lumiere; il n'y a personne qui ait encore fait sur cette terre les recherches nécessaires pour savoir à quelle espece on doit la rapporter. Combien de substances produiront aussi des émanations lumineuses, si avant de les porter dans un lieu obscur on les a exposées quelque temps aux rayons du soleil pour s'imbiber de sa lumiere! Combien d'autres dans lesquelles l'élément du feu qu'elles contiennent deviendroit apparent, si on leur faisoit subir une forte de décomposition ou de putréfaction, ou qu'on les soumît à quelque changement!

PHRYGANE ou FRIGANE, *phryganea*. Nom générique que l'on donne, d'après M. *Linneus*, à plusieurs especes de mouches aquatiques, parmi lesquelles on a rangé l'hémerobe & la charrée : *voyez* CHARRÉE. L'hémerobe forme un genre à part : *voyez* HÉMEROBE. La *phrygane* & la *charrée* paroissent être le même insecte, ou au plus deux variétés de la même espece.

M. Géoffroy (*Hist. des Insect. des envir. de Paris*) dit que la phrygane est un insecte à antennes filiformes, & très-longues; qui a des aîles bigarrées & posées latéralement en forme de toit aigu, & relevées à l'extrémité; la bouche est formée par une petite trompe accompagnée de quatre barbillons, & sa tête de trois petits yeux lisses; la queue est simple & nue. Divers Naturalistes nomment ces insectes *mouches papilionacées*. Ils ressemblent un peu aux *perles* pour la forme & la maniere de

ſe faire des fourreaux dans l'état de larves. Rien d'auſſi barroque que la figure de ces fourreaux: on diroit d'un trophée de petites coquilles & de plantes; rien encore d'auſſi ſingulier que de voir la larve de la phrygane ſe promener dans l'eau avec le fourreau, dont la plupart des matieres qui le compoſent ſont légeres. Cet étui, dans lequel l'inſecte rentre toutes les fois qu'on l'en retire, ne ſemble formé que pour cacher ſon habitant qui, ſans cela, deviendroit la proie d'un nombre infini d'inſectes aquatiques voraces & même des poiſſons, qui en auroient bientôt détruit l'eſpece, ſi la nature dans l'état de foibleſſe où elle a laiſſé cette larve, ne lui avoit donné en partage la ruſe & l'induſtrie pour éviter les continuelles pourſuites de ſes vigilans ennemis: en effet, autant ſa retraite eſt foible & d'une forme bizarre, autant elle eſt propre à donner le change aux ennemis qui paſſent à chaque inſtant ſur le corps de l'animal, ſans avoir le moindre ſoupçon de toucher de ſi près la proie qu'ils cherchent avec tant d'avidité. Le goût, le beſoin & l'adreſſe de notre petit architecte aquatique, décident de la variété de la conſtruction de ſa maiſon, qui n'eſt pas la même pour tous ceux de la même eſpece; les uns s'enveloppent d'une ſimple feuille verte de jonc, ou de quelqu'autre herbe fraîche qu'ils enduiſent en dedans d'une matiere impénétrable à l'eau; les autres font un amas de différens brins de joncs de feuilles ſeches, de petites coquilles plus ou moins entieres, qu'ils lient enſemble ſans ordre; tout eſt bien calfaté en dedans: chaque larve pratique deux iſſues dans ſa loge; l'une pour ſe procurer la nourriture, & l'autre pour s'en décharger, ſans être obligée de ſortir de ſa maiſon, qu'elle ne quitte plus quand elle en a une fois pris poſſeſſion; elle la tranſporte par-tout avec elle dans ſes différens voyages de fantaiſie ou de néceſſité: les jambes lui ſervent pour marcher & voyager ſur terre, en tenant le fond de l'eau; elles lui ſervent auſſi de bras lorſqu'elle veut nager & faire le trajet par eau. Comme l'animal eſt obligé, pour fournir à ces différens voyages, d'avoir preſque toujours hors de ſon étui la partie du corps à laquelle les jambes ſe trouvent attachées, la ſage & ſavante Nature qui en a prévu toutes les fatales conſéquences, l'a muni d'une membrane également forte & compacte, tandis que la partie qui reſte dans le fourreau n'eſt enveloppée que d'une pellicule très-fine & très-déliée. Il y a des phryganes de couleur fauve, de panachées, de noires. La phrygane *mouche en deuil* ſe diſtingue des autres;

on diroit d'une petite phalene; ses dernieres pattes sont d'une grandeur prodigieuse. *Voyez maintenant* TEIGNE AQUATIQUE.

PHRYGIENNES. On appelle ainsi certaines mouches qui doivent leur naissance à un ver qu'on voit en Phrygie. (*Charleton exercitat.*)

PHYLLIREA. *Voyez* FILARIA.

PHYTOLITHE. Les Naturalistes donnent ce nom aux plantes réellement pétrifiées : on dit *phytotypolithes*, quand elles ne sont qu'en empreintes. On voit beaucoup de roseaux, des prêles, des capillaires, des fougeres, sur les schistes de Pesternitz en Saxe, & de Saint-Chaumont en Forez, & qui ne sont que des *phytotypolithes.* On en trouve aussi dans des marnes feuilletées, & dans des couches de tuf.

PIC. Nom donné à différentes montagnes très-élevées. Il y a le pic d'Adam dans le Ceylan; le pic de Derby en Angleterre; le pic du Midi dans les Pyrénées; le pic de Saint-George dans les Açores; le pic de Tenerife près des Canaries; &c. *Voyez l'article* MONTAGNE.

PIC, *picus.* Nom donné à un genre d'oiseaux dont M. *Brisson* compte trente-deux especes.

Le caractere des pics est d'avoir de forts muscles aux cuisses, des pieds solides, fournis de deux doigts devant & de deux derriere, qui sont armés d'ongles crochus & pointus qui leur servent à monter le long des arbres. Ces oiseaux ne paroissent faire leur nourriture que d'insectes, d'œufs de fourmis, d'artisons, de vers de bois, sur-tout de la belle chenille du saule, nommée *cossus.* Ils font des trous dans les arbres avec leur bec, qui est fort droit & un peu anguleux : c'est dans ces trous d'arbres, qu'ils ont fait ou qu'ils ont trouvés tout faits, que ces oiseaux se retirent : leur langue est longue, parsemée de nœuds ou d'articles, munie au bout d'un aiguillon osseux & dentelé, qui leur sert à piquer & à enlever la chenille & les autres divers insectes. On distingue :

1°. Le PIC VERT ORDINAIRE, ou PIC-MARS, ou PIVERT, *picus martis aut viridis.* Cet oiseau, que l'on nomme aussi *pleu-pleu*, est très-facile à connoître parmi les autres de son espece, tant par sa grandeur que par sa couleur verte. Ce pic vert a quatorze pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue; son envergure est de vingt pouces; son bec est long d'environ deux pouces, noir, dur, fort & triangulaire, un peu émoussé par le bout; l'iris est en partie blanche & en partie rougeâtre; sa langue étendue a six pouces de

longueur, & offre des nœuds ou des especes d'articulations : il a le haut de la tête cramoisi ou couleur de vermillon, tacheté de noir, ainsi que le contour des yeux; il se trouve sous ce noir de chaque côté, une autre tache rouge particuliere au mâle; la gorge, la poitrine & le ventre sont d'un vert pâle ; le dos, le cou & le moindre rang des plumes couvertes des aîles, sont verts; les grandes pennes de l'aîle d'un blanc verdâtre; le croupion est d'un jaune pâle ; le dessous de la queue rayé de lignes brunes & transversales : les plumes de la queue sont en partie d'un vert pâle, mêlées de noir & très-fortes : elles semblent comme fourchues par leurs pointes qui sont noirâtres : les pattes & les doigts sont de couleur de plomb, les serres grises-brunâtres; les jambes sont très-courtes. Cet oiseau se met quelquefois à terre près des fourmillieres, pour chercher sa nourriture.

Cette sorte de pic pond dans des creux d'arbres cinq à six œufs à la fois, & on a trouvé six petits ensemble. Cet oiseau, qui se pose souvent à terre, a une façon de vivre singuliere, il est muni d'instrumens ou d'organes qui lui sont propres & particuliers : n'y eût-il que sa langue, qui, outre sa longueur, est armée de petites pointes, & toujours enduite de glu vers son extrémité; enfin l'appareil du bec, des ongles & leur disposition, tout lui est utile & a rapport à sa maniere de chasser & de se nourrir. Il tire sa subsistance des petits vers ou insectes qui vivent dans le cœur de certaines branches, & plus communément sous l'écorce du vieux bois, même sous l'écorce des plus grosses buches flottées : il essaie par de forts coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui sont cariés & vides ; il s'arrête où la branche sonne creux, & casse avec son bec l'écorce & le bois, après quoi il avance son bec dans le trou qu'il a fait, & pousse une sorte de sifflement dans le creux de l'arbre, pour détacher & mettre en mouvement les insectes qui y dorment ou qui s'y croient en sureté ; alors il darde sa langue dans le trou, & à l'aide des aiguillons dont elle est hérissée & de la colle dont elle est poissée, il emporte ce qu'il trouve de petits animaux pour s'en nourrir. C'est dans *Willughby* & *Aldrovande* qu'il faut consulter l'histoire, la figure des muscles & des cartilages qui servent à mouvoir la langue du pic vert. *Voyez aussi les* Observations sur les mouvemens de la langue de cet oiseau, par M. *Mery*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1709*, *page 85 ;* observations beaucoup plus exactes que celles de MM. *Borelli* & *Perrault*.

Le pic vert a le testicule droit rond, & le gauche oblong; son bec est si dur & si fort, qu'on l'entend souvent dans les forêts frapper contre les vieux chênes, les hêtres, les charmes & les peupliers; c'est-là qu'avec le temps il fait des trous aussi bien arrondis que ceux que fait le Géometre avec son compas. Le vulgaire dit que quand le pic vert a donné quelques coups de bec à un arbre, il va aussi-tôt de l'autre côté pour voir s'il est percé d'outre en outre: mais c'est une erreur, car si l'oiseau tourne autour de l'arbre, c'est plutôt pour y prendre les insectes qu'il a mis en mouvement. Le pic vert vole lentement; néanmoins quand il est poursuivi par l'épervier ou par l'émerillon, il accélere son vol & semble se précipiter & se relever en décrivant de grandes paraboles & en criant de toutes ses forces.

On mange rarement la chair du pic vert, parce qu'elle est trop fibreuse, dure & coriace: cependant à Boulogne on en vend pendant tout l'automne au marché, saison où cet oiseau est fort gras. En Médecine on estime le pic vert apéritif & propre à aiguiser la vue.

2°. Le PIC VERT TRÈS-GRAND, *picus viridis maximus.* Il ne differe du précédent que par son bec qui est un peu courbé, & par le volume de son corps qui égale celui d'une petite poule: ses aîles sont tachetées.

3°. Le PIC VERT BIGARRÉ, *picus varius.* Cet oiseau que l'on appelle encore *épeiche* & *cul rouge*, a le bas du ventre sous la queue d'un beau rouge; le plumage des mâchoires est blanc; celui de la tête est noir, ainsi que le dos: le reste du plumage est assez semblable à celui du pic vert vulgaire, excepté qu'il est tacheté de lignes noires & de points blancs. Le *petit pic vert bigarré* ne differe du précédent que pour la grandeur. En donnant de son bec dans la fente du bois, ou en frappant contre l'arbre avec vivacité çà & là, ses coups redoublés forment un son qu'on entend de fort loin. Il a une tache rouge sur la tête: cet oiseau semble être le petit cul-rouge ou le pic rouge, ou la petite épeiche. Des Ornithologistes citent encore un autre petit pic vert bigarré qui n'est que de la grandeur du moineau domestique. M. *Linneus* en cite aussi un dans les Actes de Stockholm, *année 1740, page 222*, qui se trouve en Suede dans les montagnes de Dalécarlie.

4°. Le PIC DE MURAILLE ou PIC D'AUVERGNE, *picus murarius.* Cet oiseau qui est l'*échelette* de *Belon*, ne se trouve guere qu'en Auvergne, où on le nomme *ternier*: c'est une espece de *grimpereau.* Voyez ce mot.

Autant les pics verts aiment à monter le long des arbres, autant celui-ci grimpe le long des murailles; ſes aîles ſont marquées de rouge comme celles d'un papillon; ſa queue eſt courte & noire, ainſi qu'une partie de ſes aîles : il a le bec & la tête comme l'étourneau, le dos, le cou & la tête de couleur cendrée : c'eſt un oiſeau gai, volage : il eſt gros comme le merle, il ſe fait entendre de loin, ſa voix eſt forte & mélodieuſe : il ne peut reſter en place, ni perché, mais pendu par ſes griffes & ſur ſa queue à la maniere des pics verts; il vole en battant des aîles & ordinairement ſeul ou avec un autre : ſa nourriture conſiſte en mouches & en araignées; il fait ſes petits dans des trous de murailles.

5°. Le GRAND PIC NOIR OU PIMAR, *picus niger maximus noſtras*. Cet oiſeau eſt le grimpereau noir d'*Albin*. *Voyez l'article* GRIMPEREAU. Le *pic cendré* eſt le *torchepot*.

6°. PICS ÉTRANGERS. On diſtingue, 1°. celui qui a le bec d'un blanc d'ivoire, une crete rouge, tout le reſte du plumage blanc mêlé de noir, on le voit dans la Caroline : celui de la Virginie a le bec plombé : 2°. le pic aux aîles dorées : 3°. celui qui a le ventre rouge : 4°. le pic velu, c'eſt-à-dire qui a le long du dos des plumes velues & variées : 5°. le pic à ventre jaune : 6°. le pic grivelé; il eſt très-petit & reſſemble aſſez au pic velu : 7°. le pic varié de Bengale; ſes couleurs qui ſont agréablement diſtribuées, tirent ſur le gris, le noir, le blanc, le rouge & le jaune : 8°. le pic rayé de S. Domingue; il a le deſſus de la tête & de la queue d'un beau couleur de roſe; ſa queue eſt noirâtre; le reſte du plumage comme au pic vert bigarré : 9° le pic jaune de Perſe : 10°. le pic vert varié de Cayenne qui n'a que trois onglets : 11°. le pic blanc de Cayenne, &c.

Il y a quantité d'autres oiſeaux qui approchent des pics & que l'on reconnoîtra facilement par les caracteres génériques que nous avons expoſés au commencement de cet article.

PICACUROBA. *Voyez* TOURTE.

PICAREL, *ſmaris*. C'eſt un petit poiſſon de mer, blanc, à nageoires épineuſes : on le nomme à Marſeille *haret*, comme qui diroit *petit hareng*, parce qu'ayant été fumé comme les autres harengs, il pique la langue quand on le mange : c'eſt une eſpece de petite *mendole blanche*. Ce poiſſon eſt de la longueur du doigt, il a le muſeau pointu, le milieu du corps marqué des deux côtés de taches noires; ſes traits ſont argentés

& dorés : on le nomme à Antibes *garon*. Les Pêcheurs le ſalent & le mettent à l'air pour deſſécher ; il y en a qui le font tremper & diſſoudre dans le ſel pour faire la ſauce que l'on appelle *garum*. Ce mets ſi vanté des Grecs & des Romains, & dont le prix égaloit celui des parfums les plus précieux, excite ſinguliérement l'appétit. *Lémery* dit que le picaret excite le lait aux nourrices, & qu'il eſt propre contre le venin du ſcorpion & du chien enragé. Ce même Auteur dit que le nom latin *ſmaris* dérive d'un mot grec qui exprime ſa blancheur ; de-là vient, ajoute-t-il, qu'on appelle en latin les hommes pâles, *ſmarides*.

PICEA ou PESSE. *Voyez à l'article* SAPIN.

PICHOT. Nom que l'on donne en Provence au ceriſier. *Voyez* CERISIER.

PICHOU ou PICHON. C'eſt une eſpece particuliere de *chat putois* ou *ſauvage* qui ſe voit à la Louiſiane. M. le *Page du Pratz* dit qu'il eſt auſſi haut que le tigre, mais moins gros ; ſa peau ou fourrure eſt très-belle & eſtimée : heureuſement qu'on y en trouve peu, car cet animal chaſſe auſſi bien la volaille des baſſes-cours que les animaux des bois. Le pichou eſt le *margay*. Voyez ce mot.

PIC-VERT. *Voyez à la ſuite de l'article* PIC.

PICUIPINIMA. *Voyez* COCOTZIN.

PIE, *pica*. C'eſt un genre d'oiſeaux qui approche de celui du *coracias* & de celui des *corbeaux* par le bec, les pieds & les ongles : on en diſtingue pluſieurs eſpeces que nous citerons après avoir donné l'hiſtoire de la pie ordinaire.

1°. La PIE VULGAIRE, *pica varia & caudata*. Cet oiſeau, qui eſt très-commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suede & dans toute l'Europe, excepté en Laponie & dans les pays de montagnes où il eſt rare, d'où l'on peut conclure que la pie craint le grand froid ; cet oiſeau, dis-je, a depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité de la queue, dix-huit pouces de longueur ; le bec long d'un pouce & demi, noir, gros & fort ; la mâchoire ſupérieure un peu recourbée, ſaillante & pointue ; les narines un peu barbues ; la langue fourchue, noirâtre & ſemblable à celle du geai ; l'iris de couleur de noiſette pâle ; la tête, le cou, la gorge, le dos, le croupion & le bas ventre de couleur noire ; le bas du dos près du croupion, griſâtre ; la poitrine & les côtés blancs, ainſi que les premieres plumes de l'aîle ; les aîles petites à proportion de la grandeur du corps ; la queue, & les grandes plumes

des

des aîles, ornées de très-belles couleurs mêlées de vert, de pourpre & de bleu, mais ſeulement aux barbes extérieures. Le pennage de l'aîle eſt taché de blanc du côté des tuyaux : la queue qui eſt faite en coin, a les deux plumes du milieu plus longues que les autres : les pieds & les ongles ſont noirs ; enfin cet oiſeau reſſemble aſſez bien au choucas, ſi l'on en ôte le blanc & la longueur de la queue ; & *Belon* dit que ſi la pie n'avoit pas le deſſous du ventre blanc, ainſi que le coin des aîles, il ne ſeroit pas facile de la diſtinguer de la corneille ; elle en a le geſte & la façon de vivre.

La pie eſt un oiſeau fort babillard, qui apprend à articuler des paroles : on prétend même qu'elle annonce la pluie, lorſqu'elle jaſe plus qu'à l'ordinaire. Cet oiſeau fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés & les plus inacceſſibles avec une grande adreſſe, le garniſſant d'épines en toutes ſes ſurfaces extérieures, & n'y laiſſant qu'un trou fort étroit pour l'entrée. *Conſultez ce qu'en dit* Aldrovande. Cet oiſeau pond à chaque couvée cinq ou ſix œufs, quelquefois huit, chargés de taches noires : il ſe nourrit des mêmes alimens que la corneille ; il ſe jete ſur les moineaux & autres petits oiſeaux, & les mange. On ſait que ſon tempérament carnaſſier le porte à détruire non-ſeulement le gibier de vol, mais même les petits lapereaux & levrauts ; il mange auſſi les œufs des autres oiſeaux, & notamment ceux du merle & de la perdrix, dont les nids ſont ordinairement mal cachés. Des particuliers ont tiré parti de ſon appétit pour la chair vivante, en la dreſſant à la chaſſe comme on y dreſſe le corbeau. La pie a cela de particulier, qu'elle devient chauve tous les ans pendant la mue.

Nous avons dit que la pie a beaucoup de babil, ſur-tout quand on lui a coupé le filet, & qu'on la tient en cage. Elle devient auſſi familiere dans les maiſons, qu'elle eſt naturellement ſauvage dans les champs : elle n'a pas moins d'inſtinct étant privée que dans l'état ſauvage. On lui attribue de l'inclination au larcin, & l'on en raconte des hiſtoires fort étranges. En effet, quand elle eſt raſſaſiée, elle va cacher adroitement ce qui lui reſte de proviſion, pour les beſoins à venir ; elle aime auſſi à cacher juſqu'à la vaiſſelle d'argent, & l'on doit ſe méfier d'un tel voleur, qui peut cauſer beaucoup de déſordres ſur le compte des domeſtiques fideles. Elle eſt d'un tempérament chaud & laſcif : elle entre en amour dès le mois de Février & pond dans le printemps. Rien de ſi original que de la voir en colere contre les corneilles, ou même

les oiseaux de proie qui approchent de son nid : elle les attaque toujours & les poursuit en criant sans cesse, jusqu'à ce qu'ils soient bien éloignés : si on lui déniche de bonne heure sa premiere couvée, elle en fait une seconde.

La pie marche en sautant & remue perpétuellement la queue ; elle est assez hardie pour manger dans les auges des pourceaux, qui souffrent volontiers qu'elle monte sur leur dos pour y picorer les poux qui les désolent.

Le Docteur *Derham* a nourri une pie qui a vécu plus de vingt ans, mais qui, à cet âge, étoit tout-à-fait aveugle de vieillesse.

On trouve dans les *Ephémer. d'Allem. Decur. II. Ann. IV. append. 210*, une observation rapportée par le Docteur *Paullini* sur une pie femelle, d'ailleurs très-saine, qui tous les mois, à la nouvelle lune, rendoit, pendant deux ou trois jours, du sang assez copieusement par l'anus ; à quoi il ajoute qu'il a quelquefois remarqué de semblables purgations menstruelles dans des jumens, dans des truies & dans des brebis ; puis il finit par observer qu'un de ses confreres a vu un paon qui, à chaque mois, dans le décours de la lune, rendoit par l'anus une pelote glaireuse, qui, en dedans, ne contenoit qu'une infinité de petits grains de sable que l'oiseau avoit avalés.

La pie porte différens noms en France suivant les Provinces ; le plus général est celui d'*agasse :* on l'appelle aussi *dame jaquette* ou *margot*.

Le nom latin de *pica* n'est pas particulier, dit *Lémery*, à la pie. Il lui est commun avec une maladie qui arrive souvent aux filles & aux femmes. C'est, dit-il, un appétit dépravé qui les excite à manger en secret des substances incapables de nourrir, & qui peuvent leur produire des obstructions fortes, des pâles couleurs, &c. ces substances sont du plâtre, du charbon, de la cendre, de la craie, de la cire, du poivre, &c. elles aiment aussi à manger du marc de café & des grains de café grillé.

La chair de la pie n'est guere d'usage en aliment, étant dure & coriace ; on en fait seulement des bouillons qui sont d'un bon suc & nourrissans. Les gens de la campagne mangent volontiers les petits, appellés *piats* ou *piots*. En Médécine, la pie est estimée propre pour l'épilepsie, la manie & la mélancolie, & sur-tout pour la foiblesse de la vue. Quelques Auteurs vantent beaucoup la pie mangée en substance, soit rôtie, soit bouillie.

Les *pies étrangeres* font, 1°. celles de *Bengale* & du *Sénégal*, elles font plus petites que la nôtre, leur couleur eft noir-bleuâtre ou violet ; les Indiens appellent celle de Bengale *dials-bird*, c'eft-à-dire, *oifeau du cadran folaire.* 2°. La *pie du Mexique*, *pica Mexicana*, qui apprend facilement à parler, & a une boffe fur le bec, un cri plaintif & femblable à celui des étourneaux. 3°. La *pie du Bréfil*, *pica Brafiliana ;* les couleurs du plumage font très-joliment diverfifiées ; fon plumage inférieur eft comme cotonneux ; elle a du jaune depuis le milieu du dos jufqu'au croupion : quelques-uns donnent auffi le nom de *pie du Bréfil* au mangeur de poivre, qui eft le *toucan ;* voyez ce mot. 4°. La *pie des Antilles ;* elle a les pieds rouges & le cou bleu, ceint d'un collier blanc, avec une huppe blanche fur la tête, le croupion jaune. 5°. La *pie de la Louifiane* eft d'un très-beau noir. 6°. La *pie de la Jamaïque* eft environ un tiers plus petite que notre pie commune, dont elle a le bec, les pieds & la queue ; le plumage du mâle eft noir avec des reflets pourpres, celui de la femelle eft brun, plus foncé fur le dos & fur toute la partie fupérieure du corps, moins foncé fous le ventre. Les pies de la Jamaïque font leurs nids fur les branches des arbres ; on en trouve dans tous les diftricts de l'ifle, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit : c'eft de-là qu'après avoir fait leur ponte & donné naiffance à une génération nouvelle pendant l'été, elles fe répandent pendant l'automne dans les habitations & arrivent en fi grand nombre, que l'air eft quelquefois obfcurci. Elles volent auffi en troupes l'efpace de plufieurs milles, & par-tout où elles fe pofent, elles font un dommage confidérable aux Cultivateurs. Leur reffource pendant l'hiver, eft de venir en foule aux portes des granges. Tout cela donne lieu de croire qu'elles font frugivores : cependant on remarque qu'elles ont l'odeur forte, que leur chair eft noire & groffiere, & qu'on en mange fort rarement. On dit qu'il y a des pies toutes blanches vers le Spitzberg. Celle de l'ifle de Papoë, *pica Papoenfis*, eft moitié blanche & moitié noire ; fon bec & fes ongles font blancs, & fes pieds rouges.

PIE-COQUILLE ou PIE TESTACÉE. Nom donné à un coquillage univalve, efpece de fabot ombiliqué, dont la robe eft à fond blanc & tachetée de noir, comme marbrée. On l'appelle quelquefois *veuve :* c'eft le *livon* de M. *Adanfon*.

PIE-GRIECHE, *collurio*, *aut pica Græca*, eſt un genre d'oiſeau connu par-tout : on en diſtingue pluſieurs eſpeces, la *grande*, la *petite*, &c.

La premiere eſt la *grande pie-grieche griſe*, *lanius cinereus major*, ou le *grand écorcheur cendré ;* elle eſt de la groſſeur d'un merle, ornée de taches blanches aux côtés comme la *pie ;* elle a la tête groſſe & large, le bec dur, noir, gros, un peu crochu par le bout, long d'un pouce & demi, & ayant l'ouverture large ; ſa langue eſt fourchue & hériſſée de petits filets : ſon plumage eſt d'un gris cendré, elle a une ligne noire près des mâchoires, le ventre & le deſſous de la queue ſont blanchâtres ; ſa queue eſt fort longue, les deux plumes du milieu ſont noires, les quatre autres ſont blanches par les bouts : ſes jambes & ſes pieds ſont noirs, munis d'ongles crochus. Cet oiſeau repaire dans les arbriſſeaux, il fait ſon nid de mouſſe, de laine, d'herbe à coton, le fond eſt de bruyere ; il eſt garni en dedans de quelques brins de foin & de chiendent. On trouve dans ce nid ſix petits qui ne reſſemblent à la mere que par le bec, les racines de leurs plumes étant encore en tuyaux verdâtres. La pie-grieche reſte ſur des arbriſſeaux épineux, elle ſe perche toujours ſur le ſommet des branches ; & lorſqu'elle eſt poſée, elle leve ſa queue. On l'entend chanter ſur différens tons pendant l'automne ; en hiver elle n'a qu'un ton de voix qu'on entend de fort loin ; elle crie aſſez agréablement, & fort ſouvent *houin-houin*. Les Italiens la nomment *falconello*, comme qui diroit *fauconnette*, parce qu'elle eſt au nombre des oiſeaux, & que quand elle eſt leurrée, elle a beaucoup de courage à la chaſſe. Cet oiſeau ne ſe nourrit pas ſeulement d'inſectes, il mange aſſez ſouvent des petits oiſeaux, comme des pinçons, des roitelets ; il eſt ſi hardi, qu'il attaque les merles, les grives, & les tue.

La *petite pie-grieche*, *pica Græca minor*, *aut lanius minor*, ſe nomme auſſi *pie ancrouelle* ou *pie eſcraye ;* elle ne differe de la précédente que par la grandeur ; la couleur du plumage eſt fauve & plus madrée ; ſa couvée eſt plus nombreuſe. Elle tient ſa proie dans une de ſes pattes, & la mange appuyée ſur une jambe à la maniere du perroquet. Lorſque cet oiſeau a peur, il pouſſe un cri effrayant, remue la queue d'un côté & d'autre & la tient élevée. Il extermine les mulots, les campagnols & les ſouris, tant dans les terres labourables que dans les

jardins. Il se tient suspendu en l'air à la maniere de cercerelles : il vient souvent se percher sur les chardons , & indifféremment sur toutes sortes de tiges quand il a manqué sa proie (*Belon*).

Il y a encore la *pie-grieche totalement blanche des Alpes ;* l'espece appellée l'*écorcheur* à tête rouge , ou la *pie-grieche rouge* , ou la petite *pie matagesse*. On trouve aussi des pies-grieches dans presque toutes les Indes , en Amérique & en Afrique ; leurs couleurs sont très-riches. Il y a la pie-grieche noire de la Caroline : *voyez* FINGAH. L'*écorcheur de Madagascar* est une pie-grieche , ainsi que la *rouge-queue* de Bengale dont le bout du bec supérieur est très-arqué : à l'égard de la pie-grieche rouge du Sénégal , *voyez* GONOLEK.

Tout ce que nous venons de dire sur les pies-grieches se trouve assez confirmé dans la belle description qu'en donne M. *de Buffon*. Cet Historien Philosophe dit que ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps & de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec , fort & crochu , & par leur appétit pour la chair , être mis au rang des oiseaux de proie , même des plus fiers & des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grieche combat contre les pies , les corneilles, les cercerelles, tous oiseaux beaucoup plus grands & beaucoup plus forts qu'elle ; non-seulement elle combat pour se défendre , mais souvent elle attaque & toujours avec avantage , sur-tout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine ; elles n'attendent pas qu'ils approchent , il suffit qu'ils passent à leur portée pour qu'elles aillent au devant ; elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, & les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir : & dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force ou se laisser emporter : il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chûte & la mort de tous deux. Aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent, les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre & les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la Nature ne peint mieux la puissance & les droits du courage que de voir ce petit oiseau qui n'est guere plus gros qu'une forte alouette ou qu'un merle, voler de pair

avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air ſans les redouter, & chaſſer dans leurs domaines ſans craindre d'en être punis; car quoique les pies-grieches ſe nourriſſent communément d'inſectes, elles aiment la chair de préférence, elles pourſuivent au vol tous les petits oiſeaux ; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levrauts; les grives, les merles & les autres oiſeaux pris au lacet & au piege, deviennent leur proie la plus ordinaire, elles les ſaiſiſſent avec les ongles, leur crevent la tête avec le bec, leur ſerrent & déchiquetent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépécer à leur aiſe, & en emporter dans leurs nids les débris en lambeaux.

M. *de Buffon* ajoute qu'on peut réduire à trois eſpeces principales les pies-grieches de notre climat ; ſavoir, la *pie-grieche griſe*, la *pie-grieche rouſſe* & la *pie-grieche* appellée vulgairement l'*écorcheur.*

La *pie-grieche griſe* ou la *grande pie-grieche* nourrit ſes petits de chenilles & d'autres inſectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que le pere leur apporte avec un ſoin & une diligence admirables : bien différente des autres oiſeaux de proie, qui chaſſent leurs petits avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir d'eux-mêmes, la pie-grieche garde & ſoigne les ſiens tout le temps du premier âge, & quand ils ſont adultes, elle les ſoigne encore ; la famille ne ſe ſépare point, on les voit voler enſemble pendant l'automne entier & encore en hiver, ſans qu'ils ſe réuniſſent en grande troupe ; chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement compoſée du pere, de la mere & de cinq ou ſix petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix & chaſſent de concert, juſqu'à ce que le ſentiment ou le beſoin d'amour, plus fort que tout autre ſentiment, détruiſe les liens de cet attachement & enleve les enfans à leurs parens ; la famille ne ſe ſépare que pour en former de nouvelles. Il eſt aiſé de reconnoître les pies-grieches de loin, non-ſeulement à cauſe de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'eſt ni direct ni oblique à la même hauteur, & qui ſe fait toujours de bas en haut & du haut en bas alternativement & précipitamment.

La *pie-grieche rouſſe* ou la petite pie-grieche, eſt un oiſeau de paſſage, au lieu que la pie-grieche griſe reſte dans le pays. On voit chaque

famille de pie-grieche rousse partir vers le commencement de Septembre, mais sans faire de longs vols. Cette espece de pie-grieche n'est pas absolument mauvaise à manger.

PIE DE MER, *pica marina Gallorum & Anglorum.* Nous avons parlé de cet oiseau au mot BÉCASSE DE MER.

PIE DE MER A GROS BEC, *pica marina*, est un oiseau de passage de la grandeur d'un canard domestique. Il est long d'un pied, mais son envergure l'est de deux. Le bec est court, large & applati de côté d'une maniere opposée à celui des canards; il est triangulaire & pointu: la mâchoire supérieure est arquée par le bout, le bec est grisâtre à sa racine & rougeâtre vers la pointe: le plumage est noir, la poitrine blanche & la tête tachetée de cette couleur: les aîles sont composées de plumes courtes, néanmoins l'oiseau vole fort vîte près de la surface de l'eau: les jambes & les pieds sont d'un rouge jaunâtre & placés en arriere comme dans les plongeons ordinaires, de maniere que l'oiseau semble marcher en s'appuyant perpendiculairement sur la queue; il lui manque le doigt de derriere. Ces oiseaux pondent leurs œufs sans nids, mais à rase terre ou dans des trous de lapins, qu'ils chassent exprès pour s'en emparer; leur ponte n'est que d'un œuf; si on ôte cet œuf, l'oiseau en pond un autre, & toujours de même jusqu'au cinquieme: cet œuf est très-gros, eu égard au volume de l'animal. On rencontre ces pies de mer dans les Isles désertes, près des côtes de la mer, aux environs de Scarboroug, de Tenby, &c. Elles s'en vont en automne & reviennent au printems pour pondre.

Albin dit qu'il se trouve parmi ces oiseaux des avant-coureurs qui vont reconnoître les endroits qu'ils ont coutume de choisir pour couver, & qui examinent si tout y va bien. S'il arrive que la saison soit orageuse ou sujette aux tempêtes & que la mer soit agitée, on en trouve un grand nombre jetés sur les côtes, qui sont maigres & affamés jusqu'à en mourir; car à moins que la mer ne soit calme, ils ne peuvent poursuivre leur route, ni se pourvoir de nourriture qui est de poisson.

PIE-MERE. *Voyez à l'article* HOMME.

PIECES ANATOMIQUES INJECTÉES. Les cabinets des Curieux renferment aujourd'hui des animaux ou parties d'animaux écorchées & conservées comme au naturel au moyen de l'injection; parmi ces pieces injectées on admire plus volontiers celle de l'homme: en effet

la connoiſſance la plus intéreſſante à l'homme, eſt l'homme même. Dès les premiers momens de l'anatomie, l'œil curieux découvrit dans la diſſection des corps tous les reſſorts de la machine animale ; l'art de l'injection répandit un plus grand jour ſur les découvertes de l'anatomie. Le voile qui cachoit la marche de la Nature fut ſoulevé ; des liqueurs colorées & injectées dans les vaiſſeaux, pénétrerent juſque dans les plus petites ramifications des arteres & des veines. On apperçut diſtinctement les anoſtomoſes ; mille vaiſſeaux imperceptibles qu'on ne ſoupçonnoit point, furent reconnus, & le ſyſtême admirable de la machine hydraulique vivante fut dévoilé. Ce n'eſt qu'à force de travail & par des eſſais ſouvent réitérés qu'on eſt parvenu à injecter les pieces anatomiques. Les Anciens n'avoient d'autre maniere de conſerver la forme & le diametre des vaiſſeaux ſanguins qu'en les rempliſſant d'air : à ce procédé inſuffiſant on ſubſtitua dans le ſiecle dernier l'injection des matieres colorées ; le bleu donna le ſang veineux, le rouge donna le ſang artériel....

PIED ou PIÉ, *pes.* Partie de l'animal qui lui ſert à ſe ſoutenir & à marcher & qui eſt l'inſtrument du mouvement progreſſif. Les animaux ſe diſtinguent par rapport au nombre de leurs pieds, en *bipedes*, comme les oiſeaux; en *quadrupedes*, comme les chevaux & autres bêtes à quatre pattes; en *polypedes* ou *centipedes* ou *millepedes*, comme quelques inſectes. Quelle variété dans l'arrangement des pieds des animaux ! il ſuffit d'examiner & de comparer ceux de l'écreviſſe, de la taupe, de la ſauterelle, du cormoran, des canards, &c. Le pied de l'homme eſt très-différent de celui de quelque animal que ce ſoit, & même de celui du ſinge, qui eſt plutôt une main qu'un pied. Enfin c'eſt une choſe remarquable de voir avec combien d'exactitude les jambes & les pieds de tous les oiſeaux aquatiques répondent à leur maniere de vivre.

PIED D'ALEXANDRE. *Voyez au mot* PYRETRE.

PIED D'ALOUETTE, *delphinium*, eſt une eſpece de plante appellée *conſoude Royale*, que l'on cultive dans les jardins pour l'ornement. On en diſtingue deux eſpeces.

La premiere eſt le *delphinium hortenſe flore majore & ſimplici* des Botaniſtes. C'eſt une plante rameuſe qui pouſſe des feuilles découpées, & preſqu'auſſi déliées que celles du fenouil. Ses ſommités ſont garnies de belles fleurs rangées par ordre en maniere d'épi de diverſes couleurs ; chacune de ces fleurs eſt compoſée de pluſieurs feuilles inégales, dont

cinq

cinq sont plus grandes que les autres & disposé es en rond ; la supérieure s'alonge sur le derriere en maniere d'éperon , qui reçoit l'éperon d'un autre feuille : à ces fleurs succedent des fruits composés de trois graines noirâtres qui renferment des semences an guleuses, noires, ameres au goût. Cette plante est, dit-on, astringente, consolidante & vulnéraire ; elle provoque l'accouchement, mais elle n'est guere d'usage.

La seconde est le *calcatrippa*. Elle pousse une tige rameuse, haute d'un pied : ses feuilles sont très-découpées & d'un vert noirâtre : ses fleurs sont panachées de bleu , de blanc & de rouge. Cette plante a les mêmes propriétés que la précédente ; on ne s'en sert pas davantage en Médecine : on leur substitue une espece de PIED D'ALOUETTE SAUVAGE, *delphinium segetum*, lequel vient naturellement dans les blés, & qui a pour le moins autant de vertu.

Les Fleuristes se réservent les deux autres especes pour l'ornement des jardins, à cause de la grande beauté de leurs fleurs. On les seme en automne en pleine terre, ou dans les plates-bandes, & au large.

Cette plante une fois introduite dans les jardins , se seme d'elle-même, & souvent on est obligé d'en arracher une grande quantité au printems.

PIED D'ANE. On nomme ainsi une espece d'huître dont la forme de la coquille a beaucoup de ressemblance avec la corne du pied de l'âne. Le fond intérieur est blanc, le dessus est armé de longues pointes, couleur de rose vif & d'orangé, quelquefois blanches, ainsi que la robe qui est souvent marquée par traits en zig-zag : sa charniere consiste en deux boutons arrondis qui renferment le ligament, disposés de maniere que les boutons de la valve supérieure sont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere se logent dans les trous de la supérieure. Le ligament qui est d'une nature coriace, se trouve entre les boutons, & sert à la charniere des deux valves. Cette huître est une espece de *spondyle*.

PIED DE CHAT. *Voyez* HERBE BLANCHE.

PIED DE CHEVRE. C'est la petite angélique sauvage.

PIED DE COQ EGIPTIEN. Cette petite plante d'Egypte genouillée & rampante est le *gramen dactylon Ægyptiacum* de *Parkinson*. Cette plante est d'usage médecinal en Egypte.

PIED-DE-GRIFFON ou POMMELÉE, ou HERBE DE CRU, *helleborus niger fœtidus* est une espece d'*hellebore noir commun*, qui vient,

communément à la campagne, & qui differe du véritable par sa tige d'un vert rougeâtre, plus haute, plus chargée de feuilles & de fleurs, & par ses racines tout-à-fait blanches, cependant noires en dehors. Ses feuilles sont étroites & ses fleurs verdâtres : elle fleurit en Février. Ses racines fibreuses servent à faire des setons ; ses fruits sont composés de plusieurs graines membraneuses, ramassées en maniere de tête, & renfermant des semences arrondies & noirâtres : elles mûrissent en Juin.

Les gens de la campagne emploient quelquefois la racine du *pied-de-griffon* pour se purger ; mais ce n'est pas sans danger. Il y a des personnes qui s'en servent avec succès pour détruire la fluxion des yeux : pour cela ils percent le bout de l'oreille & y lardent ensuite un brin de cette racine. Mais l'usage le plus ordinaire est de traverser le fanon, c'est-à-dire la peau qui pend sous la gorge des bœufs malades, d'un gros brin de cette racine en forme de seton ; ce qui y attire un écoulement abondant de sérosité, qui les guérit souvent de leurs maladies.

PIED-DE-LIEVRE, *lagopus vulgaris aut pes leporis*, est le petit trefle des champs. *Voyez l'article* TREFLE.

PIED-DE-LION, *alchimilla vulgaris*, est une plante qui se plaît aux lieux herbeux & humides, dans les prés, le long des vallées & à l'adossement des hautes montagnes. Sa racine se répand obliquement ; elle est de la grosseur du petit doigt, fibreuse, noirâtre & astringente ; elle pousse un grand nombre de feuilles attachées à de longues queues, velues, souvent couchées à terre, crêpées, dentelées & partagées en huit ou neuf angles, avec autant de nervures. Du milieu de la plante s'élevent des petites tiges, hautes d'environ un pied, rondes, velues & rameuses, portant à leurs sommets un bouquet de fleurs étoilées d'un vert pâle, à pétales ou sans corolle : elles contiennent quatre étamines & un pistil ; le calice est en cloche découpée en huit segmens alternativement inégaux. A ces fleurs succedent des semences menues, jaunâtres, luisantes & arrondies.

On met cette plante au nombre des vulnéraires astringentes : elle a la vertu de réunir les levres des plaies, d'épaissir le sang dissous, d'arrêter les regles trop abondantes, & de guérir la dissenterie. C'est un remede fort utile dans le crachement & le pissement de sang, & pour les poulmons ulcérés. *F. Hoffmann* dit qu'il y a des filles qui savent se servir adroitement de la décoction de pied-de-lion, dont elles font un demi-bain pour réparer & rappeler les signes extérieurs d'une virginité

perdue. Elles tâchent auſſi, par cette même décoction, de rendre fermes & élaſtiques leurs mamelles ; elles trempent un linge dans la décoction de cette plante, elles l'appliquent ſur le ſein : au défaut de ces feuilles elles prennent celles du petit myrte, &c. *Voyez* MYRTE. Cette plante qui a auſſi l'avantage de pouvoir réuſſir dans des terres montagneuſes & ingrates, fournit un excellent pâturage, qui procure aux vaches un lait très-abondant.

PIED-DE-LIT. Nom que l'on donne à une eſpece d'origan appellé *baſilic ſauvage*. Voyez BASILIC.

PIED ou PATTE-DE-LOUP. *Voyez l'article* MOUSSE.

PIED-D'OISEAU. *Voyez* ORNITHOPODE.

PIED-DE-PIGEON. *Voyez* BEC-DE-GRUE.

PIED-DE-POULE, *gramen dactilon radice repente, ſive officinarum.* TOURNEF. C'eſt une eſpece de chiendent. *Voyez ce mot.* On donne auſſi ce nom à une eſpece d'*ortie rouge annuelle.* Voyez l'article ORTIE.

PIED ROUGE ou BEC-DE-HACHE. Les habitans de la Louiſiane donnent ce nom à un oiſeau qui habite communément les bords de la mer & les lacs ſalés, où il ſe nourrit de poiſſon & de coquillages. Son bec eſt très-fort, & fait en taillant de hache de haut en bas ; ſon plumage, quoique peu varié, eſt aſſez beau. On a remarqué qu'il ne paroît dans les terres que pour annoncer quelque grand orage, qui ne manque pas de ſe paſſer ſur la mer (*Le Page Dupratz*).

PIED-DE-VEAU, *arum.* Plante dont M. *de Tournefort* diſtingue trente-quatre eſpeces : nous n'en citerons ici que deux principales qui ſont d'uſage dans les boutiques, & qui, ſuivant M. *Deleuze*, ne ſont que deux variétés de la même eſpece.

1°. Le PIED-DE-VEAU SANS TACHE, *arum vulgare non maculatum.* Sa racine eſt tubéreuſe, charnue, de la groſſeur du doigt, blanche, âcre au goût, remplie d'un ſuc laiteux & un peu fibrée ; ſes feuilles ſont longues de neuf pouces, triangulaires, vertes, luiſantes & veinées : il s'éleve d'entr'elles une petite tige ronde, haute d'un pied & demi, cannelée, laquelle porte en ſon ſommet une fleur à une ſeule feuille, coupée en langue & roulée en maniere de cornet : il ſuccede à cette fleur des baies rouges raſſemblées en une tête oblongue. Ces baies ſont molles, pleines d'un ſuc purpurin, & renfermant deux petites ſemences arrondies ; toute la plante a une ſaveur fort âcre.

Le genre de l'*arum*, dit M. *Deleuze*, eſt remarquable par l'appareil

ſingulier de la fructification, formé d'une *ſpathe* en cornet aſſez ample, ſouvent colorée intérieurement, du fond de laquelle s'éleve une colonne charnue, environnée à ſa baſe des embryons des graines rangées en anneau : un peu plus haut eſt un pareil anneau d'étamines, dont les antheres ſont attachées immédiatement à la colonne. L'intervalle entre les ovaires & les étamines eſt garni de quelques filets : la colonne ſe termine par une maſſe charnue, oblongue, cylindrique & ordinairement colorée.

2°. Le PIED-DE-VEAU MARQUÉ DE TACHES, ou le PIED-DE-VEAU D'ITALIE, *arum maculatum vulgare, maculis candidis vel nigris.* Il differe du précédent en ce que ſes feuilles ſont marquetées de taches blanches ou noires : l'un & l'autre naiſſent dans les forêts, aux lieux ombrageux & champêtres. Il n'y a guere que leur racine d'uſage en Médecine : elle eſt douée, étant verte, d'une très-grande acrimonie qui fait beaucoup d'impreſſion ſur la langue ; elle eſt gluante & farineuſe ; elle eſt bien moins violente étant deſſéchée. *Lémery* dit qu'en temps de diſette on fait du pain de racine d'*arum*, comme on en fait avec la racine d'aſphodele. *Voyez ce mot.* Nous diſons que lorſque la racine d'*arum* eſt fraîche, ſon ſuc eſt âcre & brûlant ; il faut apparemment que ce ſuc qui occaſionne cette cauſticité, s'évapore & ſe diſſipe pour parvenir à en faire un pain non mal-faiſant. On lit dans les *Tranſactions Philoſophiques* des obſervations faites avec le microſcope ſur le ſuc d'*arum* ; examiné au microſcope, il parut à l'Obſervateur, qui en mit quelques gouttes ſur un morceau de papier bleu, qu'une partie paſſa à travers le papier ; ce qui reſta ſur le papier lui parut compoſé d'une multitude infinie de corps reſſemblans à des lames de couteau. La figure de ces corps eſt due à la partie ſaline, qui n'eſt plus de même nature dans la poudre féculente qu'on en fait. La poudre de cette racine rétablit l'appétit : elle guérit ſouvent les fievres intermittentes ; elle eſt fort utile dans les maladies chroniques, en diſſipant la jauniſſe, les pâles couleurs, & levant les obſtructions des viſceres ; enfin elle convient ſinguliérement pour l'hydropiſie & pour la mélancolie hypocondriaque : la doſe en eſt depuis un demi-gros juſqu'à un gros. Cette racine eſt très-utile, dit M. *Bourgeois*, dans l'aſthme pituiteux, en fondant les matieres glaireuſes amaſſées dans les glandes bronchiales. C'eſt encore un excellent remede pour les eſtomacs foibles & remplis de glaires attachées à leurs parois : elle fait la baſe de l'excellente poudre ſtomachique de *Birckman*, dont on fait un

ufage très-fréquent dans la pratique. *Tragus* affure que la pulpe de la racine d'*arum* fraîche eft un excellent antidote pour les poifons & la pefte. Il y a des Dames qui préparent des eaux diftillées des racines de pied-de-veau pour fe farder, pour faire difparoître les rides du vifage & réparer les torts de la vieilleffe. On en fait auffi une fécule qui eft propre aux mêmes ufages ; car on dit qu'elle rend la peau brillante : nous en avons vu fur la toilette de plufieurs Dames. Dans le Poitou, les femmes de la campagne font une maffe des tiges & des racines de cette plante fleurie, qu'elles coupent menue, & qu'elles macerent pendant trois femaines dans l'eau qu'elles renouvellent tous les jours : elles pilent cette maffe & la font fécher ; enfuite elles s'en fervent au lieu de favon pour nétoyer leur linge. *J. Ray* prétend que ce fecret n'eft pas inconnu dans quelques endroits de l'Angleterre.

L'ARUM montant d'Amérique à grandes feuilles percées, *arum hederaceum, amplis foliis perforatis*, s'attache au tronc des arbres de la même maniere que nos lierres : c'eft le bois de couleuvre des Antilles.

L'ARUM d'Amérique à feuilles de fleche, *arum Americanum, arborefcens, fagittariæ foliis*, porte un fruit qui pique la langue, tandis que fa racine eft douceâtre & d'un affez bon goût ; c'eft l'*arum efculentum, fagittariæ foliis viridi-nigricantibus* de *Sloane*.

PIED-DE-VENT. Phénomene dont on trouve la defcription dans l'*Hiftoire de l'Académie des Sciences, année 1732*, & qu'on doit ranger dans la claffe de ceux que les nuées repréfentent par leur différente fituation. La difpofition de ce météore eft l'arrangement naturel que lui donne le vent, & qui, fuivant les regles de l'Optique, nous paroît affecter fenfiblement telle & telle figure.

PIERRES, *lapides*. Les pierres font compofées de fubftances terreufes ou fablonneufes, endurcies au point de ne plus s'amollir dans l'eau. Selon que les parties qui les compofent font plus ou moins atténuées & homogenes, elles font plus ou moins étroitement liées les unes aux autres. Les pierres doivent donc leur origine à l'affluence, aux dépôts & aux couches fucceffives & externes des particules intégrantes de la terre ou du fable : il entre auffi quelquefois dans leur compofition d'autres particules hétérogenes ; le véhicule de ces différentes parties qui concourent enfemble à former les pierres, eft un liquide ; les principes moteurs font l'air & le feu : la caufe de leur liaifon eft la preffion des autres corps & la cohéfion & l'attraction des parties fimilaires, qui

croissent en raison du contact & des surfaces. Toutes les pierres se forment par juxta-position.

Parmi les pierres, les unes sont tendres comme le talc, ou poreuses comme la ponce ; d'autres sont dures, & ne peuvent être travaillées qu'avec l'acier & l'émeril, comme l'agate & le jaspe, ou même avec la poudre de diamant, comme les plus belles pierres précieuses.

Toutes les pierres varient beaucoup pour la figure, le tissu, la grandeur de leur masse, les couleurs & les propriétés. Les unes sont opaques, irrégulieres ou informes & communes ; les autres sont transparentes, configurées & précieuses ; les unes sont simples, d'autres composées. En général, elles ne different des terres que par la dureté & la liaison des parties, toutes circonstances qui sont l'effet du temps & du hasard. Les pierres se divisent selon leur essence en cinq ordres principaux, que l'on détermine facilement par les expériences suivantes, & qui donnent toujours une division méthodique plus constante que celle qui est établie d'après le coup-d'œil extérieur.

Le premier renferme les pierres argileuses, *petræ argillosæ ;* elles ne font point d'effervescence avec les acides, mais elles durcissent au feu ordinaire : *voyez* ARGILE.

Le deuxieme comprend les pierres calcaires, *lapides calcarei ;* elles se dissolvent avec effervescence dans les acides, perdent leur liaison dans le feu, & s'y réduisent en chaux : *voyez* PIERRE A CHAUX.

Le troisieme contient les pierres gypseuses ou à plâtre, *lapides gypsei ;* elles ne se dissolvent point dans les acides, mais elles forment du plâtre par l'action du feu : *voyez le mot* GYPSE.

Le quatrieme comprend les pierres ignescentes ou scintillantes, *lapides ignescentes aut scintillantes ;* elles ne sont point attaquées par les acides & n'éprouvent que peu ou point d'altération au feu : mais frappées contre l'acier, elles produisent des étincelles : *voyez* CAILLOU, AGATE, JASPE, QUARTZ, CRISTAL, &c.

Le cinquieme renferme les pierres fusibles par elles-mêmes au degré du feu où les précédentes ont résisté ; elles ne font point de feu avec le briquet ; elles sont ordinairement très-pesantes : *Voyez* SPATH FUSIBLE. Dans notre Minéralogie nous avons donné à ce genre de pierres le nom de *pierres médiastines.* Ce sont des pierres vitreuses, *lapides vitrescentes.* Consultez maintenant l'article *Terre vitrifiable.* Il y a aussi l'ordre des *Pierres de roches agrégées.*

PIERRE ACIDE, *oxipetra*, eſt la mine d'alun pierreuſe : *voyez* ALUN & PYRITE D'ALUN.

PIERRE D'ÆLAND. Eſpece de marbre fort dur d'un rouge mat, rempli de coquilles & ſur-tout d'orthocératites, lequel ſe trouve dans l'Iſle d'Æland dans la mer Baltique, vis-à-vis de la ville de Calmar, où il y en a des couches immenſes, & dont on fait des tables, des chambranles de cheminées, &c.

PIERRE D'AIGLES. *Voyez* ETITES.

PIERRE A AIGUISER, appellée *naxienne:* voy. PIERRE A RASOIR.

PIERRE A AIGUISER DE TURQUIE. *Voyez le mot* GRAIS DE TURQUIE *à l'article* GRAIS.

PIERRE D'AIMANT. *Voyez* AIMANT.

PIERRE D'ALCHERON. On donne ce nom à la pierre qui ſe trouve dans la veſſie du fiel des bœufs. *Voyez les mots* BÉZOARD & BŒUF.

PIERRE ALECTORIENNE ou PIERRE DE COQ, *gemma alectoria*. Eſpece de pierre qui ſe forme dans l'eſtomac & dans le foie des coqs, & même des chapons: celles qui ſe trouvent dans le foie ſont les plus groſſes. Celles de l'eſtomac ſont la plupart aſſez ſemblables aux ſemences de lupin pour la figure, & à une feve pour la grandeur; leur couleur eſt d'un gris obſcur: il s'en trouve qui ſont cannelées & rougeâtres.

PIERRE D'ALTORF. Nom que l'on donne aujourd'hui à une eſpece de marbre coquiller, nouvellement découvert aux environ d'Altorf. Ce marbre contient beaucoup de cornes d'Ammon, qui ſont quelquefois métalliſées, & une quantité de bélemnites & d'impreſſions de différens coquillages On vient d'établir, près de Nuremberg, une fabrique où l'on travaille cette eſpece de marbre dont on fait des tables d'une grande beauté par la moſaïque charmante qu'y font appercevoir les coquilles foſſiles, &c.

PIERRE DES AMAZONES. *Voyez à l'article* JADE.

PIERRE DES AMPHIBIES. Dans cet ordre d'animaux le ſerpent cobra, la tortue, le caſtor, le cayman, &c. fourniſſent des eſpeces de *bézoards* ou *calculs*. Voyez ces mots.

PIERRE DES ANIMAUX. On donne ce nom au bézoard ou calcul, ainſi qu'à toutes les eſpeces de pierres qui ſe trouvent ou dans les reins ou dans la veſſie, &c. de pluſieurs animaux : *voy. le mot* BÉZOARD. Il n'eſt pas rare de rencontrer encore une pierre ſous la langue de l'homme. Voyez

dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, *tome III*, *page 460*; une Dissertation de M. *Louis*, &c.

PIERRE DE L'APOCALYPSE. *Voyez* OPALE.

PIERRE APIRE. C'est celle qui a la propriété de résister à la plus grande action du feu des fourneaux sans en recevoir d'altération sensible, c'est-à-dire, qui ne doit éprouver, de la part du feu, ni fusion, ni aucun autre changement, tel est le quartz pur, le cristal de roche: &c. *Voyez ces mots.*

On nomme *pierre réfractaire* celle qui a également la propriété de résister à la violence du feu sans se fondre, quoiqu'elle éprouve d'ailleurs des altérations considérables: telles sont, plus ou moins, les pierres calcaires, les amiantes, les mica, les talcs, les pierres ollaires, &c. Il suit de là, comme le dit très-bien l'Auteur du dictionnaire de Chimie, que toute substance réfractaire n'est point apyre. Au reste toutes les pierres ne sont réfractaires, ou même apyres, que relativement au degré du feu qu'on leur fait subir.

PIERRE ARBORISÉE. *Voyez à l'article* AGATE & DENDRITE.

PIERRE ARGILEUSE. *Voyez au mot* PIERRES & *à l'article* ARGILE.

PIERRE D'ARITHMÉTIQUE. Pierre ainsi nommé parce qu'on y voit un ou plusieurs chiffres fort bien représentés par la Nature. On appelle *pierre de l'alphabet* celle qui représente une ou plusieurs lettres de l'alphabet.

PIERRE D'ARMÉNIE ou ARMÉNIENNE ou MÉLOCHITE, *lapis Armenus.* On l'appelle quelquefois *pierre d'azur femelle* ou *azur Occidental.* Voyez AZUR *au mot* LAPIS LAZULI. Cette pierre est graveleuse, opaque, bien moins dure que celle du lapis, recevant un poli terne, d'un bleu verdâtre ou obscur, privé des parties pyriteuses ou auriferes qui se trouvent quelquefois dans le lapis oriental. Comme certains caracteres extérieurs rapprochent quelquefois la pierre Arménienne du vrai lapis, il ne doit pas paroître étonnant que quelques Marchands Juifs & Turcs les vendent souvent l'une pour l'autre aux personnes qui n'ont pas une grande connoissance de ces sortes de pierres (ici la friponnerie est en rivalité avec l'ignorance). Cependant la vraie pierre Arménienne differe essentiellement du lapis, en ce qu'elle se calcine au feu, qu'elle s'y vitrifie facilement, & que sa couleur s'y détruit. La poudre bleue qu'on en retire est aussi bien inférieure en beauté & en durée à celle de l'outre-mer; mais elle est, en revanche, de toutes les

les pierres colorées en bleu, celle dont on retire le plus abondamment du cuivre de la meilleure espece. C'est communément avec cette pierre qu'on fait le bleu de montagne factice des boutiques. On s'en sert aussi en peinture & en teinture; on la vend souvent sous le nom de cendre verte, sur-tout quand elle est en poudre & préparée par cette même préparation de la pierre Arménienne, qui est décrite dans notre Minéralogie: on en tire d'abord le *petit outremer* ou la poudre d'azur commun, puis la *cendre verte*, ensuite le *vert de terre*, & enfin le *vert d'eau*; toutes drogues dont les Marchands de couleurs font un grand débit.

La pierre d'Arménie, qui ne se trouvoit autrefois qu'en Arménie, se rencontre aujourd'hui dans les pays de Naples, du Tirol, de Boheme, de Wirtemberg: on en trouve aussi en Auvergne. *Lémery* dit que cette pierre en poudre est un purgatif bon pour les maniaques; mais on ne peut trop redouter de semblables remedes, à moins que ce ne soit pour l'extérieur.

PIERRE D'ARQUEBUSADE, est la pyrite de soufre. *Voyez le mot* PYRITES.

PIERRE ASSIENE ou D'ASSO, *lapis assius aut sarcophagus.* C'est une pierre peu pesante, friable, veinée, couverte d'une poudre farineuse, jaunâtre & légere, salée & un peu piquante: cette pierre se trouve souvent en Italie. *Lémery* dit que les Anciens s'en servoient pour construire leurs sépulcres, afin que les parties charnues des morts fussent promptement consumées par cette pierre, avant qu'elles eussent le temps de se corrompre. La fleur (l'efflorescence) de cette pierre nétoient les vieux ulceres & les cicatrices. Cette pierre a tiré son nom d'une ancienne Ville nommée autrefois *Assius*, où l'on s'en servoit pour les tombeaux des morts qu'on y apportoit. Toutes les especes de pierre assienne ou de sarcophage, que nous avons vues, étoient de la mine d'alun en efflorescence.

PIERRE ATRAMENTAIRE. On donne ce nom à diverses pierres vitrioliques. *Voyez au mot* VITRIOL.

PIERRE D'AVANTURINE. *Voyez* AVANTURINE.

PIERRE D'AZUR, *Voyez* LAPIS LAZULI, *& le mot* AZUR.

PIERRE DE BASALTE. Dans l'envoi des minéraux que Gustave III, Roi de Suede, a fait à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, nous avons examiné avec soin les substances qui y sont désignées sous le nom de *basalte*, & il y en a une belle suite très-variée par la figure, la

couleur, la dureté, le brillant & les gangues tant pierreuses que métalliques. Nous avons reconnu que ce nom est appliqué tantôt au spath fusible, tantôt au *schorl* cristallisé en aiguilles prismatiques, & semblable à celui qui se trouve dans le cristal de Madagascar, tantôt à l'asbeste coloré, à la *zéolite* en rayons concentriques; ceux-ci sont tendres, & on les désigne sous le nom de *basalte spatique*. Il y en a qui ressemblent à la roche de corne en canons, au trapp, au *horn-blende*, à la fausse galene noirâtre, au feld-spath en feuillets parallélogrames & de couleur hépatique, au wolfram ou strié ou en écailles; ceux-ci sont durs. Ces pierres ont pour matrice ou gangue, tantôt le quartz, le spath calcaire, la pyrite cuivreuse, l'asbeste, le mica, la stéatite, la pierre ollaire; elles sont presque toujours accompagnées de fer, quelquefois de grenats impurs, & se trouvent dans les minieres de fer, quelquefois dans celles de cuivre, rarement dans celles d'argent. En général ces basaltes envoyés de Suede, tiennent de la nature du *schirl*: voyez ce mot. Ils ne ressemblent aucunement aux basaltes de Blaud & Saint-Sandoux en Auvergne.

PIERRE DE BŒUF. *Voyez* PIERRE D'ALCHERON & BÉZOARD.

PIERRE DES BESTIAUX, *bulithes*. On en trouve quelquefois dans l'estomac des vaches & des bœufs; & on a lieu de croire que ces animaux les ont avalées. Il ne faut pas confondre ces sortes de pierres avec celles qui sont souvent dans les reins & dans la vésicule du fiel de ces animaux, ni avec les égagropiles dont nous avons parlé.

PIERRE DE BOLOGNE, *lapis Bononiensis*. C'est une pierre de la grosseur d'un œuf de poule, de figure irréguliere, grisâtre, pesante, d'un œil vitreux, qui se trouve près de Bologne en Italie, au pied du Mont Paterno: c'est après les grandes pluies qu'on en découvre. Cette pierre ne fait aucune effervescence avec les acides; mais lorsqu'elle a été calcinée, elle acquiert la propriété phosphorique, & répand alors une légere odeur fétide & urineuse. Dans cet état, si on l'expose au soleil ou au grand jour, & même à la clarté du feu, elle s'imbibe de la lumiere; & portée à l'instant dans l'obscurité, elle paroît lumineuse comme un charbon ardent, mais sans chaleur sensible. Cette lueur s'évanouit à la fin, mais on la rend à la pierre en la mettant de nouveau dans un lieu éclairé. Les pierres de Bologne les plus luisantes sont celles qui sont le moins remplies de taches, & couvertes à leur surface d'une croûte blanche, mince & opaque. Quand on

calcine ces pierres, on les enduit, après les avoir imbibées d'eau-de-vie, d'une poudre très-fine & bien tamisée, provenant d'une de ces pierres de Bologne, qu'on a pulvérisée ; on met ensuite la pierre à calciner au feu de réverbere ; on conserve ces phosphores dans de la laine ou du coton, en les préservant soigneusement des impressions de l'air. Lorsqu'elles ont perdu entiérement leur propriété phosphorique, on la leur rend, en les faisant calciner de nouveau.

M. *Wallerius* range cette pierre célebre parmi les gypses ; mais nous la rapportons avec *Woltersdorf* au genre des pierres ou spaths-fusibles. *Henckel* attribue le phénomene phosphorique de cette pierre à l'acide du sel marin, qui y est contenu ; & M. *Pott* à une matiere sulfureuse très-subtile : mais on sait que personne n'a mieux traité cette matiere que M. *Marcgraff*, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Berlin année 1749*, &c. consultez aussi l'Ouvrage de M. *Mamelius*, divisé en quatorze Chapitres, sur la comparaison de la pierre de Bologne, dans les *Ephém. des Cur. de la Nat. Tom. IV, App. pag. 165.* Voyez maintenant SPATH FUSIBLE.

PIERRE DE BOMBACO ou de MOMBAZA. Les Portugais donnent ce nom au bézoard du cheval sauvage des Indes.

PIERRE A BOUTON. En Allemagne on donne ce nom à une espece d'ardoise, souvent pyriteuse, qui se vitrifie au feu, & qui devient par-là susceptible de la taille & du poliment. On donne aussi le nom de *pierre à bouton* à une espece de *porpites.*

PIERRE BRANCHUE. Nom donné à des corps pierreux qui se trouvent en terre, & dont les uns ne sont que des madrépores fossiles ou pétrifiés, les autres ne sont que des corps accidentellement configurés qui se trouvent dans les creux sillonnés & horizontaux des couches de terre. L'eau en perçant & s'infiltrant en serpentant dans la terre, forme peu à peu des canaux tortueux ; elle se charge de particules friables, soit de terre, soit de pierre, coule ainsi sous l'état de *guhr terreux*, se ramasse dans ces cavités branchues, s'y évapore ensuite, & la matiere terreuse s'y moule à mesure qu'elle se condense & se solidifie. Ces pierres branchues configurées sont de différentes natures & de diverses formes ; souvent elles sont enclavées les unes dans les autres ; celles qui font effervescence aux acides sont crétacées, communément de couleur ou grise ou bleuâtre & de forme baroque : extérieurement elles ont une écorce plus ou moins épaisse, & plus ou moins dure &

raboteuſe, quelquefois friable. On peut ranger ces pierres branchues, dont on trouve une grande quantité à Riom, dans l'ordre des dépôts; *voyez l'article* STALACTITES. On peut conſulter les Obſervations ſur ce genre de pierres configurées dans le cinquieme volume des Savans étrangers, pag. 54.

PIERRE BRULÉE. En Auvergne, dans le Bourbonnois & à Andernack ſur le Bas-Rhin, on donne ce nom à une eſpece de lave griſe dont on fait des meules de moulin; elle ſert auſſi à bâtir. La pierre de Volvic eſt une *pierre brûlée.*

PIERRE CALAMINAIRE ou CALAMINE, *lapis calaminaris*, eſt une terre dure & de différentes couleurs, chargée principalement de zinc dans l'état d'ochre (*ochra zinci*). MM. *Pott* & *Marcgraff*, de l'Académie Royale de Pruſſe, ont été les premiers qui ont fait connoître que la *calamine*, ainſi que la *blende*, ſont des mines de ce demi-métal; *voyez ce mot & l'article* ZINC. La pierre calaminaire qui eſt une ochre chargée de zinc, paroît avoir été formée par la décompoſition du vitriol blanc.

PIERRE CALCAIRE, *lapis calcareus aut calcis.* On donne ce nom à toutes les eſpeces de pierres, qui ſont preſqu'entiérement ſolubles par les acides, & qui en ſont attaquées avec efferveſcence. Ces ſortes de pierres qui paroiſſent tirer évidemment leur origine des corps organiſés & durs, appartenans au regne animal, comme os, coquilles, madrépores, &c. *voyez au mot* FOSSILES, ſe calcinent au feu & s'y réduiſent en chaux. Il y en a d'opaques, non criſtalliſées, rarement brillantes, ſinon dans leurs fractures; telles ſont les pierres à chaux, qui ſe trouvent en quantité dans preſque tous les lieux où il y a des coquilles foſſiles grouppées & à demi-dénaturées. La véritable pierre à chaux, celle dont on ſe ſert pour le ciment, eſt ou dure & compacte, d'un grain fin ou raboteuſe, ou brillante, écailleuſe & tendre, d'une couleur peu agréable, quoique variée de blanc, de jaune, de gris & de rouge; ſe diviſant en morceaux irréguliers; *voyez* notre Minéralogie pour les variétés de cette pierre calcaire, avec la maniere de la calciner & de la fuſer. On prétend que l'excellence de la chaux des Anciens Romains, ne conſiſtoit que dans l'emploi de cette chaux, long-temps éteinte par de l'eau très-pure, avant qu'on en fît uſage; mais auſſi un tel ciment ne convient pas tant pour les édifices que l'on conſtruit dans l'eau: il y a même des cas où il ne faut éteindre la chaux qu'à l'inſtant où l'on

doit l'employer. Il feroit cependant à desirer que quelqu'un fît le commerce de chaux éteinte depuis trois années au moins. Dans plusieurs contrées des Indes, on fait de la chaux avec des *coquilles* ou des *madrépores*. L'on en fait de même dans tous les autres endroits où l'on est à portée d'en faire de grands amas, comme dans le ressort de l'Amirauté de Brest. Pendant le temps des chaleurs, lorsque la pêche des huîtres cesse partout ailleurs, on ne laisse pas de la continuer dans ce Canton, non pour l'animal qui ne vaut plus rien, mais pour les écailles dont on fait une chaux, qu'on emploie à blanchir le fil & les toiles qui s'embarquent à Landernau pour le commerce d'Espagne. Cette chaux peut être très-bonne à cet usage : on peut aussi l'employer aux gros ouvrages de maçonnerie : mais il est d'expérience qu'elle ne vaut rien à blanchir la surface des murs, & qu'elle s'écaille.

Les autres pierres calcaires sont, le *marbre*, le *spath calcaire*, les *stalactites* & l'*albâtre calcaire*. Voyez chacun de ces mots. La plupart des pierres calcaires spathiques de Suede sont très-variées pour le tissu & la couleur, mais elles sont souvent mêlées de quartz, de pyrites, &c.

A l'égard de la chaux naturelle, que quelques Auteurs disent se trouver dans les eaux de Bath en Angleterre, assurant de plus qu'elle a la propriété de produire une ébullition très-considérable avec l'eau froide, & de l'échauffer au point qu'on pourroit y faire cuire des œufs; nous croyons pouvoir dire ici, qu'ayant répété l'expérience avec le thermometre, s'il s'en est trouvé qui eût cette propriété, on devoit l'attribuer à des feux souterrains qui l'avoient calcinée. La pierre à chaux calcinée, fusée & étendue dans l'eau, donne à cette liqueur une propriété utile à un grand nombre de maladies chroniques & rebelles : on l'estime un puissant lithontriptique, sur-tout si on y joint le savon. Quant aux propriétés physiques de la chaux, lesquelles sont communes aux alkalis fixes, *voyez le Dictionnaire de Chimie*.

PIERRE DE CASTOR. *Voyez* PIERRE DES AMPHIBIES.

PIERRE DE CAYENNE. On a vu à la ménagerie du Roi, sous ce nom, un oiseau connu au Mexique sous le nom de *pauxi*, & dans quelques Auteurs sous les noms de *cuxo* ou *cushew*, ou de *poule de Numidie :* cet oiseau a beaucoup de rapport avec le hocco, mais il en differe par plusieurs caracteres, sa taille est plus petite, son bec est plus fort, plus courbé, & presque autant que celui d'un perroquet ; son plumage d'un beau noir fait voir des reflets bleus & couleur de pourpre ; sur son bec

est un tubercule bleu, en forme de poire. Suivant *Aldrovande*, la femelle a le bec moins crochu, elle n'a point de queue, ce qui seroit, dit M. *de Buffon*, un trait de conformité avec le hocco des Amazones de *Barrere*, dont la femelle a la queue beaucoup moins longue que le mâle; ce ne sont point les oiseaux seuls d'Amérique qui n'aient point de queue; il y a même tel canton de ce Continent où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue, & même leur croupion. L'oiseau *pierre de Cayenne* se perche sur les arbres, sa femelle pond à terre comme les faisans, mene ses petits & les rappelle de même; les petits vivent d'abord d'insectes, & ensuite, quand ils sont grands, des fruits, de grains & de tout ce qui convient à la volaille: il est si stupide qu'il se laisse tirer jusqu'à cinq ou six coups de fusil sans se sauver; cependant il ne se laisse ni prendre ni toucher: on ne le trouve que dans les lieux inhabités, ce qui fait que l'on a assez rarement cet oiseau en Europe.

PIERRE DES CENDRES. *Voyez* TOURMALINE.

PIERRE A CHAMPIGNON. *Voyez à la suite de l'article* CHAMPIGNON.

PIERRE CHATOYANTE. *Voyez d'abord le mot* CHATOYANTE, & *ensuite l'article* ŒIL DU MONDE.

PIERRE DE CHAUDRON. *Voyez au mot* STALACTITES.

PIERRE ou PAVÉ DE LA CHAUSSÉE DES GÉANTS. C'est une pierre ignescente & configurée, qui est au rang des merveilleuses productions naturelles de l'Irlande, dont le Docteur *Pocock* & le Naturaliste *d'Acosta* nous ont donné une description très-détaillée. *Voyez le mot* BASALTES.

PIERRE A CHAUX ou A CIMENT. *Voyez* PIERRE CALCAIRE.

PIERRE DE CHELIDOINE. C'est la *pierre d'hirondelle*. Voyez ce mot.

PIERRE DE CHEVAL, *hippolitus*. C'est une espece de *bézoard*. Voyez ce mot.

On trouve des pierres dans l'estomac, dans la vésicule du fiel, dans la vessie & dans le canal salivaire des chevaux, dans la tête & dans la mâchoire des ânes sauvages, dans l'estomac & dans les intestins des mulets. Les pierres d'éléphans sont de vrais *bézoards*, ainsi que celles des singes.

PIERRE DE CIRCONCISION. On a donné ce nom aux haches de

pierres dont nous avons parlé, parce qu'on croyoit que les Anciens s'en servoient pour l'opération dont elle porte le nom. La nature de cette pierre n'est pas toujours la même : il y en a de silicées, d'autres sont ou de pétrosilex, ou de basalte, ou de jade.

PIERRE DE CLOCHE, *chalcophonus*. Pierre dont il est mention dans *Boëce de Boot :* c'est une pierre couleur de marbre noir, qui rend le même son que l'airain quand on la frappe, & qui se trouve au Mexique, dans le lit d'une riviere qui ne coule pas toujours & qui traverse la ville de Cuantala. Cette pierre est ornée d'une tache, ou plutôt d'une incrustation très-adhérente & de matiere différente. M. Anderson (*Histoire Naturelle du Groënland*) parle aussi d'une semblable pierre d'un verd-bleu, & qui a le son d'une cloche : on prétend que la *pierre de cloche* se trouve en Canada. Cette pierre ne seroit-elle pas plutôt du cuivre fondu par quelque feu souterrain ?

PIERRE CLOISONNÉE. Pierre figurée à cloisons. Quelques-uns rangent cette pierre au nombre des jeux de la nature. *Voyez* LUDUS HELMONTII.

PIERRE DE COBRA ou DE SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. *Voyez au mot* PIERRE DE SERPENT.

PIERRE DE COCHON. C'est une espece de *bézoard*.

PIERRE COLUBRINE, *lapis colubrinus*. C'est une espece de *pierre ollaire solide*, un peu grasse au toucher : elle est composée de particules très-fines, susceptible d'être travaillée sur le tour avec des outils de fer ; mais elle ne peut recevoir aucun poli : il y en a de dure, sa couleur est d'un gris de fer ; une autre qui est feuilletée, & enfin une troisieme variété qui est tendre : on s'en sert quelquefois pour tracer & former des dessins sur des murailles. On trouve la pierre colubrine à Sahlberg & à Carpenberg.

PIERRE DE COME ou COLOMINE, *lapis comensis*. C'est une espece de *pierre ollaire*, peu dure & facile à travailler sur le tour, opaque, grise, de diverses couleurs, comme marbrée, & remplie de particules talqueuses ou micacées, qui y forment des manieres d'ondes. Si on lui fait subir l'action du feu, elle se durcit & y acquiert un éclat argentin : on trouve cette pierre dans le Jemteland, & particuliérement chez les Grisons, près de Pleurs, *Plurium*, ville ou bourg considérable, situé autrefois près du lac de Côme. Cette ville fut ensévelie en 1618 sous les débris d'une montagne voisine, d'où l'on tiroit la pierre dont

il s'agit, & qu'on avoit creufée trop inconfidérément : fon emplacement eft aujourd'hui un lac. On fait encore de cette pierre des vafes ou poteries qui réfiftent au feu, & qu'on porte enfuite à Côme, d'où lui eft venu le nom de *pierre de Côme*. Il y a plufieurs autres mines de pierre ollaire chez les Grifons, 1°. auprès de Chiavenne ; 2°. dans la Valteline, chez les Grifons mêmes, appellés *Lavezzi*, où la pierre ollaire étoit autrefois appellée *laveze*. Les habitans de la montagne de Galand l'appellent *craie verte favonneufe*.

PIERRE COMPOSÉE. *Voyez au mot* ROCHE.

PIERRE DE COQ. *Voyez* PIERRE ALECTORIENNE.

PIERRE DE COQUILLES. *Voyez l'article* PERLES, *au mot* NACRE DE PERLES.

PIERRE DE CORNE, *lapis corneus*. Les Naturaliftes Allemands, & les ouvriers des mines de ce pays, donnent le nom de *pierre de corne* (hornftein) à plufieurs efpeces de pierre de nature différente. *Henckel* dit qu'on défigne par-là une pierre feuilletée, & qui eft un vrai jafpe : elle reffemble parfaitement au caillou & au quartz qui feroient colorés en brun, en jaune, en rouge, en gris & en noir. Le même Auteur dit qu'il fe trouve de la pierre de corne en Saxe dans le voifinage de Freyberg, & qu'elle eft compofée d'un affemblage de petites couches de fpath pefant, d'améthyfte, de quartz, de jafpe, de criftal, qui font entremêlées les unes fur les autres.

D'autres donnent le nom de *pierre de corne* à cette efpece de *filex* ou *pierre à fufil jaunâtre*, qu'on trouve fouvent dans des fablonnieres, ou par morceaux répandus dans la campagne, & dont la couleur reffemble à celle de la corne des animaux. Voyez notre *Minéralogie*, *feconde édition*, *vol. I.* & l'article ROCHE DE CORNE dans ce Dictionnaire.

PIERRE DE CRABE. *Voyez* QUEUE DE CRABE.

PIERRE DE CRAPAUD. *Voyez* CRAPAUDINE.

PIERRE DE CROIX, *lapis crucifer*. Cette pierre qui eft en partie d'une nature de marne & en partie filicée, a une couleur de corne grife, & porte exactement dans fon intérieur la figure d'une croix noirâtre, tout-à-fait différente des *macles* que l'on appelle quelquefois auffi *pierre de croix*. Voyez MACLE.

La pierre de croix ne femble être qu'une frondipore (efpece de madrépore) foffile, dont deux lames de nature filicée fe croifent de

maniere qu'étant sciées horizontalement ou même verticalement, & ensuite polies, elles ne représentent pas mal une croix, dont l'intervalle des angles seroit rempli d'une matiere semblable à une pierre ollaire, ou à de la marne très-argileuse & très-durcie. On trouve beaucoup de ces pierres en basse Normandie, en Poitou ou en Saintonge, dans la Guienne, & principalement aux environs de Compostelle en Espagne, à vingt milles de l'Eglise de Saint Jacques. Des Joailliers d'Espagne les taillent en amulettes, & les enchâssent dans de l'or ou de l'argent pour satisfaire à la crédulité des gens du pays, qui prétendent qu'on trouve ainsi ces pierres toutes polies, & pour des causes dont ils ont seuls la révélation ; on en fait aussi des chapelets, des rosaires, &c.

PIERRE A DÉTACHER. On sait que la glaise pure, lorsqu'elle est seche, a une grande disposition à imbiber les matieres huileuses & grasses ; cette propriété fait qu'on s'en sert pour faire les pierres à enlever les taches des habits, & qu'on les nomme *pierres à détacher*. M. *Bourgeois* prétend que la bonne marne pure est la meilleure de toutes les pierres à détacher ; elle est, dit-il, préférable à toutes les especes de glaises, parce qu'outre la glaise qui en fait la base, elle contient une terre absorbante qui se charge encore mieux que la glaise, des huiles qui tachent les étoffes.

PIERRE DIVINE. *Voyez* JADE.

PIERRE DE DOMINÉ. Nom donné à une espece de marne qui se pétrifie, & qui, au rapport des Voyageurs Hollandois, se trouve dans une riviere qui passe près de la forteresse de Victoria, dans l'isle d'Amboine. Cette pierre est mouchetée comme du marbre serpentin, & de la grosseur d'un œuf d'oie, chargée de mamelons ; cependant lisse, assez tendre & facile à polir. On prétend que c'est un Curé Protestant (que les Hollandois nomment *Dominés*) qui le premier l'a découverte & fait connoître : on assure même qu'il en faisoit mâcher à ses malades, *Dictionnaire universel de Hubner.*

PIERRES DE DRAGÉES, *confetti.* Nom donné à des congélations lapidifiques qui imitent des dragées. Le château d'Arbent en Bugey en est presque entiérement bâti. *Voyez* DRAGÉES DE TIVOLI.

PIERRE DE DRAGON, *draconites.* Pierre demi-transparente que quelques anciens Naturalistes ont prétendu se trouver dans la tête du dragon, & sur laquelle on a débité beaucoup de rêveries. *Voyez* Boëce de Boot *de Lapid. & Gemm. p. 441*, *édit. de 1644*. M. Stobæus (*Stobæi*

Opuſcula, *pag.* 130, *&c.*) croit que la draconite n'eſt autre choſe que l'aſtroïte. Il prétend que les Charlatans, pour en relever le prix, ſe ſont imaginés de dire qu'elle venoit des Indes, & qu'elle avoit été tirée de la tête d'un ſerpent endormi, avant que de lui couper la tête. La forme d'une étoile qu'on remarque dans cette pierre, ſuffiſoit d'ailleurs pour la rendre merveilleuſe aux yeux du peuple, qui ne pouvoit manquer d'y appercevoir des marques d'une influence céleſte. Une autre circonſtance qui devoit encore frapper des gens peu inſtruits, c'eſt qu'en mettant du vinaigre ſur cette pierre, on y apperçut du mouvement; effet aſſez naturel lorſque la pierre eſt poreuſe & du genre des calcaires qui ont la propriété de ſe diſſoudre dans les acides, & d'y faire effervefcence: c'eſt un phénomene ſemblable qui a fait donner à la *pierre lenticulaire* le nom de *pierre ſorciere*. Voyez ce mot. La *pierre de dragon* eſt une aſtroïte convertie en ſpath: *voyez* ASTROITE & SPATH.

PIERRE A ÉCORCE. *Voyez* ROCHE DE CORNE.

PIERRE D'ÉCREVISSES. *Voyez à la ſuite du mot* ÉCREVISSES.

PIERRE D'ÉMERIL. *Voyez* ÉMERIL *à l'article* FER.

PIERRE ÉCUMANTE. Cette ſubſtance minérale que les Suédois appellent *gæſten*, bouillonne dans le feu, forme de l'écume, & a beaucoup de propriétés analogues à celles de la *gelée minérale*, & ſur-tout avec la *zéolite*. Voyez ces mots.

PIERRE ÉLÉMENTAIRE. Les Lithologiſtes donnent ce nom ou à une *agate de quatre couleurs*, ou à une *opale*. Voyez ces mots.

PIERRE EMPREINTE. *Voyez* TYPOLITES *& l'article* EMPREINTES.

PIERRES D'ÉPONGE, *lapis ſpongiæ*. Ce ſont de petits corps ou concrétions poreuſes & pierreuſes qui ſe trouvent dans les pores de l'*éponge* ou dans l'intérieur de la terre: alors ce ſont des eſpeces d'*oſtéocolle*. Voyez ces mots.

PIERRE D'ÉTAIN. Les Mineurs donnent ce nom à l'étain minéraliſé dans la pierre: ils le donnent auſſi à la mine d'étain bocardée, lavée & prête à être purifiée par la fonte. *Voyez à l'article* ÉTAIN.

PIERRE D'ÉTHIOPIE. Il ſemble que c'eſt le baſanite; mais le baſanite eſt-il le vrai baſalte, ou un marbre noir très-dur? On n'a encore rien éclairci à ce ſujet.

PIERRE ÉTOILÉE ou ASTERIES. *Voyez au mot* PALMIER MARIN.

PIERRE A FARD. C'eſt une eſpece de *talc*. Voyez ce mot.

Le nom de *fard* ſe dit de toute compoſition ſoit de blanc, ſoit de rouge, dont les femmes & quelquefois les hommes mêmes ſe ſervent

dans certains pays pour embellir leur teint, imiter les couleurs de la jeunesse, ou les réparer par artifice.

On lit dans l'Encyclopédie que l'amour de la beauté a fait imaginer de temps immémorial tous les moyens qu'on a cru propres à en augmenter l'éclat, à en perpétuer la durée ou à en rétablir les breches, & que les femmes, chez qui le goût & l'art de plaire sont très-étendus, ont cru trouver ces moyens dans les *fardemens* (Consultez le Livre d'*Enoc*). L'antimoine est le plus ancien fard dont il soit fait mention dans l'Histoire, & en même temps celui qui a le plus de faveur. Comme dans l'Orient les yeux noirs, grands & fendus passoient, ainsi qu'en France aujourd'hui, pour les plus beaux, les femmes qui avoient envie de plaire se frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du fard d'antimoine pour replier la paupiere, afin que l'œil en parût plus grand : on ne sauroit croire combien l'usage d'un tel fard s'étendit & se perpétua. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aujourd'hui les femmes Syriennes, Babyloniennes & Arabes se noircissent du même fard le tour de l'œil, & que les hommes en font autant dans les déserts de l'Arabie pour se conserver, disent-ils, les yeux contre les ardeurs du soleil. Tous ces peuples tirent une ligne noire en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu, & les femmes Barbaresques croiroient qu'il manqueroit quelque chose d'essentiel à leur parure si elles n'avoient pas teint le poil de leurs paupieres & leurs yeux avec de la poudre de *molybdene*. Voyez ce mot. Les femmes Grecques & Romaines emprunterent des Asiatiques la coutume de se peindre les yeux en noir ; mais pour étendre encore plus loin l'empire de la beauté, & réparer les couleurs flétries, elles imaginerent deux nouveaux fards inconnus auparavant dans le monde, & qui ont passé jusqu'à nous, c'est-à-dire le *blanc* & le *rouge*.

La plupart des Peuples de l'Asie & de l'Afrique sont encore dans l'usage de se colorier diverses parties du corps, de noir, de blanc, de rouge, de bleu, de jaune, de vert, en un mot de toutes sortes de couleurs, suivant les ideés qu'ils se sont formées de la beauté.

Avant que les Moscovites eussent été policés par le Czar Pierre I, les femmes Russes savoient déjà se mettre du rouge, s'arracher les sourcils, se les peindre ou s'en former d'artificiels. Nous voyons aussi que les Groënlandoises se bariolent le visage de blanc & de jaune ; & que les Zembliennes, pour se donner des graces, se font des raies bleues au front & au menton : elles ont aussi la coutume de se percer le nez

& les oreilles, & d'y attacher des pendans de pierres bleues. Les Mingréliennes ſur le retour, ſe peignent tout le viſage, les ſourcils, le front, le nez & les joues. Les Japonnoiſes de Jédo ſe colorent de bleu les ſourcils & les levres. Les Inſulaires de Sombréo au nord de Nicobar, ſe plâtrent le viſage de vert & de jaune. Quelques femmes du royaume de Décan ſe font découper la peau en fleurs qu'elles teignent de diverſes couleurs. Les Arabes, outre ce que nous en avons dit ci-deſſus, ſont dans l'uſage de s'appliquer une couleur bleue aux bras, aux levres & aux parties les plus apparentes du corps : ils mettent, hommes & femmes, cette couleur par petits points, & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès : la marque en eſt inaltérable. Les Turqueſſes Africaines s'injectent de la tuthie préparée dans les yeux pour les rendre plus noirs, & ſe teignent les cheveux, les mains & les pieds en couleur jaune & rouge. Les Maureſſes ſuivent la même mode, mais elles ne teignent que les paupieres & les ſourcils avec la molybdene. Les filles qui habitent les frontieres de Tunis ſe barbouillent de couleur bleue le menton & les levres; quelques-unes impriment une petite fleur dans quelqu'autre partie du viſage, avec de la fumée de noix de galle & du ſafran. Les femmes du royaume de Tripoli font conſiſter les agrémens dans des piqûres ſur la face, qu'elles pointillent de vermillon, elles peignent leurs cheveux de même : la plupart des filles Negres de Sénégal, avant de ſe marier, ſe font broder la peau de différentes figures d'animaux & de fleurs de toutes couleurs. Les Négreſſes de Serra-Liona ſe colorent les yeux de blanc, de jaune & de rouge. Les Créecks & les Habitans du détroit de Davis en Amérique, dans la vue de s'embellir, ſe découpent la peau du viſage, &c. en ſerpens, lézards, crapauds & fleurs, & rempliſſent ces coupures de couleur noire. Les Floridiennes ſeptentrionales ſe peignent par piqûres le corps, le viſage, les bras & les jambes de toutes ſortes de couleurs ineffaçables. Enfin les Sauvageſſes Caraïbes ſe barbouillent toute la face de roucou. Si nous revenons en Europe, nous trouverons que le blanc & le rouge (le talc & le carmin) ont fait fortune en France. Nous en avons l'obligation aux Italiens qui paſſerent à la Cour de Catherine de Médicis : mais ce n'eſt que ſur la fin du ſiecle paſſé que l'uſage du rouge, du crêpon de Strasbourg & du nakarat de Portugal, eſt devenu général parmi les femmes de condition, &c. &c. on a même étendu l'uſage du fard juſques ſur les cheveux : on ſe ſert aujourd'hui de poudre à poudrer blanche; il y a des perſonnes

du ſexe qui prétendant être guidées par le bon goût, adoptent l'uſage de la poudre blonde; d'autres adoptent, pour relever l'éclat naturel de leur teint, une poudre d'une teinte plus foncée; enfin quelques autres, peut-être par fantaiſie, peut-être par caprice, exigent une poudre entiérement rouſſe. Il eſt à deſirer, en faveur du beau ſexe, que les Parfumeurs, pour ſe conformer à la variété des demandes, ne débitent que de la poudre d'amidon brûlé, enſuite broyé & tamiſé: ſuivant la calcination de l'amidon, il eſt réduit en une eſpece de charbon d'une couleur plus ou moins foncée; mais nous l'avons dit, ces nuances obſcures ne ſatisfaiſant pas toujours quelques perſonnes, il a fallu, dit M. *de la Follie*, remonter la couleur avec du *roucou*, du *colcothar* & autres drogues ſemblables, qui mêlées avec de la poudre déjà échauffée & deſſéchée au point d'avoir perdu un tiers de ſon poids ſur le feu, forme un compoſé mal-ſain ſur la peau, nuiſible à la conſervation des cheveux, & d'une odeur dont le retour ne flatte pas toujours l'odorat. Puiſqu'il eſt du bel air de faire uſage des poudres de différentes nuances, M. *de la Follie* propoſe aux Dames le moyen d'en faire qui ne ſoient aucunement dangereuſes & plus agréables que toutes celles qui ſont uſitées. Il faut colorer la poudre d'amidon avec une décoction de ſix onces de bois de Bréſil, faite dans quatre livres d'eau bouillante & repoſée, en former une pâte qui ne ſoit pas trop liquide: on diviſe cette pâte en petites portions pour la faire ſécher, enſuite on l'écraſe & on la fait paſſer au tamis: cette poudre eſt d'un beau jaune chamois. On met dans le reſte de la décoction de bois de Bréſil un demi-gros d'alun qu'on fait diſſoudre ſur le feu; on laiſſe refroidir & repoſer ce bain aluné; on en verſe ſur une autre livre de poudre de la même maniere que ci-deſſus, & on en obtient une poudre qui conſerve au ſec une belle couleur roſe. Le bois d'Inde & l'alun de Rome produiroient par le même procédé une poudre d'un gris-roſe très-agréable. Le vitriol de Chypre en place d'alun produiroit une poudre d'une belle couleur lilas: la ſurface de cette poudre expoſée à l'air devient entiérement bleue; mais ſi on remue cette poudre, elle redevient de couleur de lilas, & ces changemens de couleur s'operent autant de fois qu'on renouvelle les ſurfaces. Ce phénomene digne de l'attention du Phyſicien peut amuſer une Dame à ſa toilette. Des poudres colorées avec le bleu de Pruſſe & mêlées avec les poudres roſes produiſent de belles couleurs violettes & lilas, & les ſurfaces n'éprouvent

point à l'air les changemens ſinguliers de la poudre précédente. Si au lieu d'alun & de vitriol de Chypre, on met dans la décoction de bois d'Inde de la couperoſe verte, on aura une poudre d'un bleu ardoiſé uniforme.

Le fard ne peut réparer les injures du temps, ni rétablir ſur les rides du viſage la beauté qui s'eſt évanouie ; & loin que les fards produiſent cet effet, preſque tous gâtent la peau, la rident, l'alterent & ruinent la couleur naturelle : heureuſement que les Dames qui entendent leurs intérêts, ne ſe laiſſent guere abuſer ni ſur la qualité du *rouge*, ni ſur celle du *blanc*, *&c.* autrement leur peau perdroit tous ſes agrémens. *Voyez les articles* TALC, BISMUTH, COCHENILLE & HOMME, où l'on trouvera pluſieurs autres ſortes de détails ſur la beauté & l'art coſmétique des différens Peuples.

PIERRE A FAUX. *Voyez* GRAIS DE TURQUIE.

PIERRE A FEU MÉTALLIQUE. *Voyez l'article* PYRITES.

PIERRE DE FIEL. Concrétion pierreuſe qui ſe trouve dans l'amer ou véſicule du fiel de pluſieurs animaux : elle eſt formée par l'épaiſſiſſement & le deſſéchement de la bile, dont elle conſerve la couleur & l'amertume. Elle eſt plus ou moins groſſe & arrondie ; celle du bœuf étant broyée ſur le porphyre, fait un jaune doré très-beau : elle peut s'employer à l'huile, quoique rarement, ſon plus grand uſage étant pour la miniature ou détrempe.

PIERRES FIGURÉES, *figurata.* On donne ce nom à toute eſpece de pierre qui porte naturellement en ſa ſuperficie ou dans ſon total, une figure extraordinaire, & tout-à-fait étrangere au regne minéral : *Voyez l'article* JEUX DE LA NATURE. Il y a auſſi des pierres figurées artificielles, que l'on rencontre quelquefois dans la terre à différentes profondeurs, communément dans des butes & dans des tombeaux ; telles ſont 1°. les prétendues *pierres de tonnerre* ou de *foudre*, faites en forme de croix, ou pyramidales par les deux extrémités, renflées dans le milieu, & percées d'un trou ; 2°. les *haches de pierre* ; 3°. les *marteaux de pierre ;* 4°. les *couteaux de pierre ;* 5°. les *fleches de pierre.* Il paroît que ces pierres ſont des armes, des inſtrumens & uſtenſiles dont anciennement les hommes, & ſur-tout les Sauvages, ſe ſervoient ſoit à la guerre, ſoit pour d'autres uſages, avant que de ſavoir traiter le fer. On peut ajouter à ces ſortes de pierres taillées ou figurées, 6°. les *langues de pierre ;* 7°. les *urnes ſépulcrales ;* 8°. les *dez de Bade*, &c.

PIERRE A FILTRER. *Voyez à l'article* GRAIS.

PIERRE DE FLORENCE. Espece de marbre opaque, grisâtre & orné de figures jaunâtres, qui ressemblent assez à des ruines ; ce qui lui a fait donner le nom de *lapis ruderum*. On en fait des tableaux en pieces de rapport qui sont entre les mains de tout le monde. *Voyez à l'article* MARBRE.

PIERRE DE FOUDRE ou DE TONNERRE. Pierre dont le vulgaire pense que la chûte ou même la formation du tonnerre est toujours accompagnée. Son existence est fort douteuse. Ce qu'on a pris pour une pierre de foudre ou de tonnerre est une matiere minérale fondue par l'action du feu du Ciel, ou peut-être même quelque substance, telle que la terre en renferme beaucoup dans les endroits où elle a été fouillée par des volcans qui se sont éteints. Le tonnerre étant venu à tomber dans ces endroits, & le peuple y ayant ensuite rencontré ces substances qui portent extérieurement des preuves certaines de l'action du feu, il les aura prises pour ce qu'il a appellé des *pierres de foudre*. *Voyez* CERAUNIAS & BELEMNITES.

PIERRE FROMENTAIRE ou FRUMENTACÉE, *lapis frumentarius*. Ce sont des corps fossiles, qui étant grouppés & cassés latéralement ressemblent alors à des grains de froment, suivant les différens aspects que présente cette pierre : on lui donne aussi d'autres noms. *Voyez* PIERRE LENTICULAITE & PIERRE NUMISMALE.

PIERRE A FUSIL ou SILEX. *Voyez aux mots* CAILLOU & SILEX.

PIERRE DE GALLINACE. Espece de verre noirâtre, très-dur, opaque ou obscur, fort pesant, susceptible du poli, & dont les Péruviens se servoient en guise de glaces pour faire leurs miroirs. Les Indiens l'appellent aussi *guanucuna culqui* (argent des morts), parce qu'ils avoient coutume d'en enterrer divers morceaux avec leurs morts. On en trouve en effet dans leurs anciens tombeaux des morceaux taillés. On en voit un très-beau dans le Cabinet d'Histoire Naturelle du Roi ; il fut tiré d'un tombeau fort écarté dans les montagnes de Pichencha près Quito. Il a neuf pouces de diametre, & dix lignes & demie d'épaisseur ; il est de figure convexe des deux côtés, mais de convexités inégales, & on y remarque une face plus polie que l'autre. M. *Godin* dit avec raison qu'il y a une mine de *pierres de gallinaces* à plusieurs journées de Quito ; elle n'en est même éloignée que de neuf lieues dans la partie de l'Est, dans les montagnes de la grande Cordilliere, Paroisse de Quinche ; là se trouve un rocher entiérement composé de cette substance, dans lequel est une grotte que les Indiens nomment

quifica-machai, & les Efpagnols *machay-cueva*, & d'où l'on peut tirer des pieces de gallinace de plus de cinq pieds de largeur. On ne peut travailler cette pierre qu'en l'ufant. Il paroît que la *gallinace* eft un verre ou un laitier des volcans du Pérou. *Voyez* PIERRE OBSIDIENNE.

PIERRE DE GOA. Efpece de *bézoard factice*. Voyez au mot BÉZOARD.

PIERRE GYPSEUSE. *Voyez* GYPSE.

PIERRE HÉMATITE. *Voyez à l'article* FER.

PIERRE HÉLIOTROPE. *Voyez au mot* JASPE.

PIERRE HÉPATITE. Quelques-uns ont donné ce nom à la pierre appellée *lawezze*. La pierre hépatite ou hépatique eft le produit d'une combinaifon de l'acide vitriolique, du phlogiftique & d'une terre calcaire: en la frottant, elle exhale une odeur de foie de foufre ; elle ne fait pas effervefcence avec les acides: elle tient le milieu entre la pierre-porc & le gypfe.

PIERRE HERCULIENNE, eft l'*aimant*. Voyez ce mot.

PIERRE HERBORISÉE. *Voyez à l'article* AGATE & DENDRITE.

PIERRE D'HIRONDELLE. Nom donné à de petites pierres que l'on prétend fe trouver dans l'eftomac de l'oifeau qui porte ce nom, & qu'il avoit avalées pour faciliter fa digeftion. Ce font de petits grains d'agate, ou de pierre à fufil ou de quartz plus grands qu'une femence de lin. Il y en a de blanches, de grifes, de bleuâtres, jaunâtres, grisâtres, plus ou moins unies & luifantes. Ces pierres ont une réputation très-ancienne parmi le peuple, & même parmi les Naturaliftes qui les ont eftimées ophtalmiques. Les Cabinets les plus diftingués offrent de ces petits cailloux ou fables peu intéreffans par eux-mêmes: on a prétendu que ces fortes de pierres fableufes ne fe trouvoient que dans les cuves & les grottes de la montagne de Saffenage, près de Grenoble en Dauphiné; l'on y en rencontre quelquefois, mais c'eft en petite quantité & en certains temps : le véritable endroit où ils abondent aujourd'hui & où on les ramaffe en tout temps, eft au-deffus des grottes, dans une partie de la même montagne, où l'on ne peut parvenir qu'en faifant un circuit d'environ trois heures de chemin: on va de là, par une montée très-rapide, au bord d'un ruiffeau appellé *Germe*, qui fort avec impétuofité d'un antre creufé par la nature dans le rocher, & va fe joindre enfuite non loin de là, à un autre ruiffeau nommé *Feron*, où il perd fon nom. Voilà l'endroit où les pierres dont

dont il est mention se trouvent en abondance dans un sable mêlangé avec de petits fragmens d'une pierre blanche, tendre ou spatheuse, ou marneuse. Il se trouve des pierres d'hirondelle ou de sassenage d'un très-beau poli: elles n'affectent point de figure déterminée, il y en a d'orbiculaires ou rondes, de triangulaires, d'aiguës, d'irrégulieres. Ces pierres, d'un grain plus ou moins fin, se trouvent aussi dans un ruisseau du Bailliage d'Aigle, au Canton de Berne: quand elles sont pures & sans être mêlangées, elles ne font aucune effervescence avec les acides.

On voit encore bien des personnes avoir confiance en cette pierre, étant introduite dans le coin de l'œil, pour en extraire les corps étrangers qui le fatiguent. Cette propriété que le jade & le cristal de roche auroient de même, n'est due qu'à son poli, qui fait qu'elle peut aller & venir impunément sur la surface de l'œil sans le blesser, & détacher quelquefois les atomes d'ordures qu'elle rencontre sur sa route.

PIERRE A L'HUILE ou D'ORIENT. *Voyez* PIERRE A RASOIR.

PIERRE DES HUMAINS. *Voyez au mot* CALCUL ET PIERRE DES ANIMAUX.

PIERRE HYSTÉRIQUE. *Voyez* HISTÉROLITHE.

PIERRE DES INCAS, *piedra de los Ingas*, est une espece de pyrite arsenicale, luisante comme de l'étain ou du fer recuit: elle ne se ternit que peu ou point à l'air; sa figure est indéterminée. Les Incas, Rois du Pérou, l'ont mise en honneur; ils attribuoient de grandes vertus à cette pierre opaque, qui est une véritable marcassite arsénicale, ils l'estimoient propre à guérir la paralysie; ils en portoient des bagues montées à jour, des amulettes; ils les faisoient tailler à facettes, & l'on en mettoit dans leurs tombeaux. On en a fait aussi des miroirs très-unis & des colonnes. On prétend que l'on a retiré quelques-unes de ces pierres de certains tombeaux des Incas, qui avoient près de quatre cents ans d'antiquité, sans qu'elles parussent altérées en rien.

Ces marcassites sont d'autant plus rares aujourd'hui, qu'on ne les rencontre guere que dans ces tombeaux. Suivant la coutume de ces peuples, on enterroit avec le défunt ses bijoux les plus précieux.

PIERRE INFERNALE. *Voyez à l'article* ARGENT.

PIERRE D'IRIS. Les Anciens ont donné ce nom à une pierre précieuse, transparente, dans laquelle on remarque les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. Quand un cristal de roche est équilatéral, & qu'on regarde le soleil ou le jour au travers, on y reconnoît le même phéno-

mene: souvent un cristal, étonné par le contre-coup d'un marteau, soit dans l'eau chaude, soit à l'air libre, est susceptible de réfléchir des iris.

PIERRE JUDAIQUE, ou DE SYRIE, ou DE PHÉNICIE, *lapis Judaïcus.* On présume, & même il paroît démontré, que c'est la pointe d'une espece particuliere d'oursin, devenue fossile, & même convertie en spath: elle est oblongue, obtuse, renflée dans son milieu, tantôt unie & tantôt chagrinée, ou ornée de lignes perlées, d'une couleur grisâtre.

Ces sortes de pierres ont un pédicule, au bout duquel est une cavité cotyloïde, peu profonde, qui sert d'emboîture: elles se cassent toujours obliquement. On les trouve communément en Syrie, & dans plusieurs autres endroits de la Judée. Il y en a aussi en forme de gland. Consultez le *Tome IV. des Mémoires des Savans étrangers.*

PIERRE DE LAIT. C'est le *morochtus* ou le *morochite* des Auteurs. On donne aussi ce nom au *lait de lune fossile* à demi-solide; *voyez ce mot.* Cependant le vrai *morochite* est une substance argileuse, verdâtre ou jaunâtre, de la nature de la *craie de Briançon:* c'est le *milch-stein des Allemands*, qui attribuent beaucoup de propriétés imaginaires à cette substances: on s'en sert quelquefois pour dégraisser, & pour tracer des lignes. *Voyez aussi* GALACTIT *&* GALAXIE.

PIERRE DE LA LANGUE. *Voyez à l'article* CALCUL.

PIERRE DE LARD ou DE LARRE, *lardites.* C'est une pierre ollaire qui nous vient de la Chine, où on lui donne toutes sortes de figures de magots, d'animaux, &c. & d'où elle nous est envoyée toute façonnée: elle est douce, savonneuse au toucher, d'une transparence de cire ou de suif, assez dure, de différentes couleurs, tantôt blanche & tantôt marbrée; c'est la *stéatite* des Anciens, le *gemma-huya* du Dictionnaire de Trévoux, le *speckstein* & le *smectites* des Modernes.

PIERRE LENTICULAIRE ou PIERRE NOMMULAIRE, *lapis lenticularis aut lens lapideus, seu nummus diabolicus.* Parmi les corps les plus inconnus de la Lithologie, les Naturalistes regardent comme un des plus singuliers la *pierre lenticulaire*, ainsi nommée de sa parfaite ressemblance extérieure avec des lentilles, ou avec certaines monnoies.

On soupçonne cependant que ces corps organisés sont des testacites, c'est-à-dire qu'ils ont été dans leur origine des coquillages marins: peut-être sont-ce des especes singulieres de petits nautiles fossiles. Les pierres lenticulaires sont des corps ronds ou orbiculaires, applatis, plus ou moins épais en leur milieu, lisses, quelquefois radiés en dessus, très-durs, d'une superficie plus ou moins considérable; les petites ont trois

à quatre lignes de largeur ; il y en a même d'une petitesse imperceptible ; les moyennes en ont six à huit, mais on en trouve de quinze lignes & plus : ces fossiles sont composés de plusieurs couches faciles à distinguer lorsqu'on vient à les user jusqu'à la moitié de leur épaisseur, car on voit alors six à sept traces concamérées en volute, dont l'œil est au centre de cette coupe ; les premieres révolutions sont grenelées : si on coupe ces pierres dans le juste milieu ou leur grand diametre, on voit des traces ovales & concentriques, quelquefois distinguées les unes des autres par une matiere plus ou moins dure : *voyez* PIERRES NUMISMALES. Il y a des pierres lenticulaires par masses & par bancs, les unes sont calcaires, d'autres silicées ; il y en a de blanchâtres, de jaunâtres & de noirâtres : on en trouve beaucoup sur le mont Randen & aux environs de Soissons, & on leur donne le nom de *pierre fromentacée*, quand elles ont été usées, arrondies par des frottemens naturels & suivant leur grand axe ou diametre.

PIERRE DE LIMACE : *voyez à l'article* LIMACE.

PIERRE DE LINX, *lapis lyncis : voyez* BELEMNITE.

PIERRE DE LIS ou ENCRINUS : *voyez* *LILIUM LAPIDEUM*, & l'article PALMIER MARIN.

PIERRE LUMACHELLE ou DE LIMAÇON. Cette pierre que les Italiens nomment ainsi, est le *marbre conchyte* de la plupart des Naturalistes. On n'a jusqu'ici que des idées très-incertaines de cette production de la Nature, & de tous les corps organisés qui s'y rencontrent, mais rarement entiers ; on y distingue quelques limaçons à coquille, quelquefois des écailles de poissons de mer, des especes de cornes d'ammon, des bélemnites, &c. La *pierre lumachelle* est susceptible de poli, & se trouve dans des collines composées de couches horizontales de sable & de craie. En 1758 Madame Poncher découvrit dans sa terre de Chacenay en Champagne, près de Bar-sur-Seine, une carriere de ce marbre, dont elle fit conduire quelques blocs à Paris ; le sieur Adam, Marbrier du Roi, les a travaillés, & en a fait de très-beaux ouvrages. Par l'échantillon qui nous a été présenté, nous y avons reconnu des gryphites, des cochlites, la plupart converties en spath ; le gluten ou la pâte de ce marbre est d'un grain fin, dur, sans fils, & susceptible d'un beau poli. Les blocs qu'on tire de la carriere ont ordinairement six à sept pouces d'épaisseur, cinq à six pieds de longueur, & trois à quatre pieds de largeur : on pourroit en tirer de plus considérables. Ce *marbre conchyte*

nous a paru pour le moins aussi beau que le *lumachella*, si estimé en Italie.

PIERRE LUMINEUSE : *Voyez au mot* PHOSPHORE.

PIERRE DE LUNE. Espece d'agate nébuleuse ou d'opale foible, qui réfléchit la lumiere comme la lune.

PIERRE DE LIDIE, est l'espece de pierre argileuse qui sert de *pierre de touche*. Voyez ce mot.

PIERRE DE MALAC, est le *bézoard du porc-épic*. Voyez ce mot.

PIERRE DE MALLACA. Espece de bézoard factice. *Voyez au mot* BÉZOARD.

PIERRE DE LA MATRICE ou DE VÉNUS. *Voyez au mot* HYSTEROLITHE.

PIERRE DE MANSFELD, est une espece de schiste noirâtre qui se trouve près d'Eisleben en Allemagne; on y voit distinctement des empreintes de divers poissons sous un état pyriteux. Cette pierre est une vraie mine de cuivre, dont on tire ce métal avec succès dans les fonderies du voisinage.

PIERRE DE MEMPHIS, est une *onyx*. Voyez ce mot. Les Anciens appelloient aussi *memphite* une pierre qui, mise en macération dans du vinaigre, engourdissoit les membres au point de les rendre insensibles à la douleur & même à celle de l'amputation. Le *memphite de Pline* est l'*ophite noir*. Voyez OPHITE.

PIERRE MEULIERE, *lapis molitoris*. Cette pierre est une de celles auxquelles un usage journalier & intéressant donne une certaine célébrité. On doit la considérer comme une espece de quartz carié, sur-tout celle de France, car elle varie de nature suivant les différens pays d'où on la tire, comme de l'Allemagne, du Nord, &c. Il y en a qui ressemblent à un amas de cailloux de différentes especes, d'autres paroissent composées de grains de sable quartzeux ou de matieres graniteuses, comme celles de Malung en Dalécarlie. Au reste la surface de ces sortes de pierres est assez inégale, comme trouée, & assez dure pour pouvoir moudre le grain, & même pour faire feu, lorsqu'elle éprouve des frottemens rapides. La porosité de ces mêmes pierres fait qu'on les emploie communément en maçonnerie : le ciment, en entrant dans ses cavités, les unit beaucoup mieux que toutes autres pierres pleines. Voyez ce que nous avons dit de la *pierre meuliere* au mot GRAIS & à celui de QUARTZ CARIÉ.

PIERRE DE MOKA, eſt la belle agate herboriſée, dont on trouve des quantités près de Moka en Arabie. *Voyez* DENDRITE & AGATE.

PIERRE DE MORAVIE. *Voyez* PIERRE RAYÉE DE NANIEST.

PIERRE NAXIENNE ou QUEUX. *Voyez* PIERRE A RASOIR. La vraie pierre naxienne ſert à aiguiſer la faux.

PIERRE NÉPHRÉTIQUE. *Voyez* JADE.

PIERRE NOIRE. *Voyez* CRAYON NOIR.

PIERRE NOMMULAIRE, *nummus diabolicus*. Voyez PIERRE LENTICULAIRE & ÉCU DE BRATTENSBOURG.

PIERRE NUMISMALE, *lapis numiſmalis*. On en diſtingue de pluſieur ſortes, ſavoir, la *pierre lenticulaire* ou *nommulaire* & la *pierre fromentaire*. Quand on veut voir l'intérieur de ces corps organiſés, & qu'ils ſont effervefcence avec les acides, il ſuffit de les chauffer ſur un charbon, & de les jeter toutes chaudes dans de l'eau froide; auſſitôt elles s'élevent par couches minces, ou ſe ſéparent ſuivant leur largeur en deux parties égales, hémiſphériques; on remarque une ſpirale ſur leur ſurface intérieure, ou une ligne qui va en s'élargiſſant vers la circonférence: le long de cette ſpirale eſt diſtingué par de petites ſtries qui forment des eſpeces de petites cloiſons ou de chambres. *Voyez* PIERRE LENTICULAIRE. Quelques-uns regardent ces pierres comme l'opercule d'une coquille; mais nous préſumons que c'eſt un coquillage particulier & chambré, au reſte, ceci n'eſt qu'une conjecture. On trouve près de Soiſſons une grande quantité de ces pierres jointes enſemble, ou liées par la matiere de la pierre qui les environne ou les enclave; on en trouve auſſi qui ſont détachées & répandues dans le ſable ou dans la terre.

PIERRE OBSIDIENNE, *lapis obſidianus*. On trouve dans *Pline* la deſcription d'une pierre nommée *obſidienne* du nom d'*Obſidius*, qui l'apporta le premier de l'Ethiopie. On en faiſoit les *vaſes mirrhins*: voyez *Myrrhina*, & ce qui eſt dit à la ſuite de l'article *Vaſes*. Feu M. le Comte *de Caylus*, ſi avantageuſement connu des Savans, a étudié particuliérement ce paſſage de *Pline*; & ſes obſervations lui ont donné matiere à un excellent Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inſcriptions, le 10 Juin 1760, auquel M. *Bernard de Juſſieu*, par ſes profondes connoiſſances & ſes grandes recherches, a fourni toutes les remarques qui ſont du reſſort du Naturaliſte, & MM. *Majault* & *Roux* les expériences chimiques. Il réſulte de ce Mémoire que l'Auteur voulut bien

nous confier, en nous permettant d'en faire l'ufage préfent avant fon impreffion ; il réfulte, dis-je, que le *lapis obfidianus* n'eft ni le *lapis obfidius* du Commentateur *Saumaife*, ni une efpece de jayet, comme l'a cru *Agricola*, & après lui *Cæfius* & *Wallerius ;* ni un marbre noir, comme le penfe *Aldrovande* & fes Sectateurs, mais une forte de laitier fourni par des volcans, femblable en tout point à la *pierre de gallinace des Péruviens :* voyez ce mot.

PIERRE ODONTOIDES. *Voyez* GLOSSO-PETRES.

PIERRES ODORANTES. On donne ce nom à différens corps foffiles, tels que la *pierre porc* ou *puante*, la *pierre de violette* de *Ledelius*, les *petites cornes d'Ammon* du mont Raudius, &c. Voyez *l'Obfervation, p. 296 du vol. I. de notre Minéralogie, II. Edition ;* voyez auffi PIERRE DE VIOLETTE.

PIERRE DES OISEAUX, *lapis avium.* Sous ce nom on comprend la *pierre alectorienne*, qui eft celle de *coq*, la *pierre d'hirondelle*, celle de *penguin*, & la *pierre de vautour.*

PIERRE D'OLIVE, *tecolithos.* C'eft la *pierre judaïque* liffe & non rayée. *Voyez ce mot.*

PIERRE OLLAIRE, *lapis ollaris.* Sous ce nom générique on comprend les *pierres fmectites* ou *ftéatites ;* c'eft-à-dire, celles dont la furface eft gliffante, & comme favonneufe au toucher, qui font médiocrement pefantes, tantôt plus tantôt moins tranfparentes, de couleurs différentes ou mêlangées, peu dures, propres à être fciées, tournées & travaillées avec des outils de fer, ou qui admettent le poli, qui ne fe diffolvent point par les acides; en un mot, qui, comme toutes les pierres argileufes, fe durciffent dans le feu & y deviennent rarement friables. Telles font la *pierre de lard*, la *pierre de corne molle*, la *pierre de come*, la *pierre colubrine*, la *ferpentine*, la *pierre de touche argileufe*, & toutes les efpeces de *talcites.* Voyez ces mots.

Bien des perfonnes regardent le *crayon noir molybdene* & le *crayon rouge* ou *fanguine*, comme des efpeces d'*ollaires ftéatites & métalliferes :* voyez ces mots.

M. *Guettard* fait mention dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1752*, de quatre fortes de pierres ollaires, lefquelles fe levent par feuillets, comme les fchiftes. Il obferve qu'elles ne font prefque qu'un amas confus de parties talqueufes, réunies par une matiere non calcinable, mais qui lui a paru être de la nature du fchifte. La fineffe

du grain de cette pierre & le peu de dureté qu'elle a, dit-il, au sortir de la carriere, permettent d'en faire différens ouvrages & différens vases, marmites, chauderons, &c. Ces vaisseaux se travaillent sur une espece de tour mû par un courant d'eau. On en fait un commerce assez considérable, puisque M. *Scheuchzer* assure qu'il va à plus de soixante mille couronnes d'or: c'est dans la Suisse que l'on trouve abondamment la pierre ollaire; on en a découvert aussi dans le Canada, qui, selon M. *Guettard*, ne sont pas si propres à être travaillées.

Les pierre ollaires varient pour la couleur & pour le tissu; il y en a de noires, qui peuvent servir de crayon & qui sont aussi onctueuses que les stéatites; d'autres sont grenelées & friables: consultez *notre Minéralogie;* enfin il y en a de jaunâtres, de grisâtres, ou cendrées, & d'un tissu comme strié. Presque toutes ces sortes de pierres se divisent à l'aide du fer en morceaux de figure indéterminée: communément on met cuire au fourneau des potiers dans des boîtes ou gazettes de fer battu, ou de tôle, enduites de glaise, les vases qui sont faits des pierres ollaires. Pour avoir une idée plus ample de cette espece de pierre, *voy.* PIERRE DE CÔME *& l'art.* STÉATITE où se trouve celui de SMECTITE.

PIERRE OCULAIRE, *lapis ocularis.* Pierre tantôt transparente & tantôt opaque, dans laquelle on croit trouver la ressemblance d'un œil. *Voyez l'article* ŒIL DE CHAT.

PIERRES DES ORCADES, *orcadum lapilli. Luidius* donne ce nom à des pierres cylindriques ou entrochites, lisses, pleines de nœuds, d'une couleur blanchâtre, qui se trouvent en Angleterre dans le Flintshire. Consultez *Luidius Gazoph. n°. 1154.*

PIERRE OSSIFRAGE, ou PIERRE DES OS ROMPUS. *Voyez* OSTÉOCOLLE.

PIERRE OVAIRE, *lapis ovarius.* Suivant les différentes formes & grosseurs, on les appelle ou *pisolites*, ou *orobites*, ou *cenchrites*, ou *oolithes*, ou *méconites*, ou *hammites*, *&c.* Voyez OOLITHE.

PIERRE D'OUTRE MER: *voyez l'article* LAPIS LAZULI.

PIERRE DE PANTHERE. Espece de jaspe tacheté de noir, de rouge, de jaune & de vert: *voyez au mot* JASPE.

PIERRE DE PAON ou DE PLUME. *Voyez* PLUME DE PAON.

PIERRE DE PARANGON. Espece de pierre de touche qui, suivant *Imperatus*, a beaucoup de rapport avec le *basalte.*

PIERRES PEINTES NATURELLES. *Voyez* DENDRITE.

PIERRE DU PÉRIGORD. *Voyez son article à la suite du mot* FER.

PIERRE DE PHÉNICIE : *voyez à l'article* PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE PHRYGIENNE, est une espece de mine d'alun pierreuse, dont les Teinturiers de Phrygie se servoient autrefois pour donner de l'intensité à leurs couleurs rouges.

PIERRE A PICOT, ou DE LA PETITE VÉROLE : *voyez* VARIOLITE.

PIERRE DES PIERRES : *voyez* ONICE.

PIERRE-PLANTE. On donne ce nom aux *litophytes :* voyez ce mot.

PIERRE A PLATRE : *voyez* GYPSE.

PIERRE DE POISSONS, *calculus aut lapis piscium.* On donne ce nom à certains petits os particuliers, qui se trouvent dans la tête de quelques-uns des animaux pisciformes. Le merlan, la tortue, l'écrevisse, la tanche, le muge, la perche, la dorade, le manati, la sêche, &c. en fournissent des exemples. Voyez aussi le *Mémoire* publié par *Bromel* en 1725 dans les *Actes d'Upsal*, & l'*Histoire des poissons de* J. Théod. Klein.

PIERRE-PONCE, *pumex*, est une pierre blanchâtre ou grise, poreuse & légere, qui nage sur l'eau : elle est rude au toucher, d'un tissu fibreux & luisant intérieurement comme de l'asbeste, d'une figure irréguliere ou informe, ne faisant point d'effervescence avec les acides, ne donnant point d'étincelles avec le briquet, excepté celle qui est assez pesante & colorée ; elle entre en fusion dans le feu. On trouve celle qui est blanche en morceaux de différentes grosseurs, flottant en pleine mer, & celle qui est grise, en pains quelquefois carrés, applatis & durs, vers les rivages, où ils demeurent suspendus dans l'eau sans s'y précipiter & sans nager à sa surface. Quant aux ponces qui sont arrondies & flottantes sur la surface de la mer, ce sont des vents qui en les poussant loin des volcans, les ont abandonnées aux ondes de l'eau agitées : là elles se sont heurtées les unes les autres ; à force d'être roulées & portées vers le rivage, elles se sont usées & arrondies.

Les pierres-ponces ont communément une odeur marécageuse, & une légere saveur salée. Les ponces blanches les plus légeres & les plus grosses servent aux Parcheminiers & aux Marbriers, les petites servent aux Potiers d'étain, aux Menuisiers & aux Doreurs. Les ponces grises & plates servent aux Corroyeurs & aux Chapeliers. A Naples on choisit toutes celles qui sont du rebut, pour en faire du

ciment avec de la chaux ; ce mortier eſt employé dans la conſtruction des terraſſes, il a la même propriété que le ciment fait avec le *pozzolane :* voyez ce mot. Il prend corps avec un tel degré de dureté, qu'à peine les ferremens y ont priſe quelque temps après qu'il a été mis en œuvre. Il ſeroit peut-être à deſirer que dans les endroits où l'on trouve beaucoup de ces pierres, Meſſieurs les Ingénieurs en fiſſent uſage pour la conſtruction des parapets, des guérites & autres ouvrages expoſés au canon ; ils auroient moins à craindre les éclats, ainſi que cela arrive dans les murs de pierre ordinaire, & même dans ceux de brique. Il n'eſt pas rare de rencontrer des pierres-ponces griſes, marbrées de jaune & de rouge ; il y en a auſſi de brunes & de noirâtres comme les ſcories de charbon de terre & d'ardoiſe griſe.

Les pierres-ponces du commerce ſe trouvent de temps en temps flottantes, ou jetées ſur les bords de la mer Méditerranée, en Sicile, vers le mont Véſuve, & près les monts Etna & Hécla, ſur les parages des iſles Santorin de l'Archipel. La plupart de celles qui ſe ramaſſent dans les terres voiſines de tous les autres volcans en éruption, ſervent au ciment. Preſque toutes les maiſons de Milo ne ſont conſtruites qu'avec des blocs d'une ponce ſtriée : ainſi il paroît que les ponces ſont des *productions de volcans :* voyez ce mot & celui de LAVE.

M. *Garcin* dit qu'en 1726 on a vu, entre le Cap de Bonne-Eſpérance & les iſles de Saint Paul & d'Amſterdam, la mer toute couverte de ponces flottantes au gré du vent & fort loin des terres, ſur une eſpace de plus de cinq cents lieues, au travers deſquelles on vogua pendant dix jours de ſuite. Tous les rivages de la Zone torride ſont couverts de ponces, ſur-tout les iſles de la Sonde & les Moluques, où il y a auſſi beaucoup de volcans.

PIERRE-PORC ou PIERRE PUANTE, *lapis ſuillus aut felinus aut fetidus*, eſt communément une pierre calcaire & ſpatheuſe, griſâtre ou noirâtre ou brune ; elle exhale une mauvaiſe odeur de charbon de terre ou d'urine de chat, quand on la frotte ou qu'on l'égratigne ou qu'on l'écraſe ; mais elle perd cette odeur à la calcination, & devient blanche en décrépitant comme le ſel marin. Nous avons rencontré cette pierre près de la charbonniere d'Ingrande en Bretagne, & de la mine d'alun du Palatinat. Des Naturaliſtes croient que la pierre-porc n'eſt qu'une eſpece particuliere de ſpath criſtalliſé en hexagone : nous connoiſſons pluſieurs pierres puantes qui ne ſont que des ſchiſtes calcaires. On

apporte auſſi cette pierre de l'iſle d'Œland en Suede, d'Allemagne, notamment de Norwege, de Portugal & du Cap de Santé, à quelques lieues de Quebec; on y en trouve de rayonnées, de priſmatiques & de ſphériques. Pluſieurs perſonnes ont ramaſſé près de Villers-Coterets & de Plombieres en France une ſorte de caillou qui étant frotté donne à-peu-près l'odeur d'urine pourrie; c'eſt une eſpece de *pierre puante.* Il y a tout lieu de croire que les odeurs qui ſe ſont communiquées à ces ſortes de pierres, viennent de ſubſtances animales ou végétales qui ſont entrées en putréfaction.

PIERRE DE PORC-ÉPIC, eſt la concrétion pierreuſe qui ſe trouve dans la véſicule du fiel, & dans la veſſie du porc-épic des Indes, & ſur-tout dans la province de Pama-Malacca. Celle de la veſſie eſt la plus dure & reſſemble beaucoup à celle du ſanglier, mais elle eſt plus petite. Les Indiens l'appellent *maſtica de ſoho*, le Portugais *pedro de vaſſar* ou *piedra de puerco*, & les Hollandois *pedro de porco.* Les Indiens s'en ſervent intérieurement pour ſe guérir d'une maladie qu'ils appellent *mordoxi*, laquelle vient d'une bile irritée, & qui cauſe à ceux qui en ſont attaqués des accidens auſſi fâcheux que ceux de la peſte. On voit un de ces rares bézoards dans le cabinet de Chantilly, il a plus de 16 lignes de diametre, & a coûté 100 louis d'or. *Voyez au mot* BÉZOARD.

PIERRE DE PORC DES INDES. Elle reſſemble aſſez à la précédente, mais elle eſt plus groſſe & moins rare: on la trouve auſſi dans la veſſie & dans la véſicule du fiel du ſanglier de Malacca.

PIERRE DE PORTLAND. Pierre fort dure, d'un grain groſſier, d'un tiſſu peu ſerré, grisâtre, compacte & peſante. Cette pierre donne difficilement des étincelles avec le briquet, mais elle bouillonne avec les acides: tous les grands édifices de Londres ſont en pierre de Portland dont les carrieres ſont dans l'Iſle de ce nom, en Dorſetshire, dans la Manche.

PIERRE DE PORTUGAL. *Voyez l'article* PIERRE QUARRÉE. On appelle auſſi *pierre de Portugal* la *pierre de ſerpent.* Voyez ce mot.

PIERRE POREUSE. *Voyez* TUF.

PIERRE A POTS. C'eſt la *pierre ollaire.* Voyez ce mot.

PIERRE POURRIE ou TERRE POURRIE, eſt une argile qui a perdu preſque entiérement ſon gluten, c'eſt-à-dire la partie liante qui uniſſoit ſes parties; de ſorte qu'humectée, on n'en peut former aucune pâte qui ait de la liaiſon, elle retombe en pouſſiere à meſure qu'elle

feche. On trouve fouvent cette argile dans la carriere, difpofée par lits horizontaux, & feuilletée : elle eft ordinairement très-friable, très-fine ; il y en a de graveleufe, que les Ouvriers rejettent.

La pierre pourrie nous vient d'Angleterre, elle conferve la trace du métal fur lequel on la frotte. On s'en fert pour adoucir les petites inégalités des ouvrages fins ; elle eft très-propre à donner le brillant neuf aux uftenfiles d'argenterie ; mais fur-tout à ceux de laiton, de fimilor, de cuivre de rofette, &c. elle leur donne un luftre & une couleur qui imite l'or. Les Horlogers, dit M. *Bourgeois*, en font ufage pour polir & luftrer leurs mouvemens de montres.

PIERRES PRÉCIEUSES, *gemmæ*. Ces pierres font des criftaux naturellement formés dans la terre, & qui fe diftinguent du criftal de roche par leur extrême dureté, la couleur vive & éclatante, la tranfparence, la figure extérieure, & la pefanteur fpécifique, tous caracteres peu fujets à l'erreur. Les pierreries ne fe poliffent que difficilement, mais elles prennent un éclat vif & merveilleux, qui jette de tous côtés des rayons de lumiere, fans que la pierre chatoie : expofées au feu dans le creufet, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui entre en fufion. L'eau-forte, ni la lime ne les alterent pas fenfiblement : elles font feu avec le briquet. Une matiere criftalline pierreufe paroît être le principe & la bafe des pierres précieufes. Leur variété femble naître des différens fucs métalliques qui les colorent. On eft dans l'ufage de diftinguer les pierreries en Orientales & en Occidentales ou Européennes, moins par la raifon du pays d'où elles nous parviennent, que par leur dureté, le brillant, la pureté ou tranfparence & la pefanteur fpécifique.

Les pierres précieufes ont cependant d'autres propriétés qui les diftinguent encore, puifque les pierreries Orientales peuvent fouffrir affez long-temps une forte action de feu, fans que leur couleur en foit altérée, tandis que les Occidentales perdent en très-peu de temps la leur, & deviennent femblables à du criftal, fi elles font tranfparentes ; ou d'un blanc mat, fi elles font opaques.

M. *d'Aubenton* fait trois genres principaux de pierreries : le premier contient les diamans proprement dits : *voyez* DIAMANT ; le fecond, les pierres Orientales ; & le troifieme, les pierres Occidentales, au nombre defquelles il met le criftal de roche. *Voyez ce mot.*

En général, l'on a peu de détails intéreffans, ou pour mieux dire,

on n'en a point de circonſtanciés, ſur les pierres précieuſes tranſparentes. Preſque tous les Voyageurs, qui juſqu'ici ont été plus Commerçans que Naturaliſtes, par conſéquent plutôt Nomenclateurs que Méthodiſtes, ne nous ont encore rien donné de ſatisfaiſant ſur les pierreries, ni ſur les matrices dans leſquelles elles ſe forment : c'eſt pourquoi la plupart des deſcriptions qu'on lit dans les catalogues des Lapidaires, ſont ſi embrouillées : elles ne tendent qu'à expliquer les différences qui peuvent faire changer le prix des pierres fines, ſavoir le nombre des karats & des grains qu'elles peſent, leur forme par rapport à la taille ; ajoutez à cela la mode & la fantaiſie : on n'y trouve point la définition qui doit convenir à telle & telle eſpece de pierre ; de là le défaut de connoiſſance que nous avons, dit M. *d'Aubenton*, des pierres des Grecs & des Romains. Cet Académicien prétend que le caractere le plus eſſentiel & le plus propre à fixer la nomenclature & la diviſion des pierres, c'eſt leur couleur ; la ſimple lecture des expériences qu'il a faites au moyen du ſpectre ſolaire, met à portée (en ſuivant ſon procédé) de juger ſûrement de la nature & de la qualité d'une pierre qu'on n'auroit jamais vue : *voyez* ſon *Mémoire inſéré dans le Recueil de ceux de l'Académie Royale des Sciences.* Nous ne diſconviendrons pas cependant, que l'habitude & l'attention donnent ſouvent aux Joailliers cette juſteſſe de coup d'œil, néceſſaire pour diſtinguer, dès la premiere vue, des pierres qui ſemblent avoir bien des caracteres communs.

Les pierres précieuſes ſe trouvent ou dans le ſein de la terre, ou dans le lit de quelques rivieres, parmi leurs ſables ; il faut de l'habitude pour les connoître ſous leur forme brute. Les iſles de Borneo & de Ceylan, les Royaumes de Bengale, de Golconde, de Viſapour & de Pégu, ſont les parties de l'Inde Orientale où l'on trouve le plus abondamment de belles pierreries. Celles des autres parties du Monde ſont en général moins eſtimées, ſont moins dures, & par conſéquent ſuſceptibles d'un poli moins vif ; celles-ci ſont réputées Occidentales ; car c'eſt la dureté qui donne le caractere Oriental à une pierre précieuſe.

Toutes les pierreries ont des criſtalliſations & des couleurs aſſez différentes les unes des autres ; mais elles affectent communément une figure réguliere & déterminée, tantôt priſmatique, tantôt cubique, tantôt en rhomboïde, &c. *voyez les mots* AIGUE-MARINE, AMÉTHISTE,

BERIL, CHRYSOLITE, DIAMANT, ÉMERAUDE, GRENAT, HYACINTHE, ŒIL DE CHAT & ŒIL DU MONDE, OPALE, PERIDOT, RUBIS, SAPHIR, TOPASE, TOURMALINE, *&c.* & ce que nous avons dit *au mot* CRISTAL, & même à l'*article* CAILLOU. A l'égard des pierres précieuſes qui ſe trouvent parmi les ſables dans le lit des rivieres, on ſent aiſément que ce n'eſt point là le lieu de leur formation: ces pierres, qui ſont roulées & arrondies, ont été apportées d'ailleurs par les torrens & les eaux qui les ont arrachées des roches & des montagnes où elles avoient pris naiſſance: c'eſt pourquoi les Indiens ne recherchent les pierreries dans le lit des rivieres qu'à la ſuite des fortes pluies. Si les pierres colorées ſont moins dures que le diamant blanc, dont les parties ſont purement homogenes, c'eſt parce que les métaux qui fourniſſent le principe colorant des pierreries, n'ont pas eux-mêmes la dureté de la pierre où ils ſe trouvent combinés. Souvent auſſi les pierres précieuſes offrent tout à la fois les couleurs & les autres caracteres de deux ou de trois pierres; par exemple, le *ſaphir-topaſe* eſt bleu par une partie, & jaune par l'autre: on voit dans l'un des Cabinets de Chantilly, une pierre moitié *rubis* & moitié *topaſe:* l'on connoît le *ſaphir verdâtre*, appellé *ſaphir œil de chat;* le rubis moitié blanc & moitié rouge, c'eſt le *rubis onyx.*

Il y a différentes tailles pour les pierreries; ſavoir, la taille à l'Indienne ou la poire, le brillant, le demi-brillant ou brillonnet, la roſe, la pierre épaiſſe, la pierre foible, la tablette. A l'égard de leur valeur, tout dépend aſſez de la mode & du caprice: on les vend au karat; le karat peſe quatre grains, & le grain eſt moins fort que celui du poids de marc. Nous avons dit à l'article *Diamant*, *tom. II*, *pag. 488*, que quand un diamant peſe pluſieurs grains ou karats, le tarif du karat ceſſe, & la différence eſt très-grande, puiſque le karat peut être eſtimé pour trente-deux grains, même pour ſoixante-quatre, &c. en voici un grand exemple: le gros diamant du Roi de Portugal, que nous avons dit peſer douze onces, & qui ne peſe abſolument qu'onze onces, cinq gros, vingt-quatre grains, c'eſt-à-dire 1680 karats, ou 6720 grains, eſt eſtimé deux cens vingt-quatre millions de livres ſterling; & en argent de France, cinq milliards, cent cinquante-deux millions; le grain eſt donc à 766,666 livres, 13 ſous 4 deniers.

PIERRE DE LA PROVIDENCE. Des perſonnes donnent ce nom à un amas de pierres lenticulaires, qui ayant été roulées dans un

courant d'eau, & présentant différentes faces, offrent, par leur organisation intérieure qui se trouve à découvert, des apparences de lentilles, de grains de froment, d'orge, &c. L'ignorance, la superstition ou la crédulité, ont encore fait donner d'autres noms à cette pierre, sur-tout dans des temps de famine. *Voyez à l'article* PIERRE LENTICULAIRE.

PIERRE PUANTE. *Voyez* PIERRE-PORC.

PIERRE QUARRÉE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, est cette marcassite ou pyrite cubique, quelquefois ferro-arsenicale, qu'on taille en facettes, & dont on fait aujourd'hui tant de bijoux qui imitent l'éclat de certaines pierreries : *voyez à l'article* PYRITES. On trouve aussi beaucoup de pierres carrées en Piémont & en Boheme.

PIERRE A RASOIR ou COS, ou QUEUX, ou PIERRE NAXIENNE, *lapis coticularis*. Cette pierre, au sortir de la carriere, est d'une consistance tendre ; mais elle s'endurcit par l'usage que l'on en fait : elle est composée de particules fines & compactes ; elle se divise par couches, dont la couleur est assez différente & facile à distinguer, ainsi qu'on le remarque dans toutes les pierres à aiguiser, à l'huile ou à rasoir, qui sont quelquefois composées de deux couches, l'une brunâtre, & l'autre grise ou jaune-blanchâtre ; toutes deux sont comme collées ensemble ; ni l'une ni l'autre ne se dissout aux acides : la couche noire ou grise résiste plus long-temps à un feu violent ; & avant qu'elle jette de l'écume, la jaune est déjà réduite en un verre très-fluide. On s'en sert pour faire des pierres à aiguiser les outils ; on en fait aussi, en quelques pays, des meules & des tombes, c'est pourquoi on les appelle *lapides oleariæ*, *aquariæ*, *molariæ*, *salivariæ*. Les véritables pierres à rasoir sont des pierres argileuses : on en tire de Lorraine qui sont très-bonnes. Le nom de *cos* & de *queux* est donné par quelques Auteurs, à des pierres sableuses. L'isle d'Elbe abonde en cette pierre. Il y en a de plus ou moins parfaites & dures.

PIERRE A QUEUE DE PAON. *Voyez* PLUME DE PAON.

PIERRE RAYÉE DE NANIEST, ou PIERRE DE MORAVIE. M. *de Justi* donne ce nom à une substance précieuse nouvellement découverte en Moravie, dans les montagnes de la Seigneurie de *Naniest*. Cette espece de pierre, qui n'a encore été rencontrée que dans un roc qui se trouve à l'endroit le moins accessible de ces montagnes, est extérieurement d'un beau blanc de lait, & se casse en

morceaux de différentes grandeurs, qui font plus ou moins opaques, à raifon de leur épaiffeur. Cette pierre eft finguliérement traverfée & pénétrée dans toute fa longueur de raies couleur d'améthifte : ces raies, qui ont environ une ligne d'épaiffeur, s'étendent toujours en droite ligne, & fe fuccedent avec affez de régularité. Le Lapidaire de Vienne, qui s'eft tranfporté fur les lieux pour examiner la fingularité de cette pierre dans le roc, préfume, d'après le bloc qu'il a vu, qu'on la trouvera de même dans toute la veine, qui eft d'ailleurs affez large pour en faire des tables & autres meubles de pierre.

La *pierre de Nanieft*, dont nous avons un très-bel échantillon, eft un grès quartzeux, & reffemble affez, après avoir été polie, à une étoffe à raies étroites : elle eft entremêlée de petits grenats, qui y tiennent fi fortement, qu'on ne peut les en ôter : ils fe coupent & fe poliffent avec la pierre, ce qui augmente fa beauté & fon prix. La dureté de cette pierre nouvelle eft inférieure à celle de l'agate; mais elle furpaffe celle du marbre, elle n'eft ni calcaire, ni fufible au feu de fufion ordinaire ; elle donne des étincelles quand on la frappe avec un briquet d'acier, & ne fait point d'effervefcence avec les acides.

PIERRE RÉFRACTAIRE : *voyez l'article* PIERRE APYRE.

PIERRE DES REINS, DE LA VESSIE & DU FIEL : *voyez* CALCUL.

PIERRE DES REMOULEURS : *voyez le mot* GRAIS DES REMOULEURS, *à l'article* GRAIS.

PIERRE RETICULAIRE : *voyez à l'article* RETEPORE.

PIERRERIES : *voyez* PIERRES PRÉCIEUSES.

PIERRE DE ROCHE : *voyez* ROCHE.

PIERRE DES ROMPUS : *voyez l'article* OSTÉOCOLLE.

PIERRE DE SABLE : *voyez* GRAIS.

PIERRE A SABLON. C'eft un grais peu compacte, & qu'on brife très-aifément au marteau : on en fait le fablon dont on fe fert pour nétoyer la vaiffelle : *voyez* GRAIS & SABLE.

PIERRE SACRÉE. Les anciens nommoient ainfi un jafpe noir-verdâtre, à grandes taches blanches, qui forment une efpece de réfeau irrégulier : on en faifoit des amulettes.

PIERRE DE SAMOS. Efpece de terre bolaire, ou tripoli très-fin, dont les Orfevres fe fervoient autrefois pour polir leurs ouvrages.

PIERRE DE SANG. C'eft une efpece de jafpe fanguin que les

Indiens taillent en cœur, & qu'ils portent en amulette pour arrêter le ſang. *Voyez* Jaspe. La pierre ſanguine à brunir eſt l'*hématite*, & la pierre ſanguine à crayon eſt le *crayon rouge*. Voyez ces mots.

PIERRE DE SANTÉ. Nom que l'on donne dans le commerce à des pyrites ſouvent ferro-arſenicales (marcaſſites), taillées à facettes par des Ouvriers qui vont s'établir ſur le bord de certaines rivieres en Boheme : ce ſont les Genevois & les Piémontois qui en font le plus grand débit ; on en fait des boutons, des pierres de boucles & de bagues, &c. La pierre de ſanté eſt preſque la même que la *pierre de Portugal*. Voyez les mots Pierre quarrée, Marcassite & Pyrite.

PIERRE DE SARCOPHAGE : *voyez* Pierre Assienne.

PIERRE DE SARDE : *voyez* Cornaline.

PIERRE DE SASSENAGE ou CHELYDOINE. Elle eſt connue auſſi ſous le nom impropre de *pierre d'hirondelle*. Voyez ce mot.

PIERRE SAVONNEUSE. Elle a une conſiſtance de cire, & eſt marbrée de rouge & de blanc : étant mâchée, elle a le goût ainſi que les propriétés du ſavon ; elle rend l'eau laiteuſe, & blanchit ou dégraiſſe très-bien toutes ſortes d'étoffes. On s'en ſert en quelques pays, & particuliérement en Angleterre : elle eſt encore plus onctueuſe que la ſtéatite proprement dite, & que la craie de Briançon. *Voyez ces mots*.

PIERRE SERPENTINE. *Voyez l'article* Serpentine.

PIERRE DE SERPENS, *lapides ſerpentum*. Bien des perſonnes donnent ce nom à la corne d'*Ammon* foſſile. *Voyez ce mot*. Les Voyageurs appellent *pierre de ſerpent du Cap de Bonne-Eſpérance*, une compoſition artificielle : les Bramines Indiens s'en réſervent le ſecret ; elle a la forme d'une groſſe feve, elle eſt quelquefois large comme un de nos liards & en petit biſcuit ; ſa matiere eſt blanchâtre au centre, & d'un bleu céleſte ou brune dans les autres parties. Auſſi-tôt qu'elle eſt appliquée ſur la morſure d'une eſpece de ſerpent à lunettes, eſpece de cobra (*couleuvre capelle* ou *à chaperon*), & même des autres ſerpens & autres bêtes venimeuſes, notamment ſur la piqûre du ſcorpion, elle s'attache à la plaie ſans bandage & ſans ſoutien ; elle attire autant de poiſon qu'elle en peut contenir, & ſur le champ elle tombe d'elle-même : on la trempe alors dans du lait, qu'elle rend jaune en s'y purgeant ; on l'applique de nouveau, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de s'attacher, & de-là on conclut qu'il ne reſte plus de poiſon. Voilà ce qu'on raconte

de la vertu de cette pierre, dont on doit faire usage aussi-tôt qu'on a été mordu ou piqué, afin de ne pas donner le temps au poison de s'introduire trop avant dans le corps, car alors elle seroit inutile. Nous n'en avons pas vu les effets, faute d'occasion; mais des faits aussi merveilleux s'éloignent bien de la vraisemblance : nous avons seulement reconnu que la pierre de cobra n'est qu'un morceau d'os (ou de corne calcaire) taillé & calciné : on l'appelle *piedra de cobra*. Le Pere *Joseph Torrubia*, Chroniqueur général de l'Ordre de S. François, & qui a vécu environ quinze ans à Manille, Capitale de l'Isle de Luçon, dit positivement dans son *Apparat pour l'Histoire Naturelle d'Espagne*, *Tome I.* que les meilleures *pierres de serpent* sont de composition; qu'elles se font dans les Isles Philippines, & que les Ouvriers les plus habiles qui y travaillent, sont les Indiens de la Province de Camarines, dans l'Isle de Luçon; enfin, que ce sont les Religieux de l'Ordre de S. François qui sont les Trafiquans de cette divine drogue à Manille. Ce Pere détaille fort au long les ingrédiens & les propriétés admirables de cette pierre, dont les peuples des côtes de Malabar & de Coromandel font un grand usage. Il est à présumer que les Charlatans de l'Inde, qui se font mordre & piquer devant le Public pour lui faire voir la bonté de la pierre, sont des particuliers gagés pour cela, & non les Religieux mêmes. On trouve dans la tête & dans l'estomac du serpent appellé *senembi*, des pierres réputées alexiteres. On donne encore le nom de *pierre des serpens*, à une pierre onyx. *Voyez* ONCE.

PIERRE DE SYRIE. *Voyez à l'article* PIERRE JUDAÏQUE.

PIERRE SMECTITE ou STÉATITE : en général c'est la même que la *pierre ollaire :* voyez ce mot & celui de STÉATITE.

PIERRE DU SOLEIL, c'est la *girasol :* voyez ce mot.

ERRE SORCIERE. On donne ce nom à la pierre lenticulaire calcaire, parce que quand on la met dans une liqueur acide, elle tourne & retourne sans cesse, jusqu'à ce que la liqueur soit entrée dans toute ses concamérations, & qu'elle se soit trop affoiblie en se soûlant de la substance calcaire de la pierre. Cet effet, tout naturel qu'il est, paroît aussi singulier que l'aimant aux yeux des personnes qui ne connoissent point assez les effets chymiques & physiques.

PIERRE SPÉCULAIRE ou SÉLÉNITE. *Voyez à l'article* GYPSE.

PIERRE STÉATITE. *Voyez* STÉATITE.

PIERRE DE STOLPEN. C'est, dit-on, une espece de *basalte :* cette

ſubſtance lapidifique, dont on fait des pierres de touche, ſe trouve en Miſnie aſſez près de Dreſde. *Voyez* BASALTE.

PIERRE THÉBAIQUE, c'eſt le *granite.* Voyez ce mot.

PIERRE DE TIBURON ou DE MANATI. *Voyez au mot* BALEINE, *l'article* BALEINE DU GROENLAND, *& le mot* TIBURON. *Voyez auſſi à l'article* OREILLE.

PIERRE DE TONNERRE ou DE FOUDRE. *Voyez* PIERRE DE FOUDRE, BELEMNITE & CERAUNIAS.

PIERRE DE TORTUE, *lapis teſtudinum :* elle eſt oblongue, un peu écraſée, obtuſe & un peu étranglée dans ſon milieu; mais intérieurement elle eſt ſemblable aux calculs & aux bézoards. *Voyez ces mots.*

PIERRE DE TOUCHE, *lapis metallorum.* Celle dont les Orfevres ſe ſervent aujourd'hui n'eſt point un marbre noir, ni ne doit l'être, comme l'ont dit quelques-uns; c'eſt communément une ſorte de cos ou de ſchiſte d'un grain fin & continu, noir ou verdâtre, dur & ſuſceptible de poli, recevant facilement la trace du métal qu'on y frotte. Cette pierre, que l'on nous apporte de Bohême, de Saxe & de Siléſie, ne fait point feu avec le briquet, ne ſe diſſout point aux acides, ne ſe calcine pas dans le feu; mais elle s'y convertit, comme les autres ſchiſtes, en un verre poreux & brunâtre. L'on a de forts ſoupçons que la pierre de touche des Anciens, étoit une eſpece de baſalte mêlé de ſtéatite. *Voy.* SCHISTE.

On fait avec la pierre de touche ordinaire, des pierres à aiguiſer les raſoirs, qui ſont fort bonnes.

Toutes les eſpeces de baſaltes & de ſtéatites endurcies, ou de ſchiſte ou de cos peuvent ſervir d'éprouvette à métal, mais particuliérement pour connoître la bonté de l'argent & de l'or. Les véritables baſaltes à éprouver les métaux, ne doivent pas être confondus avec les baſaltes de Suede, ni avec ceux des volcans. *Voyez* BASALTE & PIERRE DE BASALTE.

La pierre de touche des Potiers d'étain, eſt une lingotiere faite avec de la craie blanche de Bourgogne, dans laquelle on verſe de l'étain fondu : plus ce lingot eſt léger, & meilleur il eſt : *voyez* ÉTAIN.

PIERRE DE TUF : *Voyez au mot* STALACTITES.

PIERRES DE VACHES, *lapides vaccini.* On donne ce nom à des pierres ſillonnées ou creuſées de part en part des chûtes d'eau, ce qui ne peut ſe faire que par une ſuite de pluſieurs années. Auſſi, dit-on des eaux qui tombent par gouttes & par caſcades : *Gutta cavat lapidem, non vi, ſed ſæpè cadendo.*

PIERRE DE VÉGÉTAUX. C'eſt un phénomene aſſez ſingulier qu'il

ſe trouve des pierres renfermées dans le cœur d'un arbre, comme il ſe trouve des bézoards dans l'eſtomac de animaux. On en a rencontré dans le bouleau, dans le chêne, dans le pin : *voyez* ce que nous en avons dit dans notre *Minéralogie*, *Vol. II. page 530*, *édit. de 1774.*

M. *Haller* dit qu'on trouve quelquefois une pierre, & même très-dure, dans les noix de coco ; & que c'eſt une rareté eſtimée aux Indes.

M. *de Préfontaine* (*Maiſon Ruſtique de Cayen.*) fait mention de l'arbre *couipo*, qui porte dans ſon cœur de petites pierres. Il y en a de deux ſortes, le *rouge* & le *blanc*. L'un & l'autre peuvent ſervir aux mêmes uſages que le bois du courbaril dont il a le grain. Ce même Auteur dit que le nom *couipo*, dans le langage des Sauvages, ſignifie *cœur de roches.*

PIERRE DE LA PETITE VÉROLE, *lapis variolæ*, eſt une pierre orbiculaire, applatie, peſante, fort dure, de couleur verdâtre, parſemée de taches ou loupes d'une couleur infiniment moins foncée, & repréſentant aſſez bien des grains de petite vérole mûrs & applatis. Cette pierre curieuſe & peu commune ſe trouve dans les Indes, &c. *Voyez* VARIOLITES.

PIERRE A VERRE, *quocolos. Lemery* donne ce nom à une pierre marbrée, un peu tranſparente, aſſez dure pour donner des étincelles avec le briquet, blanchâtre ou verdâtre, veinée comme le talc de Veniſe. Cette pierre devient opaque, plus légere & plus blanche au feu, & enfin ſe change en verre : elle ſe trouve en Toſcane, & en pluſieurs autres lieux de l'Italie, où on l'appelle *cuogolo.* Il ajoute qu'on l'emploie dans quelques Verreries : c'eſt la même qu'on appelle improprement *marbre-tarſo.*

PIERRE VERTE ou D'AMAZONE. *Voyez* JADE.

PIERRE DE LA VESSIE. *Voyez à l'article* CALCUL.

PIERRE DE VIOLETTE ou JOLITE, *iolitus.* Nom donné à des pierres de diverſe nature, & qui étant frottées ont une odeur de violette. Parmi ces pierres, les unes ſont de grais noir & blanc, telles que dans la principauté de Blankenbourg, d'autres ſont des eſpeces de ſilex telles qu'on en voit en Suiſſe. Ces pierres ont une odeur de violette plus ſenſible après les pluies & dans des temps d'orage ; quelques-unes ſont recouvertes d'une mouſſe qui leur communique cette odeur. L'obſervation tournée ſous ce point de vue pourroit faire reconnoître pluſieurs pierres odorantes. M. *Ledelius*, dans les *Ephemer. Nat. Cur. Tome XVI*, *page 81*, *Obſ. 28*, parle d'une pierre qui ſent la violette : on la trouve, dit-il, près les bains de Hirſeberg ; ſon odeur varie de

temps en temps ; elle embaume les boîtes où on la ſerre ; elle eſt par larmes, griſe, brillante de points argentés ; elle ne contient pas d'uſnée (mouſſe) ; elle a donc ſon odeur par elle-même. M. *Vagneri* parle des cornes d'Ammon qu'on trouve dans le mont Raudius & dans les pierres de la Miſnie, qui ont la même odeur quand on les chauffe. M. *Eiſen Manger* a trouvé proche Dreſde des terres qui ſentoient la giroflée. *Agricola* fait mention d'une géode qui ſent la violette, mais cette odeur eſt due à la mouſſe ou uſnée dont elle étoit recouverte. *Boëtius* parle auſſi des pierres qui donnent la même odeur.

PIERRES VITRESCIBLES ou VITRIFIABLES. *Voyez au mot* PIERRE *& à l'art.* TERRE VITRIFIABLE.

PIERRE VITRIOLIQUE, *lapis vitriolicus.* Sous ce nom générique on comprend le ſory, le miſy, le calchitis natif, la mélantérie & le ruſma : *voyez ces mots & l'article* VITRIOL.

PIERRE DE VOLCANS : *voyez les mots de* LAVE, *de* PIERRE OBSIDIENNE, *de* PONCE, *de* POZZOLANE, *de* VERRE DE VOLCAN, *&c.*

PIERRE DE VULCAIN, eſt une pyrite ordinairement arſenicale : *Voyez l'article* PYRITE.

PIERROT : *voyez* MOINEAU.

PIESACKI : *voyez à l'article* PELLETERIES.

PIETTE ou PIÉTÉ, *albellus*, oiſeau de riviere que *Belon* dit être fort connu dans le Soiſſonnois, & dans le Beauvoiſis : il eſt moitié noir & moitié blanc, mais ces couleurs ſont mêlées diverſement ; il eſt plus grand que la ſarcelle, & plus petit que le morillon. Cet oiſeau a ordinairement le deſſous de la gorge & du ventre blanc ; & le deſſus du corps noir : ſes aîles ſont ſemblables à celles de la pie ; ſes pattes & ſa queue ſont comme celles du morillon. La piette differe des autres oiſeaux de riviere & aquatiques, en ce qu'elle n'a pas le bec large, mais rond & dentelé par les bords. Cet oiſeau qui ſe nourrit de poiſſons & d'inſectes aquatiques, a une petite huppe ſur le derriere de la nuque, & cette huppe eſt placée à l'origine du cou. Il paroît que la piette eſt le *harle huppé*, *merganſer minor criſtatus.* Voyez HARLE.

PIEUMART ou PIC-MARS. *Voyez au mot* PIC.

PIEXEPOGADOR. *Voyez* RÉMORE.

Fin du Tome quatrieme.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe, 1775.





